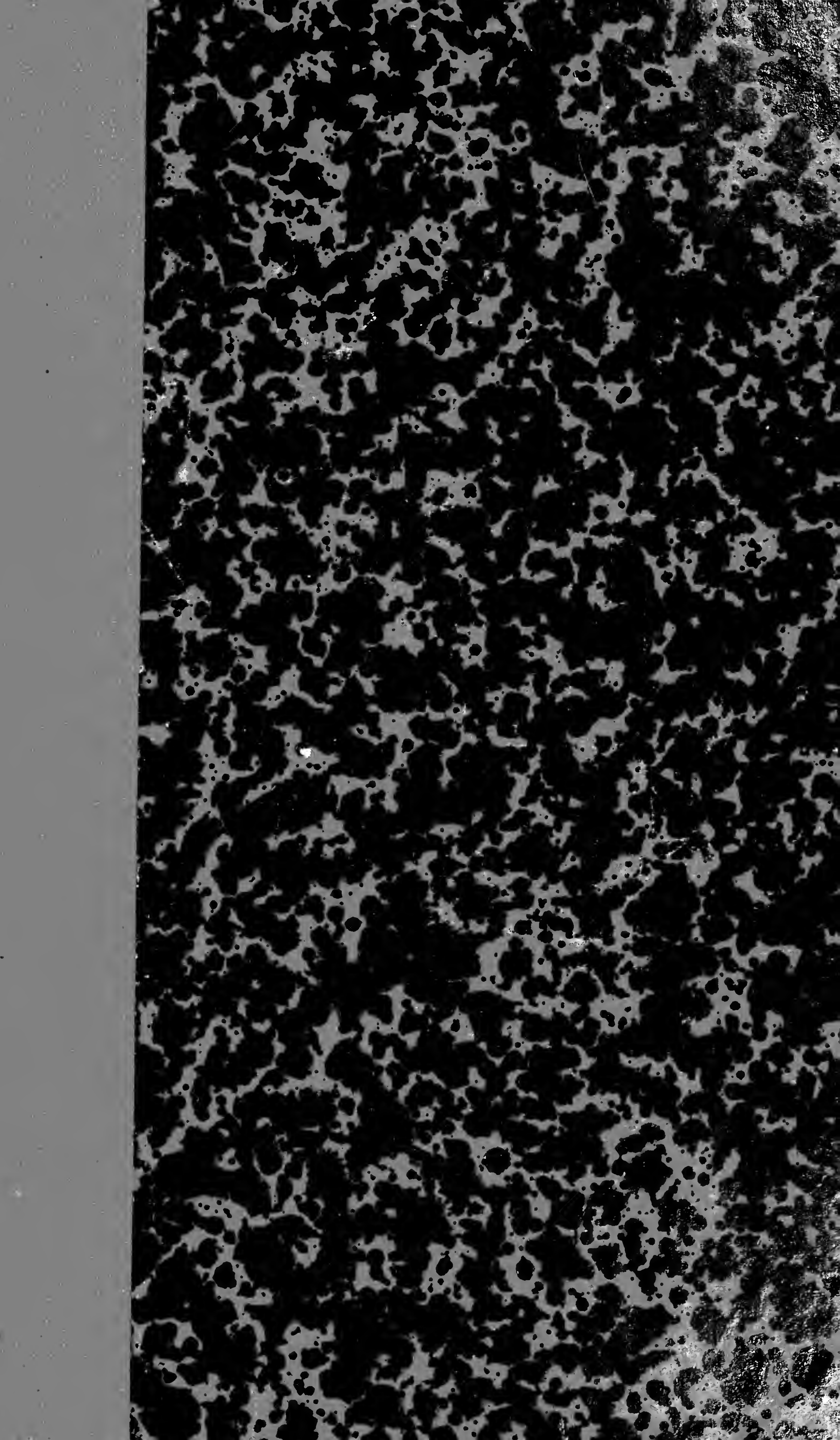
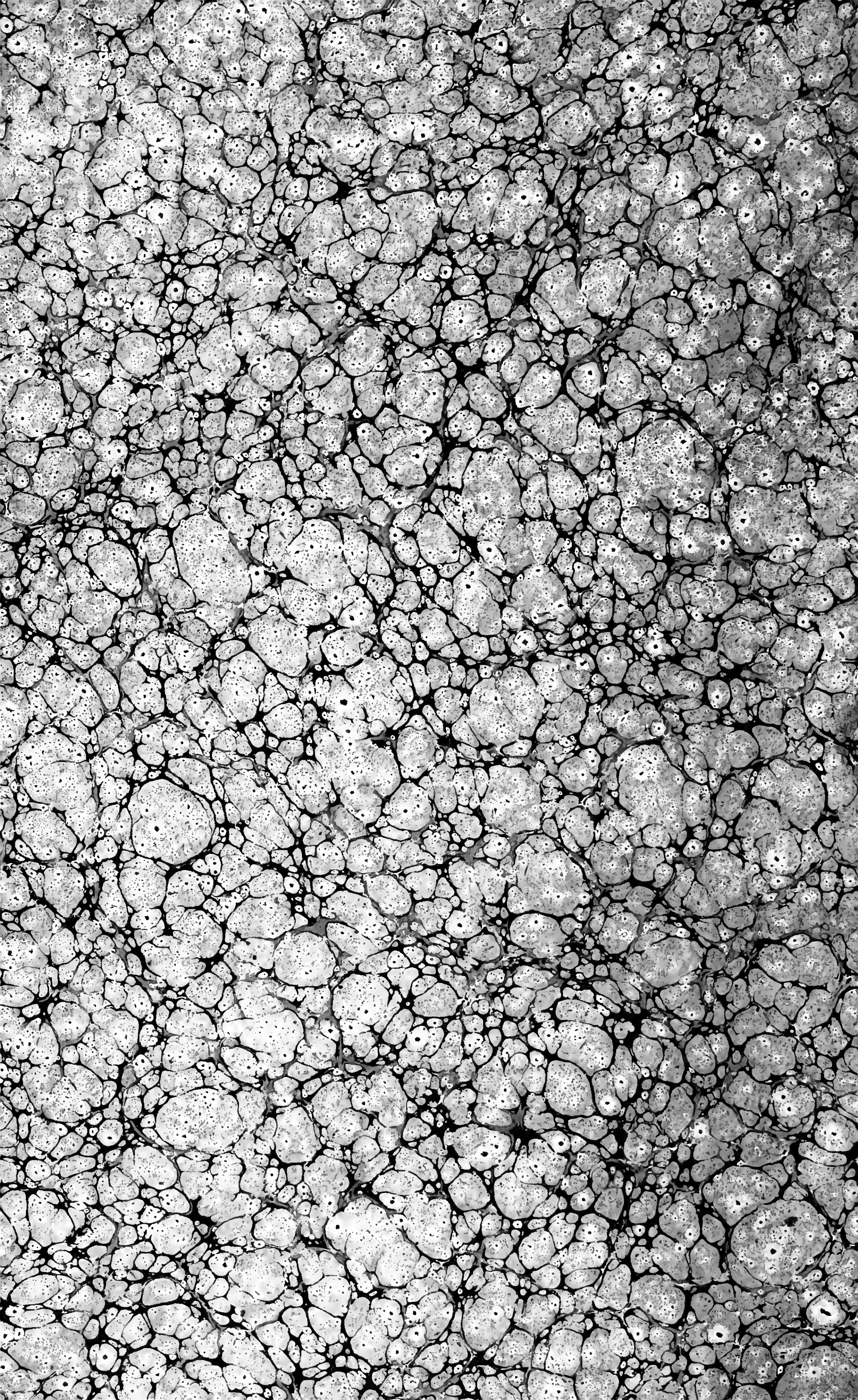
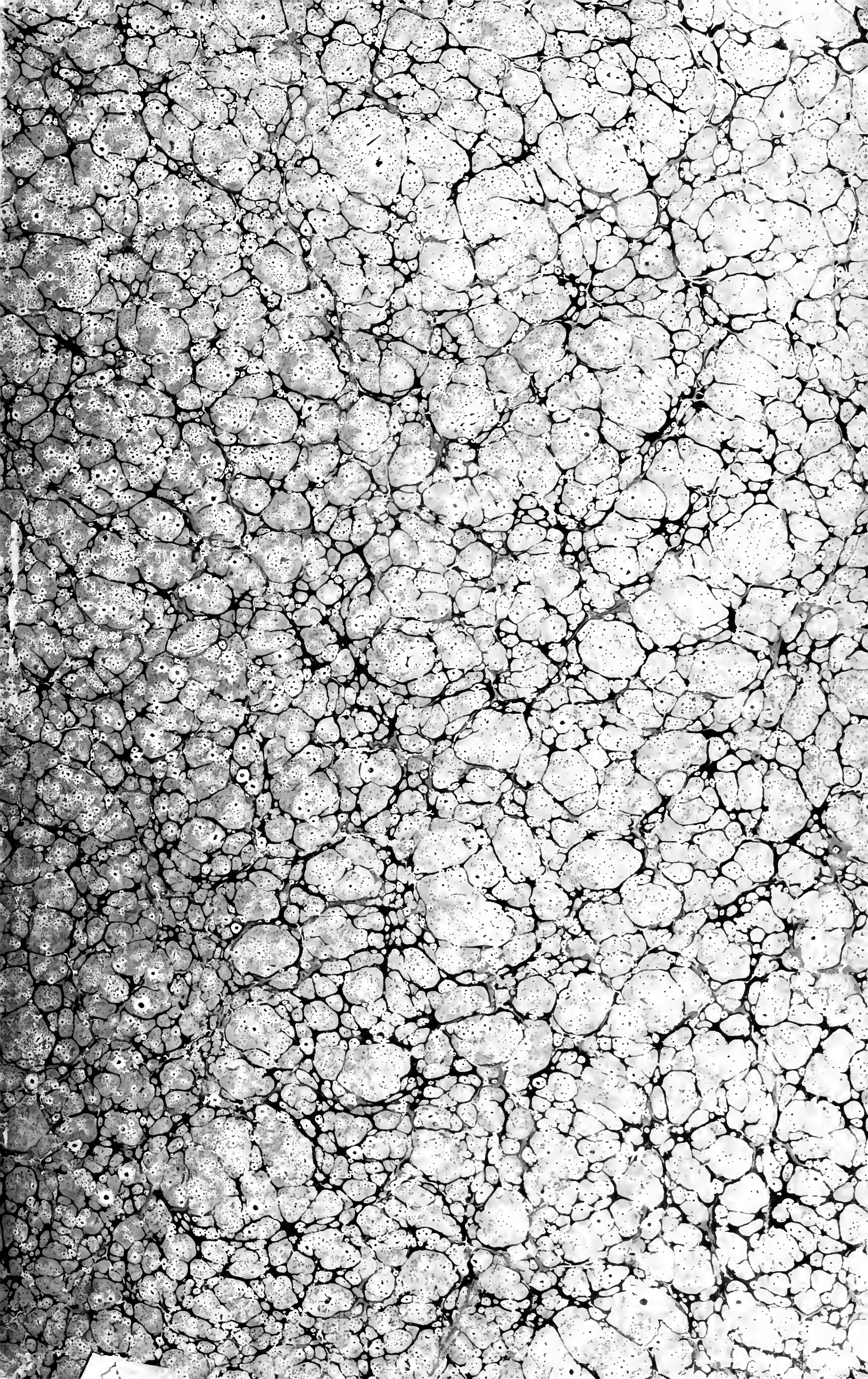






LES MYSTÈRES

DU

PALAIS-ROYAL

PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT

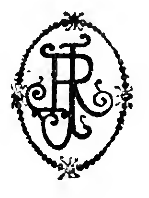
LES MYSTÈRES

DU

PALAIS-ROYAL

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN



PARIS
JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS
14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

LES MYSTÈRES DU PALAIS-ROYAL

PAR

Xavier de MONTÉPIN



JULES ROUFF et Cie, éditeurs, 14, Cloître-Saint-Honoré, à Paris.

LES

MYSTÈRES

DU PALAIS-ROYAL

PREMIÈRE PARTIE

LE DIABLE

I

LE VOYAGEUR

Le 15 novembre 17.., vers les neuf heures du soir, une chaise de poste, sortant de Saint-Germain, se dirigeait du côté de Paris.

Les quatre chevaux qui formaient son attelage étaient blancs d'écume et ruisselants de sueur, indices irrécusables de la course longue et rapide qu'ils venaient de fournir.

Ils semblaient se mouvoir au milieu d'un nuage de vapeur qu'on discernait facilement à la lueur pâle des deux lanternes de la voiture.

L'obscurité était profonde d'ailleurs, et, en dehors du cercle de lumière tremblotante projetée par ces lanternes, il était impossible de rien distinguer.

Les rafales d'un vent impétueux mugissaient avec un bruit sourd à travers les arbres dépouillés de la forêt de Saint-Germain, et semblaient tantôt gémir comme des âmes en prière, tantôt s'irriter comme des voix colères et menaçantes.

Des tourbillons de feuilles sèches venaient frapper les naseaux et le poitrail des chevaux qui se cabraient d'épouvante ; une grosse pluie, entremêlée de grêlons assez forts, commençait à tomber.

L'équipage allait s'engager dans les versants de cette rampe presque à pic qui décrit sur le flanc de la montagne ses brusques sinuosités. Soudain, une véritable trombe de vent et de grêle enveloppa les chevaux et le

carrosse. L'une des lanternes s'éteignit, le postillon perdit son chapeau et se mit à jurer; les chevaux hennirent avec terreur, et reculèrent au lieu d'avancer.

— Il ne faut pas tenter le bon Dieu! — murmura le postillon après un instant de lutte avec l'attelage récalcitrant.

Et, tout en parlant, il sauta à bas de son porteur et s'avança jusqu'à la portière de la voiture.

En même temps, un domestique en livrée descendait du siège et se rencontrait à cette même portière avec le postillon.

Un des petits rideaux de cuir qui protégaient l'intérieur du carrosse contre le vent et contre la pluie s'entr'ouvrit à demi, et une voix fortement timbrée appela :

— Jacques!... Jacques!...

— Je suis là, monsieur le chevalier, — répondit le valet en livrée.

— Pourquoi donc ne marchons-nous plus? — demanda la voix.

— Le postillon qui a l'honneur de conduire monsieur le chevalier est ici, auprès de moi, et pourra peut-être répondre.

La voix répéta sa question.

— Par la nuit et par le temps qu'il fait, — répliqua le postillon, — il m'est impossible de gouverner mes chevaux...

— Rien n'est impossible de ce qu'on veut résolument, — fit la voix; — remettez-vous donc en selle, mon ami, et marchons...

— Mes chevaux refusent d'avancer...

— Vous avez un bon fouet à la main et de bons éperons à vos bottes: servez-vous de l'un et des autres.

— Ce sera comme si je chantais...

— Essayez...

— Nous nous casserons cent fois le cou...

— Puisque je risque le mien, qui cependant vaut mieux que le vôtre, c'est une mauvaise raison à donner...

— Monsieur est le maître de faire de son cou ce que bon lui semble, mais moi, qui ai une femme et des enfants, je tiens à sauver ma peau...

— Ainsi, — demanda la voix avec un accent tout à la fois énergique et railleur, — ainsi, vous refusez de vous remettre en route?...

— Positivement.

— C'est votre dernier mot?...

— C'est mon dernier mot.

Il y eut un instant de silence.

Puis la voix reprit d'un ton merveilleusement calme :

— Jacques, tu es toujours là, j'imagine?...

— Oui, monsieur le chevalier.

— Tu as de l'or dans tes poches?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Donne dix louis à ce brave homme, qu'il remonte à cheval et qu'il pique des deux!...

— Oui, monsieur le chevalier.

On entendit le bruit métallique des pièces d'or qui frétillaient dans une longue bourse que le valet venait de tirer de sa poche.

— Hé! l'ami, — dit-il au postillon, — étendez un peu la main par ici, s'il vous plaît...

— Pourquoi faire?

— Pour que je vous donne dix louis.

— Ce n'est pas la peine.

— Comment, ce n'est pas la peine!...

— Vous me donneriez vingt louis, vous m'en donneriez cent, que je ne marcherais pas!

— Monsieur, — dit Jacques à son maître, — vous l'entendez... pour cent louis, il ne marcherait pas!...

— Oh! j'entends à merveille! — reprit la voix. — Il n'y a plus qu'un moyen à employer, mais celui-là, je le crois infaillible...

Le rideau s'écarta tout à fait.

Une main s'allongea en dehors de la voiture, tenant un objet dont l'obscurité ne permettait pas de bien distinguer la forme, et la voix continua :

— Jacques...

— Monsieur le chevalier?

— Prends ce pistolet.

— Je le tiens.

— Brûle la cervelle à ce drôle, monte à cheval à sa place et mène-nous bon train.

— Oui, monsieur le chevalier, — répondit Jacques en armant avec le plus beau sang-froid du monde le pistolet que son maître venait de lui remettre.

Le petit bruit, sec et sonore, des ressorts de la batterie produisit un effet magique sur le malheureux postillon.

— Grâce!... grâce!... — cria-t-il tout éploré et en se jetant à genoux.

Jacques approcha le bout du canon de son arme de la tempe du malheureux, puis il demanda :

— Monsieur le chevalier, faut-il tirer?

— Non, si ce coquin est enfin décidé à obéir; oui, s'il résiste encore, — répondit la voix.

carrosse. L'une des lanternes s'éteignit, le postillon perdit son chapeau et se mit à jurer; les chevaux hennirent avec terreur, et reculèrent au lieu d'avancer.

— Il ne faut pas tenter le bon Dieu! — murmura le postillon après un instant de lutte avec l'attelage récalcitrant.

Et, tout en parlant, il sauta à bas de son porteur et s'avança jusqu'à la portière de la voiture.

En même temps, un domestique en livrée descendait du siège et se rencontrait à cette même portière avec le postillon.

Un des petits rideaux de cuir qui protégaient l'intérieur du carrosse contre le vent et contre la pluie s'entr'ouvrit à demi, et une voix fortement timbrée appela :

— Jacques!... Jacques!...

— Je suis là, monsieur le chevalier, — répondit le valet en livrée.

— Pourquoi donc ne marchons-nous plus? — demanda la voix.

— Le postillon qui a l'honneur de conduire monsieur le chevalier est ici, auprès de moi, et pourra peut-être répondre.

La voix répéta sa question.

— Par la nuit et par le temps qu'il fait, — répliqua le postillon, — il m'est impossible de gouverner mes chevaux...

— Rien n'est impossible de ce qu'on veut résolument, — fit la voix; — remettez-vous donc en selle, mon ami, et marchons...

— Mes chevaux refusent d'avancer...

— Vous avez un bon fouet à la main et de bons éperons à vos bottes: servez-vous de l'un et des autres.

— Ce sera comme si je chantais...

— Essayez...

— Nous nous casserons cent fois le cou...

— Puisque je risque le mien, qui cependant vaut mieux que le vôtre, c'est une mauvaise raison à donner...

— Monsieur est le maître de faire de son cou ce que bon lui semble, mais moi, qui ai une femme et des enfants, je tiens à sauver ma peau...

— Ainsi, — demanda la voix avec un accent tout à la fois énergique et railleur, — ainsi, vous refusez de vous remettre en route?...

— Positivement.

— C'est votre dernier mot?...

— C'est mon dernier mot.

Il y eut un instant de silence.

Puis la voix reprit d'un ton merveilleusement calme :

— Jacques, tu es toujours là, j'imagine?...

— Oui, monsieur le chevalier.

— Tu as de l'or dans tes poches?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Donne dix louis à ce brave homme, qu'il remonte à cheval et qu'il pique des deux!...

— Oui, monsieur le chevalier.

On entendit le bruit métallique des pièces d'or qui frétillaient dans une longue bourse que le valet venait de tirer de sa poche.

— Hé! l'ami, — dit-il au postillon, — étendez un peu la main par ici, s'il vous plaît...

— Pourquoi faire?

— Pour que je vous donne dix louis.

— Ce n'est pas la peine.

— Comment, ce n'est pas la peine!...

— Vous me donneriez vingt louis, vous m'en donneriez cent, que je ne marcherais pas!

— Monsieur, — dit Jacques à son maître, — vous l'entendez... pour cent louis, il ne marcherait pas!...

— Oh! j'entends à merveille! — reprit la voix. — Il n'y a plus qu'un moyen à employer, mais celui-là, je le crois infaillible...

Le rideau s'écarta tout à fait.

Une main s'allongea en dehors de la voiture, tenant un objet dont l'obscurité ne permettait pas de bien distinguer la forme, et la voix continua :

— Jacques...

— Monsieur le chevalier?

— Prends ce pistolet.

— Je le tiens.

— Brûle la cervelle à ce drôle, monte à cheval à sa place et mène-nous bon train.

— Oui, monsieur le chevalier, — répondit Jacques en armant avec le plus beau sang-froid du monde le pistolet que son maître venait de lui remettre.

Le petit bruit, sec et sonore, des ressorts de la batterie produisit un effet magique sur le malheureux postillon.

— Grâce!... grâce!... — cria-t-il tout éploré et en se jetant à genoux.

Jacques approcha le bout du canon de son arme de la tempe du malheureux, puis il demanda :

— Monsieur le chevalier, faut-il tirer?

— Non, si ce coquin est enfin décidé à obéir; oui, s'il résiste encore, — répondit la voix.

— J'obéis... j'obéis... s'écria le postillon; tout ce qu'on voudra, je le ferai!

— Alors, à cheval!...

D'un seul bond, le postillon se remit en selle et ressaisit les rênes.

Les rideaux de cuir se refermèrent, et la voix reprit :

— Jacques, surveille ce drôle! Je tiens à arriver à Paris cette nuit.

Selon son invariable habitude, le valet répondit d'une façon affirmative, et le postillon, à moitié fou de frayeur, enfonça les molettes saignantes de ses éperons dans les flancs du cheval qu'il montait, tandis qu'il enveloppait les trois autres dans un vigoureux coup de fouet.

L'attelage, exaspéré par la douleur, s'élança ou plutôt bondit en avant, et la voiture se mit à courir, avec la rapidité de la foudre et le fracas de la tempête, sur la route inclinée, où, selon toutes les apparences, elle devait se briser cent fois.

Il n'en fut rien cependant, et, après quelques minutes d'une course presque aussi fantastique que celle de *Lénore* dans la ballade de Bürger, le carrosse roula sur un terrain plus uni et moins dangereux.

Mais les chevaux étaient lancés à fond de train et leur impétuosité ne se ralentit guère.

Leurs sabots ferrés faisaient jaillir des étincelles fugitives en heurtant les cailloux de la route; la voiture bondissait sur les pavés et s'enfonçait dans les ténèbres, ainsi qu'une vision infernale, et le postillon, presque couché sur son cheval dont ses deux mains avaient saisi la crinière, sentait la respiration lui manquer et se croyait le jouet de quelque nocturne et terrible cauchemar.

Quant au voyageur qu'on appelait *M. le chevalier* et qui hasardait ainsi sa vie avec une témérité folle, il avait ouvert au grand large les rideaux de son carrosse, il présentait sa tête nue aux glaciales caresses de la tourmente, il aspirait à pleins poumons la bise chargée de pluie qui le fouettait au visage, il semblait absorber par tous les pores la volupté de la vitesse.

II

L'HOSPITALITÉ

A une demi-lieue environ de Saint-Germain, entre le village de *Port-Marly* et les quelques maisons de *Marly-la-Machine*, se trouve aujourd'hui un très petit hameau qu'habitent exclusivement des paysans pêcheurs. On appelle ce hameau le *Bas-Prunet*.

A l'époque où se passaient les faits dont nous sommes l'historien, il n'y avait à cet endroit qu'une seule maison, d'assez simple apparence, mais cependant maison de hobereaux plutôt que demeure de fermier ou de paysan.

On la nommait le *Petit-Chastel.*

Un écusson armorié, sculpté au-dessus de la porte, attestait les prétentions nobiliaires de ses possesseurs.

A cinquante pas du Petit-Chastel, les pluies de l'automne, et l'écoulement des eaux venant de la montagne, avaient en partie défoncé la route.

Les paysans, depuis deux jours en train de la réparer, avaient creusé sur la droite une profonde excavation, et amoncelé des pavés et des moellons sur les bords de cette fissure.

Ce même soir, en quittant leur travail à la nuit tombante, ils avaient placé une lanterne allumée au-dessus du tas de moellons, afin d'avertir les passants qu'il y avait là un péril à éviter.

Mais les rafales de la bise avaient éteint la lanterne.

Une obscurité impénétrable enveloppait les bords du gouffre, et c'est de ce côté que se dirigeait à toute bride l'équipage que nous avons laissé au pied de la descente de Saint-Germain.

Les chevaux n'avaient point ralenti leur allure impétueuse.

Ils étaient décidément emportés, et les sourds craquements de la voiture semblaient annoncer une destruction prochaine.

Soudain ils atteignirent l'amas de pavés dont nous parlions il n'y a qu'un instant, et vinrent s'y heurter avec une violence inouïe.

Le choc fut terrible. Les deux chevaux placés en tête de l'attelage furent culbutés et littéralement broyés. Les deux autres, dans un suprême effort, se jetèrent sur la gauche et se débattirent au milieu de traits brisés, tandis que le carrosse, accroché au passage, tombait sur le côté, fracassé et entr'ouvert.

Un gémissement plaintif et douloureux, qui s'éteignit dans un soupir, s'échappa de la voiture ainsi démolie.

Le domestique avait été lancé à dix pas en avant.

Le cheval de droite, après de vains efforts, s'était abattu sur les cadavres de ses compagnons.

Et enfin, le porteur, débarrassé de ses traits rompus, et affolé de terreur, se précipitait vers la gauche, entraînant avec lui le malheureux postillon.

A vingt pas se trouvait la berge de la rivière. La Seine, gonflée par des pluies torrentielles, roulait presque au niveau de la route avec une effrayante impétuosité ses eaux noires et profondes.

L'homme et l'animal disparurent dans le fleuve, qui se referma sur eux comme un liquide et mouvant linceul.

Un cri suprême d'agonie et de désespoir retentit dans les airs.

Mais ce cri fut éteint aussitôt que poussé, et l'on n'entendit plus que le fracas de la tempête et le bruit monotone, et qui semblait sinistre dans cette obscurité, des rouages gigantesques de la machine de Marly,

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

Puis le valet qui gisait dans la boue, étendu comme une masse inerte, fit un léger mouvement, et, après deux ou trois tentatives infructueuses, parvint à se remettre sur ses jambes.

Alors il se tâta de la tête aux pieds avec une inquiétude manifeste et il put s'assurer, non sans une satisfaction facile à comprendre, qu'il était tout entier, sain et sauf, sans fractures ni luxations, et qu'il en serait quitte pour des contusions assez fortes.

A la suite d'une semblable chute, c'était, on en conviendra, jouer de bonheur.

Jacques, après avoir payé ce petit tribut à la joie égoïste de sa conservation personnelle, Jacques, disons-nous, pensa à son maître qui, selon toute apparence, avait dû être moins favorisé que lui-même par le hasard. Il se dirigea donc, à l'aveuglette et boitant un peu, du côté de la voiture brisée.

Il la trouva, nous le répétons, fracassée et entr'ouverte.

— Monsieur le chevalier?... — dit Jacques d'un ton bas et très ému.

Aucune voix ne répondit à la sienne.

— Monsieur le chevalier? — répéta-t-il un peu plus haut.

Même silence.

— Peut-être, pensa Jacques, peut-être mon maître est-il sorti de la voiture...

Et afin de s'assurer aussitôt du plus ou moins de fondement de sa conjecture, il enfonça son bras jusqu'à l'épaule dans l'une des ouvertures du carrosse dont il explora ainsi tout l'intérieur.

Sa main rencontra presque à l'instant le corps inanimé du chevalier.

— Diable! diable! — se dit le valet, — mon pauvre maître me semble en fort mauvaise situation!... Voyons un peu...

— C'est au figuré, bien entendu, que Jacques disait : *Voyons un peu.*

Car nous savons déjà que les ténèbres étaient compactes.

Le fidèle serviteur se hissa sur la caisse renversée du carrosse.

Il ouvrit la portière, arracha les rideaux de cuir dont il ne parvenait point assez vite à dénouer les cordons, et il attira à lui le corps sans connaissance qui s'affaissait dans l'un des angles.



Le regard qu'elle jeta sur Jacques n'exprimait plus la défiance. (P. 12.)

Mais la portière était étroite et le corps ne passait point sans peine.

Cependant, Jacques redoubla d'efforts, et le succès vint couronner enfin sa persévérance.

Mais sans doute l'opération qu'il venait de mener à bonne fin avait déterminé chez le patient quelque douleur aiguë, car le chevalier poussa un soupir plaintif, malgré son évanouissement profond.

— Il vit!... — s'écria Jacques; — c'est bon!...

Une lourde clef tourna dans une massive serrure, la porte roula sur ses gonds.

Le valet se trouva alors face à face avec une jeune fille dont il n'eut pas le temps de détailler les traits, mais dont, au premer coup d'œil, la beauté lui sembla merveilleuse.

Cette jeune fille était vêtue d'une robe de laine de forme monastique et de couleur sombre. Elle tenait une lampe à la main.

Le regard qu'elle jeta sur Jacques n'exprimait plus la défiance, mais bien l'intérêt et la compassion.

— Quelle nuit affreuse!... — murmura-t-elle en regardant la route et en écoutant le vent mugir et la pluie tomber.

Puis elle ajouta en s'adressant à Jacques :

— Hâtez-vous d'apporter ici votre maître, je le recevrai de mon mieux.

III

LE PETIT-CHASTEL

Jacques ne se fit pas répéter deux fois l'invitation de la jeune fille.

A peine venait-elle de prononcer ces mots : « Hâtez-vous d'apporter ici votre maître; je le recevrai de mon mieux... » qu'il s'élança au dehors, courut à la voiture, prit dans ses bras le corps toujours inanimé du chevalier, et revint au Petit-Chastel aussi vite que le lui permit le lugubre fardeau dont il était chargé.

Aussitôt qu'il eut franchi le seuil de la maison hospitalière, la jeune fille referma derrière lui la porte d'entrée, assujettit les verrous et fit jouer la forte serrure.

Ensuite elle se retourna vers Jacques, et lui dit en faisant quelques pas en avant :

— Venez avec moi.

Jacques obéit.

Il se trouvait en ce moment, avec sa conductrice, dans une sorte de vestibule long et étroit.

Les murailles en étaient nues; des dalles de pierres polies couvraient le sol; à droite et à gauche il y avait des portes.

La jeune fille ouvrit la troisième de ces portes, à main droite, et elle entra dans une vaste pièce où Jacques la suivit.

Elle posa sa lampe sur le chambranle d'une haute cheminée grossièrement sculptée. Elle alluma à la flamme de cette lampe les deux bougies d'un petit candélabre en cuivre, et elle dit à Jacques, en désignant successivement chacun des objets dont elle parlait :

— Dans cette alcôve, il y a un lit. Voici, à côté de cette cheminée, de grosses bûches et du menu bois ; préparez et allumez du feu ; découvrez le lit et couchez votre maître. Je reviendrai dans dix minutes vous demander si vous avez besoin de quelque chose, et vous l'apporter moi-même s'il est en mon pouvoir de vous le procurer...

Ensuite, sans attendre la réponse et les actions de grâces empressées de Jacques, la jeune fille reprit sa lampe, sortit de la chambre, et l'on entendit son pas qui montait à l'étage supérieur.

La pièce du premier étage dans laquelle elle entra, en quittant la salle basse du rez-de-chaussée, était de dimension moyenne, et l'on retrouvait dans son ameublement un peu terni tout le luxe d'un autre âge.

Les murailles étaient tendues en cuir de Cordoue gaufré.

Un tapis des Gobelins, aux dessins mythologiques et aux couleurs pâlies, couvraient le plancher.

Les figures vigoureusement peintes de deux ou trois grands portraits de famille semblaient prêtes à sortir de leurs cadres armoriés.

Un écusson, pareil à celui des portraits, se reproduisait en plusieurs endroits parmi les ornements de la cheminée.

Les sièges étaient en ébène, ainsi que le lit à colonnes torses et à baldaquin. Autour des colonnes se drapaient lourdement d'amples rideaux de lampas cramoisi.

Sous ces rideaux, et rendue plus pâle encore par l'opposition de leurs vives couleurs avec son teint livide, une femme était couchée, les yeux fermés, les lèvres entr'ouvertes, les mains croisées sur sa poitrine.

Cette femme semblait endormie, mais le mouvement continuel de ses lèvres qui murmuraient tout bas des paroles interrompues démentait cet apparent sommeil.

La souffrance se lisait dans tous ses traits, dans ses joues creuses, dans le cercle azuré qui marbrait le contour de ses grands yeux.

Quant à son âge, il aurait été impossible de le déterminer à la première vue. Elle pouvait n'avoir que quarante ans, elle pouvait en avoir soixante.

On devinait cependant qu'elle avait été belle.

Ses mains étaient blanches, fluettes, presque transparentes, et l'extrême maigreur de son corps apparaissait distinctement à travers les draps qui le recouvraient.

Elle ouvrit les yeux et fit un mouvement au moment où la jeune fille entrait dans la chambre et s'approchait du lit.

— Jeanne — lui dit-elle d'un ton sec et brusque, — d'où venez-vous?... Que se passe-t-il et pourquoi me quittez-vous si longtemps? Vous savez que je n'aime point, la nuit, à rester seule ainsi.

La jeune fille répondit doucement :

— Vous avez entendu frapper à la porte, tout à l'heure, n'est-ce pas, ma bonne mère?

— Oui, — répondit la malade, — sans doute des vagabonds, des coureurs d'aventures... peut-être des voleurs.

— Rien de tout cela, ma bonne mère : un gentilhomme et son valet de chambre, victimes, tous les deux, d'un accident terrible.

— J'imagine que vous leur avez enjoint de passer leur chemin...

— C'était impossible!

— Impossible, dites-vous?

— Oui, ma mère.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce que le carrosse du gentilhomme est brisé et que lui-même, blessé dans sa chute, dangereusement peut-être, se trouve en ce moment sans connaissance.

— Mais, enfin, qu'en avez-vous donc fait, de ce gentilhomme?

— J'ai fait pour lui ce que commandait la charité évangélique, je lui ai donné l'hospitalité.

Ces derniers mots semblèrent agir violemment sur la malade et la galvaniser en quelque sorte.

Elle souleva son corps amaigri, elle s'appuya sur ses deux coudes; ses yeux, ranimés pour un instant, lancèrent de fauves éclairs, et elle répéta d'une voix rauque ,

— L'hospitalité!

— Oui, ma mère!

— L'hospitalité! poursuivit la malade en scandant pour ainsi dire chacune de ses paroles par un rire d'une effrayante ironie, ah! vraiment! Mais, après tout, quoi d'étonnant à cela? Ne sommes-nous pas riches à être embarrassées de nos revenus? N'avons-nous pas trop de pain pour nous nourrir, trop de bois pour nous chauffer, trop d'huile pour nous éclairer? Et n'est-ce pas une action bien méritoire que d'ouvrir notre porte aux passants pour leur faire partager toute cette abondance et leur donner, comme vous dites, l'hospitalité?... L'hospitalité! ah!... ah... vrai Dieu! notre maison est donc hospitalière?... Sur mon honneur, je n'en savais rien, et je trouve cela très curieux!...

Après avoir ainsi parlé, la malade se laissa retomber en arrière, suffoquée par un effrayant accès de rire nerveux.

La jeune fille essaya de lui prendre la main.

Mais cette main lui fut brusquement retirée.

— Que fallait-il donc faire, mon Dieu? — hasarda Jeanne d'une voix douce et timide.

— Elle le demande!... — s'écria la malade.

— Oui, ma mère, je le demande.

— Il fallait fermer ma maison à ces aventuriers!...

— Et laisser mourir à la porte ce malheureux gentilhomme?

— Mourir!... mourir!... qui vous dit qu'il serait mort? Et d'ailleurs, que nous importe après tout!... Personne au monde ne s'inquiète si nous vivons ou si nous mourons... Ne nous inquiétons donc pas si les autres vivent ou meurent!... Faisons à autrui ce qui nous est fait à nous-mêmes!... c'est *évangélique* aussi, cela, ainsi que vous le disiez tout à l'heure!... évangélique et édifiant!...

Et la malade, en proie à une nouvelle crise de son hilarité convulsive se tourna du côté de la muraille, puis, malgré toutes les instances de sa fille refusa d'ajouter une seule parole à celles qu'elle venait de prononcer.

— Pauvre mère!... — murmura Jeanne, — comme elle souffre!... Comme les douleurs de l'âme et du corps ont modifié sa nature et aigri son caractère!... Pauvre mère:...

Et, sans articuler une seule plainte à propos de l'accueil qu'elle venait de recevoir et qui cependant ne lui semblait pas mérité, elle sortit doucement de la chambre et redescendit l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée.

Elle frappa à la porte de la salle basse dans laquelle elle avait introduit les étrangers.

Jacques accourut lui ouvrir cette porte.

Un grand feu pétillait dans la cheminée.

Le chevalier reposait sur le lit où il avait été placé tout habillé par les soins de son valet; ses yeux étaient toujours fermés, il ne donnait aucun signe de vie.

— Comment va-t-il? — demanda Jeanne.

— Son cœur bat, mademoiselle, — répondit Jacques; — mais il ne reprend point connaissance, et je ne sais comment arrêter le sang...

— Le sang!... s'écria la jeune fille avec un frisson involontaire; il y a donc du sang?...

— Voyez...

Et Jacques, s'approchant du lit, souleva la tête de son maître.

Un ruisseau pourpre filtrait d'une blessure faite un peu au-dessus de la nuque, et tombait, goutte à goutte, à travers les cheveux de M. de la Tremblaye.

Une des ferrures de la voiture, faussée par la violence de la chute, avait entaillé le crâne du jeune homme.

Le chevalier Raoul, étendu, ainsi que nous l'avons dit, sur un lit, qu'il tachait de son sang, ne pouvait manquer d'inspirer le plus vif intérêt. Sa figure très pâle et soigneusement rasée se couronnait de beaux cheveux bruns, qu'il portait relevés à la mode du temps, mais sans poudre.

Il paraissait âgé de vingt-huit à trente ans, tout au plus.

Son habit de voyage, en velours violet à lisérés d'or, couvrait à demi une veste de satin gris perle, et dessinait une taille élégante et souple.

Sa culotte de peau de chamois mettant en valeur la perfection de sa jambe s'ajustait sur des bottes molles à éperons d'argent.

Rien ne se pouvait voir de plus merveilleusement fin que son linge et de plus beau que les dentelles de son jabot et de ses manchettes.

Son pied et sa main, d'une petitesse et d'une forme toutes patriciennes, s'accordaient bien avec l'irréprochable distinction de son visage.

IV

BALKIS

Le tableau que présentait en ce moment la salle basse était digne sans contredit, de tenter les pinceaux d'un artiste habile.

Cette pièce, très vaste, nous le répétons, était tendue d'une vieille tapisserie de style gothique, représentant *la reine Balkis offrant des présents au roi Salomon.*

Le dessinateur naïf, sur les maquettes duquel cette tapisserie avai été exécutée, s'était ingénié à donner à la plupart de ses personnages des figures rébarbatives et des mines farouches.

Salomon lui-même, malgré son costume oriental, ressemblait plus à un capitaine de routiers qu'à ce roi des Juifs dont la sagesse et la beauté sont devenues proverbiales. Les seigneurs de sa cour avaient l'air d'autant de miquelets et de soudards.

Les dames de Jérusalem affectaient l'allure des ribaudes un peu plus qu'éveillées.

La reine Balkis seule, au milieu de ce bizarre entourage, offrait des traits fins et doux, remplis de charme et de régularité.



Jeanne baissa la tête et ne répondit pas. (P. 22.)

Son beau visage, sa physionomie expressive, attiraient et séduisaient le regard. Mais uue autre chose encore, une étrange et prodigieuse ressemblance dont nous parlerons tout à l'heure, rendait plus que tout le reste cette figure digne d'attention et d'intérêt.

Il n'y avait point de tapis sur le plancher.

Les solives du plafond, très rapprochées les unes des autres, étaient peintes alternativement en brun sombre el en vermillon.

Le lit, enfoncé dans une profonde alcôve, était en chêne sculpté ainsi que les sièges et une haute et lourde armoire.

Les vives flammes de la cheminée et la lueur des deux bougies et d'une petite lampe éclairaient surabondamment ce gothique mobilier et en faisaient ressortir les moindres détails.

Nous savons déjà que Jacques, auprès du lit, soulevait avec précaution la tête de son maître.

Ce valet était un garçon de vingt-cinq ans environ, à la figure franche et décidée.

A travers la boue qui souillait ses vêtements, on distinguait les couleurs de sa livrée or et rouge.

Enfin Jeanne, à deux pas de Jacques, regardait avec effroi et compassion la blessure du chevalier.

C'est à propos de Jeanne que nous parlions, il n'y a qu'un instant d'une ressemblance étrange.

En effet, par un de ces jeux fortuits du hasard qui sont plus fréquents qu'on ne l'imagine, la tête de la jeune fille était la reproduction exacte du visage de la reine Balkis.

C'étaient les mêmes cheveux blonds, merveilleusement abondants et naturellement bouclés.

C'étaient les mêmes yeux, d'un bleu sombre, fendus en amande à la manière orientale et frangés de longs cils d'ébène.

C'étaient le même ovale, au teint pareil et des lèvres semblables.

Enfin Mignard, le peintre à la mode, n'aurait point su produire un portrait plus ressemblant, en transportant sur une de ses toiles la délicieuse figure de Jeanne.

Et cependant Jeanne avait dix-sept ans à peine, et la tapisserie en comptait plus de deux cents.

— Mon Dieu !... — répéta le valet, — je ne sais en vérité comment faire pour arrêter le sang... voyez comme il coule, mademoiselle?... Mon pauvre maître va perdre ainsi, peu à peu, ses forces et sa vie !...

— Avec l'aide de Dieu, répondit Jeanne, — nous porterons remède au mal.

Elle ouvrit la grande armoire et elle en tira un large morceau de toile fine qu'elle tendit à Jacques en lui disant :

— Préparez des bandes avec cette toile ; moi, je vais chercher ce qu'il faut...

Et elle sortit de la chambre.

Elle y revint au bout d'un instant en apportant une petite tasse remplie d'eau salée.

Avec cette eau, elle humecta les compresses que Jacques venait d'achever: elle les appliqua sur la blessure et les assujettit solidement avec un bandage.

Le sang s'arrêta immédiatement,

— Vous voyez, — dit Jeanne.

En même temps le chevalier, comme s'il eût éprouvé un bien-être sensible, poussa un long soupir qui n'avait rien de douloureux.

Ses yeux s'entr'ouvrirent, mais ils se refermèrent aussitôt blessés par l'éclatante lumière des bougies et du feu.

L'évanouissement continuait, cependant une légère teinte rosée revenait peu à peu colorer les joues pâlies.

— Il n'y a aucun danger, — fit la jeune fille. — Quelques heures de sommeil guériront votre maître.

Puis, après avoir satisfait aux devoirs de cette hospitalité que sa mère lui reprochait si amèrement, Jeanne céda quelque peu à une curiosité bien naturelle et questionna Jacques sur les causes dont elle connaissait déjà les tristes résultats.

Le valet lui raconta avec les plus grands détails tout ce que nos lecteurs savent déjà.

— Mais, — demanda Jeanne, — quel était donc le motif si pressant qui poussait votre maître à braver ainsi les ténèbres et la tempête?...

Jacques prit un air mystérieux et répondit :.

— J'ignore complètement ce motif, mademoiselle ; mon maître ne me doit pas de comptes... J'obéis sans interroger...

Puis il ajouta :

— Mademoiselle rendrait à M. le chevalier un important service en me prêtant une petite lanterne.

— Pourquoi faire? — demanda Jeanne.

— Pour aller chercher sur la route, au milieu des débris du carrosse, quelques objets dont je sais que mon maître déplorerait vivement la perte.

Jeanne ouvrit de nouveau l'armoire.

Elle y prit une lanterne en corne transparente, et elle la donna à Jacques qui l'alluma aussitôt et sortit en laissant ouverte la porte du vestibule.

Il ne tarda guère à revenir apportant une paire de pistolets montés en argent et du plus beau travail, et un petit coffret d'écaille rouge, incrusté de nacre, d'ivoire et d'or.

— Est-ce tout?... — demanda Jeanne.

— Pas encore, — répliqua le valet, qui ressortit aussitôt.

Sa seconde absence fut plus longue que la première.

Pendant les quelques minutes de sa durée, Jeanne s'occupa à regarder les armoiries gravées en relief sur un écusson d'or au milieu du coffret d'écaille et reproduites en argent sur le pommeau des pistolets.

Ces armoiries étaient de celles que, dans le langage héraldique on appelle *armes parlantes*.

Elles figuraient un *tremble* d'or, en champ de gueules, avec cette divise : TREMBLAYE NE TREMBLE.

Jacques rentra.

Il pliait sous le fardeau d'une valise en cuir, de dimension moyenne, qu'il portait sur son épaule.

Il mit un genou en terre afin de se débarrasser plus facilement de son fardeau.

Mais, telle en était la pesanteur, qu'il s'échappa de ses mains et tomba lourdement sur le plancher, avec un fracas retentissant.

Sans doute cette valise avait souffert d'un choc violent dans l'accident arrivé au carrosse, ou bien son cuir était déjà vieux et vermoulu par place; toujours est-il qu'une large fente se manifesta dans l'un des angles et qu'une multitude de pièces d'or s'éparpillèrent de tous les côtés dans la chambre, avec un joli petit tintement métallique.

— Que d'or!... — s'écria Jeanne involontairement, tandis que ses pupilles se dilataient à la vue du précieux métal, mais sans qu'une pensée cupide vînt même effleurer son esprit.

— Oui, — répondit Jacques en souriant, et de bien bel or, tout fraîchement sorti des balanciers... Voyez, mademoiselle, voyez!...

Et le valet, comme pour appuyer ses paroles, ramassa une poignée de pièces d'or qu'il fit scintiller pendant un instant sous la nappe de clarté des bougies, et qu'il tendit ensuite à la jeune fille.

Jeanne les prit et les examina curieusement.

C'étaient en effet de belles pièces, parfaitement neuves, frappées à toutes les effigies européennes.

Il y avait des louis français de vingt-quatre francs, et des louis de quarante-huit.

Il y avait des quadruples espagnoles, des guinées anglaises, des ducats allemands, et bien d'autres monnaies encore, qu'il serait trop long de citer.

— Est-il bien possible que tout cela appartienne à votre maître? — s'écria Jeanne qui n'avait jamais vu, même en rêve, une si forte somme.

— Tout cela?... — répéta le valet comme s'il ne se rendait pas bien compte du sens des paroles que la jeune fille venait de lui adresser.

Elle recommença sa question.

— Mais, mademoiselle, — répondit Jacques, — mon maître possède vingt fois, cent fois, mille fois plus d'or que vous n'en voyez là... Peut-être que dans six semaines il ne restera pas vingt-cinq louis du contenu de cette valise...

— Il est donc bien riche, votre maître?... — murmura Jeanne stupéfaite.

— Si riche, — répliqua le valet, — qu'on peut dire de lui en toute assurance qu'il ne connaît pas sa fortune!...

V

LA MÈRE ET LA FILLE

Jeanne avait annoncé, nous le savons, que quelques heures de sommeil guériraient le blessé.

Mais Jeanne n'était point un médecin bien habile, et ses prévisions ne devaient pas se réaliser.

Soit que le sang eût été arrêté trop vite, soit qu'une contusion violente eût amené des désordres intérieurs, le chevalier ne revint à lui-même que pour tomber dans le premier accès d'une fièvre violente, et l'ange sinistre du délire vint s'asseoir à son chevet.

Jeanne avait quitté la salle basse après avoir rapporté au valet du pain, du vin et un peu de viande froide.

Elle ignora donc pendant toute la nuit ce qui se passait.

Quand elle entra dans la chambre de sa mère, celle-ci était endormie ou du moins feignait de l'être, et Jeanne gagna sans bruit une petite pièce attenant à cette chambre et dans laquelle elle couchait.

Le lendemain, elle se leva dès le point du jour, afin d'aller savoir des nouvelles de son blessé.

Elle espérait, en marchant sur la pointe des pieds, passer inaperçue, comme la veille au soir, auprès du lit de sa mère.

Mais cette dernière, assise sur son séant, la guettait au passage comme le tiercelet guette sa proie.

Elle l'arrêta brusquement en lui disant :

— Venez un peu ici, je vous prie... j'ai à vous parler, mademoiselle...

Jeanne s'approcha et baisa la main de sa mère, en lui demandant comment elle avait dormi.

— Très mal, — répondit la malade, — grâce à vous!

Jeanne baissa la tête et ne répondit point.

— Oui, — poursuivit sa mère, — grâce à vous qui abrégez ma vie par vos folles désobéissances et votre caractère indomptable!... grâce à vous qui ne voulez pas vous souvenir que chacune de vos prodigalités coupables me coûte un jour de mon existence!... que nous n'avons plus rien à nous!... que rien ici ne nous appartient plus! et que l'agonie de la faim précédera bientôt pour moi celle de la maladie, puisque chaque jour vous vous obstinez à distraire un morceau du pain qui nous reste pour des étrangers qui n'en ont pas besoin!...

— Oh! ma mère, — murmura Jeanne suffoquée par les larmes, — pardonnez-moi, je vous en supplie!... Je ne savais pas mal faire!...

— Enfin, — poursuivit la malade, — c'est fait, c'est fini, n'en parlons plus! mais j'espère que ce matin même, tout à l'heure, à l'instant, vous allez mettre dehors ces gens que vous avez accueillis si mal à propos et dont la présence dans ma maison me fatigue et m'importune!...

— Oui, ma mère... — balbutia Jeanne.

— Allez donc et hâtez-vous!... N'oubliez point que j'ai besoin de vous, et ne sacrifiez pas plus longtemps votre mère à des inconnus!...

— Oui, ma mère... — répondit de nouveau la jeune fille.

Puis elle quitta la chambre et descendit lentement l'escalier, cherchant comment elle pourrait accomplir la triste mission dont on venait de la charger.

Mais elle ne trouva rien, et, quand elle atteignit le seuil de la salle basse, elle ignorait encore de quelles paroles elle allait se servir pour enjoindre au malheureux blessé d'aller chercher ailleurs un asile plus hospitalier.

Son cœur battait violemment.

Cependant un vague espoir la soutenait encore.

C'était l'espoir de trouver le chevalier de la Tremblaye debout et prêt à partir.

— Puis-je entrer? demanda-t-elle.

— Oui, — répondit Jacques à voix basse.

La jeune fille ouvrit la porte, et son premier regard se tourna vers l'alcôve.

Le chevalier était toujours couché et semblait dormir d'un sommeil lourd et profond.

Seulement, une pâleur plus grande encore que celle de la veille avait envahi son visage.

Jeanne comprit aussitôt que l'état de Raoul était empiré.

— La nuit a été mauvaise, n'est-ce pas?... dit-elle.

— Effrayante! — répliqua le valet.

— Que s'est-il donc passé?...

— Presque aussitôt après votre départ, mademoiselle, une fièvre ardente s'est emparée de mon pauvre maître. Il avait le délire, il ne me reconnaissait plus, il parlait sans cesse, et il disait tout haut les choses du monde les plus insensées et les plus incohérentes; puis, peu à peu, un abattement complet est venu succéder à cette agitation terrible, et enfin, depuis deux heures environ, M. le chevalier est plongé dans un sommeil qui dure encore.

— Que faire?... — murmura Jeanne.

— J'attendais que mademoiselle fût descendue, pour courir chercher un médecin à Saint-Germain.

— Oui, — fit la jeune fille; — allez, vous avez raison.

— Autant que j'ai pu juger de la distance hier au soir, — continua le valet, — il ne doit pas y avoir bien loin d'ici à la ville...

— Avant une heure, en vous hâtant un peu, vous pourrez être de retour.

— Oh! je ne perdrai pas un instant!... — s'écria Jacques.

Et, joignant l'action aux paroles, il se hâta d'ouvrir la porte du vestibule, que Jeanne referma derrière lui aussitôt qu'il eut franchi les degrés.

Ceci fait, la jeune fille revint lentement sur ses pas, en réfléchissant à tout ce qu'il y avait de triste et de douloureux dans sa position.

Qu'allait-elle dire à sa mère, en effet, et comment s'excuser d'avoir ainsi transgressé ses ordres absolus?

Et, d'un autre côté, comment aurait-il été possible d'obéir à de tels ordres?...

Comment dire à ce malheureux gentilhomme blessé, mourant peut-être : « Éveillez-vous, et quittez cette maison où l'on ne veut pas vous garder plus longtemps!...

Jeanne préférait, et de beaucoup, braver la colère de sa mère et subir ses injustes reproches.

Cependant, avant d'aller affronter l'orage, elle rentra dans la salle basse, afin de voir si M. de la Tremblaye ne se réveillait point.

Raoul dormait toujours.

Ses cheveux en désordre couvraient à demi son front et en faisaient encore ressortir la blancheur presque féminine.

Ses sourcils contractés et ses lèvres frémissantes révélaient une souffrance qui subsistait malgré le sommeil.

Nous savons déjà que Raoul était beau.

En ce moment il y avait dans sa beauté quelque chose de si touchant, que le cœur d'une femme ne pouvait guère résister, à son aspect, à un sentiment de tendre compassion.

Jeanne le regarda longtemps.

Quand elle remonta auprès de sa mère, elle était heureuse, à son insu, de songer qu'elle allait avoir à souffrir pour ce jeune homme si pâle et si beau.

Presque toujours, ô filles d'Ève, le dévouement, dans votre cœur, montre le chemin à l'amour!

— Eh bien! — demanda vivement la malade aussitôt que Jeanne fut entrée dans sa chambre, — eh bien! sont-ils partis?...

— Non, ma mère, — répondit Jeanne avec fermeté.

— Comment, non!... mais j'ai entendu, ce me semble, il n'y a qu'un instant, ouvrir et refermer la porte de la rue.

— Vous ne vous êtes pas trompée... le valet du gentilhomme allait à Saint-Germain...

— Chercher une voiture, sans doute, pour emmener son maître?

— Non, chercher un médecin pour soigner le chevalier mourant...

— Un médecin! — s'écria la malade avec un brusque soubresaut, — un médecin!... Ah çà! mais ils vont donc s'éterniser dans ma maison, ces deux aventuriers!... Un médecin pour une contusion!... pour une égratignure!... quand, moi, j'agonise lentement sans en demander un!... Cela ne fait-il pas pitié?... Et les visites de ce médecin, qui donc les payera, s'il vous plaît?...

— Oh! soyez tranquille, ma mère... — répondit Jeanne amèrement, — ce gentilhomme ne vous coûtera rien, il est riche.

— Riche!... qu'en savez-vous?... Vous le croyez parce que lui ou son valet vous l'ont dit!... Ignorez-vous donc que les hommes sont menteurs et que ce sont les plus pauvres qui parlent le plus de la richesse?...

— On ne m'a rien dit, ma mère, j'ai vu.

— Quoi?... Qu'as-tu vu?...

— L'or de cet étranger.

— Quelques misérables louis, sans doute?...

— Des milliers de louis, ma mère, une valise pleine, et si lourde que le valet ployait en la portant, et qu'elle s'est crevée en roulant de son épaule sur le plancher...

— Et vous avez tenu de cet or dans vos mains?.... Vous en avez touché?...



Chaque jour, Madeleine lui reprochait avec amertume. (P. 29.)

— J'en ai tenu dans mes mains, j'en ai touché, oui, ma mère...

— C'est bien vrai, au moins, mon enfant, ce que tu me dis là?... — fit la malade en changeant tout à coup de ton et en adoucissant, comme par enchantement, son accent rude et brusque.

— Rien n'est plus vrai, — répliqua Jeanne, — et d'ailleurs je ne crois pas, ma mère, vous avoir jamais menti!...

— Eh bien! —poursuivit la malade, — toute réflexion faite, tu as

bien agi, mon enfant!... J'avais, sans trop savoir pourquoi, je l'avoue, beaucoup de préventions contre ce voyageur blessé, mais je sens que ces préventions s'effacent, et que ton opinion modifie absolument la mienne... Est-il jeune ce voyageur?

— Oui, ma mère, il le paraît, du moins.

— Est-il beau?

Jeanne rougit involontairement.

Cependant elle répondit :

— Ses traits m'ont semblé d'une régularité parfaite, mais je ne l'ai vu qu'endormi ou sans connaissance, et d'ailleurs sa pâleur est si grande qu'elle doit le défigurer beaucoup...

— Mais, enfin, tel qu'il est?... — murmura la malade avec insistance.

— Tel qu'il est, il est bien, — acheva la jeune fille.

— Tu le crois gentilhomme?...

— Je ne doute point qu'il ne le soit.

— Sais-tu quel est son nom?

— Son valet l'a appelé devant moi le chevalier Raoul de la Tremblaye.

— Que Dieu lui envoie une prompte guérison, à ce beau chevalier!... — fit la malade avec un sourire étrange; — je vais prier ma sainte patronne et commencer une neuvaine à son intention.

En ce moment, on frappa à la porte de la maison.

Jeanne alla regarder par la fenêtre.

C'était Jacques qui revenait avec le médecin.

La jeune fille se hâta de descendre afin d'ouvrir aux nouveaux venus, qu'elle introduisit sans retard auprès du chevalier.

Raoul s'éveilla, au moment où le médecin, Jeanne et le valet entraient dans sa chambre.

Il ouvrit les yeux, se souleva sur son coude, et promena tout autour de lui un regard vague et inexpressif.

Puis il se laissa retomber en arrière, et sa tête s'appuya de nouveau sur l'oreiller taché de sang.

Évidemment il n'avait ni la conscience de sa situation, ni celle du lieu dans lequel il se trouvait.

Le médecin s'approcha du lit, prit la main inerte de Raoul, la souleva et appuya deux de ses doigts sur l'artère pour en interroger les battements.

Ensuite il dénoua les bandages assujettis par Jeanne et il regarda la blessure.

La jeune fille et le valet suivaient tous ses mouvements avec une émotion pleine d'anxiété.

Quand il eut achevé son long et minutieux examen, il secoua la tête d'une façon inquiétante.

— Il y a donc du danger? — demanda Jeanne.

— J'en ai peur, — répondit-il.

— Cependant la blessure est peu profonde.

— La blessure n'est rien et ne me préoccupe pas.

— Alors, que craignez-vous?

— Une congestion au cerveau.

— Oh! mon Dieu! s'écria la jeune fille, instinctivement épouvantée de ces mots dont elle ne comprenait pas bien le sens.

— Oui, — poursuivit le médecin, — la secousse a été terrible, l'ébranlement nerveux est complet! Voyez l'atonie du regard, étudiez les fébriles pulsations du pouls. Je redoute une fièvre cérébrale, et peut-être même le tétanos.

— Enfin, monsieur, qu'y a-t-il à faire?

— Je vais pratiquer une saignée.

— Et ensuite?

— Ensuite nous verrons.

— Si le mal que vous redoutez se déclarait, serait-ce bientôt?

— Aujourd'hui même.

— Et quelle serait sa durée probable?

— Selon toute apparence, le tétanos emporterait le malade en quelques heures... La fièvre cérébrale agirait d'une façon moins foudroyante et, pendant neuf jours, on pourrait conserver un faible espoir.

Notons en passant que tout ceci se disait devant Raoul, mais que tel était l'état du jeune homme, qu'il ne pouvait rien entendre et surtout rien comprendre des paroles qui venaient frapper son oreille.

— Avez-vous besoin de quelque chose? — demanda Jeanne; — dites-le-moi, monsieur, afin que je quitte cette chambre pour vous laisser agir.

— J'ai besoin d'un bassin pour recevoir le sang et de bandes de toiles pour comprimer le bras, voilà tout.

La jeune fille donna ce qu'on lui demandait et sortit.

VI

MADELEINE DE CHAMBART

Le moment est venu, ce nous semble, d'apprendre à nos lecteurs ce qu'étaient Jeanne et sa mère.

Les explications dans lesquelles nous allons entrer seront courtes. Trente ou trente-cinq ans environ avant l'époque où se passent les faits que nous racontons, un certain Guillaume de Chambard, dernier rejeton d'une famille autrefois puissante mais dégénérée et devenue presque pauvre, avait reçu par héritage le domaine patrimonial du Petit-Chastel et quelques maigres terres qui en dépendaient et constituaient un fief des plus médiocres.

Ce Guillaume embrassa le métier des armes; mais, comme son peu de bien ne lui permettait point d'accepter un régiment, il se fit officier de fortune et végéta dans des grades quasi subalternes; il prit l'uniforme en dégoût et finit par renoncer au service.

Il revint donc vivre paisiblement dans son fief du Petit-Chastel, passant sa vie à pêcher à la ligne dans le beau bras de Seine qui coulait devant sa porte après avoir mis en mouvement les rouages énormes de la machine de Rennehuin-Sualem, et tuant de temps en temps un levraut ou un lapin dans le petit champ de luzerne qui attenait à son enclos.

Sans doute ceci constituait un bonheur monotone et insignifiant, mais enfin c'était du bonheur, et Guillaume se laissait doucement bercer par le flot dormant de cette existence.

Aussi le diable, mécontent de voir sur la terre un homme qui ne se plaignait pas de son sort, ne tarda guère à venir se mêler des affaires de Guillaume.

Il ne fallait, pour bouleverser sa vie, que lui mettre l'amour en tête.

Le diable n'y manqua point.

Guillaume, un jour qu'il était allé à Paris, s'amouracha d'une fort belle fille qui s'appelait Madeleine Aubry.

Cette Madeleine, non repentie, outre qu'elle n'avait pas un sou vaillant, passait pour ne point faire profession d'une vertu bien farouche.

Aussi Guillaume ne se proposait-il point tout d'abord comme épouseur, mais seulement comme amoureux.

Par malheur, il avait affaire à une gaillarde rusée et qui connaissait merveilleusement bien son monde.

Guillaume était de ceux dont l'Évangile a dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit...*

Madeleine comprit tout le parti qu'on pouvait tirer de l'excessive candeur du bon gentilhomme.

Pour la première fois de sa vie, elle se montra cruelle.

Et, en même temps que ces rigueurs inaccoutumées la plaçaient, dans l'esprit de Guillaume, sur un piédestal de vertu, elle attis[illegible] par mille coquetteries ingénieuses et raffinées.

Le piège était habilement tendu.

Guillaume devait y tomber. Il y tomba en effet.

Trois mois ne s'étaient point écoulés qu'il offrit à Madeleine Aubry son nom qui était sonore, sa main qui était solide, et son fief du Petit-Chastel que nous connaissons déjà.

Tout cela, fut accepté comme bien on pense.

Madeleine Aubry devint Mme de Chambard.

En même temps que cette femme, le malheur entra dans la maison du pauvre Guillaume.

Orgueil, désordre, intempérance, soif des plaisirs de toute sorte, Madeleine avait tous les vices, et Guillaume était à la fois trop faible et trop amoureux pour essayer de mettre une fin à ces passions diaboliques.

Les humbles terres du Petit-Chastel furent bientôt grevées d'hypothèques, et s'en allèrent pièce à pièce.

Sur ces entrefaites, Madeleine devint grosse et accoucha d'une fille qui fut nommée Jeanne.

La naissance de cette enfant ne changea rien ni aux goûts ni aux habitudes de la mère.

Cependant Guillaume était complètement ruiné. Il ne lui restait, pour tout avoir, que sa maison et une petite pension sur la cassette du roi.

Son existence devint alors complètement intolérable.

Chaque jour Madeleine lui reprochait, avec une amertume et des violences inouïes, cette ruine et cette pauvreté dont elle était la cause.

Guillaume succomba à la tâche et mourut de chagrin.

Sa veuve était belle encore; les ressources ne lui manquèrent pas, d'autant plus qu'elle ne reculait devant rien pour se procurer de l'argent, et que, si jusqu'alors elle n'avait pas commis de crime, c'est que l'occasion ne s'était pas présentée d'en commettre.

Cela dura cinq ans.

Au bout de ce temps, une maladie de langueur s'empara de Madeleine.

Elle fut obligée d'abandonner Paris, où elle était allée se fixer, et de revenir habiter la maison du Petit-Chastel.

Bientôt elle ne quitta plus le lit.

Quand fut épuisé l'argent de ses bijoux qu'elle avait vendus, elle fit venir un juif qui lui acheta sa maison moyennant une somme modique, payée comptant, mais à condition qu'elle pourrait habiter le Petit-Chastel tant qu'elle vivrait.

La somme dont il s'agit servit, durant plusieurs années, à l'entretien de la mère et de la fille.

Les deux femmes vivaient seules; l'état de leur fortune ne leur aurait point permis de se faire servir ne fût-ce que par une personne.

Au moment où nous venons de faire connaissance avec la mère et avec la fille, l'argent donné par le juif touchait à sa fin; aucune autre ressource ne se présentait, et la perspective des angoisses du besoin, jointe à ses souffrances continuelles, avait achevé d'aigrir et d'assombrir outre mesure le caractère de Madeleine.

La pauvre Jeanne supportait avec une angélique patience les bourrasques impétueuses et les colères maternelles.

Elle ployait la tête en silence et avec résignation, quoiqu'elle ne manquât ni d'énergie ni de fermeté.

Quant à ses principes, elle ne les devait qu'à elle-même et aux lointains conseils que son père lui avait donnés dans sa première enfance, mais elle avait une de ces natures si rares en qui tout ce qui est bien et beau se grave profondément, et sur lesquelles au contraire le mal glisse sans aucune trace.

Jeanne, à qui sa mère n'avait jamais parlé de religion, si ce n'est peut-être d'une façon ironique et moqueuse, Jeanne était pieuse instinctivement; elle avait lu l'Évangile avec un respect et une admiration sans bornes; elle adorait Dieu dans tout ce qu'il avait produit, dans les eaux et les bois, dans les fleurs, dans les oiseaux, et cette dévotion si simple, et en quelque sorte si primitive, en valait selon nous bien une autre.

Et, maintenant que nous avons présenté à nos lecteurs deux des personnages importants de ce livre, reprenons, pour ne plus la quitter, la trame de notre récit.

VII

LE MÉDECIN

Les prévisions du médecin se réalisèrent de point en point.

Le malade échappa aux mortelles atteintes du tétanos, mais la fièvre cérébrale se déclara deux heures après la saignée.

Le médecin, que Jacques avait payé de ses soins d'avance et très libéralement, s'installa auprès du lit du chevalier.

La journée fut mauvaise.

Quand arriva le soir, l'intensité de la fièvre redoubla et le délire revint avec plus de force encore que la nuit précédente.

Le lendemain, et pendant quarante-huit heures de suite, le médecin constata une véritable agonie, et dut croire que, d'un instant à l'autre, le chevalier allait cesser de vivre.

Mais, au bout de ce temps, un mieux sensible se manifesta.

Le délire cessa; M. de la Tremblaye reprit le plein et entier exercice de ses facultés morales.

— C'est la clarté soudaine et défaillante de la lampe qui va s'éteindre!... — se dit le médecin. — C'est l'effort suprême de la jeunesse qui se cramponne à la vie!... une lueur... un souffle... puis, plus rien!

Et il ne s'étonna pas autrement de cette quasi-résurrection.

Raoul, en revenant à lui-même, se rappela confusément les faits qui avaient précédé et accompagné son départ de Saint-Germain par une nuit d'ouragan, et la catastrophe qui en avait été la suite.

Il reconnut son fidèle Jacques, et il devina sans peine que cet homme vêtu de noir, à la mine docte et pateline, assis dans un fauteuil au pied de son lit et tenant entre ses jambes croisées une longue canne à pomme d'ivoire, était un médecin.

D'ailleurs, Raoul interrogea Jacques à ce sujet, et la réponse du valet confirma les suppositions du maître.

M. de la Tremblaye manifesta le désir de rester seul pendant un instant avec le médecin.

Jacques quitta aussitôt la chambre.

— Monsieur, — dit alors Raoul, — approchez-vous un peu de moi, je vous prie, car je sens que ma voix est bien faible...

Le médecin fit avec empressement ce que lui demandait le malade.

Raoul poursuivit :

— Je viens, monsieur, vous prier de me rendre le plus grand service qu'un homme puisse rendre à un autre homme.

— Parlez, monsieur, — dit le médecin, — je vous écoute religieusement.

— Mais, — continua le chevalier, — me promettez-vous de faire ce que je vous demanderai?

— Cela dépend-il entièrement de moi?

— Oui.

— Cela ne peut-il me compromettre en rien?

— En rien absolument.

— Alors, je vous promets de faire ce que vous voudrez.

— Vous me le jurez!

— Soit. Je vous le jure.

— Eh bien! monsieur, dites-moi la vérité.

— La vérité! répéta le médecin avec un étonnement manifeste, à quel propos?

— La vérité sur mon état.

— Vous voulez savoir ce que je pense de la nature et de la gravité de votre maladie?

— Oui.

— Posez vos questions Je répondrai.

— D'abord, quel est mon mal?

— Une fièvre cérébrale.

— Ai-je été en danger?

— Oui.

— Y suis-je encore?

Le médecin hésita.

Raoul répéta sa question.

— J'espère que non, — dit-il enfin.

— Je vous conjure, — reprit le chevalier, — je vous conjure de bien réfléchir à l'engagement que vous avez pris tout à l'heure à mon égard!... Songez, monsieur, qu'il est pour moi d'une suprême importance de savoir précisément à quoi m'en tenir sur le plus ou moins de temps qui me reste encore à vivre... De graves, d'immenses intérêts en dépendent! Les liens qui m'unissent à quelques-uns des plus hauts personnages du royaume ne peuvent être rompus brusquement; en un mot, ma vie ne m'apppartient point, et je n'ai pas le droit de mourir sans en être prévenu à l'avance...



Reste-t-il pour moi un espoir de guérison? (P. 34.)

Ces paroles bizarres, l'étrange sang-froid de celui qui les prononçait, produisirent sur le médecin une impression profonde.

— Cet homme, — pensa-t-il, est d'une trempe supérieure; je peux lui parler franchement, car la vérité ne l'épouvantera pas...

— Vous m'avez entendu? — fit Raoul.

— Je crois, — répondit le médecin, — je crois que vous me demandiez si le danger existait encore?...

— Oui, je vous demandais cela.

— Eh bien, il existe.

— Ainsi, je puis mourir d'un instant à l'autre?...

— Oui.

— D'après le calcul des probabilités scientifiques, combien d'heures m'accordez-vous encore?...

— Je ne puis répondre à votre question par une affirmation absolue dans le cas présent, la science est muette...

— Le délire reviendra-t-il?

— Cela n'est pas douteux.

— Bientôt.

— En même temps que la fièvre, qui ne tardera guère.

— Ainsi, si j'ai quelques dispositions à prendre, je dois me hâter, n'est-ce pas?...

— Je vous le conseille.

— Merci, monsieur, — dit Raoul, — merci mille fois d'avoir compté sur mon courage et de ne m'avoir rien caché!...

— La manière dont vous m'avez parlé tout à l'heure m'en imposait le devoir absolu.

— Maintenant, une question encore?

— Laquelle?

— Reste-t-il pour moi un espoir de guérison?

— Sans doute; à votre âge la nature offre des ressources tellement vivaces qu'il ne faut jamais désespérer de rien.

— Mais cet espoir est faible, n'est-ce pas?

— Je l'avoue.

— Merci de nouveau, monsieur, et maintenant que vous m'avez tout dit, soyez assez bon, je vous en prie, pour rouvrir la porte et pour rappeler mon valet de chambre.

Jacques attendait dans le vestibule.

Il accourut auprès de son maître.

— Mon ami, — lui dit le chevalier à demi-voix, — prends vingt-cinq louis dans la valise, conduis ce digne médecin jusqu'à la porte de la rue, mets-lui l'argent dans la main, et fais-lui comprendre, d'une façon discrète et polie, que je désire qu'il ne revienne pas. J'ai mes raisons pour en agir ainsi...

Jacques obéit aussitôt.

Le médecin, quoique trouvant fort insolite le procédé dont on usait à son égard, en fut ravi dans le fond de l'âme, car il regardait déjà Raoul

comme un homme enterré et il aimait autant le voir passer de vie à trépas sans l'assistance de son ministère.

Jacques revint après avoir rempli sa mission.

— Mon ami, — reprit M. de la Tremblaye, — dans quelques heures je ne serai plus de ce monde...

— Vous, monsieur le chevalier! — s'écria le valet avec stupeur; — vous! Allons donc!... c'est impossible!...

— C'est si bien possible, — fit Raoul avec un sourire, — que cela ne manquera point d'arriver... et franchement, je ne m'en afflige pas beaucoup... La vie, toute réflexion faite, mérite-t-elle qu'on la regrette?...

Et, comme Jacques ne pouvait retenir ses larmes, le chevalier ajouta vivement :

— A quoi bon se désoler ainsi?... Cela ne mène à rien, et d'ailleurs tu n'en as pas le temps, j'ai des ordres à te donner... L'exécution de ces ordres demande une célérité excessive; il faut agir, en outre, avec beaucoup de prudence et de discrétion... Je puis toujours compter sur toi, n'est-ce-pas?...

— Jusqu'à la mort!... — balbutia Jacques qui sanglotait.

— Tu sais que je me proposais d'être de retour à Paris dans la nuit maudite de l'accident qui nous est arrivé?...

— Oui, monsieur le chevalier, je le sais...

— Dieu ou le diable en avait décidé autrement, puisque au lieu d'être à Paris bien portant, je suis ici un peu plus qu'à moitié mort! Bref, j'étais attendu et j'avais à remettre à certaines personnes quelques papiers dont le contenu doit rester un secret pour tout le monde. Ce sont ces papiers que je vais te charger de porter.

— J'exécuterai vos ordres de point en point et de mon mieux, je vous le jure !

— Donne-moi le petit coffret en écaille rouge que tu as eu le bon esprit de retirer de mon carrosse, et que, si je ne me trompe, je vois là-bas, sur cette cheminée.

— Le voici, monsieur le chevalier.

Et Jacques posa sur le lit le coffret demandé.

VIII

LE MESSAGE

Raoul tira de sa poitrine une très petite clef d'or, attachée à un ruban noir qui passait autour de son cou.

Avec cette clef, il ouvrit le coffret, dans lequel il prit deux liasses de papiers attachées avec des rubans de fil rouge scellés d'un sceau large et bizarre.

Ce sceau matérialisait en quelque sorte un blasphème.

Il représentait le démon vainqueur, figuré sous les traits d'un ange des ténèbres, renversant le crucifix et foulant sous ses pieds de bouc l'agneau pascal expirant.

Avec un crayon rouge qui se trouvait dans la cassette, à côté des papiers, Raoul traça sur chacune des liasses les numéros 1 et 2.

— Jacques, — dit-il ensuite, — écoute-moi, et n'oublie pas un seul mot de ce que tu vas entendre.

— Comptez sur ma mémoire, répondit le valet ; elle sera fidèle.

— Aussitôt que j'aurai fini, continua Raoul, tu iras à Saint-Germain, où tu prendras un cheval de poste, et tu gagneras Paris à franc étrier, sans t'arrêter un seul instant en route et sans parler à qui que ce soit avant d'être arrivé...

— Oui, monsieur le chevalier.

— Une fois à Paris, tu feras ce que je vais te dire...

— Dût-il m'en coûter la vie, tous vos ordres seront suivis. .

— Tu vois ces deux liasses de papiers?

— Oui.

— Elles portent chacune un numéro ?

— Sans doute.

— Tu peux lire ces numéros?

— 1 et 2, — répondit Jacques en désignant du doigt la liasse de papiers correspondant à chacun des chiffres qu'il nommait.

— Bien, — fit Raoul, — je reprends : une fois à Paris, tu iras descendre rue du Cherche-Midi, dans une hôtellerie à l'enseigne du *Roi Salomon*.

— Le *Roi Salomon*, — répéta Jacques ; — je me souviendrai de ce nom.

— Le propriétaire de l'hôtellerie, continua M. de la Tremblaye, est

un petit homme maigre et chétif, de soixante ans environ. Tu lui diras que tu veux loger chez lui, mais qu'il te faut la chambre des *Mages*; il te demandera de quelle part tu viens, et pour toute réponse tu lui montreras cet anneau dont tu auras soin de tourner le chaton en dehors...

Raoul, tout en parlant, prit à son doigt une bague qu'il tendit à Jacques.

Cette bague, de la forme de celles que l'on nomme *chevalières*, était en or et en fer bruni.

Son chaton portait le numéro 5, gravé en chiffre gothique; mais ce chaton était mobile, et, quand on le faisait tourner, il découvrait une améthyste reproduisant en petit l'image infernale empreinte sur le grand sceau de cire rouge.

— Comprends-tu? — demanda le chevalier après avoir expliqué à son valet le mécanisme de la bague.

— Parfaitement, — répondit Jacques.

— Le maître d'hôtel, — poursuivit Raoul, — prendra aussitôt vis-à-vis de toi l'apparence de la déférence la plus complète et t'introduira dans une pièce du second étage, où il te laissera seul. Tout autour de cette chambre, tu verras de grandes armoires à deux battants, dans lesquelles sont accrochés à des porte-manteaux une multitude de costumes de toutes les formes, de toutes les tailles, de toutes les couleurs. Tu revêtiras, à la place de ta livrée, un habillement complet pareil à ceux que portent d'habitude les commissionnaires...

Le chevalier s'interrompit pendant un instant.

Il fouilla de nouveau dans le petit meuble d'écaille, et il en tira une clef de fer curieusement ciselée, qu'il fit tourner dans ses doigts tandis qu'il poursuivait ainsi :

— Dans cette même chambre, à côté de la cheminée, se trouve un grand coffre qui semble en vieux bois vermoulu, mais il ne doit cette apparence qu'à la peinture dont il est recouvert. Ce coffre est en fer et scellé dans le plancher; tu l'ouvriras avec cette clef...

Le chevalier donna à Jacques la clef dont nous parlions quelques lignes plus haut. Puis il reprit :

— Tu enfermeras dans ce coffre la liasse qui porte le numéro 2. Quant à celle qui est indiquée numéro 1, tu la serreras dans la plus solide des poches de ta veste de commissionnaire, puis tu te rendras rue Saint-Dominique, à l'hôtel du marquis de Thianges.

— Je connais ce nom, — continua Jacques, — et je sais où est cet hôtel...

— Selon toute apparence, — continua Raoul, — le suisse refusera

de te laisser passer. Tu le chargeras de faire savoir à son maître que tu viens de la part du numéro 5, et le marquis de Thianges te recevra aussitôt.

— Que lui dirai-je? — demanda Jacques.

— Tu lui remettras la liasse de papiers, en lui faisant remarquer que le sceau de cire rouge est intact... Il te questionnera sur mon compte, il te demandera où je suis et pourquoi je ne suis pas venu moi-même. Tu ne répondras à aucune de ces interrogations, et tu te contenteras de lui annoncer que le lendemain, à l'heure qui lui conviendra le mieux, tu viendras chercher sa réponse, s'il croit devoir en faire une aux papiers dont il aura eu le temps de prendre connaissance.

— Je n'oublierai pas un mot de tout cela, — dit Jacques.

M. de la Tremblaye reprit :

— En quittant l'hôtel de Thianges, tu retourneras rue du Cherche-Midi, à l'enseigne du *Roi-Salomon*, tu prendras la liasse numéro 2, et tu iras au Palais-Royal...

— Au Palais-Royal? — répéta Jacques.

— Oui, — répondit Raoul ; — tu t'arrangeras de façon à parler à un certain Maxime, l'un des valets de chambre de Monseigneur le régent, et tu lui donneras la bague que je t'ai confiée, en le priant de la mettre sous les yeux du régent et de lui dire que le porteur de cette bague sollicite une audience immédiate...

— Et le régent me recevra? — s'écria Jacques avec étonnement.

— Non seulement il te recevra, mais encore il ne te fera pas attendre une minute, s'il est au Palais-Royal.

— Mais s'il n'y est pas, que ferai-je?

— Tu guetteras son retour, de manière à remplir ta mission le plus vite possible.

— Comment devrai-je me conduire en présence du régent?

— Tu lui remettras les papiers dont tu seras porteur et tu répondras à toutes les questions qui te seront adressées par lui à mon sujet; seulement, tu lui tairas le nom de l'endroit où je me trouve et le danger que je cours en ce moment; tu le prieras, en outre, de vouloir bien te promettre une réponse pour le lendemain.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Une fois muni des deux lettres que tu auras sollicitées et obtenues, tu échangeras ton costume d'emprunt contre la livrée que tu reprendras, tu donneras dix louis à l'hôte du *Roi Salomon*, tu remonteras à cheval et tu reviendras ici à franc étrier...

— Oh! — fit Jacques, — soyez tranquille! Je ne perdrai pas une heure, pas une minute, pas une seconde!...

— Si tu me retrouves vivant, — poursuivit Raoul, — tout sera pour le mieux, et nous verrons ce que nous aurons à faire; si, au contraire, ainsi que cela est probable, je suis mort...

Jacques interrompit son maître par une énergique et involontaire exclamation. Le chevalier lui fit signe de se calmer et reprit :

— Si, au contraire, ainsi que cela est probable, je suis mort à ton retour, tu brûleras les lettres que le régent et le marquis de Thianges t'auront remises pour moi; tu hériteras des quelques milliers de louis qui sont dans la valise et que je te donne en toute propriété: tu me regretteras si tu veux, ou tu ne penseras plus à moi si tu n'as pas le temps d'y penser...

Jacques pleurait.

Raoul lui tendit la main, qu'il embrassa à plusieurs reprises et qu'il arrosa de ses larmes.

— Va, mon ami, — dit le chevalier, — va vite! il n'y a pas un instant à perdre, et d'ailleurs je me sens épuisé d'avoir parlé si longtemps.

En effet, depuis quelques minutes, la voix de Raoul s'affaiblissait de plus en plus, et il lui semblait qu'une sorte de voile s'interposait de nouveau entre ses yeux et les objets environnants.

M. de la Tremblaye, brisé de fatigue, laissa retomber sa tête sur l'oreiller, et Jacques sortit de la chambre en s'efforçant, mais en vain, de comprimer l'expression de sa douleur.

IX

LE SECRET DE MADELEINE

— A mesure que la tête de Raoul devenait plus lourde et que la fièvre recommençait à battre dans ses artères, son regard s'attachait avec une fixité involontaire sur les figures de la tapisserie de haute lisse qui se trouvait en face de son lit.

Le doux et charmant visage de la reine Balkis exerçait sur lui une fascination irrésistible.

Dans cet état qui n'était ni le sommeil ni la veille, ni le-sang-froid ni le délire, ce visage lui apparaissait ainsi qu'une vision consolante et protectrice.

L'imagination échauffée du chevalier ne lui représentait point la jeune reine comme l'un des personnages inanimés d'un tableau : il croyait à la réalité de son existence, à la matérialité de sa présence.

Elle semblait, se disait-il, lui sourire et lui tendre les bras ; elle allait venir jusqu'à lui, il n'en doutait point, et apporter avec elle la guérison et le bonheur.

On voit que le délire, un instant disparu, commençait à reprendre ses droits.

Mais soudain, chose étrange ! la fiction devint une vérité.

A travers la brume diaphane de son esprit et de ses regards, Raoul vit distinctement la tapisserie se mouvoir.

La figure de la reine Balkis se détacha lentement du groupe qui l'environnait.

Sa démarche était gracieuse comme sa beauté.

Ses petits pieds touchaient le plancher sans qu'on entendît le bruit de ses pas.

Elle vint droit au jeune homme.

Raoul ferma les yeux, ébloui par l'éclat de cette merveilleuse apparition.

— Oh ! madame... — balbutia-t-il d'une voix presque inintelligible, — si vous n'étiez reine par votre diadème, vous le seriez par votre beauté !...

Et, à peine venait-il de murmurer ces paroles, que le peu de raison qui lui restait s'évapora complètement sous les ardentes étreintes de la fièvre qui envahissait son cerveau.

Cependant Raoul n'avait rien rêvé.

Tout ce que nous venons de raconter, il l'avait vu réellement.

Au moment où il lui avait paru que la tapisserie s'agitait, la porte de la chambre s'ouvrait en effet.

Quand il avait cru voir la reine s'avancer de son côté, c'est que Jeanne venait d'entrer et marchait vers le lit.

Le dévouement et la compassion, nous le disions un peu plus haut, préparent merveilleusement à l'amour le cœur des femmes.

Les conditions dans lesquelles Jeanne se trouvait placée ne permettaient guère à la pauvre enfant de faire exception à la règle générale.

Isolée dans la vie et dans le monde, avec une mère dont nous connaissons déjà le caractère aigri et farouche, menant une existence monotone et incolore, en dehors de toutes relations, n'allant jamais nulle part, ne recevant jamais personne, n'était-il pas logique de supposer que Jeanne



Elle se pencha si fort sur Raoul endormi que son visage touchait presque celui du jeune homme. (P. 46.)

s'éprendrait facilement du premier homme de quelque valeur que le hasard jetterait sur son chemin?

Or, le hasard avait fait les choses de telle façon que les probabilités ne pouvaient manquer de devenir des certitudes.

Raoul réunissait les triples et irrésistibles séductions de la beauté, de la jeunesse et de la souffrance.

Comment le pauvre cœur de Jeanne aurait-il résisté?

Ce cœur résista d'autant moins que la candide et pure enfant ignorait le péril, et qu'elle se laissait aller en toute innocence au plaisir amer d'entourer de tendresse ingénue ce jeune homme qui allait mourir.

Jeanne aimait donc passionnément Raoul, qui, lui, ne la connaissait même pas.

Au moment où le chevalier venait de l'apercevoir pour la première fois, elle entrait dans la chambre, après avoir fermé la porte de la rue sur Jacques partant pour Paris.

Selon sa coutume elle se glissa doucement derrière les rideaux du lit, afin d'écouter la respiration plus ou moins calme de Raoul.

Il lui sembla que le jeune homme dormait d'un paisible sommeil.

Alors elle quitta la salle basse avec autant de précautions qu'elle en avait pris pour y entrer, afin d'aller retrouver sa mère qui s'étonnait et s'irritait de ces absences, trop fréquentes et trop prolongées selon elle.

Madeleine de Chambard, depuis le changement opéré en elle à la suite de l'assurance qui lui avait été donnée par sa fille de la richesse du blessé, demanda régulièrement plusieurs fois par jour des nouvelles de M. de la Tremblaye, et semblait prendre le plus vif intérêt à tout ce qui concernait le jeune homme.

Elle ne tarissait pas en interrogations sur ce sujet, et sa curieuse sollicitude s'étendait jusqu'aux faits et gestes de Jacques, le valet de Raoul.

— Ce jour-là, elle s'empressa de demander à Jeanne :

— Eh bien! comment va-t-il?

— Mieux, beaucoup mieux, je l'espère du moins, — répondit la jeune fille.

— Dieu en soit béni! — s'écria la malade avec une fausse apparence de joie, en se mordant les lèvres jusqu'au sang pour cacher une grimace de désappointement.

Puis elle ajouta au bout d'une minute :

— J'ai cru, ce matin, entendre ouvrir et fermer la porte de la rue... Me suis-je trompée?

— Non, ma mère.

— Qui donc est sorti?

— Le médecin d'abord, le domestique ensuite.

— Où allait le médecin?

— Il retournait à Saint-Germàin.

— Pour longtemps?

— Il est payé et congédié.

— Ainsi, il ne doit pas revenir?

— Non, à moins qu'on le fasse appeler de nouveau.

— Et le domestique, où l'envoyait-on?

— A Paris.

— Quand doit-il revenir?

— Dans deux ou trois jours, m'a-t-il dit.

— Pas avant?

— Non, il est chargé par son maître de commissions qui nécessitent au moins ce laps de temps.

— Ainsi, nous voilà seules dans la maison avec ce jeune homme?

— Oui, ma mère.

— Est-ce que cela ne t'effraie pas, mon enfant?

— Moi, ma mère?... Et pourquoi voulez-vons que cela m'effraie? M. de la Tremblaye est dangereusement malade, et d'ailleurs, fût-il complètement guéri, nous n'aurions rien à craindre de lui... au contraire! si quelque danger nous menaçait, il serait là pour nous protéger et nous défendre!

Jeanne prononça ces derniers mots avec une extrême chaleur.

— Comme tu t'animes, mon enfant!... — lui dit sa mère avec un sourire.

Jeanne rougit beaucoup.

La malade reprit :

— Enfin, tu t'intéresses à ce jeune homme, et je ne vois rien là que de fort naturel...

— Oui, ma mère... — balbutia la jeune fille.

— Eh bien! cette nuit, j'ai pensé à une chose...

— Laquelle?

— C'est qu'il ne tenait qu'à moi de le guérir beaucoup plus vite et beaucoup mieux que ne le pourraient faire ensemble tous les médecins de la terre...

— Vous, ma mère!... — s'écria vivement Jeanne... — Vous! Et comment cela?

— Je me suis souvenue d'un secret précieux qui m'a été donné, dans ma jeunesse, par un physicien étranger dont la science était célèbre et qui avait rempli le monde entier du bruit de ses cures miraculeuses.

— Quel est ce secret, ma mère?

— Tu vas le savoir. Ouvre ce bahut sculpté qui est adossé à la muraille derrière la tête de mon lit.

— C'est fait.

— Regarde sur le troisième rayon, du côté gauche, si je ne me trompe...

— J'y suis.

— Que vois-tu?

— De petits vases en terre cuite, différents ustensiles en cuivre, dont j'ignore le nom et l'usage, des chapelets de fleurs desséchées.

— N'y a-t-il pas d'autres objets?

— Sans doute il y en a, et en grand nombre.

— Parmi ces objets se trouvent des fioles, n'est-ce pas?

— Plusieurs, de formes et de grandeurs variées.

— L'une de ces fioles doit être remplie aux trois quarts d'une liqueur de couleur sombre...

Jeanne chercha pendant un instant, puis elle répondit :

— La voici.

— Apporte-la-moi, je veux m'assurer que tu ne te trompes pas

La jeune fille fit ce que lui demandait sa mère.

Madeleine de Chambard se souleva à demi sur son séant pour prendre le flacon des mains de Jeanne.

Elle en examina attentivement le contenu, puis elle le déboucha, l'approcha de ses narines, et sembla en respirer le parfum avec un sentiment de plaisir qui devait être bien vif, car un éclai joyeux jaillit de ses prunelles et un sourire entr'ouvit pour un instant ses lèvres pâlies.

— C'est bien cela... — murmura-t-elle ensuite, — oui, c'est bien cela...

Et elle ajouta plus haut :

— A coup sûr, la guérison est dans cette fiole!...

Jeanne fit un mouvement de joie.

La malade reprit en s'adressant à sa fille :

— Ce soir, à peu près à la tombée de la nuit, tu verseras le tiers environ de cette liqueur dans la potion du beau gentilhomme que tu appelles, je crois, Raoul de la Tremblaye... Tu feras en sorte qu'il boive ce mélange et, demain matin... demain matin il ne souffrira plus...

En entendant ces paroles, il fut impossible à Jeanne de répondre un seul mot. Un bonheur si profond venait d'envahir tout son être qu'il le paralysait en quelque sorte.

Elle prit la fiole des mains de sa mère, et s'apprêta à quitter la chambre afin de dissimuler son émotion.

Madeleine la retint.

— Un mot encore, mon enfant, — lui dit-elle.

— Quoi, ma mère?

— Le valet de M. de la Tremblaye n'a-t-il point emporté, en allant à Paris, cet or dont tu m'avais parlé?

— Non, ma mère, — répondit Jeanne; mais pourquoi cette question?...

— Curiosité pure, tu le comprends, car enfin, que nous importe que ce gentilhomme ait ou n'ait pas d'argent?... Nous ne songeons guère à lui demander le payement du peu que nous pouvons faire pour lui...

— Non, certes! — s'écria Jeanne, sans remarquer combien était étrange l'accent avec lequel sa mère venait de lui parler.

— Maintenant, poursuivit la malade, — va, mon enfant, va; je n'ai pas besoin de toi dans ce moment.

Jeanne sortit.

Madeleine, restée seule, s'écria aussitôt avec une énergie dont on devait la croire incapable, à voir son corps usé et son visage défaillant :

— Assez de misère! assez de souffrances comme cela!... Je veux en finir une bonne fois pour toutes, et puisque le hasard jette une fortune sous mes pieds, cette fortune ne m'échappera pas, fallût-il la ramasser dans le sang!...

X

LA VISION

Raoul avait passé la journée dans des alternatives de somnolence lourde et d'agitation fébrile.

Depuis le matin, une idée fixe dominait ses songes et se mêlait à son délire.

Cette idée fixe, c'était l'image de la reine Balkis, absorbant sa pensée entière.

Son regard ne la quittait pas d'un instant.

Son cœur l'appelait, et ses lèvres lui parlaient tout bas.

Maintes fois, comme le matin, la gracieuse apparition lui avait semblé se déplacer et marcher vers lui, car cette illusion se renouvelait aussitôt que Jeanne entrait dans la chambre.

Cependant le soir approchait.

La jeune fille venait de préparer la potion calmante dont le médecin avait laissé la formule.

A cette potion elle avait mêlé le tiers de la liqueur brune du flacon.

Elle ouvrit doucement la porte et fit quelques pas vers le lit en étouffant le bruit de ses pas, afin de ne point réveiller le chevalier, si par hasard il dormait.

Raoul, en effet, avait les yeux fermés.

Jeanne s'avança jusqu'à son chevet.

Elle plaça sur une table la tasse de faïence grossière qui contenait le breuvage miraculeux; et, comme les ténèbres naissantes envahissaient la salle basse et ne lui permettaient pas de bien distinguer les objets, elle se pencha si fort sur Raoul endormi, que son visage touchait presque le visage du jeune homme.

— Comme il est pâle !... — pensa-t-elle.

En ce moment le chevalier ouvrit les yeux.

En même temps, il poussa un cri de joie.

Cette fois, il ne se trompait point, c'était bien sa vision chérie, et si près de lui qu'il n'avait qu'à étendre le bras pour la serrer contre sa poitrine et s'assurer qu'il n'était nullement le jouet de quelque fantôme décevant.

Raoul étendit donc les bras et les referma vivement.

Mais il n'embrassa que le vide.

Jeanne, devinant le mouvement qu'il allait faire, s'était reculée soudain avec un peu d'effroi, et elle se trouvait déjà à trois ou quatre pas du lit.

— Ange ou fée, — murmura Raoul, — pourquoi me fuyez-vous ainsi?...

Jeanne se rapprocha aussitôt et répondit :

— Mais, monsieur, je ne vous fuis pas, je vous soigne, au contraire, et de mon mieux, je vous assure...

— Vous me soignez? — répéta Raoul avec étonnement.

— Mais, sans doute...

— Vous êtes donc une femme?...

— Et que serais-je, sil vous plaît? ... — demanda la jeune fille avec un demi-sourire.

— Une fée, un ange, un bon génie, comme je vous le disais tout à l'heure...

— Hélas! je ne puis prétendre à aucun de ces noms si doux. . quoique j'espère bien devenir pour vous un ange, en vous apportant la guérison...

— Une femme, — répéta Raoul pour la seconde fois avec une expres-

sion bien marquée d'incrédulité, — non, vous n'êtes pas une femme!...

— Vous croyez? — fit Jeanne avec un nouveau sourire.

— J'en suis sûr!

— Comment?

— J'ai vu.

— Quoi donc?

— Votre transformation... votre métamorphose...

Jeanne répéta ces deux mots, qui ne présentaient aucun sens pour son esprit.

Raoul reprit :

— Je vous ai vue, lorsque, figure d'abord inanimée et muette, vous êtes devenue soudain, devant moi, sous un souffle mystérieux et puissant, une créature animée et vivante...

Jeanne écoutait plus que jamais sans comprendre.

— Que voulez-vous dire?... — murmura-t-elle.

Le chevalier poursuivit :

— Enfin, je vous ai vue quitter l'étrange et mystérieuse tapisserie dont vous êtes un des personnages...

En face de la singulière et extravagante erreur du jeune homme, il n'était guère possible de tenir son sérieux.

Jeanne interrompit Raoul par un frais éclat de rire.

— Ah! s'écria-t-elle, — je devine à présent!...

— Que devinez-vous? — demanda M. de la Tremblaye.

Jeanne au lieu de répondre à la question qui venait de lui être faite, ne prononça qu'un seul mot :

— Regardez!

Et, tout en parlant elle fit quelques pas de côté, démasquant ainsi la tapisserie et se plaçant de telle façon que Raoul pût envisager d'un seul coup d'œil sa figure et celle de la reine biblique.

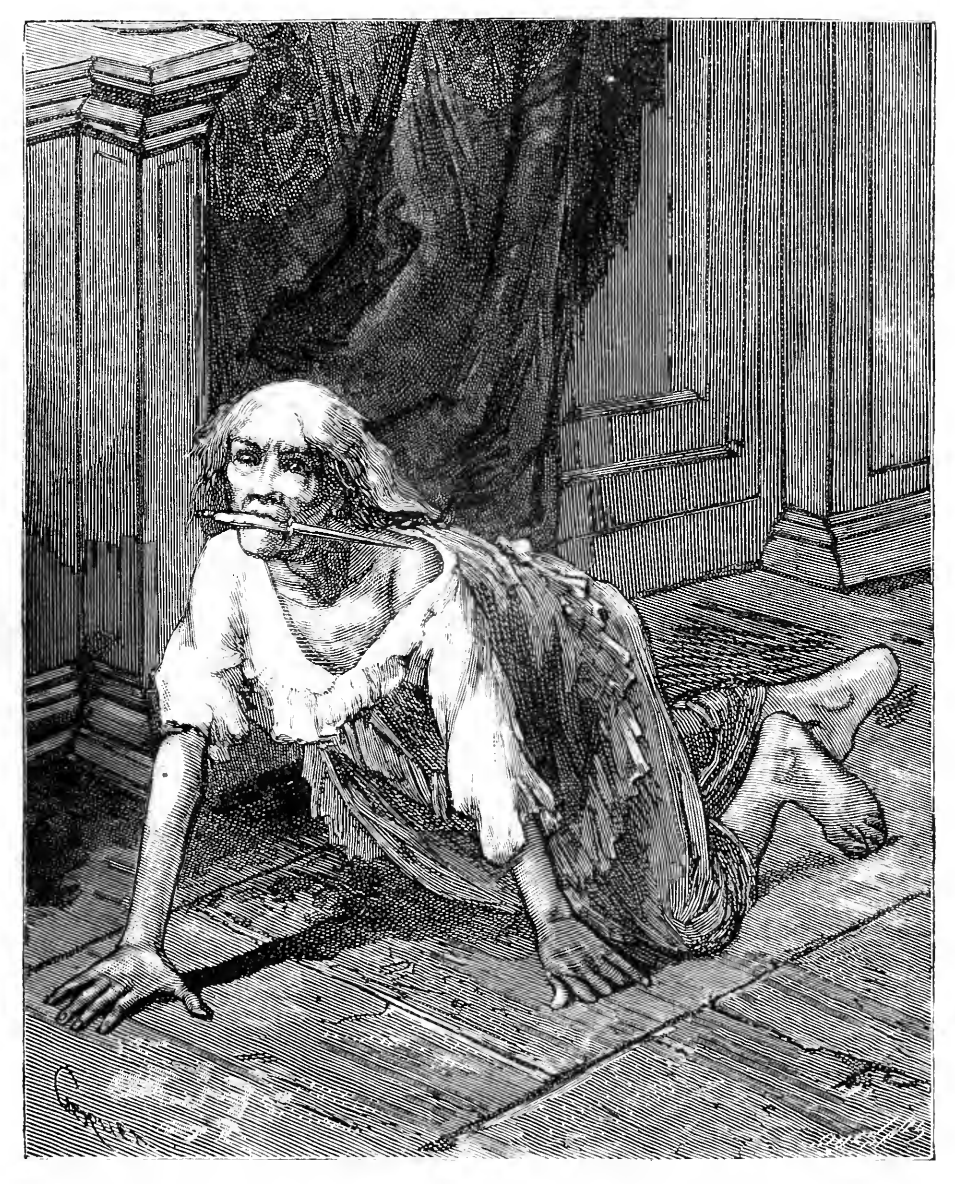
En face de cette prodigieuse ressemblance, l'étonnement du jeune homme fut tel que son intelligence affaiblie ne lui permit point d'abord de distinguer l'erreur de la réalité, et de se bien rendre compte, en voyant à la fois Jeanne et la reine orientale, laquelle des deux était une peinture et laquelle était une femme.

Un mouvement de la jeune fille fit cesser cette sorte de mirage.

Raoul à son tour comprit tout.

— Ma pauvre tête ébranlée me rend à moitié fou, — murmura-t-il; — pardonnez-moi donc, madame, et daignez me dire ce que j'ignore encore, c'est-à-dire où je suis et qui vous êtes?

On se souvient que, dans son entretien avec Jacques M. de la Trem-



Madeleine en prit la poignée entre ses dents, et se traînant sur les genoux. (P. 5[illegible].)

blaye, entièrement préoccupé de la mission dont il chargeait ce dernier, n'avait nullement songé à lui demander quelle était la maison dans laquelle il se trouvait, et comment se nommaient les maîtres de cette maison.

Jeanne répondit avec une simplicité remplie de grâce

— Vous êtes dans un lieu qui s'appelle le Petit-Chastel, et où l'on a été heureux de pouvoir vous donner une modeste hospitalité. Cette maison

appartient à ma mère, Madeleine de Chambard, veuve d'un gentilhomme Je suis leur fille unique, et je me nomme Jeanne...

— Et, — s'écria Raoul, — vous avez poussé la bonté, mademoiselle. jusqu'à me soigner vous-même?...

— Je l'aurais fait dans tous les cas, — répondit Jeanne, — même quand j'aurais eu à mes ordres de nombreux domestiques... mais je n'avais guère de mérite, en vérité, à vous soigner moi-même, car ma mère est si pauvre que, toute malade qu'elle soit depuis longtemps, elle n'a que moi pour la servir...

En entendant cette touchante réponse, Raoul jeta un regard étonné sur l'ameublement de la pièce dans laquelle il se trouvait.

Nous savons déjà que cet ameublement était luxueux, quoique gothique et passé de mode.

Jeanne comprit la signification de ce regard.

— Vous avez raison, reprit-elle, rien n'annonce ici la pauvreté, et c'est tout simple : autrefois nous avons été, sinon riches, du moins dans l'aisance... Aujourd'hui notre ruine est complète, et tout et ce que vous voyez ne nous appartient plus... De sa fortune passée, il ne reste plus à ma mère qu'une seule chose, le droit de demeurer ici et d'y mourir...

— Oh! mon Dieu! — s'écria M. de la Tremblaye, — une pauvreté si grande et si peu méritée!

Il parut hésiter un instant, puis ajouta :

— Si j'osais, mademoiselle...

— Quoi, monsieur! — demanda Jeanne.

— Je suis riche... très riche même, et...

Raoul s'interrompit.

— Eh bien! monsieur! — fit la jeune fille, — que voulez-vous dire? Achevez!...

— Peut-être, — reprit le chevalier, — peut-être la somme moyennant laquelle Mme votre mère a consenti la vente de cette maison n'est pas énorme, et alors...

Raoul s'interrompit de nouveau.

— Alors? — répéta Jeanne.

— Si j'osais... vous offrir...

— Encore, une fois, monsieur, quoi donc?

— La somme nécessaire pour désintéresser l'acquéreur.

— Mais, monsieur, — interrompit la jeune fille, — à quel titre, je vous prie, nous feriez-vous cette offre?

— La reconnaissance que je vous dois, mademoiselle, n'est-elle donc point un titre suffisant?...

Jeanne pâlit.

— Il est impossible, monsieur, — dit-elle, — il est impossible que vous parliez sérieusement !

— Mais, je vous jure... murmura le chevalier.

— N'achevez pas, poursuivit Jeanne ; il est impossible, vous dis-je qu'un gentilhomme ose offrir à la fille d'un autre gentilhomme de lui payer l'hospitalité qu'il a reçue chez elle ! Cette offre serait une insulte, monsieur, et la reconnaissance, puisque vous pensez m'en devoir, ne s'exprime point par des insultes.

La jeune fille se tut.

Raoul la regardait avec admiration.

XI

LE PROJET D'UN CRIME

Il y eut un instant de silence entre les deux acteurs de la scène que nous venons de raconter.

Jeanne baissait les yeux.

Une rougeur ardente venait de remplacer la pâleur accidentelle de ses joues.

Son cœur battait violemment, et soulevait sa poitrine chastement voilée par son corsage de laine brune.

Elle était, tout à la fois, ravissante de grâce ingénue et belle d'une fierté sublime.

Aussi, nous le répétons, Raoul la regardait avec une admiration enthousiaste.

Cependant il reprit la parole le premier.

— Pardonnez-moi, — dit-il, — pardonnez-moi, je vous en supplie, de vous avoir offensée sans le vouloir...

— Je vous pardonne de grand cœur, — répondit la jeune fille.

— Est-ce bien vrai, cela?...

— Oui, je vous le jure, et, dès à présent je ne me souviens de rien...

— Merci !... mille fois merci ! — s'écria Raoul.

Et il tendit à Jeanne sa main brûlante de fièvre.

Jeanne se sentit frissonner au contact de cette main.

Elle se hâta de retirer la sienne.

— Est-ce que je vous effraye? — murmura douloureusement le chevalier.

— Oh! non!... — s'écria la jeune fille avec une vivacité qui devait trahir le secret de son cœur.

Il y eut un nouveau silence; puis Jeanne reprit :

— J'ai dit tout à l'heure que j'espérais être pour vous un bon ange, et vous apporter la guérison...

— Je m'en souviens... — fit Raoul.

— Eh bien! je tiens parole...

Tout en parlant, elle prit sur une petite table la tasse de porcelaine, et la présenta au malade.

— Qu'est-ce que cela?... demanda ce dernier.

— La guérison promise, — répondit la jeune fille,

Raoul reçut la tasse et l'approcha de ses lèvres; mais sa main se recula presque aussitôt.

— C'est étrange! — dit-il.

— Quoi donc?

— On croirait, à l'odeur de ce breuvage, qu'il renferme une dose énorme d'opium...

— Je ne sais ce que vous voulez dire, — fit Jeanne qui, en effet, ne connaissait pas même de nom la substance que venait de nommer Raoul.

— Cette potion, — demanda ce dernier, — n'est point la même, n'est-ce pas, que celles qui ont été préparées jusqu'à présent pour moi?

— Exactement la même, à l'exception de quelques gouttes d'une liqueur que j'y ai mêlée.

— Quelle est cette liqueur?...

— Je l'ignore. Ma mère la conservait précieusement, et c'est elle qui m'en a conseillé l'emploi en m'en vantant les vertus merveilleuses. — *Si vous buvez ce soir*, a-t-elle dit, *demain vous ne souffrirez plus...* — Ne voulez-vous donc pas boire, monsieur?

— Oh! — fit Raoul avec exaltation, — je boirais du poison, si ce poison m'était offert par vous!...

Il approcha de nouveau le vase de ses lèvres, et il en avala d'un seul trait le contenu.

— Je savais bien, — murmura-t-il ensuite à voix basse, — je savais bien que c'était de l'opium!...

Puis sa tête tomba en arrière et s'affaissa sur l'oreiller.

Pendant quelques minutes encore, ses yeux restèrent largement ouverts, mais fixes et sans expression.

— Souffrez-vous?... — lui demanda Jeanne avec une sorte d'inquiétude.

Il ne répondit pas.

Au bout d'un instant, ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux, il parut endormi d'un sommeil calme et profond.

Jeanne remonta auprès de sa mère.

— Eh bien! — lui demanda la malade, — eh bien! a-t-il bu?

— Oui, — fit la jeune fille, — il a bu.

— Et maintenant?

— Maintenant, il dort.

Un éclair de triomphe illumina le front de Madeleine.

— Il dort, — répéta-t-elle, — c'est bon signe!..

Il n'était pas loin de minuit.

Une petite lampe, allumée par Jeanne et brûlant dans la salle basse, éclairait faiblement les traits fatigués du chevalier de la Tremblaye.

La position du jeune homme était exactement la même que quelques heures auparavant, et il était facile de voir qu'il n'avait pas fait un mouvement depuis qu'un assoupissement irrésistible avait pris possession de lui.

Jeanne dormait depuis longtemps dans sa chambre.

Des trois habitants du Petit-Chastel, Madeleine seule veillait encore.

Cette femme brisée par la maladie et les souffrances, offrait en ce moment la vivante et sinistre image du crime et du remords, car tous deux se suivent d'habitude, et leur expression se ressemble plus qu'on ne pense.

La vieille femme, éclairée d'une façon lugubre par une lampe de nuit qui brûlait dans sa chambre, se soulevait à demi sur son coude.

Ses longs cheveux gris, dénoués, couvraient de leurs mèches flottantes son cou et ses épaules décharnés.

Ses yeux étincelaient au fond de leurs orbites.

Elle semblait prêter l'oreille et tressaillait au moindre bruit.

Soudain sa résolution fut prise.

D'un mouvement brusque, elle rejeta loin d'elle ses draps et ses couvertures.

Son corps de squelette apparut alors presque entier dans sa hideuse nudité.

Puis elle se coula à bas de son lit, et elle essaya, à deux ou trois reprises, de se soutenir debout.

Mais depuis longtemps elle avait perdu l'habitude de marcher, et d'ailleurs une de ses jambes était à peu près paralysée.

Elle tomba d'abord à genoux et ne se releva qu'à grand'peine et après des efforts inouis.

On eût dit un serpent coupé par morceaux essayant de réunir ses tronçons dispersés.

Une fois debout de nouveau, Madeleine, s'appuyant sur tous les meubles et se traînant plutôt que marchant, se dirigea vers la porte de la chambre de Jeanne, qu'elle atteignit à la longue.

A l'aide de son bras gauche, elle se souleva tout à fait et elle parvint à pousser sans bruit, avec sa main droite, les verrous extérieurs de cette porte, de telle façon qu'il devenait impossible à Jeanne de sortir de sa chambre.

Ceci fait, Madeleine, étendue sur le tapis et rampant le long de la muraille, car elle ne pouvait plus se soutenir, arriva auprès d'un trophée fixé dans l'un des panneaux de la tenture en cuir de Cordoue et formé des armes qui avaient appartenu à Guillaume de Chambard.

Là elle se souleva, ainsi qu'elle l'avait déjà fait à la porte de Jeanne; elle saisit une des armes, et elle retomba sur le tapis avec sa proie.

Madeleine ne put s'empêcher de sourire en voyant combien le hasard l'avait merveilleusement servie.

L'arme qu'elle tenait à la main était un poignard en forme de flamme, dont la lame longue, de près d'un pied et excessivement effilée et tranchante, était pourvue, dans son milieu, d'une petite rigole pour laisser s'écouler le sang.

La moindre blessure faite par ce poignard devait être mortelle.

Madeleine en prit la poignée entre ses dents, et, se traînant sur les genoux, elle gagna la porte qui conduisait à l'escalier.

Cette porte était entr'ouverte.

Madeleine, pour l'ouvrir tout à fait, n'eut donc d'autre peine que de la tirer à elle.

XII

LA JUSTICE DE DIEU

A mesure que Madeleine avançait, ses mouvements devenaient plus lents et plus douloureux.

Évidemment ses forces trahissaient sa résolution énergique.

Elle ne se décourageait point, cependant, et la pensée ne lui venait même pas de renoncer à l'œuvre infernale qu'elle s'était juré d'accomplir.

Il eût été étrange et terrible de voir en ce moment, à la faible lueur d'une lampe presque sépulcrale, cette femme à moitié morte, ce cadavre vivant, ce squelette animé d'un reste d'existence, ramper ainsi sur le sol,

avec des mouvements brusques et interrompus, selon que les douleurs de la paralysie se faisaient sentir d'une manière plus ou moins aiguë.

A coup sûr, les plus fermes esprits auraient cru à quelque fantastique et horrible vision.

Madeleine, nous le répétons, avait ouvert la porte de sortie.

Elle se trouva ainsi en haut des marches de l'escalier.

Là ses forces l'abandonnèrent complètement, et ses souffrances devinrent telles qu'il lui fallut, pour comprimer les cris que lui arrachait la douleur, mordre, à s'y briser les dents, la garde de son poignard.

Elle s'assit sur la première marche et elle attendit.

Cette crise d'intolérables tortures dura quelques minutes ; puis, aussitôt qu'un instant de répit se manifesta, Madeleine se remit en marche et commença à descendre.

Dans l'état où se trouvait l'exécrable femme, opérer cette descente était un travail gigantesque.

Madeleine, tenant toujours son poignard entre ses dents, afin de conserver le libre usage de ses bras, se soutenait sur ses mains et sur ses coudes, et laissait couler son corps de la marche supérieure à la marche inférieure.

Le contact de sa jambe paralytique avec les dalles glacées de l'escalier faisait circuler un froid mortel jusque dans la moelle de ses os, et ralentissait de plus en plus ses mouvements.

Elle commençait à trembler d'avoir entrepris une tâche qu'elle ne pourrait pas pousser jusqu'à la fin.

Déjà, plus d'une fois, elle s'était demandé avec une angoisse croissante :

— Comment remonterai-je ?...

— Et, cependant, elle avançait toujours...

Enfin elle toucha la dernière marche.

Elle se trouvait dans cette espèce de vestibule dont nous avons déjà parlé, et qui conduisait à la porte de la rue.

Celle de la chambre de Raoul se trouvait sur la gauche, à dix pas à à peine de Madeleine.

Un instant encore et elle allait toucher au but.

Cette certitude la ranima.

Seulement, de la dernière marche de l'escalier à la salle basse, il n'y avait aucun point d'appui et il fallait marcher sans soutien.

A la vérité, Madeleine avait la ressource de ramper sur le sol, ainsi qu'elle l'avait fait jusque-là.

Mais la lenteur infinie de ce genre de marche effraya son impatience.

D'ailleurs elle sentait son sang battre dans ses artères avec une vivacité fébrile qu'elle prenait pour un retour de vigueur.

Elle se cramponna donc à la rampe de l'escalier, et elle se leva toute droite ; puis, ne voulant pas se donner le temps de la réflexion, elle détacha ses mains du balustre de fer qui les soutenait, et elle s'efforca de marcher.

En ce moment elle dut éprouver ce que ressent le nageur inexpérimenté qui vient de s'aventurer témérairement trop au large dans un endroit profond, et qui voit que le courant l'entraîne, que ses forces l'abandonnent, qui voit que son savoir lui fait défaut, enfin que la vague le domine et va l'engloutir pour jamais.

Il veut retourner en arrière et gagner un endroit moins périlleux, — il n'est déjà plus temps !...

L'eau qui l'entoure, et qui l'enveloppe comme un froid et inexorable linceul, le soulève, l'emporte et refuse de lâcher sa proie.

De même, Madeleine, chancelant comme un arbre déraciné, comprit sa complète impuissance. — Ses pieds ne pouvaient faire un pas, ses jambes refusaient de la porter en avant.

Elle essaya de se retourner; elle étendit sa main gauche pour se cramponner de nouveau à la rampe de l'escalier.

Mais la paralysie venait de s'étendre dans cette main, qui retomba inerte sans avoir touché le but.

Alors un éblouissement passa devant les yeux de Madeleine.

Il lui sembla qu'elle était ballottée par un vent d'orage au milieu de feux mouvants qui tournaient avec une vitesse prodigieuse.

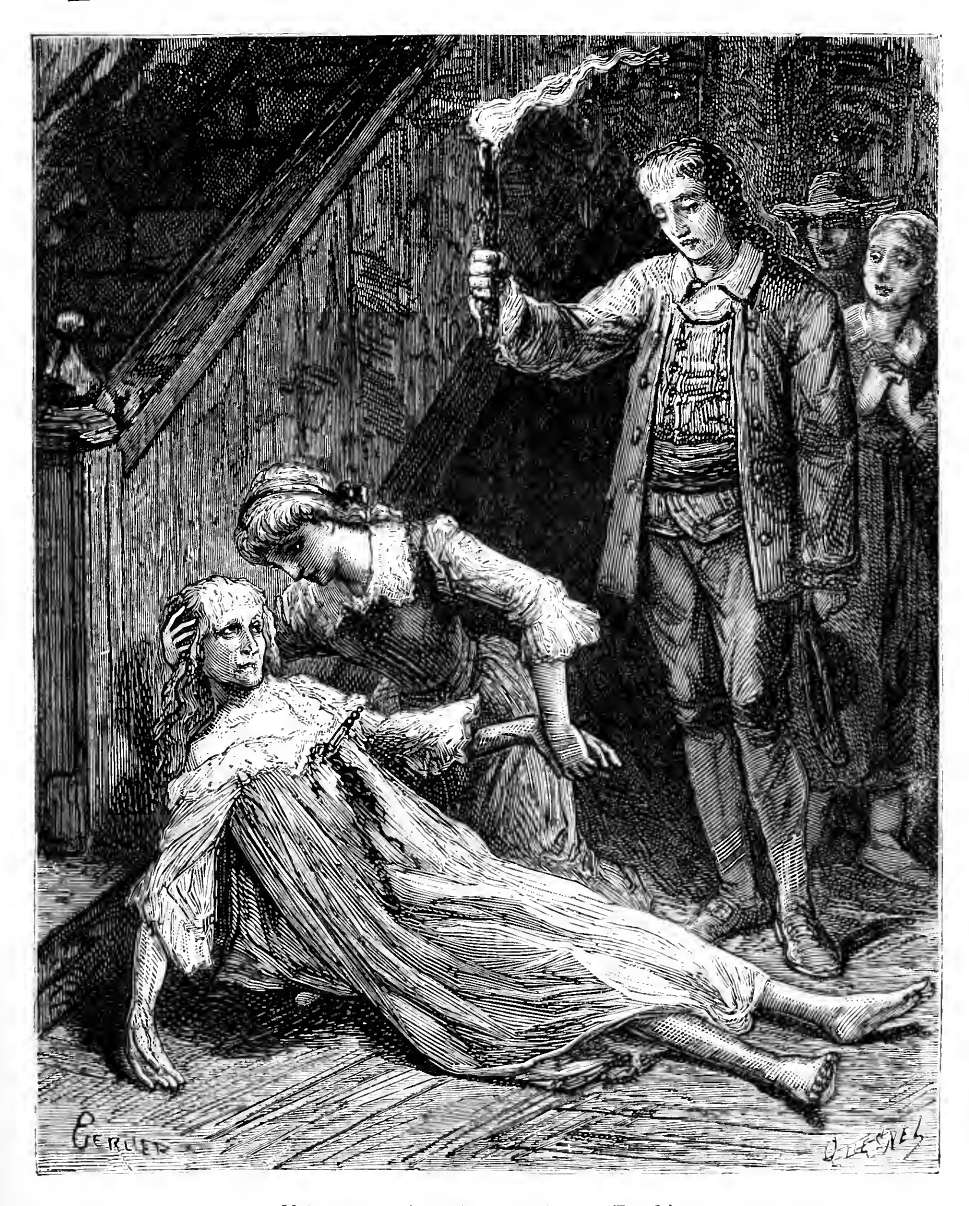
Elle frappa l'air de ses deux bras qui ne rencontrèrent que le vide.

Les dalles polies du vestibule lui parurent se dérober sous elle, et elle s'abattit de toute sa hauteur, d'abord sur son bras gauche que le poids de son corps brisa comme un verre, puis sur la pointe du poignard que sa main droite avait repris et dont la lame, lui entrant dans la poitrine à côté du sein gauche, en ressortit par derrière entre les deux épaules.

Madeleine poussa un cri terrible, un cri surhumain de désespoir, et d'agonie.

Elle essaya de lutter devant la mort, mais déjà des flots de sang envahissaient sa poitrine et montaient à ses lèvres en écume empourprée.

Une suprême convulsion secoua ses membres et tordit son buste ; ses lèvres s'ouvrirent pour pousser un second cri et ne laissèrent s'échapper qu'un jet de sang; ensuite ses membres se raidirent, ses yeux tournèrent dans leur orbite; puis plus rien, pas même un tressaillement, ne vint agiter les fibres du corps étendu sur les dalles.



Oh! ma mère!... mère!... mère!... (P. 62.)

Madeleine de Chambard était morte.

Nous ne dirons pas : *Dieu ait son âme!*

Ce serait, nous le croyons du moins, former un souhait trop inutile.

Cependant le cri désespéré de Madeleine était venu troubler Jeanne au milieu de son calme sommeil.

Dans le premier moment, la jeune fille crut qu'elle venait d'être

le jouet de quelque mauvais rêve, et elle essaya de se rendormir.

Mais le souvenir de cet horrible cri qu'elle avait entendu la poursuivait sans relâche et enfantait dans son esprit les images les plus lugubres.

Elle prit le parti de se lever afin de s'assurer par elle-même du peu de fondement de ses terreurs.

Elle sauta donc en bas de son lit, et, passant à la hâte les premiers vêtements qui se trouvèrent sous sa main, elle courut à la porte de sa chambre et voulut l'ouvrir.

Cette porte résista.

Nous savons déjà que Madeleine en avait poussé les verrous du côté opposé.

La frayeur et les inquiétudes de Jeanne grandirent aussitôt et semblèrent prendre une terrible réalité.

La jeune fille se croyait certaine qu'il était impossible à sa mère de sortir sans aide de son lit.

Qui donc avait poussé les verrous de cette porte qui la faisait prisonnière?

Quel effrayant rapport y avait-il entre cette porte fermée et le cri que, dans son trouble, il lui semblait sans cesse entendre retentir à son oreille?

Jeanne frappa la porte avec ses poings crispés et l'ébranla à deux reprises.

Mais la porte était épaisse et les verrous solides.

Jeanne comprit qu'elle allait devenir folle si cette situation se prolongeait.

Elle cria de toute la force de sa poitrine :

— Ma mère!... ma mère!... — répéta-t-elle une seconde fois avec plus d'énergie encore.

Puis, comme l'écho de la nuit lui redisait seul son cri de désespoir, elle perdit complètement la tête et elle s'élança vers la fenêtre qu'elle ouvrit.

La nuit était profonde, la route était déserte.

Jeanne attacha les draps de son lit à un barreau de fer, et, sans chaussures à ses pieds nus, sans réfléchir aux périls d'une chute presque inévitable et peut-être mortelle, la jeune fille se laissa couler du premier étage sur la route.

Un miraculeux hasard permit qu'elle atteignît le sol sans s'être fait la moindre blessure.

A peine ses pieds eurent-ils touché la terre qu'elle prit sa course du côté de Marly-la-Machine, avec une vitesse aussi grande que si elle avait été poursuivie par une légion de fantômes.

Les cailloux de la route mettaient ses pieds en sang, mais elle ne sentait pas la douleur.

Sa poitrine était haletante, mais elle ne ralentissait pas sa course.

Enfin, elle atteignit la première maison.

Elle tomba contre la porte de cette maison en gémissant. — La force lui manquait également pour appeler et pour frapper.

XIII

LE MARI DE CLAUDINE.

Les aboiements furieux d'un gros chien retentirent à l'intérieur ; une voix masculine demanda d'un ton rogue et menaçant :

— Qui va là ?

Jeanne continua de gémir et ne répondit pas.

La même voix qui venait de parler articula un juron des plus énergiques et reprit :

— De par tous les diables ! passez votre chemin, sinon j'ouvre la porte et je vous fais manger par mon chien !...

Cette nouvelle menace augmenta, si cela était possible, la terreur de Jeanne.

Elle essaya de se lever et de s'enfuir, mais elle ne réussit pas même à se soulever ; seulement ses pleurs devinrent des sanglots convulsifs, et ses gémissements se changèrent en cris de détresse.

En même temps une lourde clef tournait dans le serrure, et les aboiements féroces redoublaient d'intensité.

Ceci n'était point de nature à diminuer l'épouvante de Jeanne.

La porte s'ouvrit.

Heureusement, le propriétaire de la maison tenait en main l'extrémité d'une corde attachée au collier de son chien.

En voyant, ou plutôt en devinant une femme étendue sur le seuil, il tira à lui cette corde, ce qui empêcha le farouche animal, dogue de la plus haute taille, de se précipiter sur la malheureuse enfant qu'il aurait infailliblement mise en lambeaux.

— Pourquoi êtes-vous là ?... — dit le maître d'un ton un peu radouci. — Qu'attendez-vous et que demandez-vous ?

L'émotion et l'agitation de la jeune fille ne lui permettaient pas de répondre.

En face de ce silence inexplicable pour lui, le paysan défiant et soup-

çonneux battit le briquet, alluma une lampe et approcha la lumière du visage de Jeanne.

Il connaissait de vue la jeune fille, et il la reconnut aussitôt

Ses manières, brusques et presque brutales jusqu'alors, devinrent à l'instant même respectueuses.

Il se tourna vers l'intérieur de la maison, et il s'écria :

— Eh ! Claudine !... eh ! ma femme ! lève-toi vite, et viens ici...

— Pourquoi faire? — demanda Claudine du fond d'une pièce reculée.

— C'est la demoiselle à Mme de Chambard, la dame du Petit-Chastel, qui est en train de se mourir à notre porte...

En même temps il prit Jeanne dans ses bras, il la souleva et il la porta dans la première pièce, où il l'assit dans un grand fauteuil.

Claudine, jeune paysanne fort accorte et des plus avenantes, ne tarda guère à arriver.

Tous deux alors, le mari et la femme, prodiguèrent à Jeanne les soins les plus touchants.

Grâce à ses soins, la jeune fille recouvra bien vite un peu de présence d'esprit et de calme.

Elle en profita pour raconter ce qui venait de se passer, et pour demander aide et assistance afin de pouvoir retourner au Petit-Chastel et de s'y assurer si tous les malheurs qu'elle redoutait s'étaient affectivement accomplis.

Quand elle eut achevé son récit, le paysan lui dit en hochant la tête :

— Je suis tout à votre disposition, mademoiselle, mais vous êtes bien sûre de n'avoir point rêvé?...

— Rêvé !... — répondit Jeanne. — Comment aurais-je rêvé !... Oh ! non... par malheur!... non, je ne dormais pas!... Ce cri sinistre dont je vous parle a bien réellement frappé mon oreille, et j'ai bien trouvé fermée la porte de ma chambre !... Ah ! croyez-moi ! croyez-moi, le malheur est dans la maison de ma mère !...

— C'est ce que nous saurons dans un instant, — fit le paysan. — Laissez-moi réveiller seulement quelques voisins qui nous accompagneront et qui témoigneront, au besoin, de ce que nous aurons vu...

— Agissez à votre gré... — répliqua Jeanne ; — mais, au nom du ciel, hâtez-vous !...

— Je vous demande cinq minutes.

Et le paysan sortit, laissant la jeune fille en compagnie de Claudine sa femme.

Les cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il revint à la tête de

quatre autres villageois, vigoureux gaillards, aux joues pleines et colorées, aux robustes épaules, frottant de leurs gros poings fermés leurs yeux encore remplis de sommeil.

La jeune Claudine avait prêté à Jeanne une paire de ses plus beaux souliers, des bas de coton blanc, très fins, à coins rouges, et un grand mantelet de futaine grise, orné d'un vaste coqueluchon.

Jeanne mit les bas et les souliers, s'enveloppa dans le mantelet et rabattit le capuchon sur sa tête.

Les hommes portaient des torches allumées.

Deux d'entre eux soutinrent de leurs bras robustes la marche chancelante de Jeanne, et tous ensemble prirent, à la clarté des flambeaux le chemin du Petit-Chastel.

A mesure qu'ils approchaient, l'impression de terreur produite sur l'esprit de la jeune fille semblait se renouveler et s'agrandir, et une sorte de tremblement nerveux s'emparait de ses membres.

Au moment où l'on atteignit la porte d'entrée, Jeanne était littéralement défaillante.

Ce n'était point une petite affaire que de pénétrer dans la maison.

La porte était de taille et de force à résister à un assaut véritable ; et, au premier coup qui tenta de l'ébranler, on entendit résonner des ferrures solides; on rencontra une résistance presque invincible.

Il fallait cependant triompher de ces obstacles.

Un levier de fer, dont le mari de Claudine s'était muni à tout hasard, fut introduit entre les jointures de la porte.

Trois jeunes gens robustes pesèrent de tout leur poids sur l'extrémité de ce levier.

Les verrous grincèrent avec un bruit lugubre, la serrure cria, les planches de chêne se disjoignirent et éclatèrent, enfin la porte céda en produisant un fracas pareil à celui du tonnerre.

Alors le mari de Claudine s'approcha de Jeanne, que l'un des paysans soutenait.

— La maison est ouverte, notre demoiselle, — lui dit-il.

La jeune fille fit un geste qui signifiait :

— Entrez les premiers... je vous suivrai dans un instant..

Les enfants ravivèrent le feu de leurs torches.

Ils franchirent les quelques marches du perron et ils pénétrèrent dans le vestibule.

Soudain l'un d'eux, celui qui marchait en avant, recula en poussant une exclamation d'effroi et de stupeur.

La torche qu'il portait s'échappa de ses mains et s'éteignit en touchant le sol.

Il venait de glisser dans une mare de sang; il se trouvait face à face avec le cadavre de Madeleine.

Jeanne, au moment où le cri du paysan arriva jusqu'à elle, sembla recouvrer, comme par enchantement, ses forces disparues.

A son tour, elle s'élança dans le vestibule, et elle s'arrêta, frissonnante et éplorée, devant le corps déjà raidi de celle qui avait été sa mère.

Elle se laissa tomber à genoux auprès de ce corps.

Ses mains jointes tremblaient; ses lèvres étaient agitées d'un mouvement convulsif; ses yeux, fixes et largement ouverts, semblaient regarder sans voir.

Elle eût voulu pleurer, mais elle ne pouvait pas.

Jeanne personnifiait ainsi, de la manière la plus complète et la plus touchante, non point l'ange ému de la douleur, mais l'ange sombre du désespoir, de ce désespoir terrible et concentré qui ne se manifeste ni par des cris, ni par des larmes.

Les paysans, effrayés de ces yeux secs et arides et de ce visage aussi pâle que celui de la morte, s'étaient retirés à quelques pas et ils attendaient dans un silence respectueux.

Enfin, Dieu eut pitié de Jeanne.

Ses yeux se mouillèrent de larmes brûlantes; son cœur, trop plein et qui allait éclater, déborda en sanglots convulsifs, et ces pleurs soulagèrent la jeune fille, comme une pluie d'orage ranime la nature embrasée.

Elle souleva dans ses bras le cadavre qu. gisait devant elle, couvrit de baisers dévorants ses yeux éteints et ses lèvres froides, et elle s'écria d'une voix décomposée, semblable à celle des somnambules endormis par le sommeil magnétique :

— Oh! ma mère !... ma mère!... ma mère!...

A cette exclamation déchirante succéda un instant de silence; puis le mari de Claudine s'approcha de Jeanne, et lui dit lentement avec un embarras manifeste :

— Pour sûr, notre demoiselle, vous vous tuerez à vous faire comme ça de la peine, et ce n'est pas le mal qui vous arrivera qui pourra faire revivre cette pauvre dame que voilà...

Jeanne releva la tête et demanda :

— Vous croyez qu'elle est morte?... bien morte?. . morte sans espoir?

Le paysan ne répondit pas.

— Vous vous taisez!... — continua la jeune fille. — Eh bien! je vous dis, moi, que je ranimerai ma mère!...

Et Jeanne reprit le cadavre dans ses bras et le serra contre son cœur, comme si elle eût conservé, en effet, l'espérance de la rappeler à la vie.

Mais tout d'un coup ses yeux s'agrandirent, et elle jeta un cri d'horreur.

Pour la première fois elle apercevait la poignée sanglante du stylet dont la lame traversait la poitrine de sa mère.

Pour la première fois elle commençait à croire à un assassinat; car, jusqu'alors elle avait attribué à un accident, dont les causes lui échappaient, la catastrophe qui la faisait orpheline.

Une seconde pensée, rapide comme l'éclair, pénétra en ce moment dans son esprit et sembla l'illuminer d'une lueur sinistre.

Ses lèvres murmurèrent un nom :

— Raoul!...

Le cadavre de sa mère s'échappa de ses bras, et elle bondit jusqu'à la porte de la salle basse, qu'elle ouvrit violemment.

XVI

L'EXEMPT

La lampe de nuit répandait toujours sa clarté pâle dans cette vaste pièce.

M. de la Tremblaye semblait plongé, plus que jamais, dans un sommeil léthargique. Jeanne courut au lit.

Elle saisit Raoul par les deux mains, et elle le secoua avec toute la force dont elle était capable.

En ce moment, elle ne se souvenait guère du naissant amour qu'elle éprouvait pour le jeune homme; elle ne voyait, elle ne pouvait voir en lui que le meurtrier de sa mère.

Raoul se réveilla à demi.

Mais les vapeurs épaisses de l'opium engourdissaient à la fois ses sens et son intelligence.

Il balbutia quelques paroles entrecoupées, il referma les yeux, il laissa retomber sa tête et se rendormit.

— Ah! — s'écria Jeanne avec une sorte de rage et en désignant Raoul aux paysans qui étaient entrés dans la chambre en même temps qu'elle, — son sommeil est trop profond pour être véritable! cet homme est l'assassin!...

Les paysans entourèrent aussitôt le lit avec des démonstrations furibondes.

— Il faut le pendre!... — disaient les uns.

— Il faut le jeter à l'eau! — reprenaient les autres.

Et déjà ils se mettaient en devoir de traîner vers la porte le malheureux jeune homme, qui ne s'éveillait point au milieu de toutes ces violences.

A ce spectacle, il se fit de nouveau une révolution dans le cœur de Jeanne.

— Si pourtant ce n'était pas lui!... — pensa-t-elle.

Et elle s'écria :

— Arrêtez!

Les paysans obéirent.

— J'ai accusé trop vite!... — leur dit la jeune fille. — Je ne suis sûre de rien, de rien, sinon de l'odieux attentat qui vient d'être commis sur ma pauvre mère. Celui que de fatales circonstances désignaient à mes soupçons est peut-être innocent, et d'ailleurs, fût-il coupable, ce n'est pas à nous qu'il appartient de faire justice de son crime!... Que l'un de vous, je vous en conjure, coure chercher un médecin : ce médecin nous dira si ce sommeil étrange est une comédie infâme ou une léthargie véritable...

— Oui!... Oui!... — répondirent les paysans tout d'une voix.

Et ils replacèrent le corps de Raoul sur le lit d'où ils venaient de l'arracher.

En même temps le mari de Claudine prit sa course vers Saint-Germain, afin d'accéder au désir que venait d'exprimer la jeune fille.

Un des villageois resta de garde dans la salle basse, et les autres, improvisant avec des chaises une sorte de brancard sur lequel ils posèrent le cadavre de Madeleine, transportèrent à l'étage supérieur leur funèbre fardeau, et étendirent la morte sur cette même couche où elle avait reposé vivante.

Jeanne, agenouillée, pria jusqu'au moment où plusieurs coups frappés à la porte annoncèrent le retour du mari de Claudine.

Celui-ci ramenait avec lui, non seulement un médecin, mais encore un exempt et une escouade de soldats de la maréchaussée, qui venaient s'assurer du prétendu coupable et qui prirent aussitôt possession de toutes les issues de la maison.

Le hasard avait permis que le médecin appelé fût précisément celui-là même que Jacques était allé chercher, quelques jours auparavant, pour donner des soins à son maître.

Il examina d'abord le cadavre de Madeleine.



Il déploya ce parchemin et parcourut des yeux le contenu. (P. 68.)

Il enleva le poignard resté dans la blessure, et il déclara que la mort avait dû être presque instantanée.

— Interrogé par l'exempt, il répondit qu'il ne croyait point à un assassinat, mais à une catastrophe accidentelle, et il basait son opinion sur la position de l'arme meurtrière et sur la façon dont elle avait traversé la poitrine de part en part, en brisant un des os de l'épaule.

L'exempt et le médecin descendirent ensuite à la salle basse en priant Jeanne de les accompagner.

— Cet homme dort-il réellement? — demanda l'exempt au médecin en désignant Raoul.

Le médecin appuya sa main sur la tempe et sur le cœur du chevalier. Il écouta le bruit de sa respiration, et il répondit :

— Oui, il dort, et d'un sommeil aussi profond qu'incompréhensible !...

Tout en parlant, il aperçut sur la petite table auprès du lit la tasse qui contenait encore quelques gouttes de la potion.

Il mouilla son doigt dans ces quelques gouttes...

Il le porta à ses lèvres, puis il ajouta :

— Ceci, du reste, m'explique ce sommeil... — Mademoiselle, — demanda-t-il ensuite à Jeanne, — voulez-vous me dire qui a préparé cette potion?...

— Moi, monsieur, — répondit la jeune fille.

— D'après quelle ordonnance?

— D'après celle que vous-même aviez laissée ici.

— N'y avez-vous rien ajouté?

— Si, deux ou trois cuillerées d'une liqueur dont ma pauvre mère m'avait vanté les bons effets...

— Quelle est cette liqueur?

— Je l'ignore.

— Vous en reste-t-il?

— Oui, les deux tiers de la fiole, à peu près.

— Voulez-vous me montrer cette fiole?

Jeanne alla la chercher aussitôt.

Le médecin en respira l'odeur.

Ensuite il se tourna vers l'exempt.

— Ah! je le crois bien — s'écria-t-il — que ce jeune homme est endormi! une dose énorme du plus puissant des narcotiques, l'opium, l'a plongé dans un sommeil qui ressemble à la mort!...

— Mademoiselle, — demanda l'exempt à son tour, — quel but pouvait avoir votre mère en cherchant à endormir ce jeune homme, ainsi qu'elle semble l'avoir fait?...

— Elle se trompait sans doute elle-même au sujet des vertus réelles de la liqueur dont elle m'avait conseillé l'emploi.

— A quelle heure avez-vous administré la potion préparée par vous?

— A la tombée de la nuit.

— Et à quelle heure l'assassinat présumé a-t-il été commis?

— Le cri d'agonie de ma pauvre mère m'a arrachée au sommeil, il y a tout au plus deux heures.

— Dans quelle pièce de la maison l'arme qui a donné la mort avait-elle sa place habituelle?

— Dans la chambre de ma mère.

En ce moment, le médecin intervint.

— Monsieur l'exempt, — dit-il, — je me porterais d'autant plus volontiers caution de l'innocence de M. le chevalier de la Tremblaye, qu'il est bien loin d'être rétabli d'une maladie presque mortelle pour laquelle je l'ai traité; mon étonnement, tout à l'heure, a été profond en le trouvant vivant encore, et sa faiblesse doit être telle qu'il lui serait complètement impossible de faire quatre pas sans soutien...

— Votre opinion est à peu près la mienne, — répondit l'exempt; — mais enfin, un crime a été commis dans cette maison, et je dois provisoirement m'assurer de la personne de celui que les premiers soupçons ont paru désigner comme étant le coupable,

— Cependant... — dit le médecin.

— Ne cherchez point à entraver la marche de la justice, — interrompit l'exempt d'un ton sec.

Puis il ajouta, en s'adressant à deux de ses gens :

— Mon devoir m'ordonne de me livrer à de minutieuses investigations... Fouillez donc, en conséquence, les vêtements et les autres effets du prévenu.

Les hommes de la maréchaussée obéirent à l'instant même.

Les recherches ne furent point sans résultat.

L'un de ces hommes apportait à l'exempt un portefeuille qu'il venait de trouver dans l'une des poches de l'habit du chevalier, au moment où l'autre ouvrait la valise que nous connaissons, et s'écriait à la vue de son contenu :

— Que d'or! mon Dieu! que d'or!

XV

PAUVRE JEANNE

L'exempt resta pendant un instant comme ébloui, en face de la brillante vision métallique qui frappait ses regards.

Après avoir obéi au sentiment d'admiration cupide que la vue des louis et des doubles louis du chevalier ne pouvait manquer d'exciter en

lui, il ouvrit le portefeuille qu'un de ses subordonnés venait de lui remettre.

Il en tira un parchemin plié en huit, et auquel attenait un large sceau de cire verte, suspendu à un ruban de la même couleur.

Il déploya ce parchemin, et il en parcourut des yeux le contenu.

L'aspect de sa physionomie changea aussitôt.

De hautaine et d'impérieuse qu'elle était d'abord, elle devint, comme par enchantement, obséquieuse et soumise.

Il ôta son chapeau, qu'il avait jusqu'alors conservé sur sa tête, et son regard alla, de l'air le plus respectueux, du parchemin à Raoul, et de Raoul au parchemin.

Voici ce qu'il venait de lire :

« Nous, Philippe d'Orléans, par la grâce de Dieu, régent de France, à tous ceux qui ces présentes verront, mandons et ordonnons de prêter aide et assistance à notre dévoué sujet et serviteur le chevalier Raoul de la Tremblaye, toutes fois qu'il jugera convenable de réclamer cette assistance.

« Défendons en outre à qui que ce soit, et pour quelque motif que ce puisse être, d'inquiéter le dit chevalier de la Tremblaye, et de l'entraver dans ses actes et ses volontés.

« Quoi qu'il ait fait, il l'a fait par notre ordre et pour le bien de notre service.

« En foi de quoi nous lui avons donné ces présentes, signées de notre seing et scellées de notre sceau. »

Venaient ensuite la date et la signature.

L'exempt, métamorphosé, ainsi que nous venons de le voir, par l'apparition de cette pièce inattendue, reploya avec un soin infini le précieux parchemin, le serra dans le portefeuille d'où il avait été tiré, et fit rentrer le tout dans la poche de l'habit de Raoul.

Ensuite il se tourna vers ses acolytes et leur dit :

— L'innocence de M. le chevalier de la Tremblaye m'est surabondamment démontrée. En outre, ainsi que nous l'a bien prouvé M. le docteur, un terrible et déplorable accident à eu lieu ici, cette nuit, mais aucun crime n'y a été commis. Nous n'avons plus rien à faire dans cette maison et il ne nous reste qu'à regagner Saint-Germain.

Le médecin, fort intrigué de ce qui venait de se passer sous ses yeux s'approcha alors de l'exempt, et lui demanda à demi-voix :

— Qu'y avait-il donc dans ce parchemin?...

— C'est un secret d'État!... — répondit l'exempt d'un ton d'importance.

— Un secret d'État? — répéta le docteur.

— Oui, et ne cherchez pas à le pénétrer, je vous le conseille, car il y va de la Bastille, ni plus ni moins!...

Au seul mot de Bastille, le médecin était devenu aussi blême que ses malades.

Il n'ajouta pas une parole, et jusqu'au moment, qui ne tarda guère, où il quitta le Petit-Chastel en compagnie des gens de la maréchaussée et de l'exempt, et il se tint parfaitement coi, tant il avait peur d'apprendre sans le vouloir ce terrible secret d'État dont la connaissance était si dangereuse.

Après leur départ, Jeanne resta dans la salle basse avec le mari de Claudine et les autres paysans que la curiosité avait retenus.

Ces braves gens, ne voulant point la troubler dans sa douleur, se retirèrent discrètement l'un après l'autre.

Le mari de Claudine demeura le dernier.

— Notre demoiselle, — dit-il à Jeanne avec une affectueuse cordialité qui n'excluait point le respect, — m'est avis que vous ne pouvez point passer la nuit, comme cela, dans cette maison, sans personne auprès de vous... Je m'en vas vous amener ma femme Claudine, elle vous fera compagnie, et elle priera le bon Dieu avec vous auprès de la pauvre dame qui est en haut...

Jeanne prit la main du paysan et la serra.

— J'accepte de grand cœur, mon ami, — répondit-elle ; — amenez-moi votre femme... Aussi bien, je me sens tellement brisée qu'il me semble que je vais mourir!...

La livide pâleur de la jeune fille et le tremblement de tous ses membres confirmaient d'une façon sinistre la triste signification de ces dernières paroles.

Le mari de Claudine se hâta de reprendre le chemin de sa maison en murmurant à part lui :

— Pauvre demoiselle!... pauvre demoiselle!... pourvu qu'il n'arrive pas un second malheur cette nuit!...

Jeanne, se trouvant seule, fit quelques pas pour sortir de la salle basse et gagner le premier étage.

Mais les forces lui manquèrent pour marcher.

D'ailleurs, une sorte d'épouvante instinctive l'éloignait de cette chambre haute, où gisait un cadavre sanglant.

Elle se laissa tomber sur un siège.

Elle cacha sa tête entre ses deux mains, et des larmes muettes roulèrent, une à une, entre ses doigts.

Peu à peu ses larmes se séchèrent.

Les mains de Jeanne se disjoignirent.

Elle releva la tête, et ses yeux, fixés sur le vague, semblèrent regarder quelque chose avec un effroi profond.

Ce qu'elle regardait ainsi, c'était une pensée horrible qui venait de se présenter à elle.

Elle essayait de chasser bien loin cette pensée, elle la repoussait de toutes les forces de son âme comme un impardonnable outrage à Madeleine à peine refroidie; mais cette pensée fatale revenait sans cesse, à chaque instant plus forte, plus lumineuse, et s'entourant de présomptions de plus en plus irrécusables.

Jeanne accusait sa mère!

Elle l'accusait d'une tentative d'assassinat que le doigt de Dieu avait tournée contre elle-même.

Et cette accusation, basée sur ses souvenirs, se déduisait avec une logique foudroyante de tous les faits qui venaient de se passer.

Madeleine, en effet, si hostile d'abord pour Raoul blessé et mourant, ne s'était-elle pas adoucie subitement, en apprenant que le jeune homme avait apporté avec lui dans sa maison une énorme somme en or?

N'avait-elle pas interrogé Jeanne au sujet de cette fortune, avec l'émotion avide de l'avare et du voleur?

N'avait-elle pas renouvelé ses questions aussitôt après le départ du valet de Raoul, en s'informant si la cassette qui contenait les pièces d'or n'avait point disparu?

Ce breuvage qui devait plonger M. de la Tremblaye dans un assoupissement léthargique, c'était elle qui l'avait fourni, elle qui en avait conseillé, presque ordonné l'emploi.

— Eh bien!... — avait-elle demandé à Jeanne au moment où cette dernière quittait la chambre du malade... — eh bien! a-t-il bu?

— Oui... avait répondu la jeune fille.

— Et maintenant?

— Maintenant, il dort.

Jeanne se souvenait de l'expression joyeuse qui était venue éclairer alors le visage de sa mère, et de l'accent étrange avec lequel elle s'était écriée :

— Il dort! c'est bon signe!...

A partir de cet instant les preuves s'accumulaient et devenaient de plus en plus lumineuses.

Madeleine, cela était évident, s'était traînée hors de son lit, et avait poussé les verrous de la porte qui séparait sa chambre de celle de sa fille.

Elle avait détaché de la muraille le poignard à lame dentelée, héritage de Guillaume de Chambard.

Elle avait trouvé, dans la passion infernale de l'or, les forces nécessaires pour descendre l'escalier.

Mais ces mêmes forces lui avaient fait défaut à l'heure suprême où le crime allait s'accomplir, et la céleste justice, s'éveillant tout à coup, avait permis que l'arme meurtrière se teignît du sang de la coupable, au lieu de répandre celui de la victime désignée.

Une sorte de vision rétrospective permit à Jeanne d'assister à tous les détails de la terrible scène que nos lecteurs connaissent déjà, et qui lui apparut jusque dans ses moindres détails.

Elle se fit violence pour ne point se laisser entraîner à avoir horreur de sa mère.

Elle se jeta à ses genoux, et elle s'écria avec une ardente ferveur:

— Mon Dieu, Dieu juste et puissant! vous qui venez de sauver un innocent et de punir une coupable du crime qu'elle projetait d'accomplir... mon Dieu, que votre vengeance ne poursuive point ma pauvre mère en dehors des limites de cette vie! Ayez la clémence, vous qui avez la force! Pardonnez, mon Dieu! pardonnez!

Après cette prière, Jeanne se sentit plus calme.

Elle envisagea avec une sorte de sang-froid toute l'horreur de sa position.

Cettte position était effrayante, et ne semblait point avoir d'issue.

La malheureuse enfant se trouvait, à seize ans, orpheline, sans abri, sans ressources... pas un toit ne s'offrait à elle pour abriter sa tête, pas une main amie ne se tendait vers elle pour serrer la sienne!

Où aller? que devenir? où chercher, où trouver le pain de chaque jour?

Jeanne ne pouvait résoudre aucune de ces tristes questions. Cependant sa tête ne s'égara point, et elle se dit avec cette résolution forte et résignée qui ne peut naître qu'en face des grandes infortunes :

— Dieu viendra peut-être à mon aide, et d'ailleurs la mort offre un large refuge à tous ceux pour qui la vie est impossible!

XVI

LE RÉVEIL

Le mari de Claudine ne tarda point à revenir avec sa femme, qu'il installa auprès de Jeanne.

Toutes les deux montèrent alors dans la chambre mortuaire, où elles passèrent en prière le reste de la nuit.

Dès le matin du jour suivant, le curé de Luciennes vint rendre les derniers honneurs de la religion à la dépouille inanimée de Madeleine, et Jeanne s'enfuit dans la partie la plus reculée de la maison, afin de ne pas assister à ce déchirant spectacle d'un ensevelissement, afin de ne point entendre le bruit funèbre du marteau qui clouait dans le cercueil le cadavre de sa mère.

Bientôt l'humble cortège, composé du prêtre et de quelques paysans, quitta le Petit-Chastel et s'achemina lentement vers le cimetière.

La paysanne Claudine ayant appris par son mari qu'il y avait un malade dans la maison, et mue par un sentiment d'humanité qui la poussait à ne point abandonner à lui-même ce malade que tout le monde semblait oublier, chercha la salle basse et la trouva sans peine.

Raoul, qui venait enfin de s'éveiller, écoutait, appuyé sur son coude, le bruit des voix qui s'éloignaient en psalmodiant lugubrement le *De profundis*.

Les effets de l'opium étaient à peu près dissipés.

Seulement, un reste de brouillard s'étendait sur l'intelligence de Raoul, et ôtait à ses idées leur lucidité habituelle.

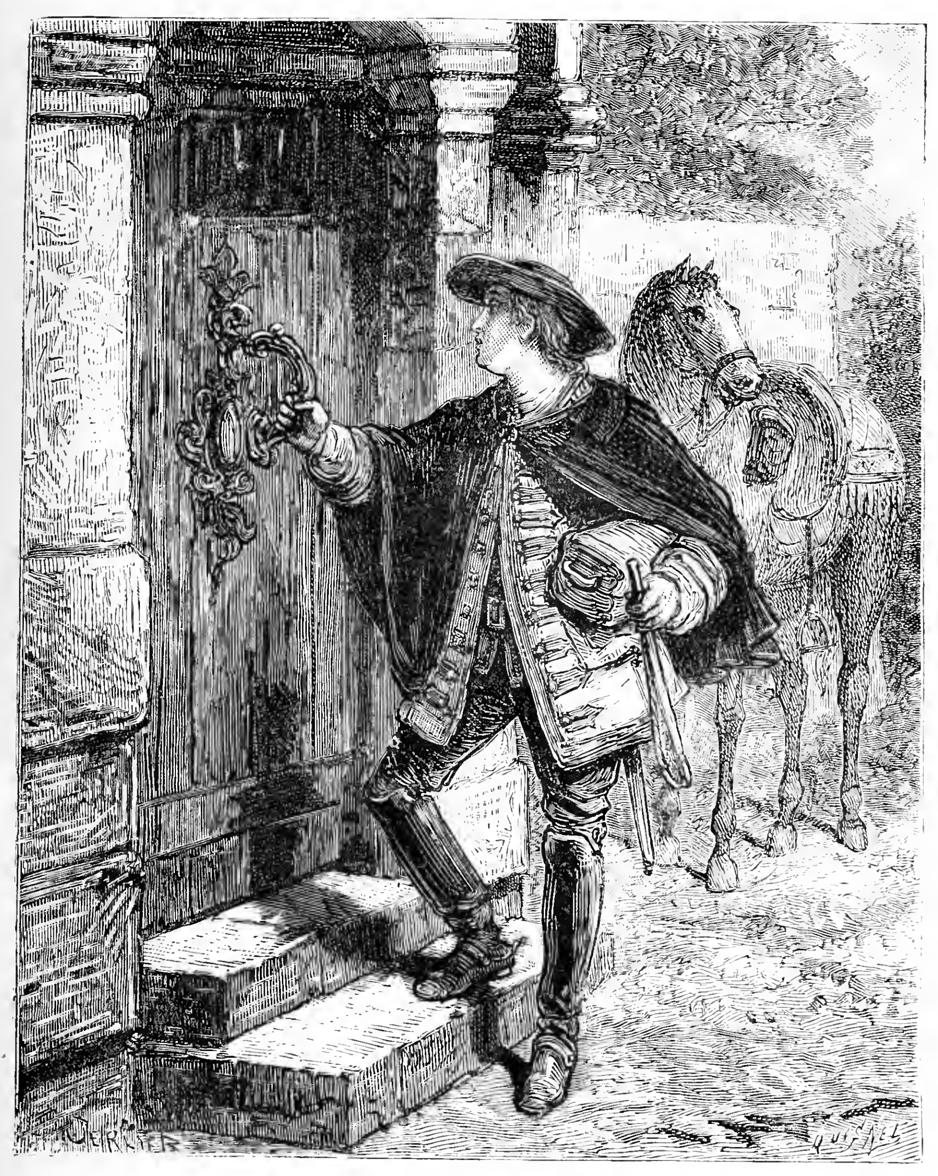
Il lui semblait avoir dormi d'un lourd sommeil, interrompu par une sorte de cauchemar.

Ce qu'il prenait pour ce cauchemar était le moment où les paysans, s'emparant de lui, l'avaient arraché de son lit.

Claudine s'approcha de Raoul.

— Comment vous trouvez-vous, monsieur?.., — lui demanda-t-elle.

— Je crois que je vais mieux, — répondit le jeune homme. — Mais, dites-moi, que se passe-t-il donc ici?... Tout à l'heure, j'ai entendu un murmure confus auprès de cette pièce... des pas bruissaient sur les dalles, des voix semblaient psalmodier des prières, et maintenant ces mêmes voix se perdent dans le lointain en chantant l'hymne des morts...



Ce cavalier quitta lestement la selle. (P. 80.)

— Ah! répondit Claudine, — c'est que la mort est entrée ici cette nuit!

— La mort! — répéta Raoul : quelqu'un est mort, dites-vous?

— Hélas!

— Ce n'est pas ELLE, n'est-ce pas?... — s'écria M. de la Tremblaye avec une anxiété profonde. — Oh! dites-moi que ce n'est pas ELLE!

— Elle? — demanda Claudine avec une curiosité involontaire — Elle? qui donc?

— Cette jeune fille, si belle, qui m'a soigné avec la charité et le dévouement d'un ange, et qui ressemble d'une façon miraculeuse à la figure de cette reine que vous voyez là, en face de vous...

Claudine se tourna vers la tapisserie.

Elle fut frappée et étonnée, autant que l'avait été Raoul, de la ressemblance de Jeanne avec la reine Balkis.

Au bout d'un instant de silence, elle répondit :

— Non, ce n'est pas elle, c'est sa mère.

Raoul respira.

— Dieu soit loué! — fit-il ensuite : — rien qu'à la pensée d'un pareil malheur, mon sang se glaçait dans mes veines!

Le jeune homme sembla réfléchir pendant une minute, puis il reprit :

— Et dites-moi, madame, comment la mère de cette jeune fille est-elle morte?... Je la savais malade, mais non point en pareil danger..

— Aussi n'est-ce point sa maladie qui l'a tuée... — répondit Claudine.

— Grand Dieu! un crime aurait-il été commis?

— On ne sait pas bien encore s'il y a eu crime ou seulement accident.

— Expliquez-vous, je vous en supplie!

Claudine raconta à Raoul tout ce qu'elle savait des événements de la nuit précédente, et elle ajouta à son récit des commentaires de sa façon, qui ne contribuaient pas peu à obscurcir et à embrouiller les choses.

Pendant toute la durée de cette narration, M. de la Tremblaye donna des signes d'émotion manifeste.

— Où est en ce moment cette malheureuse jeune fille? — demanda-t-il quand Claudine eut achevé.

— Elle s'est cachée pour ne pas voir partir l'enterrement de sa mère...

— Par charité, madame, cherchez-la, et dites-lui que l'étranger auquel elle a accordé une hospitalité si généreuse la supplie à genoux de le venir trouver un instant...

— Je ferai cela de grand cœur! — s'écria Claudine; — et si vous savez des paroles pour consoler un peu cette pauvre demoiselle, dites ces paroles, monsieur, et ce sera une bonne action!...

— Allez, madame, — répéta Raoul, — allez vite!...

— Je cours, — répondit la paysanne.

Et elle sortit.

— Je porte malheur! — murmura le chevalier resté seul. — On

dirait que j'attire la foudre sur les maisons où je repose ma tête!... Décidément, c'est à croire qu'il y a un Dieu!...

M. de la Tremblaye s'absorba pendant un temps assez long dans une méditation sombre et profonde. Puis il reprit mentalement :

— Qui pourrait dire si ce que je vais faire est en effet une bonne action ou un crime odieux?... Qui pourrait me condamner ou m'absoudre?... Qui pourrait juger le sentiment auquel j'obéis, et que moi-même je ne définis pas bien?... Il me semble que mon cœur bat plus vite... Je ne croyais point que cela fût encore possible!...

Raoul appuya la main sur son cœur, dont il sembla compter les pulsations.

Un sourire glissa sur ses lèvres, et il continua avec une expression ironique :

— Oui, il bat!... il bat comme celui d'un enfant!... il bat comme celui d'une femme!... Philippe d'Orléans ne le croirait guère... ni les autres non plus!... Comme ils riraient de moi, s'ils savaient cela, et comme ils feraient bien!... Est-ce que je l'aime, cette jeune fille?...

Raoul parut interroger de nouveau les battements de son cœur, et il se répondit :

— Le sort en est jeté! Oui, je l'aime!

A peine achevait-il ses paroles incohérentes, et qui semblaient manquer de sens et de logique, que la porte s'ouvrit et que Jeanne entra dans la salle basse.

La pauvre enfant était bien changée depuis la veille.

Sa figure, habituellement si rose et si blanche, était d'une pâleur uniforme, que les larmes avaient marbrée de sillons d'une teinte violette. Ses grands yeux, entourés d'un cercle d'azur, brillaient de l'éclat que donne la fièvre.

Ses longs cheveux blonds, dénoués et flottants, semblaient pleurer autour de son visage.

Elle était vêtue d'une robe noire.

Son attitude, au moment où elle entra dans la chambre, exprimait le trouble et l'embarras.

Elle se souvenait de l'ingrate et terrible accusation qu'elle avait portée contre Raoul dans le courant de la nuit précédente, et elle frémissait de remords en songeant aux conséquences que cette accusation avait failli entraîner.

Nous savons, d'ailleurs, que les sentiments qu'elle éprouvait pour le chevalier étaient loin de l'indifférence, et elle se reprochait la vivacité de

ces sentiments à l'heure où il lui semblait qu'elle aurait dû s'absorber tout entière dans une douleur religieuse.

Elle s'efforça, mais vainement, de dissimuler ce qu'elle éprouvait, elle dit d'une voix tremblante et presque indistincte :

— Vous avez désiré me parler, monsieur? me voici.

— Mademoiselle, — fit Raoul d'un ton qui n'était guère plus assuré que celui de la jeune fille, — j'ai voulu vous dire, d'abord, combien est profonde la part que je prends au coup terrible qui a vous a frappée...

Jeanne ne répondit que par ses larmes.

— Pour sauver la vie qui s'est éteinte cette nuit, — poursuivit Raoul, — j'aurais donné la mienne.

— Oh! s'il savait, — pensa Jeanne, — s'il savait qu'il n'est encore vivant que parce que ma mère est morte!...

XVII

AMOUR

Le chevalier reprit :

— Grâce à vous, mademoiselle, je sens que je suis sauvé! il me sera permis, grâce à vous, d'aller m'agenouiller sur la tombe de la noble femme que vous pleurez, et que je bénis sans l'avoir connue... Je vous dois la vie, mademoiselle, et peut-être la reconnaissance que j'éprouve me donne-t-elle le droit de vous demander quelque chose de plus...

— Je vous écoute, — répondit la jeune fille; et si ce que vous allez me demander dépend de moi, croyez que cela sera fait...

— Eh! bien — continua Raoul, — oubliez que je suis pour vous un étranger, presque un inconnu, recueilli par charité dans votre maison... oubliez que je suis un homme jeune encore... ne voyez en moi qu'un vieil ami, un frère... quelqu'un enfin pour qui vous êtes sacrée, qui ferait de votre bonheur le but de sa vie, et ayez en moi la même confiance que vous accorderiez à cet ami ou à ce frère dont je parle...

Jeanne, ne devinant point où Raoul en voulait venir, répondit :

— Soyez satisfait, monsieur, car j'éprouve pour vous le sentiment de confiance qu'un frère inspirerait à sa sœur...

— Merci de cette bonne parole!... — s'écria Raoul, — elle me donne le courage de poursuivre. Vous me répondrez donc, ma sœur, avec une entière franchise?...

— Oui.

— Quoi que je puisse vous demander?...

— Oui.

— Vous me laisserez lire dans votre âme et vous ouvrir la mienne et vous ne sourirez pas de dédain en m'entendant exprimer des espérances et des vœux que vous prendrez peut-être pour les derniers rêves d'une fièvre mal éteinte?...

— Soyez tranquille, — répondit tristement Jeanne, — mes lèvres ne savent plus sourire!...

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas — poursuivit le chevalier — vous m'avez dit que vous étiez pauvre?...

— Oui, — fit la jeune fille, — je vous ai dit cela.

— Vous m'avez dit encore que votre mère s'était vue forcée d'aliéner, pour vivre, la propriété de cette maison, et que rien ici n'était plus à vous?...

Jeanne indiqua par un signe de tête que Raoul ne se trompait pas.

Le jeune homme continua :

— Ainsi donc, maintenant, pauvre orpheline que vous êtes, vous pouvez, d'une heure à l'autre, vous voir chassée d'ici par un impitoyable créancier?...

— Oui, — répondit Jeanne.

— Avez-vous un asile?...

— Non.

— Des parents?...

— Aucun.

— Des amis?...

— Pas un seul.

— Ainsi, vous êtes abandonnée?...

— Abandonnée des hommes; et, j'en ai bien peur, abandonnée aussi de Dieu!...

— Qu'allez-vous faire?

— Je l'ignore.

— Quel avenir s'offre à vous?

— Je n'y veux pas penser.

Après un instant d'hésitation, Raoul reprit :

— L'autre jour, vous vous en souvenez sans doute, en apprenant de votre bouche que je me trouvais en face d'une misère si grande et si noblement portée, j'avais cru pouvoir vous offrir un appui que vous avez repoussé avec une fierté héroïque, mais désolante... Vous m'avez fait sentir que rien ne me donnait le droit de vous faire une offre semblable, et je n'ai pas pensé qu'il me fût permis d'insister...

— Vous avez eu raison, — dit Jeanne.

— Aujourd'hui, je ne renouvelle pas mes offres...

— Et je vous en remercie, — murmura la jeune fille.

— Je viens seulement vous adresser une question... De votre réponse dépend le repos... le bonheur de ma vie...

— Parlez!... parlez!... — s'écria Jeanne vivement.

— Jeanne, — fit M. de la Tremblaye d'un ton grave et ému tout à la fois, — Jeanne, votre cœur est-il libre?

A cette interrogation si peu prévue, la jeune fille rougit malgré sa pâleur. Son front, ses joues et la naissance de son cou se colorèrent d'un pourpre ardent.

— Une semblable demande... — balbutia-t-elle.

— Vous étonne et vous offense, — se hâta d'interrompre Raoul, — et cependant il ne restera bientôt dans votre esprit, je l'espère, ni un étonnement, ni un blâme. Quelques mots doivent me justifier à vos yeux, et ces mots que je voudrais prononcer à genoux, ces mots doux et sacrés sont ceux-ci : Jeanne, je vous aime!...

— Vous m'aimez!... — s'écria la jeune fille avec un transport soudain de joie et de surprise.

— Oui, — continua Raoul — je vous aime, et, chose étrange! je vous aimais déjà avant de vous avoir vue...

Le regard étonné de Jeanne exprimait clairement qu'elle ne comprenait point.

M. de la Tremblaye développa ainsi sa pensée :

— A partir du moment où la tapisserie que voilà offrit à mes yeux troublés encore l'image adorable de cette jeune reine dont vous êtes le vivant portrait, cette douce figure, que je prenais pour une vision bienfaisante, s'empara de mon cœur. Quand vous m'apparûtes pour la première fois, ce cœur vous était tout acquis et vous y régniez en souveraine!... Depuis ce jour, mon amour s'est agrandi de toute l'admiration et de toute la reconnaissance que vous m'avez inspirées. Je vous aime aujourd'hui de toutes les forces de mon âme, de toutes les puissances de ma vie!... Votre présence m'est devenue aussi nécessaire que l'air et le soleil, et si vous m'éloignez de vous maintenant, en vérité, je vous le dis, il eût été moins cruel de me laisser mourir que de me rendre un instant la vie pour me la retirer ensuite!

Raoul s'interrompit.

— Mon Dieu!... — balbutia la jeune fille. — un pareil aveu... dans un pareil moment...

— Oh! — reprit vivement Raoul, — le moment est bien choisi, car

il est solennel!... N'est-ce pas à l'heure où tout s'écroule autour de vous que je peux, que je dois vous tendre la main et vous dire : *Appuyez-vous sur moi... sur moi qui vous soutiendrai toujours!* Jeanne, vous n'avez plus de famille, et je veux remplacer par mon amour l'affection d'une famille... Jeanne, vous êtes pauvre, et je veux vous faire riche!... Ma fortune est grande, mon nom est honorable, ma tendresse est profonde!... Jeanne, en présence de Dieu qui nous voit, en présence de votre mère dont l'ombre nous écoute et nous bénira, je viens vous demander si vous voulez être ma femme?...

Jeanne ne répondait pas. Elle ne pouvait pas répondre.

Un bonheur trop grand et trop inattendu, s'emparant soudainement de son cœur où la douleur débordait déjà, venait de donner à tout son être une commotion terrible, qui ne se peut guère comparer qu'à l'étincelle foudroyante échappée de la machine électrique.

Raoul feignit de méconnaître les véritables symptômes de l'ouragan qu'il venait de soulever.

— Mon Dieu! — murmura-t-il avec l'expression d'une amère douleur, — mon Dieu! ne répondrez-vous point?...

Jeanne porta la main sur sa poitrine et fit signe qu'elle ne se sentait pas la force de parler.

— Est-ce un refus?... — continua le jeune homme. — Oh! si c'est un refus, je sens bien que je vais mourir!...

La force était revenue à Jeanne.

— N'avez-vous donc pas compris? — s'écria-t-elle d'une voix qui s'échappait du cœur. — N'avez-vous donc pas compris que, moi aussi, je vous aimais?...

Raoul s'attendait à ce mot.

Cependant les mouvements de joie qu'il laissa éclater furent aussi vifs que si les paroles de Jeanne lui eussent apporté une révélation imprévue.

Puis, après ces premiers transports, il passa au doigt annulaire de la jeune fille un anneau d'or qu'il portait au petit doigt de sa main droite, et lui dit :

— A partir de cette heure, devant votre mère et devant Dieu, Jeanne, vous êtes ma fiancée!...

XVIII

LES RÉPONSES DE PARIS

Au moment où se passait dans la salle basse la scène à laquelle nous venons de faire assister nos lecteurs, un cavalier qui suivait au plus rapide galop la route de Paris à Saint-Germain, arrêta devant le Petit-Chastel sa monture ruisselante de sueur et couverte d'écume.

Ce cavalier quitta lestement la selle, attacha la bride de son cheval à un anneau de fer scellé dans la muraille, et fit retentir à deux reprises le marteau sonore de la porte d'entrée.

Raoul, après avoir dit à Jeanne : « Devant votre mère et devant Dieu, vous êtes ma fiancée! » venait pour la première fois d'appuyer ses lèvres sur le front de la jeune fille.

Elle tressaillit au bruit du marteau, et, toute palpitante, elle alla à la porte qu'elle ouvrit.

Le nouveau venu était Jacques.

— Vit-il encore? — demanda le brave garçon avec un sentiment de profonde anxiété.

— Oui, — répondit Jeanne, — il vit, et, grâce à Dieu, il est sauvé!

Jacques aurait de grand cœur embrassé celle qui lui donnait cette bonne nouvelle, mais il n'osa point, et d'ailleurs le plus pressé pour lui était de courir auprès de son maître.

Il ne fit qu'un bond du vestibule à l'entrée de la salle basse, et un autre de cette entrée au lit de Raoul.

Le chevalier lui tendit la main.

Jacques couvrit cette main de larmes de joie, en murmurant :

— Je savais bien, moi, que je vous retrouverais vivant...

— Sur mon honneur, — pensa Raoul, — voilà un valet comme il y en a peu!... Il héritait de moi, et il se réjouit de ne point assister à mon enterrement! C'est à faire croire à la vertu des hommes!

Puis il ajouta tout haut :

— Oui, mon garçon, tu me retrouves!

— Grâce au ciel!... — s'écria le valet.

— Sans doute, — poursuivit Raoul en désignant Jeanne, — mais, surtout, grâce à mademoiselle!...

Jacques prit la main de la jeune fille et la couvrit de baisers, comme il avait fait de celle de son maître.

Le chevalier poursuivit en souriant :



Les eaux gonflées de la Seine venaient d'engloutir mon malheureux postillon. (P. 88.)

— Je suis content de toi, mon brave Jacques, et cependant, dans quelques jours, tu ne seras plus à mon service...

Le valet changea de visage.

— Vous me renvoyez?... — demanda-t-il d'un ton douloureux.

— Non, mais je te donne un autre maître...

— Un autre maître?... — répéta Jacques.

— Oui, auquel tu devras obéir comme je lui obéirai moi-même...

Le valet faisait des efforts inouïs pour comprendre, mais ne comprenait pas.

— Je parle de Mlle Jeanne, — continua Raoul, — qui sera bientôt ma femme, et à laquelle, tu le vois bien, nous obéirons tous les deux...

— Ah! s'écria Jacques en souriant à son tour, comme cela, à la bonne heure! Vive Mme de la Tremblaye!...

Jeanne, avec ce tact si délicat dont les femmes sont, pour la plupart, très amplement pourvues, comprit que Raoul devait désirer avoir avec son valet un entretien confidentiel.

En conséquence, elle quitta discrètement la chambre, laissant Jacques seul avec le chevalier :

— Eh bien! — demanda vivement ce dernier aussitôt que la porte se fut refermée derrière Jeanne, — as-tu accompli ta mission?...

— Oui, monsieur le chevalier.

— Avec succès?...

— Je l'espère.

— Ainsi, tu as obtenu le résultat que j'attendais de tes démarches?...

— Je rapporte les réponses de Mgr le régent et de M. le marquis de Thianges.

— Donne vite...

Le valet tira d'une sorte de ceinture en cuir, qu'il portait autour de ses reins, deux lettres de moyenne dimension, qu'il remit à son maître.

Raoul les prit et les décacheta successivement.

La première contenait ces mots latins :

« *Legi. — Bene.* »

Ce billet laconique était signé d'un P et d'un O.

Les deux mots latins voulaient dire : *J'ai lu. — C'est bien.*

Les initiales signifiaient : *Philippe d'Orléans.*

— Que t'a dit le régent? demanda Raoul,

— Il m'a beaucoup questionné sur votre compte, et s'est fort apitoyé à propos de l'accident qui vous est arrivé.

— Tu es parvenu à lui sans peine?

— Oui. D'après vos ordres, je me suis adressé au valet de chambre

Maxime, et toutes les portes du Palais-Royal se sont ouvertes devant la bague que vous m'avez remise.

Raoul décacheta la seconde lettre.

Celle-ci était plus explicite que la précédente.

« Cher chevalier, disait-elle, j'ai reçu les papiers diaboliques que vous m'avez expédiés, et je suis fort enchanté de leur contenu; seulement je me plains du porteur dont vous avez fait choix, et qui est un drôle de la plus impénétrable discrétion!

« Impossible de tirer un seul mot de lui!

« Je supposais que quelque motif grave vous avait empêché de me venir trouver vous-même, et, curieux de connaître ce motif, j'ai tout mis en usage pour arracher des renseignements à votre mystérieux commissionnaire; mais il eût été plus facile, sans contredit, de tirer des paroles de la bouche d'une statue! J'en ai été pour mes tentatives de corruption.

« Cependant, en quelque lieu que vous soyez, je souhaite que la fortune vous sourie.

« Vous m'obligerez d'une façon toute particulière en me faisant parvenir cent mille écus dont j'ai le plus pressant besoin.

« Je compte entièrement sur vous.

« En revanche, cher chevalier, rangez-moi, je vous prie, au nombre de vos amis les plus dévoués.

« Marquis DE T... »

Raoul déchira ces deux lettres en une infinité de petits morceaux qu'il éparpilla autour de son lit.

XIX

LE DÉPART

— Jacques, — dit-il ensuite, — va trouver Mlle Jeanne et demande-lui, de ma part, une plume, de l'encre et du papier.

Le valet obéit aussitôt, et revint au bout d'une minute apportant les objets que son maître avait désignés.

— Tu vas écrire sous ma dictée, — reprit le chevalier.

Jacques se gratta l'oreille avec embarras.

— C'est que, — dit-il, — j'écris à peu près comme une mouche qui serait tombée dans une écritoire et qui se promènerait ensuite sur le papier...

— Peu importe, — répliqua Raoul. — Pourvu qu'il soit possible de déchiffrer, cela suffit. D'ailleurs, ce que j'ai à te dicter est très court.

Jacques se mit en devoir d'accomplir les ordres de son maître.

— Y es-tu?... — demanda Raoul.

— Oui, — répondit le valet.

Raoul dicta:

« Faites parvenir dans le plus bref délai, à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, une somme de cent mille écus en or.

« La cassette qui contiendra cet or devra entrer dans Paris sous le couvert du Palais-Royal. »

— C'est tout, — dit Raoul.

— Pas de signature? — demanda Jacques.

— Non, c'est inutile... Le régent t'a-t-il rendu la bague que tu lui avais fait passer?

— Oui, la voici.

— Prends dans le coffret d'écaille un bâton de cire rouge et allume une des bougies qui sont sur la cheminée.

— Voilà qui est fait.

— Maintenant, applique sur cette cire le chaton de la bague au bas de la lettre, à la place de la signature.

Jacques suivit littéralement les indications de Raoul.

— Plie cette lettre, continua ce dernier, et met l'adresse suivante: *A M. Georges Wilson, gardien des ruines du château de la Baume, par Saint-Germain-en-Laye.*

Raoul examina cette suscription, fit sceller la lettre avec un cachet sans empreinte, et ajouta:

— Comment es-tu venu à Paris?

— A cheval.

— Où est ton cheval?

— A la porte, attaché par la bride à un anneau de fer.

— Reprends-le, et cours au galop jusqu'à Saint-Germain, ou tu mettras cette lettre à la poste.

— Et ensuite?...

— Ensuite tu reviendras ici, j'ai besoin de toi.

Le valet sortit, et Jeanne, qui guettait la fin de l'entretien, rentra dans la salle basse au moment où Jacques la quittait.

— Mon enfant bien-aimée, — lui dit Raoul, — parlons un peu de l'avenir... Voulez-vous me permettre de vous soumettre mes projets?...

— Vous savez bien, — répondit Jeanne, — que vos volontés seront les miennes, que vos désirs seront les miens...

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, — fit le chevalier; — je veux vous consulter en toutes choses, et je souhaite que vos réponses à mes demandes soient toujours l'expression véritable de vos pensées...

— J'agirai selon vos désirs, — murmura la jeune fille.

— Eh bien, Jeanne, dites-moi d'abord, tenez-vous à cette maison?...

— J'y ai passé les seuls jours heureux de ma vie, les jours de mon enfance... j'y ai grandi... ma mère y est morte...

— Enfin, vous y tenez, n'est-ce pas?

— Oui.

— Vous me permettez donc, Jeanne, de vous l'offrir comme présent de noce, après avoir remboursé le créancier auquel elle appartient aujourd'hui?...

— J'accepterai avec bonheur.

— Maintenant, dites-moi, à quand voulez-vous fixer notre mariage?...

Jeanne rougit beaucoup, baissa les yeux, et répondit d'une voix à peine intelligible les mots suivants, que Raoul devina plutôt qu'il les entendit:

— Je désire que ce soit à bientôt...

Le chevalier prit la main de Jeanne et la porta de nouveau à ses lèvres, ce qui augmenta la rougeur et l'embarras de la jeune fille.

— Nous ne pouvons nous marier ici, poursuivit Raoul. Vous est-il égal, chère enfant, que notre union soit célébrée à Paris?...

— Oui, — répondit Jeanne.

— D'un autre côté, — continua M. de la Tremblaye, — je ne veux point vous laisser seule dans cette maison pendant le temps nécessaire pour accomplir d'indispensables formalités. Consentirez-vous à me suivre?...

— Oui, — répondit la jeune fille pour la seconde fois.

— Je n'ai pas besoin de vous répéter, que vous êtes sacrée pour moi, et que, jusqu'à ce que Dieu ait béni notre union par la main d'un de ses ministres, je respecterai ma femme comme si elle était ma sœur...

— Raoul, — murmura Jeanne, — je crois en vous comme si vous étiez mon frère...

— Nous partirons donc, — reprit le chevalier, — aussitôt que ma santé me le permettra, et je sens que ce sera bientôt : rien ne guérit comme le bonheur!... D'ici là, ne me quittez guère, car votre présence chérie, c'est la vie qui revient en moi...

L'entretien continua entre les deux jeunes gens; mais à partir de ce moment, ce ne fut qu'une causerie d'amour, douce et chaste, qu'il est inutile de rapporter ici.

Dix jours après les événements qui remplissent les premiers chapitres de ce livre, la convalescence de Raoul touchait à son terme.

Le Petit-Chastel était devenu la propriété de Jeanne.

Une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, attendait devant la porte et Jacques se pavanait sur le seuil.

Raoul sortit avec sa fiancée, à laquelle il donnait la main pour monter dans le carrosse.

Jacques s'installa sur le siège, le postillon fouetta ses chevaux, et l'équipage du chevalier brûla le pavé du roi.

XX

L'HOTELLERIE DU ROI SALOMON

Tandis que la chaise de poste de Raoul roulait rapidement à travers les campagnes de Bougival, de Rueil et de Neuilly, Jeanne, plus charmante que jamais sous son costume de grand deuil, abandonnait aux mains de son fiancé sa main petite et blanche, et savourait les joies indicibles de ce doux tête à tête.

Raoul attachait sur elle de longs regards caressants, et il y avait entre les deux jeunes gens des instants de silence remplis d'une éloquence expressive.

Le chevalier rompit un de ces silences en disant à sa compagne, qui l'écoutait parler avec une adoration muette :

— Dites-moi, je vous prie, ma chère reine, êtes-vous superstitieuse ?

Notons en passant, que Raoul appelait assez souvent Jeanne *ma reine*, à cause de la prodigieuse ressemblance de la jeune fille avec la reine de Saba.

— Je ne le pense pas, — répondit Jeanne à la question de son fiancé. — Cependant, mon ami, expliquez-vous plus clairement, et je vous répondrai d'une façon plus positive.

— Voici ma pensée tout entière, — reprit Raoul. — Ajoutez-vous foi aux présages? Croyez-vous aux pressentiments?

— Non, — dit Jeanne.

— Vous avez tort, — murmura le chevalier.

— Vous y croyez donc, vous, mon ami?...

— Sans doute, et fermement, mais ma croyance diffère d'une façon absolue de celle du vulgaire.

— En quoi?

— En cela que ma joie et ma confiance viennent de ce qui désole et épouvante les faibles...

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais m'expliquer mieux. Ma conviction est que presque invariablement dans ce monde le bien succède au mal et le bonheur est le fils du désespoir. Je souris donc aux funestes présages, et plus le passé est sombre, plus j'ai foi dans l'avenir.

— Cette persuasion est étrange! — interrompit la jeune fille.

— Elle se base sur l'expérience, — continua Raoul, — et, qui plus est, sur mon expérience personnelle. Voulez-vous que je vous prouve par ce qui nous est arrivé à nous-mêmes, ô ma reine bien-aimée! jusqu'à quel point ma croyance est bien fondée?...

— Oui, — répondit Jeanne, — prouvez si vous voulez... ou plutôt, si vous pouvez... — ajouta-t-elle avec un sourire.

— Écoutez-moi donc.

— Ai-je besoin de vous affirmer que mon attention est profonde?

— Vous vous souvenez de la manière dont je suis arrivé chez vous?

— Certes!

— La nuit était sombre... l'ouragan mugissait... Les eaux gonflées de la Seine venaient d'engloutir mon malheureux postillon au moment où on me retira presque mourant de ma voiture brisée.

— Par malheur, tout cela est vrai!

— Ou je me trompe étrangement, ou c'étaient là de tristes augures!... Notre amour allait naître sous les auspices de la mort et de la destruction.

— Raoul, vous m'épouvantez!... s'écria Jeanne dont le cœur commençait à grossir.

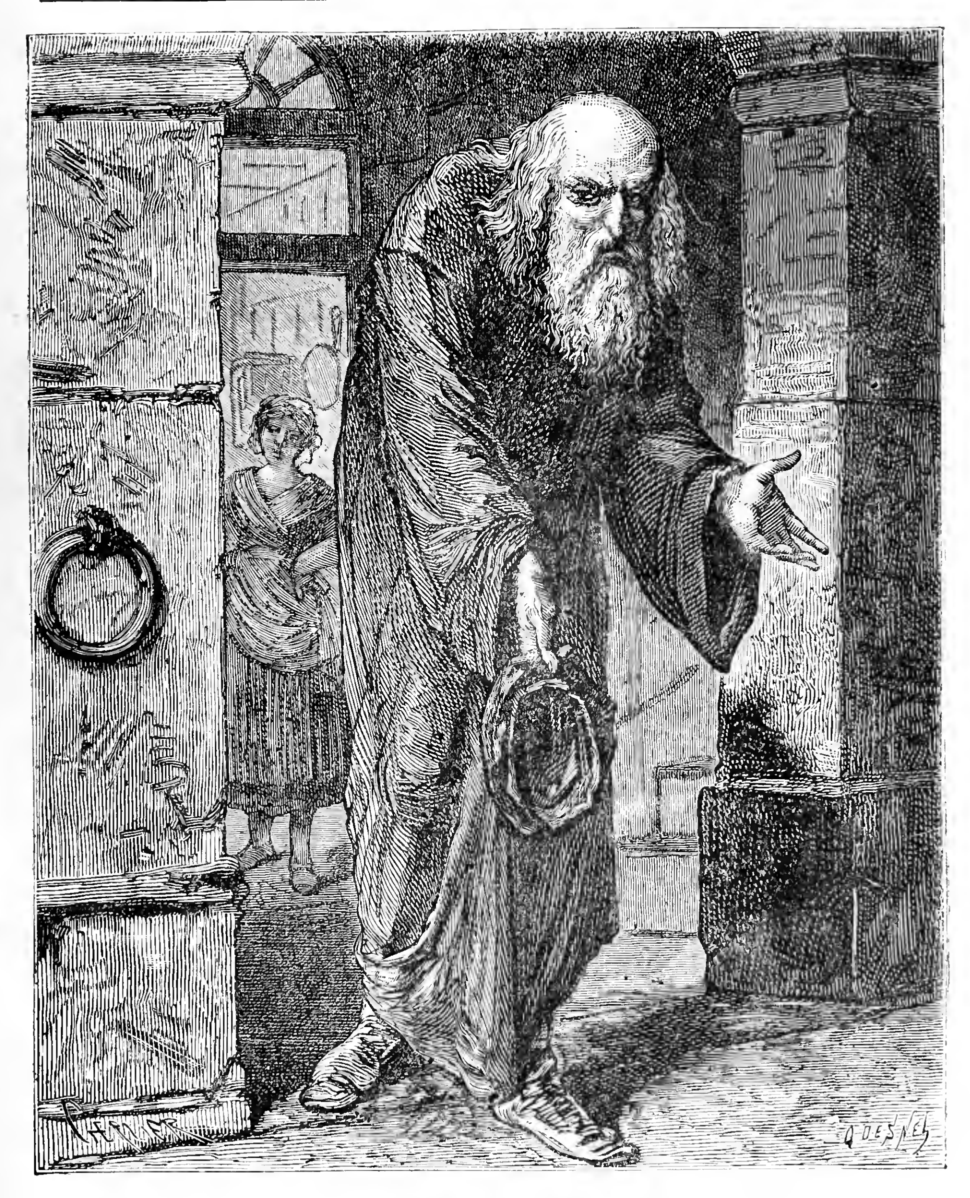
— Je veux vous rassurer, au contraire, — répondit le chevalier.

Et il continua :

— C'est sous l'empire d'un délire fiévreux que j'ai vu pour la première fois votre image... La mort planait au-dessus de ma tête au moment où vos traits si doux sont entrés dans mon cœur pour s'y graver à jamais! La mort était sous votre toit quand le secret de mon amour s'est échappé de mes lèvres, le *De Profundis* retentissait encore autour du cercueil de votre mère quand je vous ai dit que je vous aimais...

— Raoul!!.. Raoul!... j'ai peur!... — répéta de nouveau la jeune fille; — oh! pourquoi me rappelez-vous tout cela?

— Pour que vous en arriviez, ma bien-aimée, à croire, ainsi que je le crois moi-même, que l'astre radieux de notre bonheur brillera d'un éclat d'autant plus vif qu'il s'est levé plus pâle, au milieu de funèbres vapeurs!..



La figure de ce vieillard était sournoise et astucieuse. (P. 92.)

— Je l'espère comme vous, mon ami, mais vos paroles me font mal!...

— Pourquoi donc?

— Je me trouvais heureuse de savoir que vous m'aimiez et de sentir que je vous aimais... Je n'avais jamais songé à ce berceau fatal dans lequel, ainsi que vous me le disiez tout à l'heure, a grandi notre amour, et j'aurais voulu n'y songer jamais!...

— Enfant! — reprit Raoul d'un ton de compassion indulgente et affectueuse. — Allons, plus de courage!... Mettez votre âme au niveau de la mienne, et partagez une croyance qui ne m'a jamais trompé!...

— Je tâcherai... — murmura la jeune fille.

Mais les sophismes de Raoul avaient mis autour d'elle comme un manteau de glace. Son cœur était serré, une angoisse indéfinissable lui faisait voir l'avenir à travers un crêpe sombre.

Le reste du voyage se ressentit de cette impression que Jeanne cherchait vainement à combattre.

Enfin, le carrosse s'arrêta.

On touchait à la barrière de Paris.

Jacques descendit de son siège, et vint à la portière.

— Où va monsieur le chevalier? — demanda-t-il.

— Rue du Cherche-Midi, à l'hôtellerie du *Roi Salomon*, — répondit Raoul.

Puis, quand la voiture se fut remise en marche, il ajouta avec un sourire

— N'est-ce point là un rapprochement bizarre, ma chère Jeanne? Le premier toit sous lequel la reine Balkis va se reposer à Paris est l'hôtellerie du roi Salomon!...

— En effet, dit la jeune femme.

— Dites-moi, — continua Raoul, — êtes-vous bien sûre que le principal personnage de la tapisserie de la salle basse n'ait pas été jadis le portrait d'une de vos ancêtres?... Ceci pourrait expliquer en quelque sorte votre prodigieuse ressemblance avec ce personnage...

— Je suis sûre du contraire, — répliqua Jeanne; — car la tapisserie, ainsi que tout le mobilier du Petit-Chastel, vient de l'héritage paternel et mes traits reproduisent ceux de ma pauvre mère...

— Alors, — reprit M. de la Tremblaye, — le hasard a tout fait, mais le hasard est un grand maître, et je ne m'étonne que d'une chose, c'est de l'immense talent de l'artiste inconnu qui avait su deviner un visage aussi céleste que le vôtre!...

Jeanne sourit à ce compliment, mais ne répondit pas.

Nous savons déjà que, malgré elle, elle était triste et soucieuse.

Le carrosse s'arrêta de nouveau.

On était arrivé rue du Cherche-Midi, et devant l'hôtellerie désignée par Raoul.

Cette hôtellerie, vieille maison de peu d'apparence, avait conservé le *pignon sur rue* dont s'enorgueillissaient les demeures bourgeoises d'autrefois.

Son étroite façade était noircie et gercée par le temps, comme le visage d'une centenaire.

Au-dessus de la porte d'entrée, une gigantesque enseigne en tôle était attachée à un lourd madrier par des crampons de fer.

Cette enseigne se balançait au moindre vent avec un grand cliquetis de ferrailles.

Le pinceau naïf d'un artiste, dont le nom ne s'est pas conservé, avait tracé sur la plaque de tôle l'image d'un homme de haute taille, vêtu d'une longue robe blanche lamée d'or.

Cet homme, coiffé d'une sorte de turban, tenait un sceptre de la main droite, et semblait commander à une légion d'ouvriers microscopiques qui construisaient, sous ses ordres, un monument de forme étrange.

L'inscription suivante, tracée en belles lettres mi-partie or et rouge, expliquait la pensée du peintre :

AU GRAND ROI SALOMON

Le bâtiment singulier qui formait le fond du tableau était le temple de Jérusalem.

XXI

LE LOGIS SECRET

La porte de l'hôtellerie tourna sur ses gonds, et le carrosse, après avoir passé sous une voûte, entra dans une cour intérieure qu'entouraient des écuries assez vastes pour contenir une cinquantaine de chevaux.

Jacques ouvrit la portière.

Raoul descendit le premier, puis, prenant Jeanne dans ses bras, il la posa sur le pavé.

A ce moment, un homme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne et d'une maigreur phénoménale s'approcha vivement des nouveaux venus.

Cet homme, qui semblait avoir soixante-dix ans, portait une culotte courte de ratine noire, étroitement serrée aux genoux par des boucles de cuivre sur des bas chinés, à côtes, dans lesquels ballottaient ses maigres mollets.

Une houppelande de drap gris et une sorte de cape en velours noir, destinée à abriter son crâne chauve, complétaient un costume tout à fait de fantaisie comme on le voit.

La figure de ce petit vieillard était sournoise et astucieuse, et sa physionomie offrait au plus haut point le type judaïque.

C'était le propriétaire de l'hôtellerie du roi Salomon.

On le disait riche, mais avare. Son véritable nom était Samuel Vertamy, mais généralement, dans le quartier, on l'appelait *le Père aux ecus.*

Samuel, avons-nous dit, s'approcha de Raoul et de Jeanne.

Aussitôt qu'il eut reconnu le chevalier, il se courba presque jusqu'à terre, d'une façon qui faisait le plus grand honneur à la flexibilité de son épine dorsale; il se débarrassa de la cape de velours qui couvrait sa tête, et il marmotta entre ses dents les assurances cérémonieuses de son humble respect et de son profond dévouement.

Raoul l'interrompit:

— C'est bien!... c'est bien, Samuel, — lui dit-il: — tout est-il en bon ordre?...

— Oui, monsieur le chevalier, comme toujours, — répondit le vieillard.

— Alors nous pouvons monter?

— Parfaitement, et, quoique monsieur le chevalier connaisse bien le chemin, je vais avoir l'honneur de le conduire, lui et madame...

Le vieux Samuel s'interrompit.

Raoul, qui devina une interrogation dans le sens suspendu de la dernière phrase du juif, et qui vit sur le visage de Jeanne un commençement d'embarras, se hâta de dire:

— Ma femme.

— Lui et M[me] de la Tremblaye..., — continua Samuel après s'être incliné de nouveau.

Puis il marcha en avant.

Le chevalier et Jeanne le suivirent.

Tous les trois arrivèrent au deuxième étage, dans cette pièce dont Raoul avait parlé à Jacques quelques semaines auparavant, et qui se nommait la *Chambre des Mages.*

Autour de cette chambre se voyaient les larges armoires à panneaux gris qui renfermaient une si grande variété de costumes, et dans l'un des angles se trouvait le coffre de fer, peint en bois et scellé au plancher.

Nous savons déjà que cette pièce était absolument nue, et qu'à l'exception de trois ou quatre chaises grossières elle ne renfermait aucun meuble.

Aussitôt que Jeanne et Raoul en eurent dépassé le seuil, Samuel les salua profondément et se retira en fermant la porte derrière lui.

— La jeune fille promena autour d'elle un regard étonné.

— Que pensez-vous de ce gîte?... — lui demanda Raoul en souriant.

— Que voulez-vous que j'en pense? — j'attends.

— Vous ne croyez pas que mon projet soit de vous installer ici?...

— Non, — répliqua-t-elle en souriant à son tour, — à moins que votre projet ne soit aussi de me donner ce coffre pour lit.

— Regardez, — dit le chevalier.

Il s'approcha de la boiserie du fond de la chambre, formée, comme dans les parties latérales, par les panneaux de l'armoire.

Dans l'un des panneaux se trouvait un bouton de métal à peu près invisible, car une couche de couleur grise le recouvrait ainsi que le reste des boiseries. Raoul toucha ce bouton.

Il se fit dans la muraille une sorte de craquement, et le panneau tourna sur lui-même, démasquant un couloir étroit et sombre.

Jeanne ne put retenir un cri de surprise.

Raoul lui prit la main.

— N'ayez pas peur, — lui dit-il, — et venez...

— Peur! — répondit la jeune fille; — auprès de vous, est-ce possible?...

Le couloir dans lequel ils s'engagèrent ensemble avait si peu de largeur qu'on n'y pouvait passer deux de front.

Raoul marchait le premier, tenant toujours la main de Jeanne.

L'obscurité était profonde.

Ils firent ainsi, une vingtaine de pas environ, puis le chevalier s'arrêta.

Un second craquement retentit, une nappe de lumière éblouissante vint frapper Jeanne au visage et la contraignit de fermer pendant une seconde ses yeux endoloris par le passage subit des ténèbres à une aussi vive clarté.

Les jeunes gens n'étaient plus dans l'hôtellerie du Roi Salomon.

Une issue secrète, pratiquée dans un mur prodigieusement épais, les avait conduits dans une maison contiguë.

Quand les paupières de Jeanne se soulevèrent de nouveau, elle resta stupéfaite en face du spectacle qui frappa ses regards.

Elle se trouvait dans une pièce en forme de rotonde, décorée dans le style oriental avec un luxe qui pouvait rivaliser avec celui de l'Alhambra, du temps des rois maures.

Un tapis turc, aussi doux que la toison des jeunes agneaux, étalait sur le parquet ses vives couleurs et ses arabesques brillantes.

Des divans circulaires entouraient cette pièce, et la pourpre, l'or et l'azur se mariaient dans la trame de l'étoffe qui les recouvrait.

Tout le reste était à l'avenant. On n'avait épargné, pour ce chef-d'œuvre d'ornementation, ni les marbres les plus rares, ni l'argent précieusement ciselé.

— Que c'est beau!... — s'écria Jeanne.

— Vous n'avez pas tout vu, — dit Raoul.

Il souleva une lourde portière de lampas broché d'or, et il introduisit Jeanne dans une seconde pièce.

Celle-ci, d'un goût sombre et sévère, était entièrement boisée en ébène.

Une natte indienne d'une incomparable finesse tenait lieu de tapis.

Deux bahuts immenses étaient chargés de vaisselle plate, d'argenterie d'un travail exquis et de porcelaines de Saxe et de Sèvres.

Des sièges, recouverts en cuir de Cordoue gaufré et doré, entouraient une table couverte de viandes froides, de pâtisseries, de fruits d'une beauté surprenante, et de flacons en verre de Bohême remplis de vins dont les uns avaient l'éclat ardent de la topaze brûlée, d'autres la transparence du rubis pâle, et d'autres enfin la nuance vigoureuse de la pourpre royale.

A cette table si bien servie, il ne manquait que des convives.

— Ce n'est pas tout encore, — dit Raoul.

Et il conduisit sa compagne dans une chambre à coucher très petite pour laquelle l'ordonnateur de ces merveilles avait inventé ce style coquet et adorablement prétentieux qui devait, quelques années plus tard, recevoir au baptême le nom de Pompadour.

Les murs de cette pièce étaient tendus en satin d'un gris presque blanc, sur lequel on avait brodé à la main de gros bouquets de roses et de chèvrefeuille.

Le tapis était en hermine.

Les flots neigeux de la mousseline des Indes se drapaient autour d'un lit en bois de rose, dans les panneaux duquel s'encadraient des figurines de porcelaine de Sèvres.

Nous devons renoncer à donner une idée, même imparfaite, des mille futilités somptueuses qui envahissaient cette chambre à coucher, qu'on eût pu croire destinée à la favorite d'un roi.

Partout des émaux et des terres cuites de Bernard de Palissy, des ciselures de Benvenuto, des statuettes d'ivoire et d'or, des potiches japonaises, des magots chinois et des groupes de Saxe.

Une seule chose étonnait le regard par son étrangeté, c'était de

rencontrer, à côté de ces élégances féminines, un véritable arsenal d'armes offensives et défensives.

Derrière ces rideaux nuageux dont nous parlions tout à l'heure, se voyait suspendu sur la tenture de satin brodé tout un assortiment de pistolets et de poignards, collection complète, s'il en fut, à commencer par le style espagnol, pour arriver au yatagan turc, en passant par le kandjar indien.

Raoul ramena Jeanne dans la salle à manger.

— Chère reine, — lui dit-il, — vous devez avoir faim... Voyez, ces fruits sont presque dignes de vous...

— Où sommes-nous donc? — demanda la jeune fille.

— Il y a un mois, répondit Raoul, — j'aurais dit : *Nous sommes chez moi;* aujourd'hui je dois dire, ô ma belle reine : *Novs sommes chez vous...*

— Quoi! tout ceci vous appartient?...

— Oui, puisque tout ici est à vous.

— Mais pourquoi cette entrée mystérieuse et secrète?...

— Pour des motifs que je vous expliquerai plus tard, et que vous comprendrez. Maintenant, dites-moi, chère Jeanne, vous conviendra-t-il d'occuper cet appartement, seule avec une femme de chambre que je vais me mettre en mesure de vous procurer, jusqu'au jour de notre mariage qni ne tardera guère!...

— Vous savez bien, mon ami, répondit Jeanne, que tout ce que vous voulez, je le veux...

Raoul, aussitôt qu'il eut installé la jeune fille dans l'appartement mystérieux que nous venons de décrire, reprit le chemin par lequel il était venu, traversa de nouveau la muraille, passa par la chambre des Mages, et, après une conférence de quelques instants avec maître Samuel, quitta l'hôtellerie du *Roi Salomon.*

XXII

LE DIABLE.

M. de la Tremblaye arrêta dans la rue une chaise à porteurs, et se fit mener à l'hôtel de Thianges, situé, nous le savons, dans la rue Saint-Dominique.

Au moment où il arriva, le marquis allait sortir.

Des laquais en grande livrée, galonnés à la Bourgogne, promenaient dans la cour ses chevaux de main.

On alla lui annoncer la venue de Raoul.

Il remit aussitôt sa promenade à un autre moment, et donna l'ordre d'introduire incontinent le visiteur.

Le marquis de Thianges était un homme de trente-huit à quarante ans, d'un extérieur prévenant et distingué.

Rien ne se pouvait comparer à l'extrême affabilité de ses manières, non plus qu'à sa parfaite courtoisie.

Il menait une grande existence, et son luxe était cité, même à cette époque où le luxe était si généralement répandu.

Ses équipages jouissaient d'une juste célébrité; on parlait de ses petits soupers avec admiration; il avait les plus beaux chevaux du monde et jetait l'or à pleines mains dans les boudoirs faciles des *impures* de l'Opéra.

Comment le marquis de Thianges pouvait-il soutenir un pareil train?

Ce problème ne semblait point facile à résoudre.

La fortune patrimoniale du marquis était considérable, mais personne n'ignorait qu'il l'avait, depuis longtemps, dévorée jusqu'au dernier sou.

Un jour était venu où le marquis, écrasé sous le poids de ses dettes, après avoir emprunté de toutes mains, avait subitement disparu, et, à ce sujet, on avait même murmuré le mot de banqueroute.

Mais ce bruit sinistre ne s'était point confirmé. Après une courte absence le marquis avait reparu plus brillant, et en apparence plus riche que jamais.

Il avait payé tous ses créanciers, et, à partir de ce moment, son luxe avait acquis des proportions plus étourdissantes encore que par le passé.

Certes, il y avait là de quoi s'étonner; mais, somme toute, personne, en empochant son or, ne se demandait d'où venait cet or.

Le marquis, en habit de cheval, tout botté et tout éperonné, attendait Raoul dans un charmant petit salon.

Aussitôt qu'il le vit paraître, il marcha au-devant de lui avec les démonstrations de la tendresse la plus vive.

— En vérité, cher chevalier, — s'écria-t-il, — c'est miracle que votre présence, et je commençais, savez-vous bien, à désespérer de vous revoir jamais!...

— Évidemment, — répondit Raoul, — vous aviez tort, puisque me voici...

— D'où venez-vous?

— D'un endroit où j'ai bien failli rester.

— Vous avez couru un danger?

— Un danger mortel.



Elle me parut jeune et très belle. (P. 99)

— Et de quelle sorte, grand Dieu?

— Une maladie terrible à la suite d'un accident... Mais ne parlons point de cela, qui n'est rien en définitive, puisque j'en suis revenu, et causons de choses sérieuses. Comment vont nos affaires?

— Mal.

— Que me dites-vous là?

— Je dis qu'il était grandement temps que vous revinssiez à Paris...

— Pourquoi faire?

— Pour raffermir notre crédit qui chancelle.

— Allons donc! Il est trop solide pour que rien puisse l'ébranler!

— Excepté la foudre.

— Sans doute, mais le ciel est calme.

— C'est ce qui vous trompe.

— Quoi! la foudre gronde?

— Oui.

— De quel côté?

— Du côté du Palais-Royal.

— C'est impossible! J'ai reçu des nouvelles il y a quinze jours, et ces nouvelles étaient bonnes.

— Depuis quinze jours le vent a tourné.

— Bah?

— C'est malheureusement comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Et à quel propos, mon Dieu?

— On nous supplante.

— Qui?

— Une intrigante, une aventurière, une Italienne qui se nomme, si j'ai bonne mémoire, Antonia Verdi.

— Eh bien! cette intrigante, que fait-elle?

— Elle prend le régent par son faible.

— Lequel? Il en a tant...

— Elle lui fait voir le diable.

— Oh! oh!

— Vous voyez que c'est sérieux.

— C'est donc une magicienne que cette femme?...

— Oui, c'est une façon de sorcière et d'illuminée.

— Et le régent est tombé dans ses filets?...

— Pardieu!

— Complètement?

— Si complètement que, je vous le répète, notre astre en a pâli...

— Avez-vous des détails?

— Sans doute.

— Positifs?

— On ne peut pas plus... J'ai vu...

— Quoi? L'apparition?

— Oui.

— Contez-moi cela.

— C'est ce que j'allais faire. Quel jour est-ce aujourd'hui?...

— Vendredi.

— Eh bien! précisément le vendredi de la semaine dernière, je fus invité à souper au Palais-Royal. Les convives étaient joyeux, les vins exquis, les femmes aimables ; le repas fut charmant...

— Jusque-là, je ne vois rien de bien sinistre dans votre récit

— Attendez donc un instant, je commence à peine. Vers les onze heures et demie, notre amphitryon se leva de table et nous dit :

« Mesdames et messieurs, ceux d'entre vous qui seront curieux de faire connaissance avec le diable n'ont qu'à dire un mot, ils seront servis à souhait... »

Tout le monde se mit à rire, car on ne se rendait pas bien compte du véritable sens des paroles du régent, mais il reprit :

« — Rien n'est plus sérieux que ce que j'ai l'honneur de vous dire. Dans un quart d'heure environ, c'est-à-dire à minuit précis, le diable apparaîtra dans la pièce voisine de celle-ci. Si quelqu'un veut le voir, ce quelqu'un n'a qu'à me suivre... »

Les femmes poussèrent les hauts cris, les hommes cessèrent de rire, excepté moi cependant, comme bien vous pensez, cher chevalier.

Au bout de cinq minutes d'hésitation, une dizaine de personnes, à peu près, se décidèrent à accompagner le duc. J'étais du nombre.

Nous entrâmes dans une vaste pièce, entièrement tendue de drap noir à franges d'argent.

Une petite veilleuse, placée sous un globe en verre dépoli, répandait une clarté si pâle qu'elle ne servait guère qu'à faire paraître les ténèbres plus épaisses.

Une sorte de cloison, improvisée à hauteur d'appui, séparait la chambre en deux parties.

— D'un côté il y avait des fauteuils pour les dames et des pliants pour nous autres hommes.

Du côté opposé se trouvait une table qui supportait, outre la veilleuse dont je vous parlais tout à l'heure, une coupe en cristal, remplie d'une eau très limpide...

— La mise en scène n'était pas mauvaise, — interrompit Raoul.

Le marquis de Thianges continua :

— Tout le monde prit place. Cinq ou six minutes s'écoulèrent, puis, de l'autre côté de la cloison, la tenture noire fut soulevée lentement et une femme se montra dans l'enceinte réservée.

C'était Antonia Verdi.

Elle me parut jeune et très belle. Elle était vêtue d'une sorte de

tunique, fort échancrée d'en haut, fort écourtée d'en bas, et, somme toute, excessivement indécente.

Ses longs et magnifiques cheveux noirs ruisselaient sur ses épaules nues.

Elle s'approcha de la table et mit flotter sur l'eau du bassin de cristal un objet que je ne distinguai pas bien.

Le régent était assis à côté de moi. Il se pencha à mon oreille et me demanda :

— Voyez-vous?

— Oui, monseigneur, — répondis-je, — mais je ne sais trop ce que je vois...

— C'est le crapaud magique, — me dit-il alors de l'air du monde le plus convaincu.

— Qu'a-t-il donc de magique, ce crapaud, monseigneur?...

— Il a de magique ceci, qu'il a reçu tous les sacrements de l'Église, sans exception, depuis le baptême jusqu'à l'extrême-onction.

— Tous! — m'écriai-je.

— Absolument.

— Mais, l'ordre et la confirmation?...

— Comme les autres.

— Je croyais, monseigneur, — hasardai-je, — que, pour administrer ces deux sacrements, il fallait les mains d'un évêque...

— Vous ne vous trompiez pas.

— Eh bien?...

— Eh bien! — me répondit-il avec un sourire d'un admirable cynisme, — n'ai-je donc pas à mes ordres les deux mains consacrées de Dubois le cardinal?...

Je ne trouvai rien à répliquer.

Le régent se tourna de nouveau vers moi et me dit tout bas, après avoir regardé sa montre :

— Il est minuit, vous allez voir!

En effet, le timbre lointain de la grande horloge du Palais-Royal sonnait en ce moment les douze coups de minuit.

L'Italienne se jeta à genoux devant la table, elle étendit ses deux mains au-dessus du bassin de cristal et elle se mit à parler au crapaud du ton le plus tendrement épris.

— Saint ange, — lui dit-elle, — mon bel ange, mon cher ange, l'enfer triomphera-t-il pour nous?... Michel dénouera-t-il ce que Satan a lié?... oyez-moi!... oyez-moi!... oyez-moi!...

Le crapaud se mit alors à nager et à bondir dans la coupe, d'une

façon si brusque et avec de tels soubresauts que l'eau en jaillit à droite et à gauche sur les assistants [1].

Quelques gouttes de cette eau vinrent frapper le régent au visage, et je m'aperçus qu'il pâlissait malgré lui.

— Vous trouvez-vous mal, monseigneur? — lui demandai-je.

— Non, — me répondit-il, — mais il faut convenir que tout ceci est étrange et que l'on est étonné d'abord...

— Monseigneur, — repris-je, — attendons la fin.

L'Italienne s'aperçut sans doute de cette espèce de conversation à voix basse et s'en inquiéta, car elle intervint aussitôt.

— A genoux! — s'écria-t-elle, — à genoux, vous tous qui êtes là, et malheur à ceux qui n'assisteraient point aux ténébreux mystères dans le silence et le recueillement!...

Le régent donna l'exemple en s'agenouillant, et tout le monde l'imita. Alors commença l'évocation...

— Mon cher marquis, — interrompit Raoul, — dites-moi, je vous prie, quelle fut la pratique de cette femme pour l'évocation dont vous parlez?...

— Sa pratique, — répondit M. de Thianges, — autant que j'ai pu le discerner à travers les sons douteux d'une prononciation vicieuse, fut celle usitée par les Cophtes, ainsi qu'elle est indiquée dans le livre amorrhéen...

— Fort bien, fit le chevalier, — et ensuite, qu'arriva-t-il?...

— Il arriva d'abord que la veilleuse s'éteignit soudainement et que la pièce resta plongée, pendant plus d'une demi-minute, dans une obscurité profonde. Puis, tout à coup et sans aucun bruit apparut à côté de l'Italienne la figure d'un homme entièrement nu et de la plus merveilleuse beauté.

Cet homme était de haute taille et ses proportions semblaient admirables; la lueur qui permettait de le distinguer venait de lui-même et tout son corps rayonnait comme s'il eût été frotté de phosphore...

Raoul sourit en entendant ces dernières paroles de M. de Thianges.

Le marquis poursuivit :

Cette figure du démon, — dit-il, — avait la peau d'une pâleur mate et un peu cuivrée. Ses yeux étaient très grands, très brillants, et très expressifs; sa barbe et ses cheveux d'un noir de charbon, ses lèvres rouges comme du sang, ses dents blanches et écartées ainsi que celles d'un loup.

1 Tous ces détails et les suivants sont rigoureusement historiques.

On voyait une petite excroissance en forme de cornes naissantes sur chacune des tempes de cette apparition,mais ce qu'uelle offrait, sans contredit, de plus remarquable, c'était une cicatrice pourpre et lumineuse qui partait du front pour aboutir au talon gauche en affectant les tournoiements brusques et les arrêtes aiguës d'un éclair.

— Voyez-vous cette cicatrice?... — me dit le régent, — c'est la trace de la foudre qui frappa les anges déchus...

Raoul ne put retenir un éclat de rire.

— Ce d'Orléans est impayable!... — murmura-t-il.

— Peu à peu, — continua M. de Thianges, — les contours du fantôme diabolique devinrent moins phosphorescents, la figure tout entière pâlit, puis s'éteignit par degrés, les ténèbres revinrent, la veilleuse se ralluma comme par enchantement, et, quand sa clarté reparut, l'apparition s'était évanouie et l'Italienne se prosternait avec un redoublement de ferveur devant son crapaud qui semblait dormir.

Le régent me fit l'honneur de me prendre le bras pour regagner la salle à manger.

— Marquis, — me dit-il chemin faisant, — que pensez-vous de tout cela?... Savez-vous bien que cette charmante femme m'a promis de me mettre très prochainement en rapport avec un démon de première classe qui m'apprendra le moyen de transmuter le charbon en diamant? Il faut convenir qu'auprès de cette aimable adepte votre ami le chevalier de la Tremblaye est bien petit garçon, et je crois que je ne ferais pas mal de lui retirer ma protection et de l'envoyer à la Bastille... Qu'en pensez-vous, marquis?...

Ces mots me pétrifièrent, je restai muet pendant un instant et il m'aurait été impossible de trouver en ce moment une seule parole.

Heureusement le régent lâcha mon bras sans attendre ma réponse, et alla s'occuper de deux ou trois dames qui s'étaient évanouies de frayeur pendant la scène de l'évocation.

Je quittai le Palais-Royal, et dès le lendemain, je mis tout en œuvre pour découvrir le lieu où vous vous trouviez, afin de vous faire savoir ce qui se passait, et de vous mettre à même de conjurer l'orage. Mes démarches furent inutiles, comme vous le savez; mais enfin, vous êtes revenu, vous voilà, vous êtes au fait... Avisez!...

— Marquis, — fit Raoul, — vous aviez raison, un grave péril nous menace, cette femme est dangereuse!

— Vous pensez comme moi. Tant mieux.

— D'abord l'Italienne Antonia me paraît comprendre admirablement

son rôle, et le jouer avec une rare habileté; ensuite, si, comme vous le dites, elle est jeune et belle...

— Très jeune, très belle, et surtout très séduisante, — interrompit le marquis.

— Eh bien! — continua Raoul, — ce sont là d'énormes chances de succès et d'influence vis-à-vis d'un homme comme Philippe d'Orléans...

— Vous constatez le mal, — fit M. de Thianges; — avez-vous le remède?...

— Je ne l'ai pas encore, répondit Raoul, mais je l'aurai, n'en doutez pas. Il ne s'agirait d'abord que de trouver le moyen de ruiner le crédit de l'Italienne, lequel crédit, par parenthèse, n'a pas eu le temps, ce me semble, de se consolider. Si nous ne trouvons pas ce moyen, ou s'il échoue, ce qui est possible, il en restera toujours un autre, dont je réponds...

— Quel est-il?

— Un traité d'alliance.

— Avec l'Italienne?

— Oui.

— L'acceptera-t-elle?...

— Pourquoi non? Si nos moyens d'action sont à peu près les mêmes, il me paraît certain que nos mobiles diffèrent complètement. Sans aucun doute Antonia Verdi en veut à l'or du régent, à qui nous ne demandons, nous, qu'une protection efficace. Vous voyez qu'il est de son intérêt, comme du nôtre, d'agir de concert, au lieu de nous nuire mutuellement.

— Vous avez raison!... toujours raison!... Savez-vous, mon cher chevalier, que vous eussiez été un diplomate hors ligne, si vous aviez voulu vous en donner la peine?...

— Pardieu! — répondit cavalièrement Raoul, — un homme bien organisé réussit dans tout ce qu'il veut!...

— Quant à présent, qu'allez-vous faire?

— Prendre des renseignements, savoir au juste ce que c'est que cette Italienne, et quel a été l'intermédiaire de ses relations avec le Palais-Royal; ensuite, comme vous me le disiez tout à l'heure, j'aviserai, ou plutôt nous aviserons...

— Disposez de moi en toutes choses, vous savez que je suis et que je serai toujours à votre disposition.

— J'y compte. Maintenant, cher marquis, causons un peu de vos affaires personnelles et aussi des miennes.

— Tant que vous voudrez.

— Avez-vous reçu les cent mille écus?

— Oui, et je vous en remercie.

— Avez-vous besoin d'autre argent?

— Non, pas encore.

— Ne vous gênez pas. Vous savez que le creuset bout jour et nuit, et que le balancier frappe sans relâche.

— Je le sais, aussi vous voyez que j'use sans scrupule.

— Voilà pour ce qui vous concerne, arrivons à ce qui me regarde. J'ai un service à vous demander.

— Tant mieux, c'est m'obliger moi-même que de me procurer une occasion de vous être utile.

— Ce service, est, pour moi, de la plus haute importance...

— Parlez.

— Mais il faut, d'abord, que je vous fasse une confidence.

— J'écoute.

— Vous ne rirez pas de moi?

— Je n'aurai garde...

— Eh bien! je suis...

— Quoi donc?...

— Amoureux!...

— Amoureux!... Vous?...

— Mon Dieu oui! Amoureux comme un sot!... amoureux comme un enfant!...

— Je vous croyais à l'abri des atteintes du mal d'amour, — répliqua M. de Thianges en souriant. — Mais enfin, puisqu'il vous plaît de porter encore les couleurs du petit dieu Cupidon, ce n'est pas moi qui vous en raillerai... vous êtes trop à plaindre pour cela!...

— Des épigrammes!... Déjà!... — fit Raoul. — Vous violez la foi des traités!...

— C'est la première et la dernière. Rassurez-vous donc, cher chevalier, et apprenez-moi, je vous prie, en quoi je puis être utile à vos amours?...

XXIII

UNE COMÉDIE DE ROUÉS

— Je vous ai dit, — répondit Raoul à la question de M. de Thianges, — je vous ai dit que j'étais amoureux comme un fou. Cette folie atteint les plus extrêmes limites, ainsi que vous allez le voir, car je suis décidé à épouser celle que j'aime...



Samuel ne tarda point à servir sur la table... (P. 112.)

— Épouser!... — s'écria le marquis, — y songez-vous?...

— Beaucoup, puisque je vous répète que je suis décidé.

— Celle que vous aimez est donc bien riche?...

— Elle n'a pas un sou.

— Sans doute, alors, elle vous rattache par son alliance aux plus illustres familles du royaume?

— Elle est la fille d'un pauvre gentillâtre parfaitement inconnu.

— Vous avez donc employé, sans succès, tous les moyens de séduction?...

— Je n'en ai essayé aucun.

— Que me dites-vous là?

— L'exacte vérité.

— Ma foi, je n'y comprends rien!

— La jeune fille qui sera ma femme n'est point, mon cher marquis, une de ces vestales farouches, gendarmées dans leur vertu et repoussant toutes les attaques du haut des bastions d'une inexpugnable pudeur. C'est une enfant naïve... l'innocence, la candeur même. L'amour et l'inexpérience la jetteraient, si je le voulais, dans mes bras; mais je m'épouvante du lendemain... Trop de tristesse et trop de larmes suivraient un moment d'ivresse. Je ne veux pas abuser de cette tendresse chaste et dévouée... Je veux une possession tranquille, un rêve de bonheur sans réveil...

— Oh! — fit alors le marquis sans chercher à beaucoup cacher un sourire ironique, — tout cela est très beau! très amoureux! très langoureux et surtout très moral!... Je vois en vous, dans peu de temps, mon cher chevalier, le modèle des époux et la fleur des pères de famille!... Vous allez damer le pion aux pastorales les plus tendres, aux églogues les plus bucoliques!... Épousez, mon bon ami, épousez! Bien loin de vous en détourner, je m'efforcerai, tout au contraire, de conquérir par mes mœurs exemplaires les sympathies de Mme de la Tremblaye, qui ne peut qu'être charmante, et, comme je suis déjà l'ami du mari, je veux le devenir aussi de la femme... Seulement, le diable m'emporte, je devine moins que jamais en quoi je puis vous servir...

— Vous voyez, — répliqua Raoul, — que j'ai reçu, sans sourciller, la bordée tout entière de vos railleries de roué émérite. J'avais d'ailleurs peu de mérite, aucun des traits ne portait.

— Par exemple!...

— Écoutez-moi : c'est pour accomplir ce mariage dont je vous parlais, que je viens vous demander votre aide.

— Et comment, je vous prie?... Je ne suis, j'imagine, ni prêtre ni notaire.

— C'est justement à cause de cela que j'ai besoin de vous. Un vrai prêtre et un vrai notaire me gêneraient énormément.

— Vous parlez par énigmes, comme le *Mercure galant*. Si vous voulez que je vous comprenne, expliquez-vous clairement...

— C'est facile, et trois mots vous feront tout comprendre. Je suis marié!

Le marquis fit un haut-le-corps.

— Vous! — s'écria-t-il, — et je n'en savais rien!

— Ni vous, ni personne, — répondit Raoul; — tout le monde ignore ce mariage.

— Marié! — répéta M. de Thianges, — et depuis quand?...

— Depuis plusieurs années...

— Où est votre femme?...

— Je n'en sais rien.

— Vous l'avez donc quittée?...

— Nous nous sommes quittés mutuellement.

— Il y a longtemps?...

— Un an après notre mariage.

— Et, depuis lors, vous n'avez pas eu de ses nouvelles?...

— Jamais.

— Peut-être êtes-vous veuf...

— C'est possible, mais je n'en ai pas la preuve, et comme, avec la législation mal entendue du royaume, on pend les gens le mieux du monde pour cette peccadille qui consiste à épouser une seconde femme quand la première est encore vivante, je n'ai nulle envie de me risquer.

— Vous avez raison, Molière l'a dit : *La polygamie est un cas pendable*?... Enfin que comptez-vous faire?...

— Vous venez de me citer un mot de comédie, il me faut un mariage de comédie.

— Du moment qu'il ne s'agit que de cela, — fit le marquis, — je vous rends mon estime tout entière...

— Merci! — dit Raoul en riant.

— Qu'attendez-vous de moi? — demanda M. de Thianges.

— Il y a une chapelle à votre disposition.

— Oui.

— Mettez cette chapelle à ma disposition.

— Je la crois fort en désordre, on n'y est point entré depuis tant d'années!

— Peu importe, telle qu'elle est, elle servira.

— C'est convenu, et ensuite?...

— Prêtez-moi quelqu'un de vos gens qui soit capable de jouer avec intelligence le rôle de chapelain...

— Je m'offre moi-même...

— Vous, mon cher marquis! — s'écria le chevalier avec surprise.

— Est-ce que la confiance vous manque?...

— Non, certes! mais j'ai peur...

— De quoi?...

— Je crains que vous ne puissiez conserver la gravité convenable, et que le côté comique de la situation ne vous emporte malgré vous à quelque joyeuseté compromettante.

— Soyez tranquille! jamais chapelain plus édifiant n'aura présidé d'une façon plus solennelle à une plus heureuse union!... Ma tenue, véritablement canonique, vous pétrifiera d'admiration... Acceptez-vous?... Je vous répète que je réponds de moi.

— Alors, rien de mieux.

— A quand le mariage?

— Après-demain, si vous voulez.

— C'est à moi de recevoir vos ordres à ce sujet. Après-demain me convient fort.

— Je désire vivement que personne au monde ne soit instruit de ce que je viens de vous dire, ou mis dans la confidence de ce qui va se passer.

— Il n'y aura dans la chapelle que le prêtre et les deux époux.

— Merci de toutes vos obligeances. Je vous verrai demain, et nous règlerons ensemble les détails de la cérémonie.

— D'ici là, — fit le marquis, — j'étudierai mon rôle avec soin. Il y a justement dans la chapelle un vieux missel que je vais compulser.

Les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de main, puis Raoul prit congé de M. de Thianges, regagna sa chaise et se fit porter à l'hôtellerie du *Roi-Salomon*.

XXIV

JEANNE

Peu de minutes après, Raoul entrait dans le petit salon oriental où se trouvait Jeanne.

La jeune fille était assise sur un des divans circulaires.

Ses vêtements de deuil tranchaient avec les couleurs éclatantes des étoffes et des tapis qui l'entouraient.

Son visage était très pâle, et, à voir ses yeux rougis, on devinait qu'elle avait pleuré.

C'est qu'elle venait de penser à sa mère!

Ses mains étaient encore jointes.

Ses lèvres entr'ouvertes achevaient de murmurer une prière pour le repos de l'âme de Madeleine de Chambard, morte en état de péché mortel.

A la vue de Raoul, elle se leva vivement.

Une charmante teinte rosée apparut sur ses joues, et ses lèvres ébauchèrent un sourire.

— Chère enfant, — dit le chevalier en prenant dans ses mains l'une des mains de la jeune fille et en la portant à ses lèvres, — je vous ai laissée seule bien longtemps, n'est-ce pas?

— Quand je ne vous vois point, le temps me paraît toujours long — répondit Jeanne avec une adorable ingénuité.

— J'ai une excuse...

— Vous n'en avez pas besoin! — interrompit vivement la jeune fille.

— Laissez-moi vous dire celle-là.

— Si vous le voulez, mon ami, dites.

— Je m'occupais de nous...

— De nous!... — répéta Jeanne.

— Oui, de notre bonheur; car le mien, je le crois, est aussi le vôtre.. Je m'occupais de notre mariage.

— Il n'y a pas d'obstacle, j'espère?... — demanda la jeune fille avec un peu de tremblement de la voix.

— Au contraire, répondit Raoul, tout est arrangé, tout est prêt, tout est prévu...

— Quel est le jour?... — murmura Jeanne d'un air de timide empressement.

— Après-demain.

Jeanne sourit de nouveau, et son sourire était radieux de joie et d'espérance. Raoul continua :

— En raison de la perte si récente et si douloureuse que vous venez de faire, il ne serait point convenable que notre union fût célébrée d'une façon publique, au milieu d'une affluence de spectateurs curieux et frivoles... Un de mes amis veut bien mettre à ma disposition la chapelle de son hôtel, et c'est là qu'un bon prêtre viendra vous dire, ô ma bien-aimée, que vous êtes ma femme devant Dieu et devant les hommes!...

Jeanne attacha sur Raoul un regard étincelant du plus naïf et du plus doux amour.

Le chevalier soutint ce regard sans baisser les yeux.

— Votre femme devant Dieu et devant les hommes! — répéta la jeune fille. — O Raoul, que je suis heureuse!

— Ainsi, — demanda le chevalier, — vous approuvez ce que j'ai fait?

— Certes! — répondit Jeanne, — je l'approuve, et de tout mon cœur!

En ce moment, le bruit faible et doux d'un balancier frappant sur un timbre se fit entendre à deux reprises, et à une distance si rapprochée qu'on aurait dit que le bruit venait de l'intérieur même de l'appartement. Jeanne tressaillit.

— Ne craignez rien, — lui dit Raoul, — c'est Samuel, le propriétaire de l'hôtellerie du *Roi-Salomon*, qui, par un signal convenu entre nous, me demande s'il peut entrer. Je vais lui répondre de la même manière...

— Raoul s'approcha de la muraille et toucha du bout du doigt un ressort caché dans la tenture. Un autre timbre résonna tout aussitôt dans le lointain. Au bout d'une minute la porte secrète tourna silencieusement sur ses gonds, et Samuel parut.

— Avez-vous besoin de me parler en particulier? — demanda Raoul.

— Non, monsieur le chevalier, — répondit le juif.

— Alors que voulez-vous?

— Je viens pour avoir l'honneur de vous prévenir que, d'après vos ordres, j'amène la femme de chambre que vous destinez à Mme de la Tremblaye.

— Vous n'avez pas perdu de temps, Samuel!

— J'en perds le moins possible, monsieur le chevalier.

— C'est bien, cela!... c'est très bien!...

— Je ne fais que mon devoir.

— Et, dites-moi, cette femme de chambre, vous en répondez?

— Comme de moi-même. C'est un peu jeune et un peu inexpérimenté, peut-être bien. Mais c'est honnête et dévoué.

— Où est-elle?

— Dans la chambre des Mages.

— Amenez-là ici, et, si elle convient à ma femme, nous la garderons immédiatement.

Samuel sortit et revint presque aussitôt, suivi d'une jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans, qui semblait jolie, même auprès de Jeanne et dont la beauté était relevée encore par un grand air de timidité et d'innocence.

Elle semblait fort embarrassée de sa contenance, et baissait modestement ses grands yeux. Raoul demanda tout bas à Jeanne :

— Vous plaît-elle?...

— Oui, — répondit Jeanne du même ton. — Et, si son cœur vaut son visage, je n'aurai bien certainement qu'à me louer de ses services.

Le chevalier se tourna vers la nouvelle venue, et lui dit :

— Comment vous nommez-vous, mon enfant?

— Honorine, monsieur.

— Quel âge avez-vous?

— Dix-neuf ans.

— Avez-vous déjà quelque habitude du service?

— Aucune.

— D'où venez-vous?

— De mon pays, qui est Saint-Malo

— Que font vos parents?

— Ils sont tisserands de leur métier, et, comme nous ne sommes pas riches, ils m'ont envoyée à mon oncle Samuel que voici, afin qu'il me cherche une place.

— Ah! — fit Raoul, — Samuel est votre oncle?...

— Oui, monsieur le chevalier, — répondit le juif. — Ma pauvre défunte, Antoinette, était la propre sœur du père de cette petite; seulement, mon beau-frère et moi nous ne sommes pas de la même religion...

— Honorine, mon enfant, — dit alors M. de la Tremblaye, — vous êtes dès à présent au service de madame. Faites en sorte de la satisfaire, et je vous assure que vous n'aurez point à vous plaindre de votre sort...

— J'y tâcherai, monsieur, répondit la jeune fille.

Samuel, après avoir opéré, ainsi que nous l'avons vu, la présentation officielle de sa nièce : se retira discrètement.

Raoul, resté seul avec les deux jeunes femmes, indiqua à Honorine, un petit cabinet dans lequel elle devait coucher et qui touchait à la chambre de Jeanne.

Ensuite il revint à cette dernière et lui dit :

— Je me sépare de vous pour jusqu'à demain, chère enfant, les convenances l'exigent et je leur obéis malgré moi; mais, grâce au ciel, quelques heures encore et je pourrai ne plus vous quitter!...

Un soupir de Jeanne indiqua qu'elle avait hâte, comme Raoul lui même, d'arriver à ce moment.

Le jeune homme poursuivit :

— Dans un instant, Samuel vous apportera des lumières et votre repas, et si d'ailleurs vous aviez besoin de quelque autre chose vous n'auriez, pour le faire venir, qu'à appuyer légèrement sur le ressort que voici.

Raoul passa dans la chambre à coucher. Il ouvrit un petit meuble dont les tiroirs étaient remplis d'or. Il mit dans ses poches deux ou trois poignées de cet or, et il sortit après avoir déposé sur le front de Jeanne un long baiser rempli d'une ardeur contenue.

Samuel ne tarda point à servir sur la table de la salle à manger un repas qui parut splendide à Jeanne.

L'abondance et la variété des mets surprirent fort la jeune fille, habituée à l'ordinaire si frugal qu'elle préparait elle-même au petit Chastel. Elle voulut absolument qu'Honorine s'assît en face d'elle et partageât son repas.

La jeune femme de chambre parut très sensible à cet acte de haute condescendance, et Samuel s'épanouit de joie en voyant l'honneur insigne qu'on faisait à sa nièce.

Le repas achevé, Jeanne se retira dans la chambre à coucher.

Un feu brillant pétillait dans l'âtre, les huit bougies de deux candélabres d'argent projetaient une lueur éclatante; un moelleux fauteuil, installé auprès du foyer, semblait inviter à la lecture ou au sommeil. Jeanne ne voulait point dormir.

Elle regarda tout autour d'elle et aperçut, dans l'un des angles de la chambre, une petite bibliothèque en bois de rose, fermée par des rideaux de soie couleur changeante.

Elle y courut et en rapporta plusieurs volumes qu'elle se mit à parcourir aussitôt.

Mais, après quelques secondes d'examen, elle rejeta ces livres avec impatience et presque avec effroi.

Tous, en effet, traitaient de cabale, de magie, de divination et des autres parties les plus sombres et les plus mystérieuses des sciences occultes.

Jeanne chercha d'abord à s'expliquer la présence de ces volumes suspects dans le logis de son fiancé.

Mais, n'y pouvant parvenir, elle prit le parti de n'y plus penser et elle s'étendit dans le grand fauteuil, où elle s'assoupit bientôt, doucement bercée par ses souvenirs et par ses espérances.

Raoul de la Tremblaye, en quittant l'hôtellerie du *Roi-Salomon*, donna l'ordre à Jacques de le suivre et s'achemina pédestrement vers l'autre côté de la Seine.

Il marchait lentement, absorbé dans ses réflexions, et il était déjà tard quand il atteignit cette partie de la rue Saint-Honoré qui se trouve située entre le Palais-Royal et la rue de Richelieu.

Il entra d'abord chez un *traiteur* célèbre de l'époque, à l'enseigne du *Chariot d'Or*; là, il dîna d'un potage aux bisques d'écrevisses, d'un turbot à la Béchamel, d'un filet de bœuf à la Conti, d'un rôti de perdreau rouge et d'une série d'entremets et de friandises dont les noms nous échappent, le tout arrosé de deux ou trois bouteilles de vin de Beaune et de vieux chambertin.



Qui je suis? Je suis dou Raymond de Vasconcellos, Grand d'Espagne de première classe. (P. 110.)

Le chevalier, suffisamment lesté, comme on voit, quitta le *Chariot d'or* avec cette démarche libre et aisée d'un homme dont la conscience est en repos et dont l'estomac est satisfait.

Il se dirigea vers une grande maison située à une cinquantaine de pas de l'endroit où il avait dîné.

La porte de cette maison était éclairée d'une façon brillante ; il y avait

aux alentours une cohue de laquais secouant des torches, et porteurs de chaises amenant des gentilshommes.

C'était, entre ces laquais et ces porteurs, un échange permanent de cris et d'injures, de disputes et de querelles, d'où naissait un tumulte inouï.

Raoul fendit la cohue, franchit le seuil, traversa une vaste cour encore plus encombrée de laquais que ne l'était la rue, monta un escalier dans lequel vingt personnes auraient passé de front et entra dans une gigantesque antichambre.

Autour de cette antichambre, il y avait des banquettes recouvertes de cuir grenat garni de clous dorés.

Sur ces banquettes se prélassaient des valets de pied, vêtus des livrées les plus diverses et jouant entre eux aux cartes et aux dés.

Sans doute Raoul et Jacques étaient des habitués de l'endroit, car le valet alla sans hésiter prendre possession d'un coin de banquette, tandis que le maître continuait son chemin et entrait dans les salons.

Ces salons, très grands et merveilleusement décorés, étaient remplis de monde.

— Une foule d'hommes, de tous les âges et de toutes les apparences, y circulaient et y bourdonnaient sans relâche. On y voyait des échantillons de presque toutes les classes de la société, depuis le grand seigneur ayant ses entrées au palais de Versailles, jusqu'au modeste robin n'ayant les siennes qu'au palais de la Chicane, depuis le traitant millionnaire jusqu'au poète tragique affamé, depuis le galant petit-maître, levant des contributions faciles sur les beautés hors d'âge de la cour et de la ville, jusqu'au gentillâtre de province, fort dépaysé dans Paris et reconnaissable à sa tournure gauche et à son costume hors de mode.

Tout ce monde, avons-nous dit, circulait et bourdonnait, mais pour revenir bientôt vers des centres communs qui attiraient invinciblement la foule, comme le miel attire les mouches.

C'étaient des tables de pharaon, de creps, de lansquenet, de vingt et un, de bassette et de tous les autres jeux inventés par le diable pour vider les poches des dupes et gonfler celles des fripons.

La maison dans laquelle nous venons d'introduire nos lecteurs n'était autre chose qu'un de ces *enfers* privilégiés (comme on dirait à Londres) où tous, grands et petits, se rencontraient sur un terrain neutre, avec une intention identique, celle de jouer et de gagner.

XXV

LA NUIT DU VENDREDI

Que venait faire dans cette maison Raoul de la Tremblaye?

Selon toute apparence, ce n'était point la passion du jeu qui l'y conduisait, car nous savons déjà que le chevalier était riche, assez riche pour envoyer d'un seul coup cent mille écus en or à un grand seigneur un peu gêné, auquel il promettait, en outre, de fournir d'autre argent quand celui-ci serait épuisé.

Raoul ne devait donc trouver qu'un bien minime intérêt à empocher quelques misérables louis héroïquement disputés par le *trèfle* au *cœur* par le *pique* au *carreau*.

Si vraisemblable que paraisse cette supposition, elle serait fausse cependant.

Raoul venait là pour jouer, car Raoul adorait le jeu, non pour le gain qu'il en pouvait retirer, mais pour les émotions qu'il procure.

Raoul avait besoin de s'installer le soir autour d'un tapis vert et d'y voir pâlir les bougies aux premières clartés du jour.

Il lui fallait entendre le tintement des pièces d'or, remuées par des mains convulsives ; les exclamations délirantes des joueurs favorisés par le hasard, les cris de rage des joueurs malheureux.

Les combats acharnés du *roi de cœur* et de la *dame de pique*, les luttes homériques d'*Ogier* et de *Lancelot* le galvanisaient.

Il se plaisait au spectacle des ongles crispés déchirant les poitrines haletantes et ensanglantant les dentelles de Malines et le point d'Angleterre.

On conviendra volontiers que le démon du jeu possédait notre héros d'une façon toute spéciale, et qu'il était d'autant plus profondément joueur qu'il ne jouait ni pour gagner, ni pour perdre, mais seulement pour toucher des cartes et voir gagner ou perdre les autres.

Par un hasard assez étrange, il n'y avait ce soir-là, parmi les hôtes nombreux de la maison de jeu, personne de la connaissance intime de Raoul.

Le chevalier échangea en passant quelques saluts à droite et à gauche, saluts de simple politesse, puis il s'approcha d'une table de lansquenet, et, se tenant debout derrière les joueurs, il regarda la partie qui se poursuivait avec acharnement.

En face de lui, et les coudes appuyés sur la table, se trouvait un gentilhomme d'une vingtaine d'années, d'une stature moyenne, mais paraissant doué d'une force extraordinaire.

Ce jeune homme, au visage gracieux et juvénile, jouait avec une chance si brillante et si persistante, que l'or et les billets de caisse s'amoncelaient devant lui et formaient un tas qui grossissait d'instant en instant.

Raoul se souvint que ce favori du hasard, qu'il connaissait de vue, était l'un des officiers du Palais-Royal, et se nommait le vicomte d'Aubigny.

Derrière M. d'Aubigny, et debout comme Raoul, se trouvait un autre personnage qui devait forcément attirer l'attention.

Une fois que le regard s'était fixé sur lui, il ne pouvait plus s'en détacher.

Ce personnage, grand et sec, avait le visage osseux et le teint bistré d'un Espagnol.

Quoiqu'il parût jeune encore, ses cheveux noirs commençaient à grisonner.

Ses yeux, noirs et profonds, étincelaient dans des orbites creuses et charbonnées.

Ses lèvres minces ne souriaient jamais, et l'expression habituelle de sa physionomie semblait être une sombre préoccupation.

Son nez, en forme de bec d'aigle, et ses narines très mobiles et très écartées, lui donnaient quelque chose de l'aspect d'un oiseau de proie.

Il était vêtu en velours noir.

Les trois gros diamants qu'il portait, l'un à l'épingle de son jabot, l'autre au doigt annulaire de sa main droite, et le troisième à la garde de son épée, jetaient des flammes tellement vives que l'œil en était ébloui.

Il ne jouait jamais, il ne pariait point et il ne parlait à personne.

Raoul le regarda avec une sorte de curiosité pendant un instant; puis, comme un des joueurs se levait pour quitter la table, le chevalier s'empara de la place vide et tira de sa poche une poignée d'or qu'il posa devant lui.

Le bonheur du vicomte d'Aubigny ne se démentait nullement. Depuis que les parties étaient engagées, il n'avait pas perdu un seul coup.

Au moment où revenait son tour de tenir les cartes, un petit frémissement d'attention courait dans la galerie, et les joueurs les plus hardis ne s'aventuraient contre lui qu'avec effroi.

La main arriva à Raoul.

— Vingt-cinq louis, dit ce dernier en poussant devant lui des pièces d'or.

C'était une brillante entrée de jeu.

— Banquo, — répondit le vicomte.

Raoul retourna les cartes.

En trois coups il avait perdu.

Le vicomte ramassa les vingt-cinq louis, et, comme son tas d'or était tellement grossi qu'il risquait de le faire écrouler s'il y ajoutait quelque chose, il mit dans l'une de ses poches l'argent qu'il venait de gagner à Raoul.

Les cartes firent le tour du cercle.

La main revint au chevalier.

— Cinquante louis, dit-il.

— Banquo, — répondit le vicomte comme la première fois.

Raoul joua.

Il tourna un *roi*, puis une *dame*, puis trois *valets*, puis un autre *roi*.

Il avait gagné.

Un petit murmure d'étonnement se fit parmi les spectateurs. La chose n'avait cependant rien que de bien simple, mais on s'était accoutumé à cette idée que le vicomte ne pouvait pas perdre.

M. d'Aubigny lui-même ne sembla pas moins surpris que les autres joueurs.

— Je tiens les cent louis, — dit-il.

Raoul s'inclina en signe d'adhésion et tourna les cartes.

En quatre coups il gagna.

M. d'Aubigny ne put s'empêcher de froncer le sourcil, et il murmura avec un mécontentement évident :

— Je fais banquo de deux cents louis. Cela vous convient-il, monsieur?

— Parfaitement, monsieur, — répondit le chevalier avec une courtoisie du meilleur goût, — et, tant qu'il vous plaira de poursuivre, j'aurai l'honneur de tenir votre jeu.

Décidément la chance avait tourné.

Raoul gagna ce troisième coup comme les deux premiers.

Il en gagna un quatrième, puis un cinquième.

Peu à peu le tas d'or et de billets de caisse avait changé de place et s'était amoncelé devant Raoul, qui le voyait grossir avec une parfaite insouciance.

Le vicomte, lui, supportait la perte avec une impatience très visible.

Les veines de son front se gonflaient, ses yeux s'injectaient, on voyait son visage pâlir et se décomposer par degrés...

Bientôt il ne resta plus rien devant lui.

Il poussa un rugissement sourd et fit mine de se lever, se croyant complètement à sec.

Mais il se souvint à l'instant même des vingt-cinq louis de Raoul, et il les tira de sa poche avec la même ardeur qu'en met un homme qui se noie à se cramponner à la planche du salut que lui jette le hasard.

— Ces vingt-cinq louis, — dit-il.

Raoul fit un signe d'assentiment.

C'était un coup suprême.

L'attention générale redoubla.

Le personnage à visage basané, lui-même, semblait prendre quelque intérêt à ce qui allait se passer. Raoul commença sa main.

Les cartes tombaient l'une après l'autre, sans amener de résultat. La fortune, *déesse capricieuse* s'il en fut, comme on disait jadis, semblait se plaire à faire attendre son arrêt.

L'anxiété du vicomte d'Aubigny était effrayante.

Pour tromper cette anxiété, il ramassa sur la table un des louis de son enjeu et il le tordit machinalement entre ses doigts.

Ce louis se rompit en deux parties.

Le vicomte en prit un second qui se brisa comme le premier.

Il fit un brusque haut-le-corps et continua son étrange expérience avec un résultat identique.

Dix ou douze louis eurent le même sort.

Raoul ne s'était aperçu de rien, mais, au moment où le hasard venait de se prononcer en sa faveur et où il disait :

— J'ai gagné!

Le vicomte se dressa en face de lui et lui jeta à la figure une poignée de louis brisés en s'écriant d'une voix que la colère rendait indistincte :

— Vous m'avez volé mon or loyal avec de la fausse monnaie! Vous êtes un fripon et un faux monnayeur!...

Raoul devint très pâle, il tira son épée et fit un mouvement pour s'élancer sur le vicomte.

Mais plusieurs personnes le continrent, et toutes les voix, d'un commun accord, répétèrent à son oreille :

— Pas ici!... pas ici!...

— Vous avez raison, messieurs, — répondit le chevalier qui avait repris tout son sang-froid; — en effet, ce n'est pas ici que je dois me venger de l'insulte qui vient de m'être faite!...

Puis il ajouta, en s'adressant à son adversaire :

— Sortons!

— Quand vous voudrez ! — s'écria le vicomte d'un ton furieux.

La foule s'écarta pour laisser s'éloigner les deux ennemis qui allaient évidemment se couper la gorge.

A cette époque, les duels étaient chose si commune que personne ne songea même à les suivre.

Ils allaient atteindre la porte, quand le personnage à figure basanée, qui avait pris un peu les devants, s'approcha d'eux, et leur dit :

— Voulez-vous, messieurs, m'accorder un instant d'audience?

Le vicomte et le chevalier s'arrêtèrent étonnés en face de cet inconnu qui les abordait ainsi.

— Que voulez-vous de nous, monsieur? — demanda Raoul.

— Vous rendre un service, ainsi que cela se doit entre gentilshommes.

— Un service?... Vous? A nous?

— Oui, messieurs, un service, moi, à vous.

— Lequel?

— Je viens, non pas vous détourner d'un duel indispensable, Dieu m'en garde! mais vous dire : *Ne vous battez pas aujourd'hui!*

— Et pourquoi? — fit M. de la Tremblaye.

— Parce que, — répliqua l'inconnu d'une voix sombre, parce que c'est aujourd'hui vendredi...

— Vous êtes fou! — murmura Raoul en haussant les épaules et en faisant quelques pas en avant.

— Le personnage basané lui barra de nouveau le passage.

Depuis le commencement de cet entretien, la colère du vicomte d'Aubigny n'avait fait que bouillonner intérieurement, et elle éprouvait le besoin de s'épancher au dehors.

Il saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui de laisser évaporer le trop plein de cette colère.

Il marcha droit à l'inconnu, et il s'écria avec un geste menaçant :

— Ah çà! qui êtes-vous donc, vous qui venez, fort impertinemment, vous mêler des affaires qui ne vous regardent pas?..

A ces paroles insolentes, l'inconnu sembla en quelque sorte pâlir sous sa pâleur.

Il redressa sa haute taille et il répondit au vicomte, qu'il écrasa de son air de dédain et de son regard foudroyant :

— Qui je suis?... Je suis don Raymond de Vasconcellos, grand d'Espagne de première classe et commandeur de Malte!... Pourquoi je me suis mêlé de vos affaires? Parce que j'ai fait vœu d'empêcher, autant que cela dépendrait de moi, tous les duels le vendredi; mais mon vœu ne

m'oblige que pour ce jour-là, et je vous tuerai demain, méchant hobereau que vous êtes, afin de vous apprendre comment les gens de votre espèce doivent parler à ceux de ma sorte.

— Ah! c'est ainsi!... — s'écria le vicomte exaspéré; — eh bien, moi, monsieur le grand d'Espagne, moi qui n'ai pas fait vœu, je m'en vais vous tuer tout de suite.

En ce moment, Raoul intervint.

— Vous m'appartenez! — dit-il au vicomte, — et, si mon épée ne trompe pas ma main, je crois que vous ne tuerez personne à l'avenir.

— Venez donc! — fit d'Aubigny, — à vous d'abord, mais ensuite à monsieur.

Et il désigna le commandeur.

Ce dernier tira froidement sa montre.

— Il est onze heures et demie, — dit-il, — encore une fois, je vous le demande, attendez pour croiser le fer que minuit ait sonné, car alors nous ne serons plus dans la nuit du vendredi, mais dans la journée du samedi.

Ni Raoul ni le vicomte ne répondirent, et, comme don Raymond leur laissait le passage libre, ils sortirent précipitamment des salons.

D'Aubigny se retourna.

— Je vous retrouverai! — cria-t-il au commandeur.

— Vous n'aurez pas de peine à me retrouver, — répondit celui-il, — car je ne vous quitterai pas!

Et, en effet, il sortit en même temps que les deux rivaux.

Raoul, en traversant l'antichambre, fit signe à Jacques de l'accompagner.

Le valet laissa tomber le cornet et les dés dont il allait se servir, et suivit son maître.

Don Raymond marchait derrière eux.

— Prends une torche, — dit Raoul à Jacques, au moment où ils franchissaient le seuil de la porte cochère.

Jacques arracha une résine embrasée des mains du porteur de chaise à qui il jeta un louis en échange.

Les quatre hommes descendirent la rue Saint-Honoré, dans la direction du Palais-Royal.

Arrivés là, Raoul et le vicomte, qui marchaient en tête, se jetèrent sur la droite et gagnèrent une ruelle étroite et obscure située sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la rue de Rivoli.

Un réverbère à demi éteint combattait si mal l'obscurité que le chevalier s'applaudit fort d'avoir pensé à munir son valet d'un flambeau.



Encore un cadavre murmura-t-il en se baissant pour examiner le visage du prétendu mort. (P. 126.)

Les deux hommes s'arrêtèrent et jetèrent bas leurs habits.

Jacques fut placé sous l'auvent d'une porte basse.

— Haut la torche! — lui dit son maître.

Puis le vicomte et le chevalier mirent l'épée à la main.

A dix pas d'eux, don Raymond, appuyé contre la muraille, s'apprêtait à regarder le combat.

— Messieurs, — cria-t-il une dernière fois, — prenez garde! c'est aujourd'hui vendredi!... Vendredi, jour fatal!...

— Au nom du diable! — murmura Raoul, — oiseau de mauvais augure, taisez-vous!...

Don Raymond entendit le blasphème du chevalier et fit par deux fois le signe de la croix.

Ensuite il croisa ses bras sur sa poitrine, et il attendit.

Jacques, ému de la scène qui se préparait, tenait la torche d'une main tremblante.

Par moments la résine enflammée projetait une lueur ardente, puis la flamme, en s'abaissant, se noyait dans la fumée et les ténèbres devenaient opaques.

Les lèvres blanches du commandeur semblaient murmurer une prière.

Raoul et le vicomte engagèrent le fer et se précipitèrent l'un sur l'autre avec une furie égale.

Il eût été impossible d'abord de prévoir auquel resterait l'avantage.

L'habileté des deux hommes à l'escrime était à peu près la même.

La force musculaire de M. d'Aubigny surpassait celle de Raoul, mais le chevalier conservait un sang-froid qui manquait à son adversaire.

A mesure que les épées tournoyaient, renvoyant en bleuâtres éclairs les lueurs intermittentes de la résine embrasée, le commandeur se rapprochait du lieu du combat, comme entraîné par une fascination irrésistible.

Le duel continuait.

Tout à coup l'arme du vicomte, heurtant à faux celle de Raoul, se brisa à dix pouces de la poignée.

M. d'Aubigny fit un saut en arrière.

— N'ayez pas peur! — dit le chevalier d'un ton méprisant, — je tue volontiers les gens, mais je ne les assassine pas!...

En même temps il appuya la lame de son épée sur son genou et la brisa à la même hauteur que celle du vicomte.

Ce qu'a commencé l'épée, — s'écria-t-il alors, — le poignard peut l'achever!...

Et il marcha sur M. d'Aubigny.

La lutte recommença avec une physionomie plus effrayante que l'instant d'auparavant.

Les deux hommes combattaient corps à corps. Leurs bras s'entrelaçaient, leurs poitrines haletantes se touchaient.

Cela dura une minute à peu près.

Puis on entendit un grand cri que suivit un bruit sourd.

Le vicomte, la poitrine trouée, venait de s'affaisser sur le pavé fangeux.

La torche s'échappa des mains de Jacques.

En ce moment, minuit sonnait à l'horloge du Palais-Royal.

Le commandeur poussa un long soupir.

— Ah! — murmura-t-il d'une voix indistincte, comme cette ruelle ressemble à la *Streda Stretta!*... Mon Dieu, ayez pitié de moi!...

Puis, après avoir prononcé ces paroles étranges, il roula à son tour sur le sol, comme s'il eût été frappé par une épée invisible.

Il était sans connaissance.

Cependant le vicomte respirait encore.

Il se souleva à demi et dit à Raoul ces mots qu'entrecoupaient des flots de sang jaillissant de ses lèvres :

— Je crois que je suis un homme mort; mais, si j'en reviens, c'est une partie à recommencer.

— Quand vous voudrez ou plutôt quand vous pourrez!... répondit le chevalier.

Le vicomte retomba en arrière et ne donna plus signe de vie.

Raoul remit au fourreau son tronçon d'épée, ramassa son habit, et dit à Jacques :

— Allons-nous-en. Nous n'avons plus rien à faire ici.

— Mais, à peine avait-il parlé, qu'une main se posa sur son épaule, et qu'une voix lui dit :

— Monsieur le gentilhomme, vous êtes mon prisonnier !... Rendez-moi, s'il vous plaît, votre épée...

Raoul regarda autour de lui avec un étonnement facile à comprendre.

Un exempt le tenait au collet, et une douzaine de soldats du guet lui barraient le passage.

— D'où diable sortez-vous donc, monsieur l'exempt? — demanda le chevalier. — Je ne vous ai ni vu ni entendu venir...

— Je le crois bien, — répondit l'exempt avec un sourire, — vous étiez trop occupé tout à l'heure pour faire attention à moi...

— Eh bien! — continua Raoul, — puisque vous voilà, et afin que votre présence serve à quelque chose, dites donc à vos gens de ramasser

ce pauvre corps que voici sur le pavé, et de le porter en un endroit où il puisse recevoir des soins...

Et le chevalier désignait M. d'Aubigny, dont le sang formait déjà un petit ruisseau au milieu de la ruelle.

L'exempt fit un signe.

Deux soldats du guet soulevèrent aussitôt le vicomte.

L'exempt s'approcha de lui et le regarda au visage.

— Maintenant, — reprit Raoul, — maintenant que vous avez satisfait aux devoirs de l'humanité, rien ne nous empêche d'aller, vous de votre côté et moi du mien... Monsieur l'exempt, je vous souhaite une bonne nuit...

Et le chevalier fit mine de s'éloigner.

— Qu'est-ce que vous faites donc? — demanda l'exempt.

— Vous le voyez bien. Je m'en vais.

— Plaisantez-vous?...

— Je ne plaisante jamais.

— Mais, monsieur, j'ai eu l'honneur de vous annoncer que vous étiez mon prisonnier!

— J'ai parfaitement entendu.

— Eh bien?.,.

— Eh bien, j'ai l'honneur de vous affirmer que vous vous êtes trompé en me disant cela.

— Monsieur, cette raillerie me semble de mauvais goût!...

— Monsieur, cette insistance me paraît déplacée!...

— Vous allez me suivre à l'instant même! — dit l'exempt avec un commencement d'irritation.

— Je ne crois pas.

— Vous ne croyez pas?...

— Non, — répondit Raoul dont le calme ne se démentait point.

— Me contraindrez-vous donc à employer la force?...

— Je vais simplement vous prouver que je suis moins votre prisonnier que vous ne le pensez...

— Ah! par exemple!... Je suis curieux de voir cela!...

— Voyez-le donc.

Et Raoul, fouillant dans la poche du côté de son habit, en tira un porfeuille que nous connaissons, exhiba un parchemin qui a déjà joué un rôle dans cette histoire, et le tendit à l'exempt.

Le contenu de ce parchemin commençait, on s'en souvient, par ces mots : « Nous, Philippe d'Orléans, par la grâce de Dieu régent de France, à tous ceux qui ces présentes verront, mandons et ordonnons, etc., etc. »

Et se terminait par ceux-ci :

« Défendons en outre à qui que ce soit, et pour quelque motif que ce puisse être, d'inquiéter ledit chevalier de la Tremblaye et de l'entraver dans ses actes et ses volontés.

« Quoi qu'il ait fait, il l'a fait par notre ordre et pour les biens de notre service. »

Aussitôt que l'exempt eut pris connaissance de ce *laissez-passer* si explicite, son attitude devint humble et respectueuse ; il salua profondément Raoul et lui demanda ses ordres.

— Mes ordres?... — répondit le chevalier en remettant son parchemin dans sa poche, — les voici : la ruelle dans laquelle nous nous trouvons a deux issues, l'une à droite et l'autre à gauche. Je vais à droite, tournez à gauche. Bonsoir, messieurs !

L'exempt s'inclina de nouveau, fit faire volte-face à sa troupe, et s'éloigna avec elle dans la direction indiquée.

— Partons, — dit Raoul à Jacques dès que le pas des soldats du guet eurent cessé de se faire entendre dans le lointain.

Le maître et le valet se mirent en marche.

Au bout d'une demi-minute, les pieds de Raoul heurtèrent le corps de don Raymond.

— Encore un cadavre ! — murmura-t-il en se baissant pour examiner le visage du prétendu mort.

Cet examen lui fit reconnaître le commandeur.

— Qu'est-ce que cela veut dire? — se demanda le jeune homme. Don Raymond, j'en suis sûr, n'a croisé le fer avec personne!... Son cœur bat toujours... sa respiration est libre... il semble endormi... c'est étrange! Je n'y comprends rien ,mais il est évident qu'on ne peut pas laisser un grand d'Espagne passer ainsi la nuit dans la rue, au pied d'une borne.

Puis, après ce court monologue, il se tourna vers Jacques et lui dit :

— Fais le guet auprès du corps de ce gentilhomme, tandis que je m'en vais chercher une chaise à porteurs dans laquelle nous l'emmènerons.

— Oui, monsieur le chevalier, — répondit Jacques.

Et le maître s'éloigna.

Pendant l'absence de Raoul, aucun être vivant ne vint traverser les ténèbres silencieuses de la ruelle dans laquelle avait eu lieu le combat.

Le chevalier ne tarda guère à revenir.

Jacques et les porteurs placèrent don Raymond dans l'un des angles de la chaise que ramenait Raoul, et ce dernier s'assit à côté du commandeur.

— Rue du Croissant, — dit-il à Jacques ; — sers de guide à ces braves gens.

M. de la Tremblaye, par suite des nécessités de sa position, nécessités qui deviendront plus manifestes pour nos lecteurs à mesure que notre récit marchera, avait quatre ou cinq logements dans Paris.

L'adresse qu'il venait de donner à Jacques était celle de l'un de ces logements.

Aussitôt arrivés, l'un des porteurs, avec l'aide de Jacques, monta le commandeur dans l'appartement de Raoul.

On l'étendit tout habillé sur un lit, et M. de la Tremblaye, épuisé des fatigues et des émotions de la journée, alla chercher un peu de sommeil.

Le lendemain, de très bonne heure, Jacques entra chez son maître.

Raoul, qui dormait encore et qui ne s'arrangeait point de ce brusque réveil, le reçut assez mal.

Jacques laissa passer l'orage sans répondre un seul mot, puis il dit :

— Monsieur c'est votre hôte de cette nuit qui vient de s'éveiller et qui sollicite, avant son départ, l'honneur de vous remercier.

— Ah ! — fit Raoul, — c'est différent. Je me lève.

Au bout d'un quart d'heure à peine, le chevalier alla rejoindre don Raymond dans un salon où Jacques l'avait fait entrer, et qui rappelait, par le luxe de son ameublement, le logis mystérieux de la rue du Cherche-Midi.

Les premières paroles du commandeur furent celle-ci :

— Vous vous êtes montré cette nuit, monsieur, brave comme un bon gentilhomme et charitable comme un bon chrétien... Permettez-moi de vous dire que je vous suis tout acquis, et qu'à partir de ce jour, en quelque situation que vous vous trouviez, vous pouvez compter sur don Raymond de Vasconcellos, et disposer absolument de son épée et de son crédit.

— Monsieur, — répondit Raoul, — ce que j'ai fait pour vous est tout simple et ne vaut pas même un remerciement... N'en parlons donc plus, je vous prie... Comment vous trouvez-vous ce matin?

— Le mieux du monde, — fit le commandeur.

— A quel motif attribuez-vous votre subit évanouissement d'hier soir?

Don Raymond sembla se troubler.

— J'ose attendre de votre courtoisie, — murmura-t-il, que vous ne me questionnerez point à ce sujet... qui me rappelle de douloureux souvenirs.

Un geste de Raoul exprima son adhésion à la prière du commandeur.

Ce dernier reprit aussitôt, comme pour placer la conversation sur un autre terrain :

— Savez-vous le nom de votre adversaire?

— Oui, — répondit Raoul. — Il s'appelle le vicomte d'Aubigny.

— Vit-il encore?

— Je l'ignore.

— Sa blessure est grave, n'est-ce pas?

— Je le crois.

Il y eut un instant de silence; puis le commandeur ajouta :

— Vous l'avez frappé un vendredi, avant minuit. Priez Dieu pour qu'il ne meure pas de votre coup d'épée!...

— Pourquoi donc? — demanda Raoul avec surprise.

— Parce que le vendredi porte malheur, et que le sang qui coule un vendredi retombe sur la main qui le verse! — murmura don Raymond d'un ton si grave et si convaincu que le chevalier ne put s'enpêcher de frissonner en l'écoutant. — Je demeure rue Saint-Dominique, tout à côté de la rue Saint-Guillaume, — poursuivit le commandeur. — N'oubliez point cette adresse, je vous en prie, monsieur le chevalier, et comptez bien que vous m'obligerez en disposant de moi.

Puis don Raymond prit congé de Raoul qui éprouva une sorte de soulagement en n'ayant plus sous les yeux cette figure étrange et sombre

XXVI

LE MARIAGE

Presque immédiatement après l'entretien auquel nous venons d'assister, Raoul gagna l'hôtel de Thianges.

Le marquis l'attendait.

M. de la Tremblaye lui raconta les événements de la soirée et de la nuit précédentes.

— Diable! — vous donnez comme cela des coups d'épée aux gens du Palais-Royal, et vous allez choisir précisément ce jeune vicomte, dont le régent s'est entiché depuis quelque temps!... Savez-vous bien, mon cher chevalier, que voilà qui n'arrange pas nos affaires...

— Je ne le sais que trop, pardieu! — répondit Raoul; — mais, soyez tranquille, j'ai mon plan, et nous nous en tirerons.

— A la bonne heure! — dit alors M. de Thianges; — seulement, dépêchez-vous...

Raoul fit un geste qui voulait dire : *Rapportez-vous-en donc à moi!...* Puis il reprit :



Toute autre que Jeanne n'aurait pas manqué de trouver étrange les allures de ces prétendus seigneurs. (P. 135.)

— Parlons d'autre chose, maintenant. Avez-vous pensé à ce dont je vous ai parlé?...

— A propos de votre mariage?...

— Oui.

— Mais, certainement, j'y ai pensé.

— Eh bien?...

— Eh bien! tout est prêt, la chapelle est en bon ordre; je sais presque par cœur la messe de mariage, et hier, après votre départ, j'ai essayé les vêtements sacerdotaux, qui me vont à miracle!...

— Marquis! — s'écria Raoul en riant et en frappant sur l'épaule de M. de Thianges, — si le bon Dieu vous rend justice, vous mourrez d'un coup de tonnerre!...

— Pourquoi non?... — répondit le marquis; — j'aimerais croiser mon épée avec la foudre! ce serait un adversaire digne de moi!

— A quelle heure la cérémonie? — demanda M. de la Tremblaye.

— C'est à vous de fixer cela.

— Eh bien à onze heures, n'est-ce pas?

— Soit, vous serez attendus.

— J'oubliais une chose.

— Laquelle?

— Il nous faut des témoins.

— Mon intendant et mon maître d'hôtel vous en serviront. Ils seront, pour la circonstance, métamorphosés en vieux gentilshommes alliés de votre famille.

— A merveille! Vous avez une imagination brillante et inépuisable, et si vous n'étiez beaucoup trop grand seigneur pour devenir gratte-papier, vous auriez pu faire des romans plus beaux que ceux de Mlle Scudéry!... A demain, marquis!

— A demain, mon cher chevalier!

Raoul, en quittant M. de Thianges, se rendit à l'hôtellerie du *Roi-Salomon*, où Jeanne l'attendait avec impatience.

La jeune fille était triste.

Sa nuit avait été visitée par des songes funestes et de sombres pressentiments.

Il lui semblait qu'il devait être arrivé malheur à son fiancé, et qu'elle-même se trouvait sous le coup de quelque événement sinistre.

Dans ses rêves, elle avait vu Raoul étendu à ses pieds, tout sanglant.

Puis elle s'était sentie mourir.

Un froid glacial et douloureux avait peu à peu envahi ses veines, son cœur avait cessé de battre; une paralysie complète s'était emparée de ses membres pour les priver de tout mouvement, de ses lèvres pour les empêcher d'articuler une seule parole.

Des voix avaient murmuré autour d'elle :

— Elle est bien morte!... c'est fini!...

Des mains officieuses l'avaient couchée dans un cercueil, et ce cercueil s'était refermé.

On était venu la prendre pour la porter dans une chapelle et chanter l'office des morts sur sa dépouille inanimée.

Cette chapelle, hélas! était celle où devait, le lendemain, se célébrer son mariage.

Une cérémonie allait s'y accomplir en effet.

Seulement, au lieu d'être une noce, c'était un enterrement.

Un tombeau, voilà le lit nuptial où les deux fiancés devaient se réunir!...

Jeanne se réveilla en sursaut, tremblante et baignée d'une sueur froide.

Heureusement le jour était proche, et les premières clartés de l'aube blanchissaient déjà le vitrage de la chambre à coucher.

Jeanne parvint donc à dominer ses frayeurs superstitieuses; mais, nous le répétons, une incommensurable tristesse s'empara de son esprit jusqu'à l'heure de l'arrivée de Raoul.

Au moment où son fiancé franchit le seuil du passage secret, elle courut à lui, et aussitôt les appréhensions, les craintes, les pressentiments s'effacèrent de son âme, comme au lever du soleil s'évaporent les brumes du matin.

Nous n'entreprendrons point de suivre les deux amants dans les charmantes divagations d'un mutuel amour. Il faudrait une main plus habile que la nôtre pour faire résonner dignement cette harpe du cœur.

Leur longue et tendre causerie fut coupée d'ailleurs par une distraction délicieuse.

Samuel apporta un immense coffre d'ébène, enrichi des plus merveilleuses incrustations.

Ce coffre renfermait les étoffes et les parures de la corbeille de mariage.

C'étaient des robes d'une splendeur inouïe; des dentelles et des guipures d'une beauté sans rivale; des bijoux dont une reine aurait été jalouse.

Qu'on juge des extases et du délire de la jeune fille en face de tous ces trésors.

A chaque découverte nouvelle, à chaque objet sorti du coffre inépuisable, Jeanne frappait des mains et manifestait une joie enfantine que Raoul ne pouvait se défendre de partager, quoiqu'il dît parfois avec une gravité douce :

— Pourquoi vous réjouir ainsi, chère enfant? Qu'avez-vous besoin de tout cela?... Tout cela ne vous rendra pas plus belle!...

— Oh! — répondait Jeanne, — laissez-moi donc admirer, mon ami, et me trouver heureuse de voir à quel point vous m'aimez!...

Le soir arriva.

Comme la veille, Raoul prit congé de Jeanne en lui disant :

— A demain... à demain, pour ne plus nous quitter!

La jeune fille ne répondit pas, mais son silence et sa rougeur parlèrent éloquemment pour elle. Enfin le lendemain arriva.

A dix heures du matin, Raoul entrait à l'hôtellerie du *Roi-Salomon*.

Il était vêtu avec une simplicité élégante et du meilleur goût.

Un habit de velours gros bleu couvrait à demi une veste de satin blanc, brodée d'argent. Une culotte gris perle et des bas de soie blancs complétaient son costume.

Honorine venait d'achever la toilette de Jeanne.

Une robe de taffetas blanc dessinait les gracieux contours du buste de la jeune fille.

Les fleurs virginales du bouquet symbolique s'enlaçaient à ses beaux cheveux blonds.

De chaque côté de son cou charmant flottaient les longues barbes d'un voile de dentelle d'Angleterre.

Cette parure si fraîche et si simple donnait un nouveau lustre à sa beauté splendide, et lui servait en quelque sorte de cadre.

M. de la Tremblaye fut ébloui et tomba aux genoux de Jeanne.

— Ma reine, — s'écria-t-il, — on doit vous adorer!...

— Aimez-moi seulement, — répondit la jeune fille avec un sourire, — je ne vous en demande pas plus...

Et elle tendit la main à son fiancé pour le relever.

Raoul, toujours agenouillé, prit cette main et y colla ses lèvres.

— Tout à l'heure, — continua Jeanne, — vous m'appeliez votre reine, n'est-ce-pas?...

— Ne l'êtes-vous point de mon cœur, de ma vie,de mes volontés, de tout mon être?...

— Obéissez-moi donc comme à une reine, et relevez-vous.

Raoul se releva aussitôt.

Jeanne reprit :

— Voilà de la soumission... c'est bien! Et, comme la reine n'est point ingrate, elle offre son front à son fidèle sujet...

Avons-nous besoin de dire que M. de la Tremblaye profita avec ardeur de la permission qui venait de lui être accordée.

Cependant, dix heures et demie sonnèrent.

— Venez, — dit Raoul.

Et il donna la main à la jeune fille.

Mais, au lieu de la mener, ainsi qu'elle s'y attendait ,du côté de l'issue

secrète; il la conduisit dans la salle à manger, en face de l'un des panneaux de la boiserie.

Il toucha ce panneau, qui tourna sur des gonds invisibles et laissa voir les marches polies d'un large et magnifique escalier, dans lequel les deux jeunes gens s'engagèrent.

Cet escalier aboutissait à un somptueux vestibule qui, lui-même, ouvrait sur une cour ses trois portes vitrées.

En face de ce vestibule stationnait un vis-à-vis absolument neuf, et dont rien n'égalait la beauté.

Les panneaux, bleu de ciel et or, s'enrichissaient des sculptures allégoriques les plus délicates ; l'intérieur était doublé en satin blanc brodé à la main ; les cercles des roues étaient en argent.

Les chevaux, d'une blancheur de lait et à la longue crinière nattée avec des rubans bleu et argent, piaffaient et hennissaient d'un air d'impatience et de juvénile ardeur, quoique tenus vigoureusement en main par un gros cocher, poudré à frimas sous son tricorne galonné et vêtu d'une houppelande écarlate et or.

Trois grands laquais, debout auprès de la portière, étaient revêtus d'une livrée semblable.

— Dieu! mon ami, quel magnifique équipage!... — s'écria Jeanne avec admiration.

— Vous trouvez, chère enfant?

— Le carrosse, les chevaux et les livrées me semblent d'un goût exquis! Savez-vous à qui tout cela appartient?

— Il y a des armoiries sur les panneaux, — répondit Raoul; — ces armoiries vous diront peut-être ce que vous voulez savoir...

— Oh ! je ne suis pas forte en blason!

— Regardez toujours.

Sur le panneau du milieu étincelait l'écusson des Chambard, mi-parti de celui des la Tremblaye, sous les rameaux héraldiques d'un lambrequin de chevalier.

— Que veut dire cela? — demanda la jeune fille interdite.

— Cela veut dire, — répondit Raoul, — que cette voiture est à vous.

En même temps il fit un signe.

Les laquais s'empressèrent aussitôt. L'un deux ouvrit la portière.

Le second déploya le marchepied.

Le troisième présenta à Jeanne son poing ganté, sur lequel elle s'appuya pour monter en voiture.

Raoul s'assit à côté d'elle, et le carrosse partit au trot le plus rapide de ses deux chevaux de race.

Au bout de quelques minutes, il s'arrêtait en face du péristyle de l'hôtel de Thianges.

Un heiduque gigantesque attendait sur le perron.

Aussitôt que Raoul et Jeanne furent descendus de carrosse, il les salua profondément, et marcha devant eux d'un pas grave et solennel pour leur indiquer le chemin.

Les deux jeunes gens arrivèrent à sa suite jusqu'à la porte du grand salon de l'hôtel.

Là, il s'inclina, fit deux pas de côté pour les laisser passer, et referma la porte derrière eux.

Pendant un instant, Jeanne et Raoul restèrent seuls.

Ni l'un ni l'autre ne parlaient.

Jeanne était trop émue pour pouvoir prononcer un seul mot.

Quant à Raoul, une involontaire préoccupation s'était emparée de lui au moment où il se trouvait ainsi face à face avec l'action détestable qu'il allait commettre, action que sa conscience et les lois flétrissaient également du nom de crime.

La porte du salon se rouvrit.

L'heiduque parut sur le seuil, et annonça successivement :

— M. le marquis d'Orbesson... M. le vidame de Pamiers...

En même temps deux personnages, d'une originalité incontestable, firent, dans le salon une entrée triomphante.

Le premier de ces deux personnages, le soi-disant marquis d'Orbesson, était doué d'une haute taille et d'une respectable obésité.

Par-dessus son habit jonquille et sa veste de satin clair de lune, il portait une grande pelisse de velours grenat, galonnée d'or et fourrée d'hermine, que soulevait d'une façon comique le fourreau de sa petite épée de cour.

Sa perruque, soigneusement poudrée, faisait ressortir les teintes ardentes de son visage, dont les joues, le nez et le front affectaient uniformement la couleur cramoisie.

Ce visage, ainsi enluminé sans doute par les joies de la bonne chère et le culte de la *dive bouteille*, faisait l'effet, entre la perruque blanche et la cravate de dentelle, d'une cerise dans la neige.

Les traits de ce marquis semblaient exprimer, d'ailleurs, une jovialité réjouissante et assez spirituelle.

Il s'appuyait, à la manière des financiers de comédie, sur une haute canne à pomme d'or.

Son acolyte, le vidame de Pamiers, n'était guère moins grand que lui, mais incomparablement plus maigre.

Ses membres débiles et presque étiques flottaient dans un vaste justaucorps en velours de couleur vert de mer, brodé en argent.

Il portait des bas roulés, à coins d'argent, et des souliers à talons rouges et à boucles d'une largeur extravagante.

Ses yeux étaient ternes, et sa physionomie ne disait absolument rien. Malgré cette apparence peu séduisante, le vidame se donnait en marchant des airs de grâce et de grandeur à mourir de rire, et il paraissait avoir la plus excellente et la plus flatteuse opinion de son mérite personnel.

Toute autre que Jeanne n'aurait point manqué de trouver au moins étranges les allures et les façons de ces prétendus grands seigneurs, véritables *marquis de Mascarille* et *vicomte de Jodelet*. Mais Jeanne n'avait jamais vu de grands seigneurs, et d'ailleurs il lui manquait la liberté d'esprit nécessaire pour observer et surtout pour se rendre compte de ses observations.

MM. d'Orbesson et de Pamiers n'étaient autres que l'intendant et le maître d'hôtel du marquis.

Le premier, doué d'un esprit assez brillant et d'une grande facilité d'élocution, avait été chargé de jouer un rôle de quelque importance dans la comédie qui se préparait.

Quant au second, complètement nul une fois sorti de ses attributions domestiques, il devait être un figurant plutôt qu'un acteur réel.

Raoul, à l'apparition des personnages hétéroclites que nous venons de décrire, se mordit les lèvres à deux reprises, afin de comprimer une envie de rire presque irrésistible qui s'emparait de lui.

Il y parvint cependant, et, prenant Jeanne par la main, il fit quelques pas au-devant des nouveaux venus.

Le marquis d'Orbesson s'empara de l'autre main de Jeanne, et, après l'avoir portée galamment à ses lèvres, il dit à Raoul :

— Par la sang-Dieu! mon beau neveu, présente-moi donc à cette charmante enfant, que je serai fort heureux tout à l'heure de pouvoir appeler ma nièce...

— Jeanne, — dit alors le chevalier, j'ai l'honneur de vous présenter le marquis d'Orbesson, mon oncle...

Puis il ajouta :

— Mon cher oncle, j'ai l'honneur de vous présenter Mlle de Chambard, bientôt Mme de la Tremblaye.

— Je suis franc, — dit le vieux marquis, — et quelquefois même, à ce qu'on assure, un peu brutal. Quand j'ai su, mon beau neveu, que tu faisais un mariage d'amour après avoir si souvent refusé tant de riches héritières que je te proposais, je l'avoue, mon neveu, j'ai pesté contre

toi!... Je craignais le bandeau trompeur du petit Cupidon... Je tremblais à la pensée d'une union indigne de ton état dans le monde et du nom que tu portes... Mais depuis que j'ai vu mademoiselle, depuis que je me suis convaincu par moi-même qu'il n'y avait rien d'exagéré dans ce que tu m'avais fait dire de ce trésor d'innocence, de grâce et de beauté, reçois mes compliments, cher neveu, reçois mes félicitations sincères!...

Et l'oncle accentua tous ces éloges par une vigoureuse poignée de main donnée à Raoul

Le vidame de Pamiers écoutait ce qui se disait, et hochait à chaque instant la tête en signe d'approbation.

Raoul, malgré son prodigieux sang-froid, trouvait la situation trop prolongée pour ne pas devenir embarrassante.

La poignée de main qu'il venait de recevoir ne l'avait que médiocrement flatté. Il redoutait, si la comédie n'arrivait bien vite à sa fin, que son oncle de circonstance ne jugeât convenable de passer à l'accolade.

Le beau visage de Jeanne se couvrait d'une rougeur modeste à chacun des compliments que lui décochait le marquis.

— Est-ce que tout cela va durer longtemps encore? — se demandait le chevalier.

Et il maudissait intérieurement les retards de M. de Thianges.

Enfin l'impatience de Raoul eut un terme.

La porte du salon se rouvrit pour la seconde fois, et l'heiduque vint annoncer que tout était prêt et que M. l'aumônier attendait les futurs époux pour la cérémonie.

Raoul saisit le bras de Jeanne et l'entraîna vers la chapelle.

Cette chapelle, construite par les soins du père du marquis de Thianges, homme éminent, dont la dévotion éclairée égalait l'impiété aveugle de son fils, était petite, mais décorée avec un luxe extrême et un goût infini.

Les murailles, ou plutôt leurs revêtements en pierre polie, avaient été fouillées par le ciseau d'un habile artiste.

L'autel était en marbre blanc.

Un tapis de velours rouge s'étendait sur les dalles.

Une lampe en vermeil, d'un travail exquis, pendait à la voûte, suspendue à une chaîne d'argent.

Un magnifique tableau du grand peintre Lesueur faisait l'ornement du maître autel, et quelques autres peintures, très remarquables aussi, quoique d'un ordre inférieur, étincelaient comme autant de pierres précieuses dans des cadres d'une richesse inouïe.



Une porte bâtarde donnait accès dans l'établissement. (P. 141.)

Au moment où les fiancés et leurs témoins entrèrent dans la chapelle, le faux prêtre, agenouillé dans une attitude de piété menteuse, semblait prier avec recueillement.

Au bruit des pas des nouveaux venus, il quitta cette posture hypocrite et se retourna.

Raoul eut peine à le reconnaître.

M. de Thianges, en effet, s'était *grimé* avec le talent d'un comédien consommé.

Nous avons dit précédemment qu'il avait quarante ans, et que sa figure était fraîche et fleurie.

Eh bien! il était parvenu à se donner l'aspect d'un homme de plus de soixante ans.

Quelques boucles de cheveux argentés, s'échappant de dessous une étroite calotte de velours noir, donnaient à son visage un caractère d'onction patriarcale et évangélique.

Un cercle de bistre tracé au-dessous des yeux et quelques rides dessinées à propos avaient achevé cette métamorphose.

M. de Thianges s'était déjà revêtu des vêtements sacerdotaux.

Il adressa à Raoul et à Jeanne une sorte de petit discours fort paternel et tout empreint de morale évangélique.

Ensuite il monta à l'autel, et il eut l'audace cynique de commencer et de poursuivre jusqu'à la fin une parodie infâme de la célébration des saints mystères.

Raoul se sentait épouvanté tandis que s'accomplissait sous ses yeux ce monstrueux sacrilège dans lequel il avait sa part.

A chaque instant, il lui semblait que la colère de Dieu allait s'éveiller enfin et foudroyer les misérables qui profanaient ainsi un autel consacré.

Dix fois, il fut au moment de crier à son complice :

— Arrêtez!

Mais Dieu fut clément jusqu'au bout, le tonnerre ne gronda point, et Raoul rit en lui-même de ses terreurs involontaires.

La messe achevée, M. de Thianges s'approcha de Jeanne et de Raoul.

— Chevalier de la Tremblaye, — demanda-t-il d'un ton grave, — prenez-vous cette femme pour épouse?

— Oui, — répondit vivement Raoul.

— Jeanne de Chambard, — continua le faux prêtre, — acceptez-vous cette homme pour époux?

— Oui, — murmura la jeune fille.

— Vous êtes unis devant Dieu! — ajouta M. de Thianges, — allez et soyez bénis!

De douces larmes coulaient des grands yeux de Jeanne.

Un feu sombre et presque infernal étincelait dans ceux de Raoul.

Le sacrilège était consommé.

La pauvre victime était tombée dans le piège infâme qu'elle ne soupçonnait même pas.

XXVII

L'ESPION

Nous n'avons point à parler ici des premiers jours de l'union de Raoul et de Jeanne.

La jeune fille croyait fermement, nous le savons, à la sainteté de son mariage, et elle s'abandonnait avec délices et sans remords aux tendres ivresses de la lune de miel.

Raoul, très épris de celle qu'il venait de tromper d'une manière infâme, semblait vouloir la dédommager par le bonheur présent de toutes les douleurs qu'il lui réservait dans l'avenir.

Il paraissait le meilleur des époux, et c'est à peine s'il quittait sa jeune femme une ou deux heures tous les jours.

Enfin, Jeanne, en entrant dans le sentier si souvent aride de la vie conjugale, semblait y faire ses premiers pas sur des roses effeuillées.

Elle avait été définitivement installée par Raoul dans l'appartement que nous avons décrit précédemment, et dont les deux issues ouvraient, l'une dans la chambre des Mages de l'hôtel du *Roi-Salomon*, et l'autre dans une rue contiguë.

M. de la Tremblaye semblait s'être condamné, avec sa femme, à une réclusion presque absolue. A peine, de loin en loin, le soir, menait-il Jeanne se promener en carrosse, ou bien s'enfermaient-ils tous les deux dans la plus sombre des loges grillées de l'Opéra.

La jeune femme avait bien manifesté quelque étonnement de cette réclusion et du mystère dont Raoul se plaisait à entourer leur habitation et leurs démarches; mais Raoul lui avait répondu qu'il était obligé de prendre momentanément toutes ces précautions, parce qu'il s'était imprudemment laissé compromettre dans une intrigue politique, et qu'il savait, de science certaine, que la Bastille s'ouvrirait pour lui s'il n'évitait, pendant quelque temps, le grand jour.

Du reste, avait-il ajouté, cette situation ne pouvait durer, et sa rentrée en grâce était des plus prochaines.

Jeanne n'avait point insisté.

Raoul, qu'elle aimait uniquement et par-dessus tout, était toujours auprès d'elle. Que lui fallait-il de plus?...

Sa maison était des plus modestes, et se composait d'Honorine et de Jacques.

Ce dernier, à qui Raoul accordait, depuis les derniers événements, une confiance absolue, avait été élevé par lui à la dignité de valet de chambre, de maître d'hôtel et d'intendant de Mme de la Tremblaye.

Quant au beau carrosse et aux grands laquais, ils ne servaient, nous le répétons, que pour les promenades nocturnes et les soirées passées à l'Opéra.

Cet état de choses ne pouvait subsister plus longtemps sans d'importantes modifications.

Raoul ne dépendait point entièrement de lui-même ; il n'avait pas le droit de disposer de sa vie à sa fantaisie ; sur lui reposaient de graves intérêts que les joies de la lune de miel ne lui avaient fait déjà que trop oublier.

De mauvaises nouvelles étaient parvenues jusqu'à lui.

D'abord, le vicomte d'Aubigny, au lieu de mourir de sa blessure, se trouvait au contraire en pleine voie de guérison, et ne passait point une heure sans renouveler de terribles serments de vengeance contre celui qui l'avait blessé, et dont, heureusement pour le chevalier, il ignorait encore le nom.

Mais cette ignorance devait être de courte durée, et, à coup sûr, aussitôt que le vicomte pourrait quitter son lit, il apprendrait bien vite que son adversaire se nommait Raoul de la Tremblaye.

D'un autre côté, le régent, disait-on, avait pris fait et cause pour son officier, et trouvait mauvais que qui que ce soit eût eu l'impudente audace de s'attaquer à quelqu'un de sa maison.

Enfin, et c'était là le pis, Antonia Verdi, la belle Italienne, la magicienne aux puissantes évocations, avait reparu au Palais-Royal, et, après une nouvelle séance de sorcellerie diabolique, sa faveur avait semblé prendre une prodigieuse extension.

Tout ceci, on en conviendra, n'était rien moins que rassurant.

Raoul se dit qu'il fallait parer au mal sans perdre une minute et par tous les moyens possibles.

Pour cela faire il était indispensable de reconquérir un empire absolu sur l'esprit du régent avant le complet rétablissement du vicomte d'Aubigny.

Il était, de plus, aussi complètement nécessaire de ruiner de fond en comble le crédit naissant de l'Italienne, ou, tout au moins, de se faire d'elle une amie et une alliée.

Ce double résultat aurait dû être obtenu depuis longtemps, Raoul ne

se le dissimulait point. Mais, comme Annibal jadis, il s'était laissé endormir dans les molles délices de Capoue.

Il s'agissait de réparer le temps perdu.

Raoul se mit à l'œuvre sur-le-champ.

Il fouilla dans les armoires si bien garnies de la chambre des Mages, et il en tira un costume qui devait lui donner complètement l'apparence d'un jeune commis marchand, fort soigneux de sa personne.

Ce costume se composait d'un habit de drap brun sur une veste olive, d'une culotte grise, de bas blancs à côtes, d'une petite perruque presque sans poudre, d'un chapeau de feutre noir à larges bords, et de souliers cirés à l'œuf et munis de larges boucles argentées.

Raoul, ainsi travesti, gagna le cabaret célèbre de l'illustre Ramponneau. La foule affluait dans les vastes salles de l'établissement.

Gardes-françaises à la rouge trogne et à la moustache fièrement retroussée, commis en maraude et bourgeois en goguette, y sablaient à pleins gobelets un joli vin d'Argenteuil, bleuâtre et acidulé, et réalisaient, en trinquant ensemble, le beau rêve de la fraternité universelle.

Raoul s'assit près du comptoir et se fit servir un petit verre de liqueur des Iles; puis il parcourut les différentes parties du cabaret, et sembla passer successivement en revue la figure de tous les habitués qui chantaient, buvaient et jouaient aux cartes ou aux dés.

Sans doute, il ne rencontra point ce qu'il cherchait, car, après avoir payé sa modeste dépense, il quitta Ramponneau et se dirigea du côté des halles.

Non loin de la pointe Saint-Eustache se trouvait un cabaret fort mal en renom, et dont presque tous les hôtes étaient plus ou moins bien connus des agents de M. le lieutenant de police.

L'enseigne trompeuse de ce cabaret sentait pourtant d'une lieue sa mythologie galante. Cette enseigne portait en grosses lettres multicolores les mots suivants : *A l'Union de Mars et de Vénus.*

Une porte bâtarde, étroite et basse, donnait accès dans l'intérieur de l'établissement.

Raoul franchit le seuil de cette porte, mais avec une répugnance manifeste.

C'est qu'en effet l'endroit dans lequel il entrait semblait hideux et sinistre, et les habitués ne l'étaient guère moins.

On ne trouvait plus là, comme chez Ramponneau, de bonnes figures enluminées et épanouies, et un gros rire de bonne humeur.

On n'y entendait plus les éclats d'une gaieté, sinon toujours décente, au moins presque toujours honnête.

On y voyait des visages de mauvais augure, des physionomies farouches; — les rauques accents d'un langage inconnu y frappaient seuls l'oreille, avec les refrains de chansons tellement ignobles, qu'on avait honte, en les écoutant, d'en comprendre le sens.

Ce n'était ni un cabaret ni une taverne, c'était un repaire.

Là, on buvait de l'alcool, en fumant, à l'imitation des Hollandais, des pipes en terre blanche à longs tuyaux.

Au moment où Raoul entra, tout le monde leva la tête.

Son costume simple, mais propre, faisait sensation.

Le chevalier jeta autour de lui le même regard investigateur qui, chez Ramponneau, n'avait point amené de résultats satisfaisants.

Il fut plus heureux, cette fois, car il distingua aussitôt un individu de mine suspecte, auquel d'énormes moustaches noires et une longue balafre en travers du visage donnaient une apparence militaire.

Cet individu, maigre, pâle, et vêtu avec une pauvreté sordide, était adossé à l'un des angles de la pièce.

Il fumait une pipe à large fourneau et vidait solitairement une petite mesure d'esprit-de-vin.

Raoul alla droit à lui et le toucha du bout du doigt.

— Hein? — fit l'individu avec un grognement assez semblable à celui d'un dogue qu'on éveille ; — hein? qui êtes-vous et que me voulez-vous?

Le chevalier ne répondit point à ces deux questions, mais il fit, avec la main droite, un geste rapide et bizarre qui, sans doute, était un signe de reconnaissance et de ralliement.

L'homme de mauvais mine répondit aussitôt par un geste semblable, et Raoul s'attabla en face de lui.

Alors s'engagea entre eux, et à voix basse, la conversation suivante :

— C'est bien vous, n'est-ce pas, — demanda Raoul, — qui vous appelez Mathias Auber, surnommé *le Lynx*?...

— Oui, — répondit l'homme, — c'est bien moi.

— Alors vous êtes celui dont j'ai besoin, et je me servirai de vous...

— Cela me rapportera-t-il quelque chose? — fit l'étrange interlocuteur du chevalier.

— Cela vous rapportera beaucoup, — répliqua ce dernier.

— Alors vous avez raison, je suis votre homme. De quoi s'agit-il? enlèvement? séquestration?... coups de couteau? Je vous préviens avant d'entrer en pourparler, que les coups de couteau sont fort chers...

— Il n'y en aura pas à donner...

— Tant pis!

— Mais on payera aussi généreusement que s'il y en avait.

— Tant mieux!

— Voici ce dont il est question .. Vous m'écoutez bien, n'est-ce pas?...

— Religieusement.

— Il me faut des renseignements sur une personne...

— Vous les aurez, — fit Mathias Auber en tirant de sa poche un abominable petit portefeuille tout crasseux et en s'apprêtant à prendre des notes.

— Cette personne, — continua Raoul, — est une femme.

— Très bien.

— Elle est Italienne et se nomme Antonia Verdi...

Mathias parut évoquer des souvenirs à propos de ce nom; mais sa mémoire ne lui rappela rien, car il dit presque aussitôt :

— Continuez.

— Antonia Verdi, — reprit le chevalier, — est une jeune et belle personne qui s'occupe de magie, de divination, et qui fait apparaître le diable...

— Oh! oh! — s'écria Mathias en riant.

— Depuis un mois ou à peu près, ajouta Raoul, elle a été admise deux fois au Palais-Royal la nuit, et des scènes de sorcellerie ont eu lieu devant le régent...

Raoul s'arrêta.

— Est-ce là tout ce que vous savez? — demanda Mathias.

— Oui.

— Ce n'est pas beaucoup, mais c'est assez. Si insuffisantes que soient vos indications, on marchera. Seulement entendons-nous bien. Que voulez-vous savoir?

— Le plus possible.

— Ceci ne dit rien. Formulez vos questions par ordre, et on tâchera d'y répondre catégoriquement.

— Eh bien, je veux savoir :

1° Où demeure Antonia Verdi?

2° D'où vient-elle?

3° Quels sont ses antécédents?

4° Depuis combien de temps est-elle arrivée à Paris?

5° Quelle est sa manière de vivre?

6° Si elle a quelques ressources?

7° Enfin, par qui elle a été introduite au Palais-Royal?

— A la bonne heure! dit Mathias en serrant le petit portefeuille sur lequel il venait d'écrire en quelque temps sous la dictée de Raoul.

Puis il ajouta :

— Maintenant, abordons le côté le plus sérieux de la question...

— Vous voulez parler du payement n'est-ce pas?

— Oui.

— Je vous ai promis d'être large.

Mathias plissa ses deux lèvres et en laissa s'échapper un son prolongé qui peut s'orthographier à peu près ainsi :

— Huist-t-t.

— Qu'y a-t-il? — demanda Raoul.

— Il y a que, pour moi, des promesses et rien sont absolument la même chose! Soyons positifs et je fonctionnerai. Sinon, non.

— Il vous faut de l'argent d'avance?

— Oui.

— Combien?

— Moitié du prix total.

— Quel sera ce prix?

— Vingt-cinq louis.

— Vous êtes défiant!

— Qu'est-ce que vous voulez?... j'ai été trompé si souvent.

— Si je vous donne ce que vous demandez, quand vous mettrez-vous à l'œuvre?

— Sur-le-champ.

— Et les renseignements dont j'ai besoin, quand les aurai-je?

— Dans trois jours au plus tôt; dans trois semaines au plus tard. Cela dépend des difficultés plus ou moins grandes que je rencontrerai dans mes recherches.

— Voici quinze louis.

— Merci.

— Je vous en remettrai quinze autres en échange de vos réponses à mes questions. Vous voyez que cela fait trente louis au lieu de vingt-cinq que vous me demandiez.

— Vous faites bien les choses, — répondit Mathias. — Vous serez servi en conséquence. Où vous reverrai-je?...

— Ici, dans quatre jours, à la même heure.

— Ah! dans quatre jours, il n'est pas sûr que je puisse vous satisfaire entièrement, mais j'aurai quelque chose à vous dire.

Puis, après l'échange des paroles que nous venons de rapporter, Raoul prit congé de son agent.



Ces objets étaient d'une nature extrêmement bizarre. (P. 149.)

Nous expliquerons plus tard à nos lecteurs comment il pouvait se faire que M. de la Tremblaye ne fût point connu de Mathias Auber, auquel il s'adressait sans hésitation pour lui confier une mission d'espionnage. Nous ajouterons que si quelque chose pouvait sembler obscur et invraisemblable dans les premières parties de ce livre, ce quelque chose s'expliquera plus tard, et, nous l'espérons, à la satisfaction générale.

Le soir du quatrième jour, le chevalier revint au cabaret des halles, placé, sans doute par antiphrase, sous la menteuse invocation de Mars et de Vénus. Mathias Auber était à son poste.

L'énorme récipient rempli d'alcool et posé devant lui indiquait la florissante situation de ses finances.

Évidemment il était ivre.

Mais cette ivresse, toute nerveuse, n'ôtait rien au calme de son intelligence et à la parfaite lucidité de ses raisonnements.

— J'ai toujours cru qu'il n'était pas bon de se vanter soi-même, — dit-il à Raoul aussitôt que ce dernier fut venu prendre place auprès de lui; — mais aujourd'hui je peux dire, sans vanité, que j'ai joliment gagné mon argent!...

— Vous avez réussi dans vos recherches? — demanda le chevalier.

— Pardieu! est-ce que Mathias Auber, surnommé *le lynx*, ne réussit pas toujours?...

— Vous avez là, sans doute, le résultat de vos observations?...

— Oui.

— Donnez.

Mathias tendit à Raoul un rouleau de papier soigneusement cacheté, en disant :

— Je suis homme de conscience, monsieur, et j'ai voulu faire les choses aussi grandement que vous. J'ai donc fait mettre au net et rédiger mes notes par un de mes amis, écrivain public du plus rare mérite, et qui pourrait bien, un jour ou l'autre, entrer à l'Académie... Ça m'a coûté un louis, ni plus ni moins, mais c'est un bien joli travail; du reste, vous allez en juger.

Raoul rompit le cachet des papiers que Mathias venait de lui remettre, et lut ce qui suit :

Rapport présenté à M. le chevalier Raoul de la Tremblaye, au sujet d'une personne disant se nommer Antonia Verdi.

Raoul interrompit sa lecture.

— Vous me connaissez! — s'écria-t-il.

Dame! — répondit Mathias, — puisque je travaillais pour votre compte, j'étais bien aise de savoir pour le compte de qui je travaillais!

Le chevalier revint au rapport qu'il avait entre les mains.

Ce rapport commençait ainsi :

« Des questions, au nombre de sept, ont été posées par M. le chevalier de la Tremblaye à son très humble serviteur Mathias Auber. Ledit

Mathias va s'efforcer d'y répondre d'une manière aussi complète que possible.

« M. le chevalier conviendra sans peine, après avoir pris lecture de ce qui suit, que les investigations ont été poussées aussi loin que faire se pouvait.

« Première question. — Où demeure Antonia Verdi?

« — Elle demeure rue de la Jussienne, n° 7, hôtel de Lyon.

« Deuxième question. D'où vient-elle?

« — Elle vient de Marseille et sans doute d'Italie, mais on ne peut compter sur la parfaite exactitude des renseignements qu'à partir de Marseille.

« Troisième question. — Quels sont ses antécédents?

« La réponse à cette question était beaucoup plus compliquée et beaucoup moins facile à faire qu'aux deux précédentes. Voici ce qui a été exhumé du passé de l'aventurière en question, et par quels moyens cette exhumation est devenue possible.

« L'auteur de ce rapport, après avoir appris qu'Antonia Verdi habitait la rue de la Jussienne, a cherché un moyen d'entrer en relations, soit avec la jeune femme elle-même, soit avec une des personnes de son entourage.

« Cet entourage se composait d'une femme de chambre et d'un laquais. La femme de chambre est une Italienne qui semble entièrement dévouée à sa maîtresse. Le laquais est un enfant de Paris, assez mauvais garnement, bien connu de M. le lieutenant de police, et avec lequel le hasard a permis que l'auteur de ce rapport ait eu d'anciennes relations.

« Tous deux se trouvèrent face à face devant la porte de l'hôtel de Lyon et se reconnurent sur-le-champ.

« Mathias Auber emmena au cabaret Jean Carré (c'est le nom du laquais), et, dans la conversation, entre les verres et les bouteilles, obtint de lui les détails suivants :

XXVIII.

LE RAPPORT

« Jean Carré, forcé de quitter Paris trois ou quatre ans auparavant par suite de démêlés avec la police, était allé chercher à Marseille un asile et un ciel plus hospitaliers. Manquant de toute espèce de ressources, il

s'était vu réduit à entrer en qualité de domestique dans l'un des principaux hôtels garnis de la ville.

« La place était bonne, les gages suffisants, les profits nombreux, et Jean Carré n'avait point tardé à se faire à sa condition nouvelle.

« Au bout de deux années environ, il était devenu en quelque sorte l'homme de confiance de l'hôtellerie dans laquelle il servait.

« Il y a six mois de cela, Jean Carré vit arriver une jeune femme très jolie, qui, sans doute, venait de débarquer dans le port.

« Cette jeune femme, suivie d'une seule fille de chambre, n'amenait avec elle qu'un bagage assez mince.

« Ceci ne l'empêcha point de s'installer dans l'un des plus vastes et des plus beaux appartements de l'hôtel.

« Le soir même du jour de son arrivée, un jeune homme inconnu vint la demander sous le nom de la signora Antonia Verdi.

« Ce jeune homme revint tous les jours.

« La signora ne sortait jamais, et faisait dans la maison une grande dépense, toujours payée avec une régularité parfaite.

« Au bout de trois mois, le jeune homme cessa de venir.

« Pendant une semaine, Antonia pleura amèrement, se vêtit de noir, se frappa la poitrine, et laissa ses cheveux flotter sur ses épaules.

« Ensuite elle parut se consoler.

« Seulement, à partir de ce jour, elle paya sa dépense avec beaucoup moins d'exactitude que par le passé, et, au bout de quelque temps, elle finit par ne plus payer du tout.

« Le maître d'hôtel patienta un mois, puis, ne comptant pas beaucoup sur la solvabilité de sa locataire, il lui députa Jean Carré pour lui demander de l'argent et la congédier en cas de refus.

« Jean Carré s'acquitta de sa commission avec les formes les plus polies. La jeune femme ne le laissa pas achever Elle tira de son doigt une bague dont le chaton était formé par un diamant assez beau et elle la lui donna en disant :

« — Je n'ai pas d'argent, mais allez vendre ce bijou et que votre maître se paye sur le produit de cette vente.

« Jean Carré fit ce que lui demandait Antonia, et, comme il lui rapportait le surplus de la somme, elle lui dit avec toute la simplicité d'une grande dame qui aurait plus de cent mille écus de rente :

« — Gardez cela, mon ami, pour la peine que vous vous êtes donnée !

« Au bout d'un mois, les mêmes circonstances se présentèrent. Une seconde bague fut vendue par l'intermédiaire du valet, qui dut encore empocher quelques louis de différence.

« Une semblable libéralité, de la part d'une femme qui ne semblait rien moins que riche, étonna tellement Jean Carré que sa physionomie exprima clairement ce qui se passait en lui.

« Antonia devina sa pensée, et elle lui dit en souriant :

« — Il m'importe peu de dépenser beaucoup, car je serai bientôt si riche que je ne saurai que faire de mes richesses, et, si cela vous convient, mon ami, j'assurerai votre fortune.

« — Comment cela? — demanda Jean Carré.

« — Je vais partir pour Paris, j'ai besoin d'un laquais. Venez avec moi, et je crois que vous aurez lieu de vous applaudir de votre sort.

« Jean Carré hésita. Accepter la proposition de la jeune femme, n'était-ce pas agir comme le chien de la fable et, quitter l'os pour courir après l'ombre?

« Mais Antonia se remit à parler et elle dit des choses si convaincantes, avec une éloquence tellement persuasive, que Jean Carré, ébloui, ému, transporté, courut de ce pas prévenir son maître qu'il eût à se procurer un autre factotum, et qu'il quittait son service pour entrer à celui d'Antonia Verdi.

« On crut qu'il avait perdu la tête et on ne chercha point à le retenir.

« Peu de jours après, Antonia, la fille de chambre et Jean quittèrent Marseille et prirent la route de Paris.

« La vente de ses derniers bijoux avait servi à la jeune femme pour l'acquisition d'un vieux carrosse fort démantelé, et il lui restait en outre une petite somme d'argent comptant.

« Après un trajet qui dura près de trois semaines, les voyageurs atteignirent Paris.

« Antonia avait écrit pour faire retenir d'avance tout le premier étage de l'hôtel de Lyon dans la rue de la Jussienne.

« Là, elle s'enferma et sembla d'abord vouloir mener une vie d'une recluse, ne sortant pas et ne recevant personne.

« Au bout d'une semaine, Jean Carré fut chargé par sa maîtresse d'aller porter une lettre au Palais-Royal.

« Cette lettre était à l'adresse de l'un des officiers du régent.

« Deux heures après, un élégant gentilhomme venait voir Antonia et passait trois heures avec elle, tantôt causant à voix basse, tantôt discutant bruyamment, mais toujours dans une langue étrangère.

« A dater de cette visite, il ne s'écoula pas un seul jour sans que des marchands apportassent quelque objet pour Antonia.

« Ces objets, d'une nature extrêmement bizarre, étaient de grands oiseaux de nuit empaillés, des vases de cristal d'une forme inusitée et

dont on ne pouvait deviner l'usage, des pièces d'artifice, brûlant sans fumée et sans odeur et produisant des flammes de couleurs variées. Il y avait même un fort joli squelette curieusement monté en cuivre et faisant mouvoir ses ossements quand on touchait un ressort caché dans son piédestal.

« Antonia passait les nuits entières enfermée dans son appartement, étudiant des livres mystérieux et parlant toute seule, comme une folle ou comme une somnambule.

« Les visites de l'élégant gentilhomme n'étaient pas très fréquentes, cependant on le voyait à l'hôtel régulièrement une ou deux fois par semaine.

« Un soir, Jean Carré lui entendit prononcer ces mots, au moment où il se retira :

— Enfin, tenez-vous prête, c'est pour demain.

« — Soyez tranquille, — répondit Antonia.

« Le lendemain, vers les dix heures du soir, un carrosse sans armoiries, et dont le cocher et les laquais ne portaient pas de livrée, s'arrêta devant la porte de l'hôtel de Lyon.

« On demanda Antonia, qui ne se fit pas attendre.

« Jean Carré eut la curiosité de suivre le carrosse. Il le vit entrer au Palais-Royal.

« Antonia revint vers les quatre heures du matin.

« Elle avait l'air radieux, et elle paya à Jean Carré une année de ses gages, accompagnée d'une gratification au moins égale.

« Depuis cette époque, la visite au Palais-Royal s'est renouvelée trois fois, deux le jour et une la nuit.

« Antonia songe à quitter l'hôtel de Lyon, et elle cherche une maison particulière qu'elle fera, dit-elle, décorer d'une façon splendide.

« On prétend dans le quartier que la jeune femme est sorcière, et il n'y aurait rien de bien étonnant à ce que le bon peuple lui fît, un de ces soirs, un mauvais parti.

« Antonia se donne pour Italienne, mais elle ne l'est pas. Ceci ressort incontestablement d'un fait que voici :

« Quand Antonia se trouve avec des étrangers, elle affecte dans la conversation un accent italien des plus prononcés.

« Quand, au contraire, elle est seule avec le gentilhomme du Palais-Royal ou avec Jean Carré et la fille de chambre, elle parle un français admirablement pur et sans aucune trace d'accent.

« A coup sûr, la prétendue Antonia Verdi se cache sous un nom et sous une nationalité qui ne lui appartiennent point.

« Il y a là un mystère à éclaircir. Mathias Auber s'efforcera de le faire, s'il en reçoit l'ordre de M. le chevalier de la Tremblaye.

« Quatrième question. — Depuis combien de temps Antonia est-elle à Paris?

« La réponse que nous avons faite à la question précédente répond également à celle-ci, ainsi qu'à la cinquième :

— Quelle est sa manière de vivre? Nous nous abstenons donc, afin de ne pas nous répéter.

« Sixième question. — A-t-elle quelques ressources?

« — Aucune. — Aucune autre du moins que ses visites au Palais-Royal, d'où elle revient toujours lestée de beaucoup d'or.

« Septième et dernière question. — Par qui Antonia a-t-elle été introduite au Palais-Royal?

« — Par le gentilhomme dont nous avons signalé la venue chez elle, deux heures après la réception du billet qu'elle lui avait envoyé.

« — Ce gentilhomme, blessé presque mortellement en duel, il y a quinze jours, par M. le chevalier de la Tremblaye, se nomme le vicomte d'Aubigny. » Ainsi finissait le rapport de Mathias Auber.

Le papier s'échappa des mains de Raoul en lisant les dernières lignes. Quelle fatalité lui suscitait donc ainsi à l'improviste deux ennemis redoutables, dans la personne du vicomte et de l'aventurière?

Pourquoi l'issue de ce malheureux duel ne l'avait-elle pas débarrassé au moins de l'un des deux?...

Raoul maudit sa main de n'avoir point porté un coup mieux assuré

— Ah! si j'avais su! — pensa-t-il.

Et, oubliant le lieu dans lequel il se trouvait, il se laissa aller à une sombre et profonde méditation.

Mathias Auber l'en arracha soudainement.

— Monsieur le chevalier est-il satisfait de mon travail? — lui demanda l'espion.

— Oui, — répondit Raoul.

— Alors, monsieur le chevalier n'oubliera pas...

— Vos quinze louis?... en voici vingt.

— J'ai l'honneur de remercier monsieur le chevalier, qui est un vrai soleil de générosité!

Raoul se leva et fit quelques pas pour s'éloigner.

— Monsieur le chevalier n'aura-t-il plus besoin de moi? — demanda Mathias Auber.

Raoul hésita pendant un instant, puis il répliqua :

— Peut-être!

XXIX

LA JALOUSIE

Ce jour-là, pour la première fois depuis son prétendu mariage, Raoul, en retournant auprès de Jeanne, ne put effacer de son front la trace des préoccupations qui le tourmentaient. Le trouble de son esprit était si grand, qu'il oublia de reprendre ses vêtements de gentilhomme qu'il avait laissés dans la chambre des Mages, et qu'il parut devant la jeune femme avec le déguisement dont il s'était servi pour aller retrouver Mathias Auber au cabaret de *Mars et Vénus*.

Jeanne, dans le premier moment, ne reconnut point son mari sous le costume infiniment modeste que nous avons décrit plus haut.

Puis, quand elle eut bien constaté son identité, ce qui, disons-le ne fut pas long, elle l'interrogea sur les motifs d'une semblable métamorphose.

En toute circonstance, Raoul aurait ri tout le premier de sa distraction et aurait forgé en quelques minutes une histoire au moins vraisemblable pour expliquer un travestissement dont il voulait cacher le motif réel.

Mais, dans la disposition morale où il se trouvait, chagrin et soucieux, tourmenté du présent, inquiet de l'avenir Raoul, pris au dépourvu, ne sut que répondre, et, pour se tirer d'affaire, il reprocha à Jeanne, avec quelque peu d'amertume, sa curiosité indiscrète.

— Mais, mon ami, — répliqua Jeanne, — il me semblait que, tout étant commun entre un mari et sa femme, de même que je ne devais pas avoir de secrets pour vous, vous ne deviez pas en avoir pour moi...

— Vous aviez tort de penser cela... — répondit sèchement Raoul.

— En quoi donc?

— Un mari ne doit compte de ses affaires à sa femme qu'autant qu'il le veut bien, et quand il juge à propos de garder le silence, il n'est point convenable qu'elle l'interroge.

Jeanne regarda Raoul avec étonnement.

— Mon Dieu!... — murmura-t-elle, — vous ne me parliez point ainsi il y a quelques jours!...

— C'est que, — répliqua M. de la Tremblaye, — il y a quelques jours, vous ne me tourmentiez point par votre curiosité importune!...

— Je vous tourmente donc!... — s'écria la jeune femme.



Avait-elle le droit de lire ce qui ne lui était évidemment point destiné? (P. 155.)

— Oui, et plus que je ne saurais le dire! — répliqua brusquement Raoul.

Jeanne ne répondit point.

Elle cacha sa tête dans ses mains et se mit à pleurer silencieusement.

Combien lui parurent amères ces larmes, les premières que l'homme qu'elle aimait eût fait couler de ses yeux!

Raoul se promena à grands pas dans la chambre.

Au bout d'un instant il regarda Jeanne.

Quand il vit les perles liquides qui ruisselaient sur les joues bien vite décolorées de la jeune femme, il fut pris d'un vif mouvement de repentir, et il se reprocha la brutalité si peu motivée de ses paroles.

Du regret de la faute au désir de la réparer il n'y avait qu'un pas.

Raoul mit un genou en terre devant Jeanne et lui fit une douce violence pour s'emparer de l'une de ses mains, tout en lui disant d'une voix tendre :

— Chère enfant, je vous ai fait de la peine sans le vouloir. Au nom du ciel, pardonnez-le-moi! car moi je ne me le pardonnerai pas!...

Jeanne leva la tête.

Une nuance d'un rose pâle était revenue à ses joues, elle souriait à travers ses larmes, comme on voit un rayon du soleil d'été étinceler à travers les dernières vapeurs d'une averse.

— Vous dites que vous m'avez fait de la peine, mon ami, — répondit-elle, — je vous assure que je ne m'en souviens pas...

— Ah! — s'écria Raoul, — vous êtes plus belle que les anges et vous êtes aussi bonne que le bon Dieu lui-même!...

— Puis, appuyant la jeune femme contre son cœur, il recueillit avec ses lèvres les dernières traces de larmes qui brillaient sur son frais visage.

— Maintenant que la paix est faite, — reprit Jeanne avec un nouveau sourire, — je veux, dussiez-vous encore m'appeler fille d'Ève, vous répéter ma question de tout à l'heure : Pourquoi, mon Raoul, ne portez-vous pas aujourd'hui vos vêtements habituels? pourquoi le brillant gentilhomme s'est-il vêtu, comme vous l'avez fait, d'une aussi bourgeoise enveloppe?

— C'est bien simple, répondit Raoul qui avait eu le temps de bâtir une fable, je vous ai déjà dit, chère enfant, que je m'étais follement compromis dans des intrigues politiques et que ma sûreté était menacée...

— Oui, vous m'avez dit cela.

— Je n'ai nulle envie, vous le comprenez, de goûter pendant quelques semaines l'hospitalité de la Bastille, et la séparation forcée qui résulterait d'un emprisonnement ne vous sourirait pas plus qu'à moi, j'imagine.

— Grand Dieu! — s'écria Jeanne, — je le crois bien!...

— Aujourd'hui, — continua Raoul, — j'étais forcé de me montrer pour affaire dans un endroit public, la prudence me dictait quelques précautions, et je ne trouvai rien de mieux que de revêtir un costume dont la simplicité ne pût attirer l'attention...

— Vous avez eu cent fois raison! — répondit la jeune femme. — Mais pourquoi ne m'avoir pas dit cela tout de suite?

— Ah! — fit Raoul, — je craignais de vous inquiéter en parlant du petit danger qui me menaçait.

— Ne savez-vous pas, — continua Jeanne, — que je préférerais toutes les inquiétudes du monde à l'insupportable idée d'avoir perdu votre cœur?

— Ma bien-aimée Jeanne, ma femme chérie, — répondit le chevalier avec ardeur, — mon cœur est bien à vous, tout à vous, et ne cessera jamais de vous appartenir...

La réconciliation, on le voit, était complète, et l'entretien continua sur ce ton bucolique.

Raoul avait rendez-vous dans la soirée avec le marquis de Thianges.

Il laissa Jeanne au salon et passa dans la chambre à coucher afin d'aller reprendre des vêtements conformes à son rang.

A peine venait-il de sortir, que Jeanne aperçut un papier assez volumineux, tombé sur le tapis à la place qu'avait occupée son mari.

Sans aucun doute ce papier s'était échappé de la poche de Raoul.

Elle se baissa et le ramassa, puis elle fit un mouvement pour l'ouvrir et y jeter les yeux. Un scrupule l'arrêta.

Avait-elle le droit de lire ce qui ne lui était évidemment point destiné, et Raoul ne pourrait-il point l'accuser d'indiscrétion, et, cette fois, avec quelque fondement?

Jeanne fit un pas vers la chambre à coucher, afin d'aller reporter à son mari le papier tentateur.

Mais un pressentiment la retint.

Elle se dit qu'après tout la curiosité d'une femme à l'endroit des secrets de son mari était une curiosité légitime, et, cédant volontiers à l'empire de ce raisonnement, vrai ou faux, elle déploya vivement le manuscrit et en lut la première ligne.

Cette première ligne était celle-ci :

« Rapport présenté à M. le chevalier Raoul de la Tremblaye, au sujet d'une personne disant se nommer Antonia Verdi. »

— Une femme! — s'écria Jeanne mordue au cœur par un soupçon jaloux, — il s'agit d'une femme!

Et elle dévora le rapport tout entier.

A mesure qu'elle avançait dans sa lecture, son esprit, fasciné par les lueurs trompeuses que répand sur tous les objets la torche de la jalousie, lui persuadait qu'elle était victime d'une abominable trahison conjugale.

Au bout de trois semaines de mariage!... Il y avait de quoi en perdre la tête. Jeanne la perdit.

Elle se figura qu'elle voyait clair dans la trame ourdie par Raoul.

Évidemment cette femme, cette aventurière, cette Antonia Verdi que M. de la Tremblaye faisait espionner, il l'aimait.

Évidemment il ne prenait que pour se rapprocher de cette femme le costume d'emprunt dont il n'avait pas même songé à se débarrasser pour revenir sous le toit conjugal.

Évidemment, enfin, la colère qu'il avait manifestée lors des premières questions de Jeanne, devait servir à dissimuler le trouble naturel du coupable surpris presque en flagrant délit.

Son malheur lui apparaissait complet, lumineux, irréparable.

Elle était trompée! elle n'était plus aimée!

Jeanne voulut courir à Raoul et l'accabler de reproches que méritait son indignité.

Elle rouvrit la porte du salon, mais ne put en franchir le seuil.

Le coup qu'elle venait de recevoir avait été trop violent, le sang reflua de son cœur à sa tête, et elle tomba presque inanimée sur le tapis.

Au bout d'une minute, il lui revint un peu de force.

Elle put se relever et gagner le divan circulaire sur lequel elle s'étendit.

Là, il lui sembla qu'elle allait mourir.

Des bruits étranges emplissaient ses oreilles, la chambre lui paraissait tourner rapidement sous ses yeux.

A cette espèce d'hallucination succéda une crise nerveuse qui tordit les membres délicats de la pauvre Jeanne.

Pour étouffer les cris inarticulés que lui arrachait la douleur, elle mordait d'une façon convulsive les oreillers du divan.

Tout cela ne dura guère plus de quatre ou cinq minutes.

A cette crise succédèrent un torrent de larmes et une prostration presque complète.

Au moment où Raoul rentra dans le salon, l'anéantissement de Jeanne était tel qu'on aurait pu la croire évanouie.

XXX

RAOUL ET JEANNE

M. de la Tremblaye courut à la jeune femme aussitôt qu'il s'aperçut de son état, et il s'écria avec une émotion et une inquiétude qui n'étaient point jouées :

— Qu'avez-vous?... mon Dieu ! qu'avez-vous?

Jeanne, en entendant la voix de son mari, sentit que les forces lui revenaient comme par magie, et, avec les forces, le sentiment de la douleur un moment assoupie.

Elle se souleva du divan sur lequel elle était étendue, et elle se tint debout devant Raoul, les lèvres tremblantes et le regard baissé.

Le chevalier répéta sa question.

— Vous me demandez ce que j'ai, Raoul ! — murmura-t-elle avec une déchirante amertume.

— Oui, — répondit M. de la Tremblaye, — je vous le demande, chère Jeanne.

Jeanne releva les yeux, et un éclair brilla dans ses prunelles...

Elle ouvrit la bouche pour pousser un cri d'indignation.

Mais cet éclair s'éteignit soudain, la bouche resta muette, et, après un instant de silence, Jeanne répondit :

— Rien... rien... je n'ai rien...

— Comment, rien?... Et vos yeux sont rouges, votre visage est décomposé!... Vous semblez me regarder avec haine et avec colère... Que vous ai-je donc fait?... Ma conscience ne me reproche rien.

Pendant un instant, l'idée était venue à Jeanne d'éviter une explication immédiate.

Mais elle ne se sentit pas le courage de vivre pendant quelques heures ainsi écrasée sous le poids de sa légitime indignation. Elle voulut décharger son cœur, et elle dit d'une voix lente et mal articulée, brisée par l'angoisse et mouillée en quelque sorte par les larmes :

— O Raoul! pourquoi, quand vous êtes arrivé mourant dans la maison de ma mère, avoir fait naître dans mon cœur de la pitié, puis de l'amour?... Pourquoi m'avoir dit de douces et menteuses paroles... m'avoir fait de tendres promesses que vous ne vouliez pas tenir? Pourquoi surtout m'avoir donné ce nom de votre femme, que j'étais si fière de

porter et qui ne me préparait, je le vois bien maintenant, que les plus déchirants chagrins, que les plus mortelles douleurs!

Jeanne s'arrêta.

Raoul profita de cet instant de silence pour s'écrier :

— Je ne sais si je dors ou si je veille!... les paroles que je vous entends prononcer me rendent fou!... Je vous le demande au nom du ciel, expliquez-moi du moins les motifs qui vous poussent à me parler ainsi!

— Vous ne les devinez donc pas, ces motifs?

— Non, je vous le jure!

Jeanne secoua tristement la tête.

— Raoul, — murmura-t-elle, — ce que vous me dites là est un mensonge; ne vous avilissez donc pas plus longtemps, car, vous le voyez bien, je sais tout!

Raoul se prit à trembler.

Jeanne avait-elle surpris le secret de sa vie?

Jeanne savait-elle qu'il était déjà marié, et que, par conséquent, leur union n'avait pu être qu'une comédie sacrilège?

Mais le marquis de Thianges, seul, possédait ce secret, et Jeanne n'avait point vu le marquis.

Raoul se rassura bien vite.

— Chère enfant, — dit-il, — vos reproches me désespèrent, mais je vous répète que je ne les comprends pas, que je ne peux pas les comprendre... Encore une fois, qu'avez-vous?... Quelles que soient vos accusations, je suis certain de pouvoir y répondre et me justifier...

— Ainsi, vous voulez que je parle?...

— Oui, je vous en supplie.

Jeanne fit sur elle-même un effort surhumain.

Elle appuya la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements impétueux, et elle demanda d'une voix presque calme :

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que vous vous étiez compromis dans une intrigue politique, et que votre liberté était menacée?...

— Oui, — répondit Raoul.

Jeanne continua :

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que votre déguisement de ce matin avait pour but de pouvoir passer inaperçu dans un lieu public où vous étiez obligé de vous rendre?...

— Oui, répondit M. de la Tremblaye pour la seconde fois.

— Eh bien! — demanda Jeanne, — pourquoi m'avez-vous dit cela?...

— Mais, — fit Raoul, — je vous ai dit cela, parce que c'était la vérité...

— Non! — s'écria Jeanne, — non, Raoul, ce n'était pas la vérité; car la vérité, la voici : Vous me trompez! vous aimez une autre femme, et ne cherchez pas à le nier, car je sais le nom de cette femme et je sais aussi sa demeure...

— Ma chère Jeanne, — interrompit Raoul, — il faut, je le répète, que je sois fou ou que vous soyez folle!

Jeanne sourit avec ironie.

Elle présenta à Raoul le rapport que, depuis un instant, elle broyait entre ses mains, et elle lui dit :

— Tenez, et, si vous le pouvez, soutenez encore que vous n'aimez pas cette Antonia Verdi, qu'espionnent vos agents et que le régent protège!... Soutenez aussi que ce n'est pas pour aller la rejoindre que vous vous déguisez!... Soutenez cela, Raoul, afin que votre impudence égale votre trahison!...

Raoul resta abasourdi sous le coup de cette accusation inattendue.

Sa position était difficile.

Nous connaissons son innocence, du moins à l'endroit d'une infidélité, et cependant il lui était plus impossible peut-être de se justifier que s'il eût été réellement coupable.

Pour arriver à cette justification, il eût fallu mettre Jeanne au fait de ses antécédents, de sa position à la cour du Palais-Royal et des motifs qui l'avaient poussé à faire espionner Antonia.

Or, c'est justement cette révélation qu'il ne pouvait ni ne voulait faire.

D'ailleurs, l'eût-il entreprise, que Jeanne ne lui aurait pas laissé le temps de l'achever, car, à peine eut-il prononcé ces mots : « Jeanne, ma chère Jeanne, écoutez-moi, je vous en conjure!... » qu'elle l'interrompit en lui disant, avec un calme d'autant plus effrayant qu'il cachait, à coup sûr, une tempête intérieure, tempête qui se décela dans l'intonation des dernières paroles :

— Je ne veux rien écouter, Raoul, je ne veux rien entendre! Vous allez mentir encore, comme hier, comme tout à l'heure, comme toujours, et je ne vous croirais pas... Gardez donc ces tromperies et ces impostures pour celles qui s'en rendront dupes! Moi, grâce à Dieu, je ne le suis plus! Allez rejoindre cette Antonia qui vous attend sans doute!... Allez, ce n'est pas moi qui songe à vous retarder!

Et Jeanne, après avoir ainsi parlé, courut s'enfermer dans la chambre à coucher, où elle se barricada en entassant contre la porte tous les

meubles que la force nerveuse, fille de la colère, lui permit de transporter jusque-là.

Raoul essaya d'entrer en pourparler au travers de cette porte.

Jeanne ne daigna pas lui répondre un seul mot.

Prières, menaces, tout fut inutile.

M. de la Tremblaye se dit que peut-être Jeanne s'était évanouie.

Il appuya son épaule contre le panneau mince et frêle, et se mit en devoir de le faire sauter en dedans.

La voix de la jeune femme s'éleva dès les premiers craquements de la porte.

Cette voix était saccadée par une effrayante émotion.

Elle prononça distinctement ces mots :

— Je viens de prendre, au trophée d'armes de la muraille, un poignard que je tiens à la main. Je vous jure devant Dieu, Raoul, qu'au moment où tombera ce panneau, je m'enfoncerai le poignard dans la poitrine!

Raoul eut peur.

Il connaissait assez sa femme pour être certain que ce qu'elle disait, elle le ferait.

Il s'éloigna vivement de la porte qu'il ébranlait déjà, et il pensa que le seul parti à prendre était de laisser à la solitude le soin de calmer l'irritation de Jeanne.

Il avait, nous le répétons, un rendez-vous avec le marquis, et ce rendez-vous ne pouvait se remettre.

Il quitta donc la rue du Cherche-Midi et se dirigea vers l'hôtel de Thianges tout en se répétant :

— Oh! jalousie!... jalousie fatale!... que de maux tu causes en ce monde!...

Quand il rentra pour l'heure du souper, l'impression causée par la scène que nous venons de raconter s'était quelque peu effacée de son esprit.

Il espérait trouver Jeanne rassérénée, et, sinon souriante, du moins disposée à se laisser convaincre de la fausseté de ses soupçons.

La jeune femme n'était point au salon.

Il gagna la chambre à coucher et frappa.

Personne ne répondit.

Il tourna le bouton de la serrure. La porte s'ouvrit.

— Jeanne, — dit-il, — chère Jeanne, où êtes-vous?

L'écho de ses paroles s'étouffa sans réponse.

Raoul alla à la salle à manger et en revint avec de la lumière.



En ce moment passèrent deux porteurs dandinant leur chaise vide. (P. 165.)

La chambre à coucher était vide.

Il interrogea Jacques et Honorine.

— Où est madame? — lui demanda-t-il.

Ni l'un ni l'autre ne l'avaient vue.

Une pensée terrible vint alors à l'esprit de Raoul.

Il courut visiter la porte secrète qui conduisait à la cour de la maison voisine et dont Jeanne, plus d'une fois, lui avait vu presser le ressort. Cette porte était restée entr'ouverte.

Le doute n'était plus possible : Jeanne avait disparu.

XXXI

LA CHAISE A PORTEURS

Voici ce qui s'était passé.

Jeanne, en entendant s'affaiblir le bruit des pas de Raoul qui s'éloignait, douta d'abord que ce départ fût réel.

Mais l'absence prolongée de tout bruit l'ayant convaincue que son mari avait en effet quitté la maison, elle laissa tomber à ses pieds l'arme que, pendant un instant, elle avait tournée contre elle-même.

Puis elle chercha à mettre un peu d'ordre dans les pensées qui brûlaient son cerveau en y tourbillonnant comme des paillettes de feu...

Dans cette sorte d'incendie de ses illusions, dans cette tourmente enflammée où se consumaient les croyances, les espérances, les bonheurs de la jeune femme, étincelaient d'un fatal éclat, comme deux foyers d'incendie, un nom et une adresse:

Le nom d'Antonia Verdi.

L'adresse de la rue Jussienne.

De toutes les passions qui fondent le cœur humain dans leur implacable creuset, la jalousie est celle qui sait le mieux donner un corps, aux fantômes qu'elle a créés.

Ainsi, dans l'esprit de Jeanne, la trahison de Raoul était un fait prouvé, incontestable, et au sujet duquel l'ombre d'un doute ne pouvait pas même s'élever.

Au bout d'un instant, elle arriva à se persuader à elle-même que son mari ne l'avait quittée que pour aller retrouver sa rivale, et qu'à ce moment tous les deux, dans les bras l'un de l'autre, riaient ensemble de sa vaine et dévorante jalousie.

La pauvre tête de Jeanne ne put supporter cette idée horrible.

Une sorte de délire s'empara d'elle et la subjugua.

Elle se sentit animée d'une force surnaturelle, et elle s'écria :

— Moi aussi, j'irai chez cette femme !...

De la pensée à l'exécution, il n'y a pas loin.

Jeanne, sans même prendre le temps d'échanger sa robe de chambre contre un autre vêtement, jeta sur ses épaules un mantelet de satin noir dont le large capuchon pouvait, en se rabattant, cacher entièrement son visage.

Elle ouvrit le tiroir du meuble où Raoul puisait de l'or à pleines mains et y prit deux ou trois louis.

Ensuite, elle ôta un à un les différents objets qu'elle avait entassés devant la porte de la chambre ; elle ouvrit cette porte et elle entra dans la salle à manger.

La première pensée de Jeanne fut de s'engager dans le couloir secret qui conduisait à la chambre des Mages ; mais elle réfléchit qu'elle courait risque, en traversant l'appartement tout entier, de rencontrer Honorine ou Jacques, et que d'ailleurs il faudrait, en descendant l'escalier de l'hôtellerie, s'exposer à la curiosité des voyageurs et de Samuel lui-même, qui pourrait la reconnaître.

En même temps, elle se souvint de l'issue cachée pratiquée dans l'un des panneaux de la salle à manger.

Elle chercha le ressort, et le découvrit sans peine.

Le panneau céda, et Jeanne se trouva sur le carré du grand escalier de la maison voisine.

Elle descendit rapidement cet escalier, sans s'inquiéter de refermer le panneau, elle traversa cette vaste cour dans laquelle, le jour de son mariage, elle avait été attendue par le beau carrosse bleu et or aux chevaux blancs ferrés d'argent.

Les souvenirs de ce jour de bonheur arrachèrent une larme à ses yeux et un soupir à sa poitrine.

Elle franchit le seuil de la porte cochère et elle se trouva dans la rue.

Là, commença pour Jeanne un embarras à la pensée duquel son esprit ne s'était pas arrêté un seul instant.

Elle savait bien que l'hôtel de Lyon était situé rue de la Jussienne, mais où se trouvait cette rue? Voilà ce qu'elle ignorait.

Jeanne, nous l'avons déjà dit, ne connaissait point Paris. Elle avait quitté la grande ville dès sa première enfance, elle y était revenue avec Raoul, mais pour ne sortir de chez elle que très rarement et en voiture.

Ce soir-là elle se trouvait toute seule et sur le pavé fangeux.

La nuit tombait.

Les passants et les voitures se croisaient autour d'elle avec un bruit assourdissant et une confusion inextricable.

Elle eut peur et se mit à courir en longeant les murailles, tout éperdue et ne sachant plus où elle allait.

Au bout de quelques minutes, le cœur lui manqua et ses jambes refusèrent de la porter plus loin.

Elle se trouvait en ce moment au bout de la rue du Vieux-Colombier, à l'entrée du carrefour de la Croix-Rouge.

Jeanne serait tombée si elle ne s'était adossée pendant un instant à la porte d'une allée.

Elle songea à retourner sur ses pas, mais elle ne savait plus par quel chemin elle avait passé, et il lui paraissait impossible de retrouver la porte par laquelle elle venait de sortir.

Elle résolut donc de continuer son chemin et elle regarda autour d'elle avec un embarras manifeste, car elle souhaitait s'adresser à quelqu'un pour être renseignée sur la direction à prendre, et elle se sentait retenue par une insurmontable timidité.

En ce moment passèrent tout auprès d'elle deux porteurs, dandinant leur chaise vide sur les longs bâtons qui la soutenaient.

L'un d'eux aperçut Jeanne, et, avec l'instinct qu'ont de nos jours les cochers de régie, il crut deviner en elle une bourgeoise timorée allant en bonne fortune.

Il s'arrêta donc et il lui cria :

— Eh ! ma petite dame, vous faut-il une chaise... une bonne et belle chaise toute neuve, qui vous mènera comme le vent partout où vous voudrez aller ?... Allons, ma petite dame, décidez-vous vite et ne mouillez pas plus longtemps vos jolis pieds sur ce vilain pavé crotté !...

Jeanne se dit que la Providence venait visiblement à son aide.

Elle fit signe aux porteurs qu'elle acceptait leur offre, et ils vinrent aussitôt se ranger au plus près de la muraille, de façon à ce qu'elle pût commodément s'installer dans la chaise.

Ensuite l'un des porteurs referma la portière, et mettant son bonnet à la main, il demanda :

— Où allons-nous, ma petite dame?

— Rue de la Jussienne, hôtel de Lyon, — répondit la jeune femme.

— Suffit, nous filons au pas de course... Vous n'êtes pas bien lourde, et le jarret est bon...

La chaise fut soulevée en même temps, et Jeanne se sentit emportée par un mouvement rapide et uniforme.

Le balancement monotone de ce genre de locomotion amena chez Jeanne une sorte de torpeur.

Son corps s'engourdit en même temps que sa pensée, et elle se trouvait plongée dans cet état indéfinissable qui n'est ni la veille ni le sommeil, au moment où la chaise s'arrêta et où un des porteurs vint lui dire :

— Nous sommes arrivés, ma petite dame.

Jeanne descendit.

— Tenez, — dit-elle au porteur en lui tendant une pièce d'or, voilà pour vous, mon ami.

Le porteur crut d'abord qu'il venait de recevoir une livre, mais quand à la clarté des lanternes de la chaise il eut aperçu les fauves reflets de l'or, il se confondit en remerciements et finit par demander :

— Est-ce que Votre Seigneurie ne nous garde pas?

— Si, — répondit Jeanne, — attendez-moi là où vous êtes, je vous reprendrai dans un instant.

Et elle entra dans l'hôtel.

— Vois-tu, — dit alors le premier porteur à son compagnon, — je parierais que c'est une grande dame qui fait son mari... ce que tu sais bien...

— Oui, — répondit le second, — et j'imagine même que ce doit être une princesse, courant le guilledou incognito.

— Dans tous les cas, vive le sort qui nous envoie pareille aubaine!

Et ils s'assirent paisiblement sur les bâtons de leur chaise.

Jeanne était entrée dans l'hôtel, avons-nous dit.

La loge du portier était au fond de la cour.

Il y avait, ce soir-là, réunion dans la loge.

Le cerbère de l'hôtel avait convié aux douceurs d'une collation quelques personnages de distinction, parmi lesquels se trouvait Jean Carré, le laquais d'Antonia.

On savourait d'épaisses pâtisseries arrosées de vin chaud sucré, et dont une forte dose de cannelle et de girofle relevait la saveur.

Jeanne frappa un coup timide contre l'un des carreaux de la loge.

Le portier, qui buvait en ce moment, voulut tourner la tête.

Il avala de travers et s'étrangla abominablement, ce qui, pendant deux ou trois minutes, le fit tousser à rendre l'âme.

Cette crise passée, il ouvrit le carreau, et demanda d'un ton de dogue enrhumé :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— C'est bien ici, n'est-ce pas, — demanda Jeanne, — que demeure la signora Antonia Verdi?

— Oui, — répondit le portier.

— Je désire la voir.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle est sortie.

— Est-ce bien vrai, cela, monsieur?

— Quand je dis quelque chose de mes locataires, — grommela le portier, — il serait beau qu'on ne me crût pas!...

Et il fit le geste de refermer le carreau.

Mais Jeanne l'arrêta.

— Savez-vous à quelle heure rentrera cette dame?...

— Non. Mes locataires ne me rendent point de comptes!...

— Il faut cependant que je la voie!... — murmura Jeanne, — il le faut!...

— Eh bien, revenez, — fit le portier.

Et il alla reprendre sa place et son verre de vin chaud.

— J'attendrai, — se dit Jeanne, — j'attendrai dans la rue...

Et elle traversa la cour pour gagner la porte de sortie.

Au moment où elle allait atteindre cette porte, un grand mouvement et un grand bruit se faisaient au dehors, et l'on entendait piaffer les chevaux d'un carrosse qui venait de s'arrêter devant l'hôtel.

XXXII

LE GENTILHOMME

En même temps parurent deux laquais, de ceux qu'on appelait des *grisons*, sans doute à cause de la couleur sombre et uniforme de leurs livrées.

Ils précédaient, en portant des torches, une jeune femme entièrement vêtue de noir, et dont le visage disparaissait sous les dentelles de ses coiffes.

Cette jeune femme s'appuyait sur le bras d'un cavalier de haute taille, qui marchait d'un air insolent, en faisant à chaque pas des écarts de poitrine.

— Vicomte, — disait la jeune femme, — je vous en prie, remontez en carrosse...

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît, ma toute belle?

— Vous allez vous fatiguer...

— Moi? allons donc!... Est-ce que je me fatigue jamais?

— Ce que vous faites là est imprudent! Me voici chez moi, laissez-moi monter seule.

— Non, de par tous les diables!... je veux vous accompagner jusqu'au bout, et je ne vous ferai pas grâce d'une marche.

— Songez donc, vicomte, combien vous devez être faible encore!..

Le vicomte étendit en avant son poignet droit et sembla le regarder avec un air de satisfaction.

Puis il reprit :

— Faible? quelle bonne plaisanterie!... je tuerais un bœuf d'un seul coup!...

— Cependant, votre blessure...

— Est parfaitement refermée ; cela m'a produit l'effet d'une saignée, et je ne m'en porte que mieux. Soyez donc sans inquiétude, ma chère Antonia.

Le cavalier de la jeune femme prononçait ce nom au moment où tous les deux ne se trouvaient guère qu'à trois ou quatre pas de Jeanne.

Cette dernière, pour parler au concierge de l'hôtellerie, avait baissé le capuchon de sa mante.

Son visage était à découvert..

Le cavalier de la femme vêtue de noir la regarda en passant, et un geste d'admiration lui échappa.

Mais, comme il ne pouvait quitter le bras de sa compagne, il poursuivit son chemin et traversa la cour avec elle tout en se retournant plus d'une fois.

Jeanne, grâce aux quelques mots qu'elle avait entendus, savait que la personne qui venait de rentrer était Antonia Verdi.

Elle attendit pendant un instant, puis elle s'approcha de la loge pour la seconde fois et frappa au carreau.

Jean Carré ne se trouvait plus parmi les convives du suisse; le retour d'Antonia l'avait appelé au premier étage.

— Qu'est-ce que vous voulez encore? — demanda d'un air de plus en plus bourru l'amphitryon, séparé, par cet appel intempestif, de son vin chaud bien-aimé.

— Cette dame qui vient de rentrer est la signora Antonia Verdi-n'est-ce-pas?... — demanda Jeanne.

— Oui.

— Je vous ai déjà dit que je désirais lui parler.

— Eh bien, parlez-lui : est-ce que je vous en empêche?

— Où loge-t-elle?



Je vous avais prédit, charmante tigresse, que la pruderie portait malheur. (P. 172.)

— Ici au-dessus, la première porte dans cet escalier.

Et le suisse, après avoir donné ce renseignement, retourna précipitamment s'asseoir.

Jeanne monta.

A moitié de la hauteur de l'escalier, à peu près, elle rencontra l'homme qu'Antonia nommait *vicomte*.

Il n'était plus précédé, mais suivi de ses deux laquais.

Au lieu de se ranger pour laisser passer Jeanne, ainsi que le devait faire tout homme de bonne compagnie, il lui barra le passage en lui disant :

— Mordieu, madame, puisque voilà la seconde fois que le hasard nous met sur le chemin l'un de l'autre, vous allez me payer, s'il vous plaît, l'impôt d'un baiser que me doivent toutes les jolies femmes, et comme vous êtes deux fois plus jolie qu'une autre, vous acquitterez cet impôt deux fois...

Et joignant le geste aux paroles, l'impertinent gentilhomme avança les deux mains pour emprisonner dans ses doigts, longs et gros, la taille fine et souple de Jeanne.

La jeune femme poussa un cri et se rejeta vivement en arrière pour échapper à l'insolente agression dont elle était l'objet.

Cette agression, du reste, ne se renouvela point.

Le gentilhomme se mit à rire.

— Ah! ah! — fit-il d'un air sardonique, — nous sommes aussi prude que cela! Tant pis, mordieu! tant pis, madame! la pruderie, voyez-vous bien, ne porte bonheur qu'aux laiderons... Soyez tranquille d'ailleurs et montez tout à votre aise; je cède la place à votre vertu!...

L'interlocuteur de Jeanne descendit en effet rapidement, et la jeune femme, pâle d'émotion et de frayeur, put arriver au premier étage.

Il n'y avait qu'une seule porte sur le palier.

Jeanne saisit d'une main tremblante le cordon de la sonnette et l'agita faiblement.

Jean Carré vint ouvrir.

Il reconnut la jeune femme et il lui dit :

— Ah! c'est vous, madame; j'ai prévenu ma maîtresse qu'on était venu déjà la demander, et elle m'a chargé de répondre, si on revenait, qu'elle ne recevrait personne ce soir...

— Allez lui dire, je vous prie, — murmura Jeanne, — que c'est Mme de la Tremblaye qui demande à lui parler...

— Je ne lui dirai rien du tout, — répondit le laquais, — attendu qu'elle vient de s'enfermer, et que, quand elle est enfermée, la maison brûlerait sans qu'il soit possible de parvenir jusqu'à elle... Je vous conseille de revenir...

Jeanne baissa la tête et retourna sur ses pas.

Elle éprouvait une sorte de joie de ce que sa démarche n'avait point amené de résultat.

Son exaltation fiévreuse était entièrement tombée, et elle s'avouait à

elle-même que si elle s'était trouvée, ainsi qu'elle le souhaitait, en présence d'Antonia Verdi, elle n'aurait su en quels termes lui parler.

La pensée d'une scène violente, en effet, ne pouvait même se présenter à l'esprit de Jeanne, et il répugnait à la fierté de son caractère de venir en suppliante demander à une autre femme de lui rendre le cœur de son mari.

Déjà elle avait descendu quelques marches, quand Jean Carré la rappela.

Elle tourna la tête.

— Faudra-t-il dire votre nom, — demanda-t-il, — et annoncer que vous reviendrez?

Jeanne réfléchit pendant un instant.

Puis elle répondit :

— C'est inutile, je ne reviendrai pas.

Elle acheva de descendre l'escalier et gagna lentement la rue.

Presque en face de la porte et à peu de distance de la chaise à porteurs stationnait un grand carrosse attelé de beaux chevaux noirs.

Un homme, assis dans ce carrosse, se penchait à la portière.

Il se rejeta en arrière au moment où il aperçut Jeanne.

La jeune femme remonta dans sa chaise.

— Où va madame? — demanda celui des porteurs qui prenait le plus volontiers la parole.

— Rue du Cherche-Midi, — répondit Jeanne; — vous m'arrêterez à l'hôtellerie du *Roi Salomon*.

La chaise se mit en mouvement.

Aussitôt le carrosse s'ébranla et marcha, au petit pas de ses chevaux, dans la même direction que la chaise.

Ils franchirent ainsi le pont Neuf, toujours à la suite l'un de l'autre, longèrent les quais et prirent la rue des Saints-Pères.

Un peu avant d'arriver à la place Taranne, les porteurs, pour couper au court, imaginèrent de s'engager dans la rue Saint-Guillaume.

Cette petite rue, peu fréquentée même en plein jour, était, à cette heure, absolument déserte.

Le carrosse s'arrêta, et le gentilhomme que nous avons déjà rencontré rue de la Jussienne s'élança sur le pavé.

Ce gentilhomme, escorté de ses deux laquais, mit l'épée à la main et courut après la chaise, qui n'avait guère qu'une vingtaine de pas d'avance.

En un instant il l'eut rejointe, et il cria aux porteurs de sa voix la plus formidable :

— Sauvez-vous d'ici, marauds, et lestement, ou bien vous êtes morts!...

Les porteurs ne se firent pas répéter deux fois cette menace, et prirent leurs jambes à leur cou, abandonnant la chaise au milieu de la rue.

C'est ce que voulait l'agresseur.

Il ouvrit la portière de la chaise, et il dit à Jeanne, que l'épouvante pétrifiait :

— Je vous avais prédit, charmante tigresse, que la pruderie portait malheur!...

XXXIII

LE DUEL.

Jeanne, étonnée d'abord lorsqu'elle avait senti le mouvement de sa chaise, s'arrêter brusquement, tressaillit d'épouvante quand la portière s'ouvrit et quand elle reconnut le visage et la voix de son insolent agresseur.

— Qui êtes-vous, monsieur? — s'écria-t-elle, — et que me voulez-vous?

— Qui je suis? — répondit l'inconnu; — je suis un gentilhomme fort épris de vos charmes, ma toute belle, et fort décidé à leur témoigner mon admiration... — Ce que je veux?... L'endroit me paraît mal choisi pour vous l'expliquer; aussi je m'abstiens; mais, soyez parfaitement tranquille, vous ne perdrez rien pour attendre!

L'inconnu, tout en parlant, prit la main de Jeanne et tira à lui cette main, afin de forcer la jeune femme à descendre de sa chaise.

Jeanne résista.

Elle se cramponna de tout son pouvoir à l'intérieur de la chaise, et elle murmura :

— Au nom du ciel, monsieur, laissez-moi!...

L'inconnu se mit à rire.

— Allons, — dit-il — ma chère petite, faites les choses de bonne grâce. Vous comprenez bien que si je l'avais voulu, je vous aurais déjà enlevée de cette chaise comme un enfant enlève une plume, mais je craindrais de froisser votre joli corps, et je mets dans mes procédés toutes sortes de ménagements et de délicatesses... Cependant, il faut en finir, et je vous en préviens, si cela n'est de plein gré, ce sera de force...

— Mais, monsieur, — s'écria Jeanne avec l'énergie du désespoir, — je suis une honnête femme!

— Comme ça se trouve, — je n'aime que celles-là!

— Je suis mariée...

— Tant mieux, cent fois! l'aventure en sera plus piquante!...

— J'aime mon mari...

— Quelle plaisanterie!

— Je l'aime, je vous jure, et de toute mon âme!...

— Quelle rareté!... — fit l'inconnu en ricanant.— Vous n'êtes pas une femme, vous êtes le phénix, et, plus que jamais, je bénis la chance qui vous a poussée sur mon chemin...

— Ainsi, vous êtes sans pitié?

— On n'a pitié que des malheureux, et je compte vous rendre heureuse!...

En ce moment on entendit un bruit de pas du côté de l'extrémité de la rue Saint-Guillaume.

L'inconnu tourna la tête avec inquiétude.

Puis il ajouta brutalement en reprenant le poignet de Jeanne :

— Voyons, dépêchons-nous!... Voulez-vous venir, oui ou non?...

— Non, — répondit Jeanne.

— Alors, — continua l'inconnu, — c'est moi seul que cela regarde.

Tout en parlant, il saisit la jeune femme dans ses bras, l'arracha avec violence de l'intérieur de la chaise, et l'emporta du côté du carrosse qui stationnait, nous le savons, dans la rue des Saints-Pères.

Les deux laquais couvraient sa retraite.

— Au secours!... au secours!... — criait Jeanne d'une voix étouffée.

Mais rien ne répondait à son appel, rien que le rire insolent et ironique de son ravisseur.

Jeanne se sentit perdue.

Elle recommanda son âme à Dieu et elle souhaita de mourir.

Les deux tiers de la rue étaient déjà franchis.

Les pas qu'on avait entendus à l'extrémité opposée s'étaient arrêtés soudainement.

L'inconnu aperçut tout à coup une grande figure debout en face de lui et lui barrant le passage.

— Place! — cria-t-il en marchant toujours.

La grande figure ne bougea pas.

— Place! — répéta l'inconnu en tirant son épée de la main droite, car le bras gauche lui suffisait pour contenir les mouvements de Jeanne, — faites-moi place, ou malheur à vous!...

— Que se passe-t-il donc ici? — demanda le nouveau venu d'une voix grave, — et pourquoi les cris de cette femme?...

— Encore une fois, — dit l'inconnu avec une colère menaçante, — mêlez-vous de vos affaires, et ne m'arrêtez, pas, ou sinon...

Et il fit deux pas en avant, l'épée haute.

Le nouveau venu ne tira pas la sienne, et croisa ses bras sur sa poitrine.

Jeanne, à qui la discussion ainsi commencée rendait un peu d'espoir, redoublait ses appels suppliants.

Le ravisseur s'arrêta, malgré lui, à quatre pas de cet homme qui le dominait par son calme imposant, et qui lui dit hautement et d'un ton de commandement suprême :

— Je vous ordonne de me dire quelle est cette jeune femme, et d'où vous viennent les droits que vous vous arrogez sur elle!

— Il n'en a point, — s'écria Jeanne, — il m'enlève par la violence, et je ne le connais pas!...

— Alors, — continua le personnage mystérieux, — alors je vous ordonne de laisser libre cette femme.

L'inconnu avait écouté les paroles qui précèdent avec un étonnement que nous ne saurions facilement décrire.

Il ne pouvait croire que qui ce fût dans le monde pût oser lui parler ainsi, et la stupeur avait, dans le premier moment, paralysé sa colère.

Mais, au bout d'une seconde, cette colère reprit tous ses droits.

Il bondit en avant, en poussant un rugissement sourd, de telle sorte que son visage se trouva à quelques pouces à peine de celui de son audacieux adversaire.

Tous deux se reconnurent.

Deux cris s'échappèrent à la fois de leur bouche et se croisèrent :

— Don Raymond!...

— Le vicomte d'Aubigny!...

Puis, à ces cris, succéda un instant de silence.

Chacun des gentilshommes avait fait un pas en arrière, et le commandeur mettait la main sur la garde de son épée.

— Nous avons un compte à régler ensemble, don Raymond, — fit le vicomte ; — je vous donne rendez-vous, demain, à dix heures du matin, derrière le cloître Saint-Benoît ; mais, ce soir, j'ai tout autre chose à faire. Laissez-moi donc passer, maintenant que vous me connaissez.

— Maintenant que je vous connais, vicomte d'Aubigny, — répondit le commandeur avec la même lenteur grave et solennelle, — je vous

ordonne de nouveau de rendre la liberté à cette femme, sinon je vais vous y contraindre.

— En vérité! — fit le vicomte avec ironie.

— Sur mon honneur! — répondit Don Raymond.

M. d'Aubigny s'approcha de ses laquais, il leur dit quelques mots tout bas et jeta Jeanne entre leurs bras.

Puis, tandis qu'ils faisaient volte-face et s'éloignaient rapidement emportant leur léger fardeau, il revint, l'épée à la main, prendre position vis-à-vis du commandeur.

— Sauvez-moi!... sauvez-moi! — cria Jeanne d'une voix défaillante; — au nom de votre mère, ne m'abandonnez pas!

Don Raymond fit un mouvement en avant.

Mais c'était au tour du vicomte de lui barrer le passage.

— Eh! bien — dit ce dernier en ricanant, — je croyais, fier défenseur des beautés opprimées, que vous alliez me contraindre à rendre la liberté à cette dame que mes gens enlèvent. Vous voyez bien que j'attends, et que vous ne me contraignez pas!...

— Lâche! — murmura le commandeur.

Et il croisa son épée avec celle du vicomte.

Des étincelles jaillirent des deux lames.

— Je croyais aussi que c'était aujourd'hui vendredi, — fit M. d'Aubigny, — et vous ne vous battiez pas ce jour-là!...

— Vendredi! c'est vendredi!... — répéta le commandeur avec une expression désolée.

Et la main qui tenait son arme retomba inerte à son côté.

— Vous allez me proposer, sans doute, de remettre la partie à demain, — poursuivit le vicomte. — Mais, vous m'avez appelé lâche tout à l'heure, et ces insultes-là doivent se laver sans retard, nous allons nous battre tout de suite, et je saurai vous y forcer!...

En même temps, il souffleta le commandeur du plat de son épée.

Don Raymond poussa un cri de rage.

Il releva son arme et fondit sur son adversaire.

— A la bonne heure! — fit M. d'Aubigny, — vous vous êtes donc décidé, à la fin!... Mieux vaut tard que jamais!... Parez-moi un peu cette botte!...

— Le vendredi!... le vendredi!... — murmurait sourdement le commandeur.

On n'entendait plus la voix de Jeanne dans le lointain que comme un murmure indistinct.

Cependant le combat continuait avec une impétuosité sans égale et un acharnement terrible.

Ce combat ne fut pas long.

Au bout d'une minute, l'épée de don Raymond traversa le cœur du vicomte, qui tomba raide mort, sans pousser un soupir.

La voix gémissante de Jeanne avait cessé de se faire entendre.

XXXIV

DON RAYMOND

Le premier mouvement du commandeur, après sa victoire, fut de se précipiter sur les traces de la jeune femme, qu'on venait d'enlever sous ses yeux.

Mais la réflexion l'arrêta.

Don Raymond se souvint de ce carrosse qui stationnait à l'entrée de la rue Saint-Guillaume.

Il se dit qu'à coup sûr cette voiture devait être celle du vicomte d'Aubigny, et qu'il était plus que probable que c'est à cette voiture qu'allaient revenir les laquais, après avoir tourné par la rue Saint-Dominique et la place Taranne.

En conséquence, au lieu de courir en avant, ainsi qu'il en avait d'abord eu l'idée, il retourna en arrière.

Ses conjonctures ne le trompaient point.

Au moment où il débouchait dans la rue des Saints-Pères, les deux laquais allaient atteindre le carrosse du vicomte, portant toujours dans leurs bras Jeanne, qui s'était évanouie d'épouvante.

A l'aspect du commandeur, tenant toujours à la main son épée ensanglantée, ils s'arrêtèrent saisis de frayeur.

— Laissez-là madame, — leur dit don Raymond, — et allez relever le corps de votre maître, que vous trouverez là-bas...

Les laquais s'empressèrent d'obéir.

Ils appuyèrent contre la muraille la jeune femme sans connaissance, que don Raymond s'empressa de soutenir, et ils s'enfoncèrent dans la rue Saint-Guillaume.

Ils revinrent au bout d'un instant, courbés sous le poids de leur fardeau funèbre.

Le vicomte était bien mort.

Sa tête et ses bras pendaient, flasques, inertes, ses yeux avaient



Au bruit des pas de M. de la Tremblaye, il releva la tête. (P. 182.)

tourné dans leur orbite, sa blessure béante laissait sur le pavé une longue trace de sang. Les laquais placèrent ce cadavre dans le carrosse, ils refermèrent la portière, et les chevaux partirent avec une allure lente et solennelle digne de l'attelage d'un corbillard.

Don Raymond se trouva dans la rue seul avec Jeanne, qui ne reprenait point connaissance.

— Que faire? — se demanda-t-il, — et où conduire cette pauvre femme?

La réponse à cette question ne se présentait point encore à son esprit, quand un incident inattendu vint l'arracher à ses réflexions.

Deux formes humaines semblèrent sortir lentement des ténèbres à quelques pas de lui, et s'avancèrent de son côté en gardant une attitude tout à la fois respectueuse et suppliante.

— Qui êtes-vous... et que voulez-vous?... — leur demanda don Raymond.

L'une des ombres prit la parole.

— Nous sommes, — reprit cette ombre, — nous sommes les porteurs de la chaise dans laquelle se trouvait, au moment de l'attaque, cette jeune dame que soutient Votre Seigneurie...

— Ah! — fit le commandeur; — et pourquoi donc ne l'avez-vous pas défendue?

— Le pouvions-nous?... Nous n'avions pas d'armes à opposer à l'épée qui nous menaçait, et d'ailleurs nous ne faisons nullement profession d'être braves...

— Enfin, — demanda don Raymond, — d'où venez-vous maintenant?

— Votre Seigneurie tient à le savoir?...

— Oui.

— Eh bien! nous nous étions cachés sous l'auvent d'une porte bâtarde. De là nous avons assisté au combat qui a eu lieu entre vous et l'homme qui nous avait attaqués... Aussitôt après votre victoire, nous avons suivi les deux laquais qui emportaient cette dame à laquelle nous nous intéressions sans savoir pourquoi. S'ils avaient essayé de résister, nous vous aurions prêté main forte contre eux, mais vous n'avez pas eu besoin de nous... Voilà la vérité la plus vraie, et Votre Seigneurie peu nous croire...

— C'est bien, — fit don Raymond. Maintenant, une question...

— Que Votre Seigneurie interroge.

— Où aviez-vous pris cette dame?

— Près d'ici, carrefour de la Croix-Rouge.

— Où l'avez-vous conduite?...

— Rue de la Jussienne, hôtel de Lyon.

— Et où la rameniez-vous?

— Rue du Cherche-Midi, hôtel du *Roi Salomon.*

— Savez-vous quel est son nom?

— Nous l'ignorons complètement. Nous l'avons vue aujourd'hui pour la première fois.

— Vous allez la conduire à l'adresse qui vous a été indiquée par elle-même, et je l'accompagnerai...

Le commandeur étendit Jeanne sur les coussins de la chaise, et les porteurs se mirent en mouvement.

Il marchait à côté d'eux.

Du haut de la rue des Saints-Pères à celle du Cherche-Midi, on sait que la distance n'est pas longue.

Au bout de quelques minutes, don Raymond et les porteurs arrivèrent en face de l'hôtellerie du *Roi Salomon*.

Le commandeur regarda dans la chaise.

Jeanne n'avait pas repris connaissance.

Don Raymond frappa à la porte.

— Je voudrais parler au maître de cette hôtellerie, — dit-il au valet qui vint ouvrir.

Ce dernier le mena à maître Samuel.

— Que puis-je faire pour le service de Votre Seigneurie?... — demanda le juif.

— Monsieur, — fit don Raymond, il y a à la porte une jeune femme évanouie, qui avait donné aux porteurs de sa chaise l'adresse de votre hôtel; venez voir, je vous prie, si vous la connaissez...

— Je vous suis, — répondit Samuel.

En effet, il prit un flambeau et s'achemina vers la porte avec le commandeur.

A peine eut-il jeté les yeux sur Jeanne qu'il donna incontinent tous les signes de la plus violente surprise; il joignit les mains, leva les yeux au ciel, balbutia quelques mots sans suite et finit par s'écrier.

— Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est Mme de la Tremblaye!... Est-ce possible?... est-ce possible?...

— Comment avez-vous dit?... — demanda vivement don Raymond.

Samuel répéta.

Le commandeur reprit :

— Ainsi, cette dame serait la femme du chevalier Raoul de la Tremblaye ?

— Positivement, — répondit le juif.

— Vous en êtes sûr?

— Comme de mon existence.

— Puis-je parler au chevalier?

— Sans doute, s'il est chez lui, ce dont je vais m'assurer à l'instant même...

— Il demeure donc ici ?...

— Quelquefois... il a dans ma maison un petit pied-à-terre.

Samuel fit mine de rentrer.

Don Raymond l'arrêta.

— Ne pensez-vous pas, — lui dit-il, — qu'il serait convenable de monter Mme de la Tremblaye dans son appartement?

— Oui, — dit Samuel, — nous le ferons dans un instant...

— Pourquoi pas tout de suite?

Samuel ne répondit pas, et disparut à l'intérieur

Don Raymond resta dans la rue auprès de la chaise à porteurs.

Au bout d'un instant Samuel revint, en compagnie de Jacques et d'Honorine. Quant à Raoul, désespéré de la fuite incompréhensible de Jeanne, il entreprenait dans Paris une recherche insensée, allant au hasard comme un fou.

Le commandeur et Jacques se reconnurent aussitôt.

Le valet affirma au gentilhomme que son maître ne tarderait guère à rentrer, et l'engagea vivement à attendre.

Le commandeur, avant de répondre, tira de son gousset une fort belle et fort grosse montre entourée de diamants magnifiques.

Il en regarda le cadran.

— Seulement dix heures!... — murmura-t-il, — j'ai le temps...

Puis il ajouta tout haut : — J'attendrai.

Samuel s'empara de lui aussitôt, et l'installa dans une pièce du rez-de-chaussée, tandis qu'Honorine et Jacques transportaient le corps de Jeanne à l'étage supérieur.

En face du commandeur, Samuel plaça une petite table de chêne aux pieds contournés. Il posa sur cette table un plateau d'argent supportant une grande carafe de cristal de Bohême, remplie d'un excellent vin de Xérès ; à côté de la carafe se trouvaient deux verres très hauts sur patte, et minces et légers comme de la mousseline. Samuel remplit un de ces verres.

— Monsieur le chevalier vous fera raison avec l'autre, — dit-il.

XXXV

RAOUL ET JEANNE

Une heure à peu près s'était écoulée. Jeanne venait de reprendre connaissance.

On sonna vivement à la porte de l'appartement. Jacques ouvrit et vit sur le seuil la figure bouleversée de son maître.

— Eh bien? — demanda ce dernier d'une voix haletante.

— Madame est revenue... — répondit Jacques.

— Le chevalier, sans faire une seule question, se dirigea vers la chambre à coucher, où il entra.

Il était très pâle, et ses sourcils contractés donnaient à son visage une expression sévère et presque farouche.

Jeanne ne l'avait jamais vu ainsi.

Elle se sentit frissonner.

Raoul s'approcha d'elle, lentement et sans prononcer une parole.

Il se tint debout au chevet du lit, toujours silencieux et attachant sur la jeune femme un regard fixe et perçant.

Jeanne fut la première à rompre ce silence qui pesait sur elle et lui serrait le cœur comme dans un étau.

Elle se souleva à moitié, et elle tendit la main à Raoul en balbutiant :

— Mon ami...

M. de la Tremblaye ne prit pas la main de sa femme.

— Jeanne, — dit-il d'une voix sèche, brève, et en quelque sorte métallique, — pourquoi êtes-vous sortie de ma maison ce soir, et d'où venez-vous?...

Jeanne baissa la tête sans répondre.

— D'où venez-vous?... — répéta Raoul.

Jeanne rassembla tout son courage.

— Écoutez-moi, mon ami, dit-elle, et ne vous irritez point contre moi... La jalousie m'avait rendue folle... je ne savais pas ce que je faisais.

— Enfin, — s'écria Raoul pour la troisième fois, me direz-vous d'où vous venez?...

Jeanne murmura :

— Je viens de chez cette femme...

— Quelle femme? — demanda vivement M. de la Tremblaye.

— Antonia Verdi...

— Antonia Verdi!... — répéta le chevalier avec stupeur. — Vous avez vu Antonia Verdi?

— Oui.

— Vous lui avez parlé?...

— Non.

— Expliquez-vous, Jeanne, expliquez-vous, au nom du ciel!...

La jeune femme s'efforça de mettre un peu d'ordre dans ses souvenirs, et elle entama le récit confus de tout ce qui s'était passé depuis le moment où elle s'était enfuie du logis de Raoul.

Quand elle eut raconté comment la consigne donnée par Antonia

avait rendu inutile la démarche tentée par elle, le front du chevalier se rasséréna quelque peu.

Mais il se couvrit, pour la seconde fois, de nuages sombres, quand il apprit la tentative d'enlèvement dont Jeanne avait failli se trouver victime.

Lorsque la jeune femme en vint à parler de ce mystérieux personnage qui était venu prendre sa défense contre son ravisseur, Raoul l'interrompit.

— Quel était cet homme? — lui demanda-t-il, — et qu'est-il devenu?

— Je l'ignore, — répondit Jeanne, — car je m'évanouissais au moment où commençait ce duel dont j'étais la cause.

— Qui vous a rapportée ici?...

— Je ne le sais pas non plus.

Raoul sortit de la chambre pour aller interroger Jacques.

En arrivant, le valet, qui l'attendait dans l'antichambre, lui avait dit que M[me] de la Tremblaye venait de rentrer, mais sans ajouter un seul détail, et Raoul, dans son impatience de revoir Jeanne, ne lui en avait pas demandé davantage.

Jacques lui raconta ce qu'il savait, et lui dit que le commandeur l'attendait à l'hôtellerie du *Roi Salomon*.

Raoul, sans perdre un instant, s'engagea dans le passage secret, traversa la chambre des Mages et courut rejoindre don Raymond.

Il le trouva les coudes appuyés sur la table, la tête cachée dans les deux mains, et plongé dans une sombre et profonde méditation.

Au bruit des pas de M. de la Tremblaye, il releva la tête.

Son regard était si sombre que Raoul en fut presque effrayé.

Cependant don Raymond se leva et vint au-devant du chevalier qui le serra dans ses bras avec effusion en s'écriant :

— Ah ! commandeur, que ne vous dois-je pas?

— Vous ne me devez rien, répondit le commandeur d'une voix grave. Vous aviez fait pour moi, il y a quelques jours, l'équivalent de ce que j'ai fait pour vous aujourd'hui. Service pour service, nous sommes quittes !...

— Vous me permettrez de ne point partager votre manière de voir et de conserver à votre endroit une profonde reconnaissance.

— Soit, je n'ai pas le droit de commander à vos sentiments; seulement je trouve cette reconnaissance mal placée. J'ai pris la défense d'une femme, quoi de plus simple? Vous en auriez agi de même à ma place, et d'ailleurs j'ignorais complètement que cette femme fût la vôtre. Parlons d'autre chose, je vous prie...

— Un mot encore, commandeur.

— Lequel?

— Apprenez-moi comment se sont passées les choses.

— De grand cœur, et cela sera fait en bien peu de mots. J'allais rentrer chez moi, j'entends des cris plaintifs, je vois un gentilhomme enlevant une jeune femme. J'ordonne à cet homme de discontinuer son rapt. Il refuse. Nous mettons l'épée à la main. Un duel s'ensuit, et je tue mon adversaire.

— Ah! — fit Raoul — vous l'avez tué?

— Mon Dieu, oui. Il n'y a là rien que de très simple, et même, j'y songe maintenant, je vous ai rendu un beaucoup plus grand service que je ne le croyais moi-même...

— Comment cela?

— Savez-vous quel était ce gentilhomme qui enlevait votre femme et auquel j'ai enfoncé trois pouces de lame dans le cœur.

— Non, — répondit Raoul.

— Eh bien! — poursuivit don Raymond — c'était votre mortel ennemi; c'était votre adversaire dans cet autre combat auquel j'ai presque servi de témoin, c'était le vicomte d'Aubigny!...

— Est-ce possible? — s'écria le chevalier avec surprise.

Puis il ajouta presque aussitôt :

— Ah! oui, vous m'avez rendu un immense service en me débarrassant du vicomte!...

Le commandeur qui, pendant un instant, avait semblé s'arracher à l'apparente préoccupation qui le dominait, retomba tout à coup sur son siège et parut céder de nouveau à l'empire d'une pensée fatale.

Raoul le regarda pendant un instant en silence.

Puis il s'approcha de lui et lui prit la main.

— Don Raymond... mon ami... — demanda-t-il, — qu'avez-vous?...

Le commandeur ne répondit pas.

Raoul renouvela sa question.

— Ce que j'ai?... — répéta don Raymond. — Vous me demandez ce que j'ai?

— Oui, et avec un intérêt bien vif et bien sincère, je vous jure.

— Eh bien! j'ai... faut-il vous l'avouer quand j'en rougis moi-même?... j'ai peur...

— Peur!... vous!... — s'écria Raoul.

— Oui, moi... et ce n'est pas des vivants, croyez-le bien, monsieur de la Tremblaye...

— De qui donc?... — demanda le chevalier, ne sachant si don Raymond parlait sérieusement.

— Des morts!... j'ai peur des morts!... Il n'y en avait qu'un! ils sont deux maintenant! répondit le commandeur d'une voix sombre.

— Que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas...

— J'avais juré!... j'ai manqué à mon serment!... Je me suis battu un vendredi!... Le sang versé crie contre moi.

Le commandeur, tandis qu'il parlait ainsi, semblait en proie à une sorte de délire fiévreux.

— Je n'ose vous interroger, — fit Raoul; — je me souviens qu'une fois déjà, mes questions à ce sujet sont restées sans réponse... Cependant, permettez-moi de vous le dire, mon dévouement pour vous n'a pas de bornes, et, quelquefois, on se soulage en versant un secret terrible dans le sein d'un ami.

Le commandeur passa à deux ou trois reprises sa main crispée sur son front brûlant.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent, mais ne laissèrent échapper aucun son.

Évidemment, son irrésolution était extrême.

— Vous avez raison, — dit-il enfin; — aussi bien mon secret m'étouffe et je veux en décharger mon âme. Vous allez tout savoir.

— Dites! — s'écria le chevalier, dont la curiosité était surexcitée profondément.

Don Raymond tira sa montre et en regarda les aiguilles.

— Onze heures dans un instant, — dit-il, — je ne sais si j'aurai le temps. Enfin, qu'importe! je vais commencer. Conduisez-moi chez vous, monsieur de la Tremblaye.

— Venez, — répondit Raoul.

Tous les deux sortirent de l'hôtellerie, car le chevalier ne voulait révéler à personne le secret de la chambre des Mages et des couloirs dérobés.

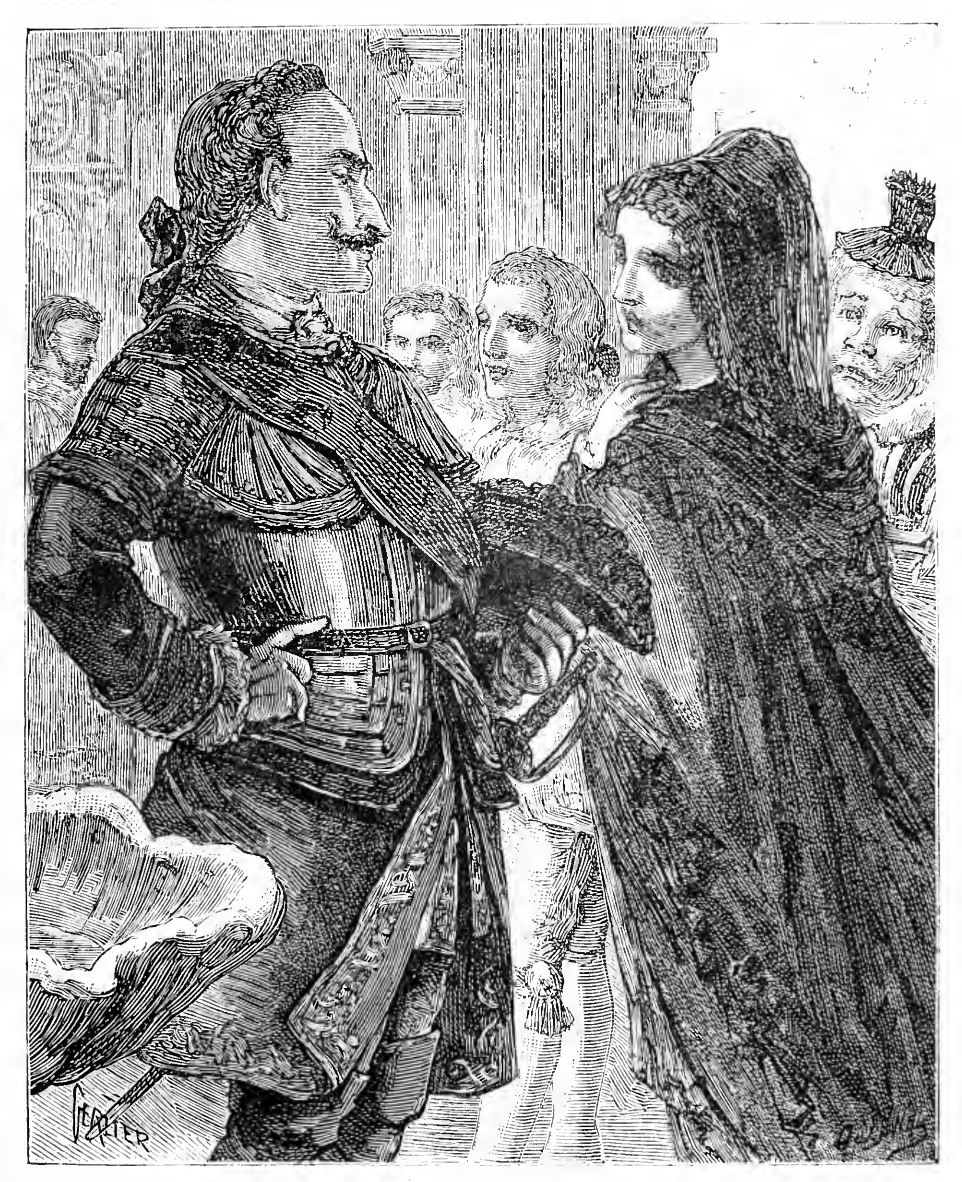
Ils gagnèrent donc la rue voisine, traversant la cour de la maison latérale, et Raoul introduisit son hôte par l'issue secrète pratiquée dans le panneau de la salle à manger.

Une lampe d'albâtre, suspendue au plafond, éclairait doucement le salon oriental.

C'est là que M. de la Tremblaye conduisit le commandeur.

— Avant d'entamer mon récit, — dit ce dernier, — je vais vous adresser une prière. Vous vous conformerez à ce que j'attends de vous, n'est-ce pas?...

— Je vous le promets, — fit Raoul.



Il aborda familièrement et impudemment ma maîtresse pour lui présenter de l'eau bénite. (P. 192.)

— Eh bien, — continua don Raymond, — si, dans une heure à peu près, vous me voyez tout à coup tomber à vos pieds, comme frappé de la foudre, vous ne vous épouvanterez point, vous me coucherez sur ce divan, vous vous agenouillerez auprès de moi et vous réciterez sur mon corps les sept psaumes de la pénitence. Les savez-vous par cœur?...

— Non, — répondit Raoul.

Le commandeur tira de sa poche un petit volume relié en chagrin noir et muni de fermoirs en argent.

Il le tendit à Raoul.

— Vous trouverez les psaumes dont il s'agit dans ce volume qui ne me quitte jamais, — dit-il. — N'oubliez pas votre promesse.

XXXVI

LES CHEVALIERS DE MALTE

« — Je n'étais pas encore sorti de l'enfance, — dit don Raymond à Raoul, — quand je suis entré dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem de Malte, ce qui veut dire que j'avais été reçu dès l'âge le plus tendre au nombre des pages de Son Altesse Éminentissime le grand maître, lequel se nommait don Blas de Perellos, prince de Calatayud.

« Parmi ses ancêtres du côté maternel, le prince comptait deux aïeules de la maison de Vasconcellos, ce qui me procura l'honneur de commander à vingt-cinq ans une galère de l'ordre.

« L'année suivante, le grand maître profita de son privilège de *donazione* pour me donner une très riche commanderie ; j'avais donc, comme vous le voyez, toutes les chances possibles d'arriver aux principales dignités de l'ordre ; mais comme il faut, pour y parvenir, avoir des cheveux blancs, et qu'en attendant je vivais à Malte dans l'oisiveté la plus profonde, je ne m'occupais qu'à me livrer à toutes sortes d'intrigues amoureuses.

« Sans doute, et je le vois bien à présent, ces amours illicites, que je traitais de péchés véniels avec une légèreté coupable, étaient des fautes graves ! Je m'estimerais heureux, cependant, de n'avoir jamais chargé ma conscience de fardeaux plus pesants : il m'eût été facile de racheter par l'expiation ces erreurs passagères, le repos de mes nuits n'aurait point été troublé à tout jamais peut-être, et la main de Dieu ne se serait point appesantie aussi lourdement sur moi.

« Mais hélas ! la fatalité en avait décidé autrement, ainsi que vous allez le voir par le triste récit que j'ai promis de vous faire.

« Il faut vous dire d'abord qu'il existe à Malte, comme partout, trois classes bien distinctes et parfaitement tranchées.

« Ces trois classes sont : la noblesse, la bourgeoisie et le peuple.

« La première caste se compose d'un petit nombre de familles nobles, originaires de Malte même, et auxquelles les statuts interdisent d'entrer dans l'ordre.

« Ces familles font profession de n'entretenir avec les chevaliers aucune sorte de rapports et de quelque nature qu'ils puissent être, ne reconnaissent comme ayant droit à la priorité sur eux que le grand maître, qui se trouve en réalité leur souverain, et quelques-uns des plus hauts dignitaires qui sont les ministres du prince.

« Je n'ai point à vous parler davantage de cette caste, non plus que de celle du peuple, car ni l'une ni l'autre ne jouent un rôle dans le drame étrange que vous allez apprendre, et j'en arrive à la classe moyenne, c'est-à-dire à celle de la bourgeoisie.

« Cette classe exerce dans l'île tous les emplois de l'administration civile et judicière.

« Elle relève directement des chevaliers, dont elle a le plus grand intérêt à se concilier la bienveillance et la protection.

« Les dames de cette classe se donnent entre elles la qualification d'*honorate*, et, sans contredit, elles la méritent par leur modestie, leur décence, et par leur conduite d'une régularité irréprochable en apparence.

« Je me sers à dessein de ces mots : *en apparence*, car la vérité est que les *honorate* sacrifient autant que d'autres, et plus que d'autres peut-être, aux humaines faiblesses; mais elles savent envelopper leurs amours d'un voile si épais, elles répandent autour d'elles un tel parfum de vertu et d'honnêteté que, grâce à cette hypocrisie machiavélique, on passe le plus souvent sans le savoir à côté d'une intrigue.

« Tout le monde y trouve son compte :

« Les femmes sont respectées, les maris contents, les amants satisfaits.

« Vous devinez bien, d'après ce que je viens de vous dire, que les *honorate* sont des femmes trop prodigieusement habiles pour n'avoir pas étudié d'une façon particulière le cœur humain sous toutes ses formes et sous tous ses aspects.

« Il est résulté de cette étude approfondie, dans l'esprit des *honorate*, que les chevaliers français étaient les plus aimables et les plus galants chevaliers du monde, mais aussi les plus indiscrets; qu'à peine vainqueurs, ils embouchaient la trompette pour annoncer à tout venant leur amoureux triomphe, et qu'une intrigue avec eux ne se pouvait entourer ni du mystère requis, ni des ténèbres désirables.

« Cette opinion des *honorate* était-elle bien ou mal fondée, voilà ce que je ne peux ni ne veux discuter, vous le comprenez; toujours est-il que les chevaliers français, accoutumés partout ailleurs aux succès les plus flatteurs et les plus brillants, se trouvaient réduits, à Malte, aux liaisons vénales et aux amours de bas étage.

« Les chevaliers allemands, au contraire, étaient les favoris des *honorate*, sans doute à cause de leur caractère calme et réfléchi, autant qu'à cause de leur douceur et des fraîches couleurs de leur teint.

« Les Espagnols n'avaient point trop à se plaindre non plus des rigueurs de ces dames, et je crois qu'ils devaient leurs bonnes fortunes à la juste renommée de leur dévouement en amour et à leur discrétion bien connue.

« Les chevaliers français n'étaient pas hommes à supporter patiemment et sans mot dire le dédain des *honorate*.

« Ils s'en vengeaient par les railleries les plus piquantes et par un persiflage continu. Ils cherchaient surtout à surprendre et à dévoiler les intrigues les mieux cachées de ces dames, et ils publiaient aussitôt les secrets qu'ils avaient surpris.

« Mais comme ils vivaient entre eux, ne frayant guère avec les Maltais et ne se donnant pas la peine d'apprendre l'italien, qui est la langue qu'on parle dans l'île, ce qu'ils disaient ne dépassait point un certain cercle fort restreint, et on ne s'en occupait guère.

« Cependant nous vivions avec calme et confiance dans la douce intimité des *honorate* qui voulaient bien nous accorder leurs bonnes grâces, quand arriva dans l'île, sur un vaisseau français, le commandeur Foulques de Foulquerre.

« Ce gentilhomme appartenait à l'ancienne maison des grands sénéchaux de Poitou, qu'on croit descendre des premiers comtes d'Angoulême.

« Il était venu jadis à Malte, d'abord pour y faire ses caravanes contre les Turcs ; ensuite pour y chercher un Milanais avec lequel il voulait absolument se couper la gorge ; enfin, pour y prêter serment d'obédience et pour y prononcer ses vœux.

« Lors de ce voyage, le commandeur de Foulquerre avait eu de terribles et sanglantes querelles. La sauvage âpreté de son caractère indomptable l'avait fait haïr et redouter de tout le monde.

« Cette fois, il venait à Malte pour y solliciter le généralat des galères, et, comme il n'avait pas loin de quarante ans, on espérait le trouver moins querelleur et moins provocant.

« La première fois que je vis Foulques de Foulquerre, sa vue produisit sur moi une impression étrange, une sorte de répulsion soudaine.

« Il avait un visage très caractérisé et tout empreint d'une énergie farouche.

« Une forêt de cheveux noirs, et tellement ondés qu'ils semblaient crépus, entourait son front haut et fier.

« Son nez long et mince, recourbé en forme de bec d'aigle, avait des

narines très mobiles et très dilatées, qui se gonflaient dans la colère.

« Ses sourcils noirs et touffus ombrageaient des yeux gris, fixes, perçants, et d'un éclat presque insoutenable.

« Des moustaches très longues et relevées en crocs pointus contribuaient à donner à cette figure un caractère martial et soldatesque, tempéré cependant par une distinction incontestable et en quelque sorte royale.

« Foulquerre était de haute taille, ses larges épaules semblaient de force, comme celles d'Atlas, à soutenir le monde. Il semblait beau quand il était revêtu de la longue tunique blanche coupée par la croix écarlate.

« Peut-être le commandeur était-il moins tapageur et moins agressif que par le passé, mais il était devenu hautain, impérieux; et, fier de sa haute naissance et de sa grande fortune, il prétendait à plus d'autorité que le grand maître lui-même.

« Foulques de Foulquerre, à peine installé à Malte, eut un état de maison princier : il tint table ouverte et défraya la plus grande partie des chevaliers français, qui ne sortaient guère de chez lui.

« Les chevaliers allemands et nous autres Espagnols, nous y allâmes rarement dès l'origine, et nous finîmes par ne plus y aller du tout, parce que la conversation roulait presque toujours sur les *honorate*, et que les traits acérés qu'on leur décochait nous blessaient d'autant plus vivement que nous ne pouvions prendre ostensiblement leur défense sans avouer par ce fait même que les insinuations des jeunes Français n'étaient que de belles et bonnes médisances.

« Je vous dirai, monsieur le chevalier, que le duel est proscrit à Malte et que des peines sévères sont édictées contre lui, à moins cependant que ce duel n'ait lieu dans la *strada Stretta*

« La *strada Stretta* est une rue ou plutôt une ruelle très longue, très étroite, sur laquelle ne s'ouvrent ni portes ni fenêtres.

« La largeur de cette ruelle semble avoir été calculée pour que deux hommes puissent se mettre en garde en face l'un de l'autre et croiser l'épée, mais sans reculer ni rompre.

« Les témoins des combattants, placés à chaque extrémité de la rue, empêchent les oisifs et les curieux de venir troubler les duellistes.

« Le but de cet usage est de diminuer autant que possible le nombre des duels... »

Raoul interrompit don Raymond.

— Je ne vous comprends pas, — lui dit-il ; — il me semble que l'usage dont vous me parlez doit, au contraire, en multiplier le nombre, puisqu'il leur accorde l'impunité la plus complète.

— Sans doute, — répondit le commandeur; — mais réfléchissez

qu'un chevalier qui ne veut ni en provoquer un autre, ni répondre à une provocation, est toujours libre de ne jamais traverser la *srada Stretta*, car si les préliminaires du duel et le duel lui-même se commençaient et s'exécutaient ailleurs, il est de notoriété publique qu'on ne pourrait le faire accepter comme une *rencontre* fortuite, et les combattants encourraient le châtiment prévu par les statuts de l'ordre.

« Il est défendu, du reste, sous peine de mort, de s'engager dans la *strada Stretta* avec des pistolets ou avec un poignard ; car alors le combat singulier dégénérerait facilement en assassinat.

« Le duel, vous le voyez, n'est donc nullement en faveur à Malte, mais il y jouit d'une sorte de tolérance inavouée ; on en parle avec un embarras honteux, comme d'un attentat contraire à la charité chrétienne, et malséant dans le chef-lieu d'un ordre *religieux et hospitalier*.

« Rien ne se pouvait donc voir de plus inconvenant et de plus déplacé que la conduite du commandeur qui, chaque jour, sortait de chez lui entouré d'une foule de jeunes *caravanistes* français, et ne manquait jamais de prendre la *strada Stretta* pour but de ses promenades quotidiennes.

« Là, il s'arrêtait, il montrait à ses compagnons tous les endroits de cette rue où il s'était battu ; il leur faisait de longs récits des sujets et des circonstances de ses duels, et il entrait dans d'interminables détails à propos des vaillants coups d'épée qu'il y avait donnés et reçus.

« Les jeunes chevaliers français étaient naturellement très susceptibles et très agressifs ; les promenades et les stations du commandeur eurent le mauvais effet de les rendre plus batailleurs encore et plus provocants que par le passé.

« Leurs allures devinrent insoutenables ; ils se cabraient au moindre mot, et leur main droite ne se séparait plus de la garde de leur épée.

« Comme cet esprit de dispute allait toujours en grandissant, les chevaliers espagnols redoublèrent de réserve et de gravité. Ce fut en vain. Les chevaliers français ne tenaient point de compte de notre modération, et leur humeur belliqueuse s'acharnait à ne nous laisser ni trêve ni repos.

« Un tel état de choses ne pouvait durer. Mes compatriotes se rassemblèrent chez moi, et nous délibérâmes sur les moyens à employer pour arrêter des éclats de pétulance et des écarts de légèreté qui devenaient tout à fait intolérables.

XXXVII

LE VENDREDI SAINT

« Il fut décidé dans ce conciliabule que je parlerais au commandeur de Foulquerre pour le prier de faire cesser des abus dont il était la cause. Je devais lui représenter tous les inconvénients de la conduite des jeunes Français, conduite dont lui seul pouvait arrêter les progrès, attendu la juste considération que lui méritaient son grand nom, sa fortune immense, sa haute valeur et l'incontestable influence dont il jouissait sur tous ceux de sa nation.

« Je comptais bien mettre dans cette explication toute la mesure et tous les égards possibles, mais je n'espérais guère, cependant, qu'elle pût se terminer autrement que par un duel.

« J'étais d'ailleurs enchanté d'avoir été choisi pour soutenir cette affaire d'honneur, et cela pour deux raisons :

« La première, c'est qu'elle intéressait d'une manière directe la dignité castillane;

« La seconde, c'est que, du premier moment où j'avais vu Foulques de Foulquerre, je m'étais senti dominé à son endroit par une singulière et naturelle antipathie, et que l'idée d'une rencontre sanglante avec lui me souriait comme une véritable partie de plaisir.

« Je remerciai mes compatriotes de la glorieuse confiance dont ils avaient bien voulu m'honorer, et je leur promis de ne point démériter de cette confiance.

« Nous étions en ce moment dans les premiers jours de la semaine sainte. Pleins de respect pour ce temps vénéré, nous convînmes que mon entrevue avec le commandeur serait retardée jusqu'après l'expiration de la quinzaine de Pâques.

« Mais, quoique je n'en aie jamais eu la preuve, il est évident pour moi que Foulques eut indirectement connaissance de ce qui s'était passé chez moi et de la résolution qui y avait été formée, et qu'il résolut de prendre l'initiative et de nous prévenir en me cherchant querelle.

« Le vendredi saint arriva.

« L'usage espagnol est, si l'on s'intéresse à une femme, de la suivre ce jour-là d'église en église, à chacune de ses stations, et de se trouver

auprès du bénitier afin de lui présenter de l'eau bénite au moment de son entrée et celui de sa sortie.

« Je ne doute point que la jalousie, innée dans tous les cœurs espagnols, n'ait dicté cet usage, qui n'a d'autre but que d'empêcher quelque hardi cavalier de profiter de votre absence et de l'occasion pour faire connaissance avec la dame de vos pensées et vous supplanter si faire se peut. Toujours est-il que, ce jour-là, je m'étais attaché aux pas d'une jeune et belle femme que j'aimais, et à laquelle les liens d'une tendre liaison m'unissaient depuis longtemps.

« La première église dans laquelle elle entra était celle de Sainte-Marie-Majeure.

« Au moment où j'y arrivai à sa suite, le porche était encombré par une bande de caravanistes français, beaucoup moins occupés de leurs dévotions que de lancer de brûlantes œillades aux jolies *honorate* qui passaient. Je m'empressai pour arriver au bénitier.

« Le commandeur de Foulquerre y était avant moi.

« Il aborda familièrement et impudemment ma maîtresse pour lui présenter de l'eau bénite, et se plaça entre nous deux de façon à me tourner le dos, à m'effleurer du coude et à me marcher sur les pieds.

« En même temps un léger ricanement des caravanistes français m'apprit que cet outrage était prémédité et ne passait point inaperçu

« Je sentis que le sang me montait au visage et m'aveuglait; cependant, par respect pour la sainteté du lieu, j'eus la force de me contenir et de ne point rendre insulte pour insulte.

« Au bout d'un instant, ma colère était, sinon dissipée, du moins refroidie, et j'étais redevenu complètement maître de moi-même.

« J'attendis patiemment que Foulques sortît de l'église, et je l'abordai d'un air de froideur et d'indifférence.

« — Segnor commandador, — lui dis-je, — je suis heureux que cette rencontre fortuite me permette de m'informer de la santé de votre Seigneurie illustrissime...

« — Segnor commandador, — me répondit-il, — ma santé va le mieux du monde, et je remercie Votre Seigneurie illustrissime de l'intérêt qu'elle veut bien y prendre.

« — Oserais-je demander à Votre Seigneurie illustrissime, — continuai-je, — dans quelle église elle compte aller faire sa deuxième station?

« — Dans l'église magistrale de Saint-Jean, — répliqua le commandeur.



Il s'adossa à la muraille, puis tomba sur les genoux, se soutenant d'une main sur la terre. (P. 195.)

« — Si cela convient à Votre Seigneurie, — repris-je, — j'aurai l'honneur de l'y conduire par le chemin le plus court...

« Je m'attendais à voir M. de Foulquerre s'étonner de l'étrange empressement sur lequel je me mettais à ses ordres.

« Il n'en fut rien. Je l'entendis me répondre au contraire du ton le plus courtois et de l'air le plus gracieux :

« — Je serai charmé de m'y rendre à la suite de Votre Seigneurie illustrissime, que je remercie très sensiblement et très humblement pour sa prévenance et sa politesse...

« Tout en parlant ainsi, il me suivit sans défiance.

« Je l'occupai de mon mieux par la conversation, et je l'emmenai, sans qu'il s'en aperçût, jusqu'au milieu de la *strada Stretta*.

« Une fois arrivé là, je m'empressai de tirer l'épée, bien assuré d'ailleurs, que, dans un jour comme celui-là, où les offices religieux attiraient tout le monde dans les églises, personne ne viendrait nous déranger.

« Foulquerre remarqua mon mouvement et s'écria :

« — Comment, segnor commandador, vous mettez l'épée à la main!

« — Oui, — répondis-je aussitôt, — oui, monsieur le commandeur, je mets l'épée à la main et je suis en garde, et je vous attends...

« Après une minute d'hésitation, Foulquerre se mit en garde à son tour.

« Mais, presque en même temps, il abaissa la pointe de son arme.

« — Que faites-vous donc? — m'écriai-je, — vous ne vous défendez pas!... Pourquoi?

« — Un vendredi saint!... — murmura-t-il.

« — Qu'importe?...

« — Écoutez : il y a six ans que je me suis approché du confessionnal, je suis épouvanté de l'état de ma conscience, mais dans trois jours, c'est-à-dire lundi matin, nous nous retrouverons.

« — Non pas dans trois jours! — m'écriai-je, — non pas dans deux! non pas demain! non pas dans une heure! mais ici, et à l'instant même!...

« — Au nom du Dieu vivant qui est mort pour nous à pareil jour, — reprit M. de Foulquerre, — ne repoussez pas la demande que je vous adresse.

« — Je la repousse.

« — Ainsi, vous êtes sans pitié et sans miséricorde?...

« — Oui.

« — Eh bien! alors, moi, moi qui ne veux pas compromettre à tout jamais le salut de mon âme, je refuse de me battre aujourd'hui.

« Je suis d'un naturel paisible, et vous savez que les gens de ce caractère n'entendent jamais raison quand ils sont irrités.

« Le commandeur achevait à peine de prononcer les paroles que je viens de vous redire, que déjà mon épée s'était levée et était retombée à plat sur le visage de mon adversaire, le souffletant ignominieusement.

A cet affront sanglant, je vis un nuage pourpre remplacer la pâleur habituelle de M. de Foulquerre, des éclairs jaillirent de ses yeux, sa main nerveuse se crispa sur la poignée de son épée, et il se remit en garde pour la seconde fois.

« Je l'attaquai vivement et avec furie.

« A peine avions-nous croisé le fer, que l'expression de ses traits changea. La terreur se peignit sur son visage redevenu pâle, il se plaça tout auprès du mur, comme si, prévoyant qu'il allait être renversé, il avait voulu s'y appuyer.

« C'était un pressentiment, car, à la première botte que je lui portai, mon épée le traversait de part en part.

« Il s'adossa à la muraille et resta debout pendant une seconde, puis il tomba sur son genou, et, se soutenant d'une main sur la terre, il me dit d'une voix défaillante et entrecoupée déjà par le hoquet de la mort :

— Un vendredi saint!... un vendredi saint!... Puisse Dieu vous pardonner ma mort!... Portez mon épée à Têtefoulques et faites dire cent messes pour le repos de mon âme dans la chapelle du château...

« Ensuite son genou glissa sur le sol arrosé de sang, les muscles de son bras se détentirent; il tomba tout étendu, les dents serrées et les yeux ouverts; une passagère convulsion agita ses membres, et il expira. Dans le premier moment, je n'apportai pas une grande attention aux dernières paroles qu'il avait prononcées, et si je vous les rapporte si exactement aujourd'hui, c'est que, depuis lors, elles ont malheureusement retenti bien des fois à mes oreilles.

« Je fis une déclaration dans la forme fixée par les statuts; le chapitre de l'ordre se rassembla pour en délibérer, et trouva tout naturel que, nous étant rencontrés dans la *strada Stretta*, notre hostilité nationale jointe peut-être à la difficulté de nous céder le pas, eût dégénéré en une querelle sérieuse.

« Toujours est-il qu'au point de vue humain, mon duel, bien loin de me faire du tort, me fit au contraire infiniment d'honneur.

« C'était à qui me féliciterait et me complimenterait, car Foulquerre était généralement détesté, et l'on trouva qu'il avait bien mérité sa destinée.

« Les hommes jugeaient ainsi, mais il n'en était pas de même au tribunal de Dieu, non plus qu'à celui de ma conscience.

« Je ne tardai pas à comprendre que mon action était doublement criminelle, d'abord parce que j'avais répandu le sang de mon prochain un jour de vendredi saint, ensuite, et surtout, parce que j'avais refusé au malheureux commandeur le délai de trois jours qu'il implorait de moi afin

de se mettre en paix avec le ciel et de pouvoir s'approcher des sacrements.

« Non seulement j'avais tué le corps de M. de Foulquerre, mais encore, selon toute apparence, j'avais tué son âme en compromettant son salut éternel.

« Je me dis tout cela, je m'accusai de mon crime au tribunal de la pénitence, et les reproches de mon confesseur ne furent guère moins sévères que ceux que je m'adressais à moi-même. »

XXXVIII

LA PÉNITENCE

Don Raymond venait de faire passer sous les yeux de son hôte les circonstances dramatiques et mystérieuses de son duel avec Foulques de Foulquerre.

Au moment précis où il prononçait les dernières paroles que nous avons rapportées, minuit sonnait à la pendule du salon oriental.

A peine le premier des douze coups avait-il retenti, que don Raymond porta brusquement la main à sa poitrine.

Un gémissement douloureux s'échappa de sa gorge.

Il murmura ces mots:

— Il vient!... il vient!... le voici!...

Et il tomba comme foudroyé sur le tapis.

Raoul, qui n'était pas très éloigné de s'attendre à un événement de ce genre, releva le corps de son hôte et l'étendit sur le large divan.

Puis, ne voulant pas manquer à la promesse qu'il avait faite peu d'instants auparavant, M. de la Tremblaye, quoiqu'il regardât toute pratiquepieuse comme un acte de faiblesse et de superstition, prit le volume relié en chagrin noir et garni de fermoirs en argent qui lui avait été remis par don Raymond; il l'ouvrit à l'endroit marqué par un signet couleur de sang, il s'agenouilla auprès du divan, et il se mit à lire à demi-voix les sept psaumes de la pénitence.

A peine avait-il achevé, que l'évanouissement du commandeur cessa comme par enchantement.

Don Raymond se leva du divan sur lequel il était couché. Son visage semblait plus pâle que de coutume.

Il vit le livre entr'ouvert que M. de la Tremblaye tenait à la main et lui dit :

— Vous avez fait ce que je vous avais demandé. Merci!

Puis, comme si rien d'étrange et de mystérieux ne venait de se passer, il reprit son récit un instant interrompu.

— Dans la nuit du vendredi au samedi, juste huit jours après mon duel fatal avec Foulques de Foulquerre, je fus réveillé en sursaut par le timbre de ma pendule qui sonnait minuit.

« Quoique je fusse bien certain d'avoir éteint ma lumière avant de m'endormir, ma chambre me parut faiblement éclairée.

« Je regardai autour de moi, pensant que quelqu'un venait peut-être de s'introduire dans mon logis, et alors je vis (oui, je vis, car c'était une vision et non pas un rêve), je vis que je n'étais ni dans ma chambre, ni dans mon lit, mais dans la *strada Stretta*, et couché sur le pavé.

« En face de moi, le genou en terre et s'appuyant sur sa main droite, je vis le commandeur.

« Son visage était aussi livide que celui d'un mort qui vient de sortir du tombeau. — Un flot de sang jaillissait de la large blessure qu'il avait au-dessus du cœur. — Ses lèvres s'entr'ouvraient comme pour me parler, mais ne laissaient échapper aucun son.

« Enfin, j'entendis ces mots prononcés d'une voix presque indistincte, c'est-à-dire que je les devinai plutôt que je ne les entendis :

« — *Portez mon épée à Têtefoulques et faites dire cent messes pour le repos de mon âme dans la chapelle du château...*

« La vision disparut. Je poussai un cri et je m'évanouis.

« Quand je revins à moi-même, il faisait déjà grand jour et j'étais baigné d'une sueur froide. La nuit suivante, je fis dresser à côté de mon lit un lit pour un de mes valets de chambre. La vision ne reparut pas.

« Il en fut de même pendant les six nuits suivantes; mais, dans celle du vendredi au samedi, mon sommeil fut interrompu de nouveau par l'apparition infernale. Il me semblait seulement que mon valet était couché à une petite distance de moi sur le pavé de la *strada Stretta.*

« Je revis le commandeur de Foulquerre dans l'attitude de son agonie, et je l'entendis me dire pour la troisième fois, de sa voix mourante et inarticulée :

« — *Portez mon épée à Têtefoulques, et faites dire cent messes pour le repos de mon âme dans la chapelle du château...*

« Je m'évanouis de nouveau en poussant un cri d'épouvante qui réveilla mon valet.

« Il me prodigua ses soins, et, quand j'eus repris connaissance et que je l'interrogeai, il me répondit que, dans les derniers instants de son sommeil, il avait rêvé qu'il était couché dans une petite ruelle fort étroite.

« Du reste, il n'avait ni vu ni entendu le commandeur.

« Tous les vendredis la vision se renouvela avec les mêmes détails et les mêmes paroles.

« Évidemment l'âme du défunt Foulquerre tenait par-dessus toute chose à ce que je fisse porter son épée à Tètefoulques, puisqu'elle venait me le répéter si souvent...

« Mais j'ignorais entièrement ce que c'était que *Têtefoulques*.

« Je pris des informations, je questionnai quelques Français et j'appris d'un chevalier poitevin que Tètefoulques était un vieux château situé dans une forêt à huit ou dix lieues de Poitiers.

« On racontait sur cette résidence les choses du monde les plus extraordinaires et les plus fantastiques, et le bruit courait dans le pays qu'on y voyait un grand nombre d'objets curieux, notamment l'armure du fameux Foulques Taillefer et les armes de tous les chevaliers qu'il avait tués.

« On ajoutait que l'usage immémorial des Foulquerre avait toujours été d'y faire déposer les armes qui leur avaient servi, soit à la guerre, soit dans les duels.

« Je quittai Malte et je m'en allai d'abord à Rome, où je confessai au cardinal grand pénitencier le crime que j'avais commis. Je lui racontai en même temps la terrible vision dont j'étais obsédé.

« Il me plaignit; il m'affirma que ce qui m'arrivait n'était point sans précédents, et que Dieu, dans sa justice, avait permis parfois aux âmes de ceux qui étaient morts en état de péché mortel de venir sur la terre demander des prières, soit à des amis ou à des parents, soit au meurtrier lui-même.

« Enfin, il ne me refusa point l'absolution que méritait mon repentir, mais il ne me la donna que conditionnellement, après ma pénitence future, c'est-à-dire que je ne serais en réalité purifié et absous que lorsque j'aurais fait dire dans la chapelle de Tètefoulques les cent messes qui faisaient partie de cette pénitence.

« J'avais eu soin de porter avec moi l'épée du commandeur, et comme j'avais grande hâte d'accomplir la pénitence imposée, espérant que la vision disparaîtrait aussitôt après, je pris sans retard le chemin de la France.

« A peine avais-je mis les pieds sur le sol de votre patrie, que je fus assailli par des temps abominables qui se prolongèrent pendant tout mon voyage, de telle sorte que je traversai la France sous les torrents d'une pluie diluvienne, et ayant de la boue, dans certains endroits, jusqu'au poitrail de mes chevaux.

« Cependant, j'arrivai à Poitiers, où je mis pied à terre dans une hôtellerie de bonne apparence.

« Ce jour-là, les cataractes du ciel s'étaient ouvertes avec une impétuosité plus grande encore que de coutume, mes vêtements étaient ruisselants, et je sentais un frisson de mauvais augure courir sur mes membres raidis, si bien qu'au lieu de monter à l'instant même dans l'appartement qu'on me préparait, je m'arrêtai dans la salle commune et je m'assis sur une escabelle sous le manteau de la cheminée gigantesque que deux ou trois troncs d'arbres amoncelés métamorphosaient en une fournaise ardente.

« Il y avait dans cette salle un grand mouvement d'allées et de venues; les voyageurs s'y succédaient, et l'hôte y donnait d'un air affairé des ordres à sa valetaille.

« Le nom du commandeur Foulques de Foulquerre, prononcé tout près de moi, me fit soudainement prêter l'oreille.

« — Voilà la famille éteinte... — disait quelqu'un que je supposai, d'après son costume, être un petit gentilhomme des environs, sorti de sa gentilhommière pour venir à Poitiers.

« — De quelle famille parlez-vous? — demanda un second interlocuteur.

« — Eh! parbleu! des Foulquerre!

« — Bonne noblesse! — interrompit une voix, — mais mauvaise renommée!

« — Le commandeur est donc mort? — interrogea celui qui venait de parler un instant auparavant.

« — Quoi! vous ne savez pas la nouvelle?

« — Non, en vérité.

« — Eh bien, le commandeur a été tué à Malte, il y a deux ou trois mois...

« — En duel?

« — Oui...

« — Sait-on par qui?

« — Par un chevalier espagnol dont j'ignore le nom.

« — Voilà une vaillante épée et qui a frappé un coup digne d'éloges! Je ne crois point que beaucoup de larmes soient versées sur la mémoire du seigneur Foulques! c'était un mauvais homme!...

« — Dites plutôt un démon incarné, l'horreur et l'effroi de ses vassaux, dont il tuait les fils à la chasse et dont il violait volontiers les femmes et les filles.

« — Il venait rarement, je crois, à son château de Têtefoulques?

« — Oui, mais ses visites, quelque rares qu'elles fussent, étaient trop fréquentes encore...

« — Enfin, puisqu'il n'est plus de ce monde, qu'on lui pardonne, et que Dieu ait son âme!...

« — A vous parler franc, je doute fort que Dieu la réclame, et je crois que le diable a dû la regarder, de tout temps, comme sa propriété légitime.

« Cette conversation, que je viens de vous rapporter presque textuellement, me prouva que le bruit de la mort du commandeur m'avait devancé à Poitiers, et qu'on en était encore moins affligé dans cette ville qu'à Malte.

« Je vous avouerai que je me réjouis de cette animadversion générale que soulevait le commandeur. Il me sembla, à tort ou à raison, que j'étais moins coupable de ne point avoir accordé à un homme si profondément détesté la suprême grâce qu'il me demandait.

« Il n'en fallait pas moins accomplir ma pénitence, et je résolus de le faire dès le lendemain qui était un jeudi, afin de ne pas risquer de me trouver un vendredi au château de Têtefoulques.

XXXIX

LA FORÊT

« En conséquence, le soir même, aussitôt après le souper, je fis monter l'hôte dans mon appartement afin de prendre les renseignements qui m'étaient nécessaires.

« — Quelle distance, — lui demandai-je, y a-t-il d'ici à Têtefoulques?

« L'hôtellier me regarda d'un air stupéfait et s'écria :

« — Votre Seigneurie va au château?...

« — Oui, répondis-je.

« — Votre Seigneurie ne sait donc pas que le château est inhabité et que son dernier propriétaire, Mgr Foulques de Foulquerre, vient de mourir à l'île de Malte?...

« — Je sais tout cela, et je vous prie de me répondre.

« — C'est différent, — murmura l'hôte.

« Et il ajouta :

« — D'ici à Têtefoulques il y a huit lieues.

» — Les chemins sont-ils bons?



Pendant le souper, je lui demandai ce qu'il pensait des hôtes mystérieux dont la forêt était peuplée. (P. 208.)

« — Non, Votre Seigneurie, ils sont impraticables en tous temps et doivent, dans ce moment, s'être métamorphosés en torrents et en fondrières : on n'y passerait point en voiture, tout au plus à cheval...

« — Pourrez-vous me procurer un guide?

« — Jusqu'à moitié chemin, mais pas plus loin.

« — Pourquoi donc?

« — A partir d'un endroit qui se nomme, je ne sais à quel propos, la *Combe de l'homme mort*, la réputation de la forêt est si mauvaise, que ni pour or ni pour argent vous ne décideriez un habitant de Poitiers à la traverser avec vous...

« — Que dit-on donc de cette forêt?

« — Beaucoup de choses effrayantes.

« — Mais, encore?...

« — On parle de maléfices et de sortilèges, d'apparitions effrayantes, de mauvais esprits qui se plaisent à égarer les voyageurs vers des abîmes invisibles où ils se cassent le cou et se rompent les os...

« — Croyez-vous donc que tout cela soit vrai?...

« — Sur mon honneur, je n'en sais rien, mais on le dit, et cela suffit pour épouvanter tous les gens du pays.

« — Eh bien, procurez-moi un guide jusqu'à la *Combe de l'homme mort*, puisque c'est ainsi que vous appelez cet endroit; je ferai le reste du chemin tout seul.

« — Le projet de votre Seigneurie est-il de se mettre en route demain?

« — Oui.

« — A quelle heure?

« — Au point du jour.

« — C'est bien, les ordres de Votre Seigneurie seront accomplis.

« L'hôte fit mine de s'éloigner.

« Je le retins.

« — Ce n'est pas tout encore... — lui dis-je.

« — Que désire de plus Votre Seigneurie?

« — Je désire que vous me fournissiez un costume complet de pèlerin, avec coquilles, rosaire et bourdon.

« Et comme je m'aperçus que l'hôte me regardait avec un air d'étonnement stupide, j'ajoutai :

« — Mon voyage au château de Têtefoulques est un pèlerinage à la suite d'un vœu ; je trouve convenable de revêtir un costume humble et sanctifié pour accomplir ce vœu...

« — Le costume sera à la disposition de Votre Seigneurie en même temps que le guide, — me répondit l'hôte.

« Et il s'éloigna.

« Le lendemain matin, tout était prêt, ainsi que je l'avais demandé.

« J'endossai la longue robe brune d'un pèlerin voyageur. Sous cette robe j'attachai d'un côté l'épée du commandeur et de l'autre une bourse de cuir, suffisamment gonflée de pièces d'or qui devaient servir à payer les cent messes. Ensuite je descendis dans une salle basse où je trouvai mon guide.

« C'était un jeune paysan de quinze à seize ans, dont le visage maigre et pâli, entouré de longs cheveux d'un blond presque incolore, manquait absolument de caractère et de physionomie.

« Ce garçon était grand pour son âge, très fluet, monté sur de hautes jambes grêles comme celles d'un héron, et muni de longs bras menus, qui s'agitaient sans cesse comme les deux ailes d'un moulin à vent.

« Nous partîmes.

« Le ciel était bas et sombre, et de longues traînées d'une pluie fine et grise rayaient incessamment l'atmosphère.

« Pendant une heure environ, nous marchâmes en rase campagne, au milieu d'une boue glissante et delayée dans laquelle nous entrions parfois jusqu'aux genoux.

« Au bout de ce temps, nous atteignîmes la lisière de la forêt immense qui couvrait vingt lieues carrées de pays, et au milieu de laquelle était situé le château de Têtefoulques.

« Devant nous s'ouvrait une sorte d'avenue de chênes et d'ormes séculaires, dont les branches entrelacées formaient au-dessus de nos têtes une voûte ténébreuse.

« Le jeune paysan fit le signe de la croix avant d'entrer sous cette voûte. Je l'imitai.

« Nous venions d'agir, lui et moi, de la même manière, mais guidés par des mobiles bien différents.

« Lui, obéissait à une terreur irréfléchie et superstitieuse.

« Moi, je ne craignais rien, mais je remettais mon âme et mon corps entre les mains de Dieu.

« A mesure que nous avancions, l'avenue devenait plus étroite et la voûte de verdure s'abaissait davantage. Au bout d'une lieue à peine, elle s'était transformée en un sentier dans lequel nous n'aurions pas pu marcher de front, et nous étions obligés de nous courber pour ne point heurter notre tête contre les branches les moins hautes.

« Parfois, quelque chevreuil effaré traversait d'un bond le sentier

à quinze ou vingt pas devant nous, et, au bruit des feuilles sèches froissées par le farouche animal, mon guide s'arrêtait tout tremblant et redoublait ses signes de croix.

« Bientôt je me sentis accablé de fatigue.

« — Avançons-nous? — demandai-je à mon guide.

« — Dame! — me répondit-il, — nous ne reculons point, mais nous n'avançons guère.

« — Dans combien de temps serons-nous à la *Combe de l'homme mort?*

« — Je ne pourrais pas trop vous dire... dans deux ou trois heures, approchant, peut-être un petit peu plus, peut-être un petit peu moins...

« — Vous êtes bien sûr de ne vous pas tromper de chemin?

« — Oh! pour cela, oui, je me retrouverais dans la forêt les yeux fermés; j'y viens assez souvent pour prendre des lapins et dénicher des merles.

« Je me remis en marche, et, pour tâcher d'oublier la longueur de la route et la fatigue que j'éprouvais, j'interrogeai le jeune garçon au sujet des périls mystérieux dont l'hôtelier m'avait parlé la veille au soir, et d'abord sur l'appellation bizarre de l'endroit où il devait me quitter.

« Il me répondit que la *Combe de l'homme mort* était ainsi nommée parce qu'un bâtard de Foulques Taillefer, comte d'Angoulême, ayant failli y être assassiné par un de ses vassaux dont il avait violenté la femme, ce bâtard fit prendre le paysan et le fit enchaîner par le cou et par les pieds sur une pointe de rocher qui s'élève au milieu de la Combe, et où il le laissa mourir de froid et de faim.

« Pendant plus d'un siècle, les ossements blanchis du cadavre restèrent enchaînés sur le lieu du supplice.

« Le jeune garçon ajouta que depuis ce temps les génies infernaux avaient pris possession de la forêt et de tous les alentours du château de Têtefoulques, et il ne tarit point dans le récit qu'il me fit des abominables traitements qu'ils réservaient aux voyageurs égarés dans leur domaine.

« En écoutant ces étranges légendes, je ressentais une impression bizarre. Avais-je le droit de ne pas croire à ces événements surnaturels, moi qui servais de jouet à une fascination tellement en dehors des faits matériellement possibles?

« Je me prenais à douter, et je mettais de nouveau mon âme entre les mains de Dieu.

« Cependant nous avions marché pendant plus de trois heures. Mes jambes refusaient de me porter plus longtemps. Mon visage et mes mains

avaient été déchirés par les broussailles jusqu'à en être ensanglantés. Mon guide s'arrêta tout à coup.

« Nous étions arrivés sur le bord d'une vallée large et peu profonde, dans laquelle ne poussaient que de loin en loin quelques grands arbres.. La longueur de cette vallée n'excédait pas trois portées de mousquet.

« Au milieu se voyait un amoncellement de roches brunes et verdâtres, couronnées par un pic d'une teinte plus blanche.

« — Voilà la *Combe de l'homme mort!* — me dit alors le jeune paysan ; — je vous laisse, comme c'est convenu...

« — Suis-je à moitié chemin de Têtefoulques? — demandai-je.

« — Dame! à peu près... Je n'y suis jamais allé, moi, à Têtefoulques, mais on m'a dit bien des fois qu'il n'y avait pas plus loin du château à la Combe que de la Combe à la ville.

« — Et par où devrai-je passer maintenant?

« — De l'autre côté de la Combe vous allez trouver un sentier qui fait face à celui-ci... vous n'avez qu'à le suivre... il va du côté du château.

« Puis, après m'avoir donné, presque à regret, ces indications si incomplètes, mon guide me tourna les talons et s'enfuit à toutes jambes comme s'il n'avait pas ressenti la moindre fatigue.

« Je descendis dans la petite vallée, et comme je me sentais brisé au point de ne pouvoir marcher davantage sans avoir pris quelques minutes de repos, je cherchai un endroit où je pusse me mettre à l'abri de la pluie, qui tombait sans relâche.

« Parmi les roches amoncelées dont je vous parlais tout à l'heure, se trouvait pratiquée une petite grotte peu spacieuse, mais parfaitement sèche.

« Une mousse épaisse en couvrait le sol. Je m'étendis sur cette mousse.

« Je ne tardai pas à sentir que le sommeil s'emparait de moi; j'essayai de lutter, mais ce fut en vain.

« Je m'endormis.

« Combien de temps dura mon sommeil? je l'ignore. Toujours est-il que, quand je me réveillai, il faisait presque nuit.

« Je me hâtai de quitter la grotte. J'étais parfaitement reposé, mais je mourais de faim, car je n'avais rien mangé de toute la journée.

« Je ne pouvais espérer de trouver un asile et un repas qu'à Têtefoulques; aussi je m'engageai résolûment dans le sentier qui, d'après le dire du jeune paysan, devait me conduire au château.

« Sans doute il était plus tard que je ne le croyais, car, au bout d'une demi-heure à peine, les ténèbres devinrent compactes.

« Ajoutez à cela que, tout en cheminant à peu près à tâtons, je rencontrai un embranchement du chemin, ou plutôt deux chemins, dont l'un tournait à droite et le second à gauche.

« Lequel prendre? Je m'abandonnai au hasard et je me jetai sur la gauche.

« Sans doute j'avais été mal inspiré, car je ne tardai pas à me heurter contre une barrière de rochers infranchissables.

« Le sentier n'avait pas d'issue.

« Le découragement s'empara de moi; je me dis que s'il fallait passer la nuit tout entière dans cette forêt où j'étais perdu, j'y périrais misérablement. Les douleurs de la faim devenaient intolérables, et mes membres s'engourdissaient de plus en plus.

« Cependant je revins sur mes pas; j'atteignis la bifurcation des deux routes, et je marchai, ou plutôt je me traînai vers la droite.

« J'allais bien lentement et je trébuchais à chacune des inégalités du terrain.

« Soudain l'un de mes genoux heurta une racine. Le cœur me manqua, tant l'angoisse fut forte.

« Je perdis connaissance. »

XL

TÊTEFOULQUES

Le commandeur poursuivit :

« Je repris mes sens dans une sorte de hutte enfumée.

« J'étais étendu, en face d'un feu de tourbe et de bruyères sèches, dans un fauteuil rustique fait de branches d'arbres et d'écorces.

« A côté de moi se tenaient debout un homme et une femme, noirs tous les deux de la tête aux pieds, de visage et de vêtements.

« Je crus d'abord que ces deux personnages appartenaient à la race des êtres fantastiques dont on m'avait parlé.

« Mais cette erreur ne dura pas longtemps.

« Aussitôt que j'ouvris les yeux, la figure masculine, dont les regards étaient fixés sur moi, me montra ses dents blanches dans un large sourire, et me dit, d'un air de bonhomie et d'intérêt :

« Comment vous trouvez-vous, messire pèlerin?

« Je lui répondis que je n'éprouvais d'autre souffrance qu'une assez vive douleur au genou, et je lui demandai comment il se faisait qu'après

m'être évanoui dans un sentier de la forêt, je me réveillasse dans une chaumière.

« Sa réponse fut simple.

« Il était bûcheron et gagnait sa vie à fabriquer du charbon qu'il vendait ensuite à Poitiers ; il avait passé la journée comme de coutume à visiter ses fourneaux, et le soir, en regagnant sa demeure, il avait heurté du pied un objet inerte étendu sur le sol.

« Cet objet, c'était mon corps.

« Il m'avait relevé charitablement et apporté jusque chez lui.

« Je le remerciai d'avoir accompli cette bonne œuvre. Il m'offrit de partager le frugal repas que sa femme avait préparé.

« J'acceptai de grand cœur.

« Pendant le souper, je lui demandai ce qu'il pensait des hôtes mystérieux dont la forêt était peuplée, disait-on.

« Il avait entendu bien souvent parler de ces bruits, mais n'avait jamais rien vu qui pût les confirmer. D'ailleurs, sa conscience ne lui reprochait rien, et il ne croyait point que Dieu permît aux esprits infernaux de lui faire du mal, à lui qui n'en avait fait à personne.

« Je lui demandai ensuite quelle distance il y avait de sa chaumière à Têtefoulques.

« — Deux heures de chemin à peine, — me répondit-il.

« — Voulez-vous m'y conduire?

« — Volontiers, messire pèlerin ; demain, dès l'aube du jour, nous nous mettrons en route.

« — Ne pouvez-vous donc m'y conduire ce soir?...

« — Ce soir!... — répéta-t-il.

« — Oui.

« — Impossible!

« — Pourquoi?

« — D'abord, dans l'obscurité, il nous faudrait quatre heures, tout au moins, au lieu de deux. Ensuite, en supposant que nous arrivions jusqu'au château, nous ne pénétrerions point dans l'intérieur...

« — Qui nous en empêcherait?

« — Les portes, que nous trouverions fermées.

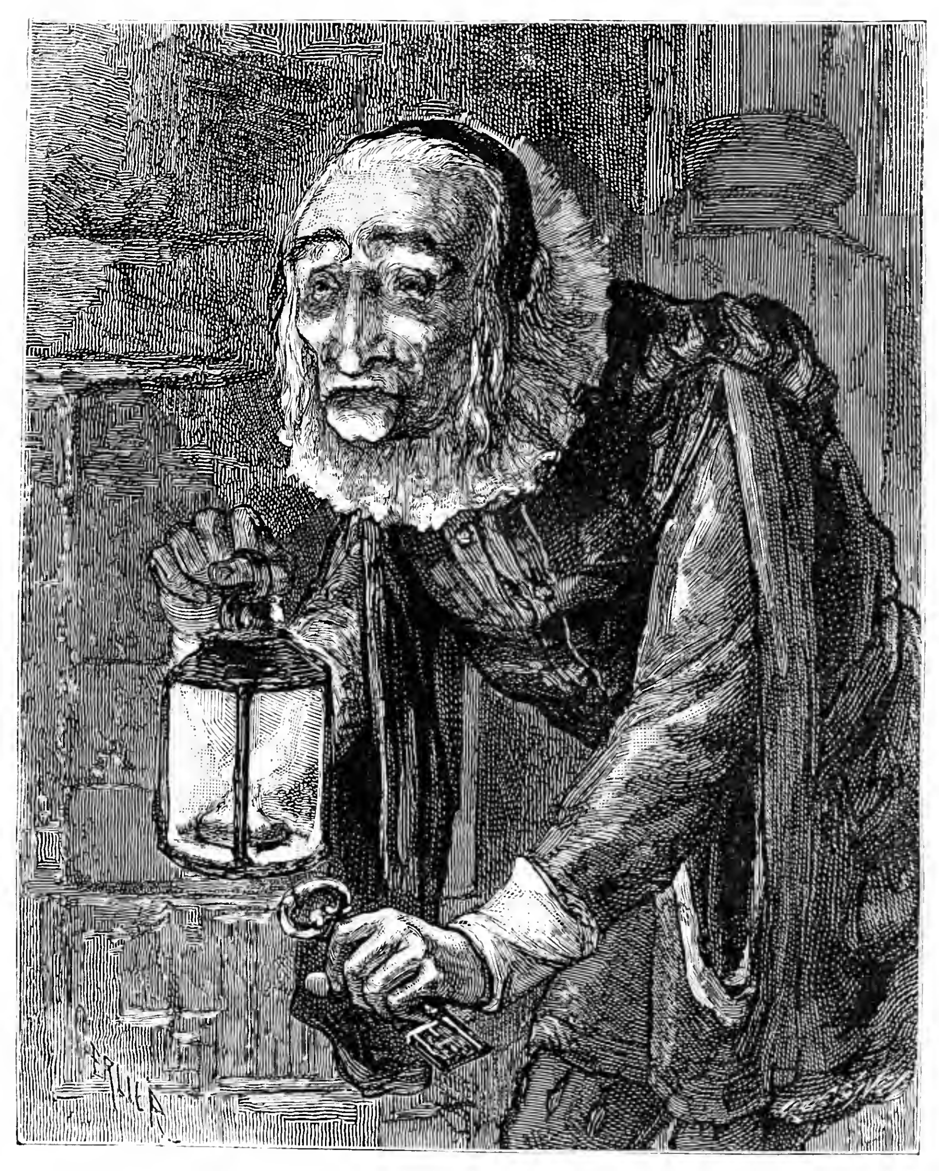
« — Ne nous ouvrirait-on pas?

« — Non.

« — Les gardiens sont-ils donc à ce point inhospitaliers?

« — Le château n'a d'autres gardiens qu'un vieux concierge et un saint ermite.

« — Eh bien?...



Je vis un vieillard tout cassé par l'âge, vêtu comme on l'était du temps de votre bon Henri IV. (P. 211.)

« — Eh bien, dès la tombée du jour, le concierge ferme les portes et s'endort. Les vieilles gens ont le sommeil dur, il ne nous entendra point. Quant à l'ermite, il prie, dit-on, dans la chapelle et ne se dérangerait pas... Vous voyez que ce que nous avons de mieux à faire est d'attendre à demain.

« — Je me rendis à des raisons si concluantes. On étendit dans un coin de la chambre, une jonchée de fougères sèches. Je me jetai tout en-

veloppé de ma robe de pèlerin sur cette couche improvisée, et je ne tardai point à m'y endormir d'un sommeil profond.

« Ainsi qu'il l'avait promis, le bûcheron m'éveilla dès le matin.

« — Messire pèlerin, — me dit-il, — si vous voulez, nous nous mettrons en route.

« Je me levai aussitôt, et je m'aperçus avec un vif chagrin que ma blessure de la veille me faisait horriblement souffrir.

« Mon genou s'était gonflé pendant la nuit, et toute ma jambe me paraissait engourdie et comme morte.

« Cependant je voulais arriver. J'imposai silence à ma douleur, et je me mis en marche à la suite de mon guide.

« Quoique appuyé sur mon bâton de pèlerin, je boitais tout bas et j'avançais si lentement et avec tant de peine qu'au bout de cinq heures seulement nous arrivâmes à l'entrée d'une clairière d'où l'on découvrait le château de Têtefoulques.

« Je n'avais plus besoin de mon guide. Je lui mis dans la main quelques pièces d'or, qu'il accepta avec une profonde gratitude, et je le congédiai en le remerciant encore.

« Ensuite, je continuai ma route.

« Le château de Têtefoulques était une immense construction fortifiée et entourée de fossés larges et profonds.

« Les hautes murailles, grises et moussues, avaient une physionomie sinistre et désolée.

« Quatre grosses tours, qui baignaient leur base dans l'eau verdâtre des fossés, flanquaient les quatre angles du château.

« Les clochetons aigus de la chapelle profilaient au-dessus des toits leurs vives arêtes et leurs girouettes armoriées.

« Cette masse morne et silencieuse attristait le regard.

« Pas un être vivant ne se montrait dans les alentours. Pas un bruit ne s'en échappait. C'était la tranquillité froide et lugubre d'un tombeau.

« On devinait du premier coup d'œil une maison abandonnée et presque déserte.

« On eût dit l'un de ces châteaux maudits dont parlent si souvent les romans de chevalerie.

« Je traversai un pont-levis jeté sur les fossés, et j'arrivai jusqu'à l'entrée d'honneur.

« Une chaîne de fer servait à mettre en mouvement une cloche placée à l'intérieur.

« J'agitai cette chaîne.

« Le son de la cloche retentit aussitôt, et fut répété d'une façon presque sépulcrale par les échos des larges cours et des grands escaliers.

« Il se passa quelques minutes avant qu'on répondît à mon appel.

« Enfin j'entendis un pas pesant qui s'approchait avec lenteur: une petite porte pratiquée dans l'un des vantaux de la grande tourna sur ses gonds, et je vis un vieillard, tout cassé par l'âge, tout courbé, couronné de grands cheveux blancs comme la neige, et vêtu comme on l'était du temps de votre bon roi Henri IV.

« — Que voulez-vous? — me demanda-t-il d'un air sombre.

« — Je voudrais entrer au château.

« — Le château est désert et ses maîtres sont morts. Vous n'avez rien à faire ici...

« Et il fit mine de refermer la porte sur moi.

« Je l'arrêtai vivement.

« — J'ai fait un vœu, — lui dis-je, — un vœu qui intéresse le repos de l'âme de votre dernier maître, Foulques de Foulquerre, et il faut, pour accomplir ce vœu, que je voie l'ermite de Têtefoulques.

« — C'est différent, — murmura-t-il. — Entrez.

« Et il me fit place.

« La cour dans laquelle je me trouvai était immense et entourée, comme un cloître, de longues galeries à arcades.

« Le vieillard se tourna vers moi et reprit :

« — L'ermite est à la chapelle, venez, je vais vous y conduire.

« Je le suivis.

« Il me guida à travers un dédale d'escaliers et de corridors.

« L'extérieur du château était dans un état de conservation parfaite, grâce sans doute à l'épaisseur et à la solidité des murailles, mais je ne saurais vous donner une idée exacte du délabrement intérieur.

« Partout les dalles étaient disjointes, les planchers s'effondraient, les voûtes menaçaient ruine.

« Aucune fenêtre, pour ainsi dire, n'avait conservé ses vitres, et les oiseaux de nuit nichaient en liberté dans les salles et dans les corridors.

« C'était un spectacle de désolation.

« A mesure que nous avancions, j'entendais plus distinctement une voix gémissante qui psalmodiait les mélodies funèbres de l'office des morts.

« Bientôt je pus reconnaître les versets du *De profundis*.

« Ces chants de deuil m'impressionnèrent douloureusement, et me semblèrent du plus triste présage.

« Le vieillard ouvrit une porte et m'invita à entrer dans la chapelle, où il ne me suivit pas.

« L'ermite qui était chargé de desservir, ou plutôt de nettoyer cette chapelle, s'acquittait bien mal de ses fonctions, car là, plus encore qu'ailleurs, tout était à l'abandon de la façon la plus déplorable.

« Une sorte de végétation humide poussait entre les dalles; les boiseries sculptées et presque pourries se détachaient de la muraille ; les draperies de l'autel pendaient déchirées; on avait remplacé une portion du vitrail avec la toile d'un vieux tableau.

« L'ermite chantait toujours.

« Il était vêtu d'un lambeau de surplis sur une soutanelle en mauvais état; il me parut jeune encore, mais rendu hâve et décharné, sans doute par les macérations et les abstinences.

« Je m'agenouillai, et j'attendis en priant tout bas qu'il eût achevé l'office des morts.

« Il arriva au dernier verset. Alors, je répondis :

« *Amen.*

« Il se tourna vers moi et me demanda, ainsi que me l'avait demandé le vieux concierge :

« — Que voulez-vous?

« — Je viens ici, — lui dis-je, — pour accomplir un devoir de conscience.

« — Lequel?

« — J'ai fait un vœu.

« — Dites-moi ce vœu.

« — C'est de faire célébrer, dans la chapelle où nous nous trouvons, cent messes pour le repos de l'âme du commandeur Foulques de Foulquerre, tué en duel à l'île de Malte.

« — C'est bien, — répondit l'ermite.

« Je pris dans ma bourse cent pièces d'or, et je les posai sur l'autel vermoulu; puis j'ajoutai :

« — Vous chargez-vous, mon père, de célébrer ces messes?

« Moi-même, non. Je n'ai reçu que les ordres mineurs, et je ne dis jamais la messe, mais je vous promets d'en faire acquitter votre conscience.

« Je tirai de dessous ma robe de pèlerin l'épée du commandeur Foulques, et je poursuivis :

« — J'ai contracté aussi l'engagement de rapporter dans ce château cette épée qui a appartenu à M. de Foulquerre.

« Tout en parlant ainsi, je fis un mouvement pour placer l'arme sur l'autel, à côté des pièces d'or.

« L'ermite m'arrêta du geste.

« — Non, — me dit-il, — non, pas ici ! Ce n'est pas la place d'une épée si meurtrière et si souvent trempée de sang chrétien...

« — Que puis-je donc en faire ? — demandai-je.

« — Vous la porterez dans *l'armurie*, — répliqua-t-il d'un ton brusque ; — elle sera là en compagnie digne d'elle !

« Et il sortit de la chapelle avec moi.

XLI

L'ARMURIE

« Le vieux concierge, auprès duquel il me conduisit de nouveau, m'expliqua que *l'armurie* était cette salle dans laquelle je verrais déposées les épées des Foulquerre défunts avec celles des adversaires dont ils avaient triomphé. Tel était l'usage établi depuis le siècle de Mélusine et de son mari, le comte de Poitou, Geoffroy *à la Grand'Dent*.

« Je souhaitais accomplir sans retard la seconde partie de ma pénitence, et je demandai à être conduit immédiatement dans l'armurie.

« C'est une pièce immense et beaucoup mieux entretenue que les autres parties du château.

« Le plafond, à poutres saillantes, avait été peint de couleurs jadis éclatantes, maintenant presque effacées. Les boiseries de chêne étaient noircies par l'âge.

« Tout alentour, encadrés dans les panneaux de cette boiserie, se voyaient les portraits de tous les sires de Foulquerre et ceux des femmes qu'ils avaient épousées.

« Celui qui me parut le plus curieux était assurément le portrait de Foulques Taillefer, comte d'Angoulême, lequel avait fait bâtir le château de Têtefoulques pour son bâtard, qui fut créé grand sénéchal de Poitou, et devint la souche de la maison de Foulquerre.

« Ce bâtard était précisément le même à qui la *Combe de l'homme mort* devait son nom funeste.

« L'image de Foulques Taillefer me sembla d'une effrayante et frappante vérité.

« Le vieux et farouche chevalier était représenté armé de toutes pièces, au moment de monter sur son cheval de bataille, et saisissant sa rondache, laquelle était armoriée de *trois lions léopardés, mornés et diffamés*.

« Sous la visière levée de son casque d'acier, les yeux fauves de

Foulques Taillefer lançaient les sombres éclairs du commandement et de la menace.

« On eût dit que Foulques allait quitter le cadre qui le retenait captif et s'élancer au combat en brandissant sa masse d'armes et en poussant son cri de guerre et de carnage.

« Les autres portraits attestaient également un assez bon faire, quoiqu'ils fussent de travail gothique.

« Ceux du sénéchal et de sa femme Isabelle de Lusignan étaient placés de chaque côté d'une cheminée haute et large.

« Le visage du sénéchal exprimait une volonté implacable et une cruauté sauvage. On devinait, à le voir, que cet homme avait dû verser beaucoup de sang et se complaire au milieu des plaintes et des cris de ses victimes.

« La physionomie hautaine et dure d'Isabelle de Lusignan ne respirait guère plus que celle de son mari la douceur et la bienveillance.

« Je comprenais à merveille qu'on se réjouit dans le pays de l'extinction de cette antique famille des Foulquerre, et je me demandais si Dieu lui-même n'avait pas soutenu dans ma main l'épée vengeresse par qui le commandeur avait été frappé.

« J'oubliais presque en ce moment les saintes paroles de l'Évangile : *Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive!*

« Je ne devais point tarder à être puni de ce doute et de cet oubli!

« Au bas de chacun des portraits se trouvaient des épées de toutes les tailles, de tous les siècles.

« Ces armes étaient réunies et ajustées en forme de trophées.

« Je joignis à l'un de ces trophées l'épée du commandeur, et je crus me sentir soulagé d'un grand poids.

« Depuis mon arrivée au château, une véritable tempête s'était déchaînée dans les airs, les girouettes se plaignaient comme des âmes désolées, et le vent s'engouffrait sous les arcades de la cour d'honneur avec un bruit pareil à celui de la mer en furie.

« Ce temps infernal et les souffrances que mon genou me faisait éprouver ne me permettaient point de songer à retourner à Poitiers ce même jour.

« Je demandai au vieux concierge s'il consentirait à me donner à souper et à me laisser passer la nuit au château.

« — Vous êtes venu, — me répondit-il, — faire dire des messes pour le repos de l'âme de mon dernier maître et joindre son épée à celle de ses ancêtres; vous êtes l'hôte de Foulquerre; soyez le bienvenu ici,

restez-y tant que cela vous conviendra, et comptez que vous n'y manquerez de rien...

« Je le remerciai de l'hospitalité qu'il m'accordait et j'ajoutai :

« — Cette salle est la seule du château qui me paraisse habitable... Ne pourrez-vous pas m'y faire un peu de feu et m'y dresser un lit?...

« — Oui, sans doute, répliqua-t-il, — je vous ferai du feu dans cette pièce et vous y souperez si vous voulez; mais je ne vous conseille ni d'y coucher ni d'y rester après minuit...

« — Quel danger pourrais-je y courir?...

« Ses sourcils se joignirent presque, il secoua la tête et ne répondit point à ma question.

« Je n'insistai pas.

« Au bout d'un instant, il reprit :

« — Croyez-moi, passez la nuit dans ma chambre. Je ne veux pas qu'au château de Têtefoulques il arrive malheur à l'hôte des sires de Foulquerre!...

« — Eh bien ! soit! — lui dis-je, — j'accepte votre proposition et je coucherai auprès de vous.

« — Et vous aurez raison, — me fit-il. — Je vais vous allumer du feu, je m'occuperai de votre souper et je vous préparerai un lit à côté du mien...

« Il sortit de l'armurie.

« J'avais cédé d'autant plus volontiers que nous étions au vendredi, et que, quoique j'espérasse être à tout jamais délivré de ma vision, j'en craignais cependant le retour.

« Le vieillard reparut au bout d'un instant.

« Il était chargé de bois qu'il étagea dans la cheminée, sur les lourds chenets en fer massif, et auquel il mit le feu.

« Bientôt une flamme vive et pétillante métamorphosa les bûches sèches en un brasier ardent.

« Le vieillard me quitta en me disant :

« — Je vous apporterai votre souper dans deux heures.

« Aussitôt que je me trouvai seul, je me mis à examiner avec plus d'attention que je n'avais pu le faire auparavant les armes et les portraits contenus dans l'armurie.

« Je vous ai déjà dit que l'ouragan grondait au dehors et assombrissait le temps. Nous touchions d'ailleurs à la fin de l'automne, les jours étaient très courts et la nuit approchait.

« Peu à peu, à mesure que diminuait la faible clarté du ciel, l'obs-

curité se faisait dans la salle, et les teintes sombres des vieilles toiles se confondaient avec les panneaux enfumés de la boiserie.

« Les éclats intermittents du feu de la cheminée répandaient d'instant en instant de vagues lueurs, et ces lueurs ne me laissaient voir que les visages des portraits, leurs yeux menaçants et leurs lèvres muettes.

« Je me sentis alors dominé par une profonde et invincible épouvante. — Il me sembla qu'il allait se passer autour de moi quelque chose d'étrange et de terrible.

« Peut-être était-ce l'état de ma conscience timorée et le souvenir de l'obsession dont j'étais victime qui m'entretenaient ainsi dans un état de trouble permanent et de frayeur continuelle.

« Toujours est-il que je ne vis rien.

« Bientôt le concierge revint.

« Il apportait de la lumière et mon souper qu'il servit sur une petite table à pieds contournés, qu'il débarrassa préalablement d'une foule de hauberts, d'armets et de cuissards dont elle était encombrée.

« Ce repas était des plus simples, et consistait en un plat de petites carpes et d'écrevisses qu'il avait pêchées dans les fossés du château. Il y avait en outre un pain assez blanc, des herbes cuites et une bouteille de vin de Poitou.

« — Vais-je donc souper seul? — lui demandai-je quand il eut étalé ses provisions.

« — Et avec qui souperiez-vous? — répliqua-t-il.

« — Mais avec l'ermite du château...

« Le vieillard secoua de nouveau la tête.

« — Je vais lui demander, — dit-il ensuite. — s'il veut partager votre repas; mais je doute qu'il vienne...

« Il sortit, et, en effet, il ne tarda point à me répondre que l'ermite me priait de l'excuser, mais qu'il ne vivait que de racines cuites à l'eau, et que, d'ailleurs, il ne consentirait jamais à entrer dans l'armurie.

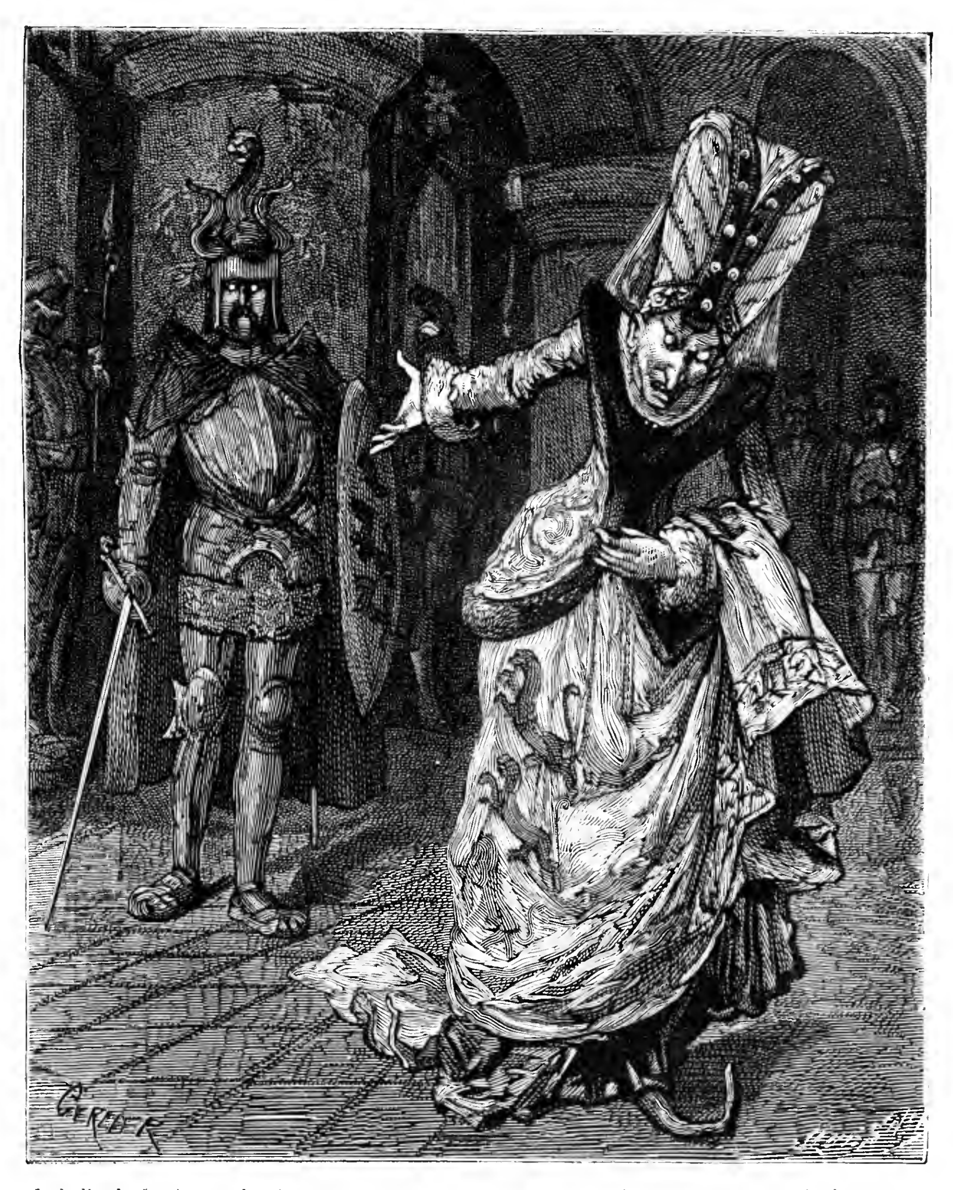
« Je me mis donc à table tout seul, et je fis honneur à ce qui m'avait été servi.

« L'appétit aidant, je trouvai le poisson et les écrevisses délicieusement accomodés, les herbes me semblèrent exquises, et le vin de Poitou lui-même me sembla presque bon.

« Dans l'ordre de Malte, il est d'usage et d'obligation, pour les chevaliers profès, de réciter chaque jour leur bréviaire.

« Je m'étais toujours fort exactement conformé à cette obligation.

« Je tirai donc de ma poche mon petit missel ainsi que le rosaire que



Isabelle de Lusignan, le visage encore contracté par son rire hideux, me montrait du geste le milieu de la salle. (P. 221.)

je ne quittais jamais, et je me mis en devoir, aussitôt après mon repas, de commencer l'office

« — Vous restez donc ici ? — me demanda le vieux concierge.

« — Oui, pour un moment encore. Aussitôt que j'aurai fini mes prières, j'irai vous rejoindre.

« — A la bonne heure

« — Montrez-moi seulement par où je devrai passer pour aller vous retrouver...

« — C'est bien simple. Vous ouvrirez cette porte, vous descendrez par cet escalier tournant, et vous ne pourrez manquer de trouver ma chambre, dont je vais laisser la porte ouverte. C'est la sixième après la grande ogive, au quatrième repos de l'escalier. Vous entrerez par là dans une allée voûtée qui se termine par une arcade, avec une statue de la bienheureuse Jeanne de France. Vous ne pourrez pas vous y tromper.

« Ces indications ne me parurent pas aussi claires que le disait celui qui me les donnait. Cependant je répondis :

« — Oh! oui, je trouverai sans peine...

« Le vieillard continua :

« — Un peu avant minuit, — dit-il, — vous entendrez l'ermite sonner la cloche en faisant sa ronde dans les corridors. Si vous êtes encore ici, descendez sans perdre de temps, et surtout... surtout, ne vous attardez point, passé minuit, dans l'armurie!...

« Après avoir accompagné cette dernière recommandation d'un regard significatif, le vieux concierge me quitta.

« Il pouvait être, en ce moment, dix heures du soir. »

XLII

LES SPECTRES

Aussitôt que je me trouvai seul, — continua don Raymond, — j'ouvris mon bréviaire et je commençai la lecture de l'office du soir; mais je l'avoue, avec un cœur et un esprit inquiet.

« Je ressentais cette sorte d'effroi vague et indécis qu'inspire le péril inconnu; j'éprouvais cette terreur irréfléchie, fille des ténèbres et de la solitude.

« La petite lampe de cuivre placée par le concierge sur la table à pieds contournés, à côté de la cheminée, répandait une lueur pâle qui ne servait qu'à rendre l'obscurité plus compacte dans tout le reste de la salle.

« En dehors du cercle lumineux tracé par cette lueur, on ne voyait que des formes confuses et qui, par moments, semblaient mouvantes.

« Les souffles de la tempête formaient des bruits étranges en s'engouffrant dans les appartements déserts et dans les interminables galeries.

« Mes regards étaient fixés sur mon missel, et j'en lisais machinalement les versets, mais ma pensée errait ailleurs.

« Malgré moi, je me disais que le château dans lequel je me trouvais dans ce moment avait appartenu à l'homme que j'avais tué!

« Malgré moi je me reportais à Malte, je me retrouvais dans la strada Stretta, j'assistais à toutes les péripéties de mon duel, et j'entendais retentir à mon oreille la voix défaillante du commandeur me disant ces mots, si souvent répétés depuis : « Portez mon épée à Têtefoulques, et faites « dire cent messes pour le repos de mon âme, dans la chapelle du château! »

« L'heure et le lieu étaient mal choisis, vous en conviendrez, pour évoquer de pareils souvenirs!...

« Plus d'une fois je songeai à interrompre mes prières et à descendre auprès du concierge, mais je fus retenu par un faux point d'honneur et par la honte de céder ainsi à une pusillanimité superstitieuse.

« De temps à autre, je mettais du bois sur le feu afin d'en aviver la flamme et de me procurer ainsi une clarté plus vive, mais je n'osais point jeter les yeux autour de moi; il me semblait toujours que j'allais sentir une main se poser sur mon épaule, et qu'en me retournant je me trouverais face à face avec quelque spectre hideux.

« Je n'osais pas non plus regarder les portraits de famille.

« Si j'en fixais un pendant un instant, il me paraissait s'animer, je croyais en voir les yeux et les lèvres se mouvoir.

« C'étaient surtout les figures du grand sénéchal et de sa femme qui semblaient tourner sur moi des yeux courroucés, sans compter que leurs têtes remuaient, et qu'ils échangaient entre eux des regards d'intelligence.

« Je m'efforçai de mettre ce que je voyais sur le compte du vent qui agitait les vieilles toiles, et j'invoquai les secours de Dieu contre les illusions du malin esprit et contre les mirages des apparitions infernales.

« Un peu rassuré par cette prière, je me hasardai à regarder de nouveau le portrait du sénéchal, et je vis, à n'en pouvoir douter, que Foulques Taillefer me faisait du haut de son cadre un geste de menace.

« En même temps, un coup de vent terrible vint ébranler tous les vitraux, comme si des mains invisibles avaient voulu les briser, et les faisceaux d'armures s'agitèrent avec une sorte de cliquetis qui me parut surnaturel.

« Un bouclier de fer se détacha de l'un d'eux, et rendit, en tombant sur les dalles, un son lugubre et prolongé.

« Je me pris à trembler malgré moi, et une sueur froide couvrit mon front.

« Heureusement j'entendis retentir la cloche de l'ermite.

« L'heure était venue où je pouvais quitter l'armurie, sans paraître lâche à mes propres yeux.

« Je pris ma lumière, j'ouvris la porte, sans la refermer, et, sans regarder derrière moi, je m'enfonçai dans l'escalier tournant.

« Je n'avais pas atteint le second repos de l'escalier, qu'un violent coup de vent éteignit ma lampe.

« Je remontai précipitamment vers l'armurie pour la rallumer, car il ne fallait point songer à trouver dans les ténèbres la chambre du concierge.

« Jugez de ce que j'éprouvai lorsqu'au moment de franchir le seuil de la porte, j'aperçus le sénéchal et sa femme qui étaient descendus de leurs cadres, l'un avec son armure de bataille, l'autre avec sa robe de drap d'argent et sa collerette empesée, et qui étaient assis au coin du feu, en face l'un de l'autre.

« L'épouvante me cloua sur place, et j'entendis d'une façon distincte la conversation des deux spectres.

« — Ma mie, — disait le sénéchal, — que vous semble de l'oultre-
« cuidance du Kastillan, lequel se vient héberger et goberger en mon
« chastel après havoyr occiz le commandeur et sanz lui voulloyr octroyer
« confécion?

« — Messire, — répondit le fantôme féminin d'un ton rauque, —
« m'est adviz qu'iceluy Kastillan fist forfaiture en ce rencontre, et vraye-
« ment, seroist mal à poinct qu'il se dezpartist de céans sans que le gant
« lui jectiez! »

« Je perdis la tête, je me précipitai de nouveau dans l'escalier pour aller chercher à tâtons la chambre du concierge.

« Non seulement je ne parvins point à la trouver, mais encore je m'égarai complètement dans les ténèbres, et, après avoir parcouru un grand nombre de galeries et descendu et monté je ne sais combien d'escaliers, je m'assis sur une marche, ne me souvenant plus de quel côté était l'armurie, ni de quel côté se trouvaient l'arcade et la statue de la bienheureuse Jeanne de France.

« Après un temps très long que je passai ainsi dans une attente et des inquiétudes mortelles, je tâchai de me persuader que le jour était prêt à paraître et que le coq avait dû chanter.

« Vous savez sans doute qu'aussitôt après le premier chant du coq, les revenants, quelles que soient les raisons qui les attirent en ce monde, sont forcés, par une loi divine, de regagner l'ombre et la poussière de leurs tombeaux.

« J'essayai surtout de me figurer que tout ce que j'avais cru voir et

entendre n'avait existé que dans mon imagination troublée et maladive.

« Je tenais toujours à la main ma lampe éteinte. Je souhaitais ardemment me coucher et dormir, car j'étais épuisé de fatigue. — Je quittai la pierre sur laquelle je m'étais assis, et je continuai mes recherches.

« Au bout de peu d'instants, je trouvai en face de moi un escalier au haut duquel, par une porte ouverte, s'échappait une clarté faible et indécise.

« Je conjecturai que cette clarté devait provenir des charbons en train de s'éteindre dans la haute cheminée de l'armurie.

« Je gravis quelques marches, et je vis que je ne me trompais point.

« Poussé par l'espoir de rallumer ma lampe, je me hasardai jusqu'au seuil, et je jetai dans l'appartement un regard timide et tremblant.

« Les deux figures gothiques n'étaient plus au coin du feu.

« Ceci me persuada que j'avais rêvé, et je m'aventurai témérairement en me dirigeant du côté de la cheminée.

« A peine avais-je fait quelques pas, qu'un éclat de rire ironique retentit à mon côté.

« Ma lampe s'échappa de mes mains.

« Isabelle de Lusignan, debout à trois pas de moi, le visage encore contracté par son rire hideux, me montrait du geste le milieu de la salle

« Je me retournai, pâle et frissonnant, et je vis messire Foulquerre qui m'attendait.

« Il était en garde et me présentait silencieusement la pointe de son épée.

« Je voulus m'élancer vers l'escalier.

« A côté de la porte, sur un socle de granit, se trouvait une figure d'écuyer armée de toutes pièces, et dont j'avais fait résonner dans la journée la cuirasse sonore et vide.

« Cette figure descendit de son piédestal, me barra le passage et me jeta rudement au visage un gantelet de fer qu'elle tenait à la main et qui me meurtrit douloureusement.

« Alors la colère s'empara de moi et remplaça l'épouvante.

« Je saisis à l'un des trophées d'armes la première épée qui s'offrit à moi (il se trouva que ce fut celle du commandeur que j'y avais placée), et je me précipitai sur mon fantastique adversaire.

« O terreur! mon épée, en heurtant la sienne, n'en tirait ni un son, ni une étincelle. Je le touchais, et l'on eût dit que mon arme ne frappait qu'une vapeur!...

« Puis, tout à coup, je ressentis au-dessous du cœur un coup de pointe qui me traversa de part en part et me brûla comme un fer rouge.

« Je vis mon sang ruisseler et inonder les dalles, et il me sembla que je perdais ma vie avec mon sang.

XLIII

LA TACHE DE SANG

« Le lendemain matin, je me réveillai sur le lit de la petite chambre du concierge.

« Vers les deux heures du matin, — me dit-il, — inquiet de ne pas me voir arriver, il s'était muni d'un vase rempli d'eau bénite et d'un rameau de buis bénit, et il était venu me chercher.

« Il m'avait trouvé étendu sans connaissance sur le pavé de l'armurie.

« Ma main droite serrait fortement la poignée de l'épée de Foulques de Foulquerre, mais je n'avais aucune blessure.

« Le vieux concierge et l'ermite ne me questionnèrent point sur ce qui s'était passé dans le cours de cette nuit terrible, mais ils me conseillèrent tous les deux de quitter le château le plus tôt possible.

« Ce jour même, en effet, je partis de Têtefoulques pour retourner en Espagne, me croyant à tout jamais délivré des obsessions infernales.

« Hélas! le vendredi suivant, au milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut par ce même Foulques Taillefer qui me tendait la pointe implacable de son arme.

« Je fis le signe de la croix.

« Le spectre parut s'évanouir en fumée, mais je n'en ressentis pas moins le coup d'épée que j'avais cru recevoir dans l'armurie.

« Il me sembla aussi que j'étais baigné dans mon sang.

« Je voulus appeler et sortir de mon lit pour aller chercher du secours, mais l'un et l'autre me furent impossibles, et cette angoisse dura jusqu'au premier chant du coq.

« Alors, je me rendormis, mais d'un sommeil troublé et la poitrine haletante sous le poids d'un cauchemar incessant.

« Le lendemain, j'étais malade, et mon état physique et moral pouvait inspirer de la pitié, même à mon plus mortel ennemi.

« Depuis cette époque, la vision fatale est revenue me visiter toutes les semaines. Vainement j'ai fait le vœu de ne jamais tirer mon épée du fourreau un vendredi, même pour venger la plus mortelle injure, même dans un cas de légitime défense. Ce serment, monsieur le chevalier, j'y ai manqué ce soir, pour mon malheur peut-être!...

« Vainement, aussi, j'ai invoqué les secours de la religion et j'ai accompli les plus strictes pratiques d'une dévotion qui, aux yeux de bien des gens, semblerait exagérée.

« Tout cela a été inutile ; mon existence est un long martyre, et, si je n'ai pas mis fin volontairement à cette triste vie dont le fardeau m'accable, c'est que je ne veux point transgresser la loi divine qui a dit à l'homme : *Tu ne porteras point sur toi-même une main criminelle!*

« Maintenant, vous savez tout, monsieur le chevalier, maintenant vous devez comprendre cette sombre et profonde tristesse dont mon visage porte l'empreinte ineffaçable!...

— Oui certes, — répondit Raoul, — oui certes, je comprends tout, et je vous plains du plus profond de mon âme!...

— Que pensez-vous de ce qui m'arrive?

— Voulez-vous me permettre d'être franc avec vous ?...

— Non seulement je vous le permets, mais encore, je vous le demande avec instance.

— Eh bien, je doute de la réalité des apparitions qui vou persécutent si cruellement.

— Comment! — s'écria don Raymond ; — comment! vous doutez de ma parole!...

— De votre parole, — répondit Raoul ; — non certes! A coup sûr, vous êtes de bonne foi, et tout ce que vous venez de me raconter vous l'avez vu en effet ; mais il m'est impossible de m'en rapporter d'une façon absolue au témoignage de vos sens...

— Ainsi, — demanda le commandeur, — vous croyez à quelque rêve... à quelque hallucination de ma part?...

— Je l'avoue.

— Vous croyez que mon imagination, frappée par le sanglant résultat de mon duel dans la *strada Stretta* et par les dernières paroles de mon adversaire, a seule créé les fantômes qui m'obsèdent...

— Sans doute.

— Vous croyez enfin que, chaque vendredi, c'est un cauchemar qui m'accable et non point une vision qui vient me visiter?

— Oui, je crois cela, — dit le chevalier.

— Eh bien! — murmura don Raymond, — regardez et ne doutez plus...

Si bronzé que fût Raoul contre toutes les émotions, il ressentit un petit frisson en entendant ces mots.

Il lui sembla qu'il allait voir apparaître le cadavre sanglant de Foulquerre ou l'image fantastique et bardée de fer du vieux et terrible sénéchal.

Mais ses regards se portèrent sur don Raymond, et il comprit le sens des paroles que ce dernier venait de prononcer.

D'un seul geste, le commandeur avait fait sauter les boutons de sa veste et il entr'ouvrait sa chemise.

— Regardez! — répéta-t-il en indiquant du doigt sa poitrine découverte.

Raoul s'approcha.

A deux pouces au-dessous du cœur se voyait une empreinte qui n'était ni une blessure ni une cicatrice.

C'était une sorte de tache, étroite et longue, d'une teinte d'un rouge sombre.

On eût dit l'ouverture de la plaie béante produite par la lame d'une épée.

— Voyez-vous? — demanda don Raymond.

— Oui, — répondit Raoul, — mais je ne sais pas ce que je vois...

— Ce stigmate, — reprit le commandeur, — a été produit par l'arme du sénéchal qui m'a frappé au moment où minuit sonnait... Dans deux heures il n'existera plus... Et, maintenant que vous avez vu, doutez encore, si vous pouvez...

Raoul ne répondit point.

Il n'y avait pas moyen de nier l'évidence, et cependant sa raison ne pouvait se plier à admettre les parties surnaturelles du récit du commandeur.

Il prit le parti du silence.

Don Raymond continua :

— Il ne me reste plus, maintenant, qu'à vous remercier de l'hospitalité que vous avez bien voulu m'accorder pendant une partie de la nuit, et de l'attention bienveillante que vous avez prêtée à l'histoire funèbre de mes douleurs. Mon logis est à deux pas d'ici, et je vais, monsieur le chevalier, prendre congé de vous...

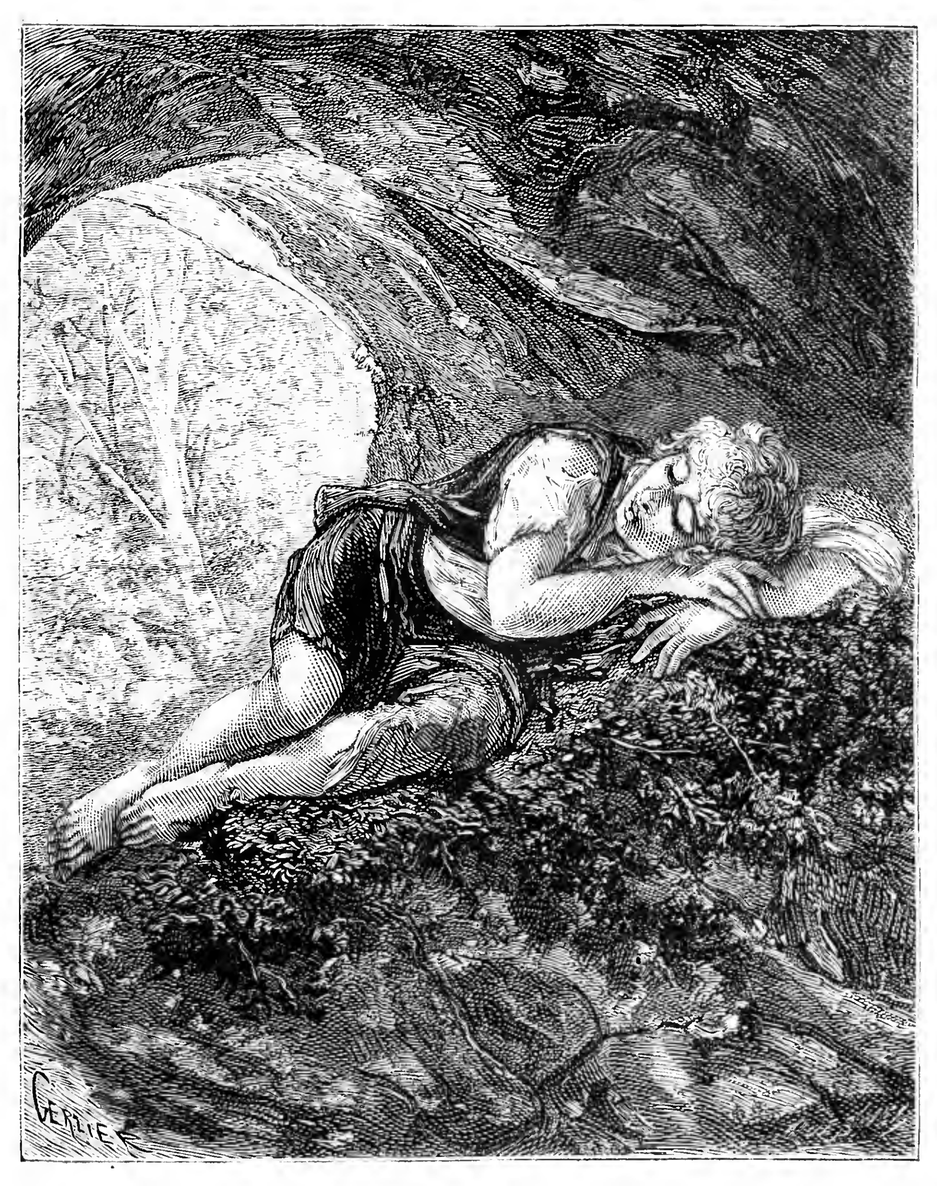
Raoul n'avait pas de lit à offrir au commandeur.

Il n'insista donc point pour le retenir; seulement il voulut à toute force l'accompagner jusqu'à la porte de sa maison.

Les deux hommes se séparèrent après avoir échangé de mutuelles protestations d'affection et de dévouement.

M. de la Tremblaye revint chez lui par le passage secret et alla droit à la chambre de Jeanne, qu'il avait quittée précipitamment pour venir trouver don Raymond à l'hôtellerie du roi Salomon.

La jeune femme ne dormait pas.



Il couchait dans des grottes et sur des lits de mousse et de feuilles mortes. (P. 231.)

Elle attendait Raoul, et les heures d'absence de son mari lui avaient paru d'une interminable longueur.

Cette attente, jointe aux terreurs et aux émotions de la soirée, avait fouetté son sang, allumé la fièvre dans ses veines et donné un nouvel éclat à son teint et à ses regards.

Elle était d'une beauté vraiment divine, et Raoul se sentit comme ébloui.

Il s'assit auprès du lit de sa femme, il prit entre les siennes une des belles mains qui se tendaient vers lui, et il dit :

— Jeanne, mon enfant chérie, j'ai été ce soir bien sévère avec vous n'est-ce pas?

— Le trouvez-vous? — demanda Jeanne avec un sourire doux et charmant, quoique encore empreint d'un peu de tristesse.

— Oui, — répondit Raoul, — sévère et injuste, car cette faute que, je vous reprochais, cette démarche imprudente dont je m'irritais, c'est par excès d'amour que vous les aviez commises...

— Il le comprend!... — murmura la jeune femme avec un vif mouvement de joie.

— Oui, je le comprends, — poursuivit M. de la Tremblaye; — pauvre enfant! vous étiez jalouse...

— Raoul! Raoul!... dis-moi que j'avais tort!... Dis-moi que tu m'aimes... que tu n'aimes que moi et que tu ne me trompais point!... — s'écria Jeanne avec une fiévreuse exaltation.

— Certes, tu avais tort!... — répliqua M. de la Tremblaye, après avoir appuyé passionnément ses lèvres sur les mains de sa femme; — de même que tu es la plus belle des créatures, tu en es aussi la plus adorée!... La pensée d'un autre amour, ne fût-il que d'une heure, ne peut pas entrer dans un cœur où tu règnes, et tes soupçons jaloux témoignent envers toi-même aussi bien qu'envers moi d'une injuste méfiance.

— Et cependant, — balbutia Jeanne, — cette femme... cette femme...

— Ah! — fit Raoul, — tu n'es pas convaincue!... c'est mal!... Eh bien! cette femme, cette Antonia Verdi, ne doit t'inspirer aucun soupçon... Je te jure sur Dieu et sur notre amour que je ne la connais pas, que je ne l'ai jamais vue...

— Mais alors, — demanda la jeune femme, — pourquoi donc t'occuper d'elle?...

— Tu veux que je te dise?...

— Je ne l'exige pas, mais je t'en supplie.

— Eh bien! — répondit M. de la Tremblaye, — j'ai tout lieu de supposer qu'Antonia Verdi est affiliée à la police du régent, et comme cette même police est à ma recherche à la suite de cette prétendue conspiration dont je t'ai déjà parlé, j'ai un intérêt direct à me renseigner au sujet d'Antonia Verdi de la façon la plus exacte et la plus détaillée.

Cette explication n'était rien moins que claire.

Mais Jeanne ne demandait qu'à se laisser persuader, et elle sentit la confiance et la joie renaître à la fois dans son cœur.

Tout fut oublié, et la lune de miel se mit à briller de nouveau dans le ciel des jeunes époux.

DEUXIÈME PARTIE

UN FILS D'ADOPTION

I

LE FILS DU BRACONNIER

Si nous avons su répandre un peu d'intérêt sur les premiers chapitres de ce livre; si, en un mot, il s'est trouvé des lecteurs bienveillants et faciles qui aient bien voulu nous accompagner jusqu'ici, ils ont dû, sans aucun doute, se demander plus d'une fois ce que c'était que Raoul de la Tremblaye, personnage jusqu'à cette heure mystérieux et énigmatique.

Nous avons vu Raoul disposant à son gré des trésors fabuleux d'une fortune plus que royale.

Nous l'avons vu en correspondance avec le régent et porteur d'un sauf-conduit donné par ce prince et conçu en des termes qui semblaient attester la plus haute faveur.

Nous l'avons vu tremblant pour cette faveur que pouvaient compromettre, croyait-il, les jongleries sacrilèges d'une jeune illuminée.

Nous l'avons vu enfin contracter avec la pauvre Jeanne une union menteuse, après avoir parlé au marquis de Thianges d'un mariage réel, précédemment accompli.

Le moment est venu, ce nous semble, de sonder le passé de notre personnage principal, et de donner à nos lecteurs l'explication de tous ces mystères.

Nous renouerons ensuite les fils un instant brisés du récit que nous avons entrepris.

§

Vingt ans environ avant l'époque où se passent les faits qu'on vient de lire, il y avait en Picardie un vieux manoir, quasi féodal, qui se nommait la Tremblaye.

Ce château, situé à quelques lieues d'Amiens et à une petite distance du hameau du Quesnoy, justement célèbre pour avoir été le berceau du plus grand peintre du règne de Louis XIV, de l'immortel Lesueur; ce château, disons-nous, devait son nom à une forêt assez vaste, située dans ses dépendances et composée presque exclusivement de trembles.

Une singulière fatalité semblait s'être appesantie sur le dernier maître de cet immense domaine, le marquis Réginald Hector de la Tremblaye.

Réginald, héritier d'une riche et puissante famille, avait vu la fortune lui sourire à son début dans la vie et dans le monde.

Il avait épousé une belle jeune fille de laquelle il était amoureux.

De beaux enfants lui étaient nés : deux fils et une fille, trinité charmante sur qui s'était concentrée toute l'affection du marquis et de sa femme.

Mais voici que soudain, au moment où l'aîné des enfants atteignait sa dix-huitième année, une maladie étrange et sans remède était venue le coucher sous la froide pierre du tombeau.

Ce fut une première et poignante douleur pour les pauvres parents.

Cependant leur fille et son frère restaient encore pour les consoler

Un an après la fin prématurée du fils aîné, la jeune fille mourut à son tour.

Un an encore, et le dernier enfant s'éteignit.

Ces coups successifs étaient trop violents pour le cœur tendre et désolé de la marquise.

Elle suivit dans la tombe les trois anges qui l'y avaient précédée.

Réginald demeura seul en ce monde.

Son grand château, naguère encore si rempli de bruit, de mouvement, de joie, d'un paternel et légitime orgueil, d'une affection conjugale inaltérable et chaste, ne fut plus qu'une froide et vaste demeure pleine de deuil, de tristesse et d'éternelles larmes.

Le marquis se vêtit de noir, et se jura de ne jamais quitter ces sombres vêtements.

Il renonça pour toujours à la cour et au monde.

Ses épaules se voûtèrent, ses cheveux blanchirent, des rides pro-

fondent se creusèrent sur son front; tout en lui changea, mais la plaie saignante de son cœur resta vivace et douloureuse.

Vingt années se passèrent ainsi.

Réginald, isolé en quelque sorte dans ses douleurs sans cesse renaissantes, ne se permettait qu'une seule distraction, qu'un seul plaisir, celui de la chasse.

Et encore, bien souvent, tandis que ses piqueurs et ses chiens passaient au fond des bois, jetant aux échos de la forêt, les uns leur aboiement strident et rauque, les autres les notes vibrantes et métalliques de leurs trompes de chasse, lui, demeuré en arrière, silencieux et absorbé, s'arrêtait dans une clairière, et des larmes muettes tombaient de ses yeux rougis pendant que son cheval broutait les feuilles vertes.

Réginald attendait et désirait la mort; mais la mort, cette sombre et lugubre coquette, se sachant ainsi attendue et désirée, ne se hâtait point de venir.

A quelques centaines de pas de la porte d'honneur du parc de la Tremblaye, sur le bord d'un petit étang maréeageux, se voyait une chaumière de la plus misérable apparence.

Cette chaumière, construite avec des branchages, de la boue et des roseaux, n'était élevée que d'un rez-de-chaussée et percée d'une porte basse et de trois ou quatre ouvertures irrégulières, sortes de lucarnes à petits carreaux de verre à peine transparent, enchâssés dans de minces feuilles de plomb.

A voir cette humble demeure depuis le dehors, on aurait dit une masure abandonnée.

De profondes lézardes crevassaient de toutes parts les murailles fragiles et qui semblaient prêtes à s'effondrer au moindre vent.

Des plantes parasites avaient envahi la toiture de chaume à moitié pourrie et que recouvrait une croûte verdâtre de mousses et de lichens.

Derrière la maisonnette, et entouré par une haie d'épines et de rosiers sauvages, s'étendait un petit jardin fort mal tenu.

Le dedans de cette chaumière ne faisait point mentir son apparence extérieure.

La pauvreté, la misère elle-même, ne sont point incompatibles avec la propreté la plus scrupuleuse et avec l'ordre, ce luxe du pauvre.

Nous avons vu des mansardes dont tout le mobilier ne valait pas cinquante francs, et dont l'aspect pouvait satisfaire le coup d'œil le plus exigeant.

Dans la chaumière qui nous occupe, il n'en était point ainsi.

L'unique pièce du rez-de-chaussée qui formait l'habitation tout entière

servait de domicile commun à un ménage composé de trois personnes, puis à une douzaine de poules qui gloussaient en picorant, et enfin à un cochon de grande taille, destiné à fournir les provisions d'hiver, et qui, après avoir cherché pâture toute la journée à travers champs, revenait le soir se vautrer sur la litière infecte amoncelée dans l'un des coins de la chambre.

Les meubles consistaient en deux lits, ou plutôt deux grabats, l'un très grand, l'autre fort petit, une table, un bahut et une armoire presque vide, le tout en bois de sapin.

Quatre chaises boiteuses et deux escabelles branlantes étaient appuyées contre la muraille ou renversées sur le sol fangeux.

Nous avons dit que les habitants de cette hutte étaient trois personnes

Il y avait le père, la mère et un petit garçon.

Le père, ancien soldat aux gardes-françaises, assez mauvais sujet depuis sa jeunesse, avait contracté au service tous les vices des grandes villes.

Il se nommait Roger Rigaud, et il avait épousé une jeune fille qui ne lui apportait en dot que de la beauté et peu de courage.

Le mari et la femme possédaient, à un degré égal, l'horreur de tout travail.

Cependant, comme l'oisiveté engendre la faim, et qu'il fallait vivre, Roger Rigaud mit à profit la singulière adresse de tireur dont il était doué, et se fit braconnier.

Vainement les gardes de M. de la Tremblaye exercèrent à son endroit la plus active surveillance, il les jouait par-dessous jambe et tuait, à leur barbe, force lièvres et force perdreaux, que sa femme s'en allait vendre à Amiens, où ils servaient à la confection des savoureux pâtés dont la réputation était, dès cette époque, européenne.

Au bout de deux ans de ménage, Roger Rigaud se trouva père d'un gros garçon qui reçut le nom de Raoul au baptême.

L'enfant grandit, et il était loin encore d'atteindre l'âge de raison, que déjà on aurait pu observer en lui un singulier mélange des qualités et des défauts les plus disparates. Seulement, les défauts dominaient de beaucoup.

A sept ans à peine, le petit Raoul, qui avait hérité de toute la beauté de sa mère, et qui avait reçu du ciel la plus précoce et la plus brillante intelligence, était tout à la fois orgueilleux et indisciplinable, mais rempli d'ardeur et d'activité, et doué de la bravoure la plus téméraire et la plus incompréhensible pour un enfant de cet âge.

Ce n'est pas qu'il ignorât le péril et qu'il l'affrontât en aveugle et sans le savoir.

Le péril l'attirait invinciblement comme la flamme d'une bougie appelle les imprudents papillons.

Il aimait à risquer sa vie, et il le faisait avec tant d'audace, tant d'adresse et tant de bonheur, qu'il sortait toujours sain et sauf de ses plus hasardeuses entreprises.

A huit ans, Raoul montait sans bride et sans selle les chevaux les plus fougueux mis au vert dans les prairies de la Tremblaye; il saisissait d'une main leur crinière, et de l'autre leur frappant la croupe sans relâche, tandis que ses talons leur serrait les flancs, il se plaisait à les voir bondir sous lui et chercher vainement à se débarrasser de leur léger et hardi cavalier.

Il montait, pour y dénicher des oisillons, sur les sommets des grands arbres, et se suspendait à des branches si frêles qu'un témoin caché de ces ascensions insensées n'aurait pu s'empêcher de frémir.

Il traversait à la nage les eaux les plus rapides et les plus profondes, et on l'avait vu, armé seulement d'un bâton, attaquer et mettre à mort un chien enragé devant lequel fuyaient dans la campagne une demi-douzaine de paysans, munis de fourches et de faux.

Eh bien! tel que nous venons de le dépeindre, Raoul tremblait devant son père.

L'ex-garde-française était d'une extrême brutalité, et, quand le produit de ses chasses furtives ne lui semblait point satisfaisant, ou bien encore quand il s'était enivré d'eau-de-vie, il soulageait ses injustes colères en maltraitant son fils et rouait de coups le pauvre enfant.

Plus d'une fois Raoul, instruit par l'expérience, et prévoyant une de ces rages bestiales dont il était la victime, s'était enfui du logis paternel et avait passé deux ou trois jours et autant de nuits dans les bois.

Pendant ce temps, comment vivait-il? se demandera-t-on.

Ceci n'embarrassait guère l'ingénieux garçonnet.

En quelques heures, il fabriquait des pièges où se prenaient les petits oiseaux; il allumait du feu en frottant l'une contre l'autre deux branches sèches et faisait rôtir ses prisonniers à la flamme d'un brasier improvisé.

Des glands doux qu'il glanait dans les bois et qu'il mettait cuire sous la cendre lui tenaient lieu de pain et complétaient ses repas savoureux.

Il couchait dans des grottes et sur des lits de mousse et de feuilles mortes qui remplaçaient, et certes avec avantage, la paille presque pourrie des grabats de Roger Rigaud.

Quand il rentrait à la maison, il était battu; mais enfin il avait vécu

pendant quelques jours en liberté, et sans sentir continuellement suspendue au-dessus de sa joue l'épée de Damoclès de la taloche paternelle.

Et maintenant que nous avons crayonné une rapide esquisse du caractère et des années d'enfance de Raoul, voyons un peu comment ce fils du braconnier de la Tremblaye peut s'introduire dans notre récit pour y jouer le rôle capital.

Un jour d'automne, — jour sombre et voilé d'un crêpe de brouillards, — le marquis Réginald s'était mis en chasse depuis le matin.

Une bande de sangliers de haute taille ravageait le pays, et c'est d'un de ces farouches animaux qu'il s'agissait de venir à bout.

Les chiens avaient lancé, et la chasse tout entière passait avec l'impétuosité de l'éclair à travers les clairières, les taillis et les fourrés.

M. de la Tremblaye, selon son habitude presque invariable, se trouvait seul et pensif, séparé des autres chasseurs.

Le marquis Réginald avait alors soixante et dix ans accomplis.

De longues mèches d'une blancheur argentée encadraient son visage flétri par le temps et par le chagrin, et dont son chapeau de feutre noir et ses autres vêtements, uniformément noirs, faisaient encore ressortir la pâleur mate et livide.

Il était monté sur un cheval normand de haute taille et d'une vigueur extraordinaire.

La main droite du marquis s'appuyait machinalement sur la crosse d'une courte carabine qui pendait à l'arçon de la selle.

Le bois de cette carabine était en ébène et incrusté d'argent, couleurs de deuil.

Le cheval marchait au pas, et le cavalier, laissant flotter les rênes, s'absorbait dans de tristes pensées.

La voix des chiens et l'harmonie des trompes se perdaient presque dans le lointain.

Tout à coup, à cinquante pas en avant de l'endroit où se trouvait le marquis, il se fit un froissement rapide et bruyant dans le fourré, et un sanglier gigantesque (qui n'était point l'animal de meute) se précipita comme un boulet de canon dans la direction de M. de la Tremblaye, dont le cheval frémit de tous ses membres.

Les instincts du vieux chasseur se réveillèrent aussitôt.

Il saisit sa carabine d'une main ferme, l'épaula, visa pendant le quart d'une seconde et fit feu.

Mais la balle, au lieu de frapper le sanglier à la hure ou au cou, et de l'étendre mort sur la place, lui laboura l'échine et ne fit que redoubler sa furie.



Mais l'enfant ne lâchait pas prise. (P. 235.)

L'impétuosité du monstre en parut doublée : un bond prodigieux le porta jusqu'auprès du cheval effaré, dont il déchira le poitrail d'un formidable coup de boutoir.

Le cheval poussa un hennissement de douleur et d'épouvante ; il se dressa sur ses jarrets d'acier en battant l'air de ses pieds de devant, il volta sur lui-même comme ces toupies que fouettent les enfants, et, malgré M. de la Tremblaye, qui voulait mettre pied à terre pour éventrer le sanglier

d'un coup de son couteau de chasse, il se précipita tête baissée dans un sentier latéral qui s'enfonçait à travers le fourré.

Le marquis Réginald, écuyer consommé s'il en fut, le laissa courir sans lui fatiguer la bouche avec le mors, espérant au bout d'un instant venir à bout facilement d'une monture jusque-là docile.

Le marquis se trompait.

Le cheval, ensanglanté et furieux, redoublait ses bonds et ses ruades; on eût dit qu'il croyait sentir sur sa croupe la chaude haleine de la bête fauve.

Sa course insensée ne se ralentissait pas.

Au bout d'un quart d'heure qui lui avait suffi pour franchir un espace de plus de deux lieues, il déboucha dans une vaste clairière.

Cette clairière se terminait par une ravine escarpée et profonde, au fond de laquelle coulait un ruisseau rapide parmi les blocs de granit.

Le cheval se dirigea de ce côté; il ne lui fallait pas trois minutes pour en atteindre les bords.

Si le marquis ne parvenait point à le détourner de ce but fatal, la mort les attendait tous les deux, une mort horrible, inévitable.

Certes, monsieur de la Tremblaye ne craignait point de mourir, mais il lui aurait semblé commettre presque un suicide en ne faisant point tous ses efforts pour se rattacher à la vie.

Il appuya violemment sur la bride, en même temps qu'il attaquait le cheval avec la jambe gauche, croyant le contraindre ainsi à volter de nouveau.

Tout fut inutile, la bride et l'éperon.

Le cheval ne se détourna pas plus de la ligne droite que ne s'en écarte la balle d'une carabine.

Seulement la bride se rompit en deux endroits.

M. de la Tremblaye se sentit perdu.

Sauter à bas de sa monture, il n'y fallait point songer. Les selles de cette époque, dites *selles à la française,* très élevées, et enfermant le cavalier entre deux murailles de velours parfaitement rembourrées, rendaient impossible même une tentive.

M. de la Tremblaye recommanda son âme à Dieu.

Il tira de sa poitrine un petit médaillon qui renfermait dans son cercle d'or et de cristal des cheveux de quatre nuances différentes.

Ces cheveux étaient ceux de sa femme et de ses trois enfants.

Il appuya le médaillon contre ses lèvres, et il l'y pressa avec ardeur, en murmurant tout bas :

— Je vais donc les rejoindre!...

Ensuite il ferma les yeux et il attendit la mort.

. . . .

Au moment où le cheval et le cavalier faisaient irruption dans la clairière, une tête blonde et rose apparut derrière un bouquet de jeunes pousses, à quelques pas à peine de la ravine dont nous avons parlé.

L'enfant auquel appartenait cette tête pouvait avoir huit ans environ. Il était grand et fort pour son âge et d'une remarquable beauté, quoique couvert de vêtements en haillons.

Ses traits exprimaient la résolution et l'intelligence.

A côté de lui, sur le gazon, se voyaient quelques petits oiseaux attachés ensemble par les pattes à l'aide d'une ficelle.

Cet enfant avait été arraché à un très profond et très calme sommeil par le retentissement des sabots du cheval qui frappaient impétueusement le sol.

Il regarda, croyant d'abord que quelque hardi chasseur traversait la clairière à toute bride et pour son plaisir.

Mais il ne lui fallut qu'un coup d'œil pour reconnaître le marquis de la Tremblaye, pour s'assurer qu'il était emporté par sa monture et pour comprendre qu'il courait à une mort certaine.

L'enfant n'hésita pas.

Il quitta l'endroit dans lequel il se trouvait et il alla se placer entre le cheval et l'abîme.

Si le marquis Réginald avait vu ce mouvement, il eût crié à l'enfant de se détourner, et il eût tremblé de frayeur à la vue de cette héroïque audace. Mais le marquis Réginald avait les yeux fermés.

Cependant le cheval avançait toujours.

Sa respiration était bruyante, ses flancs haletaient, une vapeur épaisse s'échappait de ses naseaux rouges et enflammés.

En moins de dix élans, il allait atteindre la crête de la ravine et s'y précipiter.

Aussi rapide que la foudre, il passa à côté de l'enfant.

Ce dernier, avec une agilité de chat sauvage, s'élança à sa tête et se cramponna des deux mains aux branches du mors.

Le cheval, étourdi par cette agression subite, se cabra et secoua la tête pour lancer au loin son nouveau fardeau.

Mais l'enfant ne lâchait pas prise.

Il y eut un instant de lutte entre les deux adversaires.

Cette lutte fut courte, car le cheval, épuisé déjà par la course qu'il venait de fournir, manqua à la fois des deux pieds de devant et s'abattit en heurtant violemment de sa tête la frêle poitrine de son vainqueur.

M. de la Tremblaye était sauvé, mais l'enfant gisait sur le sol, évanoui et tout sanglant.

Cet enfant (nos lecteurs l'ont deviné sans doute) n'était autre que Raoul Rigaud, le fils du braconnier Roger.

§

Au moment où le marquis Réginald comprit que tout péril était fini, et que, ne devinant pas encore quel secours providentiel et inattendu lui était venu en aide, il dégageait sa jambe droite prise sous le flanc du cheval abattu, il aperçut le corps de Raoul sans connaissance, mais dont les mains crispées serraient toujours les branches du mors.

M. de la Tremblaye se hâta de relever l'enfant, qu'il étendit sur le gazon en l'adossant au tronc d'un vieil arbre à moitié brisé.

Il appuya sa main tremblante sur le cœur de Raoul pour s'assurer qu'il battait encore; puis il descendit au fond de la ravine, et en revint bien vite, rapportant son chapeau de feutre rempli de l'eau glacée du torrent.

Avec cette eau, il lava la plaie peu profonde faite à la poitrine de l'enfant qui, ravivé par la sensation de cette fraîcheur subite, ne tarda guère à revenir à lui-même et ouvrit ses yeux languissants.

Il aperçut Réginald de la Tremblaye penché sur lui, et dont les cheveux blancs touchaient presque ses boucles blondes.

L'enfant s'efforça de se soulever, et ses lèvres, momentanément pâlies, murmurèrent avec une expression de respect.

— Monsieur le marquis... monsieur le marquis...

Réginald posa sa main sur la bouche de Raoul, et lui dit :

— Prenez garde, mon cher enfant, ne parlez pas encore... laissez votre sang reprendre son cours naturel... laissez le calme revenir en vous...

Raoul, malgré la douce violence que lui faisait le vieillard, se leva vivement, secoua sa tête rose et charmante, et répondit :

— Oh! je suis calme, monsieur le marquis, je ne souffre pas, et jamais je ne me suis senti plus fort et plus dispos... Voyez!...

En parlant ainsi, il cambra sa taille naturellement élégante et fine, et il élargit sa poitrine que tachaient encore quelques gouttes d'un rouge vif.

— Regardez! — dit Réginald, — regardez! votre sang coule!...

— Bah ! — répondit l'enfant, — une égratignure!... Si j'allais à la guerre, monsieur le marquis, et si je recevais de bonnes arquebusades ou

de beaux coups d'épée au travers du corps, comme doit le faire un vaillant soldat, il me semble que j'en verrais bien d'autres!... D'ailleurs, le sang est liquide, donc il est fait pour couler!...

Le marquis ne put s'empêcher de sourire à cette vivacité et à cette bravoure enfantines.

Il attacha de nouveau un long et pénétrant regard sur celui qui lui parlait ainsi.

Il fut frappé, plus qu'il ne l'avait été jusque-là, de l'aspect véritablement aristocratique du petit paysan, dont les vêtements grossiers et en lambeaux ne pouvaient dissimuler la tournure noble et aisée.

Il admira le feu des regards de Raoul, la coupe gracieuse de son visage, la fierté de son allure, la parfaite distinction de toute sa personne.

Puis il murmura en lui-même :

— A coup sûr, ce n'est point là un enfant ordinaire!...

Raoul avait soutenu le long examen du marquis avec une aisance facile, mais qui n'avait rien de trop assuré ni d'impudent.

M. de la Tremblaye posa sur la tête de l'enfant sa main pâle et amaigrie.

— Savez-vous, — lui dit-il, — que Dieu vous a placé sur mon chemin pour me sauver la vie?

— Dieu fait bien tout ce qu'il fait, — répondit Raoul.

— Comment cette idée a-t-elle pu vous venir, mon enfant, d'arrêter, vous si frêle, un cheval fougueux et emporté, ce qui était une entreprise insensée?

— Monsieur le marquis, — dit le jeune paysan, — j'ai vu que vous n'étiez plus le maître de votre cheval, que la bride était rompue et que vous étiez perdu si l'on ne venait à votre aide. Je n'ai point réfléchi, et j'ai essayé cette entreprise que vous appelez insensée et qui ne l'était pas, puisque j'ai réussi.

M. de la Tremblaye resta stupéfait d'abord en face de ce sang-froid inouï et de cette modestie qui n'était point feinte.

— Vous êtes brave?... — s'écria-t-il enfin, — brave comme un des soldats de Denain!

— Je ne sais pas, — répliqua Raoul.

— Comment? Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je ne sais pas si je suis brave; je n'ai peur de rien, voilà tout.

Cette distinction était subtile. Le marquis, en l'entendant, ne put s'empêcher de sourire une seconde fois.

— Mon enfant, — demanda-t-il, — êtes-vous de ce pays?

— Vous ne m'avez donc jamais vu, monsieur le marquis?... — dit Raoul d'un air étonné.

— Non, je ne vous ai jamais vu, je ne vous ai jamais remarqué, du moins...

— Eh bien! je suis de la Tremblaye.

— Comment vous nommez-vous?

— Raoul.

— Comment s'appelle votre père?

— Roger Rigaud.

Le marquis fronça le sourcil.

— Un ancien soldat aux gardes-françaises, je crois?

— Oui, monsieur le marquis.

— Pauvre, n'est-ce pas?...

— Oui, monsieur le marquis, très pauvre.

— Et, — ajouta Réginald, — vivant de braconnage, à ce que m'ont affirmé mes gardes.

— Vos gardes en ont menti, monsieur le marquis!... — s'écria fièrement Raoul.

— Au fait, — pensa M. de la Tremblaye, — de quoi vais-je parler à cet enfant?... Un fils ne peut pas, ne doit pas accuser son père!...

Il y eut un instant de silence, puis Réginald reprit à haute voix :

— Êtes-vous plusieurs enfants?...

— Non, monsieur le marquis, je suis tout seul.

— Votre père vous aime-t-il?

— Je ne crois pas.

— Il vous maltraite?

— Souvent.

— A quoi vous emploie-t-il?

— A rien.

— Au moins, vous fait-il donner quelque instruction?...

— Il m'a appris à lire, c'était tout ce qu'il savait, et c'est tout ce que je sais.

— Aimeriez-vous en apprendre davantage.

— Oh! oui!... Mais c'est impossible!

— Avez-vous quelquefois pensé à l'avenir?

— Qu'est-ce que l'avenir, monsieur le marquis?

— C'est le temps, lointain encore, où, ayant cessé d'être un enfant, vous serez devenu un homme.

— Oui, j'y ai pensé souvent.

— Et que comptez-vous faire quand ce temps sera venu?...

— Aussitôt que j'aurai l'âge, je me ferai soldat pour aller à la guerre et revenir riche et capitaine.

— Vous souhaitez donc avoir de l'argent?...

— Beaucoup.

— Pourquoi cela?

— Parce que mon père répète sans cesse que, quand on est riche, il ne reste rien à désirer, et qu'on a tous les plaisirs et tous les bonheurs du monde.

Le marquis poussa un soupir et jeta vers le ciel un regard douloureux; puis il porta tristement à ses lèvres le médaillon renfermant les cheveux de ceux qu'il avait aimés et qu'il pleurait encore.

Raoul s'aperçut de cette tristesse, et n'ajouta pas un mot.

M. de la Tremblaye reprit :

— Mon enfant, je veux vous ramener moi-même à votre père, et lui dire que je vous dois la vie...

— Comme vous voudrez, monsieur le marquis; seulement, je vous en prie, faites en sorte qu'il ne me batte pas, car voici deux jours que je me suis enfui de chez lui...

— Soyez tranquille, il ne vous touchera point; mais, dites-moi, mon enfant, pourquoi donc aviez-vous quitté sa maison?

— Pour éviter d'être battu.

— Qu'aviez-vous donc fait?

— Rien.

— Cependant, la colère de votre père contre vous avait une cause, j'imagine...

— Aucune. Il n'avait pas d'argent, — ce qui n'est pas ma faute, — et, quand il n'a pas d'argent, il me frappe. — Ça le console, à ce qu'il paraît.

— Pauvre enfant!... — murmura le marquis.

— Ainsi, — demanda Raoul à demi rassuré, — ainsi, je n'ai rien à craindre aujourd'hui?

— Rien, répondit Réginald, — ni aujourd'hui, ni jamais!...

— Alors, — s'écria joyeusement l'enfant, — alors, monsieur le marquis, je ne demande pas mieux que de vous suivre.

Et Raoul marcha dans la même direction que le marquis qui s'apprêtait à rejoindre son cheval.

Mais à peine avait-il fait quelques pas, que ses joues rosées devinrent pâles tout d'un coup : le sang coula avec abondance de la blessure qu'il avait à la poitrine, ses jambes se dérobèrent sous lui, et il tomba sur le gazon.

Réginald, très effrayé de cette crise imprévue, prodigua de nouveau tous ses soins à l'enfant, qui se ranima presque aussitôt et se remit debout en disant :

— Maintenant, c'est fini !...

— Il est impossible, — s'écria le marquis, — il est impossible que vous alliez à pied jusqu'à la Tremblaye.

— Ah ! — répondit Raoul, — je vous demande bien pardon, j'irai le mieux du monde...

— Je n'y consentirai jamais !

— Comme il vous plaira, monsieur le marquis, je vais rester ici...

— Non pas.

— Mais, cependant, puisque vous dites que vous ne voulez pas que je marche.

— C'est bien simple, je vous soutiendrai à côté de moi sur mon cheval. N'aurez-vous point peur de voyager ainsi ?

— Peur ! — répéta Raoul avec un petit rire ironique ; — d'ailleurs, je sais monter à cheval...

— En vérité ! — fit M. de la Tremblaye d'un ton un peu incrédule.

Ce ton piqua au vif l'amour-propre excessif de l'enfant, dont les forces étaient momentanément revenues.

Il courut au cheval qui, rendu docile par la dure leçon qu'il avait reçue, mâchait tranquillement quelques brins d'herbe que son mors ne lui permettait point d'avaler.

Il s'élança sur la selle sans se servir des étriers ; puis, rassemblant dans ses deux mains les lambeaux pendants de la bride et frappant du talon les flancs du robuste animal, il le lança au galop, lui fit franchir le tronc d'un arbre renversé, et le ramena doux et soumis comme un jeune agneau, jusqu'auprès du marquis.

Ce dernier l'avait regardé faire avec une stupeur toujours croissante, et il murmurait en lui-même :

— Je ne me trompais pas, cet enfant est merveilleux !... Plût à Dieu qu'il fût mon fils !...

Raoul mit pied à terre.

— Vous voyez, monsieur le marquis, que j'avais dit la vérité !... — balbutia-t-il d'une voix à peine distincte, car une nouvelle défaillance s'emparait de lui ; le sang recommençait à couler et sa pâleur redevenait livide.

M. de la Tremblaye banda avec son mouchoir la poitrine déchirée de l'enfant.

Il rajusta de son mieux les rênes brisées, il assit Raoul sur le garrot



Au moment où Roger Rigaud entra dans le salon en s'inclinant jusqu'à terre... (P. 244.)

de son cheval, et se mit en selle derrière lui, et il reprit au pas le chemin du village, où, selon toute apparence, il n'aurait pu jamais revenir.

Tout en marchant, il continua avec Raoul la conversation dont nous avons reproduit le début, et, à chaque réponse, il admirait de plus en plus esprit juste et la lumineuse intelligence de l'enfant.

II

ROGER RIGAUD

Au bout d'une heure et demie, à peu près, le marquis arrêtait sa monture devant la chaumière de Roger Rigaud.

M. de la Tremblaye appela le braconnier.

La femme seule se présenta, Roger était absent.

Le marquis lui remit Raoul, et lui raconta en peu mots ce qui s'était passé, et l'engagea à envoyer son mari au château aussitôt qu'il serait de retour.

La paysanne le promit.

M. de la Tremblaye, rentré chez lui, se laissa tomber dans un large fauteuil auprès de l'une des fenêtres du salon, et s'enfonça dans de longues et profondes réflexions.

Il se dit que c'était la Providence elle-même qui venait de jeter sur son chemin cet enfant inconnu, et il se demanda si cette même Providence ne lui désignait pas clairement cet enfant comme devant remplacer les fils qu'il avait perdus.

C'est assez dire que la pensée d'adopter Raoul et d'en faire l'héritier de son nom et de sa fortune se présentait à son esprit.

Le marquis n'avait d'autres parents que des collatéraux assez éloignés, tous riches par eux-mêmes, tous portant un autre nom que le sien, et pour lesquels il ne professait que de l'indifférence.

Parmi les nombreuses douleurs de sa vie, un des chagrins les plus vifs avait toujours été de penser que son vieux manoir et ses immenses domaines iraient, après sa mort, grossir les biens déjà nombreux de ces collatéraux.

D'un autre côté, il sentait naître en son cœur une vive affection, une irrésistible sympathie pour cet enfant incompréhensible, pour ce petit paysan si gracieux et si brave, dont le sang avait coulé pour lui.

Peut-être cette affection allait-elle le rattacher à la vie et remplir d'un peu de consolation et de joie les jours de sa vieillesse.

Et puis, en dehors de toutes ces considérations, n'y en avait-il pas une autre et qui devait peser d'un grand poids dans la balance?...

Ne serait-ce point une œuvre pieuse et charitable, une œuvre dictée par les sentiments les plus simples et les plus doux de la reconnaissance, d'arracher ce jeune Raoul à la dure autorité d'un mauvais père, et de fournir à ce jeune aiglon les moyens d'étendre ses ailes?

Voilà ce que M. de la Tremblaye venait de se dire et de se répéter, quand un valet de chambre entra dans le salon où il se trouvait, et le prévint que le paysan Roger Rigaud, venu au château d'après ses ordres, sollicitait la faveur d'être introduit auprès de lui.

— Amenez-le ici, à l'instant même, — répondit le vieillard.

Roger Rigaud, en apprenant par sa femme les événements de la matinée, avait flairé quelque bonne aubaine; il avait caressé Raoul au lieu de le battre comme de coutume; il avait revêtu tout aussitôt son costume le moins délabré, et, sans perdre une minute, il était accouru au château.

Le valet de chambre l'introduisit.

Le père de Raoul touchait à sa quarantième année, il était grand et fort et pouvait passer pour un *bel homme*, dans la plus vulgaire acception du mot, c'est-à-dire qu'il avait de très larges épaules, un buste bien proportionné, des jambes nerveuses et des bras musclés comme ceux de ces *Alcides* nomades qui soulèvent dans les foires et les places publiques des poids de quatre cents livres.

Ses allures habituelles affectaient la roideur militaire, son port de tête était martial, et il continuait à porter de longues moustaches noires et retroussées en croc, comme s'il eût été encore au service.

Son visage énergique, bronzé en quelque sorte par le soleil et par toutes les intempéries des saisons, exprimait des passions brutales et fougueuses.

Son regard n'était pas franc, et le sourire de ses lèvres minces semblait toujours dissimuler un mensonge.

Ce jour-là, il avait passé une chemise blanche, noué une cravate autour de son cou de taureau, revêtu une jaquette de droguet commun, reprisée grossièrement en maint endroit.

Les longues guêtres de cuir qui serraient étroitement ses jambes sentaient le braconnier d'une lieue.

Enfin, il tenait à la main une coiffure indéfinissable, moitié casquette et moitié chapeau. La couleur et la forme ne s'en distinguaient plus.

Au moment où Roger Rigaud entra dans le salon en s'inclinant jusqu'à terre et à plusieurs reprises, le marquis Réginald l'accueillit d'un geste gracieux et lui fit signe d'avancer.

Le braconnier obéit.

Il fit quelques pas et se tint debout, en face de M. de la Tremblaye, dans la raide immobilité et dans l'attitude du soldat au port d'armes.

— Mon ami, — lui dit le marquis, — il est évident, puisque vous voilà, que vous avez déjà vu votre femme...

— Oui, monsieur le marquis, — répondit Roger, — j'ai eu cet avantage...

— Elle vous a dit, sans nul doute, — poursuivit M. de la Tremblaye, — que votre fils m'avait sauvé la vie...

— J'ai appris, en effet, que le petit drôle avait eu le rare bonheur de se rendre utile à monsieur le marquis, et j'en ai béni le hasard.

— Dites la Providence, mon ami...

— Oui, monsieur le marquis, la Providence...

— Savez-vous que vous avez-là un précieux enfant.

— Le petit a du bon, je ne dis pas le contraire.

— L'aimez-vous comme il mérite d'être aimé?

— Dame! monsieur le marquis, chacun aime à sa manière. Nous autres, pauvres diables, nous ne pouvons pas aimer nos enfants comme les gens riches et les grands seigneurs aiment les leurs... Je rudoie quelquefois le petit, quand il le mérite, bien entendu, et il le mérite souvent; mais vous savez le proverbe, monsieur le marquis : *Qui aime bien châtie bien.*

— Ah! — reprit M. de la Tremblaye avec un demi-sourire, — je crois même que dans ce sens, vous l'aimez un peu trop.

— Est-ce que le petit se serait plaint de moi?... — demanda sournoisement Roger.

— Au contraire, — répondit le marquis, — il vous a défendu.

— C'était son devoir à cet enfant! — murmura le braconnier.— Il sait bien que je le chéris.

— Voyons, — dit M. de la Tremblaye, — consentiriez-vous à vous séparer de lui?

— M'en séparer, pourquoi?

— Peu importe... répondez à ma question.

— Eh bien! monsieur le marquis, on verrait... — répondit Roger, — si c'était pour son bonheur...

Et il ajouta tout bas :

— Et pour le mien...

— Enfin, si quelqu'un, un gentilhomme, un homme riche, vous proposait de prendre chez lui votre fils Raoul et de le traiter comme son propre enfant, que décideriez-vous?

— Ce que je déciderais ?

— Oui.

— Dame ! si on m'offrait cela... mais on ne me l'offre pas...

— C'est ce qui vous trompe.

— On me l'offre ?

— Très positivement.

— Et qui donc?

— Moi.

— Vous, monsieur le marquis ! s'écria Roger avec toute l'apparence d'une profonde surprise.

Nous disons *l'apparence*, car le rusé paysan avait deviné depuis un instant où M. de la Tremblaye allait en arriver, et il ne songeait, lui, qu'à tirer le meilleur parti possible du marché qu'il s'apprêtait à conclure avec le vieillard.

— Vous! monsieur le marquis !... — répéta-t-il pour la seconde fois.

— Moi-même, répondit M. de la Tremblaye.

— Oh ! alors, c'est bien différent; mais vous comprenez que je ne peux pas comme cela répondre de suite...

— Pourquoi donc ?

— Dame ! monsieur le marquis, la chose est grave...

— Sans doute, mais je désire que votre décision soit immédiate.

— Songez donc, vous me parlez d'une séparation, et un cœur de père saigne toujours à cette pensée...

Une semblable parodie de l'amour et du langage paternels révolta M. de la Tremblaye.

Cependant il ne témoigna son dégoût qu'en interrompant Roger :

— Si en effet vous aimez votre fils autant que vous le dites, vous ne devez pas hésiter à lui prouver votre tendresse en assurant son bonheur à venir...

— Monsieur le marquis, — répondit philosophiquement Roger, — la fortune ne fait pas le bonheur !...

— Elle y contribue, du moins.

— Et puis, voyez-vous, le petit me sert à bien des choses... Je ne pourrais guère me passer de lui... Il m'aide, ce garçon...

— A quoi? — demanda le marquis.

— Dame ! je ne peux pas trop vous dire; mais, pour sûr, un enfant de son âge, c'est toujours utile dans un ménage de pauvres gens...

— Aussi, — répondit Réginald, — je ne prétends pas vous le prendre sans vous indemniser largement de la perte que pourra vous occasionner son absence.

Voilà les paroles que Roger Rigaud attendait avec impatience depuis le commencement de l'entretien. Le marquis venait de faire vibrer la seule corde sensible dans le cœur du paysan, celle de l'intérêt.

— Vous disiez donc, monsieur le marquis, demanda le braconnier, — que vous prendriez le petit chez vous?

— Oui.

— Tout de suite.

— Aujourd'hui même.

— Et pour toujours?

— Oui, pour toujours.

— Eh bien ! monsieur le marquis, il y a peut-être moyen de nous entendre.

— Comment?

— Raoul est mon fils, mon bien, ma propriété. Il est à moi comme la France est au roi. J'ai le droit de le garder ou de le céder, d'en disposer enfin comme bon me semblera.

— Personne ne conteste cela.

— Or, — poursuivit Roger, reprenant le fil de son raisonnement, — si je consens à me défaire du petit, c'est uniquement dans l'intérêt de son bonheur, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, monsieur le marquis.

— Après.

— Certainement je veux que mon fils soit heureux, c'est même le plus cher de mes désirs. Mais il ne me semble pas juste que le petit ait toutes ses aises, tandis que je n'en aurai aucune. Il ne me semble pas juste qu'il dorme dans des lits de plume, quand je coucherai sur la paille, et qu'il ait dix plats à chaque repas, tandis que je mourrai de faim...

— Cela, — répondit M. de la Tremblaye, — ne serait ni juste ni naturel, en effet...

— Comment donc faire?

— Je vais vous le dire

Roger devint tout oreilles.

— Je vous donnerai, — poursuivit M. de la Tremblaye, — je vous donnerai l'équivalent de ces jouissances que vous désirez si vivement, je vous donnerai une somme annuelle qui vous assurera un bon lit, une table bien servie, un tranquille avenir.

Le braconnier tressaillit de joie jusque dans la moelle de ses os, des frissons de plaisir couraient sur son épiderme et chatouillaient la racine de ses cheveux.

— Quelle sera cette somme, monsieur le marquis? — murmura-t-il d'un ton patelin.

— Fixez-la vous-même.

Roger médita pendant un instant, puis il reprit :

— Si je ne me trompe, monsieur le marquis, vous avez parlé d'une rente annuelle?

— Vous ne vous trompez pas.

— Dame ! il me semble que douze cents livres...

— Vous les aurez, — répondit vivement M. de la Tremblaye.

— J'ai demandé trop peu ! — pensa le paysan, — mais je me rattraperai sur autre chose.

Et il continua :

— Cette somme, assurée par contrat, sera payable ma vie durant?..

— Bien entendu.

— Et, après ma mort, reversible sur la tête de ma femme?

— Oui.

— Puisque monsieur le marquis est si bon, il voudra bien ajouter à ses libéralités une somme de trois cents livres pour faire reconstruire ma pauvre maison?...

— Accordé.

— Monsieur le marquis consentira-t-il à me faire donner, tous les deux ans, deux barils d'eau-de-vie par son sommelier?...

— Soit.

— Et enfin...

— Quoi! il y a encore quelque chose?...

— Oh! monsieur le marquis, presque rien! la simple permission de chasser pour mon plaisir, seulement avec mon fusil, et sans chiens d'arrêt ni chiens courants, sur les terres et dans les forêts de monsieur le marquis...

M. de la Tremblaye hésita.

Comme tous les gentilshommes de cette époque, il était fort jaloux de ses privilèges de chasse, mais il réfléchit bien vite qu'il voulait obtenir Raoul à tout prix, et que d'ailleurs Roger, dangereux braconnier s'il en fut, détruisait sournoisement autant de gibier qu'il pourrait le faire d'une façon ostensible et avouée.

Il céda.

— Vous aurez l'autorisation que vous demandez, — dit-il.

— Je ne sais en vérité, — s'écria le paysan, — comment remercier monsieur le marquis!...

— Et maintenant, — reprit ce dernier, — c'est bien convenu, n'est-ce pas, votre fils est à moi?...

— Entièrement, monsieur le marquis; il cesse de m'appartenir et



A coup sûr la conversation allait être sérieuse. (P. 253.)

devient votre absolue propriété... Je renonce à tous mes droits sur lui et je vous les cède... sacrifice bien douloureux, monsieur le marquis, mais que je fais dans l'unique intérêt de ce cher petit...

M. de la Tremblaye interrompit de nouveau cette honteuse comédie.

— Demain, — dit-il à Roger, — demain seront signés les titres

de votre rente viagère. Maintenant, allez chercher votre fils et amenez-le moi.

Le braconnier sortit aussitôt et revint au bout de quelques minutes avec l'enfant

C'est ainsi que Raoul Rigaud fit son entrée au château de la Tremblaye.

III

RÉGINALD ET RAOUL

Les prévisions et les espérances de M. de la Tremblaye ne tardèrent point à se réaliser.

La présence de Raoul ramena au château et dans le cœur du vieillard, sinon la joie, du moins la vie.

Un sourire fugitif revint entr'ouvrir les lèvres de Réginald, si longtemps plissées par des pensées amères.

Les jeux bruyants, les vives clameurs de l'enfant, remplacèrent dans les longs corridors et dans les vastes salles le morne silence de la tombe.

M. de la Tremblaye se reprit à aimer.

Raoul, à peine introduit dans un milieu de fortune et de grandeur, sembla s'y acclimater d'une façon si complète et si prompte qu'on eût dit qu'il était venu au monde parmi ces habitudes aristocratiques, et que le sang patricien d'une race de gentilshommes se révélait en lui.

Nul doute que si l'enfant n'avait eu sans cesse sous les yeux la chaumière dans laquelle il était né, il ne fût arrivé bien vite à se persuader à lui même qu'il n'y avait rien de plébéien dans son origine, et qu'il aurait rêvé les *émaux* chevaleresques d'un blason imaginaire.

Nous savons déjà quels étaient les projets de Réginald à l'égard de Raoul.

Il comptait, après quelques années d'épreuve, l'adopter avec toutes les formes légales, obtenir par ordonnance royale le droit de le substituer au nom et aux armes de la Tremblaye, et lui laisser, comme à son fils unique, son immense fortune.

Mais ses projets, aux yeux de Réginald, ne deviendraient réalisables qu'autant que Raoul se montrerait digne de toutes les faveurs que lui réservait l'avenir.

Or il fallait, avant toute chose, former le cœur et développer l'intelligence du jeune homme.

Un gouverneur d'un incontestable mérite fut chargé de présider à l'éducation de Raoul.

Sous la direction habile de ce maître, le fils du braconnier fit des progrès rapides et dépassa les espérances de Réginald.

Raoul, ardent, impétueux, déterminé, tourna vers le travail son impétuosité, sa détermination.

Il ne marcha point d'un pas chancelant et incertain dans ces sentiers difficiles et hérissés de ronces dont la science entoure ses abords.

Il alla droit au but, ne reculant jamais et franchissant les obstacles au lieu de les tourner.

Raoul atteignait à peine sa seizième année, que déjà son précepteur n'avait plus rien à lui apprendre.

Réginald, alors, put goûter tous les bonheurs de cette paternité factice qu'il s'était créée.

Raoul, libre des entraves du travail, devint pour lui un compagnon assidu et inséparable.

Le jeune homme accompagna dans toutes ses chasses le marquis, qui semblait rajeuni de dix ans.

Le soir, ils jouaient ensemble aux échecs, car Raoul était devenu d'une très jolie force à ce jeu difficile.

Puis, M. de la Tremblaye, pensant qu'un jeune homme a besoin d'une autre société que celle d'un vieillard, rouvrit les portes de son château à la noblesse du voisinage.

Ce furent chaque jour de nombreuses réunions, des fêtes, des carrousels.

Raoul triomphait de tous ses concurrents par ses manières exquises, par sa galante tournure, par son adresse hors ligne, de même qu'il les écrasait par le luxe de ses vêtements, de ses bijoux et de ses chevaux, car le marquis Réginald ne mettait pas de bornes à sa générosité vis-à-vis de Raoul, et il prodiguait tant d'or au jeune homme, que celui-ci, ne sachant à quoi l'employer, en entassait une partie dans une cassette d'acier qu'il avait dans sa chambre, et qui se remplissait chaque jour davantage.

Maintenant, si l'on nous demande quelle place tenaient, dans les affections de Raoul, ceux auxquels il devait véritablement la vie, — nous répondrons qu'ils n'en tenaient aucune.

Raoul n'aimait point son père, et ce sentiment de répulsion peut, sinon s'excuser, du moins se comprendre ; mais sa mère, sa mère de qui il n'avait jamais eu à se plaindre, était pour lui comme si elle n'avait point existé.

Bien plus, il en voulait à cette pauvre femme de l'avoir fait naître

dans une condition aussi obscure; il faisait un détour afin de ne point passer devant la maison qu'elle habitait, et, sans cependant désirer sa mort, il n'y aurait pas eu de larmes dans ses yeux le jour où on serait venu lui dire qu'elle avait cessé de vivre.

Certes, c'étaient là des indices d'un cœur profondément sec et d'une âme outre mesure orgueilleuse.

Raoul eût donné de grand cœur tout le bonheur matériel dont il jouissait amplement pour avoir le droit de se dire le fils de quelque grand seigneur bien pauvre.

Si le marquis de la Tremblaye était mon père, — pensait-il, — on me nommerait *M. le comte*, au lieu de m'appeler *M. Raoul*, comme on le fait sans cesse!...

Et c'étaient d'incessantes blessures pour l'amour-propre excessif et ombrageux du jeune homme.

Mais ces blessures, dont nous venons de parler, Raoul les cachait soigneusement, et le marquis Réginald ne se doutait de rien.

Deux années se passèrent ainsi.

Le fils du braconnier était devenu, sans contredit, le cavalier le plus beau et le plus élégant de tout le pays.

Quand il passait au galop de chasse sur son joli cheval gris de fer à crinière longue et flottante, les jeunes filles le suivaient longtemps du regard, et leurs cœurs l'accompagnaient quand leurs yeux ne le voyaient plus.

On dit même, et nous ne sommes point éloigné d'ajouter à ce bruit une entière créance, que deux châtelaines de haute lignée devenaient en sa présence rougissantes et timides, et soupiraient en pensant à lui.

Le mari de l'une de ces dames portait dans ses armes un *cerf*, deux *licornes* servaient de supports au fier écusson du second.

Fatal augure!... triste présage!... — Ces blasons n'étaient point menteurs.

Le jour où Raoul atteignit sa dix-huitième année, le valet de chambre du marquis entra dans son appartement peu avant dix heures du matin, et le prévint que M. de la Tremblaye le faisait prier de vouloir bien passer chez lui.

Raoul acheva rapidement sa toilette et courut chez son père adoptif.

Aussitôt que le jeune homme eut franchi le seuil de la pièce dans laquelle l'attendait le vieillard, Réginald se leva de son fauteuil, vint au-devant de lui, l'étreignit de ses deux bras, l'embrassa sur le front avec une profonde tendresse et lui dit :

— Que Dieu te bénisse, et qu'il permette, ainsi que je le lui demande

à deux genoux, que l'année qui va commencer pour toi surpasse en félicité celle qui vient de finir!...

Raoul partagea à demi la vive émotion avec laquelle ces paroles venaient d'être prononcées.

A son tour, il embrassa Réginald, et il murmura :

— Merci, mon bon père, merci de cette tendresse que vous m'accordez, et que Dieu prolonge ma vie, afin de me permettre de vous la consacrer!...

— Mon enfant, — dit M. de la Tremblaye en prenant Raoul par la main et en lui montrant un siège placé à côté du sien, — mon enfant, assieds-toi, nous avons à causer...

Raoul obéit, et il attendit en silence que Réginald entamât l'entretien.

Le visage du marquis respirait, comme toujours, l'affection la plus bienveillante, mais l'expression d'une gravité solennelle s'y montrait aussi par instants.

A coup sûr, la conversation allait être sérieuse et rouler sur un sujet d'une haute importance.

M. de la Tremblaye la commença ainsi :

— Mon cher enfant, — fit-il — tu as aujourd'hui dix-huit ans, et il y en a dix que nous vivons ensemble et que je te regarde comme un fils...

« Depuis le jour où tu as franchi pour la première fois le seuil de ma maison, je n'ai rien négligé de ce qui m'a paru devoir assurer ton bonheur...

« J'ai cherché à développer ton corps en même temps qu'à former ton esprit; j'ai réussi à l'un comme à l'autre, et ni les maladies du corps, ni les vices, qui sont les maladies de l'âme, ne se sont approchés de toi...

« Tu n'as pas de reproches à m'adresser, n'est-ce pas, Raoul?

— Oh! mon père, mon père... — s'écria le jeune homme, — des reproches!... que me dites-vous?... Des reproches! moi?... quand, au contraire, je ne trouve pas d'expressions pour vous exprimer dignement ma profonde et éternelle reconnaissance!...

D'un geste amical, le marquis imposa silence à Raoul.

Puis il reprit :

— Quant à toi, mon enfant, je suis heureux, oh! bien heureux de te rendre ce témoignage : tu as comblé tous mes vœux, tu as dépassé toutes mes espérances!... Tu es ma joie et mon orgueil, je suis fier de toi, et il n'y a pas un seul gentilhomme dans ce beau royaume de France qui ne partageât cet orgueil s'il avait un fils semblable à toi!...

Raoul, feignant alors une modestie qu'il n'éprouvait guère, fit mine d'interrompre le marquis.

Mais ce dernier continua :

— Je t'ai jugé, mon enfant, tu es bon, ton cœur est noble et ton âme est élevée ; peut-être ai-je contribué à développer en toi les qualités brillantes et les vertus solides dont tu peux t'honorer à bon droit. Cette pensée sera la joie de mes dernières années...

« Or, le jour est venu, mon enfant, où tu vas recevoir la récompense qui t'est due.

« Cette récompense sera à la hauteur de ton mérite.

« Jusqu'à présent, tu n'étais mon fils que selon mon cœur, tu vas devenir mon fils selon la loi...

Réginald s'interrompit.

Raoul n'avait jamais soupçonné toute la portée des intentions du marquis à son égard ; aussi murmura-t-il :

— Mon père, que voulez-vous dire?...

— Je veux dire, — répondit le vieillard — qu'un acte d'adoption bien en règle va nous attacher l'un à l'autre indissolublement ; que j'obtiendrai pour toi de la faveur souveraine l'autorisation de porter mes armes et de prendre mon nom et mon titre, et que je te présenterai à mes vassaux et à mes tenanciers comme mon enfant unique et mon unique héritier...

Réginald se tut.

Raoul croyait rêver.

Il était ébloui et comme anéanti par les perspectives rayonnantes que venaient d'ouvrir devant lui les derniers mots de M de la Tremblaye.

Quoi! lui, l'obscur enfant du braconnier Roger, il allait se trouver placé tout d'un coup au plus haut des degrés de l'échelle sociale!...

Il allait se trouver soudainement riche, honoré, envié, et, qui plus est, gentilhomme et grand seigneur ; aujourd'hui comte de la Tremblaye, un peu plus tard marquis!...

Il épouserait quelque jeune fille de bonne maison, il irait à la cour, il deviendrait le favori du roi, qui lui donnerait à commander l'un de ses régiments et le ferait chevalier de ses ordres!...

Où s'arrêterait l'essor de sa haute fortune?...

Ces mirages scintillants et bien d'autres encore se succédèrent devant les regards de Raoul dans l'espace de moins d'une minute ; puis, bien certain que tout cela était réel, le jeune homme se jeta aux genoux de Réginald, les couvrit de baisers et de larmes de joie, et bégaya les protestations sincères et ardentes de sa reconnaissance infinie...

Le marquis coupa court presque aussitôt aux effusions de cette reconnaissance.

— En voilà assez, cher enfant, — dit-il, — tu connais maintenant mon irrévocable résolution. Avant un mois, elle aura reçu son plein et entier accomplissement. Maintenant, le déjeuner doit être prêt, allons nous mettre à table, ensuite nous monterons à cheval... Je me sens disposé à courir un chevreuil aujourd'hui, et je ne sais quoi me dit que nous ferons bonne chasse!...

Raoul suivit le marquis; — une heure après, tous deux s'enfonçaient au galop de leurs chevaux sous les ombrages touffus des bois.

En passant sous la voûte des grands chênes, Raoul se courbait involontairement. — Le futur héritier du nom de la Tremblaye craignait de heurter aux branches gigantesques son front couronné d'orgueil!...

IV

LA CHASSE AU SANGLIER

Une semaine s'était passée depuis les derniers incidents que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Réginald avait pris toutes les dispositions nécessaires pour assurer le plein et entier accomplissement de ses volontés.

Sa lettre au roi était écrite, et un courrier avait reçu l'ordre de se tenir prêt pour la porter à Versailles.

Il avait tracé dans la forme légale les actes d'adoption, et à ces actes il ne manquait plus que sa signature.

Quelques heures encore, et Raoul atteignait ce but éblouissant qu'il n'aurait même pas osé rêver un mois auparavant.

Ce jour-là, le marquis avait convié une dizaine de gentilshommes du voisinage à une grande chasse au sanglier.

Le rendez-vous était au château.

On devait partir à huit heures du matin et déjeuner dans la forêt pendant que les piqueurs et leurs limiers chercheraient les traces de l'animal. Au moment où huit sonnèrent, les gentilshommes invités se trouvaient déjà réunis dans la cour d'honneur du château, et Réginald, contrairement à ses habitudes de courtoise exactitude, n'avait pas encore paru.

Raoul le remplaçait de son mieux, et accueillait avec sa grâce accoutumée les hôtes de son père adoptif.

Enfin le marquis descendit.

Tandis qu'il franchissait la large porte vitrée qui du vestibule ouvrait sur le perron, Raoul, à son aspect, ne put retenir un cri de surprise et d'effroi.

M. de la Tremblaye était très pâle.

Il semblait ne marcher qu'avec peine, et le regard de ses grands yeux, regard si jeune jusque-là, si fier et si perçant, semblait morne et comme voilé d'un nuage.

Raoul franchit d'un seul bond les marches du perron et se trouva auprès du vieillard, auquel il demanda vivement :

— Qu'avez-vous, mon bon père?... mon Dieu! qu'avez-vous?...

— Moi, mon enfant? — répondit Réginald, — mais je n'ai rien, je t'assure...

— Oh! — fit Raoul, — vous souffrez!..

— Nullement.

— Vous n'avez pas été malade cette nuit?

— Pas le moins du monde. Pourquoi donc ces questions?...

— Je vous trouvais l'air fatigué et je m'inquiétais... Je suis bien heureux de m'être trompé!...

— Merci de ton inquiétude, — dit le vieillard en souriant; — cher enfant, elle me prouve combien tu m'aimes, mais je te répète qu'elle était mal fondée. Ce matin, en me réveillant, je me suis trouvé la tête un peu lourde, et, tandis que mon valet de chambre m'habillait, j'ai eu, je crois, un éblouissement; mais ce n'était rien, absolument rien; et d'ailleurs, s'il restait quelques traces de ce léger malaise, la fraîcheur du matin et le mouvement de la chasse les dissiperaient entièrement...

Puis le marquis, sans même s'appuyer sur le bras de Raoul, descendit les degrés et vint serrer la main à ses invités.

— A cheval, messieurs! — dit-il ensuite.

Mais au moment où lui-même, donnant l'exemple aux autres chasseurs, saisissait d'une main la crinière de sa monture et mettait le pied à l'étrier, il fut obligé de s'arrêter.

Sa main n'avait plus de force et son corps chancelait.

Il serait tombé si un piqueur ne l'avait soutenu, et une rougeur ardente envahit tout à coup son visage.

— Mon père... mon père!... — s'écria Raoul, — au nom du ciel, renoncez à cette chasse!...

— Non pas! — répondit le marquis avec une brusquerie inaccoutumée. — Suis-je donc à ce point débile qu'il me faille aller mettre au



Les trois gentilshommes dont il s'agit, et que Raoul n'avait jamais vus, étaient correctement vêtus de noir de la tête aux pieds. (P. 262.)

lit pour un étourdissement d'une minute?... Je veux chasser, au contraire, et je fais le pari de vous dépasser tous!...

En parlant ainsi, Réginald s'était mis en selle, et il éperonna son cheval en criant :

— Au galop, messieurs!... au galop!... Qui m'aime me suive!...

Le déjeuner avait été disposé dans une clairière, au pied d'un arbre gigantesque.

Il consistait en viandes froides, en fruits, et en une grande quantité de bouteilles de vin des premiers crus d'Espagne et de France.

Chacun s'assit sur le gazon, et on commença le repas avec un appétit qu'aiguisait encore la brise piquante du matin.

Ce déjeuner fut très gai.

Réginald but beaucoup, mangea de même, et ne laissa pas tomber un seul instant, sans le relever, le dé de la conversation.

Au milieu de l'entretien général, Raoul seul était sombre, préoccupé, soucieux.

D'où lui venait cette tristesse que rien ne semblait devoir justifier? Il n'aurait certes pas pu le dire.

Seulement, un pressentiment étrange et funeste lui courbait le front et lui serrait le cœur.

Un aboiement lointain et rauque, répété soudain par les soixante voix de toute la meute, retentit, agrandi et répété par les échos de la forêt.

Le sanglier venait d'être lancé.

Aussitôt les verres furent remplis et vidés une dernière fois. Chaque convive jeta sa serviette et courut à son cheval. Réginald ne fut pas le dernier en selle.

Puis tous les cavaliers s'élancèrent dans la direction que suivait la meute.

Raoul s'était promis de ne pas se séparer un seul instant du marquis.

Mais M. de la Tremblaye, après avoir suivi la voie commune pendant une demi-lieue à peu près, poussa tout à coup son cheval dans un sentier latéral qui coupait au court à travers la forêt.

Raoul s'y engagea après lui.

Seulement, soit que le marquis fût mieux monté que son fils adoptif, soit qu'il éperonnât son cheval de manière à obtenir de lui des efforts prodigieux, il ne tarda point à distancer Raoul, qui bientôt le perdit de vue et s'obstina cependant dans sa poursuite inutile jusqu'à ce qu'ayant rencontré un endroit où trois sentiers formaient la patte d'oie, et ne sachant dans lequel de ces sentiers le marquis s'était engagé, il s'arrêta pour réfléchir au parti qu'il avait à prendre.

Ses réflexions ne furent pas de longue durée.

On entendait, sur la gauche, à une assez faible distance, la voix des chiens et le son des trompes.

Sans aucun doute, Réginald s'était dirigé de ce côté.

Raoul mit de nouveau son cheval au galop pour rejoindre la chasse, se croyant certain de retrouver en même temps le marquis.

En moins d'un quart d'heure, le jeune homme atteignit son but et se vit au milieu du groupe de gentilshommes, mais M. de la Tremblaye n'était point parmi eux.

Ceci n'avait rien d'inquiétant; le marquis pouvait avoir suivi un chemin qui l'allongeait forcément, et on allait le voir paraître tout d'un coup.

Cette supposition était vraisemblable, et cependant Raoul se sentait pâlir et frisonnait involontairement.

— Il va venir!... disaient tous les chasseurs.

— Il ne viendra pas!... se répondait Raoul en lui-même.

En ce même instant, on entendit le sol retentir sous les bonds impétueux d'un cheval qu'on ne voyait point encore.

— Le voici! s'écria quelqu'un.

Le cœur de Raoul cessa de battre.

Les branches flexibles qui masquaient l'entrée d'un sentier presque impraticable s'écartèrent violemment, et le cheval que l'on venait d'entendre s'élança dans l'avenue.

Il était sans cavalier, les étriers vides battaient ses flancs couverts d'écume.

Il passa en hennissant à côté des chasseurs, et continua sa course furieuse.

Un cri sourd s'échappa du gosier contracté de Raoul.

— Ah! je le savais bien! — murmura le jeune homme. — Je le savais bien, moi, qu'il arriverait malheur à mon père!...

Et il se précipita dans le sentier d'où le cheval du marquis venait de s'échapper.

Les autres chasseurs le suivirent, partageant son épouvante, et, commme lui, pressentant quelque événement sinistre.

Raoul passa comme la foudre à travers les branches entrelacées qui lui ensanglantaient les mains et lui déchiraient le visage.

Il ne sentait point les meurtrissures, et son sang coulait sans qu'il s'en aperçût.

A chaque pas qu'il faisait en avant, les pressentiments de son cœur lui annonçaient qu'un spectacle déchirant allait bientôt s'offrir à lui.

Enfin il arriva à un endroit où le sentier qu'il suivait formait un coude et débouchait dans une avenue un peu plus large.

Le corps de Réginald était là, étendu sur le sol et la face tournée contre terre.

Raoul poussa nn cri sourd; il sauta à bas de son cheval et s'agenouilla auprès du corps qu'il souleva dans ses bras et dont il interrogea le cœur

pour y chercher la vie, faisant ainsi pour M. de la Tremblaye ce que M. de la Tremblaye avait fait pour lui dans cette même forêt, dix ans auparavant.

Le cœur de Réginald ne battait plus.

Raoul n'appuyait contre sa poitrine qu'un cadavre, et la figure de ce cadavre était presque noire.

Le vieillard était tombé victime d'une attaque d'apoplexie foudroyante!

V

LES COLLATÉRAUX

Quand les compagnons de chasse de Raoul furent arrivés à leur tour auprès du corps inanimé de M. de la Tremblaye, quand le malheureux jeune homme eut acquis la certitude que le coup terrible qui venait de le frapper était certain et irréparable, son désespoir ne connut pas de bornes.

Raoul, nos lecteurs le savent déjà, n'était point une de ces natures essentiellement tendres et aimantes qui ne vivent que par le cœur, mais il était capable cependant de ressentir une affection profonde et sincère, et il ne pouvait voir rompre les liens étroits qui l'unissaient à Réginald sans qu'il se fît en son âme un grand déchirement.

Dans le premier moment, nous l'attestons, aucune pensée d'ambition ou de cupidité ne vint se mêler, pour la flétrir, à la douleur du jeune homme.

Il ne se souvint que de la bonté touchante, de la tendresse infinie de ce vieillard qui avait été pour lui un père, et plus qu'un père, et qui, le matin encore, une heure auparavant, plein de vie, n'était plus maintenant qu'un cadavre presque refroidi.

La douleur de Raoul fut donc terrible et déchirante, mais muette et concentrée.

Il ne se tordit point les bras, il sut contenir les cris et les gémissements qui l'auraient soulagé; seulement sa figure devint livide, et un double ruisseau de larmes coula silencieusement sur ses joues.

Les chasseurs improvisèrent un brancard funèbre avec des branches coupées à la hâte; puis, tous, à pied et le chapeau à la main, reprirent lentement, comme un cortège de deuil, le chemin du château d'où ils étaient sortis si peu d'heures auparavant pour une joyeuse partie de plaisir.

Réginald fut placé avec pompe sur un lit de parade, dans la chambre qu'il avait habitée de son vivant, et deux cents bougies allumées autour de lui transformèrent cette pièce en une véritable chapelle ardente.

Raoul passa le reste de la journée et la nuit suivante tout entière agenouillé auprès du lit mortuaire, se refusant à prendre la nourriture qu'on lui apportait et n'écoutant même pas les paroles de consolation qu'on lui adressait.

Tandis que le jeune homme remplissait ces pieux devoirs, l'intendant de feu M. de la Tremblaye mettait le temps à profit.

Cet honorable personnage, désireux de savoir si Raoul se trouvait le réel et légitime propriétaire des biens de la succession, ou s'il n'était plus au contraire qu'un intrus et un étranger au château, fouillait activement les papiers et la correspondance que renfermait le cabinet de travail du marquis.

Là il faisait de précieuses découvertes.

Il trouvait l'acte d'adoption de Raoul, acte parfaitement régulier, écrit tout entier de la main de Réginald, mais ne portant pas de signature. Il trouvait ensuite la lettre adressée au roi et qui devait partir le lendemain.

Il s'assurait enfin qu'il n'y avait pas de testament.

Ce dernier fait était malheureusement trop réel. M. de la Tremblaye, confiant dans sa force et dans sa santé et se croyant certain de vivre assez longtemps pour légitimer l'adoption de Raoul, qui serait devenu par cela même son légataire universel, avait complètement négligé d'écrire ses volontés dernières.

Enchanté de se trouver au courant des particularités importantes que nous venons de rapporter, l'honnête intendant s'empressa d'agir de la façon qui lui parut devoir être le plus utile à ses intérêts à venir.

En conséquence, il expédia sur l'heure un homme de la livrée du château aux collatéraux de feu le marquis de la Tremblaye, dont les terres n'étaient guère distantes que d'une quinzaine de lieues; il leur apprit la mort de Réginald, et, à leur grande surprise, il leur annonça qu'ils héritaient.

Depuis que le bruit de l'adoption de Raoul était devenu public, c'est-à-dire depuis cinq ou six ans, les parents éloignés de Réginald, voyant avec une rage profonde une splendide succession leur échapper, avaient cessé tous rapports avec le marquis qui les *spoliait*, disaient-ils, et s'étaient pris d'une haine aveugle et implacable pour le jeune aventurier qui, suivant leurs expressions, leur *volait* scandaleusement une fortune.

On devine quelle dut être leur joie en recevant la lettre de l'intendant et en en lisant le contenu.

Ils allaient satisfaire à la fois leur avidité et leur vengeance.

Ils allaient pouvoir tout à la fois entrer en possession du gigantesque héritage qu'ils n'espéraient plus, et chasser honteusement d'un château, devenu le leur, celui qu'ils avaient maudit si longtemps.

Et cependant Raoul, absorbé dans ses regrets et dans ses larmes amères, ne prévoyait guère l'orage qui se préparait à obscurcir son ciel et à voiler son étoile.

Quant à l'intendant, certain d'avance de la bienveillance de ses nouveaux maîtres, il profitait de l'interrègne pour faire main basse sur les objets à sa convenance, et il entassait dans ses coffres toute sorte de bonnes nippes, de beau linge, de lourds bijoux et de pesante vaisselle d'argent armoriée.

Le lendemain de cette funeste chasse dont nous connaissons le dénouement était le jour désigné pour les funérailles du marquis.

Dès le matin, de vieux carrosses et de fringants chevaux amenaient au château presque toute la noblesse de la province.

La plupart des visages étaient pour Raoul des visages connus et amis, la plupart des mains se tendaient vers lui et serraient la sienne avec un sentiment d'affectueuse pitié et de tendre commisération.

Seulement, parmi ces nombreux visiteurs, venus pour rendre à la mort ces derniers devoirs qu'elle exige de ceux qui restent sur la terre, se trouvaient trois figures grimaçantes et de fâcheux augure.

Les trois gentilshommes dont il s'agit, et que Raoul n'avait jamais vus, étaient correctement vêtus de noir de la tête aux pieds, et portaient un deuil aussi strict que s'ils eussent dû assister à l'enterrement de leur propre père.

Ils s'efforçaient de mettre un crêpe à leurs physionomies comme ils en avaient déjà à leurs bras et à leurs chapeaux.

Mais ces tentatives étaient vaines.

Si de l'un des yeux s'échappait une larme de commande, un rayon joyeux scintillait dans la prunelle de l'autre.

Si le front se plissait comme sous l'obsession d'une pensée mélancolique, les lèvres mal closes ne pouvaient réprimer un sourire.

Bref, nos trois personnages, malgré leurs vaillants efforts sur eux-mêmes, jouaient on ne peut plus mal la comédie des pleurs et du chagrin.

L'un d'eux se nommait le chevalier Anthénor de Vertapuy. Le second portait le nom sonore de baron Stanislas-Landolphe-Adhémar de Mornesouche. Le troisième, enfin, s'appelait le vicomte Clodulphe-Éléonore de Jacquemet. Chacun d'eux possédait environ dix mille écus de rente.

C'étaient les héritiers collatéraux du marquis Hector-Réginald de la Tremblaye.

La mésalliance du frère d'un des aïeux de Réginald avait formé le trait d'union de la belle lignée du marquis avec ces sots noms et ces vilains personnages. Réginald n'avait point passé un seul jour de sa vie sans maudire cette mésalliance.

Peu d'instants avant l'heure où le convoi funèbre allait se mettre en marche vers l'église et vers le cimetière, les trois collatéraux se réunirent dans l'embrasure d'une des fenêtres du salon, avec la mine discrète et mystérieuse, et les soupçonneuses allures de conspirateurs émérites.

— Eh bien! mon cher cousin! — dit le vicomte de Jacquemet, en ayant bien soin de s'assurer que sa voix ne pouvait être entendue que de ses deux acolytes, — nous touchons au moment du triomphe!...

— Grâce au ciel! — répondirent simultanément le baron et le chevalier.

— Tous ces hobereaux qui s'empressent autour de ce petit aventurier sans feu ni lieu ne se doutent guère qu'ils sont ici chez nous...

— Non, certes!...

— Aussi, quand la bombe éclatera, ce sera d'un effet réjouissant!...

— On ne peut plus réjouissant! — dit M. de Mornesouche...

— A propos, quand faut-il qu'elle éclate, la bombe?...

— Tout de suite... — répondit le baron.

— Oh! nous avons le temps, — murmura le chevalier de Vertapuy.

— C'est là mon avis, — continua M. de Jacquemet, — rien ne presse!... Laissons enterrer cet excellent ami, ce cher parent que nous regrettons si vivement, et, au retour de l'église, nous nous expliquerons avec le fils d'adoption... qui n'est pas adopté.

Le chevalier et le baron approuvèrent du regard et du geste. — Le vicomte poursuivit :

— Puisque nous parlons de cet aimable coquin qui souhaitait tant nous flibuster, dites-moi un peu, mes chers cousins, comment vous le trouvez?...

— Eh! eh!... — fit le chevalier de Vertapuy.

— Euh! euh!... — articula le baron de Mornesouche.

— Je vous comprends à merveille, — fit M. de Jacquemet, — et je pense entièrement comme vous.

— N'est-ce pas? — demandèrent les deux cousins.

— Oui, il n'a rien qui me séduise, et je ne comprends guère l'engouement de feu Réginald!...

— Sa figure est très ordinaire!...

— Sa tournure est médiocre!...

— Son visage manque de fraîcheur!...

— Il a l'air impudent!...

— Assurément sa bouche est petite, mais voyez donc comme elle est dédaigneuse!...

— Ses yeux sont assez grands, mais regardez comme ils sont rouges!...

— Peut-être, — hasarda Mornesouche, — sont-ils rouges parce qu'il a pleuré...

— Oui, sans doute, il a pleuré, — reprit M. de Jacquemet, — et même il pleure encore, l'hypocrite!... Il croit qu'il hérite, et il pleure; je vous demande un peu si c'est vraisemblable?... Que fera-t-il donc tout à l'heure quand nous allons le mettre à la porte?

Cette conversation fut interrompue par un grand mouvement qui se fit dans le salon.

VI

LE REPAS DES FUNÉRAILLES

On avait placé sur un char funèbre le cercueil qui contenait la dépouille de Réginald. Le cortège s'organisait et chacun y prenait sa place.

Raoul conduisait le deuil, comme s'il eût été véritablement le fils de M. de la Tremblaye.

Les trois cousins se placèrent fort loin de lui, tout à fait à la queue du convoi.

Les cérémonies religieuses furent accomplies avec pompe et solennité, la tombe se referma sur le cadavre de Réginald, et, une fois de plus, on vit la réalisation de ces terribles paroles de l'Écriture sainte : — *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris*! (Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu redeviendras poussière!)

Suivant l'usage établi depuis un temps immémorial, et qui subsiste encore en province, un grand repas, nommé *repas des funérailles*, avait été servi dans la plus vaste des pièces du château pour tous les parents et tous les amis qui étaient venus assister à l'enterrement. Au moment où les hôtes de la Tremblaye se préparaient à aller s'asseoir autour de la table, au haut bout de laquelle trônait un fauteuil vide, celui de Réginald, les trois cousins disparurent et furent trouver l'intendant, qui les attendait sous une charmille.



Mais au moment où Raoul croyait atteindre son ennemi, dix personnes s'étaient interposées. (P 268.)

Une conversation de quelques minutes eut lieu entre ces quatre bonnes âmes, puis l'intendant remit au comte de Jacquemet deux papiers que celui-ci serra précieusement dans la poche de côté de son habit. Ces papiers étaient la lettre de Réginald au roi et l'acte d'adoption, non signé. Munis de ces pièces importantes, mais dont l'une seulement était destinée à voir le jour, les trois cousins se dirigèrent vers la salle à manger.

Quand ilsy arrivèrent, les convives s'étaient installés et le repas était commencé.

Le vicomte de Jacquemet, auquel la parole avait été confiée d'un commun accord comme à celui qui possédait le mieux toutes les ressources d'une éloquence à la fois mâle et entraînante, le vicomte de Jacquemet, disons-nous, fit quelques pas, salua le plus gracieusement qu'il put les hôtes de la Tremblaye, et dit :

— Messieurs, moi Clodulphe-Eléonore, vicomte de Jacquemet, je viens, tant en nom personnel qu'en celui de mes deux cousins, très hauts et très puissants personnages, chevalier Anthénor de Vertapuy et baron Landolphe-Adhémar de Mornesouche, vous remercier, comme il convient, de l'honneur que vous voulez bien nous faire en vous asseyant à notre table dans notre château de la Tremblaye...

Quand M. de Jacquemet eut terminé cet étrange discours, un petit murmure d'étonnement passa parmi les auditeurs, et chacun d'eux regarda son voisin.

Raoul, qui s'était senti dans une seule minute devenir d'abord écarlate, puis très pâle, Raoul se leva, et, se tournant vers le chevalier, il lui demanda d'une voix tremblante :

— Je n'ai pas bien compris le sens de vos paroles, monsieur. Veuillez, je vous prie, me les expliquer.

Jacquemet regarda Raoul de haut en bas, de l'air le plus dédaigneux, et lui dit d'un ton méprisant :

— Qui êtes-vous, d'abord, vous, monsieur, que je ne connais pas?

— Qui je suis ! — s'écria le jeune homme en s'efforçant de modérer la colère qui bouillonnait en lui, — je suis le fils d'affection, je suis le fils d'adoption de celui dont vous insultez l'absence !...

— Oh! oh! — fit le chevalier, — il y a dans ce que vous venez de dire une légère erreur que je tiens à relever. Peut-être bien étiez-vous le fils d'affection de notre cher parent, le marquis Réginald, mais quant à être son fils d'adoption, c'est tout une autre affaire, et nous ne pouvons plus nous entendre...

— Monsieur !... murmura Raoul avec une colère sourde et profonde.

— Mon petit monsieur, continua le chevalier, répondez-moi nettement et catégoriquement, s'il vous plaît. Vous vous croyez ici chez vous, n'est-ce pas?...

— Oui, dit Raoul, je le crois.

— Et sur quoi basez-vous cette croyance, je vous prie?

— Sur la tendre affection de mon père bien-aimé, qui a voulu qu'il en fût ainsi.

— Erreur! répondit Jacquemet. Le marquis de la Tremblaye n'a point voulu cela!...

— Mensonge!... s'écria Raoul.

— Non, il ne l'a point voulu. poursuivit le vicomte, ou du moins, ce n'a point été sa volonté dernière...

— Vous mentez!... vous mentez!...

— Je ne mens jamais, dit M. de Jacquemet, et quand j'avance une chose, je la prouve...

— Prouvez donc!... fit Raoul.

— C'est facile.

Le vicomte tira de sa poche un papier qu'il déploya.

— Qu'est-ce que cela?... demanda le jeune homme, dont une émotion terrible agitait les lèvres et faisait trembler les mains.

— C'est l'acte d'adoption, répondit le vicomte.

— Eh bien?...

— Eh bien! je vais le lire à haute voix, et les honorables gentilshommes, ici présents, jugeront lequel de nous deux est dans son bon sens et dans son bon droit.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, Jacquemet commença sa lecture. Il alla jusqu'au bout, soulignant en quelque sorte toutes les clauses de l'acte.

Le notaire de Réginald se trouvait au nombre des convives.

— C'est parfaitement régulier!... s'écria-t-il, quand le vicomte eut achevé.

— Vous croyez? lui demanda M. de Jacquemet d'un ton moqueur.

— Oui, répondit le notaire, régulier et inattaquable.

Il se fit autour de la table un frémissement joyeux parfaitement significatif. A coup sûr, les gentilshommes rassemblés au château s'intéressaient beaucoup à Raoul, et nullement aux trois convives.

Jacquemet ne perdit rien de son allure triomphante.

Il s'approcha du notaire et lui tendit l'acte en lui disant :

— Vous, monsieur, qui êtes homme de loi, relisez donc un peu ce document, et nous verrons si, après en avoir pris connaissance, vous le trouverez toujours aussi parfaitement régulier et complètement inattaquable.

Le tabellion prit le papier et y jeta les yeux. Mais aussitôt l'acte fatal s'échappa de ses mains et il s'écria :

— Pas signé!...

— Pas signé!... murmura Raoul anéanti.

— Pas signé... répétèrent tous les convives.

— Eh! mon Dieu, oui! reprit le vicomte. Ce pauvre marquis, que nous pleurons, n'a oublié que ce détail! Il est vrai qu'il est important!...

Il y eut alors un instant de silence qui parut lugubre à chacun.

Puis M. de Jacquemet continua, mais cette fois d'un ton sec et dur, et en s'adressant à Raoul :

— Et maintenant, monsieur, maintenant qu'il est bien constaté que vous n'êtes rien ici et que rien ne vous y appartient, nous, les légitimes propriétaires du château et du domaine de la Tremblaye, puisque nous sommes les héritiers légitimes et naturels du marquis Réginald, nous vous déclarons que nous n'avons aucun plaisir à vous voir, et nous vous prions de vouloir bien chercher ailleurs un toit plus hospitalier!

Un violent murmure d'indignation s'éleva de toutes parts contre ces odieuses paroles.

M. de Jacquemet comprit qu'il était allé trop loin, mais il n'était plus temps de revenir en arrière.

D'ailleurs, l'orgueil bien naturel à un homme qui possède dix mille écus de rente et qui vient d'hériter d'une nouvelle fortune, empêchait le cousin Jacquemet de battre en retraite.

La pâleur de Raoul était devenue effrayante.

D'abord, la triste réalité venait, du bout de son aile, de renverser tous ses beaux rêves et de le précipiter dans un abîme sans fond.

Puis, une voix s'était élevée pour lui enjoindre de sortir de cette demeure où, depuis dix ans, il était traité comme un fils et considéré comme un maître.

Le calice débordait.

Raoul comprit que s'il ne donnait point à sa colère impétueuse une issue large et libre, il allait devenir fou.

Il tira son épée, et il se précipita à l'encontre du chevalier en criant d'une voix étranglée :

— Ah! misérable! vous croyez pouvoir m'insulter sous le toit de celui que j'appelais mon père!... Vous croyez pouvoir m'en chasser impunément, comme un enfant qu'on frappe et qui pleure! Attendez!...

Mais au moment où Raoul croyait atteindre son ennemi, dix personnes s'étaient interposées entre les deux adversaires, et le vicomte s'était réfugié prudemment derrière ce rempart vivant.

Un vieux gentilhomme, intime ami de Réginald et professant pour le pauvre Raoul une vive affection, s'empara de lui, lui enleva son épée, moitié par force moitié par persuasion, et essaya de le calmer.

Il y réussit plus facilement qu'il ne l'espérait.

Au paroxysme de la fureur nerveuse avait succédé chez Raoul une atonie douloureuse, une sorte d'anéantissement profond.

Le malheureux jeune homme était brisé de corps comme de cœur.

Pendant ce temps, le tabellion s'était approché d'un groupe de gentilshommes indignés qui entouraient le vicomte de Jacquemet.

— Monsieur, — lui cria-t-il avec toute la franchise de son exaspération d'honnête homme, — vous venez de commettre une action d'autant plus infâme que vous n'aviez pour vous ni le droit, ni la justice. Vous avez dit à ce jeune homme que rien ici ne lui appartenait; cela est faux, monsieur; Raoul est possesseur de tout ce qu'il a reçu de la munificence de M. de la Tremblaye, dont vous êtes l'indigne héritier; son cheval, ses armes, ses bijoux, son argent, — s'il en a mis de côté, — tout cela est à lui, bien à lui, et vous n'avez le droit ni de le réclamer, ni de le retenir.

— Eh bien, soit! — dit le vicomte, auquel Raoul inspirait maintenant une horrible frayeur, — mes cousins et moi nous ferons les choses grandement; que le jeune homme emporte tout ce dont vous parlez, nous y consentons, mais qu'il parte, qu'il quitte le château à l'instant même!...

Raoul avait entendu.

Il avait repris tout son empire sur lui-même, et il était redevenu calme et froid.

Il s'avança du côté de M. de Jacquemet et lui dit :

— Si vous pensez me faire une aumône, détrompez-vous, monsieur! Votre générosité est un mensonge auquel vous-même vous ne croyez pas!... Vous êtes aussi honteusement lâche que misérablement avare, et vous cédez parce que je vous fais peur!... Ce peu, je l'emporterai parce que c'est mon droit et non parce que vous me le donnez!... O Réginald, mon noble père, en quelles mains infâmes tombe ton héritage!... On t'insulte, deux jours après ta mort, dans la personne de celui que tu nommais ton fils!... Mais sois tranquille, tu seras vengé!... — Monsieur le vicomte de Jacquemet, je ne vous dis pas adieu, car nous nous reverrons un jour!...

Puis Raoul, après avoir prononcé ces derniers mots, qui renfermaient une menace assez transparente pour faire pâlir d'effroi le vicomte et ses deux cousins, sortit fièrement de la salle à manger et monta dans son appartement.

Là, il échangea l'épée légère qu'il portait contre une autre arme plus solide. Il entoura sa taille souple d'une ceinture de cuir dans laquelle il plaça une paire de pistolets montés en vermeil et portant en relief sur leur crosse les armes de la Tremblaye.

Il mit un peu de linge dans un porte-manteau léger qu'il acheva de remplir avec des pièces d'or renfermées dans le coffret d'acier.

Ensuite il descendit aux écuries ; sella de sa main son cheval *Bayard*, le fier coursier gris de fer, à la crinière et aux jambes noires.

Derrière la selle il attacha le porte-manteau ; puis, fort par sa volonté et grand par son courage, il traversa avec un triste sourire et de bonnes paroles d'adieu sur les lèvres la haie des serviteurs, qui le voyaient partir avec regret et avec chagrin ; il franchit la cour d'honneur, il dépassa le seuil de la haute porte d'entrée, et, tenant son cheval par la bride, il s'éloigna lentement du château sans tourner la tête en arrière.

VII

LE DÉPART

Raoul, en sortant du château, se dirigea vers l'humble cimetière du village qui s'étendait autour de la petite église.

Il attacha son cheval par la bride au tronc de l'un des grands arbres qui croissaient devant la porte de cette église.

Puis il entra dans le cimetière.

La fosse à peine refermée du marquis Réginald avait été creusée à côté de celles de ses ancêtres, et sur chacune des pierres tumulaires se voyaient, gravées en creux, les armes de la Tremblaye, des inscriptions et des devises.

Mais, comme le temps avait manqué pour préparer une nouvelle pierre, la tombe du marquis ne se reconnaissait qu'à l'éminence de terre fraîchement remuée qui la recouvrait.

Raoul s'approcha de cette sépulture.

Il venait dire un dernier adieu à celui qui, pendant tant d'années, avait été son ami et son père.

Le jeune homme s'agenouilla.

Raoul n'était point religieux, c'est à peine s'il était croyant.

Mais qui donc, penché sur cette terre humide qui nous sépare à tout jamais de ceux que nous avons aimés, qui donc oserait douter de l'immatérialité de l'âme, de son immortalité et de la toute-puissance divine ?

Un semblable doute, en face d'un tombeau, ne serait-il point un outrage à l'humanité tout entière, et comment supposer que celui qu'on pleure, créature noble et intelligente, a péri tout entier dans la mort, et qu'il n'en reste qu'une dépouille vile que les vers se disputent déjà ?

Non, en présence d'un cercueil que quelques pelletées de terre viennent à tout jamais de séparer du monde, les matérialistes les plus endurcis abjurent pour un instant leur funeste système, et ce qui leur paraissait le plus haut terme de la raison humaine leur en semble le suprême abaissement.

Ce sentiment dont nous venons de parler, Raoul le ressentit dans toute sa puissance et s'y abandonna docilement.

Des prières ferventes s'échappèrent de ses lèvres, tandis que des larmes coulaient de ses yeux.

Puis, il lui sembla que sa prière et sa douleur évoquaient en quelque sorte la grande âme de Réginald, que cette âme se mettait en communication avec la sienne et se trouvait là pour l'écouter.

Il lui parla tout bas.

Il lui dit comment lui, Raoul, venait d'être chassé de ce château et de cet héritage que Réginald lui destinait.

Il lui demanda de veiller sur sa vie sans but et sans espoir désormais. et il remit son avenir entre ses mains.

Puis, commandant à son émotion qui grandissait de minute en minute, il se releva en s'écriant:

— Adieu! adieu, mon père!...

Il sortit du cimetière, et il détacha son cheval.

A quelques centaines de pas de l'Église se trouvait un monticule boisé, d'où l'on dominait une assez grande étendue de pays et derrière lequel passait la route d'Abbeville.

Raoul se dirigea du côté de ce monticule.

Quand il en atteignit le sommet, il s'arrêta et se retourna.

Il eut alors en face de lui le parc de la Tremblaye et le vieux manoir, qui profilait au-dessus des grands arbres ses tourelles féodales.

Le soleil venait de se coucher derrière des nuages qu'il avait teints d'une nuance sanglante.

Sur ce ciel pourpre et lumineux, les masses du château se dessinaient en noir.

Un sourire amer plissa les lèvres de Raoul.

— C'est bien cela! — murmura-t-il en étendant sa main vers le ciel et vers le château, — le deuil, lè sang et le feu! voilà ce que je veux!... voilà ce que je rêve!... voilà ce que j'apporterai ici!...

« Ah! monsieur le vicomte! monsieur le vicomte!... je vous ai dit que vous me reverriez un jour!...

« Priez Dieu que ce jour n'arrive pas bientôt!...

« Ce n'était point assez pour vous de me reprendre lâchement ce qui

m'appartenait par la volonté de celui qui n'est plus, il vous fallait encore me chasser, et m'insulter en me chassant...

« Nous avons un compte terrible à régler ensemble, monsieur le vicomte !...

« Le jour où nous nous reverrons, vous maudirez cet héritage et vous me crierez grâce !...

« Mais vous avez été sans pitié !... je serai sans pitié !...

« Au revoir, monsieur le vicomte, au revoir !...

Puis Raoul, s'élançant sur son cheval, dont il tourna la tête du côté opposé à celui par lequel il était venu, piqua des deux et s'éloigna au grand galop. Où Raoul allait-il?

Il ne le savait pas, il ne se l'était pas encore demandé.

Le mouvement de sa course rapide et la brise du soir frappant son front brûlant, mirent un peu de calme dans ses idées.

Quand il eut franchi environ trois lieues, il ralentit l'allure de son cheval et se mit à réfléchir.

Avant toute chose, Raoul voulait s'éloigner de la Tremblaye.

Sa famille existait encore; mais pouvait-il demander un asile à ceux qu'il avait dédaignés au temps de sa splendeur, et que d'ailleurs il n'aimait pas?

Pouvait-il surtout, lui, l'orgueil incarné, se résigner à porter le nom obscur de Raoul Rigaud dans ce pays où, trois jours auparavant, chacun le considérait comme le futur marquis de la Tremblaye?

Sans doute, presque tous les gentilshommes qu'avaient réunis au château les funérailles de Réginald lui avaient témoigné un profond intérêt en prenant son parti contre le vicomte de Jacquemet; — sans doute, tous ces gentilshommes lui accorderaient de grand cœur l'hospitalité de leurs toits; mais n'aimerait-il pas mieux mourir que d'être reçu comme un inférieur chez ceux-là dont il s'était cru l'égal?

Raoul se dit tout cela avec une poignante amertume, et, pendant un instant, le désespoir déborda dans son cœur.

Il se sentit seul sur la terre, isolé, perdu dans le monde.

La nuit était descendue par degrés; — autour de lui la campagne était déserte et silencieuse.

Cette obscurité, cette solitude, lui parurent être l'image de sa vie.

Ces pensées le désespérèrent à un tel point, qu'une véritable défaillance s'empara de lui et qu'il chancela sur son cheval.

Une de ses mains s'attacha au pommeau de la selle, tandis que l'autre se portait instinctivement en arrière.



Mademoiselle, à laquelle il est impossible de supposer plus de dix-huit à vingt ans. (P. 283.)

Cette main heurta la valise qui rendit sous le choc un son métallique et prolongé.

Raoul se souvint alors qu'il emportait avec lui une somme importante; seulement il ignorait le chiffre de cette somme.

Tout n'était donc pas perdu, car le jeune homme n'ignorait point qu'avec de l'or on vient toujours à bout de se tirer d'affaire.

En même temps une voix intérieure cria à Raoul que s'il pouvait

trouver quelque part un soulagement à ses chagrins, ce serait à Paris, Paris, cette ville magnifique dont il avait entendu conter tant de merveilles.

Son parti fut pris aussitôt.

— J'irai à Paris, se dit-il.

Mais comme, avant d'arriver dans la grande cité, il fallait accomplir un long voyage, et qu'il était d'urgence de trouver pour ce soir-là un souper et un lit, Raoul éperonna de nouveau Bayard, qui repartit au galop.

Après une heure et demie de cette course impétueuse, Raoul vit étinceler à une faible distance les lumières d'un grand nombre de maisons.

Il était aux portes d'Abbeville.

Il remit son cheval au pas, et ne tarda point à franchir le seuil d'une assez bonne hôtellerie, à l'enseigne des *Trois-Couronnes*.

Les palefreniers s'emparèrent aussitôt de Bayard, et Raoul leur recommanda d'avoir bien soin du noble animal qui, quoique blanc d'écume et couvert de sueur, hennissait fièrement et fouillait les pavés de la cour du bout de son sabot léger.

Le jeune homme déboucla lui-même la précieuse valise qui contenait toute sa fortune et toutes ses espérances.

Il la chargea sur son épaule et il entra dans l'intérieur de l'hôtellerie pour demander qu'on lui donnât une chambre et qu'on lui servît à souper sur-le-champ.

Nous savons que Raoul, en outre de ce qu'il était très beau, avait la tournure et les manières les plus aristocratiques qu'il fût possible d'imaginer.

Aussi, quoiqu'à cette époque un gentilhomme qui se respectait ne voyageât guère sans être accompagné de deux laquais au moins, l'hôte, l'hôtesse et tous leurs gens s'empressèrent à servir ce jeune cavalier, vêtu de grand deuil et pourvu d'une si haute mine.

En un clin d'œil, la plus belle chambre fut préparée. Comme les soirées étaient fraîches, on alluma dans la cheminée de cette chambre un feu clair et pétillant. La broche de la cuisine tourna, et les casseroles commencèrent sur les fourneaux leur petite chanson monotone.

Raoul était triste, mais il était jeune.

Les douleurs morales ne pouvaient endormir tout à fait le vigoureux appétit de son âge; aussi les savoureuses odeurs du rôti et des ragoûts, qui ne tardèrent point à monter jusqu'à lui, lui causèrent une sensation agréable.

Cette sensation, jointe au bon accueil qui venait de lui être fait et aux

marques de considération qu'on lui prodiguait, rassérénèrent un peu l'esprit de notre héros et le disposèrent à jeter sur l'avenir un regard moins désolé.

VIII

L'ORPHELIN

Raoul avait donné ordre qu'on le servît dans sa chambre, et le but de cet ordre était de ne point se séparer de son trésor.

Le souper parut.

L'hôte s'était surpassé, et les plats qu'on plaça successivement devant le jeune homme étaient autant de chefs-d'œuvre culinaires.

Raoul soupa donc, et soupa bien, quoique parfois une pensée amère fît retomber sa main au moment où elle allait s'approcher de ses lèvres.

Aussitôt après avoir achevé son repas, il alla pousser les doubles verrous de la porte de la chambre, il ouvrit sa valise et il en étala le contenu sur une table.

Il fut ébloui de la quantité d'or qu'elle contenait.

Jamais il n'avait attaché la moindre importance à cette fortune qui, relativement à la richesse du marquis Réginald, n'était qu'une goutte d'eau dans la mer.

Pendant un instant, il regarda les feux de la lumière sur ce monceau brillant. Le cordon de chaque pièce de monnaie recevait une étincelle et la renvoyait en pluie éblouissante. Le glorieux profil de Louis XIV étincelait sur les doubles louis.

Puis il se mit à compter les pièces d'or.

Il y en avait un peu plus de douze cents.

Comme ces monnaies étaient de valeurs inégales, les unes de vingt-quatre, les autres de quarante-huit livres, cela faisait un total de quarante mille livres environ.

C'était certes bien peu pour Raoul qui avait rêvé les cent mille écus de rente des domaines de la Tremblaye. Mais, enfin, avec cette somme, il était impossible de mourir de faim, pendant quelque temps du moins.

Raoul avait aussi des bijoux, mais il ne se rendait nullement compte de leur valeur, et d'ailleurs son projet était de les garder en mémoire de Réginald, de qui il les tenait.

Notre héros remit tout son or dans la cassette qu'il referma et qu'il plaça sur sa table de nuit, auprès de son lit.

Ceci fait, Raoul s'assura que ses pistolets étaient chargés; il en visita soigneusement les amorces, et il les posa sur la valise comme de fidèles défenseurs.

Ensuite il se coucha, et, brisé par la fatigue et les cruelles émotions de cette journée et des précédentes, il ne tarda pas à s'endormir.

Son sommeil fut plus calme qu'il ne l'aurait espéré; quand il se réveilla, la matinée était déjà assez avancée.

Il se leva aussitôt, déjeuna légèrement, paya sa dépense et se remit en route.

Raoul avait calculé qu'il lui fallait environ quatre jours pour arriver à Paris sans épuiser son cheval et sans se mettre lui-même sur les dents.

Il chemina donc à l'allure la plus modérée, et il put se livrer ainsi tout entier aux méditations que lui inspirait sa situation présente, et aux pensées qui l'assiègeaient.

Entre autres choses, Raoul se demandait quel était le plus utile emploi qu'il pourrait faire de ses quarante mille livres.

Après s'être longuement consulté et avoir à cent reprises discuté avec lui-même, Raoul finit par se dire que le parti le plus sage était assurément d'acheter une sous-lieutenance, et d'entrer comme un cadet de bonne maison au service de Sa Majesté.

Nous savons depuis longtemps que le métier des armes plaisait à notre héros; et d'ailleurs sa jeune et brillante imagination lui persuadait facilement que l'épée de petit officier pourrait un jour, entre ses mains, devenir un bâton de maréchal de France.

Et puis il lui semblait que le marquis Réginald applaudirait, du haut du ciel, à sa détermination.

Après avoir ainsi décidé de son avenir, Raoul se trouva plus tranquille.

Deux journées se passèrent sans amener un seul incident qui mérite d'être rapporté ici.

Le matin du troisième jour, deux heures environ après être sorti de l'hôtellerie dans laquelle il avait couché, Raoul se trouva au pied d'une montée tellement longue et tellement ardue, qu'il mit pied à terre et laissa Bayard le suivre en liberté pour la gravir.

Arrivé au sommet de cette côte difficile, le fils du braconnier s'arrêta un instant, et regarda avec enthousiasme l'immense et magnifique panorama qui se déroulait à perte de vue devant lui.

Au moment où il s'apprêtait à remonter à cheval, il vit, à dix pas de lui, un jeune paysan, presque un enfant, assis au bord de la route sur le talus d'un fossé.

La figure de cet enfant, qui semblait avoir quatorze ou quinze ans tout au plus, était intelligente et douce, mais d'une pâleur livide.

Ses traits contractés et le contour marbré de ses yeux témoignaient d'un état maladif et d'une souffrance continue.

Il appuyait fortement sa main droite sur sa poitrine oppressée, comme pour y étouffer une douleur aiguë.

Ce paysan était vêtu d'une blouse grossière en étoffe bleue tout usée. Son pantalon de droguet, élimé et déchiré par l'usage, laissait ses jambes à moitié nues ; ses pieds étaient chaussés de lourds sabots.

Quand il s'aperçut que Raoul le regardait avec attention, il baissa vivement les yeux, et une assez vive rougeur vint colorer ses traits.

Son visage révéla les symptômes non équivoques d'une violente lutte intérieure.

Puis enfin il éloigna de sa poitrine la main qui la pressait, et il étendit cette main vers Raoul, en murmurant d'une voix étouffée ces mots déchirants :

— J'ai faim !...

Raoul s'approcha de l'enfant et lui présenta une pièce de monnaie.

Le petit paysan la prit vivement et la baisa en s'écriant :

— Ah ! monseigneur, que Dieu vous bénisse !... je ne mourrai pas aujourd'hui...

— Que parlez-vous de mourir, mon enfant ? — dit-il, — vous êtes donc bien pauvre et bien malheureux ?...

— Oui, monseigneur, bien pauvre et bien malheureux...

— Vous n'avez pas de pain ?

— Je n'ai pas mangé depuis avant-hier, monseigneur...

— Oh ! mon Dieu !... — murmura Raoul en prenant à l'arçon de sa selle une petite gourde pleine d'eau-de-vie, et en la présentant au jeune paysan qui but avec avidité et sembla revivre aussitôt.

Raoul continua ses questions.

— Vous n'êtes donc pas de ce pays ? — demanda-t-il.

— Je suis de six lieues d'ici, monseigneur.

— Pourquoi avez-vous quitté votre village ?

L'enfant se mit à pleurer au lieu de répondre.

— N'avez-vous point de parents ?

— Je n'en ai plus... — balbutia l'enfant.

— Vous êtes orphelin ?...

— Je n'ai jamais connu ma mère... Mon père est mort il y a huit jours...

— Et alors, vous êtes parti ?...

— Il le fallait bien, monseigneur...

— Pourquoi?

— Mon père avait une maison et deux petits champs... Il les cultivait, je l'aidais de mon mieux, et nous vivions de leur produit... Mais voilà que mon père est mort... des gens à qui il devait quelque argent ont pris la maison et les deux champs... et ils m'ont chassé... Je ne voulais pas mendier... j'ai demandé du travail... on m'a dit que j'étais trop petit et que j'étais trop faible... Alors je suis parti... je suis venu jusqu'au bord de ce fossé, je m'y suis assis hier pensant y mourir... Vous êtes venu... je souffrais tant que le courage m'a manqué et que je vous ai tendu la main... Je vais acheter du pain et je vivrai encore aujourd'hui... Mais demain, vous ne passerez pas, monseigneur, et je mourrai demain...

Cette histoire si simple et si déchirante remua profondément toutes les fibres du cœur de Raoul, car cette histoire, à la différence près de misère et de douleur, était aussi la sienne.

Raoul compara sa situation à celle de ce malheureux enfant; il se trouva presque heureux en face d'une telle infortune.

— Allons, — se dit-il, — je vais tendre la main à cet enfant comme le marquis Réginald me l'avait tendue autrefois. Cela me portera peut-être bonheur!

Puis il reprit à haute voix:

— Comment vous nommez-vous, mon ami?

— Je m'appelle Jacques, monseigneur.

— Quel âge avez-vous?

— Quatorze ans.

— Eh bien, Jacques, je ne veux point que vous mourriez demain, ainsi que vous le disiez tout à l'heure. — Tout le monde vous a repoussé, moi, je ne vous repousserai pas. Vous n'aurez plus besoin de mendier, et, si vous voulez me suivre, vous ne manquerez plus de pain...

— Vous suivre, monseigneur!... — s'écria l'enfant avec une expression de joie ardente, mêlée d'un peu de doute, — est-ce possible?

— Oui, — dit Raoul, — j'offre de vous emmener avec moi.

IX

JACQUES

L'enfant se jeta à genoux, ses lèvres remuèrent, on voyait qu'il remerciait Dieu mentalement.

Puis il saisit la main de Raoul et la couvrit de baisers en balbutiant des mots inintelligibles, mais dans l'accent desquels la reconnaissance éclatait.

Notre héros, en se voyant ainsi remercié, en se trouvant protecteur à son tour, en relevant l'enfant agenouillé qui lui devait la vie, en devinant qu'il venait de s'attacher à tout jamais une âme, se sentit grandir à ses propres yeux.

— Jacques, — dit-il au bout d'un moment, — nous allons à Paris...

L'enfant fit un geste qui signifiait clairement :

— Où vous irez, j'irai ; je vous suivrai au bout du monde !...

Raoul continua :

— Savez-vous lire, mon enfant ?

— Un peu, monseigneur.

— Savez-vous écrire?...

— Un peu aussi, mais très mal...

Le jeune homme sourit de cette réponse naïve.

Puis il demanda :

— Combien y a-t-il d'ici au plus prochain village ?

— Deux lieues, monseigneur.

— Vous êtes trop faible pour marcher jusque-là. Savez-vous monter à cheval?...

— Oui, monseigneur.

— Eh bien ! montez Bayard, il est très doux ; je suivrai à pied. Un peu de nourriture vous rendra des forces, et aussitôt que j'en trouverai l'occasion, j'achèterai pour vous des vêtements et un cheval, sur lequel vous me suivrez...

L'enfant n'en pouvait croire ses oreilles.

Il se laissa faire cependant, mais convaincu qu'il était le jouet de quelque illusion décevante.

Raoul et Jacques arrivèrent au village, et, ainsi que l'avait prévu Raoul, un bon repas restaura complètement l'enfant.

Tous deux se remirent en route ; — vers le soir, ils atteignirent une petite ville.

Le premier soin de Raoul fut de se faire indiquer par son hôtelier la demeure d'un fripier et celle d'un maquignon.

Chez le premier, il acheta une livrée d'occasion qui se trouva aller tant bien que mal au petit Jacques.

Chez le second, il fit emplette d'un bidet de Normandie, hors d'âge, mais susceptible, s'il était ménagé, de fournir encore un bon service.

Il paya les vêtements trois louis. Le cheval lui en coûta huit, et

moyennant une modique somme, Raoul se trouva pourvu d'un petit laquais fort présentable; car, sous sa veste écarlate, sa culotte grise, son habit bleu à lisérés d'argent et son chapeau galonné de même, Jacques avait vraiment fort bon air.

Le lendemain, il n'y avait plus que huit lieues à faire pour atteindre Paris.

Raoul monta Bayard, et Jacques enfourcha son bidet avec un orgueil facile à comprendre et avec une joie enfantine qui triomphait de son chagrin.

Le fils du braconnier rompit le silence après deux heures de marche.

— Jacques, — dit-il à l'orphelin, — quand vous me parlerez, vous ne m'appellerez plus monseigneur, ainsi que vous le faites...

— Comment faudra-t-il dire ?... — demanda l'enfant.

— Vous me nommerez *monsieur le chevalier*.

— Oui, monsieur le chevalier, — répondit l'orphelin.

— Et, — continua Raoul, — quand on vous demandera le nom de votre maître, vous répondrez que vous êtes au service du chevalier Raoul de la Tremblaye.

— Je m'en souviendrai, — dit Jacques.

Raoul, on le voit, prenait un nom qui ne lui appartenait point. Mais, en prenant ce nom, était-il bien coupable ?

Nous ne le croyons pas.

Bien avant la nuit, Raoul arrivait dans la grande ville où l'avenir lui réservait une vie aussi accidentée que celle des Gil Blas et des Lazarille, ces immortels aventuriers.

Nous allons le suivre au milieu des catastrophes, des péripéties, des passions, des éblouissements, des intrigues, des joies et des douleurs de cette vie étrange.

X

LA MAISON DE LA RUE DU CINDRE

Neuf heures du soir sonnaient à l'horloge de Saint-Sulpice.

Un brouillard très épais s'étendait sur Paris, ne laissant distinguer les lanternes des carrosses et les falots des porteurs de chaises que comme des étoiles perdues dans la brume, égarant les piétons, faisant jurer les cochers, damnant les soldats du guet et favorisant les voleurs, qui,



L'enfant se jeta à genoux, ses lèvres remuèrent, on voyait qu'il remerciait Dieu mentalement. (P. 280.)

plutôt que de ne point tenter de bons coups à la faveur de ce manteau de vapeurs sombres qui les rendait invisibles et insaisissables, se seraient dévalisés les uns les autres.

Le brouillard semblait plus impénétrable et plus nauséabond que partout ailleurs dans une abominable ruelle qui venait rejoindre, non loin de la place Saint-Sulpice, la rue du Vieux-Colombier.

Cette ruelle, étroite, fangeuse et longue, s'appelait alors et s'appelle encore aujourd'hui la *rue du Gindre.*

Il y a deux ou trois ans, elle avait conservé dans toute son intégrité la physionomie de coupe-gorge qui la caractérisait à l'époque où se passent les faits dont nous sommes l'historien.

Ses maisons, noires et crevassées comme des centenaires décrépites, avaient toutes l'aspect repoussant d'autant de repaires et de mauvais lieux.

De rares ouvertures, de petites lucarnes chassieuses, perçaient comme à regret leurs façades.

Des portes étroites et basses semblaient se cacher près des pavés boueux, honteuses de donner accès dans ces demeures de sinistre apparence.

En plein midi, la plupart des honnêtes gens aimaient mieux faire un long détour que de traverser la rue du Gindre.

Une fois la nuit venue, elle n'était hantée que par ceux qu'y attiraient la pensée du crime ou les excitations de la plus ignoble débauche.

Le soir dont il s'agit et à l'heure que nous avons indiquée un peu plus haut, plusieurs individus dont on ne pouvait distinguer les traits ni même la tournure, s'engagèrent successivement dans l'horrible ruelle et frappèrent l'un après l'autre, d'une façon particulière, à une porte qui s'ouvrit pour les laisser passer et se referma derrière eux.

Un observateur qui, dans un intérêt quelconque, se serait embusqué auprès de cette porte, en aurait compté huit.

Nous allons suivre le dernier de ces inconnus.

Derrière la porte se trouvait une allée infecte, dont les dalles disparaissaient à demi sous une couche de boue gluante.

Cette allée était plongée dans les plus profondes ténèbres.

Quand on avait compté quarante pas, à partir du seuil, on rencontrait la première marche d'un escalier de bois vermoulu, enchâssé dans une sorte de cage tournante et pourvu d'une corde grasse au lieu de rampe.

Dix-huit marches conduisaient au premier étage.

Après en avoir franchi dix-huit autres, on arrivait au second.

Là s'arrêta l'inconnu que nous suivons.

Il s'orienta dans l'obscurité et frappa trois coups, à intervalles réguliers, contre le panneau d'une porte, qui s'ouvrit aussitôt comme un instant auparavant s'était ouverte celle de l'allée.

Une nappe de lumière jaillit alors sur l'escalier et l'éclaira jusqu'à ce que la porte se fût refermée.

La pièce dans laquelle venait de pénétrer l'inconnu était une antichambre de bonne apparence et illuminée avec un grand luxe.

Cinq ou six manteaux et autant de chapeaux étaient suspendus à des patères, fixées à la muraille exprès pour cet usage.

Tandis qu'un laquais, vêtu de brun, débarrassait le nouveau venu de son chapeau et de son manteau qu'il accrochait auprès des autres, on entendait à l'intérieur du logis un bruit joyeux de voix et de chansons, et un cliquetis de verres qui s'entre-choquaient et de fourchettes qui fonctionnaient activement.

— Bourguignon, — dit l'arrivant au laquais, — il me paraît, mon garçon, que je suis en retard...

— Dame! -- monsieur le vicomte, — un peu... — répondit le vale d'un air de familiarité mélangé d'une faible dose de respect.

— Sont-ils tous là-dedans?

— Oui, monsieur le vicomte.

— Mademoiselle aussi?...

— Mademoiselle est arrivée la première.

L'inconnu ne poussa pas plus loin ses questions, et il entra dans la pièce d'où s'échappaient les bruits que nous avons signalés.

Cette pièce était tout à la fois un salon et une salle à manger.

Des meubles somptueux en lampas oriental et en bois doré la garnissaient.

Des tentures d'étoffe déguisaient la nudité primitive des murailles.

Un véritable tapis des manufactures royales d'Aubusson recouvrait le sol carrelé.

Au milieu de ce salon se dressait une grande table, chargée de mets délicats servis dansde la vaisselle plate, et de vins exquis contenus dans des flacons en cristal de Bohême.

L'argenterie était splendide.

Seulement, on aurait pu s'étonner de ce que toutes les pièces de cette argenterie, aussi bien que la vaisselle plate, étaient de formes différentes et portaient des écussons divers et des initiales variées.

Aucun des convives ne semblait remarquer cette particularité et y attacher la moindre importance.

Ces convives étaient au nombre de sept. Six hommes et une femme.

Leurs costumes semblaient attester qu'ils appartenaient à des professions bien différentes, et il eût été difficile de s'expliquer, dans le premier moment, quelle circonstance pouvait les réunir ainsi.

Le premier portait un uniforme de major au régiment de Royal-Champagne.

Le second était enveloppé dans une robe de moine, et le capuchon rabattu de son froc laissait voir sa tête rasée, à l'exception, bien entendu, de la couronne monacale.

Le troisième, qui cependant se trouvait sur un pied d'évidente égalité avec tous les autres, était vêtu d'une éclatante livrée vert et or.

Le quatrième avait l'air d'un commissionnaire médaillé.

Le cinquième semblait un honnête bourgeois, de mine modeste et de discrète allure.

Le sixième, celui qui venait d'entrer, paraissait un gentilhomme fort infatué de son mérite et de sa personne.

La physionomie grave et importante et la respectable obésité du septième, lui donnaient l'apparence d'un intendant de bonne maison.

Enfin, le huitième et dernier convive, que, par galanterie, nous aurions dû nommer le premier, était la personne dont nous avons entendu Bourguignon et son interlocuteur parler sous le nom de *mademoiselle*.

XI

MADEMOISELLE

On ne saurait imaginer quelque chose de plus gracieux et de plus séduisant que le visage et la tournure de cette jeune fille.

Mademoiselle, à laquelle il était impossible de supposer plus de dix-huit à vingt ans, avait un doux et ravissant visage, blanc et rose comme un pastel de Latour, et couronné de cheveux d'un châtain pâle, merveilleusement soyeux et épais.

Ses yeux, d'un bleu sombre et profond, tantôt lançaient de vifs regards comme des flèches acérées, tantôt se voilaient d'un nuage de rêverie mélancolique.

L'expression de ces yeux et de ces regards devait être irrésistible.

La bouche, très petite et rouge comme la fleur du grenadier, laissait

voir, en s'entr'ouvrant par un sourire, des dents mignonnes et régulières, aussi blanches et aussi nacrées que des perles.

L'exquise distinction du visage de cette jolie personne s'accordait bien avec la petitesse aristocratique des mains et la cambrure espagnole d'un pied étroit et long.

Quant à la taille, svelte et souple au delà de toute expression, elle était de tout point (pour nous servir d'une expression alors de mode) celle d'une *nymphe bocagère.*

L'enchanteresse que nous venons de décrire était vêtue d'une robe de taffetas changeant, d'un gris pâle à reflets mordorés, d'une simplicité et d'un goût parfaits.

Le militaire, le convive en livrée et le gentilhomme semblaient jeunes.

Le moine, le commissionnaire, l'intendant et le bourgeois avaient dépassé la quarantaine, et les deux premiers paraissaient même de beaucoup plus âgés.

Comment donc une jeune et belle fille qui, selon toute apparence, était bien née et bien élevée, se trouvait-elle seule au milieu de sept hommes d'âge et de conditions divers, riant avec eux, trinquant avec eux, buvant avec eux sans gêne et sans embarras?

Comment enfin cette réunion avait-elle lieu dans un appartement luxueux et autour d'une table servie avec les recherches les plus somptueuses et les plus raffinées, dans une vieille et salle maison de cette horrible rue de Gindre?

Voilà ce que, sans doute, nous ne tarderons guère à savoir.

§

Le huitième convive, au moment où il entra dans la salle du festin, fut accueilli par une joyeuse et bruyante clameur.

— Bonjour, vicomte !...

— Comment te portes-tu, vicomte?...

— Vicomte, comme tu viens tard !...

— Je bois à ta santé, vicomte !...

Voilà ce que crièrent à la fois toutes les bouches.

— Bonsoir, mes très chers, bonsoir, ma gentille Émeraude ! — répondit gaiement le nouveau venu.

Il s'empara d'un siège resté vide à côté de la jolie fille qu'il venait de nommer Émeraude et qu'il embrassa sans façon sur les deux joues

Puis il continua, après avoir rempli simultanément son assiette et son verre :

— Je suis en retard, c'est vrai ; mais soyez tranquilles, je vous rattraperai.

Et effectivement, à la manière dont il mit tout aussitôt les morceaux doubles et dont il vida son verre sans relâche, il sembla vouloir, non seulement rattraper, mais dépasser ses compagnons.

Les convives regardèrent pendant un instant les exploits de ce robuste appétit, en silence et avec une admiration non équivoque.

Puis, la conversation interrompue se renoua, devint générale, s'enchevêtra et forma un ensemble bruyant qu'entrecoupaient des éclats de voix et de fragments de chansons à boire.

Le moine ne donnait point l'exemple de la sobriété, et la jeune fille elle-même tenait tête aux plus hardis buveurs et dépassait volontiers dans ses paroles les dernières limites de la retenue et de la décence.

Le repas se prolongea jusqu'à près de minuit, puis le vicomte se leva, alla s'adosser à la cheminée, et dit :

— Et maintenant, mes très chers, occupons-nous des affaires sérieuses.

— Oui, oui, — répondirent unanimement les convives.

La journée a-t-elle été bonne? — demanda le vicomte.

— Heu! heu! — murmurèrent deux ou trois voix.

— Voyons, — continua le personnage auquel la parole semblait dévolue, — qu'avez-vous fait ?

Personne ne dit mot.

— Procédons par ordre, — poursuivit le vicomte. — Je commence par notre charmante Émeraude...

— Oh! — s'écria la jeune fille, — ce n'est vraiment pas la peine de parler de moi!... j'ai perdu mon temps ou à peu près...

— Enfin, si peu qu'il y ait, il y a cependant quelque chose, n'est-ce pas?...

— Voilà tout, — dit Émeraude en tirant de sa poche un petit écrin en maroquin rouge qu'elle ouvrit.

Cet écrin contenait un bracelet en or, enrichi de perles de peu de valeur.

— D'où vient cela? — demanda le vicomte.

— De chez le petit joaillier de la rue du Bac. C'est un magasin sur lequel il ne faut plus compter. Depuis mes dernières visites, ce boutiquier de malheur est devenu effroyablement soupçonneux. Il ne vous perd pas de vue un seul instant, et ses yeux dévorent vos mains...

Le vicomte soupesa le bracelet pendant un instant et l'examina avec attention.

— En effet, — dit-il ensuite, — c'est bien mesquin!... je ne donnerais pas dix louis de ce colifichet... Demain, ma chère enfant, il faudra faire en sorte d'être plus heureuse.

— On tâchera, — répondit Émeraude.

— A toi, Jambe-de-Cerf, — reprit le vicomte en s'adressant au faux commissionaire.

— Moi, — fit ce dernier, — c'est encore pis. Je m'étais installé près du Palais-Royal, attendant quelque aubaine. On vint me chercher d'une maison voisine pour porter une malle. Elle était assez lourde, et j'en tirais un favorable augure...

— Où est-elle, cette malle?

— Au magasin, parbleu!

— Eh bien?

— Eh bien! elle ne contient que de vieux habits et du linge en mauvais état. J'étais complètement volé.

Le vicomte se mit à rire, et les autres convives l'imitèrent.

— Je vois, en effet, — poursuivit-il, — que la journée n'a pas été bonne pour vous autres. A ton tour, frère Boniface.

Le prétendu moine étala sur la table un rosaire à grains d'or, une bourse garnie de quelque monnaie, une montre, et un médaillon entouré de petits diamants.

— J'ai récolté cela chez des âmes pieuses, — dit-il. — Je sais que c'est mesquin! Hélas! mes très chers frères, la dévotion s'en va!... Presque partout, quand on me reçoit, on me reçoit dans l'antichambre!... Il faudra changer ma spécialité, laisser repousser mes cheveux, couper ma barbe et me faire mécréant!... Le froc ne rapporte plus!...

Un long et bruyant éclat de rire accueillit les paroles du faux capucin.

— Bravo, Tournesol! bravo! — fit le vicomte au bout d'un instant, — de moine à mécréant il n'y a que la main! Nous aviserons à te choisir une autre industrie!...

— Vous m'obligerez, — répondit Tournesol; — depuis quelque temps le froc ne m'attire que des humiliations et des déboires, et j'ai hâte de le quitter.

— As-tu quelque chose en vue?

— Oui, vraiment.

— Quoi donc?

— Ma poigne est solide, mon coup d'œil juste et mon cœur bien placé!... Vous en convenez, n'est-ce pas?...



Nous montâmes ainsi jusqu'à une chambre du premier étage. (P. 294.)

— Sans doute ; mais à quoi diable veux-tu en venir?...

— A ceci : Je souhaite me faire spadassin.

— Triste métier ! — s'écria le vicomte avec une moue significative.

— Excellente industrie, au contraire, — répliqua vivement Tournesol ; — on a je ne sais combien de cordes à son arc. Quand l'une d'elles vous fait défaut, l'autre est toujours à votre service.

— Explique-toi plus clairement, mon ami.

— Volontiers. D'abord, grâce à une mine belliqueuse, à de longues moustaches retroussées en croc et à une rapière gigantesque, on est l'effroi des petits bourgeois et la coqueluche des petites bourgeoises. Par conséquent, rien n'est plus facile que de lever des contributions sur les maris par la peur, et sur les femmes par l'amour! Ce n'est pas tout : on se montre assidu aux Porcherons et dans les promenades, on fréquente tous les endroits de plaisirs, l'on cherche querelle aux quidams d'allure débonnaire et aux provinciaux de figure naïve, braves gens à qui le moindre coup d'épée inspire une terreur salutaire, qui préfèrent une saignée à leur bourse à une saignée à leur individu et qui s'allègent volontiers de quelques pistoles pour éviter un combat dont la seule pensée les fait frissonner de la tête aux pieds. Joignez à cela qu'on met sa durandal au service des jaloux peureux et de tous ceux qui veulent se venger d'un ennemi sans courir les chances d'un duel, et vous verrez que de très notables profits peuvent et doivent résulter de cette honorable position de spadassin. N'est-ce point votre avis, vicomte?

— Peut-être as-tu raison, Tournesol, — répondit le personnage ainsi interpellé ; — agis donc à ta guise et jette le froc aux orties pour revêtir le harnais de guerre, puisque telle est ta fantaisie.

— Merci, — dit Tournesol en cambrant martialement sa haute taille, en relevant la tête d'une façon belliqueuse et en se posant le poing sur la hanche ; — dès demain, vous me verrez à l'œuvre et je vous réponds que je ne serai point un membre inutile de notre association.

Le vicomte, après le colloque que nous venons de rapporter, continua l'espèce d'interrogatoire auquel les honnêtes gens que nous mettons en scène répondaient d'une façon si catégorique.

Il questionna successivement le major au régiment de Royal-Champagne, l'intendant de bonne maison et le domestique en livrée vert et or.

Chacun d'eux apporta à la caisse commune le fruit de ses brigandages de la journée.

Le bourgeois de mine modeste dut rendre compte à son tour de l'emploi de son temps.

— Moi, — dit-il, — je n'apporte rien...

— Comment! — s'écrièrent deux ou trois voix.

— Voilà qui va mal, monsieur Benoît! — murmura le vicomte.

— Mes chers collègues, — répondit M. Benoît, — vous me jugez bien vite, ce me semble, et vous me condamnez bien légèrement! Est-ce donc à dire que le chasseur ait mérité des reproches quand il rentre au logis les mains vides, mais après avoir trouvé les traces du gibier qu'il pourchassera et qu'il rapportera le lendemain?...

— Où tend ce préambule? — demanda le vicomte.

— Vous le saurez dans un instant, et je crois que, bien loin d'encourir vos reproches, j'aurai droit à quelques éloges.

— Nous attendons, — murmurèrent les associés.

— M'y voici:

« Le hasard, ce grand maître des choses de ce monde, avait conduit aujourd'hui mes pas du côté de la Chapelle, et j'avais laissé faire le hasard. car il n'est pas rare de rencontrer de bonnes aubaines *extra muros*. La chance, d'ailleurs, ne m'avait point souri, et je m'en revenais à Paris, pédestrement et tout penaud.

« J'allais franchir la barrière Saint-Denis, quand je fus arrêté par un grand encombrement de chariots, de coches et de carrosses.

« Une charrette, dont la roue s'était brisée, causait cet encombrement. La foule s'amassait, les cochers juraient et les chevaux piaffaient dans la boue.

« Comme je ne voulais point exposer mes bas chinés à recevoir des éclaboussures au milieu de cette bagarre, je me rangeai le long des maisons, le plus près du mur qu'il me fut possible, et j'attendis.

« Au bout de cinq minutes, on avait relevé la charrette et la file de voitures se remettait en mouvement.

« J'allais suivre la foule qui se dissipait peu à peu, quand je vis venir à moi un cavalier bien monté qui s'était trouvé pris au milieu de la bagarre et auquel, sans doute, ma figure inspirait une confiance dont j'étais digne.

« Ce cavalier était un jeune homme de seize à dix-huit ans au plus, entièrement vêtu en noir.

« La boue qui couvrait son cheval et qui souillait les bords de son manteau, indiquait qu'il venait de faire une longue route.

« Il était suivi d'une façon de petit laquais, fort mal monté et vêtu d'une livrée de hasard...

« Le jeune cavalier s'approcha de moi, ainsi que je viens de vous le dire.

« Il porta la main à son chapeau qu'entourait un large crêpe noir. il le souleva à demi et il me dit :

« — Me permettez-vous, monsieur, d'avoir l'honneur de vous adresser une question?

« Je le saluai à mon tour avec une parfaite courtoisie, je mis sur mes lèvres un sourire empreint de la plus bienveillante bonhomie. et je répliquai que j'étais entièrement à sa disposition et que je me ferais un véritable plaisir de répondre, non seulement à une question, mais bien à cent, s'il jugeait convenable de me les adresser. »

XII

LES FILLES DE M. BENOIT.

M. Benoît continua son récit, que tous les convives de la rue du Gindre écoutaient avec une religieuse attention.

« Je vis à merveille, — reprit-il, — que le jeune cavalier était enchanté de l'affabilité de mes manières.

« — Monsieur, — me dit-il, — êtes-vous de Paris?

« Oui, monsieur, — lui répondis-je, — bourgeois de Paris, né dans le quartier Saint-Denis, où nous faisons, de père en fils, depuis trois cents ans bientôt, le commerce des laines en gros et en détail. Nicolas Benoît, pour vous servir s'il en était capable, à l'enseigne du *Bélier d'argent.*

« — Alors, monsieur, vous devez connaître merveilleusement bien la grande ville?...

« — Je n'en ignore, — monsieur, — ni une ruelle ni un cul-de-sac.

« — Soyez donc assez bon, — monsieur, — pour me tirer de l'embarras dans lequel je me trouve...

« — Faites-le-moi connaître, et je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

« — Je suis étranger, monsieur.

« — Je m'en doutais.

« — Je viens à Paris pour la première fois; je n'y ai aucune relation et je vous prie de m'indiquer une hôtellerie modeste, mais sûre, où je n'aie rien à craindre pour ma petite fortune que je porte tout entière avec moi.

« Ces dernières paroles résonnèrent à mes oreilles comme le clairon résonne à celles du cheval de bataille.

« Mes yeux se portèrent instinctivement sur une valise très gonflée que des courroies de cuir attachaient derrière la selle du jeune homme, et d'où s'échappait, à ce qu'il me sembla, un bruissement métallique à chacun des mouvements du cheval.

« Je devinai que Mercure, le dieu des gens habiles, m'envoyait une capture pour laquelle je n'aurais pas même eu la peine de tendre mes filets, et je me hâtai de répondre :

« — Rien ne m'est plus facile, monsieur, que de vous donner le renseignement que vous attendez de moi. — Je connais une petite auberge, tranquille et point coûteuse, et dont le maître est sans contredit le plus honnête homme qui se puisse imaginer.

« — Et où est située cette hôtellerie, s'il vous plaît?

« — Rue de Paradis-Poissonnière, à l'enseigne de la *Toison d'or*.

« — Je vous aurai, monsieur, une obligation de plus, si vous voulez bien m'apprendre quel chemin je dois suivre pour y arriver.

« — Je vous renseignerais de grand cœur, mais il est certain que vous vous égareriez plus de dix fois en route.

« — Comment donc faire?

« — Rien n'est plus simple. Je vais justement de ce côté, et, s'il vous convient de ralentir un peu le pas de votre cheval, je vous conduirai moi-même.

« — Quoi! monsieur, vous auriez la bonté?...

« — C'est un plaisir pour moi, monsieur...

« — Dans ce cas, j'accepte votre offre obligeante, et je vous suis reconnaissant comme je le dois...

« Nous nous mîmes en route, et nous échangeâmes, chemin faisant, toutes sortes de banalités et de lieux communs sans aucun intérêt.

« Vous devinez facilement, mes chers associés, quel motif m'avait poussé à indiquer au jeune provincial l'hôtellerie de la *Toison d'or*, préférablement à toute autre.

« Cette auberge est, sinon un véritable coupe-gorge, du moins une maison de renommée douteuse, et la conscience de l'hôte est des plus faciles et des plus accommodantes.

« Nous arrivâmes dans la cour.

« — Vous voici au gîte, dis-je à mon jeune homme; — permettez-moi de vous souhaiter bonne chance dans Paris et de vous quitter.

« — Me quitter ainsi! — s'écria-t-il en sautant à bas de son cheval et en me prenant vivement la main, — vous ne le ferez pas sans m'avoir accordé la faveur de vider avec moi un flacon de vin d'Espagne.

« Je prétextai des affaires urgentes; j'affirmai que je n'étais point maître de mon temps ; enfin, je me défendis d'accepter.

« Le jeune homme insista chaleureusement.

« Je m'y attendais, et je finis par céder.

« Un palefrenier s'apprêtait à emmener les chevaux à l'écurie.

« — Attendez un instant, — lui dit mon compagnon en débouclant les courroies qui attachaient la valise à la selle.

« Un autre domestique s'avança pour prendre cette valise.

« J'approchai ma bouche de l'oreille du jeune homme, et je lui dis tout bas :

— Il y a de l'or, là-dedans, n'est-ce pas?

« — Oui, — répondit-il d'un air étonné.

« — Alors, — continuai-je du même ton, — ne souffrez pas qu'on y touche. Sans doute la maison est sûre, mais il ne faut pas exposer personne à la tentation... Je vous aiderai à porter cette valise...

« Il me remercia du geste, et il me fit signe qu'il acceptait mon offre.

« Je pris la valise par une de ses poignées, et je fus étonné et ravi de sa pesanteur.

« Nous montâmes ainsi jusqu'à une chambre du premier étage, la seule qui se trouvât vacante en cet instant.

« Mon compagnon me serra de nouveau la main, puis il demanda une bouteille de vin de Xérès et deux verres.

« Cette bouteille et ces deux verres furent placés sur une petite table qui se trouvait au milieu de la chambre.

« Le jeune homme s'assit d'un côté de cette table.

« Je pris place en face de lui.

« Il remplit les verres jusqu'au bord de cet ambre liquide qu'on appelle du vin de Xérès. Ensuite il tendit son gobelet vers moi.

« Je lui rendis cette politesse ; nos gobelets s'entre-claquèrent, et il but, après avoir dit :

— A votre santé, monsieur Benoît...

— A votre prospérité et à la réussite de tous vos projets, — répondis-je.

« Et j'ajoutai presque aussitôt :

« — Oserais-je vous demander, monsieur, à qui j'ai le plaisir de parler?

« — Au chevalier Raoul de la Tremblaye, — répondit le jeune homme.

« Je me levai de mon siège et je m'inclinai profondément en m'écriant d'un ton pénétré :

« — C'est bien de l'honneur pour un pauvre bourgeois de Paris, comme moi, que d'être admis à s'attabler en compagnie d'un noble gentilhomme comme monsieur le chevalier... et je prie monsieur le chevalier de croire à l'expression sincère de toute ma gratitude!...

« — Ne parlons pas de cela, — fit-il ; — asseyons-nous, mon cher monsieur Benoît, et buvons...

« J'obéis.

« Il remplit mon verre et je portai de nouveau sa santé, mais cette fois, en lui donnant son nom et son titre.

« J'entre avec vous, mes chers associés, dans tous ces détails qui peuvent vous paraître mesquins et insignifiants, mais qui sont indispen-

sables pour vous faire bien comprendre par quelle pente insensible, par quels moyens habiles et détournés, par quelles transitions délicates, je suis arrivé peu à peu à capter complètement la confiance et les sympathies de ma nouvelle connaissance...

« — Que pensez-vous de ce xérès? — me demanda-t-il après avoir bu.

« — Je le trouve parfait.

« — C'est là votre avis?

« Oui, en conscience. N'est-ce pas aussi le vôtre, monsieur le chevalier?...

« — Ah! — fit-il, — j'en buvais de meilleur au château de mon père!...

« Et je vis une expression de vif regret passer sur le visage du jeune homme.

« Que regrettait-il?

« Était-ce le château, le xérès ou le père?...

« Je voulus sortir de cette incertitude et je dis :

« — Monsieur votre père a dû ne se séparer de vous qu'avec un bien amer et bien profond chagrin?

« — Ne voyez-vous donc pas que je suis en deuil? — murmura-t-il d'une voix sombre.

« — Oh! mon Dieu! — m'écriai-je, — est-ce que vous auriez eu le malheur... l'affreux malheur?...

« Je m'interrompis.

« Il acheva ma phrase.

« — De perdre mon père! — dit-il. — Oui, monsieur, j'ai eu cet irréparable malheur...

« Ma physionomie se mit en deuil à l'instant même, et j'essuyai une larme qui ne coulait point.

XIII

LA CURIOSITÉ DE M. BENOIT

« Il y eut entre le chevalier et moi un silence de quelques minutes, poursuivit M. Benoît.

« Puis, comme mon visage continuait à affecter la désolation la plus profonde, le jeune homme, touché de voir combien je prenais part à ses douleurs, me tendit la main et serra la mienne en me disant :

« — Je vois, monsieur, que vous êtes un homme de cœur, et je vous remercie profondément de l'intérêt que vous voulez bien me porter!...

« A cela, je répondis que cet intérêt n'avait rien que de naturel, et que M. le chevalier m'obligerait en disposant de moi, de mon temps, de ma bourse, de mon crédit et de mes démarches...

« — J'accepte vos offres gracieuses, — répliqua le jeune homme en souriant, — et j'en profiterai, excepté cependant de celle de votre bourse, dont je n'ai nul besoin. Je ne suis pas riche, mais j'ai de quoi vivre, du moins pendant un certain temps, sans recourir à l'aide de personne...

« J'essayai quelques questions.

« — Y a-t-il longtemps, monsieur le chevalier, — demandai-je, — que vous avez eu le malheur de perdre monsieur votre père?

« — Hélas! — s'écria-t-il, — sa fosse est encore entr'ouverte,..

« — Si j'en juge d'après votre désespoir, ce noble gentilhomme devait être digne de tout l'amour et de tous les regrets d'un fils tel que vous.

« -- Ma vie entière ne suffira pas à le pleurer comme il le mérite.

« — Madame votre mère vit encore, sans doute?

« — Non, monsieur, ma mère est morte...

« — Au moins, il vous reste des frères?...

« — Je suis fils unique.

« — Quelques parents!

« Aucun.

« — Comment! vous êtes seul au monde?

« — Vous l'avez dit, monsieur; oui, je suis seul au monde!...

« — Ah! vous devez avoir grande hâte de rejoindre vos amis!...

« — Des amis! je n'en ai pas un!...

« — Quoi! personne ne vous attend à Paris?...

« — Personne.

« — Ah! pauvre jeune homme!... pauvre jeune homme!... — m'écriai-je.

« — Puis, je repris aussitôt :

« — Excusez cette familiarité, monsieur le chevalier...

« — Non seulement, je l'excuse, mais je vous en sais gré...

« — Je tremble que ma curiosité ne vous importune...

« — En aucune façon.

« — Alors, monsieur le chevalier, puisque vous daignez tolérer les questions peut-être indiscrètes que me dicte l'intérêt que je ressens pour vous, dites-moi, je vous prie, quels motifs vous attirent dans notre grande



Avec de l'argent on trouve tout ce qu'on veut. (P. 301.)

ville?... J'avais cru d'abord que vous y veniez rejoindre des parents ou des amis; mais il paraît que je me suis trompé...

« — J'y viens, — j'y viens pour y chercher à vivre...

« — Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez de l'argent, ce me semble?

« — Un peu; mais il est indispensable qu'avec cet argent je me crée un avenir...

« — Ne possédez-vous donc pas les revenus de l'héritage de monsieur votre père?...

« Le chevalier hésita d'abord.

« Puis il me répondit :

« — Tout ce que je possède est dans cette valise...

« Et il me montra du geste la petite malle de cuir dont je vous ai parlé.

« Le chevalier me regarda fixement.

« A coup sûr, un sentiment de défiance se faisait jour dans son esprit; j'eus peur, et je me hâtai de continuer :

« — Si je vous demandais cela, monsieur le chevalier, c'était afin de vous donner quelque bon conseil... Je suis vieux, malheureusement pour moi!... j'ai beaucoup d'expérience; je connais Paris, ses bons et ses mauvais côtés, les pièges qu'il cache sous les pas de ceux qui veulent tenter la fortune et les ressources qu'il leur offre... et, peut-être, si j'avais su quelle est le chiffre de la somme dont vous pouvez disposer, m'aurait-il été possible de vous engager à faire de cette somme tel ou tel emploi fort avantageux. Mais du moment où ma question vous a paru indiscrète, n'en parlons plus, monsieur le chevalier, n'en parlons plus...

« Puis je me levai, en ajoutant :

« — Si, par hasard, vous aviez besoin de moi, monsieur le chevalier, je n'en serais pas moins à votre service, ainsi que je vous le disais tout à l'heure. Vous iriez rue Gréneta, tout bonnement, et vous demanderiez Nicolas Benoît, marchand mercier et faisant le commerce des laines en gros et en détail, à l'enseigne du *Bélier d'argent*. Tout le monde vous indiquerait la maison... Ah! nous sommes bien connus dans le quartier Saint-Denis depuis trois cents ans bientôt que nous y vivons et que nous y commerçons de père en fils!... A l'honneur de vous revoir, monsieur le chevalier, à l'honneur de vous revoir!...

« Je fis un mouvement pour reprendre mon chapeau, que j'avais posé sur une chaise en arrivant.

« Le jeune homme me retint.

« Je m'y attendais, et je me laissai faire avec la plus complaisante bonhomie.

XIV

L'INVITATION DE M. BENOIT

« — Rasseyez-vous, monsieur Benoît, je vous en prie, — me dit le chevalier.

« — C'est que je suis un peu pressé, voyez-vous...

« — Je ne vous demande que cinq minutes.

« — Allons, soit!...

« — Monsieur Benoît, — reprit Raoul, — vous êtes un homme de parole, n'est-ce pas?

« — Certes!...

« — Vous m'avez promis un conseil, tout à l'heure?

« — Eh bien?...

« — Eh bien! ce conseil, voulez-vous me le donner?...

« — A quel sujet?...

« — Au sujet de l'emploi de ma petite fortune.

« — Oh! oh!...

« — J'ai là quarante mille livres environ.

« — Quarante mille livres?...

« — Oui, en or.

« — Et c'est tout ce que vous possédez?...

« — A l'exception de quelques bijoux que je tiens à conserver. C'est bien peu, n'est-ce pas?

« — Ce n'est pas beaucoup; mais, avec quarante mille livres, on peut cependant entreprendre quelque chose...

« — Quoi?

« — Oh! ceci regarde monsieur le chevalier...

« — Mais, puisque je vous supplie de me servir de guide...

« — C'est si délicat!...

« — Vous avez promis!...

« — Eh bien, soit!... je consens, mais malgré moi!... Vous voulez, n'est-ce pas, vous servir de votre argent de façon à vivre, si faire se peut, non point dans la richesse, mais dans une honnête aisance?...

« — C'est cela même.

« — Il y a dans Paris d'honnêtes négociants qui se chargeraient volontiers de faire valoir dans leur commerce ces quarante milles livres, et de vous servir un intérêt raisonnable...

« — Mais, moi, — demanda le jeune homme, — que ferai-je?

« — Vous mangeriez vos revenus...

« — Ce serait l'affaire d'une bouchée!...

« — Diable! vous avez donc un bien terrible appétit!...

« — J'ai été élevé dans le luxe et j'ai conservé des goût de dépense que l'oisiveté développerait...

« — C'est juste.

« — Comment donc faire?...

« — Le négociant qui prendrait vos fonds pourrait, par la même occasion, vous procurer dans sa maison quelque emploi lucratif...

« Mon jeune homme fit la moue et haussa imperceptiblement les épaules.

« — Le commerce! — dit-il d'un ton dédaigneux; — vous oubliez donc, mon cher monsieur Benoît, que je suis gentilhomme!...

« — Vous avez raison... — répondis-je; — cherchons ensemble quelque autre chose... »

« — Oui, cherchons, — répondit le jeune homme.

« — Monsieur le chevalier, — demandai-je, — n'aviez-vous donc pas, vous-même, quelque plan... quelque projet!

« — J'en avais certainement, mais à peine ébauchés, et desquels peut-être la réalisation est impossible...

« — Dites toujours; du choc des idées jaillira la lumière...

« — Eh bien, je songeais...

« — A quoi?

« — A acheter une compagnie.

« — Vous avez donc du goût pour l'état militaire?

« — Plus pour celui-là que pour tout autre; et d'ailleurs, ai-je le choix?

« — C'est vrai, c'est parfaitement vrai!

« Je parus réfléchir profondément à ce que venait de me dire M. de la Tremblaye.

« Dans le fait, je combinais un plan que je vais bientôt vous soumettre, et qui, je n'en doute pas, recevra votre approbation...

« Au bout d'une ou deux minutes, je repris :

« Ma foi, monsieur le chevalier, je crois qu'il y a plus de bon sens dans votre jeune tête que dans ma vieille cervelle... Votre idée est excellente, et vous songez à prendre le seul bon parti...

« — Ainsi, vous m'approuvez?

« — De tout point.

« — Cette compagnie que j'ambitionne, trouverai-je à l'acheter?

« — Avec de l'argent, on trouve tout ce qu'on veut.

« — Cela me coûtera-t-il bien cher?

« — Oh! vos quarante mille francs y passeront, ou peu s'en faut... J'ai même bien peur que vous ne soyez forcé d'entamer, pour subvenir aux dépenses de votre équipement, les bijoux dont vous me parliez tout à l'heure et auxquels vous semblez tenir beaucoup...

« — J'y tiens parce qu'ils me viennent de mon père; mais, s'il faut en faire le sacrifice, je m'armerai de courage...

« — Voilà qui est grand et beau, monsieur le chevalier; mais, soyez tranquille, nous tâcherons de sauver ces précieux souvenirs... Dans tous les cas, je ne négligerai rien pour arriver à ce but.

« — Pourrez-vous donc me venir en aide?...

« — Parbleu!... Ah! cela vous étonne, parce que je ne suis qu'un pauvre bourgeois, qu'un humble marchand de mercerie et de laines en gros et en détail, de me voir manifester la prétention de me mêler de choses militaires, et de m'en mêler avec succès! Il est évident que, par moi-même, je ne puis absolument rien; mais mes relations sont nombreuses, et j'ai des amis, de bons amis, qui sont enchantés de se mettre à mes ordres...

« — En vérité! — s'écria mon jeune homme avec enthousiasme.

« — Mon Dieu, oui, et tenez, justement, j'y pense, je tiens ce qu'il vous faut, et vous pouvez, à partir de ce moment, considérer votre affaire comme à peu près faite, ou du moins en bon train.

« — Est-ce possible?...

« — Rien n'est plus possible, je vous assure, et rien n'est plus simple!... Un de mes anciens et excellents camarades, Tancrède d'Estagnac, est major au régiment de Royal-Champagne, qui tient garnison à Valenciennes... Ce brave officier se trouve pour le quart d'heure à Paris, en congé de semestre; je vous présenterai à lui quand vous voudrez, et il se fera un véritable plaisir de vous procurer les moyens d'entrer dans son régiment...

« — Mais, monsieur, — s'écria de nouveau le naïf chevalier avec un redoublement d'effusion, — je ne sais en vérité comment vous témoigner toute ma reconnaissance!...

« — Vous ne m'en devez aucune!... J'ai été séduit dès le premier abord par votre jeunesse et par la physionomie d'un cavalier tel que vous, et, toutes les fois que vous voudrez bien me faire l'honneur d'user de moi, je me considérerai comme votre obligé!... Voyons, quand vous conviendra-t-il que je vous présente à mon ami le major?...

« — Je me mets à vos ordres.

« — Voulez-vous que ce soit après-demain?

« — Je ne demande pas mieux.

« — Alors, c'est entendu, je vais écrire deux mots à Tancrède afin de le prévenir...

« — Où vous retrouverai-je?

« — Je viendrai vous prendre.

« — Où sera le rendez-vous?...

« — Chez moi, pardieu!... dans mon humble logis!... vous verrez ma nièce, qui est, j'ose le dire, une jeune personne accomplie... nous nous réunirons à l'heure du dîner, et c'est en trinquant joyeusement que nous parlerons d'affaires...

« — Cher monsieur Benoît, vos offres sont si cordiales que je les accepte sans façon...

« — Et vous avez raison ! Il se fait tard, je vous quitte. Monsieur le chevalier, à l'honneur, de vous revoir...

« — A bientôt, mon excellent ami...

« — Un mot encore...

« — Lequel?

« J'indiquai du doigt la valise, puis j'ajoutai :

« — Prenez garde à ceci...

« — Comment?

« — Paris est une bien grande ville, monsieur le chevalier; dans cette ville, il y a beaucoup d'honnêtes gens, sans contredit, mais je crois, Dieu me pardonne, qu'il y a encore plus de filous !... or, c'est un joli denier que quarante mille livres, et bien propre à tenter les voleurs!... soyez prudent et faites bonne garde !

« — Ce qui veut dire, n'est-ce pas? que vous me conseillez de veiller sur mon petit trésor...

« — Jour et nuit.

« — Je n'y manquerai pas, — répondit le chevalier, — et, ajouta-t-il en prenant une paire de magnifiques pistolets et en me les montrant, — voici des compagnons fidèles qui mordent aussi bien qu'ils aboient!...

« — Précaution que je ne saurais trop louer ! — m'écriai-je. — Mais si vous vous trouviez dans la nécessité de quitter pour un certain temps votre chambre... comment feriez-vous?...

« — Le cas est prévu : j'ai pour domestique un jeune homme qui m'est tout dévoué, il attendrait ici mon retour, assis sur cette valise et tenant un pistolet de chaque main...

« — Ah ! diable!... il ne ferait pas bon vouloir s'enrichir à vos dépens, monsieur le chevalier !...

« — Je ne conseillerais à personne de tenter l'aventure! Mais ne m'avez-vous pas dit, mon cher monsieur Benoît, que cette hôtellerie était fort tranquille et jouissait d'une excellente réputation?

« — Je l'ai dit et je le répète ; — le petit conseil que je me suis permis de vous donner tout à l'heure provenait d'un excès de zèle, et aussi de ce que j'ai pour principes qu'il vaut toujours mieux prévenir un malheur que d'avoir à le déplorer...

« Et là-dessus, nous prîmes congé l'un de l'autre, le chevalier Raoul et moi, avec un luxe de poignées de main bien fait pour cimenter l'étroite et sincère amitié que nous venions de nous vouer l'un à l'autre...

« Voilà ce que j'ai fait, messieurs, voilà pourquoi je me crois en droit de dire, avec un certain orgueil, comme je ne sais plus quel empereur grec ou romain : *Je n'ai pas perdu ma journée!...* Mes chers collègues, qu'en pensez-vous?... C'est à vous que je m'en rapporte!... »

Ainsi parla M. Benoît.

Quand il eut achevé, la gentille Émeraude bâilla de toute la largeur de sa jolie petite bouche.

Le personnage qu'on appelait *M. le vicomte* tint conseil avec le moine, le commissionnaire médaillé, et un ou deux autres des membres de l'association.

Ce petit conciliabule dura deux ou trois minutes, les avis étaient exprimés à voix basse.

Au bout de ce temps, le vicomte prit la parole.

— Mon cher Benoît, — dit-il, — la société vous vote une double salve d'applaudissements, vous avez bien mérité de la patrie...

— Justice m'est rendue!... — murmura M. Benoît avec l'accent d'un légitime orgueil.

— Nous comprenons à merveille l'ensemble de votre plan... — poursuivit le vicomte.

— Et vous l'approuvez? — demanda Benoît.

— Oui ; seulement il s'agira de nous entendre pour les détails.

— Ils sont bien simples...

— Je ne dis pas non, mais il y aura quelque argent à dépenser.

— Vous êtes notre trésorier, puisez dans la caisse.

— Comme vous y allez!...

— L'affaire est sûre...

— Peut-être, mais il n'y a d'affaires sûres que les affaires faites.

— Dame! vous savez le proverbe?...

— J'en sais plusieurs.

— Il y en a un, entre autres, qui s'accorde plus particulièrement. avec notre situation, c'est celui-ci : *Qui ne risque rien n'a rien !...*

— Vous avez raison. D'ailleurs, je vous l'ai dit, l'ensemble est accepté, discutons les détails.

— Très volontiers.

En ce moment Émeraude interrompit l'entretien.

— Je demande la parole, — dit-elle.

— Pourquoi faire? — répliqua le vicomte en riant.

— Pour un fait personnel.

— Fort bien. Émeraude a la parole!

— Et j'en use à l'instant même! — s'écria la jeune fille. — Octroyez-moi, je vous prie, la permission de m'en aller...

— Tu veux nous quitter, méchante enfant?

— J'ai des affaires ce soir, des affaires très importantes.

— Quelque rendez-vous, friponne?

— C'est possible, mais ça ne vous regarde pas, et, comme vous n'avez nul besoin de moi, ni pour discuter votre plan, ni pour l'exécuter..

Benoît interrompit la jeune fille.

— C'est ce qui vous trompe, — dit-il, nous avons besoin de vous, ma chère Émeraude, et beaucoup...

— Il me semblait, cependant, qu'il n'y avait pas de rôle de femme dans la comédie que vous préparez.

— Ceci me prouve que vous m'avez mal écouté, ma petite.

— C'est possible, je dormais... ou je pensais à une autre chose. Voyons, qu'est-ce que vous avez dit?

— J'ai parlé d'une nièce à moi, que je devais présenter après-demain au chevalier Raoul de la Tremblaye...

— Eh bien?

— Eh bien! cette nièce, mon enfant, qui serait-ce, si ce n'était vous?

— Ah! le vilain homme! — s'écria la jeune fille avec une charmante mauvaise humeur et une petite colère très mignonne et très coquette. — Je vous demande un peu quel besoin il avait de parler de sa nièce?

— En conséquence, — poursuivit Benoît, je m'oppose formellement à ce qu'on accorde à notre gentille Émeraude le congé qu'elle réclame! Son amoureux attendra...

— Mon amoureux! — murmura la jeune fille avec une pruderie ravissante.

— J'aurais dû dire *ses amoureux*, reprit le premier interlocuteur. Je me suis trompé, pardon.



Vers deux heures un nouveau personnage descendit d'une chaise à porteur et entra dans le magasin. (P. 309.)

— Impertinent! — s'écria Émeraude.

Le vicomte intervint :

— Benoît a raison, — dit-il. — Il me paraît opportun que notre chère petite sœur reste avec nous ce soir. N'est-ce pas votre avis, messieurs?

— Oui! oui! oui! — répondirent les associés d'une commune voix.

L'arrêt était prononcé.

Il fallait obéir.

Émeraude fit la moue. Mais elle resta.

La séance ne fut levée que vers les deux heures du matin.

Nous ne tarderons guère à en connaître les résultats.

XV

LE LOGIS DE M. BENOIT

Le lendemain du jour où se passaient les scènes que nous avons mises sous les yeux de nos lecteurs dans le cours des précédents chapitres, les paisibles habitants de cette partie de la rue Gréneta qui touche à la rue Saint-Denis considéraient avec attention, debout sur le seuil de leurs portes, un spectacle qui, selon toute apparence, piquait vivement leur curiosité.

Ce spectacle n'avait cependant rien que de bien simple.

Voici en quoi il consistait :

Une boutique assez modeste, et depuis longtemps inoccupée, avait été louée le matin même.

Depuis l'aube du jour, une demi-douzaine d'ouvriers travaillaient, sans relâche, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de cette boutique.

Les uns plaçaient, en grande hâte, des rayons et des comptoirs qui ressemblaient plus à des *décors* et à des *accessoires* de théâtre qu'à de véritables comptoirs et à de véritables rayons, car ils étaient en bois de sapin, excessivement minces, trop fragiles pour supporter un poids quelconque, et grossièrement peints en couleur de chêne.

D'autres, à l'aide d'une haute échelle à deux battants, plaçaient, au-dessus de la principale entrée du magasin, un gigantesque tableau dont la surface noire et unie était vierge encore de tout symbole et de toute inscription.

Une fois ce tableau posé, deux peintres arrivèrent.

Le premier d'entre eux dessina, au milieu de l'enseigne, le simulacre d'un bélier splendidement encorné.

Ensuite il recouvrit son esquisse d'une épaisse couche de craie blanche destinée à imiter, tant bien que mal, les reflets chatoyants de l'argent.

Tandis que cet artiste en plein vent mettait la dernière main à son chef-d'œuvre, son collègue ne perdait point non plus son temps.

Il traçait les mots suivants, en grosses lettres blanches, au-dessus, au-dessous et de chaque côté de l'animal aux longues cornes :

AU BÉLIER D'ARGENT

Nicolas Benoît et Cie.

MERCERIE. — LAINES EN GROS ET EN DÉTAIL

Il se forma alors un groupe compact de curieux dans la rue.

Ces curieux était d'anciens habitants du quartier.

Ils s'interrogeaient les uns les autres.

— Nicolas Benoît?... disait l'un en regardant l'énorme enseigne, connaissez-vous ce nom-là, mon compère?...

— Ma foi non.

— Et vous?

— Non plus.

— Et vous?

— Pas davantage.

— Ah çà! personne ne le connaît donc ici, ce Nicolas Benoît?

— Personne.

— D'où vient-il?

— On ne sait pas.

— Que vend-il?

— De la mercerie et des laines; au moins son enseigne le dit...

— Elle ne sera pas fort solide, son enseigne, par parenthèse!

— Je le crois bien! peinture à la détrempe!...

— Deux jours de pluie et le *Bélier d'argent* s'en ira blanchir le ruisseau...

— Ce n'est pas comme la vôtre, papa Cornibert... En voilà une qui peut se flatter d'être solide!...

— Ah! dame!... c'est qu'aussi je n'ai rien épargné pour qu'elle le soit!... je n'ai point reculé devant la dépense, j'ai tenu à ce que *la Tentation de saint Antoine* fût bon teint, et j'en ai eu pour mon argent...

— Ça, c'est vrai!...

— Oui, mais quelle peinture!... Peinture à l'huile! toutes couleurs fines et de première qualité!... *la Tentation de saint Antoine* fait l'ornement du quartier depuis trente ans, et elle est encore fraîche comme le premier jour! chacun en convient.

— Oui, certes!...

— Je ne sais pas pourquoi... fit quelqu'un, mais je n'ai pas bonne opinion de ce M. Benoît...

— Ce doit être un homme de peu.

— Un homme de très peu...

— Un homme d'excessivement peu...

— Un homme de rien...

— C'est mon avis...

— C'est aussi le mien..

— Ah! mes compères, croyez ce que je vous dis, avant six mois nous verrons une banqueroute dans le quartier, et cette boutique sera refermée!...

— Ce n'est pas douteux, et je parierais volontiers un écu de six livres contre une pièce de vingt-quatre sous!...

Ainsi devisaient charitablement les bons bourgeois de la rue Gréneta en face de l'enseigne du *Bélier d'argent*.

Le bourgeois de Paris est et sera toujours le même!...

M. Benoît dirigeait en personne les travaux qu'on faisait pour son compte, et, s'il entendait quelques mots de ce qui se disait à son sujet, nous prenons sur nous d'affirmer qu'il ne s'en inquiétait guère.

Vers le soir, tout fut terminé.

Alors s'arrêtèrent en face de la maison deux voitures chargées de ballots.

Ces ballots étaient des beaux ballots, gonflés et ventrus, qui semblaient lourds et bourrés d'étoffes.

On se mit en devoir de les décharger.

Deux hommes robustes pliaient sous le poids de chacun d'eux.

Quand tous ces ballots furent rentrés dans la boutique jusqu'au dernier, on ferma les portes, on assujettit les volets par de fortes barres de fer, et M. Benoît se trouva seul avec ses deux aides, qui n'étaient autres que le vicomte et le commissionnaire médaillé.

Alors, chacun de nos trois personnages souleva d'une seule main un de ces ballots si lourds et s'amusa à le faire rebondir comme ces ballons de baudruche avec lesquels jouent les enfants.

Sous la toile grossière qui servait d'enveloppe, il n'y avait que des carcasses en osier, fort artistement fabriquées.

Il ne fut point difficile de mettre en bon ordre toute cette légère marchandise, puis, cette besogne achevée, les trois compères se regardèrent en riant.

— Eh bien! mes amis, — dit M. Benoît, quand cet accès de joyeuse hilarité se fut un peu calmé, — que pensez-vous de moi, maintenant que vous me voyez à l'œuvre?... Je crois que les premiers actes de notre comédie sont bien conduits, et j'ose me flatter que le dénouement sera satisfaisant!

— Espérons-le!... — répondirent en chœur le vicomte et son compagnon.

— Avez-vous jamais vu, — répondit le premier interlocuteur, — avez-vous jamais vu improviser avec une aussi merveilleuse promptitude une maison de commerce de l'importance de celle que nous avons fondée aujourd'hui sous la raison sociale *Benoît et Cie?*

— Oh! jamais!... tu es passé maître!...

— Excellente maison, du reste, — poursuivit Benoît, qui se remit à rire, — quarante mille livres de bénéfice en quarante-huit heures, dès les débuts des opérations, sans avance de fonds et sans risques d'aucune sorte à courir!... je crois que c'est un assez joli commencement!

— Oui, certes!...

— J'ai toujours pensé que j'avais le génie de la spéculation!... demain, je me chargerai de prouver que je me jugeais bien; maintenant, allons souper... j'achèverai en temps utile les derniers préparatifs...

Les trois hommes sortirent du magasin, quittèrent la rue Gréneta, et se dirigèrent vers la maison de la rue du Gindre, où les attendaient leurs autres collègues.

§

Le lendemain, de très bonne heure, les portes du *Bélier d'argent* s'ouvrirent de nouveau.

M. Benoît procéda à l'installation de quelques meubles dans l'arrière-boutique, qui prit, grâce à ses soins, une apparence assez confortable.

Il avait apporté avec lui une boîte d'argenterie, de la vaisselle et quelques paniers d'excellents vins, le tout emprunté au quartier général de la rue du Gindre.

Après avoir surveillé tous ces détails, M. Benoît sortit et il alla commander, chez un restaurateur de la place du Châtelet, un dîner somptueux pour cinq personnes.

Il enjoignit aux chefs de cuisine de se surpasser; il allécha les marmitons par l'appât d'un large pourboire et il recommanda spécialement que ce dîner fût servi à sept heures du soir bien précises, dans l'arrière-boutique du *Bélier d'argent.*

Vers deux heures, un nouveau personnage descendit d'une chaise à porteurs et entra dans le magasin.

Ce personnage était la prétendue nièce de M. Benoît, la charmante Émeraude.

Jamais la jeune fille n'avait paru plus jolie que sous son simple costume de bourgeoise.

Sa robe de laine brune, admirablement bien taillée, mettait en valeur ses formes élégantes et prêtait à sa tournure dégagée un petit air de pruderie d'un adorable effet.

La piquante figure d'Émeraude pétillait de malice et d'esprit. Elle s'efforçait de donner à ses regards une expression ingénue qu'ils n'avaient point habituellement, et elle avait l'air d'un joli démon qui se serait déguisé en ange afin de venir tenter quelque cénobite austère.

Bref, elle était séduisante à damner un saint.

— Bonjour, ma chère nièce, — dit M. Benoît à l'arrivante, en l'embrassant sur les deux joues. — Mon Dieu, que vous voilà donc charmante!... Vous allez ravager abominablement le cœur de mon jeune chevalier!...

— Croyez-vous! — demanda Émeraude avec une coquetterie provoquante.

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr!

— Pauvre jeune homme! — murmura la jeune fille en minaudant.

— N'allez-vous pas le plaindre?...

— Mais, dame!...

— Ma chère enfant, — répondit M. Benoît, — si j'étais à la place du chevalier Raoul et si vous vouliez m'aimer pendant deux heures, ou en avoir l'air, ce qui reviendrait au même, je ne regretterais pas les quarante mille livres que ce bonheur m'aurait coûtées!...

— Oh! oh! — fit Émeraude en riant, — comme vous êtes galant aujourd'hui, monsieur mon oncle!...

— Vous dites cela parce que je suis sincère, mademoiselle ma nièce...

— Vieux flatteur!...

— Charmante incrédule!...

Le madrigaux de M. Benoît furent interrompus par l'arrivée de deux ou trois femmes du quartier, que la curiosité poussait, et qui, sous prétexte de faire quelques minimes emplettes, venaient visiter le nouveau magasin.

Il leur fut répondu que la vente ne commencerait que dans trois jours, et elles se retirèrent un peu désappointées.

Vers quatre heures, M. Benoît laissa son établissement sous la surveillance d'Émeraude et du commissionnaire médaillé qu'on avait métamorphosé pour la circonstance en garçon de boutique, et il alla faire un peu de toilette.

Il revêtit une culotte de nuance marron, un habit couleur tabac d'Espagne, avec de larges boutons d'acier, un gilet d'un jaune pâle, semé de fleurs rouges, une cravate blanche, des bas chinés blanc et violet et des souliers à boucles d'argent.

Ainsi vêtu, rasé de frais et coiffé d'une perruque neuve, M. Benoît s'en alla en sautillant quérir au boulevard une chaise à porteurs, et se fit conduire rue Paradis-Poissonnière, à l'auberge de la *Toison d'or*.

XVI

LES CONVIVES DE M. BENOIT

Arrivé au bout de sa course, Nicolas Benoît descendit de son véhicule et entra dans l'hôtellerie.

Il monta droit à la chambre de Raoul.

La porte de cette chambre était fermée en dedans.

M. Benoît frappa.

— Qui est là? — dit une voix depuis l'intérieur.

— Moi, Nicolas Benoît. Je viens pour avoir l'honneur de présenter mes respects à monsieur le chevalier de la Tremblaye et pour l'emmener avec moi, ainsi que cela a été convenu avant-hier, — répondit le faux marchand.

— C'est bien, — dit la voix, — on va vous ouvrir, mon cher monsieur Benoît...

En même temps on entendit tirer des verrous, et la porte tourna sur ses gonds.

M. Benoît put entrer.

Raoul était assis dans le fond de la chambre, et c'est Jacques qui venait d'ouvrir.

M. de la Tremblaye se leva, courut au-devant de son perfide ami et lui serra très affectueusement la main.

— Monsieur le chevalier, — lui dit Benoît en souriant, — votre chambre est une véritable forteresse!... pour y rentrer malgré vous, il faudrait en faire le siège!

— Ne m'avez-vous pas vous-même recommandé la prudence?

— Sans doute, et je ne puis que vous approuver...

— Depuis le moment où vous m'avez quitté avant-hier, je n'ai pas mis les pieds dehors.

— Cette sujétion doit vous peser beaucoup!...

— Un peu.

— Par bonheur, vous en serez bientôt quitte!...

— Comment cela?...

— Nous allons dîner aujourd'hui avec mon ami d'Estagnac, le major au régiment de Royal-Champagne...

— Lui avez-vous déjà parlé de mon affaire?...

— Sans doute.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il a répondu que l'on devait se soutenir et se venir en aide entre bons gentilshommes, qu'un d'Estagnac ne pouvait laisser un la Tremblaye dans l'embarras, et que ce serait pour lui tout à la fois un honneur et un plaisir que de pouvoir vous être utile et agréable...

— Ainsi, vous avez bon espoir?...

— J'ai toute certitude que nous réussirons...

— Dieu vous entende!...

— Il m'entendra, gardez-vous d'en douter, monsieur le chevalier!

— Après avoir ainsi parlé, Nicolas Benoît tira de sa poche un chronomètre de la largeur d'une pièce de six francs et d'une épaisseur de trois doigts.

Il en consulta le cadran, puis il dit :

— Monsieur le chevalier, j'aurai l'honneur de vous faire observer qu'il se fait tard, que le dîner sera bientôt prêt, et qu'un repas qu'on fait attendre perd les trois quarts de son mérite...

— Je suis prêt à vous suivre, monsieur Benoît.

— Alors, nous nous mettrons en route quand il vous plaira...

— A l'instant même.

Raoul prit son chapeau, puis il se tourna du côté de son jeune domestique qui, debout auprès de la porte, avait assisté à toute la conversation que nous venons de reproduire.

— Jacques! — lui dit-il.

— Monsieur le chevalier?... — demanda l'enfant.

— Vous n'oublierez aucune de mes recommandations, n'est-ce pas?...

— Soyez tranquille, monsieur le chevalier.

— Sous quelque prétexte que ce soit, vous ne bougerez de cette chambre...

— Le feu prendrait à la maison que je me laisserais brûler ici, sans quitter la valise que vous me confiez.



Le major Tancrède d'Estagnac et le vicomte Roland de Silveïra avaient fait de grands frais de toilette. (P. 317.)

— C'est bien. Vous aurez l'œil ouvert, l'oreille au guet, le pistolet au poing...

— Oui, monsieur le chevalier.

— Enfin, vous pousserez soigneusement les verrous aussitôt après mon départ, et vous ne me rouvrirez la porte que quand j'aurai prononcé mon nom et que vous serez bien certain d'avoir reconnu ma voix.

Jacques s'inclina, et M. Benoît sortit de la chambre avec Raoul de la Tremblaye.

Tous deux s'installèrent dans la chaise à porteurs qui les attendait devant l'hôtellerie.

— Rue Gréneta, à l'enseigne du *Bélier d'argent*, — dit M. Benoît, qui, avant de monter auprès de Raoul, avait donné quelques instructions à ses porteurs.

Le véhicule s'ébranla.

Le petit vieillard renoua la conversation.

— Monsieur le chevalier, — dit-il, — je sais à merveille que la société d'un pauvre négociant comme moi ne peut être fort agréable pour un gentilhomme de votre sorte.

Raoul voulut interrompre son interlocuteur.

Mais ce dernier ne lui en laissa pas le temps et poursuivit tout aussitôt :

— Oui, monsieur le chevalier, je sais cela, et tout ce que vous me pourriez dire par politesse et par bienveillance ne me convaincrait point du contraire! Or, je me suis efforcé de remédier par le choix de mes convives d'aujourd'hui à l'inconvénient que je signale...

— Monsieur Benoît, je vous jure que votre société m'aurait suffi!

— Vous ne pensez point ce que vous dites, monsieur le chevalier.

— Si, vraiment.

— Je n'en crois pas un mot, et je poursuis :

« En outre de ma nièce, dont je vous ai déjà parlé et qui ressemble bien moins à une petite bourgeoise du quartier Saint-Denis qu'à une véritable duchesse de la place Royale; en outre de mon ami le major, nous aurons un jeune seigneur, très galant homme et fort bien en cour, dont la famille daigne accorder à la mienne une protection héréditaire depuis près de trois cents ans bientôt. Vous connaissez sans doute de réputation ce jeune seigneur, qui s'appelle le vicomte Roland de Sylveïra.

Raoul n'avait jamais entendu prononcer ce nom.

Cependant il se crut obligé de répondre :

— Oui, oui, les Sylveïra... excellente noblesse!. . j'en ai ouï parler cent fois... tout au moins.

— Le vicomte Roland est puissamment riche, — poursuivit M. Benoît, — et, en mainte occasion, Mgr le régent l'a honoré d'une distinction toute spéciale... Liez-vous avec lui fort étroitement, je vous le conseille; vous vous en trouverez bien, croyez-moi; il vous rendra en temps et lieu les services les plus signalés : c'est un seigneur qui aime à obliger et qui peut facilement le faire.

— Est-il de mon âge? demanda Raoul.

— Pas précisément; il approche de la trentaine, mais il paraît n'avoir guère plus de vingt-cinq ou vingt-six ans, et il est très jeune de caractère.

Je ferai mon profit de vos excellents conseils, — fit le chevalier.

— Et vous aurez pardieu raison! — s'écria M. Benoît.

— Et votre ami le major... vous ne m'en avez encore rien dit. Quel homme est-ce?...

— C'est un bon gentilhomme, un brave militaire, et qui plus est, un charmant garçon! vous verrez... Tancrède d'Estagnac n'a de gascon que le nom qu'il porte, et un accent dont il n'a jamais pu se défaire complètement. Il est, du reste, la franchise, la loyauté et la véracité en personne. Oh! je n'accorde mon amitié qu'à des gens sur le compte desquels il n'y a pas le plus petit mot à dire!

En ce moment, la chaise à porteurs, s'arrêta.

M. Benoît mit le nez dans la rue.

— Nous sommes arrivés! — dit-il. — Votre conversation a tant de charme pour moi, monsieur le chevalier, qu'il me semblait que nous ne faisions que de partir...

Raoul et son interlocuteur descendirent de la chaise, et M. Benoît paya et congédia ses porteurs.

Puis, avant d'introduire le chevalier dans la boutique, dont la porte n'était qu'entr'ouverte, il éleva la main pour lui faire remarquer le tableau mirobolant qui ne datait que de la veille, et il s'écria :

— Cette enseigne du *Bélier d'argent*, cette vieille enseigne connue et honorée de tout Paris, est fière, monsieur le chevalier, de l'honneur que vous lui faites aujourd'hui, et vous en remercie par ma voix...

Puis, sans attendre la réponse de Raoul, M. Benoît le fit entrer dans la maison.

Le magasin était obscur.

On apercevait dans la pénombre les comptoirs chargés de marchandises et les piles de ballots symétriquement alignés.

— Monsieur le chevalier, — dit M. Benoît en passant, — il y a là du drap de quoi habiller dix compagnies comme celle que vous commanderez bientôt; je compte que vous penserez à moi pour les fournitures nécessaires à l'équipement de vos hommes... j'ai un assortiment de draps bleus d'une qualité tout à fait supérieure.

— Cette fourniture vous est acquise d'avance, — répondit Raoul en riant.

Les deux hommes pénétrèrent dans l'arrière-boutique, transformée, comme nous savons, en salle à manger.

Par un contraste habile qu'on appréciait vivement en sortant du magasin, cette pièce était éclairée d'une façon vraiment splendide.

Quatre candélabres chargés de bougies répandaient leurs clartés étincelantes sur une table recouverte d'une nappe en toile de Hollande damassée et bien pourvue d'argenterie et de cristaux.

Cette clarté vive et franche faisait ressortir l'élégance et le luxe du service.

Raoul en fut ébloui.

Mais, au moment où il ouvrait la bouche pour complimenter M. Benoît, il aperçut Émeraude, et il se mit à la contempler avec une admiration manifeste.

La jeune fille, en se voyant l'objet de l'attention de Raoul, lui sourit agréablement et lui fit la plus modeste et la plus gracieuse révérence.

— Monsieur le chevalier. — dit alors Benoît en prenant Émeraude par la main, — j'ai l'honneur de vous présenter ma nièce... Je vous ai prévenu qu'elle était jolie femme. C'est à vous de juger si je vous ai trompé...

— Ah! mon cher hôte!... — s'écria Raoul, — vous ne m'en aviez pas dit assez!... Mademoiselle n'est point une mortelle, elle est une nymphe, elle est une divinité!...

Benoît se mit à rire de cet enthousiasme mythologique.

— Telle que vous la voyez, — dit-il, — la chère petite est mon unique héritière, attendu que je suis et que je resterai garçon! Elle possédera quelque jour une vingtaine de bonnes mille livres de rentes amassées tout doucettement par son vieil oncle, en vendant des laines et du drap. Et, ma foi, celui qui deviendra son mari pourra se vanter de n'avoir point fait une trop mauvaise affaire...

Benoît se frotta les mains.

Émeraude baissa ses grands yeux.

Raoul se mit à réfléchir.

Il lui paraissait clair comme le jour que le vieux marchand venait, en quelque sorte, de mettre à sa disposition la main de sa jolie nièce et les vingt mille livres de rente dont elle hériterait plus tard.

Or, Raoul ne se sentait point assez bon gentilhomme pour reculer devant une mésalliance aussi avantageuse que celle-là.

Il prit la main de M. Benoît et il la serra entre les siennes d'un air d'intelligence.

— Mon enfant, — demanda le marchand mercier à sa nièce prétendue, — le major n'est-il point arrivé?

— Non, mon bon oncle.

— Ni M. le vicomte?

— Personne.

— Ces messieurs sont en retard... Heureusement que le dîner n'est pas encore servi.

A ce moment précis, on frappa d'une façon particulière à la porte extérieure, et, au bout d'une minute, deux nouveaux venus entrèrent dans l'arrière-boutique.

C'était le brillant gentilhomme Roland de Sylveïra, et, avec lui, le digne Tancrède d'Estagnac, major au régiment de Royal-Champagne.

XVII

LE DINER DE M. BENOIT

Le major Tancrède d'Estagnac et le vicomte Roland de Sylveïra avaient fait de grands frais de toilette.

Le major portait l'uniforme gracieux et coquet du régiment de Royal-Champagne.

Cet uniforme consistait en un habit de drap cramoisi, galonné en or, une veste pareille bordée de la même façon, une culotte blanche, des bas de soie et des souliers à boucles.

Sa petite épée de cérémonie lui battait les mollets.

Son chapeau lampion, à larges ganses d'or et à cocarde blanche, s'inclinait d'un air conquérant vers l'oreille droite, sur sa perruque bien poudrée.

Sa moustache noire formait les crocs les plus vainqueurs et les mieux affilés.

Le vicomte Roland de Sylveïra était éblouissant de toilette.

Son habit de gros de Tours, d'une couleur violette, sortait évidemment des mains du tailleur le plus en renom.

De délicates broderies rehaussaient sa veste de moire blanche.

Rien n'égalait la magnificence des dentelles de son jabot et de ses manchettes.

Il portait au doigt annulaire de sa main gauche un *solitaire*, qui, s'il était vraiment originaire des mines de Golconde, devait valoir au moins cent mille livres.

Chacun de ses mouvements de tête secouait autour de lui un nuage parfumé de poudre à la maréchale.

Enfin, il exhalait une odeur d'ambre et de musc d'une finesse exquise et d'un arome tout à fait aristocratique[1].

Somme toute, le militaire et le gentilhomme, le major et le vicomte avaient tous les deux fort bon air, et Raoul, qui ne pouvait d'ailleurs concevoir aucun soupçon, était très excusable de se laisser prendre, ainsi qu'il l'allait faire, à l'habile comédie de ces adroits fripons. Nicolas Benoît courut à la rencontre de ses hôtes.

Après les premières révérences échangées, il leur présenta Raoul, qui fut accueilli par eux avec la plus bienveillante politesse.

Les deux hommes s'inclinèrent ensuite devant Émeraude, qui leur rendit leur salut avec une modestie timide et en baissant ses beaux yeux.

Presque aussitôt, les garçons du restaurateur auquel s'était adressé M. Benoît apportèrent le dîner. La table se trouva, comme par enchantement, couverte de mets, et le marchand mercier s'écria :

— A table, messieurs!... ne laissons rien refroidir!...

Ce conseil gastronomique fut suivi à l'instant même, chacun prit place dans l'ordre suivant : Émeraude au milieu, le vicomte à sa droite, Raoul à sa gauche, puis le major à côté de Raoul, et M. Benoît lui-même entre le major et le vicomte.

Les premiers moments du repas furent silencieux.

On n'entendait que le bruit des cuillers fonctionnant méthodiquement.

Les convives faisaient honneur à l'excellente *bisque aux écrevisses*, servie sur la table du mercier.

Raoul mangeait avec appétit.

Mais, à chaque seconde, il regardait Émeraude à la dérobée, et son regard exprimait clairement une admiration dangereuse.

Un ou deux flacons de vieux vin d'Espagne délièrent la langue des convives, et, tandis que M. Benoît découpait avec une truelle en argent un magnifique turbot à la financière qui servait de relevé de potage, la conversation s'engagea.

— Savez-vous bien, cher monsieur Benoît, — dit le vicomte Roland de Sylveïra, — que c'est plaisir de dîner au *Bélier d'argent!*... Je ne parle point de la réception charmante du maître du logis, non plus que des

1. Rien ne serait moins aristocratique aujourd'hui que les parfums dont il s'agit; mais, à l'époque où se passaient les faits que nous racontons, on se parfumait à outrance.

grâces printanières de son adorable nièce; je parle de la merveilleuse ordonnance qui préside à ses festins!...

Benoît s'inclina.

— Monsieur le vicomte, — murmura-t-il, — vous me flattez!...

— N'en croyez rien! — répondit le gentilhomme, — je dis ce que je pense!... Les soupers du régent sont moins bien entendus que les repas auxquels vous nous conviez!...

— Oh! — fit Benoît.

— N'est-ce pas votre avis, major? — poursuivit le vicomte.

— Oui, parbleu!... — répliqua l'officier, la bouche pleine et avec un accent gascon fortement prononcé.

— Et vous, monsieur le chevalier, qu'en pensez-vous, je vous prie? — demanda Roland en s'adressant à Raoul.

— Ma foi! monsieur le vicomte, — répondit ce dernier, — je n'ai point assisté aux soupers du Palais-Royal, je ne suis point juge compétent de la question délicate que vous me faites l'honneur de me soumettre; mais ce que je puis décider hardiment, c'est qu'il est impossible de rencontrer dans le monde entier une table mieux servie, et surtout une plus gracieuse et plus charmante compagnie...

Le jeune homme, en prononçant ces derniers mots, s'inclina légèrement du côté d'Émeraude.

— Ah! bravo! bravo!... — firent à la fois le vicomte, le major et M. Benoît.

— Peste!... — s'écria Roland, — notre cher hôte ne m'avait-il pas raconté tout à l'heure que vous arriviez de province?... Le diable m'emporte si j'en crois maintenant un seul mot!...

— C'est pourtant vrai... — dit Raoul.

— Allons donc!...

— Je vous l'affirme.

— Vous venez à Paris pour la première fois?

— Mon Dieu, oui.

— Et vous y êtes depuis...?

— Depuis deux jours.

— A d'autres!...

— Je vous jure!...

— A d'autres!... vous dis-je... Ce n'est pas moi qu'on peut tromper ainsi!... je m'y connais, monsieur le chevalier, et je sais à merveille que ce n'est point en courant le renard au fond d'une province que l'on acquiert, ainsi que vous l'avez, une tournure de gentilhomme ayant ses

entrées au lever du roi et sachant faire des compliments aussi délicats et aussi charmants que celui de tout à l'heure!...

— Monsieur le vicomte, — demanda Raoul, — doutez-vous de moi?

— Dieu m'en garde!

— Eh bien! je vous donne ma parole d'honneur que je viens à Paris pour la première fois, et que j'y suis depuis deux jours...

— Je me rends!... — murmura le vicomte d'un air abasourdi, — mais c'est prodigieux!...

— Vous êtes mille fois trop indulgent.

— Je ne suis que juste!... croyez-moi, monsieur le chevalier, vous irez loin!...

— J'en accepte l'augure.

— Me permettez-vous de vous adresser deux ou trois questions que me dicte l'intérêt le plus vif?...

— Non seulement je vous le permets, mais encore je vous en saurai un gré infini...

— Eh bien, êtes-vous à Paris pour y solliciter quelque place à la cour du régent?... Dans ce cas, je m'estimerais heureux de mettre tout mon crédit à votre disposition...

— Non, — répondit Raoul, — je ne puis aspirer si haut...

— Peut-être n'êtes-vous pas riche?...

— En effet, je suis presque pauvre...

— Et cette fortune qui vous manque, souhaitez-vous l'acquérir?...

— Je le souhaite ardemment.

— Eh bien, c'est facile...

— Comment?

— Prenez du service...

— J'y songeais déjà.

— Achetez une compagnie dans quelque régiment d'élite; là, comme ailleurs, on vous remarquera, vous ferez parler de vous, le régent voudra vous voir, des amis bien placés vous appuieront chaudement, vous épouserez quelque riche héritière; au lieu de commander une compagnie, vous commanderez un régiment, et vous deviendrez un grand personnage. Voilà votre horoscope, vous pouvez m'en croire, je ne me trompe jamais!...

— Oh! que c'est donc bien là mon avis!... — s'écria Benoît; — M. le vicomte a dit tout justement ce que je pensais et ce que j'allais dire. Oui, monsieur le chevalier, oui, mon jeune ami... permettez-moi de vous donner ce nom si doux, c'est là votre horoscope tout entier; et quant à la riche héritière, peut-être qu'en cherchant beaucoup et en



Ce à quoi la jeune fille répondit avec un charmant regard et une modestie de pensionnaire. (P. 328.)

cherchant longtemps nous viendrons à bout de vous la trouver!... eh! eh!... eh!...

Et M. Benoît frotta joyeusement ses deux mains l'une contre l'autre en riant d'un petit rire significatif, et en enveloppant d'un même regard Raoul et Émeraude, qui se trouvaient, nous le savons, à côté l'un de l'autre.

Le jeune homme leva instinctivement les yeux sur sa jolie voisine, et il crut s'apercevoir que le beau nuage pourpre de la plus aimable pudeur envahissait ses joues et montait jusqu'à son front.

— Ainsi, c'est bien convenu, — fit Benoît, — notre jeune ami prend du service?...

— Oui, oui, oui, — répondit le vicomte, — c'est parfaitement convenu! ..

— Vous savez, — dit Raoul, — que, pour cela faire, il est indispensable que je trouve à acheter une compagnie...

— C'est juste, — répliqua Roland de Sylveïra; — mais une compagnie, cela se trouve...

— Pas toujours... — murmura Benoît.

— Major, — demanda le vicomte, — il n'y a pas une compagnie à vendre dans votre régiment de Royal-Champagne?...

— Cela dépend... — fit le major.

— Comment!... cela dépend?...

— Oui.

— De quoi?

— De la roulette, du pharaon, du creps, du lansquenet et des chances plus ou moins favorables d'une martingale et d'un paroli.

— Vous parlez par énigmes...

— Pas le moins du monde.

— Enfin, nous ne vous comprenons point: expliquez-vous donc, s'il vous plaît...

— C'est facile. Il y a parmi les officiers de mon régiment un jeune gentilhomme qui s'appelle le baron Hector de Cardaillac...

— Je le connais un peu...

— Vous savez alors qu'il est joueur comme les cartes...

— Il me semble, en effet, que je l'ai entendu dire.

— Tout ce qu'on a pu vous raconter à ce sujet est certainement bien au-dessous de la réalité. Il y a des gens qui ne jouent que pour vivre. Hector, lui, bien au contraire, ne vit que pour jouer; et, ce qu'il y a de pis, c'est que le pauvre garçon est poursuivi par le plus épouvantable

guignon... jamais je ne l'ai vu gagner! il joue toujours, et il perd sans cesse...

— Ce sont ces joueurs malheureux qui sont les plus enragés!... — fit le vicomte de Sylveïra en manière de réflexion philosophique.

Puis il ajouta:

— Allez, mon cher major, allez!...

— Il faut vous dire, — poursuivit le major, — que le baron Hector de Cardaillac possédait une tante, respectable douairière, adorant son coquin de neveu, auquel elle se proposait de laisser toute sa fortune...

— Enfin, une tante à succession... — interrompit M. Benoît.

— J'en ai dévoré quatre!... — s'écria le vicomte en riant.

Le major continua:

— Cette parente estimable, — dit-il, — payait volontiers les dettes du baron, et celui-ci, constamment mis à sec par les hasards malencontreux du tapis vert, ne se faisait point faute de puiser dans cette bourse incessamment ouverte....

— Et, — interrompit le vicomte pour la seconde fois, — la douairière, enfin lassée, a signifié sans doute à M. son neveu qu'il eût à ne plus compter sur elle?...

— Point du tout.

— Qu'est-ce donc?

— Elle s'est laissée mourir à la fin du mois dernier...

— En déshéritant le baron?

— En l'instituant son seul et unique héritier, son légataire universel.

— Et elle était riche?...

— Elle possédait une trentaine de bonnes mille livres de rente.

— Major, je ne comprends pas un seul mot à tout ce que vous nous racontez là.

— Attendez donc un instant, je vais devenir transparent comme un cristal de roche.

— Voyons!

— Aussitôt mis en possession de sa fortune, Hector de Cardaillac a demandé un congé et il est venu à Paris... Savez-vous pourquoi faire?

— Non, ma foi!

— Pour se venger de la mauvaise chance qui s'est jusqu'à ce jour acharnée contre lui, pour prendre sa revanche contre le hasard et le combattre en bataille rangée avec une armée de billets de caisse en guise d'artillerie et de troupes légères : en d'autres termes, pour regagner,

à force d'audace et de bonheur, toutes les sommes qu'il a perdues depuis le jour où il a touché des cartes pour la première fois...

— Diable! diable!... Ah çà! ce jeune homme est donc fou?

— Il n'est pas fou, il est joueur...

— C'est à peu près la même chose.

— Or, j'ai rencontré le baron il y a trois jours.

— Que vous a-t-il dit?

— Il m'a dit qu'il avait déjà perdu environ la moitié de la fortune léguée par sa tante...

— Et cela ne lui servait point de leçon?

— Allons donc! il a ajouté qu'il ne se décourageait nullement et qu'il venait de découvrir une martingale infaillible avec laquelle, en trois fois quarante-huit heures, il avait la certitude de faire sauter toutes les banques et de devenir dix fois millionnaire.

Le vicomte se mit à rire, et les autres convives imitèrent son exemple. Le major reprit :

— Il est vraisemblable qu'à l'heure qu'il est, M. de Cardaillac a perdu jusqu'à son dernier sou, et que, sa confiance en sa martingale ne s'en trouvant point diminuée, il vendra sa compagnie pour essayer de se rattraper.

— C'est probable, en effet, — répondit le vicomte.

— Cela me paraît certain, — appuya Benoît.

— Il serait urgent de voir le baron sans perdre de temps, — reprit M. de Sylveïra, — afin que, s'il est possible de conclure avec lui une bonne affaire, ce soit notre jeune ami qui en profite...

— Je le verrai demain, — répondit le major.

— Vous savez son adresse?

— Oui.

— Où demeure-t-il?

— Rue des Bons Enfants, à l'hôtel de la *Croix de Malte*... J'y passerai dans la matinée, je vous le répète.

— Ah! s'écria Raoul avec expansion, — que vous êtes bons pour moi, messieurs, et quelle reconnaissance ne vous devrai-je pas!...

— Allons donc! allons donc! — dirent à la fois les trois hommes en imposant silence à leur jeune compagnon avec une insistance affectueuse.

— Combien cela peut-il coûter, une compagnie? — demanda Nicolas Benoît à M. d'Estagnac.

— Cela dépend...

— De quoi?

— D'abord du régiment dans lequel on veut entrer...

— Dans le vôtre, par exemple?

— Oh! Royal-Champagne est fort cher! le plus cher, sans contredit, de tous les corps d'élite... Cela tient en partie à l'uniforme, qui est fort coquet, comme vous voyez! Les jeunes gens de famille attachent une grande importance à ces petits détails qui rehaussent leur bonne grâce naturelle et qui donnent dans l'œil de toutes les femmes.

— Ah! — s'écria Nicolas Benoît, — le fait est que M. le chevalier serait irrésistible sous ce frac écarlate! Je plaindrais les pauvres maris de toutes les villes où M. le chevalier tiendrait garnison!... eh!... eh!... eh!... eh!... eh!...

Et Benoît se mit à rire de nouveau en se frottant les mains de plus belle. Au bout d'un instant, il ajouta :

— Enfin, ce prix, monsieur le major?... voyons!...

— Cinquante mille livres! tout au moins... — répéta Tancrède d'Estagnac.

— Diable!... — fit Benoît.

— Cinquante mille livres! — répéta Raoul avec épouvante et découragement.

— Mais, — reprit le marchand mercier, — n'y aurait-il pas moyen de marchander un peu?...

— Impossible! Si M. de Cardaillac voulait vendre, et s'il se donnait le temps et la peine de chercher un acquéreur, il trouverait facilement soixante mille livres... Seulement, pressé par le désir de réaliser, il se décidera peut-être à faire un sacrifice...

— N'y pensons plus... — murmura Raoul.

— Pourquoi donc? demanda Benoît.

— Vous connaissez la somme dont je puis disposer?...

— Sans doute.

— Et vous savez que cette somme n'atteint point ce chiffre indispensable de cinquante mille livres...

— Qu'importe cela?

— Mais, il me semble...

— Il vous semble mal, monsieur le chevalier!... Faites-vous donc si piteux état de moi et comptez-vous si peu sur ma parole et sur ma sympathie?... J'espérais mieux, monsieur le chevalier, franchement, je l'avoue! J'osais compter que, dans un cas comme celui-ci, vous me diriez tout bonnement : *Benoît, il me manque dix mille livres!* afin de me procurer le plaisir de vous répondre : *Monsieur le chevalier, les voici.*

Raoul, profondément touché, ne put que prendre la main de Nicolas Benoît et la serrer chaleureusement entre les siennes.

— Ainsi, — reprit ce dernier, — c'est convenu, vous disposez de moi?...

— Oui.

— A la bonne heure!... Vous entendez, monsieur le major, nous achetons la compagnie du baron Hector de Cardaillac, si elle est à vendre, et nous l'achetons quel qu'en soit le prix!...

— Comptez sur moi, dit Tancrède, je ne négligerai rien pour mener cette affaire à bonne fin.

— Et maintenant, messieurs, — fit le vicomte de Sylveïra en soulevant son verre, — je porte la santé de Melle Émeraude, notre charmante hôtesse!

Tous les verres se heurtèrent à l'instant même, et la santé de la jeune fille fut portée à trois reprises.

Le repas continua.

Des vins exquis se succédaient et circulaient sans cesse.

En même temps que leurs flots lumineux étincelaient comme des rubis et comme des topazes dans le cristal des coupes, la joie la plus folle envahissait l'esprit des convives.

Cette gaieté, cependant, ne franchissait point les strictes limites de la retenue et de la décence, et le dîner de la rue Gréneta ne ressemblait en rien au souper de la rue du Gindre.

La joie un peu bruyante de Nicolas Benoît était la joie naïve et expansive d'un bon bourgeois, heureux et fier de recevoir chez lui des gens d'une condition supérieure à la sienne et de les traiter splendidement.

Raoul oubliait ses chagrins passés, et son imagination nageait à pleines brasses dans les eaux limpides d'un avenir couleur de rose et d'or. Il s'enivrait de la double ivresse des vins généreux que lui versait Benoît, et de celle qu'il puisait aux regards des beaux yeux d'Émeraude, qui lui semblaient devenir tendres et caressants en se fixant sur lui.

Un moment arriva où la serviette d'Émeraude glissa de ses genoux et roula sous la table.

Raoul se baissa vivement pour la relever.

La jeune fille avait fait le même mouvement.

Ses cheveux effleurèrent le front de Raoul et l'inondèrent de leur parfum léger; ses doigts mignons touchèrent la main de Raoul pendant le quart d'une seconde.

Une sensation inconnue et délicieuse courut alors dans les veines du jeune homme, et le fit tressaillir comme si l'ange de la Volupté l'avait caressé du bout de son aile.

Il lui sembla que tout le sang de son corps affluait à son cœur, plus rapide plus chaud, plus vivifiant que par le passé.

Alors, avec une audace inouïe et qui puisait sa source dans les flacons du vin de Madère et du vin de Champagne, il se pencha vers Émeraude, il passa son bras frémissant autour de sa taille si souple et si cambrée, et sa voix émue murmura tout bas :

— Je vous aime!...

Ce à quoi la jeune fille répondit avec un regard charmant et une modestie de pensionnaire :

— Je dépends de mon oncle, monsieur... Adressez-lui votre demande, et, s'il l'accueille, je ne la repousserai point...

Cet aveu, quoique indirect, ajouta encore au délire de Raoul.

— Ange! — murmura-t-il, — à toi mon nom!... à toi ma vie!... à toi ma compagnie dans Royal-Champagne!... A toi... à toi... à toi... à toi...

Puis il n'ajouta plus rien que quelques paroles indistinctes et mal prononcées...

Ses coudes s'appuyèrent sur la table et sa tête tomba sur ses mains. Il était tout à fait gris. Deux minutes après, il dormait.

§

Les quatre personnages qui se trouvaient en ce moment auprès de Raoul, dans l'arrière-boutique de la maison du *Bélier d'argent*, c'est-à-dire Émeraude, Nicolas Benoît, le vicomte Roland de Sylveïra et le major Tancrède d'Estagnac, reposèrent sur la nappe les verres qu'ils approchaient déjà de leurs lèvres, se regardèrent, et, faisant comme les augures de la vieille Rome, ils rirent en se regardant.

Mais ce rire fut silencieux et muet.

Évidemment, ils ne voulaient point, par d'indiscrets éclats, réveiller leur hôte endormi.

Benoît fut le premier qui rompit le silence.

Et encore ce fut à la manière des sourds-muets, qui se font comprendre par signes.

Il désigna successivement Raoul, puis lui-même, puis ses trois aco-



Un vieux triton suivait de près la conque de nacre et d'azur qui servait de trône et de nacelle à la jeune divinité. (P. 335.)

lytes, et il fit à deux reprises le geste d'applaudir. C'était une façon ingénieuse de témoigner que tout le monde avait fait son devoir.

Le major et le vicomte le comprirent ainsi, et, comme d'autres occupations les appelaient sans doute ailleurs, ils échangèrent une poignée de main silencieuse avec l'oncle et avec la nièce, et ils sortirent sur la pointe du pied de l'arrière-boutique du *Bélier d'argent*.

M. Benoît, Émeraude et Raoul restèrent seuls.

XVIII

LA NAIADE

Au bout d'une ou deux minutes, Émeraude s'approcha de son oncle prétendu, et lui dit tout bas :

— Je pars!...

— Où allez-vous? demanda Benoît du même ton.

— Je vais où j'ai affaire!... Il me semble, mon cher associé, que vous devenez bien curieux!...

— Encore quelque amourette!...

— Peut-être bien.

— Tête folle!...

— Vieux grondeur!...

— Mais, — poursuivit Benoît en montrant Raoul, — s'il vous demande en se réveillant?

— C'est en vérité fort embarrassant!... Vous lui répondrez que je suis montée dans ma chambre. Ceci est naturel et convenable, ce me semble!...

— Je crois que le pauvre garçon est amoureux de vous sérieusement!...

— Ne dites pas cela.

— Pourquoi?

— Parce que cet amour me ferait de la peine...

— Plaisantez-vous?

— Pas le moins du monde!... Toute la soirée je me suis senti le cœur gros!... J'avais comme un remords d'être votre complice dans cette abominable affaire! Car c'est une infamie, savez-vous, que de dépouiller ainsi ce malheureux gentilhomme?

— Si je le sais?... — riposta carrément M. Benoît, — pardieu!... oui, je le sais à merveille que c'est une infamie; mais elle est lucrative, et nous en faisons souvent d'aussi lourdes qui ne nous rapportent rien!..

— Ce jeune homme est charmant!... murmura Émeraude d'un air mélancolique et en abaissant ses beaux yeux qu'elle avait fixés sur Raoul pendant que Benoît parlait.

— Prenez garde à vous, mignonne! — reprit ce dernier; — pour un

peu, du train dont votre petit cœur galope et dont votre jolie tête travaille, vous vous éprendriez pour tout de bon du chevalier Raoul de la Tremblaye!...

— Peut-être...

— Comment dites-vous?...

— Je dis : *Peut-être...*

— Et que feriez-vous, dans ce cas?...

— Je sauverais ce jeune homme et je l'arracherais de vos griffes!...

— Pardon, ma chère, mais il me semble que vous oubliez...

— Quoi?

— Un article du règlement de notre association...

— Lequel?

— Celui-ci :

« Si l'un d'entre nous trahissait les intérêts de la communauté et faisait manquer, sciemment et par son mauvais vouloir, une entreprise commencée par nous, ce frère déloyal serait mis au ban de l'association, et chacun de nous ferait le serment de le poursuivre, partout et toujours, de sa haine et de sa vengeance. »

Émeraude baissa la tête et ne répondit point.

— La mémoire vous revient-elle? — demanda Benoît d'une façon sournoise.

— Oui, — murmura la jeune fille.

— Fort bien!... Ne disons donc plus de choses inutiles, et, puisque vous êtes attendue ailleurs, allez, ma chère enfant, je ne vous retiens pas!...

— Quand aurez-vous besoin de moi?...

— Demain.

— A quelle heure?

— A midi.

— Où?

— Ici.

— Je serai exacte.

— J'y compte.

— Bonsoir, vieux diable!...

— Bonsoir, diablotin charmant!...

Émeraude jeta sur ses épaules un mantelet d'étoffe commune dont elle rabattit à moitié le capuchon sur sa figure, ce qui lui donnait parfaitement la tournure d'une petite grisette revenant de son ouvrage; elle laissa tom-

ber sur Raoul un dernier regard langoureux et presque triste, et elle sortit de l'arrière-boutique, puis de la maison.

Nicolas Benoît se rassit en face de M. de la Tremblaye et se remit à boire.

§

Il était près de minuit quand le faux marchand mercier, trouvant que son hôte avait assez dormi, se leva de table et renversa brusquement une chaise.

Raoul s'éveilla en sursaut. Ses yeux étaient encore gros de sommeil et la confusion la plus absolue régnait dans ses esprits.

— Hein?... quoi?... — murmura-t-il en étendant les bras, — où suis-je?

— Vous êtes chez votre meilleur ami... — répondit Benoît d'un ton mielleux.

Le son de cette voix rappela Raoul à lui-même

Il jeta autour de lui un regard étonné.

M. Benoît comprit le sens de ce regard, et il dit en souriant :

— Nos convives sont partis, ma nièce est couchée, nous sommes seuls...

— J'ai dormi! — s'écria Raoul avec confusion.

— Et vous avez pardieu bien fait, mon jeune ami!... N'êtes-vous pas ici chez vous?...

— Mais, Mlle votre nièce et ces messsieurs, qu'ont-ils dû penser de moi?...

Ils ont pensé que vous étiez fatigué d'un long voyage à cheval, et que vous aviez succombé à un irrésistible sommeil... Voilà tout!... Rien n'est plus simple!

— Vous m'affirmez qu'ils n'ont pas pris de moi une trop déplorable opinion?

— Je vous le jure sur l'honneur!...

— Ah! vous me rassurez un peu...

— Soyez-le tout à fait!...

— Et maintenant, mon cher hôte, je vais vous remercier de votre gracieuse hospitalité et prendre congé de vous...

— Rien ne presse ..

— Il se fait tard, et je me sens la tête lourde.

— Quand aurai-je l'honneur de vous revoir?..

— Quand vous voudrez.

— Le plus tôt sera le mieux. Vous savez qu'il y aura demain matin du nouveau pour votre affaire...

— Espérez-vous donc qu'elle réussira?...

— Je n'en doute pas un instant.

— Mais, cette offre si généreuse que vous m'avez faite au sujet des dix mille francs, je ne sais vraiment si je dois l'accepter..

— Pourquoi donc pas?...

— Je crains d'abuser...

— Enfant!... j'offre de bien bon cœur; et d'ailleurs il me semble, je ne sais pourquoi, que vous êtes un peu de la famille...

Cette allusion si transparente à la possibilité d'un mariage entre Émeraude et Raoul fit battre le cœur du jeune homme.

Il saisit de nouveau la main de M. Benoît et il la serra.

— Selon toute apparence, je verrai demain matin le major, — poursuivit le marchand mercier; — vers midi, je passerai chez vous, et, si toutefois vous n'avez pas d'autres projets et si rien ne vous appelle ailleurs, vous viendrez avec moi souhaiter le bonjour à ma nièce, qui sera fort heureuse de vous voir...

— Le croyez-vous?... — demanda Raoul avec enthousiasme.

— Je veux lui laisser le plaisir de vous le dire elle-même.

Ces mots terminèrent l'entretien.

M. Benoît et Raoul quittèrent la maison du *Bélier d'argent* et allèrent ensemble jusqu'au boulevard.

Là M. Benoît prit congé du chevalier, qui arrêta une chaise à porteurs et se fit conduire à l'hôtel de la *Toison d'or*.

§

Fidèle à la consigne qu'il avait reçue, Jacques n'avait point quitté son poste. Il veillait, assis sur la valise qui contenait toute la fortune de son maître, et il tenait un pistolet dans chaque main, prêt à faire feu sur quiconque voudrait entrer, malgré lui, dans cette chambre confiée à sa garde.

Raoul arriva à la porte.

Il frappa trois coups, il se nomma, et Jacques, bien certain d'avoir reconnu la voix de M. de la Tremblaye, fit jouer les verrous et ouvrit.

— Tout est-il en ordre? — demanda Raoul.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Personne n'est venu?

— Personne.

— C'est bien. Va, mon enfant, je n'ai plus besoin de toi.

Jacques ne se fit point répéter deux fois ces paroles, qui le débarrassaient d'une lourde responsabilité et lui rendaient le droit de dormir sans inquiétude et sans remords.

Raoul demeura seul. Il barricada sa porte avec soin. Il examina les amorces de ses pistolets qu'il posa sur sa table de nuit, bien à portée de sa main.

Puis il se coucha; il éteignit sa lumière, et il s'endormit presque à l'instant même d'un sommeil bienfaisant et profond.

Des songes du meilleur augure, des songes mythologiques et anacréontiques, vinrent peupler ce sommeil de leurs riants fantômes.

Il sembla d'abord à Raoul que la petite chambre étroite et mesquine dans laquelle il se trouvait se métamorphosait soudainement en un riant jardin, véritable oasis de verdure embaumée du parfum des fleurs, et dont le doux chant des oiseaux faisait une ruche d'harmonie. Seulement, chose étrange! au beau milieu de ce jardin et sur un socle de marbre blanc, se trouvait, en guise de statue, la valise de cuir noir qui contenait les quarante mille livres.

Or, parmi les merveilles de cette riante nature, cette valise produisait un effet bizarre; Raoul ne se le dissimulait point.

Mais voici que soudain une métamorphose inouïe s'opérait.

Le cuir se changeait en marbre blanc.

La valise prenait la forme d'une conque.

Un frémissement se faisait entendre, pareil à celui d'une eau longtemps contenue qui murmure avant de s'élancer, et du sein de la conque jaillissait un flot bruyant et continu se creusant lui-même un lit au travers du jardin.

Bientôt ce flot devint ruisseau. Bientôt ce ruisseau devint fleuve.

Et ce fleuve, nouveau Pactole, roulait des flots d'or pur, car chaque goutte d'eau qui coulait de la fontaine se changeait à l'instant même en un louis de quarante-huit livres.

M. de la Tremblaye assistait avec une joyeuse stupeur à ce spectacle inattendu, quand une musique douce et presque céleste se répandit tout à coup dans les airs, tandis qu'une voix harmonieuse chantait des strophes qui pouvaient se résumer ainsi, comme les ariettes d'opéra :

« La naïade du fleuve d'Or va paraître en ces lieux!... Gloire à elle!... Oiseaux, dites vos chants les plus doux; fleurs, répandez vos plus suaves parfums!... Voici la naïade du fleuve d'Or!... »

Cette naïade parut enfin. Elle se montra belle de sa jeunesse, belle

de ses divins attraits, belle surtout de ce costume qui n'en était pas un, et qu'avaient adopté les déesses, par coquetterie.

Raoul poussa un cri de stupeur et d'ivresse.

Il venait de reconnaître Émeraude.

Un vieux triton suivait de près la conque de nacre et d'azur qui servait de trône et de nacelle à la jeune divinité.

La longue barbe blanche et la couronne de roseaux de ce demi-dieu ne dissimulaient qu'imparfaitement les traits placides de Nicolas Benoît. Aussitôt qu'il aperçut Raoul, il quitta le cortège; il sortit du fleuve en secouant l'or qui ruisselait sur ses membres robustes, il vint au jeune homme et lui serra la main avec une bonhomie tout humaine.

— Chevalier, — lui dit-il, — vous aimiez ma nièce, n'est-ce pas, alors qu'elle n'était que femme?...

— Plus que ma vie!... — s'écria Raoul.

— Et, maintenant qu'elle est déesse?...

— L'adoration se mêle à mon amour, mais rien n'est changé dans mon cœur.

— Fort bien!... alors, épousez-la!

— Une déesse!

— Elle vous fera dieu!

— Un tel bonheur est un rêve, sans doute!

— Non pas; et la preuve, c'est que le grand prêtre de Neptune vous attend là-bas pour célébrer votre union... L'épousée s'impatiente... Ne la faites point attendre... Ah! j'oubliais de vous dire que ma nièce vous apporte le fleuve d'Or en dot, et que vous voici plus riche que ces pauvres diables de rois de la terre qui n'ont pour tout trésor que quelques maigres milliards!... Une guerre vide leurs coffres!... Vos trésors, à vous, combleraient l'Océan!...

Raoul suivait le vieux triton et il épousait Émeraude par-devant l'autel de Neptune.

Ce rêve dura toute la nuit.

XIX

MARCHÉ DE DUPE!...

Il était à peu près dix heures du matin quand un joyeux rayon de soleil vint éveiller le chevalier de la Tremblaye.

Le jeune homme, arraché brusquement aux illusions séduisantes du beau songe qui le berçait sauta, en bas de son lit et regarda autour de lui

avec une certaine inquiétude.

Rien d'ailleurs ne justifiait cette inquiétude.

Tout était à la même place que la veille au soir.

Aucune main indiscrète n'avait effleuré sa cassette; les verrous de la porte n'avaient point bougé.

Raoul compta son or, il n'y manquait pas un seul louis.

Ainsi rassuré, le jeune homme se souvint de son rêve, et il se dit que cette vision mythologique était le présage certain d'une heureuse réalité.

Sans aucun doute, il épouserait Émeraude, la charmante nièce de Nicolas Benoît, et cette alliance, en lui assurant l'héritage du riche marchand, le mettrait à même de puiser dans les ondes intarissables du fleuve d'Or.

Raoul, fort égayé par cette perspective séduisante, fit sa toilette avec un soin extrême, appela Jacques et se fit servir à déjeuner.

Quelques minutes avant midi, Nicolas Benoît se présentait à l'hôtel de la *Toison d'or*, ainsi que, la veille, il en avait prévenu Raoul.

— Eh bien, — lui demanda ce dernier après lui avoir serré cordiaement la main, — avez-vous vu le major Tancrède?...

— Non, mais j'ai reçu de lui tout à l'heure un petit billet...

— Que vous dit-il?

— Il m'annonce qu'il a d'excellentes nouvelles à m'apprendre, et il me prévient qu'il sera rue Gréneta à deux heures...

— D'excellentes nouvelles!... — répéta le chevalier, — qu'est-ce que cela peut être?...

— Pardieu, c'est bien facile à comprendre!... il aura rencontré le baron Hector de Cardaillac, et votre affaire est sans doute conclue...

— Dieu le veuille!... — murmura Raoul.

— Du reste, — poursuivit Nicolas Benoît, — nous saurons bien vite à quoi nous en tenir, car, je vous le répète, à deux heures le major sera chez moi...

Après ces quelques mots échangés, Jacques fut installé de nouveau dans la chambre de son maître, et les deux hommes se dirigèrent pédestrement vers la rue Gréneta.

Ils y trouvèrent Émeraude, plus fraîche et plus jolie, si faire se pouvait, que la veille.

Nicolas Benoît prit un prétexte pour laisser sa nièce et le chevalier en tête à tête pendant quelques instants, et Raoul, aussi véritablement amoureux qu'on peut le devenir à son âge et en vingt-quatre heures, murmura aux oreilles de la jeune fille une déclaration passionnée, laquelle



Là, elle lui parla tout bas pendant un instant. (P. 343.)

fut écoutée avec une émotion qui n'était pas absolument de commande.

Oh! si en ce moment Émeraude avait été libre de son cœur et de sa personne, comme elle aurait obéi joyeusement à cette attraction sympatique qui la poussait vers ce gentilhomme si jeune et si charmant!... Comme elle l'aurait aimé et comme elle le lui aurait dit!...

Mais Émeraude n'était point libre!... La malheureuse fille avait abdiqué le droit de vouloir et le droit d'agir.

Elle était l'un des anneaux d'une chaîne, l'un des rouages d'une machine, et elle savait bien que si elle essayait seulement une résistance impossible, elle serait aussitôt brisée.

Le sentiment de cette dépendance, si complète et si dure, se présenta à elle pour la première fois dans toute son amertume et lui serra douloureusement le cœur.

Une ou deux larmes, perles liquides, se suspendirent à ses cils de velours et roulèrent sur ses joues satinées.

Raoul expliqua ces larmes par la fiévreuse émotion que son tendre aveu causait à la jeune fille.

Il ne douta plus qu'il ne fût aimé, et son bonheur en redoubla.

Nicolas Benoît rentra sur ces entrefaites.

Un seul coup d'œil lui suffit pour comprendre ce qui s'était passé pendant son absence.

Il vint à Raoul et il lui dit avec une expression de tendresse infinie et d'onction toute paternelle :

— Faites-vous d'abord une position, mon enfant, et ensuite... dame !... ensuite, peut-être bien que vos désirs seront aussi les miens...

Raoul eut envie de se jeter au cou de ce digne et excellent homme et de le presser dans ses bras, et sans doute allait-il le faire.

Mais l'entrée du major Tancrède d'Estagnac coupa court à cette démonstration chaleureuse.

— Eh bien?... — demanda vivement Nicolas Benoît au nouveau venu.

— Eh bien !... — répondit ce dernier, — je ne m'étais point trompé...

— En quoi?

— En cela que le baron de Cardaillac a fini avant-hier de dévorer sa tante !...

— Il est ruiné?...

— De pied en cap.

— Et il croit toujours à sa martingale infaillible?

— Parbleu !... plus que jamais !...

— Alors, il consentirait à se défaire de sa compagnie?...

— Au moment où je lui en ai parlé, l'affaire était aux trois quarts et demi conclue avec un autre...

— Ah! mon Dieu !... — s'écria Raoul.

— Rassurez-vous, — répondit le major, — j'ai surenchéri de quelques louis, et, comme je suis un camarade du baron, nous l'emportons sur notre concurrent !...

Raoul fit un bond de joie.

— Ainsi, — demanda Nicolas Benoît, — c'est conclu?...

— J'ai donné parole pour notre jeune ami...

— A quel prix?

— Cinquante mille livres; notre concurrent en offrait quarante-huit.

— Quand pourrons-nous terminer?... — dit le chevalier.

— Quand vous voudrez. J'ai là le brevet et un sous-seing que vous n'aurez qu'à signer.

— Je cours chercher l'argent! — s'écria le jeune homme.

— Un instant, — fit Nicolas Benoît.

Puis il ajouta en s'adressant au major :

— N'êtes-vous pas d'avis qu'il serait bon, avant de laisser notre cher Raoul donner son argent, de faire approuver et signer au régent l'acte de cession de cette compagnie?...

— Oui, sans doute, — répondit Tancrède.

— Encore des retards!... — murmura Raoul.

— Aucun, si du moins le régent est à Paris... Savez-vous s'il y est, mon cher major?...

— Oui. Il ne quitte point le Palais-Royal.

— Alors, — poursuivit Benoît, — ce soir, tout sera fini. Je crois vous avoir dit que le vicomte Roland de Sylveïra était fort bien en cour... Je vais l'aller trouver et lui remettre ces paperasses. Il ira voir monseigneur à l'instant même, et vous pourrez payer ce soir sans nul inconvénient, ce qui vous sera fort agréable, j'imagine, car vous devez dormir assez mal auprès de votre valise bourrée d'or...

— Que ne vous devrai-je point?... — fit Raoul.

— Vous me devrez les dix mille livres que je vais ajouter à vos quarante mille, — répondit Nicolas Benoît en riant, — et je vous assure que vous ne trouverez point en moi un créancier bien difficile... Je cours chez le vicomte. Vous m'attendez ici, n'est-ce pas?...

— Puisque vous me le permettez, — balbutia le jeune homme, que l'idée d'un nouveau tête-à-tête avec Émeraude mettait hors de lui-même.

Cet espoir fut déçu.

Nicolas Benoît sortit en effet, mais le major Tancrède tint compagnie aux deux jeunes gens.

Le pauvre oiseau était trop complètement englué pour qu'il lui fût possible désormais de tenter seulement la fuite. Les moyens de séduction employés jusque-là devenaient donc inutiles, et, d'autre part, il était sage d'empêcher Émeraude de tout compromettre par quelqu'une de ces inconséquences qui sont si naturelles aux filles d'Ève.

Raoul aurait préféré un *duo*, et de beaucoup.

Mais il fut bien forcé de faire de nécessité vertu, et de se contenter d'un *trio*.

L'absence de Nicolas Benoît fut longue.

Il ne revint guère que vers les six heures du soir, et il revint en voiture.

— Le régent a signé! — tel fut son premier mot.

Puis il montra à Raoul un parchemin scellé du grand sceau aux armes de France, et sur lequel se trouvait apposée la signature de Mgr Philippe d'Orléans.

— La compagnie vous appartient, mon cher enfant, — dit-il ensuite; — seulement, il s'agit de la payer, et de la payer ce soir même.

— Je suis prêt, — répondit Raoul.

— J'ai à la porte une voiture, — continua Benoît, — allons chez vous, nous y prendrons votre argent, nous reviendrons dîner ici, et ensuite le major et moi nous porterons les cinquante mille livres à ce pauvre fou qu'on nomme le baron de Cardaillac, et qui n'en fera qu'une bouchée.

Raoul ne pouvait que souscrire à cet arrangement.

Il monta en voiture avec ses deux protecteurs, et tous trois arrivèrent à l'hôtellerie de la *Toison d'or*.

Sur l'ordre de son maître, Jacques ouvrit la porte, et sa figure peignit une joie vive quand il apprit que sa consigne allait cesser, et qu'il serait déchargé désormais de toute responsabilité.

Raoul déboucla les premières courroies de la valise, afin d'en retirer les bijoux qui lui venaient du marquis Réginald.

Mais il se ravisa aussitôt.

— Rendez-moi un service de plus... — dit-il à Nicolas Benoît.

— Lequel?

— Chargez-vous de garder chez vous ces quelques bijoux, jusqu'à ce que je vous les redemande.

— Bien volontiers, — fit M. Benoît; — ils seront parfaitement en sûreté dans ma caisse...

— Beaucoup plus que dans mes mains, — répondit le jeune homme avec un sourire.

Ce qui fut dit fut fait.

La valise fut portée dans la voiture, et les trois hommes reprirent le chemin de la rue Gréneta.

XX

LES LARGESSES DE M. BENOIT

En arrivant au magasin du *Bélier d'argent*, Raoul, Nicolas Benoît et Tancrède d'Estagnac trouvèrent le vicomte de Sylveïra qui venait d'arriver, et qui les attendait en compagnie d'Émeraude.

M. de la Tremblaye remercia avec effusion cet aimable gentilhomme de l'embarras qu'il avait bien voulu se donner pour assurer la réussite de l'importante affaire dont nous avons mis tous les détails sous les yeux de nos lecteurs.

Le vicomte répondit courtoisement qu'il s'estimait heureux d'avoir pu trouver l'occasion de se rendre utile à Raoul.

Ensuite on se mit à table.

Le repas ne fut point animé comme celui de la veille.

Un inexplicable embarras semblait régner entre les convives et glacer leur gaieté.

Raoul, tout en se répétant qu'il était au comble de ses vœux et que le bonheur qui lui arrivait était inespéré, ne se sentait cependant pas joyeux.

Une insurmontable tristesse dominait ses pensées et assombrissait son esprit.

Émeraude semblait très souffrante.

A peine répondait-elle par monosyllabes aux paroles qu'on lui adressait.

Le reste du temps, elle se renfermait dans un morne silence.

Elle ne mangeait pas et ne buvait guère.

Parfois elle regardait Raoul à la dérobée, et alors ses grands yeux se voilaient de larmes qu'elle essuyait furtivement.

Pauvre Émeraude !...

Créature perdue s'il en fut ! enfant de la bohème de Paris !... complice de voleurs !... fille plus que galante !... il restait cependant dans son cœur un petit coin qui n'était pas tout à fait corrompu.

Et, dans ce petit coin, avaient germé deux fleurs célestes : beaucoup de pitié et un peu d'amour !...

M. Benoît était en proie à une évidente préoccupation.

L'attitude de la jeune fille paraissait le contrarier vivement.

Il lui lançait des coups d'œil menaçants, qu'elle ne voyait pas ou qui lui faisaient hausser les épaules quand, par hasard, elle les remarquait.

Tancrède d'Estagnac, silencieux contre sa coutume, s'absorbait tout entier dans la dégustation d'un perdreau truffé et d'une bouteille de vin de Chambertin, pour lesquels il semblait professer un culte véritable.

Seul, entre tous les convives, le vicomte de Sylveïra avait conservé sa gaieté brillante et son esprit communicatif.

Il s'efforçait, mais vainement, de faire partager à ses compagnons son entrain et sa bonne humeur.

De guerre lasse, il y renonça, et il se tut comme les autres.

Enfin le dîner s'acheva.

M. Benoît consulta sa montre.

— Neuf heures, — dit-il en regardant le major Tancrède.

— Le baron de Cardaillac nous attend chez lui, — répondit M. d'Estagnac.

— Ne le faisons point attendre.

— Vous avez conservé la voiture, n'est-ce pas?

— Sans doute : elle est à la porte.

— C'est au mieux. Avant une heure nous serons de retour.

Nicolas Benoît ouvrit la valise.

Il en retira les bijoux de Raoul, qui se trouvaient renfermés dans un petit sac de peau d'Espagne, et il les mit dans une espèce de coffre-fort placé à l'un des angles de la pièce.

Ensuite il tira de sa poche un portefeuille qui semblait gonflé de billets de caisse, et il le montra à Raoul en lui disant :

— Là dedans sont les dix mille francs qui complètent la somme que vous devez à M. de Cardaillac. Nous allons vous rapporter son reçu.

Puis, sans attendre les remerciements de Raoul, M. Benoît prit la valise par l'une de ses poignées, et, accompagné du major d'Estagnac, il la porta jusqu'à la voiture, dans laquelle montèrent les deux hommes et qui s'éloigna rapidement.

Aussitôt que le bruit des roues eut cessé de se faire entendre sur le pavé boueux de la rue Gréneta, la jeune fille se mit à pleurer amèrement.

— Mon Dieu ! — s'écria Raoul, — qu'avez-vous?

Émeraude ne répondit pas.

— Qu'avez-vous? qu'avez-vous donc ? — répéta le jeune homme d'une voix passionnée et suppliante.

— Je n'ai rien... — murmura la jeune fille... — Je souffre... j'étouffe... Je vous en conjure, monsieur, ne vous occupez pas de moi.

Raoul allait insister, mais le vicomte s'empara de lui et détourna forcément son attention jusqu'au moment où revinrent M. Benoît et le major Tancrède.

Émeraude avait essuyé ses larmes, et elle semblait calme, sinon tout à fait consolée.

— Mon cher enfant, — dit Nicolas Benoît à Raoul en lui présentant un papier que le chevalier ne déplia même point, — voici le reçu du baron de Cardaillac. Tout est terminé ; la compagnie de Royal-Champagne est à vous!... Nous allons déboucher un flacon de vin d'Épernay et le vider joyeusement à la santé de vos épaulettes!

La mousse écumante ruisselait dans les verres, et le nouvel officier fit raison au toast que venait de porter son hôte.

— Recevez mes compliments bien sincères, mon cher chevalier, — dit le vicomte en pressant la main de Raoul.

— Recevez aussi les miens, mon cher camarade, — fit le major Tancrède à son tour; le régiment de Royal-Champagne compte, à cette heure, un charmant officier de plus!

— Merci, messieurs!... merci, mes amis! mes bons amis!... — répondit Raoul en rendant à droite et à gauche les poignées de main qu'il venait de recevoir. — Jamais, non, jamais je n'oublierai tout ce que vous avez voulu faire, tout ce que vous avez fait pour moi!...

— Quand rejoindrez-vous le régiment? — demanda Tancrède.

— Aussitôt que ce sera possible.

— Vous savez que je me charge de votre équipement, — fit Nicolas Benoît.

Le major poursuivit :

— Je ferai avec vous le voyage de Valenciennes. Je veux avoir le plaisir de vous présenter moi-même à nos collègues du corps d'officiers.

Raoul remercia de nouveau, et il accepta cette offre si gracieuse.

§

L'heure de se séparer arriva.

Raoul allait prendre congé de ses hôtes.

En ce moment, Émeraude s'approcha de Nicolas Benoît : elle le prit par le bras et l'entraîna dans un coin de la chambre.

Là, elle lui parla tout bas pendant un instant.

Nicolas Benoît fronça le sourcil.

Émeraude poursuivit.

La figure de l'oncle prétendu se rembrunissait de plus en plus.

Enfin il répondit à Émeraude.

Sans doute cette réponse ne fut pas conforme aux désirs, ou plutôt aux volontés de la jeune fille, car ses charmants sourcils se contractèrent à leur tour ; un éclair étincela dans ses yeux, et elle frappa du pied avec impatience et même avec colère.

Puis le colloque continua et dura une minute encore.

Enfin Benoît parut céder, quoique à contre-cœur. Il haussa les épaules et ne dit plus rien.

La jeune fille revint s'asseoir à la place qu'elle avait occupée jusqu'à ce moment.

Nicolas Benoît parla au vicomte et au major de deux ou trois choses tout à fait indifférentes, et qui n'avaient d'autre but que de servir de transition.

Ensuite il prit Raoul par le bras, ainsi que lui-même avait été pris par Émeraude, et il l'emmena un peu à l'écart.

— En vérité, mon cher enfant, — lui dit-il à mi-voix, — je suis un vieil étourdi!...

— Pourquoi donc? — demanda le jeune homme.

— Les choses les plus simples me sortent de l'esprit!... Je crois que je perds la tête...

En face de ce préambule, les yeux de Raoul exprimèrent l'étonnement le plus complet.

M. Benoît continua :

— Vous m'avez donné votre argent, ce soir...

— Oui.

— Tout votre argent?

— Sans doute.

— De telle sorte qu'il ne vous en reste plus?

— Tiens! — fit Raoul, — c'est ma foi vrai!

— Ainsi, vous êtes complètement à sec?...

— Je possède un louis et quelque monnaie... — répondit le jeune homme en se fouillant.

— Ce n'est pas assez, même pour attendre. Considérez-moi, je vous prie, comme votre banquier et puisez librement dans ma caisse. Les dix mille francs que j'ai payés pour vous ce soir l'ont un peu dégarnie ; mais, après-demain, la brèche sera réparée... Prenez toujours ces vingt-cinq louis, dans trois jours je vous porterai quelques milliers d'écus...



L'agent hocha la tête, après l'avoir écouté, ainsi que l'avait fait le lieutenant de police un instant auparavant. (P. 351.)

Raoul repoussa doucement la main de Benoît, qui se tendait vers lui pleine d'or.

— Non, — dit-il, — je n'accepte pas.

— Pourquoi donc?... — demanda le marchand.

— Parce que c'est trop!... beaucoup trop!... Un père ne ferait pas pour son fils ce que vous faites pour moi!...

— Quelle plaisanterie!... allons, ouvrez les doigts et prenez cette bagatelle...

— Non, — répéta Raoul.

— Je le veux!...

— Je ne puis...

— Je vous en prie...

— N'insistez pas.

— Méchant enfant!... — s'écria Benoît d'un ton pénétré, — vous allez me faire de la peine!... à moi et à une autre personne...

Et, du coin de l'œil, le faux marchand désignait Émeraude, qui, de l'endroit où elle était placée, n'avait pas perdu un seul des détails de cette petite scène.

— Et maintenant, — poursuivit Benoît, — je vous défie de dire encore : *Non!...*

En effet, Raoul était vaincu.

Il tendit la main en répondant :

— Puisque vous le voulez... puisqu'il le faut... j'accepte...

— A la bonne heure!... — s'écria Benoît, — je vous retrouve, mon enfant, et voilà comme je vous aime!

§

Les adieux furent échangés.

Raoul regagna son hôtel, emportant l'argent que Benoît venait de lui donner, plus le parchemin par lequel Philippe d'Orléans, régent de France, le mettait à la tête d'une compagnie au régiment de Royal-Champagne, plus un reçu de cinquante mille livres, signé du baron Hector de Cardaillac.

Toute cette fortune représentait un capital de vingt-six louis en or, et de deux écus de trois livres.

XXI

VOLÉ!!!

Cette nuit-là, Raoul dormit d'un tranquille sommeil qu'aucun songe ne vint visiter.

La certitude d'avoir fait de sa petite fortune un bon et utile emploi avait déchargé son esprit d'un fardeau pesant.

Désormais, il se trouvait possesseur d'une position dans le monde, d'une position sérieuse et honorable.

L'avenir lui appartenait.

Il était sûr de vivre!...

Le lendemain, il s'éveilla de bonne heure; il donna un louis à Jacques en lui permettant de disposer de son temps comme il l'entendrait, pour toute la journée.

On devine que le jeune garçon se sentit bien heureux de cette permission, lui qui, depuis trois jours qu'il était arrivé à Paris, n'avait encore vu que la cour étroite, les cuisines et les chambres garnies de l'hôtellerie de la *Toison d'or*.

Il serra joyeusement son louis dans sa poche et se mit en route à l'instant même.

Raoul ne tarda guère à en faire autant de son côté.

Sa première pensée, son premier mouvement, furent de se rendre au magasin de la rue Gréneta.

Émeraude, la veille au soir, lui avait semblé triste et souffrante, et il lui paraissait naturel et convenable d'aller s'informer de ses nouvelles.

Cette raison de *convenance* n'était, à vrai dire, qu'un prétexte que donnait Raoul aux secrets désirs de son cœur; car, nous le répétons, le jeune homme aimait Émeraude, ou plutôt, il prenait pour de l'amour la vive admiration qu'il avait ressentie à son aspect.

Le trajet de la rue de Paradis-Poissonnière à la rue Gréneta ne fut pas bien long.

Une fois arrivé, M. de la Tremblaye chercha des yeux l'enseigne du *Bélier d'argent*, et n'eut point de peine à la découvrir.

Aussi s'avança-t-il d'un pas leste et assuré jusqu'à la porte du magasin.

Là, une surprise assez désagréable l'attendait.

Cette porte était fermée.

Raoul frappa.

Personne ne vint ouvrir.

— Tout le monde est sorti! — se dit-il; — ce n'est cependant aujourd'hui ni dimanche ni jour de fête... Enfin, je reviendrai un peu plus tard.

Et le jeune homme alla promener, à travers la rue Saint-Denis, son désappointement et son ennui.

Pendant cette promenade, il vit passer auprès de lui de jolis visages de grisettes; à plus d'une reprise, il fut frappé de l'agréable tournure des petites marchandes du quartier.

Mais l'image d'Émeraude tenait trop de place dans son cœur pour qu'il fût longtemps accessible à des distractions de ce genre.

Bourgeoises et grisettes n'obtinrent de lui qu'un coup d'œil distrait, et il ne se retourna même point pour les suivre du regard.

Au bout d'une heure ainsi employée, il revint à la rue Gréneta.

La porte du *Bélier d'argent* était fermée plus que jamais.

Le jeune homme frappa de nouveau.

Comme la première fois, aucun bruit intérieur ne répondit à son appel. Seulement un mercier, debout sur le seuil de sa boutique, de l'autre côté de la rue, se mit à rire assez bruyamment.

Raoul se retourna, et ne supposant point qu'il pût être la cause de l'hilarité de ce quidam, il s'avança vers lui pour le questionner.

En voyant s'approcher ce grand et beau jeune homme, le mercier reprit immédiatement son sérieux.

— Pardon, monsieur, — lui dit Raoul, — mais seriez-vous assez obligeant pour répondre à une question que je souhaite vous adresser ?...

— Monsieur, — répliqua le marchand, — j'y répondrai de tout mon cœur...

— Est-ce donc l'habitude de ce magasin de fermer ainsi, sans motif, au beau milieu de la journée?

— Quel magasin ?

— Celui-là...

Et Raoul désignait le *Bélier d'argent*.

— Ah ! ah !... — fit le mercier.

— Eh bien ?

— Il m'est impossible de vous renseigner à ce propos...

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous m'interrogez au sujet d'une chose que j'ignore moi-même...

— Il n'y a pas longtemps, peut-être, que vous habitez ce quartier et que vous demeurez dans cette rue.

— Il y aura trente ans bientôt...

— Mais alors, comment se fait-il?...

— Que je ne sache point ce que vous me demandez, n'est-ce pas?

— Justement.

— C'est bien simple... ce n'est pas moi qui suis nouveau dans le quartier... c'est ce magasin...

— Le *Bélier d'argent ?...*

— Lui-même.

— Plaisantez-vous, monsieur?

— Pas le moins du monde.

— Quoi !... le *Bélier d'argent* ne compte pas trois cents ans d'existence ?

Le marchand se mit à rire.

— Quoi !... — poursuivit Raoul partagé entre l'épouvante et l'incrédulité, — vous ne connaissez point Nicolas Benoît?...

— Il y a trois jours que j'ai vu son nom pour la première fois.

— Où?

— Sur cette enseigne.

— A qui donc appartenait le *Bélier d'argent?...*

— A personne.

— Que dites-vous là?...

— Je dis que ce magasin n'appartenait à personne, puisque ce magasin n'existait pas...

Il sembla à Raoul qu'une maison s'écroulait sur sa tête, et il en demeura pendant un instant comme étourdi.

— Monsieur, — s'écria-t-il ensuite, — au nom du ciel, expliquez-vous mieux... Je tremble de vous comprendre, car, si vos paroles ont bien en réalité le sens qu'elles semblent avoir, alors j'ai donné tête baissée dans les filets d'un misérable... alors je suis perdu !...

— Monsieur, — répondit le marchand touché de la décomposition soudaine des traits de Raoul et de l'altération de sa voix, — je vais vous dire tout ce que je sais...

— Je vous le demande avec instance !...

— Malheureusement, c'est bien peu de chose !... Il y a trois jours, des ouvriers sont venus et ont posé au-dessus de cette porte l'enseigne qui y est et sur laquelle ils ont tracé l'image et les noms que vous voyez... Le même soir est arrivée une voiture remplie de ballots qu'on a déchargés et qui doivent être encore dans le magasin, car je n'ai vu emporter rien de bien volumineux; pendant trois jours, il s'est fait un certain mouvement d'allées et de venues, et des voitures et des chaises à porteurs s'arrêtaient assez fréquemment devant le magasin. Ce matin, personne n'a paru ; je ne puis vous en dire davantage, car voilà tout ce que je sais...

— Merci, monsieur, — murmura Raoul, qui ne doutait presque plus de son malheur.

— Vous ne feriez pas mal de vous renseigner auprès du propriétaire de la maison, — poursuivit le marchand ; — peut-être en tireriez-vous quelques éclaircissements utiles.

— Vous avez raison, monsieur.

— Voici son nom et son adresse : *Pierre Chauvet, rue du Renard-Saint-Sauveur*, n° 21.

— Je vous remercie mille fois, — dit Raoul de nouveau, — et je vais profiter de votre bon conseil.

Et le jeune homme se rendit en toute hâte à l'adresse indiquée.

Pierre Chauvet, auquel il s'adressa, lui répondit que, quatre jours auparavant, un petit vieillard d'assez bonne mine, disant s'appeler *Nicolas Benoît*, était venu louer le magasin du rez-de-chaussée de la maison de la rue Gréneta et avait, comme c'est l'usage, payé six mois de loyer d'avance. Il n'en savait pas plus long.

— Les tristes suppositions du jeune homme devenaient désormais des certitudes.

L'évidence se montrait, lumineuse et irrécusable.

Le pauvre Raoul était tombé dans l'infernal traquenard que des filous adroits avaient tendu aux premiers pas de son inexpérience.

Mais, si habiles que fussent les fripons qui l'avaient dupé, peut-être y avait-il un moyen de retrouver leurs traces, de leur faire rendre gorge.

Raoul se cramponna à ce dernier espoir et courut chez le lieutenant de police.

Il s'écoula vingt-quatre heures avant qu'il lui fût possible d'obtenir une audience.

Enfin il fut introduit en présence du haut personnage chargé de faire respecter dans la grande ville la probité et les bonnes mœurs.

Raoul se nomma et raconta sa mésaventure dans tous ses détails.

Ce récit fit, à mainte reprise, sourire le lieutenant de police.

— Monsieur le chevalier, — dit-il ensuite à notre héros, — vous avez eu affaire à des coquins du premier mérite!... C'est une satisfaction!... Si vos intérêts pécuniaires sont compromis, au moins votre amour-propre n'a point trop à souffrir. Il n'y a nulle honte à être pris pour dupe, quand les dupeurs sont de cette force.

Cette consolation ne parut point à Raoul excessivement consolante.

Il interrogea le lieutenant de police sur la possibilité plus ou moins grande de rentrer dans son argent.

Le magistrat sourit de nouveau, et hocha la tête d'un air de doute qui fit frémir le jeune homme.

— Vous comprenez bien, monsieur le chevalier, — reprit-il, — que des gens qui inventent et qui jouent une comédie semblable à celle dans laquelle ils vous ont, à votre insu, donné un rôle, ne seront guère embarrassés pour en imaginer une nouvelle qui dépistera mes limiers...

Cependant, la police est habile!... Comptez sur nous, nous ferons pour le mieux!...

Ensuite il fit accompagner Raoul par un de ses huissiers qui le mit en rapport avec l'agent chargé des plus difficiles opérations de ce genre, et que sa merveilleuse perspicacité avait depuis longtemps fait surnommer l'*Œil-de-Lynx* par ses collègues et par les voleurs.

Raoul dut recommencer son récit.

L'agent hocha la tête après l'avoir écouté, ainsi que l'avait fait le lieutenant de police un instant auparavant.

— Diable! diable! — dit-il entre ses dents.

Puis il se fit donner le signalement très exact et très détaillé de Nicolas Benoît, du vicomte Roland de Sylveïra, du major Tancrède d'Estagnac, et enfin de la charmante Émeraude.

Il prit des notes sur tout cela, et il promit à Raoul qu'il allait lancer à l'instant même sa brigade dans toutes les directions.

— Mais, — ajouta-t-il, — j'ai bien peur que nous n'arrivions point à un résultat satisfaisant... A l'heure qu'il est, les signalements que vous venez de nous donner ne signifient plus rien, sans doute. Tous ces gens-là, soyez-en sûr, ont si bien changé de physique et d'allures, que vous passeriez à côté d'eux sans les reconnaître. Ajoutez à cela qu'ils ont deux domiciles et vingt-cinq ou trente noms de rechange, et vous conviendrez avec moi que l'entreprise que nous tentons n'est pas des plus faciles!... Enfin, — dit-il en achevant, comme avait dit son maître, — comptez sur nous, nous ferons pour le mieux!...

Quand Raoul sortit de l'hôtel du lieutenant de police, il ne comptait plus sur personne.

XXII

LA FAIM

M. de la Tremblaye ne fut malheureusement point déçu dans ses prévisions funestes.

Au bout de huit jours, il retourna à l'hôtel du lieutenant de police, il vit l'*Œil-de-Lynx*, et il apprit de lui qu'on n'avait pas découvert la moindre trace de ses quarante mille livres et de ses bijoux, ni de ceux qui les avaient dérobés.

— C'est une perte, — ajouta l'agent, — dont je vous conseille fort de prendre votre parti, car, en supposant que maintenant nous puissions

arriver à mettre la main sur les voleurs, il est clair comme le jour que le *magot* aurait disparu, vous comprenez cela aussi bien que moi...

— Oh! — se dit Raoul en lui-même, — ce que je comprends le mieux, c'est qu'à coup sûr je suis abandonné de Dieu!...

Et, la mort dans l'âme, il regagna l'hôtellerie.

La position du jeune homme était déplorable en effet.

Il se trouvait isolé au milieu de Paris, n'y connaissait personne, et serait bientôt sans ressources.

Qu'allait-il devenir et comment faire pour vivre, quand les quelques louis qui lui restaient seraient épuisés?...

Raoul se posa sous toutes les formes ces questions désespérantes, et il ne put pas y répondre.

§

Deux mois s'écoulèrent.

Le chevalier avait vendu son cheval et aussi le petit bidet de Jacques, et la minime somme résultant de cette double vente avait servi à défrayer les dépenses du maître et du valet, car Raoul, malgré sa misère qui s'aggravait chaque jour, ne songeait point à se séparer de son compagnon tant qu'il pourrait lui donner un morceau de pain.

Un jour arriva où la dernière pièce d'or fut changée.

Trois jours après, la dernière pièce de vingt-quatre sous disparut.

Puis le maître et le valet eurent faim pour la première fois.

Vers le soir, Raoul était très pâle.

Jacques déroba un pain dans la cuisine et le lui apporta.

— Merci, mon enfant. — lui dit le chevalier; — je ne toucherai pas à ceci.

— Pourquoi?...

— Parce qu'il est inutile de prolonger de quelques heures une vie qui me pèse, et dont je vais me débarrasser.

— Vous voulez mourir!... — s'écria Jacques avec épouvante.

— Je le veux, parce qu'il le faut!...

— Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... monsieur le chevalier... Mais ayez donc du courage!...

— J'en ai eu, je n'en ai plus!...

— Attendez!... espérez...

Raoul haussa les épaules.

— Attendre quoi? espérer quoi? — dit-il. — En supposant que je consentisse à vivre aujourd'hui, ne vois-tu pas que le jour où tu ne trouverais rien à voler, il faudrait mourir de faim?... Non! non!... il vaut mieux en finir tout de suite!



Léonard se plaça debout sur la pointe du bateau, tenant à la main sa pique à crochet. (P. 360.)

Jacques fondit en larmes.

— Ainsi, vous m'abandonnez!... — murmura-t-il au milieu de ses sanglots convulsifs.

— Je le regrette, mon pauvre enfant, — répondit Raoul; mais, franchement, c'est ce qui peut t'arriver de plus heureux... Aussitôt débarrassé de moi, tu trouveras sans peine une place, sinon bien bonne, du moins grâce à laquelle tu seras sûr de manger chaque jour...

Les sanglots du jeune valet redoublèrent.

Son affection pour son maître tenait du fanatisme.

Raoul se leva.

Il prit son chapeau, il le mit sur sa tête; puis il s'approcha de Jacques et lui tendit la main.

— Allons, — lui dit-il en même temps, — allons, adieu, mon pauvre enfant!...

Jacques saisit la main de son maître, s'y attacha et la couvrit de baisers.

Raoul essaya de la dégager.

Jacques résista.

— Adieu! — répéta le chevalier.

— Vous partez? — s'écria l'enfant, oubliant, dans sa douleur, que les convenances lui défendaient d'interroger son maître.

— Oui, je pars...

— Où allez-vous?

— Je l'ignore...

— Je vais vous suivre...

— Non.

— Je le veux...

— Je te le défends!

— Monsieur le chevalier, je vous en prie, je vous en supplie, je vous le demande à genoux!... laissez-moi vous accompagner...

— Non! non! non!... dix fois non!...

— Mais, pourquoi?

— Parce que je ne le veux pas!... Cette raison est suffisante, j'imagine!...

— Alors, je vous suivrai sans permission...

— Quoi! malgré mes ordres?

— Malgré le diable lui-même!...

— Ne suis-je plus ton maître?...

— Non, quand vous sortez pour vous tuer, et que vous m'ordonnez de rester ici!...

— Jacques!... — s'écria Raoul avec l'accent de la colère.

— Oh! poursuivit l'enfant, — emportez-vous si vous voulez!... frappez-moi si ça vous convient, cela m'est, pardieu, bien égal!... Mais, à moins que vous ne m'assommiez sur place, je veux vous suivre, et je vous suivrai...

— Ah! tu veux?

— Oui, je veux.

— Eh bien! je t'en défie!...

Et Raoul, saisissant l'enfant par les deux épaules, mais sans lui faire le moindre mal, le fit pirouetter pendant un instant et ensuite le jeta sur le lit.

Puis, tandis que Jacques, tout étourdi du brusque mouvement de rotation qui venait de lui être donné, s'efforçait de se relever, Raoul s'élança, sortit de la chambre, referma la porte, fit tourner deux fois la clef dans la serrure, descendit rapidement l'escalier et se trouva dans la rue.

Il était en ce moment huit heures et demie du soir.

§

A l'époque où se passent les faits que nous racontons, Paris n'était pas comme aujourd'hui une cité magique et lumineuse, qui, lorsque vient la nuit, couronne son front d'une aigrette enflammée et semble plus éblouissante encore aux feux du gaz qu'aux rayons du soleil.

Non. Quand arrivait le soir, Paris s'endormait, les pieds dans la boue de ses rues mal pavées et plongées dans une obscurité presque complète.

D'abord, on ne connaissait d'autre système d'éclairage qu'un très petit nombre de réverbères, et ensuite ces réverbères ne s'allumaient que quand il n'y avait point de lune.

Oh! c'était un bienheureux temps que celui-là, pour les voleurs et pour les amoureux.

Aussi les uns et les autres — nous prenons sur nous de l'affirmer — s'en donnaient-ils à cœur joie.

Ainsi que Raoul l'avait dit à Jacques, il ne savait pas bien où il allait; il ne le savait même pas du tout.

Il voulait en finir avec la vie...

Mais il ignorait encore quel moyen il choisirait pour accomplir son projet de suicide.

Le jeune homme gagna machinalement les boulevards.

Nous disons *machinalement*, car il marchait à peu près comme un automate dont on aurait réglé les mouvements, et certes ce n'était point sa pensée ni sa volonté qui guidaient ses pas incertains.

La soirée était fort belle, le ciel était pur, l'air doux et tiède.

Sur les boulevards, il y avait foule, une foule animée et joyeuse.

Les charlatans attiraient les badauds et les bourgeois naïfs par les sons de leur musique discordante et par les appels ampoulés de leur éloquence criarde.

Les escamoteurs faisaient faire cercle autour de leur petite table, illuminée par quatre chandelles.

On riait, on buvait, on s'embrassait, on dansait, on chantait dans les guinguettes.

Des chaises à porteurs et des équipages passaient sur la chaussée.

C'était un brouhaha assourdissant, mais rempli d'entrain et de gaieté.

Ce spectacle fit mal à Raoul.

Dans la disposition physique et morale où il se trouvait, une pareille vue, on le comprend, ne pouvait qu'envenimer ses blessures saignantes et douloureuses.

Il lui sembla que tous ces gens qui le coudoyaient étaient riches et étaient joyeux, et qu'ils insultaient par leur attitude et par leur bonheur à sa misère et à sa tristesse.

Un instant il eut la pensée de coudoyer le premier venu, de le provoquer, de dégainer sur-le-champ, et de recevoir dans un duel la mort après laquelle il courait.

Mais une pensée l'arrêta.

Il pouvait s'attaquer à un adversaire plus habile que lui qui le blesserait sans le tuer, et alors ce seraient de nouvelles souffrances à ajouter à celles qu'il endurait déjà.

Raoul renonça donc à ce premier projet.

Il quitta les boulevards et s'engagea dans la rue Montmartre, qu'il suivit dans toute sa longueur jusqu'à la pointe Saint-Eustache.

Il gagna le Pont-Neuf et il s'arrêta, accoudé sur le parapet et regardant la rivière qui reflétait, comme un miroir d'acier bruni, le ciel étincelant d'étoiles.

De fortes pluies étaient tombées quelques jours auparavant.

Les eaux, gonflées outre mesure, coulaient, rapides et profondes, et se brisaient contre les piles du pont avec un sourd mugissement.

— Ah! — murmura Raoul, — le hasard m'a conduit ici, ou plutôt c'est ma destinée!... Là est le sommeil!... là est l'oubli!... là est le repos!... O Réginald!... ô mon noble père! dans un instant je vais te rejoindre, dans un instant je vais te dire tout ce que j'ai souffert ici-bas depuis le jour où tu m'y as laissé sans toi!

Après avoir adressé cette courte invocation à la mémoire de son père adoptif, Raoul regarda autour de lui pour voir si rien ne l'empêcherait de conduire à bien sa résolution fatale.

Quelques gardes-françaises en goguette venaient à lui en festonnant sur le pavé, qui leur semblait gras, et chantaient des refrains un peu plus que gaillards.

Raoul attendit.

Des grisettes passèrent ensuite au bras de leurs amoureux.

Et c'étaient des rires sans fin, entrecoupés de baisers sonores.

Raoul détourna la tête et il attendit de nouveau.

Enfin il se trouva seul.

Alors il posa son chapeau à terre à côté d'une borne, et, sans même se donner la peine d'ôter son habit et de se débarrasser de son épée, il monta sur le parapet et il s'élança dans la Seine, dont les flots, fouettés par sa chute, se refermèrent silencieusement sur son corps.

— C'est fini!... — pensa Raoul au moment où il se sentit enveloppé dans les plis mouvants de son linceul glacé, — c'est fini! je vais mourir!...

. . . .

Telle avait été la force d'impulsion de la chute du jeune homme, que son corps fendit l'eau jusqu'à sa plus extrême profondeur, et qu'il heurta du talon le sol sablonneux qui formait le lit du fleuve.

Tous ceux de nos lecteurs à qui l'art de plonger est familier comprendront sans peine que le corps, ayant ainsi touché le fond, remonta à la surface presque aussi vite qu'il était descendu, et que Raoul, en quelques secondes, se retrouva sur l'eau.

Le chevalier, nous l'avons dit dans les chapitres où il est question de son enfance, était un nageur de première force.

Machinalement, son corps s'allongea; ses mains, lancées en avant, se touchèrent tandis que ses jambes s'étendaient parallèlement l'une à l'autre.

Puis ses bras s'arrondirent, ses coudes vinrent s'appuyer au corps, ses jambes s'écartèrent avec un vigoureux coup de jarret, et enfin les bras et les jambes, paraissant céder à l'impulsion d'un ressort d'acier, s'allongèrent de nouveau pour recommencer aussitôt le mouvement qu'ils venaient de faire.

Ce qui veut dire que Raoul, sans le vouloir et sans le savoir, se mit à nager vigoureusement, tant était grande chez lui la force de l'habitude.

Cela dura deux ou trois minutes.

Au bout de ce temps, Raoul s'aperçut de ce qui se passait, et il comprit qu'il allait se sauver malgré lui, car il approchait de la rive avec une vitesse extrême.

Ceci ne faisait point l'affaire du jeune homme.

Il s'était jeté dans la Seine non pas pour prendre un bain, mais pour se noyer, et il voulait se noyer consciencieusement.

En conséquence, il croisa ses bras, il raidit ses jambes et il se laissa couler de nouveau,

Tant que Raoul conserva sa présence d'esprit, tout alla pour le mieux.

Seulement, quand il commença à perdre la tête, et juste au moment où l'asphyxie était en bon train, l'instinct de la conservation reprit encore le dessus, et le chevalier se remit à nager, ainsi qu'il l'avait fait auparavant, mais d'une façon plus incertaine et plus irrégulière car ses forces s'étaient épuisées dans cette lutte qu'il venait de soutenir contre lui-même, lutte qui du reste ne se renouvela pas, car Raoul comprenait désormais que la mort par immersion était une horrible mort et il se disait qu'il valait cent fois mieux en finir avec la vie en se donnant un coup de couteau dans le cœur ou en se logeant dans la tête un coup de pistolet.

Une fois résolu à remettre son suicide à un autre moment et à l'effectuer d'une façon différente, Raoul se souleva sur sa couche humide et jeta autour de lui un regard effaré.

Il se trouvait alors au milieu de la Seine, assez large en cet endroit, comme on sait.

La lueur vacillante des étoiles se reflétait dans l'eau noire, et la distance se doublait par l'obscurité.

— Arriverai-je?... — se demanda Raoul, dont la respiration devenait haletante.

Et il nagea vers la rive droite.

Un engourdissement progressif s'emparait de lui.

Des douleurs aiguës et intermittentes traversaient ses articulations et le menaçaient d'une crampe.

Ajoutons à tout cela que Raoul était entièrement habillé et que ses vêtements imbibés d'eau s'alourdissaient d'instant en instant davantage.

Cependant il nageait toujours, mais toujours plus lentement.

Ses yeux se troublaient.

Des paillettes de feu passaient devant ses regards.

Il lui semblait qu'il n'avançait pas et que la rive reculait devant lui.

Raoul se sentit perdu, et alors, par un étrange phénomène de la nature humaine, il se reprit d'amour pour cette existence qu'il lui fallait quitter.

En ce moment, une étoile lui parut se détacher du ciel, tomber dans la rivière et flotter sur les eaux en s'avançant vers lui.

Cette étoile, faiblement lumineuse, lui montrait la terre à une distance de quinze ou vingt brasses.

— Arriverai-je?... — se demanda le jeune homme pour la seconde fois.

Et il fit un nouvel effort.

Mais ses jambes raidies n'obéirent plus à sa volonté.

Ses mains battirent l'eau au lieu de la fendre.

Il ne put que se soulever une dernière fois.

— A moi!... — cria-t-il d'une voix rauque et agonisante, — à moi!... au secours!...

Et il retomba.

Le flot s'ouvrit pour le recevoir, son corps disparut dans le sillon qu'il avait creusé.

. . . .

Presque au même instant, Raoul éprouva une douleur aiguë.

On eût dit qu'une pointe de fer labourait son épaule gauche.

Cette sensation courte et terrible fut la dernière qu'il ressentit.

Ses lèvres, involontairement ouvertes, aspirèrent une gorgée qui gonfla sa poitrine.

Il crut mourir et il s'évanouit.

XXIII

UNE NUIT DE LA SEINE

Sur la grève qui longe la Seine, à quelques centaines de pas du Pont-Neuf et dans cet espace qui s'étend entre la rivière et le quai, il y avait à cette époque deux ou trois misérables baraques, grossièrement construites avec des planches à moitié pourries, provenant de démolitions de bateaux.

Ces masures étaient habitées par des gens de mine sinistre et de vie étrange, à moitié pêcheurs, à moitié bohémiens, voleurs par goût, assassins par occasion.

Le jour, ils jetaient leurs filets dans la Seine et ils entreprenaient le sauvetage des noyés.

La nuit, ils rôdaient sur les bords du fleuve, y cherchant on ne sait quoi, ou bien, dans leurs barques légères, ils s'approchaient des grands bateaux marchands, et, à la faveur des ténèbres, ils y commettaient toutes sortes de déprédations.

Parmi ces bandits amphibies, il y en avait deux de particulièrement redoutables.

C'était un homme et une femme.

Le mari se nommait Léonard.

La femme s'appelait Gertrude.

Ils vivaient seuls, dans une des huttes crevassées dont nous parlions tout à l'heure, et ils exerçaient de jour et de nuit les plus ténébreuses industries.

Ce soir-là, à l'instant précis où Raoul se précipitait du haut du Pont-Neuf, les deux bohèmes s'apprêtaient à partir pour une de leurs excursions accoutumées. Déjà ils avaient détaché la chaîne de leur bateau et préparé, outre les rames, une pique à crochet et deux ou trois sacs d'assez grande dimension.

Le bruit de la chute d'un corps arriva jusqu'à eux.

— Entends-tu? — dit Gertrude.

— Oui, — répondit Léonard, — c'est quelqu'un qui vient de faire un plongeon...

— Allons-nous voir?...

— Ce n'est pas la peine... le courant de la dernière arche arrive juste là en face... le corps viendra par ici, nous n'avons qu'à l'attendre...

— Entre toujours dans la barque...

— Ça peut se faire... va chercher un falot...

Gertrude retourna à la cahute.

Elle y prit une torche résineuse qu'elle alluma et qu'elle plaça à l'arrière de la petite embarcation.

Ce falot était l'étoile lumineuse que Raoul avait cru voir se détacher du ciel.

Gertrude prit les rames, dont elle ajusta les anneaux de fer dans les *tolets*.

Léonard se plaça debout sur la pointe du bateau, tenant à la main sa pique à crochet.

Puis ils restèrent immobiles tous les deux, silencieux et attentifs.

Soudain ils entendirent le bruit entrecoupé de la respiration haletante de Raoul et le clapotement de l'eau agitée par ses mains.

— Pousse!... — dit Léonard à sa femme.

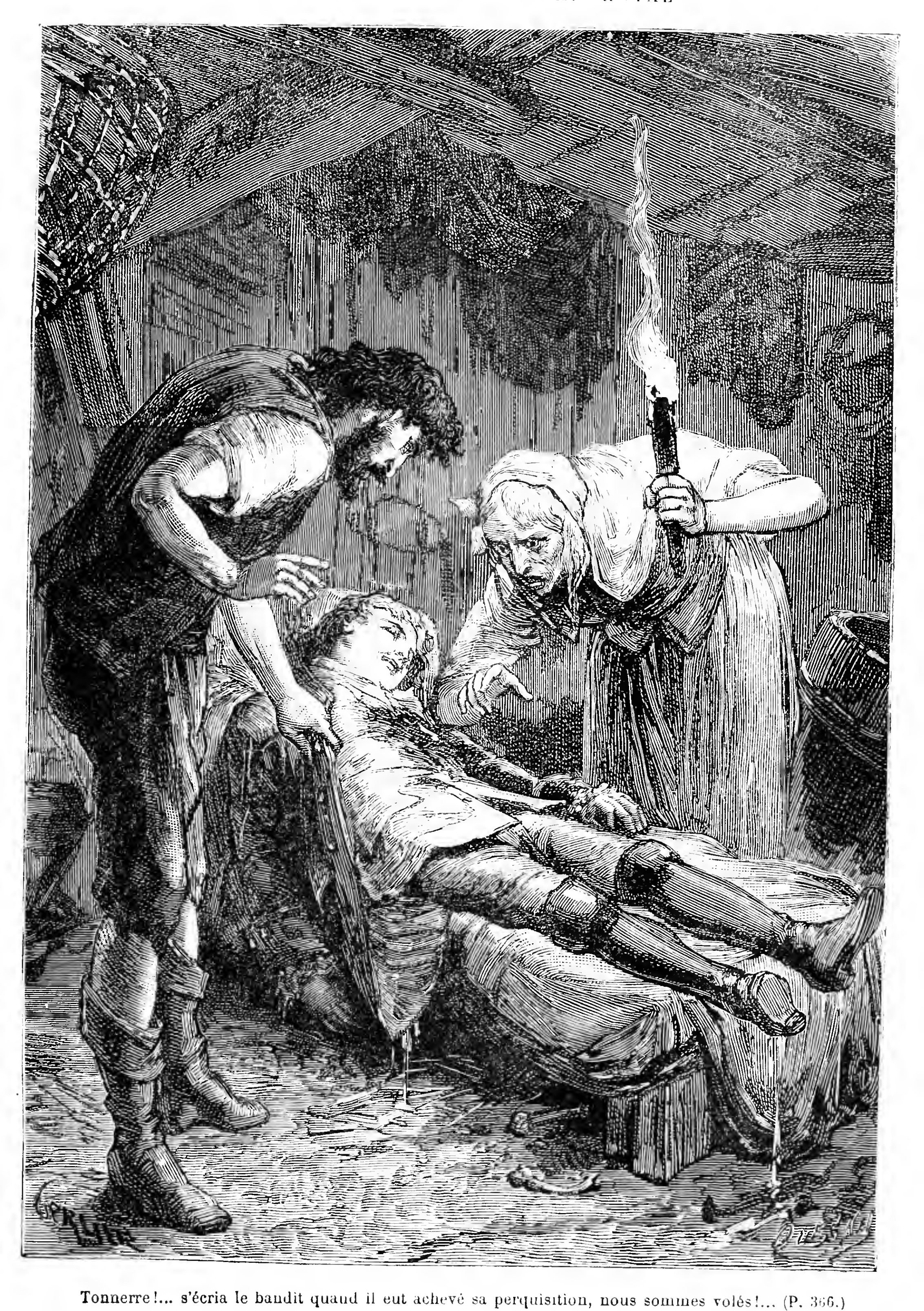
Gertrude appuya sur les rames.

Le bateau s'éloigna de la rive.

En ce moment, M. de la Tremblaye, épuisé, poussa son cri d'appel et disparut.

— Pousse! — dit Léonard pour la seconde fois, — à gauche!... et ferme!...

Le bateau glissa rapidement.



Tonnerre!... s'écria le bandit quand il eut achevé sa perquisition, nous sommes volés!... (P. 366.)

Léonard enfonça sa pique dans l'endroit où le flot venait d'engloutir le jeune homme.

Du premier coup, il rencontra le corps et le harponna, si nous pouvons ainsi parler.

Le crochet traversa les vêtements, en déchirant légèrement l'épaule. De là cette douleur que Raoul avait ressentie avant de s'évanouir. Une demi-minute après, il était étendu aux pieds des deux bohèmes.

Gertrude changea la direction du bateau et lui fit regagner le rivage.

Léonard prit M. de la Tremblaye dans ses bras et le porta dans la masure.

Gertrude les suivit en tenant le falot; puis, une fois dans l'intérieur, elle ferma soigneusement la porte.

Cet intérieur semblait lugubre. Il respirait la misère honteuse et infecte, la débauche, le vice et le crime.

Nous savons déjà que la cahute était construite en planches à moitié pourries et grossièrement assemblées.

Des toiles d'araignées épaisses et poudreuses en tapissaient le plafond et les parois.

Sur une corde tendue en travers étaient étalés des vêtements en haillons et des loques infâmes.

Une futaille, posée debout, se trouvait au milieu de la pièce unique, et servait de table.

Cette futaille supportait un broc vide, une fiole d'eau-de-vie à moitié pleine et deux gobelets d'étain tout bossués.

Le lit consistait en une paillasse en putréfaction, recouverte de chiffons immondes. Il n'y avait ni draps ni couvertures.

Des débris d'aliments jonchaient le sol; dans un coin étaient entassés des os et des carcasses d'animaux, des têtes et des arêtes de poisson.

A côté du lit se voyait un vieux mousquet, et sur une douve de tonneau placée en manière de rayon se trouvaient une corne de bœuf remplie de poudre, quelques balles et deux ou trois couteaux de dimensions différentes.

Rien ne saurait donner une idée exacte de l'odeur âcre et fétide et de l'insupportable puanteur qui régnaient dans ce taudis abject.

C'était à asphyxier en cinq minutes l'homme le plus vigoureux et le mieux constitué. C'était à soulever d'horreur et de dégoût le cœur le plus robuste et le mieux endurci.

Gertrude, avons-nous dit, referma la porte.

Léonard se débarrassa du corps de Raoul en le jetant brutalement sur le grabat.

XXIV

LES BANDITS

Gertrude tenait toujours son falot.

Elle s'approcha de M. de la Tremblaye, dont elle éclaira le visage.

Léonard se pencha pour regarder de plus près celui qu'il venait de sauver.

Le groupe formé par ces trois personnages était en ce moment bizarre et presque effrayant.

Raoul, étendu sur ce lit immonde dont nous avons parlé, ressemblait à un cadavre bien plus qu'à un être vivant encore, tant sa pâleur était livide et bleuâtre.

Ses longs cheveux, ruisselants d'eau, cachaient une partie de son front et se collaient au long de ses joues.

Gertrude semblait la fidèle personnification de ces bohémiennes des Highlands, dont le pinceau de l'immortel Walter Scott nous a tracé de si merveilleux portraits.

Elle portait une jupe de laine brune tout effrangée par en bas et souillée de boue et de vin.

Une sorte de mante, d'une couleur et d'une étoffe indéfinissables, entourait son buste grêle et déjeté.

Elle était coiffée d'un large mouchoir écarlate, noué en forme de turban, et duquel s'échappaient quelques longues mèches de cheveux gris qui jouaient comme des serpents autour d'un visage anguleux et brisé, aux traits durs et irréguliers, à l'expression farouche, et dont les petits yeux gris et ronds ressemblaient à ceux d'un oiseau de proie.

Cette horrible vieille, le corps à demi courbé, tenait son falot d'une main noueuse et crochue.

Léonard, haut de près de six pieds et d'une force athlétique, était tout à la fois grotesque et terrible dans sa laideur de bandit.

Ses bras un peu courts, et que laissaient à nu jusqu'à l'épaule les manches retroussées de la chemise, étaient massifs comme les cuisses d'un homme bien proportionné.

Un réseau de muscles énormes et de veines grosses comme le doigt se voyait sous sa peau brune et velue.

Ses genoux paraissaient noueux, à cause de leur largeur exagérée.

Une culotte de drap bleu, raccommodée en cent endroits, couvrait ses jambes massives et outrageusement cagneuses, terminées par des pieds de la plus invraisemblable largeur.

Une très petite tête, d'une physionomie féroce et coiffée d'un tricorne exigu, surmontait les épaules de ce géant difforme.

Léonard, nous le répétons, se pencha pour regarder Raoul.

— Tiens! — dit-il, — il est jeune, mon noyé!...

— Et joliment beau garçon!... — murmura Gertrude.

— Ah! tu trouves?...

— Ma foi, oui!...

— Dis donc, femme, est-ce que tu te sentirais un caprice à son intention? — demanda Léonard avec un ricanement cynique.

— Dame! on ne sait pas!...

— Alors, dépêche-toi de le passer, ton caprice, il n'est que temps!...

— Pourquoi ça?

— C'est mon idée...

— Est-ce qu'il n'en reviendra pas, ton noyé?

— Ça dépend...

— De quoi?

— De nous.

— Comment?

— Au fond il n'a pas grand mal ce jeune homme, et, si nous voulons, dans cinq minutes il gigottera comme toi et moi... Si nous ne voulons pas, au contraire, il n'y a qu'à le laisser aller, il trépassera sans rouvrir l'œil.

— Voudrons-nous?

— Certainement, si c'est notre intérêt.

— Ça l'est-il?

— Il faut voir.

— Voyons tout de suite.

Léonard se mit à rire.

— Ah! vieille drôlesse!... — s'écria-t-il, — comme t'es pressée!... comme tu prends feu!... Tu t'imagines donc que ce mignon gentilhomme, car c'en est un pour sûr, peut entendre ce que tu dis, et qu'il va t'offrir son cœur par reconnaissance...

— Tout ça c'est des bêtises!... — répondit Gertrude. — Dis-moi ton idée, vieux farouche, et ensuite, si ça peut nous rapporter n'importe quoi de nous débarrasser de ce noyé-là, je serai la première à l'empoigner par les pattes pour le reficher à l'eau!...

— A la bonne heure!... c'est ça parler, ma mignonne!... Eh bien! mon idée, la voilà... Ce beau cadet ne s'est point jeté dans la rivière pour

y trépasser volontairement, j'imagine, puisqu'il se débattait tout à l'heure comme un diable dans un bénitier, et qu'il criait : *A l'aide!...* de toute la force de ses poumons... Peut-être bien que quelque mari contrarié lui aura fait faire un plongeon afin de n'en plus entendre parler! Nous allons le fouiller; si, comme je n'en doute guère, il y a de l'argent dans ses poches, nous le lui prendrons, et, comme *un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras*, nous le laisserons paisiblement tourner de l'œil, ce qui nous évitera des réclamations de sa part... Si, au contraire, les poches sont vides, nous l'aiderons à revenir, et nous aurons au moins la chance qu'il nous récompensera plus tard de notre bonne action.

On voit à quel raisonnement bizarre la vie de Raoul tenait en ce moment comme à un fil.

Il était dans la destinée de notre héros de se trouver sans cesse en dehors des conditions habituelles de l'existence humaine.

L'argent, presque toujours, aide à sortir des plus mauvais pas.

La misère du jeune homme, au contraire, allait devenir la seule chance de salut qui lui restât.

Gertrude approuva de la façon la plus complète la manière ingénieuse dont son mari envisageait la chose.

Léonard, satisfait de cette approbation, dont il se serait cependant passé sans le moindre scrupule, commença, séance tenante, à fouiller les poches de Raoul.

Nous savons déjà que ces poches étaient parfaitement vides.

— Tonnerre!... — s'écria le bandit quand il eut achevé sa perquisition... — nous sommes volés!...

— Quoi? — demanda Gertrude, — pas seulement un écu?...

— Pas seulement un sou!... Avant de se jeter à l'eau, le gredin avait tout dépensé, exprès pour nous faire tort!... le brigand!...

— A moins, — dit Gertrude, — qu'il n'ait été dévalisé tout à l'heure sur le Pont-Neuf...

— C'est encore possible!... Dame!... à tout hasard, je m'en vas le ressusciter, il nous dira ce qu'il en est lui-même, tout à l'heure...

Et Léonard, tout en parlant, souleva par les deux jambes le corps de Raoul, afin d'en changer la position.

Dans ce mouvement, la main gauche du jeune homme, cachée jusque-là par la basque de son habit, se montra à découvert.

— Regarde!... fit vivement Gertrude.

— Quoi? — demanda Léonard

— Un diamant!..

— Où?

— Là.

Et Gertrude désignait la main de Raoul.

— Tiens!... — s'écria Léonard, — c'est vrai! et moi qui ne l'avais pas vu!...

Au doigt annulaire de sa main gauche, Raoul portait en effet un petit diamant qui pouvait valoir trois ou quatre louis, et dont il n'avait pas même songé à se défaire d'abord parce qu'une si minime ressource ne pouvait le mener bien loin, ensuite et surtout parce que c'était le dernier objet qui lui vînt de Réginald, et qu'à ce titre il le considérait comme une véritable relique.

Cet humble bijou suffit cependant pour enflammer la cupidité de Léonard.

Il prit la main de Raoul, et il s'efforça de faire glisser l'anneau pour s'en emparer.

Mais les doigts étaient tellement gonflés et raidis, qu'il ne put venir à bout de son entreprise.

L'anneau entrait dans la chair, et voilà tout.

— De par le diable! — murmura le bandit en laissant retomber la main, — il n'y a pas moyen!...

— Imbécile!... — s'écria Gertrude, — je sais bien ce que je ferais à ta place...

— Que ferais-tu?...

— Je couperais le doigt!...

— Tu as, ma foi, raison, ma vieille... Passe-moi un couteau...

Gertrude prit, sur la douve qui servait de rayon, un des couteaux qui s'y trouvaient, et elle le tendit à son mari.

Léonard s'assura que le tranchant en était bien affilé, et il se mit en devoir d'entailler le doigt de Raoul.

Mais l'acier, en mordant les chairs, produisit un effet sur lequel le bandit n'avait pas compté.

La douleur aiguë amena une réaction soudaine et complète.

L'évanouissement de Raoul cessa aussitôt, et le jeune homme, encore livide, se dressa sur ses jambes en poussant un grand cri et en secouant sa main à demi mutilée.

Gertrude recula de quelques pas avec épouvante.

Léonard leva son couteau, et, instinctivement, se mit en défense.

Raoul regarda autour de lui.

Il vit l'étrange demeure dans laquelle il se trouvait.

Il vit les sinistres visages de ceux qui lui en faisaient les honneurs.

Il vit sa main saignante, ses vêtements mouillés, il se souvint de ce qui s'était passé depuis une heure, et il comprit tout.

— Qui êtes-vous? — demanda-t-il à Léonard et à Gertrude.

— Nous sommes des pêcheurs, et nous vous avons retiré de l'eau... — répondit le bandit.

— Que voulez-vous de moi?

— Nous voulons cette bague...

— Et c'est pour l'avoir que vous me coupiez le doigt?...

— Oui.

— Cruauté infâme!... — s'écria Raoul

— Nous vous croyions mort!...

— C'est un mensonge!...

— Comme il vous plaira!...

— Et, maintenant que vous me voyez vivant, exigez-vous encore cet anneau?

— Plus que jamais!...

— Misérables!...

— Calmez-vous, mon gentilhomme, et donnez-nous ce petit joujou...

— Je vous le refuse!...

— Nous l'aurons tout de même...

— Comment?...

— En le prenant.

— Malgré moi?...

— Parbleu!

— Bandits!...

— Pas de gros mots, et exécutez-vous de bonne grâce... sinon gare à vous!...

— Vous me menacez, je crois!...

— Mais oui.

— Vous ne songez donc pas qu'une fois hors d'ici, je puis vous dénoncer à la justice, et que je le ferai certainement!

— Vous le pourriez, sans doute, si vous sortiez d'ici...

— Eh bien?...

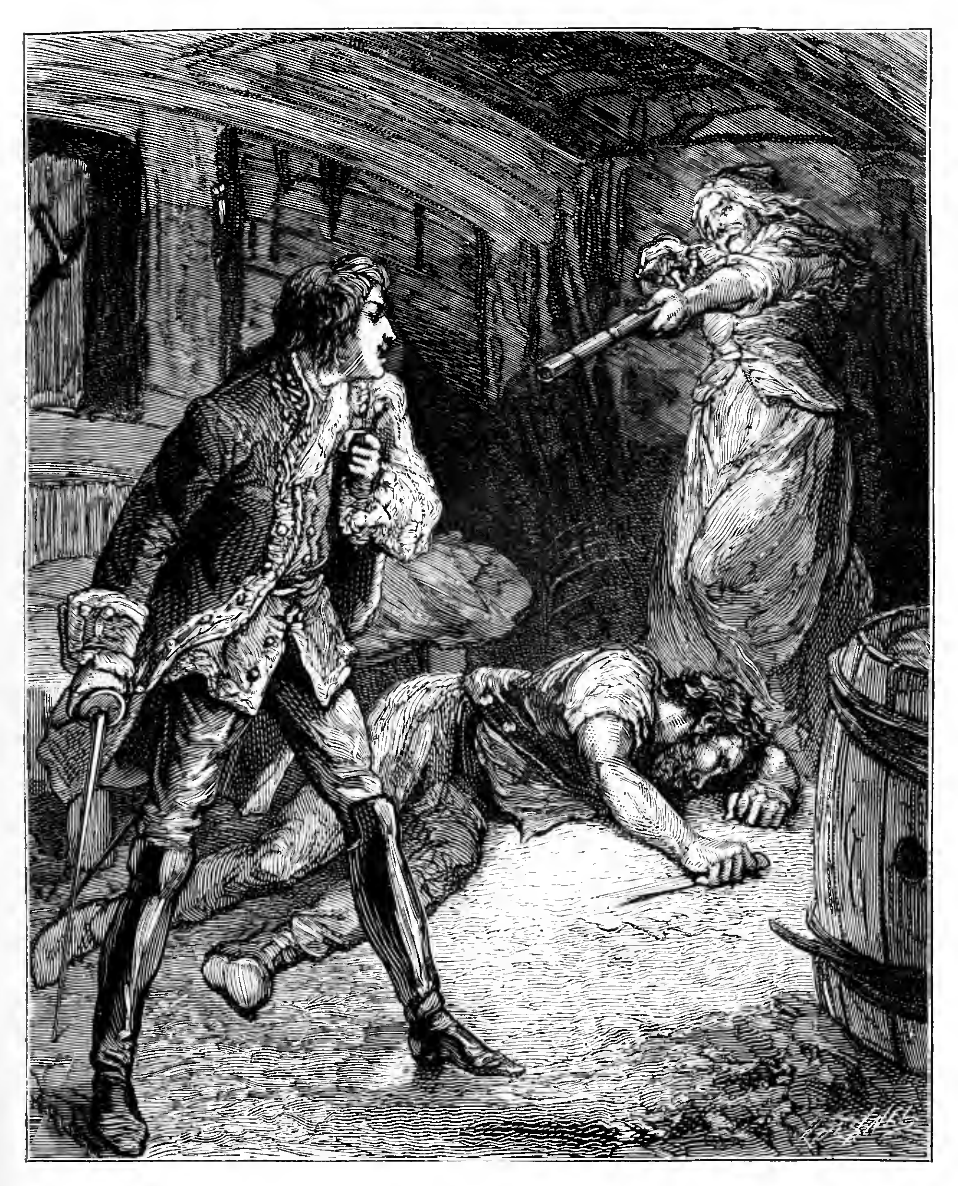
— Eh bien! vous n'en sortirez pas!

— Et qui m'en empêchera?...

— Moi!

— Et que ferez-vous pour cela?...

— Oh! mon Dieu, je vous tuerai, tout bonnement!... C'est un fameux moyen que celui-là, allez, quoique bien simple, et qui ne manque jamais son effet...



Prompte dans ses mouvements comme une tigresse qui bondit sur sa proie, elle saisit l'arme, elle ajusta Raoul et pressa la détente. (P. 371.)

Tout en parlant ainsi avec le ricanement infernal dont il avait l'habitude, Léonard fit un pas à l'encontre de Raoul.

Ce dernier glissa sa main droite sous la basque de son habit et tira son épée que, par un effet du hasard ou par une faveur spéciale de la Providence, il n'avait pas quittée, on s'en souvient, en se précipitant dans la Seine.

Le bandit ne remarqua point le mouvement du jeune homme et se jeta sur lui.

Il se heurta contre la tige d'acier, longue et acérée, de l'arme de Raoul.

Le choc avait été violent.

L'épée traversa la poitrine et ressortit entre les deux épaules.

Le couteau s'échappa des mains de Léonard, qui fit deux ou trois tours sur lui-même, battit l'air de ses bras, et s'affaissa enfin au milieu d'une mare rouge et écumeuse, formée par le sang qui jaillissait de sa large blessure.

Un cri rauque et inarticulé s'échappa de ses lèvres.

Une dernière convulsion agita ses membres gigantesques et les tordit comme le feu tord un sarment qu'on jette dans des braises ardentes. Puis ses yeux tournèrent dans leurs orbites.

Une contraction suprême bouleversa les traits de son visage, sa blessure se referma d'elle-même et le sang cessa de couler.

Tout était fini.

Léonard était mort.

XXV

L'ÉTOILE DE RAOUL

Gertrude, paralysée en quelque sorte par la stupeur et l'épouvante, avait assisté, muette et immobile, à toute la scène que nous venons de décrire.

Elle était pareille à une pétrification hideuse.

Elle semblait ne rien voir et ne rien entendre.

Mais quand Léonard fut tombé pour ne plus se relever, quand elle l'eut vu se débattre dans les secousses de l'agonie, quand elle comprit qu'il était bien mort, alors elle s'abandonna tout entière à une aveugle fureur et à une ardente soif de vengeance.

Elle poussa des hurlements rauques, elle sembla prête à se précipiter sur Raoul.

Ce dernier, qui ne se souciait point de soutenir une lutte corps à corps contre cette mégère enragée, décrivit un moulinet rapide avec son épée qu'il avait retirée du corps de Léonard.

Gertrude sentit bien qu'elle se briserait contre cette muraille d'acier mouvant qui la tenait à distance.

Elle ne s'avança point, mais elle ramassa tous les objets qui se trou-

vèrent à portée de sa main, et elle les lança au visage de Raoul, qu'elle atteignit deux ou trois fois et auquel le broc de terre, en se cassant sur son front, fit même une blessure légère.

Un si mince résultat ne pouvait, certes, contenter Gertrude.

L'impuissance de ses efforts redoubla sa furie.

Une écume semblable à celle des épileptiques vint mouiller les coins de sa bouche.

Ses yeux s'injectèrent de sang, et, selon toute apparence, elle allait tomber foudroyée par l'excès même de la rage qui l'obsédait, quand, soudain, elle avisa le mousquet placé dans un coin, presque à portée de la main.

Un cri de joie sauvage, guttural, pareil au mugissement d'une hyène, s'échappa du gosier contracté de la bohémienne.

Prompte dans ses mouvements comme une tigresse qui bondit sur sa proie, elle saisit l'arme, elle ajusta Raoul, et elle pressa la détente.

Un éclair raya les ténèbres naissantes, car, en s'emparant du mousquet, Gertrude avait laissé tomber son falot, dont la flamme agonisait à terre.

Une détonation retentit, et une balle, sifflant à quelques lignes du front de Raoul, alla traverser les planches qui formaient les murs de la hutte.

La main tremblante de Gertrude avait trahi son désir de vengeance.

M. de la Tremblaye ne lui laissa pas le temps de se reconnaître et de revenir à la charge.

Il lui arracha le mousquet, le saisit par le canon, et, le faisant tournoyer avec une violence extrême, il le lança dans la direction de la vieille femme.

La torche venait de s'éteindre.

L'obscurité était compacte.

Un bruit mat, suivi d'un cri étouffé et du retentissement de la chute d'un corps, apprit à Raoul que le coup avait porté.

Alors, sans s'inquiéter de savoir si Gertrude était vivante encore ou si elle était déjà morte, le jeune homme chercha à tâtons l'issue de la masure; il finit par la trouver, et il quitta en chancelant cette demeure maudite qu'emplissaient les tièdes émanations du sang humain fraîchement répandu.

§

Quand Raoul se retrouva sur le quai, pouvant contempler le ciel pur et brillant d'étoiles, pouvant respirer à pleins poumons la brise

fraîche de la nuit, il éprouva un mouvement de joie vive, il ressentit une reconnaissance infinie envers ce Dieu auquel il lui fallait bien croire, puisqu'il l'avait si miraculeusement sauvé d'un péril si terrible.

Il sentit alors tout le prix de cette vie qu'il venait de disputer aux flots noirs de la Seine et aux coups de deux assassins; il se dit qu'il y avait autant de courage à lutter contre la mauvaise fortune qu'à aller chercher la mort, et il renonça, pour n'y plus revenir, à ses idées de suicide.

Et cependant, depuis deux heures que Raoul avait quitté l'hôtellerie de la *Toison d'or,* sa situation n'avait fait qu'empirer.

Ses vêtements, imprégnés d'eau, étaient à peu près perdus, et se collaient sur son corps frissonnant qu'ils glaçaient par leur contact.

Son épaule et le doigt de sa main gauche, entamés, l'un par le crochet, l'autre par le couteau de Léonard, le faisaient cruellement souffrir.

Tous ses membres étaient brisés de lassitude, et, s'il ne se hâtait de regagner son gîte, la force lui manquerait pour y arriver.

En outre du mauvais état de son costume, Raoul avait la tête nue; il n'était guère possible de traverser la moitié de Paris dans cet état, sans attirer sur lui l'attention de tous les gens qu'il rencontrerait sur son passage.

Cependant il ne pouvait prendre une chaise à porteurs, car nous savons de reste qu'il n'avait pas d'argent pour la payer.

M. de la Tremblaye gagna un de ces escaliers qui du bord de l'eau conduisent au quai, et il retourna sur le Pont-Neuf.

Là, il eut le bonheur de retrouver son chapeau qu'il avait placé contre une borne et qui, grâce à l'obscurité, n'avait point été remarqué.

Cet incident, si insignifiant qu'il fût en lui-même, sembla d'heureux présage à Raoul et le disposa à mieux augurer de l'avenir.

— Qui sait? — se dit-il en lui-même, — la chance va peut-être tourner! Peut-être mon étoile, si longtemps voilée dans le ciel devenu sombre, va-t-elle se remontrer enfin!...

Et il reprit, d'un pas plus ferme qu'il n'aurait oser l'espérer, le chemin de la rue de Paradis-Poissonnière.

Quand il arriva dans cette rue, une fièvre ardente faisait battre ses artères, sa tête était en feu, ses jambes épuisées ne pouvaient plus supporter le poids de son corps.

En face de la porte de l'hôtellerie, quelqu'un semblait attendre.

Raoul ne reconnut point d'abord ce quelqu'un qui allait et venait en long et en large dans les ténèbres, comme une ombre mouvante.

Mais, à mesure qu'il approchait l'ombre se dirigeait de son coté, et,

quand il ne fut plus qu'à quelques pas, cette ombre poussa un cri de joie, se jeta à son cou, l'embrassa, le serra frénétiquement dans ses bras en murmurant :

— C'est vous monsieur le chevalier!... enfin, c'est vous!... Ah! mon Dieu, que je suis donc content!... ah! mon Dieu, que je suis donc heureux!

On devine sans peine que l'ombre en question n'était autre que le fidèle Jacques, à qui la tendresse qu'il éprouvait pour son maître faisait oublier ainsi les plus strictes convenances de respect et d'étiquette.

— Merci, mon enfant, merci! — répondit Raoul touché des témoignages d'affection que lui prodiguait son valet; — aide-moi bien vite à monter, car je n'en puis plus et il me semble que je vais mourir...

Jacques devint pâle en entendant ces paroles.

En même temps, il s'aperçut que les vêtements du chevalier étaient ruisselants d'eau.

— Au nom du ciel!... s'écria-t-il, — que vous est-il donc arrivé?...

— Je te dirai cela plus tard... mais montons... montons sans perdre une minute, sinon je vais me trouver mal...

Jacques, sans ajouter un mot, tendit son épaule à son maître qui, s'appuyant sur lui, gagna l'escalier et atteignit sa chambre.

Raoul se laissa tomber sur le bord du lit.

Jacques alluma une petite lampe et vit que la main du chevalier était ensanglantée et que son front l'était aussi.

Il n'osa le questionner, mais il s'empressa de laver ces deux blessures avec de l'eau fraîche.

L'une et l'autre lui parurent légères. Celle du front n'était qu'une écorchure produite par l'un des éclats du broc de terre brisé sur le visage de Raoul.

Le doigt était entaillé plus profondément, mais il ne pouvait y avoir aucun danger.

Cette certitude rassura Jacques.

Il déshabilla son maître et le coucha avec autant de soin qu'en prendrait une mère pour son enfant malade.

Ensuite, il lui présenta une petite boîte, fermée par un ruban vert que scellait un triple cachet de cire rouge.

— Qu'est-ce que cela? — demanda Raoul.

— Je ne sais; un commissionnaire a apporté cette boîte une demi-heure après le départ de monsieur le chevalier...

— De quelle part?

— Il ne l'a pas dit.

Raoul prit la boîte.

Elle était assez lourde, et la suscription portait :

Pour M. le chevalier Raoul de la Tremblaye,
à l'hôtel de la Toison d'or.
Très pressé.

— Brise ce ruban et romps ces cachets, — dit le jeune homme.

Jacques obéit et présenta de nouveau la boîte à son maître.

Ce dernier l'ouvrit.

Elle renfermait deux choses :

Un rouleau assez long et un carré de papier plié en quatre.

Raoul défit l'un et déploya l'autre.

Dans le rouleau il y avait vingt-cinq louis.

Sur le carré de papier étaient tracés ces mots :

« DE LA PART D'ÉMERAUDE »

— Allons, — murmura Raoul, — je ne m'étais pas trompé!... la chance tourne!... l'étoile brille!...

Puis, la boîte et l'or s'échappèrent de ses mains, et il retomba en arrière.

La fièvre redoublait d'intensité et le délire commençait.

XXVI

LE LOGIS D'ÉZÉCHIEL

La maladie qui venait de se déclarer fut terrible.

Pendant quinze jours, Raoul, ballotté jour et nuit entre la vie et la mort, ne reprit pas un seul instant le libre exercice de sa raison.

Tous les événements sinistres accomplis depuis la mort imprévue et foudroyante du marquis Réginald revenaient successivement dans les songes de son délire.

Tantôt Raoul voyait passer de nouveau sous ses yeux la funèbre scène du repas des funérailles.

Tantôt, il se retrouvait auprès d'Émeraude et de Nicolas Benoît.

Tantôt, enfin, il recommençait le drame inachevé de son suicide, et il se débattait contre Léonard et contre Gertrude, dans la masure du bord de l'eau.

De semblables émotions ne faisaient qu'aggraver son mal, et, sans sa jeunesse et la force de sa constitution, Raoul aurait certainement succombé.

Mais, nous le répétons, au bout de quinze jours, la convalescence commença et fit de rapides progrès, à la grande joie du pauvre Jacques dont le zèle et le dévouement ne s'étaient pas démentis.

A Paris, et dans une hôtellerie, quinze jours de maladie coûtent cher, quand il faut payer au double de leur valeur les visites du médecin, les remèdes qu'il prescrit et les soins intéressés des indifférents.

Lorsque M. de la Tremblaye se retrouva sur pied, il ne restait plus que deux ou trois des vingt-cinq louis envoyés par Émeraude à titre de tardive et bien incomplète restitution.

Ces faibles ressources s'épuisèrent vite, et Raoul, après avoir cru un instant au retour de son étoile, se reprit à désespérer de l'avenir.

Heureusement, et fort à propos pour le ramener à des idées plus consolantes, un nouveau message lui fut apporté par le commissionnaire mystérieux qui s'était déjà chargé de remettre les vingt-cinq louis.

Ce message consistait, comme le premier, en une petite boîte renfermant un bijou que Raoul reconnut à l'instant même pour lui avoir été donné par Réginald.

C'était une montre d'un travail précieux, et dont le cadran était entouré de diamants d'un assez grand prix.

Cette montre valait cent louis, tout au moins.

Un billet accompagnait l'envoi, et sur ce billet se lisaient comme la première fois ces mots :

« DE LA PART D'ÉMERAUDE »

— Pauvre fille!... — s'écria Raoul dans un élan de reconnaissance, — c'était une belle et noble nature que les hasards de la vie ont perdue et dépravée! Pauvre fille!... Dieu ne l'avait point créée pour en faire l'associée et la complice de voleurs! Si jeune!... si belle!... tant de cœur!... et tombée si bas!... Oh! que ne vient-elle à moi!... à moi qui pourrais encore l'aimer et qui la relèverais par mon amour!...

Raoul disait cela, et il le pensait; et sans doute il aurait entrepris de le faire si Émeraude fût venue.

Mais Émeraude ne vint pas, — heureusement pour Raoul.

§

Cependant M. de la Tremblaye ne pouvait conserver le bijou qui venait de lui être si miraculeusement restitué.

Il lui fallait, sinon le vendre, au moins l'engager entre les mains d'un tiers qui lui prêterait quelque argent sur ce gage.

A cette époque, les *monts-de-Piété* n'existaient pas encore, et Raoul, qui ne connaissait personne à Paris, chargea Jacques de s'informer adroitement de la demeure d'un juif prêteur sur gages, usurier et brocanteur.

Le jeune homme s'acquitta sans retard de la commission de son maître, et il revint au bout de deux heures avec de très amples renseignements.

Il avait l'adresse d'un maltôtier israélite, le digne Ézéchiel Nathan, qui demeurait rue Saint-Honoré, non loin du Palais-Royal, et faisait un petit trafic d'escompte et d'usure dont les bénéfices se joignaient à ceux de sept ou huit autres industries de genres différents.

Ezéchiel vendait des chevaux, des bijoux, des étoffes.

Il brocantait des meubles, des curiosités, des tableaux.

On trouvait chez lui de vieux vins, de belles armes, des livres rares et précieux.

Il prenait, moyennant un honnête intérêt de soixante pour cent, la signature des fils de famille, mineurs et dépensiers.

Il obligeait de son argent les bourgeois un peu gênés et les petits marchands momentanément embarrassés pour leurs échéances.

Il prêtait aux inconnus sur des objets de toute nature et de toute valeur, et il acceptait en consignation, comme *Mme la Ressource* de la comédie du *Joueur :*

> De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,
> Des diamants noircis et qu'on ne saurait mettre...

etc..., etc..., et trois pages d'*et cætera !...*

— C'est bien, — dit Raoul, — j'irai ce soir chez ce juif...

Le pauvre garçon, provincial jusqu'au bout des ongles, avait encore cette honnête pudeur de ne pas vouloir entrer en plein jour dans le logis d'un usurier.

Quand arriva la nuit, il prit la montre et il se mit en route.

Il ne tarda guère à arriver rue Saint-Honoré, et il chercha la maison qui lui avait été indiquée par Jacques.

Cette maison fort exiguë dans ses proportions, car elle n'avait que deux étages de hauteur et une seule fenêtre à chaque étage, se trouvait située à côté d'une vaste demeure, somptueusement éclairée, et dont la porte cochère, ouverte à deux battants, conduisait à une large cour pleine de laquais et de chaises à porteurs.

Raoul, en passant, jeta un regard envieux à ce magnifique hôtel qui,



Elle était grande et mince, brune de peau comme une vraie enfant du désert. (P. 379.)

supposa-t-il, appartenait à quelque grand seigneur trois ou quatre fois millionnaire.

Et il se dit avec amertume :

— Moi aussi j'aurais dû être riche... moi aussi j'aurais dû avoir un château, des domaines, et, si j'avais voulu, un hôtel à Paris!... Mais la fatalité en a décidé autrement!...

Puis le jeune homme franchit les trois marches qui conduisaient à l'unique entrée de la maison d'Ézéchiel, et il frappa à la porte.

Le lourd marteau en heurtant la plaque de bronze éveilla un écho intérieur, et il sembla à Raoul qu'il entendait retentir un hurlement lointain.

Quelques instants se passèrent.

Raoul frappa pour la seconde fois.

Alors des pas résonnèrent dans un corridor qui aboutissait à la porte de la rue ; un petit guichet s'ouvrit, et une voix fraîche et jeune demanda :

— Qui êtes-vous?

— Je suis un gentilhomme fort désireux d'entrer...

— Que demandez-vous?

— Je demande Ézéchiel Nathan. C'est bien ici qu'il demeure, n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors, ouvrez-moi.

Mais la porte ne tourna point sur ses gonds, et l'interrogatoire continua.

— Que voulez-vous à Ézéchiel Nathan? — reprit la voix jeune et fraîche.

— Je veux lui parler.

— Pour affaires?...

— Oui.

— Vous attend-il?

— Non.

— Vous connaît-il?

— Pas davantage.

— Êtes-vous déjà venu ici?

— Jamais.

— Qui vous envoie?

— Personne.

— D'où savez-vous l'adresse d'Ézéchiel?

— Mon laquais s'est informé, et on la lui a donnée.

— Pourquoi venez-vous si tard?

— Parce que je n'ai pas pu ou pas voulu venir plus tôt! — répondit Raoul, dont ces questions étranges mettaient la patience à bout.

— Êtes-vous seul? — demanda la voix.

— Vous voyez bien que oui!...

Il sembla au jeune homme qu'en ce moment on regardait au travers

du guichet, sans doute afin de vérifier l'assertion qu'il venait d'émettre, puis il entendit tirer successivement une demi douzaine de verrous ; une grosse clef tourna dans une massive serrure, la porte s'ouvrit et Raoul put entrer.

Celle qui venait de l'introduire après une si longue série de bizarres interrogations était une jeune fille de dix-huit à vingt ans.

Elle tenait une petite lampe à la main, et, grâce à cette lampe, Raoul put admirer sa taille cambrée et souple, et ses traits merveilleusement beaux et réguliers.

Elle était grande et mince, brune de peau et de cheveux, comme une vraie enfant des déserts.

Son visage un peu allongé et ses grands yeux noirs, fendus en amande et d'un éclat incomparable, offraient le type oriental dans sa beauté la plus traditionnelle et la plus pure.

Telles devaient être les vierges hébraïques, quand le peuple de Dieu abandonnait en une seule nuit les palais des Pharaons oppresseurs et la terre maudite de l'Égypte.

Elle s'aperçut de la vive admiration que Raoul éprouvait en la regardant; un sourire presque dédaigneux effleura ses lèvres, aussi rouges que du corail humide ; de sa main, petite et nerveuse, elle repoussa les verrous qu'elle avait tirés, et elle dit :

— Venez avec moi, monsieur, je vais vous conduire à mon père !...

Raoul suivit cette enchanteresse, qui parcourut en marchant devant lui un corridor assez long aboutissant à une petite cour.

A mesure que les deux jeunes gens avançaient, les hurlements que M. de la Tremblaye avait entendus devenaient plus distincts et plus terribles.

Enfin Raoul aperçut un énorme chien des Abruzzes, l'œil sanglant, la gueule écumante et le poil hérissé, enchaîné dans un des angles de la cour.

Sans doute, chaque nuit, on mettait en liberté cette sentinelle farouche et vigilante qui gardait la maison d'Ézéchiel mieux que ne l'aurait pu faire une escouade de soldats du guet.

XXVII

NATHAN

La juive et Raoul traversèrent la petite cour et gravirent les premières marches d'un escalier en bois vermoulu qui tremblait et craquait sous les pas.

Une porte s'ouvrit à l'étage supérieur et une voix cria, avec un accent italien très prononcé :

— Déborah!...

— Mon père?... répondit la jeune fille en s'arrêtant.

— Qui frappait?

— Un gentilhomme qui demande à vous parler pour affaires.

— Où est-il, ce gentilhomme?

— Là, avec moi.

— C'est bien! laisse-le venir seul et va-t'en, dans la salle basse, rejoindre la fille du diable...

— J'y vais, dit simplement Déborah.

Elle se retourna vers Raoul et ajouta :

— Vous entendez, monsieur, mon père vous attend, montez...

Et la juive, se rejetant rapidement en arrière, disparut aux yeux de Raoul.

Le jeune homme resta pendant quelques secondes immobile et cherchant le sens des paroles qu'il venait d'entendre.

« La fille du diable!... »

Cette qualification étrange pouvait-elle s'appliquer à une créature humaine.

Quelle femme consentirait à porter cette appellation diabolique?

Une sorte de terreur superstitieuse s'empara de l'esprit du jeune homme, affaibli par la longue maladie qu'il venait de subir.

Il se demanda si cette maison étrange dans laquelle il venait de pénétrer ne renfermait pas quelques mystères infernaux...

Il se demanda si cette fille du diable que Déborah allait rejoindre, n'était pas une créature satanique?...

Mais cette hallucination ne fut point de longue durée.

Raoul sourit presque aussitôt de sa folle frayeur; il continua son ascension, et il atteignit le second étage.

La porte en était ouverte, et à côté de cette porte se tenait debout une petite créature bizarre et ridicule, qui ressemblait assez bien à l'un de ces gnomes gardiens de trésors, dont les légendes du moyen âge peuplaient les royaumes souterrains.

Ézéchiel Nathan, — car c'était lui-même, — n'avait pas plus de quatre pieds de haut.

Il était bossu comme *il signor Pulcinella*, c'est-à-dire par devant et par derrière.

Son visage, anguleux et jaune comme l'écorce d'un citron, offrait

une expression joviale qu'on ne s'attendait point à trouver sur une figure d'usurier, et qu'augmentait encore deux petits yeux cligotants et réjouis, et le sourire permanent d'une bouche large et garnie de dents longues et pointues.

Le crâne complètement chauve d'Ézéchiel contrastait avec sa barbe rousse et touffue, mêlée de mèches blanches et tombant jusque sur sa poitrine.

Le juif s'enveloppait avec une certaine coquetterie dans les pans d'une vieille robe de chambre de lampas oriental très fané.

Ce petit personnage grotesque pouvait avoir soixante-cinq ou soixante-six ans environ.

Raoul le regarda avec stupeur, et fut saisi, à son aspect, d'une violente envie de rire qu'il ne réprima qu'à grand'peine..

— Quoi ! — se dit-il intérieurement, c'est là le père de cette Déborah charmante, de cette belle créature que je voyais il n'y a qu'un instant!... Si cela est, la nature, il faut en convenir, se montre parfois bien bizarre dans ses fantaisies!...

Et le jeune homme ne put s'empêcher de former des conjectures assez injurieuses à l'endroit des vertus de Mme Nathan et de sa fidélité conjugale.

Raoul avait peut-être tort.

On peut greffer les plus belles roses sur la tige déjetée d'un églantier sauvage.

— Entrez, mon gentilhomme, entrez, — dit le juif à M. de la Tremblaye, — c'est moi qui suis Nathan... c'est à moi que vous avez affaire...

Raoul suivit le juif à travers deux ou trois chambres encombrées de ces objets incohérents qui, de temps immémorial, peuplent les logis d'usuriers, et qui, sans aucun doute, les peupleront toujours.

La maison d'Ézéchiel, fort étroite, nous le savons, était excessivement profonde, ce qui nous explique cette enfilade de pièces.

Enfin les deux hommes arrivèrent dans un petit cabinet où le juif recevait habituellement ses clients.

Au milieu de ce cabinet était placée une massive table d'ébène sur laquelle se voyaient des balances à peser l'or.

Au fond de la pièce se trouvait un coffre de fer.

Le petit juif, toujours souriant, et sautillant sur la pointe de ses pieds noueux pour augmenter de quelques lignes sa taille exiguë, avança un siège à Raoul, et s'assit lui-même dans un vieux fauteuil de point de Hongrie, derrière la table d'ébène.

— Me voici à vos ordres, mon gentilhomme... — dit-il alors, — qu'y a-t-il pour votre service?

— Je voudrais de l'argent, — répondit Raoul.

— Oh! je le pense bien... On ne vient guère chez le vieux Nathan que pour lui en demander... Seulement l'argent est bien rare, et j'espère que vous n'en voulez pas beaucoup...

— Cinquante ou soixante louis, si cela est possible.

— Vous avez un gage à m'offrir, je suppose, car vous comprenez, mon gentilhomme, que n'ayant point l'honneur de vous connaître, il me serait tout à fait impossible de me contenter de votre signature...

— Oui, — répliqua Raoul, — j'ai un gage...

— Lequel?

— Celui-ci.

Et le jeune homme tira de sa poche la montre enrichie de diamants, qu'il présenta à Ézéchiel.

Ce dernier tendit pour la recevoir sa main que nous appellerions plus volontiers une griffe crochue.

Il examina de près le bijou, et ses regards étincelèrent de ce feu sombre de la cupidité que Metzu, Mieris, et plus récemment Couture, ont mis dans les yeux de leurs avares.

— Montre de famille, n'est-ce pas? demanda-t-il ensuite après avoir examiné les armoiries des la Tremblaye qui étaient émaillées sur la boîte de la montre.

— Oui, — répondit Raoul.

— Vous devez y tenir?...

— J'y tiens.

— Alors vous ne vendez pas, vous engagez?

— Justement.

— Et combien demandez-vous?

— Cinquante ou soixante louis, je vous le répète.

On eût dit que le sourire d'Ézéchiel était à ressorts, tant il disparut soudainement.

— Diable!... diable!... — murmura-t-il.

Et il recommença à soupeser la montre et à compter les diamants.

— Je prêterai cinquante louis, — dit-il au bout d'un instant, — pas plus, et c'est beaucoup.

— Soit, — répondit Raoul.

— Maintenant, voici mes conditions : il est inutile de les discuter, c'est à prendre ou à laisser...

— Voyons.

— Je vais vous remettre cinquante louis et garder la montre.

— C'est convenu.

— Je vous prêterai cette somme pour un mois.

— Aussi peu!

— Mettons six semaines, mais pas un jour avec...

— Eh bien?

— Eh bien, si dans six semaines vous ne m'avez pas rapporté soixante louis, la montre m'appartiendra.

— Quoi! s'écria Raoul, dix louis d'intérêt pour cinquante, et en six semaines!...

— Mon Dieu, oui!...

— Mais c'est une horreur!...

— Bah! — répliqua Ézéchiel, dont le sourire était revenu, — si à l'échéance vous ne pouvez pas payer, il vous est fort indifférent que la somme soit un peu plus ou moins forte!... Si au contraire vous avez de l'argent, qu'importent quelques louis de plus ou de moins?

Ce raisonnement captieux parut assez logique à Raoul, qui n'était point un calculateur bien exercé.

Ézéchiel, voyant que cependant il hésitait encore, se hâta d'ajouter :

— D'ailleurs, j'ai dans l'idée que ces cinquante louis vous porteront bonheur; je me figure que vous allez gagner cette nuit des tonnes d'or, et que dès demain, vous viendrez me redemander votre montre.

— Gagner des tonnes d'or!... — répéta Raoul, pour qui ces derniers mots n'offraient aucun sens distinct; — comment pourrai-je les gagner, je vous prie?...

— Mais, en jouant, ce me semble...

— En jouant!... où donc?...

— Ah çà! — fit le juif fort étonné, — ce n'est donc pas pour aller au jeu que vous me demandez de l'argent?...

— Non, en vérité!...

— Alors, monsieur, excusez mon erreur. L'hôtel qui touche à ma pauvre demeure est une maison de jeu fort brillante où tous les jeunes seigneurs de Paris se réunissent chaque nuit. En vous voyant vous adresser à moi, à cette heure, j'avais naturellement supposé que vous vouliez tenter la fortune!... Je m'étais trompé... encore une fois, pardon...

Mais Raoul n'écoutait pas les excuses du juif.

Ce mot *jeu* venait de faire vibrer en lui une corde inconnue jusque-là.

Une idée fixe, une idée ardente, venait de s'emparer de son esprit : jouer! gagner! devenir riche!...

— O mon étoile, — murmura-t-il, — mon étoile, c'est toi qui m'as conduit ici!...

Et il ajouta tout haut :

— Mes cinquante louis!... donnez!... donnez!...

— Les voici, — répondit Ézéchiel en étalant devant Raoul deux petites piles d'or de vingt-cinq louis chacune.

— Merci, — dit le jeune homme avec une si grande assurance qu'elle ressemblait à une certitude; — demain je vous rapporterai votre argent et je reprendrai ma montre.

Et, reconduit par Ézéchiel qui l'accompagnait en souriant et en sautillant, il quitta le logis de l'usurier.

§

Où allait Raoul?

Nos lecteurs le devinent.

Il courait à la maison de jeu qui l'attirait invinciblement désormais, comme l'aimant attire l'acier.

Cette maison, nous ne la décrirons pas.

Nous y avons déjà conduit nos lecteurs.

Nous savons qu'on y jouait un jeu effréné, et que l'or, jusqu'au matin, ruisselait sur les tapis verts.

Un axiome, fort contestable selon nous, affirme que l'aveugle Fortune qui préside aux jeux de hasard ne manque jamais d'accorder ses faveurs à l'amant novice qui les lui demande pour la première fois.

Toujours est-il que, cette nuit-là, l'axiome, vrai ou faux, que nous venons de citer, reçut une confirmation éclatante.

En moins de quatre heures, sans une seule intermittence et avec une chance prodigieuse, Raoul gagna deux cent mille livres.

Au milieu de cette incroyable fortune, le jeune homme conserva un sang-froid qui n'était pas moins étrange que son gain lui-même.

Il bourra ses poches d'or et de billets de caisse.

Il alla à une fenêtre qu'il ouvrit, il regarda le ciel dans lequel



La fille du diable était debout en face d'elle. (P. 388.)

étincelaient encore quelques étoiles que les premières clartés de l'aube allaient bientôt faire pâlir.

— O mon étoile, — murmura-t-il alors, — tu es là!... je te reconnais!...

Puis il jeta sur ceux qui l'entouraient un regard orgueilleux et dominateur, et de ses lèvres tombèrent ces mots :

— Maintenant, je suis riche!... à moi la vie!... à moi l'avenir!...

TROISIÈME PARTIE

LA FILLE DU DIABLE

I

DEUX JEUNES FILLES

Voici ce qui se passait dans une pièce du rez-de-chaussée de la demeure de l'usurier Nathan, au moment où notre ancienne connaissance Raoul de la Tremblaye venait de quitter cette demeure et se rendait, pour tenter la fortune, dans la maison de jeu contiguë au logis du juif.

Une description de quelques lignes devient ici nécessaire.

Cette description servira en quelque sorte de cadre à la scène dans les détails de laquelle nous allons entrer un peu plus loin.

Dans un des chapitres qui précèdent, nous avons conduit nos lecteurs dans la partie de la maison de Nathan où le digne juif se livrait aux opérations lucratives de son commerce fort peu chanceux.

Là, comme dans la plupart des logis d'usuriers, nous avons trouvé une nudité absolue, ou bien un accouplement bizarre d'objets hétérogènes et fort étonnés de se rencontrer à côté les uns des autres, assemblage multiple et difforme, qui ne peut guère s'expliquer que par ces habitudes hébraïques, tenant tout à la fois des mœurs du receleur et de celles du prêteur sur gages.

Rien de plus frappant que le contraste que formaient les pièces du rez-de-chaussée avec celles du premier étage.

C'est qu'au rez-de-chaussée se trouvait l'appartement de Déborah, la fille de Nathan, et la seule créature humaine qu'il aimât autant et même plus que l'or.

Il y avait quelque chose comme quarante ou cinquante ans que le juif se livrait corps et âme à ces ténébreux trafics dont, par tous les pays et dans tous les temps, ceux de sa race ont conservé le monopole. Ceci veut dire que Nathan était prodigieusement riche.

Or, ces sommes fabuleuses, qui chaque jour se fécondaient entre ses mains, devenaient pour lui la source d'une double volupté.

La première était cette jouissance bizarre, particulière à tous les avares, qui consiste à entasser, à agglomérer, à thésauriser en un mot.

La seconde, et celle peut-être qu'il sentait le plus vivement, consistait à environner sa fille unique Déborah de toutes les merveilles de ce luxe et de cette opulence qu'il se refusait à lui-même.

Et, de fait, il avait rassemblé autour d'elle des magnificences plus que royales, qui, certes, auraient suffi pour contenter la vanité de la maîtresse d'un roi.

La salle basse, résidence habituelle de Déborah, pièce assez vaste et dont les deux fenêtres prenaient jour sur la cour intérieure, était entièrement tendue d'une étoffe orientale, sorte de cachemire d'une finesse extrême.

La nuance générale de cette étoffe était gris-perle, mais ce fond disparaissait presque sous de merveilleuses arabesques, figurant des fleurs et des oiseaux, brodés en soie et en or avec une perfection inouïe et une inimitable richesse de couleurs.

Des divans circulaires, en soie pourpre à bandes d'argent, entouraient la salle basse dont, avec un tapis turc, ils formaient tout le mobilier.

Contre les murailles étaient suspendus, dans des cadres de filigrane d'argent, quatre tableaux, quatre chefs-d'œuvre.

Ces tableaux, véritables diamants, qui à eux seuls valaient une fortune, étaient dus aux pinceaux de Raphaël, de Léonard de Vinci, du Pérugin et d'Annibal Carrache.

Ils représentaient des sujets bibliques, empruntés aux annales du peuple de Dieu.

Une pièce d'étoffe, pareille à celle des divans et drapée avec une ampleur pleine de richesse, cachait une porte de communication, qui de la salle basse conduisait à la chambre à coucher de Déborah.

Nous ne décrirons point cette chambre.

Contentons-nous de dire qu'elle aurait pu lutter de magnificence avec le boudoir d'une courtisane dix fois millionnaire, tout en conservant un cachet de virginale chasteté.

Au moment où Raoul de la Tremblaye allait quitter la maison de Nathan, deux jeunes filles se trouvaient dans la salle basse.

L'une de ces jeunes filles était Déborah.

L'autre portait le nom étrange, et que nous avons entendu prononcer déjà une fois, de *la fille du diable*.

Nous avons dit plus haut que Déborah avait dix-huit ou vingt ans.

Nous savons que sa taille était fine, souple et cambrée, et ses traits merveilleusement beaux et réguliers.

Nous savons qu'elle était grande et mince, brune de peau et de cheveux, comme une vraie enfant des déserts.

Nous savons que son visage un peu allongé et ses grands yeux noirs, fendus en amande et d'un éclat incomparable, offraient le type oriental dans sa beauté la plus traditionnelle et la plus pure.

Nous savons, enfin, que telles devaient être les vierges hébraïques, qaand le peuple de Dieu abandonnait, en une seule nuit, les palais des Pharaons oppresseurs et la terre maudite de l'Égypte.

Ses grands cheveux noirs se tordaient sur sa tête en une couronne épaisse et lourde.

Elle était vêtue d'une étoffe de laine de couleur foncée et d'une simplicité presque monastique.

Il y avait, d'ailleurs, entre sa beauté et celle de la fille du diable, sa compagne, plus d'un point de ressemblance, dans ce sens que toutes les deux avaient de grands yeux noirs, une peau légèrement brunie, et de longs cheveux sombres.

Seulement, la fille du diable n'offrait aucun vestige du type arabe qui se retrouvait si splendidement chez Déborah.

En outre, la fille du diable était moins grande, plus mignonne dans ses formes gracieusement arrondies, et (qu'on nous passe cette expression) plus *câline* dans sa physionomie et dans ses allures.

Déborah ressemblait à une gazelle presque sauvage encore.

Sa compagne pouvait se comparer à une jeune chatte amoureuse et caressante.

Elle portait un costume de tous points semblable à celui des petites ouvrières parisiennes, qu'à cette époque on commençait à appeler des *grisettes*.

Des rubans un peu fanés relevaient sur les côtés sa jupe de toile peinte.

Son petit pied, chaussé de bas blancs à coins rouges, frétillait dans des souliers à talons.

Sa mante grise, à capuchon, retombait négligemment sur ses épaules.

Les deux jeunes filles formaient un groupe charmant et bien digne d'attirer l'attention et de fixer les pinceaux d'un peintre de genre.

Déborah était à demi étendue sur le large divan circulaire.

Sa tête renversée en arrière s'appuyait nonchalamment à une pile d'oreillers.

La fille du diable était debout en face d'elle.

La juive abandonnait sa belle main, longue et effilée, à la petite main jolie et potelée de sa compagne!

— Eh bien! ma chère?... — murmura Déborah.

Les lèvres roses de la grisette s'entr'ouvrirent pour répondre.

Mais un léger bruit la fit tressaillir et se taire.

Les deux jeunes filles écoutèrent.

La grisette laissa tomber la main de Déborah.

La porte extérieure de la maison venait de se refermer, et on entendait Nathan pousser les lourds verrous et faire tourner la clef dans les massives serrures.

— Ah! — fit la juive, — c'est sans doute ce jeune homme que j'ai introduit tout à l'heure auprès de mon père, et qui vient de sortir.

— Comment était-il, ce jeune homme? — demanda curieusement la fille du diable.

— En vérité, je ne le sais pas trop...

— Comment cela?... Ne l'avez-vous donc pas vu?

— Si, mais je ne l'ai pas regardé...

— Pourquoi?....

— Parce qu'il me regardait trop, lui...

— Ah! il vous regardait, ma chère...

— Sans cesse, et ses yeux brillaient comme les diamants de ces colliers et de ces bracelets qui sont entassés dans ma cassette de bois de cèdre, et que je vous montrais il n'y a qu'un instant...

— Je comprends, — reprit la grisette en riant, — je comprends qu'il ne vous a point trop été possible de lever les yeux sous la mousqueterie des œillades de ce cavalier; mais vous savez que nous autres, filles d'Ève, nous voyons sans regarder...

— C'est un peu vrai...

— C'est vrai beaucoup. Or, vous avez assez vu, ma chère, pour vous souvenir et pour me répondre... si toutefois vous le voulez...

— Je ne demande pas mieux... Questionnez, belle curieuse...

— Voyons, était-il grand?

— Je crois que oui.

— Donc il l'était. Bien pris dans sa taille?...

— Sans doute.

— Blond ou brun?

— Les cheveux d'un châtain brillant et soyeux...

— Les yeux bleus ou noirs?

— Oh! quant à cela, il m'est impossible de vous répondre ; je n'ai vu que les étincelles que lançaient ses prunelles...

— Passons. Quelle toilette avait ce gentilhomme?

— Gentilhomme, dites-vous?... Croyez-vous qu'il le soit?...

— C'est vous que j'interrogerai à ce sujet... Il me semble que sa tournure a dû vous donner la clef de cette énigme...

— Oh! sa tournure était des plus nobles, et ses façons de parler sentaient le grand seigneur...

— Donc il l'est; vous voyez bien que vous en savez plus long que vous ne le croyez vous-même...

Déborah inclina la tête en signe d'adhésion.

Puis elle reprit :

— Quant à sa toilette, elle était simple et m'a semblé de bon goût... mais je ne puis vous la détailler...

— Que pensez-vous qu'il vienne faire chez votre père?...

— Ah! mon Dieu, ce qu'y viennent faire les trois quarts des jeunes seigneurs... lui emprunter de l'argent...

— Donc il est riche.

— Qui? ce jeune homme?

— Certainement.

— Sur quoi fondez-vous cette supposition?...

— Vous ne connaissez donc pas un proverbe très vieux et très sage?...

— Lequel?

— Celui-ci : *On ne prête qu'aux riches...* D'ailleurs, je ne crois pas que votre excellent père soit homme à donner son argent sans de bonnes et solides garanties...

Déborah fit un léger mouvement d'épaules qui signifiait :

— Dieu le sait!

Puis elle ajouta à voix haute :

— Mais il n'est pas certain que mon père ait prêté de l'argent à ce jeune homme. Sur dix emprunteurs qui se présentent, il en éconduit au moins cinq ou six...

— Eh bien! questionnez-le à ce sujet, il vous répondra.

— Oh! je ne tiens guère à le savoir, et j'ignore pourquoi, depuis cinq minutes, nous ne nous occupons que de cet inconnu...

— C'est, ma foi, vrai! — répondit la fille du diable en souriant; — que nous importe ce gentilhomme que, moi, je n'ai jamais vu, et que vous ne reverrez peut-être jamais?... Réparons le temps perdu, et parlons d'autre chose...

Déborah souleva sa main et la tendit de nouveau à sa compagne, en lui disant :

— Vous étiez en train, tout à l'heure, d'examiner les lignes de ma main pour en tirer mon horoscope...

— Voulez-vous que je continue?

— Je vous en prie.

— Eh bien! soit.

Et la fille du diable reprit entre les siennes la main d'une incomparable élégance que lui présentait Déborah, et examina, avec une attention presque solennelle, les lignes imperceptibles qui se croisaient sur la paume unie et nacrée de cette main.

II

LA PROPHÉTIE

Pendant une demi-minute à peu près, la jeune fille sembla s'absorber dans sa contemplation profonde.

Une sorte d'incertitude se lisait sur son front blanc et uni.

Tantôt un pli d'une expression sombre et soucieuse se creusait entre ses sourcils fins et bien arqués.

Tantôt, au contraire, ses lèvres souriaient.

On eût dit que des sentiments contradictoires se combattaient dans son esprit.

Tout ceci, nous le répétons, ne dura guère qu'une demi-minute.

Déborah, cependant, trouva sans doute que ce silence était trop long, car elle dit :

— Eh bien! ma chère, voyons, j'attends...

La fille du diable leva ses beaux yeux sur sa compagne et lui répondit d'une voix sérieuse :

— J'aimerais mieux ne pas parler...

— Pourquoi donc?

— Parce que je lis dans votre main des choses étranges, incohérentes, qui se contredisent, qui m'étonnent, et dont il m'est impossible de me rendre compte à moi-même...

— N'importe!... dites toujours...

— Je vous en prie, n'insistez pas!...

— Vous ne devinez donc point, ma chère, que vos refus ne font qu'aiguillonner ma curiosité...

— Je cède alors, mais à une condition...

— Laquelle ?

— Celle-ci : vous ne croirez pas un seul mot de toutes les sottises que je vais vous dire...

— Des sottises!... — répéta la juive avec étonnement; — êtes-vous donc incrédule à ce point, et n'ajoutez-vous aucune foi à la science de votre mère?...

— Non, — répliqua la jolie chiromancienne, — non, je ne suis point incrédule, et j'accorde une créance entière à ce que vous appelez la science de ma mère...

— Eh bien?...

— Eh bien! ce n'est pas de la science que je doute...

— De quoi donc?...

— De moi-même.

— A quel propos?...

— A ce propos que je suis ignorante et inexpérimentée, novice élève, épelant à grand'peine quelques syllabes de cet alphabet mystérieux dans lequel ma mère lit aussi couramment que dans un livre ouvert; enfin, je crains de me tromper et de vous tromper en même temps...

— Est-ce tout?

— Oui.

— Eh bien! quand nous nous tromperions un peu l'une et l'autre au sujet de notre avenir, où serait le mal?...

— Il ne serait pas grand sans doute, si mes prédictions ne risquaient de produire sur vous une impression fatale...

— Ah çà, vous voyez donc dans mon horoscope des choses bien terribles?...

La fille du diable hésita.

Déborah recommença sa question.

La jeune fille se décida soudain et répondit :

— Oui, je vois des choses bien terribles, et qui seraient horriblement sinistres, si elles n'étaient pas si folles.

La juive frappa vivement ses deux mains l'une dans l'autre, et ses yeux étincelèrent de cet éclat presque phosphorescent dont les premières étincelles durent briller dans les yeux de notre mère Ève quand le serpent tentateur lui proposa de mordre au fruit de l'arbre de la science.

— Ah! — s'écria-t-elle, — parlez, ma chère, parlez vite!... Vous voyez que je meurs d'impatience! Je vous en supplie... ne me faites pas plus longtemps languir. Avez-vous encore besoin de ma main?

— Non, j'en ai suffisamment étudié les lignes et j'y ai vu tout ce que je voulais... ou plutôt tout ce que je pouvais y lire...

— Alors, qu'attendez-vous pour me satisfaire?



Que vais-je faire de tant d'argent? (P. 400.)

— J'attends que vous me posiez des questions, auxquelles je répondrai de mon mieux...

— Je commence... Et d'abord je vous interrogerai au sujet de ce qui nous intéresse le plus, nous autres jeunes filles...

— L'amour, n'est-ce pas?

— Oui.

— Que voulez-vous savoir?

— Je veux savoir si j'aimerai...

— Oui, vous aimerez.

— Beaucoup?

— De toute votre âme.

— Et... serai-je aimée?

— Sans doute.

— Autant que j'aimerai moi-même?...

— Je le crois.

Déborah ne put s'empêcher de sourire.

— Jusqu'à présent, ma chère, dit-elle, vos prédictions n'ont rien de bien sinistre...

— Eh bien! — répondit vivement la grisette, — restons-en là, et ne me questionnez pas davantage...

— Par exemple, — répliqua la juive, — ce serait m'arrêter en trop beau chemin!... Non, non, je continue...

La fille du diable baissa la tête d'un air résigné.

Déborah reprit:

— Épouserai-je celui que j'aimerai et qui m'aimera?

La jeune prophétesse hésita de nouveau pendant une seconde, puis elle prit son parti et répondit nettement:

— Non.

La juive tressaillit.

— Vous croyez? demanda-t-elle ensuite.

— J'en suis sûre.

— Sûre?

— Oui; à moins cependant, bien entendu, que mes observations ne me trompent, et que mes calculs ne soient erronés... Je vous ai prévenue tout à l'heure que j'épelais à peine la langue énigmatique du livre de l'avenir...

— Continuez, — fit Déborah.

— Que voulez-vous que je vous dise encore?

— Qu'arrivera-t-il de cet amour dont vous me parlez?

— Les lignes de votre main ne me répondent à cet égard que d'une façon vague et inquiétante.

— Comment?...

— Je vois que vous donnerez votre cœur à un homme étrange, à un être mystérieux et indéfinissable. Je vois une rivalité terrible, une honteuse perfidie, une inévitable trahison, et enfin...

La devinesse s'arrêta.

— Enfin?... répéta la juive.

— Le plus sinistre et le plus tragique de tous les dénouements!... — répondit ou plutôt balbutia la jeune fille.

— Quel est ce dénouement?

— Une mort violente et prématurée.

— Une mort violente! une mort prématurée!... s'écria Déborah avec un commencement d'effroi... — s'agirait il donc d'un assassinat?

— Oui.

— Et c'est moi qui dois en être victime?

— Oui.

— Et quel sera le meurtrier?

— Une obscurité inpénétrable cache pour moi la main criminelle. Je vois l'assassinat, mais je ne vois pas l'assassin...

Depuis un instant, Déborah était devenue très pâle.

En ce moment, sa tête charmante, qui s'était détachée des coussins du divan, se renversa complètement en arrière et roula parmi les masses épaisses et soyeuses de ses magnifiques cheveux dénoués, qui l'inondèrent de leurs nattes d'un noir bleuâtre.

La juive commençait à perdre connaissance.

— Mon Dieu! Déborah, qu'avez-vous?... — s'écria la fille du diable épouvantée.

Déborah ne put répondre que par un mouvement si faible qu'il était presque indistinct.

Elle s'évanouissait complètement.

III

DEUX CENT MILLE LIVRES ET UN DOUBLE LOUIS

La jeune fille se jeta à genoux à côté de la juive.

Elle lui souleva la tête, elle l'entoura de ses bras, elle l'appuya sur sa poitrine, et elle détacha avec promptitude les agrafes qui serraient le corsage de la robe de Déborah.

Soulagée presque aussitôt par ces soins empressés, la juive ouvrit les yeux et les fixa sur sa compagne avec une expression affectueuse.

En même temps ses lèvres murmurèrent:

— Ce n'est rien... ce n'est rien.

Quelques secondes se passèrent encore, puis la force revint tout

à fait à Déborah, les vives couleurs de la santé reparurent sur ses joues, et elle put quitter le divan et se tenir droite.

— Mais enfin, qu'aviez-vous donc? — lui demanda sa compagne avec un tendre intérêt.

— Je ne sais, — répondit la juive; — mais ces sombres images, ces lugubres prophéties m'ont causé une impression funeste... Il m'a semblé que mon cœur se glaçait... il m'a semblé que la main meurtrière dont vous me parliez tout à l'heure s'appesantissait déjà sur moi... j'ai tremblé, j'ai eu peur... C'était sans doute une folie absurde et ridicule; mais, je vous en prie, ma chère, ne vous moquez pas trop de moi...

— Oh! — s'écria la fille du diable, — vous me désolez! vous me désolez, Déborah!...

— Moi!... et pourquoi donc?

— Je vois que je vous ai fait du mal... je me sens coupable et je ne me le pardonnerai jamais...

— Enfant!... Si vous avez parlé, n'est-ce pas malgré vous?

— C'est vrai.

— N'avez-vous pas cédé à mes sollicitations pressantes?... Et d'ailleurs, pouviez-vous supposer que je serais absurde jusqu'à m'émouvoir de ce que vous-même appelez des *folies?*

— Vous avez raison; mais, malgré tout cela, j'aurais dû me taire... j'aurais dû ne point vous céder. J'espère, au moins, chère Déborah, que cette triste impression est passée, bien passée, et que vous ne croyez plus un seul mot de mes sottes prophéties...

— Oh! soyez tranquille à cet égard, — répondit la juive en souriant, — j'aime mieux douter de votre science que de douter de l'amour et de l'avenir... Et puis, à dix-neuf ans à peine, savoir qu'on mourra assassinée, ce serait vraiment trop désolant, ma chère...

— Et vous me pardonnez?...

— Moi?... Que puis-je avoir à vous pardonner?...

— L'instant de chagrin et de souffrance que je vous ai causé...

— Folle que vous êtes!... Non seulement je ne vous en veux pas, mais encore je ne m'en souviens plus...

— Bien vrai?...

— Aussi vrai que je vous ouvre mes bras.

Et Déborah étendit en effet vers sa compagne ses beaux bras blancs et gracieux.

La jeune fille s'y précipita.

Toutes deux se confondirent en une étreinte chaleureuse et caressante.

Jamais l'imagination d'un poète amoureux de la forme n'a pu rêver un groupe plus séduisant que celui qu'offraient en ce moment Déborah et la fille du diable.

La juive était à moitié dévêtue.

Le corsage entr'ouvert de sa robe laissait entrevoir les fermes et divins contours de sa gorge de vierge.

Les lourdes tresses de sa chevelure royale tombaient comme un manteau de velours noir sur ses épaules découvertes.

La fille du diable, un peu moins grande que son amie, se haussait sur la pointe de ses petits pieds pour atteindre au front de Déborah, sur lequel elle appuyait ses lèvres rouges et épanouies comme une fleur de corail.

Ce baiser, caresse chaste et charmante d'une jeune fille à sa compagne, était donné avec un abandon si rempli d'une grâce ardente et sensuelle qu'il ressemblait à une caresse voluptueuse.

A cette étreinte succéda une causerie joyeuse, entrecoupée de frais éclats de rire.

A coup sûr, aucun vestige de ce qui venait de se passer n'était resté dans l'esprit de Déborah.

Quant à la grisette, elle aussi ne semblait pas se souvenir.

Quittons, pour un instant, les deux jeunes filles; nous les retrouverons bientôt.

§

Nos lecteurs se souviennent peut-être que nous les avons introduits, à la suite de Raoul de la Tremblaye, dans la maison de jeu de la rue Saint-Honoré.

Ils n'ont pas oublié sans doute que, cette nuit-là, la fortune lui gardait ces faveurs qu'elle prodigue parfois à ceux qui viennent au jeu vierges encore des mortelles étreintes du jeu.

Ils savent qu'en quelques heures, sans une seule intermittence et avec une chance si prodigieuse et si persistante qu'elle tenait presque du prodige, Raoul gagna deux cent mille livres.

Au milieu de cette incroyable fortune, au milieu des éblouissements de cette opulence qui succédait sans transition à la froide misère, M. de la Tremblaye conserva un sang-froid qui n'était pas moins étrange que son gain lui-même et qui révélait, à coup sûr, une âme bien fortement trempée.

A grand'peine il entassa dans ses poches tout l'or et les billets de caisse représentant les sommes qu'il avait gagnées.

Il alla à une fenêtre qu'il ouvrit.

Il regarda le ciel, dans lequel étincelaient encore quelques blanches constellations que les premières clartés de l'aurore naissante allaient bientôt faire pâlir.

— O mon étoile!... mon étoile!... — murmura-t-il alors avec un réel et profond enthousiasme, et en se désignant à lui-même un coin du ciel d'où jaillissait un rayon plus vif, — tu es là, je te reconnais!...

Ensuite il promena un regard orgueilleux et dominateur sur ceux qui l'entouraient, pâles fantômes dévorés de la fièvre du jeu, et qui tous répondaient par une envieuse adulation à sa pitié moqueuse.

Puis de ses lèvres tombèrent ces mots :

— Maintenant, je suis riche!... à moi la vie... à moi l'avenir!...

Et Raoul, après avoir descendu fièrement le large escalier de la maison de jeu, s'installa dans une chaise à porteurs et se fit conduire à l'hôtel de la *Toison d'or*, où il se promettait bien de mettre les pieds en ce moment pour la dernière fois.

Jacques veillait dans la chambre de Raoul.

Le brave garçon, prodigieusement inquiet de l'absence prolongée de son maître, absence dont il lui était complètement impossible de deviner le motif, ne s'était pas couché et l'attendait.

— Mon Dieu, monsieur le chevalier, — lui dit-il, — si vous saviez combien j'avais peur qu'il ne vous fût arrivé quelque chose...

— Tu ne te trompais pas, mon enfant, — répondit Raoul, — il m'est, en effet, arrivé quelque chose.

— Rien de malheureux, j'espère?...

— Tu vas en juger...

Et Raoul, plongeant à la fois ses deux mains dans les poches de ses vêtements, les retira pleines de pièces d'or qu'il fit ruisseler sur le tapis fané de la table de sa chambre.

Jacques regardait cette avalanche métallique, et n'en pouvait croire ses yeux. Raoul, jouissant de la surprise de son valet, plongeait de nouveau ses mains dans ses poches, comme dans un océan sans fond, et les retirait toujours pleines.

— Mon Dieu! — s'écria Jacques à la fin, — mon Dieu, que d'or!... que d'or!...

— C'est mieux que de l'or, mon enfant, — répondit gravement Raoul, — c'est la première pierre d'un édifice qui sera grandiose!... c'est la puissance!... c'est la vengeance!... J'ai été chassé... j'ai été insulté par des hommes qui me volaient ma fortune et mon nom!... A ces hommes je ferai crier *grâce* et demander *merci!...* Toi aussi, mon pauvre enfant,

tu as été chassé de la maison où ton père était mort!... Si tu le veux, une fois ma vengeance accomplie, ce sera le tour de la tienne!...

— Monsieur le chevalier, — répondit Jacques humblement, — je ne souhaite me venger de personne...

— As-tu donc le cœur assez lâche pour oublier le mal qu'on t'a fait?...

— Oh! ce n'est pas cela, monsieur le chevalier...

— Qu'est-ce donc?

— Ceux qui croyaient me faire du mal n'ont agi, en réalité, que pour mon bien...

— De quelle façon?

— Si je n'avais pas été sans asile et sans pain, monsieur le chevalier ne m'aurait point trouvé sur le bord de la route...

— Sans doute.

— Monsieur le chevalier ne se serait point senti pris de pitié pour moi...

— C'est juste.

— Monsieur le chevalier ne m'aurait point emmené à Paris avec lui et attaché à sa personne...

— C'est logique.

— Donc, c'est mon malheur qui a fait mon bonheur, car tant que monsieur le chevalier me permettra de le servir et de l'accompagner, il n'y aura pas de position en ce monde qui me semble pouvoir se comparer à la mienne...

Raoul se sentit ému de cet attachement si vrai, si profondément senti et si naïvement exprimé.

Malgré les préjugés aristocratiques qu'il devait, sinon à sa naissance, du moins à son éducation, il tendit sa main au fidèle Jacques, et ce dernier, malgré l'excès de sa joie, hésita cependant avant d'oser la serrer dans les siennes.

— Oh! mon pauvre enfant, — lui dit-il ensuite, — tu est bon, toi! meilleur que moi!...

Puis, après un silence, il ajouta:

— Je sais bien que ce n'est pas avec de l'or que l'on peut payer un dévouement comme le tien... mais enfin, puisque me voici devenu riche, il faut bien que tu le deviennes aussi... Tout ce qui se trouve sur cette table est à toi aussi bien qu'à moi... Prends ce que tu voudras...

Jacques s'approcha de la table.

Il regarda longuement le monceau de pièces d'or et de billets de caisse entassés sous ses yeux.

Puis il avança la main, prit un double louis, non sans une certaine hésitation, et le coula dans la poche de côté de sa veste, en se demandant à lui-même :

— Que vais-je faire de tant d'argent?...

IV

L'INCONNUE

— Brave enfant!... pensa Raoul en face du trait si caractéristique de notre ami Jacques, — âme d'or!... nature angélique!... L'habit de velours du gentilhomme cache parfois un moins noble cœur que la casaque galonnée du laquais!... Je ne pense qu'à la vengeance, lui ne songe qu'à m'aimer, à me suivre et à me servir!...

Puis, comme le visage pâli et les yeux rougis et gonflés du jeune garçon dénotaient une fatigue extrême, Raoul lui enjoignit d'aller se mettre au lit et d'y dormir une grasse matinée.

Jacques obéit avec une promptitude qui prouvait que l'ordre qu'il venait de recevoir lui était particulièrement agréable. M. de la Tremblaye, de son côté, se coucha aussitôt qu'il se trouva seul et ne tarda point à s'endormir.

Des songes, tour à tour terribles et riants, mais tous du meilleur augure, vinrent visiter son sommeil.

Il rêva qu'il chassait devant lui, à grands coups de plat d'épée, le vicomte Clodulphe-Éléonore de Jacquemet, tremblant et éperdu.

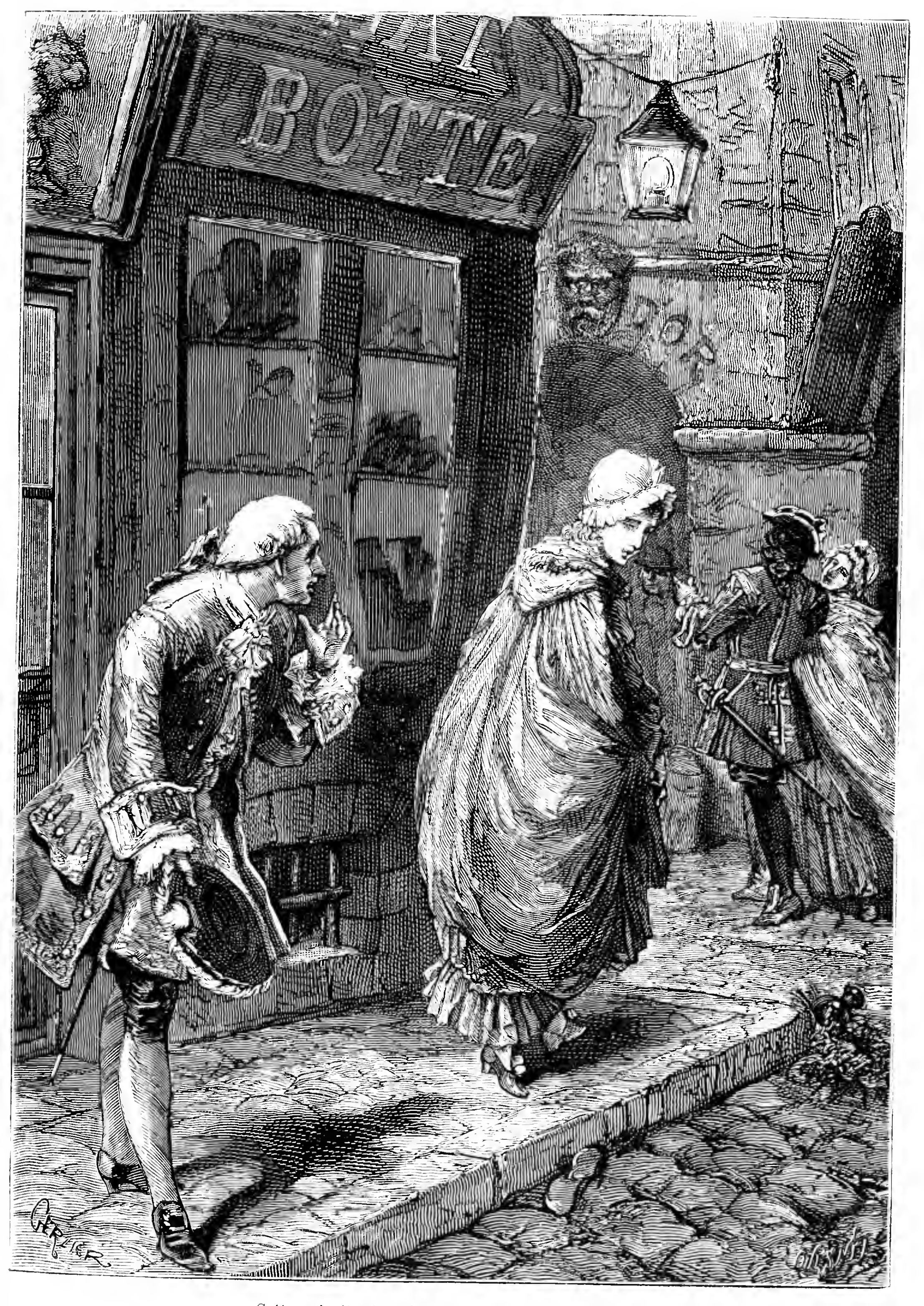
Il rêva qu'il faisait pendre par le cou, haut et court, aux trois plus grosses branches d'un vieux chêne, ce ridicule et déloyal gentilhomme, en compagnie de ses dignes amis et parents le chevalier Anthénor de Vertapuy et le baron Stanislas-Landolphe-Adhémar de Mornesouche.

Ces trois vilains personnages faisaient, en se débattant, toutes sortes de grimaces bouffonnes et de contorsions comiques qui réjouissaient Raoul au delà de toute expression.

Puis la vision changeait, et, de hideusement grotesque qu'elle était d'abord, devenait tout à coup gracieuse et séduisante.

Raoul revoyait Déborah, la belle juive, dont l'aspect, la veille au soir, l'avait frappé beaucoup plus qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même.

Il la voyait, non plus vêtue d'une robe sombre et le visage empreint d'une dignité sévère, mais éblouissante de parure, souriante, presque pro-



Cette grisette était la fille du Diable. (P. 406.)

voquante, mettant un genou en terre devant lui et lui présentant, avec un sourire plein d'amour, les clefs du manoir féodal de la Tremblaye sur un plat d'or timbré à ses armes.

Peu à peu ces rêves s'effacèrent.

La fièvre allumée par une nuit passée au jeu s'éteignit dans les veines du jeune homme.

La fatigue usait de ses droits incontestables; le sommeil de Raoul devint lourd et profond, et se prolongea jusque bien avant dans le jour.

Il était trois heures de l'après-midi quand M. de la Tremblaye, après avoir achevé sa toilette, quitta l'hôtel de la *Toison d'or*.

Raoul songeait à chercher un logis digne de lui et de sa position nouvelle; mais, d'abord et avant tout, il voulait retirer d'entre les mains de l'usurier Nathan la montre armoriée et entourée de diamants, précieuse relique qui, nous le savons, lui venait du marquis Réginald.

Il se dirigea donc du côté de la rue Saint-Honoré.

Il marchait de son pied léger, car il éprouvait le besoin de respirer à pleins poumons un air vif et pur, et, dans ce but, il n'avait voulu se servir ni d'un carrosse ni d'une chaise à porteurs.

D'ailleurs, ces véhicules de louage semblaient au jeune homme ignoblement mesquins et vulgaires.

Il se proposait de se donner très incessamment un charmant vis-à-vis dont le *tremble d'or en champ de gueules* illustrerait les panneaux aristocratiques.

Dans son imagination, il attelait déjà à ce vis-à-vis deux magnifiques chevaux de couleur isabelle, aux longues crinières et aux queues en panache élégamment ornées de rubans pourpre et argent.

Il allait ainsi, souriant à ses rêves, la tête haute et la mine fière.

C'était le même homme que la veille, et cependant, certes, pour tout le monde, il eût été méconnaissable.

Tout était changé en lui.

Ce n'étaient ni la même démarche ni les mêmes allures.

L'expression du visage était changée comme le reste.

Pourquoi cela? — demandera-t-on.

Mon Dieu, la raison en est bien simple.

La veille, Raoul subissait les rudes lois de la misère.

Il lui fallait appliquer sur son visage le masque de cette humilité dont les pauvres n'ont pas le droit de dénouer les cordons.

Aujourd'hui il se sentait riche.

Il allait, du moins c'était sa conviction absolue, le devenir bientôt davantage.

Et il se répétait, jusqu'à satiété, cette parole échappée de ses lèvres au moment où il venait de reconnaître son étoile brillant au ciel parmi des constellations nébuleuses :

A moi la vie!... à moi l'avenir!...

On comprend que, dans une semblable situation d'esprit, Raoul s'inquiétait fort peu de coudoyer les passants.

Plusieurs songeaient à s'en formaliser et à rudoyer le jeune impertinent qui ne regardait point devant lui.

Mais la mine fière de M. de la Tremblaye et l'épée qu'il portait en *verrouil* avec une grâce incontestable, imposaient le silence à ces naissantes colères, et les bourgeois, un peu irrités, mais aussitôt redevenus pacifiques, passaient ou s'éloignaient en grommelant.

Quant à Raoul, distrait comme un poète ou comme un amoureux, il ne les avait ni vus ni entendus.

Heureux Raoul!

Cependant, si lentement et si distraitement qu'on marche, on finit par arriver, un peu plus tôt ou un plus tard.

Raoul approchait du but de sa course.

Il atteignait l'angle de la rue Richelieu, et il allait tourner pour entrer dans la rue Saint-Honoré, quand il heurta quelqu'un qui marchait rapidement dans le sens opposé.

Le premier mouvement de Raoul fut de s'écrier :

— Maladroit!

Mais le *quelqu'un* qu'il venait de heurter ainsi, et qui était une jeune fille, poussa un si joli petit cri, que Raoul abaissa vivement les yeux vers le point d'où ce cri était parti, et tout aussitôt il mit son chapeau à la main puis, au lieu de l'exclamation qu'il allait formuler, il murmura de la voix la plus humble :

— Oh! pardon, mademoiselle!... pardon... mille fois pardon!...

A quoi fallait-il attribuer ce changement si brusque et si peu attendu dans les façons de notre héros?

On le devine.

Les regards éblouis de Raoul venaient de s'arrêter sur le plus charmant visage qu'il fût possible d'imaginer, et quoique ce visage fût celui d'une simple grisette (à en juger, du moins, par le costume de la jeune fille), M. de la Tremblaye subissait cet empire que la beauté exerce sans conteste depuis que le monde existe.

La grisette, de son côté, leva sur Raoul ses grands yeux noirs qui se voilèrent aussitôt après sous le réseau de ses cils de velours, et ses lèvres vermeilles répondirent en souriant :

— Mon Dieu, monsieur, il n'y a pas de mal...

— C'est que, voyez-vous, — balbutia le jeune homme, — je m'en veux plus que je ne saurais vous le dire, mademoiselle, d'avoir été assez étourdi, assez inconsidéré, assez maladroit pour vous heurter...

La jeune fille sourit de plus belle, ce qui fit étinceler les perles orientales qui lui servaient de dents.

Puis elle répondit :

— Je vous répète, monsieur, qu'il n'y a pas de mal...

Ensuite elle fit une légère révérence.

Elle rajusta d'une main adroite le capuchon de son mantelet et les plis un peu dérangés de sa jupe de toile peinte.

Pour la troisième fois, elle sourit et elle continua son chemin.

Raoul, toujours tête nue, s'écarta respectueusement pour la laisser passer.

Puis, quand elle eut passé, il se retourna, pour la voir encore.

La jeune fille s'éloignait, trottant menu comme une jolie souris blanche et choisissant les pavés du bout de son petit pied.

Quand elle eut parcouru un espace d'une centaine de pas, sa marche devint moins rapide.

Elle fit comme Raoul : elle tourna à demi la tête et elle regarda en arrière.

Elle aperçut M. de la Tremblaye, toujours à la même place et toujours le chapeau à la main.

— Mon Dieu!... — pensa-t-elle, — qu'il est charmant et comme il me regarde!... S'il allait me suivre pourtant!

Mais sans doute l'idée qu'elle venait de formuler ainsi n'avait rien pour elle de bien effrayant, car elle n'en marcha pas plus vite.

— Qu'elle est jolie! — se disait Raoul en même temps. — Si je la suivais!...

Pendant une seconde, il fut indécis.

Mais son rêve de la nuit précédente lui traversa soudain l'esprit.

Il revit Déborah, sa tête pâle et fière et ses grands yeux arabes.

— A quoi bon suivre cette grisette? — se demanda-t-il : — ne vais-je pas revoir dans un instant une créature plus belle encore?...

Cependant son hésitation continuait.

S'il avait remarqué que la jeune fille tournait la tête pour le regarder, sans aucun doute il l'aurait suivie.

Mais ce mouvement lui échappa, et des groupes de badauds s'interposant entre lui et l'inconnue, il la perdit de vue tout à coup.

Il n'en fallait pas plus pour effacer l'impression fugitive qui venait de se produire.

Raoul remit son chapeau sur sa tête et tourna d'un pas leste l'angle de la rue Saint-Honoré.

L'inconnue, tout en s'éloignant, se répétait encore:

— S'il me suivait!... s'il me suivait!...

Mais Raoul ne la suivait pas.

Cette grisette était la fille du diable.

V

RAOUL ET NATHAN

Raoul atteignit en quelques minutes la maison d'Ézéchiel Nathan.

Comme la veille, il franchit les trois marches qui conduisaient à l'unique entrée de cette maison.

Comme la veille, il souleva le marteau, et le laissa retomber lourdement.

Mais il lui sembla que ce marteau, en heurtant la plaque de bronze, en tirait un son plus joyeux, et que l'écho qui s'éveillait à l'intérieur lui souhaitait la bienvenue, ainsi qu'une voix amicale.

Une ou deux minutes s'écoulèrent.

Le gros chien des Abruzzes, enchaîné dans la cour, hurlait d'une façon rageuse.

Raoul pensait à Déborah.

— Elle va venir, — se disait-il.

Mais un pas qui n'était pas le sien résonna dans le corridor.

Le petit guichet s'ouvrit.

Un visage jaune et parcheminé apparut.

Une voix, qui n'avait rien ni de frais ni de jeune, demanda:

— Qui êtes-vous et que voulez-vous?

Raoul tressaillit.

Nathan remplaçait Déborah.

Cependant le jeune homme répondit:

— Je suis le gentilhomme que vous avez reçu hier au soir, et c'est vous-même que je demande...

— Ah! ah! — fit Ézéchiel. — En effet, maintenant je vous reconnais à merveille... Excusez-moi, mon gentilhomme, mais je vois tant de monde

chaque jour, que je confonds parfois les visages... Avec cela que je me fais vieux et que ma mémoire n'est plus si bonne qu'autrefois...

— C'est bien... c'est bien, — répondit Raoul... — Ouvrez-moi la porte, c'est tout ce que je souhaite...

— A l'instant!... à l'instant même... — répliqua le juif, qui faisait jouer les verrous et crier les serrures.

La porte s'ouvrit.

M. de la Tremblaye entra.

— Montons, s'il vous plaît, — fit le juif, — nous causerons d'affaires en haut.

Raoul suivit Nathan.

— Tout en marchant, il regardait partout s'il n'apercevait aucune trace de Déborah.

Mais la jeune fille était invisible et rien ne révélait sa présence.

Raoul et l'usurier arrivèrent dans la pièce que nous connaissons déjà.

Le juif s'installa dans le vieux fauteuil de point de Hongrie.

Il étendit devant lui, sur son comptoir, ses mains rapaces et crochues, aux doigts jaunes et aux ongles noirs, et il dit:

— Si vous venez pour un nouvel emprunt, vous savez que je ne puis rien faire sans un gage... Voyons ce gage...

— Je n'emprunte point, — répondit Raoul.

— Alors, que souhaitez-vous?

— Vous rendre ce que je vous dois.

— Mes soixante louis?

— Oui.

— Mais vous m'avez demandé six semaines...

— J'aime mieux vous rembourser tout de suite.

— Vous savez qu'il a été bien convenu que l'intérêt stipulé serait le même, que le délai fût de deux jours ou qu'il fût de six semaines?

— Je le sais et ne songe point à discuter. Je vous dois soixante louis, les voici...

Et Raoul posa devant le juif une petite pile de pièces d'or.

— Le compte y est, — fit Nathan après avoir soupesé chacun des louis dans sa griffe de vautour. — C'est de bon or, et point rogné!... Peste, mon gentilhomme, vous êtes exact!...

— Cela vous étonne?...

— Nullement. D'abord, moi, je ne m'étonne de rien. Je dis seulement qu'il y a du plaisir à faire des affaires avec vous... Aussi croyez bien que ma caisse est et sera toujours à votre disposition... Vous n'aurez qu'à parler...

Raoul fit de la tête un signe qui pouvait, au besoin, passer pour un remercîment.

— Vous avez quelque chose à me remettre... — fit-il ensuite.

— C'est juste, votre montre... Moi qui l'oubliais!... C'est très drôle... mais soyez tranquille, elle est là...

Nathan quitta son fauteuil et se dirigea vers un coffre-fort qu'il ouvrit.

La montre de Raoul s'y trouvait en effet, au milieu d'un monceau de bijoux de toutes les espèces, dont chacun portait une petite étiquette sur laquelle se lisaient la date et les conditions de l'engagement et la désignation du propriétaire.

C'était, comme on le voit, l'idée mère du *mont-de-piété,* cette philanthropique institution qui prête de l'argent aux ouvriers, aux étudiants et aux filles entretenues, à un taux que certains usuriers de profession refuseraient d'avouer.

Mais nos mœurs et nos lois sont ainsi faites.

Nathan prit la montre, et il enleva l'étiquette; puis il présenta le bijou à Raoul, en lui disant :

— C'est bien celle-là, n'est-ce pas?

— Oui, — répondit le jeune homme.

— Elle est fort magnifique, et, si vous m'aviez proposé de l'acheter, comme les diamants sont d'une belle eau, je crois que j'aurais fait la folie de la payer cent louis... Oui, ma foi, cent louis, je ne m'en dédis pas.

— J'espère n'avoir jamais besoin de la vendre, — répondit le jeune homme, qui espérait, en prolongeant l'entretien, voir apparaître Déborah.

— Tant mieux pour vous... oh! tant mieux... — murmura Nathan d'un ton pénétré.

— Merci, — dit Raoul.

— Mon gentilhomme, me permettez-vous de vous adresser une question?

— Très volontiers.

— Peut-être la trouverez-vous indiscrète?

— Aucunement.

— Eh bien, cette question, la voici : Est-ce que vous avez hérité depuis hier?

— Pourquoi diable me demandez-vous cela?

— Parce qu'hier vous étiez aux expédients, et qu'aujourd'hui vous paraissez fort bien en fonds.

— Non, — répondit Raoul avec un sourire, — je n'ai pas hérité, j'ai gagné.



Un joueur, vois-tu, ma pauvre enfant ! (P. 414).

— Ah! ah! vous avez donc suivi mon conseil indirect?

— Lequel?

— Celui d'aller au jeu.

— Oui, et je m'en suis bien trouvé.

— La fortune vous a souri?

— Toute la nuit.

— Alors, vous avez gagné beaucoup?

— Oh! beaucoup.

— Combien?

— Deux cent mille livres.

— Deux cent mille livres! — répéta le juif qui tressaillit sur son fauteuil de point de Hongrie.

— Tout autant.

— C'est superbe, savez-vous!...

— Oui, certes.

— Et vous trouvez probablement, mon gentilhomme, qu en demandant dix louis en échange de l'idée que je vous donnais d'aller vous ttabler au tapis vert de la maison voisine, je ne vous ai pas fait payer mon idée trop cher?...

— Je suis prêt à le déclarer...

— Eh bien! laissez-moi vous donner un nouveau conseil, tout aussi bon que le premier, et que je ne vous ferai pas payer du tout...

— Quel est-il?

— C'est, maintenant que vous voilà riche, de ne plus remettre les pieds dans une maison de jeu...

— Pourquoi donc?

- Ah! pourquoi?

— Oui.

— Simplement parce que, si vous avez mis quatre heures à gagner cet argent, vous en mettrez deux à le reperdre.

— Ce n'est pas sûr...

— C'est au moins plus que probable. J'ai vu bien des gens dans une position tout à fait semblable à la vôtre, sauf l'énormité de la somme gagnée; le succès les enivrait, ils retournaient au jeu afin de doubler leur fortune, et le lendemain matin ils accouraient chez moi, sans un sou, mettre en gage quelques brimborions échappés au naufrage, afin d'aller tenter de nouveau la chance, qui, moqueuse comme une jeune coquette, se riait d'eux et de leurs efforts...

— Je vous remercie de votre conseil; mais les gens dont vous parlez étaient des fous qui perdaient la tête, s'obstinaient contre la *déveine* et manquaient du sang-froid et de la fermeté nécessaires au grand joueur...

— Et ce sang-froid et cette fermeté, vous les avez, vous, mon gentilhomme?

— Je le crois.

— Ainsi, vous retournerez au jeu?

— Je ne sais... cela est possible...

— Alors, avant huit jours, cette montre que je viens de vous rendre aura repris sa place, là, dans mon coffre-fort...

— Nous verrons...

— N'oubliez pas, mon gentilhomme, que, s'il vous convient de vendre au lieu d'engager, je vous ai offert et je vous offre encore cent louis...

Raoul haussa les épaules.

Nathan le conduisit jusqu'à la rue.

Déborah n'avait pas paru.

VI

NATHAN ET DÉBORAH

— Mon Dieu! — se dit M. de la Tremblaye quand il eut quitté la maison de Nathan et qu'il se trouva sur le pavé de la rue Saint-Honoré, — mon Dieu! que ce vieil arabe est désobligeant avec ses conseils et ses prédictions!... Qu'il se mêle donc de son métier en faisant suer l'argent et en prêtant sur gages à deux ou trois cents pour cent d'intérêt, et qu'il ne se permette point de donner des leçons de sagesse à ceux qu'il exploite impudemment!... Le fou!... il ne comprend pas que je viens d'entrer dans une veine de prospérité et de bonheur, et qu'à partir de la nuit passée, tout doit me réussir et me réussira!... Certes! si sa fille n'était pas si belle, je ne rentrerais de ma vie dans son antre de maltôtier!... Mais cette Déborah divine, cettre brune fille aux yeux de gazelle et aux cils de velours, m'a bouleversé le cœur! Je veux la revoir et je la reverrai!...

On a la preuve, d'après ce qui précède, que Raoul, tout en accusant les autres de folie, n'était pas trop sensé lui-même.

On voit, en outre, qu'il était, sinon amoureux de Déborah, du moins bien près de le devenir.

Nathan, après avoir refermé la porte du dehors sur M. de la Tremblaye, se mettait en devoir de remonter au premier étage afin d'y continuer des calculs interrompus par l'arrivée du visiteur.

Déjà il avait franchi quelques marches de l'escalier, quand il s'entendit appeler par une voix dont les intonations, tout à la fois douces et vibrantes, lui firent battre le cœur.

Cette voix était celle de Déborah.

Le juif redescendit en toute hâte et entra dans l'appartement du rez-de-chaussée, où se trouvait sa fille.

Déborah, qui semblait languissante et fatiguée, était étendue sur le large divan.

Par un étrange caprice de jeune fille, elle avait revêtu ce jour-là, au lieu de la robe sombre qu'elle portait la veille, un costume oriental d'une richesse éblouissante.

Un collier de perles jouait autour de son cou doré.

Des sequins étincelaient parmi les nattes bleuâtres de sa chevelure.

Ses bras, rejetés en arrière, formaient comme un oreiller pour sa tête alanguie qui s'appuyait sur ses deux mains entrelacées.

Un léger cercle de bistre entourait ses paupières et semblait attester une nuit d'insomnie.

Aucun de ces symptômes de souffrance n'échappa au regard tendre et paternel de Nathan.

— Mon enfant, mon enfant, — murmura-t-il avec anxiété, — est-ce que tu es malade? est-ce que tu souffres?...

— Un peu de migraine, mon bon père, peut-être des vapeurs; mais ce n'est rien, rien absolument... — répondit Déborah.

— Bien sûr?

— Oui, bon père? demain matin il n'y paraîtra plus...

— Que Dieu t'entende! — fit le juif à peu près rassuré; — mais, dis-moi, tu m'as appelé tout à l'heure?

— Oui, bon père...

— Que me voulais-tu?

— Vous voir et causer avec vous, voilà tout...

— Tu n'as rien de particulier à me demander?

— Rien absolument.

— Eh bien! causons; mais d'abord explique-moi la raison de cette toilette brillante et inaccoutumée.

— La raison!... Je ne pourrais vous en donner aucune... C'est un caprice, une fantaisie. En rangeant dans les armoires de ma chambre, ce costume est tombé sous mes yeux; l'idée m'est venue de le revêtir, et comme, presque aussitôt après, je me suis sentie un peu souffrante, le courage m'a manqué pour me déshabiller et reprendre mes vêtements de tous les jours...

Nathan n'insista point.

L'explication que sa fille venait de lui donner lui semblait parfaitement suffisante.

Il y eut entre les deux interlocuteurs un instant de silence.

Sans doute Déborah cherchait un moyen adroit d'amener la conversation sur un sujet qu'elle souhaitait d'aborder.

Enfin elle reprit la parole.

— Mon père, — dit-elle, — vous n'étiez pas seul tout à l'heure?

— Non, — répliqua Nathan, — je reconduisais quelqu'un.

— Qui donc?

— Ce jeune homme que tu as introduit toi-même auprès de moi hier au soir.

Les joues de Déborah se colorèrent d'une légère rougeur que Nathan ne remarqua pas.

— Ah! — murmura-t-elle, — ce jeune homme est revenu...

— Sans doute, puisqu'il sort d'ici.

— Que voulait-il?... Conclure quelque nouvel emprunt, sans doute!...

— Tu te trompes.

— Comment?

— Il me rapportait la somme que je lui avais prêtée hier.

— Déjà!...

— Oh! c'est un gentilhomme fort pressé d'acquitter.

— Gentilhomme, dites-vous?

— Oui.

— Croyez-vous donc qu'il le soit?

— Je ne puis en douter.

— Vous savez son nom?

— Je n'en sais pas la première syllabe.

— Eh bien?

— Eh bien! mon enfant, le bijou qu'il m'avait laissé en gage, bijou de famille, note bien ceci, était une montre armoriée, de magnifiques armoiries, ma foi!... *un tremble d'or en champ de gueules,* timbrées d'une couronne de marquis.

— Mais, mon père, — dit alors Déborah avec une indifférence affectée, — il serait très facile, en feuilletant un armorial, de savoir à quelle famille appartiennent les armes que vous venez de blasonner.

— Sans doute, ce serait facile; mais à quoi bon? Dans quel but faire cette recherche?

— Vous avez raison, dans quel but? Il y a apparence que vous ne reverrez jamais ce gentilhomme.

— Oh! quant à cela, tu te trompes, — répliqua Nathan en souriant.

— Il reviendra?

— Oui, et bientôt.

— Pour vous emprunter de l'argent?

— Tout juste.

— Mais, cependant, puisqu'il vous a payé ce matin.

— Tu supposes qu'il ne doit plus avoir besoin de moi?

— Dame!... il me semble...

— Sais-tu quel argent il m'a apporté tout à l'heure?

— Comment le saurai-je?

— Eh bien! c'était l'argent du jeu. Il a joué, il a gagné beaucoup... une somme énorme... deux cent mille livres!... Mais cette somme, il l'a achetée à un prix terrible, il est devenu joueur et il le sera toute sa vie... je l'ai lu dans ses yeux... La fièvre des cartes et du tapis vert court maintenant dans ses veines avec son sang; il jouera de nouveau; il perdra ce qu'il a gagné, et pour obtenir de moi cinquante louis, il reviendra m'apporter en gage, soit cette montre au *tremble d'or*, soit quelque autre bijou...

Déborah n'écoutait plus son père.

— Joueur!... — se disait-elle à elle-même. — C'est dommage!...

Le juif poursuivit:

— Un joueur, vois-tu, ma pauvre enfant, c'est un homme réunissant en lui seul, et par le fait de cette passion diabolique, tous les vices qui, d'habitude, ne marchent point en troupe si compacte!... Un joueur!... ah! mieux vaudrait, selon moi, un voleur ou un libertin! Pour le joueur, rien n'est sacré!... il vendrait sa femme ou sa mère afin d'acquérir l'argent nécessaire à son jeu!... Eût-il à sa disposition des trésors pareils à ceux que j'ai accumulés dans cette maison, et qui t'appartiendront un jour, il les dissiperait en quelques nuits, peut-être en quelques heures!... Et quand il ne lui resterait plus rien, il volerait pour jouer encore!...

Nathan se tut et se prit à tousser à plusieurs reprises.

Cette tirade, débitée avec chaleur, l'avait surexcité outre mesure.

Son asthme catarrhal lui faisait sentir en ce moment qu'il devait s'interdire avec le plus grand soin la déclamation et l'animation.

Déborah quitta son divan et courut préparer pour son père un grand verre d'eau sucrée, dans lequel elle versa quelques gouttes d'un puissant cordial.

Nathan avala cette potion d'un seul trait et ne tarda guère à se sentir soulagé.

— Chère fille, — murmura-t-il, — chère enfant, ton vieux père te remercie...

— Pourquoi vous échauffer ainsi?... — lui répondit Déborah de sa voix la plus douce.

Et tout bas elle ajouta, pour la seconde fois, en se parlant à elle-même :

— Joueur!... C'est dommage!...

Il y eut encore quelques paroles insignifiantes échangées entre le père et la fille.

Puis Nathan entendit frapper à la porte de la rue, et il quitta Déborah afin d'aller reconnaître et introduire le nouveau venu.

Aussitôt que la juive se trouva seule, elle reprit sur le divan sa pose nonchalante et abandonnée.

Bientôt ses yeux se fermèrent et elle parut s'endormir; mais elle ne dormait pas, elle pensait. A quoi? Eh! mon Dieu, à ce jeune inconnu qui la préoccupait si étrangement et dont l'image, depuis la veille, la poursuivait sans cesse.

— Mon père maudit les joueurs, — se disait-elle, — et croit qu'ils sont inguérissables!... Mais il n'est pas, dit-on, de si terrible mal que l'amour ne puisse guérir.

Puis, après avoir brodé longtemps sur ce thème, elle ajoutait :

— Où trouver un armorial, pour savoir son nom de famille?...

VII

L'EMPLOI D'UNE SOIRÉE

Le jour tombait au moment où Raoul achevait de formuler dans son esprit les dernières phrases du monologue que nous avons reproduit dans le précédent chapitre.

Une vapeur épaisse, montant de la terre et descendant du ciel, commençait à envelopper Paris.

Les passants, à mesure qu'ils s'éloignaient, semblaient se perdre dans une brume de plus en plus opaque.

Quelques faibles lueurs s'allumaient derrière les petits carreaux étroits et sombres des boutiques de la rue Saint-Honoré; triste éclairage et maussade avant-coureur du gaz et du cristal que nous voyons aujourd'hui scintiller aux mêmes lieux.

Raoul regarda à droite et à gauche.

— Où vais-je aller? — se demanda-t-il.

Une voix répondit soudain.

Cette voix était en lui.

C'était celle de son estomac qui lui criait qu'il avait faim et que l'heure de se mettre à table était depuis longtemps venue.

M. de la Tremblaye, nous le savons, avait quitté son lit fort tard et était sorti de l'hôtel sans avoir déjeuné.

La voix de l'appétit est de celles auxquelles on ne refuse jamais d'obéir, quand toutefois l'état de la bourse permet une passive obéissance aux ordres que donne cette voix.

Or, nous savons que la bourse de Raoul était bien garnie.

Le jeune homme se dirigea vers un cabaret en grand renom, dont nous avons déjà parlé avec des éloges mérités.

C'est le cabaret du *Chariot d'or*.

On y faisait grande chère, on y buvait d'excellents vins, des meilleures années et des crus les plus célèbres.

Bref, les jeunes gentilhommes et les riches bourgeois le fréquentaient assidûment. Ce cabaret ne ressemblait en rien aux confortables restaurants qui s'appellent aujourd'hui : *les frères Provençaux, la Maison d'or* et *le Café anglais*.

Pour lui trouver une analogie, il faudrait la chercher dans ces immenses *gargotes* qui fleurissent aux alentours de la barrière Mont-Parnasse et de la barrière du Maine.

Il est bien entendu que nous ne parlons que de l'apparence extérieure de l'établissement, et non point de la qualité des mets qu'on y prépare.

Avant d'arriver aux vastes salles où se faisaient servir les habitués du *Chariot d'or*, il fallait passer par les cuisines.

Là se réalisaient les merveilles homériques des noces de Gamache et des festins de Gargantua.

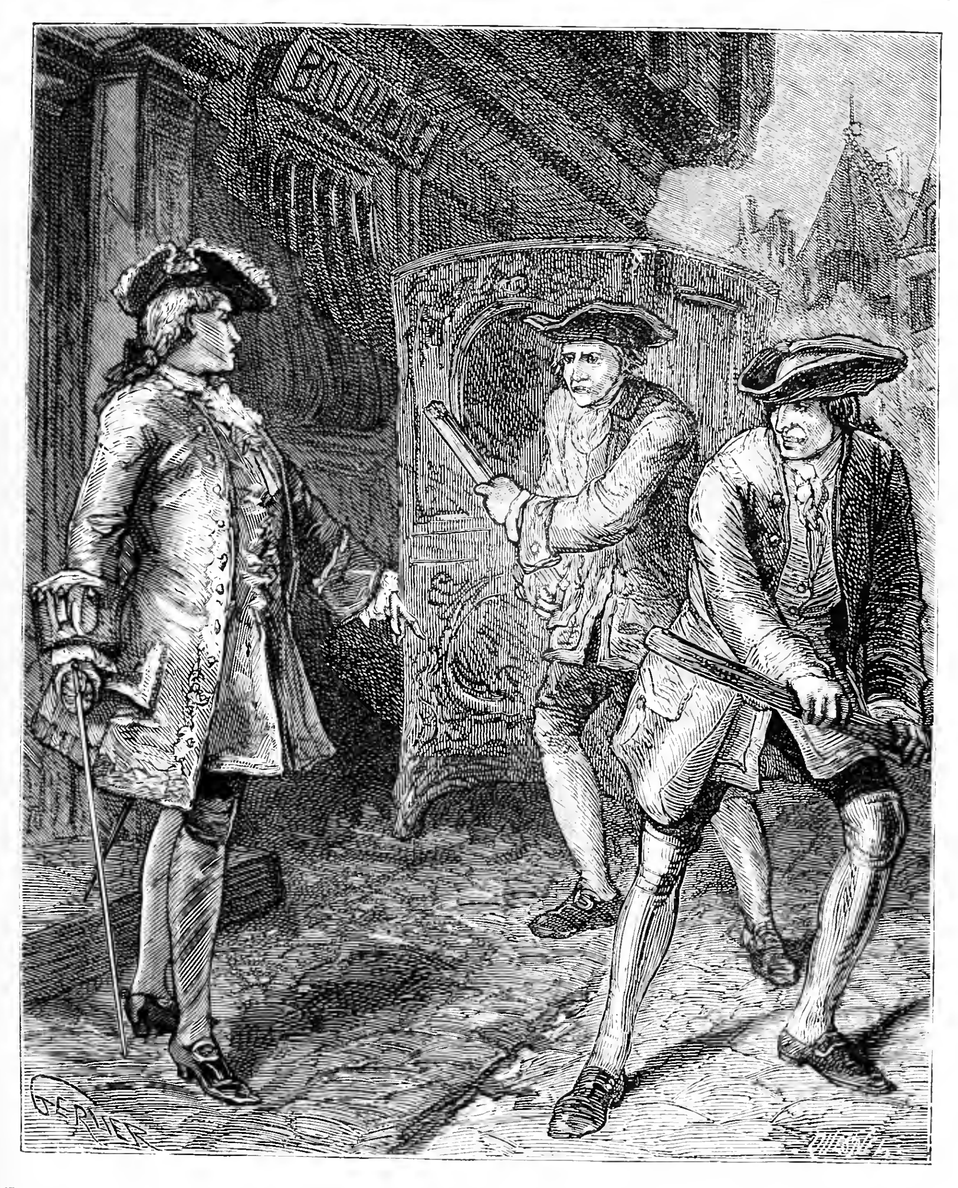
Une douzaine de broches, longues comme les vergues d'un vaisseau à trois mâts, tournaient incessamment devant des brasiers pareils à ceux dont parle l'*Iliade*, et qui suffisaient à faire cuire un bœuf entier pour le repas des héros.

Agneaux, gigots, cochons de lait, dindons, etc., rôtissaient de compagnie et jaunissaient que c'était par miracle, arrosés toutes les trois secondes des flots d'une graisse succulente par un bataillon de marmitons attentifs.

Un peu plus loin, faisans, perdreaux, pluviers, cailles, toutes sortes de gibiers enfin, jusqu'à des brochettes de becfigues et d'ortolans, exhalaient de suaves odeurs en se dorant devant un feu plus doux.

Les parfums mélangés des truffes et des épices caressaient voluptueusement les nerfs olfactifs des gourmets.

Du côté opposé, six cuisiniers, revêtus du bonnet blanc de rigueur et



Et Raoul, qui venait de tirer son épée, prit une attitude tout à la fois offensive et défensive. (P. 424.)

du tablier sacramentel, et recommandables par leur trogne rubiconde et bourgeonnée, surveillaient le contenu d'une incommensurable quantité de casseroles où mijotaient des ragoûts exquis.

Certes, tout cela péchait par l'élégance, sans doute; mais qu'on n'en disconvienne point, cela avait son bon côté.

N'était-ce pas une chose charmante, pour le gastronome en appétit,

que de se complaire en passant dans les harmonieux détails de ces apprêts si rassurants et de commander son dîner *de visu?*

Raoul entra.

Il se fit servir un repas dont Brillat-Savarin n'aurait point désavoué le menu.

Une bouteille de vieux vin d'Espagne, une autre de vin de Pomard et une troisième de Sillery pétillant arrosèrent les mets savoureux.

La bonne chère, et de fréquentes libations, ne tardèrent point à mettre le jeune homme dans cet état de béatitude morale qui est plus près de l'extase que de l'ivresse.

Il se sentit l'estomac satisfait, le cœur content, l'esprit libre, et il enveloppa le genre humain tout entier dans une si grande et si complète bienveillance que nous offririons de parier qu'il eût volontiers tendu la main et offert un verre de vin de Champagne à M. Benoît lui-même, si M. Benoît fût, en ce moment, venu s'asseoir à côté de lui.

Mais M. Benoît ne vint pas, et Raoul, après avoir soldé, en or, l'addition de son dîner, quitta le cabaret, en se proposant bien d'y revenir chaque jour.

Une fois dehors, le jeune homme se posa de nouveau la question qu'il s'était déjà adressée à lui-même deux heures auparavant :

— Où vais-je aller? — se demanda-t-il de nouveau.

Cette question demeura sans réponse.

Il était beaucoup trop tard pour songer à chercher des logements ce jour-là.

Raoul se décida donc à marcher tout droit devant lui, en s'en remettant au hasard de l'emploi de sa soirée.

Le hasard est un malin drôle!...

Il conduisit notre héros précisément en face de la haute et large porte de la maison de jeu.

La cour était somptueusement illuminée, comme la veille, et encombrée de laquais secouant des torches et de gentilshommes descendant de leurs chaises à porteurs.

Involontairement, Raoul s'arrêta.

Il essaya de continuer son chemin; mais un invisible aimant semblait le retenir et l'empêcher de s'éloigner.

— Au fait, — se demanda-t-il, — si j'entrais?...

Et il se répondit :

— Pourquoi non?

Puis il ajouta :

— Qu'ai-je à craindre?... Ne puis-je, sans même toucher une carte,

passer une soirée charmante à voir l'or ruisseler et bondir sur les tapis verts, sous le feu de cent bougies?... Quelle musique plus charmante que celle des piles de louis qui s'écroulent et font jaillir en roulant des myriades de fauves étincelles?... Et d'ailleurs, si je veux jouer un instant, pour faire comme tout le monde, qui m'en empêche et qu'est-ce que je risque?... C'est tout au plus si j'ai vingt-cinq ou trente louis dans mes poches... Quand je perdrais cette bagatelle, où serait le mal?... Puis, enfin, qui me dit que je perdrai?... Cinquante louis, la nuit passée, m'ont rapporté deux cent mille livres... N'en déplaise au vieux Nathan, j'en puis gagner autant cette nuit.

Quand on discute de cette façon avec soi-même, il est certain d'avance qu'on succombera à la tentation.

Raoul succomba en effet.

Il franchit le seuil de la porte cochère, et, au bout d'un instant, il faisait son entrée dans les brillants salons du premier étage.

Quoique l'heure ne fût guère avancée, la foule des joueurs était déjà compacte.

L'arrivée de M. de la Tremblaye fit sensation.

Il n'était bruit que de sa chance miraculeuse et de ses gains énormes de la veille.

Sa présence surexcita donc au plus haut point la curiosité générale.

— Allait-il jouer? allait-il gagner encore? allait-il tout reperdre, au contraire?

Voilà ce que chacun se demandait.

Le caractère de l'homme est, presque toujours, si étrangement pétri de puérile vanité que Raoul, au moment où il s'aperçut de l'attention dont il était l'objet, s'en trouva flatté intérieurement et regretta de n'avoir point apporté avec lui une vingtaine de mille livres pour soutenir au besoin sa réputation naissante de grand joueur.

Un moment il se sentit disposé à retourner à son hôtellerie afin de se lester d'or.

Mais il y avait loin de la rue Saint-Honoré à la rue de Paradis-Poissonnière.

Raoul se décida donc à rester et à essayer avant tout la chance.

Dans les salons où nous avons introduit nos lecteurs, on jouait le pharaon, le biribi, la bassette, le lansquenet, etc.

M. de la Tremblaye se dirigea vers une table de lansquenet, la même à laquelle il devait, quelques années plus tard, être insulté d'une façon si cruelle par le vicomte d'Aubigny.

On lui fit immédiatement place.

C'était la première fois que Raoul assistait à une partie de lansquenet.

Il regarda pendant deux ou trois minutes tomber les cartes une à une, afin de bien se rendre compte de la marche de ce jeu si simple.

Puis, la main étant arrivée à lui, il prit les cartes et jeta vingt-cinq louis sur la table.

— *Banquo!* — dit vivement son voisin de droite, qui, tout bas, ajouta :

— C'est de l'argent gagné d'avance; on n'a pas, deux fois de suite, une chance pareille à celle de ce jeune homme dans la nuit d'hier...

Raoul tourna lentement les cartes.

Ce fut une *dame* d'abord, puis un *as*.

Treize ou quatorze cartes se succédèrent ensuite, sans sortir des *deux*, des *trois*, des *cinq* et des *sept*.

La galerie suivait ces cartes avec un intérêt très vif et qui croissait de seconde en seconde.

VIII

LA CHAISE A PORTEURS

Après cette succession de basses cartes, Raoul tourna un *valet*.

Puis un second...

Un troisième...

Et enfin *le valet de carreau* qui tomba sur ses trois collègues.

— Lansquenet! — crièrent dix voix à la fois.

Raoul ne savait pas qu'il avait gagné.

Il fallut le lui apprendre.

Le voisin de droite semblait très contrarié et surtout très étonné d'avoir perdu ses vingt-cinq louis.

Mais il se consola en se disant :

— Bah! si ce gentilhomme continue la main, je tiendrai les cinquante louis, et cette fois il faudra bien que je gagne!

Raoul continua en effet.

— Banquo! — fit le voisin.

En deux cartes, M. de la Tremblaye avait gagné de nouveau.

Les lèvres du voisin ébauchèrent une moue caractéristique et prononcée.

— Diable!... diable!... — se dit-il, — est-ce que ce serait une veine?...

Et, devenu soudain prudent, il s'abstint, jusqu'à nouvel ordre, de risquer le moindre enjeu contre la banque de Raoul.

« *La prudence est la mère de la sûreté,* » dit un proverbe.

Ce proverbe est sage et renferme un conseil utile.

Le voisin se trouva bien d'avoir suivi ce conseil.

La chance de M. de la Tremblaye n'était pas moins prodigieuse cette nuit-là que la nuit précédente.

Sept fois de suite le hasard se déclara pour Raoul.

L'intérêt qu'inspirait cette partie était devenu si grand, que tous les hôtes de la maison de jeu avaient déserté le pharaon, la bassette, etc., et se pressaient à la table de lansquenet où trônait notre héros.

En ce moment, il y avait sur le tapis vert, tant en or qu'en bons de la caisse des fermiers généraux, la somme gigantesque de cent cinquante-trois mille six cents livres, éblouissant résultat d'une première mise de vingt-cinq louis.

— Qui veut tenir? — Qu'on fasse ce qu'on voudra, je tiens tout.

Un petit frémissement circula dans la galerie.

L'audace inouïe de ce jeune homme qui, d'un air insoucieux, aventurait ainsi toute une fortune sur un seul coup de cartes, causait à tous ces joueurs une fiévreuse admiration mêlée d'un peu d'épouvante.

Raoul seul était calme et il n'avait, nous l'affirmons, aucun mérite à garder ainsi son sang-froid.

Sa confiance en son étoile était si complète, si aveugle, qu'il n'admettait point qu'il lui fût possible de perdre un seul coup, de quelque façon qu'il jouât.

Cette confiance superstitieuse, ses adversaires avaient fini peu à peu par la partager, si bien qu'au moment où M. de la Tremblaye prononça les paroles que nous venons de reproduire un peu plus haut : « Qu'on fasse ce qu'on voudra, je tiens tout!... » personne n'y répondit un mot, et pas un seul louis ne fut mis en avant pour commencer l'enjeu des adversaires du jeune homme.

Raoul s'étonna de cette terreur qu'il inspirait.

— J'attends, messieurs, — dit-il, — j'attends...

Même silence.

— Quoi!... — s'écria Raoul alors, — pas seulement quelques mille livres!...

Et il regarda à droite et à gauche.

Il ne vit que des mines effarées et piteuses, car il était entouré de perdants, et chacun avait laissé des plumes de son aile dans l'énorme tas d'or qui s'amoncelait devant le jeune homme.

— Ma foi, messieurs, — reprit ce dernier, — je suis bien forcé de quitter la place!... J'espère au moins qu'on ne m'accusera point de faire *Charlemagne*, car ce n'est pas volontairement que je m'en vais...

Et, tout en parlant ainsi, il se leva et remplit ses poches des résultats de son jeu.

O hasard!...

Celui qui reprit la main que Raoul abandonnait perdit en trois cartes!

La fortune semblait vouloir prouver que c'était à notre héros seul qu'elle accordait ses faveurs!...

Chacun regretta amèrement de n'avoir point tenu l'enjeu de Raoul au dernier coup, mais il était trop tard!...

Le jeune homme se mit à se promener dans les salons vastes et splendides, ne s'installant à aucune partie, mais jouant un coup de temps à autre, tantôt au biribi, tantôt à la bassette, et toujours avec le même bonheur inouï et insolent.

Vers minuit, son bénéfice dépassait celui de la veille, c'est-à-dire qu'il avait gagné un peu plus de deux cent mille livres.

L'un des banquiers de la maison de jeu s'approcha de lui, et lui proposa gracieusement d'échanger la plus grande partie de son or contre des *bons au porteur* et des billets de caisse, monnaie commode et portative.

Raoul accepta avec enthousiasme.

Il plaça dans la poche de son habit le rouleau de billets qu'on venait de lui remettre, et il ne garda en or que cent cinquante louis environ.

Cet échange opéré, Raoul descendit dans la cour.

Il fit signe à deux porteurs de chaise de le venir prendre sur la dernière marche de l'escalier, et il leur dit, en leur jetant une pièce d'or, et en leur donnant l'adresse de son hôtellerie :

— Voici un louis pour vous, faquins, mais je prétends que vous marchiez comme le vent...

— Nous ferons de notre mieux pour satisfaire votre seigneurie, — répondit un des porteurs en se courbant pour ramasser la pièce d'or qui avait roulé entre les pavés.

Quand il se releva, le jeune homme s'était assis dans la chaise.

Aussitôt la portière refermée, les deux hommes échangèrent un rapide coup d'œil.

Puis ces mots se croisèrent, prononcés à voix basse.

— Dis donc, Jean...

— Eh bien, quoi?

— J'ai une idée.

— Moi aussi.

— Dis la tienne.

— Je crois que nous avons la même...

— Possible!

— Eh bien?

— Eh bien, ça peut se faire...

— C'est ton avis?

— Oui.

— Alors, c'est comme si c'était fait.

Raoul, étonné de l'immobilité de la chaise, cria depuis l'intérieur :

— Eh bien, marauds, qu'y a-t-il, et pourquoi ne marchons-nous pas?

— Pardon, votre seigneurie, — répondit le porteur qui avait déjà parlé, — mon compagnon et moi, nous ajustions nos bretelles, mais voilà qui est fait, et nous sommes en route...

En effet, la chaise s'ébranla.

Raoul s'accota dans le coin de droite, et, doucement bercé par le mouvement rapide et régulier de son véhicule, il ne tarda guère à s'assoupir à demi.

Un quart d'heure à peu près se passa ainsi.

Tout à coup la chaise s'arrêta brusquement.

Raoul s'éveilla en sursaut.

Il se crut arrivé et mit la tête à la portière.

Il ne reconnut point la maison en face de laquelle il se trouvait.

La rue, complètement déserte, était étroite, sale, et c'est à peine si un reverbère honteux et terne combattait de sa clarté fumeuse l'opaque épaisseur des ténèbres.

Les deux porteurs semblaient tenir conseil à dix pas de la chaise, dont ils avaient enlevé les bâtons, sur lesquels ils s'appuyaient.

— Ah ça, faquins!... — leur cria Raoul, — où sommes-nous et qu'y a-t-il?...

Les porteurs se rapprochèrent.

Raoul répéta sa question.

— Il faut descendre, mon gentilhomme, — dit l'un deux d'une voix dure et avec un accent brutal.

— Descendre?... Nous sommes arrivés?

— Oui.

— Où donc est l'hôtel de *la Toison d'or?*

— Qu'il soit ici ou ailleurs, peu importe.

— Comment?

— Oui, nous n'allons pas plus loin.

— Êtes-vous fous?...

— Assez de paroles!... Descendez, et plus vite que ça, sinon nous allons vous mettre dehors...

Et l'homme qui parlait ainsi ouvrit brusquement la portière.

Raoul comprit qu'un grand danger le menaçait.

Sa présence d'esprit ne l'abandonna pas.

Il s'élança sur le pavé, le plus loin possible des deux hommes.

Pressentant qu'il allait être attaqué, il fit un bond en arrière et s'adossa à la muraille, afin de ne pas pouvoir être surpris de deux côtés à la fois. Il appuya la main droite sur la garde de son épée, pour être prêt à se défendre, et il demanda :

— Voyons, drôles, que voulez-vous?

— Nous voulons votre argent, mon gentilhomme.

— Je n'en ai pas.

Les deux hommes répondirent par un ricanement farouche.

Puis l'un d'eux ajouta :

— Vous sortez d'une maison de jeu... vous nous jetez un louis pour une course d'une demi-heure, et vous prétendez ensuite que vous n'avez pas d'argent!... Allons donc, mon gentilhomme, allons donc!... c'est mal inventé, savez-vous!...

IX

RUE DES PROUVAIRES

— Eh bien, — dit alors M. de la Tremblaye, qui sentit qu'il fallait payer d'audace et jouer hardiment le tout pour le tout, — puisque vous voulez mon argent, canailles que vous êtes, et que je refuse de vous le donner, venez le prendre...

— C'est ce que nous allons faire...

— J'attends!...

Et Raoul, qui venait de tirer son épée, prit une attitude tout à la fois offensive et défensive.

Les voleurs sont habituellement fort lâches.

Il est rare qu'ils bravent un péril quand il s'offre à eux face à face, il est rare qu'une résistance ouverte et à main armée ne les déconcerte pas d'une façon absolue et complète.

Raoul avait compté là-dessus.

Il ne se trompait guère.

Les bandits, quoiqu'ils fussent deux contre un seul homme, et que



Ce n'est pas un duel, ma mère, c'est un assassinat! (P. 432.)

les lourds bâtons de leurs chaises pussent devenir entre leurs mains une arme bien autrement dangereuse qu'une frêle épée de parade, reculèrent au lieu d'avancer.

Raoul profita de ce moment de répit pour faire trois ou quatre pas à droite et modifier ainsi sa position avec avantage.

Il se plaça dans l'enfoncement formé par une porte.

Les degrés de cette porte lui servirent en quelque sorte de piédestal et lui permirent de dominer ses adversaires.

Ces derniers avaient de nouveau tenu conseil.

L'un des deux marcha en avant et dit d'un ton radouci et qui dénotait des intentions conciliantes :

— Voyons, mon gentilhomme, ne nous fâchons pas, si c'est possible, et causons!...

Raoul fit un mouvement qui signifiait :

— J'écoute.

Le bandit continua:

— Nous voulons votre argent, nous avons été trop loin pour reculer; nous sommes les plus forts, par conséquent, il faudra bien en passer par où nous voulons; eh bien, soyez gentil, exécutez-vous de bonne grâce, et, parole d'honneur! il ne vous sera point fait de mal...

Raoul hésita.

— Peut-être, — se dit-il à lui-même, — pourrais-je, en jetant une poignée d'or à ces brigands, sauver ma vie menacée et la somme énorme dont je suis porteur...

Mais il ajouta presque aussitôt qu'il était au moins douteux qu'ils se contentassent de quelques louis qu'il pouvait leur sacrifier.

D'ailleurs, M. de la Tremblaye n'était point de ces âmes faibles qui cèdent à l'impression de la crainte.

— J'ai refusé tout à l'heure, et je refuse encore, — répondit-il carrément.

— Vous avez tort, mon gentilhomme...

Raoul haussa les épaules et garda le silence.

— C'est votre dernier mot?

— Oui, — fit-il.

— Une fois, deux fois, trois fois?

— Oui, oui, cent fois oui!...

— Eh bien, à votre aise!...

Et les porteurs de chaise se ruèrent tous deux à la fois sur Raoul, le bâton levé.

Le jeune homme voulut parer le choc avec son épée.

Mais les bâtons avaient une longueur triple de celle de cette lame fragile.

Les adversaires de Raoul pouvaient l'attaquer à distance, et il lui était impossible, à lui, de les atteindre.

Cependant, pendant une demi-minute environ, il vint à bout d'éviter tous les chocs.

Au bout de ce temps, l'épée de Raoul rencontrant à faux l'extrémité de l'un des bâtons, se brisa comme si elle eût été de verre.

Ainsi désarmé, le jeune homme était perdu.

Un coup terrible l'atteignit sur la tête.

Il poussa un cri, agita les bras et tomba à la renverse sans connaissance.

Sans doute la porte à laquelle il s'était adossé pour combattre était mal close, car sous le poids du jeune homme cette porte céda et s'ouvrit.

Le corps de Raoul se trouva donc étendu, moitié dans l'allée de la maison, moitié sur le pavé fangeux de la rue.

— Nous le tenons!... murmurèrent les deux voleurs avec un accent de triomphe.

Et ils se précipitèrent vers leur victime inanimée avec la voracité féroce et sinistre des vautours s'acharnant sur un cadavre.

En un tour de main, ils avaient visité les poches du jeune homme et s'étaient emparés de l'or qu'il avait sur lui et de la montre armoriée.

— Est-ce que c'est tout? — demanda l'un d'eux.

— Tout ce que je trouve.

— C'est bien peu!

— Oui, de par le diable!

— Tu as mal cherché.

— Cherche mieux, si tu peux!

— C'est ce que je vais faire.

Et, de nouveau, les poches de Raoul furent fouillées et explorées dans tous les coins et recoins.

A dix reprises différentes, les mains avides des voleurs rencontrèrent la liasse de billets de caisse.

Mais ils ne soupçonnaient point la valeur de ce paquet de chiffons soyeux, et ils n'y accordèrent pas la moindre attention.

— Allons, — s'écria celui des bandits qui s'appelait Jean, — il paraît que décidément c'est tout.

— Ça me fait aussi cet effet-là.

— Il faut bien s'en contenter.

— Oui, faute de mieux.

— Maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici, n'est-ce pas?

— Non.

— Alors, filons.

— C'est ça, et vivement.

Les voleurs firent un mouvement pour s'éloigner.

Jean arrêta son compagnon.

— Minute!... — lui dit-il.

— Quoi?

Jean désigna le corps de Raoul.

Puis il ajouta:

— Et ce cadet-là?

— Eh bien?

— Qu'en faisons-nous?

— Je n'en sais rien.

— Ni moi non plus, et c'est pour cela que je te le demande.

— Crois-tu qu'il soit mort?

— Je le parierais; mais on se trompe si facilement...

— Oh! oui!...

— Le mieux serait de rendre la chose tout à fait certaine...

— Comment?

— Dame!... c'est clair et facile à comprendre.

Et le bandit acheva sa pensée par un geste atroce.

Ce geste était celui de briser la tête d'un nouveau coup de bâton et de l'achever ainsi, s'il vivait encore.

— A quoi bon? — demanda son compagnon, qui, sans doute, avait le cœur moins dur et l'âme moins cruelle.

— S'il en revient, et s'il nous rencontre...

— Où?

— On ne sait pas.

— D'abord, il ne nous reconnaîtrait point...

— Ne t'y fie guère.

— C'est à peine s'il nous a vus, et il ne nous a pas regardés. D'ailleurs, nous n'avons qu'à ne plus retourner rue Saint-Honoré; et enfin, quand même il parlerait, il n'a ni témoins ni preuves pour nous accuser...

— Tout ça, c'est fort bien, mais je ne m'y fierais pas!...

— Tu as tort.

— Enfin, ton avis n'est pas de l'achever?

— Ma foi, non.

— Poule mouillée, va!... Mais, soit! c'est ta fantaisie, je veux bien te la passer!...

En ce moment on entendit retentir, tout à fait à l'extrémité de la rue (qui, soit dit en passant, était la rue des Prouvaires), le bruit des pas mesurés d'une troupe d'hommes.

— Écoute, dit Jean.

— J'entends, pardieu!...

— La ronde du guet?

— Oui.

— Alors, trottons!

— Je le crois bien, il n'est que temps!...

Et les bandits, restituant aussitôt à leur destination primitive les deux bâtons dont ils venaient de faire un emploi si terrible et si criminel, reprirent leur chaise à porteurs, et, après avoir repoussé complètement dans l'allée le corps de Raoul et refermé la porte sur lui, s'éloignèrent en toute hâte dans la direction opposée à celle par laquelle le guet s'approchait.

A cette époque, les rondes des soldats du guet avaient une louable habitude dont nos patrouilles nocturnes conservent la tradition avec un si grand soin.

Alors, comme aujourd'hui, les escouades de la police se faisaient précéder par un bruit tel qu'on l'entendait d'un bout à l'autre d'une rue, et les malfaiteurs, mis en garde par ce tapage qui causait leur sécurité, quittaient tranquillement leur besogne et attendaient, pour se remettre à l'ouvrage, que le silence et la solitude se fussent rétablis.

Les soldats du guet passèrent, le fusil sur l'épaule, insouciants et joyeux.

Celui-ci fredonnait le refrain d'un noël à la mode.

Celui-là racontait à un camarade l'histoire de ses amours avec quelque jolie ravaudeuse, ou quelque mignonne grisette, ou quelque belle dame de la halle, non moins fournie en écus qu'en appas.

Un troisième, enfin, parlait avec enthousiasme des charmes du vin vieux d'un nouveau cabaret.

Bref, en passant, la ronde nocturne réveillait les bons bourgeois dont elle était censée protéger le sommeil.

Aucun des soldats ne soupçonna seulement qu'un crime venait de se commettre, et que, derrière cette porte à demi fermée, il y avait peut-être un cadavre!...

X

LA MÈRE MOLOCH

La maison devant laquelle avait eu lieu le combat dont nous avons raconté dans le précédent chapitre les péripéties et le dénoûment, était sale, noire, éraillée, bâtie moitié en bois, moitié en moellons et en plâtras disloqués, et n'avait que trois étages de hauteur.

Or, tandis que Raoul luttait contre deux assassins, voici ce qui se

passait à l'étage le plus élevé de cette maison, dans un logis, ou plutôt dans un bouge délabré qui avait quelque chose de sinistre.

Figurez-vous une pièce de moyenne grandeur, dont les murailles nues disparaissaient presque entièrement sous une couche de moisissure verdâtre. Des solives mal équarries et des planches disjointes tenaient lieu de plafond.

Un grossier carrelage recouvrait le sol.

Un grand rideau, déchiré par places et retenu par des anneaux de fer qui glissaient sur une longue tringle, coupait cette pièce dans toute sa longueur et formait ainsi deux chambres d'inégale grandeur, car l'une était des deux tiers plus large que l'autre.

Dans le compartiment le plus étroit se trouvaient deux lits, ou plutôt deux grabats recouverts de draps d'une blancheur douteuse et de couvertures ressemblant aux tartans déchiquetés des mendiantes irlandaises.

L'étoffe du rideau qui cachait ces grabats avait été belle autrefois, mais c'est à peine si maintenant, au milieu des taches et des trous, on distinguait d'une façon vague les couleurs jadis éclatantes de son lampas oriental.

Devant la cheminée, un fourneau de terre servait à préparer les aliments.

Un grand bahut de chêne, une table carrée et quatre chaises composaient tout le mobilier. Sur la table, il y avait une petite lampe de cuivre, une carafe de cristal de Bohême remplie d'une eau transparente, un énorme chat noir qui ronflait, couché en rond, et un vieux corbeau, à demi déplumé, endormi sur une patte et la tête sous son aile.

De chaque côté de cette table, deux femmes étaient assises en face l'une de l'autre. L'une était vieille et l'autre jeune.

La vieille pouvait avoir soixante ans.

Elle était très grande et très maigre. Peut-être avait-elle été belle autrefois, quand une chair jeune et brune recouvrait les traits de ce visage aujourd'hui tanné et parcheminé.

Ses grands yeux noirs, enfoncés dans de profondes orbites, lançaient par moments les éclairs d'un feu sombre.

Son nez, fortement aquilin, imprimait à son profil une vague ressemblance avec celui d'un oiseau de proie.

Ses joues creuses et sa bouche rentrée en dedans donnaient à la partie inférieure de sa figure une expression sinistre.

Le costume que portait cette femme ajoutait encore à l'étrangeté presque effrayante de son apparence.

Sur sa tête, un mouchoir de soie jadis écarlate se nouait en forme de turban. De longues mèches de cheveux gris s'échappaient à travers les déchirures nombreuses de cette coiffure singulière.

Une large robe d'étoffe noire, à manches flottantes, serrée à la taille par une corde, enveloppait ce long corps osseux.

Sur cette robe, des figures bizarres et sans doute cabalistiques étaient brodées en rouge.

La vieille femme que nous venons de décrire et qui jouissait d'une immense réputation dans le quartier comme magicienne, tireuse de cartes, chiromancienne, astrologue, diseuse de bonne aventure et vendeuse de remèdes secrets et infaillibles, se nommait la *mère Moloch*.

Quant à la jeune fille qui se trouvait en face d'elle, nos lecteurs la connaissent déjà.

Nous la leur avons présentée à deux reprises différentes :

D'abord dans la maison de Nathan, auprès de la belle juive Déborah ; puis à l'angle de la rue Richelieu et de la rue Saint-Honoré, heurtant M. de la Tremblaye dans sa course, ou plutôt heurtée par lui.

C'était, en un mot, *la fille du diable*, ainsi appelée, sans doute, parce qu'elle était, ou tout au moins parce qu'elle passait pour être la fille de la *mère Moloch*.

Or, il n'est personne qui ne sache à merveille que ce nom de Moloch appartient à un vieux démon qui est sans conteste un des plus hauts et des plus puissants seigneurs du royaume des enfers.

— Ma mère, entendez-vous? — fit tout à coup la jeune fille en prêtant l'oreille.

— Quoi? demanda la vieille femme.

— On dirait qu'on se querelle dans la rue.

— Eh bien! que nous importe?

La fille du diable quitta sa place.

Elle se dirigea vers la petite fenêtre qui, pendant le jour, donnait un peu d'air et de lumière au taudis qu'elle habitait, et elle ouvrit cette fenêtre.

C'était l'instant précis où les porteurs attaquaient M. de la Tremblaye avec leurs bâtons.

Le bruit de l'acier sur le bois retentissait net et distinct.

— Je ne me trompais pas, ma mère, — murmura la jeune fille ; — écoutez, écoutez...

— Eh bien! on se bat en duel, voilà tout.

— On ne se bat en duel ni à cette heure de la nuit, ni dans une rue de notre quartier.

— Qu'est-ce donc alors, selon toi?

— Ce n'est pas un duel, ma mère, c'est un assassinat!

La mère Moloch se prit à rire ironiquement et elle répliqua:

— Allons, ma pauvre Hébé, tu es folle, tout à fait folle!

La jeune fille n'entendit pas cette réponse.

Elle écoutait, haletante, ce qui se passait dans la rue.

L'épé de Raoul, brisée en plusieurs tronçons, tomba sur le pavé

Ce bruit monta jusqu'à la fille du diable et la fit tressaillir.

Immédiatement après, un coup violent retentit avec un bruit mat et sourd.

Puis un grand cri... Puis la chute d'un corps... Puis plus rien...

La jeune fille poussa un gémissement étouffé.

Elle quitta la fenêtre, elle cacha son visage dans ses deux mains et elle balbutia:

— C'est fini... c'est fini! ils l'ont tué!...

— Qui? — demanda la vieille femme.

— Je ne sais; mais je suis sûre qu'un crime vient d'être commis...

— Cela ne nous regarde pas! il n'y a rien à voler chez nous, par conséquent nous n'avons rien à craindre... Il est tard, et voici que notre lampe va s'éteindre... Allons, couchons-nous et dormons!...

— Dormir!... — s'écria la jeune fille, — le pourrez-vous, ma mère?...

— Oui, certes!...

— Moi, je suis tremblante... Ce qui se passait tout à l'heure m'a glacé le sang dans les veines.

La mère Moloch se mit à rire de nouveau et reprit:

— Je le répète, ma pauvre Hébé, tu deviens folle... folle à lier!

Hébé, puisque tel était le petit nom de la fille du diable, Hébé, — disons-nous, — ne répondit rien.

Une ou deux minutes s'écoulèrent.

Puis on entendit dans le lointain s'approcher la ronde du guet.

La jeune fille quitta la chaise sur laquelle elle s'était rassise et courut de nouveau à la fenêtre.

— Ils vont trouver le corps... — pensa-t-elle.

Et à mesure que les soldats approchaient, son cœur cessait de battre. Nous savons déjà que la ronde passa sans s'arrêter.

Aussitôt que le silence fut redevenu complet dans la rue, Hébé saisit la petite lampe de cuivre dont la mèche épuisée jetait des clartés mourantes. Elle se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu? — lui demanda la vieille femme.



Il vit la jeune fille endormie près de son lit. (P. 440.)

— Je descends.

— Pourquoi faire?

— Il faut absolument que je sache ce qui s'est passé... il faut absolument que je voie s'il y a du sang sur le pavé, devant notre maison.

Et la jeune fille s'engagea dans l'escalier.

— Attends-moi, du moins!... attends-moi donc!... — lui cria d'une

voix rageuse la mère Moloch, qui, peut-être, ne se souciait pas de rester seule dans les ténèbres.

La jeune fille s'arrêta aussitôt.

Sa mère la rejoignit et descendit à la suite, en grommelant et en répétant :

— Oui, elle est folle !... folle !... folle !... folle !...

Les trois étages furent bientôt franchis.

Les deux femmes atteignirent le bas de l'escalier.

L'allée était profonde, étroite, puante.

La fille du diable fit avec sa main une sorte de réflecteur qu'elle plaça derrière la lampe, afin de projeter la lumière en avant.

Le couloir se trouva ainsi faiblement éclairé dans toute sa longueur. Soudain la jeune fille poussa un cri et recula d'un pas.

Elle venait de distinguer un corps humain étendu sur le sol.

— Quoi?... qu'y a-t-il? — demanda la mère Moloch en remontant trois marches de l'escalier aussi vite que le lui permirent ses vieilles jambes.

— Il y a, ma mère, que je ne m'étais pas trompée, qu'un crime a été commis, qu'on vient d'assassiner un homme, et que le cadavre est là...

— Tu en es sûre? — fit la vieille femme, — dont les yeux fatigués ne pouvaient percer l'épaisseur des ténèbres aussi bien que ceux d'Hébé.

— J'en suis sûre... je le vois... Venez!...

XI

SUR LA PREMIÈRE MARCHE DE L'ESCALIER

La fille du diable, toujours suivie par la mère Moloch à une distance de deux ou trois pas, s'avança jusqu'auprès du corps étendu, dont l'immobilité absolue ressemblait à la mort.

Elle projeta la lueur de sa lampe sur le pâle visage du jeune homme et elle poussa un faible cri en le reconnaissant.

On se souvient que bien peu d'heures auparavant, la jeune fille avait rencontré Raoul, et que cette rencontre avait produit sur elle une assez vive impression pour lui faire désirer d'être suivie par ce gentilhomme.

L'exclamation d'Hébé n'échappa point à la mère Moloch.

— Est-ce que tu connaîtrais ce damoiseau, par hasard? — demanda-t-elle vivement.

— Non... non, ma mère, — se hâta de répondre la jeune fille.

— Bien vrai?

— Je vous l'affirme.

— Alors, pourquoi sembles-tu si surprise et si troublée?

— Je ne suis point surprise, ma mère... Quant à mon émotion, je je ne puis la dominer, je l'avoue... Songez-donc que nous sommes en présence d'un cadavre... qui, il y a quelques minutes, était rempli de vie et d'avenir.

— Bah! — reprit la vieille femme, — je ne vois pas de trace de sang, et rien ne prouve que ce jeune homme ait cessé de vivre.

— Le croyez-vous? — s'écria Hébé.

— Je ne dis pas que je le crois; mais je dis que tout est possible.

— Pourquoi ne pas vous en assurer?

— Je veux bien le faire, mais d'abord...

— Eh bien?

— D'abord, va fermer la porte de la rue et pousse les verrous intérieurs. Les assassins de ce gentilhomme n'auraient qu'à revenir, et s'ils nous trouvaient là, ils nous feraient sans doute un mauvais parti!...

La fille du diable fit tout aussitôt ce que sa mère lui demandait.

Puis elle revint auprès de la vieille femme.

Cette dernière, complètement rassurée à l'endroit des appréhensions que nous venons de lui entendre manifester, avait, non sans peine, ployé le genou à côté du corps de Raoul.

L'une de ses mains s'appuyait sur le cœur et l'autre sur la veine du poignet droit du jeune homme.

Au bout d'une ou deux secondes, sa taille roidie se redressa.

Hébé étudiait anxieusement l'expression du visage de sa mère.

Mais ce visage ne disait absolument rien.

Il fallut que la jeune fille interrogeât. Elle le fit d'une voix faible.

— Eh bien? — demanda-t-elle.

— Eh bien? répondit la mère Moloch, — le pouls bat, calme et plein, exactement comme si ce gentilhomme dormait.

— Alors, il n'y a pas de danger?

— Aucun.

— Que Dieu soit béni!

— *Amen!* — fit la vieille femme en ricanant.

— Savez-vous où est la blessure?

— S'il y en avait une, le sang coulerait, et je n'en vois pas trace.

— Cependant ce jeune homme ne s'est pas évanoui sans motif...

— C'est probable: mais, je te le répète, je ne vois rien.

— Il me semble qu'une gouttelette pourpre tache le haut du front.

— Au fait, tu as raison, répondit la mère Moloch en passant ses longs doigts décharnés à travers les mèches épaisses des cheveux bruns de Raoul.

— Eh bien? — demanda la fille du diable pour la seconde fois.

— La blessure est à la tête, — répliqua la vieille femme.

— Dangereuse.

— Je ne crois pas : une simple contusion...

— Une contusion?

— Oui. Ce n'est pas un coup d'épée que ce gentilhomme a reçu, c'est un coup de bâton... et même il a fallu que son crâne fût bien solide, car ce coup de bâton me fait l'effet d'avoir été rudement appliqué. La seule chose à craindre, dans ce moment, c'est une congestion cérébrale.

— Et n'y a-t-il pas un moyen d'éviter ce danger?

— Si, vraiment.

— Lequel?...

— Une bonne petite saignée dégagerait immédiatement le cerveau.

— Et le blessé reprendrait connaissance?

— Sans aucun doute.

— Je vous ai entendu dire cent fois, ma mère, qu'aucun des meilleurs médecins de Paris n'était capable de pratiquer une saignée avec plus d'habileté que vous...

— Je l'ai dit, et cela est vrai.

— Alors, vous pouvez guérir ce jeune homme?...

— Oui, je le pourrais, mais...

La mère Moloch s'arrêta.

— Mais, quoi ? — demanda vivement Hébé.

— Dans quel intérêt le ferais-je ?...

— L'humanité...

La mère Moloch haussa les épaules.

Hébé comprit qu'elle faisait fausse route en s'adressant au cœur de la prétendue sorcière. Aussi elle se hâta d'ajouter :

— D'ailleurs, ma mère, ce gentilhomme semble riche, et il n'est n'est point douteux qu'il vous récompensera largement des soins que vous aurez pris de lui...

Cet argument produisit un effet immédiat.

Les dispositions de la mère Moloch se modifièrent en un clin d'œil.

Elle aida de son mieux Hébé à porter, ou plutôt à traîner le corps de Raoul jusqu'au bas de l'escalier et à l'adosser à la première marche.

Puis elle enjoignit à la jeune fille de courir jusqu'à la mansarde, d'en rapporter une lancette rouillée qui s'y trouvait enfouie sous un tas de chiffons.

Elle demanda en outre quelques bandes de vieux linge et un vase quelconque qui pût servir à recevoir le sang.

La fille du diable ne se fit pas répéter deux fois cet ordre, et elle revint avec une promptitude surprenante.

La mère Moloch fit ses préparatifs avec toute l'habileté d'un praticien émérite. Seulement, sa main, que l'âge rendait tremblante, et le triste état de sa lancette la mirent dans la nécessité de piquer la veine à trois reprises différentes avant que le sang parût.

Mais, au troisième coup, il jaillit avec une si grande abondance que les mains et une partie de la figure d'Hébé s'en trouvèrent couvertes. Elle se sentit devenir pâle et frissonnante sous cette rosée tiède et pourpre, et elle fut au moment de s'évanouir à son tour.

Mais elle se soutint en saisissant la corde qui servait de rampe à l'escalier boueux; elle essuya ses mains et son visage ensanglantés, et son émotion se calma.

A mesure que le sang jaillissait de la veine ouverte de Raoul, l'effet prédit par la mère Moloch se réalisait en effet.

M. de la Tremblaye ne tarda guère à pousser un profond soupir.

L'évanouissement se dissipait.

Le jeune homme souleva ses paupières alanguies, mais le regard qu'il promena autour de lui fut vague et incertain.

Ses yeux ne voyaient point, ou tout au moins la perturbation momentanée apportée dans ses facultés morales par le terrible choc qui venait de lui ébranler le cerveau, ne lui permettait de se rendre compte ni de ce qu'il voyait, ni de l'endroit dans lequel il se trouvait, ni des circonstances qui l'y avaient amené.

La mère Moloch avait saigné Raoul au bras gauche.

Il souleva sa main droite et il l'appuya sur le haut de sa tête, à deux ou trois reprises. Là était le siège d'une douleur dont il cherchait évidemment à se rendre compte, mais sans y parvenir.

La vie du corps était revenue. La vie de l'âme tardait encore.

La fille du diable suivait du regard, avec une anxiété pleine de trouble et de passion, chacun des mouvements de Raoul.

XII

RÉVEIL

Cependant le sang coulait toujours.

L'écuelle de faïence apportée par Hébé était pleine jusqu'au bord.

Raoul, déjà très pâle, pâlissait de plus en plus, et les symptômes d'une prochaine défaillance commençaient à se manifester chez lui.

— Allons, — dit la mère Moloch, — je crois qu'en voilà assez...

Et elle appuya son pouce sur l'ouverture de la veine, tandis que la fille du diable dénouait les bandes qui serraient le bras.

Le sang s'arrêta aussitôt.

D'après les indications de sa mère, la jeune fille plaça et assujettit des compresses solides. Puis, quand ce fut terminé, elle dit :

— Maintenant, qu'allons-nous faire?...

— Puisque nous avons commencé la cure, — répliqua la mère Moloch, — il faut l'achever... Ce jeune homme ne peut ni retourner chez lui dans ce moment, ni rester là, au bas de cet escalier : il faut qu'il monte avec nous et couche dans notre mansarde.

C'était là ce que la jeune fille désirait le plus au monde.

Mais elle n'aurait osé en faire la proposition à la mère Moloch.

Aussi, en entendant les paroles de cette dernière, son cœur tressaillit de joie.

— Seulement, — poursuivit la vieille femme, comme il nous est impossible de porter ce jeune homme à nous deux, il faudra qu'il tâche de marcher, et tu le soutiendras...

— Oui, ma mère, — fit la jeune fille.

Et se retournant vers Raoul, elle lui dit de la voix la plus douce :

— Monsieur...

Cette voix frappa l'oreille de Raoul, mais il l'entendit comme on entend dans un rêve.

Cependant ses lèvres balbutièrent machinalement :

— Mademoiselle!...

— Voulez-vous essayer de vous lever? — poursuivit Hébé.

Raoul fit un effort pour se remettre sur ses jambes, mais il ne put en venir à bout, et il retomba sur la marche de l'escalier qui lui servait de siège.

La fille du diable lui prit la main afin de l'aider.

Le jeune homme, soutenu par ce point d'appui, essaya un nouvel effort et parvint à se tenir debout.

Mais tout semblait tourner et bondir autour de lui, des bruissements étranges emplissaient ses oreilles, sa faiblesse en outre était grande, et il serait tombé de nouveau si Hébé ne lui eût jeté ses deux bras autour du corps afin de le soutenir.

— Venez, maintenant, murmura-t-elle.

Et tout en continuant à l'enlacer, ainsi qu'elle venait de le faire, elle franchit deux ou trois marches de l'escalier et les lui fit franchir avec elle.

Depuis l'allée où s'était passé tout ce qui précède, jusqu'au troisième étage, qu'il s'agissait d'atteindre, l'ascension fut longue et pénible. A chacun des repos de l'escalier, il fallait s'arrêter, car Raoul et Hébé n'étaient guère moins épuisés l'un que l'autre.

La mère Moloch, sa lampe à la main, marchait en avant et poussait des grognements sourds.

Enfin nos trois personnages arrivèrent à la mansarde.

Il était temps. Les forces manquaient à la jeune fille.

Quelques marches de plus, et il aurait fallu laisser son œuvre incomplète.

Elle guida, ou plutôt elle porta Raoul jusqu'à son lit, à elle, sur lequel elle l'étendit.

Puis elle se laissa tomber, haletante, sur une chaise auprès de ce lit, et sembla près de défaillir.

La mère Moloch continuait à grommeler d'une façon monotone et inintelligible.

On ne pouvait saisir au passage aucune des syllabes que mâchait sa bouche démantelée, mais voici quel était le sens de son monologue hargneux.

— Que de soucis!... que de tracas!... que de choses désobligeantes!... Passer ainsi la nuit!... à mon âge?... cela n'a pas de bon sens!... Et pour qui?... pour un inconnu! Encore, s'il paye, cet inconnu, et s'il paye bien, il n'y aura que demi-mal... mais payera-t-il? Il a bonne mine, je ne dis pas non, et ses vêtements sont ceux d'un gentilhomme... mais tout ce qui reluit n'est pas or, et je ne me fie point à la mine...

§

Depuis longtemps déjà la petite lampe de cuivre menaçait de s'éteindre faute d'huile.

Depuis longtemps la flamme vacillait au bout de la mèche qui se carbonisait peu à peu.

Soudain l'huile manqua tout à fait.

La lueur agonisante tremblota une dernière fois et mourut.

La mère Moloch profita de cette obscurité pour se couler dans son lit, tout en grommelant de plus belle; mais le sommeil ne tarda guère à la visiter, et ses murmures moroses se métamorphosèrent en ronflements sonores.

A peine Raoul avait-il touché le matelas du lit, qu'il s'était endormi profondément.

La fille du diable veilla quelque temps encore sur une chaise où la clouait la lassitude.

Mais, malgré l'étrange agitation de son âme et de ses sens, la nature réclama ses droits, et le sommeil vint lui fermer les yeux.

§

Quand les clartés de l'aube matinale pénétrèrent dans la mansarde à travers les petits carreaux fermés de l'unique fenêtre, Raoul fut le premier qui s'éveilla.

Beaucoup de faiblesse et un grand mal de tête, voilà tout ce qui résultait pour lui des événements dont la conséquence aurait pu être si terrible.

Ses idées avaient repris toute leur netteté.

Pourtant, dans le cours des premières minutes qui suivirent son réveil, il ne se souvint de rien.

Il se souleva sur son coude, et il regarda, ne reconnaissant pas sa chambre habituelle, et ne comprenant point où il se trouvait.

Il vit la jeune fille endormie près de son lit, et il se rappela aussitôt que ce n'était pas la première fois qu'il remarquait ce charmant visage.

Sa mémoire interrogée lui remit sous les yeux la rencontre de la veille à l'angle de la rue de Richelieu et de la rue Saint-Honoré.

Ce premier jalon guida ses autres souvenirs, qui le conduisirent successivement chez le juif Nathan, à la maison de jeu, et enfin dans cette terrible chaise à porteurs qui devait lui être fatale.

Raoul se rappela à merveille toutes les circonstances de son combat contre les deux assassins, jusqu'au moment où il lui sembla qu'un voile s'interposait entre la réalité et ses souvenirs.

Mais il était facile au jeune homme de suppléer à cette lacune.

— J'ai été frappé, — se dit-il, — je me suis évanoui. Pendant mon



Eh bien ! Je lis dans le passé, je connais le présent, je prévois l'avenir. (P. 445.)

évanouissement, on m'a volé, sans doute; puis j'ai été recueilli et soigné par cette jeune fille... Tout cela est clair comme le jour... Allons, il n'y a pas grand mal, et si je n'avais eu deux cent mille livres dans ma poche, j'en prendrais mon parti en brave!... Mais perdre deux cent mille livres d'un seul coup!... diable! diable!... c'est un peu dur!...

Tout en se parlant ainsi, le jeune homme s'assit sur le bord du lit et se fouilla machinalement.

Sa montre se trouvait, nous le savons, dans le gousset de l'un des voleurs.

Les pièces d'or avaient suivi le même chemin.

— C'est naturel, — murmura Raoul philosophiquement, — je m'y attendais!... Mais il faut convenir que voilà deux gredins qui ont fait un bien beau coup!...

Cependant la main du jeune homme continuait ses explorations.

Dans la poche de l'habit, elle sentit un paquet de dimension moyenne et qui résistait sous les doigts.

Raoul retira précipitamment ce paquet pour l'examiner.

En reconnaissant le rouleau de billets de caisse, le jeune homme ne put retenir un grand cri de surprise et de joie.

La mère Moloch s'éveilla.

La fille du diable tressaillit et ouvrit les yeux.

XIII

LE MÉTIER DE LA MÈRE MOLOCH

La vieille femme, nous le savons, s'était couchée tout habillée.

Hébé ne s'était pas couchée du tout.

Au cri poussé par M. de la Tremblaye, les deux femmes furent donc sur pied à l'instant même.

Elles virent Raoul assis sur le bord de son lit, et défaisant d'une main fiévreuse le paquet de billets de caisse.

— Que d'argent! — pensa Hébé.

— Oh! oh! — se dit la mère Moloch, — j'ai bien fait de le secourir, il est riche!...

Raoul, ivre de joie d'avoir retrouvé miraculeusement un trésor qu'il croyait si bien perdu, s'aperçut seulement alors qu'il n'était pas seul dans la mansarde avec la jeune fille.

Il ne put retenir un geste d'étonnement à l'aspect de la mère Moloch, plus étrange encore dans ce moment que la veille au soir, car, pendant la nuit, le mouchoir rouge qui lui servait de turban s'était détaché de ses grands cheveux gris, qui, mêlés de mèches complètement blanches, tombaient en désordre sur ses épaules, et donnaient à son visage bronzé un cachet étrange et sinistre.

Le geste de Raoul n'échappa point à la mère Moloch.

— Ah! — murmura-t-elle avec amertume, — je sais ce qui se passe en vous, mon gentilhomme,... vous me trouvez vieille et laide, n'est-ce pas? si vieille et si laide que je vous fais presque peur! Et pourtant j'ai été belle, autrefois... autant et plus peut-être que cette jeune fille que vous voyez là, et qui est ma fille!... Dans ce temps-là, vous ne vous seriez point détourné de moi avec effroi et dégoût... Et cependant, quelque vieille et laide que je sois aujourd'hui, il est très certain que sans moi, à l'heure qu'il est, vous n'existeriez plus...

— Mais, madame, — s'écria vivement Raoul, — vous me prêtez des sentiments qui sont bien loin d'être les miens... La surprise qui tout à l'heure se manifestait sur mon visage doit vous sembler naturelle... Songez que je m'éveillais dans un lieu inconnu, et que je retrouvais une somme considérable que je devais croire perdue; songez qu'en ce moment même, rien ne m'empêcherait de croire que je suis mal éveillé et que je continue un rêve singulier... Daignez donc m'excuser, et, surtout, ne doutez point de la profonde reconnaissance que m'inspirent l'hospitalité et les soins que vous m'avez accordés, à moi, un inconnu pour vous...

La vieille allait répliquer.

La fille du diable se hâta de l'interrompre.

— Monsieur, — dit-elle à Raoul en baissant les yeux, — ma mère s'était trompée, elle le comprend bien.. Elle regrette, j'en suis certaine, l'amertume et la vivacité de ses paroles... Quant aux soins dont vous parliez, nous avons été heureuses de pouvoir vous les offrir, et nous remercions le ciel qui a permis qu'ils ne fussent point infructueux...

Ces quelques mots, prononcés d'une voix douce et presque tendre, causèrent à Raoul une impression à peu près pareille à celle que ressent un voyageur épuisé de fatigue et de chaleur, et dont une brise fraîche et parfumée vient caresser le front.

Il remercia la jeune fille avec une vivacité affectueuse, puis il demanda quelques explications au sujet de tout ce qui s'était passé depuis le moment où il avait perdu connaissance.

Ces explications lui furent données en peu de paroles par Hébé, et,

si mauvais croyant que fût Raoul, il se vit néanmoins forcé de reconnaître que la main de Dieu l'avait visiblement protégé.

Tout autre à sa place, en effet, aurait succombé dix fois.

Tandis que la jeune fille parlait, la mère Moloch s'occupait à mettre une apparence d'ordre dans le taudis que nous avons suffisamment fait connaître à nos lecteurs.

Et tout en rangeant ou, disons mieux, en faisant semblant de ranger, elle ne perdait pas de vue la poche droite de l'habit de Raoul.

C'est que le jeune homme venait de replacer précisément dans cette poche la liasse de billets de caisse qui exerçaient sur la mère Moloch une véritable fascination.

Cependant, après avoir épuisé le cercle des questions relatives à lui-même, Raoul se préoccupa des objets qui l'entouraient et dont, certes, quelques-uns ne pouvaient manquer de le surprendre.

Le chat noir, surtout, et le corbeau déplumé qui, tous deux et côte à côte sur la table de chêne, semblaient vivre en parfaite harmonie, l'intriguaient au plus haut point.

Il interrogea la fille du diable.

Ce fut la mère Moloch qui répondit.

— Ah! mon gentilhomme, — fit-elle en se campant devant Raoul, la tête haute, le poing sur la hanche, et en rejetant en arrière les longues mèches de ses cheveux, — ce sont deux des outils de mon métier...

— Votre métier? — répéta le jeune homme.

— Oui.

— Quel est-il donc?

— Un bon métier, allez, celui qui devrait être le premier et le meilleur de tous, et me faire riche comme une reine... un métier à gagner chaque jour des tonnes d'or et de diamants, si le monde était juste, et qui cependant nous laisse, ma fille et moi, mourir de faim ou à peu près.

La mère Moloch s'interrompit pour respirer.

Raoul ne comprenait pas le moins du monde où elle en voulait venir.

La vieille femme poursuivit :

— Vous ne devinez pas?..

— Non, je l'avoue...

— Eh bien! je lis dans le passé, je connais le présent, je prévois l'avenir.

— Ah! ah! — fit Raoul.

— Comprenez-vous maintenant?

— Je comprends que vous êtes une illuminée, une prophétesse, une sorcière.

— Oui, je suis tout cela; je commande à des esprits dont la voix me parle un langage mystérieux, et que moi seule je puis entendre... Le livre du destin n'a point de secret pour moi, et j'en tourne les pages déjà pleines aussi facilement que celles qui, vierges encore, ne se rempliront que plus tard.

La vieille femme prononça cette dernière tirade d'un façon mystique et avec un sourire enthousiaste.

Elle semblait de bonne foi.

Raoul eut grand'peine à contenir le sourire railleur qui commençait à se dessiner sur ses lèvres.

Il y parvint cependant et il demanda :

— Les esprits qui sont à vos ordres vous obéissent-ils sans cesse?

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends vous demander si, à quelque heure du jour et de la nuit que vous les interrogiez, ils vous répondent?

— Sans doute.

— Pourrais-je en faire l'expérience?

— Oui, certes.

— Quand cela?

— Quand vous le voudrez, mon gentilhomme...

— Aujourd'hui?

— Soit.

— Tout de suite?

— Cela se peut.

— Eh bien! ne remettons pas davantage. Appelez vos démons familiers... parlez-leur... qu'ils vous répondent... remettez mon passé sous mes yeux, initiez-moi aux mystères de mon avenir...

Raoul venait de parler avec un sérieux parfait, mais il n'avait pu enlever à son accent un imperceptible cachet de raillerie.

La mère Moloch comprit parfaitement cette nuance.

— Vous êtes incrédule, mon gentilhomme! — répliqua-t-elle aigrement; — mais peu importe!... Par la façon dont mes démons familiers, comme vous dites, me mettront au fait de votre passé, vous pourrez juger s'ils me trompent en me parlant de votre avenir.

— Commençons, — dit Raoul.

La mère Moloch fit un signe.

Aussitôt Hébé se revêtit de sa mante grise.

Elle en rabattit le capuchon sur son visage et, quoique avec un regret manifeste, elle se dirigea vers la porte.

— Comment, mademoiselle! — s'écria Raoul, — vous partez? Pourquoi donc?

La mère Moloch intervint.

— Il est impossible, — dit-elle, — que ma fille reste auprès de nous et assiste à l'évocation qui va avoir lieu. Deux personnes seulement peuvent être présentes, vous et moi, celui qui veut interroger et celle qui doit répondre.

— Et, si nous étions trois? — demanda Raoul.

— L'esprit dont j'entends la voix ne me parlerait point, — répliqua la mère Moloch.

— Vous voyez bien que je suis de trop, — fit Hébé; je m'en vais, mais je reviendrai.

Et elle disparut, légère, par la porte entr'ouverte, en se retournant à demi et en jetant sur Raoul un dernier regard.

— Maintenant, — dit M. de la Tremblaye à la vieille femme, — maintenant que nous voici seuls, vous pouvez commencer, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, ne perdons pas de temps.

— Nous n'en perdons pas.

— Les préparatifs sont-ils longs?

— Quelques minutes, tout au plus.

— Mettez-vous à l'œuvre.

— M'y voici.

La mère Moloch ouvrit le bahut de chêne dont nous avons parlé dans un des chapitres précédents.

Elle y prit une petite fiole qui contenait quelques gouttes d'huile, reste de la provision de la veille.

Elle humecta de ces quelques gouttes la mèche de la lampe de cuivre, qu'elle alluma et qu'elle replaça sur la table.

Puis, elle étendit devant l'étroite fenêtre un lambeau d'étoffe épaisse, de façon à intercepter complètement la clarté du jour.

XIV

L'ÉVOCATION

Grâce aux premiers préparatifs dont nous venons de donner le détail, la mère Moloch créa dans la mansarde une nuit factice, à peine combattue par une clarté pâle et tremblante.

— Oh! oh!... — fit Raoul en souriant, — il paraît que vos esprits aiment l'obscurité...

— Ce ne sont pas pour rien des esprits de ténèbres... — répondit la vieille femme d'un ton si grave et si solennel que le jeune homme se demanda malgré lui :

— Serait-elle donc véritablement convaincue?...

La mère Moloch mit une chaise à côté de la table.

— Asseyez-vous là... — dit-elle à Raoul en désignant cette chaise.

M. de la Tremblaye obéit.

La vieille femme se tint debout à côté de lui.

— Donnez-moi votre main... — fit-elle.

Raoul lui tendit sa main droite.

Elle la prit.

Elle l'examina pendant un instant en silence, à la lueur de la petite lampe, puis elle la laissa retomber.

— Il faut que je vous interroge... — murmura-t-elle ensuite.

— Faites.

— Mes questions vous sembleront vagues et insignifiantes... répondez-y cependant...

— J'y répondrai...

— C'est bien. Quel est l'animal que vous aimez le mieux?...

— Le cheval.

— Quelle est la fleur que vous préférez?

— La rose.

— Quel est le parfum qui vous plaît davantage?...

— Celui de la fleur que je viens de nommer.

— Quelle est votre passion dominante?...

— Je l'ignore moi-même.

— Quel est votre désir le plus ardent?

— La vengeance.

La mère Moloch se tut et garda le silence pendant un instant.

Raoul rompit le silence et demanda :

— Est-ce tout?

— Oui, — répliqua la vieille femme, — c'est tout, quant à présent du moins.

Après avoir prononcé ces mots, la mère Moloch ouvrit pour la seconde fois l'armoire où elle avait pris la fiole d'huile quelques instants auparavant.

Elle en tira un jeu de cartes qu'elle apporta sur la table.

Ces cartes, dont l'état de vétusté semblait tel qu'on pouvait les



A l'entendre prononcer des paroles étranges, avec une voix plus étrange encore, on eût dit d'un démon. (P. 452.)

croire contemporaines de celles inventées par Jacquemin Gringonneur, l'imagier, pour distraire dans sa démence le pauvre roi Charles VI, étaient de grande dimension, usées à tous les angles par le frottement, et enduites d'une couche grasse et épaisse, qu'il était, sinon impossible, du moins très difficile de distinguer les figures imprimées et peintes sur leur carton gluant.

La mère Moloch battit ces cartes.

Puis, elle tendit le jeu à Raoul en lui disant :

— Coupez...

Le jeune homme avança la main droite.

— Non!... non!... — s'écria précipitamment la mère Moloch, — la main gauche... la main gauche...

Le bras gauche de Raoul était encore engourdi par la saignée récente.

Cependant il essaya de couper, et y parvint, non sans peine.

La mère Moloch étala alors les cartes sur la table, dans un ordre particulier.

Avec un morceau de craie blanche, elle traça un grand cercle dans lequel ces cartes se trouvaient enfermées.

Elle prit dans une écuelle de terre cuite une poignée de grains de millet, et elle éparpilla ces grains, au hasard, sur toutes les figures du jeu.

Raoul la regarda faire avec une curiosité et un intérêt qu'il ne parvenait point à se dissimuler à lui-même.

La vieille femme paraissait entièrement absorbée par les soins étranges auxquels elle se livrait.

Par moments, les rayonnements d'un fanatisme intérieur venaient briller dans ses yeux sombres et profonds.

Le chat noir, debout sur la table, faisait le gros dos en *ronronnant*, et tournait vers sa maîtresse ses prunelles rondes et jaunes, qui étincelaient dans la pénombre.

Le corbeau pelé battait de l'aile et épluchait son maigre corps avec son bec dur et pointu.

La mère Moloch passa sa main à deux ou trois reprises sur le dos du chat.

Mais elle eut soin de le caresser à rebrousse-poil.

Quelques étincelles électriques jaillirent de son épaisse fourrure.

Elle prit ensuite le corbeau et le posa au milieu des cartes.

L'animal se mit aussitôt à sautiller sur une patte, becquetant à droite et à gauche des grains de millet.

La mère Moloch suivait avec une extrême attention chacun de ses mouvements et observait ses évolutions capricieuses et les figures sur lesquelles il s'arrêtait un peu plus longtemps que sur d'autres.

Cela dura sept ou huit minutes.

Au bout de ce temps, l'horrible oiseau sembla repu et fatigué.

Il s'arrêta.

Il cacha sa tête sous son aile et parut s'endormir.

La vieille femme ne le dérangea point.

Pour la troisième fois elle ouvrit l'armoire et elle en tira un flacon de cristal, long de deux pouces à peu près, et qui était à moitié rempli d'une liqueur jaune et transparente ressemblant à des topazes en fusion.

Elle versa dans une cuiller de fer une seule goutte de cette liqueur

Elle s'assit en face de M. de la Tremblaye et elle lui dit :

— Quand j'aurai bu, l'extase viendra, et, avec elle, l'esprit prophétique. Aussitôt qu'à des signes non équivoques vous serez sûr qu'il s'est emparé de moi, interrogez, je répondrai. Si quelques-unes de mes réponses vous semblent obscures, c'est à vous de les interprèter de votre mieux. Je ne pourrai que vous répéter les paroles que l'esprit murmurera à mon oreille. Lorsque l'extase aura cessé, ne me questionnez pas au sujet de ce que je vous aurai dit. Je ne me souviendrai de rien.

Ensuite la mère Moloch approcha de ses lèvres la cuiller de fer et but la goutte de liqueur.

Une demi-minute ne s'était point écoulée qu'une véritable transfiguration sembla s'opérer chez la vieille femme. Les rides de son visage s'effacèrent. On eût dit qu'un sang jeune et chaud revenait gonfler ses veines et donnait à sa peau un éclat et une transparence juvéniles. Ses lèvres se colorèrent. Un feu surnaturel mit des rayons presque éblouissants dans ses yeux. Pendant quelques secondes, ce ne fut plus la sorcière hideuse et repoussante que nous connaissons, ce fut une femme jeune encore et d'une beauté sauvage, mais puissante. Les narines gonflées frémissaient. Les cheveux, rejetés en arrière, semblaient dans l'ombre noirs comme la nuit.

Cette magique métamorphose ne fut d'ailleurs pas de longue durée.

A ces symptômes de régénération succédèrent sans transition des signes de fatigue et d'épuisement. Les rides du front et des joues reparurent plus profondes que jamais. La bouche se creusa. Le cercle de bistre tracé autour des orbites charbonnées sembla s'élargir et s'assombrir. Bientôt la mère Moloch s'affaissa sur elle-même. De grosses gouttes de sueur perlèrent à ses tempes. Les veines de son cou se gonflèrent, les muscles de ses mains se raidirent. Ses yeux s'ouvrirent démesurément et devinrent fixes et sans regard, comme ceux d'un mort. Puis, des frissons convulsifs parcoururent tout son corps.

La vieille femme se trouvait en proie à une obsession évidente et douloureuse.

Enfin ses lèvres s'entr'ouvrirent et elle murmura d'une voix rauque et étranglée :

— Il vient... il vient... je le sens... je le vois... il approche... il est venu... il est là...

— Qui? — demanda Raoul d'une voix presque aussi tremblante que celle de la mère Moloch.

— L'esprit... — murmura la sorcière.

— Alors, je puis vous interroger?

— Oui.

— Et vous me direz la vérité?

— Vous en jugerez.

— Comment le pourrai-je? je ne connais pas l'avenir...

— Mais vous connaissez le passé, et quand je vous aurai montré le vôtre face à face, vous croirez sans peine que je puis de même vous dévoiler l'avenir.

La mère Moloch parlait ainsi, d'une façon lente et solennelle.

Les accents de sa voix n'avaient rien d'humain.

C'était un timbre bizarre, métallique en quelque sorte, et que nous ne pouvons expliquer par aucune analogie.

A voir cette vieille femme raide, immobile, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, on eût dit un cadavre.

A l'entendre prononcer des paroles étranges avec une voix plus étrange encore, on eût dit un démon.

Un frisson passa sur les cheveux de M. de la Tremblaye.

Pour la première fois de sa vie le jeune homme avait peur.

XV

L'AVENIR

— Interrogez... interrogez... — balbutia la mère Moloch; — je vous l'ai dit... l'esprit est là et il ne faut pas qu'il me tourmente en vain...

Ces quelques mots rappelèrent Raoul au sentiment de sa situation.

Son scepticisme, un instant chassé par l'effroi, reparut plus vivace.

Il crut à quelque charlatanisme, à quelque jonglerie, et il se promit de rire à part lui des révélations et des oracles de la sorcière.

— Voyons, — demanda-t-il d'abord, — qui suis-je? le savez-vous?...

— Je sais, — répondit-elle sans hésitation, — je sais que vous êtes venu au monde sous une étoile néfaste et perfide... Votre position est indéfinissable, vous n'êtes ni roturier ni gentilhomme... Parti de très bas,

vous avez été au moment d'atteindre très haut; mais, je le répète, votre étoile est funeste, et le hasard semble n'avoir fait beaucoup pour vous pendant un moment qu'afin que votre chute soit plus lourde et plus cruelle...

La mère Moloch se tut durant quelques minutes.

Raoul ne respirait pas.

Il écoutait, haletant et stupéfait, cette rapide et merveilleuse analyse qui, en quelques mots, résumait sa vie entière.

La vieille femme poursuivit :

— Vous portez un nom qui n'est pas le vôtre et que cependant nul n'a le droit de vous contester... vous prenez un titre qui ne vous appartient point et que, cependant, on ne peut vous ravir... Une fortune immense devait vous appartenir... l'influence de votre étoile vous l'a enlevée... Aujourd'hui, vous êtes riche, mais c'est grâce au hasard, et ce qu'il vous a donné aujourd'hui, la hasard peut vous le reprendre demain...

La mère Moloch s'arrêta de nouveau.

Raoul ne doutait plus.

Il croyait, il croyait fermement à la seconde vue mystérieuse et surnaturelle dont la vieille femme semblait douée.

Aussi, laissant de côté le passé, il se hâta de l'interroger sur l'avenir.

— Cette influence fatale dont vous me parliez tout à l'heure cessera-t-elle un jour de me persécuter! — demanda-t-il.

— Non; jusqu'à votre dernière heure, les rayons de la mauvaise étoile brilleront sur votre vie.

— Ainsi, je ne serai jamais heureux?

— Jamais, du moins dans le sens absolu qu'on doit attacher à ce mot... Parfois, vous croirez au bonheur, parfois tout semblera vous sourire... Prenez garde!... votre destinée, vos passions et vos vices changeront en calamités et en douleurs ces prospérités apparentes, et ressusciteront pour vous le symbole antique du serpent sous les fleurs.

— N'existe-t-il donc aucun moyen d'éviter tous ces malheurs prédits par vous?

— Il en exite un...

— Lequel?

— Je dois me taire?...

— Pourquoi?

— Parce que la voix d'un ange de lumière, et non celle d'un ange des ténèbres, pourrait seule vous indiquer le sentier à suivre.

— Parlez...

— Je ne puis!...

— Je le veux...

— Eh bien retenez ces trois mots : *Charité*, *prière* et *pardon*.

En parlant ainsi, la mère Moloch semblait souffrir une véritable torture.

Sans doute le mauvais esprit dont elle était l'esclave la flagellait pour la punir de conseiller ainsi la vertu.

— Le *pardon*!... — répéta Raoul d'une voix sombre ; — oh ! s'il faut pardonner pour être heureux, je dois dire : Adieu le bonheur !

Les éclairs d'une joie infernale illuminèrent le front et dilatèrent les narines de la vieille femme.

Ses souffrances parurent cesser aussitôt.

— C'est bien!... — murmura-t-elle, — c'est bien...

Raoul continua.

— Vous savez que je rêve la vengeance ! — dit-il.

— Je le sais.

— Cette vengeance s'accomplira-t-elle?

— Oui.

— Telle que je la rêve?

— Oui.

— Splendide, éclatante, implacable?...

— Oui, oui, oui ! — répéta trois fois la sorcière.

— Ainsi, ceux qui m'ont fait pleurer et souffrir souffriront et pleureront plus que moi !...

— Ils pleureront des larmes de sang! ils maudiront le jour qui les a vus naître.

— Quoi — s'écria Raoul avec enthousiasme, — quoi ! j'aurai ma vengeance telle que je la veux, telle que je la rêve, telle qu'il me la faut, et vous prétendez que je ne serai point heureux !... Allons donc, femme, vous êtes folle !...

La mère Moloch ne répondit point.

Seulement un sourire d'une effrayante expression vint plisser ses lèvres sans couleur.

Il n'y a en ce monde que trois bonheurs réels et sérieux, — poursuivit le jeune homme : — la fortune, la vengeance et l'amour. Je possède l'un, vous m'avez promis l'autre, aurai-je le troisième?

— L'amour?

— Oui.

— Vous me demandez sans doute si vous serez aimé?

— C'est là ce que je veux savoir en effet.

— Eh bien, vous le serez.

— Beaucoup?

— Oui, beaucoup ; vous le serez trop...

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que la plus grande partie des malheurs qui vous atteindront, des fautes et même des crimes que vous commettrez, auront pour origine l'amour que vous aurez respiré ou ressenti.

— Des crimes?... — répéta Raoul... — Prétendez-vous donc que je commettrai des crimes?

— Je prétends cela.

— Sérieusement?

— Regardez-moi, — murmura la mère Moloch, — et recommencez votre dernière question, si vous l'osez...

Involontairement, Raoul fixa ses regards sur la vieille femme.

Sa physionomie lugubre et terrible excluait tellement toute idée de plaisanterie que M. de la Tremblaye ressentit un certain malaise.

Mais il s'efforça de se dominer, et il reprit :

— Des fautes, soit!. . mais quant aux crimes, permettez-moi de vous affirmer, madame, qne votre génie familier se trompe ou vous trompe.

La mère Moloch hocha la tête d'une façon caractéristique.

— Comme vous voudrez, — fit-elle ensuite : — vous avez questionné, j'ai répondu ; libre à vous de ne pas me croire.

Raoul reprit ses interrogations :

— Y a-t-il quelqu'un ou quelque chose dont je doive me défier d'une façon plus particulière? — demanda-t-il.

— Oui.

— Quoi?

— Une femme.

— Quelle est cette femme?

— Je ne puis vous la désigner autrement qu'en vous disant qu'elle est jeune et belle.

— Est-ce que je la connais?

— Oui.

— L'ai-je vue souvent?

— Deux fois.

— Y a-t-il longtemps de cela? — fit le jeune homme, qui pensait à Emeraude.

— Je ne puis répondre, — dit la mère Moloch... — soyez sur vos gardes! voilà tout ce qu'il m'est possible de vous conseiller...

— Mais...

— N'insistez pas; et si vous avez quelque autre chose à me

demander, ne perdez point de temps, car l'esprit se fatigue d'obéir et je sens qu'il commence à se retirer de moi...

Raoul reprit :

— Vivrai-je longtemps?

— Plus longtemps peut être que vous ne le voudriez vous-même...

— Oh! voilà une bonne réponse!... — murmura Raoul en souriant; — la durée de ma vie sera telle que j'aurai le temps de m'en fatiguer!... Bravo!... j'en accepte l'augure...

Les lèvres de la mère Moloch eurent de nouveau leur sombre et triste sourire.

— Allons... allons... — dit la vieille femme d'une voix saccadée et presque indistincte, — une question encore, mais plus qu'une, car, avant que vous ayez eu le temps de compter jusqu'à cent, l'esprit sera parti tout à fait...

Raoul hésita.

Qu'allait-il demander?...

Vingt interrogations différentes se croisaient à la fois sur ses lèvres.

Cependant, il fallait se hâter.

— D'aujourd'hui en dix ans, — dit-il, — que ferai-je?...

— Il est trop tard... — répondit la mère Moloch, — je ne puis vous le dire, mais je puis vous le montrer...

— Comment?...

— Regardez sur la table...

— C'est fait.

— Qu'y voyez-vous?

— Un chat noir... un corbeau... des cartes étalées...

— Et encore ?...

— Une carafe en cristal de Bohême.

— Remplie d'une eau transparente, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! prenez cette carafe.

— Je la tiens.

— Élevez-la à la hauteur de votre visage, de façon à l'interposer entre la lumière de la lampe et vos yeux...

— C'est fait.

— Maintenant, que vos regards se fixent sur cette carafe et ne s'en détachent plus, jusqu'à ce que vous ayez appris ce que vous désirez savoir...

— Est-ce une mystification? — pensa Raoul, — et cette prétendue sorcière raille-t-elle ainsi ma crédulité?



Il avait peur, mais, il regardait toujours. (P. 458.)

Et il fut au moment de déposer la carafe sur la table.

Mais, la curiosité l'emportant, il obéit aux injonctions de la mère Moloch, et il attacha son regard avide sur les parois transparentes.

Il ne vit d'abord que les jeux de la lumière qui donnaient à l'eau les tons nacrés de l'arc-en-ciel et faisaient scintiller, comme autant de diamants, les facettes du cristal.

Puis, au bout d'un instant, soit illusion, soit réalité, il lui semblait

que l'eau perdait sa transparence et prenait une blancheur laiteuse.

A coup sûr Raoul ne se trompait point, car une demi-minute après ce moment, la carafe parut remplie d'une épaisse vapeur.

En face de cet incontestable phénomène, les superstitions, les terreurs, les tremblements du jeune homme revenaient en foule.

Il avait peur, mais il regardait toujours.

Bientôt la vapeur se condensa autour des parois de cristal, laissant au milieu un espace vide.

Raoul pprocha son œil, et il vit.

Il vit comme lorsqu'on regarde la scène d'un théâtre à travers le canon d'une lorgnette.

Le spectacle qui s'offrit à sa vue était triste et semblait n'avoir aucun rapport direct avec sa position présente ou à venir.

C'était l'intérieur d'un souterrain servant de prison.

Les murs étaient nus et formés de blocs énormes arrachés des entrailles de la terre, sans doute par la main des Titans.

L'humidité souterraine avait mis sur ces murailles massives ses glacis verdâtres et ses moisissures.

Un rayon de lumière pâle et froide pénétrait dans ce cachot à travers une meurtrière étroite pratiquée à quinze pieds du sol.

Çà et là des chaînes rouillées, scellées à la muraille, pendaient côte à côte avec des instruments de torture, débris des mœurs barbares et sanguinaires du moyen âge.

Sur le sol inégal et fangeux rampaient ces populations de froids reptiles et d'insectes hideux, qui vivent et se multiplient sans air et sans soleil, au fond des prisons souterraines et des citernes abandonnées.

Raoul embrassa d'un coup ces sinistres détails.

Mais il lui sembla qu'aucune créature humaine ne subissait les douleurs de cette abjecte et épouvantable prison.

Raoul se trompait.

Peu à peu son regard s'accoutuma à percer les profondeurs de ces ténèbres opaques.

Alors il distingua un objet lamentable qui lui avait échappé d'abord.

C'était une femme.

Une femme d'une jeunesse incontestable et d'une beauté tellement éclatante, qu'elle résistait aux stigmates flétrissants de la maladie et de la douleur.

Cette malheureuse créature était assise dans un angle de la prison, sur un amas de paille à demi pourrie et le dos appuyé à la muraille.

Sa tête renversée en arrière, ses bras pendant inertes le long de son

corps, exprimaient le désespoir le plus complet, le découragement le plus profond.

Les traits amaigris de son délicieux visage étaient revêtus d'une pâleur si grande, qu'on eût dit que le sang ne circulait point sous sa peau.

Ses yeux étaient fixes et atones, et s'ils ne pleuraient pas, c'est que, sans doute, ils avaient tari la source des larmes.

Ses longs et magnifiques cheveux noirs ruisselaient sur ses épaules dans un désordre qui montrait leur richesse.

Cette malheureuse femme était vêtue ou plutôt enveloppée d'une robe d'étoffe noire en lambeaux.

— Mon Dieu!... se demanda Raoul, en voyant cette immobilité et cette pâleur; mon Dieu!... est-elle morte?...

La réponse ne se fit point attendre.

Un bruit, insaisissable pour les oreilles de Raoul, se fit entendre sans doute dans le souterrain.

La prisonnière tourna lentement la tête.

Ses regards prirent une indéfinissable expression et se dirigèrent vers une poterne, située au-dessus d'un escalier de cinq à six marches.

Raoul, lui aussi, regarda de ce côté.

La poterne s'ouvrit.

Un homme entra dans le cachot et descendit les marches une à une.

Cet homme était vêtu de noir.

Il portait d'une main une cruche de terre remplie d'eau, et de l'autre un pain de moyenne grandeur.

La figure de cet homme restait plongée dans l'obscurité, et malgré toute son attention, Raoul n'en pouvait distinguer les traits.

Ce visiteur fit quelques pas pour se rapprocher de la prisonnière.

Avant d'arriver à elle, il devait, à un moment donné, traverser le faible rayon lumineux dont la meurtrière faisait l'aumône au cachot.

Raoul attendait ce moment avec une anxiété étrange et fébrile.

Le temps lui semblait long, car le visiteur allait lentement.

Enfin, il atteignit la zone éclairée, et sa figure sembla se détacher sur les ténèbres.

M. de la Tremblaye poussa un cri sourd et laissa s'échapper de ses mains la carafe magique, qui se brisa en mille éclats sur le sol.

Dans l'homme vêtu de noir, il venait de se reconnaître!...

XVI

RAOUL ET HÉBÉ

Le cri de Raoul, le bruit que fit la carafe en se brisant arrachèrent la mère Moloch au sommeil léthargique qui, depuis un instant, semblait s'être emparé d'elle.

Sa tête, qui se penchait sur sa poitrine, se releva soudain.

Ses yeux se rouvrirent.

Elle regarda M. de la Tremblaye d'un air inquiet et effaré, comme si elle ne le reconnaissait pas, et elle demanda :

— Qui êtes-vous!... que faites-vous là, et que me voulez-vous?

Raoul répondit.

Mais la vieille femme sembla ne point le comprendre, et répéta ses questions à deux ou trois reprises.

Évidemment elle était encore sous le coup d'une hallucination qui troublait ses idées et bouleversait son cerveau.

Raoul attendit que le moral de la mère Moloch fût remis des perturbations causées par une trop violente secousse.

Peu à peu la devineresse se calma; elle passa la main sur son front, et elle murmura :

— Ah! oui... je crois me souvenir... vous étiez là pour m'interroger.. J'ai appelé celui qui sait tout... l'extase est venue... l'esprit m'a répondu, et j'ai parlé, n'est-ce pas?

— Oui, — fit Raoul, — vous avez parlé...

— Alors, vous savez ce que vous vouliez savoir?

— Pas encore... pas complètement...

— C'est un malheur, mais je ne puis vous en dire davantage.

— Ne pouvez-vous m'expliquer, du moins?...

La mère Moloch interrompit vivement le jeune homme.

— Rien!... — s'écria-t-elle, — je ne sais rien, je ne me souviens de rien... n'insistez donc pas et ne m'en demandez pas plus long. La fatigue m'accable, je souffre... je défaille... Vous êtes gentilhomme, sans doute, prouvez que vous êtes généreux, et laissez-moi...

— Soit!... — pensa Raoul; — pour aujourd'hui, c'est bien, mais je reviendrai, et alors il faudra qu'elle s'explique... il faudra que je sache jusqu'au bout cette sombre histoire dans laquelle je semble avoir un

rôle terrible!... Il faudra que j'apprenne si je dois être un jour un geôlier et peut-être un bourreau.

Le jeune homme se dit en outre qu'il devait une large rémunération à la mère Moloch, non seulement pour la récompenser de ses prédictions, mais encore pour payer les soins qu'elle avait pris de lui pendant la nuit précédente.

Et, avec cette largeur fastueuse, particulière à presque tous les joueurs qui viennent de beaucoup gagner, il tira de sa poche trois billets au porteur, d'une valeur de mille livres chacun, et il les plaça sur la table devant la vieille femme.

La mère Moloch regarda d'un air hagard les précieux chiffons qui portaient l'estampille et la signature bien connues de MM. les fermiers généraux. Évidemment, elle ne pouvait croire ses yeux.

Elle allongea ses griffes crochues, vers les billets dont elle s'empara et qu'elle froissa entre ses doigts avec une avidité et avec une joie convulsives.

Puis, elle se mit à pousser des exclamations incohérentes, à faire des gestes désordonnés, et enfin, elle saisit la main de Raoul et elle la couvrit de baisers.

Malgré lui le jeune homme frémit sous l'impression du baiser de ces lèvres froides.

Tant de délire pour un peu d'argent lui semblait hideux, et ce spectacle lui faisait mal.

Il prit son chapeau qui se trouvait au chevet du lit sur lequel il avait reposé ; il rattacha son épée dont Hébé avait débouclé le ceinturon ; il ouvrit la porte, il sortit et il descendit les premières marches de l'escalier.

Comme il atteignait le premier étage, il entendit un peu au-dessous de lui le bruit léger de deux pieds, et le *frou-frou* presque imperceptible d'une robe agitée.

C'était la fille du diable qui remontait lestement.

Les deux jeunes gens se trouvèrent en face l'un de l'autre et s'arrêtèrent tous deux en même temps.

Sans trop savoir pourquoi, la jeune fille se sentit rougir jusqu'au blanc des yeux.

Elle murmura de sa voix douce :

— Comment, monsieur, vous partez... déjà?...

Raoul était préoccupé, inquiet ; les idées les plus sombres, les pressentiments les plus sinistres assiégeaient son esprit.

Il croyait encore entendre résonner à son oreille les prédictions sinistres de la mère Moloch.

Il croyait toujours se voir, spectacle étrange et fantastique! descendant dans un cachot lugubre, pour y porter le pain et l'eau à une femme pâle et mourante.

C'est assez dire à quelle prodigieuse distance il se trouvait de toute idée de galanterie, même banale.

Il ne s'apercevait seulement plus qu'Hébé fût charmante, il ne se rappelait même pas combien, la veille de ce jour, il s'était senti, pendant un instant, disposé à la suivre, tant il la trouvait séduisante et désirable

Aussi répondit-il sèchement, et en saluant avec une froideur cérémonieuse :

— Oui, mademoiselle, je pars... j'ai laissé en haut votre mère, très épuisée, très souffrante, et je crois que vous feriez bien de la rejoindre au plus tôt, car il me semble qu'elle a grand besoin de vous.

A cette réponse glaciale, la fille du diable pâlit, et son cœur se serra.

Cependant elle lutta contre elle-même, et elle demanda d'une voix presque tremblante.

— Et vous, monsieur, comment allez-vous aujourd'hui?

— Bien, très bien, — répliqua Raoul, — grâce à vos bons soins, mademoiselle, grâce à ceux de votre mère. Aussi, je vous en remercie mille fois et vous supplie de ne point douter de ma reconnaissance...

— Sa reconnaissance! — s'écria Hébé en elle-même... — Eh! qui la lui demande, mon Dieu?

Puis, comme Raoul faisait un mouvement pour passer à côté d'elle et pour continuer à descendre, elle balbutia :

— Reviendrez-vous ?

— Cela n'est pas douteux, mademoiselle.

— Pour consulter encore ma mère?

— Afin qu'elle achève des révélations commencées...

— Et sera-ce bientôt?

L'esprit de Raoul était tellement préoccupé qu'il ne remarqua point tout ce qu'il y avait d'étrange et de provoquant dans cette insistance de la jeune fille.

Il répondit donc simplement :

— Oui, bientôt, dans deux jours, demain peut-être...

Et, saluant de nouveau la fille du diable, il passa à côté d'elle, il franchit le reste des marches, il traversa l'allée de la maison, il se trouva dans la rue, et il continua à marcher droit devant lui, sans savoir où il allait et pensant à toute autre chose qu'à la direction que prenaient ses pas.

Cette complète et profonde distraction dura longtemps.

Raoul n'en sortit qu'en se trouvant sur les boulevards et en se voyant tout à coup au milieu d'une foule de promeneurs, de badauds, de marchands en plein vent, de coquettes, de grisettes, de saltimbanques, etc.

Depuis plus d'une demi-heure, absorbé par sa rêverie, il avait complètement perdu la conscience de ses actes.

Lorque notre héros revint à lui-même, son premier mouvement fut de pousser une exclamation de dépit et de se frapper brusquement le front.

Il venait de se rappeler qu'il ne savait ni le numéro de la maison de la mère Moloch, ni même le nom de la rue où était située cette maison.

. . . .

Pendant ce temps, la fille du diable, un peu consolée par les dernières paroles de Raoul, se répétait à elle-même :

— Il reviendra bientôt... dans peu de jours !... demain peut-être !...

XVII

TRANSITION

Raoul, rentré chez lui, c'est-à-dire à l'hôtellerie de la *Toison d'or*, sentit avec chagrin et avec effroi qu'il était beaucoup plus souffrant qu'il ne le croyait.

La saignée abondante pratiquée par la mère Moloch avait, dans le premier moment, dégagé la tête ; mais le soulagement n'avait été que momentané, et le jeune homme éprouvait des douleurs aiguës dans la partie supérieure du crâne.

Joignez à cela une courbature si violente, qu'il semblait à Raoul que tous les os de ses membres étaient brisés et toutes ses articulations ankylosées.

Il se mit au lit.

La fièvre se déclara.

Elle fut violente et dura trois jours.

Au bout de ce temps, le médecin que le fidèle Jacques était allé quérir déclara que le danger était passé et que la convalescence commençait.

Ce médecin ne se trompait point.

Une semaine suffit pour que M. de la Tremblaye fût sur pied.

Il ne lui restait d'autres traces de sa courte maladie qu'une singulière absence de mémoire, relativement à ce qui s'était passé chez la sorcière.

Seulement, cette absence de mémoire se montrait presque absolue.

Un voile épais avait étendu ses draperies opaques entre la mansarde de la mère Moloch et les souvenirs du jeune homme.

Si parfois encore il cherchait à évoquer quelque réminiscence de la vision offerte à ses regards par les flancs de la carafe magique, il n'en venait point à bout, et les derniers vestiges s'effaçaient dans une brume confuse et impénétrable, comme le matin s'efface un rêve.

§

Raoul, nous le savons, était devenu possesseur d'une somme de quatre cent mille livres.

Cette somme constituait une véritable fortune, très considérable à cette époque, — énorme, surtout, si l'on considère qu'elle était tombée du ciel à un jeune homme qui, la veille, ne possédait pas un sou.

— M. de la Tremblaye, nous nous en souvenons, s'était promis de quitter le plus tôt possible le bouge qui lui servait de logis depuis son arrivée à Paris.

Aussitôt qu'il lui fut possible de sortir, il songea à la réalisation de ce désir.

Il se mit donc en quête.

Après quelques recherches, il découvrit dans le quartier aristocratique par excellence, rue du Pas-de-la Mule, au Marais, une maison qui faisait merveilleusement son affaire.

Cette maison, point trop grande et point trop petite, était située entre cour et jardin.

Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée et un premier étage.

Au rez-de-chaussée se trouvaient les appartements de réception.

Les chambres à coucher, le cabinet de travail et la bibliothèque occupaient le premier étage.

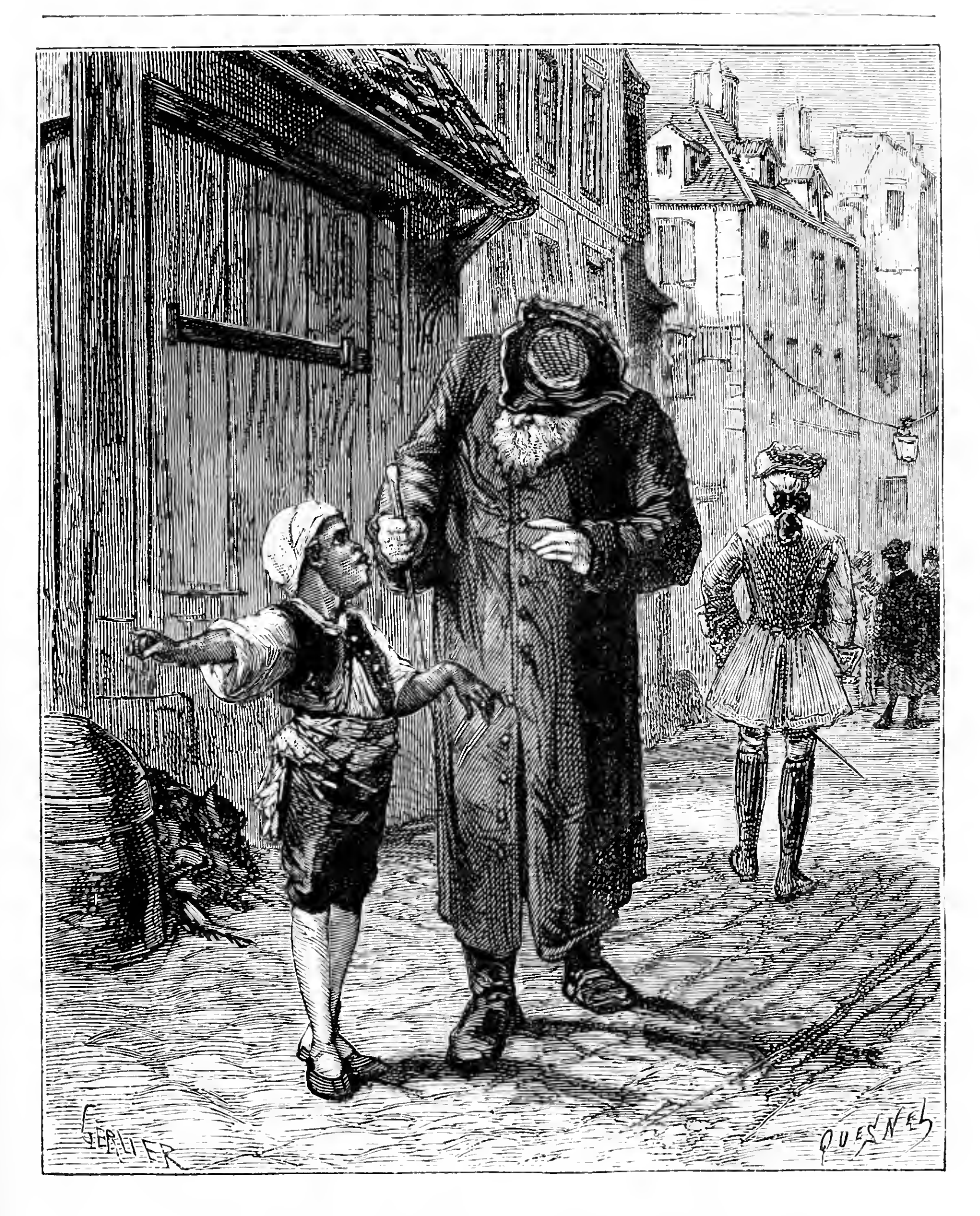
Les cuisines étaient souterraines.

Raoul passa un bail de neuf ans avec le propriétaire de cette maison.

Puis, il s'occupa de meubler son nouveau domicile.

Nous n'entreprendrons point de décrire ici cet ameublement, qui fut somptueux.

Contentons-nous de dire que partout étincelaient les bahuts de Boule,



Il s'approcha de son maître et lui dit tout bas quelques mots. (P. 471.)

les guéridons de laque du Coromandel, les chinoiseries précieuses, et ces exquises marqueteries de bois de rose et de bois des îles qu'aimaient tant nos bons aïeux, et surtout nos belles aïeules.

En fort peu de jours, il dépensa soixante mille livres environ.

Du reste, avouons-le, c'était de l'argent bien placé.

Ces premiers aménagements terminés, M. de la Tremblaye fit l'acqui-

sition d'un carrosse et d'une paire de chevaux de couleur isabelle, les plus jolis du monde.

Il eut un gros cocher, amplement galonné.

Ce cocher, un cuisinier, deux valets de pied, et Jacques, qui remplissait les fonctions de valet de chambre, composèrent toute la maison de Raoul.

Ce dernier songea ensuite à une affaire importante, et qu'il se promit bien de ne pas négliger plus longtemps.

Nous voulons parler de la recherche et du choix d'une maîtresse.

§

Nos lecteurs sont en droit de se récrier et de nous accuser, nous et notre personnage principal, d'une impardonnable inconséquence.

Nous avons, en effet, montré Raoul altéré de vengeance, la désirant par-dessus tout, l'appelant de tous ses vœux, comme l'aveugle appelle la lumière, comme le mourant appelle la vie.

Et maintenant, nous le voyons s'occupant de toute autre chose que de cette vengeance tant rêvée...

Est-ce logique?

Oui.

Comment cela?

Mon Dieu, c'est bien simple.

Raoul dédaignait une vengeance vulgaire, hâtive, décolorée.

Il voulait quelque chose de plus complet, de plus ingénieux.

Il voulait frapper ses ennemis à l'endroit le plus sensible de leur cœur et de leur corps, et retourner longtemps le couteau dans la plaie.

Mais de quelle façon et par quels moyens arriver à ce but grandiose?...

— Voilà ce que Raoul ne savait pas encore.

Voilà pourquoi il temporisait.

M. de la Tremblaye cherchait son plan, comme un artiste cherche son idéal, comme un poète cherche son drame.

Devait-il le trouver bientôt?

C'est ce que nous apprendra l'avenir.

§

Raoul, avons-nous dit plus haut, avait résolu de prendre une maîtresse.

Non point qu'il obéit à de bien fougueuses passions. Loin de là.

Le libertinage ne comptait pas le moins du monde parmi les vices dominants du jeune homme.

Mais, à cette époque, un gentilhomme sans maîtresse était un corps sans âme, un être incomplet, une anomalie, une impossibilité.

Il fallait subir la loi commune, et cette loi-là, Raoul se l'avouait à lui-même, n'avait rien de bien pénible.

Donc Raoul avait résolu de se donner une maîtresse.

Ceci n'était point une petite affaire.

Cette maîtresse, en effet, où la trouver?

M. de la Tremblaye ne pouvait se contenter de la première venue.

Il lui fallait une femme dont il pût se faire honneur.

Une femme jeune et charmante qu'il entourerait d'élégance et de splendeur, qui ferait partie de son luxe, qu'il pourrait montrer avec orgueil à ses amis et à ses ennemis, comme on étale un diamant de vingt mille écus au petit doigt de sa main gauche où à la garde de son épée.

Il lui fallait une femme assez belle pour être remarquée partout, assez bien élevée pour n'être déplacée nulle part.

Une femme, en un mot, telle que l'eût été Émeraude, à part, bien entendu, sa complicité avec les bandits de la rue du Gindre.

Mais, encore une fois, où chercher, où trouver cette femme?

Une fille d'Opéra?

Raoul n'y voulait pas penser.

Ces tendresses vénales, ces caresses sans cesse à la disposition du plus offrant et dernier enchérisseur, ces lèvres toujours prêtes aux baisers, révoltaient ce qu'il y avait encore en lui d'instincts nobles et de sentiments délicats.

Une grisette?

Il fallait descendre trop bas pour élever ensuite jusqu'à lui quelque minois chiffonné qui regretterait les Porcherons, et brûlerait clandestinement d'une flamme illicite pour quelque beau garde-française.

Une grande dame?

Ceci rentrait pour Raoul dans la spécialité des choses impossibles.

Nous savons déjà qu'il ne connaissait personne qui pût, quant à présent, lui donner ses entrées dans le monde aristocratique et réellement blasonné.

Grande était la perplexité du jeune homme, quand une idée soudaine traversa son esprit.

Cette idée était lumineuse, ou, tout au moins, lui semblait telle.

Il venait de se ressouvenir de la juive Déborah et du commencement d'amour qu'il avait ressenti après l'avoir rencontrée une seule fois.

Raoul ignorait l'immense fortune d'Ézéchiel Nathan, qu'il ne considérait que comme un prêteur sur gages de l'ordre le plus infime.

Il ne doutait pas que la belle juive ne cédât avec un empressement rempli d'ivresse aux séductions qu'il se proposait d'exercer sur elle.

Seulement, pour la séduire, il fallait la voir.

Pour la voir, il fallait s'introduire de nouveau chez le juif.

Pour pénétrer dans la maison de Nathan, il fallait un prétexte; Raoul ne l'avait pas encore.

Sans doute, rien n'était plus facile que de se présenter comme emprunteur, ainsi qu'il avait déjà fait, et de déposer quelque bijou entre les mains de l'usurier...

Mais Raoul savait à merveille que l'apparence de la misère ne séduit guère les jeunes filles, et il lui répugnait que Déborah le crût pauvre et réduit aux expédients.

Comment donc faire?...

Le hasard vint à l'aide de notre héros et lui fournit ce prétexte, que son imagination ne parvenait pas à se créer.

XVIII

RAOUL ET NATHAN

Trois semaines s'étaient écoulées depuis l'accident arrivé à Raoul, sans que celui-ci fût retourné à la maison de jeu de la rue Saint-Honoré.

Un beau soir, il éprouva l'impérieux besoin de revoir ruisseler l'or sur ces tapis verts qui, deux fois, lui avaient tant porté bonheur.

En conséquence, après son dîner, il prit le chemin du tripot.

Il allait franchir le seuil de la porte cochère qui donnait accès dans la vaste cour, quand il se sentit retenir par la casaque de son habit.

En même temps, une voix, qui ne lui était point absolument inconnue, lui dit avec un accent nazillard et une prononciation allemande :

— Pardon, mon gentilhomme... pardon de la liberté grande!...

Raoul se retourna.

Il vit, à côté de lui, la grotesque et chétive figure du juif Ézéchiel, dont la bouche large et démantelée lui souriait.

En toute autre occurrence, Raoul aurait su le plus mauvais gré à Nathan de l'aborder dans un lieu public, décelant ainsi des relations qui devaient rester secrètes.

Mais le petit usurier était le père de la divine Déborah.

Il parlait le premier à Raoul, donc il avait affaire à lui.

Selon toute apparence, le prétexte vainement cherché par le jeune homme allait se présenter enfin.

Cependant le juif, à qui M. de la Tremblaye ne répondait pas d'abord, saluait jusqu'à terre et répétait sa phrase :

— Pardon, mon gentilhomme... pardon de la liberté grande!...

Toutes les réflexions que nous venons de rapporter un peu plus haut, Raoul les avait faites en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à les décrire.

Aussi, au lieu de témoigner au juif le mécontentement que lui inspirait sa familiarité intempestive, il répliqua de l'air le plus cordial et du ton le plus bienveillant :

— Bonsoir, mon cher monsieur Nathan, qu'y a-t-il pour votre service?

— Vous plairait-il de m'accorder un entretien de qnelques minutes?

— Rien n'est plus facile.

— Pouvez-vous m'écouter sur-le-champ?

— Très bien.

— Alors, au lieu d'entrer dans cette cour, qui est pleine de monde, promenons-nous pendant un instant dans la rue, le long des maisons.

— Comme vous voudrez.

Raoul et le juif s'éloignèrent de quelques pas.

Puis M. de la Tremblaye demanda :

— Voyons, mon cher monsieur Nathan, de quoi s'agit-il?

— Il s'agit de quelque chose qui vous regarde, mon gentilhomme.

Raoul regarda le juif avec étonnement.

— Qui me regarde, moi? — répéta-t-il.

— Mon Dieu, oui.

— Qu'est-ce donc?

— Je vais vous le dire, et vous le sauriez depuis longtemps s'il m'avait été possible de vous rencontrer... Mais, comme j'ignorais votre nom et votre adresse, il était indispensable que le hasard nous remît en face l'un de l'autre...

— C'est vrai.

— Cinq ou six fois je vous ai guetté à la porte de la maison de jeu, toujours inutilement...

— Il y a trois semaines que je n'y ai mis les pieds.

— Excellente raison pour ne point vous y voir!... J'en arrive à ce qui vous intéresse...

La curiosité de Raoul était violemment surexcitée.

Le juif continua :

— Mon gentilhomme, vous avez été volé, — dit-il carrément.

Raoul tressaillit.

— Quoi, vous savez?... — s'écria-t-il.

— Je ne sais rien, — reprit Nathan, — rien absolument, mais je fais des suppositions, et je les crois justes... Vous avez été volé, n'est-ce pas?

Oui, — répondit Raoul, — volé et assassiné aux trois quarts par-dessus le marché.

— Que vous a-t-on pris?

— Tout l'or que je portais dans mes poches.

— Et quoi encore?

— La montre armoriée que j'avais retirée de vos mains quelques heures auparavant.

— C'est là que je voulais en venir, — fit Nathan.

— Je ne vous comprends guère.

— Je vais m'expliquer : cette montre est un bijou de famille?

— Je vous l'ai déjà dit.

— Vous y tenez beaucoup?

— Énormément.

— Alors, vous serez bien aise de la retrouver?

— Pour la ravoir, je donnerais volontiers plus du double de sa valeur.

— Eh bien, mon gentilhomme, je connais quelqu'un qui la mettra à votre disposition.

— Allons donc! c'est impossible! — s'écria Raoul.

— La preuve que ce n'est point impossible, — répliqua Nathan, — c'est que cela est.

— Quelqu'un, dites-vous, la mettra à ma disposition?

— Je le répète.

— Et qui donc?

— Moi.

— Vous! mon cher monsieur Nathan! — répéta Raoul stupéfait.

— Oui, mon gentilhomme, moi-même, pour avoir l'honneur de vous servir...

— Mais, comment se fait-il?...

Raoul s'interrompit. Nathan acheva la phrase commencée.

— Que votre montre se trouve entre mes mains, n'est-ce pas? — dit-il.

— Justement.

— Oh! c'est toute une histoire.

— Pouvez-vous me la conter?

— Oui, certes! elle est bien simple.

— Alors, j'écoute.

— Figurez-vous... — commença le juif.

Mais il fut interrompu par l'arrivée d'un nouveau personnage.

C'était un petit nègre africain, assez misérablement accoutré, qui servait à Nathan de valet, ou plutôt de commissionnaire.

Il s'approcha de son maître et lui dit tout bas quelques mots.

Puis il s'éloigna, après avoir entendu la réponse du juif.

XIX

LA MONTRE

— Mon gentilhomme, — reprit Nathan en se tournant vers M. de la Tremblaye aussitôt que le négrillon se fut éloigné, — je ne puis, ce soir, ni vous remettre votre montre, ni vous raconter par suite de quels incidents je me trouve en être détenteur.

— Et pourquoi ne le pouvez-vous pas? — demanda Raoul.

— On vient de me prévenir que j'étais attendu par quelqu'un que j'ai le plus grand intérêt à voir sur-le-champ, et il faut que je vous quitte.

— Puisqu'il le faut, allez...

— Quand aurai-je l'honneur de vous voir?

— Vous convient-il que je passe demain chez vous?

— Parfaitement.

— A quelle heure vous trouverai-je?

— A l'heure qui vous paraîtra le plus commode. Je me ferai un devoir de vous attendre toute la journée...

— A demain, alors, mon cher monsieur Nathan, et bonsoir...

— J'ai l'honneur, mon gentilhomme, de prendre congé de vous.

Le juif salua jusqu'à terre et s'éloigna, aussi vite que le lui permirent ses petites jambes, dans une direction opposée à celle de sa maison.

Pendant un instant, Raoul le suivit des yeux.

Ses lèvres souriaient, et il murmurait tout bas :

— Cet avorton malingre, ce pygmée ridicule, père de cette belle Déborah!... de cette créature splendide, la plus éblouissante, la plus irrésistible des filles d'Ève!... O nature, nature, que tu es capricieuse et folle!

Après avoir envoyé aux échos de la rue cette boutade humoristique, Raoul reprit le chemin de la maison de jeu.

Personne ne se trouvant cette fois sur le seuil pour l'arrêter, il entra.

Pendant une heure ou deux, il se promena dans les salons, jetant à droite et à gauche quelques pièces d'or sur le tapis vert, moins pour gagner que pour se distraire, et, néanmoins, poursuivi par cette chance prodigieuse avec laquelle il semblait avoir passé un contrat synallagmatique.

Il se retira vers minuit, emportant une douzaine de mille livres, filon doré de son heureuse veine.

Nous n'avons pas besoin de dire que, pour retourner chez lui, il ne prit point de chaise à porteurs.

§

Le lendemain, Raoul s'achemina de bonne heure vers le logis de Nathan.

Il était poussé par un double mobile.

D'abord le désir très vif et presque amoureux de revoir Déborah.

Ensuite une curiosité non moins vive d'entendre l'histoire promise la veille au soir par Nathan au sujet de la montre armoriée.

Cette fois encore, ce fut le juif lui-même qui vint ouvrir à M. de la Tremblaye la porte extérieure.

Un peu désappointé, Raoul suivit son hôte au premier étage.

La montre se trouvait sur la table de chêne qui servait à Nathan de comptoir et de bureau.

— Vous voyez... — fit le juif en indiquant le bijou à Raoul.

— Ma foi, oui, — répondit ce dernier en le prenant et en l'examinant sur toutes ses faces, c'est cela!... c'est bien cela!... Pauvre montre, je te retrouve!... que ne puis-je retrouver de même celui à qui tu appartenais jadis!...

Et Raoul, pensant à Réginald, sentit ses yeux se mouiller et appuya pieusement contre ses lèvres le blason de la montre.

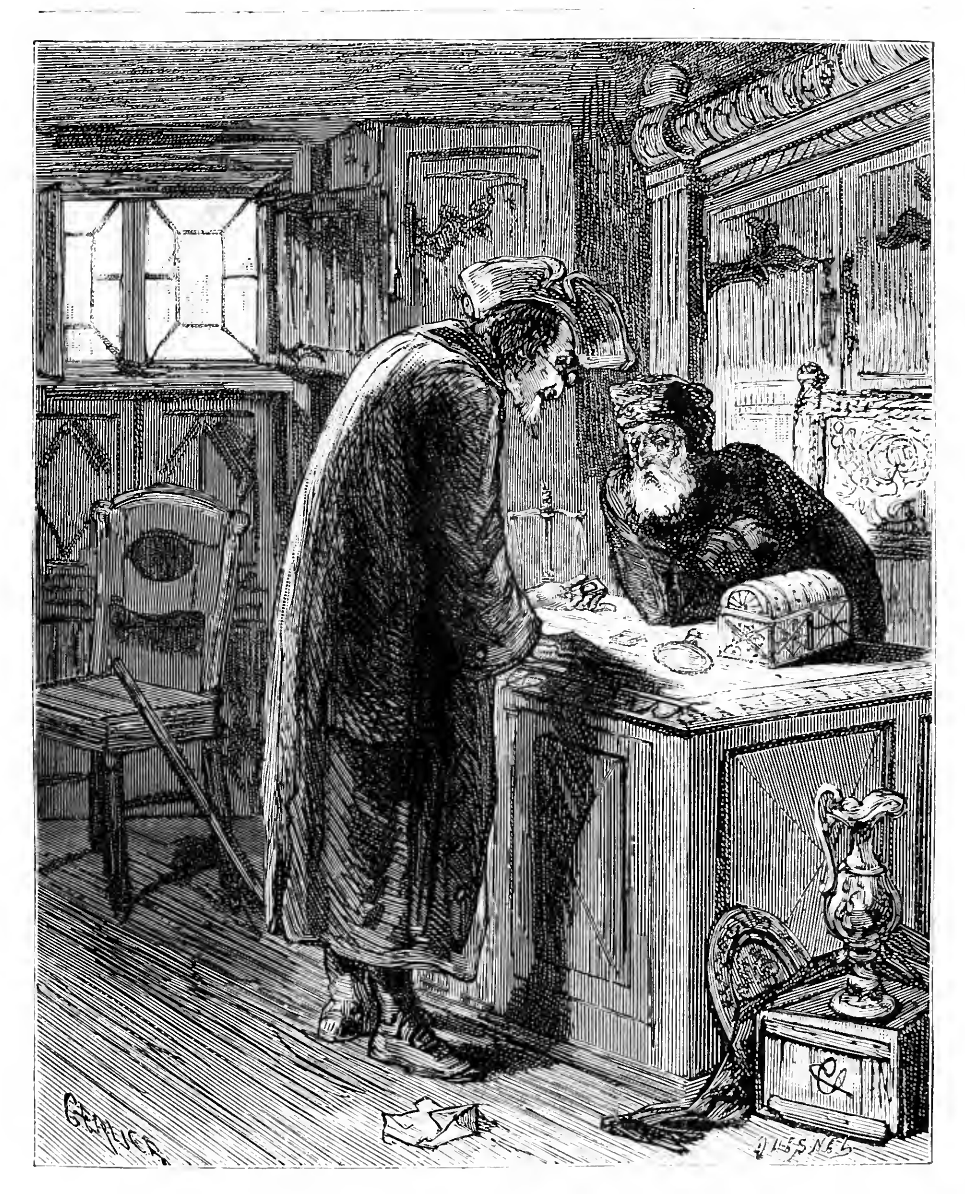
Nathan, pendant quelques secondes, respecta cette émotion; puis il reprit :

— Vous ne croyiez guère retrouver jamais ce bijou, n'est-il pas vrai, mon gentilhomme?

— Je le croyais si peu, que j'aurais parié qu'il était déjà fondu au creuset des voleurs...

— C'était assez probable, en effet, mais vous avez de la chance...

— Oui, — répliqua Raoul en souriant, — j'en ai et beaucoup...



Dans cette boîte qu'il ouvrit, il y avait votre montre. (P. 475.)

Après un instant de silence, il ajouta :

— J'ai même eu celle de ne pas suivre vos excellents conseils, mon cher monsieur Nathan.

— Ce qui veut dire?... — demanda le juif.

— Ce qui veut dire que vous m'aviez affirmé que j'étais perdu si je retournais au jeu...

— Et vous y êtes retourné?...

— Pardieu !...

— Et vous avez gagné de nouveau ?

— Mon Dieu, oui.

— Beaucoup?

— Immensément.

— Enfin, quelle somme ?

— Un peu plus que la première fois.

— Deux cent mille livres au moins, alors?

— Tout autant.

— Ce qui, si je sais compter, vous en fait plus de quatre cents.

— Oh! vous savez compter à merveille.

— Joli denier, mon gentilhomme ! — s'écria Nathan en s'inclinant, — joli denier sur ma parole, et qui pourra vous mener loin, si vous le ménagez avec soin.

— Ainsi ferais-je, — répondit Raoul d'un air un peu railleur. — Mais ce n'est point de cela qu'il est question; revenons à nos moutons, c'est-à-dire à cette montre... Comment se fait-il qu'étant sortie de ma poche avec effraction, elle soit là, sur votre comptoir ?

— Je vous ai déjà dit hier au soir que c'était bien simple. Figurez-vous que je possède un confrère dont je ne vous donnerai, et pour cause, ni le nom ni l'adresse... Ce confrère fait en petit ce que je fais, moi, en grand, c'est-à dire qu'il achète toutes sortes de marchandises d'occasion, et qu'il prête sur nantissement. Seulement, moi, je ne suis en rapport d'affaires qu'avec des gens du monde, des gentilshommes momentanément gênés, tandis que sa clientèle à lui est infime et se recrute dans le plus bas peuple. On m'apporte souvent en gage des parures de deux mille louis... — Des haillons sordides, des nippes abjectes, voilà les dépôts sur lesquels il prête. Aussi mon petit négoce marche mieux que le sien... — Le Dieu d'Israël, d'Abraham et de Jacob en soit béni!... Les méchantes langues prétendent, puissent-elles mentir! que le pauvre diable sert assez volontiers de receleur aux filles de bas étage qui débarrassent de leurs mouchoirs et de leurs besicles les provinciaux et les étrangers. On le dit, mais je ne veux pas le croire... Toujours est-il que mon confrère arriva l'autre jour ici de bon matin. Il n'avait point sa mine habituelle. J'en fis la remarque tout en l'interrogeant sur la cause de sa visite matinale.

— Nathan, — me dit-il — voulez-vous faire une affaire avec moi?

— Volontiers, — répondis-je, — pourvu qu'elle soit bonne.

— Elle est excellente.

— Alors elle me va. De quoi s'agit-il?

— De ceci.

Et, tout en parlant, il tira de sa poche un petit paquet entouré de gros papier gris.

Dans ce papier qu'il défit, il y avait une boîte.

Dans cette boîte qu'il ouvrit, il y avait votre montre.

Il me la présenta.

Je la reconnus du premier coup d'œil ; je m'étonnai fort de la voir m'arriver par un semblable intermédiaire, et je demandai :

— D'où ça vient-il?

— Oh! répliqua vivement mon confrère, — vous pouvez être tranquille, ce n'est point un objet volé...

— Vous en êtes sûr?

— Comme de moi-même.

— Alors, encore une fois, d'où ça vient-il?

— Vous tenez à le savoir?

— Beaucoup.

— Eh bien, cette montre a été trouvée...

— Par qui ?

— Par un brave homme que je connais depuis longtemps.

— Que fait-il, ce brave homme?

— Il est porteur de chaise...

Ici Raoul interrompit le récit de Nathan en s'écriant :

— Porteur de chaise !... ah !... je commence à comprendre.

Nathan poursuivit :

— Ce brave homme, continua mon confrère, trouve de temps en temps dans sa chaise des objets de quelque valeur oubliés par ses clients... il me les apporte, et je les lui achète...

— Eh bien, — demandai-je, — pourquoi n'en faites-vous pas autant aujourd'hui ?

— Parce que le drôle prétend que la montre que voici vaut vingt-cinq louis comme un liard...

— Il a raison ; elle en vaut cinquante et plus...

— Eh ! je le sais bien qu'il a raison... je ne le sais que trop! Bref, il ne veut pas rabattre un sou de ses prétentions, et comme je n'ai pas les vingt-cinq louis, je viens vous les emprunter ; vous garderez la montre, vous la vendrez, et vous partagerez le bénéfice avec moi. Il n'y aurait même que vingt louis à me compter, car j'en ai remis cinq à titre d'arrhes de marché à ce brave garçon... Je me taisais.

— Voyons, cela vous convient-il? — demanda mon confrère. — Il n'y a qu'un mot qui serve, répondez. *Oui*... ou *non*...

Je ne répondis ni *oui* ni *non*.

Je recommençai mes questions.

— Ce *brave garçon* dont vous répondez, — dis-je, — où est-il?

— Dans la rue, devant votre porte.

— Que fait-il là?

— Il attend son argent...

— Ah! il attend!...

— Mon Dieu, oui.

— Eh bien! allez le retrouver et lui dire qu'il est inutile qu'il attende plus longtemps.

— Pourquoi donc?

— Par cette raison bien simple, que la montre restera ici, et l'argent aussi...

Mon confrère me regarda d'un air ébahi.

— Eh bien! — lui dis-je, — ne m'avez-vous pas entendu?...

— Entendu, oui, — me répondit-il; — compris, c'est différent...

— Qu'y a-t-il d'obscur dans ma réponse?

— Tout : vous voulez garder ma montre, et ne pas donner l'argent?

— Précisément.

— Ce n'est pas logique...

— En quoi, s'il vous plaît?

— Cette montre ne vous appartient pas...

— C'est vrai, mais elle ne vous appartient pas davantage, à vous, non plus qu'à celui qui vous l'a remise...

— Oh! quant à cela, je vous arrête...

— Vous m'arrêtez?

— Oui; sans blesser les lois de la plus scrupuleuse probité, un objet trouvé appartient à celui qui le trouve...

— D'accord, quoique ce soit discutable; mais votre protégé n'a point trouvé cette montre.

— Vous croyez?...

— J'en suis sûr!

— Comment donc l'a-t-il en sa possession?...

— Il l'a volée.

— Pourquoi supposer cela?

— Je ne suppose pas, j'affirme.

— Au hasard?...

— Non. Je connais le légitime propriétaire...

Mon confrère se gratta l'oreille.

— Diable !... diable !... — dit-il ensuite, — c'est embarrassant, très embarrassant, sur ma parole !...

— Je ne trouve pas...

— Parce que vous n'êtes point à ma place... Songez donc que mon gaillard m'attend dans la rue !...

— Eh bien !

— Eh bien ! il est fort comme un hercule, ce brigand-là !... et brutal !... brutal comme un porteur de chaise... c'est tout dire...

— Qu'importe ?...

— Il importe beaucoup !... il va me demander ses vingt louis.

— Vous ne les lui donnerez pas. C'est facile...

— Facile à dire...

— Autant qu'à faire...

— Comment me débarrasser de lui ?

— Tranchons le mot ; vous avez peur...

— Dame ! un peu...

— Eh bien, je prends tout sur mon compte...

— A la bonne heure ! que faut-il faire ?...

— Allez rejoindre votre *brave garçon*, comme vous l'appeliez tout à l'heure, ou votre *brigand*, comme vous le nommez maintenant, et dites-lui que la personne à laquelle vous vous êtes adressé pour avoir de l'argent ne veut payer qu'entre ses mains, après informations prises sur l'endroit où il a trouvé le bijou...

— Il refusera de me suivre...

— C'est probable...

— Il fera du bruit...

— Je n'en crois pas un mot... Pourtant, si cela arrivait, vous n'auriez qu'à dire : *Mon bon ami, voici le guet, allons nous expliquer devant lui...* Votre homme n'aurait pas assez de ses deux jambes pour s'enfuir.

— Allons, j'y vais...

— Faites vite.

Mon confrère me quitta et prit le chemin de la rue.

Au bout de quelques minutes, il revint.

— Eh bien ! — lui demandai-je, — qu'a dit l'homme ?...

— Il a crié d'abord et tempêté, prétendant qu'il avait affaire à moi, et non pas à vous... puis il s'est calmé tout d'un coup, il m'a demandé votre nom et il s'est éloigné en murmurant : *Je suis volé, c'est bien, n'en parlons plus, on me revaudra cela ?...*

— C'est de moi qu'il parlait ainsi, j'imagine...

— De vous et de moi, de tous les deux. Est-ce que cela ne vous inquiète pas?...

— Ma foi, non.

— Alors, qu'il n'en soit plus question.

— Que comptez-vous faire de la montre?...

— Je vous l'ai déjà dit, je la garde...

— Mon confrère fit la moue.

Je poursuivis :

— Je la garde pour la restituer à son propriétaire. Ce sera une bonne action...

— Bonne action tant que vous voudrez, mais je suis le dindon de la farce et vous me faites un tort énorme!...

— Lequel!

— Songez donc que j'ai avancé une somme considérable, cinq louis!... Est-ce que votre intention est de me les faire perdre?

— Pas le moins du monde.

Ainsi, vous allez me les rendre?

— La figure de mon confrère s'était éclaircie un instant, elle se rembrunit presque aussitôt.

— Qu'y a-t-il encore?... — demandai-je.

— Il y a que si vous me rendez cinq louis tout secs, ce sera bien maigre!... j'aurai risqué mon pauvre argent, et il ne m'aura pas rapporté un sou!... Est-ce que vous trouvez cela juste?...

— Non. Quand on a semé il faut récolter.

— Alors, vous ajouterez quelque chose à la somme?

— Oui.

— Combien?

— Trois louis.., êtes-vous content.

— J'espérais mieux en commençant cette affaire; mais, enfin, puisqu'il faut en passer par où vous voulez, j'accepte...

— Je comptai huit louis à mon confrère et il s'en alla moitié désappointé et moitié satisfait... Voilà tout, mon gentilhomme.

Vous savez maintenant comment il se fait que ce précieux bijou vous soit aujourd'hui rendu. Reprenez-le et tâchez, à l'avenir, de le mieux conserver.

Raoul remercia le juif avec une véritable effusion de s'être ainsi occupé de lui.

Puis il ajouta :

— Mais, mon cher monsieur Nathan, je me trouve être de nouveau votre débiteur, et je désire vivement m'acquitter.

— C'est facile.

— Combien vous dois-je?

— Vous le savez.

— Non, en vérité.

— Eh bien, j'ai payé pour vous huit louis, rendez-les-moi et nous serons quittes....

— Quittes! non pas!... et les intérêts dont vous ne parlez point.

— Ils seront ce que vous voudrez...

— Fixez-en le chiffre.

— Impossible! cette affaire sort de la spécialité de celles que je fais ordinairement. Quand vous m'emprunterez de l'argent, si jamais vous m'en empruntez, je vous rançonnerai, soit; mais aujourd'hui, par exception, je ne demande rien.

Raoul n'insista point. Il tira de sa poche un rouleau. Ce rouleau con tenait cinquante louis. Il le mit dans la main de Nathan.

— Ce dernier ouvrit sa caisse et y jeta l'or qu'il venait de recevoir en disant à Raoul :

— Vous êtes généreux, mon gentilhomme!... généreux comme un joueur qui vient de gagner en deux nuits quatre cents mille livres, mais prenez garde, la chance peut tourner, et ce n'est pas le moyen d'aller longtemps que d'aller si vite!...

Raoul ne répondit que par un sourire.

Il y eut entre les deux interlocuteurs un moment de silence.

M. de la Tremblaye promenait ses regards à droite et à gauche sur les murailles de l'appartement, encombrées d'objets de toute sorte, nous le savons déjà.

Soudain, il poussa un cri de surprise et d'admiration.

— Il venait d'apercevoir, appuyé au mur du fond de la chambre, un tableau merveilleux, un de ces divins chefs-d'œuvre où la toile et la couleur ne sont plus des matières mortes et inertes, mais deviennent, transformées par l'attouchement du génie, un sang qui circule, un cœur qui bat, une chair qui palpite.

Ce tableau était une copie faite par Léonard de Vinci de la Vénus du Titien.

Entre les draperies d'un vert sombre du damas florentin bordé de franges d'or et les draps d'une blancheur éclatante qui recouvrent à demi des coussins de brocart pourpre, la jeune déesse était couchée.

Elle avait pour tout vêtement sa pudeur, costume léger!... Et pourtant, dans sa pose nonchalante et voluptueuse, elle était belle à ce point que sa nudité semblait presque chaste.

Son épaisse chevelure ondée, de ce blond ardent et presque roux, si cher aux coloristes de l'école italienne, encadrait son front charmant dans des bandeaux crespelés, aux reflets d'or...

Des mèches éparses venaient caresser amoureusement les contours fermes et purs de sa gorge aux pointes arrondies.

Une étincelle voilée brillait dans ses grands yeux, d'une incomparable douceur.

Sa bouche, d'un rose vif, ressemblait à l'arc du petit dieu Cupidon, et, comme lui, lançait dans les cœurs des traits irrésistibles.

Bref, tout cela était vivant, taillé en pleine chair, complet, irréprochable.

Léonard avait si magistralement reproduit l'œuvre du grand maître, que la copie valait l'original. C'était éblouissant!...

XX

L'ARMORIAL

Nathan suivait de l'œil le regard de M. de la Tremblaye, et le vit se fixer avec extase sur le tableau que nous avons décrit à la fin du chapitre précédent.

— Mon gentilhomme, — demanda-t-il, — est-ce que vous aimez la peinture?...

— Oui, — répondit Raoul, — beaucoup.

— Ah! tant mieux.

— Pourquoi tant mieux?

— Parce que vous m'achèterez des tableaux.

— Vous en vendez donc?

— Je vends de tout. Il me semble que vous admirez cette Vénus?

— Oui, c'est une belle chose!

— Je le crois bien!... Titien copié par le Vinci... Voulez-vous vous en arranger?...

— Volontiers, si toutefois vos prétentions sont raisonnables...

— Elles le seront, mon gentilhomme, gardez-vous d'en douter...

— Voyons, dites un prix...

— Eh bien! que penseriez-vous de...?

Et Nathan formula un chiffre.

Ce chiffre excédait, sans aucun doute, la valeur réelle du tableau en question, et cependant Raoul ne le trouva point exagéré, tant il avait été séduit par la magnifique peinture qu'il avait sous les yeux.



Passez votre chemin, mauvais drôle. (P. 488.)

Le marché fut conclu presque sans discussion.

— Mon gentilhomme, — dit alors Nathan, — puisque vous êtes amateur, je vais vous faire voir autre chose...

— Des tableaux encore?

— Sans doute...

— Que vous désirez me vendre?...

Nathan sourit.

— Non, — dit-il au bout d'un instant, je ne désire point les vendre, et vous ne pourriez pas les acheter...

— Pourquoi donc ?

— Votre fortune n'y suffirait point, mon gentilhomme...

— Plaisantez-vous? — s'écria Raoul.

— Non, en vérité!...

— Mais, selon vous, ces tableaux valent donc des sommes immenses?

— Je ne les donnerais pas pour un million...

Raoul ne put retenir un geste d'étonnement.

Le juif poursuivit :

— D'ailleurs, je n'ai pas le droit de les vendre...

— Ils ne sont donc point à vous? — fit M. de la Tremblaye.

— Non.

— A qui appartiennent-ils?

— A ma fille.

— Ah! — fit Raoul.

Et il y eut un moment de silence.

Nathan reprit :

— Mais si je ne puis vous les vendre, rien ne m'empêche de vous les montrer, et c'est ce que je vais faire...

— Où sont ces tableaux? — demanda Raoul.

— Au rez-de-chaussée, dans le salon de Déborah...

Raoul sentit son cœur battre.

Son désir le plus vif allait être exaucé!...

Il allait enfin revoir la belle juive !...

— Venez, — continua Nathan.

Et il quitta le premier la pièce dans laquelle avait eu lieu l'entretien que nous venons de rapporter.

Raoul le suivit.

Les deux hommes arrivèrent à la porte de l'appartement de la jeune fille.

— Attendez une seconde, mon gentilhomme, — fit Nathan, — ma

fille est avec une de ses amies et je vais la prier de se retirer dans sa chambre à coucher, afin de nous laisser maîtres du salon.

Et il entra, laissant dans le couloir M. de la Tremblaye, dont l'espoir se trouvait ainsi une fois de plus déçu.

Au bout d'une minute, Nathan revint.

Il introduisit Raoul dans le salon oriental que nous avons décrit au commencement de ce volume.

Il le mit en présence des quatre tableaux de grands maîtres, ces diamants sans taches dont nous avons déjà parlé, et il lui dit :

— Voilà mes trésors !... Regardez, mon gentilhomme !... regardez et jugez vous-même si je m'exagère leur valeur !...

Raoul regarda, en effet, et son admiration se formula en des termes plus pompeux, peut-être, que sincères.

Ce n'est pas que le jeune homme fût insensible au mérite hors ligne des œuvres magnifiques offertes à ses regards.

Non. Loin de là.

Mais sa distraction et sa préoccupation étouffaient momentanément en lui le sentiment artistique.

Il était ébloui de ce luxe asiatique étalé devant lui et auquel il s'attendait si peu.

Et puis, dans cette pièce où flottaient de vagues parfums, il lui semblait que Déborah avait laissé quelque chose d'elle-même, quelques parcelles de son âme et de sa beauté.

Il croyait la sentir auprès de lui...

Respirer son haleine suave...

Entendre les frôlements de sa robe.

Ses yeux ne pouvaient se détacher de la portière de lampas qui masquait évidemment une issue intérieure et derrière laquelle, peut-être, se cachait la divine juive.

Par moments, il lui semblait voir tressaillir cette draperie, et son cœur tressaillait en même temps.

Nathan, lui, complètement absorbé dans la contemplation de ses chefs-d'œuvre, ne s'apercevait point de la distraction de son hôte.

Raoul fit quelques pas pour se rapprocher du juif qui se trouvait à côté de la portière de lampas.

Au milieu du salon se trouvait un guéridon de bois sculpté, d'un précieux travail.

Sur ce guéridon était un gros livre entr'ouvert.

Raoul, en passant, laissa tomber ses yeux sur ce livre.

Un mouvement de surprise lui échappa.

Il fit un pas en arrière, s'arrêta et regarda mieux.

— Ah! par exemple!... — murmura-t-il assez haut pour être entendu de Nathan, — ah ! par exemple, voilà qui est étrange!

— Quoi donc?... — demanda le juif en s'arrachant à sa contemplation.

— Pourriez-vous m'expliquer, — dit Raoul, — comment il se fait que ce livre soit ouvert précisément à cette page?

— Quel livre?

— Celui-ci.

Nathan s'approcha et prit le volume.

— Un armorial!... — s'écria-t-il.

— Comme vous voyez...

— Ma foi, mon gentilhomme, ce livre ne m'appartient pas, et j'ignorais sa présence ici...

— Vraiment?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... Quant à la page à laquelle il est ouvert, je vois qu'elle contient la généalogie des marquis de la Tremblaye, vieille maison de Picardie; mais je ne connais personne de ce nom... Et vous?...

Raoul ne répondit pas.

Sa surprise et son émotion croissaient de seconde en seconde.

Nathan continua à regarder la page imprimée en gros caractères et ornée de figures gravées sur bois.

— Ah! ah! — fit-il, — voici l'écusson de cette famille: *un tremble d'or au champ de gueules*, avec la devise *Tremblaye ne tremble...*

Nathan s'interrompit et ouvrit de grands yeux en s'écriant:

— Mais cette devise... cet écusson... je les connais! L'un et l'autre sont émaillés sur la boîte de votre montre... Oh! maintenant, je comprends votre surprise à la vue de ce livre ouvert à cette page.., Vous êtes un la Tremblaye, n'est-il pas vrai, mon gentilhomme?

— Oui, — répondit Raoul, — je suis un la Tremblaye, le dernier de ma race...

Le juif s'inclina pour saluer.

Mais à peine le jeune homme avait-il prononcé les dernières paroles que nous venons d'écrire, qu'un bruit subit se fit entendre dans la pièce voisine.

La draperie, agitée, s'entr'ouvrit violemment. Deux pâles visages de femme se montrèrent à la fois. Puis, la tapisserie retomba.

On entendit un cri sourd, auquel succéda le bruit mat d'un corps humain tombant sur un tapis.

— Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob!... — murmura Nathan avec épouvante, — qu'y a-t-il?... que se passe-t-il donc?...

Et il souleva vivement la portière qui séparait le salon de la chambre à coucher.

Raoul s'avança derrière lui.

Un spectacle inattendu frappa ses regards, en même temps que ceux du juif.

Une jeune fille, d'une effrayante pâleur, gisait inanimée sur le sol.

Déborah s'agenouillait auprès d'elle.

Dans la jeune fille évanouie, Raoul reconnut la fille du diable.

XXI

LA RUE RIBAUDE

Nous devons recommencer ici ce que nous avons déjà fait une fois dans le cours de cette épopée romanesque.

Nous devons nous arrêter pendant un instant, et de même que nous avons interrompu notre récit pour initier nos lecteurs à tous les détails de l'existence aventureuse de Raoul de la Tremblaye, de même nous devons remonter en arrière, au sujet de la jeune Hébé, et la faire connaître en ces pages, aussi bien que nous avons fait connaître Raoul.

Ce nouvel épisode sera court, et d'ailleurs nous ne le croyons point entièrement dépourvu de cet intérêt dramatique qu'on recherche et qu'on aime exclusivement aujourd'hui.

Nous commençons.

§

Dix-huit ans, environ, avant le jour où Raoul de la Tremblaye voyait, chez le juif Ézéchiel Nathan, la belle Déborah agenouillée auprès de la fille du diable évanouie, voici ce qui se passait sous le ciel brûlant du Languedoc et dans la cité antique de Toulouse.

Il était tout près de minuit.

L'atmosphère lumineuse du mois de juillet, plus transparente que ne le sont certaines matinées brumeuses des climats du Nord, laissait distinguer les objets à une assez grande distance.

Une affluence considérable de promeneurs remplissait les rues principales.

Les alentours de la place du Capitole étaient encombrés d'étudiants, d'officiers et de bourgeois, y savourant la fraîcheur de la brise nocturne.

Les jolies grisettes toulousaines, presque aussi célèbres que celles de Bordeaux pour leur piquante désinvolture, passaient fringantes, légères, provoquantes, effleurant à peine les pavés pointus du bout de leurs petits pieds bien chaussés.

Laissons de côté, s'il vous plaît, cette foule bigarrée et ces quartiers bruyants.

Dirigeons-nous vers une petite rue obscure, malpropre, et surtout mal famée, à la suite d'un nouveau personnage avec lequel nous allons faire connaissance.

Ce personnage était un jeune homme.

On pouvait le conjecturer, du moins, à voir sa taille haute et droite et sa démarche ferme et rapide.

Quant à son visage, sans doute il avait un intérêt quelconque à le dérober à tous les yeux, car il le cachait, non seulement sous les larges rebords d'un chapeau de feutre noir, mais encore sous les plis relevés d'un manteau de couleur sombre.

Un manteau!...

Au mois de juillet!...

A Toulouse!...

Que de points d'exclamation il faudrait entasser à la suite les uns des autres pour exprimer convenablement tout ce qu'il y avait, dans un fait semblable, d'insolite, d'anormal, et même d'incroyable!...

A coup sûr, quelque drame étrange, quelque ténébreux mystère devait se cacher sous les plis de ce manteau!...

Le jeune homme en question pénétra, nous le répétons, dans la ruelle mal famée dont nous parlions il n'y a qu'un instant, et qui avait conservé, depuis le moyen âge, le vieux nom significatif de rue *Ribaude*.

Une fois arrivé là, il se mit à marcher plus lentement, levant le nez en l'air et semblant examiner avec un soin extrême les numéros des maisons.

Toutes ces demeures étaient closes, du rez-de-chaussée au grenier.

Seulement, à travers les entre-bâillements de leurs volets fermés, s'échappaient des jets lumineux.

On entendait aussi des bruits vagues et confus, tumultueux et indistincts.

Ces bruits se formaient d'une multitude de sons incohérents dont il semblait d'abord impossible de se rendre compte. Puis, peu à peu, l'oreille distinguait dans cette mélopée confuse la sonorité métallique des écus

agités, des verres heurtés, des chansons interrompues, des baisers pris et rendus.

Sommes toute, tranchons le mot, chaque logis de la rue *Ribaude* était un tripot ou un mauvais lieu.

Une seule maison, haute d'un seul étage, morne, sombre, silencieuse, semblait dormir d'un profond sommeil au milieu de ses sœurs trop bien éveillées.

Le jeune homme s'arrêta devant cette maison,

Il en étudia pendant un instant la façade muette et chassieuse.

Il murmura :

— Numéro 13, c'est bien ici...

Il s'approcha et poussa la porte.

Elle ne céda point.

Il chercha un marteau ou le cordon d'une sonnette.

Il n'y avait ni l'un ni l'autre.

Le jeune homme hésita d'abord.

Mais il prit bientôt son parti et se mit à frapper discrètement et à petits coups.

Personne ne répondit, personne ne parut.

— Oh! oh!... — fit le jeune homme entre ses dents, — m'aurait-on trompé, par hasard! et la maison serait-elle déserte?...

Et il recommença à frapper, mais cette fois, beaucoup plus fort et à coups inégaux et précipités.

Ce vacarme produisit son effet.

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage.

Une tête de vieille femme se montra, et une voix rauque cria ces mots :

— Passez votre chemin, mauvais drôle!...

Le jeune homme recula de quelques pas, afin de se trouver en vue de celle qui lui parlait ainsi, et il répondit, tout en saluant d'un geste qui sentait son gentilhomme d'une lieue :

— Je vous demande, madame, mille pardons de vous contredire, mais je ne suis pas un *mauvais drôle* et je ne passerai point mon chemin...

— En vérité! et pourquoi ça?...

— Parce que c'est précisément ici que je viens...

— Alors, vous vous trompez de porte...

— Je ne crois pas.

— Vous cherchez des coureurs de brelans et des filles de joie?... Voyez plus loin... à droite ou à gauche.



Somme toute, l'apparence de cette vieille était tout à la fois grotesque et sinistre. (P. 491.)

— Je ne cherche ni les uns ni les autres...

— Alors, que voulez-vous?...

— Le numéro 13 de la rue Ribaude...

— Ah!... ah!...

— Est-ce ici, *oui* ou *non*?

— C'est ici.

— A la bonne heure...

— Oui, mais à ce numéro 13, il n'y a qu'une pauvre vieille femme qui, passé minuit, n'ouvre jamais sa porte... Ainsi donc, je vous le répète, passez votre chemin...

Et l'interlocutrice du jeune homme fit mine de refermer sa fenêtre.

L'inconnu l'arrêta en tirant de dessous son manteau une longue bourse de soie rouge remplie d'or, qu'il agita de façon à en faire résonner le contenu.

Ce bruit produisit un effet magique.

La fenêtre à demi fermée déjà, resta entr'ouverte.

Le jeune homme reprit vivement, quoique d'une voix étouffée à dessein :

Si vous êtes madame Clodion, comme je n'en doute pas, c'est précisément à vous que j'ai affaire, et je vous destine tout l'or que cette bourse contient...

— A la bonne heure, — murmura la vieille femme, — c'est parler, cela!...

Et elle ajouta tout haut :

— Mon gentilhomme, attendez... je suis à vous... je descends!...

— C'est heureux!... sur ma parole!.., — s'écria le jeune homme, dont le dialogue qui précède semblait avoir mis la patience à une rude épreuve.

Hâtons-nous de dire qu'il n'attendit pas longtemps.

Le son de l'or avait sans doute rendu à la vieille femme toute l'activité de la jeunesse.

Au bout de quelques secondes, elle ouvrait la porte qui donnait sur la rue, et elle disait à l'inconnu :

— Entrez, mon gentilhomme, me voici à vos ordres...

Suivons dans l'intérieur de cette maison le personnage que nous venons d'y introduire.

Aussitôt que sa vieille hôtesse eut refermé sur lui la porte de l'allée, il se trouva plongé dans les ténèbres les plus compactes.

— Ah çà, — demanda-t-il, — sommes-nous donc ici chez le diable?...

— Dame!... à peu près... — répondit la maîtresse de la maison en ricanant.

Puis elle reprit :

— Marchez tout droit devant vous pendant vingt-cinq pas, tournez ensuite à droite, et vous verrez de la lumière...

XXII

MADAME CLODION

L'inconnu suivit sans hésiter les indications de la vieille femme.

Il fit vingt-cinq pas.

Il tourna à droite.

Il aperçut une faible lueur qui s'échappait de l'entre-bâillement d'une porte.

Il poussa cette porte et se trouva dans une chambre étroite et basse, assez confortablement meublée, et éclairée par une petite lampe posée sur un guéridon.

La vieille femme entra dans cette pièce en même temps que son hôte.

Elle était très petite, très maigre, très courbée.

Son visage jauni, teinté de vermillon sur les pommettes et sillonné d'une quantité incommensurable de petites rides, avec les tons d'une pomme de reinette sur laquelle les premiers froids ont passé en y laissant leur empreinte.

Il ne restait plus à la bouche une seule dent.

Le nez, fortement crochu, touchait presque au menton, dont la forme caractéristique peut se peindre d'un trait par ces mots vulgaires: *menton de galoche.*

Les yeux, qui semblaient percés à coups de vrille, clignotaient, vifs encore, entre des paupières écarlates.

Somme toute, l'apparence de cette vieille était tout à la fois grotesque et sinistre.

Elle ressemblait à ces portières horribles que le spirituel crayon de Daumier s'est complu si souvent à reproduire.

Mais elle ressemblait aussi à ces sorcières effrayantes à qui le vieux Will Shakspeare fait crier dans les bruyères écossaises:

— Macbeth, Macbeth!... tu seras roi!...

Elle entra, nous l'avons dit, et referma la porte avec soin.

L'inconnu, se trouvant seul avec elle, ôta son chapeau, qu'il jeta sur un siège, et laissa retomber le pan de son manteau.

Son visage, parfaitement dissimulé jusque-là, apparut alors à découvert.

Ainsi que l'annonçaient sa tournure et sa démarche, il était jeune ; à peine avait-il trente ans.

Ses traits, réguliers et accentués, avaient une expression de singulière énergie.

Il était pâle, non de cette pâleur maladive qui atteste la souffrance, non de cette pâleur mate et chaude qui est l'indice d'un tempérament ardent et nerveux, mais de cette pâleur momentanée et accidentelle, indice certain d'une puissante émotion.

La vieille entama l'entretien.

— Mon gentilhomme, — dit-elle, — vous avez affaire à moi, me voici ; vous voulez me parler, j'écoute ; vous m'avez promis de l'or, j'attends...

— J'ai besoin de vous, c'est vrai, — répliqua l'inconnu ; — ce que j'ai promis, je le tiendrai... et plus encore...

— Fort bien ; de quoi s'agit-il ?

— J'attends de vous un service.

— Important ?

— Oui.

— Tant mieux, vous le payerez plus cher...

— Mais d'abord, une question...

— Faites.

— Êtes-vous discrète ?

— Plus que la tombe. La tombe, quelquefois, laisse échapper ses secrets, je ne trahis jamais les miens... On me tuerait dix fois sans m'arracher un mot de ce que je ne veux pas ou de ce que je ne dois pas dire...

— Le secret dont vous allez apprendre une partie est un secret de vie et de mort.

La vieille fit un geste rapide en désignant sa tête.

— Il sera là en bonne compagnie, — dit-elle ; — j'en sais bien d'autres qui le valent...

— Vous êtes une habile accoucheuse, n'est-ce pas ?

— On le dit...

— Vous êtes sûre de vous-même ?

— Autant qu'on puisse l'être... Bien des femmes ont passé par les mains de la mère Clodion... aucune ne s'est plainte de ses façons d'agir... Ah ça, mais c'est donc d'un accouchement qu'il est question ?

— Oui.

— J'en fais mon affaire ; m'amènerez-vous la personne ?

— Non.

— Alors, c'est moi qui irai la trouver ?

— Il le faut.

— Quand?

— A l'instant même.

— Où?

— Cela, je ne puis vous le dire.

— Comment? — s'écria la vieille femme, — il faut pourtant que je le sache, ce me semble...

— Ne m'interrogez point et écoutez-moi.

— Je suis tout oreilles.

— Voici les conditions du marché que je vous propose...

— Voyons...

L'inconnu tira de dessous son manteau un demi-masque de velours noir, semblable à tous les masques du monde, à cette différence près qu'il n'y avait pas de trous percés à la place des yeux.

— D'abord, vous mettrez ceci, — continua l'inconnu.

— Dans quel but?

— Oh! mon Dieu, tout simplement dans le but de vous empêcher de voir...

— Je comprends. Et après?

— Après, vous me laisserez vous conduire par la main...

— Dans quel endroit?...

— Dans un endroit qui n'est pas fort loin d'ici, et où nous trouverons une voiture attelée de deux excellents chevaux...

— Et cette voiture?...

— Nous mènera en moins d'une heure au lieu où on nous attend...

— La personne dont l'état réclame mes soins est-elle jeune?

— Vingt ans à peine...

— D'une santé chancelante ou robuste?..,

— Pleine de sève et de vigueur.

— Êtes-vous certain que l'heure de la délivrance approche?

— Oui, les premières douleurs se sont fait sentir.

— Combien y a-t-il de temps de cela?

— Trois heures environ.

— Alors, il n'y aurait pas une minute à perdre...

— Je le crois; hâtons-nous donc de conclure notre marché et de partir.

— Un mot encore...

— Lequel?

Les traits de la vieille femme prirent une expression sinistre.

Elle s'approcha de l'inconnu, et lui dit d'une voix basse et sourde, comme si elle eût craint que ses paroles ne trouvassent de l'écho :

— L'enfant vivra-t-il?

— Comment!... — répondit l'inconnu, — que voulez-vous dire?

La vieille sourit.

— Vous ne me comprenez pas?... — fit-elle.

— Expliquez-vous...

— Je vous demande si l'enfant vivra, parce que, dans le cas où sa naissance vous embarrasserait, il me serait possible de vous en délivrer...

L'inconnu ne put retenir un geste d'horreur.

— Sur votre vie, — s'écria-t-il, — vous me répondrez de celle de cet enfant...

— Soit, — répliqua la vieille, — j'aime tout autant cela, et j'en répondrai volontiers, sauf bien entendu les accidents qui peuvent survenir, auxquels je ne pourrais remédier et dont je prétends n'être nullement responsable...

— Pourvu que vous ne négligiez aucune des ressources de votre art pour sauver la mère et l'enfant, je n'en exigerai pas davantage...

— Soyez tranquille, vous serez content...

— Maintenant, terminons... Que demandez-vous?...

— Je vous crois généreux, mon gentilhomme... fixez vous-même le prix du service que je vais vous rendre...

L'inconnu fit apparaître de nouveau la bourse de soie rouge à laquelle nous avons déjà vu jouer un rôle.

Il la tendit à la vieille femme.

— Tenez, — lui dit-il en même temps, — il y a là-dedans cinquante louis...

Mme Clodion fit une révérence qui témoignait de sa profonde gratitude. L'inconnu poursuivit :

— Je doublerai cette somme, aussitôt après l'accouchement, si j'acquiers la conviction que vous n'avez, en effet, rien négligé pour me satisfaire.

— Oh! — s'écria la vieille au comble de la joie, — vous serez content, mon gentilhomme!... vous serez content, je vous le jure!...

XXIII

LE CARROSSE

— Maintenant, — reprit l'inconnu, — partons...

— A l'instant, — répondit la vieille.

— N'oubliez rien de ce qui peut vous être nécessaire...

— Je prends mes instruments et je suis à vous.

Mme Clodion ouvrit une armoire.

Elle en tira une trousse très complète de ces outils de chirurgie, ou plutôt de torture, que notre époque a perfectionnés et qui ressemblaient alors à l'arsenal du bourreau.

Elle les enveloppa dans un morceau de serge verte qu'elle assujettit solidement avec des bandelettes.

— Me voici prête, — dit-elle ensuite.

— Mettez le masque, — fit l'inconnu.

— Pas encore ; il faut que je voie clair pour fermer la porte de ma maison.

— C'est juste.

— Aussitôt que nous serons dans la rue, je ferai ce qu'il vous plaira... quoique ma discrétion bien connue rende vraiment cette précaution inutile.

L'inconnu ne répondit pas.

— Allons, — reprit Mme Clodion, — venez.

Et elle quitta avec le jeune homme la chambre, puis la maison.

Aussitôt que tous les deux eurent franchi le seuil et que la vieille femme eut fait tourner la clef dans la serrure massive, l'inconnu lui tendit le masque.

Elle le prit sans hésiter et l'attacha sur son visage.

L'inconnu s'assura que les cordons en étaient solidement noués par derrière. Ensuite il s'empara de la main de sa compagne et il l'entraîna rapidement vers l'une des extrémités de la rue Ribaude.

Il était en ce moment à peu près une heure du matin.

Après avoir marché pendant vingt minutes et traversé tout un dédale de petites ruelles complètement désertes, l'inconnu s'arrêta et dit à Mme Clodion essoufflée :

— La première partie de votre tâche est accomplie... nous allons monter en voiture.

En effet, un carrosse stationnait à l'angle de l'une des ruelles dont nous venons de parler.

Ce carrosse était attelé de deux chevaux noirs.

Un cocher sans livrée se tenait sur le siège, muet et attentif.

L'inconnu ouvrit la portière.

Il prit à bras-le-corps Mme Clodion et la porta dans l'intérieur de la voiture.

— Au galop!... — cria-t-il ensuite au cocher, au galop!... au galop!... crève tes chevaux s'il le faut, et sois arrivé dans une heure...

— Oui, monsieur le comte, — murmura le cocher.

L'inconnu franchit le marchepied et s'assit à côté de la vieille femme. Le cocher toucha du bout de son fouet les chevaux jeunes et ardents, qui partirent ventre à terre, secouant rudement le carrosse sur les pavés anguleux et inégaux.

Au bout de peu d'instants, la voiture roula plus mollement, sur un terrain plat et uni.

On était sorti de la ville, et on courait à fond de train sur l'une des grandes routes qui se dirigent, depuis Toulouse, vers l'intérieur de la France.

Pendant trois quarts d'heure, l'allure des chevaux ne se ralentit pas un instant.

Des tourbillons de poussière jaillissaient sous les roues et enveloppaient le carrosse dans des nuages de poussière opaque.

Aucune parole ne s'échangeait entre l'inconnu et Mme Clodion.

Le jeune homme s'absorbait sans doute dans une préoccupation profonde et comptait les minutes, qui lui paraissaient longues comme des siècles.

Quant à la vieille femme, il est hors de doute qu'elle supputait dans son esprit les bénéfices qui ne pouvaient manquer de résulter pour elle de l'expédition de cette nuit.

Soudain une brusque secousse vint arracher l'inconnu à sa rêverie et Mme Clodion à ses calculs.

Puis les cahots recommencèrent.

Le carrosse venait de tourner à gauche.

Il avait quitté la grande route pour se jeter dans un chemin de traverse fort mal entretenu.

Les roues tombaient d'ornière en ornière.

L'essieu craquait et gémissait.



Allons, dit alors l'inconnu, allons vite !... Et maintenant, plus que jamais, silence ! (P. 500.)

Tout l'équipage, enfin, menaçait de se disloquer, au grand effroi de Mme Clodion.

Mais, sans doute, le cocher comprenait aussi bien que son maître combien il était urgent d'arriver sans retard, car il ne modérait point la marche impétueuse de son attelage écumant.

Enfin le carrosse s'arrêta.

bête, mais il n'était point nécessaire de faire autant de bruit tout à l'heure.

Le chien leva sa grosse tête et lécha les mains de celui qui venait de lui parler ainsi.

Mme Clodion se sentait complètement rassurée.

Le jeune homme continua :

— Maintenant, *Fidèle*, allez coucher !...

Et il fit un geste que le chien comprit sans doute, car il se releva aussitôt et s'éloigna du même côté par lequel il était venu.

— Nous en voilà débarrassés, dit alors le jeune homme à Mme Clodion ; mais il est possible que les aboiements de cette maudite bête aient donné l'éveil, et je crois prudent d'attendre quelques minutes avant de nous approcher du château.

La vieille femme fit de la tête un signe affirmatif.

L'émotion qu'elle venait d'éprouver un instant auparavant lui avait momentanément enlevé l'usage de la parole.

Son compagnon la fit entrer dans un taillis où il la suivit, et tous deux, l'oreille au guet, silencieux et immobiles, attendirent pendant cinq minutes.

Aucun bruit ne se fit entendre.

Tout resta calme, dans le parc et aux alentours du château.

— Allons, — dit alors l'inconnu, — allons vite !... et, maintenant plus que jamais, silence... silence...

Nos personnages se remirent en marche.

Ils allaient doucement, retenant leur haleine, évitant de froisser les feuilles sèches, côtoyant le mur d'enceinte afin de rester dans l'ombre et de ne pas être trahis par les clartés révélatrices de la lune.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la façade du château.

Cette construction grandiose et quasi princière étalait aux regards tous les trésors de son architecture.

Un large perron, à marches de pierres polies et à balustres de fer capricieusement ciselés, conduisait par une double rampe aux trois portes cintrées du vestibule.

De gigantesques caryatides supportaient sur leurs robustes épaules le balcon du premier étage.

Autour de chacune des fenêtres s'enroulaient des ornements sculptés dans la pierre avec une délicatesse infinie et digne du ciseau de Jean Goujon.

Des sirènes accouplées arc-boutaient leurs corps fantastiques pour

former le cintre des mansardes qui faisaient saillie sur un toit de briques à girouettes armoriées.

Mme Clodion n'eut que le temps de jeter à toutes ces merveilles un coup d'œil rapide.

Son guide l'entraînait déjà.

Le jeune homme et la vieille femme tournèrent autour du château et arrivèrent à une issue si bien cachée dans la muraille qu'il fallait la connaître pour se douter qu'elle existât.

Les panneaux grisâtres et vermiculés de la porte imitaient la pierre de taille et se confondaient avec elle.

A l'aide d'une seconde clef, le jeune homme ouvrit cette porte ; mais, quand Mme Clodion et lui eurent pénétré dans l'intérieur, il ne la referma qu'à demi, sans doute afin de ménager les moyens d'une retraite facile et prompte.

Derrière cette porte, il y avait un couloir obscur.

Au bout de ce couloir se trouvait un escalier étroit et rapide.

En haut de cet escalier,le jeune homme appuya le doigt sur un ressort.

Un panneau de boiserie glissa sur lui-même comme par enchantement, découvrant un espace assez large pour qu'une personne de grosseur moyenne y put passer en s'y présentant de profil.

La vieille et son compagnon se trouvaient alors dans un large corridor, ou plutôt dans une galerie faiblement éclairée par deux lampes posées sur des supports, à chacune des extrémités de cette galerie.

A droite et à gauche s'ouvraient de hautes et larges portes.

Il y en avait douze de chaque côté, en tout vingt-quatre.

Entre chacune de ces portes de grands portraits de famille, tous blasonnés et magnifiquement encadrés, remplissaient les panneaux.

On distinguait vaguement, dans la pénombre, les sauvages figures des chevaliers bardés de fer, les visages solennels des procureurs généraux et des présidents à mortier, et les corsages aristocratiquement empesés des aïeules belles et laides du marquis de Roqueverde alors vivant.

L'inconnu se tourna vers sa compagne.

Il ne lui adressa pas un seul mot, mais il appuya un doigt sur ses lèvres, et sa physionomie, tandis qu'il faisait ce geste, avait une éloquence bien supérieure à toutes les recommandations du monde.

En même temps, il retira l'un de ses pistolets du ceinturon de son épée, il l'arma en étouffant le bruit de la détente, et il marcha sur la pointe du peid, tenant à la main ce pistolet prêt à faire feu.

L'épouvante, un instant dissipée de Mme Clodion, était revenue de plus belle et atteignit son paroxysme.

Elle perdait à demi la tête, et cependant, par instinct, elle se conformait aux précautions qu'elle voyait prendre a son guide.

Ce dernier s'avança jusqu'à l'extrémité de la galerie, du côté gauche.

Il ouvrit l'un des battants d'une grande porte sculptée et dorée.

Il prit Mme Clodion par le bras, il la fit entrer avec lui, il referma la porte et poussa un verrou intérieur.

— Nous touchons au but, — lui dit-il alors à voix basse; — jusqu'à présent tout va bien... Attendez-moi là, je reviens à l'instant.

XXV

LA CHAMBRE DE LA MARQUISE

Tout en prononçant les paroles qui terminent le précédent chapitre, l'inconnu disparut dans une seconde pièce qui faisait suite à celle dans laquelle se trouvait Mme Clodion.

La vieille femme, fort contrariée de rester seule, dut cependant faire de nécessité vertu, et attendre patiemment que son étrange guide jugeât à propos de venir la prendre.

Quelques rayons lumineux, arrivant de la chambre voisine par une porte entre-bâillée, permettaient de distinguer les objets.

Mme Clodion se laissa tomber sur l'un des fauteuils du petit salon d'attente qui lui servait d'asile, ou, si on l'aime mieux, de prison.

Puis elle se livra à une série de réflexions peu agréables sur la situation dans laquelle elle se trouvait par sa faute.

Elle évoqua tous les dangers, réels ou prétendus, de cette situation. Elle les agrandit encore dans son esprit troublé, et elle regretta amèrement d'avoir cédé à la soif du gain et de s'être jetée, la tête la première, au milieu d'une intrigue terrible dont elle ne sortirait peut-être pas saine et sauve.

Sans aucun doute, en ce moment, Mme Clodion aurait donné, et de grand cœur, pour se retrouver dans son logis de la rue Ribaude, non seulement l'or qu'elle avait reçu et celui qui lui restait à recevoir, mais encore quelques vieux louis, tirés du trésor amassé par elle et soigneusement enfoui dans une cachette introuvable.

Mais, encore une fois, il n'y avait plus à reculer, et il fallait accepter toutes les conséquences de l'imprudence commise.

Mme Clodion fut arrachée par un bruit soudain à ces réflexions sinistres.

Elle tressaillit de tous ses membres, puis elle prêta l'oreille afin de chercher à se rendre compte de la cause et de la nature de ce bruit.

C'étaient des gémissements sourds : c'étaient des cris étouffés.

Celui ou celle qui poussait ces cris et ces gémissements obéissait, à coup sûr, à une torture plus puissante que sa volonté.

Sans doute, la douleur physique brisait le corps avec une telle énergie qu'aucune force humaine ne pouvait condamner cette douleur à rester muette.

En ce moment, l'inconnu rentra dans la première pièce.

Si la demi-obscurité n'eût point empêché de distinguer son visage, Mme Clodion eût été épouvantée de sa pâleur.

De grosses gouttes de sueur ruisselaient une à une sur son front livide et contracté.

Il s'arrêta en face de Mme Clodion.

— Vous entendez? — fit-il d'une voix tellement émue, qu'elle en était presque indistincte.

— Oui, — répondit la vieille femme.

— Et vous êtes prête?...

— Oui.

— Alors, venez...

Et il fit quelques pas en avant.

Mais au moment d'atteindre le seuil de la seconde porte, il s'arrêta et se retourna.

— Écoutez... — balbutia-t-il.

— Eh bien?

— Je vous ai dit, avant de quitter Toulouse, qu'il fallait me répondre de la vie de la mère et aussi de celle de l'enfant... Vous vous en souvenez, n'est-ce pas?...

— Je me souviens que je vous ai promis de mettre en œuvre toutes les ressources de la science... Ce qui se peut faire humainement, je le ferai : mais je ne réponds de rien au delà.

— En entendant ces paroles, l'inconnu pâlit encore sous sa pâleur.

Il saisit le poignet de Mme Clodion, et, le serrant comme dans un étau avec une force convulsive, il reprit :

— Eh bien, répondez-moi de la mère, au moins... jurez que vous sauverez la mère...

— Oui... oui... — s'écria Mme Clodion, qui croyait sentir son poignet

se briser sous la pression terrible de la main du jeune homme, — je la sauverai... je le jure...

— C'est bien, — dit l'inconnu en lâchant la vieille femme. — N'oubliez pas que cette vie, il me la faut, et que la vôtre m'en répond... Aussi vrai que je vous tiens en mon pouvoir, aussi vrai que je me nomme le comte Henri de Maugiron, si vous laissez mourir celle que vous allez soigner... vous mourrez !...

Mme Clodion frémit.

Elle venait, pour la première fois, d'entendre prononcer le nom de son guide, et ce nom était célèbre dans toute la province pour les actes de violence terribles et impunis auxquels s'était bien souvent livré celui qui le portait.

D'ailleurs, il y a des accents qui ne se trompent point.

A la manière dont le comte de Maugiron venait de parler, la vieille femme était certaine que, le cas échéant, il exécuterait sa menace.

La situation se compliquait, comme on voit.

De quelque côté que Mme Clodion se tournât, il y avait pour elle un danger.

Elle aurait donné, non plus quelques louis, mais tout ce qu'elle possédait, pour se trouver bien loin de ce château maudit.

Ses dents s'entre-choquaient et ses instruments de chirurgie se heurtaient avec un bruissement métallique.

Il y eut deux ou trois secondes de silence.

— Venez, — dit ensuite le comte, — venez, et que votre main ne tremble point, car la mienne irait droit au but, et au bout de la mienne il y a mon épée.

Puis après avoir murmuré la dernière menace contenue dans ces paroles sinistres, il reprit, mais plus doucement, le bras de Mme Clodion et l'introduisit dans la seconde pièce.

Rien ne se pouvait voir de plus jeune, de plus frais, de plus coquet, et en même temps de plus somptueusement riche que cette chambre à coucher, toute tendue de soie blanche, sur laquelle serpentaient des touffes de roses et de chèvrefeuille brodées à l'aiguille.

Le lit était à baldaquin, drapé de soie pareille à celle de la tenture.

Les colonnes dorées de ce lit formaient un délicieux mélange de grappes de fleurs et de petits amours ailés.

Une pendule et des candélabres en porcelaine de Sèvres, pâte tendre, devançaient en quelque sorte la mode et faisaient pressentir les élégantes et gracieuses fantaisies que devaient un peu plus tard inventer les artistes de cette époque pour les maîtresses de Louis XV.



Derrière cette porte, il y a un homme endormi. (P. 507.)

Une lampe d'albâtre, suspendue au plafond par une chaîne d'argent, éclairait toutes ces merveilles de sa lueur douce et voilée.

Et cependant, par l'un de ces contrastes étranges dans lesquels semble se complaire le hasard ironique, cette chambre charmante était une chambre de tortures et presque d'agonie!...

Ce lit coquet, cette couche parfumée et voluptueuse, qui semblait

appeler les amours et sourire aux plaisirs, était un lit de souffrance, une couche de douleur.

Une jeune femme, dans tout le désordre d'une nudité presque complète, tordait sur les draps de toile de Hollande son beau corps aussi blanc qu'eux.

Ses grands cheveux, d'un noir d'ébène, ruisselaient autour d'elle et tranchaient violemment sur la blancheur éclatante de sa poitrine et de ses épaules.

De brusques tressaillements agitaient par instants les membres délicats de cette femme.

Alors elle rassemblait de ses deux mains les draps de son lit, elle les approchait de sa bouche, et, afin d'étouffer ses cris, elle les mordait avec une violence convulsive.

C'était vainement, — et, malgré tout, les gémissements étouffés que nous avons entendus déjà se faisaient jour de nouveau.

Mme Clodion s'approcha vivement du lit.

Elle appuya sa main sur les flancs gonflés de la jeune femme, et, après une ou deux secondes d'examen, elle lui dit d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre douce et caressante :

— Allons, madame, du courage. Vous n'avez plus qu'un instant à souffrir, et tout à l'heure tout ira bien...

XXVI

MAUGIRON

Un instant de calme succéda à la crise terrible qui venait de torturer la jeune femme.

M. de Maugiron profita de ces quelques secondes de répit.

Il reprit Mme Clodion par le bras et l'entraîna jusqu'auprès de l'embrasure de l'une des fenêtres.

— Eh bien? — lui demanda-t-il tout bas.

— Quoi? fit la vieille femme.

— Maintenant que vous avez vu, que pensez-vous?

— J'espère...

— Beaucoup?... — murmura le comte vivement et avec bonheur.

— Oui, beaucoup...

— Pour la mère et pour l'enfant?

— Pour l'un et pour l'autre; la mère est jeune et forte, je jurerais que tout ira bien.

Ces paroles causèrent une joie si vive à celui à qui elles étaient adressées, qu'il oublia l'abjection de la vieille femme jusqu'au point de lui prendre la main et de la lui serrer.

— Oh! — murmura-t-il, — faites ce que vous venez de me promettre... sauvez-les tous les deux, et ma reconnaissance envers vous n'aura pas de bornes, vous en aurez la preuve...

Le sourire de la cupidité entr'ouvrit les lèvres flétries de Mme Clodion.

Elle hocha la tête à deux ou trois reprises, et elle se préparait à répondre.

Mais un nouveau gémissement de la jeune femme vint interrompre l'entretien de nos deux personnages.

Mme Clodion fit un mouvement pour retourner auprès du lit.

Le comte l'arrêta.

— Un mot encore... — murmura-t-il à son oreille.

— Lequel?

— Vous voyez cette porte...

Et il indiquait une large porte à panneaux dorés pratiquée dans le côté gauche de la chambre et fermée seulement par un petit verrou incapable d'opposer une résistance sérieuse à un effort vigoureux.

— Je la vois... — répondit Mme Clodion.

— Eh bien, c'est là qu'est le danger...

— Comment?

— Derrière cette porte, il y a un homme endormi...

La vieille femme fit un brusque haut-le-corps.

— Un homme! — répéta-t-elle avec effroi.

— Le mari.

— Ah!

— Un cri imprudent, le plus léger bruit, peuvent lui donner l'alarme... Alors il s'éveillera... il voudra entrer... il entrera... et cette chambre deviendra le théâtre d'une scène terrible et sanglante, car l'un de nous deux, lui ou moi, n'en sortira pas vivant...

Et comme s'il eût voulu, par un fait matériel, donner une force nouvelle aux paroles qu'il venait de prononcer, le comte de Maulérou tira du fourreau son épée qu'il posa sur un fauteuil, à côté de ses pistolets tout armés.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... — balbutia Mme Clodion, dont l'épouvante grandissait, — mon Dieu!... comment donc faire?...

— Redoublez de précautions... — répondit le comte; — agissez

appeler les amours et sourire aux plaisirs, était un lit de souffrance, une couche de douleur.

Une jeune femme, dans tout le désordre d'une nudité presque complète, tordait sur les draps de toile de Hollande son beau corps aussi blanc qu'eux.

Ses grands cheveux, d'un noir d'ébène, ruisselaient autour d'elle et tranchaient violemment sur la blancheur éclantante de sa poitrine et de ses épaules.

De brusques tressaillements agitaient par instants les membres délicats de cette femme.

Alors elle rassemblait de ses deux mains les draps de son lit, elle les approchait de sa bouche, et, afin d'étouffer ses cris, elle les mordait avec une violence convulsive.

C'était vainement, — et, malgré tout, les gémissements étouffés que nous avons entendus déjà se faisaient jour de nouveau.

Mme Clodion s'approcha vivement du lit.

Elle appuya sa main sur les flancs gonflés de la jeune femme, et, après une ou deux secondes d'examen, elle lui dit d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre douce et caressante :

— Allons, madame, du courage. Vous n'avez plus qu'un instant à souffrir, et tout à l'heure tout ira bien...

XXVI

MAUGIRON

Un instant de calme succéda à la crise terrible qui venait de torturer la jeune femme.

M. de Maugiron profita de ces quelques secondes de répit.

Il reprit Mme Clodion par le bras et l'entraîna jusqu'auprès de l'embrasure de l'une des fenêtres.

— Eh bien? — lui demanda-t-il tout bas.

— Quoi? fit la vieille femme.

— Maintenant que vous avez vu, que pensez-vous?

— J'espère...

— Beaucoup?... — murmura le comte vivement et avec bonheur.

— Oui, beaucoup...

— Pour la mère et pour l'enfant?

— Pour l'un et pour l'autre; la mère est jeune et forte, je jurerais que tout ira bien.

Ces paroles causèrent une joie si vive à celui à qui elles étaient adressées, qu'il oublia l'abjection de la vieille femme jusqu'au point de lui prendre la main et de la lui serrer.

— Oh! — murmura-t-il, — faites ce que vous venez de me promettre... sauvez-les tous les deux, et ma reconnaissance envers vous n'aura pas de bornes, vous en aurez la preuve...

Le sourire de la cupidité entr'ouvrit les lèvres flétries de Mme Clodion.

Elle hocha la tête à deux ou trois reprises, et elle se préparait à répondre.

Mais un nouveau gémissement de la jeune femme vint interrompre l'entretien de nos deux personnages.

Mme Clodion fit un mouvement pour retourner auprès du lit.

Le comte l'arrêta.

— Un mot encore... — murmura-t-il à son oreille.

— Lequel?

— Vous voyez cette porte...

Et il indiquait une large porte à panneaux dorés pratiquée dans le côté gauche de la chambre et fermée seulement par un petit verrou incapable d'opposer une résistance sérieuse à un effort vigoureux.

— Je la vois... — répondit Mme Clodion.

— Eh bien, c'est là qu'est le danger...

— Comment?

— Derrière cette porte, il y a un homme endormi...

La vieille femme fit un brusque haut-le-corps.

— Un homme! — répéta-t-elle avec effroi.

— Le mari.

— Ah!

— Un cri imprudent, le plus léger bruit, peuvent lui donner l'alarme... Alors il s'éveillera... il voudra entrer... il entrera... et cette chambre deviendra le théâtre d'une scène terrible et sanglante, car l'un de nous deux, lui ou moi, n'en sortira pas vivant...

Et comme s'il eût voulu, par un fait matériel, donner une force nouvelle aux paroles qu'il venait de prononcer, le comte de Maugiron tira du fourreau son épée qu'il posa sur un fauteuil, à côté de ses pistolets tout armés.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... — balbutia Mme Clodion, dont l'épouvante grandissait, — mon Dieu!... comment donc faire?...

— Redoublez de précautions... — répondit le comte; — agissez

aussi promptement que faire se pourra, et surtout, aussitôt que tout sera terminé, étouffez les cris de l'enfant.

— Je réponds de moi, — dit Mme Clodion. — Mais cette dame?...

— Soyez tranquille, cette dame connaît le danger, elle sera courageuse, et, dût-elle en mourir, elle ne criera pas...

La jeune femme, en effet, se tordait sur le lit comme un serpent, mais elle ne poussait pas un cri.

Elle parvenait même, en s'imposant une violence héroïque, à dominer ses gémissements.

— Ah! — murmura Mme Clodion. — le moment est arrivé!...

§

Laissons Mme Clodion en train d'accomplir la terrible besogne que lui imposait son état, et expliquons en peu de mots la situation de deux des nouveaux personnages que nous venons de mettre en scène.

Cette histoire est très simple, par conséquent elle sera très courte.

Henri de Maugiron, cavalier accompli de sa personne, fort grand seigneur et possesseur d'une fortune considérable, jouissait, dans la province entière, de la renommée la plus détestable qu'il fût possible d'imaginer.

Il suffisait de prononcer son nom pour soulever aussitôt un véritable ouragan de clameurs accusatrices.

— C'était, disait-on de toutes parts, un cœur gangrené et une âme perdue, en qui les plus damnables des sept péchés capitaux s'étaient donné rendez-vous.

Il était joueur comme les cartes.

Colère jusqu'à la fureur.

Buveur plus que les templiers, de bachique mémoire.

Libertin... oh! libertin comme un coq ou comme un satyre.

Pour un mot, pour un geste, pour un regard, souvent pour moins encore, il mettait l'épée à la main et tuait son homme, six fois sûr sept, en moins de quatre minutes.

Il adorait le scandale et semblait vouloir se faire un trophée de ses vices, un diadème de ses mauvaises actions.

Il séduisait les filles pour en faire les instruments de ses plaisirs.

Il embauchait les garçons pour les rendre compagnons de ses débauches et complices de ses orgies.

Bref, nous le répétons, il était entouré de l'animadversion publique et redouté à l'égal du feu.

Voilà ce qu'était le comte Henri de Maugiron, ou plutôt, voilà ce qu'il avait été, car, un beau jour, tout cela changea.

Le comte abandonna tout d'un coup ses désordres, ses maîtresses, ses amis, ses flatteurs; il cessa d'étonner Toulouse par ses profusions insensées, par ses excentricités scandaleuses.

Sa vie devint si régulière que le plus farouche censeur n'eût rien trouvé à y reprendre.

— D'où provenait cette conversion subite et si peu prévue?

Personne ne le devina.

On cria au miracle.

C'en était un en effet.

Les curieux ne surent à quoi l'attribuer.

Nous, mieux informé, disons que l'amour, ce roi tout-puissant qui règne sur les maîtres du monde, venait pour la première fois de s'emparer du cœur de Henri, qu'il avait par sa seule présence régénéré et purifié.

Le comte de Maugiron aimait.

Il aimait d'une tendresse chaste et profonde une jeune fille digne d'inspirer un pareil amour.

Henriette de Lansac, tel était le nom de cette jeune fille, appartenait à une famille tout aussi noble et tout aussi riche que celle de M. de Maugiron.

Henriette partagea de toute son âme la tendresse qu'elle inspirait.

L'avenir de ces deux jeunes gens semblait tracé d'avance, et, certes, il était bien facile.

Ne devaient-ils pas trouver dans une union convenable de tout point un bonheur à peu près certain?

Mais quels sont les parents qui n'ont pas, plus ou moins, la prétention de disposer de la vie de leurs enfants, et de leur arranger un avenir à leur guise!

Les parents d'Henriette ressemblaient à tous les autres.

Le comte de Maugiron fit officiellement la demande de la main de la jeune fille.

Sa déplorable réputation l'avait devancé!

On ne se dit pas que les folies de sa jeunesse étaient un gage de sécurité pour son âge mûr.

On oublia que les ex-mauvais sujets font presque toujours les meilleurs maris.

Enfin on ne tint aucun compte de l'amour d'Henriette, amour qui, cependant, parla par des larmes éloquentes et par un muet désespoir.

M. de Maugiron fut évincé.

Il le fut de façon à ne conserver aucun espoir, et comme on redoutait les emportements de son caractère fougueux, surexcité encore par sa passion contrariée, on résolut d'élever entre Henriette et lui une infranchissable barrière...

On maria la jeune fille.

On la jeta dans les bras du marquis de Roqueverde, un gentilhomme noble comme le roi et loyal comme son épée, mais dont les soixante ans sonnés et les moustaches grises contrastaient étrangement avec les dix-huit ans et les cheveux noirs d'Henriette.

La malheureuse enfant savait qu'aucune résistance n'était possible en face de l'inflexible volonté de son père.

Elle se résigna.

Elle fit mieux.

Elle s'efforça de cacher ses larmes et elle se jura à elle-même d'être une épouse sans reproches.

M. de Maugiron, désespéré, voulut essayer, sinon d'oublier, du moins de se distraire.

Il se rejeta à corps perdu dans les plus profonds bourbiers de la plus fangeuse débauche.

Il renoua tous les liens qu'il avait rompus quelque temps auparavant.

Il fit de son hôtel et de son château un tripot et un mauvais lieu.

Jour et nuit les chants de l'orgie et les cris de l'ivresse retentirent là où Henri avait rêvé de savourer les délices d'un amour pur et partagé.

M. et Mme de Lansac s'applaudirent de toute leur âme de n'avoir point abandonné leur fille à ce misérable perdu de débauches, et ils dormirent dans la paix de leur conscience.

Pauvres gens!...

Ils ne soupçonnaient point que c'étaient eux seuls qui venaient de rendre au vice cette proie que lui avait arrachée l'amour!...

Hélas! le monde est plein de ces aveugles qui font le mal sans le savoir et qui s'applaudissent de ce qu'ils ont fait!

XXVII

AMOUR BRISÉ. — AMOUR RENOUÉ

M. et Mme de Lansac ne perdaient pas une seule occasion de prononcer devant leur fille, devenue la marquise Henriette de Roqueverde, le nom exécré de Henri de Maugiron, et ils ne manquaient jamais aussi

d'accoler à ce nom les épithètes les plus méprisantes, et de l'entourer d'anecdotes scandaleuses au sujet de la vie dissolue et désordonnée que menait Henri.

Henriette prêtait l'oreille à ces récits, et ne répondait jamais.

Seulement une pâleur plus grande que de coutume envahissait son front tandis qu'elle écoutait, et le lendemain matin ses paupières rougies et ses yeux entourés d'un cercle bleuâtre témoignaient qu'elle avait pleuré pendant la nuit.

La malheureuse enfant s'efforçait d'oublier, et n'y pouvait point parvenir. Plus on voulait jeter en son cœur un levain de haine et de mépris, plus elle comprenait que son cœur restait plein d'amour.

Le marquis de Roqueverde n'était point jaloux.

A vrai dire, il ignorait la mutuelle tendresse de M. de Maugiron et d'Henriette. Il avait d'ailleurs une confiance absolue dans les principes et dans les vertus de sa jeune femme. Mais il aurait suffi que l'étincelle du moindre soupçon vînt à tomber dans son âme, pour y allumer un incendie dont les ravages seraient terribles. M. de Roqueverde appartenait d'ailleurs à cette race d'hommes taillés dans le granit et coulés en bronze, qui ne transigent avec aucune faiblesse, et ne pardonnent point à une trahison dont ils ont la preuve.

Deux ans s'écoulèrent ainsi.

Henriette dépérissait de jour en jour et s'éteignait en quelque sorte. Littéralement on la voyait mourir, quoique sa beauté n'eût jamais paru plus éclatante. Ses grands yeux brillaient d'un éclat étrange et presque insoutenable, ses joues pâlies offraient je ne sais quoi d'immatériel et de céleste.

Les plus savants docteurs des plus savantes Facultés du Midi ne pouvaient deviner quel mal inconnu minait ainsi sourdement chez Henriette les sources de la vie.

Ce mal, c'était la fièvre mortelle d'un amour inassouvi.

Sans une circonstance que nous allons raconter, l'agonie de Mme de Roqueverde ne se serait guère prolongée, et la pauvre jeune femme aurait reçu du ciel la palme de la douleur et du sacrifice.

Mais le hasard, ou plutôt quelque démon malfaisant en avait ordonné tout autrement.

Un beau jour, arriva à Toulouse une bande de comédiens ambulants, incarnation grotesque du *Roman comique* de Scarron.

Ces baladins installèrent une baraque immense, moitié planches et moitié toile.

Une moitié de cette construction improvisée formait la scène et les coulisses du théâtre.

L'autre moitié était réservée aux spectateurs.

Il y avait des espèces de loges à peu près fermées pour la partie aristocratique du public, et des banquettes nullement rembourrées pour le populaire.

Les représentations de ces histrions nomades commencèrent, et furent accueillies tout d'abord par un éclatant succès.

Sans doute les farces étaient réjouissantes et les comédiens passables, car le petit peuple, puis la bourgeoisie, puis enfin la haute société envahirent le modeste théâtre.

Bientôt il devint de mode de se montrer pendant une heure dans la baraque de planches et de toile, comme aujourd'hui l'on se fait voir à l'Opéra ou au Théâtre-Italien.

Le marquis de Roqueverde, espérant combattre par des distractions de toutes sortes l'anéantissement progressif de sa femme qu'il adorait, voulut absolument la conduire à ce qu'il appelait la *parade*.

Henriette résista d'abord.

Un tel amusement lui répugnait par sa trivialité.

Cependant, de guerre lasse, elle céda; elle s'habilla avec une simplicité quasi monastique, et elle suivit son mari.

Au moment où le marquis et sa femme venaient de descendre de voiture devant la porte du théâtre, un grand carrosse, tout doré et attelé de quatre chevaux, arrivait avec une vitesse extrême et un fracas assourdissant, et s'arrêtait précisément en face de M. de Roqueverde et de sa femme.

Dans ce carrosse il y avait trois personnes.

Deux femmes et un jeune homme.

Les femmes, fort belles assurément, affichaient dans le laisser-aller de leur pose, dans la hardiesse provoquante de leurs regards et l'impudeur de leur folle toilette, affichaient, disons-nous, leur profession de prêtresses de Vénus.

Leur compagnon portait ses vêtements de gentilhomme avec un débraillé cynique.

Une ivresse, qui n'était point celle de l'amour, mettait dans ses yeux des flammes incertaines et colorait ses joues d'un incarnat foncé.

Ce libertin, ivre de vin et de débauche, qui descendit en chancelant de son carrosse entre deux courtisanes et qui trébucha sur le seuil du théâtre, était Henri de Maugiron.

Henriette était encore là, appuyée au bras de son mari que la curiosité avait retenu.



Henri, ne partez pas, vivez, vivez, car je vous aime !... (P. 520.)

Dans le premier moment, elle ne comprit pas de quelle nature était al scène à laquelle elle assistait.

Mais, au bout d'une seconde, la lumière se fit dans son esprit. Elle reconnut Henri. Elle devina la profession des deux compagnes de cet homme qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait tant encore.

Tout le sang de son corps reflua vers son cœur.

Elle sentit que la terre vacillait autour d'elle, et elle serait tombée à

la renverse si elle ne s'était appuyée à l'un des poteaux de bois de la porte.

— Oh! je vous remercie, mon Dieu! — murmura-t-elle, — je vous remercie de me l'avoir montré ainsi, car maintenant je ne puis plus l'aimer!...

Henri, malgré son ivresse presque complète, reconnut la marquise.

Il recula comme foudroyé, et volontiers il eût donné dix années de sa vie pour pouvoir disparaître englouti dans les profondeurs de la terre.

Henriette avait rapidement repris ses forces.

— Entrons, — dit-elle à son mari qui ne s'était aperçu de rien, entrons vite.

Et elle l'entraîna dans le fond du théâtre.

Quand M. de Maugiron revint au sentiment de sa situation, la marquise n'était plus là.

Henri fut pris contre lui-même d'un violent accès de rage, mêlé de profond désespoir.

Il venait de comprendre que tout ce qu'il avait fait pour s'étourdir et pour oublier n'avait servi de rien.

Vainement s'était-il roulé dans les plus fangeux bourbiers.

Il avait ruiné son corps et sali son âme, sans atteindre au but qu'il se proposait.

Il chassa avec colère et avec dégoût les filles qu'il avait amenées, et à son tour il entra au théâtre.

Nous affirmons qu'il ne restait plus trace en ce moment de l'ivresse qui dominait M. de Maugiron si peu de minutes auparavant.

Une pâleur livide et presque cadavéreuse avait remplacé sur son visage les teintes ardentes allumées par le vin.

Ce n'était plus l'horreur et le dégoût que devait inspirer le malheureux jeune homme, c'était une profonde pitié!

Il n'eut pas besoin de chercher des yeux Henriette.

Son regard, comme s'il eût été invinciblement attiré par une puissance magnétique, alla droit à la loge où se trouvait Mme de Roqueverde.

Par un effet pareil, par un magnétisme semblable, les yeux de la marquise étaient tournés du côté de Henri.

Au moment où ces deux rayons se croisèrent, les deux anciens amants tressaillirent. On eût dit qu'une étincelle échappée de la roue électrique venait de les frapper en même temps.

Henriette voulut détourner la tête.

Elle n'y parvint qu'après avoir constaté la pâleur et l'émotion de Henri et aussi que maintenant il était seul.

Par une sublime intuition que Dieu n'accorde qu'aux âmes d'élite et aux cœurs féminins les mieux doués, Henriette comprit tout ce que son amant avait souffert et souffrait encore ; elle devina que le visage rieur et aviné du débauché n'était que le masque d'une douleur infinie.

Elle se sentit aimée d'un amour égal au sien et elle en éprouva une joie immense, sorte d'amère volupté qu'elle se reprocha du fond de l'âme, mais en vain.

Ainsi, nous le répétons, par un caprice étrange du hasard ou d'un démon railleur, cela même qui devait désunir plus que jamais les deux cœurs, les enlaçait au contraire dans des liens indestructibles.

Longtemps avant la fin du spectacle, Henriette demanda au marquis de la reconduire à son hôtel.

M. de Maugiron les suivit de loin, à pied, jusqu'à la porte qui se referma sur eux.

Un nouveau changement venait de se faire dans la vie de ces deux jeunes gens, que Dieu avait créés l'un pour l'autre et que les hommes avaient séparés.

A partir de ce moment, Henriette, terrassée par l'amour, ne devait plus lutter contre elle-même ; elle allait désormais sans résistance abandonner son âme au torrent qui l'entraînait.

Quant à Henri, il rompait sans retour avec les tristes joies et les honteux plaisirs de la débauche.

Il allait opérer en lui-même une nouvelle régénération morale et redevenir pur par l'amour et pour l'amour.

Hélas! la catastrophe approchait!...

Deux mois environ après les faits que nous venons de raconter, le marquis de Roqueverde partit inopinément pour l'Espagne, où l'appelaient des affaires importantes.

Il s'agissait d'une succession considérable à recueillir.

Un parent éloigné du marquis, fixé à Madrid depuis vingt-cinq ans, venait de mourir, laissant sa fortune entière au mari d'Henriette.

Cette fortune, disons-le en passant, équivalait à plus d'un million.

Cela valait la peine de se déranger.

Donc, nous le répétons, le marquis quitta la France, laissant sa femme installée en son château de Roqueverde.

Son absence ne devait d'abord durer que quelques semaines : des circonstances imprévues firent qu'elle se prolongea bien davantage.

Introduisons nos lecteurs dans le château et auprès de la jeune femme, huit jours après le départ du marquis.

Il était un peu plus de onze heures du soir.

A une journée brûlante avait succédé une nuit lourde et orageuse.

Pas un souffle d'air ne faisait frissonner les branches endormies des grands arbres.

Des nuées épaisses, immobiles et cuivrées, couvraient entièrement le ciel et mettaient un épais voile entre la terre et la pâle lueur des étoiles. Par instants, des éclairs éblouissants et silencieux déchiraient ce manteau de ténèbres.

Alors, et pendant l'espace d'une demi-seconde, le firmament ressemblait à une coupole embrasée et éblouissante.

Puis l'éclair s'éteignait, et l'obscurité, victorieuse, n'en paraissait que plus compacte.

Sous la pression de cette atmosphère étouffante, les fleurs et les feuillages laissaient s'échapper des parfums enivrants qui flottaient dans l'air saturé d'électricité.

C'était une nuit tout à la fois de terreur et d'amour.

. . . .

Une lampe de nuit placée sur un guéridon dans un des angles de la chambre d'Henriette, répandait une lueur faible et incertaine.

La jeune femme ne pouvait dormir.

Enveloppée d'un long peignoir blanc, et accoudée à la balustrade de pierre du balcon, derrière les jalousies abaissées, elle se sentait en proie à un trouble étrange, à une langueur inconnue.

A son insu, peut-être, son âme s'abandonnait mollement à des pensées d'amour.

— Mon Dieu ! — se disait-elle, qu'ils ont été cruels, ceux qui m'ont fait une existence de tristesse, de chagrins, d'ennuis, au lieu de la vie heureuse et charmante à laquelle j'ai dû croire un instant ! Qu'ils ont été cruels !

« Combien je maudis ce nom que je porte ! Combien je maudis ce rang et cette richesse qu'on m'envie !

« Que ne suis-je l'une des humbles filles d'un paysan, d'un laboureur obscur !

« Pour celles-là, du moins, le bonheur est possible !

« Si elles aiment, elles peuvent donner leur vie à celui à qui déjà elles ont donné leur âme...

« On ne les jette pas dans les bras d'un vieillard, on n'ordonne pas à

leur cœur de se taire et de ne plus battre, elles n'entendent point insulter lâchement chaque jour l'homme dont elles ont fait leur dieu.

« Elles sont heureuses!... oh! bien heureuses!...

« Henri, je ne t'appartiendrai jamais, mais mon âme est à toi...

« A toi sont toutes mes pensées!

« Où es-tu?

« Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que tu sois là, près de moi... près de moi sans cesse? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que je sois ta femme... ta femme dévouée et fidèle?

« Comme je t'aurais aimé! comme je t'aimerais! comme je t'aime!...

Ainsi pensait Henriette, et elle s'enfonçait peu à peu dans une rêverie de plus en plus triste et tendre à la fois.

Son cœur battait irrégulièrement et avec force.

Son sein ému soulevait violemment l'étoffe blanche de son peignoir.

Des bruissements confus emplissaient ses oreilles...

Son émotion grandissait de minute en minute et il lui semblait qu'un événement longtemps prévu et longtemps désiré allait se réaliser enfin.

Soudain, elle entendit ou plutôt elle crut entendre un léger bruit derrière elle.

Elle se retourna vivement.

M. de Maugiron était à ses pieds, et l'une des portières, encore agitée, montrait assez que c'était par là qu'il venait de s'introduire dans la chambre.

Le premier mouvement de la jeune femme fut de se rejeter en arrière avec une exclamation d'étonnement et presque de terreur.

Un geste de Henri, geste douloureux et passionné, la retint à sa place.

— Oh! — murmura-t-elle... — vous... ici!...

— Oui... moi... — balbutia M. de Maugiron...

— Comment avez-vous osé?

— Que n'oserais-je pas pour me rapprocher de vous!

— Vous ne songez donc point que vous pouvez me perdre!

— Je ne songe à rien, si ce n'est que je vous aime... que je suis ivre, que je suis fou... et que je meurs de ne pas vous voir...

— Imprudent!

— Dites amoureux!

— Mais enfin, que me voulez-vous?...

— Vous entendre... vous regarder... respirer l'air que vous respirez vous-même... voilà tout.

— Eh bien! vous m'avez entendue... vous m'avez regardée... et maintenant...

Henriette hésita.

— Maintenant: — répéta M. de Maugiron.

— Vous allez partir, n'est-ce pas?... — reprit la marquise avec un accent de prière.

— Partir!... — s'écria Henri.

— Oui.

— Déjà?

— Il le faut...

— J'arrive à peine.

— Mon ami, je le veux.., ou plutôt, je vous en prie, partez!...

— Mais pourquoi?

— Puis je rester ainsi seule avec vous, au milieu de la nuit?

Et tout en prononçant ces paroles, Mme de Roqueverde s'enveloppa plus étroitement dans son peignoir et dans sa pudeur.

M. de Maugiron, qui depuis le commencement de cet entretien, était resté à genoux devant Henriette, se leva tout à coup.

— Puisque vous me chassez, — dit-il d'une voix tremblante et dans laquelle on devinait des larmes, — puisque vous me chassez.,, j'obéis... je pars...

Et il se dirigea lentement vers la porte.

Ce fut au tour de la marquise de le retenir.

— Henri... — dit elle faiblement.

M. de Maugiron s'arrêta.

— Eh bien! — fit-il.

— Nous quittons-nous donc ainsi!... demanda la jeune femme d'une voix suppliante; — nous quittons-nous, vous le cœur irrité, moi le cœur brisé tout à la fois par mes douleurs et par les vôtres?

Et elle tendit à M. de Maugiron une main que ce dernier ne prit pas.

— Quoi! — s'écria Henriette avec désespoir, — quoi! vous êtes irrité contre moi jusqu'à repousser ma main!

— Autrefois, — murmura le jeune homme, — autrefois, vous m'aimiez... vous me le disiez du moins...

Henriette ne répondit pas.

Mais l'expression de ses yeux levés vers le ciel rendit un éclatant témoignage à cet amour dont M. de Maugiron évoquait le souvenir.

— Tout à l'heure, — continua Henri, — tout à l'heure vous me demandiez ce que je voulais, et je répondais : *Je veux vous entendre et*

vous voir, voilà tout. Eh bien, Henriette, ne me croyez pas, tout à l'heure je mentais.

— Vous mentiez? — répéta la jeune femme avec stupeur.

— Oui.

— Que vouliez-vous donc?

— Je voulais vous interroger en vous suppliant à deux genoux de me répondre... Je voulais savoir si je dois vivre ou mourir... je voulais apprendre, enfin, si le passé n'est plus qu'un songe... si l'avenir existe pour nous; enfin, si vous m'aimez encore...

Henriette tressaillit.

Sa souffrance était évidente.

— Vous aimer!... — s'écria-t-elle, — vous savez que je ne le peux pas... que je ne le dois pas.... Vous savez bien, enfin, que j'appartiens à un autre...

— Henriette... Henriette... — reprit le jeune homme en frissonnant, ce n'est pas là ce que je veux entendre de vous et ce qu'il faut que je sache! Pourquoi me parlez-vous de devoir?... pourquoi me parlez-vous d'un autre?... Je vous demande si vous m'aimez encore. Répondez... répondez *oui* ou *non*...

Henriette hésita.

Un combat terrible se livrait dans son âme entre le devoir et l'amour...

Elle aurait voulu répondre :

— Non... non... je ne vous aime plus...

Elle ne pouvait pas, et elle se taisait.

M. de Maugiron crut que cette hésitation et ce silence étaient des preuves manifestes que le passé, ainsi qu'il venait de le dire, ne pouvait plus être qu'un songe.

Un désespoir amer et qui n'était pas joué se peignit sur ses traits.

— Adieu, alors, — murmura-t-il, — adieu... Ne craignez rien de moi, Henriette... Cette fois, je m'éloigne, et vous ne me reverrez jamais.

Et tout en prononçant les paroles que nous venons de rapporter, Henri, pour la seconde fois, se dirigea vers la porte.

Au moment de l'atteindre, il se retourna.

— Henriette... — murmura-t-il d'une voix brisée, — quand je ne serai plus, n'oubliez pas tout à fait mon nom, et priez quelquefois pour celui qui vous a tant aimée...

— Mon Dieu!... — s'écria la jeune femme, épouvantée du ton de Henri. — Mon Dieu!... quel projet est le vôtre?,..

— Vous le saurez bientôt... balbutia M. de Maugiron.

— Vous songez à mourir, n'est-ce pas?

— Eh bien!... c'est vrai... — répondit Henri après un instant d'hésitation; je ne puis plus vivre, puisque vous ne m'aimez plus...

Vaincue par l'accent désespéré avec lequel furent prononcés ces derniers mots, Mme de Roqueverde cessa de résister à la passion qui l'entraînait.

Elle comprit qu'il fallait, d'abord et avant tout, sauver Henri de la résolution fatale qui le poussait au suicide; qu'il fallait, à quelque prix que ce fût, l'arrêter sur le bord de l'abîme.

L'amour, chez les femmes, aime à revêtir les apparences du dévouement.

Elles se perdent volontiers pour sauver les autres...

O filles d'Ève, n'y a-t-il point parfois un peu d'égoïsme jusque dans vos sacrifices?

Henriette courut à M. de Maugiron.

Elle l'enveloppa d'un regard où se confondaient l'amour et l'effroi, puis elle murmura, en baissant ses grands yeux pleins d'une flamme humide, et en devenant pourpre d'émotion et de pudique honte :

— Henri... Henri... ne partez pas... vivez... vivez, car je vous aime?...

M. de Maugiron poussa un cri et devint pâle comme un homme foudroyé par le bonheur.

Mais la réaction ne se fit guère attendre, et bientôt Henri refermait ses bras frémissants sur la marquise éperdue et palpitante.

§

Là doit s'arrêter notre rôle d'historien.

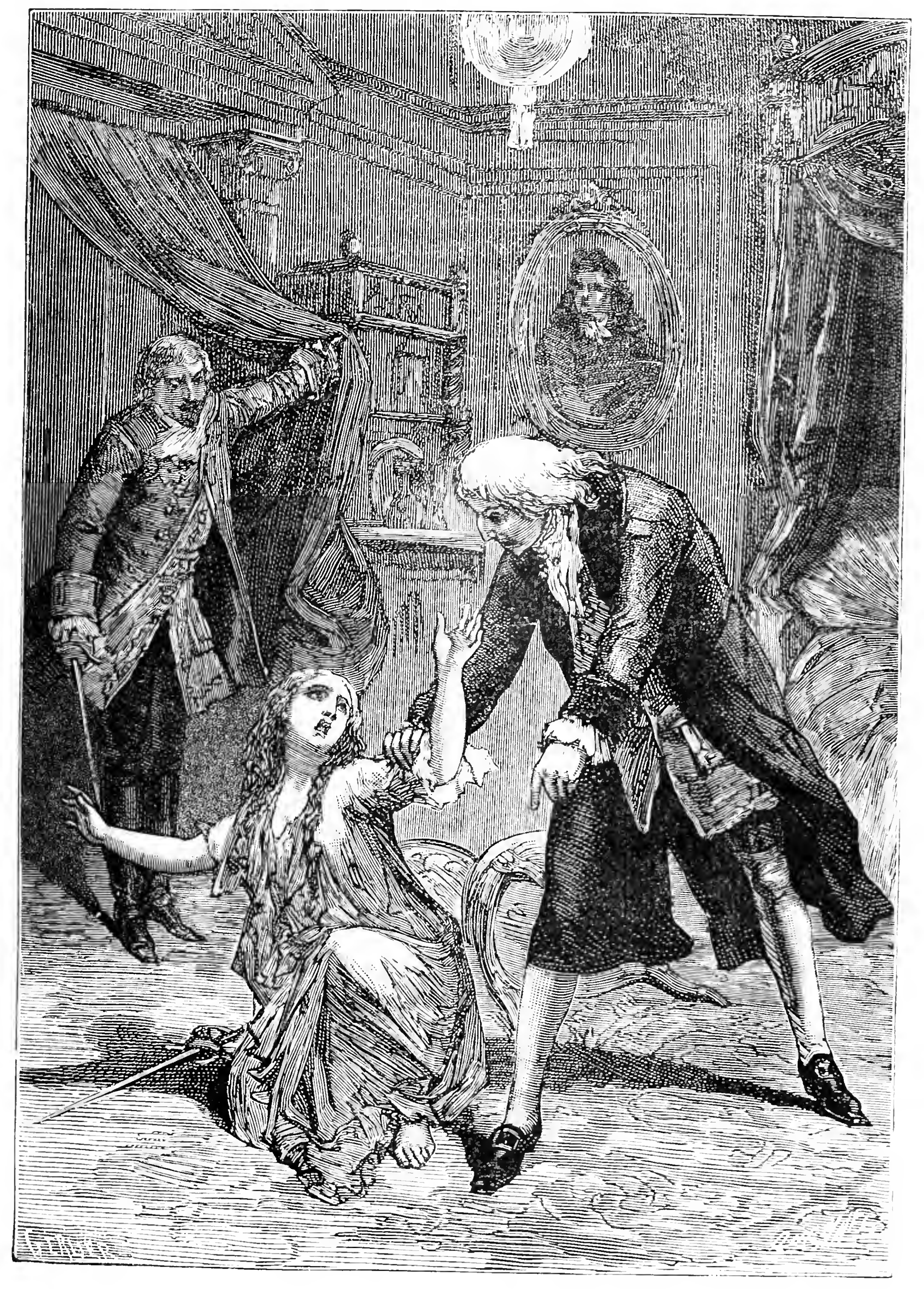
Toujours est-il qu'à partir de cette nuit, d'enivrantes réalités succédèrent, pour les deux amants, aux platoniques rêveries d'un amour malheureux.

Ces réalités eurent une suite naturelle et prévue.

Deux mois ne s'étaient point écoulés que la marquise de Roqueverde avait une certitude qui lui causa une joie profonde, mêlée d'un immense effroi.

Elle allait être mère?... elle allait donner à celui qu'elle aimait un gage de sa féconde tendresse?

Mais comment cacher au marquis de Roqueverde un événement si



Quel spectacle s'offrit à lui! (P. 528.)

intéressant pour lui, et auquel, cependant, il avait si peu de part?...

Et dans le cas où on ne parviendrait point à le tromper, quelles ne seraient point les suites terribles de sa profonde et légitime colère?

Telles étaient les questions que se posait souvent Henriette dans ses moments de découragement et de tristesse.

Et à ces questions, il n'y avait pas de réponse possible.

Nous avons dit plus haut que des circonstances imprévues devaient prolonger outre mesure l'absence du marquis.

Les affaires de la succession s'embrouillèrent.

Un parent éloigné du défunt se prétendit lésé et entama un procès.

M. de Roqueverde, piqué au vif par cette attaque inattendue, et irrité de ces prétentions qu'il taxait de mauvaise foi, voulut suivre ce procès lui-même.

Or, en Espagne comme en France, à cette époque comme aujourd'hui, la justice n'a jamais été et ne sera jamais expéditive.

Le marquis écrivit à Henriette pour la prévenir d'un retard dont, nous le savons déjà, elle se consolait facilement.

Bref, les procédures et les plaidoiries se prolongèrent si bien, que Mme de Roqueverde put croire un instant qu'elle aurait le temps d'accoucher avant le retour de son mari.

Cet espoir devait être déçu.

Deux ou trois jours au plus avaient à s'écouler encore jusqu'à la délivrance de la marquise, quand on apporta à cette dernière une lettre qui la fit pâlir et frissonner.

Cette lettre précédait le marquis de vingt-quatre heures et elle annonçait son arrivée pour le lendemain.

Ce fut un coup de foudre.

Heureusement, M. de Maugiron se trouvait au château et put se concerter avec Henriette.

Il proposa d'abord à la jeune femme de quitter le pays à l'instant même, de fuir ensemble et d'aller cacher dans quelque retraite obscure, à l'un des bouts du monde, leur amour et leur bonheur.

Mme de Roqueverde refusa.

Elle ne put se décider à braver un scandale pareil à celui qui résulterait de sa fuite, et à attacher à son nom la flétrissure d'un déshonneur public et éclatant.

Henri insista vainement.

La marquise se montra inébranlable.

Elle prit d'ailleurs le seul parti raisonnable dont l'exécution fût possible, facile même, et présentât des chances de succès.

Ce fut de feindre une assez grave maladie, de se mettre au lit sur-le-champ et de n'en plus sortir qu'après son accouchement.

Henri devait se charger et se chargea en effet d'amener mystérieusement une sage-femme au château quand l'heure fatale serait venue. Le lendemain, arriva M. de Roqueverde.

En trouvant la marquise malade et alitée, il fut douloureusement surpris, mais aucun soupçon n'entra dans son âme.

Une nature franche et loyale comme l'était la sienne ne doute des autres qu'à la dernière extrémité et en face de quelque preuve éclatante et irrécusable.

Trois jours après le retour de son mari, Henriette comprit, à je ne sais quels mouvements étranges qui se firent au dedans d'elle-même et aux violentes douleurs qui vinrent bouleverser ses entrailles, que le moment décisif approchait.

Par l'intermédiaire d'une femme de chambre qu'elle avait dû mettre dans le secret de sa faute et qui lui était toute dévouée, elle fit prévenir à Toulouse M. de Maugiron.

Nous savons déjà comment ce dernier se mit en mesure de se procurer une accoucheuse, et de quelle façon il parvint à conduire Mme Clodion au château de Roqueverde.

Nous avons en outre mis nos lecteurs au courant des distributions intérieures de l'appartement d'Henriette, et nous leur avons dit qu'une porte de communication réunissait cet appartement à celui du marquis.

Rejoignons maintenant M. de Maugiron et Mme Clodion auprès du lit de torture où Mme de Roqueverde subissait les crises d'indicibles angoisses qu'elle était forcée de rendre silencieuses.

La malheureuse jeune femme se tordait comme un serpent sous les étreintes d'une douleur surhumaine.

Elle mordait à belles dents les draps de sa couche dont elle déchirait la toile fine comme une charpie à demi brûlée.

De grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son front livide, et des larmes tombaient de ses yeux à demi fermés et qui s'entouraient d'une bleuâtre auréole.

On entendait craquer les jointures des membres de la jeune femme, et le bois du lit crier et gémir.

M. de Maugiron cachait sa tête dans ses deux mains pour ne pas voir cette scène d'épouvantable torture.

Tout à coup Mme Clodion fit un geste de triomphe.

Un vagissement, étouffé aussitôt, retentit dans le silence; l'accoucheuse, tenant dans ses bras un enfant, s'avança vers M. de Maugiron :

— Tout est fini... — lui dit-elle tout bas, — c'est une fille...

— Vivante?...

— Et bien portante, comme vous voyez...

— Et la mère?...

— La mère va bien.

— En répondez-vous, maintenant?...

— Oui, j'en réponds, à moins cependant...

— A moins que?...

— A moins que quelque événement imprévu n'amène un danger que je ne prévois pas. Le plus grand calme est nécessaire pour la malade, une révolution la tuerait...

Les paroles qui précèdent avaient été échangées d'une voix sourde et étouffée entre Henri et Mme Clodion.

La marquise fit signe qu'elle voulait voir son enfant.

L'accoucheuse le lui porta.

Henriette serra la petite fille contre sa poitrine et la couvrit de baisers et de larmes.

Et tandis qu'elle l'embrassait ainsi, ses lèvres pâles murmuraient :

— Pauvre enfant que mon sein ne nourrira pas... Pauvre petit enfant d'une faute, toi que la tendresse d'une mère ne pourra protéger que de loin... que Dieu veille sur toi pendant les années de ta jeunesse, pendant ta vie entière!... Qu'il ne te punisse pas, ce Dieu de justice, du crime que j'ai commis en te donnant le jour... Qu'il t'accorde l'innocence et de chastes amours... Qu'il ne te refuse point, enfin, un bonheur que ta mère n'aura jamais connu!...

Et la malheureuse Henriette levait vers le ciel qu'elle implorait son beau regard noyé de larmes.

Cependant Mme Clodion enveloppa de langes le petit enfant nouveau-né.

Elle donna à Henriette tous les soins que réclamait son état, elle prescrivit les précautions à prendre pour le lendemain et les jours suivants; puis, désireuse au delà de toute expression de quitter ce château dans lequel elle ne se sentait point en sûreté, elle se tourna vers M. de Maugiron et lui dit :

— Il ne me reste rien à faire ici, monsieur le comte, et cette chère petite fille a besoin d'une nourrice...

— Je vous comprends, — répondit Henri, — nous partons...

§

L'enfant dont nous venons de raconter la naissance devait s'appeler un jour *la Fille du Diable.*

XXVIII

L'AMANT ET LE MARI

Après les paroles échangées entre Henri et Mme Clodion, le jeune homme s'approcha du lit de la marquise.

Il s'agenouilla à son chevet, et au milieu de ses serments d'éternelle tendresse, il lui jura de consacrer sa vie entière à l'enfant qui venait de recevoir le jour, il la supplia de se bien soigner pour l'amour de lui, et il lui promit de revenir la nuit suivante.

Ensuite il fit signe à madame Clodion, et tous deux, lui la main sur la garde de son épée, elle tenant entre entre ses bras la petite fille qu'elle emportait, sortirent de la chambre de la jeune femme et gagnèrent l'issue par laquelle ils s'étaient introduits dans le château.

Un instant après avoir franchi le seuil de la porte dérobée, et au moment où il allait s'engager avec la sage-femme dans les allées du parc, M. de Maugiron se retourna pour jeter un dernier regard sur la façade du château et revoir la fenêtre faiblement éclairée de sa maîtresse.

Chose étrange!...

Il lui sembla que soudain cette lumière diminuait d'éclat, comme si un corps opaque se fût interposé, dans l'intérieur de la chambre d'Henriette, entre la lampe et la fenêtre.

Mais comment cela se pouvait-il faire, et qui donc, à cette heure, entrait dans cette chambre?

M. de Maugiron crut s'être trompé.

Il regarda mieux, espérant se convaincre qu'il n'y avait rien de réel dans le fait que ses yeux constataient.

Vain espoir...

Henri ne se trompait pas.

La lueur avait réellement pâli et voici qu'un cri étouffé, cri d'angoisse et presque d'agonie, traversa l'espace, et vint, comme un coup de poignard, frapper le jeune homme droit au cœur.

Il avait reconnu la voix d'Henriette...

A coup sûr, quelque malheur étrange, imprévu, terrible, était en train de se consommer derrière les murailles muettes du château.

Mme Clodion, elle aussi, avait entendu, et tremblait de tout son corps.

— Allez, — lui dit Henri d'une voix brève et rapide, et qu'une toute-puissante émotion rendait à peine distincte, — sortez du parc, rejoignez le carrosse, regagnez Toulouse... Ne perdez pas un instant, courez... sauvez l'enfant... Je retourne au château... Je vous reverrai demain. Allez... allez donc vite !...

L'accoucheuse ne se fit pas répéter deux fois cet ordre.

Elle s'enfuit en longeant les murailles, afin de s'orienter plus facilement, et de ne point courir le risque de s'égarer dans ce parc immense. Elle retrouva la petite porte.

Elle suivit le chemin qu'elle avait parcouru avec M. de Maugiron quelques heures auparavant.

Elle aperçut le carrosse, qu'elle rejoignit, et dans lequel elle s'élança, en criant au cocher :

— A Toulouse... et bride abattue. Votre maître vous ordonne de crever les chevaux pour arriver plus tôt... Il y va de vie et de mort.

Le cocher, convaincu que Mme Clodion lui transmettait en effet les ordres de son maître, fouetta vigoureusement son attelage, qui partit au plus rapide galop, secouant le carrosse à le briser sur les pierres anguleuses du chemin.

En moins d'une heure, grâce à cette allure impétueuse, Mme Clodion descendait de voiture non loin de son logis.

Ajoutons que l'honnête accoucheuse ne se crut décidément en sûreté et à l'abri de tout péril que quand elle eut refermé sur elle, et assujetti à l'aide d'un verrou, la porte de sa petite maison.

L'enfant qu'elle avait emporté poussait des vagissements lamentables.

§

Rejoignons M. de Maugiron.

Au moment où Mme Claudion disparaissait à l'angle de la première allée, il avait pris son élan vers le château

Haletant, respirant à peine, il avait en quelques secondes franchi les marches de l'escalier qui conduisait au premier étage.

Il avait traversé la galerie des portraits de famille, puis l'antichambre d'Henriette, et là il s'était arrêté, collant son oreille avide contre la dernière porte qui le séparait de la chambre à coucher de la jeune femme.

Mais il n'entendait rien...

Rien qu'un bruit sourd, rapide, irrégulier, qui semblait résonner au-dedans de lui-même, et qui l'assourdissait en martelant ses tempes.

Ce bruit, c'était celui de son cœur qui frappait à coups redoublés les parois de sa poitrine.

Au bout de quelques secondes, ce bourdonnement confus s'apaisa.

Il devint possible à Henri de percevoir les bruits extérieurs, et alors, tandis que ses cheveux se hérissaient sur son front pâle, alors il entendit.

Et voici quelle phrase terrible vint frapper son oreille à travers la porte fermée :

— Son nom... le nom de votre amant... dites-le-moi... il le faut... je le veux... dites-le-moi... ou je vous tue...

La voix qui parlait ainsi, voix stridente et gutturale, était celle du marquis de Roqueverde.

Aucune réponse ne fut faite à cette demande impérieuse.

— Parlerez-vous!... — reprit le marquis d'une voix plus haute encore et plus menaçante, — parlerez-vous, malheureuse femme!...

Henriette se taisait.

Ce silence était effrayant.

On entendit M. de Roqueverde frapper du pied avec fureur.

Henriette poussa un gémissement douloureux.

Puis le silence recommença.

Peut-être le marquis venait-il d'accomplir son horrible menace et de tuer la pauvre femme qui s'obstinait à ne point parler.

M. de Maugiron n'y tint plus.

Chancelant, livide, les yeux pleins de flammes et l'épée à la main, il parut sur le seuil de la porte.

Quel spectacle s'offrit à lui !

Henriette, à demi nue et mourante, s'était traînée jusqu'au milieu de la chambre aux genoux de son mari qui lui meurtrissait le poignet droit entre ses deux mains.

Elle semblait près de perdre connaissance, son regard s'éteignait, et sa tête, renversée en arrière, roulait d'une épaule à l'autre.

En apercevant Henri, ses yeux se rouvrirent.

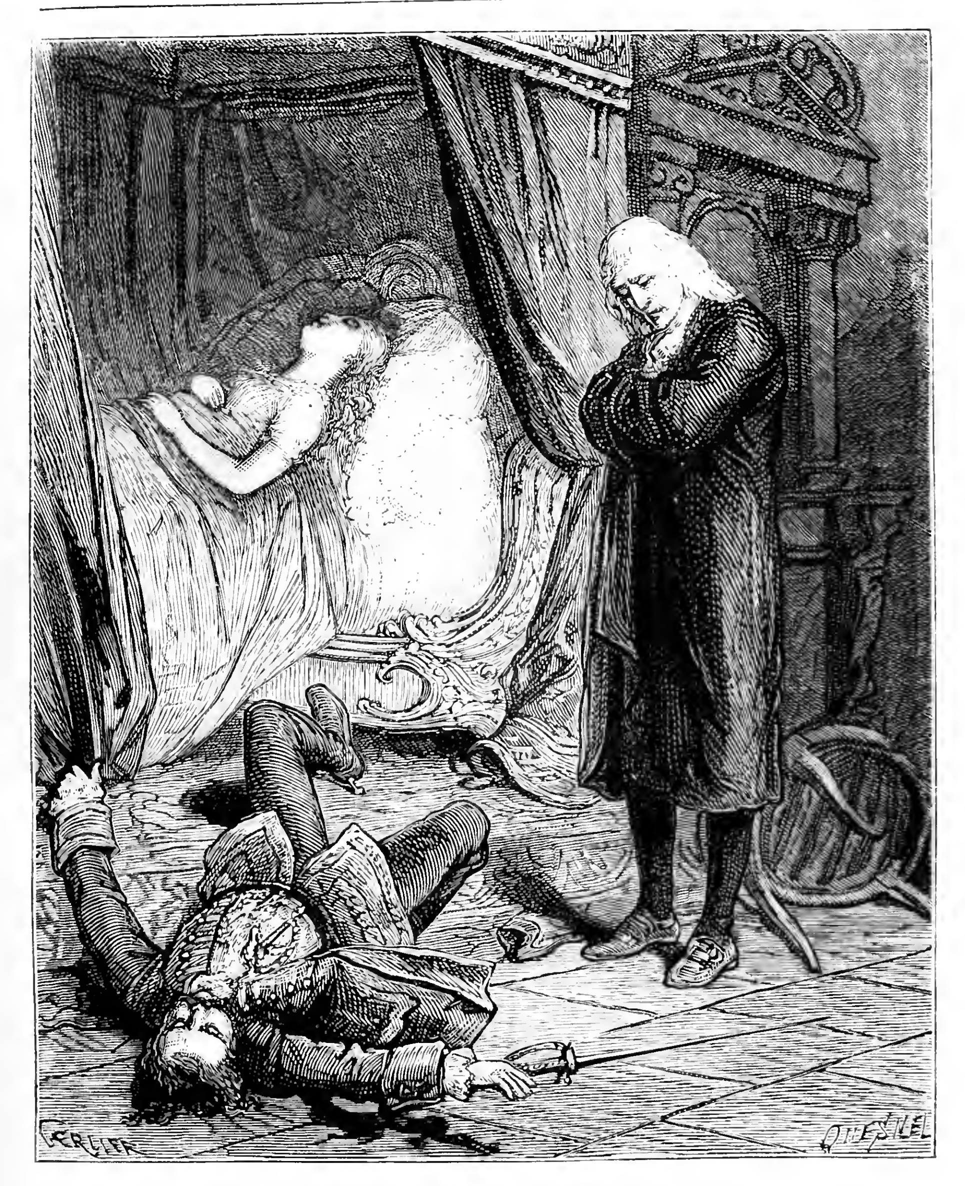
Elle poussa un cri déchirant.

Elle fit un effort pour se relever et courir à lui.

Mais ses efforts la trahirent et elle retomba.

Tout cela s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire.

Nous savons déjà que le marquis de Roqueverde était un vieillard, et nous avons rendu hommage à la noblesse et à la loyauté habituelles de son caractère.



Alors, il regretta de s'être trop bien vengé. (P. 532.)

Ajoutons que sa haute taille et son front pâle entouré de beaux cheveux blancs donnaient à son aspect quelque chose de patriarcal.

En ce moment, il n'était plus lui-même.

La fureur décomposait ses traits et le rendait méconnaissable.

— Ah ! — murmura-t-il en lâchant le poignet d'Henriette, — je demandais son nom, et le voilà lui-même... c'est Dieu qui me l'envoie !...

Il marcha jusqu'à Henri, qu'il reconnut aussitôt.

— Vous !... — cria-t-il ensuite avec un rire pareil à celui que doivent avoir les damnés dans l'enfer ; — vous, le comte de Maugiron ! l'homme perdu de débauches !... l'homme de tous les vices, de toutes les fanges, de toutes les hontes !... l'amant des plus boueuses créatures de la rue Ribaude !... J'aurais dû m'en douter !... Quel autre homme que celui-là était digne de l'amour de la marquise de Roqueverde !...

L'injure, ne s'adressant qu'à lui, aurait glissé peut-être sur M. de Maugiron.

Mais, en même temps qu'elle le frappait au visage, elle atteignait Henriette au cœur.

Il s'écria à son tour, indigné et menaçant :

— Taisez-vous, monsieur !... taisez-vous !...

L'audace de Henri sembla stupéfier M. de Roqueverde dans le premier moment.

Mais il se remit presque aussitôt, et il reprit :

— Vous osez... misérable !... vous osez me parler ainsi !... vous osez m'imposer silence !...

— J'ose vous dire, interrompit M. de Maugiron, — j'ose vous dire que, s'il y a ici un misérable, c'est vous !... vous, le bourreau de cette femme, vous, l'infâme vieillard qui, après lui avoir fait subir votre horrible amour, l'assassinez sans pitié !...

Une écume blanchâtre vint aux lèvres du marquis.

Il fit un pas de plus en avant...

Il leva la main droite et il la laissa retomber sur la joue d'Henri.

Ce dernier brandit son épée pour frapper le vieillard.

Mais il l'abaissa aussitôt en balbutiant d'une voix étranglée :

— Une arme !... prenez une arme et défendez-vous !... Je ne suis pas un assassin comme vous, moi... un assassin et le bourreau d'une femme !...

M. de Roqueverde était entré dans la chambre d'Henriette avec une épée.

Cette épée gisait sur le seuil à quelques pas en arrière.

Il la ramassa, et il se précipita sur Henri avec une rage furieuse et avec toute l'impétuosité d'un jeune homme.

M. de Maugiron se mit en garde.

Le combat commença.

Henriette avait complètement perdu connaissance.

XXIX

LE JUGEMENT DE DIEU

A quoi bon décrire un duel de plus?

Les pages batailleuses des précédentes parties de ce livre ne fourmillent-elles pas de grands coups d'épée, de feintes, de parades, d'estocades de cent espèces, qui, toutes, se ressemblent plus ou moins?...

Nous préférons nous abstenir de nouvelles redites.

Le combat dont nous ne racontons point les péripéties, et qui, du reste, ne dura que quelques minutes, fut en réalité l'expression de ce que, au moyen âge, on appelait le *jugement de Dieu.*

Certes, au point de vue de la justice et de la moralité, le bon droit était du côté du marquis de Roqueverde.

Si atténuantes que fussent certaines circonstances qui militaient en faveur des deux amants, il n'en est pas moins certain que M. de Maugiron était un *larron d'honneur* et Henriette une femme adultère.

Dieu défend les criminelles amours, et le serment d'inviolable fidélité fait par-devant le ministre du Très-Haut doit être et rester sacré.

Le crime avait été commis.

La punition fut terrible... mais il faut s'incliner sous l'arrêt de la volonté suprême...

Le murmure, en cette circonstance, serait, lui aussi, une faute.

L'épée du marquis atteignit en pleine poitrine M. de Maugiron.

Telle avait été la violence du choc que la pointe de l'arme ressortit entre les deux épaules.

Henri lâcha son épée.

Un flot de sang monta de sa poitrine à ses lèvres, arrêtant ainsi les paroles qu'il aurait voulu prononcer.

Il y eut alors pour lui, en moins d'une seconde, un siècle de torture.

Il se sentait frappé de mort...

Il comprenait qu'avant qu'une minute se fût écoulée, il aurait cessé de vivre... et il pensait à Henriette... à Henriette et à son enfant!... sa maîtresse et sa fille... abandonnées!... abandonnées toutes deux!...

Qu'allaient-elles devenir quand il ne serait plus là pour défendre l'une et pour protéger l'autre?...

Oh! sans doute, Dieu est sévère, mais il est bon, mais il est juste.

A chaque créature humaine il mesure sa part de souffrance, et à ceux qui ont beaucoup souffert il pardonne beaucoup.

Eh bien! nous n'en doutons point, Dieu tint compte à M. de Maugiron de cette suprême et indicible angoisse, de cette épouvantable torture, et quand l'âme du jeune homme put s'échapper enfin de son enveloppe terrestre, elle parut devant un juge indulgent et prêt au pardon.

Henri tourna deux fois sur lui-même.

L'éclair de ses yeux s'éteignit.

Le sang jaillit de ses lèvres entr'ouvertes.

Il tomba de toute sa hauteur, comme un chêne dont on a sapé le tronc par la base.

On entendit un faible et dernier soupir.

Puis, tout fut fini.

M. de Maugiron était mort!...

§

Le marquis de Roqueverde, après avoir achevé, ainsi que nous venons de le dire, la première partie de sa terrible tâche, regarda avec stupeur et presque avec effroi ce jeune et beau cadavre étendu à ses pieds.

Alors il eut peur de son œuvre...

Alors il regretta de s'être trop bien vengé.

— A elle... murmura-t-il faiblement, à elle, du moins, je pardonnerai...

Et il se pencha pour prendre le corps d'Henriette et pour le replacer sur le lit.

Il y parvint, mais non sans peine, car à mesure que se dissipait sa colère, un complet épuisement succédait à la force factice qui l'avait soutenu jusque-là.

— Quelle pâleur!... pensa-t-il, oh! la malheureuse femme, comme elle a dû souffrir!...

Il ramena avec précaution les draps du lit sur la poitrine nue d'Henriette.

Cette poitrine était glacée.

Il appuya sa main sur le cœur de sa femme, et il lui sembla d'abord qu'il ne trouvait point la place où ce cœur devait battre.

Il chercha de nouveau...

Il cherchait, et toujours en vain...

— O mon Dieu!... s'écria-t-il avec désespoir, mon Dieu!... mais son cœur ne bat plus!...

Et sa main cherchait encore, espérant surprendre à la longue un mouvement léger.

Hélas! M. de Roqueverde ne se trompait pas.

Henriette avait cessé de souffrir.

Son cœur ne battait plus.

Son âme s'était envolée la première, et celle de son amant n'avait fait que la rejoindre!...

§

Voici comment s'explique la présence du marquis dans la chambre de sa femme presque au moment où Henri et Mme Clodion venaient d'en sortir.

Pendant toute la première partie des événements qui remplissent les précédents chapitres, M. de Roqueverde avait dormi sans défiance.

Soudain il s'éveilla, et il lui sembla, dans le premier instant de son réveil, qu'un bruit léger se faisait dans la chambre voisine.

C'étaient Henri et l'accoucheuse qui partaient.

Le marquis sauta en bas de son lit et alla écouter à la porte.

Il n'entendit plus rien.

« Je me serai trompé, » pensa-t-il.

Mais une agitation bizarre et sans cause apparente venait de s'emparer de lui.

Il sentait qu'il ne pourrait plus dormir cette nuit-là, et, au lieu de se recoucher, il prit à la hâte quelques vêtements et s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le parc.

Au bout d'un instant, vision bizarre! il vit distinctement deux personnes, un homme et une femme, qui s'éloignaient du château et se dirigeaient rapidement vers les allées ombreuses.

Il sembla au marquis qu'il recevait un coup dans le cœur.

Il ne pouvait révoquer en doute le témoignage de ses sens.

Donc, un instant auparavant, il ne s'était point trompé; ce bruit entendu à son réveil avait une cause, quelqu'un venait de sortir de la chambre d'Henriette...

Quelqu'un!... mais qui?

Cette question, M. de Roqueverde ne se la posa point deux fois de suite.

Avec une incompréhensible et effrayante lucidité, il entrevit la vérité tout entière, il devina, il comprit ce qui venait de se passer...

Alors, saisissant son épée, et poussé par une rage infernale, il se précipita dans la chambre de sa femme.

Cette dernière, le voyant entrer, livide, terrible et l'épée à la main, poussa un cri d'angoisse, d'épouvante et d'agonie, qui devait arriver jusqu'au cœur de son amant.

Puis, se jetant aux pieds du marquis, elle s'y traîna, suppliante, en murmurant :

— Grâce!... grâce!...

Nos lecteurs savent le reste.

§

Le lendemain matin, les domestiques du château, en pénétrant dans la chambre de leur maîtresse, y trouvèrent deux cadavres : celui d'Henriette couché dans son lit et semblant endormie; celui de M. de Maugiron, étendu tout sanglant sur le sol.

Quant au marquis de Roqueverde, il avait disparu.

Un voile impénétrable pour tous (excepté pour nous qui venons de le soulever) enveloppa les événements de cette nuit sinistre.

Comme les plus grands noms de la province se seraient trouvés mis en cause dans un procès criminel, la justice n'informa point.

Un an après cette époque, un vieillard chancelant, et qui semblait avoir déjà un pied dans la tombe, prononçait ses vœux dans un couvent d'Italie de l'ordre des Dominicains.

Ce vieillard était le marquis de Roqueverde.

XXX

LES PROJETS DE MADAME CLODION

Le matin du jour qui suivit les événements sinistres accomplis au château de Roqueverde, Mme Clodion, l'honorable habitante de la rue Ribaude, se mit en devoir de chercher une nourrice pour la frêle petite créature confiée à ses soins par M. de Maugiron.

Cette recherche, faite habilement, amena un prompt résultat.

Une heure après les premières démarches de Mme Clodion, la petite fille prenait avidement le sein d'une fort belle jeune femme qui promettait d'avoir pour elle les mêmes soins et la même tendresse que pour ses propres enfants.

Ceci fait, Mme Clodion rentra dans son logis, et elle attendit fort impatiemment M. de Maugiron.

Nous disons *fort impatiemment*, car l'accoucheuse se souvenait à merveille d'une chose que nos lecteurs, eux, ont peut-être oubliée, c'est-à-dire qu'un supplément de récompense assez important lui avait été promis par le comte, si elle menait à bonne fin l'accouchement de la nuit précédente.

Or, M. de Maugiron n'arrivait pas.

A mesure que s'écoulaient les heures, l'impatience de Mme Clodion faisait place à un vif sentiment d'inquiétude.

Elle se rappelait ce cri terrible qu'elle avait entendu retentir soudainement dans le silence de la nuit, et qui avait décidé M. de Maugiron à la quitter en toute hâte pour retourner au château.

Elle tremblait qu'un malheur ne fût arrivé.

Non point que Mme Clodion eût bon cœur.

Ah! grand Dieu!... qui pourrait supposer une pareille chose?...

Le cœur de l'accoucheuse était depuis bien longtemps ossifié, si outefois (ce qui nous paraît infiniment douteux) il avait existé jamais.

Mais un malheur arrivé à M. de Maugiron se soldait en déficit dans le bilan des intérêts pécuniaires de l'accoucheuse.

Il en résultait d'abord la perte nette et immédiate de la récompense promise.

Ensuite, il pouvait se faire que l'enfant restât à sa charge, et cette charge serait lourde, s'il fallait payer la nourrice et les frais de toute espèce qui se succéderaient à mesure que la petite fille grandirait.

A cette seule pensée, une sueur froide venait mouiller la maigre échine de la vieille femme.

Cependant elle attendait toujours, et elle espérait encore.

Pendant deux jours elle attendit et elle espéra.

Le troisième jour, la rumeur publique apporta jusqu'à elle le récit tronqué et incohérent de l'épouvantable drame du château de Roqueverde. Mme Clodion comprit tout.

Elle se persuada qu'elle était complètement ruinée, et elle se désola en conscience.

Une pensée soudaine vint cependant calmer un peu cette grande douleur.

— Ce qui est arrivé cinq minutes après mon départ aurait pu arriver cinq minutes avant... — se dit l'accoucheuse, — et qui sait si, ce cas échéant, je serais encore dans ce monde à l'heure qu'il est!... Or, me

voici vivante et bien portante ; ce n'est donc qu'un peu d'argent de perdu. Il ne faut pas se désespérer outre mesure...

Puis, la sage-femme, après s'être ainsi raisonnée, prit sa cape et sortit de sa maison.

Où allait-elle?

Chez la nourrice.

Dans quel but?

Dans le but de lui déclarer qu'à partir de la fin du présent mois, elle prétendait ne plus se mêler en quoi que ce fût de ce qui regardait l'enfant, laissant la nourrice parfaitement libre de le porter, si elle le jugeait convenable, à l'hospice des enfants trouvés.

Mais ses intentions ne tardèrent point à se modifier du tout au tout.

Voici pourquoi :

— Ah! madame, lui dit la jeune femme en patois méridional, après les premiers compliments, que voilà donc une petite *garcette* qui sera une belle fille un jour!...

— Vous croyez? demanda l'accoucheuse.

— Si je le crois?... mais regardez donc comme c'est fait, ces petits membres mignons!... Ah! grand bon Dieu, oui, la *petiote* en fera tourner des têtes, quand elle aura tant seulement quinze ans!...

Mme Clodion se prit à réfléchir.

Elle se souvint de l'incomparable beauté de cette malheureuse jeune femme dont elle avait aidé la délivrance.

Elle se souvint que le comte de Maugiron passait dans tout le pays pour le cavalier le plus charmant qu'il fût possible de rencontrer.

Elle se dit que la petite fille tiendrait, sans nul doute, de ceux à qui elle devait le jour, la beauté, son seul héritage...

Et quand Mme Clodion eut envisagé tout cela, il lui parut prouvé que cette enfant abandonnée pouvait non seulement n'être point pour elle une cause de ruine, mais encore aider puissamment à une fortune inespérée.

Seulement, il fallait attendre.

Mais Mme Clodion se croyait jeune encore, et quinze ans ne lui semblaient point, ma foi, un avenir trop éloigné.

Donc, les réflexions que nous venons de rapporter changèrent absolument le cours des idées de Mme Clodion et modifièrent du tout au tout ses déterminations.

Au lieu d'engager la nourrice à se défaire le plus tôt possible de son nourrisson, elle lui recommanda de l'entourer des soins les plus continuels et les plus minutieux.



Bonjour, ma petite... lui disait-il d'une voix mielleuse et en fixant sur ses lèvres minces un sourire qu'il s'efforçait de rendre caressant. (P. 542.)

Et quand la jeune femme demanda :

— Comment que vous voulez que nous l'appelions, cette chère petite?

Mme Clodion, qui se piquait de mythologie, répondit :

— Il faut l'appeler Hébé... — Hébé versait dans l'Olympe le nectar aux immortels...

XXXI

DISPARUE

Ils étaient, mon Dieu, bien simples, les nouveaux projets de Mme Clodion, et décelaient au plus haut point, chez cette excellente femme, l'esprit du commerce et de la spéculation.

Expliquons-nous.

Pendant le cours de sa longue vie, Mme Clodion avait fait à peu près tous les métiers.

Celui d'accoucheuse était venu le dernier et avait été le plus lucratif.

Voici pourquoi :

D'une part, la discrétion de Mme Clodion était inviolable et bien connue.

De l'autre, sa conscience se montrait accommodante, et nos lecteurs ont pu se convaincre par eux-mêmes que la sage-femme avait peu de scrupules.

Arrêter brusquement et par les moyens les plus criminels une grossesse accusatrice...

Aider à cacher les suites d'une faute, ou même en faire disparaître le résultat...

Tout cela ne semblait à Mme Clodion que péchés véniels!...

Aussi sa clientèle était-elle nombreuse, et pécuniairement parlant, la meilleure de toutes.

La raison en est bien simple :

Aucune marchandise en ce monde ne se vend aussi cher qu'une conscience, si tarée qu'elle soit :

Rien ne s'achète plus cher qu'une complicité.

D'ailleurs, le vice qui se cache a pour habitude d'être généreux, et le crime ne marchande pas quand il veut rester secret et par conséquent impuni.

Mme Clodion savait cela à merveille et elle en faisait son profit.

De là provenaient les économies assez rondelettes que nous avons mentionnées plus haut.

Ces économies, Mme Clodion rêvait de les arrondir encore.

Elle savait à merveille qu'il y avait à Toulouse une demi-douzaine de vieux libertins millionnaires.

On devine maintenant, sans que nous ayons besoin d'entrer dans de plus amples détails, quelle était la spéculation sur laquelle se basaient les beaux projets d'avenir de Mme Clodion.

Si l'âme de la pauvre Henriette pouvait voir, depuis l'autre monde, quelle destinée on réservait à son enfant, certes, l'unique faute de sa vie était suffisamment expiée!...

§

Quatre ans se passèrent.

La petite Hébé grandissait à vue d'œil.

Sa beauté et sa grâce enfantines se développaient de jour en jour et promettaient de devenir vraiment miraculeuses dans quelques années.

Mme Clodion, que ses occupations peu sédentaires forçaient à être souvent hors de chez elle, laissait la petite fille dans la maison de sa nourrice, où le grand air et la liberté la développaient rapidement.

Deux ou trois fois par semaine, l'accoucheuse allait voir Hébé.

Elle s'extasiait de tout son cœur devant les perfections naissantes de l'enfant, elle se pâmait d'enthousiasme en face de ces longs cheveux noirs, épais et veloutés, en face de cette bouche mignonne, de cette peau satinée, de ces grands yeux dont le regard deviendrait bientôt irrésistible.

Et elle se frottait les mains, et elle commandait en imagination un coffre-fort, destiné à renfermer sa fortune imaginaire.

Il ne faut jamais, dit un vieux proverbe, *compter sans l'hôte.*

Le hasard, le destin, la fatalité, la Providence (qu'on choisisse entre ces divers noms d'une même chose) se charge bien souvent de démolir les plans les mieux conçus.

Mme Clodion avait compté sans l'hôte.

Cet hôte fut la mort.

Elle arriva, inattendue et foudroyante.

Un beau matin, la porte du logis de l'accoucheuse ne s'ouvrit point...

Ni le lendemain...

Ni le surlendemain.

C'était étrange, et l'on s'en étonna.

D'officieux voisins forcèrent la porte et entrèrent dans la maison.

Une odeur infecte les contraignit de battre momentanément en retraite.

Mme Clodion avait rendu sa vilaine âme au diable.

Les vers se disputaient déjà son cadavre.

Personne ne songea seulement à regretter la vieille femme.

Personne, excepté la nourrice, qui songea tout aussitôt que la pension de la petite Hébé ne serait plus payée.

Mais cette nourrice était une brave femme.

Elle s'était prise d'ailleurs d'affection pour l'enfant et elle se décida à la garder chez elle et à la traiter absolument comme ses autres filles.

Malheureusement pour Hébé, les effets de cette bonne résolution devaient être annihilés par les circonstances.

La maison de la nourrice était située tout à fait à l'extrémité des faubourgs de Toulouse, c'est-à-dire presque dans la campagne.

Un jour, Hébé, âgée en ce moment d'un peu plus de quatre ans, et ses deux petites sœurs de lait, sortirent comme de coutume après déjeuner pour aller se promener dans les faubourgs ou dans les champs.

Le soir venu, les filles de la nourrice rentrèrent seules.

Hébé n'était plus avec elles.

La nourrice, désolée, interrogea ses filles.

Les petites répondirent en pleurant qu'elles avaient toutes trois suivi dans les faubourgs et jusque dans la ville des hommes vêtus de rouge et d'or, qui faisaient beaucoup de bruit en frappant sur des tambours et en soufflant dans des trompettes.

Ces hommes s'étaient arrêtés sur une grande place et étaient entrés dans une espèce de maison de toile et de bois, d'où ils n'avaient point tardé à ressortir plus nombreux, accompagnés de femmes vêtues comme des princesses, et recommençant leur musique.

Une foule considérable ne tarda point à s'amasser sur la place et autour de la baraque.

Les petites filles se trouvèrent prises dans les groupes, ce dont elles ne s'affligèrent que médiocrement, car elles pouvaient satisfaire leur curiosité.

Combien de temps restèrent-elles là, la bouche béante et les oreilles avidement ouvertes?

Elles ne le savaient pas trop elles-mêmes.

Toutes trois se tenaient par la main.

Seulement, il arriva un moment où un reflux du populaire les disjoignit avec violence.

Les deux sœurs se retrouvèrent, mais Hébé n'était plus là.

Sans doute elle les cherchait.

Elles attendirent.

Hébé ne vint pas.

Les petites filles se dirent, que, peut-être, leur compagne, ne les trouvant point, avait regagné le logis sans elles.

Elles attendirent encore un peu, puis, à leur tour, elles se remirent en marche.

Elles espéraient trouver, en arrivant, Hébé sur le seuil de la maison.

Et cependant leurs pauvres cœurs étaient bien gros.

Nous savons que l'enfant n'avait pas reparu.

La nuit se passa sans rien amener.

Le lendemain, on fit des recherches de tous côtés.

Elles furent vaines.

On se perdit en suppositions et en conjectures.

La seule vraisemblable fut qu'Hébé avait été volée par quelqu'un des bohêmes faisant partie de la troupe ambulante des charlatans et des saltimbanques qui paradaient la veille sur la place du Capitole.

Mais cette troupe avait quitté Toulouse le soir même, et l'on ne pouvait savoir de quel côté elle avait dirigé ses pas aventureux.

D'ailleurs, l'argent manquait à la pauvre nourrice pour faire continuer les démarches dans un cercle plus large.

Elle se résigna, non sans peine, et elle garda dans le fond de son cœur un faible et lointain espoir de revoir quelque jour sa petite fille adoptive.

Cet espoir était sans fondement.

La suite ne le prouva que trop.

Hébé ne reparut jamais.

— Elle est morte !... — se dit la nourrice, au bout d'un certain temps ; — elle est morte, la pauvre enfant !...

Et elle fit brûler des cierges et dire des messes pour le repos de l'âme de celle qu'elle avait nourrie de son lait.

Elle se trompait, hélas !

L'enfant était vivante, malheureusement pour elle-même, malheureusement pour d'autres encore ?....

XXXII

LES BOHÈMES

Voici ce qui s'était passé.

Au moment où les trois petites filles avaient été séparées les unes des autres par un mouvement brusque de la foule qui les entourait, un homme long, pâle et maigre, à la mine de furet, aux yeux louches, aux cheveux roux, vêtu d'un costume entièrement gris, d'une douteuse fraîcheur, et coiffé d'un vieux feutre à larges bords, s'était approché d'Hébé qui cherchait des yeux ses compagnes.

— Bonjour, ma petite... lui avait-il dit d'une voix mielleuse et en fixant sur ses lèvres minces un sourire qu'il s'efforçait de rendre caressant.

Hébé, habituée à une politesse enfantine par sa mère nourrice, avait répondu avec une belle révérence :

— Bonjour, monsieur...

— Est-ce que vous êtes toute seule ici, mon enfant?... — demanda l'inconnu.

— Nenni, monsieur.

— Votre maman vous accompagne, sans doute ?...

Hébé secoua la tête d'une façon négative.

— Qui donc, alors?... — reprit l'homme maigre.

— Mes petites sœurs.

— Ah !... et où sont-elles?

— Là, tout près.

— Pourquoi les avez-vous quittées?...

— Ce n'est pas exprès, mais je vais les rejoindre...

— Je vous y conduirai... justement je crois les voir...

— De quel côté ?

— De celui-là.

Et l'homme maigre montra la gauche.

Hébé secoua de nouveau la tête d'une façon mutine, et sa petite main indiqua le côté droit.

— C'est par là qu'elles sont... dit-elle.

— Eh bien! nous irons par là... Est-ce que vous êtes de Toulouse, ma petite?...

— Oui, monsieur... c'est-à-dire je suis d'un faubourg.

— Et vous êtes venue à la ville pour entendre la belle musique et voir les beaux tours de ces messieurs habillés de rouge, et de ces grandes dames vêtues comme des reines?

— Oui, monsieur.

— Cela vous amuse-t-il?

— Oh! beaucoup.

— Mais, petite comme vous êtes, il me semble que vous ne devez pas trop bien voir?

— C'est vrai.

— Seriez-vous bien aise de voir mieux?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, venez...

— Où?

— Plus près des baraques... je vous soutiendrai dans mes bras, et vous verrez tout à votre aise...

Hébé fit un mouvement de joie.

Mais elle s'arrêta aussitôt.

— Et mes petites sœurs... — dit-elle.

— Sitôt que je vous aurai placée, j'irai les chercher, et je les amènerai à côté de vous.

— Bien sûr?

— Oui, bien sûr.

— Eh bien, allons...

L'inconnu souleva Hébé, et, chargé de ce léger fardeau, il fendit la foule, et ne tarda point à arriver au premier rang, tout auprès de la balustrade.

Cette balustrade empêchait le public d'envahir une plate-forme sur laquelle une demi-douzaine de saltimbanques, hommes et femmes, paradaient et gesticulaient au bruit d'un orchestre discordant.

Hébé, pétrifiée d'admiration, n'avait pas assez de ses yeux pour voir, de ses oreilles pour entendre.

Elle s'étonnait de ce mouvement, de ce bruit, de ces costumes qui lui semblaient splendides, de cette musique qui lui semblait harmonieuse.

Au bout d'un instant, son guide lui dit :

— Cela vous paraît beau, n'est-ce pas?

— Oh!... — s'écria l'enfant, pour toute réponse.

— Et bien, si vous voyiez...

— Quoi donc?

— Le spectacle auquel on assiste dans l'intérieur de cette baraque, cela vous semblerait, ma foi, tout autre chose...

— Oh!... — répéta la petite fille.

— Voulez-vous en juger?

— Oui, — fit Hébé.

— Rien n'est plus facile.

— Comment?

— Entrons.

— Nous laissera-t-on passer?

— Sans doute, en payant.

— Mais je n'ai pas d'argent...

— J'en ai, moi, et je veux vous donner ce plaisir.

Hébé frappa dans ses mains avec une ivresse véritable.

Mais, presque en même temps, sa figure s'assombrit.

— Et mes sœurs... — murmura-t-elle, — mes sœurs qui ne savent pas où je suis!...

— Sitôt que vous serez entrée, j'irai les chercher et jeles ferai entrer à leur tour...

— Alors, dépêchons-nous.

L'inconnu souleva de nouveau Hébé et franchit la balustrade avec elle.

Ceci fait, il écarta une sorte de portière en grosse toile et se trouva sous une espèce de tente grossière.

Sous cette tente, et assise sur une escabelle de bois blanc, se prélassait une énorme femme, au buste déformé et au visage enluminé vigoureusement.

Une petite table, placée pour ainsi dire entre ses jambes, supportait des bouteilles, des verres et un sucrier.

La grosse femme semblait ivre à moitié, et, de plus, absorbée dans une méditation bachique.

L'arrivée de l'homme maigre lui fit lever la tête.

— Tiens, c'est toi, l'Échiné!... — fit-elle.

L'inconnu mit un doigt sur ses lèvres et désigna la petite fille qui l'accompagnait.

La grosse femme fit un geste de surprise.

Elle regarda Hébé et elle s'écria :

— Nom d'un chien!... la belle enfant!...

— Qu'en dites-vous, chère madame Rogomme?...



Hébé ! fit à son tour la grosse femme. Pardieu ! c'est un joli nom qui lui va comme un gant. (P. 545.)

— Un trésor!... Bonjour, ma fille ; comment t'appelles-tu?...

— Hébé, madame.

— Tu dis!...

L'enfant répéta.

— Hébé! — fit à son tour la grosse femme, — pardieu!... c'est un joli nom qui lui va comme un gant!...

Puis elle ajouta en s'adressant à l'Échnié :

— Où donc que vous avez déniché ce bel oiseau?

— Sur la place, à deux pas d'ici.

— C'est bien travaillé, cela!...

— Je m'en pique.

— Seule?...

— Il y a les petites sœurs...

L'Échiné cligna de l'œil.

Puis il continua en appuyant sur chaque mot, en le *soulignant* en quelque sorte :

— Les petites sœurs... que je vais chercher... vous entendez bien, chère madame Rogomme... que je vais chercher... pour leur faire voir le spectacle, comme à ce chérubin que voilà... Placez-la bien, cette belle enfant, et ayez-en soin comme de la prunelle de vos yeux, jusqu'à ce que je revienne avec les autres.

— Soyez tranquille, — répondit la grosse femme.

L'homme vêtu de gris cligna de nouveau de l'œil, souleva la portière de toile et sortit.

Madame Rogomme resta seule avec Hébé.

La petite fille ne se sentait rassurée que médiocrement.

Une émotion de vague frayeur, frayeur instinctive et sans cause apparente, s'emparait peu à peu de son âme.

Elle tremblait sans savoir pourquoi.

Mme Rogomme se leva.

— Eh bien, cher amour, — dit-elle à Hébé, — nous allons l'aller voir, ce spectacle. Mais d'abord, comme nous avons chaud, nous allons boire un petit verre de vin bien sucré pour nous rafraîchir.

— Je n'ai pas soif, madame... — balbutia Hébé.

— Bah! ça ne fait rien, on boit tout de même... le vin sucré n'en semble que meilleur...

Et la grosse femme, empilant quatre ou cinq morceaux de sucre dans un verre qu'elle remplit de vin à moitié, versa sur ce mélange quelques gouttes du contenu d'un petit flacon qu'elle tira de sa poche.

Ensuite elle fit fondre le sucre avec une cuiller d'étain et elle présenta le verre à Hébé en lui disant :

— Allons, ma belle petite, avalez-moi ça lestement, puis nous irons voir le spectacle, ce beau spectacle, et attendre les petites sœurs...

Hébé prit le verre.

Elle n'osa pas refuser de le porter à ses lèvres, et, malgré son

dégoût, elle en avala une gorgée. Mais à peine avait-elle bu, que le verre s'échappa de ses mains et qu'elle s'affaissa dans les bras de Mme Rogomme qui, s'attendant à ce résultat, était là, prête à la soutenir.

Elle dormait

XXXIII

VOLÉE !...

Quand Hébé se réveilla du sommeil lourd et profond provoqué par un puissant narcotique, des ténèbres opaques régnaient autour d'elle.

Dans le premier moment, elle ne se rendit, on le comprend, nullement compte de sa situation.

Il lui sembla d'abord qu'elle était le jouet d'un songe bizarre.

Elle étendit ses mains pour tâcher de reconnaître en quel lieu elle se trouvait.

Elle s'aperçut alors qu'elle était étendue sur un tas de paille et de foin.

Elle se leva et voulut marcher.

Une muraille de toile s'étendait devant elle à sa droite.

Elle se tourna vers la gauche.

Sa main rencontra une muraille semblable.

Elle alla en avant.

L'espace était libre pendant une dizaine de pas.

A mesure qu'elle avançait, Hébé sentait un air plus frais la frapper au visage.

Enfin, elle atteignit l'extrémité de sa prison de toile et elle reconnut qu'elle était dans un chariot couvert, dételé sur une grande route, au milieu de la campagne.

Hébé avança timidement la tête et regarda au dehors.

Un spectacle digne de tenter les crayons de l'immortel Callot s'offrit à ses yeux.

C'était une halte de bohémiens, dans tout son pittoresque désordre.

La nuit était noire.

La troupe de charlatans et de saltimbanques que nous avons vue à Toulouse campait autour d'un grand feu allumé dans un fossé

Ces bandits, en quittant la ville, avaient dépouillé leurs costumes d'apparat et leurs oripeaux brillants.

Ils étalaient maintenant leurs haillons avec un désordre cynique et une repoussante malpropreté!

L'homme maigre ressemblait à une belette efflanquée.

Mme Rogomme avait l'air de la plus hideuse de toutes les sorcières.

Le souper de la bande se préparait dans un énorme chaudron, suspendu au-dessus de la flamme.

Toute cette population bohême, déguenillée, affamée, hideuse, semblait joyeuse et insouciante.

Quelques bouteilles au ventre rebondi passaient de main en main, et chacun leur donnait au passage une accolade plus ou moins longue.

Les charbons ardents du brasier projetaient une lueur vive et rouge sur ces visages avinés, sur ces faces patibulaires, et produisaient des effets de lumière à la Rembrandt.

On entendait des éclats de rire, des cris joyeux, des fragments de chansons graveleuses.

Bref, c'était étrange, comique et horrible tout à la fois.

On comprend qu'une enfant de l'âge d'Hébé ne put embrasser d'un seul coup d'œil les détails du tableau que nous venons d'esquisser.

Elle n'en vit que le côté effrayant.

Elle sentait qu'elle était seule, abandonnée, perdue.

Elle songea à fuir...

Mais comment!...

Mais où aller?

Avec cette instinct inné qui se développe souvent chez de très jeunes enfants dont l'intelligence est précoce, Hébé calcula que Toulouse devait se trouver dans la direction opposée à celle que suivait le chariot qui l'emmenait.

Elle se laissa donc couler en bas de ce chariot, bien décidée à suivre la grande route jusqu'à ce qu'elle eût rejoint le logis de sa mère nourrice.

Malheureusement, au moment où le pied de la petite fille allait toucher terre, sa robe s'embarrassa dans une roue et lui fit perdre l'équilibre.

Elle roula dans la poussière.

Le bruit de sa chute, si léger qu'il fut, attira l'attention des saltimbanques.

La mère Rogomme aperçut la petite fille et poussa d'une voix de basse-taille un juron formidable.

L'homme maigre, dont une souquenille bleu en lambeaux avait remplacé les vêtements gris, se leva, courut à Hébé, la releva brutalement et, la poussant par une épaule, la conduisit jusqu'auprès du reste de la bande qui siégeait autour du feu.

— Eh bien!... eh bien!... petite, fit la grosse femme en ricanant, — où donc nous allons comme ça?...

Hébé, dont le cœur battait à rompre sa poitrine, garda le silence.

— J'aime pas qu'on se taise quand je veux qu'on parle... — reprit la mère Rogomme avec un commencement de colère; — ainsi, réponds, petite, ou je tape...

Hébé ne put que fondre en larmes.

La grosse femme ramassa à côté d'elle un fragment de branche cassée et elle en donna quelques coups sur les bras et sur les épaules de l'enfant, en répétant :

— Parleras-tu?...

— Oui... oui... oui... — balbutia Hébé au milieu de ses sanglots.

— Alors, dépêche-toi!... il n'est que temps!...

— Oui... oui... — répéta l'enfant.

— Que faisais-tu?

— Je me sauvais...

— Où allais-tu?

— A Toulouse...

— Pourquoi faire?

— Pour y retrouver maman... et mes petites sœurs...

La mère Rogomme se mit à rire.

— Il faudra t'en passer désormais, ma biche, — reprit-elle, — il faudra t'en passer de ta maman et de tes petites sœurs... tu ne nous quitteras plus...

Hébé fit un geste d'effroi.

— Est-ce que cela te déplairait, par hasard? — demanda la mère Rogomme.

— Oh! — murmura l'enfant, — que voulez-vous donc faire de moi?...

— Tu le verras.

— Je vous en supplie, madame, laissez-moi partir.

La grosse femme se mit à siffler d'un air sardonique.

— Assez causé, cher amour, — dit-elle; — voyons, as-tu faim et veux-tu souper avec nous?

Hébé fit un geste négatif.

— As-tu sommeil?

Hébé secoua la tête.

— Ah! tu ne veux ni manger ni dormir... à ton aise... assieds-toi dans ce fossé, petite, et tete ton pouce... et surtout souviens-toi bien que si tu recommençais ton escapade de tout à l'heure, si, en deux mots, tu cherchais à te sauver de nouveau, nous avons les jambes plus longues que les tiennes, tu serais rattrapée bien vite, et je me chargerais, moi qui te parle, de te casser les reins avec le premier manche à balai venu...

Puis, la mère Rogomme tourna le dos à Hébé et sembla ne plus s'occuper d'elle.

La petite fille, tremblante de frayeur, se laissa tomber par terre, où elle s'accroupit, cachant sa tête dans ses mains et étouffant de son mieux le bruit de ses sanglots.

Au bout de ce temps, brisée de fatigue, l'enfant s'endormit malgré son chagrin.

Le matin venu, quand elle ouvrit les yeux, elle était étendue de nouveau sur les bottes de paille du chariot qui marchait lentement, traîné par des chevaux étiques.

Nous saurons bientôt quelle existence était destinée à la triste Hébé et comment elle allait être appelée à jouer un rôle dans le plus étrange et le plus sinistre de tous les drames.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

LES PREMIÈRES NOCES

I

ANCIENNES CONNAISSANCES

Où se passaient les faits que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs?

Peu importe.

Qu'il nous suffise de savoir que c'était dans une province du midi de la France, et deux ans environ après les événements qui terminent la précédente partie de ce livre.

Il pouvait être neuf heures et demie ou dix heures du soir.

Ce même chariot que nous connaissons déjà, et qui contenait la troupe des saltimbanques ambulants, côtoyait lentement une route montueuse et mal entretenue.

Le bidet poussif attelé à ce chariot n'avait que la peau et les os et semblait prêt, à chaque pas, à rendre le dernier soupir.

Vainement le conducteur accablait de coups de fouet la misérable haridelle.

Vainement il s'épuisait en jurons sonores et d'une énergie ultra-brutale.

Le chariot n'en allait pas plus vite, et, certes, il n'avançait point d'un quart de lieue à l'heure.

Enfin, la machine cahotée atteignit le sommet d'une petite éminence.

De là, la vue plongeait à quelque distance, et l'on découvrait les lumières d'un village.

Le cheval comprit sans doute que son gîte et son souper l'attendaient en ce village.

Toujours est-il qu'il prit de lui-même une allure qui ressemblait à une sorte de trot, et dont on aurait cru incapables ses membres raidis et ankylosés.

Au bout d'un quart d'heure, la carriole s'arrêtait devant une auberge de mauvaise apparence. Trois personnages en descendirent.

C'était d'abord cet homme maigre que nous avons entendu appeler *l'Échiné*.

C'était ensuite cette énorme femme qui répondait au nom de *madame Rogomme*.

Et enfin une petite fille fluette et pâle qui n'était autre qu'*Hébé*.

Un grand changement avait eu lieu dans l'apparence des individus qui nous occupent.

L'excessive maigreur de l'Échiné avait pris des proportions telles, que son grand corps dégingandé semblait être devenu tout à fait diaphane.

Au contraire, les tonnes de graisse de Mme Rogomme s'étaient métamorphosées en véritables cascades de chair humaine.

Le vermillon des joues avait pris la nuance du violet foncé, et la figure bouffie de la femme phénoménale suait le vice et le crime, plus encore que deux ans auparavent.

Quant à la pauvre Hébé, son charmant visage, pâli par les privations de toutes sortes et les mauvais traitements, exprimait la souffrance et le désespoir.

— Hé! l'hôte!... — cria l'Échiné d'une voix de gorge enrouée et déchirante pour l'oreille.

L'hôte accourut.

— A souper!... — dit le saltimbanque. — Nous mourrons de faim...

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous serve?

— Qu'est-ce que vous avez?

— Du lard et des œufs.

— Voilà tout?

— Oui.

— Eh bien, nous ne vous demanderons pas autre chose... avec du vin et de l'eau-de-vie, bien entendu...

— Alors, c'est une omelette au lard qu'il vous faut?

— Un omelette de quarante-huit œufs.

L'hôte jeta un regard sur les trois voyageurs.

Leur équipage et leur apparence lui inspirèrent sans doute quelques appréhensions à l'endroit de leur solvabilité, car il dit :

— J'ai l'habitude de faire payer les consommations d'avance.



Bientôt deux bruits, d'une nature différente, arrivèrent jusqu'à l'oreille d'Hébé. (P. 559.)

— Ah! vous avez cette habitude-là!...

— Mon Dieu, oui.

— Eh bien, si vous traitez de la sorte les gens qui arrivent chez vous en voiture, c'est joli!...

— C'est comme ça... que ceux qui ne sont pas contents s'en aillent ailleurs.

— Vous le mériteriez ; mais, ma foi, puisque je suis ici, j'y reste, et je ne veux pas avoir de discussion avec vous...

— Alors vous payez?

— Voici un écu de six livres pour répondre de la dépense.

L'hôte prit la pièce d'argent.

Il la tourna et la retourna dans tous les sens, afin de s'assurer qu'elle avait bien le poids. Puis, tranquillisé par cet examen, il dit :

— Voilà qui va bien. Je vais casser les œufs et mettre la poêle sur le feu...

Ensuite, se tournant vers l'intérieur de la maison, il ajouta :

— Hé! Margoton, venez chercher le cheval de ce gentilhomme, et conduisez-le à l'écurie...

— Et qu'on en ait le plus grand soin... — reprit l'Échiné, d'un ton sérieux ; — c'est une bête de prix...

Cinq minutes après, l'Échiné, Mme Rogomme et Hébé étaient attablés dans la salle intérieure du cabaret.

Un feu clair et pétillant brûlait dans la haute et large cheminée.

On entendait crépiter le lard et les œufs dans une poêle immense qui devait provenir de la succession de Gargantua, de rabelaisienne mémoire.

Sur une nappe d'une blancheur plus que douteuse, se voyaient trois assiettes ébréchées, trois gobelets mal rincés, trois fourchettes de fer, un pot de grès rempli du vin capiteux de la Gascogne, une petite cruche d'eau-de-vie et un grand pain noir.

— Voilà votre omelette, — dit l'hôte en transvasant dans un plat de terre le contenu de la poêle et en le posant sur la table.

Les convives se mirent aussitôt à dévorer, et, pendant quelques minutes, on n'entendit que le bruit des fourchettes et des mâchoires.

En moins de cinq minutes, l'omelette avait complètement disparu et le pot de grès était vide.

L'Échiné et Mme Rogomme s'apprêtaient à entamer la cruche d'eau-de-vie, quand un nouveau personnage entra dans la salle.

C'était un homme de très mauvaise mine et d'une laideur repoussante.

De profondes cicatrices sillonnaient tout son visage, comme si, jadis, il était tombé dans une fournaise.

L'un de ses yeux avait complètement disparu.

L'autre, d'un gris pâle, et singulièrement hagard, avait une expression basse et sinistre.

Les vêtements de cet homme étaient à peu près en lambeaux et ne semblaient tenir les uns avec les autres qu'à l'aide de ficelles.

A l'aspect de cet inconnu, Hébé ne put retenir un mouvement de frayeur, ce qui lui valut un coup de pied de l'Échiné, et un autre de Mme Rogomme.

Le nouveau venu promena son œil unique tout autour de la salle, et. apercevant l'Échiné, vint immédiatement s'asseoir à côté de lui.

Le saltimbanque l'accueillit avec une grimace qui ressemblait à un sourire, et avec une cordiale poignée de main.

Mme Rogomme en fit autant.

— Un verre d'eau-de-vie, hein, vieux? — fit l'Échiné.

— Est-ce que ça se refuse? — demanda le borgne.

Et, tout en parlant, il vida le gobelet rempli jusqu'aux bords, que le saltimbanque lui présentait.

— Puis il ajouta :

— Je vous ai guettés une heure sur la route, je croyais que vous n'arriveriez pas ce soir...

— C'est la faute du cheval, — fit Mme Rogomme.

— Du reste, il n'y a pas de mal, puisque vous voilà...

— Manquer de parole à un ami! — s'écria l'Échiné... — jamais!...

Puis, se penchant vers le borgne et lui parlant à voix basse et dans le tuyau de l'oreille, il lui demanda :

— Ça va-t-il toujours?

— Parbleu ! — répondit le borgne du même ton.

Le saltimbanque se frotta les mains d'un air joyeux.

Puis il ajouta :

— Et quand ça se joue-t-il?

— Demain soir.

— Sans remise?

— Oui, — voici le plan de la chose...

Il allait continuer. Mais il regarda Hébé et il s'arrêta.

— Eh bien? — demanda l'Échiné.

II

UN CRIME

Le borgne désigna Hébé d'un geste significatif, et il reprit :

— Et l'enfant?

— Oh! — répondit le saltimbanque, — il n'y a pas de danger, — on peut parler en toute sûreté devant elle... elle tombe de sommeil, et d'ailleurs elle ne comprend pas...

Puis il ajouta en s'adressant à Mme Rogomme.

— Du reste, mène-la coucher...

La femme phénomène demanda une chambre au cabaretier et sortit avec la petite fille.

Au bout de cinq minutes, elle revint.

— L'enfant dort, — dit-elle, causons...

Le lendemain matin, l'Échiné fit des préparatifs inusités.

D'abord il vendit, pour une somme de cinquante-cinq livres, six sols, huit deniers, la maigre haridelle dont nous avons parlé. — plus le harnais et la carriole.

Il acheta, moyennant deux cents livres payées comptant, deux chevaux de très petite taille, mais jeunes, vigoureux, et propres à faire rapidement de longues traites.

Un sac de toile contenait tout ce que l'Échiné et Mme Rogomme avaient conservé de leur bagage.

Il y avait en outre une guitare, dont, à force de coups, on avait habitué Hébé à jouer quelques airs.

Vers six heures du soir, les deux chevaux furent bridés

Mme Rogomme enfourcha l'un d'eux.

Devant elle, elle jeta le sac de toile rempli de linge et de vêtements.

Derrière elle, elle mit l'enfant en croupe.

La petite portait sa guitare en bandoulière.

L'Échiné monta sur l'autre bidet, et nos trois personnages sortirent du village où ils avaient passé la nuit et une partie de la journée.

— Ils marchèrent pendant deux heures à peu près.

Aussitôt qu'une obscurité complète eut remplacé le crépuscule, l'Échiné tourna bride.

Il fit signe à la mère Rogomme d'exécuter ce mouvement.

Tous deux revinrent sur leurs pas et reparcoururent le chemin qu'ils avaient déjà parcouru.

Seulement, au lieu de suivre la grande route, ainsi qu'ils l'avaient fait jusque-là, ils marchèrent à travers champs, côtoyant les haies et assourdissant dans les terres labourées le bruit des pas de leurs chevaux.

Bientôt ils virent briller dans les ténèbres les lumières du village qu'ils avaient quitté deux heures auparavant.

L'Échiné tourna brusquement à gauche et mit son cheval au galop.

Mme Rogomme en fit autant.

Au bout de quelques minutes d'une course rapide, ils atteignirent un bois taillis dans lequel ils s'enfoncèrent.

Toutes ces marches et toutes ces contremarches dans le silence et les ténèbres avaient quelque chose de bizarre et de fantastique.

Hébé, bercée en quelque sorte par le mouvement égal et doux du bidet sur lequel elle était assise, s'était à peu près endormie.

Tout à coup les chevaux s'arrêtèrent.

Les saltimbanques se trouvaient au milieu du fourré, à une portée de fusil à peu près de la lisière du taillis.

L'Échiné mit pied à terre.

La mère Rogomme en fit autant.

Ensuite elle descendit Hébé.

La petite fille, réveillée brusquement de son doux sommeil, se frotta les yeux, afin de bien s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

Un bruit soudain la fit tressaillir.

L'Échiné venait d'arracher une feuille de l'arbre sous lequel il était arrêté.

Il avait plié cette feuille d'une façon particulière.

Puis, la posant sur sa bouche, il avait, à trois reprises différentes, imité le chant lugubre de la chouette.

Il y eut un instant de silence.

Mais bientôt un chant pareil, et modulé trois fois de la même manière, répondit à cette espèce de signal.

Ce bruit semblait venir d'une faible distance.

Au bout de quelques secondes, on entendit dans le taillis un frôlement de feuilles sèches.

A ce frôlement succéda le bruit de branches qu'on écartait avec précaution.

Quelqu'un s'approchait.

— Qui va là?... — demanda l'Échiné en étouffant le son de ses paroles.

— Ami, — répondit-on.

— Est-ce vous?

— Oui.

Il sembla vaguement à Hébé qu'elle reconnaissait le son de cette voix.

Une forme se dessina dans l'ombre.

C'était le borgne de la soirée précédente.

— Compère, — dit-il, — tout va bien...

— La nuit est noire... le diable est pour nous... la pie est au nid.. marchons!...

— Marchons! — répéta l'Échiné.

Puis il ajouta, en s'adressant à la femme phénomène :

— Garde les chevaux.

Et, prenant Hébé par le bras :

— Viens, petite, et plus vite que ça, ou je tape.

Hébé tremblait.

L'Échiné reprit :

— As-tu ta guitare?

— La voici, — répondit la pauvre enfant.

L'Échiné l'entraîna.

Le saltimbanque, son compagnon et la petite fille sortirent du bois.

Ils marchèrent pendant quelques instants dans des prés humides de la rosée du soir.

Aussitôt qu'ils s'étaient trouvés en rase campagne, l'obscurité était devenue moins profonde.

Au bout de dix minutes à peu près, le borgne dit :

— Halte!...

On s'arrêta.

En avant s'étendait, à droite et à gauche, une clôture de palissades de cinq pieds de hauteur.

— Par un interstice de cette palissade, au milieu d'un groupe d'arbres, on voyait briller une faible lumière.

L'Échiné se pencha vers Hébé.

— Tu vas rester là, — ajouta le saltimbanque.

— Toute seule? — demanda l'enfant tremblante.

— Oui.

— J'aurai peur...

— Tu vas rester là, — répéta l'Échiné avec un accent sinistre, — ou sinon, je te tuerai...

— Je resterai... je resterai... balbutia la petite fille.

— Et fais bien attention à une chose : Si quelqu'un s'approche, si tu entends le moindre bruit, tu te mettras à chanter, en t'accompagnant sur ta guitare, la chanson que tu sais :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville.

— Je chanterai.

— Tu m'as bien compris?

— Oui.

— Et surtout, souviens-toi, petite, que si tu ne faisais pas exactement ce que je te recommande, je te tuerais sans miséricorde!

En prononçant ces menaçantes paroles, l'Échiné serra fortement le poignet d'Hébé.

L'enfant restait immobile.

Elle ne répondit rien.

La frayeur la glaçait.

— Dépêchons!... — dit le borgne, — il n'est que temps...

— Me voilà.

Les deux hommes s'approchèrent de la palissade.

Quelques planches, qui sans doute avaient été sciées à l'avance, se détachèrent immédiatement et laissèrent à leur place une ouverture assez large.

L'Échiné et son compagnon disparurent dans les ténèbres, sous le massif d'arbres.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Bientôt deux bruits, d'une nature tout à fait différente, arrivèrent jusqu'à l'oreille d'Hébé.

L'un de ces bruits était à peine distinct.

On eût dit le sourd grincement d'une lime sur du fer.

Il partait de l'endroit vers lequel le saltimbanque et le borgne s'étaient dirigés.

L'autre bruit venait de la grande route.

C'était le trottement lourd et saccadé d'un cheval regagnant son gîte.

Le cavalier fredonnait un air monotone.

Hébé se souvint des ordres de l'Échiné et de la terrible menace qui pesait sur elle si elle ne les exécutait pas ponctuellement.

Elle laissa donc errer ses doigts tremblants sur les cordes discordantes de la guitare, et, d'une voix brisée par la frayeur, elle se mit à chanter la vieille chanson populaire :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gué !...
J'aime mieux ma mie !...

Touchante et naïve mélodie !... — étrange accompagnement d'un épouvantable drame !...

III

L'ASSASSINAT

Dès les premières notes, le grincement de la lime sur le fer cessa tout à coup de se faire entendre.

Peu à peu le trot du cheval retentit plus faible et moins distinct.

Bientôt il finit par se perdre tout à fait dans l'éloignement.

Le cavalier était passé !...

Hébé crut alors qu'elle pouvait interrompre sa chanson.

Le bruit sourd de la lime recommença.

Ce fut court.

Au bout de deux minutes environ, tout rentra dans le silence le plus profond.

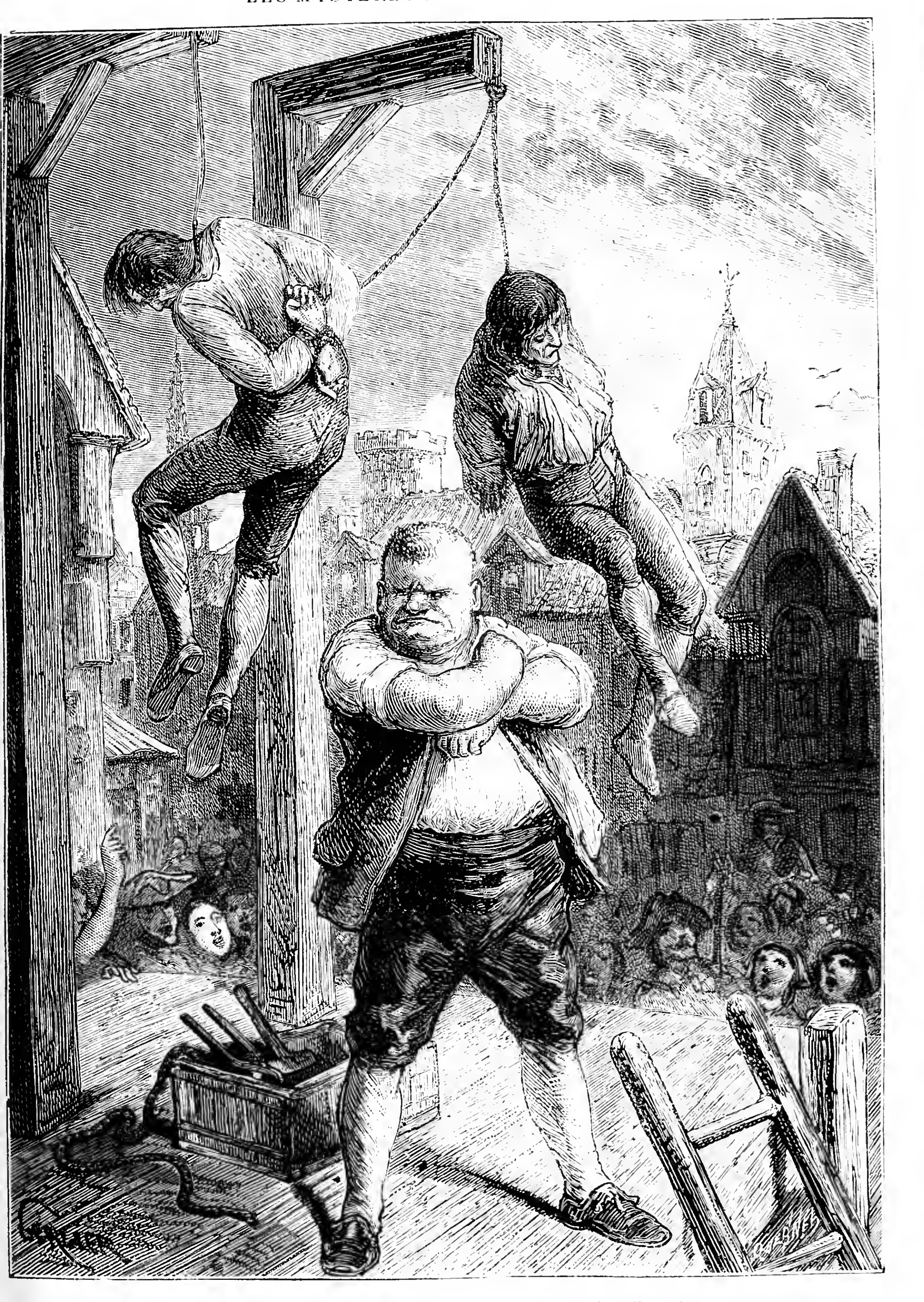
Le ciel était sombre.

De grands nuages noirs, déchiquetés çà et là par un faible rayon de la lune, couraient dans l'espace comme une rangée de lourds chevaux de bataille.

Hébé était en proie à une sorte de vertige étrange et douloureux.

Ses oreilles tintaient, sa poitrine se soulevait, haletante et brisée.

Pour essayer de se rassurer et de lutter contre ce vertige qui la dominait de plus en plus, elle fixait obstinément ses regards sur la petite lumière qui brillait toujours à la même place entre les arbres.



Les pendus se balancèrent au bout de leurs cordes. (P. 566.)

Soudain cette lumière s'éteignit.

En même temps Hébé entendit un cri.

Un seul!

Mais, solennel! déchirant! terrible! désespéré!...

Puis, plus rien!

Une sueur froide baigna aussitôt la racine des cheveux de l'enfant.

Elle laissa tomber sa guitare.

L'instrument se brisa en exhalant un son rauque comme le râle d'un mourant.

Hébé aurait voulu fuir

Mais ses jambes se dérobaient sous le poids de son corps anéanti.

Il lui semblait que la terre tournait autour d'elle, et, sans avoir jamais eu l'idée bien distincte de la mort, elle crut qu'elle allait mourir.

Le bruit d'une course rapide la tira de cet anéantissement.

L'Échiné et l'inconnu franchissaient la palissade comme deux bêtes fauves.

Le saltimbanque saisit Hébé par la main et l'entraîna en lui disant d'une voix étranglée :

— Vite!... vite!...

L'enfant ne pouvait le suivre.

Ses genoux ployaient en s'entre-choquant.

Elle tomba.

L'Échiné étouffa un blasphème ou une menace.

Il prit Hébé dans ses bras et il continua de fuir dans la direction du petit bois.

— En selle!... — cria-t-il d'une voix brève et sourde à la mère Rogomme, au moment où ils la rejoignirent.

On jeta Hébé en travers comme un paquet sur le cou de l'un des chevaux.

L'enfant entendit un bruit métallique, pareil à celui qu'aurait produit le froissement d'un sac plein d'or.

Les chevaux partirent avec une vitesse fantastique.

Tant d'émotions violentes, en si peu de temps, étaient au-dessus des forces de l'enfant.

Elle perdit connaissance, et, cette fois, son évanouissement fut complet.

Quand elle revint à elle, nos trois personnages se trouvaient dans un bois de haute futaie, qui ne ressemblait point au taillis de la veille.

Il faisait grand jour.

Les chevaux, exténués de fatigue, s'étaient couchés dans les grandes fougères déjà flétries par les froides brises de l'automne.

La mère Rogomme avait allumé un feu de branches sèches et brûlait des vêtements qui parurent à Hébé tachés de sang.

L'Échiné, assis à l'écart sous un vieux chêne, comptait des pièces d'or.

Du reste, la transformation des deux saltimbanques était complète.

Si complète que, dans les premiers moments, Hébé eut quelque peine à les reconnaître.

Ils avaient remplacé leurs vêtements ordinaires par des costumes de paysan et de paysanne du Languedoc.

On avait habillé Hébé elle-même en petite fille de la campagne.

Quand vint le soir, les saltimbanques abandonnèrent les chevaux qui se trouvaient hors d'état de continuer leur route.

Ils prirent à pied le chemin du plus prochain village.

Là ils cherchèrent un gîte dans un cabaret obscur.

Le lendemain matin, l'Échiné sortit pour se procurer d'autres chevaux.

La mère Rogomme et Hébé restèrent pour l'attendre dans une salle basse dont les fenêtres donnaient, les unes sur la cour, les autres sur un jardin.

A l'extrémité du jardin on voyait la campagne.

Hébé avait été en quelque sorte abrutie par les événements de l'avant-veille.

Elle ne parlait pas...

Nous dirions presque qu'elle n'avait pas la force de penser.

L'absence de l'Échiné se prolongeait plus que de raison.

Hébé voyait la mère Rogomme s'impatienter et même donner quelques signes d'inquiétude.

Tout à coup la femme phénomène poussa une exclamation de terreur. Cette exclamation fut répétée par Hébé.

L'Échiné entrait dans la cour.

Il marchait entre deux soldats de la maréchaussée.

Ses mains étaient attachées derrière son dos par de petites chaînes de fer.

Ses yeux étaient hagards et rien ne se pouvait comparer à l'horreur qu'inspirait son visage, couvert d'une pâleur cadavérique.

Ce spectacle, du reste, ne fut pas long.

La mère Rogomme, sans perdre une seconde, ouvrit une des fenêtres de derrière et, malgré son énorme corpulence, sauta dans le jardin.

Il n'y avait guère que deux pieds de cette fenêtre au sol.

Hébé, à qui la femme phénomène avait fait un signe impérieux, s'élança derrière elle.

Quelques minutes après, protégées par les haies dont le pays était couvert, elles avaient gagné la campagne.

Le soir, elles se cachèrent de nouveau dans les bois.

Alors commença pour la mère Rogomme et pour Hébé la plus étrange et la plus épouvantable existence.

Pendant deux mois, elles vécurent sans asile.

Elles couchaient à la belle étoile dans les lieux les plus solitaires.

Elles mangeaient des fruits sauvages, et, parfois, un peu de pain noir acheté à des bergers.

Cette année-là, l'hiver était rigoureux, même dans le midi de la France.

La mère Rogomme sentit la nécessité absolue de se rapprocher des lieux habités et de se cacher dans une ville.

Elle gagna donc Montpellier, en compagnie d'Hébé.

D'abord, elles marchèrent la nuit, afin d'éviter d'attirer l'attention par l'excessif délabrement de leurs costumes.

Enfin, peu à peu, achetant ici un chapeau de paille, là un jupon, plus loin un fichu, elles parvinrent à se recomposer des vêtements presque décents et elles osèrent voyager à la clarté du grand jour.

Il était sept heures du matin quand elles arrivèrent aux portes de Montpellier.

Une foule immense encombrait les rues et les places publiques.

Cette foule paraissait émue par l'attente de quelque grand événement.

Cette foule, ardente comme toutes celles du Midi, entraîna avec elle la mère Rogomme et Hébé, qui, sans savoir où elles allaient, se trouvèrent tout à coup sur une grande place.

Là, sur le ciel éclatant de lumière, se dessinaient les sinistres et noirs profils de deux potences parallèles.

Évidemment une exécution était imminente.

La mère Rogomme voulait s'éloigner avec Hébé.

Mais les masses toujours grossissantes des spectateurs qui les pressaient de toutes parts les contraignirent à demeurer là où elles se trouvaient.

Tout à coup une formidable clameur s'éleva au milieu de cette foule qui les retenait prisonnières.

Des hurlements, des imprécations se croisaient et se succédaient sens relâche.

En même temps. les flots agités de la multitude s'ouvrirent violemment.

Une charrette, escortée de cavaliers de la maréchausée, amenait à l'échafaud deux condamnés à mort.

La populace jetait à ces condamnés, — spectacle horrible!... — de la boue, des pierres et des insultes.

Hébé essaya d'abord de détourner les yeux.

Elle ne put en venir à bout.

Une invincible curiosité la contraignit à regarder les deux condamnés.

Elle les reconnut!...

IV

VAGABONDAGE

L'un de ces misérables dont la vie ne devait plus se composer, désormais, que de quelques minutes, était cet horrible borgne aux vêtements sordides, qu'Hébé avait déjà aperçu deux fois.

L'autre...

L'autre était le compagnon de la mère Rogomme, l'Échiné, le saltimbanque.

Tous deux descendirent de la fatale charrette, au pied des potences jumelles.

Tous deux, livides et tremblants, se soutenaient à peine.

L'exécuteur des hautes-œuvres et son aide s'emparèrent des condamnés.

Hébé baissa la tête et ferma les yeux.

Une nouvelle clameur de la foule la força de les rouvrir.

La justice des hommes était faite.

Les pendus se balançaient au bout de leurs cordes.

L'agonie avait décomposé leurs figures grimmaçantes, et une suprême convulsion faisait tressaillir leurs muscles.

. . . .

Cette scène épouvantable produisit une impression terrible sur la jeune imagination de l'enfant.

Pendant bien longtemps, elle se réveilla plusieurs fois chaque nuit, baignée d'une sueur froide, poussant des cris déchirants, et croyant toujours voir, dans un insoutenable cauchemar, ces deux visages livides, aux lèvres tordues et aux prunelles agrandies, qui lui semblaient, quoique éteintes, la regarder fixement.

La mère Rogomme, alors, la battait pour la faire taire, en l'accablant de grossières injures.

Hébé dévorait ses sanglots et s'efforçait de pleurer en silence.

Les pièces d'or, produit du crime que l'Échiné avait expié sur la potence, étaient restées en la possession de la mère Rogomme.

Ces pièces d'or furent bientôt au moment d'être épuisées.

La mère Rogomme ne les ménageait guère.

Cette digne matrone buvait de l'eau-de-vie et des liqueurs fortes, non seulement tout le long du jour, mais encore pendant une bonne partie de la nuit.

Toutes deux quittèrent Montpellier et se dirigèrent vers les frontières de l'Italie.

La mère Rogomme avait acheté à Hébé un costume de saltimbanque, tout constellé de paillettes de cuivre.

Elle lui avait donné en même temps une nouvelle guitare et un tambour de basque.

L'enfant était donc redevenue une petite chanteuse et danseuse ambulante.

La femme phénomène et sa proie traversèrent lentement le midi de la France, vivant assez bien, grâce à l'argent qu'Hébé gagnait avec sa danse et ses chansons.

§

Nous passerons sans nous arrêter sur une intervalle de six ou sept ans.

Pendant ces quelques années, il n'arriva rien à nos deux personnages, — rien, du moins, qui vaille la peine d'être raconté.

Elles parcoururent le Piémont, le royaume de Naples, la Toscane, les États lombards, le Tyrol, l'Illyrie, menant partout une existence nomade et misérable, bien qu'elles fussent à peu près à l'abri du besoin.

Cependant Hébé grandissait.

D'enfant, elle devenait jeune fille.

Elle voyait, avec un étonnement mêlé d'une sorte de plaisir, les regards des hommes se fixer sur elle.

Et, dans ces regards, elle apercevait une expression qu'elle ne connaissait pas encore.

Maintenant, ce que nous allons dire paraîtra étrange, incroyable, et cependant ce sera de la plus exacte vérité.

Hébé, la chanteuse des rues, élevée par la misérable créature que nous connaissons et qui l'accompagnait partout, — Hébé ignorante des principes et même des instincts de la morale, — accoutumée dès sa plus tendre enfance à entendre prononcer sans cesse des paroles obscènes et à chanter elle-même de grossières chansons, — Hébé, disons-nous, avait conservé une complète pureté de cœur et d'imagination.

Les images érotiques mises constamment devant ses yeux n'avaient pour elle ni attrait ni signification.

Une pudeur innée entourait son âme de ses voiles épais et la garantissait des souillures.

Mais, comme le bonheur de ses jeunes années, ce voile devait bientôt être déchiré violemment.

§

L'existence vagabonde de la mère Rogomme et d'Hébé les avait conduites, toujours marchant au hasard et droit devant elles, jusqu'en Pologne.

A cette époque, Hébé avait à peu près dix-sept ou dix-huit ans.

Depuis quatre jours, la jeune fille et sa compagne traversaient d'immenses forêts, dans lesquelles elles n'avaient rencontré aucun être vivant.

Leur position était terrible, et, à peu de chose près désespérée.

Elles souffraient de la faim, car leurs provisions étaient épuisées.

Elles souffraient du froid, car on était au cœur de l'hiver.

Il ne leur restait plus à choisir qu'entre deux genres de mort, également horribles.

Vers la fin du cinquième jour, au moment où, brisées de fatigue et de désespoir, elles allaient se laisser tomber pour ne plus se relever, les derniers rayons du soleil couchant leur montrèrent, à l'extrémité d'une longue éclaircie dans les bois, une masse imposante de bâtiments.

Cette vue leur rendit un peu de force, et bientôt elles arrivèrent devant un pont-levis baissé qui donnait entrée dans des cours situées au centre de plusieurs corps de logis.



Elle saisit ensuite son tambourin, et exécuta avec une verve singulière une danse qu'elle avait apprise sur les frontières de la Biscaye. (P. 573.)

Evidemment les deux femmes avaient sous les yeux une de ces grandes demeures féodales où l'on ne refuse jamais l'hospitalité au voyageur qui la réclame.

Un homme, un fouet à la main, était debout à côté du pont.

Hébé s'approcha de lui, et, prononçant tant bien que mal quelques

mots empruntés à la langue du pays, elle lui demanda, en désignant le château, si on consentirait à les y recevoir pour une seule nuit.

Disons en passant que l'habitude d'une vie errante avait donné à Hébé une facilité merveilleuse pour apprendre et retenir les langues des différentes contrées qu'elle traversait.

La mère Rogomme elle-même parvenait, au bout de très peu de temps, à se faire comprendre d'une manière presque suffisante.

L'homme auquel Hébé s'était adressée examina curieusement les deux femmes de la tête aux pieds.

Puis, désignant le pont levis du geste, il fit un signe qui voulait dire :

— Passez...

Les deux femmes traversèrent le pont, en effet.

Quand elles l'eurent franchi dans toute sa longueur, elles entrèrent dans une cour immense, où elles furent accueillies d'abord par les clameurs et les huées d'une foule de valets portant une livrée de forme bizarre et surchargée de galons et de brandebourgs.

Il paraît que, quand ces gens eurent mieux regardé les deux femmes, la figure d'Hébé les impressionna favorablement.

Les clameurs et les huées cessèrent aussitôt.

L'un des valets marcha devant la mère Rogomme et sa compagne et les introduisit dans les cuisines du château.

Arrivées là, on les fit asseoir en face d'un grand feu.

Devant ce feu tournaient plusieurs broches.

Ces broches étaient chargées de viandes.

Et, non seulement de viandes, mais de volailles et de gibier de toute espèce.

On eût dit les préparatifs gigantesques de véritables noces de Gamache.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Puis, le même valet qui avait introduit la vieille femme et la jeune fille leur apporta à boire et à manger.

Bientôt la faim d'Hébé fut apaisée.

Bientôt la douce chaleur du foyer eut rendu un peu de souplesse à son corps et d'élasticité à ses membres engourdis par le froid et affaiblis par la fatigue et le besoin.

Elle se leva ; elle prit sa guitare.

Puis elle se mit à en tirer quelques accords, tout en chantant de sa voix douce et pure une chanson française.

Cette chanson produisit sur ses auditeurs un effet merveilleux, bien qu'ils n'en comprissent pas un seul mot.

Quand elle eut fini de chanter, elle saisit son tambour de basque, qui était pendu à sa ceinture, et elle exécuta une de ses plus jolies danses.

Alors l'enthousiasme de la valetaille ne connut plus de bornes.

Les laquais émerveillés ne savaient par quelles démonstrations manifester l'admiration profonde que leur inspiraient les talents d'Hébé.

Sans doute, quelques sons affaiblis de la guitare ou du tambour de basque parvinrent jusqu'aux oreilles du maître du château.

Ou bien un valet officieux lui rendit un compte favorable de la danse et du chant de la jeune fille.

V

LE MAITRE

Quelle que soit celle des deux suppositions qui précèdent qu'il plaise à nos lecteurs d'admettre comme véritable, toujours est-il que, dans le courant de la soirée, un domestique, espèce de majordome qui semblait avoir sur les autres une supériorité quelconque, vint chercher Hébé pour la conduire dans le salon où était *le maître*.

Le maître, — car tel fut le titre qu'il lui donna, — voulait voir et entendre la jeune fille.

Hébé se disposa immédiatement à suivre ce valet.

La mère Rogomme se préparait à l'accompagner.

Mais on lui intima l'ordre de rester dans l'endroit où elle se trouvait.

Hébé sortit seule.

Son guide lui fit traverser plusieurs vastes pièces.

Ces pièces, véritables galeries, n'avaient d'autres ornements que des faisceaux d'armes et des trophées de chasse.

Puis tous deux entrèrent dans une sorte de salon carré, entièrement tapissé de fourrures.

Le plafond et le plancher eux-mêmes disparaissaient sous des peaux de renards gris et bleus, dont le mélange produisait un effet assez pittoresque.

Un feu formidable pétillait dans une haute et vaste cheminée en pierre brute.

Sur cette cheminée était posée une coupe d'argent.

Plusieurs souches de gros arbres, entassées les unes sur les autres, alimentaient le brasier.

On eût dit une masse de rochers enflammés.

Au coin de cette cheminée, *le maître* était assis, ou plutôt couché, dans un immense fauteuil.

Il dépassait, sans aucun doute, sa soixantième année, et il parut à Hébé plutôt petit que grand.

Il était d'ailleurs parfaitement conservé, et il semblait, en dépit de l'âge, n'avoir rien perdu de sa vigueur.

Son costume consistait en un justaucorps de drap gris de fer, et en des culottes de même couleur, le tout galonné en argent.

Aucune parole ne pourrait rendre d'une façon exacte l'impression qu'Hébé ressentit en regardant pour la première fois la figure de ce vieillard.

La couleur de la peau de son visage était d'un rouge brique.

Cette couleur était rendue plus foncée par la blancheur éclatante des moustaches et des cheveux, coupés ras.

Le nez, long et crochu, avait, à peu de chose près, la forme du bec d'un oiseau de proie.

Deux très petits yeux, d'un bleu verdâtre et excessivement pâle, hardis, perçants et fureteurs, complétaient cet ensemble, qui n'avait rien d'attrayant, on en conviendra.

Le maître fumait une courte pipe noire.

Son coude s'appuyait sur une petite table en chêne sculpté, placée à côté de lui.

Sur cette table se trouvait un grand vase de cristal, taillé richement et rempli de vin épicé.

Il avait en outre une paire de pistolets damasquinés et montés en argent.

Au moment où Hébé entra, le vieillard fixa sur elle un regard froid et clair comme celui d'un chat.

L'enfant, hésitante et troublée, s'arrêtait sur le seuil.

Il lui fit signe d'approcher.

— Jeune fille, — lui demanda-t-il en polonais, — quel est votre pays?

Hébé ne comprit pas d'abord.

Le maître répéta sa question.

— Je suis née en France... — répondit la jeune fille.

Le maître poursuivit alors en mauvais français :

— Comment vous appelez-vous?

— Hébé.

— Quel est votre âge?

— Seize ans, je crois.

— Vous croyez, dites-vous?

— Oui.

— Vous n'êtes donc pas sûre?

— Non.

— Comment cela peut-il se faire?

— Je n'ai jamais connu mes parents, et je n'ai jamais su d'une façon exacte quel était mon âge?...

— Ainsi, cette femme qui vous accompagne n'est point votre mère?...

— Non, certes!

— Alors pourquoi vivez-vous ensemble?

— Parce que c'est elle qui m'a élevée, et parce que c'est moi qui la fais vivre.

— De quelle façon?...

— En chantant et en dansant... je chante, je danse, et l'on nous accorde du pain et l'hospitalité...

Il y eut un instant de silence.

Puis, le maître reprit :

— Chantez et dansez devant moi, je le veux...

Hébé obéit à l'instant même.

Elle commença par chanter avec accompagnement de guitare.

Elle saisit ensuite son tambourin et elle exécuta avec une verve singulière une danse très animée qu'elle avait apprise sur les frontières de la Biscaye.

Tandis qu'elle dansait et qu'elle chantait, les yeux du vieillard ne la quittaient pas un instant.

Même quand elle ne le regardait pas, il lui semblait voir rayonner sa prunelle pâle.

Quand elle eut fini, elle s'inclina devant le maître.

— Bien, — dit laconiquement ce dernier; — je suis content.

Ensuite il frappa sur la table avec la poignée d'un de ses pistolets.

Le majordome parut.

— Qu'ordonne monseigneur? — demanda-t-il.

— Emmenez cette jeune fille, — répliqua le maître, — ayez-en le

plus grand soin, donnez-lui un lit, ainsi qu'à la femme qui l'accompagne; mais que ni l'une ni l'autre ne quitte le château... Allez...

Le majordome salua respectueusement.

Il prit Hébé par la main, sortit avec elle et la reconduisit dans les cuisines.

La mère Rogomme l'attendait avec tous les signes d'une véritable impatience et se mit à la questionner avec une incroyable curiosité.

VI

LA BOURSE

Lorsque Hébé eut raconté tout à la mère Rogomme, depuis la manière étrange dont le *maître* la regardait, jusqu'à l'ordre qu'il avait donné de ne pas laisser partir les deux femmes sans sa permission, l'enfant vit les prunelles fauves de la mégère briller d'une joie bizarre et infernale, dont elle ne comprit la cause que plus tard.

— Ah! tu es bien heureuse, petite! — s'écria la mère Rogomme

— Heureuse? — répéta la jeune fille.

— Oui.

— Pourquoi?

La vieille femme haussa les épaules d'un air dédaigneux et méprisant.

— Pourquoi? — répéta Hébé.

La mère Rogomme lui tourna le dos, et un sourire sinistre effleura ses lèvres épaisses.

Le majordome revint, et conduisit les deux femmes dans une chambre au fond de laquelle se trouvait un lit assez large pour contenir sans difficulté sept ou huit personnes.

On leur laissa de la lumière.

On leur apporta en outre quelques provisions et plusieurs flacons de vin et de liqueurs, que la mère Rogomme avait demandés, sans doute afin de faire l'essai de la naissante faveur d'Hébé.

Elles ne tardèrent point à se coucher l'une et l'autre, et, comme la

jeune fille était accablée de fatigue, elle s'endormit presque aussitôt profondément.

§

Le lendemain, dans la journée, le majordome vint de nouveau chercher Hébé, et cette fois il ordonna à la mère Rogomme de la suivre.

Toutes deux traversèrent les mêmes longues galeries qu'Hébé avait traversées la veille; elles arrivèrent dans le même salon et trouvèrent le vieillard à la même place et dans la même attitude que le soir précédent.

Au moment où elles entraient, il se leva.

La mère Rogomme se confondit en de grotesques révérences.

Il lui fit signe de le suivre dans la profonde embrasure d'une fenêtre.

Tous deux se mirent à causer à voix basse.

Leur conversation fut longue.

C'était un dialogue d'autant plus étrange et embarrassé que les deux interlocuteurs s'exprimaient difficilement dans la même langue.

Souvent ils regardaient Hébé.

Parfois même ils la désignaient du geste.

L'enfant comprit, à ces signes, que c'était d'elle qu'on s'occupait.

Elle était restée debout auprès de la cheminée.

La mère Rogomme l'appela.

Hébé s'approcha d'elle et du vieillard.

La mégère détacha prestement les épingles à la tête de cuivre doré qui maintenaient la coiffure de l'enfant, elle secoua ses longs cheveux pour les dérouler, et, les soulevant, elle sembla en faire admirer au vieillard la splendide richesse et le soyeux éclat.

Ce n'est pas tout.

Elle porta la main sur les agrafes du justaucorps montant d'Hébé, comme si elle allait découvrir les épaules de la jeune fille.

Heureusement elle s'arrêta.

La pauvre Hébé souffrait plus que nous pourrions le dire de cette exhibition étrange, dont elle ne comprenait pas le but, mais qui la faisait instinctivement rougir.

On la renvoya d'un geste, comme on l'avait appelée.

La conversation mystérieuse recommença.

Quand cette conversation fut terminée, le maître ouvrit une petite armoire pratiquée dans la muraille.

Il prit, dans l'intérieur, deux ou trois piles de pièces d'or.

Il mit ces pièces d'or dans une bourse de peau.

Et, enfin, il jeta cette bourse à la mère Rogomme.

Celle-ci attrapa la bourse au vol.

Elle la fit disparaître dans les profondeurs de l'une de ses poches.

Elle fit une profonde révérence, s'approcha d'Hébé, et l'embrassa sur le front avec une hypocrite tendresse, qui causa à l'enfant une inexprimable impression de terreur.

— Nous partons ? — demanda Hébé.

— Oui... — répondit la mère Rogomme, — c'est-à-dire... moi, je pars...

— Et moi avec vous ?

— Non, ma fille...

— Comment, non?... — s'écria Hébé.

— Toi, tu vas rester... — poursuivit la mégère, — oh! pour peu de temps... Je reviendrai te prendre dans quelques jours... Jusque-là, sois sage, c'est-à-dire ne refuse rien de ce que ce digne gentilhomme te demandera... Il te veut du bien, ma fille, cet excellent seigneur... oh! beaucoup, beaucoup de bien...

— Mais, — murmura Hébé avec épouvante, — je serai donc seule, abandonnée?...

— Non pas, puisque ce gentilhomme s'intéresse à toi...

— Non... non... — interrompit Hébé en donnant à sa voix toute l'énergie possible, — je ne veux pas rester!...

— Ah! — répliqua la mère Rogomme avec un sang-froid désespérant, — il le faut absolument, sans cela on nous pendrait toutes les deux comme ton père l'Échiné!...

Et l'abominable mégère, profitant de la complète stupeur où ce terrible souvenir plongeait Hébé, ouvrit rapidement la porte, la referma sur elle et disparut.

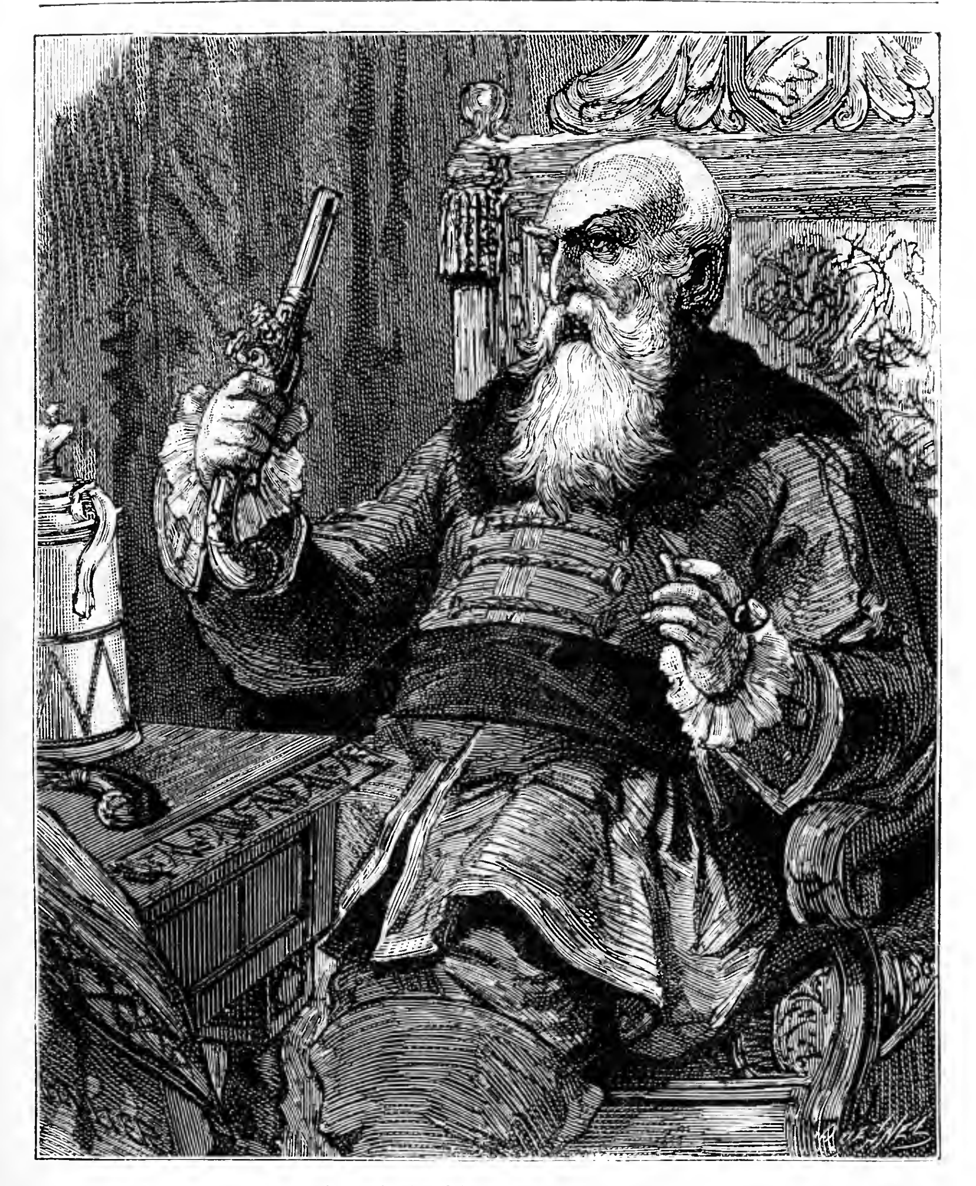
— Pendant quelques minutes, la jeune fille resta comme anéantie, cherchant vainement à comprendre ce qui se passait.

Peu à peu, je ne sais quel vague instinct vint l'éclairer et lui inspirer la pensée que sa situation était périlleuse.

Elle allait donc se précipiter vers la porte pour essayer de rejoindre l'horrible femme dont la présence lui semblait, malgré tout, une sorte de protection.

Mais le maître semblait avoir prévu ce mouvement.

Il mit sa main sur le bras de la jeune fille, l'arrêta court et paralysa tous les efforts qu'elle fit pour se dégager de son étreinte.



En même temps, il frappa sur la table de chêne avec la crosse de l'un de ses pistolets. (P. 578.)

— Je veux m'en aller... je veux m'en aller!... — cria Hébé en frappant du pied avec une fureur presque enfantine.

— Et moi, dit le vieillard en lui serrant les poignets avec une force à les briser, et moi je veux que vous restiez...

— Vous n'êtes pas mon maître !... je ne vous obéirai pas...

— Ah! je ne suis pas votre maître!...

— Non...

— Vous croyez?

— Certes!...

— Eh bien, vous vous trompez, enfant...

— Mon maître!... vous!. . et de quel droit?

— Du meilleur de tous.

— Lequel?

— Eh! pardieu, vous êtes à moi parce que je vous ai achetée...

— Achetée!... — répéta Hébé avec une stupeur mêlée de dégoût et d'effroi.

— Vous le savez aussi bien que moi, puisque vous m'avez vu payer là, tout à l'heure, en or.

Hébé comprit alors quel marché infâme la mère Rogomme venait de consommer.

Il lui fut impossible de contenir plus longtemps l'explosion de sa douleur. Elle éclata en sanglots. Elle fondit en larmes amères.

Et cependant, qu'elle était bien loin, mon Dieu, de prévoir alors tous les malheurs qui devaient l'accabler encore.

VII

LE VIN DORÉ

— Je n'aime pas les pleurs, — dit sèchement le vieux gentilhomme ; allez, je vous reverrai plus tard, quand vous serez devenue sage...

En même temps, il frappa sur la table de chêne, avec la crosse de l'un de ses pistolets. Le majordome entra aussitôt.

— Emmenez cette enfant, — dit le vieillard.

Le valet de confiance sortit avec Hébé.

Il la conduisit à une vaste chambre. Cette chambre était tendue de damas d'un rouge sombre et en quelque sorte sanglant. Il y avait, pour tout ameublement, un lit, une table, un fauteuil et un miroir. Un grand feu brûlait dans la cheminée.

Le majordome se retira.

Mais, quand il sortit, il sembla à la jeune fille qu'elle entendait un bruit semblable à celui que produit un verrou qu'on repousse.

Elle alla à la porte.

Cette porte se trouvait effectivement fermée en dehors.

Plus de doute !

Hébé était prisonnière! Il n'y avait pas moyen de se faire la moindre illusion à cet égard.

Elle tomba anéantie sur un fauteuil.

Ses sanglots redoublèrent avec une violence inouïe.

Elle eut un véritable accès de désespoir.

Quand ce paroxysme fut un peu passé, elle s'efforça de calmer sa tête et d'imposer silence à ses sanglots convulsifs.

Elle y parvint à moitié et elle se mit à réfléchir sur sa position.

Elle se dit que sa captivité ne serait que passagère, car, enfin, il était impossible qu'une femme qui devait l'aimer, puisqu'elle avait pris soin de son enfance, l'eût à tout jamais vendue pour quelques misérables pièces d'or.

Elle se persuada que la mère Rogomme reviendrait bientôt la chercher.

Elle réfléchit enfin que, dans tous les cas, le mieux était de paraître docile et résignée, sauf à saisir la première occasion qui se présenterait pour s'échapper.

Or, cette occasion, selon elle, ne pouvait manquer de se présenter tôt ou tard.

Elle se trouvait dans ces dispositions tranquilles, quand il se fit un léger bruit à la porte. Cette porte s'ouvrit.

Un laquais, accompagné du majordome, lui apporta son dîner.

Elle s'assit auprès de la table et elle goûta de quelques plats.

Tous étaient si fortement épicés que leur âpre saveur lui brûlait le gosier.

Elle remplit à moitié son verre d'un vin couleur de topaze contenu dans un flacon de cristal.

Elle but, afin de chercher à calmer sa soif dévorante.

A peine avait-elle avalé la première gorgée qu'elle éprouva une sensation étrange...

Puis une sorte d'engourdissement lourd et invincible, plus puissant que le plus impérieux sommeil, envahit successivement ses membres et son esprit.

Elle finit par se coucher et s'endormir, ou plutôt par s'évanouir tout à fait.

Peut-être, — et, pour notre part, nous le croyons, — peut-être le vin qui lui avait été apporté contenait-il un narcotique quelconque.

§

Au milieu de la nuit elle fut arrachée à ce repos factice par une sensation étrange.

Elle ouvrit les yeux...

La lampe s'était éteinte...

Il lui sembla entendre quelqu'un près d'elle...

Elle voulut se précipiter hors de son lit...

Deux bras vigoureux la saisirent en la contenant...

Elle tenta de se débattre...

Une vigueur supérieure à la sienne paralysa ses efforts...

Elle essaya un inutile appel...

Mais la voix s'étouffa dans sa gorge contractée...

Et, d'ailleurs, qui aurait entendu ses cris?

Qui aurait pris la défense d'une pauvre fille abandonnée, dans ce château où il n'y avait que de vils esclaves et un implacable despote!...

Pour la sauver, il fallait un miracle!...

— Un miracle!...

Comment l'espérer? — d'où l'attendre?

Le miracle se fit.

On dit que, dans toutes les agonies violentes, il y a un moment terrible... solennel...

Un moment où la vie jette une passagère mais énergique lueur, comme la mèche expirante d'une lampe qui va bientôt s'éteindre.

Ainsi, le malheureux qui se noie roidit ses bras crispés, pour s'accrocher aux saules du rivage.

Ainsi, la victime qui se débat sous le couteau de l'assassin arrête, une seconde encore, avec une force surnaturelle, le fer homicide qui va la frapper mortellement.

Pour s'arracher à cette étreinte qui, de plus en plus violente, meurtrissait ses chairs et paralysait ses membres, — pour s'élancer de sa couche, elle fit un dernier effort...

Effort suprême, dans lequel la vie, prête à l'abandonner, se concentrait tout entière!

Sa main défaillante, levée vers le ciel, — peut-être pour implorer la protection, — rencontra dans les ténèbres les plis lourds des longs rideaux de damas, et s'y cramponna machinalement.

Grâce à ce point d'appui, elle parvint à donner à son corps, exténué par la lutte, une vigoureuse impulsion.

Elle se sentit rouler dans le vide.

Elle entendit un craquement.

Puis un bruit subit, comme celui qu'occasionne la chute d'un objet pesant. Puis un blasphème affreux... Un gémissement sourd... Un râle étouffé... Puis plus rien!...

. . . .

§

En tombant sur le tapis de peaux de renards qui recouvrait le plancher de la chambre, Hébé ne s'était fait aucun mal...

Seulement, les émotions terribles qu'elle venait de subir, la résistance désespérée qu'elle avait faite, la terreur qui la glaçait encore, lui avaient ôté toute lucidité d'esprit.

Peu à peu, elle revint à elle, c'est-à-dire au sentiment exact de sa situation.

Alors, seulement, elle put commencer à se rendre compte de ce qui s'était passé.

Elle était couchée par terre.

Un silence profond, une obscurité complète, régnaient autour d'elle.

Seulement, dans le foyer éteint, quelques charbons brûlaient encore et semblaient autant de prunelles ardentes qui la regardaient fixement.

Elle se dirigea à tâtons vers la cheminée.

Là, accroupie et courbée sur la cendre, elle chercha à ranimer avec son souffle la flamme des charbons expirants.

Longtemps toutes ses tentatives furent vaines.

Enfin elle parvint à faire jaillir quelques étincelles.

Elle alla à l'endroit où elle avait laissé sa petite lampe avant de se coucher. Elle la trouva.

Elle approcha de ces mourantes lueurs la mèche imbibée d'huile.

Quelques secondes après cet instant, elle avait de la lumière.

Tremblante, mais résolue, elle s'approcha de l'alcôve.

Un spectacle terrible, inattendu, saisissant d'horreur s'offrit à sa vue.

Dans l'effort désespéré et convulsif auquel elle avait dû sa délivrance,

elle était parvenue à desceller l'anneau de fer qui retenait au plafond le ciel du lit en bois sculpté.

Cette lourde charpente et les rideaux épais couvraient presque entièrement l'immense couche.

La tête du vieillard, car c'était lui, s'affaissait, immobile et inclinée sur l'oreiller. Ses cheveux blancs étaient ensanglantés.

Le sang, filtrant entre les lèvres béantes d'une large et profonde blessure, coulait sur ses joues et baignait son épaisse et longue moustache.

Cette rosée pourpre augmentait, avec un clapotement sourd et monotone, une petite mare déjà formée.

Hébé recula vivement, glacée d'épouvante, et reprise d'un nouveau désespoir.

VIII

LA FUITE

Le vieillard était-il mort?

Hébé l'ignorait.

Mais, qu'il fût mort ou seulement évanoui, la position de la jeune fille n'en était pas moins affreuse!

Dans le premier cas, elle passerait infailliblement pour l'avoir assassiné.

Et alors Hébé finirait comme le malheureux saltimbanque, ainsi que la mère Rogomme le lui avait prédit, afin de vaincre la répugnance qu'elle éprouvait à se séparer d'elle.

Dans le second cas, n'avait-elle pas à craindre de la rage furieuse et du désir de vengeance plus que probable du vieillard?

Il ne lui restait donc qu'un seul parti à prendre...

La fuite.

Mais, comment fuir?

D'abord lui serait-il possible de se retrouver sans guide dans le dédale de corridors, de passages et d'appartements qu'il lui avait fallu traverser pour arriver à cette chambre fatale?

Ensuite, elle n'avait pas oublié que l'entrée du château était défendue

par un pont mobile, qu'on relevait chaque soir, à la tombée de la nuit.

Attendre le jour?

Mais les domestiques ne la considéraient-ils pas comme prisonnière?...

Certes, ils ne la laisseraient pas sortir sans un ordre de leur maître.

Et alors que deviendrait-elle, quand ils apprendraient les sinistres événements qui venaient de se passer?

Hébé voyait le péril partout.

Elle n'apercevait le salut nulle part.

En présence de tous ces abîmes, elle sentait sa tête s'égarer.

Le peu d'énergie qu'elle avait retrouvé fléchissait sous le poids de ces accablantes et confuses pensées.

Pendant un moment, elle crut qu'elle allait devenir folle.

Elle en était réduite à regarder la perte de sa raison comme le seul bonheur qui pût lui arriver désormais.

Elle s'approcha machinalement de la fenêtre. Elle l'ouvrit, pour essayer de rafraîchir son front brûlant à l'air glacé de la nuit.

Il n'y avait pas de lune, mais le ciel était pur et brillant comme il l'est souvent dans le Nord, pendant l'hiver.

Bientôt ses yeux fatigués s'accoutumèrent à la demi-obscurité qui régnait au dehors.

Elle crut remarquer qu'il n'y avait guère qu'une vingtaine de pieds d'élévation entre la fenêtre sur laquelle elle était appuyée et le fossé qui se trouvait au bas.

En même temps elle se rappela qu'il n'y avait pas d'eau dans ce fossé. Le talus opposé, elle avait la certitude de l'avoir remarqué, était recouvert de gazon.

L'idée lui vint aussitôt que, par là, peut-être, il ne serait pas impossible de fuir de cette maison à jamais maudite.

Elle résolut de tenter ce moyen extrême, puisque c'était là son unique chance de salut.

Elle n'avait pas de cordes dont elle pût se servir pour fabriquer des échelles.

Comment faire, alors?

Elle promena tout autour de la chambre un regard quêteur et désespéré.

Une seule idée lui fut suggérée.

C'était qu'elle pourrait peut-être remplacer par les rideaux de damas entassés sur le lit la corde qui lui manquait.

Mais ces rideaux étaient ensanglantés.

Mais, pour les prendre et les déchirer, il fallait sans doute tremper ses mains dans ce sang.

Il fallait soulever ce hideux cadavre, dont la seule vue la glacait d'une insurmontable terreur.

Pendant longtemps, ce sentiment d'invincible répulsion l'empêcha de mettre son projet à exécution.

Parfois même, elle songeait à y renoncer et à s'abandonner au hasard qui venait de la sauver une première fois.

L'heure avançait.

Déja il lui semblait voir une ligne plus lumineuse que le reste du ciel blanchir, s'étendre, et monter graduellement à l'horizon lointain.

Parfois, aussi, elle croyait entendre quelques bruits vagues dans l'intérieur du château.

Hébé se disait que parmi les nombreux serviteurs du vieillard, quelques-uns devaient, sans doute, se lever de bonne heure.

Alors elle retombait dans ses perplexités.

Elle revenait à ses projets, qu'elle abandonnait encore le moment d'après.

Enfin, entre ces deux épouvantes, celle de se trouver au jour dans cette chambre terrible, et celle de s'approcher de cette couche ensanglantée où gisait un cadavre, elle se décida résolûment à choisir la dernière.

Elle s'approcha du lit.

Elle saisit d'une main tremblante le corps inerte du vieillard.

Elle le dégagea des épais rideaux qui l'enveloppaient de leurs plis.

L'épreuve la plus terrible était subie.

Hébé ne s'arrêta pas.

A l'aide de ses ongles et de ses dents, elle déchira ces rideaux en quatre parties. Elle noua ces parties les unes avec les autres aussi solidement que le lui permirent ses forces épuisées.

Elle se trouva posséder ainsi une espèce de corde, de vingt-cinq à trente pieds de longueur.

Cette corde lui parut plus que suffisante pour arriver jusqu'au fond du fossé.

Cela fait, elle s'habilla à la hâte.

Elle traîna, dans l'embrasure de la fenêtre, la table dont elle s'était servie pour barricader la porte.

Elle attacha sa corde aux pieds de cette table.

Ces différentes opérations lui prirent beaucoup de temps.



L'idée de se trouver seule, dans une obscurité profonde, avec cette effrayante créature. (P. 591.)

D'abord parce qu'elles étaient très difficiles, ensuite parce que l'anxiété qu'elle éprouvait la rendait maladroite.

Enfin ces préparatifs furent terminés.

Elle assujettit son tambour de basque et sa guitare sur ses épaules.

Elle recommanda son âme à Dieu.

Elle enjamba la balustrade de la fenêtre.

Elle saisit la corde à deux mains et elle se laissa glisser dans l'espace.

Elle atteignit le sol, plus morte que vive, mais sans accident et sans blessure.

En s'aidant de ses mains et de ses genoux, elle gravit aussi vite que possible le talus escarpé du fossé.

Quelques secondes lui suffirent pour se trouver en rase campagne.

A lors elle se mit à courir de toutes ses forces.

Où allait-elle ?

Elle l'ignorait.

Mais elle était certaine qu'elle s'éloignait de ce château maudit.

— La pauvre enfant bénissait Dieu et n'en demandait pas davantage.

IX

LA SORCIÈRE ET LA PENDUE

A l'aube naissante, Hébé tomba, épuisée de fatigue, au pied d'un sapin.

Elle laissa errer ses regards autour d'elle, et crut reconnaître une des routes, dans le bois, qu'elle avait parcourues avec la mère Rogomme quelques jours auparavant.

Mais alors elles avaient quelques provisions, encore un peu d'argent et enfin elles étaient deux, tandis qu'elle se retrouvait seule, sans la plus humble pièce de monnaie, et à peine garantie du froid par des vêtements souillés et déchirés dans les efforts qu'elle avait faits pour gravir les talus des fossés du château.

Elle avait en outre oublié son chapeau dans la chambre maudite, et elle se trouvait la tête nue. Sa position était horrible.

Elle la vit sans la moindre illusion.

Elle se mit à pleurer et pleura longtemps.

Ces larmes abondantes la soulagèrent un peu ; elle se sentit plus

forte; il lui sembla qu'elle pouvait continuer sa route, et elle se remit à marcher.

Elle marcha ainsi jusqu'au soir.

Quand la nuit vint, les forces lui manquèrent complètement; elle crut qu'elle allait mourir, elle s'affaissa sur le sol et perdit connaissance.

Elle resta dans cet état pendant plusieurs heures.

Au bout de ce temps, elle fut tirée de son évanouissement par le contact de mains rudes et brutales qui la secouaient avec violence.

Elle ouvrit les yeux et se vit entourée par une douzaine d'hommes, dont quelques-uns avaient un costume à peu près militaire, et dont les autres portaient la livrée du *maître*.

Tous poussaient des cris furieux et de rauques exclamations.

Hébé était prisonnière.

Sans se préoccuper de son état d'excessive faiblesse, qui rendait de sa part toute tentative d'évasion impossible, on lui lia les pieds et les mains et on la jeta sur une charrette qui stationnait à quelque distance et dont le cheval, fouetté à outrance, partit aussitôt à une rapide allure.

Étendue sur un peu de paille, Hébé quoique effroyablement cahotée par la lourde charrette, perdit la conscience de son malheur et tomba dans un profond engourdissement.

Cet engourdissement ne cessa qu'à la porte de la prison de la ville la plus prochaine.

Il était nuit, on délia les pieds et les mains de la jeune fille, on la conduisit dans un cachot obscur et infect, dont on referma la porte sur elle.

Le lendemain matin, un geôlier lui apporta un pain noir et une cruche d'eau et sortit sans prononcer une parole.

Dans la journée, ce geôlier revint.

— Suivez-moi, — dit-il.

— Où me conduisez-vous? — demanda Hébé.

— Dans la prison commune; — je n'ai pas l'ordre de vous laisser au secret.

Hébé suivit son gardien.

Il lui fit traverser un certain nombre de couloirs sombres et malpropres.

Puis il ouvrit, — à l'aide de l'une des clefs qu'il portait en trousseau à sa ceinture, — il ouvrit, disons-nous, une porte basse, pourvue d'une serrure gigantesque, et presque entièrement doublée en fer.

Aussitôt que cette porte eut tourné sur ses gonds criards, on entendit un murmure confus.

C'était un mélange de rires, d'imprécations, de malédictions, de sanglots.

Ces bruits sinistres épouvantèrent Hébé, qui se demanda dans quel enfer on allait l'introduire.

— Passez, — dit le geôlier.

Elle entra.

La porte se referma derrière elle.

La pièce dans laquelle se trouva la malheureuse jeune fille était une salle basse, voûtée, assez vaste.

Tout à l'entour régnait une banquette en bois de chêne, noirci par l'usage. Excepté cette banquette, il n'y avait dans la salle basse aucun meuble.

Huit ou dix femmes se trouvaient là, les unes assises, les autres debout, quelques-unes immobiles, quelques autres marchant à grands pas.

Presque toutes ces femmes offraient les types hideux du vice et du crime, dans leur plus repoussante laideur.

Au moment où Hébé entra, il se fit un grand silence.

Les prisonnières parurent l'examiner avec une curiosité malveillante.

Sa jeunesse et sa beauté les disposaient à la haïr.

— Qu'est-ce qu'elle a donc fait, celle-là?... — se demandaient-elles, est-ce une voleuse?

— Je sais qui c'est, — répondit une prisonnière arrivée le matin même; c'est une drôlesse qui a coupé le cou à un vieux seigneur dont elle était amoureuse... Le geôlier, qui est de mes amis, me l'a dit...

— On la pendra!... on la pendra!... — crièrent deux ou trois mégères, — au gibet la belle fille!...

Et toutes, ou du moins presque toutes, répétèrent avec une horrible unanimité :

— Au gibet!... au gibet!...

— Ah! — dit une créature contrefaite qui avait assassiné une vieille femme pour lui voler quelques misérables pièces d'argent, et dont la physionomie ignoble et farouche décelait les instincts infâmes et sanguinaires, — elle nous aurait regardées du haut de sa grandeur, cependant, pas plus tard qu'hier... Parce que c'est jeune et que ça plaît aux hommes, ça se croit tout permis...

— Elle nous aurait méprisées! — fit une autre.

— Crache dessus! — ajouta une troisième.

— Et ça n'empêche pas, — reprit la bossue, — qu'aujourd'hui la voilà avec nous !...

— Et qu'on la jugera !

— Et qu'on la condamnera !

— Et qu'on la pendra !

Puis les prisonnières reprirent, avec un ensemble formidable et un crescendo furibond :

— Au gibet !... au gibet, la belle fille !...

Et, en même temps, elles firent mine de se précipiter sur Hébé.

La malheureuse enfant, épouvantée de cette agression inattendue, crut qu'elle allait devenir folle de terreur.

Tremblante, éperdue, elle voulut se réfugier dans un des angles de la salle basse, — partie obscure où la lumière ne pénétrait qu'à peine.

Mais à peine avait-elle fait quelques pas dans cette demi-obscurité qu'elle poussa un cri perçant.

Elle venait de sentir une main décharnée saisir son poignet et le serrer avec force.

Les jambes d'Hébé ployèrent sous elle, — la tête lui tourna et il lui sembla qu'elle allait s'évanouir.

Cependant il n'en fut rien.

Une femme qui, jusque-là, était restée assise sur la banquette dans la partie la plus obscure de la salle basse, — celle à qui appartenait la main décharnée, — se leva lentement et, marchant vers le centre de la pièce, elle attira Hébé sous un des rayons lumineux qui tombaient d'une étroite fenêtre garnie de barreaux de fer, et, là, elle attacha sur elle un regard fixe et perçant.

Cet examen dura plusieurs secondes.

Hébé, à son tour, leva les yeux sur celle qui la contemplait ainsi.

C'était une femme de très haute taille et d'une maigreur peu ordinaire.

Peut-être, jadis, avait-elle été belle, — alors qu'une chair jeune et dorée recouvrait la charpente osseuse de son corps et les traits de son visage qui, maintenant, semblaient recouverts d'un parchemin tanné et racorni.

Cette femme avait de grands yeux noirs, enfoncés dans des orbites profondes et charbonnées.

Par moments les éclairs d'un feu étrange jaillissaient de ses sombres prunelles.

Le nez, un peu long et fortement aquilin, donnait à son profil une vague ressemblance avec celui d'un oiseau de proie.

La partie inférieure de sa figure recevait une expression sinistre de ses joues creuses et de sa bouche rentrée en dedans.

Le costume que portait cette femme ajoutait encore à l'étrangeté presque effrayante de son apparence.

Un mouchoir rouge, en lambeaux, se nouait sur sa tête, en affectant une forme de turban.

A travers les déchirures nombreuses de cette singulière coiffure, s'échappaient, comme des serpents argentés, de longues mèches de cheveux gris.

Une robe de serge noire, très large et à manches flottantes, enveloppait ce grand corps osseux.

Une corde, terminée par plusieurs nœuds, serrait cette robe à la taille.

Telle était la femme et tel était le costume.

Ils se complétaient, en quelque sorte, l'un par l'autre.

Nous le répétons, elle regardait Hébé avec une surprenante fixité.

De son côté, la jeune fille levait sur elle un œil timide et presque suppliant.

Les prisonnières avaient fait silence et formaient le cercle.

Mais ce silence leur pesait.

— Voyez donc!... — s'écria l'une d'elles, — voyez donc la sorcière et la pendue qui s'examinent, pour se reconnaître au sabbat!...

Un éclat de rire formidable accueillit cette horrible plaisanterie.

Encouragée par cette approbation bruyante et non équivoque, la prisonnière reprit :

— Il faut que la mère Moloch dise la bonne aventure à la pendue!

— Oui!... oui!... — répondirent plusieurs voix, — la bonne aventure!...

Hébé tremblait de tous ses membres.

La bossue, car c'était elle qui venait de parler deux fois, poursuivit :

— Mère Moloch, dis-lui dans combien de jours elle dansera, entre ciel et terre, en tirant la langue, au bout d'une corde de chanvre...

— Dis-lui cela, mère Moloch, — s'écria une autre, — et, pour ta peine, elle te donnera un morceau de sa corde... ce qui te portera bonheur...

— En attendant qu'on t'en donne une tout entière et toute neuve, exprès pour toi...

— Une corde à la mère Moloch!... — répliqua la bossue, — y pensez-vous?

— Pourquoi donc pas?

— Une corde!... vous voulez dire un fagot!... on ne pend pas les sorcières... on les brûle!...

— C'est vrai!... c'est vrai!...

Puis les prisonnières reprirent en chœur :

— Aux fagots, la mère Moloch!... au gibet, la belle fille!...

Et à ces cris succédèrent ceux-ci :

— La bonne aventure à la pendue!...

Cet infernal charivari fut interrompu soudainement.

La femme grande et maigre qu'on appelait la mère Moloch, et à laquelle on décernait le titre de sorcière, fit deux pas en avant, fronça le sourcil, regarda d'un air menaçant les prisonnières qui l'entouraient et étendit la main.

La sorcellerie inspirait, à cette époque, une terreur instinctive si puissante, que toutes les femmes, redoutant quelque maléfice, reculèrent et se turent.

La mère Moloch allait parler.

Mais elle n'en eut pas le temps.

Trois ou quatre geôliers entrèrent dans la salle basse.

L'heure était venue de reconduire les prisonnières dans les cachots où elles passaient la nuit, deux ou trois ensemble et quelquefois plus.

Jusqu'à ce jour, la mère Moloch avait été seule.

Hébé, comme la dernière venue, fut désignée pour partager son cabanon.

L'idée de se trouver seule, dans une obscurité profonde, avec cette effrayante créature, sembla à Hébé cent fois pire que la mort.

Elle demanda à être remise dans son premier cachot.

Elle pria, elle pleura, elle supplia.

Ce fut en vain.

On ne lui répondit que par un rire ironique et brutal et on l'enferma avec la sorcière.

X

L'ÉVASION

Une obscurité profonde régnait dans le cachot où la vieille femme et la jeune fille furent enfermées.

Hébé, aussi tremblante que si on l'eût jetée dans la cage de quelque bête farouche, se réfugia dans l'un des angles et s'y blottit.

Une heure se passa.

On n'entendait d'autres bruits que ceux produits par les battements du cœur d'Hébé et par la respiration saccadée et en quelque sorte intermittente de la mère Moloch.

Tout d'un coup, Hébé tressaillit.

Une lueur pâle, mais dont l'éclat augmentait de seconde en seconde, venait de jaillir de l'angle opposé à celui dans lequel elle avait cherché un abri.

Bientôt le cachot tout entier se trouva vivement éclairé.

Hébé était muette de stupeur et d'épouvante.

A quoi, en effet, attribuer ce qu'elle voyait, si ce n'est au magique pouvoir de la sorcière et à ses évocations infernales?

Il eût été cependant possible d'expliquer autrement le phénomène apparent qui se manifestait.

La mère Moloch venait tout simplement de communiquer à la mèche d'une très petite lampe de cuivre, l'étincelle qu'elle avait fait jaillir de matières inconnues.

Puis, cette lampe allumée, elle l'avait placée sur une pierre humide qui faisait saillie dans la muraille du cachot.

La vieille femme regarda Hébé.

Elle vit que la pâleur et le trouble empreints sur les traits de sa compagne exprimaient un profond effroi.

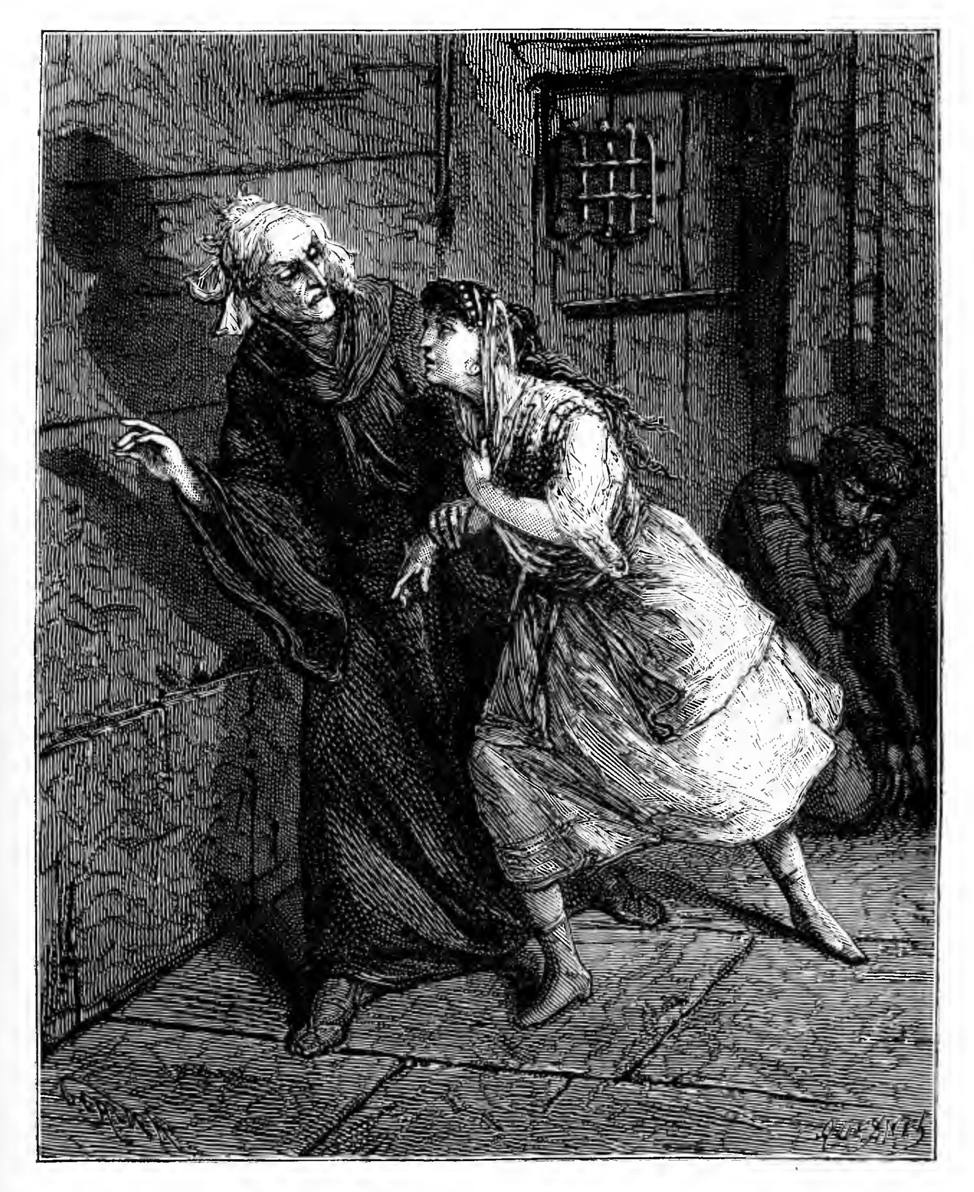
Sans doute une sorte de pitié s'empara de son cœur, car elle dit :

— Est-ce que vous avez peur de moi, jeune fille?...

— Oh! oui... — balbutia Hébé, — bien peur...

— Et pourquoi?...

— Je ne sais... mais ces femmes disaient... tout à l'heure...



Puis, se relevant et saisissant Hébé par le poignet, elle lui dit très bas, mais très vite. (P. 596.)

Hébé s'interrompit.

La mère Moloch acheva :

— Ces femmes m'appelaient *sorcière*, est-ce là ce qui vous effraye?

— Je l'avoue...

— Eh bien! ne craignez plus... que je sois ou non sorcière, je ne veux vous faire aucun mal et je puis vous faire peut-être beaucoup de bien.

Hébé regarda la mère Moloch avec étonnement.

— Quel bien me feriez-vous? — demanda-t-elle. — Dans la position où je me trouve, je n'ai de secours à attendre ni à espérer de personne...

— Qui sait?

Hébé ne répondit pas.

La mère Moloch reprit :

— Voulez-vous avoir confiance?...

— En vous, madame?

— Oui, en moi.

— Comment aurais-je confiance en une inconnue... que je rencontre en un lieu comme celui-ci?

— Vous voulez dire en prison?

— Oui, — répondit Hébé.

— Mais, n'y êtes-vous pas vous-même?

— C'est vrai.

— Dans tous les cas, que risquez-vous?

— C'est encore vrai...

— D'ailleurs, il m'est facile de vous prouver que j'ai des droits à votre confiance...

— Et comment?

— Donnez-moi votre main.

— Qu'en voulez-vous faire?

— Vous montrer, en vous parlant du passé, que ni le présent ni l'avenir n'ont de secrets pour moi...

La jeune fille hésita.

Cependant, après un instant de réflexion, elle tendit sa main.

La vieille femme s'empara de cette main blanche et amaigrie.

Elle en étudia longuement et minutieusement les lignes.

— Vous avez beaucoup souffert déjà, — dit-elle, — je le vois.

— Oh! beaucoup, — murmura Hébé.

— L'étoile sous laquelle vous êtes venue en ce monde est néfaste. Il y a eu du sang répandu à l'heure de votre naissance...

Hébé fit un geste d'effroi.

— Ne le saviez-vous pas? — demanda la vieille femme.

— Non.

— Je vois dans votre vie beaucoup de sang versé.

La pâleur d'Hébé augmenta. La mère Moloch poursuivit :

— Dans les jours de votre enfance vous avez été l'involontaire et innocente complice d'un meurtre. Évoquez vos plus lointains souvenirs... est-ce vrai?

— C'est vrai, — balbutia Hébé.

— Depuis lors, par une nuit sinistre, votre main vient de répandre des flots de sang, mais c'était justice et non crime... est-ce encore vrai? Vous avez tué, et pourtant vous n'êtes pas coupable.

— Vous le voyez? — s'écria Hébé.

— Cela est pour moi aussi lumineux que les rayons du soleil.

— Mais, alors, je serai renvoyée absoute, n'est-ce pas?... n'est-ce pas?...

— Non.

— Je serai condamnée?

— Vous l'êtes déjà.

— Condamnée! — répéta Hébé.

— Oui, condamnée à mourir.

— Oh! mon Dieu!

Hébé se tordit les mains avec désespoir et éclata en sanglots convulsifs. Puis elle reprit :

— Mais, alors, je suis perdue?

— Non.

— Et qui me sauvera?

— Moi.

Après ce que venait de lui dire la vieille femme, Hébé n'avait plus le droit de douter de la véracité de ses paroles.

Elle se rassura donc un peu, mais elle n'en demeura pas moins absorbée dans la terreur que lui causaient les effrayantes paroles qu'elle venait d'entendre.

La mère Moloch sembla comprendre et respecter le trouble de la jeune fille.

— Dormez, — dit-elle seulement, — dormez et tâchez de reprendre des forces, car, bientôt, vous en aurez besoin...

Puis elle éteignit la petite lampe, et, pendant tout le reste de la nuit, l'obscurité et le silence régnèrent dans le cachot.

Le lendemain, à l'heure accoutumée, la mère Moloch et Hébé furent conduites dans la salle commune.

Comme la veille, l'une et l'autre se virent en butte aux railleries atroces et aux plaisanteries infâmes de leurs compagnes d'infortune.

Seulement, quelques secondes avant le moment où les geôliers venaient reprendre les prisonnières pour les ramener dans leurs cachots, la mère Moloch dit à Hébé :

— Tout à l'heure, quand vous m'entendrez prononcer ces mots :

— *La nuit qui va commencer sera longue...* appuyez votre mouchoir contre votre visage, et, au risque de suffoquer, ne respirez pas...

— Pourquoi?

— Vous le verrez.

— Il ne s'agit point de commettre un crime, n'est-ce pas?

— Non.

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure.

— Alors, je ferai ce que vous voulez.

— Bien.

Les geôliers entrèrent.

Ils firent passer les prisonnières devant eux et se dirigèrent avec elles vers les cachots.

La mère Moloch, arrivée à l'extrémité de la galerie souterraine, et au moment où le geôlier introduisait la clef dans la serrure du cabanon, articula distinctement :

— *La nuit qui va commencer sera longue...*

En même temps elle approcha du visage du geôlier une petite boîte entr'ouverte d'où s'échappait un parfum subtil.

Hébé, qui tenait son mouchoir à la main, l'appuyait fortement contre ses narines et contre sa bouche, et s'efforçait de ne point respirer.

Le geôlier poussa un profond soupir.

Il étendit les bras, chancela comme un homme ivre, et tomba tout de son long contre la muraille.

La mère Moloch se pencha sur lui.

Elle détacha le trousseau de clef qu'il portait à la ceinture.

Puis, se relevant et saisissant Hébé par le poignet, elle lui dit très bas, mais très vite :

— Venez!... venez!... suivez-moi...

Hébé obéit machinalement.

Au bout de quelques pas, la vieille femme ajouta :

— Vous pouvez maintenant ôter votre mouchoir et respirer... il n'y a plus de danger.

— Ah! — murmura Hébé, aussitôt qu'elle eut repris haleine, — ah! vous m'avez trompée!...

— En quoi?

— Vous m'aviez juré qu'il n'y aurait pas de crime!

— Eh bien?...

— Eh bien! cet homme est mort!...

— Non pas.

Hébé se retourna et regarda le corps étendu sur le sol.

— Cependant... — commença-t-elle.

La vieille femme l'interrompit en disant :

— Il n'est pas mort... pas même malade ; il est étourdi, voilà tout... silence et venez... venez vite...

XI

LA FUITE

Ensemble elles parcoururent des couloirs dans lesquels Hébé se serait perdue cent fois, mais dont la vieille femme semblait connaître admirablement les détours.

Évidemment elle était une habituée de la prison.

Hébé ne put s'empêcher d'en faire la remarque dans son for intérieur.

Durant ce trajet, elles ne rencontrèrent personne.

Elles arrivèrent ainsi en face d'une petite porte doublée de fer comme toutes celles de ce triste séjour.

La mère Moloch essaya plusieurs des clefs du trousseau.

Enfin elle rencontra la bonne.

La porte s'ouvrit.

L'air de la nuit, un air vif et pur, frappa Hébé au visage, et lui produisit une sensation délicieuse.

— Sommes-nous libres? — demanda-t-elle.

— Pas encore, — répondit la vieille femme, — mais bientôt...

L'endroit dans lequel elles se trouvaient en ce moment était une petite cour entourée d'une muraille très élevée.

Dans cette muraille se voyait une poterne dont on ne se servait presque jamais, et qui donnait sur la rue.

La mère Moloch trouva cette poterne.

Il lui fut beaucoup plus difficile de l'ouvrir qu'elle ne le supposait peut-être. L'intérieur de la serrure était rouillé. La clef grinçait, mais sans faire jouer le pêne dans la gâche.

Les quelques minutes qui s'écoulèrent en essais et en efforts infruc-

tueux furent horribles pour Hébé et lui semblèrent avoir la longueur d'un siècle. Elle se voyait de nouveau prisonnière, — reconduite dans son cachot, et bientôt menée au supplice.

Ce qu'elle souffrit, nous ne saurions le dire.

Enfin, un dernier effort, — dont on n'aurait point cru capables les membres débiles de la vieille femme, — triompha des obstacles.

La serrure céda.

La porte tourna, en criant, mais enfin elle tourna.

De l'autre côté, c'était la rue, c'est-à-dire la liberté.

La mère Moloch reprit le poignet d'Hébé et lui dit en l'entraînant :

— Je vous ai prévenue que vous auriez besoin de toutes vos forces... armez-vous donc de courage, car ici nous ne sommes point en sûreté et il nous faudra faire beaucoup de chemin cette nuit...

— N'ayez pas peur, — répliqua Hébé, — j'aurai du courage et de la force, je vous le promets.

La mère Moloch se mit donc à marcher silencieusement, évitant les rues fréquentées et s'engageant dans un labyrinthe de petites ruelles mal famées qui formait autour du sombre édifice de la prison un inextricable lacis.

Peu à peu, les maisons devinrent plus rares.

Elles finirent par disparaître tout à fait.

On était en rase campagne.

La mère Moloch ne ralentit point sa marche ou plutôt sa course.

Seulement, elle ne suivit point la grande route.

Elle se jeta avec sa compagne dans des chemins de traverse, étroits et sinueux, et qui eussent semblé difficiles, même en plein jour.

Elle ne manifestait aucune hésitation. Elle allait droit devant elle, d'un pas toujours également ferme et assuré.

Il n'en était point de même pour Hébé.

La malheureuse enfant trébuchait presque à chaque instant.

Cent fois elle serait tombée, si le bras de la mère Moloch ne l'avait soutenue avec une incompréhensible vigueur.

Enfin, après deux heures de marche, Hébé sentit que les forces lui manquaient complètement.

Ses jambes engourdies et douloureuses refusaient, non seulement d'avancer encore, mais même de la porter davantage.

Elle tomba sur ses genoux en murmurant :

Je ne peux plus... je ne peux plus...

La mère Moloch s'arrêta.

— Ainsi, — demanda la vieille femme, — vous êtes épuisée?

— A ce point que je me sens mourir...

— Vous vous croyez incapable d'un dernier effort?

— Hélas! oui... mais je vous en supplie, madame, ne vous inquiétez point de ce que je deviendrai... fuyez seule... abandonnez-moi... je n'en serai pas moins reconnaissante jusqu'au dernier moment de ma vie de ce que vous avez fait pour moi...

— Vous abandonner!... non pas...

— Il le faut.

— J'achèverai mon œuvre!...

— Je vous le répète, je suis incapable de marcher plus longtemps...

— Vous vous figurez cela, mais peut-être est-il possible de vous prouver le contraire...

Hébé ne répondit que par un gémissement.

Elle perdait à demi connaissance.

La mère Moloch la porta ou plutôt la traîna jusqu'à un talus gazonné, sur lequel elle l'assit.

— Oh! si je pouvais boire! — murmura Hébé.

— Je connais un ruisseau sur notre chemin, à une demi-lieue d'ici.

— Une demi-lieue!... je mourrai sans l'avoir atteint!

— Peut-être... Écoutez, je vais faire pour vous ce que je ferais à peine pour ma fille. Hébé se souleva.

La mère Moloch tira de sa poche un petit flacon d'un métal brillant, sur lequel la douteuse clarté de la lune, perdue entre des nuages blafards, mit une pâle étincelle. Elle déboucha ce flacon.

— Écoutez, — répéta-t-elle, — chaque goutte de ceci que je vais vous donner représente plusieurs semaines de ma vie... des mois peut-être... peut-être une année...

— Qu'est-ce donc?

— C'est tout à la fois la vie et la mort.

La mère Moloch approcha le flacon des lèvres d'Hébé, et elle poursuivit :

— Vous allez boire quelques gouttes, vous m'entendez bien... deux ou trois, tout au plus... Deux ou trois gouttes, c'est la force, c'est la vie... Une gorgée, ce serait la mort... la mort soudaine, foudroyante... Ainsi, jeune fille, prenez garde!...

Et, tout en parlant ainsi, elle appuya l'orifice du flacon sur les lèvres pâlies d'Hébé.

Cette dernière fit avec crainte et tremblement ce que lui disait la vieille femme.

A peine avait-elle bu une ou deux gouttes de la liqueur étrange qu'on lui présentait, qu'il se passa en elle quelque chose d'inouï.

Il lui sembla qu'un sang plus jeune et plus chaud circulait dans ses veines délicieusement gonflées. Un bien-être infini envahit tout son être. La fatigue et les souffrances s'évanouirent comme par enchantement. Elle se sentit mieux reposée et plus vigoureuse qu'elle ne se souvenait ne l'avoir été jamais.

Elle se leva, en s'écriant :

— Vous aviez raison, madame, marchons... marchons tant qu'il le faudra... Me voici, grâce à ce merveilleux breuvage, plus forte et plus vaillante qu'au départ.

— Je vous le disais bien, — murmura la mère Moloch en reprenant le précieux flacon, — je vous le disais bien, c'est la vie!...

Et toutes deux recommencèrent leur course rapide.

Bientôt elles arrivèrent auprès du ruisseau dont la mère Moloch avait parlé.

— Si vous avez soif encore, dit la vieille femme — Buvez...

Mais Hébé n'avait plus soif.

Elle continuait à jouir de cet ineffable bien-être qui suppléait à tout et la plongeait dans une volupté douce et continue.

Au moment où la mère Moloch s'arrêta, les étoiles pâlissaient au firmament. Du côté de l'orient, une bande d'une lumière pâle commençait à se détacher sur les teintes sombres du ciel. Le jour approchait.

Les deux femmes avaient marché toute la nuit.

Elles se trouvaient en ce moment sur le sommet d'une montagne rocheuse, peu élevée et presque entièrement couverte de bois.

Le plateau qui dominait cette montagne offrait, à son centre, un amoncellement de roches énormes, revêtues de lierres, de mousses, et de toutes sortes de plantes parasites.

La mère Moloch s'approcha de l'un de ces rochers.

Elle écarta des touffes de fleurs grimpantes.

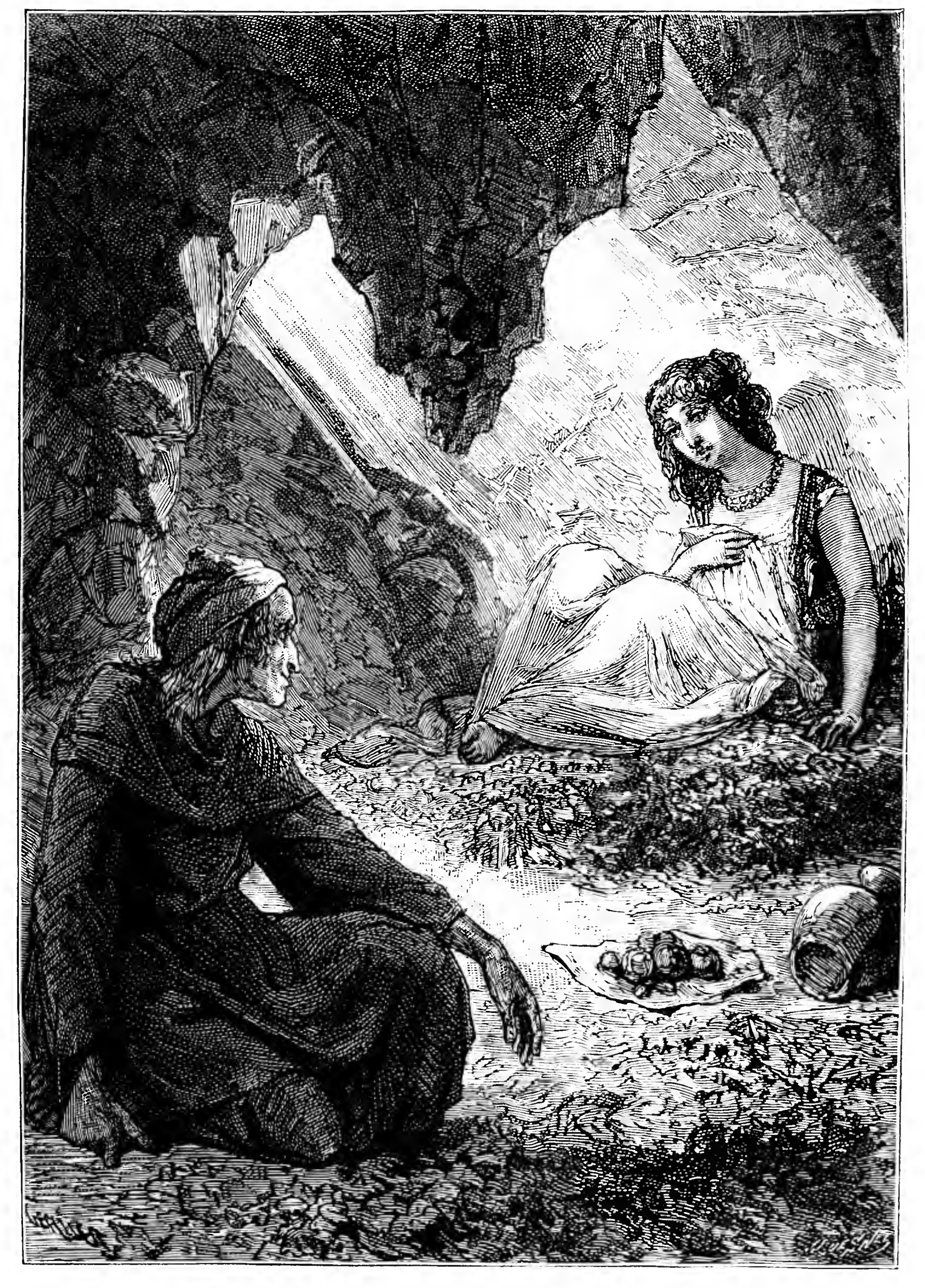
Elle fit reculer quelques pierres et elle mit à découvert une ouverture étroite et basse, mais par laquelle, cependant, une personne de taille moyenne pouvait facilement passer.

Elle pénétra la première dans cette ouverture.

— Venez, — dit-elle ensuite à Hébé.

La jeune fille, toujours surexcitée par la boisson magique, n'hésita pas à la suivre.

FIN DU TOME PREMIER



Quand elle rouvrit les yeux, un rayon de soleil pénétrait dans la grotte en traînée lumineuse. (P. 605.)

LES MYSTÈRES DU PALAIS-ROYAL

XII

LA GROTTE

On ne voyait pas clair dans cette demeure souterraine. Mais Hébé sentit que ses pieds foulaient un tapis de mousse mollement étendue sur le sol. Au bout d'une seconde, la mère Moloch alluma un flambeau, par le même procédé qu'elle avait mis en œuvre dans la prison.

Hébé put alors jeter un coup d'œil autour d'elle.

Elle se trouvait dans une grotte haute et large, aux parois brillantes de stalactites.

Rien n'y décelait la moindre trace d'humidité.

Au fond se voyait un lit formé de mousse et de feuilles sèches.

Ce lit et quelques sièges rustiques composaient tout l'ameublement de la grotte.

— Vous êtes chez moi, — dit la mère Moloch à Hébé, — et je vous réponds que personne ne viendra vous y chercher.

— Chez vous? — répéta Hébé.

— Oui.

— Quoi, vous vivez ici?...

— Souvent.

— Oui, — poursuivit la vieille, — souvent... presque toujours!... C'est ici que je traîne une misérable existence, quand je ne vagabonde pas à travers les campagnes, ou quand je ne suis pas en prison...

— En prison!... — répéta Hébé; — pourquoi en prison?

— Parce que je n'ai d'autre moyen pour gagner ma vie que de me servir de ces deux sciences terribles qu'on appelle la divination et la

magie... — Ainsi que je l'ai fait pour vous, je dévoile le passé, je prédis l'avenir... — Mais mes lèvres ne savent point prononcer le mensonge... — Quand on m'interroge, je réponds la vérité... — Or, cette vérité trompe souvent bien des espérances, froisse bien des vanités, blesse bien des intérêts... — On s'irrite et on me jette en prison...

— Mais, alors, pourquoi continuer ce triste métier?

— Encore une fois, comment voulez-vous que je vive?... Cependant, j'ai pris un parti...

— Lequel?

— Un parti auquel vous n'êtes point étrangère...

— Moi?...

— Vous-même, et vous allez voir... Ce parti, c'est de quitter ce pays sur-le-champ, et de vous emmener avec moi.

— Vous voulez vous charger de moi? — demanda Hébé avec étonnement.

— Oui, si vous ne vous refusez point à m'accompagner... et, à vrai dire, dans la position où vous vous trouvez, je ne vois pas trop comment vous feriez pour refuser.

— Mais où comptez-vous aller?

— Dans un pays et dans une ville où nous vivrons facilement.

— Et c'est?...

— La France, Paris.

— Paris! — répéta Hébé.

Puis elle demanda :

— Et, à Paris, que ferons-nous?

— Ce que je fais ici... nous dirons la bonne aventure... Vous passerez pour ma fille. Je vous apprendrai à lire, comme en un livre ouvert, dans les lignes de la main; vous êtes jeune et belle, vous gagnerez de l'or... beaucoup d'or... et nous serons heureuses!...

En prononçant ces dernières paroles, la mère Moloch s'anima et le feu sombre de la convoitise étincela dans ses prunelles.

— Mais, — reprit Hébé, essayant une dernière objection, — vous me l'avez dit vous-même, ici vous mourez presque de faim, malgré toute votre science...

— Ici, c'est vrai, mais à Paris il n'en sera pas de même. Paris est une ville où le merveilleux plaît par-dessus tout, et où les secrets que révèle mon art sont appréciés et magnifiquement payés...

Hébé ne se sentait point parfaitement convaincue.

Mais elle n'avait pas d'autre ressource que celle d'accepter la proposition de la vieille femme. Elle l'accepta donc.

— Je vous accompagnerai, — dit-elle.

— Bien, — répliqua la mère Moloch, — j'y comptais...

— Quand partirons-nous?

— Dans huit jours.

— Pas avant?

— C'est impossible.

— Pourquoi si tard?

— Parce que la prudence l'exige. Songez donc qu'à l'heure qu'il est on s'est aperçu de notre évasion... La mienne est de peu d'importance, mais la vôtre!... La famille de celui que vous avez tué réclamera votre mort, qu'elle croit être une juste vengeance, et cette famille est puissante... Tous les limiers de la police sont sur pied... On va battre les campagnes, et, si nous nous aventurions maintenant de compagnie sur les routes, nous sommes facilement reconnaissables et nous serions reprises presque aussitôt.

La jeune fille comprit la justesse de ce raisonnement et n'insista pas.

— Comment vous appelez-vous? — lui demanda la vieille femme.

— Hébé.

— Eh bien, Hébé, reposez-vous, tandis que je vais aller à une ferme voisine, dont les habitants me connaissent et ne me trahiront point, chercher quelques provisions qui nous sont indispensables... Mon absence du reste, ne sera pas longue...

Le jour commençait à paraître.

Une faible lueur, pénétrant par l'ouverture de la grotte, faisait pâlir la clarté vacillante du flambeau que la mère Moloch avait allumé.

La vieille femme éteignit cette torche, faite d'une sorte de bois résineux, et sortit.

Hébé alla se jeter sur le lit de mousses et de feuilles sèches qui se trouvait au fond de la grotte.

Au bout de quelques secondes, elle sentit une sorte d'engourdissement la gagner. Un sommeil profond et réparateur s'empara d'elle.

Elle dormit pendant plusieurs heures.

Quand elle rouvrit les yeux, un rayon de soleil pénétrait dans la grotte en traînée lumineuse. Il était à peu près midi.

La mère Moloch, accroupie dans un coin, semblait épier le réveil de la jeune fille.

— Avez-vous faim? — lui demanda-t-elle.

— Je crois que oui, — répondit Hébé.

— Eh bien, mangez... voici du pain et quelques fruits... c'est tout ce qu'il m'a été possible d'avoir.

§

Nous passerons rapidement sur les huit jours pendant lesquels la mère Moloch et Hébé habitèrent la grotte.

Ces huit jours n'offrirent pas le moindre incident digne d'être mentionné dans ce récit.

Hébé s'habituait à appeler la vieille femme : *ma mère*.

La mère Moloch, ainsi qu'elle l'avait annoncé, lui apprenait à lire l'avenir dans les lignes de la main.

Nous savons déjà qu'Hébé avait le goût le plus vif pour les sciences occultes.

Les leçons qu'elle recevait lui offraient un intérêt prodigieux.

Somme toute, cette semaine passa vite.

Un après-midi, la mère Moloch annonça qu'elle avait fixé le départ ce même jour, à la tombée de la nuit.

En même temps elle dénoua un paquet qu'elle avait apporté.

Elle en tira d'abord un costume moresque, enrichi de sequins en cuivre doré, puis un petit poignard et un tambour de basque.

Elle fit revêtir le costume moresque à Hébé.

Elle lui lava ensuite le visage avec une eau dans laquelle certaines plantes cueillies sur la montagne infusaient depuis deux jours.

Cette eau donna au visage d'Hébé, au lieu de sa pâleur habituelle, une teinte brune et chaude, semblable à celle des Bohémiennes nées sous le soleil brûlant des Espagnes.

— Vous voici méconnaissable, — lui dit-elle ensuite ; — ceux-là mêmes qui vous ont arrêtée ne vous reconnaîtraient pas.

La mère Moloch fit aussi subir quelques modifications à son propre costume.

Elle souleva une grosse pierre qui se trouvait à côté du lit.

Sous cette pierre elle prit une bourse contenant quelques pièces de monnaie, et qu'elle mit dans sa poche.

Elle noua dans un linge ce qui restait du pain et des fruits qui avaient formé, pendant une semaine, toute leur nourriture, et elle attacha ce paquet à l'extrémité d'un bâton noueux.

Ces préparatifs achevés, la mère Moloch attendit que l'obscurité eût envahi le ciel, puis elle dit à Hébé :

— Partons !

Et toutes deux sortirent de la grotte qui leur avait servi d'asile.

La jeune fille avait son petit poignard au côté et tenait le tambour de basque à la main.

Après un voyage lent et fatigant, les deux femmes atteignirent les frontières de France, sans avoir eu à affronter des dangers réels.

On les laissa passer et on leur indiqua la direction dans laquelle elles devaient marcher pour se rapprocher de Paris.

Depuis longtemps les misérables pièces d'argent qui formaient toute la ressource des voyageuses étaient épuisées.

Hébé, ayant repris par occasion son ancien métier, chantait sur les places des villages, en s'accompagnant du tambour de basque.

Les quelques sous qu'elle recevait permettaient à elle et à sa compagne de ne pas mourir de faim.

XIII

L'HOTELLERIE DU PORC ARMÉ

Un soir, à cinquante-cinq ou soixante lieues de Paris, Hébé et la mère Moloch arrivèrent dans un village et s'arrêtèrent en face d'une hôtellerie d'assez misérable apparence.

Au-dessus de la porte de cette hôtellerie se balançait une lourde plaque de fer battu, suspendue par deux crampons à une sorte de potence.

Sur cette enseigne se voyait, peint à l'huile par quelque artiste nomade, un animal quasi fantastique, moitié sanglier et moitié cochon, revêtu d'une brillante armure, debout sur ses pattes de derrière, et brandissant un glaive flamboyant.

Au-dessous se lisait cette légende, tracée en gros caractères :

AU PORC ARMÉ

BON LOGIS

Hébé fit résonner son tambour de basque et commença l'une de ses chansons.

Une demi-douzaine de femmes et d'enfants, et deux ou trois paysans sortirent des maisons les plus voisines et vinrent former le cercle autour de la chanteuse.

Quand elle eut achevé, aucun des auditeurs ne fouilla à sa poche pour en tirer la moindre pièce de cuivre. Hébé ne recueillit pas un sou.

La mère Moloch proposa alors aux paysans de leur dire la bonne aventure, moyennant la plus modique rétribution.

Mais ils s'éloignèrent aussitôt, en donnant tous les signes d'un effroi non équivoque.

— Nous souperons mal ce soir!... — murmura Hébé avec un sourire un peu triste. — Combien vous reste-t-il, ma mère?

— Pas tout à fait trente sous, — répondit la mère Moloch.

— Pour cette somme, on nous donnera bien du pain et du fromage, et deux bottes de paille sur lesquelles nous dormirons...

Les deux femmes entrèrent.

Le maître de l'hôtellerie était un homme gros et court, de l'aspect le plus sinistre.

Une double cicatrice lui sillonnait la figure et en augmentait la repoussante étrangeté. La première de ces cicatrices était une longue balafre, partageant en deux parties la joue gauche. La seconde allait d'une oreille à l'autre au-dessous du nez. La lèvre supérieure manquait entièrement et laissait voir des dents écartées et pointues comme celles d'un loup, enchâssées dans des gencives noirâtres.

— Qu'est-ce que vous voulez? — demanda brutalement cet homme.

— Peut-on coucher et souper chez vous? — fit la mère Moloch.

— Oui, en payant.

— Combien nous prendrez-vous?

— Cela dépend du souper et du coucher.

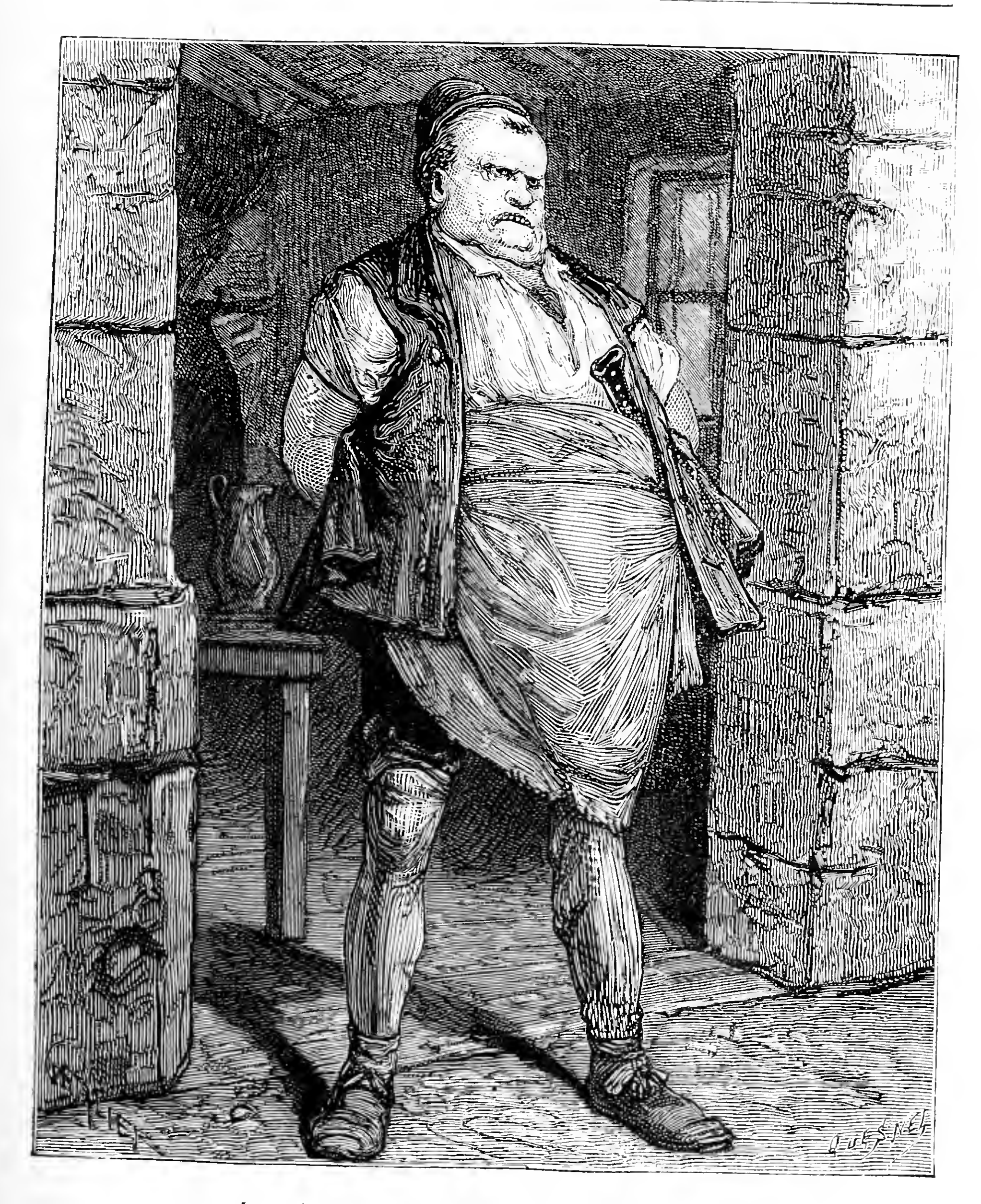
— Voilà tout ce que nous possédons, — dit la vieille femme en tendant à l'hôtellier les pièces de cuivre qui ballottaient au fond de sa poche.

Ce dernier les compta d'un air dédaigneux, fit une grimace significative, et glissa ces quelques sous dans la poche de sa veste.

— On vous nourrira et on vous hébergera en conséquence, — dit-il ensuite.

Il s'arma d'un long couteau. Il coupa un gros morceau de pain dur, un fragment étroit de lard rance, et, mettant le tout sur une petite table, avec une cruche d'eau et un gobelet, il ajouta :

— Voici votre souper... Quant à votre chambre, la voilà...



Le maître de l'hôtellerie parut sur le seuil. (P. 611.)

Et, tout en parlant, il ouvrit la porte d'un cabinet noir et malpropre, dans lequel se voyait un amoncellement de bottes de paille.

Deux poules s'en échappèrent effrayées.

Une fenêtre, dont tous les carreaux étaient cassés, ouvrait sur la basse-cour.

Hébé et la mère Moloch mangèrent tristement la misérable nourriture qui leur était offerte.

Une fois que leur appétit fut apaisé, et cela arriva bien vite, elles sortirent de l'hôtellerie.

La soirée était magnifique.

Toutes deux s'assirent sur un banc de pierre placé à côté de la porte.

Elles étaient là, depuis cinq minutes, n'échangeant aucune parole, quand un bruit de grelots se fit entendre à quelque distance.

Bientôt apparut un groupe, composé de deux personnes et d'un cheval.

Le cheval était de petite taille, très maigre et bizarrement caparaçonné.

Il portait autour du cou un collier orné des sonnettes retentissantes dont nous venons de parler.

Sur le large bât de ce cheval était assise une femme dont on ne pouvait voir la figure, car elle disparaissait tout entière sous les longs plis d'un voile épais.

Derrière cette femme se trouvait une valise de cuir, solidement bouclée avec des courroies et des cadenas.

Il eût été difficile d'imaginer quelque chose de plus étrange que la figure et la tournure de l'homme qui conduisait le cheval par la bride.

Cette créature bizarre ressemblait assez bien à l'un de ces gnomes gardiens de trésors dont les légendes du moyen âge peuplaient les royaumes souterrains.

Cet homme singulier n'avait pas plus de quatre pieds de haut.

Il était bossu par devant et par derrière.

Son visage anguleux, jaune comme l'écorce d'un citron, offrait une expression tantôt joviale, tantôt effrayée.

Ses petits yeux gris, clignotants, semblaient à la fois réjouis et craintifs.

Sa bouche large et bien meublée exprimait, comme les yeux, tantôt la satisfaction, tantôt l'inquiétude.

Le crâne absolument chauve du petit homme contrastait avec sa barbe rousse et touffue, mêlée de mèches blanches et tombant jusque sur sa poitrine.

Il portait un vêtement de voyage fort simple et qui ne pouvait, en aucune façon attirer l'attention sur lui.

Ce personnage grotesque pouvait avoir de soixante-six à soixante-dix ans.

Arrivé en face de l'hôtellerie, il ralentit le pas du cheval qu'il conduisait et, enfin, il l'arrêta tout à fait.

— Hé ! l'hôte... — cria-t-il, — l'hôte...

Sa voix était aigre et elle avait un accent italien très prononcé.

Le maître de l'hôtellerie parut sur le seuil.

Son visage difforme n'était pas moins renfrogné qu'au moment où il parlait à la mère Moloch et à Hébé.

— Qu'est-ce que vous voulez? — demanda-t-il.

— Peut-on loger chez vous?

— Vous voyez bien que c'est une auberge.

— Et souper?

— Pourvu qu'on ne soit pas trop difficile.

— Et mettre mon cheval à l'écurie?

L'hôte haussa les épaules et ne se donna pas la peine de répondre.

— Le petit homme reprit :

— Il me faut deux chambres... une pour ma fille... l'autre pour moi... Il m'est indifférent que la mienne soit un vrai trou... pourvu que ma fille se trouve bien...

— Vous aurez deux chambres, et elles seront belles l'une et l'autre

— Et pour souper?

— Il y a un morceau de viande cuit au four.

— Est-ce que vous ne pourriez pas faire cuire un poulet pour ma fille?

— On le tuera.

— Et tout cela ne coûtera pas trop cher?

— Je vous ferai payer ce que cela vaudra...

— C'est bien ce que je voulais dire, vous nous traiterez en conscience... en honnête homme...

— Je suis un honnête homme, monsieur le voyageur, entendez-vous !...

— Eh ! monsieur l'hôte, je n'en ai jamais douté... — Où est l'écurie?

— Dans la cour à gauche.

— Je vais y mener mon cheval, quand ma fille sera descendue. Voulez-vous, pendant ce temps-là, la conduire à la chambre qu'elle doit occuper...

— On mènera votre cheval.

— Non... non... dit le petit homme vivement, — je veux l'installer moi-même devant son ratelier... c'est une bonne bête, et j'y tiens beaucoup.

— Il ne vaut cependant pas dix écus... — murmura l'hôte assez haut pour être entendu.

Le petit homme ne répondit pas.

Il s'approcha de sa fille et lui dit :

— Déborah! mon enfant, appuie-toi sur mon épaule pour sauter à terre...

Déborah, — puisque tel était le nom de cette femme, — fit semblant de s'appuyer plutôt qu'elle ne s'appuya, et, s'élançant légèrement, toucha le sol du bout de ses petits pieds.

En ce moment, les plis de son voile s'écartèrent.

Hébé entrevit un visage d'une merveilleuse beauté.

XIV

LE GARÇON D'ÉCURIE

Cependant, tandis que la jeune fille, conduite par l'hôtelier, entrait dans la maison, le petit homme à figure et à tournure bizarres se dirigeait du côté des écuries, tirant toujours son cheval par la bride.

La basse-cour n'était pas mieux tenue que le reste de l'auberge.

Des amas de fumier et d'immondices de toutes sortes l'encombraient et ne laissaient pour ainsi dire aucun passage libre.

Avant d'arriver à l'écurie, ou plutôt à l'étable, il fallait entrer jusqu'au-dessus des chevilles dans une fange noirâtre et mal odorante.

Le petit vieillard, en accomplissant ce trajet périlleux, jura, pesta, et appela vingt fois à son aide le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Enfin il parvint à l'étable.

Une vache et un âne, jusqu'aux jarrets dans une boue presque liquide, méditaient côte à côte, et d'un air profondément triste, en face d'un râtelier vide.

Non loin d'eux, un grand gaillard ronflait, étendu sur un tas de litière.

Réveillé par le bruit que faisaient le cheval et le voyageur, il se leva et fit quelques pas en avant.

C'était un jeune homme dont la mine ne semblait pas plus avenante

que celle de l'hôte. La petite vérole l'avait complètement défiguré, et son visage offrait des cicatrices rougeâtres, presque aussi hideuses que les balafres de son maître.

— Attendez, — dit-il, — je vas vous donner un coup de main...

— Non... non... ce n'est pas la peine... — s'écria vivement le petit vieillard, — je ferai bien tout seul... trouvez-moi seulement du foin et de l'avoine...

Mais le garçon d'écurie ne sembla tenir aucun compte de cette recommandation. Il porta la main sur le harnachement du cheval, et se mit en devoir d'en déboucler les sangles.

Le petit vieillard donna des signes manifestes d'inquiétude.

Il tourna vivement autour de son cheval et dit :

— Eh bien! débridez-le, puisque vous y tenez... il sera temps de le desseller plus tard...

— Ah! — répliqua le garçon, — je vais d'abord ôter ce porte-manteau...

Le vieillard pâlit.

— N'y touchez pas! — balbutia-t-il.

— Pourquoi donc?

— Oh! pour rien... je voulais dire : rien ne presse..

— Mais déjà le garçon d'écurie avait dénoué les lanières qui attachaient la valise à la selle.

L'agitation du vieillard était à son comble.

Il s'efforça de tirer la valise à lui.

Le garçon, plus vigoureux, l'avait tirée de son côté et la soulevait.

— Ah! bah! — fit-il d'un air d'étonnement, — comme c'est lourd! cela pèse au moins cinquante livres!...

— Oh!... vous voulez plaisantez, mon ami... cinquante livres!... y pensez-vous!...

— Si c'est de l'argent qui est là dedans, la somme doit être un peu ronde!...

— De l'argent!... Dieu d'Abraham!... d'Isaac et de Jacob!... de l'argent!...

Et le vieillard s'efforça de rire.

Mais son rire était contraint et en quelque sorte convulsif.

Il poursuivit :

— De l'argent!... ah! je le voudrais de tout mon cœur!... je serais plus riche que je ne le suis!... hélas!...

— Mais, qu'est-ce donc?

— Du plomb, mon bon ami... de pauvres petits lingots de plomb,

et, aussi, quelques morceaux d'étain... tout cela ne vaut pas quatre écus!...

— Vraiment!... — fit le garçon d'un air ironique.

— Aussi vrai que je m'appelle Ezéchiel Nathan.

— Ah! vous êtes juif?...

— J'adore le Dieu de mes pères, et, quoiqu'il abandonne son serviteur dans la misère, j'observe de mon mieux ses commandements... — Mon bon ami, voulez-vous me rendre cette valise, je vous en prie...

— Tendez les bras, — fit le garçon.

Le juif obéit.

La sacoche de cuir lui fut jetée à toute volée et il faillit ployer sous le poids. Dans le choc, un bruit métallique et argentin s'en échappa.

De pâle qu'il était, le juif devint livide.

Mais le garçon d'écurie sembla n'avoir fait aucune attention à la dernière particularité que nous venons de rapporter.

— Qu'est-ce qu'il faut donner à votre bidet? — demanda-t-il

— Du foin et de l'avoine, mon bon ami... en assez grande quantité pour réparer les forces de l'animal... mais ménagez ma pauvre bourse.

— Soyez tranquille, cela ne vous coûtera pas cher.

— Et, — reprit le juif, — si vous avez bien soin de ma bête, il y aura quelque chose pour vous demain matin...

— Ah! vous couchez ici?

— Sans doute.

— Eh bien, dormez tranquille... le bidet ne manquera de rien.

Après cette conversation, Ezéchiel Nathan, portant dans ses bras sa valise, quitta l'étable, traversa de nouveau la basse-cour et entra dans l'hôtellerie.

Hébé et la mère Moloch se trouvaient toujours sur le banc auprès de la porte.

XV

MAITRE ET VALET

Montons, s'il vous plaît, au premier étage, et rejoignons-y le juif et sa fille.

Ezéchiel Nathan et Déborah, — nos lecteurs l'ont déjà compris sans

aucun doute, — sont nos deux anciennes connaissances de la rue Saint-Honoré.

Nous n'entrerons donc dans aucun détail relativement à la jeune fille.

La pièce dans laquelle elle se trouvait, et qui communiquait avec une seconde chambre, était grande et dans un état de délabrement prodigieux.

Le plancher, gercé dans maint endroit, tremblait sous les pas de celui qui le foulait.

Le lit, recouvert d'une maigre paillasse, d'un matelas problématique et de draps d'une blancheur suspecte, était à baldaquin et à colonnes torses.

L'une de ces colonnes manquait.

Quelques loques déchirées, ayant été jadis des rideaux de toile peinte, pendaient accrochées au baldaquin.

Une antique commode, ventrue et boiteuse, et deux fauteuils menaçant ruine, complétaient le mobilier de cette chambre.

Ajoutons cependant, pour mémoire, une cage à poulets vide, deux sacs de noix, et, sur la cheminée, une bouteille servant de flambeau, dans le goulot de laquelle était fichée une chandelle.

Déborah, assise auprès de la fenêtre dans le plus solide des deux fauteuils, attendait son père.

Elle fixait sur les solives noires et enfumées du plafond son regard distrait et un peu rêveur.

Dès son arrivée dans la chambre en question, elle s'était débarrassée de son voile, et, au milieu de l'ignoble et sordide misère que nous venons de décrire, elle ressemblait à une jeune reine.

Pour emprunter à l'art une comparaison qui nous semble juste, on eût dit une tête splendide, peinte par Raphaël, dans un cadre de bois vermoulu et couvert de toiles d'araignées.

La porte s'ouvrit.

Ezéchiel Nathan, continuant à serrer contre son cœur sa précieuse valise, parut sur le seuil, conduit par le maître de l'hôtellerie.

Ce dernier n'avait pas encore vu Déborah à visage découvert.

En face de cette rayonnante beauté, il resta comme ébloui.

Puis ses prunelles s'allumèrent, un éclair d'effroyable concupiscence jaillit de ses regards, un rictus effrayant agita la place où aurait dû se trouver sa lèvre supérieure.

Pendant quelques secondes, le visage du gros homme ressembla à celui d'un monstrueux satyre.

Ni Nathan ni Déborah ne remarquèrent cette expression.

— Quand voulez-vous souper? — demanda l'hôte avec son ton bourru.

Quand le souper sera-t-il prêt? — fit Nathan.

— Dans une heure; il faut le temps d'attraper le poulet, de le tuer et de le faire cuire...

— Et bien, soit, dans une heure...

— Mangerez-vous ici, ou en bas?...

— Ici!... ici!... — dit vivement Nathan, — je ne veux pas que ma fille descende dans la salle commune...

— C'est bien... on viendra dresser la table tout à l'heure...

Et l'hôte, après avoir jeté un dernier regard sur Déborah, sortit de la chambre et referma la porte derrière lui.

Nathan se dirigea vers le lit.

Il prit la valise et la déposa avec précaution sur les matelas.

Nathan s'approcha ensuite de sa fille, et, après avoir mis un baiser sur son beau front, il lui dit :

— Quelle frayeur il m'a faite tout à l'heure!...

— Qui donc, mon père? — demanda Déborah.

— Ce garçon d'écurie qui m'a aidé à ôter le harnachement de *Roboam*...

— Et, comment cela?

— Figure-toi qu'il a voulu détacher lui-même la valise...

— Eh bien?

— Eh bien, il a fait la remarque qu'elle était horriblement lourde et qu'elle devait contenir une grosse somme!...

— Il avait raison, ce me semble...

— C'est justement parce qu'il avait raison que je tremblais!... songe donc!... vingt mille écus, en or et en argent, sans compter les bijoux! quelle imprudence de voyager avec de semblables valeurs!

— Et, qu'avez-vous répondu?...

— Que cela pesait beaucoup et ne valait guère, attendu qu'il ne s'agissait que de petits lingots de plomb et d'étain...

— Et vous a-t-il cru?

— Parfaitement.

— Alors, vous n'avez rien à craindre?

— Non, sans doute; mais ne voilà-t-il pas qu'il s'est avisé de me jeter la valise sur les bras! les écus, en s'entre-choquant, ont fait un bruit auquel il était impossible de se tromper, pour peu qu'on eût l'oreille fine



De quoi ? du coup de couteau que nous allons lui donner tout à l'heure au travers du corps. (P. 622.)

— Ceci est fâcheux, — dit la juive de l'air du monde le plus indifférent.

— Heureusement, — poursuivit Nathan, — heureusement qu'il n'a pas entendu... mais je te jure, par le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, que je m'estimerai fort heureux quand tout cet argent sera en sûreté dans le coffre-fort de notre logis.

— Combien nous faut-il encore de jours pour arriver à Paris, mon père?

— Cinq, mon enfant.

— Il me tarde autant qu'à vous d'arriver, car ce voyage à cheval est bien fatigant...

— C'est toi qui as voulu m'accompagner...

— C'est vrai... outre la crainte de rester toute seule à Paris, il m'aurait semblé que sans moi il vous arriverait quelque malheur.

— Chère fille!...

Et Nathan embrassa de nouveau Déborah avec la plus paternelle tendresse.

En ce moment, une sorte de maritorne au tablier gras vint dresser la table et mettre le couvert.

La chandelle qui se trouvait sur la cheminée prit place au milieu de la table et fut allumée, car la nuit était venue.

Quand la servante eut achevé tant bien que mal sa besogne, Nathan s'approcha de la porte, afin de se rendre compte des moyens de fermeture intérieure.

Ces moyens étaient assez peu satisfaisants.

La serrure, toute détraquée, laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la solidité.

Mais il y avait un petit verrou.

Après cet examen, Nathan procéda à l'inspection de la seconde pièce.

Elle était dans le même état de délabrement que la première, seulement on n'y voyait aucune porte de communication avec le dehors.

— Tu prendras cette chambre, — dit-il à sa fille.

— Oui, mon père, — répondit-elle.

— Au moins, ainsi il serait impossible d'arriver à toi sans passer d'abord devant moi, et, en cas de péril, j'ai là deux compagnons qui ne badinent point...

Et Nathan tira de ses poches des pistolets de petite dimension.

On servit le souper.

Il consistait en œufs frais, en un morceau de viande cuite au four, et en un poulet rôti, avec du pain et avec du vin.

Les œufs avaient six semaines de date.

Le morceau de viande était avancé.

Le poulet était un vieux coq.

Le pain était dur et le vin aigri.

Nathan et Déborah purent à peine manger.

— Ah! les brigands!... — murmurait le juif, — quel souper! S'ils

nourrissent Roboam de la même façon, la malheureuse bête ne pourra pas te porter demain ! Ce qui ne les empêchera pas, les Amalécites qu'ils sont, de nous faire payer tout cela bien cher!... Qu'ils soient maudits, jusqu'à la quatorzième génération !...

Déborah s'efforça de calmer son père, en lui affirmant qu'elle n'avait pas le moindre appétit et que son unique désir était de prendre un peu de repos.

En conséquence, la jeune fille se retira dans la chambre qui lui était destinée, et Nathan fit ses préparatifs pour la nuit.

Ils étaient des plus simples.

Le juif ôta le traversin de son lit et le remplaça par sa valise de cuir, autour de laquelle il roula les draps.

De cette façon, et tandis qu'il dormirait, sa tête reposerait sur son trésor.

Il traîna jusqu'auprès du lit la table sur laquelle le souper avait été servi.

Il visita avec le plus grand soin les pierres et les amorces de ses pistolets, et il les plaça sur la table, à portée de sa main.

Ceci fait, il se coucha.

Il éteignit la lumière.

Mais, au lieu de songer à s'endormir, il se mit à chercher à quelle bonne et belle opération d'usure il pourrait employer les fonds qui venaient de lui rentrer.

Le sommeil, avec son cortège de riantes illusions, était déjà descendu sur les paupières de Déborah.

A mesure que le crépuscule faisait place à la nuit, la fraîcheur du soir augmentait.

Bientôt cette fraîcheur devint telle, qu'Hébé et la mère Moloch durent quitter le banc de pierre sur lequel elles avaient été assises jusque-là, et rentrer dans l'hôtellerie du *Porc armé*.

Le malheureux coq destiné à être servi sous le pseudonyme menteur de poulet, au souper du juif et de sa fille, rôtissait ses membres étiques devant un feu maigre et mal entretenu.

L'hôtelier ne se trouvait pas dans la cuisine.

L'ignoble maritorne dont nous avons dit deux mots agitait avec une cuiller de bois le contenu d'un chaudron posé sur les cendres chaudes.

Elle ne fit pas attention aux deux femmes.

Hébé ouvrit la porte du cabinet rempli de paille dans lequel elles devaient coucher.

Elles entrèrent dans ce cabinet, refermèrent la porte sur elles, et, toutes frissonnantes, car les vitres cassées laissaient pénétrer l'air de la nuit, elles s'étendirent sur les bottes de paille, où elles ne tardèrent pas à s'endormir.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi, puis l'impression du froid devint telle, que la souffrance réveilla Hébé.

La nuit devait être avancée.

La lune, aux deux tiers de sa croissance, jetait ses rayons blancs par la fenêtre brisée.

A cette lueur, s'en mêlait une autre plus vive.

C'étaient des clartés intermittentes qui venaient de la cuisine, à travers les fentes de la porte.

On entendait aussi le bruit monotone de voix étouffées à dessein.

Hébé se leva pour rendre un peu de souplesse à ses membres engourdis et endoloris.

Machinalement elle appliqua l'un de ses yeux à une fente des planches disjointes.

Elle vit qu'un grand feu de sarments pétillait dans la cheminée, avec une flamme chaude et joyeuse.

Deux hommes, assis auprès de ce feu, se versaient, à tour de rôle, le vin violet contenu dans un grand broc, et causaient, penchés l'un vers l'autre.

Ces deux hommes étaient le maître de l'hôtellerie et son garçon d'écurie.

Ils parlaient bas.

Mais l'on sait combien est profond le silence des nuits, et comment la voix humaine se distingue au milieu du calme de la nature endormie.

Hébé écouta.

Voici ce qu'elle entendit :

— Je te soutiens, — murmurait le maître, — que ce vieux petit juif bossu est pauvre comme Job, et que tout ce qu'il pourra faire sera de me payer demain son écot... — Est-ce que s'il avait de l'argent, il voyagerait avec sa fille en pareil équipage ?... — son bidet ne vaut pas trois pistoles !.., celui qui l'achèterait à ce prix serait volé !...

— Vous n'avez dont pas vu la valise ?... — demanda le valet.

— Une petite valise en cuir noir, tout usée ?...

— Oui.

— Si, pardieu ! je l'ai vue...

— Mais l'avez-vous eue entre vos mains ?

— Non.

— Eh bien! elle est assez lourde pour fatiguer la main qui la porte !...

— Qu'est-ce qu'il peut y avoir dedans?...

— Voilà ce que j'ai demandé au juif bossu.

— Et que t'a-t-il répondu?

— Que c'était du plomb et de l'étain.

— Je parierais qu'il disait vrai.

— Et moi, je mettrais ma tête à couper qu'il mentait.

— Mais pourquoi, enfin? — pourquoi?

— Pour deux raisons.

— Lesquelles?

— D'abord, parce qu'il avait une horrible peur de me voir mettre la main sur cette valise... si je l'ai touchée, c'est malgré lui...

— Et ensuite?

— Ah! ensuite, parce qu'en la lui rendant, j'ai entendu distinctement le bruit que produisent des louis et des écus qui se choquent...

XVI

UNE CAUSERIE AU COIN DU FEU

Un instant de silence suivit les dernières paroles du valet.

Puis le maître demanda :

— Ah çà, es-tu bien sûr d'avoir entendu des écus se choquer?..

— Si j'en suis sûr?... ah! mais, oui, que j'en suis sûr!... et il n'y avait pas rien que des écus, j'en réponds, il y avait aussi des louis...

— Mais, alors, cela doit faire beaucoup d'argent...

— Ah! ma foi, je le crois bien, plus d'argent qu'on ne vendrait le *Porc armé* et deux ou trois hôtelleries comme celle-ci encore avec...

— Mais, alors, si j'avais à moi une somme pareille, je serais riche... murmura le maître.

— Vous voulez dire : nous serions riches... — répliqua le valet.

— Comment, *nous?*

— Dame! c'est clair.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire, si pareille aubaine vous tombait du ciel, vous auriez trop bon cœur pour ne pas partager avec moi...

— Peut-être; mais, comme pareille aubaine ne m'arrivera point...

— Qui sait? — interrompit le valet.

— Et d'où diable veux-tu que ça me vienne?

— Vous pouvez hériter.

— De qui?

— De vos parents.

— Je n'en ai pas.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Eh bien, j'imagine que vous vous trompez.

— Prétends-tu connaître ma famille mieux que moi?

— Oui.

— Voilà qui est fort!

— C'est comme ça.

— Et ces parents, quels sont-ils? Tu serais, ma foi, bien embarrassé de le dire.

— Point du tout.

— Dis-le donc!

— Vous avez d'abord un petit vieux juif bossu, dont je ne sais pas le nom, mais qui est votre parent le plus proche... Il loge chez vous cette nuit...

— Lui!... mon parent!...

— Sans doute.

— Tu rêves!...

— Il est votre parent, puisque vous en hériterez; et cela ne tardera guère, car il est, à cette heure, bien malade...

— Malade?...

— Oh! très dangereusement.

— Et de quoi?...

Le valet regarda tout autour de lui.

Puis il se pencha vers son maître, et il dit d'une voix basse et sinistre :

— De quoi? du coup de couteau que nous allons lui donner tout à l'heure au travers du corps.

— L'hôte tressaillit.

— Malheureux! — balbutia-t-il, — songes-tu bien à ce que tu me proposes?

— Si j'y songe?... oui, pardieu!... et vous aussi, vous y songez, mon

maître; vous êtes las de votre misère... c'est le seul moyen de vous enrichir... l'affaire est superbe et elle n'offre pas le moindre danger... le petit juif est vieux et faible... il ne se défendra guère...

— Mais, sa fille?...

— Ah bah! vous la saignerez aussi, pendant que nous serons en train...

— Quoi!... faudra-t-il donc la tuer comme son père?

— Dame? il me paraît difficile de faire autrement.

— Elle est si belle!... — murmura l'hôte.

— Ah! elle est belle?

— Je n'ai jamais rien vu de si beau!...

— Comme ça, elle vous a tapé dans l'œil?

— Je donnerais la moitié de ce qu'il y a dans la valise du père pour que la fille soit à moi...

— C'est un marché qui ne peut pas se faire... la demoiselle pousserait des cris et nous mettrait une mauvaise affaire sur les bras... C'est moi qui me chargerai d'elle...

Il y eut un nouveau silence, qui dura quelques secondes.

Ce fut le maître qui le rompit.

— Je pense à une chose... — fit-il.

— A quoi?

— Une fois l'argent entre nos mains, que ferons-nous?

— C'est cela qui vous embarrasse?

— Mais il me semble...

— Il vous semble mal?... rien n'est plus simple...

— Enfin... ces cadavres, comment les faire disparaître?... cette fortune, comment l'expliquer?...

— Écoutez, je fais une supposition : nous voici riches, la valise est à nous, nous l'ouvrons, nous partageons; rien ne nous retient dans ce pays-ci, n'est-ce pas?

— Rien.

— Vous êtes ruiné?

— Complètement.

— L'hôtellerie du *Porc armé* tombe en ruines...

— C'est facile à voir.

— Vous n'avez ni l'envie de la réparer, ni l'argent nécessaire pour cela?...

— Comme tu dis, ni argent ni envie...

— Eh bien! aussitôt après le coup fait, nous mettons le feu aux quatre coins de la baraque; — l'incendie se charge d'expliquer la dispari-

tion des voyageurs; et nous, pendant ce temps-là, nous voguons vers d'autres climats...

— Je crois que ton idée est bonne...

— Pardieu! si elle est bonne!... — elle est plus que bonne, elle est excellente!... — nous irons à Paris... — J'ai beaucoup entendu parler de Paris, et je brûle de le connaître... — Voyons, est-ce décidé?

— Oui.

— A la bonne heure!... Dans quelles chambres avez-vous mis le bossu et sa fille?

— Aux numéros 1 et 2.

— La porte ferme-t-elle en dedans?

— Mal; cependant, il y a un verrou.

— Ça sera facile à démolir d'un coup d'épaule. Le vieux sera surpris dans son premier sommeil, vous courrez à son lit, moi je m'occuperai de sa fille... Où sont les couteaux?

— Là.

Le valet ouvrit un tiroir.

Il y prit deux longs couteaux, de ceux qui servent à découper des viandes crues, et il se mit à les examiner d'un air connaisseur en essayant successivement sur son doigt la pointe et la lame.

Cet examen terminé, il hocha la tête d'un air peu satisfait.

— Épointés!... ébréchés!... émoussés!... murmura-t il, — le moyen de faire de la bonne besogne avec de si mauvais outils!...

Il rouvrit le tiroir et il prit une pierre longue, de couleur ardoisée.

Il humecta cette pierre avec quelques gouttes de vin, et il se mit en devoir de repasser les couteaux.

. . . .

Aussitôt qu'Hébé avait entendu et compris les premiers mots de cette conversation effroyable, elle s'était penchée vers la mère Moloch, et, tout en lui appuyant une de ses mains sur la bouche pour la contraindre à garder le silence, elle l'avait éveillée doucement.

Puis, la prenant par le bras et la conduisant auprès de la porte, elle lui dit tout bas :

— Écoutez!...

La mère Moloch prêta l'oreille.

Toutes deux assistèrent ainsi au monstrueux conciliabule.

— Que faut-il faire? — murmura Hébé d'une voix à peine distincte, quand les projets des deux brigands se furent suffisamment dévoilés?

Nous enfuir... — répondit la vieille femme.

— Et ces malheureux, les laisserons-nous égorger?...



Ne vous hâtez pas trop, et tirez à bout portant. (P. 628.)

— Comment l'empêcher?

— En les prévenant.

— C'est risquer notre vie.

— Qu'importe?...

— Et, d'ailleurs, les prévenir, de quelle façon? — Sais-tu seulement où ils logent?

— Oui, je le sais. Avant de rentrer ici, j'ai vu de la lumière aux fenêtres de leurs chambres...

— Mais, est-il possible d'arriver à eux sans passer par la pièce où sont ces deux hommes?...

— Je vais du moins l'essayer.

Et Hébé, joignant l'action aux paroles, amoncela quelques bottes de paille devant la fenêtre aux carreaux brisés, elle monta sur cette paille, elle fit jouer doucement le châssis dans ses rainures, et, sans avoir occasionné le moindre bruit, elle s'élança dans la basse-cour.

La lune, nous l'avons dit, répandait dans le ciel et sur la terre les nappes de ses blanches clartés.

Hébé entrevit une échelle à moitié brisée qui gisait dans la fange à côté d'un hangar.

Elle la prit et, s'orientant de son mieux, elle la dressa contre la maison de manière à parvenir à la hauteur de l'une des fenêtres du premier étage.

Deux des échelons se brisèrent sous le poids cependant bien léger de son corps.

Ceci ne la découragea pas.

Elle se suspendit aux montants de l'échelle, et elle arriva jusqu'à la fenêtre.

Alors, elle se mit à frapper légèrement avec ses doigts contre l'une des vitres.

Ce bruit, qu'elle rendait à dessein peu distinct, ne sembla d'abord attirer l'attention de personne.

Pourtant Hébé ne s'était pas trompée.

La fenêtre à laquelle elle frappait était bien celle de la chambre du juif Ezéchiel Nathan.

XVII

HÉBÉ A L'ŒUVRE

Enfin il se fit un léger mouvement dans la chambre.

Une forme indécise s'approcha de la fenêtre, et une voix que la frayeur rendait chevrotante demanda :

— Que voulez-vous ?

— Ouvrez, — répondit vivement Hébé, — et ne faites pas de bruit.

La fenêtre fut entre-bâillée.

Puis le juif, toujours tremblant, balbutia :

— Qui êtes-vous?...

— Une femme... — répliqua Hébé, — une femme qui vient vous sauver...

— Me sauver!...

— Oui, vous et votre fille...

— Mais quel danger nous menace?...

— Un danger de mort !... — l'argent que vous portez avec vous a tenté la cupidité de deux hommes infâmes !... — dans quelques minutes ils doivent vous assassiner!...

En entendant ces paroles terribles, Ezéchiel ouvrit complètement la fenêtre.

Entrez... — dit-il à Hébé, en lui tendant la main pour l'aider à escalader le rebord de la croisée, — entrez et expliquez-vous...

La jeune fille s'élança dans la chambre.

En quelques mots elle mit le juif au courant de ce qu'elle avait entendu.

Ezéchiel Nathan frissonnait de tous ses membres.

— Mais alors, — murmurait-il, — nous sommes perdus...

— Non, car vous êtes avertis...

— Que faire?

— N'avez-vous donc pas d'armes?

— Oui, des pistolets, que voici.

— Vous vous en servirez.

— Je crois qu'il vaudrait mieux fuir...

— C'est impossible...

— Pourquoi?

— L'échelle qui m'a servi pour arriver à vous se briserait sous le poids de votre corps... — D'ailleurs, ces hommes vont monter ; votre fille n'est pas prête pour la fuite...

— Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ce que vous dites est vrai !... — il faut que j'éveille Déborah... — nous verrons ensuite...

Nathan courut à la chambre de sa fille et il en poussa la porte.

La belle juive avait éte réveillée par le bruit de la fenêtre qui s'ouvrait ; elle avait entendu des voix et, se doutant bien qu'il se passait quelque chose d'étrange, elle s'était habillée dans l'obscurité.

— Seigneur!... Seigneur!... — balbutia Nathan, — qu'allons-nous

devenir?... que puis-je faire, moi chétif et faible, seul contre ces hommes!...

— Nous sommes deux, — répliqua Hébé, — vous êtes armé et j'ai un poignard...

— Quoi!... vous frapperez?...

— Comme un homme!...

Puis Hébé ajouta, en s'adressant à Déborah :

— Ne tremblez pas, mademoiselle; votre père et moi, nous saurons vous défendre...

Déborah saisit une des mains d'Hébé et la serra entre les siennes, en murmurant :

— Oh! merci!... merci!...

Quelques secondes s'étaient écoulées.

Hébé prêta l'oreille.

— Silence!... — fit-elle ensuite en étouffant sa voix, — silence!... les voici...

On entendait en effet craquer l'escalier chancelant, sous des pas qu'on s'efforçait vainement de rendre légers.

Les dents du juif s'entre-choquaient.

— Vos pistolets sont-ils chargés? — demanda Hébé.

— Oui.

— Venez...

Elle prit Nathan par la main et le plaça tout près de la porte, du côté du lit.

Ensuite elle approcha ses lèvres de son oreille, et elle ajouta :

— Leur intention est de jeter la porte en dedans d'un seul coup d'épaule, si elle résiste, et de se précipiter, l'un vers le lit où ils croient vous trouver endormi, l'autre dans la chambre de votre fille. Attendez qu'ils soient entrés, ne vous hâtez pas trop, et tirez à bout portant...

Nathan ne pouvait parler, mais il fit un geste d'adhésion complète à ce qu'Hébé venait de dire.

Dans l'escalier, le bruit avait cessé.

Un silence profond régnait.

Ce silence dura à peu près une minute, et sembla long comme une année entière aux trois principaux acteurs de cette scène.

Soudain on entendit un grattement léger contre le bois de la porte.

Évidemment quelqu'un cherchait le loquet de la serrure.

On trouva ce loquet, et la porte fut doucement ébranlée.

— Mais, comme elle était fermée en dedans à la clef et au verrou, elle ne s'ouvrit point.

Hébé toucha le bras de Nathan pour lui faire comprendre que le moment décisif approchait.

Il y eut un nouveau silence qui sembla plus long encore que le premier.

Puis un choc violent retentit.

Les panneaux disjoints craquèrent, la serrure et le verrou furent arrachés. La porte, à demi brisée, céda.

Deux hommes, dont l'un tenait de la main gauche une lanterne sourde, bondirent en avant comme deux jaguars.

A la clarté tremblotante de leur lanterne, ils aperçurent Nathan debout et un pistolet dans chaque main.

Le maître de l'hôtellerie poussa un cri sauvage et voulut reculer.

Mais il n'était plus temps.

Nathan fit feu de son premier coup.

La balle frappa le gros homme à la tête.

Le crâne vola en éclats, et le misérable tomba foudroyé.

En face de cette catastrophe inattendue, le valet tourna sur ses talons et regagna l'escalier.

Mais Nathan, qui devenait brave maintenant qu'il n'y avait plus de péril, s'élança à sa poursuite.

Le valet d'écurie avait déjà franchi une dizaine de marches.

La terreur lui donnait des ailes.

Nathan fit feu de son second coup et l'abattit.

— Sauvés! — s'écria-t-il avec un enthousiasme grotesque ; — sauvés!... sauvés !... que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob en soit béni!... mes deux balles ont touché le but!...

— Oui, sauvés!... — ajouta Déborah en se jetant dans les bras d'Hébé et en la serrant contre son cœur; — oui, sauvés, mais grâce à vous!... — Mademoiselle, voulez-vous être ma sœur?...

— Votre sœur! — répondit Hébé, — oh! oui... et je vous aimerai de toute mon âme!...

Puis elle se dégagea de l'étreinte de Déborah et elle dit :

— Maintenant, ne perdons pas de temps... tout ce bruit a pu donner l'alarme dans les maisons du village... quoique nous n'ayons fait que nous défendre, nous pourrions être accusés de meurtre... et Dieu sait que l'on ne se justifie pas facilement des accusations injustes!... profitons de la nuit... prenons ma mère, qui est en bas, et partons.

— Oui... oui... — dit Nathan, — partons.

Le juif chargea la valise sur son épaule.

Hébé et Déborah passèrent les premières, franchirent, dans l'escalier,

le cadavre sanglant du valet et gagnèrent la cuisine, suivies par Nathan.

Le feu brûlait toujours.

La petite lampe de cuivre, placée sur une table, ne s'était point éteinte.

Hébé appela la mère Moloch, qui, tremblante encore, sortit de sa retraite.

Nathan courut à l'écurie.

Il harnacha Roboam à la hâte, tant bien que mal, il attacha la précieuse valise à sa place accoutumée, et nos quatre personnages se mirent en marche et s'éloignèrent le plus rapidement possible du village, et surtout de l'hôtellerie du *Porc armé*.

Ils ne couraient d'ailleurs aucun risque d'être poursuivis.

Les paysans ont le sommeil dur.

Aucun d'entre eux n'avait été réveillé par les deux coups de pistolet

Quant à la maritorne au tablier gras, qui logeait dans l'hôtellerie, elle avait bien entendu.

Mais la frayeur la clouait dans sa chambre, où elle s'était barricadée avec tout ce qu'elle avait trouvé de meubles sous sa main.

C'est seulement plusieurs heures après, au grand jour, qu'elle se décida à ouvrir sa porte.

On sait quel spectacle frappa sa vue.

Elle fit retentir l'air de ses cris, elle appela au secours, elle rassembla tout le village.

Les deux cadavres étaient déjà roides et complètement refroidis.

On envoya quérir le lieutenant criminel de la ville la plus proche.

Il arriva vers midi.

On constata sans peine que le maître et le valet n'avaient reçu la mort qu'après avoir brisé la porte des voyageurs.

Les longs couteaux dont ils avaient eu soin de se munir ne pouvaient laisser aucun doute sur leurs intentions.

D'ailleurs, maître et valet passaient à bon droit pour des gredins, dont le pays se voyait débarrassé avec bonheur.

La justice décida qu'il y avait lieu de passer outre.

En conséquence, on ne se mit point à la poursuite des fugitifs.

§

— Où allez-vous? — avait demandé Déborah à Hébé, quand la marche de la petite caravane se fut un peu ralentie.

— A Paris, — répondit la jeune femme.

— Nous aussi.

— Eh bien, si vous y consentez, nous ferons route ensemble...

— Si nous y consentons!... oubliez-vous donc que je vous ai priée d'être ma sœur?

— Non, certes, je ne l'oublie pas...

Les deux jeunes filles s'embrassèrent de nouveau.

— Comment vous appelez-vous, ma sœur? — demanda la juive.

— Hébé.

— Quel nom charmant!...

— Et vous, ma sœur?...

— Déborah.

XVIII

COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE

Ainsi que Nathan l'avait annoncé à Déborah, le voyage jusqu'à Paris ne dura que cinq jours.

Pendant ce temps, Hébé et la juive se lièrent de la plus étroite amitié. Interrogée par Déborah sur sa vie passée et sur sa situation actuelle, Hébé lui fit un récit qui embrassait tout son passé.

Ce récit intéressa Déborah au plus haut point et donna une nouvelle force à son attachement naissant.

Elle eût voulu ne plus quitter Hébé et l'installer auprès d'elle dans la maison de son père.

Elle en parla à Nathan.

Mais ce dernier, malgré son aveugle affection pour sa fille, fit la sourde oreille.

Sa ténébreuse existence d'usurier prêteur sur gages ne lui permettait point de laisser une étrangère s'introduire ainsi dans son intérieur.

Déborah se consola un peu en songeant qu'Hébé viendrait la voir souvent, presque tous les jours. Comme bien on pense, Hébé promit.

Nathan, — quoiqu'il fût juif, par conséquent avare, — se montra reconnaissant du service immense que la jeune fille lui avait rendu.

Au moment de se séparer des deux femmes, en entrant dans Paris, il glissa dans la main de la mère Moloch une bourse qui contenait vingt pièces d'or.

Hébé n'en sut rien; son orgueil se serait cabré devant cette espèce de payement offert pour une action généreuse.

Les deux femmes cherchèrent un asile.

La mère Moloch trouva, rue des Prouvaires, un petit logement qui, si misérable qu'il fût, lui convint parfaitement.

Grâce à la libéralité de Nathan, elle put mettre dans ce logement quelques meubles indispensables, qu'elle acheta d'occasion chez des fripiers du plus bas étage.

Un an s'écoula. Au bout de cette année, la situation de nos personnages était toujours la même.

La mère Moloch qui, nous le savons, avait rêvé de faire fortune à Paris au moyen des sciences occultes et en disant la bonne aventure, avait vu, peu à peu, se dissiper cette illusion.

Vainement sa réputation de sorcière et de devineresse s'était répandue et accréditée dans le quartier...

Ses clientes étaient rares, et la plupart, presque aussi pauvres que la nécromancienne, payaient bien mal les oracles qu'elles sollicitaient.

De temps en temps, lorsqu'elle passait dans la rue, la mère Moloch s'entendait traiter de sorcière et menacer de la chemise goudronnée et du fagot.

Hébé passait pour sa fille.

Les mauvais plaisants ajoutaient en riant qu'une si jolie fille, née d'une sorcière plus que mûre, ne pouvait avoir que le diable pour père.

Ceci s'était répandu peu à peu et Hébé avait reçu le surnom de *la fille du diable.*

§

Nos lecteurs se souviennent-ils de la situation dans laquelle nous avons laissé le héros de ce livre, Raoul de La Tremblaye?

Pour leur épargner la fatigue de remonter à la précédente partie de ce livre, nous allons, en quelques lignes, remettre cette situation sous leurs yeux.

Raoul, après avoir gagné des sommes immenses dans la maison de jeu de la rue Saint-Honoré, avait été dépouillé de sa montre et d'une partie de son or par les porteurs de sa chaise, qui l'avaient, en outre, laissé pour mort sur le pavé de la rue des Prouvaires.

Raoul, blessé et évanoui, avait été recueilli chez la mère Moloch par la Fille du diable.



Deux pâles visages de femmes se montrèrent à la fois. (P. 636.)

Revenu à lui-même, la vieille femme lui avait fait les prédictions les plus étranges, et, par son pouvoir magique, lui avait montré, dans une carafe d'eau, un des plus lugubres tableaux de son avenir.

Préoccupé de ces prédictions et de cette vision, Raoul avait quitté le logis de la rue des Prouvaires, sans penser à s'enquérir du nom de la

rue, et sans recueillir quelques indices qui pussent, plus tard, lui faire reconnaître ce logis.

Pendant un instant, il avait été frappé de la beauté radieuse de la fille du diable.

Mais cette fugitive impression s'était effacée bien vite.

Raoul avait monté sa maison.

Cela fait, il s'était dit qu'il lui fallait une maîtresse, et que cette maîtresse devait être choisie de manière à lui faire honneur.

Le souvenir de Déborah, — cette splendide et raphaélique créature, — traversa son esprit.

Il ignorait l'immense fortune de Nathan, et il songea, tout d'abord, à séduire la jeune juive.

Seulement, il ne trouvait aucun prétexte pour retourner chez Nathan.

Ce prétexte, le juif lui-même le lui donna.

Un soir, il aborda Raoul et lui demanda si sa montre ne lui avait pas été volée.

— Oui, — répondit le jeune homme.

— Elle est chez moi et je puis vous la rendre; venez demain et je vous expliquerai tout...

Le lendemain, en effet, Raoul rentra en possession du précieux bijou qui lui venait de son père d'adoption, Réginald de La Tremblaye, et auquel, pour cette raison, il tenait plus qu'à aucune chose en ce monde.

Pendant cette visite, Nathan introduisit M. de La Tremblaye dans ce salon oriental que nous avons déjà décrit.

Il le mit en présence de quatre tableaux de grands maîtres, ces tableaux merveilleux, ces diamants sans tache, dont nous avons parlé et qui faisaient partie de l'appartement particulier de Déborah.

— Voilà mes trésors!... — dit-il; — regardez, mon gentilhomme!... regardez, et jugez!...

Raoul regarda, en effet.

Son admiration se formula en des termes plus pompeux peut-être que sincères.

Ce n'est pas que le jeune homme fût insensible au mérite hors ligne des œuvres magnifiques offertes à ses regards.

Non. Loin de là.

Mais sa distraction et sa préoccupation étouffaient momentanément en lui le sentiment artistique.

Il était ébloui de ce luxe asiatique étalé devant lui...

Et puis, dans cette pièce où flottaient de vagues parfums, il lui semblait que Déborah avait laissé quelque chose d'elle-même, quelques parcelles de son âme et de sa beauté.

Ses yeux ne pouvaient se détacher des portières de lampas qui masquaient évidemment une issue intérieure, derrière laquelle, peut-être, se cachait la divine juive.

Par moments, il lui semblait voir tressaillir cette draperie...

Et son cœur tressaillait en même temps.

Au milieu du salon se voyait un guéridon de bois sculpté, d'un précieux travail.

Sur ce guéridon était un gros livre entr'ouvert.

Raoul, en passant, laissa tomber ses yeux sur ce gros livre.

— Ah! par exemple!... — murmura-t-il assez haut pour être entendu de Nathan, — ah! par exemple, voilà qui est étrange!

Le juif s'arracha à sa contemplation.

— Quoi donc?... — demanda-t-il.

— Pourriez-vous m'expliquer comment il se fait que ce livre soit ouvert précisément à cette page?

Nathan s'approcha du guéridon.

Il prit le volume et le regarda.

— Un armorial!... — s'écria-t-il. — Ma foi, mon gentilhomme, ce livre ne m'appartient pas, et j'ignorais sa présence ici... — Quant à la page à laquelle il est ouvert, je vois qu'elle contient la généalogie des marquis de La Tremblaye, vieille maison de Picardie, mais je ne connais personne de ce nom... Et vous?...

Raoul ne répondit pas.

Sa surprise et son émotion croissaient de seconde en seconde.

Nathan continua à regarder la page imprimée en gros caractères et ornée de figures gravées sur bois.

— Ah! ah! — fit-il — voici l'écusson de cette famille ! *un tremble d'or, au champ de gueules,* avec la devise TREMBLAYE NE TREMBLE. Mais cette devise... cet écusson... je les connais! L'un et l'autre sont émaillés sur la boîte de votre montre... Oh! maintenant, je comprends votre surprise à la vue de ce livre ouvert à cette page... Vous êtes un La Tremblaye, n'est-il pas vrai, mon gentilhomme?

— Oui, — répondit Raoul, — je suis un La Tremblaye, le dernier de ma race...

A peine, le jeune homme avait-il prononcé les dernières paroles que nous venons d'écrire, qu'un bruit subit se fit dans la pièce voisine.

La draperie agitée, s'entr'ouvrit violemment.

Deux pâles visages de femmes se montrèrent à la fois.

Puis, la tapisserie retomba.

On entendit un cri sourd, auquel succéda le bruit mat d'un corps humain tombant sur un tapis.

— Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob!... — murmura Nathan avec épouvante, — qu'y a-t-il?... que se passe-t-il donc?...

Et il souleva vivement la portière qui séparait le salon de la chambre à coucher.

Raoul s'avança derrière lui.

Un spectacle inattendu frappa ses regards, en même temps que ceux du juif.

Une jeune fille, d'une effrayante pâleur, gisait inanimée sur le sol.

Déborah s'agenouillait auprès d'elle.

Dans la jeune fille évanouie, Raoul reconnut la fille du diable.

Avons-nous besoin d'expliquer ce qui se passait?

Les faits, ce nous semble, parlent d'eux-mêmes.

Hébé, avec son instinct de femme, avec l'expérience de sa vie aventureuse, avait bien compris que Déborah aimait ce mystérieux jeune homme qui, par deux fois, était venu chez Nathan, et dont les armoiries portaient de *gueules au tremble d'or*.

C'était elle qui, sur la demande de la juive, s'était procuré un *armorial* et l'avait apporté au logis de la rue Saint-Honoré.

Mais Hébé, elle aussi, aimait.

Elle aimait ce bel inconnu, heurté par elle à l'angle de la rue Richelieu, arraché par elle à la mort dans l'humble maison de la rue des Prouvaires.

O douleur!...

Dans ce chevalier de La Tremblaye, à qui Déborah avait donné son cœur, elle retrouvait l'homme à qui, de son côté, elle avait donné le sien!

Déborah était sa rivale!...

Sa rivale!...

Et, plus riche et plus belle, Déborah devait l'emporter dans la lutte qui s'engagerait entre elles!...

Voilà pourquoi Hébé venait de s'évanouir.

Cet évanouissement était en quelque sorte la première scène du drame terrible prêt à se jouer entre ces deux femmes.

§

La présence, dans le salon de Déborah, de l'armorial ouvert à la page

qui contenait la généalogie de la famille dont il portait le nom, avait été toute une révélation pour Raoul.

Il comprenait qu'il était aimé de la belle juive.

Cette conviction, on le devine, n'avait fait que l'affermir de plus en plus dans ses projets de séduction.

Seulement, quand il voulut arriver à la réalisation de ces projets, il se heurta, dès le premier pas, contre des obstacles insurmontables.

Déborah était mieux gardée que les odalisques dans le harem du Grand Seigneur, mieux gardée que les classiques pommes d'or du jardin des Hespérides.

Au logis de la rue Saint-Honoré, il n'y avait pas de *Cerberus* qu'on pût endormir en lui jetant un gâteau de miel.

Quoique Ézéchiel Nathan fût une grotesque créature, et, qui plus est, un impitoyable usurier, il avait un cœur de père.

Sa tendresse pour Déborah était un culte.

Mais cette tendresse ne le rendait point aveugle.

La naissante passion de sa fille pour le beau gentilhomme ne lui avait point échappé.

Or, comme il n'admettait pas qu'un mariage fût possible entre un La Tremblaye et l'héritière d'une race maudite, il s'était dit que Raoul chercherait à séduire Déborah.

Disons-le à sa louange, Nathan aurait donné son sang, — sa vie, — jusqu'à son or, — plutôt que l'honneur de sa fille.

Il établit autour de sa maison une surveillance occulte, mais incorruptible, qui devait déjouer et qui déjoua en effet toutes les tentatives de Raoul.

Ce dernier eut beau prodiguer l'or et soudoyer, avec une libéralité princière, les agents les plus discrets et les plus rusés, aucun de ses émissaires ne put seulement franchir le seuil de la maison de Nathan.

A plus forte raison, aucun ne parvint à échanger un seul mot avec Déborah ou à lui remettre un billet.

Tout ce que Raoul acquit, ce fut la certitude qu'il ne réussirait pas.

Il apprit en outre que Nathan, malgré son existence misérable et sa pauvreté apparente, était un des plus riches capitalistes de Paris, et que sa fortune pouvait, sans exagération, s'évaluer à plusieurs millions.

XIX

PARTI PRIS

Jetez dans le plus étroit filet d'eau des rochers qui brisent son cours...

Le ruisseau deviendra torrent.

Sa marche, paisible et régulière jusque-là, se fera impétueuse et désordonnée.

Il en est ainsi de l'amour.

Tentez de l'arrêter par des obstacles, et vous verrez ce qui adviendra.

Le caprice se métamorphosera en passion.

Raoul, en réalité, n'éprouvait pour Déborah qu'un goût très vif.

Si la jeune fille était devenue sa maîtresse, qui sait quelle eût été la durée de cette fantaisie?...

Mais, à partir du jour où Raoul acquit la certitude que la juive ne lui appartiendrait jamais, son caprice prit toutes les allures d'un très violent amour.

Raoul essaya bien de lutter un peu contre cet amour.

Mais il se trouva vaincu presque sans avoir combattu.

La rayonnante image de Déborah s'était emparée de son cœur et de sa pensée.

Nous disons : *son cœur...* — peut-être ferions-nous mieux de dire : *sa tête...* car la passion qu'il éprouvait, à coup sûr, résidait plutôt dans le cerveau que dans le cœur.

Toujours est-il qu'il pensait constamment à la jeune fille.

Tant que durait le jour, il croyait la voir dans chaque forme de femme entrevue au passage.

La nuit, il la revoyait dans les songes trop courts de son sommeil interrompu.

Comme on le dit vulgairement : *Il en perdait le boire et le manger.*

Il pâlissait. Il maigrissait.

Enfin, il changeait à vue d'œil.

Souvent il passait une partie de la journée, debout et immobile, en face du logis de la rue Saint-Honoré.

Il savait bien que Déborah ne se montrerait point.

Mais il se sentait plus près d'elle, et c'était un petit adoucissement à ses maux.

Un pareil état de choses ne pouvait pas durer.

Il fallait en sortir à tout prix.

Quand l'état d'un malade est désespéré, les médecins emploient ce qu'on appelle les *remèdes héroïques*.

Raoul se décida à faire comme eux.

Or, aux maladies dont l'amour est la cause, il n'est qu'un seul remède, — la possession.

Pour arriver à posséder Déborah, il fallait l'épouser.

Raoul songea au mariage.

Lorsque, pour la première fois, l'idée de donner son nom à la juive se présenta à son esprit, son orgueil se cabra d'abord.

Déposer sur le front plébéien d'une juive, fille d'un usurier, la couronne patricienne de cette vieille race des La Tremblaye, lui sembla une monstruosité, presque un sacrilège.

Mais une double réflexion vint calmer cette fièvre aristocratique.

D'abord Raoul se souvint, — et Dieu sait s'il était disposé à l'oublier souvent! — que ce nom de La Tremblaye, dont il était si fier, ne lui appartenait pas.

Il ne le portait qu'en vertu d'une usurpation, légitimée peut-être par les circonstances antérieures, mais nullement légale et ne pouvant soutenir un examen sérieux.

Son véritable nom, — son nom de *Rigaud*, — n'avait réellement point trop à rougir d'une alliance avec celui de *Nathan*.

Déborah, à la vérité, était juive.

Mais les principes de Raoul ne pouvaient être un obstacle de quelque importance, car il professait l'indifférence la plus absolue en matière religieuse.

Ensuite, il y avait cette auréole de millions, qui donnait au beau front de Déborah un bien séduisant éclat.

Grâce à la dot immense que Nathan ne manquerait point de constituer à sa fille, Raoul se trouverait riche, véritablement riche, et il pourrait mener cette existence de luxe et d'ostentation qu'il aimait plus que tout au monde.

Bref, un matin, Ézéchiel Nathan reçut un billet dont le large cachet de cire rouge portait le *Tremble d'or*.

Ce billet lui fut apporté par un grand valet de pied à la livrée de La Tremblaye.

Voici ce qu'il contenait :

« Je viens solliciter de vous une entrevue.

« J'ai à vous entretenir de choses extrêmement sérieuses. Il s'agit d'une espérance dans laquelle j'ai mis tout le bonheur de ma vie.

« Comme, avant de vous avoir vu, je ne saurai pas si je dois vivre ou si je dois mourir, je vous prie instamment de m'accorder, le plus tôt qu'il sera possible, l'entrevue que je vous demande.

« J'attends votre réponse, monsieur, avec impatience, et je vous prie de ne point douter de l'estime absolue et de l'attachement sérieux de celui qui se dit votre serviteur empressé,

« Raoul de la Tremblaye ».

Déborah était auprès de son père quand ce billet fut remis au juif.

Il répondit verbalement qu'il serait aux ordres de M. de La Tremblaye pendant tout le reste de la journée.

— Que peut me vouloir ce jeune homme? — demanda-t-il à sa fille, quand le valet de pied fut parti.

— Comment le saurais-je? — balbutia Déborah, en proie à un trouble extraordinaire.

— Le style de son billet est bizarre... Je ne crois pas qu'il m'écrive en ces termes pour me demander de l'argent... Enfin, nous verrons.

Nathan, en manifestant son étonnement de cette façon, était de bonne foi.

Jamais l'idée ne lui serait venue qu'un gentilhomme de vieille race pouvait penser à une alliance avec sa caste méprisée.

Déborah, elle, mieux éclairée par son amour, comprenait vaguement que, dans cette entrevue sollicitée par Raoul, il allait être question d'elle.

Aussi, ce fut le cœur palpitant et agité d'un trouble tout à la fois pénible et délicieux qu'elle quitta son père, et qu'elle se retira dans son appartement.

Elle y trouva Hébé qui venait d'arriver et qui l'attendait.

La fille du Diable remarqua à l'instant même l'excessive agitation de Déborah.

Rien ne lui échappa, ni les yeux humides et brillants de la jeune fille, ni la pâleur de ses joues qui, par instants, faisait place à une rougeur ardente.

— Mon Dieu, chère Déborah, — lui demanda-t-elle vivement, — qu'avez-vous?



Les deux jeunes filles s'assirent l'une à côte de l'autre sur le divan. (P. ..3.)

— Moi?... — fit la juive en s'efforçant de dominer son émotion, — je n'ai rien... Que voulez-vous que j'aie?

— Tout à l'heure vous étiez pâle... et maintenant vous voici pourpre... Souffrez-vous?...

— Je vous jure que je ne souffre pas.

— Enfin, vous avez quelque chose, je le vois... j'en suis sûre... Pourquoi me le cacher?... ne suis-je donc plus votre amie... votre sœur?...

— Oh! si... si... toujours mon amie... ma bonne sœur!... — s'écria Déborah en embrassant Hébé avec effusion... — je vous dois la vie... comment n'aurais-je pas confiance en vous?... Je vais vous dire ce que j'éprouve, quoique, à vrai dire, je ne le comprenne pas très bien moi-même...

Le cœur trop plein de Déborah avait besoin de s'épancher dans un autre cœur.

— Oui... oui... chère sœur... — dit vivement Hébé, — parlez, je vous écoute...

Les deux jeunes filles s'assirent l'une à côté de l'autre sur le divan.

Hébé passa son bras autour du cou de Déborah.

Cette dernière baissait les yeux.

Sa compagne attachait sur elle un regard perçant, rempli d'une curiosité avide.

Mais un observateur attentif aurait vu bien vite que dans ce regard il n'y avait plus d'affection, plus rien qu'une jalousie dévorante et presque sauvage, d'autant plus dangereuse qu'elle était plus hypocrite et se cachait mieux.

— Ce que j'éprouve... — reprit lentement Déborah qui semblait chercher des mots pour faire bien comprendre ce qui se passait en elle-même, — c'est un trouble indéfinissable... quelque chose que je n'avais jamais ressenti jusqu'à présent... Mon cœur bat si fort que cette sensation est douloureuse, et, cependant, j'aime cette douleur. Je suis inquiète, préoccupée, et pourtant je me sens joyeuse... car il me semble qu'il va m'arriver quelque chose d'heureux...

Déborah s'interrompit.

— Mais, — demanda Hébé, — tout ce que vous venez de me dire, ma sœur... tout ce que vous ressentez... a une cause, n'est-ce pas?...

— Sans doute, — balbutia la juive.

— Et cette cause... — reprit Hébé, haletante et retenant son souffle pour mieux entendre la réponse de Déborah, — cette cause... quelle est-elle?...

Un nuage pourpre envahit la naissance du sein et des épaules de la belle juive, et monta jusqu'à son front pur et chaste.

Après quelques secondes de silence, elle murmura :

— Il va venir...

— Il, — répéta Hébé, — qui donc?...

— Lui... le beau gentilhomme... M. de la Tremblaye...

Hébé devint livide.

Il y eut dans son bras, passé autour du cou de Déborah, un mouvement convulsif.

On eût dit qu'elle voulait étouffer sa rivale, — et, peut-être, en eut-elle pendant un instant la pensée.

Mais quelques secondes lui suffirent pour reprendre tout son empire sur elle-même.

XX

LES LIGNES DE LA MAIN

— Ah! — dit enfin Hébé d'une voix calme et qui ne trahissait aucune émotion, — ah! M. de la Tremblaye va venir...

— Oui.

— Pour vous, Déborah?

— Pour mon père.

— Comment le savez-vous?

— Il a écrit.

— Et vous avez lu son billet?

Déborah fit de la tête un signe affirmatif.

— Sans doute, — fit Hébé, — il vient puiser dans le coffre-fort de votre père...

— Oh! non, ce n'est pas pour cela, — répliqua vivement la juive; — maintenant M. de la Tremblaye est riche et n'a besoin de personne... d'ailleurs, les expressions de sa lettre indiquaient clairement qu'il ne pouvait être question d'argent dans l'entrevue qu'il demandait.

— Vous souvenez-vous de ces expressions, Déborah?... — demanda Hébé.

— Oui, certes!

— Voulez-vous me les répéter?...

— Écoutez...

Déborah n'avait entendu lire qu'une seule fois le billet de Raoul.

Et cependant, étrange phénomène de la mémoire aidée par l'amour, elle n'en avait pas oublié une seule phrase.

Depuis le premier mot jusqu'au dernier, elle le répéta textuellement.

Hébé, en l'écoutant, frémissait.

Déborah, ayant achevé, se mit à commenter chaque phrase.

— Entendez-vous bien, chère sœur? — dit-elle, — il y a ceci : *Il s'agit d'une espérance dans laquelle j'ai mis tout le bonheur de ma vie!...* puis, immédiatement après : — *Avant de vous avoir vu, je ne saurai pas si je dois vivre, ou si je dois mourir...* Je vous le demande, quelle peut être une espérance dans laquelle on met tout le bonheur de sa vie?... — qeulle peut être une incertitude qui vous laisse douter si vous devez vivre ou mourir?... N'est-il pas clair,n'est-il pas évident, n'est-il pas lumineux qu'il s'agit ici d'amour, et que c'est de moi que M. de La Tremblaye veut parler à mon père?...

— Ainsi donc, — demanda Hébé, qui des ongles de sa main crispée déchirait la peau veloutée de sa ferme poitrine, — ainsi donc, vous supposez que M. deLa Tremblaye songe à vous prendre pour femme?...

— Il ne peut m'obtenir autrement, et, s'il m'aime... il le fera...

— Et vous pensez qu'il vous aime?..,

— Mon cœur me le dit... et je crois qu'il ne se trompe guère...

Hébé fut au moment d'éclater.

Elle entr'ouvrit les lèvres pour laisser tomber sa colère, ou plutôt sa rage jalouse.

Elle allait accabler Déborah sous le poids de son plus méprisant dédain.

Elle allait lui jeter au visage le nom de *juive*, qui, même à cette époque, passait pour une insulte.

Elle allait lui crier que les gentilshommes français ne mêlaient point leur sang au sang impur des filles de Juda, et que, s'ils les prenaient parfois pour maîtresses, il ne les acceptaient jamais pour épouses...

Mais, avec une toute-puissante énergie de volonté, elle se contint.

Une voix intérieure lui disait que mieux valait rester l'amie de Déborah, et que ceux-là qu'on trahit le mieux sont ceux qui se défient le moins.

Elle reprit donc, après un silence :

— Et vous seriez bien fière et bien heureuse, n'est-ce pas, de porter un nom aussi beau que le nom de La Tremblaye?...

— Fière et heureuse!... répliqua la juive, — oh! oui... Mais ce n'est point de m'appeler d'un beau nom et de devenir une grande dame... c'est d'être aimée et choisie par LUI que je serais heureuse et fière!... Que m'importent ses aïeux et son blason?... Dans LUI, je ne vois que lui-même!...

— Déborah, vous l'aimez donc?

La juive prit la main d'Hébé.

Elle appuya cette main sur son cœur.

— Si je l'aime!... — répondit-elle ensuite, — si je l'aime?... sentez-vous comme mon cœur bat quand je prononce ce nom si doux : *Raoul!...*

Hébé dégagea doucement sa main.

Elle souleva son bras passé autour du cou de la juive.

Elle quitta le divan, et, se retirant dans l'embrasure de l'une des fenêtres, elle cacha son visage dans ses deux mains et pleura, ou du moins fit semblant de pleurer avec amertume.

Pendant quelques secondes, Déborah resta absorbée en elle-même et complètement étrangère à ce qui se passait auprès d'elle.

Mais enfin le murmure des sanglots d'Hébé la tira de son amoureuse extase.

Elle tressaillit. et, quittant le divan avec une inquiétude et une stupéfaction extrême, elle courut à Hébé.

— Chère sœur, — lui dit-elle en l'enlaçant de ses bras, — oh! mon Dieu, vous pleurez!... Mais pourquoi?... qu'avez-vous?... Je vous en conjure, dites-moi si vous avez quelque chagrin que j'ignore... J'ai eu confiance en vous tout à l'heure, à votre tour ayez confiance en moi... dites-moi... dites-moi bien vite ce secret qui vous oppresse et qui vous fait pleurer...

Hébé secoua la tête.

— Ne m'interrogez pas, — dit-elle.

— Pourquoi?

— Parce que je ne veux pas... parce que je ne peux pas répondre...

— Ah! — s'écria Déborah avec un peu d'amertume, — puisque vous vous défiez ainsi de moi, je n'insiste pas.

— Me défier de vous!... Croyez-vous donc que si la cause de mes larmes ne concernait que moi je vous en ferais un mystère?

— Est-ce donc à mon sujet que vous pleurez? — demanda vivement Déborah?

— Hébé fit un signe affirmatif.

— Mais alors, c'est qu'un malheur me menace?

— Oui, — balbutia Hébé.

— Un malheur grave?

— Terrible!

— Inévitable?

— Vous pourriez l'éviter sans doute, mais...

Hébé s'interrompit.

— Mais!... — demanda la juive.

— Mais vous ne voudriez point, — acheva Hébé.

— Mon amie, ma sœur, — dit alors Déborah, — au nom de l'affection que je vous inspire et que je ressens pour vous!... au nom de cette vie que vous m'avez conservée, parlez-moi franchement, ne me laissez pas dans cette incertitude horrible!... Savoir qu'un grand danger me menace et ignorer quel est ce danger, c'est trop et trop peu!... Il fallait ne me rien dire, ou, maintenant, il faut ne me rien cacher...

— Vous le voulez?

— Oui, je le veux, ou plutôt je vous en supplie...

— Eh bien ! je cède...

— Parlez vite !

— Vous souvenez-vous, — demanda Hébé, — de ce qui s'est passé entre nous dans cette même pièce?

— Quand?

— Il y a quelques jours.

— A quel sujet?

— Au sujet de l'insistance que vous mettiez à me faire examiner les lignes de votre main, pour vous révéler ce qu'elles m'apprenaient sur votre avenir...

— Oh! je m'en souviens à merveille.

— Votre insistance, chère sœur, triompha de mes répugnances, je pris votre main et je vous dis :

« — Que voulez-vous savoir?

« — Je veux savoir si j'aimerai, m'avez-vous répondu.

« — Oui, vous aimerez, ai-je dit alors.

« — Et, serai-je aimée?

« — Je le crois. »

— Vous voyez que les moindres détails de cette scène sont restés présents à mon esprit. Vous voyez que je n'ai pas oublié un seul mot de vos demandes et de mes réponses...

— C'est vrai, — murmura Déborah devenue pensive.

Hébé reprit :

— Je voulus en rester là, je vous suppliai de ne me pas questionner davantage ; mais vous vouliez en savoir plus long... mes instances furent vaines et vous me demandâtes :

« — Épouserai-je celui que j'aimerai et qui m'aimera?... »

Je dus vous répondre ce que je lisais dans votre main, je dis :

« — Non. »

Vous avez tressailli :

Puis, ensuite, vous m'avez demandé si j'étais sûre de ce que je vous annonçais.

« — Oui, — répondis-je, — sûre, à moins cependant que mes observations ne me trompent et que mes calculs ne soient erronés... »

Aujourd'hui, le doute ne m'est plus permis, car, le lendemain de ce jour, ma mère, sur ma demande, a consulté les astres, et les astres ont été d'accord avec les lignes de votre main...

— Mais alors, — interrompit vivement Déborah, — il faudrait donc ajouter foi à toutes les prédictions que vous m'avez faites jusqu'à ce jour?...

— Sans doute il le faudrait...

— Vous m'avez dit que l'homme auquel je donnerais mon cœur était un être bizarre, mystérieux, indéfinissable...

— Je le dis encore...

— Vous voyiez dans l'avenir une rivalité terrible...!

— Oui.

— Une honteuse perfidie.

— Oui.

— Une inévitable trahison.

— Oui.

— Et, enfin, le plus terrible des dénouements, une mort violente et prématurée, un assassinat...

— C'est vrai, — dit Hébé d'une voix sombre ; — je voyais tout cela, parce que tout cela est vrai, et j'ai pleuré sur vous, parce qu'en apprenant tout à l'heure que vous aimiez ce gentilhomme inconnu, ce Raoul de La Tremblaye, je me suis souvenue de l'inexorable arrêt du destin et je me suis dit que ce fatal amour allait attirer sur votre tête les malheurs qui vous menacent...

— Ainsi, chère Hébé, — demanda Déborah en embrassant tendrement sa compagne, — telle est l'unique cause des larmes amères que vous répandiez tout à l'heure?...

— L'unique cause... — balbutia Hébé.



Il s'inclina profondément devant Raoul. (P. 651.)

— Eh bien, bonne petite sœur, rassurez-vous, car en vérité je crois que tous ces périls n'existent que dans votre imagination... non pas, cependant, que je mette en doute l'infaillibilité de votre science, mais il me semble qu'aucun malheur ne peut atteindre un cœur bien épris, et que l'amour est une sauvegarde!... D'ailleurs, j'aime M. de La Tremblaye plus que ma vie, et, pour éviter mille morts, je ne renoncerais pas à l'aimer...

— Peut-être avez-vous raison, chère sœur... peut-être est-ce moi qui me trompe... Dieu veuille que ma science soit menteuse et ne rende que de faux oracles!... Combien j'en ferais bon marché quand il s'agit de votre bonheur...

Mais, tout bas, Hébé ajouta :

— Maintenant je le sais, je le sens, je le vois, l'oracle avait dit vrai!...

« La rivale terrible et perfide, c'est moi...

« La main qui frappera dans l'ombre, c'est la mienne!

« Pourquoi lutter?

« Nos destinées sont écrites là-haut! il faut se soumettre aux ordres du destin... »

On comprend qu'à partir de ce moment la conversation ne pouvait plus continuer longtemps entre les deux jeunes filles.

La fille du diable prétexta des occupations urgentes et importantes.

Elle prit congé de Déborah en lui promettant de revenir le lendemain.

XXI

REPOUSSÉ AVEC PERTE

Raoul de La Tremblaye, aussitôt que la réponse de Nathan lui eut été transmise, se disposa à se rendre au logis de la rue Saint-Honoré.

Il fit en conséquence une toilette somptueuse, bien propre à rehausser les avantages naturels dont il était, nous le savons, amplement doué.

Il revêtit son habit de velours bleu de ciel, le mieux constellé de broderies d'or merveilleuses.

Les dentelles de point de Venise ruisselèrent à son jabot et à ses manchettes. Des bas de soie à jour, d'une finesse exquise, dessinèrent le contour de sa jambe, tout à la fois svelte et nerveuse.

La poignée de son épée étincela de rubis et de diamants.

Il mit au doigt annulaire de la main gauche un solitaire qui valait dix mille écus.

Il fit atteler ses chevaux isabelle à son carrosse de gala.

Trois grands laquais, galonnés sur toutes les tailles, prirent place derrière le somptueux équipage.

Puis, maître, laquais, chevaux, carrosse, se dirigèrent vers la maison de Nathan.

Le petit nègre dont nous avons parlé jadis comme composant toute la partie masculine du domestique de l'usurier vint ouvrir la porte à Raoul et l'introduisit dans cette étrange capharnaüm qu'il avait déjà visité plus d'une fois.

Nathan, prévoyant que l'entrevue qui se préparait aurait une certaine solennité, avait fait quelques frais de toilette.

Ainsi, un habit de velours noir, tout râpé, à boutons d'acier taillés à facettes, avait remplacé la houppelande flottante dans laquelle il s'enveloppait habituellement. Cet habit, trop large pour le nain qui le portait, grimaçait et plissait sur ses doubles bosses.

Ajoutons à cela que Nathan s'efforçait de donner une expression digne et grave à sa figure, ordinairement empreinte d'une ironie sarcastique ou d'une jovialité grotesque.

Il s'inclina profondément devant Raoul.

— Mon gentilhomme, — lui dit-il, — à quel motif dois-je attribuer la faveur que vous m'avez faite en sollicitant de moi une entrevue que vous pouviez facilement obtenir sans la demander?

— Maître Nathan, — répliqua Raoul, — nous avons à causer longuement ensemble... Permettez-moi d'abord de m'asseoir, et, ensuite, nous entamerons l'entretien...

Le juif s'empressa d'avancer à son hôte un grand et vieux fauteuil blasonné, dernier reste, peut-être, de la splendeur de quelque famille déchue.

— En vérité, mon gentilhomme, — fit-il, — vous ne sauriez m'être plus agréable qu'en agissant comme chez vous...

Raoul s'assit.

— Je vous écoute, — poursuivit Nathan, — je vous écoute avec toute l'attention et tout le respect convenables...

— Ainsi que je vous l'écrivais, — commença Raoul, — l'entretien que nous allons avoir est des plus sérieux... de lui va dépendre le bonheur ou le malheur de ma vie entière... Toutes mes espérances sont entre vos mains... c'est à vous de les réaliser ou de les rejeter sans pitié.

Raoul s'interrompit pendant un instant.

Il prit *un temps*, — ainsi qu'on le dit dans l'argot de la mise en scène théâtrale.

— Jusqu'à présent, mon gentilhomme, — dit Nathan, — il m'est impossible de comprendre où vous voulez en venir.

— Patience!... je vous en prie, patience... laissez-moi vous exposer les choses à ma guise...

— Mais, comment donc, mon gentilhomme!... mon devoir est de vous écouter, et je vous écouterai, certes, aussi longtemps qu'il vous conviendra de parler.

— Posons d'abord quelques préliminaires tout à fait indispensables...

Nathan fit un geste qui signifiait :

— Posons tout ce que vous voudrez...

Raoul poursuivit :

— Vous savez qui je suis?

— Je sais, — répliqua Nathan, — que vous vous appelez le chevalier Raoul de La Tremblaye...

— Le dernier de ma race, je vous l'ai déjà dit, — reprit Raoul, — et c'est une race illustre et vaillante!...

— Je le sais aussi, — appuya Nathan.

— Je suis jeune, — continua Raoul, — et l'on veut bien, généralement, m'attribuer la tournure d'un galant homme...

— Trop modeste! — s'écria Nathan! — vous êtes, sans contredit, l'un des plus charmants cavaliers que je connaisse.

— Je ne veux point me flatter, — dit le jeune homme, — mais mes ennemis eux-mêmes conviennent que j'ai quelque esprit...

— Beaucoup, et du meilleur.

— Quant à la bravoure, à la générosité, à la noblesse des sentiments, je n'en parle point!... Si ces qualités me manquaient, je ne serais point gentilhomme!...

— Allons, — pensa Nathan, — par bonheur, il ne compte pas la modestie au nombre de ses vertus!...

— Quant à la fortune, — continua Raoul, — la mienne, à l'heure qu'il est, est fort peu de chose, quatre cent mille francs tout au plus... Mais j'ai des espérances qui ne tarderont guère à se réaliser... Mon oncle, le marquis de La Tremblaye, dont je suis l'unique héritier, est bien vieux... voilà en peu de mots un assez fidèle exposé de ma situation...

— Elle est magnifique! — s'écria Nathan. — Jeune, fort grand seigneur, bien fait, spirituel, riche dès à présent, plus riche dans l'avenir, qui ne vous envierait?

— Pensez-vous réellement ce que vous dites? — demanda Raoul.

— Certes!

— Ainsi, vous êtes d'avis que le jour où je demanderai une jeune fille en mariage, elle ne me sera point refusée.

— Il faudrait pour cela que la famille fût bien difficile!...

— Alors, si je vous adressais une pareille demande?

— A moi?

— A vous.

— Mon gentilhomme, je ne puis répondre; cette supposition est tellement invraisemblable!...

— Moins peut-être que vous ne le pensez...

— Comment?

— Il ne s'agit point enfin d'une supposition, il s'agit de la réalité.

— Mon gentilhomme, que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je suis éperdument épris de votre fille Déborah et que j'ai l'honneur de vous demander sa main.

On eût dit que cette demande, aussi nettement formulée, pouvait seule ouvrir les yeux de Nathan et lui faire comprendre de quoi il s'agissait.

Il fit un bond sur son siège comme un pantin dont on vient de toucher le ressort, et il s'écria :

— Vous aimez Déborah!... Dieu d'Abraham et d'Isaac!... vous voulez épouser Déborah! Dieu d'Isaac et de Jacob!... ai-je bien entendu?... mes vieilles oreilles ne me trompent-elles point?

— Non, vous avez bien entendu, et ce que j'ai dit, je le répète.

— Une proposition si inattendue!... une semblable demande!... un tel honneur!...

— Il n'y a rien là qui doive vous étonner!... La beauté de Déborah la fait reine, son radieux visage vaut plus que tous les vieux blasons!...

— Je ne sais, mon gentilhomme, en quels termes vous témoigner mon étonnement... mon émotion... ma reconnaissance d'une démarche semblable...

— Démarche bien naturelle et que mon cœur me dictait...

— Certes, si l'on m'avait dit que le soleil, comme au temps de Josué, s'arrêterait au milieu de sa course, on m'aurait moins étonné qu'en m'annonçant une demande aussi extraordinairement surprenante que la vôtre?...

— Enfin, cette demande, vous l'agréez?

— Hélas! non, mon gentilhomme, je ne l'agrée point, je la repousse, au contraire...

Ce fut au tour de Raoul de faire un bond sur son fauteuil armorié.

— Vous la repoussez! — s'écria-t-il.

— Hélas! oui.

— Parlez-vous sérieusement?

— Je ne me permettrais certes point de plaisanter avec vous...

— Ainsi, vous me refusez la main de votre fille?

Le juif s'inclina affirmativement.

— Mais enfin, — demanda Raoul, — pourquoi? pourquoi donc?

— Parce qu'il n'y a qu'une seule chose en ce bas monde à laquelle je tienne...

— Et c'est!...

— C'est au bonheur de ma fille!...

— Eh bien?...

— Eh bien, mon gentilhomme, il faut que je vous parle franchement! non seulement son bonheur me paraîtrait fort compromis avec vous, mais même il me semblerait impossible! complètement impossible!...

— Est-ce une insulte, maître Nathan?

— En aucune façon.

— Expliquez-vous...

— Bien volontiers... Vous aimez ma fille, dites-vous?

— Oui, certes!... et de toute mon âme!

— Toujours est-il que vous croyez, en demandant sa main, en lui donnant le nom de La Tremblaye, en un mot, en l'élevant jusqu'à vous, vous croyez, dis-je, lui faire le plus insigne honneur.

— Je vous ai dit, il n'y a qu'un instant, — interrompit Raoul, — que sa beauté la faisait reine...

— Laissez-moi poursuivre, et vous verrez que ce n'est pas seulement sa beauté qui lui met une couronne au front. Que le mariage que vous rêvez s'accomplisse, et vous verrez toute votre caste orgueilleuse se soulever contre vous avec la plus dédaigneuse indignation et jeter à votre visage, et surtout à celui de votre femme, le mot de *mésalliance!...*

— A ceux qui prononceraient ce mot, — s'écria Raoul avec chaleur, — je saurais imposer silence!...

— Vous ne le pourriez pas...

— Comment?...

— Vous ne le pourriez pas, d'autant plus qu'ils auraient raison... Il y aurait mésalliance, en effet, mon gentilhomme; seulement ce ne serait pas de votre côté!...

— Je ne vous comprends plus... — murmura le jeune homme interdit.

— Vous portez un vieux nom, — poursuivit le juif, — vous êtes le

dernier rejeton d'une race vaillante et forte, qui pourrait en douter?... mais dans les veines de Déborah coule du sang de race royale...

— De race royale! — interrompit Raoul avec stupeur.

— Le sang de la race de David... — poursuivit le juif. — Qu'est votre noblesse à côté de la sienne?...

Raoul, interdit, ne répondit pas.

Nathan poursuivit :

— Mais ce n'est pas tout : la fortune de Déborah est immense, eh bien, quelle que soit cette fortune, si elle se trouvait entre vos mains, vous la fondriez au creuset dévorant de la plus infernale de toutes les passions...

— Laquelle?...

— Le jeu... vous êtes joueur, mon gentilhomme, et jamais un joueur, fût-il un fils de roi, apportât-il à Déborah le trône de Jérusalem, ne sera son époux...

— Mais, si je prenais l'engagement de ne plus toucher à une carte pendant le reste de ma vie?...

— Je n'aurais point confiance.

— Si je me liais par les serments les plus sacrés?...

— Ce sont des serments qu'on ne tient jamais... — je n'y croirais pas...

— Ainsi — murmura Raoul, — vous êtes sans pitié!...

— Non pas, mon gentilhomme... je vous plains beaucoup, au contraire, si réellement vous aimez Déborah... Votre recherche nous honore plus que je saurais le dire... mais le bonheur de ma fille avant tout...

— Alors, — s'écria Raoul avec un accent désespéré, — alors il ne me reste plus qu'à mourir.

— Mon gentilhomme, vous n'en mourrez point!... Je suis bien vieux, et pourtant jamais, je l'avoue, je n'ai vu les flèches du petit dieu Amour faire des blessures mortelles!...

. . . .

Raoul quitta le logis de Nathan.

Ce dernier voulut absolument le reconduire avec la plus obséquieuse servilité, jusqu'au seuil de la porte extérieure.

Mais peut-être, aussi, était-il bien aise de voir cette porte se refermer sur le jeune homme, et d'être certain qu'il était sorti sans avoir pu échanger avec Déborah un mot ou un regard.

Puis il regagna son capharnaüm poudreux, en se disant :

— Il n'existe point sur la terre, l'homme qui sera digne de posséder ma Déborah!...

Puis il ouvrit son grand livre et se mit à faire des chiffres avec acharnement.

Il comptait à combien de millions se montait la dot de sa fille.

§

Cependant Raoul était remonté dans son carrosse et il avait donné l'ordre de toucher à son hôtel.

Un chagrin très vif et un dépit extrême se partageaient son cœur.

Le chagrin venait de ce qu'il était réellement, nous le savons, très éperdument épris de Déborah.

Le dépit prenait sa source dans ce sacrifice immense que Raoul avait cru faire à son amour en se décidant à une *mésalliance*, sacrifice dont les résultats avaient été si peu favorables à la réussite de ses projets.

Les quelques millions de la dot, sur lesquels il avait jeté son dévolu comme sur une curée facile, mirage éblouissant, trop vite disparu, ne contribuaient pas peu, disons-le, à le plonger dans des pensées mélancoliques.

Ajoutons que, sans savoir pourquoi et par une sorte d'instinct, Raoul, malgré cet échec décisif, ne regardait point la partie comme perdue sans remède, et ne désespérait pas absolument de la victoire.

D'où cette victoire pourrait-elle venir?

— Qui la lui procurerait?

— Quels alliés viendraient à son aide?

Il l'ignorait complètement; il espérait contre toute espérance, voilà tout, et c'était beaucoup.

XXII

DÉSESPOIR

Cependant Hébé, ainsi qu'elle l'avait promis à Déborah, revint le lendemain.

Elle s'attendait à trouver le mariage de Raoul de La Tremblaye avec la juive décidé.

Elle avait armé son cœur d'une triple cuirasse, elle avait revêtu son visage d'un masque impassible, afin de ne laisser voir ni tressaillement ni



Il heurta son front contre les murailles en répétant avec des sanglots convulsifs : Assassin de ma fille ! Assassin ! Assassin ! (P. 663.)

pâleur quand les premières paroles de Déborah, confirmant ses pressentiments, viendraient la foudroyer.

Qu'on juge de son étonnement lorsque, en entrant dans le salon du rez-de-chaussée, elle trouva Déborah en vêtement de deuil, les cheveux épars, étendue sur le divan, le visage enfoncé dans les coussins, les baignant de ses pleurs silencieux.

A l'arrivée d'Hébé, la jeune fille releva la tête.

Son beau visage faisait mal à voir.

Elle était d'une pâleur livide.

Un large cercle bleuâtre et violet se dessinait autour de ses grands yeux noirs.

Ses larmes coulaient, sur ses joues marbrées, comme deux intarissables ruisseaux de grosses perles.

Ses lèvres pâlies ébauchèrent un triste sourire.

Elle tendit à Hébé sa petite main brûlante.

En face de cette douleur poignante, qui se manifestait par de si désolants symptômes, la fille du diable oublia, pour quelques secondes, et son amour pour Raoul et sa haine jalouse à l'endroit de la fille de Nathan.

Elle ne se souvint que de son ancienne affection pour Déborah.

Elle se sentit émue.

Enfin, ce fut du fond du cœur et avec un sincère intérêt qu'elle s'écria :

— Oh! ma sœur!... ma sœur!... au nom du ciel... que vous est-il arrivé?... pourquoi pleurez-vous ainsi?... Répondez-moi... répondez-moi bien vite, car je meurs d'inquiétude et d'angoisse...

— Ma sœur... — murmura Déborah, — je suis bien malheureuse et je voudrais mourir!...

— Mourir!...

— Et je bénirais le Dieu de mes pères s'il me rappelait à lui.... poursuivit la juive.

— Mais enfin, qu'avez-vous pour vous désespérer ainsi?... quel malheur vous a frappée?...

— Le plus grand de tous...

— Parlez!...

— M. de la Tremblaye est venu...

— Et, — s'écria Hébé avec avidité, — il ne vous aime point peut-être... peut-être n'a-t-il point demandé votre main?...

Déborah fit un geste douloureux.

Puis elle murmura :

— Il m'aime, au contraire, il m'aime éperdûment et il a demandé ma main...

— Mais alors, — balbutia Hébé, — mais alors je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas mon désespoir ?

— C'est vrai.

— C'est que vous ne savez pas tout!... mon père a repoussé la demande de M. de la Tremblaye.

— Repoussé!...

— Oui, et sans lui laisser aucun espoir!

Hébé se sentit renaître.

Cependant elle demanda:

— Et quels sont les motifs de ce refus?

— Des motifs insensés... Mon père prétend que je serais malheureuse avec Raoul!... Comme si on était jamais malheureuse avec un mari qu'on aime et qui vous aime!... Il prétend que moi, juive et fille d'un juif, je serais traitée avec dédain dans le monde des grands seigneurs auquel appartient M. de la Tremblaye!... Que m'importe, pourvu qu'il m'aime!... Il parle de la race de David, et de bien d'autres choses dont je ne me souviens pas et qui me tuent!... Il dit que Raoul est joueur et qu'il dévorerait toute ma fortune!... Eh! bien! ne vaudrait-il pas mieux partager la misère avec lui que la fortune avec un autre?... Oh! les pères!... les pères!... dans leur prétendue sagesse, ils veulent décider du bonheur de leurs enfants, et ils les condamnent à un éternel désespoir... ils les condamnent à mourir, car je sens que je mourrai bientôt...

Déborah, après avoir ainsi parlé avec une animation extraordinaire, se tut, et ses sanglots redoublèrent.

Hébé, voyant la ruine de toutes les espérances de sa rivale, cessa soudainement d'en être jalouse et la plaignit sincèrement.

Elle prit ses deux mains entre les siennes, et les appuya contre son cœur, elle mêla ses larmes à celles de Déborah.

Peu à peu la jeune fille se calma. Son excessive agitation fit place à une prostration presque complète.

Ses sanglots s'éteignirent.

Ses larmes se tarirent.

Elle resta plongée dans un chagrin morne et profond qui se concentrait en lui-même, et, par cela seul, avait quelque chose de bien autrement effrayant qu'une douleur bruyante et communicative.

Hébé n'essaya point d'ailleurs de consoler Déborah.

Elle savait qu'il est des blessures qui ne se cicatrisent que lentement, et auxquelles il faut éviter de toucher si l'on ne veut pas qu'elles se rouvrent plus douloureuses et plus saignantes que jamais.

§

Avez-vous vu quelquefois, parmi les reines d'une serre, une fleur, la

plus rare entre les plus brillantes et les plus parfumées? Elle est éclatante et vivace.

Elle élève au-dessus des autres son calice orgueilleux.

Elle aspire l'air et la lumière par tous les pores.

Soudain la fleur languit et souffre.

Sa tige se ploie, ses pétales pâlissent, son parfum disparaît et sa corolle se flétrit.

Vainement le soleil l'inonde de ses chaudes effluves.

Vainement on l'entoure de soins.

La pauvre fleur est condamnée, elle s'étiole de plus en plus et elle meurt. On cherche alors la cause du mal.

Un ver lui rongeait la racine!...

Il en fut pour Déborah comme pour la fleur dont nous venons de parler.

A partir du jour où Nathan avait rejeté la demande de M. de La Tremblaye, Déborah s'étiola d'une façon visible.

La sombre mélancolie qui s'était emparée d'elle ne la quittait plus.

Son beau teint de vierge arabe, son teint d'une pâleur si chaude, prit des tons livides et plombés.

Une auréole bleuâtre se dessina autour de ses paupières.

Ses lèvres perdirent leur joyeuse couleur qui rappelait la fleur entr'ouverte du grenadier.

Les rondeurs délicieuses de sa poitrine s'effacèrent en une maigreur uniforme.

Déborah était belle encore, mais de cette beauté sinistre des jeunes filles qui vont s'éteindre.

XXIII

LE PÈRE ET LA FILLE

En face des symptômes effrayants que nous venons de décrire, Nathan finit par s'alarmer.

Déborah ne se plaignait jamais, mais il était bien facile de voir qu'elle souffrait et qu'elle se sentait lentement mourir.

Le juif, désespéré, appela chez lui les plus fameux médecins parmi ceux de sa religion.

Tous, ils reconnurent la présence d'une consomption effrayante et mortelle. Seulement la cause du mal leur échappait.

Rien, dans l'admirable constitution de la jeune fille, n'expliquait l'origine et les progrès de cette consomption étrange.

Ils l'interrogèrent. Déborah se renferma dans un silence absolu.

— Votre enfant nous cache quelque chose, — dirent-ils à Nathan. — Les sources de la vie sont attaquées, mais pourquoi? nous l'ignorons, et, dans cette ignorance, notre savoir est impuissant... Nous ne pouvons la guérir...

— Ainsi, — demanda le juif, avec une suprême angoisse, — vous ne voyez pas de remède?

— Aucun.

— Vous ne concevez nul espoir?

— Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob peut seul la sauver... en faisant un miracle pour elle...

— Mais, si son mal avait pour cause un chagrin profond qu'elle refuse de révéler et qui la tue... et si ce chagrin venait à cesser, — qu'arriverait-il?

— Peut-être, alors, les forces de la jeunesse triompheraient-elles des ravages déjà causés; mais il est déjà bien tard...

— Reviendrez-vous?

— A quoi bon?...

Le juif resta seul avec son désespoir.

— Oh! Seigneur! Seigneur !... — s'écria-t-il alors en levant les mains vers le ciel, — devait-il donc être écrit là-haut que je serais l'assassin de ma fille!... C'est son bonheur que je voulais, et voilà comment je suis récompensé de mon amour pour elle!... J'ai fait tout ce que je devais... plus que je ne devais!... Je cède... Que l'avenir de cette malheureuse enfant soit perdu, mais qu'elle vive, qu'elle vive!... Et il alla trouver Déborah.

Celle-ci l'accueillit avec ce même sourire déchirant qui, depuis quelques semaines, navrait le cœur du pauvre père.

— Ma fille, — lui dit-il, — comment te trouves-tu aujourd'hui?

— Bien, mon père, il me semble que je souffre moins...

L'accent de ces paroles en démentait le sens.

— Écoute, — reprit Nathan, — j'ai un aveu à te faire et un pardon à te demander...

Déborah attacha sur son père le regard de ses yeux étonnés.

— Un aveu!... un pardon!... — répéta-t-elle.

— Oui... je t'ai bien fait du mal, mais je m'en repens... et il est encore temps de le réparer...

— Pourquoi parler ainsi, mon père? vous savez bien que vous ne m'avez jamais fait de mal...

— Laisse-moi continuer, mon enfant... je veux te parler du chevalier Raoul de La Tremblaye.

Une ardente rougeur remplaça la pâleur livide des joues de la jeune fille.

Elle pencha sa tête sur sa poitrine amaigrie et ne répondit pas.

Nathan poursuivit :

— Sais-tu pourquoi, — dit-il, — quand ce gentilhomme a demandé ta main, j'ai refusé de consentir à cette union?

— Vous me l'avez dit, mon père... — balbutia Déborah.

— Je t'ai dit qu'il ne te rendrait point heureuse... je t'ai dit qu'il était joueur et dissiperait ta fortune...

— Oui, mon père, vous m'avez dit cela... et je n'ai rien répondu, car c'était peut-être la vérité.

— Eh bien, non, ce n'était point la vérité... je me trompais... ou plutôt je mentais... J'avais, pour refuser, un tout autre motif...

Les yeux de Déborah s'agrandirent. Elle ne put que murmurer :

— Un autre motif! lequel?...

— Figure-toi... j'ose à peine l'avouer... que dans ma jalousie paternelle je craignais, si tu devenais une grande dame, que l'orgueil ne te fît oublier et dédaigner ton vieux père... Et je t'aime tant, vois-tu, que la pensée de n'être plus aimé exclusivement par toi me faisait mourir...

— Ne plus vous aimer!... vous dédaigner, mon père!... ah! vous me jugez bien mal!...

— Je l'ai compris, mon enfant... je le comprends... je t'en demande pardon... pardon à deux genoux...

Et le vieillard, en effet, s'inclina devant la jeune fille.

— Que faites-vous?... s'écria cette dernière en s'efforçant de le relever; — que faites-vous!... un père à genoux devant sa fille!...

— C'est ma place... et j'y resterai jusqu'à ce que je t'aie entendue me dire que tu me pardonnes.

— Je ne puis vous pardonner, puisque je n'ai jamais eu de ressentiment contre vous.

— Mais tu souffrais!...

— C'est vrai.

— Et, maintenant que j'ai compris mon erreur... maintenant qu'il

n'y a plus d'obstacles à l'accomplissement de tes désirs... tu ne souffriras plus, n'est-ce pas?

— Plus d'obstacles! — répéta Déborah haletante; — plus d'obstacles, dites-vous?...

— Oui, mon enfant... si tu penses toujours à M. de La Tremblaye... eh bien, je consens à ce que tu deviennes sa femme...

Ces paroles brûlèrent le gosier de Nathan comme un fer chaud.

Il ne les avait pas plus tôt prononcées que Déborah poussa un grand cri, et, se soulevant du divan sur lequel elle était étendue, elle tomba sans connaissance entre les bras de son père.

Nathan crut que l'excès de la surprise et de la joie venait de la tuer.

S'il avait eu un couteau sous la main, certes, dans ce premier moment, il se le serait enfoncé dans le cœur.

Il heurta son front contre les murailles, en répétant avec des sanglots convulsifs :

— Assassin de ma fille!... assassin, assassin!...

Puis il vint tomber à genoux auprès de ce corps inanimé, et il appuya son front brûlant sur cette poitrine qui lui semblait froide, tout en murmurant d'une voix entrecoupée :

— Morte!... morte!... et c'est moi... moi, son père... qui l'ai tuée!...

Mais, soudain, il sentit les deux bras de Déborah se nouer doucement autour de son cou.

Un baiser s'appuya sur sa joue baignée de larmes, et une voix douce et faible lui dit tout bas :

— Je suis heureuse.. bien heureuse... et, maintenant, je ne veux plus mourir!...

Quelques minutes après ce moment, le juif écrivait à Raoul de La Tremblaye :

« *Venez*, lui disait-il; *si vous aimez toujours Déborah, Déborah est à vous.* »

XXIV

DIX LOUIS POUR DU POISON

Le lendemain, la fille du diable, qui ne manquait guère chaque jour de venir pendant quelques heures tenir compagnie à la triste et mourante Déborah, arriva à l'heure accoutumée.

Au moment où elle souleva la portière qui donnait accès dans le petit salon, voici quel fut le tableau qui s'offrit à elle.

Déborah, parée de son plus ravissant costume oriental, Déborah, belle de sa pâleur qui déjà n'était plus livide, — belle de ses longs et magnifiques cheveux noirs, tressés et formant sur sa tête un diadème splendide, belle du feu voilé de ses grands yeux, abandonnait sa main aux deux mains caressantes de Raoul, assis à ses pieds sur un carreau de damas des Indes.

Depuis la veille, la jeune fille s'était en quelque sorte transfigurée.

On voyait que le sang recommençait à courir, généreux et pur, dans ses veines. On voyait que la vie revenait en elle. La jeunesse et l'amour avaient fait ce miracle, vainement demandé par les médecins juifs au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Nathan, debout à quelques pas du groupe que nous venons de décrire, contemplait cette scène avec un regard et un sourire d'une indéfinissable expression.

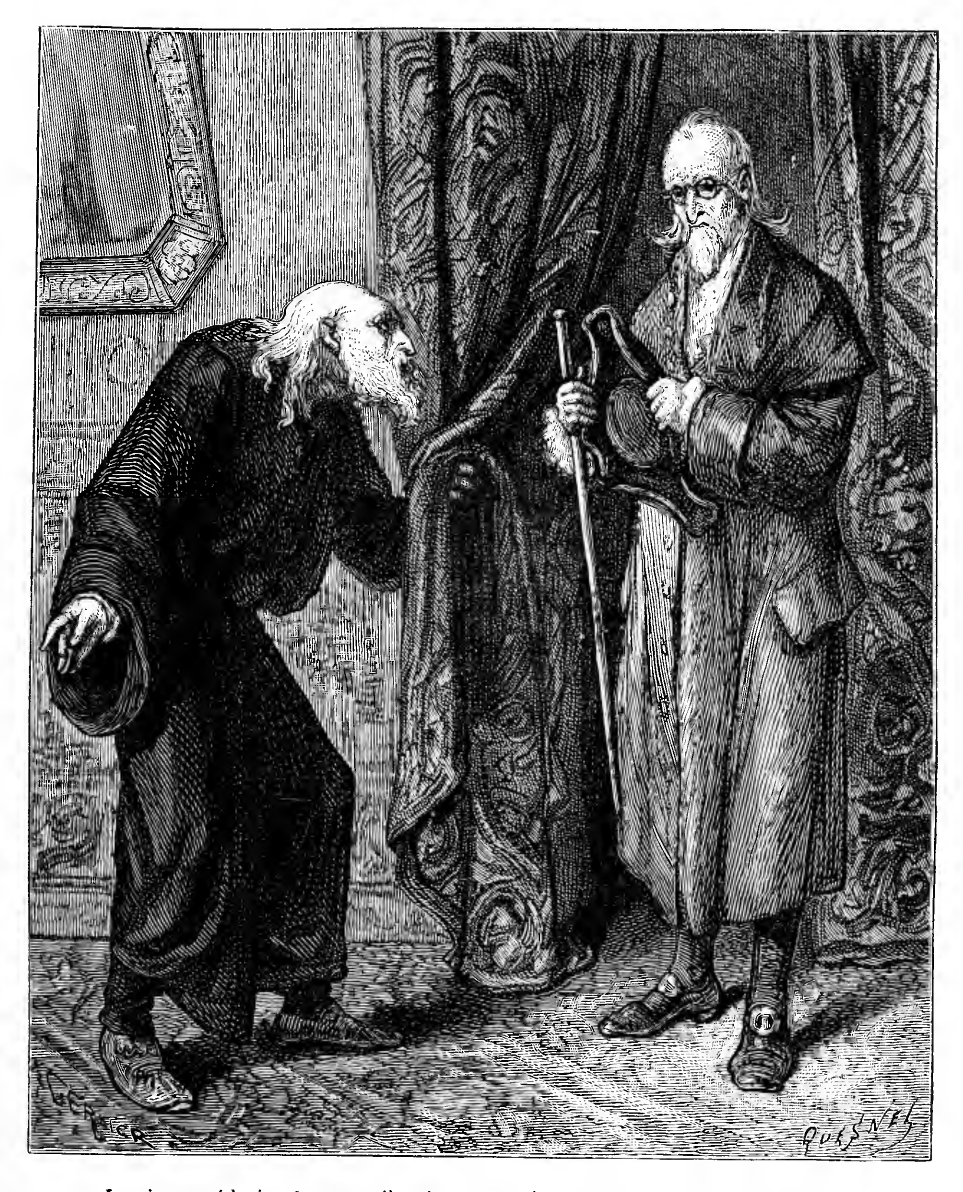
— Ma fille est sauvée!... — se disait-il, — sauvée!... mais à quel prix!...

Hébé recula, comme si elle venait de marcher sur un serpent, comme si elle sentait déjà dans sa chair la morsure du venimeux reptile.

Elle voulut laisser retomber la portière et s'enfuir, pour aller exhaler ailleurs sa rage jalouse, avec des cris et des sanglots. Mais il était trop tard.

Déborah avait vu son amie.

Déjà elle s'était levée, et, tenant toujours Raoul par la main, elle courait à Hébé, bien faible encore, et elle lui disait, en lui tendant son autre main :



Le vieux médecin s'avança silencieusement jusqu'auprès du lit. (P. 671.)

— Le voilà, celui dont je vous parlais si souvent, ma sœur... le voilà, celui que j'aime, le voilà, mon fiancé...

Déjà Hébé s'était composé un visage calme.

Elle s'inclina, et elle répondit :

— Je connaissais déjà M. de la Tremblaye.

— Vous le connaissiez!... s'écria Déborah en attachant sur Raoul et sur Hébé un regard soupçonneux.

— Mademoiselle m'a sauvé la vie... dit Raoul.

— Mais où? mais comment? demanda vivement la juive.

Raoul raconta la nocturne et sanglante aventure de la rue des Prouvaires.

— Mais alors, murmura Déborah, luttant contre un soupçon indéterminé, il est bizarre qu'Hébé ne vous ait pas reconnu... ou du moins ne m'ait pas dit qu'elle vous reconnaissait, le jour où, après avoir entendu prononcer votre nom et avoir soulevé la tenture pour vous regarder, elle s'est évanouie.

— Ma sœur, répliqua Hébé, il n'est pas étonnant qu'au jour dont vous parlez je n'aie pas reconnu M. de la Tremblaye. Au moment précis où je soulevais la tenture, cette douleur aiguë qui m'a fait me trouver mal s'est emparée de moi et ne m'a permis de rien voir.

— Quant à moi, — dit Raoul, — je serais allé déjà remercier mademoiselle et sa mère des soins si affectueux qui m'ont été prodigués dans leur logis, mais, préoccupé en m'éloignant, j'ignorais jusqu'au nom de la rue, que je n'avais pas pensé à demander.

Cette double explication, qui n'était vraie cependant qu'en ce qui concernait personnellement Raoul, satisfit Déborah.

Les vagues soupçons qui, pendant quelques secondes, s'étaient élevés dans son esprit à l'endroit d'Hébé, lui parurent absurdes.

Elle fut la première à se jeter au cou de la jeune fille et à l'embrasser avec cette effusion de tendresse que donne le bonheur, en la remerciant de ce qu'elle avait fait pour Raoul.

— Et, demanda Hébé au bout d'un instant et d'une voix parfaitement calme, à quand le mariage?

— A bientôt, j'espère! s'écria Raoul.

Déborah répondit en rougissant :

— Oh! le jour n'en est pas encore fixé...

— Aussitôt que la santé de ma fille sera complètement rétablie, dit Nathan, nous unirons le jeune et beau couple.

— Et, fit Déborah à l'oreille d'Hébé, vous me direz, n'est-ce pas, chère sœur, ce que vous désirez que je vous offre pour présent de noces.

— Un présent de noces!... se dit Hébé à elle-même, c'est moi qui vous en promets un... et le mien vaudra le vôtre!...

§

Une heure après la scène à laquelle nous venons de faire assister

nos lecteurs, la fille du diable montait rapidement le noir et étroit escalier de la maison de la rue des Prouvaires.

Impétueuse comme un ouragan, elle pénétra dans la misérable mansarde qu'elle habitait avec la mère Moloch.

Hébé était pâle, haletante; ses traits tirés, ses mains agitées d'un tremblement nerveux, décelaient une agitation terrible. La vieille femme allait l'interroger. Mais Hébé ne lui en laissa pas le temps.

— Écoutez, dit-elle, vous avez fait beaucoup pour moi... il faut que vous fassiez plus encore...

— Quoi donc?

— Peut-être ce que je vais vous demander va-t-il vous effrayer... il faut que vous me l'accordiez cependant, sinon je vous quitte à l'instant pour ne plus revenir... vous vivrez seule, vous mourrez seule...

— Parle, ma fille, que veux-tu de moi?... j'ai tant vu de choses en ce monde, qu'en vérité je ne sais pas ce qui pourrait m'épouvanter!... Ce que tu souhaites est donc bien terrible?

— Oui.

— Encore une fois, parle.

— Vous qui savez tout, dit Hébé, vous devez savoir le secret de ces poisons terribles qui tuent sans laisser de traces.

La mère Moloch eut aux lèvres un sourire d'une expression infernale...

— En effet, — répliqua-t-elle, — je sais ce secret.

— Il me faut un de ces poisons...

— Tu as donc un ennemi, ma fille?

— J'ai une rivale.

— Ainsi, tu aimes?

— Oui, j'aime et je hais...

— Pauvre folle!...

— Ce n'est ni une approbation ni un blâme que je vous demande... c'est du poison que je veux!...

— Te faut-il un poison qui tue lentement, ou bien un poison qui foudroie?

— Je veux que la mort arrive lentement, mais sans douleur, comme un sommeil...

— C'est bien, je te donnerai ce poison.

— Quand?

— Lorsqu'il sera prêt.

— Dans combien de temps?

— Dans trois jours.

— Que c'est long!...

— Je ne puis aller plus vite, et encore, pour préparer ce poison terrible, il me faut de l'argent...

— Beaucoup?

— Dix louis.

— Dix louis!... — s'écria Hébé.

— Tout autant. Les drogues que j'y dois employer se vendent leur pesant d'or, et l'une d'elles est si rare, que j'aurai grand'peine à me la procurer...

— Dix louis, — répéta Hébé pour la seconde fois, — mais je ne les ai pas.

— Il me les faut, cependant... Sans ces dix louis, je ne puis rien.

Hébé frappa un meuble de son poing fermé.

— Être pauvre, — dit-elle, — ô malheur!...

Mais, soudain, un sourire plus étrange peut-être que celui de la mère Moloch vint écarter les coins délicats de sa bouche.

Elle reprit son mantelet à capuchon et le jeta sur ses épaules.

— Dans une heure, — dit-elle, — je serai revenue et vous aurez cet argent. Les dix louis qu'il vous faut, je vais les emprunter...

— A qui? — demanda la mère Moloch.

— A mon amie Déborah, — répondit Hébé, — à la fille du juif Nathan.

Et elle sortit de la chambre.

XXV

BAISER DE JUDAS

Une semaine s'était écoulée depuis le jour où nous venons de voir la fille du diable quitter le logis de la mère Moloch pour venir emprunter dix louis à la juive Déborah.

Étrange et monstrueuse infamie!

C'était avec l'or de la victime qu'Hébé allait acheter le poison!...

. . . .

Il était dix heures du soir.

Pénétrons dans la maison d'Ézéchiel Nathan et dans la chambre à coucher de Déborah.

Une lampe d'argent, remplie d'une huile parfumée et placée sur une petite table d'ébène, au milieu de la pièce, répandait autour d'elle une lueur pâle, insuffisante pour laisser distinguer parfaitement tout d'abord les objets placés hors de la zone lumineuse.

Mais, peu à peu, le regard s'habituait à cette clarté indécise, et les formes, confuses d'abord, devenaient distinctes.

Sous les lourds rideaux de lampas oriental d'un grand lit à colonnes torses, — reposant sur des oreillers d'une blancheur éclatante au milieu des masses de ses longs cheveux noirs, — se voyait une figure d'une angélique beauté, mais d'une mortelle pâleur.

Cette tête pâle et amaigrie était celle de Déborah.

La juive avait les yeux fermés. Un large cercle d'azur se dessinait au-dessous de la frange brune de ses grands cils veloutés.

Un de ses bras, placé hors du lit, étendu sur la couverture et découvert jusqu'un peu plus haut que le coude, conservait, malgré son amaigrissement, une forme digne de la statuaire antique.

Le sommeil de Déborah semblait paisible.

Sa respiration calme et lente soulevait son sein à intervalles réguliers. Parfois une sorte de pli douloureux se dessinait à l'angle de ses lèvres décolorées; sans doute quelque rêve pénible la visitait dans son sommeil.

Trois personnes se trouvaient en ce moment dans la chambre à coucher de la jeune fille.

Ézéchiel Nathan, appuyé contre l'une des colonnes torses qui supportaient le baldaquin, tantôt attachait sur le visage de Déborah le regard fixe et ardent de ses yeux remplis d'angoisses, tantôt les levait vers le ciel avec une expression désespérée et suppliante.

Ce n'était plus alors le grotesque petit vieillard dont nous avons plus d'une fois tracé la silhouette bouffonne. Ce n'était plus l'usurier juif, au profil et aux instincts d'oiseau de proie.

La douleur l'avait en quelque sorte transfiguré.

C'était un père, priant et pleurant auprès du lit d'agonie de sa fille bien-aimée. Nathan était beau de désespoir.

Près du chevet de la couche mortuaire, Raoul de La Tremblaye, le fiancé de Déborah, affaissé dans un fauteuil à dossier élevé, cachait sa tête dans ses deux mains. A travers ses doigts crispés, on voyait, de temps à autre, rouler lentement une grosse larme.

Enfin, plus loin, et debout auprès de l'embrasure de l'une des fenêtres, la fille du diable tenait d'une main une coupe d'argent, et de l'autre une petite cuiller du même métal avec laquelle elle remuait doucement le liquide contenu dans la coupe.

Hébé, disons-le, était aussi pâle que la mourante.

Cette scène muette se prolongea pendant quelques minutes encore.

Puis Déborah fit un léger mouvement. Ses yeux s'entr'ouvrirent. Sa tête se souleva. Un son vague sortit de ses lèvres.

Les mains de Raoul se disjoignirent aussitôt, et laissèrent voir son visage baigné de larmes. Nathan quitta la place qu'il occupait, et s'élança auprès du chevet de sa fille.

Hébé seule conserva la même attitude, tournant à peine la tête du côté du lit.

— Mon père... — articula Déborah d'une voix faible.

— Me voici, mon enfant chérie... — répondit le juif. — je suis là.

— Et... Raoul?... — demanda la jeune fille.

— Ici, tout près, — dit Nathan pour la seconde fois, car l'émotion empêchait M. de La Tremblaye de répondre lui-même.

— Vous êtes là tous deux... — poursuivit la jeune fille. — tous deux près de moi... tant mieux...

Puis sa tête, un instant inclinée, retomba sur l'oreiller.

Ce fut au tour de Nathan à interroger.

— Comment te trouves-tu, mon enfant chérie? — demanda-t-il.

— Mieux, mon père...

— Bien vrai?

— Oui, bien vrai.

— Tu ne souffres pas?

— Non... Tout en moi est si calme qu'il me semble que je n'ai pas de corps. Je me croirais guérie, sans cette faiblesse toujours croissante qui paralyse mes mouvements et m'empêche presque de parler.

Un gémissement douloureux s'échappa des lèvres contractées de Nathan. Raoul laissa retomber sa tête dans ses mains.

C'était ce dernier symptôme dont venait de parler la jeune fille qui les épouvantait plus que tout le reste.

Ils auraient mieux aimé la voir souffrir et se plaindre, et lutter contre le mal avec toutes les forces de sa jeunesse et de sa vigoureuse organisation, que de l'entendre parler de cette faiblesse sans cesse croissante.

Le silence recommença. Pendant deux ou trois minutes on put croire que Déborah venait de se rendormir. Mais soudain elle dit, si bas qu'il fallait l'oreille d'un père ou d'un amant pour l'entendre :

— J'ai soif...

— Raoul, aussitôt, quitta le fauteuil sur lequel il était assis et s'empressa d'aller chercher la potion. Mais déjà Hébé avait prévu ce mouvement, et elle s'approchait du lit, tenant à la main la coupe d'argent.

Sans articuler un seul mot, elle passa son bras droit autour des épaules de la malade, et, la soulevant doucement, elle approcha la coupe de ses lèvres. Déborah but à longs traits.

— Merci, chère Hébé, dit-elle ensuite d'une voix plus forte, ce breuvage est bon... Il me semble, chaque fois que je viens de boire, que la force revient en moi.

Hébé ne répondit point. Seulement elle prit celle des mains de la jeune fille qui se trouvait à découvert sur le lit, et, l'appuyant contre ses lèvres, elle la baisa à plusieurs reprises...

Judas! Judas! où étais-tu?

Depuis huit jours, nous le savons, Hébé, qui voulait à tout prix briser l'amour de Raoul et de Déborah et qui ne pouvait y parvenir que par un crime, tuait lentement la pauvre juive avec ce poison sans remède fourni par la mère Moloch. Et, chose plus odieuse encore que le meurtre, en la tuant, elle l'embrassait!...

On frappa doucement à la porte.

— C'est sans doute Mosès, — murmura Nathan.

Il alla ouvrir, en assourdissant sur l'épais tapis le bruit de ses pas.

L'homme qu'il introduisit dans la chambre, et qu'il venait de nommer *Mosès*, était un vieillard de grande taille. Il s'appuyait, en marchant, sur une longue et forte canne d'ébène à poignée d'ivoire.

Ce Mosès était un médecin juif, le plus célèbre parmi tous ceux de sa religion; sa renommée était telle que bien souvent de fervents catholiques le faisaient appeler auprès de leur lit de souffrance. Mosès ne refusait point de les visiter; mais il réservait pour ses coreligionnaires les plus précieux trésors de sa science.

XXVI

LE DOCTEUR MOSÈS

Le vieux médecin s'avança silencieusement jusqu'auprès du lit.

Raoul quitta le fauteuil sur lequel il s'était, jusqu'à ce moment, abîmé dans sa douleur.

C'était la seconde fois, depuis le matin, que Mosès visitait Déborah.

La juive avait les yeux fermés.

— Elle dort, — murmura Nathan.

La jeune fille souleva ses longues paupières et balbutia:

— Non, mon père, je ne dors pas...

— Ma fille, — dit alors Mosès, — voulez-vous me donner votre main?...

Déborah fit un effort pour soulever son bras, — mais telle était sa faiblesse toujours croissante, qu'elle ne put élever sa main jusqu'au niveau de la main ridée et tremblante du vieux docteur.

Celui-ci ne fit aucun geste, rien ne témoigna ce qui se passait en lui à l'aspect de cet effrayant symptôme, — seulement, son front se plissa et un nuage sombre passa sur son visage.

Il prit cette main inerte qui était retombée sur la couverture et il interrogea longuement les lentes pulsations de l'artère. Ensuite, il appuya le doigt annulaire de sa main droite sur le côté gauche de la poitrine de Déborah. Puis, cet examen terminé, il s'assit sans prononcer une parole dans le fauteuil qu'avait quitté Raoul.

Hébé s'était rapprochée du lit.

Nathan, M. de La Tremblaye et la fille du diable se pressaient autour du vieillard et semblaient attendre avec une anxiété dévorante le premier mot qui s'échapperait de ses lèvres. Mais Mosès gardait le silence. Sa tête inclinée se penchait sur sa poitrine.

En présence de ce mutisme et de cette attitude, Nathan se décida à interroger.

— Eh bien? — demanda-t-il, — eh bien, Mosès?

Il ne put formuler une question plus complète.

Le vieux médecin releva la tète et fixa sur Ézéchiel ce regard investigateur qui savait lire dans les profondeurs du corps humain les secrets de la vie et de la mort.

— L'état de la pauvre enfant est le même, dit-il ensuite. Elle ne souffre pas... Il n'y a rien à faire... rien, que de continuer les breuvages que j'ai ordonnés...

Puis, d'un ton beaucoup plus bas, il poursuivit :

— La science humaine ne peut rien pour votre fille, Nathan... il faut prier le Dieu de nos pères... le Dieu qui n'accepta point le sacrifice d'Abraham... il faut prier, et tout attendre de vos prières et de la jeunesse de votre Déborah...

— Quoi!... murmura Nathan, n'est-il donc plus d'espoir?

— Je ne dis pas cela... je crois au contraire que jusqu'au dernier moment, l'espoir existera...

— Mais, alors, pourquoi ne rien essayer?...



Et ce poison laisse-t-il des traces? (P. 676.)

— Essayer quoi?... Je vous le répète, la science est en défaut devant ce mal étrange et qui n'est point une maladie... Aucun des organes de Déborah n'est attaqué... le sang circule, le sommeil est calme, la douleur est absente. Seulement, une faiblesse bizarre, inexplicable, tue cette malheureuse enfant... mais, d'une minute à l'autre, la nature peut reprendre ses droits... l'étincelle de la vie peut se ranimer.

— Mosès! s'écria Nathan, Mosès, y comptez-vous?... Mosès, ne me trompez-vous pas?...

Le visage du vieux médecin exprima un moment d'hésitation.

Cependant, après quelques secondes, il répondit :

— Non, mon vieil ami, je ne vous trompe pas, et cet espoir que je vous donne, je vous affirme qu'il est en moi...

Ensuite Mosès se leva, et se disposa à quitter la chambre.

Trop abattu, trop désespéré pour le reconduire, Nathan ne put que lui serrer la main et lui demander :

— Quand reviendrez-vous?

— Demain matin, répondit le docteur.

Et il sortit.

Dans ce salon que nous avons décrit jadis et qui précédait la chambre à coucher, il trouva Raoul de la Tremblaye qui venait de l'y précéder, sans que Nathan eût remarqué sa disparition.

— Monsieur, dit le jeune homme au vieillard, après s'être assuré que la porte de la chambre à coucher était bien fermée, monsieur, veuillez, je vous en supplie, m'accorder la faveur d'un entretien de quelques instants...

Mosès inclina la tête en signe d'adhésion.

— Mon gentilhomme, — demanda-t-il ensuite, que me voulez-vous?... Parlez...

— Sans doute, — fit Raoul, — vous savez qui je suis, monsieur...

— Je le sais.

— Vous n'ignorez pas non plus que Déborah est ma fiancée?...

— Je le sais aussi, mon gentilhomme.

— Eh bien! monsieur, je viens vous supplier... vous supplier à genoux s'il le faut, de me dire toute la vérité sur l'état de cette jeune fille que j'aime cent fois plus que ma vie...

— La vérité? — répéta Mosès.

— Oui, monsieur, la vérité.

— Mais n'avez-vous donc pas entendu, tout à l'heure, la réponse que j'ai faite aux questions d'Ézéchiel Nathan?

— J'ai entendu.

— Eh bien?

— Mais, — poursuivit Raoul, — avant de répondre, vous avez hésité...

— C'est une erreur, mon gentilhomme...

— Non, monsieur, c'est une certitude... Encore une fois, je vous le répète, vous avez hésité, et vous avez mieux aimé parler contre

votre conscience que d'ôter le dernier espoir à ce pauvre père écrasé de douleur...

Raoul s'interrompit. Mosès ne répondit pas.

M. de la Tremblaye poursuivit :

— Mais, moi, je suis jeune, je suis fort, j'ai du courage; aucune douleur ne m'épouvante; on peut broyer mon cœur sans m'arracher un cri... dites-moi donc la vérité tout entière...

— Que voulez-vous savoir?

— Ce que vous pensez réellement de la situation de Déborah?

Mosès hocha douloureusement la tête.

— Elle est perdue! — s'écria Raoul.

— Oui.

— Sans espoir?

— Sans espoir.

— Rien ne peut la sauver?

— Il faudrait un miracle, qui ne se fera pas.

— Et combien de semaines lui reste-t-il à vivre?

— Ne parlons pas de semaines... — murmura Mosès.

— Combien de jours, alors?

— Ce ne sont pas des jours non plus...

Raoul fit un geste de désespoir.

— Des heures? — balbutia-t-il.

— A peine.

— Des heures!... Combien d'heures!

— Une, au moins, deux au plus.

Raoul courba la tête sous cet arrêt terrible et sans appel.

— Ah! — continua Mosès d'une voix sourde et avec une réelle émotion, — si jeune, si belle, si riche, si forte, et si aimée!... et mourir!... c'est horrible!... je le sais bien!...

— Mais comment, — demanda Raoul, — comment, vous, l'un des rois de la science, comment n'avez-vous pas pu la sauver?...

— Eh! peut-on combattre un mal incompréhensible... un mal mystérieux, qui n'existe pas, et qui tue?... Depuis soixante ans, que n'ai-je pas vu? Eh bien!... c'est la première fois que ma science est en défaut... non pour guérir, mais pour comprendre...

— Ainsi, Déborah succombe, sans que vous sachiez de quoi elle meurt?...

— Je l'avoue... Une chose, une seule, pourrait m'expliquer ce que je ne devine pas...

— Une chose?

— Oui.

— Laquelle ?

— A quoi bon vous le dire?

— Pourquoi me le taire?

— Eh bien! soit. Mais d'abord, quelles sont les personnes qui, depuis une semaine, se sont approchées de Déborah?

— Son père, moi et Hébé...

— Qu'est-ce que cette jeune fille que vous nommez Hébé?

— La seule amie de Déborah, qu'elle aime autant que Nathan et moi nous pouvons l'aimer, et à qui, il y a un an ou deux, elle a sauvé la vie au péril de la sienne...

— Et Déborah n'a pas d'ennemis?

— Elle!... la pauvre enfant! qui donc ne l'aimerait?

— Vous avez pris soin de répondre vous-même et d'avance à ce que je vais vous dire... La seule chose, je vous le répète, qui pourrait m'expliquer le mal étrange et mystérieux qui tue votre fiancée, ce serait l'emploi d'un poison subtil, composé de certaines plantes de l'Asie et de l'Arabie... poison terrible dont je crois être le seul, à Paris et sans doute en France, qui connaisse la composition.

— Ainsi, — demanda Raoul, — ce poison dont vous parlez...

— Il attaque la vie dans sa source même, sans blesser aucun des organes. La personne empoisonnée meurt sans souffrir, comme s'éteint une lampe dont l'huile est épuisée jusqu'à la dernière goutte...

— Et ce poison laisse-t-il des traces?...

— Aucune.

— Peut-on le combattre?

— Non. Le remède n'existe pas.

Raoul sembla réfléchir.

— C'est impossible, — murmura-t-il, — impossible, impossible!... un crime pareil... un crime sans but... Et, d'ailleurs, qui donc?... Impossible! impossible...

— Je le crois comme vous, — répondit Mosès. — Ce serait folie que d'admettre la possibilité d'un crime. Et, maintenant, mon gentilhomme, retournez auprès de votre triste fiancée, car, je vous l'ai dit et je vous le répète, c'est à peine s'il vous reste le temps de la revoir encore vivante...

Raoul rentra dans la chambre mortuaire en murmurant tout bas ces paroles sinistres :

— Une heure, au moins... deux, au plus.

XXVII

LE PRÉSENT DE NOCES

Au moment où Raoul franchit le seuil de la chambre sombre, Nathan et Hébé se tenaient debout, l'un au pied, l'autre au chevet de la couche mortuaire.

Le vieillard, au faible bruit de la porte qui s'ouvrait, tourna lentement la tête.

Il vit M. de La Tremblaye. Un brusque tressaillement secoua son corps et parut galvaniser sa douleur.

Il se dirigea vers Raoul, et, l'entraînant vers l'une des extrémités de la chambre, il lui dit d'une voix basse et sourde, entrecoupée par l'émotion, tout en attachant sur lui ses regards étincelants du feu sombre de l'inquiétude :

— Vous venez de parler à Mosès?

— Oui, — répondit M. de La Tremblaye.

— Vous l'avez interrogé?

— Oui.

— Qu'a-t-il répondu?

— Ce qu'il vous avait dit à vous-même il n'y a qu'un instant...

— Et pas autre chose?

— Pas autre chose.

— Bien vrai?

— Je vous le jure.

— Ainsi, nous pouvons encore espérer?...

— Nous le pouvons et nous le devons.

Nathan joignit ses deux mains osseuses et décharnées, et il les éleva vers le ciel.

— Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit béni! — balbutia-t-il, — qu'il me prenne toutes mes richesses... toutes jusqu'au dernier sou!... qu'il me fasse plus pauvre que le mendiant de la rue... plus misérable et plus méprisé que Job sur son fumier... mais qu'il me laisse ma

fille bien-aimée... l'enfant de mon cœur et de mes entrailles... mon diamant sans tache... ma perle choisie... Déborah!...

Après avoir prononcé avec exaltation cette invocation quasi-biblique, Nathan prit la main de Raoul et la serra avec force.

Ensuite, il retourna auprès du lit de la jeune fille.

Mosès ne s'était point trompé.

Déborah atteignait la dernière période de l'existence, — l'heure suprême approchait.

Déjà les battements de son cœur devenaient inégaux, un engourdissement progressif s'emparait de ses membres.

La vie était attaquée dans sa source, l'huile allait manquer à la lampe.

Quelques instants encore, sans doute, et la jeune fille, dont les yeux étaient fermés comme pour un paisible sommeil, allait s'endormir pour ne plus se réveiller.

Il n'en fut point ainsi.

Déborah ouvrit les yeux, et elle fit un effort pour se soulever.

Hébé et Nathan vinrent à son aide, ils placèrent des oreillers derrière ses épaules, de manière à l'asseoir en quelque sorte dans son lit.

— Mon enfant bien-aimée, — lui dit alors le vieillard, — souhaites-tu quelque chose?

Déborah répondit d'une voix plus ferme et mieux timbrée qu'on n'aurait pu l'attendre de son extrême faiblesse :

— Oui, mon père, je souhaite voir cette chambre mieux éclairée... — rien n'est triste comme la lueur pâle de cette petite lampe...

Hébé s'empressa d'allumer toutes les bougies des candélabres d'argent placés sur la cheminée.

Au bout de quelques minutes, une clarté rayonnante éclairait la chambre.

— Ah! — murmura la mourante, — cela fait du bien de voir ces lumières... Voyez, mon père, voyez, Raoul, comme tout prend un air de fête et de gaieté... Tout à l'heure, c'était lugubre...

Des larmes vinrent aux yeux de M. de La Tremblaye.

Il lui semblait que Déborah venait de faire allumer toutes ses bougies autour de son cercueil.

— Comment te trouves-tu, ma fille? — demanda Nathan.

— Mieux, mon père, beaucoup mieux... je sens que la force me revient... Seulement, j'ai soif..

Hébé apporta la coupe d'argent et Déborah but avidement.

Ensuite, elle reprit :

— Je sens que ma convalescence sera courte... je ne suis pas bien malade... quelques jours encore, et je pourrai quitter ce lit, quitter cette chambre, revoir le ciel... respirer l'air pur... Quelques jours encore, mon Raoul, et nous serons mariés... et je serai votre Déborah, monseigneur... Raoul... Raoul... êtes-vous heureux à cette pensée, autant que je le suis moi-même?

Raoul eut besoin de faire un appel à toute sa force pour comprimer les sanglots qui l'étranglaient, en présence de cette jeune fille qui, les deux pieds déjà dans la tombe, parlait avec confiance d'amour et de bonheur.

Cependant il parvint à balbutier :

— Heureux... oh! oui... bien heureux...

— Raoul, mon beau seigneur, — reprit la juive dont les yeux brillaient d'une joie douce, — une fois mariés, nous quitterons Paris pendant quelque temps, si vous le voulez bien...

— Je veux tout ce que vous voulez, Déborah...

— Nous irons à la campagne, quelque part où nous trouverons de grands arbres, des fleurs et des oiseaux... Nous nous promènerons dans les bois, ma main dans votre main... mon cœur battant tout près du vôtre. n'est-ce pas, mon Raoul, que ce sera du bonheur?...

Le jeune homme ne put répondre que par un signe de tête expressif. S'il avait essayé de prononcer une parole, ses sanglots auraient débordé.

La juive continua :

— Le jour de notre mariage, vous pourrez être fier de votre Déborah, mon Raoul... Je serai belle... bien belle... Rien ne sera plus simple et et plus charmant que ma toilette de mariée... J'aurai une robe blanche, brodée de perles; j'aurai des perles autour de mon cou, et encore des perles dans mes cheveux... Aimez-vous les perles, Raoul?

M. de la Tremblaye fit signe que oui.

— Tant mieux! — s'écria Déborah, — moi, je les adore... Je préfère de beaucoup les perles aux diamants. Et vous?

— Moi aussi, — balbutia Raoul.

— Voulez-vous voir les miennes?

— De grand cœur...

Déborah se tourna du côté d'Hébé.

— Mon amie, — lui dit-elle, — apporte sur le lit, je t'en prie, le coffret de mes bijoux...

— La fille du diable obéit aussitôt à cette prière, et elle plaça sur le lit, à côté de la juive, un lourd coffret d'ébène, incrusté d'argent, de corail, de nacre et d'or.

Elle en souleva le couvercle, et Déborah plongeant ses deux mains dans l'intérieur du coffret, les retira pleines de bijoux qu'elle éparpilla sur le lit. C'étaient des bracelets, des colliers, des agrafes, des boucles d'oreilles, des aigrettes, des diadèmes.

Les diamants, les rubis, les émeraudes, toutes pierres précieuses scintillaient dans un pêle-mêle étincelant, et, sous la clarté des bougies jetaient des feux de mille couleurs.

Au milieu de ce fouillis lumineux se voyaient des torsades de perles d'une forme admirable et du plus magnifique orient.

Chacune de ces perles avait une valeur considérable.

Quelques-unes représentaient des sommes énormes.

Nous croyons ne point exagérer en disant que le coffret de Déborah renfermait plus d'un million de pierreries.

— Voyez, — dit la juive en passant ses doigts amaigris sur chacune des perles d'un collier, comme sur les grains d'un rosaire, — avec cette parure, je serai belle, n'est-ce pas? Hébé tressera mes cheveux en deux longues nattes qu'elle renouera ensuite sur ma tête en façon de diadème, après les avoir enlacées de perles, et ces perles laiteuses feront bien dans mes tresses noires... Oh! Raoul... mon Raoul... pourvu que vous me trouviez belle!...

Le jeune homme ne put que prendre la main de la mourante, la porter à ses lèvres, la couvrir de baisers ardents, et, malgré lui, l'arroser de ses larmes muettes.

Déborah le regarda avec surprise.

— Mon ami, — lui demanda-t-elle, — pourquoi donc pleurer ainsi? qu'avez-vous? êtes-vous triste? souffrez-vous?

— Ma bien-aimée, — balbutia Raoul, — ne savez-vous donc pas que le bonheur fait couler autant de larmes que le chagrin et la souffrance? Seulement ces larmes-là sont plus douces...

Déborah, complètement rassurée par cette réponse, sourit et s'adressa à Hébé.

— Chère Hébé, — lui dit-elle, — bonne petite sœur... viens ici...

La fille du Diable s'approcha du lit.

— Écoute, — poursuivit Déborah, — il faut que tu me rendes un service...

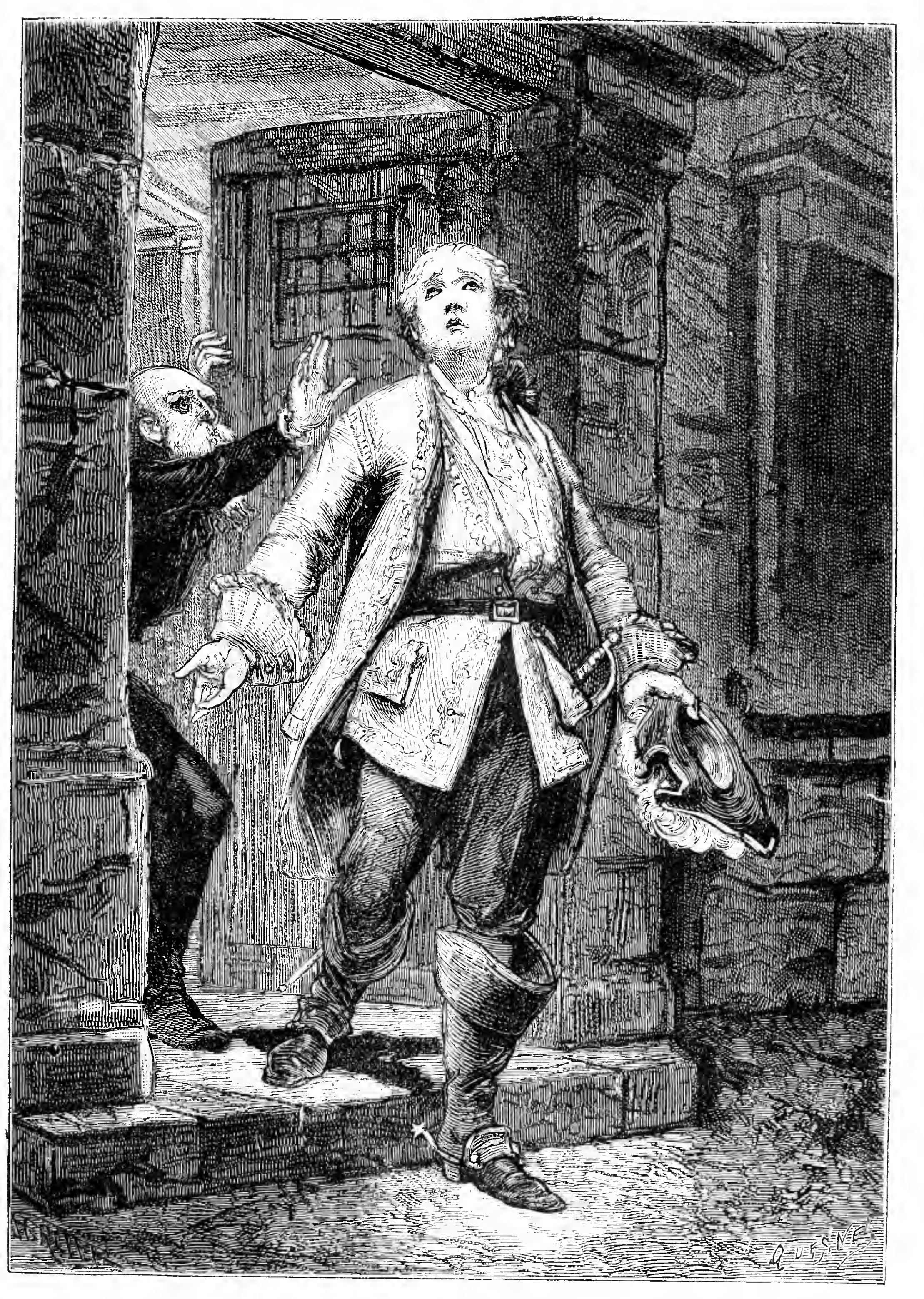
— De toute mon âme...

— C'est d'ailleurs facile...

— Voyons...

— Il s'agit de me donner ton avis...

— A quel propos?



Il était plus de minuit au moment où il partit de cette maison dans laquelle il laissait son cœur enchaîné à un cadavre. (P. 688.)

— A propos d'une parure que je veux porter un jour, après mon mariage... quand Raoul souhaitera que je paraisse éblouissante...

— Eh bien?

— Eh bien, parmi tous ces bijoux, choisis les bracelets, le collier et le diadème qui te sembleront les plus beaux.

La fille du Diable se mit à fouiller dans ces masses de joyaux et de pierres précieuses entassés sur le lit, et remplissant encore les deux tiers du coffret.

Son examen fut long, minutieux, attentif. Enfin son choix s'arrêta sur un bandeau, sur un collier, et sur deux bracelets.

Ces quatre objets, d'une forme artistique ravissante, étaient enrichis de diamants de la plus grande beauté.

Ils pouvaient valoir quatre-vingt mille livres, tout au moins.

Hébé les présenta à Déborah.

— Ainsi, — demanda cette dernière, — cette parure est celle qui te plaît, entre toutes?

— Oui, — répondit la jeune fille.

— Tu me l'as choisie comme pour toi?

— Comme pour moi, — dit encore Hébé.

— Eh bien, — répliqua la juive, — garde-la donc, je te la donne. C'est mon présent de noces...

XXVIII

MORTE

Les dernières paroles de Déborah, cette preuve d'une affection qui durait autant que la vie de la malheureuse jeune fille, produisirent une impression terrible sur Hébé.

Pendant quelques secondes la lumière se fit dans les ténèbres de cette âme aveuglée par la jalousie. L'assassin comprit toute l'infamie, toute la lâcheté de son crime, et il eut horreur de lui-même.

La fille du Diable devint pâle, et, au lieu de prendre les bijoux que lui présentait Déborah, elle recula de deux ou trois pas.

— C'est mon présent de noces, — répéta la juive avec un sourire angélique, — ouvre tes mains, chère Hébé...

— Non... non... — balbutia la jeune fille avec une sorte d'égarement, — je ne veux pas... je ne veux pas...

— Tu refuses? — demanda Déborah, surprise.

— Oui... oui — répondit Hébé, je refuse...

— Mais pourquoi?

Hébé comprit que son trouble et son émotion allaient la trahir.

Elle s'efforça donc de prendre sur elle-même, et elle répondit :

— Tout cela est trop beau... trop riche...

— Qu'importe?

— Une pauvre fille comme moi ne peut se parer de semblables joyaux...

— Eh bien, chère Hébé, prends toujours... Si tu ne veux pas porter ces diamants tu les vendras... et ce sera le commencement de ta dot, pour le jour où tu rencontreras quelqu'un à qui donner ton cœur... un beau jeune homme qui t'aimera bien... et que, toi aussi, tu aimeras, autant que moi j'aime Raoul...

De pâle qu'elle était, Hébé devint pourpre.

Un feu sinistre brilla dans sa prunelle, comme un de ces éclairs qui, dans une chaude nuit d'été, sillonnent silencieusement le bleu sombre du ciel.

— Tu acceptes, — n'est-ce pas? — demanda la juive avec une voix presque suppliante.

— Eh bien, oui, — répondit Hébé, en qui venait de se faire une brusque révolution, — eh bien! oui, puisque tu le veux, j'accepte...

— A la bonne heure, chère Hébé... Tu m'as fait de la peine tout à l'heure; mais maintenant tu me rends heureuse... bien heureuse...

La fille du Diable s'était approchée du lit. Elle prit des mains de Déborah les joyaux étincelants que cette dernière lui tendait, et, se penchant sur elle, elle lui donna un nouveau baiser de Judas.

— Figure-toi, — dit Déborah, en passant son bras autour du cou d'Hébé, de façon que la tête de la jeune fille restât au niveau de la sienne, afin de pouvoir lui parler tout bas à l'oreille, — figure-toi que ce matin, en me réveillant, j'avais peur...

— Peur? — répéta Hébé.

— Oui.

— Et de quoi?

— D'un rêve qui m'est venu cette nuit... et dont tu étais un peu cause...

— Moi? — s'écria Hébé en tressaillant.

— Chère petite sœur, ce que je te dis n'est pas un reproche, va!...

— Mais, enfin, ce rêve... ce rêve...

— Oh! une folie... tu te souviens de cette sinistre prédiction que tu m'avais faite, après avoir étudié l'avenir dans les lignes de ma main?... Depuis lors, nous en avons reparlé plus d'une fois.

Hébé ne répondit pas, mais un mouvement de sa tête indiqua qu'elle se souvenait.

— Eh bien, chère sœur, — reprit Déborah, — cette nuit, j'ai rêvé que ta prédiction se réalisait...

— Comment? — demanda Hébé d'une voix basse et que son trouble rendait indistincte.

— Je n'épousais pas celui que j'aime...

— Et quel obstacle se dressait entre vous?

— La mort.

— La mort!... — répéta Hébé.

— Je mourais, — poursuivit Déborah, — oh! quel horrible rêve!... je mourais... ainsi que tu me l'avais annoncé dans ta prédiction... je mourais assassinée.

— Assassinée!... — balbutia Hébé, — et par qui? sais-tu par qui?

— Non... je ne voyais pas la main qui me versait du poison... je me savais empoisonnée... je me sentais mourir... mais je n'accusais personne... Quel rêve étrange et terrible, n'est-ce pas?... En me réveillant, baignée d'une sueur froide, je me suis sentie sous le coup d'une douloureuse impression... ma tête est faible... bien faible, et je confondais le rêve et la réalité... Heureusement cette impression n'a pas duré longtemps... Je me suis vue entourée de Raoul, de mon père et de toi, enfin de tous les êtres qui m'aiment... Comment craindre un crime ou même un malheur, quand on est si bien gardée?...

L'étreinte des bras de Déborah se relâcha peu à peu quand elle eut prononcé ces paroles.

Hébé put relever la tête. Mais certes, en ce moment, à la lueur des bougies, des candélabres, son visage était d'une pâleur plus livide que celui de la mourante.

Machinalement, et pour se donner une contenance, la jeune fille réunit tous les bijoux épars sur le lit, elle les entassa dans le coffret, et reporta ce coffret lui-même à la place où elle l'avait pris pour se conformer aux désirs de Déborah.

— Voici que le sommeil s'empare de moi... — dit tout à coup la mourante. — Mon père, Raoul, asseyez-vous, je vous en prie, chacun

d'un côté de mon lit, je voudrais, en m'endormant, sentir mes deux mains dans les vôtres...

Le père et le fiancé s'empressèrent de se rendre au désir de leur bien-aimée.

Nathan passa dans la ruelle.

Raoul s'agenouilla de côté opposé.

Le jeune homme serra entre les siennes la main gauche de Déborah, tandis que le vieillard prenait la main droite.

Hébé, assise auprès de l'une des fenêtres, cachait son visage entre les plis des rideaux de lampas.

Bientôt Déborah s'assoupit.

On n'entendit plus, du milieu du profond silence de la nuit, que le bruit léger de sa respiration faible et irrégulière.

Une heure, à peu près, se passa ainsi.

Nathan, rassuré par ce calme sommeil, sentait des pensées d'espérance germer peu à peu dans son âme et y grandir.

M. de La Tremblaye, lui, ne pouvait oublier l'arrêt fatal et sans appel prononcé par Mosès. Aussi de grosses larmes, débordant de dessous ses paupières abaissées, tombaient une à une sur le lit.

Soudain, le père et le fiancé poussèrent un cri rauque aussitôt interrompu, et se regardèrent avec épouvante.

Ils venaient de s'apercevoir, en même temps, que ces petites mains qu'ils tenaient entre les leurs devenaient froides et se roidissaient.

Raoul, le premier, comprit la terrible vérité toute entière.

— Elle est morte!... — s'écria-t-il; — oh! mon Dieu!... mon Dieu!... elle est morte!

— Non, — répondit Nathan avec une voix étrange et profonde comme celle des somnambules qui parlent pendant l'accès du sommeil magnétique, — non... elle n'est pas morte... c'est impossible... le Dieu de mes pères ne l'aurait pas permis. Déborah n'est pas morte... non... non... non... je vous dis que ce n'est pas vrai... je vous dis qu'elle n'est pas morte!...

Et, se précipitant avec une sorte de fureur sur le lit, ce malheureux père saisit entre ses bras le corps inanimé de son enfant, en murmurant :

— Déborah... ma fille chérie... ma Déborah... mon petit enfant... réponds-moi... parle à ton père... ouvre tes grands yeux... tes beaux yeux... parle-moi... au nom du ciel... dis-moi que tu vis... dis-le-moi vite... bien vite... ou bien c'est moi qui vais mourir...

Hélas! hélas!... le cadavre ne pouvait répondre!...

Nathan poursuivit :

— Tu dors... je le vois bien... mais ce sommeil est trop profond... il m'inquiète... il m'effraye... il me tue... Déborah, éveille-toi... Déborah, ouvre tes yeux...

Et, comme le visage déjà glacé par la mort restait immobile ainsi qu'un masque de cire, Nathan appuya sur les paupières ses doigts tremblants, et les souleva.

La paupière resta soulevée, et l'on vit ces yeux muets, ces yeux sans regard, ces yeux dans lesquels n'étincelait plus le divin rayon de l'âme et de la vie.

Nathan comprit alors à son tour.

Sa douleur, surexcitée jusqu'au délire, devint une véritable folie.

Il poussa un cri terrible, et, en se roulant comme un insensé sur le tapis de la chambre mortuaire, il mit ses vêtements en pièces et il couvrit sa tête de cendres.

Raoul, agenouillé auprès du lit, sanglotait.

Hébé se tordait les mains avec l'expression du plus effrayant désespoir, et qui sait si ce désespoir mêlé de remords et d'horreur, en ce moment n'était pas sincère?

Cette scène lugubre finit soudainement et eut un dénouement étrange.

Nathan, les vêtements en lambeaux, défiguré par la cendre qui, sur son visage, se mêlait avec les larmes, cessa ses cris et ses gémissements.

Il s'approcha du lit, et il dit à Raoul agenouillé :

— Monsieur de La Tremblaye, levez-vous...

Le jeune homme obéit.

Nathan poursuivit d'une voix presque calme, mais dont les angoisses du désespoir avaient entièrement changé le timbre :

— Plût à Dieu que vous n'eussiez jamais mis les pieds dans cette demeure... — Ma Déborah, ma fille bien-aimée, serait maintenant vivante et forte sans ce fatal amour que vous lui avez inspiré... Je ne vous maudis pas, monsieur de la Tremblaye, car je crois que vous souffrez comme moi, et que, comme le mien, votre cœur est brisé. Je ne vous maudis pas, mais je vous dis : Vous avez, sans le vouloir, amené la mort dans cette demeure... Vivante, vous m'avez pris ma fille... morte, elle n'est plus rien pour vous... elle n'appartient plus qu'à moi... Quittez donc cette maison, monsieur de la Tremblaye... quittez-la vite, car si vous y restiez plus longtemps j'oublierais que vous aimiez ma fille, pour me souvenir seulement que vous l'avez tuée... et je vous tuerais!...

Raoul s'inclina silencieusement devant cette douleur terrible, menaçante, et sublime même dans son injustice. Il appuya une dernière fois ses lèvres sur la main glacée du cadavre de Déborah. Puis, sans

répondre un seul mot et sans tourner la tête en arrière, il sortit de la chambre etde la maison.

XXIX

L'ANGE GARDIEN

Pour mettre nos lecteurs au fait des événements qui suivirent d'une façon presque immédiate la catastrophe qui termine le précédent chapitre, il faut quelques lignes ou plusieurs volumes.

Quelques lignes, si nous nous contentons de tracer un sommaire rapide et sans détails :

Plusieurs volumes, si nous jugeons utile et possible d'entrer dans une minutieuse analyse des passions et des sentiments de nos personnages.

Or, l'espace nous manque pour ce dernier travail, dont la nécessité et l'intérêt d'ailleurs ne nous paraissent point démontrés, nous l'avouons. Contentons-nous donc de quelques lignes, ou pour mieux dire, de quelques pages.

§

L'amour de Raoul de La Tremblaye pour Déborah avait été réel et sérieux.

En assistant à la mort de la malheureuse jeune fille, Raoul crut que quelque chose se brisait en lui, il se persuada consciencieusement que sa vie était perdue désormais.

Il était plus de minuit au moment où il sortit de cette maison dans laquelle il laissait son cœur enchaîné à un cadavre. Pendant tout le reste de la nuit, il erra dans les rues de Paris, comme un fou ou comme un homme ivre, ne sachant pas où il allait, marchant sans but et ne con-



Sauvé ! s'écria Hébé, enfin sauvé. Oh ! Dieu soit béni ! (P. 693.)

servant qu'à peine la conscience du malheur qui venait de le frapper.

Un miracle permit qu'il ne fût point arrêté, dévalisé, et peut-être assassiné par quelques-uns des rôdeurs de nuit qui, à cette époque, fourmillaient dans la grande ville. Si cela fût arrivé, certes Raoul ne se serait pas défendu.

Enfin, au moment où l'aube naissante blanchissait le faîte des

maisons, M. de La Tremblaye se trouva dans le quartier du Marais, où sa course vagabonde l'avait amené sans qu'il le sût.

Un vague instinct le conduisit à la porte de son petit hôtel, situé, comme on doit s'en souvenir, dans la rue du Pas-de-la-Mule.

Raoul frappa.

Le gros suisse à rouge trogne, faisant fonctions de concierge, ouvrit, non sans avoir pesté contre le visiteur matinal qui venait si intempestivement troubler son doux repos.

En reconnaissant le chevalier, l'Helvétien, honteux et confus, bondit en arrière malgré sa rotondité imposante, en se disant qu'il avait fait attendre son maître et qu'il allait pleuvoir des coups de canne. Mais Raoul, qui ne s'était pas même aperçu de ce retard, passa muet et chancelant.

Le Suisse remarqua le visage gonflé de M. de La Tremblaye, ses yeux rougis, sa démarche hésitante, et, respectueux dans ses suppositions selon les louables coutumes de la valetaille de tous les étages, il se dit :

— M. le chevalier sort de quelque orgie, il a gaiement *fêté Bacchus*!... il est ivre à ne pouvoir se tenir... — allons nous coucher...

Que voulez-vous?... Ce Suisse avait besoin de sommeil.

Sur le perron de l'hôtel, Raoul trouva son valet de chambre qui l'attendait.

Ce valet de chambre, — on ne l'a pas oublié non plus, — était Jacques, le domestique fidèle et dévoué par excellence, l'ami, le compagnon de son maître.

Jacques ne se trompa point, comme le Suisse, aux douloureux symptômes qu'offrait le visage défait de Raoul.

Il ne prit point les sillons creusés par la douleur sur cette pâle figure pour les vestiges mal effacés de l'ivresse et de la débauche.

— Seigneur, mon Dieu! monsieur le chevalier, mon pauvre maître — s'écria-t-il avec émotion, — qu'avez-vous?

Raoul ne parut pas entendre.

Jacques répéta sa question.

— Elle est morte! — répondit Raoul d'une voix sourde, — morte!... et je vais mourir...

— Mourir! — balbutia Jacques avec désespoir, — mourir!... ah! bien, alors, par exemple, vous m'emmènerez avec vous!...

Jacques avait ouvert la porte du vestibule.

Raoul fit quelques pas en avant.

Puis il chancela, trébucha, et, poussant un léger gémissement, il serait tombé tout de son long sur les dalles si Jacques ne s'était précipité pour le soutenir et ne l'avait reçu dans ses bras, complètement évanoui.

§

Cette défaillance de Raoul était le prélude d'une longue et dangereuse maladie.

Pendant bien des jours et pendant bien des nuits, M. de la Tremblaye ne reprit pas connaissance et fut entre la vie et la mort.

Enfin, un matin, le fidèle Jacques tomba dans les excès de la joie la plus folle, en entendant le médecin lui déclarer que désormais son maître était hors de tout danger et que la convalescence allait commencer. En effet, vers le milieu de ce même jour, Raoul promena autour de sa chambre un regard étonné dans lequel il n'y avait plus trace d'égarement.

Il appela Jacques.

Jacques était là, tout près, n'attendant que cet appel. Il accourut.

— Mon ami, — lui demanda Raoul en tirant hors du lit une de ses mains dont la maigreur parut l'épouvanter, — j'ai été malade, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur le chevalier, bien malade.

— Pendant bien longtemps?

— Trop longtemps, hélas! mon bon maître...

— Combien de jours?

— Trois semaines.

— Trois semaines!... — répéta Raoul, auquel revenait la mémoire de la fatale nuit qui avait déterminé sa maladie, — déjà trois semaines qu'elle est morte!...

Et des larmes amères ruisselèrent avec abondance sur son visage décharné.

C'était la première fois, depuis l'agonie de Déborah, que Raoul pleurait.

Ces larmes le soulagèrent un peu.

Au bout de quelques instants, il reprit:

— Tu m'as bien soigné, mon pauvre ami...

— J'ai fait de mon mieux, monsieur le chevalier.

— Et, — demanda Raoul, — tu m'as soigné... seul?

Jacques parut hésiter avant de répondre.

— Je ne comprends pas bien la question de monsieur le chevalier... — dit-il enfin.

— Étais-tu seul, — répéta Raoul, — seul pour me prodiguer ces soins qui m'ont sauvé?

— Mais, sans doute... — balbutia le valet de chambre avec embarras... — Oserais-je demander à monsieur le chevalier pourquoi il m'adresse cette question?

— Ah! c'est que, répliqua Raoul, en ayant l'air de fouiller dans sa mémoire, plus d'une fois, au milieu des visions incohérentes de mon délire... il m'avait semblé entrevoir, dans cette chambre, auprès de mon lit une forme vague... une femme... un fantôme. Cette forme, cependant, me semblait plus distincte que les autres apparitions enfantées par les ardeurs de la fièvre... Était-ce un rêve aussi, cela, Jacques?

Une hésitation nouvelle se manifesta sur l'honnête figure du valet de chambre. Cependant il ne savait pas mentir, et il répondit :

— Non, monsieur le chevalier, ce n'était pas un rêve... et, si j'ai eu tort, je supplie monsieur le chevalier de vouloir bien me pardonner.

— Te pardonner?... Explique-toi... Que te reproches-tu donc et pourquoi te pardonnerais-je?...

— Je vais tout dire à monsieur le chevalier...

— J'attends...

Ici Jacques commença un récit fort long, et surtout fort embrouillé, que nous allons simplifier de notre mieux pour ne point abuser de la patience de nos lecteurs.

Jacques apprit à son maître que, le lendemain du jour où la maladie s'était déclarée, une jeune fille d'une grande beauté, mais qui semblait profondément triste, avait forcé la consigne et avait trouvé moyen de parvenir jusqu'à la chambre de Raoul.

Interrogée par Jacques, elle l'avait supplié de lui laisser partager les soins qu'il donnait à son maître ; et sur la réponse du valet, qu'il ne pouvait admettre une inconnue dans l'intérieur de l'hôtel et près d'une couche de souffrance, elle s'était écriée:

— Une inconnue ! mais je ne suis pas une inconnue pour M. de La Tremblaye... personne en ce monde ne lui est dévoué plus que moi, autant que moi peut-être... Et plût au ciel qu'il pût me reconnaître et vous parler... il vous dirait de me laisser auprès de lui ; il vous dirait que mes soins lui sembleront doux.

Ému par ce langage, ému par la beauté de la jeune fille, et surtout par les pleurs qui coulaient sur ses joues, Jacques céda.

A partir de ce moment, l'inconnue ne quitta, en quelque sorte ni jour ni nuit, le chevet du lit de Raoul. Dans ce corps frêle et charmant, Dieu semblait avoir caché une force qui tenait du prodige. Rien ne fatiguait la

jeune fille. Durant les trois semaines qui venaient de s'écouler elle n'avait pas pris deux heures de repos, et, pas une fois, Jacques ne l'avait trouvée endormie.

— Enfin, monsieur le chevalier, — dit le valet de chambre en terminant, et comme péroraison de son récit, — ce n'est pas une femme, c'est un ange !... Pas plus tard qu'hier au soir, le médecin me disait que c'était à elle, autant qu'au bon Dieu et à la médecine, que vous deviez la vie.

Après avoir écouté Jacques, Raoul resta rêveur.

— Quelle peut être cette femme ? — se demanda-t-il ; — quelle peut être cette mystérieuse inconnue qui se dévoue pour me sauver ?

Il chercha longtemps ; puis ses lèvres murmurèrent tout bas un nom qu'elles n'avaient pas prononcé depuis longtemps :

— Émeraude !

En ce moment, la porte s'ouvrit.

Un pas léger effleura le tapis.

— La voici ! s'écria Jacques.

Raoul essaya de se soulever dans son lit pour voir plus vite.

L'inconnue était la fille du Diable.

— Sauvé ! — s'écria Hébé, — enfin sauvé ! oh ! Dieu soit béni !

— Vous ? — balbutia Raoul avec stupeur.

— Eh ! — répondit la jeune fille, — qui serait-ce, si ce n'était moi ?...

Puis elle ajouta avec l'accent de l'exaltation :

— Ne vous ai-je pas conservé la vie une première fois, rue des Prouvaires ? ne devais-je pas vous la rendre une seconde, ici ? Ne me trouverez-vous pas toujours, monsieur de La Tremblaye, entre la mort et vous ?

XXX

LA MATRONE D'ÉPHÈSE

C'était bien Hébé, en effet, Hébé qui, après avoir consommé son crime infâme, après avoir achevé son œuvre infernale, avait béni la maladie de Raoul qui lui offrait le seul moyen sûr de se rapprocher du jeune homme

— Mais, — demanda Raoul, — quel hasard étrange a pu vous apprendre que la mort m'appelait à elle?...

— Le hasard ne m'a rien appris...

— Comment?

— Ce n'est pas le hasard qui m'a conduite ici...

— Qu'est-ce donc?

— Ma volonté... Je voulais pleurer avec vous... pleurer votre fiancée, — Raoul... ma protectrice... ma seule amie...

En prononçant ces mots, Hébé cacha son visage entre ses deux mains et ses larmes coulèrent longuement.

Puis elle reprit :

— Je suis venue, j'ai su que vous étiez mourant; je me suis dit : *C'est Dieu qui m'envoie...* Voilà tout ce qui s'est passé... vous voyez bien que le hasard n'y est pour rien. M'en voulez-vous d'être venue?...

— Pouvez-vous me le demander ! — s'écria M. de La Tremblaye en s'efforçant d'étendre sa main débile vers la main de la jeune fille. Je vous remercie et je vous bénis.

— Me permettrez-vous de revenir? — dit Hébé d'une voix tremblante.

— Je vous en supplierai...

— Quelquefois ?

— Non pas quelquefois... souvent.

— Bien vrai?

— Chaque jour.

— O Raoul, que vous êtes bon!...

— Ce n'est pas moi qui suis bon, Hébé, c'est vous qui êtes un ange...

— Nous parlerons d'*elle*... sans cesse... — reprit la jeune fille, — nous tâcherons de nous figurer qu'*elle* est encore auprès de nous...

— Hélas ! — balbutia Raoul, nous ne la verrons plus...

Et il s'abîma dans une douleur qu'Hébé sembla partager.

§

Ainsi que Raoul le lui avait demandé, la fille du Diable revint le lendemain...

Puis le surlendemain.

Puis chaque jour.

Raoul était complètement guéri, et cependant la jeune fille ne cessait pas de venir, et, tant que la journée durait, elle ne quittait point l'hôtel de M. de La Tremblaye, continuant avec une charité d'ange son doux rôle de consolatrice.

— Avez-vous souvenance, cher lecteur, d'un conte charment du bonhomme Jean de La Fontaine?

— Un conte de La Fontaine?

— Oui

— Charmant?

— Oui.

— Mais ils le sont tous.

— Un surtout...

— Lequel?

— Devinez.

— *La Matrone d'Ephèse*, peut-être?

— Justement.

— Eh bien?

— Eh bien! vous qui avez tant d'esprit, devinez encore...

— Quoi donc?

— Devinez à quel propos je vous parle de ce conte...

— Je l'ignore.

— Eh! si vous le saviez, je ne vous dirais pas de deviner!

— Ne serait-ce point, par hasard, que vous trouvez quelque rapport entre la situation de la veuve éplorée, s'enterrant toute vive avec feu son époux, et celle de Raoul de La Tremblaye, prêt à mourir de désespoir et d'amour?

— Oui, le conte de la Fontaine se trouvait mis en scène dans la réalité, avec cette seule différence qu'au lieu de la matrone d'Éphèse, il y avait Raoul de La Tremblaye.

Du reste, tous les détails furent les mêmes.

Ce fut de Déborah que Raoul et Hébé parlèrent d'abord. Ils en parlèrent longuement, exclusivement, et chacune de leurs paroles était baignée de larmes. Puis, peu à peu, sans doute à l'insu de Raoul, la conversation dévia de cette route unique qu'elle avait suivie jusque-là.

Après avoir tant parlé de la morte, les jeunes gens en arrivèrent à parler un peu d'eux-mêmes.

Puis, par une sorte de convention tacite, ils arrivèrent à ne plus prononcer le nom de Déborah.

Alors il n'y avait plus de larmes dans les yeux, et sur leurs lèvres il y avait des sourires.

Enfin, deux mois environ après le jour de la guérison de Raoul, ce dernier, seul un instant et fouillant dans son cœur pour y chercher un lambeau de désespoir, y trouva, au lieu de souvenir de la juive, un violent amour pour la fille du Diable.

Nous l'avons dit, Raoul avait été de bonne foi dans sa passion pour Déborah comme dans ses regrets.

Ce ne fut donc point sans étonnement et sans épouvante qu'il fit la découverte que nous venons de signaler.

Il lui sembla d'abord qu'il était infidèle à la pauvre enfant morte, si jeune et si belle, et couchée à cette heure, dans son linceul glacé.

Mais la réflexion, ou plutôt les triomphants sophismes de l'amour, le rassurèrent bientôt.

Il se dit qu'il avait fait tout ce qu'il devait et même plus qu'il ne devait. Qu'après tout, ce n'était pas sa faute s'il n'était point mort pour aller rejoindre Déborah, et que, puisqu'Hébé lui avait conservé la vie, il appartenait bien légitimement à Hébé.

Il se dit bien d'autres choses encore, qu'il serait trop long de rapporter ici. Et la conclusion de tous ces beaux raisonnements fut qu'il importait de s'assurer sans retard si la fille du Diable partageait l'amour qu'elle avait inspiré...

Hébé, interrogée à cet égard par M. de La Tremblaye, lui avoua, tout naïvement et sans fausse pudeur, que depuis bien longtemps, depuis l'heure de leur première rencontre au coin de la rue Richelieu et de la rue Saint-Honoré, elle lui avait donné son cœur et son âme tout entiers.

— Sois à moi ! — murmura Raoul, transporté d'une douce ivresse.

Mais ce n'était point ainsi qu'Hébé l'entendait.

Sans doute elle aimait Raoul, sans doute elle sentait son cœur battre et son corps tressaillir à la pensée de lui appartenir ; mais elle ne voulait point de Raoul pour amant, elle voulait de lui pour mari... Ce qu'il lui fallait, c'était une position honorable, honorée, solide, inattaquable.

Hébé croyait Raoul grand seigneur, elle rêvait d'être grande dame.

— Le nom de La Tremblaye m'appartiendra !... — disait-elle ; — il doit m'appartenir ! je l'ai payé assez cher !..

En conséquence, elle résista à Raoul; or, la résistance, en amour, c'est de l'huile jetée sur le feu !...

Ceci est un adage vieux comme le monde et qui sera toujours nouveau, car le cœur humain et les passions ne changeront jamais.

Cependant le désappointement de M. de la Tremblaye, quand il entrevit les intentions matrimoniales d'Hébé, fut profond.

Ce n'est qu'à son corps défendant, nous le savons, qu'il s'était résolu



Hébé souleva la couverture et se glissa hors du lit lestement, doucement, avec des précautions infinies. (P. 702.)

à demander Déborah en mariage. Et pourtant, Déborah joignait à sa splendide beauté les attraits d'une fortune presque royale.

Mais épouser une aventurière, une diseuse de bonne aventure, la fille adoptive de la mère Moloch, infâme sorcière que les fagots réclameraient au premier jour, c'était tout autre chose, et Raoul, qui parfois prenait au sérieux son origine patricienne, ne s'y pouvait point décider.

— Attendons... — se disait-il, attendons... Hébé m'aime — Hébé cédera...

Mais Hébé avait au fond de l'âme autant d'ambition que d'amour...

Et Hébé ne cédait pas.

Et, de son côté, elle se disait :

— Attendons... il y viendra... il faudra bien qu'il y vienne...

L'amour que Raoul éprouvait pour la fille du Diable ne ressemblait point à celui qu'il avait ressenti pour la juive Déborah.

Si nous avons su faire comprendre de quelle nature était la beauté d'Hébé, nos lecteurs devinent que cette beauté provocante et voluptueuse avait dû allumer dans les veines de Raoul une passion toute sensuelle, pleine d'impétueux désirs et de flammes inextinguibles.

Avec une infernale rouerie, déguisée sous un grand air de naïveté et d'innocence, Hébé attisa ces ardeurs. Peu à peu, elle fit du cœur de Raoul un brasier dévorant d'où s'échappaient des jets de feu qui couraient dans ses veines au lieu de sang.

Bientôt cet amour devint un supplice.

Raoul comprit qu'il lui fallait posséder Hébé ou mourir.

Mais cette possession, ceci lui était prouvé maintenant, il ne la pouvait acquérir qu'en sacrifiant sa liberté. La clef d'or du mariage lui pouvait seule ouvrir la chambre à coucher d'Hébé.

Raoul, épuisé, céda.

La fille du Diable, triomphante, devint Mme de la Tremblaye.

XXXI

UN RÉVEIL DE LUNE DE MIEL

Les premiers mois qui suivirent l'étrange union de M. de la Tremblaye et de la fille du Diable furent remplis par un enivrement des sens que Raoul, toujours passionnément amoureux, prit pour du bonheur.

Or, le bonheur, de quelque nature qu'il puisse être, ne se raconte pas.

Nous n'avons donc rien à dire de cette période, éclairée par les

lueurs voluptueuses de la lune de miel ; rien, si ce n'est qu'Hébé inculqua à Raoul un goût qui était devenu dominant chez elle : celui des sciences occultes. Seulement, il y avait une certaine conviction dans l'esprit d'Hébé, tandis que l'incrédulité de Raoul égalait sa curiosité. Il voulait apprendre, et, quand il avait appris, il raillait la science qu'il venait d'acquérir.

Raoul ne soupçonnait guère alors l'influence que des études ainsi faites devaient avoir sur tout le reste de sa vie.

Hébé, après l'existence misérable qu'elle avait menée auprès de la mère Moloch, trouvait avec bonheur, ou plutôt avec ivresse, ce luxe qu'elle avait rêvé toute sa vie.

Son amour pour son mari ne semblait d'ailleurs point se démentir et elle lui témoignait cet amour avec tout l'emportement de sa nature ardente et sensuelle.

Quant à la mère Moloch, Raoul ne voulant pas exposer la mère adoptive de sa femme à être un beau matin traînée sur une claie comme une sorcière, au milieu des huées de la populace, lui avait fait une petite pension, à la condition qu'elle s'établirait dans un village à quelque distance de Paris et qu'elle y vivrait tranquillement.

La mère Moloch avait accepté avec joie et reconnaissance, et l'on n'entendait plus parler d'elle.

Voilà où en étaient les choses au moment où nous retrouvons nos personnages.

§

Chaque soir, au moment de se mettre au lit, les jeunes époux faisaient une légère collation.

Jacques ne manquait jamais de placer sur une petite table, dans la chambre à coucher, un large plateau d'argent, sur lequel se trouvaient quelques pâtisseries, des confitures sèches, deux carafons et deux coupes en verre de Venise, admirables de forme, de ciselure et de dorure. L'un de ces carafons contenait de l'eau claire. L'autre était rempli d'un vieux vin de Xérès, étincelant sous les lumières comme des topazes en fusion.

Après la collation, Hébé buvait un grand verre d'eau.

Raoul vidait une coupe pleine du breuvage doré et généreux.

Ceci était une habitude de tous les jours.

Les deux époux se couchaient ensuite, pour ne plus se réveiller qu'au matin.

Or, une nuit, il arriva quelque chose de bizarre.

Le sommeil de Raoul était plus profond qu'à l'ordinaire, et cependant, vers deux heures du matin, il fut tiré à demi de son engourdissement par une vive sensation de froid.

Nous disons *à demi*, car M. de La Tremblaye, en ce moment, n'était que très imparfaitement réveillé.

Il lui sembla vaguement que le drap et les couvertures avaient glissé en bas du lit et ne l'abritaient plus. Il étendit la main pour s'en assurer.

Cette main, en s'étendant, ne rencontra pas le corps d'Hébé, et la place qu'occupait ordinairement la jeune femme lui parut glacée.

Raoul, surpris, allait s'assurer qu'il ne se trompait pas; mais il n'en eut point le temps.

Son engourdissement quasi léthargique, un instant interrompu, reprit le dessus; le sommeil fut victorieux, Raoul se rendormit.

Au matin, en ouvrant les yeux, M. de La Tremblaye ne se souvint qu'à peine de la vague impression de la nuit.

Hébé, encore endormie, était auprès de lui, et, dans son sommeil, elle souriait.

Raoul, en se levant, se sentit la tête lourde comme après une orgie, et cependant il n'avait point, la veille, dépassé les limites de sa frugalité habituelle.

Il ne parla pas à Hébé de l'incident que nous avons rapporté, avant le soir, il l'avait oublié complètement.

Durant les nuits suivantes, Raoul ne se réveilla point; mais chaque matin, il éprouva cette étrange et inexplicable lourdeur de tête dont il ne pouvait deviner la cause.

Au bout d'une semaine, M. de La Tremblaye, toujours vers les deux heures du matin, se réveilla en éprouvant cette même sensation de froid qu'il avait déjà ressentie.

Comme la première fois, il étendit la main. Comme la première fois, il lui sembla que la place d'Hébé était vide, et qu'il était seul dans son lit. Enfin, comme la première fois, un sommeil trop lourd et trop invincible pour être naturel le rejeta brusquement sur l'oreiller qu'il voulait quitter.

Au matin, les souvenirs de la nuit se retrouvèrent assez distincts pour que Raoul fût parfaitement certain qu'il n'avait pas rêvé.

— Ne m'as-tu point laissé seul un instant cette nuit? — demanda-t-il à Mme de La Tremblaye.

Hébé lui répondit en riant qu'elle ne savait ce qu'il voulait dire.

Raoul n'insista pas; mais une sorte de soupçon vague et de défiance instinctive prit naissance dans son esprit.

Chacun sait qu'un peu de volonté énergique peut presque toujours triompher du sommeil le plus obstiné. Il n'est pas un chasseur et pas un voyageur qui n'en aient fait cent fois l'expérience.

— Je veux me réveiller à quatre heures du matin... se dit-on en se couchant.

Et l'on s'endort. Mais l'âme veille, servante docile; à l'heure dite, elle crie au corps d'ouvrir les yeux, et le corps obéit.

Raoul se donna l'ordre à lui-même de s'éveiller au milieu de la nuit.

Il s'éveilla. Mais un voile épais et lourd pesait sur son intelligence. Il ne pouvait ni réfléchir, ni coordonner ses idées.

Cependant il lui fut possible de s'assurer qu'il était seul dans la couche nuptiale. Il appela Hébé.

Sa voix retentit dans le silence de l'appartement désert; Hébé ne répondit pas.

Raoul voulut se lever pour aller à la recherche de sa femme; mais si sa volonté était forte, cet engourdissement dont nous avons déjà parlé était plus fort qu'elle.

Le sommeil, au bout de quelques secondes, reprit tout son empire sur lui et garrotta de nouveau ses membres impuissants.

Il n'en fallait pas tant pour métamorphoser la vague défiance de Raoul en un soupçon parfaitement arrêté.

Sans doute il repoussait encore avec horreur la pensée que sa femme pouvait le tromper; mais à coup sûr cependant il y avait là un mystère qu'à tout prix il fallait éclaircir.

Pendant la journée du lendemain, Raoul s'abandonna à une préoccupation profonde. Cette préoccupation, Hébé s'efforça vainement de la combattre par ses caresses. Ses baisers ne purent chasser le nuage sombre qui obscurcissait le front de Raoul.

Une chose surtout lui semblait inexplicable ; c'était cette impuissance à rester éveillé, impuissance qu'il était bien certain de n'avoir jamais éprouvée jadis.

Enfin, après bien des heures de réflexion, une idée se présenta à l'esprit de M. de La Tremblaye, idée étrange et terrible qui le fit trembler et pâlir.

— Un narcotique, mêlé au vin de Xérès que je bois chaque soir, expliquerait tout! — se dit-il. — Mais ce narcotique, une seule personne

aurait intérêt à me le faire prendre... Hébé... Et si elle le faisait, dans quel but?

Ainsi formulés, les raisonnements de Raoul le conduisaient droit à un abîme au fond duquel il ne pouvait regarder sans frémir, et pourtant la supposition qui venait de se présenter à lui était la seule vraisemblable et acceptable.

Raoul aimait Hébé. Il l'aimait avec la même ardeur qu'au jour de leur mariage.

Qu'on juge ce qu'il dut souffrir!

§

Le soir arriva, et avec le soir l'heure du coucher, cette heure si douce pour M. de la Tremblaye quelques jours auparavant.

Il fit honneur à la collation; comme de coutume, il porta à ses lèvres la coupe de verre de Venise qu'Hébé avait voulu remplir elle-même de vin de Xérès. Seulement, profitant d'un moment où la jeune femme s'était éloignée de lui, il jeta sous la table le contenu de son verre.

Hébé ne s'en aperçut pas.

Les deux époux se mirent au lit.

Raoul feignit de s'endormir presque aussitôt.

Combien elles lui semblèrent longues les heures qui suivirent ce moment. Vingt fois il se dit que le jour allait bientôt paraître, que la nuit entière était écoulée et qu'Hébé ne quitterait pas ses côtés.

Il se disait cela, il le croyait, et il n'y avait pas une heure que cette fiévreuse insomnie était commencée!...

Le cœur de Raoul battait si fort qu'il lui semblait parfois qu'Hébé devait en entendre les irrégulières pulsations...

La jeune femme, de son côté, semblait dormir.

Soudain le sang de Raoul s'arrêta dans ses veines.

Hébé venait de faire un mouvement. Elle se souleva sur son coude, et elle resta immobile dans cette pose pendant une seconde ou deux. Puis elle se pencha vers son mari, comme si elle eût voulu étudier son sommeil.

Raoul ne respirait pas.

Hébé souleva la couverture et se glissa hors du lit, lentement, doucement avec des précautions infinies.

La chambre était obscure.

Raoul, les yeux ouverts, regardait, mais ne voyait rien.

Le bruit des pieds nus d'Hébé s'étouffait sur l'épais tapis.

XXXII

LE MARI ET LA FEMME, LE MAITRE ET LE VALET

Trois ou quatre secondes se passèrent.

M. de la Tremblaye ne savait pas si sa femme était encore dans la chambre ou si elle venait d'en sortir.

Enfin, il entendit le bruit léger, presque imperceptible, que fait une porte en tournant sur ses gonds soigneusement huilés.

Cette porte était celle d'un cabinet de toilette, qui, par un escalier dérobé, communiquait avec le jardin de l'hôtel.

Un autre cabinet, parallèle à celui-là, mais sans issue, se trouvait au fond de la chambre. Ce deuxième cabinet prenait également jour sur le jardin par une fenêtre.

La porte se referma, et le bruit d'un petit verrou intérieur poussé par Hébé arriva jusqu'à M. de la Tremblaye.

A son tour il se précipita hors du lit et courut à la porte, contre le frêle panneau de laquelle il colla son oreille.

Une fente imperceptible, mais qui suffisait cependant à laisser filtrer une faible lueur, lui permit de se convaincre qu'Hébé venait d'allumer de la lumière.

Sans doute la jeune femme s'habillait.

Au bout de quelques minutes, la lumière s'éteignit.

M. de la Tremblaye entendit ouvrir et refermer une seconde porte, celle de l'escalier dérobé.

Hébé sortait.

Où allait-elle?

La suivre, cette nuit-là, était impossible.

Raoul le comprit et ne l'essaya même pas.

Seulement il entra dans le second cabinet, et, de même qu'il avait

collé son oreille au panneau de la porte, il appuya son front brûlant contre la vitre, s'efforçant de percer les ténèbres épaisses qui enveloppaient le jardin, car nulle étoile ne brillait au ciel.

Il sembla bien à Raoul qu'il entrevoyait une forme plus blanche se détacher sur l'obscurité; mais cette forme s'évanouit aussitôt dans la direction d'une porte qui depuis le jardin conduisait à une petite rue située derrière l'hôtel.

L'absence d'Hébé dura trois heures.

Trois heures!... trois siècles d'agonie pour Raoul!

Enfin ce même bruit léger dans le cabinet, qui avait annoncé le départ de la jeune femme, annonça son retour.

Raoul se rejeta sur le lit, en ayant soin de reprendre la position qu'il occupait au moment où Hébé l'avait laissé seul.

Quelques instants se passèrent.

Puis Mme de la Tremblaye, adroite et souple comme une couleuvre, souleva la couverture et se glissa dans le lit sans que Raoul l'eût entendue rentrer dans la chambre.

Avons-nous besoin d'ajouter que le reste de la nuit se passa comme le commencement, sans que le chevalier eût seulement la pensée de chercher à s'endormir?

Quand Hébé se réveilla il était grand jour.

Raoul, à côté d'elle, fermait les yeux comme en un calme sommeil.

Hébé se pencha sur lui et mit un double baiser sur son front et sur ses lèvres. Raoul ouvrit les yeux et parut s'éveiller en sursaut.

— Quoi! déjà le jour, — murmura-t-il en se soulevant.

Hébé le regarda et poussa un faible cri.

— Qu'y a-t-il donc? — demanda Raoul.

— Comme tu es pâle! — dit Hébé.

— Moi?...

— Toi, mon pauvre ami, est-ce que tu souffres?

— Pas le moins du monde.

— Aurais-tu mal dormi cette nuit?

— Mal dormi! — répéta le jeune homme en riant, — mon sommeil n'a pas été interrompu une seconde...

— Mais, alors, pourquoi cette pâleur?

— Je ne sais... trop d'amour peut-être...

— Peut-être, en effet... — répondit Hébé avec un sourire de Ménade enivrée. — Il faudra m'aimer moins, sais-tu bien, mon Raoul!... On dit que l'amour tue...

— Eh! qu'importe! il est doux de mourir pour avoir trop aimé...



Je suis descendu et je l'ai suivie à mon tour en rasant la muraille afin de pouvoir m'effacer plus facilement. (P. 711.)

— Mais, moi, je ne veux pas que tu meures!... je veux que tu vives, mon Raoul, bien longtemps, pour m'aimer toujours.

Nous ne saurions donner une idée de l'adorable accent avec lequel Hébé prononçait ces charmantes choses, non plus que de l'expression d'ardente tendresse qui rayonnait sur son front pur, qui débordait de ses beaux yeux !...

Raoul l'écoutait et la regardait, et il ne pouvait concilier et ces paroles

et ces regards avec ce qui s'était passé quelques heures auparavant. Il lui semblait sentir sa raison s'égarer dans l'inextricable labyrinthe de ses pensées contradictoires.

— Il faut en finir, — se dit-il, — et en finir vite, car si cela devait continuer ainsi, je deviendrais fou !...

§

Dans l'après-midi, Hébé sortit, et Raoul demeura seul à l'hôtel.

Il sonna, Jacques se présenta aussitôt.

— Mon ami, — lui dit M. de La Tremblaye, — va dire au concierge de l'hôtel que je n'y suis pour personne... — Envoie tous les domestiques en course sous des prétextes que tu trouveras, et reviens ici. J'ai à te parler, et il faut que qui que ce soit ne puisse nous interrompre ni nous écouter.

Jacques obéit passivement.

Au bout d'un demi-quart d'heure, il était de retour auprès de son maître.

— Jacques, — lui dit ce dernier, — je crois que tu m'aimes...

— Plus que toute chose au monde, monsieur le chevalier, — repondit le valet d'une voix émue.

— Et tu m'es devoué?

— A la vie, à la mort... S'il faut me faire tuer pour vous le prouver, vous n'avez qu'un mot à dire...

— Il est une autre manière de me témoigner ton dévouement...

— Laquelle, monsieur le chevalier?... laquelle?...

— Une obéissance aveugle... une discrétion à toute épreuve...

— Ah ! — murmura Jacques, — c'est trop peu de chose, cela!... On obéit à quiconque a le droit de vous commander... on est discret quand il le faut... mais on ne se fait tuer joyeusement que pour les gens qu'on aime...

Raoul ne put s'empêcher de sourire.

— Mon pauvre enfant, console-toi, — dit-il, — il est bien possible qu'un de ces jours je mette ta vie en péril.

— Ah! tant mieux!... — s'écria Jacques.

— Mais, pour le moment, écoute-moi...

— J'écoute, monsieur le chevalier, et de toutes mes forces...

— Jacques, je vais te confier un secret...

— Un secret!...

— Oui, et d'une telle nature, d'une telle importance, que si je soupçonnais quelqu'un de l'avoir surpris ou deviné... je le tuerais...

— Je pourrais peut-être vous en épargner la peine, monsieur le chevalier, — interrompit Jacques; — je ne suis pas bien fort, mais je suis adroit... et je crois qu'au besoin je jouerais joliment de l'épée ou du pistolet.

— Jacques, — poursuivit Raoul d'une voix lente et triste, Jacques, je suis bien malheureux...

Le jeune valet de chambre tressaillit et devint pâle.

— Malheureux! — répéta-t-il avec une stupeur désolée.

Raoul fit signe que oui.

— Vous! monsieur le chevalier! vous!...

— Moi-même...

— Et pourquoi?...

— J'aime ma femme... et je crois que ma femme me trompe...

Raoul prononça ces paroles avec accablement.

Jacques secoua la tête d'un air incrédule.

— Oh! quant à cela, — répondit-il — monsieur le chevalier, c'est impossible!...

— Impossible?

— Complètement.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que vous êtes le plus beau, le plus noble, le meilleur de tous les hommes, qu'il est impossible de ne pas vous aimer, et quand on vous aime, impossible de vous tromper.

— Un sourire mélancolique vint aux lèvres de Raoul.

— Mon pauvre Jacques, — répondit-il, — tout le monde, malheureusement, ne pense pas comme toi...

— Dans tous les cas, je réponds que Mme de la Tremblaye est de mon avis...

— Dieu le veuille... mais j'ai tout lieu d'en douter... et c'est pour éclaircir ce doute qui me tue que j'ai besoin de toi...

— Que faut-il faire, monsieur le chevalier?

— Il faut d'abord que tu saches ce qui se passe, et je vais te le dire...

Et Raoul raconta à son valet de chambre tous les faits qui remplissent le chapitre précédent et le commencement de celui-ci.

Jacques l'écoutait avec une épouvante muette mais manifeste, et qui se paignait clairement sur son visage.

— Tu comprends, — dit Raoul en terminant, — qu'il m'est absolument impossible de suivre moi-même Mme de la Tremblaye d'assez près pour découvrir l'endroit où elle va... je risquerais de lui donner l'éveil et de ne rien apprendre... et tu comprends aussi que je veux tout savoir, car, si elle me trompe, il me faut une vengeance éclatante...

— C'est clair, cela! — appuya Jacques.

— Chaque nuit, — poursuivit Raoul, — Mme de la Tremblaye quitte l'hôtel par l'escalier dérobé et sort du jardin par la petite porte... Il faut que, pendant une nuit, pendant dix si cela est nécessaire, tu sois embusqué dans la ruelle auprès de cette porte... il faut que tu suives ma femme et que tu me rendes un compte exact de ce que tu verras...

— Regardez cela comme fait, monsieur le chevalier.

— Tu commenceras ce soir.

— Avant minuit je serai à mon poste.

— Songe qu'il importe, par-dessus tout, que rien ne puisse trahir ta présence.

— Monsieur le chevalier peut être tranquille... je serai complètement invisible, et cependant je ne quitterai pas Mme de la Tremblaye plus que son ombre...

— Fasse le ciel, — murmura Raoul, — que nous la trouvions innocente!...

A ceci, Jacques ne répondit rien.

Son naïf bon sens lui criait éloquemment qu'une femme n'endort guère son mari avec des narcotiques pour aller pratiquer des actes de vertu nocturnes et mystérieux.

— A cette nuit, — dit le chevalier.

— Comptez sur moi, — répliqua Jacques.

XXXIII

LES CROIX ROUGES

Peu après cette conversation entre le maître et le valet, Hébé rentra.

Elle fut joyeuse, tendre, charmante.

Jamais elle n'avait mieux enlacé Raoul dans les longs plis de soie et d'or de cette ceinture qu'elle dérobait à Vénus, la mythologique et voluptueuse reine de Cythère.

— Elle est innocente, — pensait Raoul, — ou comme la sirène antique, elle me séduit pour mieux me perdre...

Le soir venu, M. de la Tremblaye, ainsi que la veille, feignit de boire; mais, ainsi que la veille, il jeta sous la table le contenu de son verre.

Les choses se passèrent de la même façon que pendant les nuits précédentes.

La jeune femme, un peu après minuit, quitta la couche nuptiale et sortit de la chambre, en fermant au verrou derrière elle la porte du cabinet de toilette.

Raoul bondit à son poste d'observation.

Il vit l'ombre blanche passer sur les massifs sombres du jardin.

— Si Jacques est à son poste, — se dit-il, — demain matin je saurai tout.

Trois heures s'écoulèrent, puis Hébé vint reprendre sa place et s'endormit d'un calme et profond sommeil auprès de son mari, qui se sentait devenir fou d'angoisse et de rage.

Enfin le jour parut.

Raoul, laissant Hébé, se leva et s'habilla rapidement.

La première personne qui se présenta à lui, dans l'antichambre, fut Jacques.

— Eh bien? — lui demanda-t-il vivement.

— Eh bien, monsieur le chevalier, — répondit le valet, — j'ai fait de mon mieux...

— Tu étais là?

— Oui.

— Tu as suivi?

— Oui.

— Et tu sais?

— Je sais où va Mme de la Tremblaye chaque nuit...

— Ah! s'écria Raoul, — enfin!...

— Mais, — poursuivit Jacques, — si je sais où elle va, je ne sais pas encore ce qu'elle y va faire... quoique, — ajouta-t-il d'une voix plus basse, — je craigne bien de le deviner...

— Voyons, explique-toi.

— Si monsieur le chevalier voulait prendre la peine de sortir avec moi pendant un instant, — répliqua Jacques, — mes explications seraient plus claires et singulièrement simplifiées.

— Mon chapeau et mon épée, — dit Raoul, — et sortons...

Jacques courut chercher les deux objets que demandait son maître, et ils se dirigèrent ensemble vers le jardin, Jacques suivant le chevalier à une distance respectueuse.

Arrivés à la petite porte, le valet hâta le pas, tira de sa poche une clef qu'il introduisit dans la serrure et ouvrit.

Une fois dans la ruelle, il dit :

— Monsieur le chevalier veut-il prendre la peine de regarder au-dessus de sa tête...

Raoul leva les yeux.

Un tilleul, planté dans le jardin non loin de la petite porte, étendait par-dessus le mur quelques-unes de ses branches, et son feuillage ombrageait la ruelle.

A l'une de ses branches pendait une corde dont l'extrémité arrivait à cinq pieds du sol.

— Qu'est-ce que cela? — demanda Raoul.

— Cela, monsieur le chevalier, c'est mon observatoire.

— Que veux-tu dire?

— Hier, après avoir eu l'honneur de recevoir les ordres de monsieur le chevalier, je suis venu reconnaître les lieux...

La ruelle s'étend à droite et à gauche; les deux côtés sont des murs nus, sans un seul enfoncement pour se cacher...

J'ignorais de quel côté Mme de la Tremblaye dirigerait ses pas en sortant du jardin, et je me dis que, de quelque façon que je me déguisasse

il serait possible qu'elle vînt à passer auprès de moi, et que, dans tous les cas, elle pourrait s'apercevoir de la présence de quelqu'un dans la ruelle, en prendre défiance et rentrer aussitôt à l'hôtel...

Ceci était assez embarrassant, et je ne savais trop comment me tirer de cette situation fâcheuse, lorsqu'une idée me vint.

Je me dis que rien ne me serait plus facile que de m'installer sur le chaperon du mur, précisément au-dessus de la porte, et lorsque Mme de la Tremblaye serait sortie et aurait fait une centaine de pas, de me mettre à sa poursuite sans danger d'être découvert. J'imaginai, de plus, d'attacher là cette corde, afin de m'en servir pour me laisser glisser et atteindre le sol sans avoir fait le moindre bruit...

— L'idée était bonne en effet... — dit Raoul.

— Aussi, elle a réussi on ne peut mieux. J'ai vu Mme de la Tremblaye arriver dans le jardin; elle a ouvert la porte; elle a suivi la ruelle du côté gauche, et quand j'ai cru qu'elle avait sur moi une avance suffisante, je suis descendu et je l'ai suivie à mon tour, en rasant la muraille afin de pouvoir m'effacer plus facilement, si madame venait à se retourner...

Tout en parlant ainsi, Jacques entraînait son maître dans la direction que Mme de la Tremblaye avait suivie pendant la nuit précédente.

Arrivé à l'extrémité de la ruelle, le valet prit à droite et poursuivit son récit un instant interrompu.

— Quand j'atteignis cet angle, — dit-il, — Mme de la Tremblaye avait disparu...

— Disparu!... — s'écria Raoul.

— Attendez, monsieur le chevalier, attendez... Je ne voyais plus madame, par la raison bien simple qu'elle était montée dans une chaise à porteurs qui s'éloignait rapidement...

Je suivis la chaise...

Jacques cessa momentanément de parler, mais il marchait toujours.

Le chemin que parcouraient le maître et le valet était une ruelle plus étroite que la première et coupée, à droite et à gauche, de distance en distance, par d'autres ruelles qui rendaient la circulation facile autour des jardins d'un certain nombre d'hôtels et de petites maisons. Jacques allait lentement et paraissait étudier les murailles avec une attention singulière.

— Que cherches-tu donc? — lui demanda Raoul.

Jacques fit quelques pas encore, puis il répondit en montrant une petite croix rouge grossièrement tracée sur le mur blanc, dans un endroit où une nouvelle issue coupait la ruelle à angle droit :

— Voilà ce que je cherchais...

— Que signifie cette croix?

— C'est un signe de reconnaissance que j'ai fait avec de la craie cette nuit, pour bien reconnaître le chemin par où j'aurais passé... Quand j'étais enfant et que j'allais dénicher des oiseaux dans les fourrés, je ne manquais jamais d'entailler avec mon couteau l'écorce de certains arbres, et je n'avais, en revenant, qu'à suivre ces marques... Les autres enfants qui n'imitaient point mon exemple s'égaraient souvent, moi jamais...

En effet, sans les croix rouges tracées de distance en distance, il aurait été impossible à Jacques de se retrouver au milieu d'un véritable labyrinthe d'étroites ruelles et de grands murs.

Les deux hommes marchèrent pendant vingt minutes environ.

Au bout de ce temps, Jacques s'arrêta.

Le maître et le valet étaient arrivés en face d'une porte à un seul battant, pratiquée dans une muraille très élevée.

Au milieu de cette porte se voyait une croix rouge plus grande que toutes les autres.

— C'est là, — dit Jacques, — c'est là que la chaise à porteurs est entrée... j'ai marqué le panneau, je me suis caché dans l'angle là-bas, et j'ai attendu...

Au bout de deux heures et demie à peu près, la chaise à porteurs est ressortie.

Elle a parcouru de nouveau le même chemin qu'elle avait suivi pour venir.

Tout près de l'hôtel de monsieur le chevalier, madame est descendue de la chaise, elle est rentrée, et, un peu après, j'en ai fait autant... Voilà tout ce que je sais, quant à présent...

Connaître l'endroit où allait Hébé, c'était assurément quelque chose, mais ce n'était point assez.

Raoul et Jacques côtoyèrent la muraille dans laquelle était située la petite porte, et, après avoir fait le tour d'un jardin qui devait être immense, ils se trouvèrent dans la rue de la Cerisaie.

Là, entre deux piliers d'un aspect assez noble, se voyait une large grille de fer, fermant l'entrée d'honneur de l'habitation.

Mais, jusqu'à une hauteur de plus de dix pieds, des planches très épaisses avaient été ajustées contre les barreaux de la grille, sans doute afin d'empêcher la vue de plonger sur la maison.

Une chaînette de fer servait à mettre en branle une cloche de dimension imposante, afin de prévenir les habitants du logis de l'arrivée de quelque visiteur.



Voyant cela, Jacques laissa l'ivrogne cuver son vin. (P. 719.)

La maison ou l'hôtel dont il s'agit, et dont on ne voyait pas même les toits, était d'ailleurs complètement isolée et il n'y avait pas moyen de se renseigner auprès des voisins.

— Jacques, — dit Raoul, — je suis content de toi... ce que tu as fait cette nuit est bien fait... mais il faut continuer...

Le valet fit un signe affirmatif.

— Tu comprends tout ce qui nous reste à savoir? — poursuivit M. de la Tremblaye.

— D'abord, — répondit Jacques, — le nom de la personne à qui appartiennent ce jardin et l'hôtel, qui sans aucun doute se trouve au milieu...

— Peut-être, — dit Raoul, — ce nom m'apprendra-t-il bien des choses...

— Monsieur le chevalier, je le saurai...

— Quand?

— Le plus tôt possible... avant ce soir si je puis...

— Bien.

— Monsieur le chevalier a-t-il besoin de moi maintenant?

— Pourquoi cette question?

— Parce que, dans le cas contraire, je resterais par ici, puisque j'y suis...

— Reste, — dit Raoul.

Et il rentra seul à son hôtel.

XXXIV

DEUX PICARDS

Pendant dix minutes ou un quart d'heure, Jacques se promena de long en large devant la grille.

Le brave garçon cherchait un prétexte quelconque, bon, passable ou mauvais, à l'aide duquel il lui fût possible de pénétrer dans cet intérieur si bien clos.

Or, son imagination lui faisait défaut de la manière la plus complète, il ne trouvait rien.

Lassé de cette infructueuse préoccupation, Jacques fit un geste qui signifiait clairement.

— Ah! bah! remettons les choses au hasard!

Et, saisissant l'extrémité de la chaînette dont nous avons parlé, il la secoua vigoureusement.

Le son de la cloche retentit, clair et perçant, dans le silence de la rue.

Au bout d'un instant, une porte étroite pratiquée auprès de la grande tourna en criant sur ses gonds rouillés, et Jacques se trouva face à face avec une façon de concierge, petit homme de quarante-huit à cinquante ans, à la figure ronde et rouge, portant une sorte de livrée un peu râpée.

Jacques franchit le seuil.

A deux cents pas environ de la grille, et à peu près au milieu du jardin, se trouvait l'hôtel, ou plutôt le pavillon.

Une avenue de charmilles conduisait au perron.

Le jardin était fort vaste, nous le savons, mais il semblait complètement abandonné.

Les charmilles et les ifs, jadis méthodiquement tondus par un ciseau expert qui leur donnait des formes variées, poussaient maintenant, à droite et à gauche, des jets luxuriants et incorrects.

Le panais sauvage, l'ortie, la ciguë, croissaient au milieu des gazons.

Une croûte épaisse et verdâtre recouvrait les pièces d'eau à moitié taries, et qui servaient d'asile à des myriades de grenouilles.

Aucune des statues, debout sur leurs piédestaux de granit, n'était restée intacte.

A celle-ci il manquait le nez, à celle-là un bras, à quelques autres la tête.

Les mauvaises herbes avaient envahi les allées, et les plantes parasites croissaient jusque entre les marches disjointes du perron.

Le pavillon semblait n'avoir rien à envier au jardin, en fait de délabrement.

Les girouettes, à demi renversées, menaçaient ruine.

Les gouttières crevées laissaient l'eau torrentielle des grandes pluies couler le long de la façade qu'elles marbraient de teintes verdâtres.

Volets et persiennes pendaient disloqués à des gonds descellés et chancelants.

Un coup d'œil suffit à Jacques pour se rendre compte de tous ces détails.

— Singulier nid d'amour!... — pensa-t-il en regardant le pavillon.

Cependant le concierge fixait sur lui ses petits yeux ronds avec une expression de curiosité et d'étonnement.

— Pardon, monsieur, — lui dit Jacques en le saluant avec la plus exquise politesse, — je vous dérange peut-être...

— Qu'est-ce que vous voulez? — demanda le concierge au lieu de répondre.

Ceci fut dit d'un ton légèrement brutal.

— Je suis chargé, par mon maître, d'une commission pour le vôtre... — répliqua Jacques à tout hasard.

— Pour mon maître? répéta le petit homme.

— Oui.

— Je n'en ai pas.

— Ah! bah!

— Il y a erreur, comme vous voyez... tournez les talons, et bonsoir.

— Mais...

— Bonsoir... bonsoir...

Et le petit homme, bien déterminé sans doute à n'en pas écouter davantage, poussa Jacques du côté de la porte.

Ce n'était point l'affaire du jeune valet de chambre.

Cependant, bon gré, mal gré, il allait être exclu, lorsque, tout à coup, comme un homme qui se noie, il se raccrocha à une branche.

— C'est drôle, — s'écria-t-il en se retournant, — c'est drôle, tout de même, monsieur, comme vous avez l'accent picard!,..

— Ça n'est pas drôle, puisque je le suis...

— Vous êtes Picard!... vous!...

— Et franc Picard.

— Comme moi!... quelle chance!... Une poignée de main, pays!...

Le petit homme ne put refuser la poignée de main de Jacques.

Ce dernier reprit :

— Et sans vous commander, pays, quel est votre *endroit?*

— Ypreville, près de Quesnoy...

— Comme ça se rencontre!... moi qui suis de Saville, à cinq lieues de là!... — Dites donc, pays, je sais, au coin de la rue du Pas-de-la-Mule, un cabaret où le vin est gentil... Si nous allions boire une bouteille...

Le petit homme parut hésiter. Mais Jacques s'écria :

— Ah! bah! entre pays qui se retrouvent à Paris, est-ce qu'on refuse jamais de trinquer?

— Allons-y donc!... — dit le concierge, dont le visage avait dépouillé sa brusquerie d'emprunt pour reprendre l'expression bonasse et joviale qui lui était habituelle.

Tous deux sortirent, et le petit homme referma soigneusement la porte derrière lui.

— Je le tiens! — pensait Jacques avec un indicible triomphe.

Il ignorait l'adage latin *In vino veritas*.

Mais, en bon français, il formulait à peu près l'équivalent de ce dicton, en se disant :

— Quand il sera gris, il parlera!

Peu d'instants après, ils étaient attablés dans le modeste cabaret dont Jacques avait parlé.

Le jeune homme fit venir une première bouteille de vin d'Argenteuil.

A celle-ci en succéda bientôt une seconde.

La santé de la Picardie et des Picards fut portée à vingt reprises et avec enthousiasme.

Quand le troisième flacon eut été apporté et décoiffé, le compatriote de Jacques appuya ses coudes sur la table et dit avec un gros rire :

— Ah çà! pays, qu'est-ce que vous me contiez donc tout à l'heure?

— Au fait, — demanda Jacques, — qu'est-ce que je vous contais donc?

— Vous ne vous en souvenez pas?

— Ma foi non!

— Tête de linotte, va!... Eh bien, vous prétendiez que vous étiez chargé d'une commission de votre maître pour le mien...

— Oui, je le disais...

— Et pourquoi le disiez-vous?

— Parce que c'est vrai...

— Farceur!

— Comment! farceur?

— Eh! oui... quel est son nom, à votre maître?

Quoique pris à l'improviste, Jacques eut la présence d'esprit de répondre :

— Le marquis de Chaumont...

— Possible; mais, une chose sûre, c'est qu'il ne vous a pas chargé de ce que vous dites...

— Il m'en a chargé... sans m'en charger... ça dépend de la manière de s'entendre...

— Alors expliquez-vous et entendons-nous.

Jacques venait de forger une histoire qui répondait tant bien que mal aux premières exigences de la situation.

Il se hâta de la débiter.

— Le marquis, mon maître, — dit-il, — est jeune encore...

— Ah! tant mieux pour lui.

— Il aime les femmes...

— C'est dans la nature.

— Et il est galant...

— Ça fait son éloge.

— Il désire acheter, dans ce quartier, une petite maison... vous

comprenez, pays? une *petite maison*... quelque chose de bien mystérieux, de bien isolé, pour y dénouer ses galantes aventures...

— Pardieu! si je comprends... — interrompit le concierge, — c'est un gaillard, que votre maître!...

— Ajoutez à cela qu'il est immensément riche, — poursuivit Jacques, — et vous comprendrez qu'il désire se passer la fantaisie d'une petite maison...

— A sa place, je m'en passerais deux! C'est que je suis un gaillard aussi, moi, ah! mais!...

Jacques reprit :

— Hier, pas plus tard que cela, le hasard nous a conduits, mon maître et moi, dans la rue de la Cerisaie... M. le marquis s'est arrêté devant le grand mur et devant la grille de votre maison... il a vu qu'il ne voyait rien...

« — Jacques, m'a-t-il dit alors, voilà qui ferait bien mon affaire... va-t'en trouver demain, de ma part, le propriétaire de l'habitation qui doit être là derrière... tu lui demanderas s'il veut me la vendre, et tu lui diras que je la lui payerai volontiers le double de sa valeur. »

Voilà ce qui fait, pays, que je suis venu aujourd'hui, et que je vous ai dit que j'avais une commission de mon maître pour le vôtre... vous voyez que je disais la vérité...

— C'est exact, mon garçon, c'est exact! je le confesse et je le comprends... il ne s'agissait que de s'expliquer.

— Maintenant, — poursuivit Jacques, — je pense que vous ne refuserez pas de me répondre, ainsi que vous l'avez fait tout à l'heure...

— Je ne puis cependant que vous répéter ce que je vous ai dit...

— Vous n'avez pas de maître?

— Non.

— C'est impossible!...

— C'est comme ça.

— Pourtant, la maison...

— Est inhabitée.

— Complètement?

— Oui, complètement.

— Depuis quand?

— Depuis vingt-cinq ou trente ans, ma foi...

— Et vous y vivez seul?

— Je n'y vis même pas. — J'occupe un petit pavillon qui se trouve dans un des angles du jardin.

— Mais la maison appartient à quelqu'un?

— Oui, mais ce n'est pas à mon maître...

— A qui donc?

— A ma maîtresse.

— Qui s'appelle?

— La baronne de Caylus.

— Jeune?

— A peu près quatre-vingt-dix ans.

— Où demeure-t-elle, cette baronne?

— Pas loin d'ici, place Royale.

— Vendrait-elle la maison que vous gardez?

— Non.

— Vous en êtes sûr?

— Parfaitement.

— Mais en lui offrant un bon prix.

— Ça n'y ferait rien,

— Pourquoi?

— Elle a plus de trois cent mille livres de rente, et, à son âge, elle ne s'inquiète guère d'augmenter sa fortune...

— C'est juste.

— Juste et naturel, pays.

— A-t-elle des enfants, votre baronne?

— Une fille.

— Et des petits-enfants?

— Un seul... — Mais assez de questions... j'ai le gosier sec... buvons...

De nouvelles bouteilles furent demandées; on porta de nouvelles santés, toujours à la Picardie et aux Picards.

Bref, au bout de fort peu de temps, le petit homme à trogne rouge était gris à ne pas pouvoir se tenir d'aplomb sur son escabeau.

Il appelait Jacques son *neveu*, et il lui prodiguait les noms les plus tendres.

Mais, au milieu de ces divagations sans nombre, il fut impossible au jeune homme d'en tirer une seule parole qui eût l'ombre du bon sens, ni un renseignement de quelque utilité et de quelque importance.

Voyant cela, Jacques laissa l'ivrogne cuver son vin; il paya la dépense, et il se dirigea vers l'hôtel de la Tremblaye, afin de rendre compte à son maître du peu qu'il venait d'apprendre.

XXXV

ESCALADE

— Il y a là quelque chose d'étrange, de mystérieux, d'inexplicable! — dit Raoul après avoir entendu son valet. — Es-tu parfaitement certain, Jacques, de ne t'être point trompé cette nuit en traçant cette croix rouge sur une porte?... Il est presque impossible que le but des nocturnes sorties de ma femme soit cette maison délabrée et inhabitée.

— Monsieur le chevalier, — répondit le valet, — je ne puis vous affirmer qu'une seule chose, mais de celle-là je suis certain, c'est de ne m'être point trompé cette nuit. La porte sur laquelle j'ai fait une croix rouge est bien celle qui s'est ouverte pour laisser pénétrer la chaise à porteurs dans laquelle se trouvait Mme de la Tremblaye.

Raoul réfléchit pendant quelques minutes, puis il dit :

— Jacques...

— Monsieur le chevalier?

— Il n'est qu'un moyen pour moi de sortir d'une aussi poignante incertitude.

— Quel est ce moyen, monsieur le chevalier?

— C'est de pénétrer dans cette maison maudite.

— Quand?

— Cette nuit.

— C'est difficile...

— Il le faut!

— Cependant ce n'est pas impossible...

— Comment faire?

— Escalader la muraille est, je crois, ce qu'il y a de plus simple...

— Cette muraille est d'une hauteur effrayante!

— Qu'importe la hauteur, si nous avons une échelle... et nous en aurons une... une bonne échelle de corde, attachée au sommet du mur par un crampon de fer... Je n'y avais pas pensé tout d'abord, mais la



Il s'élança du haut de l'échelle au risque de se briser dans sa chute et il jeta en dedans d'un coup d'épaule la porte du cabinet. (P. 728.)

chose est infiniment plus faisable que je ne le croyais, et l'échelle simplifie beaucoup la difficulté.

— Mais il faudrait que cette échelle fût préparée d'avance.

— Je m'en charge. Aussitôt que l'obscurité me permettra d'agir, je me mettrai à la besogne. Il serait utile cependant que monsieur le chevalier voulût bien me donner congé jusque-là... j'ai à m'occuper de l'échelle et à faire forger les crampons.

— Je te laisse absolument libre. Quand rentreras-tu à l'hôtel?

— Je ne le sais pas...

— Il faudra cependant que nous nous retrouvions.

— Si je n'ai pas revu monsieur le chevalier auparavant, je l'attendrai dans le jardin, derrière le massif de lilas, aussitôt après le départ de madame...

— C'est convenu.

— Monsieur le chevalier n'oubliera pas, j'espère, qu'il sera prudent et même peut-être tout à fait indispensable d'être bien armé.

— Oh! sois tranquille!... je n'irai pas compromettre ma vengeance!... j'y tiens plus qu'à ma vie!... Je serai armé!... bien armé!...

Les heures de cette journée s'écoulèrent, lentes et interminables comme des siècles.

De temps à autre Raoul sentait sa tête s'égarer et se demandait s'il n'était pas le jouet de quelque abominable rêve...

— Mais, hélas! le triste sentiment de la réalité reprenait bien vite le dessus et ne pouvait lui laisser aucun doute à cet égard.

La nuit arriva.

Jacques n'avait point reparu.

Les choses suivirent, dans la chambre conjugale, leur cours habituel.

Seulement, aussitôt qu'Hébé eut disparu dans le cabinet de toilette en refermant la porte sur elle, Raoul s'habilla à la hâte, ceignit une épée plus forte que celle qu'il portait ordinairement et mit dans ses poches deux pistolets chargés.

Ces précautions prises, il gagna le jardin en passant par l'intérieur de l'hôtel et il ne tarda point à se trouver en présence de Jacques, qui l'attendait au lieu convenu, derrière le massif de lilas, et qui, à tout hasard, s'était muni d'une lanterne sourde.

Raoul était dans un état de surexcitation extraordinaire; un frisson nerveux agitait ses membres, et sa pâleur aurait paru effrayante si l'obscurité de la nuit n'avait point caché son visage.

— As-tu réussi? — demanda-t-il à Jacques.

— Oui, monsieur le chevalier, — reprit ce dernier, — tout est prêt.

— Ainsi, l'échelle de corde.

— Elle est en place et elle nous attend.

— Allons.

Jacques ouvrit la petite porte et s'engagea dans la ruelle avec son maître.

Tous deux marchèrent si rapidement qu'en moins de dix minutes ils arrivèrent auprès du grand mur qui ceignait la propriété de la baronne de Caylus.

Ils dépassèrent la porte par laquelle on venait d'introduire la chaise à porteurs.

Cinquante pas plus loin, Jacques s'arrêta et dit :

— Monsieur le chevalier, c'est là.

Raoul ne répondit rien.

On entendait ses dents claquer violemment les unes contre les autres.

Et cependant nous savons que Raoul de La Tremblaye n'avait pas peur.

Jacques prit les derniers échelons de l'échelle de corde qui pendait à la muraille, et, le tendant de son mieux, il dit à demi-voix :

— Montez, monsieur le chevalier, et, quand vous serez en haut, asseyez-vous sur le couronnement de la muraille et attendez-moi.

Raoul fit machinalement ce que lui disait son valet.

Jacques le rejoignit, attira l'échelle à lui, l'accrocha de nouveau. mais cette fois du côté du jardin, et descendit le premier,

Raoul le suivit, et tous deux se dirigèrent, à travers les plates-bandes incultes, vers le pavillon.

On n'entendait pas le moindre bruit; on aurait pu croire que la maison était réellement déserte, car aucune lueur ne se montrait derrière les vitres des fenêtres.

Cependant, à coup sûr, Jacques ne s'était point trompé, car le maître et le valet faillirent se heurter contre la chaise à porteurs qui se trouvait devant la porte de derrière du pavillon.

— Vous voyez, monsieur le chevalier, — dit Jacques.

Et, en même temps, ce dernier aperçut une faible lumière qui s'échappait, non pas du rez-de-chaussée, mais du soupirail d'une pièce demi-souterraine.

Il se pencha et, par ce sonpirail, il vit deux hommes, — les porteurs de chaise sans doute, — attablés devant un broc de vin et commençant une partie avec des cartes sales.

La porte dont nous avons parlé restait entr'ouverte.

Raoul la poussa et se trouva dans l'intérieur de la maison.

L'obscurité était profonde et le silence complet.

Jacques découvrit à demi l'âme de sa lanterne sourde et fit jaillir un rayon lumineux suffisant pour éclairer à peu près la pièce.

C'était une sorte de vestibule très exigu et donnant accès sur un escalier conduisant au premier étage.

Les deux hommes montèrent lentement et en ayant soin d'étouffer le bruit de leurs pas sur les marches sonores.

En haut de l'escalier se trouvait une porte.

Cette porte était fermée, mais la clef était à la serrure, en dehors.

Raoul appuya son oreille contre le panneau, écouta et n'entendit rien.

Vraisemblablement, derrière la porte, il n'y avait personne.

Raoul ouvrit.

La pièce dans laquelle il pénétra avec Jacques était une vaste bibliothèque dont les quatre murailles disparaissaient, depuis le parquet jusqu'aux corniches, sous des livres poudreux.

Beaucoup de ces volumes gisaient à terre.

D'autres étaient entassés pêle-mêle sur une immense table de chêne placée au milieu de la bibliothèque.

En face de la porte par laquelle nos personnages étaient entrés s'en trouvait une autre. Au-dessus de cette porte, l'architecte avait fait pratiquer une de ces ouvertures rondes et vitrées que nos ancêtres appelaient œils-de-bœuf.

Une lumière vive et intermittente s'échappait par cet œil-de-bœuf.

XXXVI

LE CABINET MAGIQUE

Le regard de Raoul se fixa avidement sur l'ouverture dont nous venons de parler.

— Ils sont là! — murmura-t-il, — ils sont là!...

Un bruit de voix, semblable à un chuchotement léger, se faisait entendre distinctement.

Raoul s'approcha et prêta l'oreille.

Dans ce moment, il reconnut, à n'en pouvoir douter, la voix si douce d'Hébé.

Peut-être, dans le premier mouvement de sa juste fureur, allait-il ouvrir brusquement ou briser cette porte.

Mais Jacques devina ce qui se passait dans l'esprit de son maître, et, lui touchant doucement le bras, fit un geste qui signifiait :

— Attendez!...

En même temps il prit une des échelles doubles qui se trouvaient dans la bibliothèque et servaient à aller chercher les livres placés sur les rayons les plus élevés, et il plaça cette échelle de façon à ce qu'il fût aisé d'arriver au niveau de l'œil-de-bœuf.

Raoul s'élança...

Il regarda...

Et il vit...

Il vit un spectacle étrange, indéfinissable, fantastique en quelque sorte.

La pièce sur laquelle il attachait ses regards ardents était de moyenne grandeur, sans fenêtres, et tendue d'une vieille tapisserie flamande qui représentait avec une effrayante naïveté les principales scènes de la *danse macabre*.

Une table carrée, en bois d'ébène, supportait une foule d'objets incohérents et dont rien n'expliquait la réunion.

C'était tout l'attirail de l'orgie, mêlé à celui des sciences occultes et cabalistiques.

Ici, des coupes, des flacons de vin, des liqueurs, une guitare, un tambour de basque.

Là, des hiboux empaillés, une tête de mort, des instruments bizarres, des parchemins constellés de signes inconnus, des livres de magie.

Les huit bougies de deux candélabres éclairaient ce pêle-mêle inouï.

Auprès de la table, il y avait un réchaud de bronze rempli de charbons enflammés.

En face de la porte, assises sur des chaises d'ébène à dossier de velours rouge, se trouvaient deux personnes.

C'était Hébé, d'abord, puis un homme que Raoul se souvint aussitôt d'avoir vu plus d'une fois.

Cet homme, qu'on nommait le marquis d'Avizac, passait pour être

fort riche et pour consacrer sa vie entière à la recherche d'un certain nombre de secrets de la science hermétique.

Il était jeune encore et très beau, quoique d'une grande pâleur, que rendait remarquable son costume entièrement noir.

Assis à côté d'Hébé, ainsi que nous le disions il n'y a qu'un instant, le marquis d'Avizac, un de ses bras à demi passé autour de la taille de la jeune femme, se penchait avec elle sur un immense in-folio à fermoirs d'argent, dont ils semblaient étudier les pages.

De temps à autre, le marquis prenait dans un vase d'argent quelques grains d'une substance brune qu'il jetait sur le brasier.

Aussitôt une flamme bleuâtre s'élevait presque jusqu'au plafond en décrivant les brusques zigzags d'un éclair.

Aucune fumée ne suivait cette flamme.

C'est d'elle que provenaient ces lueurs intermittentes qui avaient tout d'abord frappé la vue de Raoul.

Parfois Hébé interrompait sa lecture pour interroger.

Le marquis lui répondait gravement, après avoir consulté quelques-uns des volumes ou des parchemins épars autour de lui.

Cela dura près d'une heure.

Au bout de ce temps, la leçon fut finie sans doute, car le marquis ferma son grand livre, prit un flacon de vin de Syracuse, remplit deux coupes en présenta une à Hébé et vida l'autre d'un seul trait.

Un grand changement se fit alors dans le visage de cet homme.

L'expression habituellement grave et austère de ses traits se modifia.

Ses yeux, tristes d'ordinaire et méditatifs, brillèrent d'un feu vif dans leurs orbites profondes.

Sa bouche sérieuse devint sensuelle.

Le langage du plaisir sans frein remplaça sur ses lèvres celui de la science.

Il fit un signe à Hébé qui lui apporta la guitare, et prit elle-même le tambour de basque.

Le marquis, exellent musicien, passa son doigt sur les cordes, et préluda par un accord bizarre qui retentit jusqu'au fond du cœur de Raoul, témoin invisible de toute cette scène.

Puis à cet accord succéda une mélodie tantôt joyeuse, folle, emportée, tantôt lente et voluptueuse.

Hébé, son tambour de basque à la main, écoutait, la tête penchée et le sein palpitant; son petit pied suivait la mesure, ses yeux noirs lançaient des éclairs de plaisir.

Soudain, comme emportée malgré elle par la musique excitante qu'elle entendait, elle se cambra vivement en arrière, elle frappa son tambour de basque en l'élevant au-dessus de sa tête, et elle commença une de ces danses dont elle avait pris l'habitude pendant les pérégrinations aventureuses de sa jeunesse bohémienne.

Jamais les bayadères orientales, — jamais les gitanes espagnoles, exécutant leurs danses nationales, n'exprimèrent avec un plus délirant emportement la soif effrénée des désirs amoureux, l'ardeur de toutes les voluptés.

Tantôt les regards humides d'Hébé coulaient demi-voilés, entre la double rangée de ses longs cils; tantôt le reflet d'une flamme dévorante allumait ses prunelles sombres.

Les bras, voluptueusement arrondis, semblaient presser contre sa gorge émue la chimère de ses désirs fous.

Sa bouche entr'ouverte appelait les baisers et dévoilait, dans un sourire de bacchante, l'émail éblouissant de ses dents.

Cette danse se prolongea pendant quelques minutes; puis Mme de la Tremblaye, haletante, *furens amoris,* laissa tomber ou plutôt jeta loin d'elle son tambour de basque, et s'asseyant sur l'un des genoux, du marquis d'Avizac, elle passa ses deux bras autour de son cou et colla ses lèvres sur sa bouche avec une incroyable impétuosité de passion.

. . . .

Raoul n'en savait que trop désormais.

Du pommeau de son épée il brisa la vitre de l'œil-de-bœuf, et, après avoir crié d'une voix de tonnerre :

— Infâmes!...

Il s'élança du haut de l'échelle, au risque de se briser dans sa chute, et il jeta en dedans, d'un coup d'épaule, la porte du cabinet.

XXXVII

DUEL SANS TÉMOINS

Alors, l'épée à la main, pâle de fureur, pareil à l'ange de la vengeance, il se tint debout sur le seuil de cette porte brisée.

Déjà Hébé n'était plus sur les genoux de son amant.



Il fut littéralement foudroyé. (P. 732.)

Dès le premier cri de Raoul, elle s'était enfuie, avec une épouvante facile à comprendre, dans l'angle le plus reculé du cabinet.

Le marquis d'Avizac ne comprit pas tout d'abord la cause de cette brusque et terrible apparition.

Il crut que de hardis voleurs venaient de s'introduire dans l'hôtel avec escalade et effraction, et, saisissant un pistolet sur la table, il fit feu dans la direction de Raoul.

La balle passa à quelques lignes au-dessus de la tête de ce dernier et alla briser, dans la bibliothèque, un immense et magnifique système planétaire.

M. de la Tremblaye, nous le savons, avait des pistolets dans ses poches.

Il l'oublia, ou ne voulut pas en faire usage, et marchant sur le marquis, l'épée haute, il lui cria :

— Ah çà! vous êtes donc un assassin!

— Et vous, un voleur! répondit M. d'Avizac en reculant jusqu'à une chaise sur laquelle était placée son épée, qu'il tira hors du fourreau et avec laquelle il se mit en garde.

— Un voleur! — répéta Raoul, — misérable!...

— Mais qui êtes-vous donc?

— Je suis, et vous le savez bien, je suis le mari de cette femme!...

Raoul désignait Hébé.

Le marquis d'Avizac connaissait de vue M. de la Tremblaye, mais l'incroyable décomposition de ses traits dans ce moment l'avait empêché de le reconnaître.

— Monsieur — dit-il avec une politesse froide. — j'ai tiré sur vous tout à l'heure, vous prenant pour un bandit contre lequel je devais me défendre... Je vous en fait mes excuses... Quant à la présence de Mme de la Tremblaye dans ce logis, je n'entreprendrai point de vous l'expliquer en la justifiant. Après ce que vous avez vu ce serait difficile... Je ne puis que vous affirmer que je suis entièrement à vos ordres pour toutes les réparations que vous jugerez convenable de me demander. Nous nous reverrons quand vous voudrez et où vous voudrez.

— Où je voudrai et quand je voudrai? répéta Raoul.

— Sans doute, monsieur, et je ne puis faire mieux.

— Eh bien! ici, et à l'instant même!

— Soit, monsieur; mais cette pièce est assez peu commode pour une rencontre de ce genre. Si vous le trouvez bon, nous passerons dans la bibliothèque.

— Soit, — dit Raoul à son tour.

Hébé, à demi renversée dans l'angle du cabinet, semblait évanouie.

Le marquis d'Avizac passa le premier.

Raoul prit position devant la porte brisée, en disant au marquis :

— Si vous aimez votre misérable complice, tuez-moi, monsieur, car, si ce n'est pas vous qui sortez vivant du combat qui commence, elle aura à régler avec moi un terrible compte!

Le marquis ne répondit rien. Seulement un sourire d'une expression bizarre passa sur ses lèvres pâles.

— En garde, monsieur! — cria Raoul.

— Mais, — dit le marquis tout en croisant le fer, — si je vous tue, monsieur, on dira que je vous ai assassiné.

— Non, répliqua M. de la Tremblaye en montrant Jacques qui, très ému, s'épouvantait à l'idée du péril qu'allait courir son maître; — cet honnête garçon, mon valet, témoignera au besoin qu'il n'en est rien et que, si je succombe, j'ai succombé dans un combat loyal.

M. d'Avizac s'inclina en signe d'adhésion.

Ce gentilhomme, dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici et dont, pour de bonnes raisons, nous ne parlerons plus, était le petit-fils de la baronne de Caylus à laquelle appartenait l'hôtel abandonné.

A l'insu même du concierge picard, il avait fait de cette maison déserte un lieu d'études nocturnes et de rendez-vous galants.

Là, il s'occupait de ses travaux occultes et cabalistiques; là, aussi, il conduisait ses maîtresses.

Hébé s'était éprise pour sa science autant que pour lui d'un amour aussi violent que passager, et leurs rendez-vous nocturnes étaient consacrés au travail au moins autant qu'à l'amour, car nous connaissons la passion de la jeune femme pour tout ce qui touchait à la divination et à la magie.

Le combat s'engagea de part et d'autre avec une froide impétuosité, qui ne permettait pas de prévoir d'autre dénouement que la mort de l'un des acteurs de cette scène tragique, peut-être de tous les deux.

Raoul et M. d'Avizac s'attaquaient sans prononcer une parole, mais avec un acharnement haineux du plus sinistre augure.

Ce combat avait lieu dans une demi-obscurité. L'immense bibliothèque n'était éclairée que par la lanterne sourde de Jacques et par l'un des candélabres placés sur la table dans le cabinet magique; l'autre candélabre avait été renversé par un mouvement brusque de M. d'Avizac au moment où il saisissait le pistolet.

Tout d'un coup, le marquis s'écria :

— Touché!...

Il venait de sentir la pointe de son arme s'enfoncer dans la chair de M. de la Tremblaye.

— Une piqûre d'épingle!... répondit ce dernier, moins que rien!...

Et le combat continua.

Ce que Raoul appelait *une piqûre d'épingle* n'était autre chose qu'un bel et bon coup d'épée dans l'épaule droite.

Heureusement, aucun muscle et aucun nerf n'avaient été atteints; mais le sang coulait avec abondance.

Raoul n'éprouvait pas la moindre douleur, seulement il commençait à sentir un léger affaiblissement dans le bras.

Bientôt il s'aperçut que son poignet s'engourdissait peu à peu et que son épée n'était plus aussi assurée dans sa main.

— Il faut en finir, — pensa-t-il, et se hâter; — sinon, je suis perdu...

Laissant aussitôt de côté toutes les règles de l'escrime et aussi celles de la prudence, il raidit son bras et son arme, et se précipita sur son adversaire avec une impétuosité furibonde, au risque de se faire percer d'outre en outre.

Il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances contre une que c'était là ce qui devait arriver, et pourtant la chance unique l'emporta contre toutes les autres.

La pointe de l'épée de Raoul rencontra la gorge du marquis et s'y enfonça jusqu'à la garde, en reparaissant derrière le cou.

M. d'Avizac ne poussa ni un cri ni un soupir.

Il fut littéralement foudroyé, et il serait tombé raide et tout d'une pièce sur le parquet, si l'épée de Raoul ne l'avait soutenu debout.

M. de la Tremblaye retira son arme sanglante.

L'amant d'Hébé s'écroula alors comme un arbre scié par la base, et sa tête, heurtant les planches de chêne, rebondit avec un bruit sourd qui faisait mal à entendre.

Raoul remit son épée dans le fourreau, sans même l'avoir essuyée, et s'écria.

— Maintenant, à cette femme!

Puis, malgré la faiblesse croissante qui augmentait d'instant en instant à mesure que son sang coulait, il s'élança dans le cabinet, dont il explora tous les angles d'un seul regard.

Le cabinet était vide!

Hébé avait disparu!

Raoul ne pouvait en croire ses yeux, et Jacques partageait son éton nement.

L'un et l'autre avaient la certitude que la jeune femme n'avait point passé dans la bibliothèque pour s'enfuir.

Mais par où était-elle donc sortie, puisqu'il n'y avait pas de fenêtre au cabinet, et pas d'autre porte que celle de la bibliothèque?

Jacques prit une des bougies du candélabre et se mit à examiner de très près, et avec un grand soin, cette tapisserie qui représentait la danse

macabre, et dont les panneaux s'encadraient dans des moulures de chêne noir sculpté.

En un certain endroit, un courant d'air vif, qui semblait venir de la tapisserie, fit vaciller violemment la flamme de sa bougie.

Jacques examina de plus près, et s'assura facilement de l'existence d'une porte secrète masquée par la moulure de chêne.

Cette porte avait été mal refermée; elle s'ouvrit sans peine lorsque Jacques la tira à lui, et elle laissa voir un étroit escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille.

— Monsieur le chevalier, — s'écria Jacques, — c'est par là que madame a fui...

— Eh bien, — dit Raoul d'une voix entrecoupée, — prenons le même chemin, suivons-la, et...

Il ne put en dire davantage.

Ses forces, complètement épuisées par la perte de son sang, l'abandonnèrent tout à fait.

Il tomba sans connaissance dans les bras de Jacques.

§

La situation du jeune valet de chambre était des plus embarrassantes.

Que faire de son maître évanoui, dans cette maison et près du cadavre de celui qui, sans doute, en avait été le maître?

Attendre?

Mais chaque instant perdu amenait à sa suite un danger, car, si l'un des porteurs de chaise montait pour avertir que l'heure du départ approchait, si le maître et le valet étaient surpris, qu'arriverait-il, et comment expliquer ce qui s'était passé?

Emporter M. de la Tremblaye sur ses épaules?

Jacques y pensa; mais le pauvre garçon n'était pas de force, et n'aurait pas fait dix pas chargé de ce fardeau écrasant.

Tandis que cent projets contradictoires se heurtaient et se ballottaient dans l'esprit du valet, il prit machinalement le seul bon parti.

Il fendit l'habit et la veste de Raoul pour voir la blessure.

Il lava cette blessure avec un peu de vin, fit des bandes en déchirant

son mouchoir de poche et serra fortement l'épaule afin d'arrêter le sang.

Ce premier résultat obtenu, un second, plus important encore, ne se fit guère attendre.

M. de la Tremblaye ouvrit les yeux, revint à lui-même, parvint à se mettre debout, et, quoique se soutenant à peine, il put avec l'aide de Jacques, sur le bras duquel il s'appuyait, descendre le grand escalier et traverser le jardin.

Il ne fallait point songer à escalader le mur au moyen de l'échelle de corde.

Par bonheur, la petite porte s'ouvrait facilement de l'intérieur.

Raoul et Jacques se trouvèrent dans la ruelle.

Ils avaient mis dix minutes à peine pour venir, il leur fallut plus d'une heure pour parcourir le même chemin, tant M. de la Tremblaye se traînait difficilement.

Enfin ils atteignirent l'hôtel.

En en franchissant le seuil, Raoul sentit se ranimer toute sa colère. un instant calmée par la faiblesse et la souffrance, et, en même temps que la colère, la force lui revint, une force fébrile et passagère, mais terrible.

Il lâcha brusquement le bras de Jacques stupéfait, et il s'élança dans son appartement.

Toutes les portes étaient ouvertes.

Raoul arriva jusqu'à la chambre conjugale.

Cette chambre était déserte.

Seulement, à coup sûr, Hébé y avait reparu depuis le départ de son mari, car le petit meuble dans lequel elle renfermait ses bijoux avait été brisé avec l'une des barres de fer de la cheminée.

Sans aucun doute, la jeune femme, ne trouvant point la clef de ce meuble assez vite au gré de son impatience, avait employé un moyen violent pour s'emparer de ce qui constituait désormais sa seule fortune

Ensuite, elle avait disparu.

§

La blessure de M. de la Tremblaye était peu de chose.

En huit jours, il fut sur pied.

Tout ce qu'il était possible d'entreprendre pour retrouver la trace de sa femme, il le fit, mais sans succès.

Aucun indice ne vint le mettre sur la voie.

Vraisemblablement Hébé avait quitté Paris.

Bien des années devaient s'écouler, bien des événements devaient se succéder avant que le hasard ou la fatalité remissent les deux époux en face l'un de l'autre.

§

Les porteurs de chaise, étonnés de ne point s'entendre appeler à l'heure accoutumée, prirent le parti de monter au premier étage de l'hôtel de Caylus.

Nous savons quel spectacle s'offrit à leurs yeux.

Épouvantés de ce qu'ils voyaient, et tremblant d'être compromis, ils coururent chez le lieutenant de police auquel ils firent leur déclaration.

Mais, comme ils ignoraient quelle était la jeune femme que chaque nuit ils conduisaient à l'hôtel; comme ils ne savaient point d'où venait cette femme, et que cela seulement aurait pu mettre sur les traces de la vérité, toutes les recherches de la police furent infructueuses.

On enterra le marquis d'Avizac, et le voile qui entourait cette étrange aventure ne fut jamais soulevé.

Nous reverrons bientôt Hébé.

CINQUIÈME PARTIE

LA REINE ÉMERAUDE

I

UN INTENDANT DE GRANDE MAISON

Un an s'est écoulé depuis les événements qui terminent le dernier chapitre de la précédente partie.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner dans la rue des Bourdonnais, en face d'une maison de bonne apparence bourgeoise, et l'une des plus importantes, sans contredit, de ce quartier commerçant.

Au-dessus de la porte cochère se balançait un écriteau sur lequel se lisait :

A LOUER MEUBLÉ

BEL APPARTEMENT SUR LE DEVANT

Un carrosse de louage s'arrêta devant la maison, et un grand et gros homme descendit de ce carrosse.

Ce personnage, qui semblait âgé de cinquante-cinq ou soixante ans, avait fort bonne mine.

Son chapeau tricorne à larges bords; ses vêtements très amples et d'une nuance tabac d'Espagne; sa longue canne de jonc à pomme d'argent, sa petite perruque à trois marteaux, soigneusement poudrée; enfin,



Le galant visiteur prit fort gaillardement le menton de la soubrette. (P. 738.)

sa large figure bien rasée et rubiconde, sur laquelle se voyait une expression de bonhomie et d'importance, lui donnaient l'air de quelque intendant de grande maison.

Le portier, qui, en entendant le bruit du carrosse, avait quitté sa loge, se trouvait déjà sur le seuil de la porte.

Le nouveau venu s'adressa à lui.

— Mon cher, — lui dit-il avec une familiarité protectrice, — n'y a-t-il pas un appartement à louer dans cette maison?

— Oui monsieur, à votre service.

— Meublé?

— Oui, monsieur, et bien meublé, j'ose le dire.

— A qui appartient la maison?

— A mon maître.

— Qui est votre maître?

— M. Durand, marchand en gros de draps, velours et soieries.

— Où demeure-t-il?

— Ici même, au premier étage; les magasins sont au rez-de-chaussée.

— C'est à lui, sans doute, qu'il faut s'adresser pour l'appartement?

— Oui, monsieur.

— Conduisez-moi.

— A l'instant.

Le portier passa devant le nouveau venu, et lui faisant gravir un fort bel escalier de pierre, à rampe de fer, il s'arrêta en face de la large porte du premier étage et il agita timidement le pied de biche de la sonnette.

Une jolie soubrette, au nez retroussé, aux yeux vifs et émerillonnés, vint ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, père Cabassol? — demanda-t-elle au portier.

— Mam'zelle Nanette, — répondit ce dernier, — c'est monsieur qui est venu en carrosse, pour le logement, qui demande à parler à M. Durand.

Le mot carrosse, placé à dessein par le portier, avait bien disposé la soubrette.

Un rapide coup d'œil lui prouva que le visiteur, quoique mûr, était un homme de bonne mine; elle vit de plus qu'il portait un assez beau solitaire au doigt annulaire de sa main gauche.

En conséquence, elle lui dit en souriant :

— Si monsieur veut prendre la peine de me suivre...

— Pardieu, ma jolie fille, — répliqua le nouveau venu, — vous suivre est un plaisir et non pas une peine... et si j'avais seulement vingt-cinq ans de moins, je voudrais suivre au bout du monde, et même un peu plus loin, des yeux comme les vôtres.

Et comme ceci se disait dans l'antichambre et que la porte qui donnait sur le carré s'était refermée, le galant visiteur prit fort gaillardement le menton de la soubrette, laquelle ne parut point se formaliser outre mesure de cette privauté.

L'inconnu fouilla dans le large gousset de sa veste couleur tabac d'Espagne.

Il en tira un écu de six livres, et, le présentant à la chambrière, il lui dit, avec ce ton moitié paillard moitié paternel des vieux libertins :

— Prends ceci, mon enfant... c'est pour acheter des rubans...

La jolie fille rougit de plaisir, fit une petite révérence, et glissa l'écu dans la poche de son tablier.

Puis elle ouvrit la porte du cabinet de son maître, et, s'effaçant pour laisser passer le visiteur, elle cria :

— Monsieur Durand, voici quelqu'un qui arrive en équipage et qui veut vous parler pour l'appartement.

Les mots : *en équipage*, firent sur M. Durand le même effet que le mot carrosse avait produit sur mam'zelle Nanette.

Il quitta vivement son bureau et les chiffres qu'il était en train d'aligner, et il salua obséquieusement le personnage que la soubrette venait d'introduire.

— Monsieur... monsieur... — fit-il, — je suis heureux... très heureux... enchanté...

— D'avoir un appartement à louer? — dit le gros homme en riant.

— Sans doute... puisque cela me procure le plaisir... l'honneur...

Le nouveau venu interrompit M. Durand, qui ne semblait point doué d'une grande facilité d'élocution.

— Le plaisir et l'honneur sont assurément pour moi, dit-il; je souhaite seulement que l'appartement puisse me convenir, car la maison me semble des plus honnêtes et des mieux tenues...

— L'appartement conviendra, — reprit M. Durand, avec l'orgueilleux sourire du propriétaire content de lui-même et de son immeuble; — il est magnifique... on ne saurait rien trouver de mieux dans aucun quartier...

— Combien de pièces?

— Quatorze, monsieur... douze lits de maîtres et de domestiques...

— Quel étage?

— Second.

Le visiteur fit une moue significative.

— Un second beau comme un premier, — se hâta d'ajouter M. Durand; — je crois même que je le préférerais... à cause de la vue.

— Il y a des écuries et des remises, sans doute? — reprit le visiteur.

— Oui, monsieur, vastes et commodes.

— Pour combien de chevaux et de carrosses?

— Il y a de la place pour six chevaux et pour trois carrosses... mais si cela ne suffit pas, je donnerai mon écurie et ma remise, qui ne me servent à rien...

— Et l'appartement est-il bien meublé, au moins?...

— Comme chez monseigneur le régent, monsieur... absolument comme chez monseigneur le régent... J'ai l'insigne honneur de fournir les brocarts et les velours au tapissier du Palais-Royal, et je connais les appartements.

— Il faudra voir, monsieur, il faudra voir...

— Quand il vous plaira.

— Alors, tout de suite, si vous le voulez bien.

— Je suis à vos ordres,monsieur... Mais me serait-il possible d'avoir l'avantage... le plaisir... le bonheur de savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

Le nouveau venu se rengorgea et fit scintiller le solitaire qui brillait à sa main gauche, en chiffonnant la dentelle de Malines de son jabot.

— Très bien, monsieur Durand, — dit-il, — oh! très bien!... Je me nomme Pascal-Eudoxe-Agamemnon Rivat, et j'ai l'honneur d'être l'intendant de très haute et très puissante dame la comtesse douairière Arthémise de Sainte-Anille.

Le propriétaire, marchand de draps, velours et soieries, salua jusqu'à terre et s'écria :

— Ainsi donc, je serais assez favorisé... j'aurais le privilège insigne de loger chez moi Mme la comtesse douairière de Sainte-Anille...

— Baronne du Haut-Pas, — poursuivit l'intendant, — dame châtelaine de la Tour-Barrée en Poitou, de la Folle-Ortie en Anjou, de Plouesgatilnelgaz en Bretagne, de Jarnombille, Sac-à-l'Asne, Malotrufutaise et autres lieux dont l'énumération serait trop longue...

A chacun des titres énumérés par Pascal-Eudoxe-Agamemnon Rivat avec une majestueuse complaisance, M. Durand saluait de plus belle.

Le digne bourgeois aurait voulu pouvoir donner à sa colonne vertébrale la souplesse de l'osier le plus flexible.

— Allons voir les lieux, — dit maître Rivat après avoir achevé sa nomenclature.

Durand précéda le visiteur, non sans s'être excusé vingt fois de la liberté grande.

Il lui semblait que l'intendant avait dû s'anoblir quelque peu au contact de tant de noblesse.

L'habit couleur tabac d'Espagne lui inspirait une vénération singulière et un respect particulier.

On visita l'appartement du second étage.

Il était vaste, fort bien distribué, et réellement meublé avec luxe.

Il y avait des tapis partout; le lustre du salon provenait du Palais-Royal, Durand l'ayant acquis du tapissier son compère.

Somme toute, une aussi grande dame que la comtesse douairière de Sainte-Anille pouvait descendre dans ce logis et s'y trouver, sinon tout à fait bien, au moins d'une façon supportable.

II

LE LOGIS DU SECOND

Lorsque l'intendant de la très haute et très noble dame dont nous avons longuement, d'autre part, énuméré les titres et qualités, eut tout vu, tout examiné, en daignant manifester une quasi-approbation, Durand se hasarda à demander:

— Eh bien, monsieur... puis-je croire... espérer... me flatter...? Enfin vous comprenez...

— Si vous pouvez espérer, monsieur Durand, que j'arrête ce logis pour ma maîtresse...?

— Précisément.

— Mais, sans doute, vous le pouvez...

— Ainsi, j'aurai l'honneur...?

— De loger la comtesse douairière de Sainte-Anille, comptez-y.

— Et cette illustre dame se trouvera bien chez moi?...

— Pas aussi bien que chez elle, à coup sûr... mais, enfin, passablement.

— Vous me remplissez de joie...

— Soyez joyeux, monsieur Durand, je n'y vois point d'obstacle.

— Mon bonheur fera bien des envieux dans le quartier?...

— Ah! pour cela, oui, tenez-le pour certain.

— On va dire que j'ai brigué l'honneur qui m'advient!

— On le dira, mais que vous importe!...

— Il m'importe si peu, que j'en éprouve une jubilation infinie.

— Ah! à propos, j'oubliais.

— Quoi donc?

— Une chose essentielle...

— Essentielle?

— Pour vous, du moins, car, pour nous, elle est sans importance.

— Et c'est?...

— C'est le prix de ce logement.

— Le prix?...

— Eh bien, oui, le prix. Vous le connaissez, j'imagine?

— Oh! sans doute... sans doute...

— Eh bien?

— Eh bien, c'est... ce serait... ce sera...

— Voyons...

— Trois cents livres par mois, dit enfin Durand, qui jusque-là avait loué l'appartement cinquante écus.

— Trois cents livres? — répéta Rivat.

— Tout au plus juste.

— Ce n'est pas cher.

— Trop bon marché!... oh! trop bon marché... mais pour loger une si noble dame... je... je... fais un sacrifice...

— Affaire conclue; descendons chez vous... vous allez me préparer un petit reçu.

— Un reçu?

— Oui.

— Et... de quoi?

— De trois mois que je vais vous payer d'avance.

— Rien ne presse.

— Si fait! si fait!

— Vous me payerez à la fin de chaque mois...

— Ce n'est pas ainsi que j'entends traiter les affaires, monsieur Durand.

— Mais si je refuse de prendre votre argent?

— Alors, moi, je refuserai de prendre votre logement.

— Venez donc, — dit Durand; — puisqu'il le faut, j'en passerai par là, et je vais vous faire votre reçu...

L'intendant frappa en riant sur l'épaule du bourgeois.

— Diable d'homme!... — dit-il, — va!... on a bien de la peine à lui faire accepter son dû!... — Parole d'honneur, il faut venir dans le quartier des Bourdonnais pour trouver des propriétaires qui ne veulent pas entendre parler du payement de leurs loyers!...

Durand trouva cette plaisanterie prodigieusement spirituelle, et il en

rit à gorge déployée pendant tout le temps qu'il mit à descendre du second au premier étage.

Ici, nous nous apercevons d'une lacune importante dans notre récit.

Heureusement, il n'est pas trop tard pour remplir cette lacune.

En présentant à nos lecteurs M. Durand, nous avons négligé de leur donner en même temps la silhouette de cet honnête bourgeois, propriétaire et marchand en gros de draps, velours et étoffes de soie.

C'est un tort.

Mais ce que nous n'avons pas fait jusqu'à présent, nous allons le faire.

M. Durand avait cinquante ans.

C'était ce qu'on peut appeler un Apollon bourgeois sur le déclin, fort passablement conservé !

M. Durand, grâce à sa figure bêtement régulière, grâce aux proportions académiques de son torse, à ses yeux à fleur de tête, à ses dents blanches, à ses mollets bien sortis, avait passé, dans son temps, pour le plus bel homme qu'il fût possible d'imaginer.

M. Durand avait eu, dans sa jeunesse, des succès véritablement étonnants.

On parla longtemps de lui et de ses galantes prouesses sous les piliers des halles, au quartier Sainte-Opportune, à la place du Chevalier-du-Guet.

Son aventure avec la belle fourreuse de la rue du Plat-d'Étain était loin d'être tout à fait oubliée.

Les mauvaises langues affirmaient même que, depuis son mariage avec Mme Durand, M. Durand, malgré la naissance de trois beaux enfants qui faisaient honneur à la fécondité du lit conjugal, donnait dans le contrat d'assez fréquents, d'assez notables coups de canif.

Quelques-uns clignaient de l'œil d'une façon malicieuse et ricanaient tout bas quand il était question devant eux de Manette, la jolie camériste que nous avons vue empocher si lestement l'écu de six livres d'Agamemnon Rivat.

Toujours est-il que si l'on critiquait les mœurs de M. Durand, sa probité commerciale était au-dessus de toute attaque.

Énormément riche et augmentant quotidiennement sa fortune par d'immenses affaires, le marchand de draps, velours et soieries, jouissait, sur la place de Paris, du crédit le plus illimité.

Vaniteux au delà de toute expression, Durand sentait depuis quelque temps les sourdes atteintes d'une passion nuisible : l'ambition.

Les écus amoncelés ne satisfaisaient plus son orgueil.

Il avait désormais une autre marotte que celle de la fortune.

Il rêvait des honneurs inouïs.

Il se voyait marguillier, quartenier, échevin... car ses ambitieuses prétentions allaient, ma foi! jusqu'à l'échevinage.

Or, par qui tous ces honneurs lui pouvaient-ils arriver, si tant est qu'ils lui arrivassent jamais? Par les nobles.

Aussi Durand se prosternait-il devant la noblesse, comme les Hindous devant l'idole vénérée du dieu Brahma!

Le marchand et l'intendant rentrèrent dans le cabinet du premier étage dont nous avons déjà parlé.

— Monsieur Rivat, — dit alors Durand, — j'ose espérer que vous ne refuserez point de me faire l'honneur de goûter mon vin...

— Non, pardieu! — répondit Agamemnon; — vous me plaisez, monsieur Durand! vous êtes un honnête homme, et j'aurai toujours un vif plaisir à trinquer avec un honnête homme...

Et l'intendant ajouta, comme en aparté, avec un gros soupir :

— Hélas! par le temps qui court ils sont si rares!...

Durand, bouffi de joie et d'orgueil, appela Manette.

La jolie servante parut aussitôt.

— Une bouteille de vin d'Alicante, — lui dit son maître, — du plus vieux; des biscuits et deux verres.

Manette revint au bout d'un instant avec les objets demandés.

Une vénérable couche de poussière et de toiles d'araignée recouvrait la glorieuse bouteille.

Durand la décoiffa avec tous les égards dus à son âge, et il remplit le verre d'Agamemnon Rivat et le sien, en ayant bien soin de ne point agiter le précieux liquide.

Agamemnon souleva son verre.

— A votre santé, monsieur Durand, — dit-il en trinquant avec le marchand, qui s'écria:

— A la vôtre, monsieur, à la vôtre!...

III

MADAME ET MADEMOISELLE DE SAINTE-ANILLE

Cependant les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre, et se mirent à boire à petits coups, en connaisseurs.

Or, que faire en buvant, à moins que l'on ne cause?



Le lendemain, vers les deux heures de l'après-midi, une antique chaise de poste amplement armoriée chargée de malles. (P, 752.)

Ils causèrent donc.

La conversation s'engagea ainsi :

— Comment le trouvez-vous ? — demanda Durand.

— Parfait.

— Sans compliment ?

— Parole d'honneur.

— Il me vient directement d'Alicante, et il a vingt-cinq ans de bouteille.

— Je le crois volontiers; nous en avons d'une qualité toute semblable dans les caves de notre château de Sainte-Anille.

— Quel honneur pour moi!... mon vin est un vin de comtesse!...

— Monsieur Durand, il serait digne sans contredit de la bouche de Monseigneur le régent...

— Monsieur Rivat, vous me comblez d'aise... Me permettrez-vous, quand vous aurez pris possession des lieux, de vous en offrir vingt-cinq bouteilles?...

— Mais, comment donc? j'accepterai cette galanterie avec le plus grand plaisir...

— A propos, puis-je vous adresser une question?

— Dix, si vous voulez, mon cher Durand.

— Mme la comtesse de Sainte-Anille n'habite pas Paris habituellement?

— Non; depuis son veuvage, ma noble maîtresse s'est entièrement fixée dans ses terres... Nous habitons tantôt notre castel de Sainte-Anille, tantôt notre baronnie du Haut-Pas, quelquefois notre château de la Tour-Barrée en Poitou, ou celui de la Folle-Ortie en Anjou, ou encore celui de Plouesgatilnelgaz en Bretagne, pour ne point parler de nos autres résidences d'une importance moindre.

— Mais tout cela suppose une immense fortune?...

— Immense? le mot n'est pas assez fort, *gigantesque*, *inouïe*, *phénoménale!...*

— A combien s'élèvent, à peu près les revenus de la noble dame?...

— Elle l'ignore, et moi, son intendant, moi-même je ne le sais pas!... jugez!...

— En vérité!... — s'écria Durand en ouvrant de grands yeux tout éblouis.

— Eh! mon Dieu, oui, c'est comme cela.

Le marchand regrettait amèrement de ne pas avoir loué son second étage cinq cents livres par mois.

Agamemnon reprit:

— Une circonstance doublement solennelle nous amène à Paris, où désormais, nous aurons notre hôtel comme par le passé!...

— Une circonstance solennelle... — répéta Durand

— Un double mariage

— Mme la comtesse de Saint-Anille se remarie?

Agamemnon se mit à rire.

— Pas tout à fait, — répondit-il; — seulement elle marie ses enfants...

— Combien en a-t-elle?

— Deux : un fils et une fille.

— Qui l'accompagnent?

— Sa fille seulement, M[lle] Arthémise. Quant à notre jeune maître, le comte Scipion, il est en Espagne pour le moment.

— En Espagne?

— Oui. Il doit en ramener avec lui la famille de son futur beau-frère, car M[lle] Arthémise épouse un Espagnol, le marquis Alonzo-Ricardo-Stephano y Lopez y Tragadallas y Pécopito Las Bambocchinas, grand d'Espagne de première classe... La fiancée de notre jeune comte est princesse russe...

Les éblouissements de maître Durand continuaient.

— Et à quand ces deux noces? — demanda-t-il.

— Mais dans le courant du mois prochain.

— La fille de madame la comtesse est-elle jolie?

— Beaucoup plus belle que les Amours et que Vénus leur mère...

Durand passa sa langue sur ses lèvres.

— Ah! diable! — fit-il.

— Vrai morceau de roi! — poursuivit l'intendant.

— Et M. le comte?

— Un dieu Mars!

— Quelle famille!

— Madame la comtesse douairière a été magnifique! On la citait, il y a une trentaine d'années, comme l'une des plus belles femmes de la cour du grand roi. Ah! si elle avait voulu, elle aurait fait oublier à Sa Majesté les Fontanges et les Montespan... Louis XIV ne demandait pas mieux que de lui donner son cœur.

— Et madame la comtesse a refusé? s'écria Durand.

— Ma foi, oui, et tout net encore!... C'était une tigresse de vertu! — Il faut dire qu'elle adorait feu M. le comte, son époux.

— Heureux époux!

— Ah! je mettrais ma main au feu que celui-là n'a jamais été ce que vous savez bien, monsieur Durand.

— Il y a des gens comme cela qui ont de la chance! — fit observer Durand.

— Oh! fort peu, fort peu... — repartit philosophiquement Agamemnon.

Le marchand poursuivit:

— Madame la comtesse, quoique retirée du monde, doit avoir des parents et des connaissances à la cour de monseigneur le régent?...

— Si elle en a!... Mais elle est apparentée à tout ce qu'il y a de mieux dans la première noblesse de l'État... Vous ne vous faites pas l'idée de son influence!... Ah! si vous aviez quelque chose à obtenir... quelque faveur... quelque dignité... et qu'elle consentît à vous donner un coup d'épaule, vous pourriez, mon cher Durand, vous regarder comme certain de votre affaire!...

Agamemnon venait de toucher l'endroit sensible.

La figure de Durand s'épanouit.

Pendant la durée de quelques secondes, il vit l'échevinage à portée de sa main.

— On a toujours quelque chose à demander, fit-il ensuite; — mais croyez-vous que madame la comtesse daignerait m'appuyer.

— Et pourquoi non?... Elles aime les bons visages et les manières franches... Vous lui plairez d'abord... et si, comme je n'en doute point, elle s'intéresse à vous et que vous réclamiez ses services, elle est femme à prendre votre affaire en main et à la conduire aussi activement que s'il s'agissait de ses propres intérêts...

— C'est ma bonne étoile qui m'envoie cette comtesse!... — pensa Durand.

Puis tout haut :

— Et quand serai-je assez heureux pour posséder dans ma maison une si haute et si puissante dame? — demanda-t-il.

— Mais, pas plus tard que demain.

— Demain?

— Oui, dans l'après-dînée; je vous engage donc à tout faire mettre en ordre dès aujourd'hui.

— Oh! tout sera prêt. — Madame la comtesse amène-t-elle sa maison et ses équipages?

— Non, elle arrive en poste sans aucun train, avec Mlle Arthémise; — une femme de chambre et un petit laquais l'accompagnent. Madame compte renouveler ici tous ses équipages et faire emplette de carrosses et de chevaux. Quant au cuisinier, aux laquais et aux filles de chambre, je serais bien aise, mon cher Durand, que vous vous occupiez sans retard de nous en procurer. Madame la comtesse saura qu'elle les tient de votre main; elle ne négligera point de vous remercier du service que vous lui aurez rendu, et ce sera un bon précédent...

— Comment donc! — s'écria Durand, — mais je vais m'en occuper à l'instant même. Il y aura des livrées à faire?

— Sans doute.

— Si j'osais me recommander à vous pour les draps et galons. Je vends en gros, et vous ne trouverez nulle part d'aussi belles qualités... Quant aux prix, je n'en parle pas.

— Et vous faites bien... Nous ne nous occupons jamais des prix, pourvu que ce qu'on nous vende soit beau.

— Ainsi vous parlerez à madame la comtesse?

— Soyez tranquille, j'en fais mon affaire...

— Je ne sais comment vous remercier...

— Cela n'en vaut vraiment point la peine...

— Ne m'avez-vous pas dit qu'à l'avenir madame la comtesse aurait son hôtel à Paris?

— Sans doute. Je suis chargé d'en louer ou d'en acheter un qui me paraisse convenable; on veut bien s'en rapporter complètement à moi...

— Il y aura des ameublements à faire?

— Et des plus somptueux. Nous ne voulons, partout, que soie, velours et brocarts...

— Je vends des soies et des velours, et des lampas de Lyon, monsieur Rivat, et des brocards de Gênes et des Indes... j'ai tout ce qu'il y a au monde de plus magnifique... je fournis le tapissier du Palais-Royal... je me recommande à vous... ah! je me recommande bien à vous...

— C'est dit, mon cher Durand.

— Ah! monsieur Rivat... vous n'aurez point affaire à un ingrat... je saurai reconnaître un pareil service, et ma bourse...

L'intendant prit une physionomie sévère et interrompit la phrase du marchand.

— Pas un mot de plus, monsieur Durand! s'écria-t-il. Comptez que nous ne nous fournirons nulle part ailleurs que chez vous... mais pas un mot de plus!... Ma noble maîtresse, appréciant mes faibles services bien au delà de leur valeur réelle, me donne des appointements qui sont une fortune... je considérerais comme une injure une proposition du genre de celle que vous alliez formuler!...

— Un intendant honnête homme! murmura Durand abasourdi, — un intendant consciencieux!... un intendant qui refuse un pot-de-vin!... c'est le monde renversé!...

Et, ne sachant que dire pour réparer sa maladresse involontaire, il se tut.

— Ah ça! reprit l'honnête Agamemnon Rivat au bout d'un instant de silence, j'ai beaucoup à courir aujourd'hui... terminons, s'il vous plaît, notre petite affaire...

— Quelle affaire? demanda Durand.

— Mais, celle des trois mois de loyer...

— Le marchand voulut insister pour ne rien recevoir d'avance.

L'intendant n'entendait point de cette oreille-là.

Il prit dans sa poche une poignée de pièces d'or.

Il aligna devant Durand neuf cent livres, prix convenu, et le propriétaire fut obligé, bon gré, mal gré, de les recevoir et de lui en donner un reçu.

Ceci terminé, l'intendant se leva pour partir.

— Monsieur, demanda Durand d'une voix humble, madame la comtesse n'arrivant que demain, vous n'avez peut-être aucun engagement pour ce soir...

— Aucun; mais pourquoi cette question?

— C'est que je voudrais vous demander... vous prier...

Durand s'interrompit.

— Me prier? répéta Agamemnon.

— De nous faire l'honneur de venir partager notre modeste souper... J'ai quelques vieux vins qui ne sont peut-être pas tout à fait indignes de vous être soumis...

— Mais j'accepte, mon cher Durand, répliqua l'intendant, j'accepte votre cordiale invitation avec le plus grand plaisir... seulement, n'allez pas faire de folies pour moi!...

— La fortune du pot, monsieur Rivat, la fortune du pot, et pas autre chose...

— C'est convenu; votre heure?

— La vôtre.

— Eh bien! huit heures, n'est-ce pas?

— Très-bien... mais n'allez pas oublier...

— Soyez tranquille. A ce soir, monsieur Durand.

— A ce soir, monsieur Rivat.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, et l'intendant regagna son carrosse de louage.

IV

L'ARRIVÉE

Après le départ de l'intendant de la haute et puissante comtesse douairière de Sainte-Anille, le propriétaire de la maison de la rue des Bourdonnais faillit perdre la tête.

Jamais un nombre indéterminé de bouteilles de vin de Xérès ou de vin de Champagne n'avaient grisé un homme aussi vite et aussi complètement que le faisaient pour lui les fumées de l'ambition surexcitée.

Il allait loger chez lui une des plus nobles dames de France, — une femme qui avait refusé d'être la favorite de Louis XIV, — une comtesse dont la fille épousait un grand d'Espagne, et le fils une princesse russe !

Il plairait à cette grande dame, — il ne pouvait manquer de lui plaire.

N'avait-il pas, à très peu de chose près, toutes les manières d'un homme de cour?

Elle le prendrait sous son haut patronage, elle le pousserait aux dignités, aux honneurs !...

Elle le pousserait si fort et si longtemps qu'il était vraiment impossible de prévoir où cela s'arrêterait !...

Qui sait, mon Dieu, si, après avoir passé par l'échevinage, il n'arriverait pas tout droit à de belles et bonnes lettres de noblesse, bien en règle ?...

Alors, il achèterait une jolie propriété, dans laquelle se trouverait un fossé ou un ruisseau quelconque, et il quitterait son abominable nom de Durand pour se faire appeler *M. de la Mare*, ou *M. de la Rive,* ou *M. de l'Étang.*

Quel beau rêve !...

Sans compter qu'il était assuré d'une notable fourniture de drap et galons pour livrées; de soie, velours et lampas pour ameublements!

Et comme il allait les arrondir avec amour, ces mémoires destinés à une comtesse qui ne connaissait pas elle-même le chiffre de ses revenus, et qui ne s'occupait jamais du prix que coûtaient les choses, pourvu qu'on lui vendît tout ce qu'il y avait de plus beau!...

Bref, dans son délire, Durand embrassa sa femme, embrassa sa servante Manette, et donna les ordres les plus extravagants pour le souper *à la fortune du pot.*

A l'heure dite, Agamemnon Rivat, vêtu plus que jamais de son habit couleur tabac d'Espagne, arrivait chez M. Durand, lequel, après l'avoir très cérémonieusement présenté à Mme Durand, l'introduisait dans la salle à manger.

La table était servie avec un luxe un peu lourd, particulier aux bourgeois très riches, qui apprécient volontiers la valeur des choses plutôt que leur élégance, et estiment la vaisselle d'argent d'autant plus qu'elle pèse plus.

Le linge était de fine toile damassée de Saxe.

Les cristaux, de véritables verreries de Bohême.

La porcelaine provenait de la royale manufacture de Sèvres.

Quant à l'argenterie, elle valait de fort grosses sommes, à en juger par la massive lourdeur de ses formes.

Que dire de la chère?

Elle était infiniment délicate, et si abondante qu'elle eût pu rassasier sans peine dix appétits comparables à celui de Gargantua, de rabelaisienne mémoire.

Un délicieux parfum de gibier et de truffes chatouilla agréablement les nerfs olfactifs de l'intendant de Mme de Sainte-Anille au moment où il entra dans la salle à manger.

— Ah monsieur Durand!... monsieur Durand!... s'écria-t-il, je vous l'avais bien dit, moi, que vous feriez des folies!...

— Mais, comment donc!... répliqua Durand avec le plus magnifique aplomb de mensonge qu'il fût possible d'imaginer, c'est là notre modeste ordinaire.

— Votre ordinaire?

— Mon Dieu, oui.

— Peste, mon gaillard, comme vous vous nourrissez!... Ah! c'est là votre ordinaire. Eh bien! foi de Rivat, si je n'étais au service de très haute et très puissante dame la comtesse douairière de Sainte-Anille, je voudrais me mettre en pension chez vous.

Le souper commença.

Disons brièvement qu'il se prolongea jusqu'à près de minuit, qu'on fit honneur à tous les plats, qu'on expérimenta tous les vins, et que les faits et gestes, titres et qualités de l'illustre locataire de l'appartement du second étage suffirent amplement à défrayer la conversation.

Le lendemain, vers les deux heures de l'après-midi, une antique chaise de poste, amplement armoriée, chargée de malles et crottée comme si elle venait de parcourir l'Europe entière, fit dans la rue des Bourdonnais une bruyante entrée, avec force grelots de chevaux et claquements de fouets des postillons.

Mais, au lieu de passer devant la maison de M. Durand pour continuer son chemin, elle entra sous la porte cochère et s'arrêta tout juste en face de la porte du vestibule.

Le marchand de drap, velours et soieries n'attendait que ce moment.

Ajoutons qu'il attendait depuis longtemps, car, dès avant midi, il se promenait de long en large dans la cour, de l'air d'une âme en peine et vêtu de son plus bel habit de cérémonie.



La comtesse douairière était une femme de haute taille et qui réellement avait dû être très belle. (P. 760.)

Il se précipita vers le carrosse et s'empressa d'en ouvrir la portière, devançant en cela le laquais, qui cependant n'avait point perdu un seul instant pour s'élancer du siège.

Trois personnes occupaient l'intérieur de la voiture.

C'étaient, dans le fond, la comtesse douairière de Sainte-Anille et sa fille Arthémise.

Sur le devant, M. Rivat, tenant modestement son chapeau sur ses genoux.

Le digne intendant était allé attendre ses maîtresses au dernier relais, afin de les conduire tout droit au logement qu'il avait retenu pour elles.

Il ne voulut point priver M. Durand du plaisir d'offrir la main à ces dames pour descendre de carrosse.

Il s'effaça donc, et le propriétaire de la maison put faire acte de galanterie en présentant successivement à la mère et à la fille son poignet à demi recouvert par les flots de dentelles de sa manchette.

— Madame la comtesse, dit alors Rivat, c'est M. Durand, cet honnête homme dont j'ai eu l'honneur de vous longuement entretenir chemin faisant...

— Ah! c'est là M. Durand, dit la comtesse, avec une gracieuse inclination de tête ; bonjour, mon cher monsieur Durand, bonjour...

En même temps, Mlle Arthémise de Sainte-Anille soulevait son voile pour adresser à M. Durand le plus aimable sourire.

Le brave homme demeura comme ébloui en face du radieux visage de la jeune fille.

Jamais, au grand jamais, il n'avait rien vu d'aussi beau et d aussi séduisant que ce visage mignon et rosé, au milieu duquel étincelaient deux grands yeux noirs.

Quant à la comtesse douairière, elle lui avait semblé majestueuse au plus haut point, et parmi les rides de son visage il avait cru retrouver sans peine des vestiges de cette beauté triomphante par laquelle le grand roi Louis XIV s'était laissé jadis, disait-on, tourner la tête.

V

LES AMBITIONS D'UN BOURGEOIS

La comtesse douairière de Sainte-Anille et sa fille, guidées par Agamemnon Rivat, gagnèrent leur appartement.

Durand resta auprès du carrosse avec le laquais, la femme de chambre et le postillon.

Il appela une demi-douzaine de ses commis, occupés à ployer et auner des draps et des velours dans les magasins du rez-de-chaussée, et

il leur donna l'ordre d'aider le laquais à décharger la voiture et à transporter chez la comtesse les lourdes malles qui la surchargaient.

Durand aurait bien voulu monter lui-même.

Mais il n'osa.

La crainte de se rendre importun l'arrêta, à son grand regret.

Deux heures après, Agamemnon Rivat descendit chez le propriétaire.

Ce dernier, en le voyant entrer, quitta précipitamment son bureau pour courir à lui et lui serrer la main avec force.

— Eh bien, mon digne ami, mon excellent ami, lui demanda-t-il, comment se trouvent ces illustres dames?

— Mais à merveille...

— L'appartement leur convient?

— Le mieux du monde; madame la comtesse m'a chargé de vous en faire ses compliments...

— Est-ce possible?

— Elle a de plus ajouté, sur votre compte, les choses du monde les plus flatteuses...

— En vérité, je n'en reviens pas! tant de bontés... une si grande dame!...

— Rien n'est plus simple... vous avez dû vous apercevoir que je n'avais point manqué de l'entretenir à votre sujet dans le carrosse.

— Si je m'en suis aperçu? mais je le crois bien! et je vous en remercie du fond de l'âme, mon précieux, mon inestimable ami... oh! oui, je vous en remercie!...

— J'ajouterai qu'il y a en vous quelque chose, un je ne sais quoi, qui a singulièrement plu à Mme la comtesse...

— Elle a daigné me regarder!...

— Et avec la plus grande attention. *La physionomie de cet honnête homme me revient tout à fait*, m'a-t-elle dit, *il faudra faire quelque chose pour lui.*

Durand changea subitement de figure.

— De l'air!... de l'air!... — cria-t-il d'une voix étranglée, en se laissant tomber, ou plutôt en s'affaissant sur son siège.

Rivat s'aperçut qu'il devenait cramoisi.

La joie et la vanité le suffoquaient, un coup de sang était imminent.

Rivat se hâta de dénouer la cravate blanche du marchand, et ceci fait, il courut à la fenêtre qu'il ouvrit.

Puis, aussitôt après, il saisit sur le bureau une carafe remplie d'eau qui s'y trouvait, et il jeta quelques gouttes de cette eau sur la figure pourpre de Durand.

Ce dernier revint aussitôt à lui-même.

— Ce n'est rien, — balbutia-t-il, — rien du tout... une syncope de satisfaction et pas autre chose... c'est passé...

En effet, il se releva et reprit son visage accoutumé.

— Mme la comtesse m'a chargé pour vous d'une commission, dit Rivat.

Durand eut la physionomie d'un chien de chasse en arrêt devant un faisan.

L'intendant poursuivit :

— Il s'agit d'un léger service qu'elle veut réclamer de votre obligeance...

— Un service?...

— Je pense que vous le lui rendrez volontiers...

— Grand Dieu!... mais non pas un, mais mille!... tout au monde...

— Modérez cet enthousiasme, mon cher Durand, — dit Rivat en riant, — le service est léger et il n'y en a qu'un...

— Enfin, lequel? voyons... voyons...

— Madame la comtesse vous prie de lui prêter votre cuisinière, jusqu'à ce que vous lui ayez trouvé un cuisinier convenable...

— Durand fit un porte-voix avec ses deux mains, et se mit à crier ou plutôt à hurler :

— Catherine!... Catherine!...

A ce formidable appel, une bonne grosse fille, au visage enluminé par le feu des fourneaux, accourut tout effarée.

— Catherine, — lui dit Durand, — vous allez avoir l'honneur, l'insigne honneur, de travailler pour la bouche de Mme la comtesse de Sainte-Anille... Cette noble dame a daigné vous demander... Montez à l'instant chez elle prendre ses ordres...

— Mais le souper de monsieur et de madame... — hasarda Catherine...

Durand frappa du pied.

— Sotte péronnelle!... — s'écria-t-il avec colère, — qu'importe notre souper, je vous prie!... Nous ne souperons pas, voilà tout!... Le beau malheur!... Faites ce que je vous dis, et vite...

La cuisinière tourna sur ses talons et monta au second étage, non sans un notable étonnement.

C'était la première fois, depuis qu'elle était au service de M. Durand, qu'elle voyait son maître parler avec autant d'indifférence de ne pas souper.

— Avez-vous pensé à nos laquais? — demanda Rivat, après la sortie de Catherine.

— Je m'en suis occupé ce matin même...

— Et avez-vous notre affaire?

— Je le crois... j'ai trouvé quatre gaillards qui sortent des premières maisons... ils ont bonne mine et l'on me répond de leurs mœurs... Ils viendront ce soir se présenter à vous de ma part...

— Sur votre recommandation, ils sont admis d'avance...

— Je me suis aussi précautionné d'un tailleur pour les livrées ; aussitôt que madame la comtesse aura pris une décision, il quittera tout pour se mettre à l'œuvre...

— Voilà qui va bien... dès demain il pourra commencer...

— Quelles sont les couleurs de madame la comtesse?

— Nous avons des armes parlantes : *trois ânes d'or, au chef de gueules*, vous comprenez, les *ânes*, de Saint-Anille.

— Parfaitement, parfaitement : ou je n'entends rien au blason, ou les livrées doivent être rouges, avec galons d'or...

— Vous parlez comme un héraut d'armes, mon cher Durand.

— Que voulez-vous, l'habitude... J'ai justement un drap écarlate qui est plus beau que tout ce qu'on peut imaginer de plus magnifique.

— Nous nous arrangerons.

— Et des galons, — poursuivit Durand, — des galons or fin, d'un pouce et demi de largeur... En fondant le galon, quand il sera vieux, on retrouvera le prix d'achat.

— Je vous retiens la pièce entière.

— Elle est à vous dès ce moment.

— Et, par-dessus tout, je vous recommande de trouver un bon cuisinier et deux ou trois filles de chambre alertes et fort expertes.

— Je vais me mettre en route à cette intention...

Et, en effet, Durand sortit afin de tenir sa promesse.

Les quatre grands laquais se présentèrent et furent admis sans conteste.

Catherine prouva qu'elle avait tous les mérites d'un cordon bleu de premier ordre.

La comtesse de Sainte-Anille et sa fille soupèrent admirablement.

Quant à M. et Mme Durand, ils, mangèrent à leur souper les restes de la veille.

—

Le lendemain, dans la matinée, Agamemnon Rivat descendit au premier étage.

Durand employa dix minutes à s'informer de la manière dont ces dames avaient passé la nuit.

L'intendant lui donna sur ce sujet important les renseignements les plus favorables.

Puis il dit :

— Mon cher Durand, je vais vous prouver que, quand je m'intéresse à quelqu'un, les effets de mon bon vouloir ne se font guère attendre...

— Excellent ami, je vous crois capable de tous les procédés les plus exquis.

— Et vous avez raison.

— Qu'avez-vous fait pour moi?

— J'ai tant vanté à Mme la comtesse douairière et à Mlle Arthémise la beauté des étoffes que vous avez en magasin, que ces dames se sont décidées à faire chez vous leurs immenses emplettes, et qu'elles vont vous demander des échantillons de toutes sortes : robes de ville et de bal, manteaux de cour, étoffes pour meubles, etc., etc.

— Agamemnon, — dit Durand d'un ton pénétré, et avec le plus profond enthousiasme, — c'est entre nous à la vie et à la mort!... Je regrette que vous n'ayez pas un ennemi...

— Par exemple ! et pourquoi donc ?

— Parce que j'irais de ma propre main lui briser trois fausses côtes !...

L'intendant ne put retenir un énorme éclat de rire, devant cette preuve touchante d'un dévouement si vrai.

— Ne brisons rien pour le moment, — dit-il, — et apprêtez vos échantillons...

— N'aurai-je point l'honneur de les montrer moi-même?...

— Ces dames sont en toilette du matin, et ne peuvent vous recevoir maintenant. Vous les verrez quand elles auront fait leur choix, ce qui ne tardera guère...

— Faut-il me munir de couturières pour tailler et coudre les robes?

— Non, nous avons les nôtres.

— A merveille. Je descends de ce pas lever les échantillons ; m'accompagnez-vous aux magasins?

— Bien volontiers.

Une heure après, Rivat remontait au second étage, chargé d'une incommensurable quantité d'échantillons de toutes les étoffes imaginables.

C'étaient des tissus splendides, tramés d'or, d'argent et de soie, des satins brochés, des lampas de Smyrne et des Indes.

Rien que pour en énumérer la moitié, il faudrait un demi-volume.

Quel que soit donc l'intérêt qu'une semblable énumération puisse

offrir à qeulques-unes de nos belles lectrices, nous préférons nous abstenir.

De plus, et sur la demande de l'intendant, Durand s'était engagé à s'entendre avec plusieurs marchands de sa connaissance pour fournir les toiles, objets de lingerie, dentelles, etc., enfin tous les accessoires de deux trousseaux véritablement princiers.

— Allons, — pensait-il, — j'aurai bien du malheur si tout ceci ne met point daus mon coffre-fort un petit bénéfice d'une quarantaine de milles livres !

Et il se frotta les mains.

VI

L'AUDIENCE

Grâce à son ami et compère le tapissier du Palais-Royal, Durand eut l'heureuse fortune de pouvoir, ce jour même, procurer à Mme la comtesse douairière de Sainte-Anille un excellent cuisinier, qui cessait de faire partie de la maison du régent, pour cause d'infidélité grave.

Mais quand on ne connaît pas soi-même sa fortune, qu'importe d'être un peu volé ?

Quant aux filles de chambre, Durand les trouva nous ne savons où, mais le fait est qu'il les fournit.

Le digne marchand rentra en possession de son cordon bleu, et il attendit.

L'intendant et son habit couleur tabac d'Espagne apparurent, l'un portant l'autre, le lendemain vers les trois heures.

— Mon cher Durand, — dit-il tout d'abord, — Mme la comtesse est enchantée de vous...

— J'ai fait de mon mieux pour prouver mon zèle... — répondit le propriétaire avec modestie.

— Et vous avez parfaitement réussi.

— C'est une douce récompense que de vous entendre parler ainsi !...

— Vous la méritez.

— Et mes échantillons?

— Ces dames ont fait leur choix, elles vous attendent pour vous complimenter sur la richesse de vos magasins...

— Ces dames m'attendent ! — s'écria Durand.

— Mais sans doute, et nous allons, si vous le voulez bien, monter sans retard.

Durand prit un air consterné.

— Qu'avez-vous donc?... — demanda Rivat.

— J'ai que je suis désolé... désespéré, de n'avoir pas été prévenu une demi-heure plus tôt...

— Et pourquoi?

— Pourquoi! pourquoi?... Eh! pour faire un peu de toilette !... Mais maintenant il est trop tard, et, pour rien au monde, je ne voudrais risquer de faire attendre de si hautes et si puissantes personnes..

— Vous êtes parfaitement comme vous voilà.

— Est-ce là votre avis?

— Mon avis sincère.

— Vous me rassurez un peu...

— Montons donc, mon cher Durand.

Le marchand, introduit et annoncé par Agamemnon Rivat, fit son entrée dans le salon, où la comtesse de Sainte-Anille se trouvait avec Mlle Arthémise, la fiancée du grand d'Espagne.

La comtesse douairière était une femme de haute taille et qui, réellement, avait dû être très belle.

Nous ne la décrirons pas longuement, car nos lecteurs la connaissent déjà.

Bornons-nous à dire que cette puissante dame était vêtue avec une élégance infiniment prétentieuse, qu'elle avait le visage fardé, ou plutôt plâtré de rouge et de blanc, et que sa coiffure crépée et poudrée était émaillée d'une quantité de nœuds de rubans de couleur tendre qui produisaient le plus étrange effet auprès de son visage dont l'expression naturelle devait être grave et sévère.

Quant à Mlle Arthémise, que nous connaissons encore mieux, nous n'en dirons absolument rien, si ce n'est qu'elle était de la plus éclatante beauté, et qu'elle agitait sans cesse son éventail de l'air du monde le plus langoureux.

L'accueil des deux grandes dames fut tout ce qu'il fallait pour remplir Durand d'une joie vive et d'une reconnaissance sans bornes.

La comtesse douairière lui fit de la main un petit signe familièrement protecteur.

Mlle Arthémise lui sourit, comme le jour de son arrivée.

Durand s'embarqua dans une série de compliments tout au beau milieu desquels il s'embrouilla d'une façon complète.



Mais il se dédommagea autant que possible en se tenant pour ainsi dire en équilibre sur l'extrême bord de sa chaise. (P. 763.)

Il allait rester court si Mme de Sainte-Anille ne fût venue à son aide en l'interrompant.

— Mon cher Durand, — lui dit-elle, — je suis bien aise de vous voir... nous avons à causer...

Durand craignant de s'embrouiller une seconde fois, se contenta de saluer jusqu'à terre.

Mme de Sainte-Anille poursuivit :

— D'abord, asseyez-vous.

— Devant madame la comtesse et devant mademoiselle!... — s'écria Durand.

— Asseyez-vous, — répéta la douairière.

— Je craindrais de manquer au respect que je dois...

— Je le veux!...

En même temps, Rivat poussait un fauteuil à portée de Durand, et, appuyant les deux mains sur les épaules de ce dernier, le contraignait de s'asseoir.

Le marchand dut se résigner.

Mais il se dédommagea autant que possible, en se tenant pour ainsi dire en équilibre sur l'extrême bord de son siège.

— Mon cher Durand, — dit alors la comtesse en regardant Durand bien en face, — pourquoi n'êtes-vous pas échevin?

A cette question, faite à brûle-point, Durand tressaillit et fut au moment de tomber de son fauteuil.

— Eh bien! voyons, — répéta Mme de Sainte-Anille. — pourquoi n'êtes-vous pas échevin?

Durand ne put que balbutier:

— Ah! madame la comtesse... mon peu de mérite...

— Ta... ta... ta... — interrompit la grande dame, — trêve de modestie...

— Mais... madame...

— Et surtout de fausse modestie. Vous avez du mérite, monsieur Durand, beaucoup de mérite!...

— Je vous assure... j'ose vous affirmer...

— Je vous connais mieux que vous ne le pensez, mon cher Durand.

— Il se pourrait?

— Oui, il se peut; depuis que je suis logée chez vous j'ai fait prendre certaines informations qui m'ont édifiée très avantageusement sur votre compte...

— Ah! madame:..

— Vous êtes à la tête d'un commerce immense...

— Eh!... eh!...

— Vous occupez un nombre infini d'ouvriers et de commis dans vos fabriques et vos ateliers...

— Quant à cela... c'est exact...

— Vous avez une fortune... importante...

— Euh! euh!

— Cela va bien à un million, n'est-ce pas?

— Peut-être un peu plus, madame la comtesse

— Eh bien! le chiffre, voyons?

— Mettons un million et demi, madame la comtesse...

— Vous êtes marguillier aux Saints-Innocents.

— Comment, madame la comtesse sait...

— Je vous ai dit que je savais tout... votre position est des plus importantes et des mieux assises, et je trouve qu'on ne vous ferait qu'un avantage mérité en vous faisant arriver aux honneurs...

C'était aussi là l'avis de Durand; seulement il n'osait pas l'exprimer tout haut.

La douairière poursuivit :

— Que diriez-vous de l'échevinage?

— L'échevinage... ah! madame! — s'écria Durand dont le plus beau rêve était en train de se réaliser.

Et il ne put ajouter un mot de plus.

— Oui, — reprit la comtesse, — cela ferait du bien à votre famille, n'est-ce pas?

— Ah! certes, je le crois!... mais...

— Mais, quoi?

— Je crains l'envie.

— Que vous importe?

— La jalousie...

— Vous êtes au-dessus.

— On dira de moi...

— Rien; le succès justifie tout, vous savez, mon cher Durand, et vous pouvez prétendre à tous les succès.

La vanité suffoquait le bon bourgeois.

Cette haute idée qu'une si grande dame avait de lui surexcitait outre mesure la bonne opinion personnelle qu'il nourrissait à l'endroit de sa personne et de son mérite.

Il s'assit plus carrément dans son fauteuil, et machinalement caressa les dentelles de son jabot.

Mme de Sainte-Anille continua :

— Je ne m'intéresse qu'aux gens qui le méritent, et ceux-là sont rares ; mais quand une fois je me suis attachée à la fortune de quelqu'un, je ne laisse jamais mon œuvre incomplète... Je peux tellement vous agrandir, je veux vous pousser si haut, mon cher Durand, que vous serez bien au-dessus des vaines attaques et des bourgeoises médisances!... et je ne me bornerai point à songer à vous, je m'occuperai de toute votre famille.

Durand n'était pas bien certain de ne point rêver.

— Tenez, — poursuivit la comtesse, — je pense à votre beau-père ; vit-il encore?

— Oui, madame la comtesse... Toujours frais et vert, et gaillard comme à cinquante ans...

— Qu'était-il avant de se retirer des affaires ?

— Docteur en chirurgie, madame la comtesse. .

— Habile dans son art?

— Ah ! je le crois bien !... Il lui a passé par les mains plus de dix mille personnes... il a inventé un onguent pour mettre sur les plaies contuses, et un élixir dont l'effet est souverain dans les courbatures.

— A merveille!... profession honorable, s'il en fut!... Nous ferons quelque chose pour votre beau-père... Nous lui donnerons le cordon de Saint-Michel.

— Le cordon de Saint-Michel!... — s'écria Durand.

— Mon Dieu oui, cela pose un homme dans le monde...

— Mais, madame la comtesse, il en mourra de joie, le digne vieillard!...

— Eh bien ! vous hériterez plus tôt... Quant à l'échevinage pour vous, je regarde la chose comme faite ; mais, silence!... le secret est l'âme des affaires... celles que l'on ébruite mal à propos réussissent rarement... Donc pas un mot à qui que ce soit, mon cher Durand...

— Ah! madame la comtesse, j'aimerais mieux me faire couper la langue que de prononcer une parole indiscrète...

— Alors, tout ira bien, comptez-y. Je tiens à vous obliger, vous et les vôtres, et j'y réussirai... foi de comtesse de Sainte-Anille!

VII

L'ÉCHEVINAGE ET LE CORDON NOIR

Après la conversation que nous venons de rapporter dans le précédent chapitre, on s'occupa de l'achat des étoffes, qui était le véritable but pour lequel on avait demandé Durand, et on procéda à un nouvel examen des échantillons.

Mais alors Mlle Arthémise, qui jusqu'alors était reléguée involontairement à l'arrière-plan, prit le premier rôle.

La comtesse douairière s'effaça à son tour, et la fiancée du grand d'Espagne discuta et choisit avec une supériorité qui prouvait une connaissance très approfondie de la matière.

Nous disons : *choisit*, et nous nous servons là d'un mot qui n'est point exact dans la situation, car, en réalité, il fut décidé qu'on prendrait de toutes les étoffes.

Quand cette importante opération fut conclue, Mme de Sainte-Anille dit au marchand :

— Mon cher Durand, nous ne vous retiendrons pas plus longtemps... vos moments sont précieux... n'en abusons pas... Faites-nous livrer aujourd'hui, s'il vous plaît, toutes ces bagatelles, et, quant au payement, entendez-vous avec mon intendant que voici... c'est son affaire.

— Madame la comtesse ! — s'écria Durand, — c'est m'humilier que parler payement pour une bagatelle, comme vous dites...

— Aussi, je n'en parle pas, c'est Rivat que cela regarde... Je vais songer à votre beau-père et à vous, mon cher Durand... Ayez donc l'esprit en repos, le cordon noir et l'échevinage vous sont acquis. Rivat, accompagnez ce cher Durand.

Au moment de sortir, l'intendant se retourna.

— Mme la comtesse, — dit-il, — j'ai trouvé un hôtel...

— A vendre ou à louer?

— A vendre.

— Vous paraît-il convenable?

— Tout à fait convenable.

— Quel quartier?

— Quartier du Marais.

— Le prix.

— Minime, en égard à l'importance de la propriété : quatre cent mille livres. On est pressé d'en finir; seulement, on veut de l'argent comptant...

— Eh bien! donnez-en ; c'est facile, ce me semble?

— Ainsi, madame la comtesse m'autorise à terminer?

— Oui, faites rédiger le contrat de vente; qu'on me l'apporte à signer et payez...

— Madame la comtesse ne veut pas visiter l'hôtel avant qu'il lui appartienne?

— Non; je m'en rapporte entièrement à vous.

— Il y a des réparations à faire.

— Nombreuses?

— Mais, oui...

— Raison de plus pour terminer au plus vite. Finissons-en aujourd'hui et ayez des ouvriers demain...

— J'obéirai strictement aux ordres de madame la comtesse...

Et Rivat sortit en compagnie de M. Durand.

— Ah! — s'écria le marchand dans l'antichambre, — quelle belle chose que ces fortunes de la haute noblesse! payer ainsi du jour au lendemain quatre cent mille livres, comme s'il s'agissait d'un petit écu, c'est superbe!

— Oui, — répliqua négligemment l'intendant, — nous avons, en effet, un coffre-fort assez bien garni; quatre cent mille livres, c'est pour rien!... A propos, je pense que vous avez été content de Mme la comtesse?

— Content!... dites enchanté! enthousiasmé?...

— Que vous ai-je dit? Si elle s'intéresse à vous, vos affaires deviendront les siennes...

— C'est vrai, mon digne ami. Mais quels remerciements ne vous dois-je pas!...

— A moi?...

— Eh! sans doute. Quel coup d'épaule vous m'avez donné!...

— En aucune façon.

— Allons, nierez-vous que ces renseignements, arrivés sur mon compte à votre noble maîtresse, émanassent de vous?...

— Mais...

— Agamemnon, ne niez pas, je vous en supplie!...

— Eh bien! puisque vous devinez tout... j'avoue...

— A la bonne heure!... Aussi, voyez-vous, admirable ami, pour vous je donnerais... ma femme...

Rivat fit une légère grimace.

Le sacrifice de Mme Durand ne lui semblait pas une preuve incontestable de dévouement.

Les deux hommes se séparèrent.

L'intendant alla s'occuper de cet hôtel qu'il achetait pour la comtesse de Sainte-Anille.

Durand, rentré dans ses magasins, employa tout son monde à couper et auner les étoffes.

Avant le soir, d'énormes ballots de marchandises encombraient l'antichambre du premier étage.

On annonça Rivat dans le cabinet de Durand.

— Eh bien! — demanda ce dernier, — votre acquisition?

— Terminée. L'hôtel est à nous. Le contrat a été rédigé et signé séance tenante. Je viens de payer le prix ès mains du vendeur...

— Mes compliments!...

— Je les accepte; l'affaire a été, j'ose le dire, habilement menée... Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit...

— De quoi donc?...

— Nous sommes livrés de vos marchandises...

— Oui, depuis une heure...

— Notre facture est-elle faite?

— Ah! pour cela, non.

— Tant pis.

— Qu'est-ce que cela vous fait?

— Ce que cela nous fait, mordieu!... cela nous fait que nous voulons vous payer, et que, votre facture n'étant pas prête, nous ne le pouvons pas...

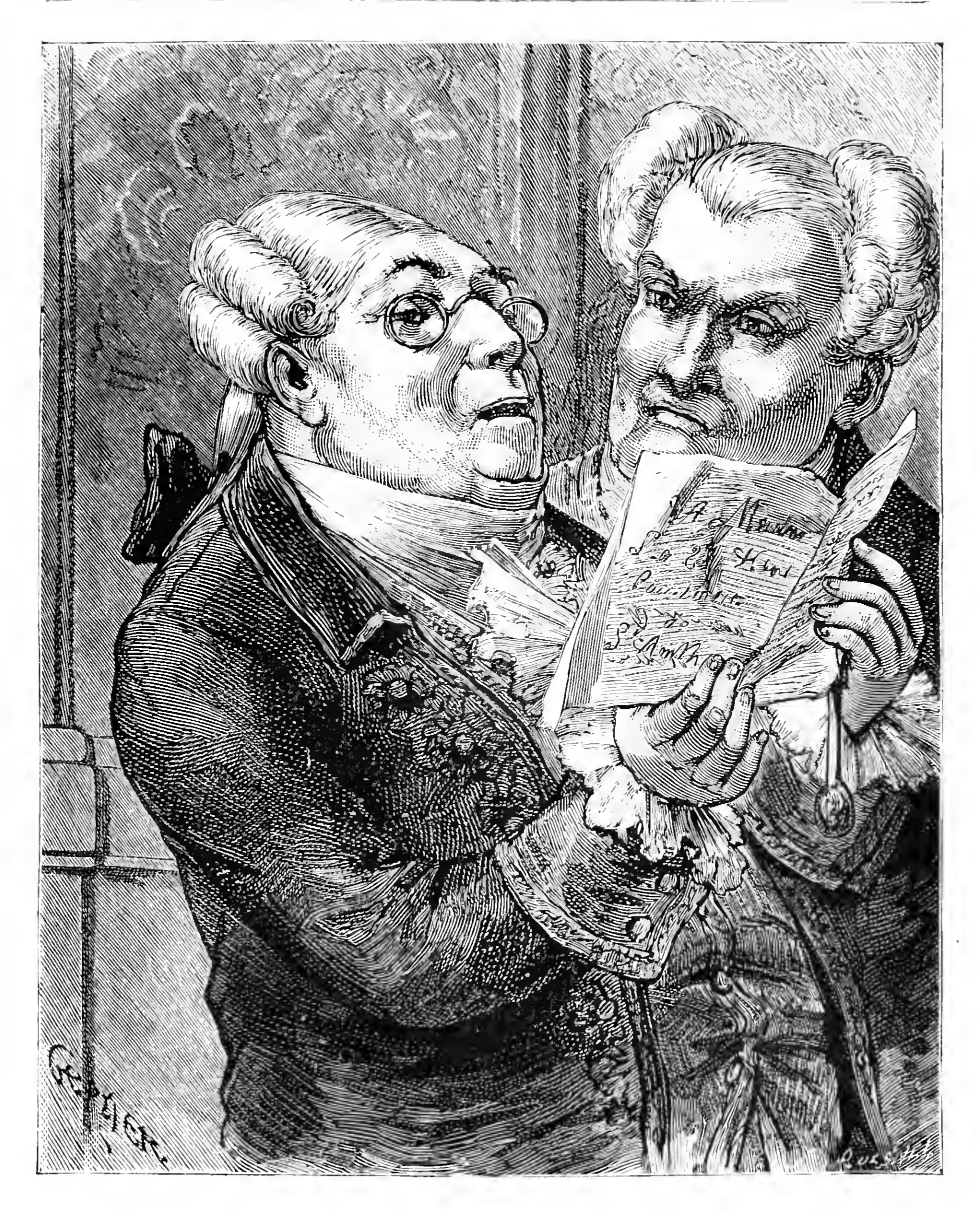
Durand laissa tomber ses deux bras le long de son corps.

— Payer!... — s'écria-t-il, — encore payer! toujours payer! mais quelles gens êtes-vous donc? Vous n'avez que le mot payement à la bouche.

— Nous sommes des gens exacts, réguliers, et qui n'aiment point les dettes, — répondit gravement Rivat.

— Eh! il n'est point question de dettes!... mais on n'a jamais vu payer une facture de cette importance cinquante minutes après livraison.

— Cela ne s'est jamais vu, dites-vous?



Ce dernier l'entr'ouvrit avec le plus profond respect et lut tout haut d'une voix émue et entrecoupée. (P. 773.)

— Non.

— Eh bien! cela se verra, voilà tout.

— Bah! vous ignorez le chiffre, et vous ne payerez que quand cela me conviendra.

— J'ai des ordres formels, et, sous peine de déplaire à madame la comtesse, il faut que je vous paye.

— Écoutez, mon excellent ami...

— J'écoute.

— Vous savez qu'outre les étoffes pour livrées, robes de bal, de ville et de cour, étoffes pour ameublement, etc., j'ai pris l'engagement de fournir à vos nobles maîtresses lingerie et dentelles.

— Oui, eh bien?

— Eh bien! ne nous embrouillons point dans nos comptes... quand j'aurai achevé toutes ces fournitures, je vous présenterai une facture générale, et je ne refuserai pas d'en toucher le montant...

— Durand... Durand... vous abusez de la sympathie que vous m'inspirez!... vous allez me mettre en mauvaise situation vis-à-vis de la comtesse!...

— Elle ignorera si je suis soldé.

— Si elle m'interroge?...

— Eh! mon Dieu! vous répondrez, ce qui est vrai, que vous n'avez pas encore pu me faire donner ma facture...

— Vous le voulez absolument?

— Je vous en prie!

— Allons, soit!... je cède, mais je suis trop faible...

Durand se confondit en remerciements, et l'intendant regagna le second étage.

Cependant Durand, après son entretien avec Mme de Sainte-Anille, n'avait pu prendre assez sur lui pour imposer silence à sa joie et à son orgueil.

Pris par son faible, chatouillé aux endroits les plus sensibles de sa vanité, enivré déjà du retentissement futur de sa gloire prochaine, il s'était hâté de répandre le plus tôt possible la nouvelle des honneurs qui allaient fondre sur lui.

Avant que vingt-quatre heures se fussent écoulées, cela était le bruit, la nouvelle, la rumeur du quartier.

On venait complimenter Durand; quelques-uns, pour prendre date, commencèrent à lui demander sa protection.

— Soyons bon prince!... — se disait-il en faisant la roue...

Et il accueillit avec une condescendance pleine de dignité les flatteurs et les quémandeurs.

Cependant la famille entière était dans un ravissement facile à comprendre.

Le beau-père, ce docteur en chirurgie, inventeur d'un onguent et d'un élixir, et entre les mains duquel plus de dix mille personnes avaient

passé, selon l'expression de Durand, voyait déjà sur sa poitrine le cordon noir de l'ordre de Saint-Michel, et, dans sa morgue, il disait :

— Eh parbleu ! je l'ai bien mérité !...

— Mon cher Durand, — disait Agamemnon Rivat, — prenez, s'il vous plaît, une feuille de parchemin, ou tout au moins de votre plus grand papier ministre...

— Pourquoi faire ?

— Pour écrire...

— Quoi donc ?

— Vos nom, prénoms, âge, qualités, titres, etc., le tout de votre plus belle écriture...

— Mais dans quel but ?

— Comment ! vous ne devinez pas ?

— Ma foi non !

— Il s'agit de l'échevinage...

— Ah ! bah !...

— Eh ! sans doute ; et la note en question va être jointe, comme document à consulter, à la demande que rédige en ce moment madame la comtesse, et que je dois porter ce soir à Mgr le cardinal Dubois.

Il n'en fallait pas si long pour faire hâter M. Durand.

Il prit une feuille de parchemin, saisit une plume, et écrivit les indications de rigueur avec une perfection de calligraphie à désespérer M. Joseph Prudhomme, élève de Brard et de Saint-Omer, si M. Joseph Prudhomme avait existé dans ce temps-là.

VIII

LE SECRET DU CARDINAL

Le lendemain, Agamemnon Rivat renouvela sa démarche auprès de Durand.

Mais, cette fois, c'était relativement au cordon noir du chirurgien.

— Ah ! — dit-il, quand Durand eut achevé d'écrire les notes nécessaires, — si j'étais sûr de votre discrétion, mon bon ami...

— Eh bien ? — demanda vivement le bourgeois.

— Je pourrais...

— Vous pourriez ?

— Vous montrer...

— Quoi donc ?

— Mais non. Il vaut mieux me taire... je n'ai déjà que trop parlé...

— Mon ami... mon excellent et précieux ami ! — s'écria Durand dont la curiosité était excitée outre mesure, je suis certain que vous me cachez quelque bonne nouvelle...

— Ma foi, compère, vous devinez juste..

— Oh ! qu'est-ce que c'est ?

— Vous ne le saurez pas aujourd'hui...

— Je vous en prie...

— Non pas.

— Je vous en conjure !

— Nenni.

— Je vous en supplie !...

— Inutile d'insister.

— Mais pourquoi ? enfin pourquoi ?

— Parce que je suis un bavard... que vous ne pourriez point tenir votre langue... et qu'il vaut mieux ne rien vous dire.

— Agamemnon, je vous jure de ne point souffler mot...

— Oui... oui... vous jurez, mais ces serments-là, on ne les tient jamais...

— Eh bien ! je vous donne ma parole d'honneur !

— Votre parole d'honneur ?

— Oui.

— Allons, il n'y a pas moyen de douter de vous plus longtemps... vous allez tout apprendre...

Durand piaffait d'impatience...

— Vous savez, — commença l'intendant, — que je suis allé moi-même, hier, porter au cardinal Dubois la missive de ma noble maîtresse.

— Oui... oui...

— Le cardinal a fait une réponse.

— Si tôt !

— Est-ce qu'on fait jamais attendre une heure une haute et puissante dame comtesse de Sainte-Anille, baronne du Haut-Pas, etc. ? — demanda Rivat majestueusement.

— C'est juste ! c'est juste ! — murmura Durand ; — pardon... mille fois pardon... je ne sais vraiment pas où j'avais la tête.

— Cette réponse, — reprit Agamemnon, — je l'ai transmise à ma maîtresse, qui l'a lue...

— Et ensuite ?

— Ensuite, elle a daigné m'en donner connaissance et m'autoriser à la conserver...

— Si bien que cette réponse du cardinal vous l'avez?...

— Je l'ai.

— Sur vous?

— Sur moi.

— Et c'est elle que vous allez me montrer?

— Eh ! il le faut bien, terrible curieux que vous êtes !...

Et l'intendant, tirant de sa poche un pli scellé d'un large cachet de cire rouge, brisé en deux, mais portant encore l'empreinte du sceau du ministre, timbré du chapeau de cardinal, tendit ce pli à Durand.

Ce dernier l'entr'ouvrit avec le plus profond respect, et lut tout haut d'une voix émue et entrecoupée :

« Ma chère comtesse,

« Je reçois à l'instant votre supplique relative à un honnête homme à qui vous portez intérêt et pour qui vous demandez l'échevinage.

« Je vais soumettre à Son Altesse le régent, mon maître, votre demande et les pièces à l'appui ; mais ce n'est là qu'une affaire de forme, et comptez que la chose est faite.

« Heureux de vous prouver en cela, ma chère comtesse, que vous n'avez pas d'ami plus empressé que celui qui se dit avec passion,

« Votre respectueux serviteur,

« Dubois,

« cardinal-ministre. »

— Mais alors... mais alors... — balbutia Durand, en proie à un véritable délire ; — mais alors c'est une chose sûre...

— En doutiez-vous, mon Dieu ? — demanda Rivat d'un air offensé.

— Oh ! non... oh ! non... — se hâta de répliquer le marchand.

Puis il ajouta :

— Monseigneur le cardinal est absolument à la dévotion de madame la comtesse.

— Oh ! absolument ; il n'a rien au monde à lui refuser, quoiqu'il ne l'aime guère...

— Ah ! il ne l'aime guère ?

— Dites qu'il la déteste.

— Bah ! et pourquoi ?

— Ceci est presque un secret d'État ; c'est vous dire que je ne puis le confier à personne.

— Oh ! à moi... à moi...

— Pas plus à vous qu'à un autre.

— Versez-le dans mon sein, ce secret, Agamemnon... mon sein, c'est la tombe.

Bref, Rivat se défendit.

Durand insista.

Il insista si fort et si longtemps que l'intendant finit par céder, ainsi que, du reste, il faisait toujours.

— Figurez-vous donc, — dit-il, — que le hasard a mis entre les mains de madame la comtesse une arme terrible avec laquelle elle pourrait perdre le ministre et ruiner de fond en comble sa haute fortune.

— Ah ! voilà qui est incroyable.

— Ne croyez-vous point, par hasard ?

— Si fait, si fait, je crois, et de toute mon âme ; mais ça n'empêche pas que c'est incroyable.

— Je vais m'expliquer, et vous comprendrez...

Durand redoubla d'attention.

Agamemnon continua :

— La première condition pour être cardinal, n'est-ce pas? c'est d'être prêtre...

— Cela ne fait pas un doute.

— La première condition, pour être prêtre, n'est-ce pas, c'est d'être célibataire ?

— Tout le monde sait cela.

— Oui ; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que le cardinal Dubois ne peut être réellement ni cardinal ni prêtre.

— Oh ! oh ! et pourquoi ?

— Parce qu'il est marié.

— Marié !...

— Tout ce qu'il y a de plus marié, et sa femme existe.

— Agamemnon, en êtes-vous bien sûr ?

— L'acte de mariage de Son Éminence est entre les mains de ma noble maîtresse : telle est l'arme dont je vous parlais.

— Et le cardinal le sait-il ?

— Il le sait. Voilà pourquoi il est tout à la fois l'esclave et l'ennemi de Mme la comtesse de Sainte-Anille.

— Mais c'est un secret d'État, cela ! — murmura Durand.

— Parbleu ! je vous l'avais bien dit, mon cher... et ce secret, gardez-

le, je vous le conseille.. car un mot dit imprudemment peut vous ouvrir les portes de la Bastille, dont vous ne sortiriez plus.

Durand devint très pâle, et ses dents claquèrent.

— Qu'avez-vous? — demanda Rivat.

— J'ai peur.

— De quoi?

— De la Bastille...

— Il ne tient qu'à vous de l'éviter, ce me semble ; soyez muet, et le danger n'existera pas.

— Hélas ! — balbutia Durand, — on peut parler en dormant... et ma femme est si bavarde...

La conversation s'arrêta là.

Le lendemain, Rivat avait un nouveau billet à montrer.

Celui-ci, toujours à l'adresse de Mme la comtesse de Sainte-Anille, émanait du ministre de la maison du régent, chargé du département de Paris.

Il demandait des renseignements exacts et étendus sur les découvertes savantes et les cures merveilleuses du vieux chirurgien.

On avait besoin de ces documents pour dresser les lettres patentes du don de la croix de Saint-Michel.

On ne perd pas un instant.

Toute la famille, sur laquelle devait rejaillir un si grand honneur, se met à l'œuvre avec empressement.

La nomenclature est dressée.

Les découvertes admirables sont analysées, ainsi que leurs résultats incomparables.

Les attestations des malades traités par le docteur, ou de leurs héritiers, sont quêtées, achetées, obtenues, classées.

Un énorme dossier est remis entre les mains de Mme la comtesse de Sainte-Anille.

Maintenant tout est en règle.

Désormais les choses marcheront un train de poste.

IX

LES DIAMANTS

Il est une chose, cependant, hâtons-nous de le dire, qui marchait encore plus vite que l'échevinage de Durand et le cordon noir du beau-père...

C'étaient les innombrables fournitures faites par le bon bourgeois à Mme la comtesse de Sainte-Anille et à sa fille.

Ces fournitures se montaient déjà à une somme ronde de soixante mille francs, tout au moins.

Et chaque jour Durand poussé par cet insatiable appétit du gain que rien ne peut rassasier chez les braves marchands parisiens, faisait aux deux nobles dames, ou leur faisait faire par son excellent ami Agamemnon Rivat, des offres toujours acceptées.

De temps à autre, l'intendant parlait, à la vérité, d'arrêter le compte et de le solder.

Mais Durand ne manquait jamais de répondre :

— Est-ce que vous croyez, par hasard, que j'ai besoin d'argent ?... Vous me payerez dans quelque temps... après le double mariage de votre maître, le comte Scipion, et de votre jeune et belle maîtresse, Mlle Arthémise... une véritable perle de beauté, sur ma parole !...

Et Rivat, craignant de blesser la susceptibilité ombrageuse de son ami Durand, n'insistait point outre mesure.

Enfin, on reçut officiellement la nouvelle que le comte Scipion serait sous huit jours à Paris, en compagnie de toute la famille du grand d'Espagne de première classe, père de sa belle et très illustre fiancée.

Ceci répandit l'allégresse la plus vive dans toute la maison, aussi bien au premier qu'au second étage.

— Ah ! pardieu, mon compère, — dit ce jour-là Agamemnon Rivat à Durand, vous devriez bien me donner à déjeuner demain matin... un petit déjeuner sans façon, en tête-à-tête. Nous fêterions, le verre en main, l'heureux événement qui va nous combler de joie...

Durand trouva l'idée délicieuse, et promit à Rivat de lui faire dégus



Durand poussa un cri de surprise et d'admiration. (P. 779.)

ter certains vins dignes de la cave du Palais-Royal et même des celliers du château de Sainte-Anille.

Le lendemain était un dimanche.

Il fut convenu que le déjeuner aurait lieu à l'issue de la grand'messe, à laquelle Durand, en sa qualité de marguiller, ne pouvait sous aucun prétexte se dispenser d'assister.

Ajoutons que, pendant la messe, Durand, si recueilli et si édifiant d'ordinaire, eut plus d'une distraction coupable.

Il ne pouvait s'empêcher de regarder du coin de l'œil le banc d'honneur réservé aux échevins.

Et il s'avouait tout franchement qu'il y ferait assez bonne figure.

Que voulez-vous? On a beau être marguillier, fût-ce de la paroisse des Saints-Innocents, on n'en est pas moins homme! Il faut toujours payer son petit tribut aux humaines faiblesses!

A l'heure dite, Rivat arrivait.

Les deux amis se mirent à table.

Le déjeuner était bon; il fut long, joyeux, et surtout arrosé par d'amples et fréquentes libations.

Durand n'avait point fait d'avance un trop grand éloge des produits de sa cave; Rivat se plut à le proclamer.

Le futur échevin devint guilleret, puis égrillard; il chanta la gaudriole et raconta quelques anecdotes plus que badines dont il était le fortuné héros.

Le dessert fut servi.

Les deux compères appuyèrent leurs coudes sur la table, et la conversation continua, *entre la poire et le fromage*, comme on disait alors, comme on dit peut-être encore aujourd'hui.

Durand narra son aventure avec la belle fourreuse de la rue du Plat-d'Étain, à laquelle il avait fait don, ma foi, — ni plus ni moins que s'il avait été le maréchal duc de Richelieu, connu pour sa magnificence avec les femmes, — à laquelle il avait fait don, disons-nous, d'une superbe bague, enrichie de brillants, du prix de onze cents livres.

Dix minutes furent consacrées par Durand à la description de cette bague merveilleuse.

Il ne fit point grâce à Rivat d'une seule des petites pierres qui entouraient le gros diamant.

— Je vois, mon cher, — dit l'intendant, — que vous appréciez les pierreries et que vous les aimez.

— A la folie!

— Êtes-vous connaisseur, au moins?

— Eh!... eh...

— Mais, là, ce qu'on appelle connaisseur?...

— Franchement, je m'en pique...

— Dans ce cas, l'on pourrait vous faire voir quelque chose qui mériterait de fixer votre attention...

— Ah! voyons ça!...

Rivat ne se fit pas prier.

Il tira de la poche de côté de son habit couleur tabac d'Espagne un paquet de forme oblongue, entonré de plusieurs doubles de papier gris.

Il défit cette quadruple enveloppe et Durand vit apparaître un écrin de chagrin vert d'eau.

Rivat appuya sur un ressort.

L'écrin s'ouvrit.

Durand poussa un cri de surprise et d'admiration.

Quoique la clarté du jour soit, sans contredit, moins favorable que celle des bougies et des lustres pour mettre en valeur l'éclat des pierreries, il était impossible de n'être point ébloui.

L'écrin renfermait une rivière, une aigrette, des boucles d'oreilles, plusieurs épingles, des broches, des bagues, le tout en diamants d'une eau admirable et de la grosseur la plus surprenante. Il y avait, en outre, un papillon en émeraudes, rubis, topazes et saphirs.

Rivat accorda quelques minutes à la première admiration de Durand.

Puis il lui dit :

— Que vous en semble ?

— Admirable !... magnifique !... princier !... royal !... — s'écria le marchand enthousiasmé.

— Qu'est-ce que vous estimez tout cela ?

— Mais... cinq cent mille livres au moins.

— Oui, au moins... appuya l'intendant.

— Je soupçonne fort ces bijoux d'être le cadeau de noce de madame la comtesse douairière à M. le comte, son fils, ou à mademoiselle sa fille...

— Oui, cela était destiné à mon jeune maître, le comte Scipion...

— Comment, cela *était ?*... Ce n'est donc plus ?...

— Oui et non... cela dépend...

— De quoi ?

— Oh ! mon Dieu, d'un rien, d'une bagatelle, mais très contrariante...

— Un rien... une bagatelle... quel est donc ce mystère ?

— Je ne sais si je dois...

— Oui, vous devez, mon bon ami, mon excellent ami.

— Au fait, je n'ai pas de secret pour vous...

— Non, vous n'en avez pas, et bien vous faites...

— Il faut vous dire d'abord que le jeune comte Scipion est un gentilhomme admirable.

— Comme toute sa race, mordieu! — s'écria Durand.

Rivat salua.

Puis, il reprit :

— Oh! mais, vous ne pouvez pas vous faire une idée de sa grandeur d'âme, de son admirable désintéressement... Figurez-vous que ce gentilhomme dont la fiancée possède, du chef de sa mère, un million et demi de revenu, sans compter la fortune de son père et les espérances, a refusé d'entrer en possession des biens de feu M. le comte de Sainte-Anille.

— Ah bah!

— Oui, il dit qu'il ne veut point que Mme la comtesse douairière se dépouille pour lui, et il s'est contenté de cent mille écus de rente de l'héritage de son oncle, le grand prieur de Léaumont...

— Morbleu! — s'écria Durand en frappant sur la table, — voilà un digne garçon.

— Mme la comtesse, — poursuivit l'intendant, — touchée du trait, comme de raison, aurait voulu reconnaître par quelque beau présent une telle générosité...

— C'est justice, ma foi !

— En conséquence, elle m'a dit de chercher...

— Et vous avez cherché ?

— Naturellement. Hier au soir, on m'a mis en rapport avec le juif auquel appartiennent ces diamants... Savez-vous combien il me les fait ?

— Cinq cent mille livres?

— Non, quatre cents.

— Mais ils valent plus...

— Eh! je le sais bien. Seulement il paraît que ses affaires sont embrouillées, qu'il quitte la France, et il a mis pour condition à la vente que la somme entière lui serait versée dans les vingt-quatre heures...

— Cela vous est bien égal, — dit Durand.

— C'est ce qui vous trompe.

— Comment?

— En rentrant, j'ai vérifié l'état de ma caisse ; l'achat de l'hôtel nous a mis à sec, je n'ai trouvé que trois cent cinquante mille livres.

— Joli acompte!...

— Je l'ai offert au juif, en lui proposant d'acquitter le reste sous huit jours.

— Il a accepté, bien entendu?...

— Non, je vous répète qu'il part; il lui faut tout ou rien.

— Ah ! ah !...

— Moi, j'ai fait un coup de ma tête.

— Lequel ?

— Ce matin, j'ai pris les diamants, et je les ai portés à Mme la comtesse en la mettant au fait de la situation.

« — Alors, — m'a-t-elle dit, — vous ne pouvez pas payer ?...

« — Non, madame, puisqu'il nous manque cinquante mille livres, que nous sommes au 25 et que nous ne recevons de fonds que le 30 courant.

« — Eh bien, rendez ces diamants à celui à qui ils appartiennent...

« — Mais, madame la comtesse...

« — Il n'y a pas de *mais* ; — vous ne pouvez payer... rendez.

« — Mais il y a un moyen?

« — Un moyen?

« — Oui, madame la comtesse...

« — Et quel est-il? »

Ici l'intendant jugea à propos de s'interrompre.

— Ma foi, — s'écria Durand, — je ferai comme Mme la comtesse de Sainte-Anille et je vous dirai : — Le moyen quel est-il?

X

SERVICE D'AMI

— Décidément, — dit Agamemnon Rivat, — au lieu de répondre j'aurais mieux fait de ne point m'embarquer dans cette histoire, je vois que je ne m'en tirerai pas sans risquer de mécontenter gravement ma noble maîtresse.

— Eh pourquoi ? — s'écria Durand.

— Ah ! pourquoi ! voilà justement ce que je devrais vous taire; mais enfin, puisque j'ai commencé j'achèverai... votre discrétion m'est connue.

Durand prit la main de l'intendant et la serra avec toute l'effusion dont est susceptible un bourgeois qui vient de largement déjeuner.

Rivat reprit :

« — Ce moyen, madame la comtesse, — ai-je dit, c'est d'aller puiser dans la caisse de notre digne propriétaire... Que sont pour lui cinquante mille livres?... Je suis certain que son coffre-fort en contient dix fois autant...

« — Un emprunt!... — s'est écriée ma noble maîtresse, — vous êtes fou, Rivat!

« — En aucune façon, madame...

« — Puiser dans une autre caisse que la mienne!... Jamais!

« — Cependant, madame...

« — Pas un mot de plus, et reportez ces diamants. »

— Il n'y avait plus à répliquer; aussi, je ne répliquai pas. Tout en descendant chez vous pour déjeuner, je me disais : Ma foi, j'ai bien envie de désobéir une fois dans ma vie aux ordres de madame, et de m'adresser, de mon chef, à cet excellent Durand... Il se jetterait dans le feu pour nous... ce serait le désobliger que de n'avoir point recours à lui... ce serait lui enlever le seul moyen qu'il ait d'exprimer sa gratitude des honneurs que Mme la comtesse vient d'obtenir pour lui et pour sa famille...

— Comment? comment? — s'écria Durand en interrompant Rivat.

— L'échevinage et le cordon noir?

L'intendant appuya un doigt sur sa bouche d'un air mystérieux.

— Chut! — fit-il, — on me congédierait si on savait que j'ai parlé. Le mot m'est échappé malgré moi, mais vous ne voudriez pas me nuire!...

— Je suis échevin!... — balbutia Durand.

— Oui, mon très cher.

— Mon beau-père est nommé chevalier de Saint-Michel...

— Tout ce qu'il y a au monde de plus chevalier... les lettres patentes et les brevets ont été expédiés, et sont, depuis hier au soir, entre les mains de madame la comtesse... On veut vous en faire la surprise ; c'est le cadeau de noces qu'on vous réserve, à vous... Mais un instant! songez, quand madame vous apprendra tout ceci, à bien jouer l'étonnement, surtout, sans cela le coup de théâtre serait manqué, et ma position, à moi, deviendrait fâcheuse. La peste soit de ma tête!... étourneau que je suis d'avoir dit ce mot imprudent!...

— Durand ne respirait plus.

L'exubérance de son allégresse l'étouffait.

Il se confondait en exclamations entrecoupées, en paroles, ou plutôt en cris de reconnaissance.

Rivat lui frappa sur l'épaule et lui dit, en remplissant un grand verre d'eau :

— Allons, allons, mon cher, calmez-vous et buvez ceci... votre joie même nous trahirait...

Durand obéit et se calma en effet quelque peu.

Au bout de trois ou quatre minutes, il reprit l'écrin.

— Mon excellent ami, — dit-il ensuite, — je vous sais un gré infini d'avoir pensé à moi. Ces diamants valent au moins cinq cent mille livres; on peut les avoir pour quatre cents, on serait bien sot de ne pas les prendre. Je voudrais qu'à ce prix on me les laissât.

— A vous?

— Ma foi oui.

— Et qu'en feriez-vous?

— Tenez, quand on tâte des honneurs, il faut tâter aussi du luxe.

— Fort bien raisonné!

— La vue de ces joujoux brillants m'affriande! Dire que des cailloux comme ça valent des fermes entières et en plein rapport! Veut-on me les céder? Je les prends.

— Bon Dieu! pourquoi pas? — dit Rivat.

— Vrai?

— Oui, vous pourrez les avoir, mais un peu plus tard...

— Pourquoi pas tout de suite?

— Parce que notre présent serait manqué...

— C'est, ma foi, juste!...

— Mais, soyez tranquille, j'en parlerai à M. le comte... quand sa jeune femme s'en sera parée deux ou trois fois et qu'on l'aura vue à la cour avec ces pierreries, je me fais fort de vous les obtenir au prix coûtant... et, si vous les voulez revendre au détail, vous gagnerez dessus cent cinquante mille livres, tout au moins.

— Agamemnon, vous me comblez!...

— Vous êtes un homme que j'aime! Si je sais pourquoi, je veux être pendu! Mais c'est plus fort que moi, ma parole d'honneur!... On arrangera les choses.

— Ce sera une excellente, une magnifique affaire que je vous devrai! s'écria Durand transporté.

— Eh bien, tant mieux pour vous, car vous êtes un honnête homme...

Durand se leva.

— A propos, — demanda-t-il, — il vous faut combien?...

— Mais, cinquante mille livres... mettons soixante, afin de ne point rester au dépourvu d'ici à la fin du mois, parce que nous nous démunissons de tous nos fonds.

— Je cours vous les chercher.

Et Durand s'en alla à sa caisse

Son absence ne fut pas longue.

Il revint au bout d'un instant, apportant soixante mille livres tant en or qu'en bons billets au porteur.

— Voici votre affaire, — fit-il.

Rivat empocha sans compter, et, tout en remerciant, donna une poignée de main à Durand.

Puis il ajouta :

— Pourvu, maintenant, que, lorsque madame la comtesse douairière apprendra notre coup de tête, elle ne m'en sache pas trop mauvais gré.

— Ah! bah! — répliqua Durand, — les diamants plaideront pour vous.

— Franchement, j'y compte...

— J'espère bien que, payant comptant, vous allez demander à votre juif la remise des cinq pour cent... Dame! c'est une somme...

— Oh! mes maîtres sont trop grands seigneurs pour songer à ces rognures...

— Mais vous, mon cher Rivat... c'est un bénéfice légitime.

L'intendant prit un air superbe.

— Moi, j'imite mes maîtres, — fit-il.

— Prodigieux!... — murmura Durand.

— Vous êtes surpris? — demanda Rivat.

— Non.

— Si fait, vous l'êtes... Eh! mon cher, la générosité des hauts personnages explique le désintéressement de ceux qui les servent!... les âmes se frottent! ces nobles nous rendent nobles!... ils ont le cœur sur la main, et cela se gagne...

Durand fit un geste d'admiration.

— J'ai besoin de cinq ou six choses... — dit Rivat au bout d'un instant.

— Demandez, parlez, ordonnez...

— Il me faut du papier, du parchemin, de l'encre et des plumes, une bougie allumée, de la cire à cacheter et des ciseaux...

— Eh! bon Dieu! que voulez-vous faire de tout cela?



Il marcha devant lui à reculons pour l'éclairer. (P. 788.)

— Vous le verrez, mon très cher ; donnez des ordres, je vous en prie...

Durand sonna Manette.

La jolie fille apporta tous les objets dont l'intendant prétendait avoir besoin.

Il prit une plume, la trempa dans l'encre et griffonna un reçu de soixante mille livres.

Durand eut beau s'en défendre, il lui fallut accepter le reçu.

Rivat referma l'écrin et le présenta à Durand.

— Que prétendez-vous faire? — demanda ce dernier.

— Prenez.

— Quoi?

— Cet écrin.

— Dans quel but?...

— Comment, dans quel but?...

— Oui.

— Mais dans le but de le retenir chez vous et de l'enfermer dans votre caisse.

— Plaisantez-vous?

— En aucune façon. Prenez.

— Mais non.

— Mais si.

— N'insistez pas.

— J'insiste, au contraire. Cet écrin restera entre vos mains jusqu'au jour du remboursement des soixante mille livres...

— Non! soixante mille fois non?...

— Je le veux.

— Je refuse.

— Vous êtes bien entêté, mon cher ami!

— Et vous donc... mon excellent ami!

— Encore une fois, prenez.

— Jamais!

— Alo rs n ous allons vous rendre votre argent et nous laisserons le bijoux au juif.

Et Rivat fit le geste de fouiller dans sa poche.

— Nous nous brouillerons! — s'écria Durand.

— Mais vous ne comprenez donc pas, — reprit l'intendant, — qu'en faisant ce que je vous demande, vous rendez service à mes maîtres et à moi personnellement...

— En quoi?

— Chez nous, l'écrin peut être volé, il est cent fois plus en sûreté dans votre coffre-fort; d'ailleurs je n'en veux parler à madame la comtesse douairière que la veille du mariage, et, ce jour-là, je vous le demanderai.

— S'il en est ainsi, j'accepte...

— A la bonne heure!... Seulement, pour mettre votre responsabilité à couvert, je m'en vais sceller cet écrin du sceau de nos armes...

— Faites tous ce que vous voudrez, puisqu'il n'y a décidément pas moyen de vous en empêcher...

Durand appuya de nouveau ses coudes sur la table et ne dit plus mot.

Rivat prit la feuille de parchemin. Il en coupa deux longues lanières avec les ciseaux.

Il ajusta ces bandes autour de l'écrin de telle façon qu'elles se croisaient l'une sur l'autre.

Les deux extrémités se réunissaient en dessous.

Il alluma la cire à cacheter et fit tomber quelques gouttes brûlantes sur ces extrémités, qui devinrent ainsi adhérentes au chagrin du fond de la boîte.

Sur ce cachet, il appuya le chaton d'une bague qu'il avait dans sa poche et qui portait l'empreinte des *trois ducs d'or au chef de gueules*. Cela fait, il était impossible d'ouvrir l'écrin sans briser les bandes ou sans endommager les armoiries.

— Ceci est en règle, — monsieur l'échevin ; nous ne vous réclamerons pas autre chose que ce que nous vous donnons.

En s'entendant nommer *échevin*, Durand eut toutes les peines du monde à ne pas se précipiter au cou de Rivat pour lui décerner une accolade impétueuse.

Cependant il se contint.

Rivat lui en sut bon gré.

Puis le bon bourgeois alla serrer l'écrin dans son coffre-fort, tandis que l'intendant remontait au second étage, chez ses nobles maîtresses, en se frottant les mains.

XI

L'EXEMPT DE LA PRÉVOTÉ

Onze heures du soir venaient de sonner à l'horloge de l'église Sainte-Opportune.

Nous savons que c'était un dimanche : rien au monde n'était plus paisible et plus silencieux que la rue des Bourdonnais.

Tout à coup, le roulement d'un lourd carrosse, conduit avec une vitesse extraordinaire, gronda sur les pavés comme le tonnerre.

Nombre des habitants de la rue, éveillés dans leur premier sommeil, envoyèrent de bon cœur à tous les diables celui de leurs voisins qui rentrait si tard et à si grand bruit.

Cependant, le carrosse s'arrêta devant la maison Durand

Un seul coup fut modestement frappé à la porte.

Il fallut au portier le temps de se lever ; enfin, il ouvrit.

Trois minutes après, la portière montait tout effarée chez le propriétaire et sonnait à tour de bras.

Durand, qui s'apprêtait à se mettre au lit, la reçut dans un costume auquel la majesté manquait absolument.

Le futur échevin n'avait pour tout vêtement que sa chemise et un caleçon de flanelle blanche, qui montait du genou à la ceinture.

Un ruban, appelé *fontange*, et orné d'un nœud des plus beaux, fixait sur sa tête son beau bonnet de coton, dont la pointe menaçait le ciel.

Il était chaussé de chaudes pantoufles fourrées.

La portière lui expliqua qu'un monsieur vêtu de bleu, tout chargé de galons, tenant à la main une canne d'ébène à poignée d'ivoire, venait de descendre de carrosse et demandait à parler au propriétaire.

Sur l'observation qu'on lui avait faite que M. Durand était sûrement couché et endormi, il avait répondu :

— Eh bien! qu'il s'éveille et qu'il se lève.

Quelque peu de relations que Durand eût jamais eues avec la cour et la haute police, il savait cependant à merveille que la description faite par la portière ne pouvait s'appliquer qu'à un exempt.

Il n'ignorait point non plus le cérémonial en usage quand on avait le dangereux honneur de recevoir un de ces importants personnages.

Il se hâta de passer une culotte et d'endosser une houppelande, et, sans même prendre le temps de se débarrasser de son bonnet de coton et de sa *fontange*, il courut un flambeau à la main, au-devant de l'exempt, jusque sur l'escalier.

Il salua d'abord jusqu'à terre.

Il marcha devant lui à reculons pour l'éclairer.

Il le conduisit dans la pièce la plus reculée de son appartement.

Et là, après avoir recommencé ses salutations profondes, les yeux baissés, les bras pendants, le cœur fortement troublé, il attendit la

nouvelle, vraisemblablement fâcheuse, qu'une visite de ce genre semblait prophétiser.

L'exempt avait l'air d'un galant homme.

Il ne fit point attendre l'infortuné propriétaire ; du ton le plus poli du monde, il demanda :

— Est-ce à monsieur Durand que j'ai l'honneur de parler ?

— A lui-même, monsieur.

— Marchand de draps, velours et soieries?

— Oui, monsieur.

— Propriétaire d'une maison sise rue des Bourdonnais, et y demeurant ?

— Oui, monsieur.

— Prenez-vous l'engagement, monsieur Durand, de répondre la vérité, quelque question que je puisse vous adresser?

— Oui, monsieur.

— Fort bien. Faites-moi donc le plaisir de me dire si vous n'avez point, au nombre de vos locataires, une dame de haute naissance, Mme la comtesse douairière de Sainte-Anille et sa fille ?...

Ce nom prononcé frappa Durand comme un coup de foudre.

Quoiqu'il ne pût deviner ce qui se préparait, il tressaillit ; il eut peur pour sa locataire.

Durand répondit donc, ou plutôt balbutia d'une voix tremblante :

— Oui, monsieur.

— A merveille ! Préparez-vous, monsieur Durand, à m'indiquer le corps de logis où demeurent ces dames...

— C'est au second étage, monsieur.

— Dans quel escalier?

— Dans celui-ci même, monsieur...

— Veuillez me conduire, monsieur...

— Oui, monsieur...

Durand, plus mort que vif, passa le premier.

En montant l'escalier, il trébuchait à chaque marche.

Parvenu en face de la première porte de l'appartement de la comtesse il salua et se disposa à redescendre.

Mais l'exempt lui dit :

— Moi, Lehoux, exempt de la prévôté de l'hôtel, vous requiers, vous, monsieur Durand, à me suivre, et servir de témoin pour ce qui va advenir.

Ceci, comme tout le reste, n'admettait pas de réplique.

Durand fit contre mauvaise fortune bon cœur.

L'exempt sonna.

Un valet de pied vint ouvrir.

— Mme la comtesse se met au lit et ne reçoit point, dit ce valet.

L'exempt sourit.

— Prévenez Mme la comtesse, dit-il, qu'un exempt de la prévôté, chargé d'une mission auprès d'elle par Mgr le cardinal, sollicite l'honneur d'être reçu, quoiqu'il soit heure indue.

Le valet comprit et laissa le passage libre.

Il introduisit les visiteurs au salon, puis il dit :

— Je vais faire prévenir Mme la comtesse par une fille de chambre.

— Faites prévenir aussi Mlle de Sainte-Anille, — ajouta l'exempt.

— Oui, monsieur.

— Nous attendrons ces dames ici.

Le valet sortit.

L'exempt et M. Durand restèrent seuls.

XII

LE DÉPART

Pendant dix minutes environ que dura l'attente, il n'y eut pas une seule parole échangée entre eux.

L'exempt, installé dans un grand fauteuil, sa longue canne entre ses deux jambes croisées, semblait impassible.

Durand, et ceci prouvait en faveur de son bon cœur, Durand, disons-nous, tremblait de tous ses membres, comme si un grand malheur avait été prêt à fondre sur lui.

Enfin la porte s'ouvrit.

Mme la comtesse douairière de Sainte-Anille et Mlle Arthémise, sa fille, parurent sur le seuil du salon, où les attendaient l'exempt Lehoux et le tremblant Durand.

Ce dernier, qui s'était laissé tomber sur un siège parce que ses jambes flageolantes refusaient de le porter, se leva en sursaut, comme s'il eût été touché par l'étincelle électrique échappée d'une pile de Volta.

Il vit son image réfléchie dans une glace, et pour la première fois il aperçut au-dessus de son visage pâle le bonnet de coton et la *fontange* que, dans son trouble, il avait conservés.

Le digne homme arracha précipitamment l'un et l'autre les cacha dans la poche de sa houppelande.

Ensuite il s'efforça de rassembler ses esprits, et il attacha ses regards effarés sur les traits de celle qu'il appelait son *auguste* protectrice.

La figure ridée de la vieille comtesse semblait exempte de toute émotion.

Ses traits n'exprimaient qu'un vif étonnement, mêlé d'une curiosité digne et froide.

Mlle Arthémise semblait plus troublée et plus alarmée que sa mère.

Après avoir fait quelques pas en avant, Mme de Sainte-Anille s'arrêta.

Elle ne prononça pas un seul mot, mais ses yeux, fixés sur les nocturnes visiteurs, disaient clairement :

— Que voulez-vous de moi?

L'exempt ne la fit point attendre.

Il s'inclina profondément devant elle et dit :

— Est-ce bien à Mme la comtesse de Sainte-Anille et à Mlle Arthémise de Sainte-Anille, sa fille, que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur, répondit la douairière.

Et elle ajouta fièrement :

— Quand on porte un nom comme le mien, on ne le renie jamais, même en face du péril... surtout en face du péril...

L'exempt s'inclina de nouveau.

Puis il reprit :

— Mme la comtesse, le devoir qui m'amène ici est assurément pénible...

— Faites votre devoir, monsieur, quel qu'il soit.

— Je dois, madame la comtesse, vous donner lecture d'une lettre de cachet dont je suis porteur, et qui vous concerne, ainsi que mademoiselle votre fille...

— Je vous écoute... nous vous écoutons, monsieur...

L'exempt déploya un parchemin et lut à haute et intelligible voix.

La lettre de cachet, après le protocole d'usage, apprit à la comtesse que monseigneur le régent, à raison d'un certain mécontentement dont les causes n'étaient point relatées, ordonnait à son exempt Lehoux de se transporter, sans nul retard, à Paris, rue des Bourdonnais, maison de M. Durand, marchand de draps, velours et soieries, et d'y appréhender au

corps hautes et puissantes dames, la comtesse douairière de Sainte-Anille et sa fille, et sans les quitter ni leur laisser le loisir de faire une malle, mais seulement un petit porte-manteau, les conduire en chaise de poste, par la route de Lyon, et sans s'arrêter, jusqu'au château d'Hyères, où elles seraient retenues prisonnières, le tout avec les plus grands égards.

A mesure que la lecture avançait, Durand pâlissait de plus en plus.

Quant à la comtesse, son visage restait impassible.

— Monsieur, — demanda-t-elle à l'exempt, lorsqu'il eut achevé, — puis-je appeler une de mes femmes?

— Sans difficulté, madame.

La comtesse sonna. Une caméristе parut.

— Javotte, — lui dit la douairière, — prenez ma valise, mettez-y le linge le plus nécessaire à Mlle de Sainte-Anille et à moi... On nous fera parvenir le reste en temps et lieu, si besoin en est, ce dont je doute...

Et la comtesse ajouta, comme se parlant à elle-même :

— Je vois d'où vient le coup... le cardinal triomphe aujourd'hui... mais j'ai des amis puissants... il n'en arrivera point facilement à ses fins !...

Puis, se tournant vers Durand, à qui elle daigna tendre la main :

— Mon cher Durand, — dit-elle, — je suis fâchée de ce qui se passe et de l'ennui que cela vous donne...

Durand se précipita vers la comtesse, devant laquelle il se mit presque à genoux, sans frayeur de se compromettre ; et, saisissant sa main qu'il couvrit de baisers respectueux :

— Ah ! madame ! madame !... — s'écria-t-il, — pourquoi songer à moi dans un moment comme celui-ci ?

— Je sais que vous m'êtes dévoué, mon cher Durand, et je vous en remercie.

— Dévoué, madame la comtesse !... Ah ! plût à Dieu que je puisse, au prix de n'importe quel sacrifice, vous sortir de l'embarras où je vous vois...

— Je vous en sais gré, mon cher Durand.

— Ah ! madame, vous avez déjà trop fait pour moi !...

— Je vous dois de l'argent, mon cher Durand...

— N'en parlons point, madame, je vous en supplie...

— Au contraire, j'en veux parler...

— A quoi bon, mon Dieu ?... à quoi bon ?...

— Le comte Scipion, mon fils, va arriver sous peu de jours... il vous payera.

— Eh ! madame... rien ne presse... Tout est bien... disposez de



Une heure succéda à celle-là, puis une autre, puis encore une autre, et de l'intendant nulle nouvelle. (P. 797.)

moi... je suis tout en quiétude, car je suis nanti... Les étoffes, à la vérité, ne sont pas soldées... Monsieur votre fils contestera-t-il?...

— Lui, contester avec vous!... c'est peu le connaître!... D'ailleurs, qu'on appelle Rivat...

La camériste, qui venait d'achever la valise, courut chercher l'intendant.

Il arriva, encore mal éveillé, et ne se doutant point de ce qui se passait.

Dépeindre sa stupeur et son chagrin, nous ne saurions le faire dignement.

La comtesse interrompit ses exclamations désespérées.

— Mon cher Rivat, — lui dit-elle, — je vous charge d'attester à mon fils, M. le comte Scipion, que les réclamations de l'honnête Durand sont bien fondées...

— Ah! madame, — s'écria Rivat, — M. le comte payera les yeux fermés...

— Madame, — dit alors l'exempt, — permettez-moi d'avoir l'honneur de vous faire observer que l'heure se passe et que mes ordres sont précis.

— Nous sommes prêtes, monsieur.

Cependant, ici, la fermeté de la noble dame parut se démentir quelque peu.

Elle donna des signes d'émotion et fut au moment de tomber de faiblesse.

Chacun s'empressa de la soutenir, et bientôt elle reprit sa présence d'esprit tout entière.

Mlle Arthémise éclatait en sanglots et pressait sa mère dans ses bras comme si on allait les séparer.

— Monsieur, — demanda Rivat à l'exempt, — je suis l'intendant de Mme la comtesse... dépend-il de vous de m'accorder la faveur de l'accompagner pendant le reste de la nuit?... C'est une question d'humanité.

Lehoux répliqua que, quoique exempt, il se piquait d'être humain autant qu'homme du monde, et qu'il ne voyait nulle raison valable de refuser la permission demandée.

Ceci parut soulager beaucoup la comtesse.

— Quand il vous plaira, monsieur, — dit-elle; nous vous suivrons...

L'exempt lui offrit son bras, que la noble dame n'osa refuser, car elle comprenait à merveille que cette politesse déguisait une mesure de surveillance.

Mlle Arthémise suivait sa mère en s'essuyant les yeux.

Puis venait Javotte, portant la valise.

Durand et Rivat fermaient la marche.

L'intendant, se penchant vers l'oreille du marchand, lui dit tout bas:

— Le secret d'État, dont je vous ai parlé l'autre jour, nous joue un mauvais tour: c'était une arme à deux tranchants!... C'est nous qu'elle

blesse aujourd'hui... Mais nous avons le bras long, et nous prendrons notre revanche.

Durand ne put répondre que par une demi-douzaine d'énormes soupirs.

Rival reprit :

— Demain matin, au point du jour, je reprendrai la route de Paris... Je serai ici vers les deux heures, et nous y verrons clair... Attendez-moi pour dîner...

Cependant on était arrivé à la porte de la rue.

Le carrosse attendait, attelé de quatre chevaux.

L'exempt y fit monter les deux dames, puis il se plaça avec Rival sur la banquette de devant.

La comtesse fit de la main un dernier signe d'adieu à Durand désolé.

Le postillon se mit en selle.

M. Lehoux lui cria :

— Route de Lyon !...

Et l'attelage partit au galop.

XIII

UN DÉNOUEMENT

Tant que le bruit des roues sur le pavé sonore se fit entendre dans la rue, Durand resta devant la porte.

Lorsque ce bruit se fut complétement perdu dans l'éloignement, le pauvre marchand, aux trois quarts abruti par les événements exorbitants qui venaient de se succéder, prit le parti de rentrer dans la maison et de remonter chez lui.

Sa femme l'attendait, en proie aux plus dévorantes fièvres de la curiosité et de l'inquiétude.

Personne, cette nuit-là, ne ferma l'œil dans la maison Durand.

Les conjectures des deux époux se formulèrent de cent façons différentes à propos de cette foudroyante disgrâce

Qu'allait-il en résulter?

L'emprisonnement des deux grandes dames serait-il long?

Dans la partie entamée entre le cardinal et la comtesse douairière, Dubois serait-il vainqueur ou vaincu?

Enfin, la catastrophe en question changerait-elle les dispositions faites en faveur de l'échevin et du chevalier de Saint-Michel?

Tout ceci était bien grave et il y avait de quoi donner un souci cuisant à de plus fortes têtes que celles de M. et Mme Durand.

La comtesse n'avait rien dit, en partant, au sujet de l'échevinage.

Il est vrai que la présence de l'exempt Lehoux était un obstacle à toute confidence.

Enfin, dans la journée du lendemain l'intendant reviendrait, et il fournirait sans aucun doute toutes les lumières désirables relativement à cet événement déplorable et à ses conséquences.

Mais, en attendant que l'on sût pertinemment à quoi s'en tenir on déblatéra contre le despotisme avec une ardeur très philosophique et très libérale.

Ce fut un duo de malédictions contre le pouvoir qui se laissait ensorceler par les ennemis de la vertu!

— Sais-tu, Durand, — dit tout à coup l'honorable moitié du propriétaire, — sais-tu que nous sommes créanciers de cette chère comtesse pour une bien grosse somme?

— Assez ronde, en effet, — répliqua Durand.

— Ouvre donc un peu tes livres et vois à combien cela peut se monter...

— Je n'ai pas besoin d'ouvrir mes livres pour cela... je sais le chiffre, de reste.

— Et quel est-il?

— Il dépasse cent cinquante mille livres...

— Tant que cela!...

— Mon Dieu, ouï.

— Et tu ne te sens pas quelque peu inquiet?...

— Inquiet? pourquoi?

— Dame!...

— En admettant que les choses tournent au plus mal, que risquons-nous? nous sommes nantis.

— Ah! oui, l'écrin....

— Oh! sans cela, je tremblerais fort, je l'avoue...

— Mais... es-tu bien sûr?...

— Sûr de quoi?

— De la valeur de ces pierreries?

— Parbleu?... me prends-tu pour un enfant?...

— Non, mais...

— Il n'y a pas de *mais*... les diamants valent cinq cent mille livres... c'est, je crois, une suffisante garantie pour cent cinquante mille qui sont dues...

— Certes!...

— Il ne faut donc point, comme tu vois, nous mettre martel en tête...

— Cependant, si la comtesse reste en prison et si M. le comte, son fils, refuse de nous solder...

— C'est peu probable...

— Soit. J'admets cependant ce cas, que ferais-tu?

— Nous nous payerions par nos propres mains.

— De quelle façon?

— En faisant estimer et vendre l'écrin; nous garderions notre somme, avec les intérêts, bien entendu, et nous remettrions le *boni* de la vente à qui de droit...

— Tu as raison... Il est bien heureux que cet écrin soit dans notre caisse!

— Et je te garantis que nous ne le rendrons qu'à bonne enseigne; mais je te réponds que, sitôt M. le comte Scipion arrivé ici avec la famille du noble fiancé de sa sœur, Rivat viendra nous payer et nous redemander les diamants...

— Cela vaudrait encore mieux.

— Oh! sans contredit.

Cette conversation, telle que nous venons de la rapporter, se renouvela dix fois, sans aucune variante, entre Durand et sa femme, pendant toute la matinée jusqu'a l'heure présumable de l'arrivée de Rivat.

Cette heure s'écoula, et Rivat ne parut point.

Une heure succéda celle-là, puis une autre, puis encore une autre, et de l'intendant nulle nouvelle.

La nuit suivante n'apporta aucun changement à la situation.

M. et M[me] Durand, au comble de l'inquiétude, recommençaient leurs conjectures.

— Quelle chose bizare! disait l'un.

— Quelle chose étrange! appuyait l'autre.

— Que se passe-t-il?

— Qu'est-il arrivé?

— C'est inouï!...

— Inexplicable!...

— Incompréhensible!...

— Pour ma part, je n'en reviens pas...

— Moi, pour la mienne, je m'y perds...

— Est-ce un accident?

— Un contre-temps?

— Qui peut savoir?

— La voiture qui ramenait Rivat s'est peut-être brisée en route...

— Peut-être la comtesse a-t-elle voulu conserver son intendant avec elle juqsu'à Lyon...

— Peut-être même l'exempt aura-t-il gardé ce pauvre Rivat prisonnier...

— C'est impossible...

— Et pourquoi?

— Il n'y avait pas d'ordres relatifs à Rivat dans la lettre de cachet...

— En es-tu sûr?

— Puisque je l'ai entendu lire jusqu'à la fin...

— Bah! un exempt, ça prend sur soi, surtout quand il s'agit de montrer du zèle...

Puis le mari et la femme recommençaient à s'écrier :

— Quelle chose bizarre!...

— Quelle chose étrange!... etc., etc.

Cependant, au second étage, les domestiques ne se sentaient guère moins inquiets que les maîtres au premier.

Ils descendaient continuellement chez Durand.

C'était Durand qui les avait placés chez la comtesse de Sainte-Anille, c'était à Durand qu'ils s'adressaient.

— Soyez calmes, leur dit le marchand, vous ne perdrez rien, on a de quoi remplir vos gages...

Ces quelques mots rassurèrent la valetaille.

Mais Mme Durand trouva cette parole fort imprudente et elle en réprimanda son mari.

Cette seconde journée se passa tout entière sans rien amener de nouveau. Enfin, sur le tard on entendit frapper si vigoureusement à la porte de la maison, que Durand en tressaillit dans son cabinet.

— Si c'était Rivat! s'écria-t-il.

Il eut un moment d'espoir et de joie bien vive, car, un instant après ce coup de marteau, il entendit sonner à la porte de son appartement.

— Plus de doute! pensa-t-il, c'est Rivat.

Et il se mit en mesure de se jeter dans ses bras au moment où il paraîtrait.

Ce n'était pas Rivat, cependant.

C'était le portier, porteur d'une lettre qui venait de lui être remise par un *gagne-denier* (c'est ainsi qu'on appelait les commissionnaires à cette époque).

Cette lettre était sous une large enveloppe carrée, scellée de trois cachets armoriés.

Durand reconnut aussitôt les *trois ânes d'or au chef de gueules* de la comtesse de Sainte-Anille.

— Des nouvelles de la comtesse!... s'écria-t-il ; je le savais bien... une si grande dame!...

Et il rompit les trois cachets.

Mais à peine avait-il jeté un premier regard sur l'épître, que sa face rubiconde se déclara.

Ses yeux devinrent troubles, ses jambes et ses mains tremblèrent, et il fut obligé de s'asseoir pour continuer.

Voici ce qu'il lut :

« Mon cher Durand,

« Si vous eussiez éparpillé directement dans les bureaux du ministère de la maison du régent les cent cinquante et quelques mille livres desquelles vous avez eu la galanterie de me créditer, ils auraient amplement suffit à faire obtenir à votre beau-père et à vous le cordon de Saint-Michel et l'échevinage.

« Vous avez préféré un meilleur placement, et vous avez bien fait.

« En échange de vos fonds, je vous dois un bon conseil et je vais vous le donner.

« Défiez-vous désormais des hautes et puissantes dames qui se viendront loger en fine mercantilerie, et surtout ne cherchez ni moi, ni ma fille, ni mon intendant. — Votre temps est précieux, et vous le prodigueriez en courses et démarches inutiles.

« Je laisse à votre courtoisie bien connue le soin de m'acquitter envers mes gens. C'est vous qui me les avez procurés ; il est hors de doute que vous devez, en galant homme, les indemniser de leurs gages non perçus.

« Je vous autorise solennellement à vous défaire de l'écrin qui se trouve en nantissement dans votre caisse et à affecter au payement de cette valetaille les sommes que vous en retirerez.

« Ces magnifiques diamants ont été généralement estimés, dans le commerce, six cent cinquante livres ; mais les commerçants sont des juifs comme vous savez. Je ne doute point, cependant, qu'en vous y prenant bien, vous veniez à bout d'en tirer vingt-cinq louis.

« Adieu, mon cher Durand ; croyez que je suis tout à vous, et considérez comme votre très humble servante,

« La comtesse de Sainte-Anille. »

Quand Durand eut achevé sa lecture, il lâcha la lettre, qui tomba à droite.

Lui-même s'affaissa dans son fauteuil et tomba à gauche sur le parquet.

Il venait d'avoir un coup de sang.

Heureusement il fut possible de le saigner à temps, et il ne tarda pas à revenir à lui-même, ou, du moins, à sortir de son assoupissement apoplectique.

Pendant une semaine entière, il vécut automatiquement en quelque sorte, c'est-à-dire mangeant, buvant, dormant, mais ne pensant pas.

Au bout de ce temps, la clarté se fit de nouveau dans son intelligence jusque-là paralysée.

Le premier moment où il se trouva face à face avec ses souvenirs fut terrible.

Durand succombait sous le poids de la honte et du ridicule.

En vérité, nous l'affirmons, ce qui le désespérait le plus ce n'était point de s'être laissé voler cent cinquante mille livres, — somme énorme !... — c'était d'avoir donné, tête baissée, dans les panneaux tendus par quelques intrigants ; c'était d'avoir bâti tout un édifice d'illusions sur des promesses mensongères, d'avoir cru à des honneurs futurs, d'en avoir parlé, d'être ainsi devenu la fable et la risée de tous ses compères du quartier des Bourdonnais, dont il lui semblait entendre les gorges chaudes à propos du cordon de Saint-Michel et de l'échevinage !...

Et certes pourtant, si quelque chose peut excuser à ses propres yeux un homme pris au piège, c'est la prodigieuse habileté avec laquelle le piège avait été tendu.

Durand n'était-il point excusable ?

Quel bourgeois se fût senti capable de lutter contre un trio de la force de M[mes] de Sainte-Anille et d'Agamemnon Rivat, la perle sans contredit des intendants et des filous ?

Ceci ne suffit point à consoler Durand.

Malgré la charitable recommandation formulée dans la lettre de la prétendue comtesse douairière, il ne se tint point absolument pour battu ; il déposa sa plainte et mit en mouvement, pour son compte et à beaux écus comptant, tous les limiers de la police.



Le costume élégant de Raoul fit place aux humbles vêtements sortis de la boutique du fripier. (P. 808.)

Ceci lui coûta six à sept mille livres, qui allèrent rejoindre les cent cinquante mille si fortement aventurées.

Toutes les recherches de la police restèrent infructueuses, et on ne put découvrir aucune trace de la comtesse douairière, de Mlle Arthémise, de Rivat l'intendant, non plus que de M. Lehoux, exempt de la prévôté de l'hôtel.

Durand, honteux et confus,

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus!

Le postillon qui conduisait le carrosse dans lequel l'exempt Lehoux emmenait ses prisonnières au château d'Hyères, par Lyon et la route du Rhône, reçut l'ordre de changer de direction quand il fut près d'atteindre la barrière de Charenton.

L'exempt fit arrêter la voiture devant une maisonnette de fort humble apparence, située à peu de distance de Paris.

Là, tous nos personnages descendirent et entrèrent dans la maison.

Une sacoche de cuir, portée par Rivat, contenait, en bon or, cent quarante mille livres environ.

C'était le produit de la vente des étoffes, joint aux soixante mille livres destinées à payer le solde de la parure de diamants.

L'argent fut étalé sur la table.

Mlle Arthémise, comme ayant eu l'idée et dressé le plan de la gigantesque fourberie dont nous avons vu l'exécution, s'attribua, sans conteste, la plus belle part.

Sur les cent quarante mille livres, elle en préleva quatre-vingt mille.

La douairière, Rivat et Lehoux se partagèrent les soixante autres.

Ceci fait, la jolie fiancée du grand d'Espagne remercia gracieusement ses associés.

Elle embrassa, mais sans effusion, la comtesse douairière, sa noble mère.

Elle remonta en carrosse; mais, cette fois, absolument seule, et elle cria au postillon :

— Route d'Italie, et doubles guides!

Les chevaux brûlèrent le pavé.

§

L'histoire ne nous a pas transmis les véritables noms de MM. Rivat et Lehoux.

Quant à la comtesse douairière, nous l'avons connue jadis sous le nom de la mère Moloch.

Mlle Arthémise de Sainte-Anille n'était autre qu'Hébé, — ou la fille du Diable, — ou Mme de La Tremblaye.

Pour commencer une nouvelle existence, il lui fallait de l'argent... beaucoup d'argent...

Maintenant elle en avait.

Nous la reverrons bientôt.

XIV

VIEUX HABITS, DOUBLURE NEUVE

Raoul de la Tremblaye n'avait point une de ces natures qui se laissent indéfiniment abattre par un chagrin, quel qu'il soit.

Nous savons qu'il avait triomphé sans trop de peine, avec l'aide d'Hébé, du désespoir par lequel il s'était vu écraser lors de la mort de Déborah.

Or, la douleur que lui causaient l'infidélité et l'abandon de sa femme, quoique vive et cuisante, n'atteignait point l'intensité de ce premier chagrin dont nous venons de parler.

L'amour-propre souffrait cruellement, mais la déchirure du cœur n'était pas profonde.

En conséquence de ce qui précède, la guérison morale de Raoul ne tarda pas plus longtemps que sa guérison physique.

Son cœur et son épaule se cicatrisèrent en même temps.

De cette double blessure, il résulta seulement une faiblesse très

passagère dans le bras droit, et, dans l'âme, une forte dose de désillusion et d'amertume.

Au bout de quelques jours, la faiblesse du bras avait complètement disparu.

Mais l'amertume de l'âme subsista.

Cette disposition avait tout naturellement ramené l'esprit du jeune homme vers des idées qui, jusqu'à la naissance de son amour pour Déborah, avaient été le principal but de sa vie.

Nous voulons parler de cette éclatante vengeance qu'il se promettait d'exercer à l'endroit des trois héritiers collatéraux de Réginald de la Tremblaye, par lesquels, — nos lecteurs ne peuvent l'avoir oublié, — il s'était vu dédaigneusement chassé du château de la Tremblaye, le jour même du repas des funérailles.

Nul moment ne pouvait paraître mieux choisi pour entreprendre et mener à bien cette vengeance si longtemps différée.

La réalisation d'un semblable projet allait mettre un élément d'intérêt dans la vie du jeune homme, — vie que les derniers événements faisaient bien triste et bien isolée.

En outre, il avait à sa disposition le choix de tous les moyens d'action puisque l'or, ce suprême mobile, ne lui faisait point défaut.

Aussitôt que la pensée que nous signalons se fut présentée à son esprit avec une force nouvelle, Raoul se sentit revivre et comprit que l'amour de la vengeance, aussi bien que celui du jeu, ne s'éteint jamais dans les cœurs dont il s'est une fois emparé. Il ne s'agissait plus que d'arrêter un plan dont, l'exécution fût possible.

Raoul se mit à y penser sans relâche.

Nous ne tarderons point à connaître le résultat de ses méditations à ce sujet.

§

Raoul de la Tremblaye, encore couché, agita une petite clochette d'argent qui se trouvait à portée de sa main sur la table de nuit.

Il était en ce moment dix heures ou dix heures et demie du matin.

Un valet parut.

— Jacques est-il à l'hôtel? — demanda Raoul.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Envoyez-le ici sur-le-champ.

Le valet s'inclina et sortit.

Au bout de quelques minutes, Jacques entra dans la chambre de son maître.

— Jacques, — lui dit Raoul, — y a-t-il dans ce quartier quelque grand marchand fripier?

— Oui, monsieur le chevalier, il y en a un à l'enseigne du *Vert-Galant*, tout près d'ici, sous les piliers de la place Royale...

— Te connaît-il?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Et comment cela?

Jacques eut l'air tant soit peu interdit; il baissa la tête, rougit légèrement et ne répondit pas tout d'abord.

Raoul recommença sa question.

— Ce marchand ayant une très jolie nièce, — dit enfin le jeune valet, non sans un modeste embarras, — je suis entré une demi-douzaine de fois dans sa boutique...

— Et, — demanda Raoul en souriant, — sait-il que tu es à mon service?

— Je le crois, monsieur le chevalier,

— Alors, ce n'est pas chez lui qu'il faudra te rendre aujourd'hui.. on trouverait la démarche singulière...

— Il y en a un autre, monsieur le chevalier, à l'entrée de la rue Saint-Antoine... J'ai remarqué sa boutique en passant.

— C'est notre affaire. Tu vas quitter ta livrée.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Tu mettras des vêtements bourgeois. Tu dois en avoir?...

Jacques fit un signe affirmatif.

Raoul poursuivit :

— Tu empaqueteras un de mes costumes complets, habits, veste et culotte.

— Lequel, monsieur le chevalier?

— Peu importe, le premier venu.

— Ce sera fait.

— Ce marchand prendra la mesure exacte de ce costume et t'en fournira un de la même grandeur.

— De quelle sorte?

— Tout ce qu'il y aura au monde de plus simple, quelque chose comme la défroque d'un pauvre diable de basochien... Plus l'habit sera râpé mieux cela vaudra...

— Les habits râpés ne sont point chose rare, — répliqua le valet.

— Tu payeras au marchand, séance tenante, la moitié du prix convenu et tu lui diras de faire mettre une doublure neuve à chacun de ces vêtements, sans perdre une minute.

— Ce sera peut-être un peu long.

— Il faut que tout cela soit prêt avant la nuit.

— Parfaitement, monsieur le chevalier.

— Tu iras chercher le costume à l'heure indiquée par le marchand, et tu l'apporteras ici, sans dire un seul mot à propos de tout ceci à tes camarades.

— Monsieur le chevalier sait bien que je me ferais écarteler plutôt que de prononcer une parole indiscrtète.

— Je le crois et j'y compte. Voici de l'argent.

Raoul prit dix louis et les tendit à Jacques en lui disant :

— Est-ce assez?

— C'est trop.

— Tant mieux, le reste est pour toi.

Jacques remercia et sortit.

A sept heures du soir, on gratta à la porte de Raoul.

— Entrez, — dit ce dernier.

Jacques ouvrit et se glissa dans la chambre.

Il portait à la main un gros paquet, enveloppé dans un carré d'étoffe brune.

— Ah! c'est toi — fit Raoul.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Tu arrives de la rue Saint-Antoine?

— A l'instant.

— As-tu ce qu'il me faut?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Voyons.

Jacques dénoua les quatre coins de l'enveloppe et il étala sur un fauteuil un habillement complet, dont l'aspect seul fit sourire Raoul.

C'était une culotte de drap noir, encore solide, mais élimée et luisante à l'endroit des genoux.

La veste était d'un velours jadis noir, mais maintenant blanchi à chaque pli, aux boutonnières, aux coutures, et miroité de façon notable.

L'habit marron, aux poches béantes, offrait les mêmes symptômes de décrépitude.

Il y avait en outre une paire de bas de coton, couleur poivre et sel, c'est-à-dire mélangée de gris et de blanc, — un petit chapeau lampion,

veuf d'une bonne partie de son duvet, et de bons gros souliers carrés, tout neufs, à fortes semelles et à boucles de cuivre.

Ainsi que l'avait demandé Raoul, les doublures de ces misérables ajustements étaient d'une irréprochable fraîcheur.

On pouvait endosser toutes les pièces de ce costume sans contrevenir aux rigoureuses lois de la propreté.

— A merveille! — s'écria Raoul, — tout cela est choisi de main de maître.

— Monsieur le chevalier est content de moi? — demanda Jacques l'œil étincelant de joie.

— Oui, mon garçon.

— Eh bien! j'aime mieux cela que cent louis!

Raoul se mit à rire.

— Combien t'a coûté cette défroque? — fit-il.

— Trois louis.

— Doublures comprises?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Alors il t'en reste sept?

— Les voici, — fit Jacques en tirant de sa poche sept pièces d'or qu'il posa sur la cheminée.

— Que fais-tu donc?

— Dame!... je rends à monsieur le chevalier ce qui lui appartient.

— Tu ne te souviens donc pas que je t'ai dit que l'excédent du prix, s'il y en avait, serait pour toi?

— Oui, mais monsieur le chevalier croyait sans doute que le costume coûterait huit ou neuf louis.

— Où diable l'honnêteté va-t-elle se nicher? — s'écria Raoul en riant; — garde, mon garçon, garde tout.

Jacques, abasourdi d'une si invraisemblable largesse, ne se décida point sans peine à reprendre possession des pièces d'or.

— Maintenant, — dit M. de la Tremblaye, — habille-moi.

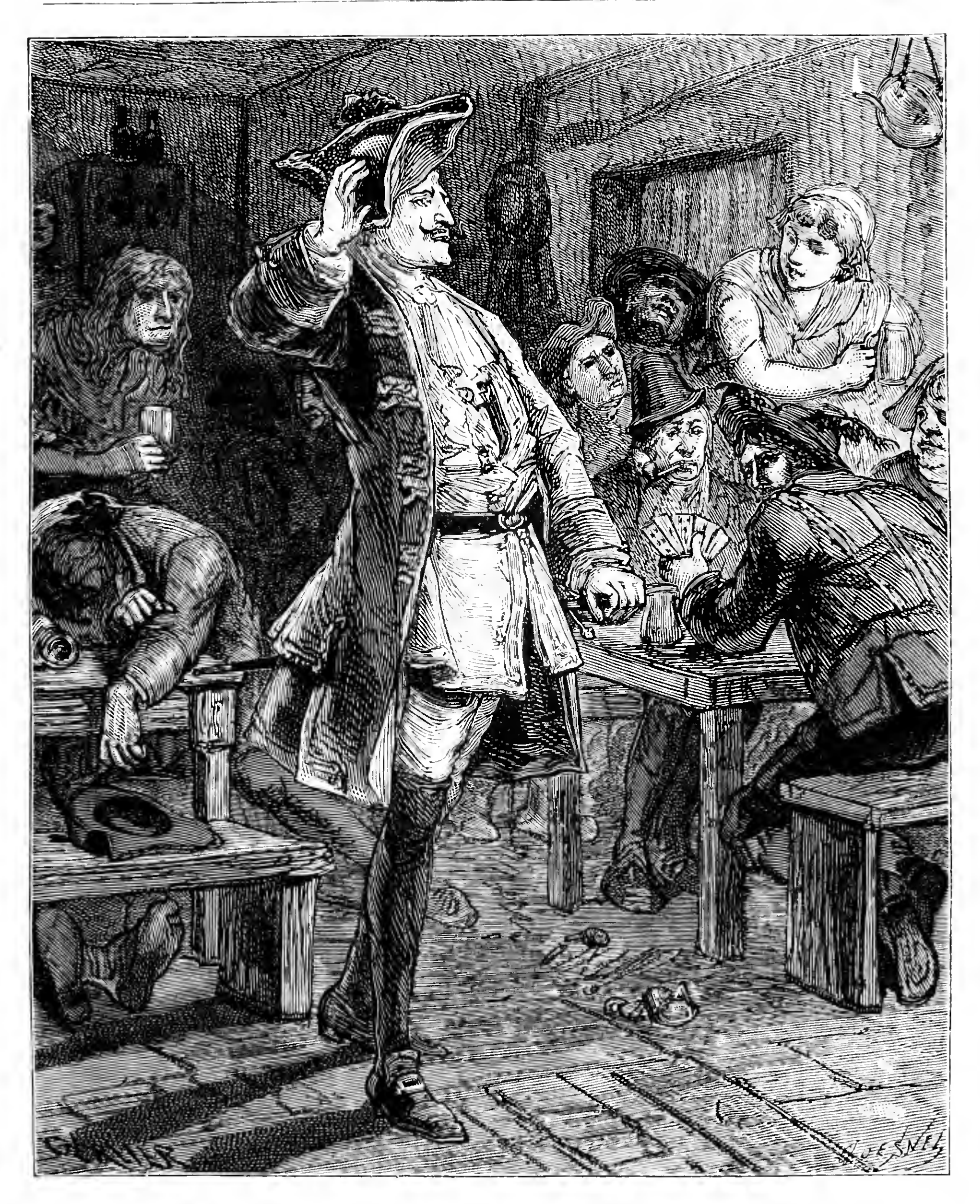
Jacques obéit silencieusement.

Le costume élégant de Raoul fit place aux humbles vêtements sortis de la boutique du fripier.

Quand la toilette fut achevée, Raoul posa sur sa tête le petit chapeau lampion, en ayant soin de l'incliner vers l'oreille droite un peu plus que de raison.

Ensuite il se regarda dans la glace

Sauf la trop grande distinction de son visage, il avait l'air d'un de ces charmants mauvais sujets de la petite bourgeoisie, qui s'efforçaient



Ce nouveau venu fit, dans le cabaret, une entrée toute théâtrale. (P. 816.)

d'imiter, quoique sans le sou, les vices luxueux de la noblesse, mettaient à mal les jolies ravaudeuses, et faisaient mine de rosser le guet en sortant du cabaret.

Raoul approcha de la flamme d'une bougie un bouchon de vin de Champagne.

Ensuite, avec l'extrémité de son doigt, il étendit au-dessous de ses

paupières une légère couche de noir, laquelle imprima aussitôt à son visage je ne sais quel cachet de précoce flétrissure.

A deux reprises, il passa la main dans ses cheveux, afin de remédier à la trop grande correction de sa coiffure.

Il enfonça son chapeau encore plus du côté droit, et, se regardant de nouveau dans la glace, il sembla, cette fois, tout à fait content de son apparence.

Ces préliminaires achevés, Raoul se tourna du côté de Jacques qui, non sans surprise, le regardait faire.

— Tu vas, — lui dit-il, — me donner la clef de la petite porte du jardin et t'assurer qu'aucun des valets ne se trouvera sur mon passage je ne veux pas qu'on me rencontre...

— Monsieur le chevalier sort? demanda Jacques.

— Oui.

— Sans souper?

— Je souperai dehors.

— Accompagnerai-je monsieur le chevalier?

— Non.

— Si monsieur le chevalier daignait me permettre...

— Quoi?

— De lui dire...

— Parle.

— Eh bien, j'ai peur...

— Tu as peur?

— Oui, je sais très bien que monsieur le chevalier s'est déguisé pour aller courir les aventures...

— Et quand cela serait?

— Paris est si dangereux la nuit... qui sait s'il n'arrivera pas quelque chose à monsieur le chevalier...

— Sois sans inquiétude, mon garçon...

— Dame! c'est plus fort que moi...je tremble...

— Et c'est pour cela que tu voudrais me suivre?

— Oui, monsieur le chevalier... au moins, en cas d'accident... de mauvaise rencontre... de querelle, je serais là...

— C'est impossible, mon pauvre Jacques; mais je serai prudent et, d'ailleurs, bien armé... Tiens, tu vois, je prends deux petits pistolets et ce stylet... ce sont de vaillants compagnons...

— Au moins, monsieur le chevalier me permettra de l'attendre?...

— Oh! quant à cela, bien volontiers; mais je ne rentrerai peut-être qu'au milieu de la nuit...

— Raison de plus.

— Alors, fais un bon feu dans cette chambre et dors dans un fauteuil.

— Jusqu'à ce que monsieur le chevalier soit rentré, je sens bien que je ne pourrai pas fermer l'œil...

Puis, sans ajouter un mot à cette réplique naïve et sincère, Jacques sortit pour aller chercher la clef de la petite porte du jardin.

Pendant son absence, Raoul ouvrit un meuble en bois de rose qui lui servait de coffre-fort.

Il prit une poignée d'or qu'il coula dans la poche avachie de sa veste de velours.

Ensuite, recevant des mains de Jacques la clef que ce dernier lui apportait, avec l'assurance qu'aucun des domestiques de la maison ne se trouverait sur son passage, il fit au jeune valet de chambre un signe affectueux, et il gagna le jardin, puis la ruelle.

XV

UN CABARET DU QUARTIER DES HALLES

Raoul se rendit d'abord, afin d'y souper, à une taverne dont nous avons parlé déjà bien souvent, le cabaret du *Chariot d'or*.

Après un repas long et confortable, dont il solda l'addition avec deux pièces d'or, — au grand étonnement de l'hôte, qui ne s'expliquait guère comment un jeune homme si piteusement accoutré pouvait se permettre une pareille dépense, — Raoul se dirigea vers le quartier des Halles.

Si nos lecteurs ont bonne mémoire, ils doivent se souvenir que nous leur avons parlé, jadis, d'un cabaret situé non loin de la pointe Saint-Eustache, cabaret fort mal en renom et dont presque tous les hôtes étaient plus ou moins connus des agents de M. le lieutenant de police.

L'enseigne trompeuse de ce cabaret, — disions-nous, — sentait d'une lieue sa mythologie galante.

Cette enseigne portait, en grosses lettres multicolores, les mots suivants :

A L'UNION DE MARS ET DE VÉNUS

Une porte étroite et basse donnait accès dans l'intérieur de l'établissement.

C'est là que, quelques années plus tard, Raoul devait venir demander à une sorte d'espion subalterne, Mathias Auber, surnommé le Lynx, des renseignements sur Antonia Verdi, la belle magicienne venue d'Italie et si avant dans la faveur de Philippe d'Orléans, régent de France, à qui elle faisait voir le diable, sous sa forme réelle et palpable.

Là, — disions-nous encore, — tout semblait hideux et sinistre, les choses aussi bien que les gens.

Là, on ne voyait que des visages de mauvais augure, des physionomies farouches ou empreintes d'une brutale gaieté.

Les rauques accents d'un langage inconnu y frappaient l'oreille presque constamment, avec les refrains de chansons souvent obscènes, à tel point qu'on aurait eu honte en les écoutant d'en comprendre le sens.

Ce n'était, à proprement parler, ni un cabaret ni une taverne, c'était un repaire.

On n'y buvait guère autre chose que de l'alcool, en fumant, à l'imitation des Hollandais, des pipes en terre blanche, à longs tuyaux.

Certes, pour se décider à franchir le seuil de cet abominable bouge, il fallait que Raoul fût poussé par quelque motif bien puissant.

Ce motif existait, nous n'en pouvons douter, car, après s'être assuré, en regardant l'enseigne à la lueur pâle d'un réverbère placé à quelque distance et balancé par le vent, après s'être assuré, — disions-nous, — qu'il ne se trompait point, il entra sans hésiter.

Les vêtements de Raoul étaient, nous le savons, plus que simples.

Il avait eu soin d'ailleurs d'ajouter au débraillé de son costume en faisant passer quelques plis de sa chemise entre sa veste et la ceinture de sa culotte et en fripant son jabot outre mesure.

Son entrée n'attira donc nullement sur lui l'attention des habitués.

La taverne se composait d'une seule et vaste salle dont le plafond noirci était soutenu de distance en distance par des poteaux de bois brut.

Les tables et les bancs, en chêne à peine équarri, se trouvaient scellés dans le sol que recouvraient de larges dalles, toutes disjointes et de la plus révoltante malpropreté.

Raoul alla s'asseoir dans un coin de façon à s'isoler autant que possible et à voir cependant tout ce qui se passait autour de lui.

L'hôte, petit boiteux, haut de quatre pieds à peine, mais large et trapu comme l'Hercule Farnèse, s'approcha du nouveau venu et lui dit d'un ton bourru :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Une pipe, du tabac, une mesure d'eau-de-vie, — répondit laconiquement Raoul.

Le boiteux s'éloigna et revint au bout d'un moment avec les objets demandés qu'il posa devant Raoul.

Ce dernier avançait la main pour les prendre.

Mais l'hôte l'arrêta par un geste brusque.

Et, comme le regard surpris de Raoul semblait demander l'explication de ce geste, le boiteux grommela, de sa voix rauque et brutale:

— Ici, pas de crédit, on paye d'avance.

Raoul tira de sa poche une pièce d'or.

— Paye-toi, — dit-il en la jetant sur la table.

Le boiteux ramassa la pièce, l'examina longuement, essaya de la plier entre ses doigts, la mit dans sa bouche afin de l'éprouver avec ses dents, la laissa tomber sur les dalles pour en écouter le son, etc., etc.

Raoul assista sans sourciller à ce long et minutieux examen.

Enfin le boiteux parut convaincu que la pièce d'or valait bien réellement vingt-quatre livres.

Sa considération pour M. de La Tremblaye prit aussitôt des proportions invraisemblables. Il souleva, chose inouïe!... son bonnet de coton graisseux, et il dit, d'un ton qui pouvait passer pour ne point être absolument impoli :

— Je vais vous rapporter votre monnaie, et, si vous voulez autre chose, vous n'avez qu'à parler : J'ai du véritable genièvre de Hollande, j'ai du vieux kirsch-wasser de la forêt Noire et du rack première qualité... Du moment où vous pouvez payer, vous pouvez consommer...

— Je n'ai besoin que de ce que j'ai demandé, — répliqua Raoul en bourrant sa pipe.

— A votre aise; ici on ne fait pas de crédit, mais on ne force personne à dépenser plus que sa volonté...

Et l'hôte s'en alla, en boitant, chercher la monnaie, qu'il ne tarda point à apporter.

Il pouvait y avoir, en ce moment, une quarantaine de personnes dans la taverne.

Trois lampes de cuivre, placées à une assez grande distance les unes

des autres, ne répandaient qu'une clarté douteuse et incertaine, obscurcie encore par les flots de vapeur blanchâtre qui s'échappaient des lèvres et des pipes des fumeurs.

A travers cette obscurité et ce nuage, M. de la Tremblaye eut peine d'abord à distinguer les visages de ses compagnons.

Mais, peu à peu, son regard se familiarisa avec ces demi-ténèbres et parvint à percer cette brume opaque.

Il vit alors une collection de figures, d'attitudes et de costumes dignes de trouver place dans ces immortels dessins crées par le génie de Callot, et reproduits par son âpre et vigoureux burin.

C'étaient des visages osseux, livides, grimacants ; des nez d'oiseaux de proie, des lèvres de vampires, de jeunes fronts plus sillonnés de rides que le crâne d'un vieillard.

C'étaient de grands corps dégingandés, dont la maigreur famélique se dissimulait mal dans des vêtements trois fois trop larges.

Toutes les expressions se retrouvaient dans ces yeux caves, profondément enchassés dans des arcades sourcilières sombres et charbonnées, ou à fleur de tête, ainsi que les yeux de la chouette et du hibou.

Les uns disaient la hardiesse querelleuse et fanfaronne, d'autres la lâcheté couarde et honteuse.

Certaines physionomies pillardes s'accordaient bien avec des visages qui ressemblaient à des museaux de renards.

Quelques bouches, meublées de dents pointues et écartées, avaient un air de famille avec le museau carnassier du loup.

La plupart de ces honorables compagnons affectaient des allures soldatesques et portaient de longues rapières.

Cette quarantaine d'invidus semblait offrir le type de chacun des vices les plus honteux qui déshonorent la pauvre race humaine.

Les uns, complètement ivres, tombaient à demi des bancs de bois sur lequels ils étaient assis.

D'autres caressaient bruyamment, et avec un laisser-aller ultra cynique, de misérables créatures descendues au dernier degré du plus fangeux avilissement.

D'autres, enfin, jouaient ensemble, soit aux cartes, soit aux dés, avec des cartes si grasses qu'on n'en distinguait plus les figures, ou avec des dés vraisemblablement pipés.

Il y avait des moments de silence presque absolu, coupé soudain par de bruyantes clameurs.

Raoul sentait son cœur se soulever de dégoût, et il se demandait s'il

aurait la force et le courage de rester longtemps dans cet infâme pandémonium.

Peut-être allait-il prendre le parti d'une retraite immédiate, quand survint une circonstance qui le détermina à rester à sa place encore un instant.

Quelle était cette circonstance?

C'est ce que nous allons apprendre à nos lecteurs dans le courant du prochain chapitre.

XVI

L'HABIT ÉCARLATE

Au moment où M. de la Tremblaye, altéré d'air pur, allait se lever et quitter le cabaret, la porte qui donnait sur la rue s'ouvrit et un nouveau personnage parut sur le seuil.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand et fort, aux traits réguliers, et dont la figure aurait paru belle si elle n'avait porté la trace la moins contestable de tous les excès.

Les grands yeux noirs du nouveau venu, ombragés par d'épais sourcils de la même couleur, avaient dû être brillants jadis, mais la débauche et l'ivrognerie, en les ternissant, ne leur avaient laissé que des étincelles de leur ancien éclat.

Le nez, fortement aquilin, offrait une teinte écarlate tirant sur le violet à l'extrémité.

Des taches rouges marbraient les joues.

La lèvre inférieure pendait, déformant ainsi une bouche d'un dessin correct.

Au-dessus de la lèvre supérieure, des moustaches du plus beau noir s'arrondissaient en crocs, et leurs pointes, soigneusement cirées, menaçaient l'angle externe des yeux.

Une étrange expression de jovialité cynique s'épanouissait sur ce visage ravagé par les mauvaises passions, et les lèvres, se soulevant en un sourire presque continuel, laissaient voir des dents noires et gâtées.

Cet individu portait des bas de soie noire, déchirés sur le mollet gauche, — une culotte de drap, jadis blanc, — une veste de satin bleu éraillé et décoloré, — et un habit écarlate, à larges boutons d'acier taillés à facettes.

Le chapeau lampion, de forme militaire, avait sur tous les bords une étroite ganse d'argent terni.

Une longue brette, à poignée de cuivre, soulevait la basque de l'habit de notre personnage.

Sa main droite semblait en caresser complaisamment la poignée luisante.

Ce nouveau venu fit, dans le cabaret, une entrée toute théâtrale.

Après trois longues enjambées, coupées par trois saluts profonds et comiques, il porta militairement la main à son chapeau, et s'écria d'une voix joyeuse et enrouée :

— La société est au grand complet... nombreuse et choisie, foi de La Rose, ex-sergent aux gardes françaises!... et tous beaux lurons, tous fiers gaillards, taillés pour le boudoir et pour la bataille!... par ma guitare et par mon épée, le cabaret de Mars et Vénus ne dément pas son enseigne! .. Vive l'amour et vive la guerre!...

Et l'homme à l'habit écarlate se mit à chanter, aussi faux que possible, ce vieux couplet :

Faisons l'amour!... faisons la guerre!...
Ces deux métiers sont pleins d'attraits!
La guerre au monde est un peu chère!
L'amour en rembourse les frais!...
Que l'ennemi, que la bergère
Soient tour à tour serrés de près!...
Eh! mes amis, peut-on mieux faire
Quand on a dépeuplé la terre,
Que de la repeupler après?...

Quelques bravos, légèrement ironiques peut-être, se firent entendre quand le chanteur eut achevé.

Un joueur de mauvaise humeur, qui venait d'être distrait, par le couplet cité plus haut, dans une intéressante combinaison, s'écria :

— Assez comme ça, troubadour de carrefour!... t'es trop enroué pour rossignoler!...

L'homme à l'habit écarlate fronça le sourcil. Il jeta un regard furieux sur celui qui venait de l'interpeller ainsi. Il caressa plus que jamais le



Voilà des arguments sans réplique, s'écria ce dernier, je suis convaincu. (P. 824.)

pommeau de sa brette et fit mine de la tirer du fourreau, mais ce geste n'eut pas de suite.

Le chanteur reprit presque aussitôt sa physionomie goguenarde et se contenta de répondre :

— Par ma guitare et par mon épée, Lagingeole, je te châtierais, foi

de La Rose, si tu en valais la peine!... Mais à quoi bon? Tu t'abrutis sur du carton pour tâcher de filouter trois deniers et tu es indigne de savourer les trésors de l'harmonie et de la poésie; les prodiguer devant toi, c'est jeter des perles au compagnon de saint Antoine... Je te plains et je te pardonne... File la carte, pauvre diable, et ne te pique jamais d'être, ainsi que La Rose, un parfait guerrier ni un parfait amant!...

Puis La Rose, — car tel était son nom ou son sobriquet, — traversa la salle de la taverne dans toute sa longueur, vint s'asseoir à une table voisine de celle de Raoul, détacha sa longue brette qui l'embarrassait considérablement dans cette position nouvelle, et frappa sur la table avec la poignée.

L'hôte arriva tout en boitant.

Sa physionomie était, — en admettant toutefois la possibilité d'une chose pareille, — encore plus maussade et plus renfrognée que de coutume.

L'homme à l'habit écarlate ne le remarqua pas ou ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

— Qu'est-ce que vous me voulez? — demanda l'hôte.

— Eh! pardieu! mon petit père Chenillard, — s'écria La Rose, — je veux savoir comment nous gouvernons cette chère santé?...

— Mal, — répondit laconiquement le boiteux.

— Bah! serions-nous malade?... Cela m'étonnerait, foi de La Rose, car nous avons une mine superbe!...

— C'est tout ce que vous avez à me dire?

— Non pas! fichtre! non pas!... Papa Chenillard, il fait soif... comprenez-vous?

— Non.

— Tête dure!... faut-il m'expliquer?

— Oui.

— Eh bien, donc, en bon français, j'ai soif, abreuvez-moi, en d'autres termes, donnez-moi à boire...

— Quoi?

— Tout ce que vous voudrez, mon petit père, pourvu que ce soit bon et qu'il y en ait beaucoup... eau-de-vie, rack ou autre chose, tout me va...

Le boiteux ne bougea pas. Seulement il tendit la main.

— Qu'est-ce que vous voulez? — demanda La Rose.

— De l'argent.

— Vous dites?

— De l'argent.

La Rose se fouilla.

— Absent par congé, — dit-il ensuite en frappant sur les goussets de sa veste; — mais bah! nous sommes de vieilles connaissances, et, par ma guitare et par mon épée, vous mettrez ça sur mon compte, je vous le payerai avec autre chose...

Le boiteux secoua la tête.

— Pas de crédit, — fit-il ensuite; — payez et vous boirez...

— Mais je n'ai pas, ce soir, un sou vaillant...

— Tant pis.

— Rien qu'une mesure!...

— Nenni!...

— Petit père Chenillard, mon digne hôte, soyez gentil!..

— Bonsoir.

Le boiteux tourna sur le talon de sa plus longue jambe et s'éloigna sans miséricorde.

— Ah! pardieu! — s'écria La Rose, — voilà un plaisant drôle!... Si je lui cassais quelque chose!... Mais bah! son sang, pour me désaltérer, ne vaudrait pas un verre de piquette!... — Par ma guitare et par mon épée, j'abandonne cette taverne inhospitalière; je voue aux divinités les plus néfastes l'hôte exécrable qui refuse une simple mesure d'eau-de-vie au gosier desséché d'un Orphée sans le sou, d'un guerrier et d'un galant dans le malheur, et, foi de La Rose, je ne franchirai plus ce seuil!... Le vilain boiteux, l'affreux Chenillard s'arrangera comme il pourra!

Et l'homme à l'habit écarlate allait en effet s'éloigner, quand il entendit une voix lui dire :

— Eh! monsieur La Rose, un mot, s'il vous plaît...

Il se retourna vivement du côté de celui qui venait de lui parler.

C'était Raoul.

La Rose salua et dit :

— Monsieur, je n'ai pas, je crois, l'honneur...

— De me connaître? — demanda Raoul.

— Non, monsieur.

— Rien ne m'étonne moins; je ne vous connais pas non plus.

— Vous venez cependant de prononcer mon nom...

— Vous veniez de le prononcer vous-même une minute avant.

— C'est juste. — Enfin, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

— Monsieur La Rose, vous avez une jolie voix.

— Vous trouvez, monsieur?...

— Charmante!...

— Oh! passable, tout au plus... un peu enrouée, ce soir, je crois...

— C'est possible; mais, moi, je m'y connais et je l'apprécie...

— Trop bon, en vérité.

— Il serait grandement dommage de ne point arroser le gosier d'où s'échappe une voix pareille...

— C'est mon avis; mais, hélas! monsieur, vous avez entendu le dialogue du père Chenillard et de votre serviteur...

— J'ai entendu.

— Mon gosier n'a rien à me reprocher, j'ai fait pour lui ce que j'ai pu...

— Sans doute; mais ce n'est pas une raison suffisante pour mourir de soif parce que le vilain boiteux, comme vous appelez votre hôte, est un drôle sans cœur et sans entrailles...

— Ceci est facile à dire; mais comment faire?

— Rien de plus simple.

— Dame! je ne vois pas trop...

— Il faut tout bonnement vous asseoir en face de moi et me faire le plaisir d'accepter quelques rafraîchissements que je vais demander.

— Quoi, monsieur, vous voulez?...

— Oui, monsieur, si vous me jugez digne de l'honneur de votre compagnie...

— Ah! monsieur, — s'écria La Rose enthousiasmé, — vous êtes un phénomène de civilité!... oui, monsieur, un phénomène, je ne m'en dédis pas!... Votre procédé me touche et m'attendrit!... par ma guitare et par mon épée! je veux devenir votre ami!... foi de La Rose, je cultiverai votre connaissance!... Oui, monsieur, oui, mon ami, je la cultiverai beaucoup.

Et l'homme à l'habit écarlate s'assit en face de Raoul.

XVII

PROPOSITION

Le boiteux, qui avait observé du coin de l'œil ce qui venait de se passer, n'eut pas plutôt vu La Rose s'installer à la table de M. de la Tremblaye, qu'il accourut sans qu'on l'eût appelé et qu'il demanda ce qu'il fallait servir à ces gentilshommes.

— De tout, — répondit Raoul en jetant sur la table un écu de six livres, que Chenillard empocha incontinent.

Puis il apporta, sans nul retard, deux petits brocs remplis de liqueurs inouïes, mélange frelaté d'alcool et de substances inconnues.

— Ah! mon compère! mon véritable ami!... — s'écria La Rose, ému plus que nous ne saurions le dire par cette munificence, — de par Cupidon, vous êtes un mortel doué du savoir-vivre le plus exquis!... Ah! vertugadin! vous devez être un parfait amant... Je vois d'ici les cœurs de toutes les belles s'envoler sur vos traces et vous suivre à la piste!... Avec quel savoir-faire vous devez les empaumer!

Et La Rose remplit son verre deux fois de suite, puis il dit :

— Cette eau-de-vie est bonne, mais ce rack est meilleur... et quant à ce genièvre, par ma guitare et par mon épée! je vous le donne pour un breuvage digne des dieux, foi de La Rose, et je m'y connais!...

— Comment se fait-il — demanda Raoul — qu'un homme aussi distingué que vous semblez l'être à tous les égards, se trouve réduit à la position... difficile... de n'avoir pas dans sa poche un petit écu pour se désaltérer?

— Ah! voilà! — j'ai eu des malheurs...

— En vérité?

— Hélas!

— Et lesquels?

— Ah çà! mais c'est mon histoire que vous me demandez là?

— Pas précisément.

— Qu'est-ce donc?

— Un récit rapide de votre situation actuelle, et des causes qui vous y ont amené.

— Je vais vous expliquer ça en quatre paroles. Vous me régalez, donc vous vous intéressez à moi; or, qui s'intéresse à moi a droit à mes confidences...

— Parfaitement raisonné!

— Donc je m'appelle La Rose, ex-sergent aux gardes françaises... joli grade, n'est-ce pas?

— Superbe!... Comment l'avez-vous perdu?

— C'est l'amour...

— L'amour?

— En personne, — le petit dieu fripon... le malin Cupidon, fils de Vénus. Ah! le coquin, le charmant coquin! c'est lui, ma foi, qui m'a joué ce tour...

Et l'ex-sergent se mit à fredonner.

Il est aimable quand il pleure,
Il est aimable quand il rit,
On le rappelle quand il fuit,
On l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable boudeur
Qui soit de Paris à Cythère!
C'est le plus aimable imposteur
Qui soit né pour tromper la terre!...
Il fait vingt serments aujourd'hui,
Et demain il les désavoue.
On sait qu'il blesse quand il joue,
Et l'on veut jouer avec lui.

Puis, après avoir donné ce nouvel échantillon de ses réminiscences poétiques et de sa passion musicale, La Rose poursuivit :

— Bref, j'entrai, jeune encore, dans les gardes françaises; mon physique distingué, mes manières d'homme de cour, ma tenue toujours flambante, et mille autres qualités dont je supprime l'énumération, me firent rapidement monter en grade; je passai sergent et je me trouvai, comme vous voyez, dans une assez jolie passe...

— En effet.

— A partir de ce moment, mon existence fut celle des véritables guerriers français, galants et troubadours; je mêlai les myrtes aux lauriers!... la déesse Vénus est la sœur du dieu Mars! Par ma guitare et par mon épée! on parla de moi aux Porcherons et chez Ramponneau, et

les cœurs se suspendirent aux crocs de ma moustache, comme si Cupidon lui-même en avait *astiqué* les pointes!

Raoul ne put s'empêcher de sourire de ce grotesque enthousiasme.

La Rose poursuivit :

— Mes victimes furent innombrables!... Je cherchais partout des cruelles, et je n'en pouvais rencontrer! C'était, vous en conviendrez sans peine, un guignon guignonnant! Mes camarades, à l'unanimité, sauf le brigadier qui était marié et jaloux, me décernèrent le surnom de la *Clef des cœurs*... Tout allait pour le mieux; les duels et les amours ne me laissaient rien à désirer; la musique et la poésie, de leur côté, me favorisaient, quand, un beau matin, mon colonel me fit appeler chez lui, et il m'annonça... quoi? Devinez...

— Que vous étiez cassé, peut-être, — fit Raoul.

— Tout juste.

— Mais pourquoi?

— Je me fis la même question et j'y répondis en me souvenant que la *protégée* de notre major avait passé pour s'intéresser à moi plus que de raison... Cette bonne fortune-là me coûtait un peu cher; mais que voulez-vous?... vive l'amour quand même!...

— Et, depuis lors, comment vivez-vous?

— Ceci est un mystère, même pour moi; ne cherchons point à le pénétrer...

— Fort bien, — dit Raoul; — à cette heure je vous connais comme si nous avions trinqué ensemble tous les jours depuis dix ans...

— Ah bah!

— C'est comme ça. Maintenant, causons...

— Tant que vous voudrez, pourvu que nous buvions en causant...

— Aimeriez-vous voir changer votre position?

— Comment l'entendez-vous?

— J'entends qu'au lieu d'avoir le gousset vide, vous y sentiriez ballotter bon nombre d'écus de six livres, et même de louis de vingt-quatre... Cela vous irait-il?

— Si ça m'irait? mais, je le crois, fichtre!... que ça m'irait!...

— Eh bien, la chose est possible!

— Comment?

— On a besoin de vous...

— De moi?

— Ou du moins d'un gaillard de votre espèce.

— Qui donc en a besoin?

— Peu importe, vous le saurez quand il en sera temps, si nous nous entendons.

— Mais que veut-on faire de moi?

— Quelque chose comme un chef de partisans...

— Ah! il s'agit de guerroyer?

— Oui.

— Contre qui?

— On vous le dira plus tard.

— Soit. Mais payera-t-on bien?

— Royalement.

— Et qui payera?

— Moi.

— Vous! — s'écria La Rose en jetant un regard sur le costume râpé de Raoul; — vous! répéta-t-il avec une défiance croissante.

— Moi-même. Cela vous étonne?

— Dame!... un peu.

Raoul sourit.

— Je puis vous rassurer, — dit-il.

— Et comment?

— Voyez...

Raoul tira de sa poche une poignée d'or et la fit étinceler sous les yeux éblouis de La Rose.

— Voilà des arguments sans réplique! — s'écria alors ce dernier, — je suis convaincu.

— Avez-vous des amis? — demanda M. de La Tremblaye.

— Pardieu!...

— Dans la même position que vous?

— Un peu plus bas percés, si la chose est possible.

— Gens sur qui l'on puisse compter pour une expédition hasardeuse?

— Je répondrais d'eux comme de moi.

— Savez-vous où les prendre?

— A peu près... quoique leur domicile soit vague... Mais, enfin, dans les halles et sous les ponts, nous les trouverons...

— A merveille.

— Combien vous en faut-il?

— Six. Vous serez le septième et le chef.

— On vous les aura.

— Quand?



Encore du sang! encore du feu! murmura-t-il. (P. 832.)

— D'ici à deux jours.

— C'est tout ce qu'il faut; et maintenant que je vois, à n'en pas douter, que nous tomberons d'accord, je vais entrer avec vous dans le vif de la question et vous expliquer de quoi il s'agit.

— Par ma guitare et par mon épée! — s'écria La Rose, en

appuyant son menton sur la paume de sa main droite — je suis tout oreilles...

Ce qui fut convenu ce soir-là entre M. de la Tremblaye et l'ex-sergent aux gardes françaises, il est inutile de le rapporter ici.

Nos lecteurs ne tarderont point à connaître le résultat de cette délibération.

Qu'il leur suffise de savoir qu'avant de quitter le cabaret Raoul mit un bon nombre de pièces d'or dans la main frémissante de La Rose.

Ce dernier, ivre de joie et d'alcool, mais toujours troubadour et galant, regagna son domicile inconnu en chantant à tue-tête :

Loin de la route ordinaire
Et du pays des romans,
Je chante, aux bords de Cythère,
Les seuls volages amants,
Et viens, plein de confiance,
Annoncer la vérité
Du charme de l'inconstance
Et de l'infidélité.

Quant à Raoul, il pouvait être deux heures du matin quand il rentra dans son hôtel par la porte du jardin.

Jacques l'attendait au coin du feu.

XVIII

EN VOYAGE

Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis cette soirée où nous avons vu Raoul de la Tremblaye s'aboucher avec l'ex-sergent La Rose dans l'immonde cabaret de la Pointe-Saint-Eustache, à l'enseigne de *l'Union de Mars et de Vénus*.

Quittons Paris, si vous le voulez bien et transportons-nous en Picardie, à une petite distance au delà d'Abbeville.

C'était par une belle après-dînée d'automne.

Il pouvait être six heures du soir.

Le soleil couchant disparaissait derrière des collines peu élevées empourprant l'horizon du dernier éclat de ses feux, et mettant une frange d'or aux nuages roses qui moutonnaient dans le ciel pur.

La route royale allongeait son ruban poudreux entre des champs bien cultivés, bordés de pommiers trapus chargés de fruits rouges, qui promettaient une abondante récolte et un cidre délicieux.

Une petite troupe d'hommes à cheval suivait cette route, à une allure extrêmement modérée.

Ces cavaliers étaient au nombre de neuf.

Le hasard les avait disposés de telle sorte qu'ils formaient ce qu'on aurait nommé en langage militaire une avant-garde, un corps d'armée et une arrière-garde.

L'avant-garde ne se composait que d'un seul homme, marchant à dix ou douze pas de ses compagnons.

Six cavaliers formaient le gros de la troupe.

Deux autres venaient, en arrière, à une distance de quinze ou vingt pas.

Tous ces hommes — excepté les deux derniers — étaient revêtus d'un costume pareil qui n'était ni une livrée ni un uniforme, mais quelque chose de mixte entre l'habit du soldat et celui du valet.

Tous avaient de longues moustaches, d'énormes rapières, des pistolets à l'arçon de leur selle et un petit portemanteau attaché sur la croupe de leur monture.

Les chevaux étaient des bêtes vigoureuses, capables de supporter les fatigues des marches forcées.

Le cavalier de l'avant-garde fredonnait, tout en s'abandonnant au pas de sa monture :

Fuyez, amants trop fidèles
Qui, sur le ton langoureux,
Venez radoter aux belles,
Plus indolents qu'amoureux :
Venez, troupe libertine
De friponnes, de fripons,
A ma lyre qui badine
Inspirer de nouveaux sons !...

— Par ma guitare et par mon épée ! — s'écria le chanteur en s'interrompant et en se parlant à lui-même — j'ose prétendre que, pour

des vers d'abbé, ce sont de jolis vers! Un mousquetaire ne ferait pas mieux !...

A ces traits caractéristiques, on a reconnu l'honorable ex-sergent aux gardes françaises, La Rose, — surnommé *la Clef des cœurs*.

Les six cavaliers qui le suivaient immédiatement étaient les recrues fournies par lui à Raoul de la Tremblaye pour servir ses projets que nous pouvons deviner, mais que nous ne connaissons point encore de façon certaine.

Le chevalier et son fidèle Jacques marchaient, comme nous savons, un peu en arrière.

Raoul avait adopté, pour ce voyage, un costume presque militaire.

Jacques portait une livrée, mais qui n'était point aux couleurs de la Tremblaye.

On approchait du terme de la route.

Le prochain village était le dernier qu'on eût à traverser avant d'apercevoir, sur la gauche, au milieu des futaies centenaires, les girouettes armoriées de ce château où Raoul avait si longtemps vécu, comme enfant d'adoption du marquis Réginald.

Aussi depuis le matin, Raoul, assailli par ses souvenirs, était profondément préoccupé et n'avait point échangé une seule parole avec Jacques.

Le jeune valet respectait le silence de son maître.

On marcha ainsi pendant encore à peu près une heure.

Puis, du haut d'une petite éminence, on aperçut, à la lueur douteuse du crépuscule qui descendait du ciel, étinceler les feux d'un village, distant d'environ une demi-lieue.

A cet aspect, La Rose tourna bride, et, mettant l'éperon dans les flancs de son cheval, il lui fit faire un temps de galop jusqu'auprès de Raoul.

Puis, saluant militairement, il demanda :

— Est-ce ici que nous arrêtons, monsieur?

— Oui, — répondit Raoul.

— Alors, je me détache en éclaireur, si vous le trouvez bon, pour faire préparer le gîte et commander le souper?

— Allez.

— Pas d'autres ordres?

— Non.

La Rose salua de nouveau et partit à une allure rapide qui prouvait que l'ex-sergent avait hâte d'arriver au gîte.

Au bout de vingt minutes, la petite troupe atteignait le village, et on

ne tardait point à voir La Rose debout devant la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence.

L'hôte et les garçons se précipitèrent.

Les chevaux furent conduits à l'écurie, et les cavaliers, après avoir débouclé le portemanteau attenant à leur selle, entrèrent dans la cuisine.

Un grand feu flamboyait dans une haute cheminée.

Deux servantes plumaient, en toute hâte, canards, poulets et dindons, et un petit garçon ajustait devant le foyer les supports d'une longue broche qu'un gros caniche blanc et noir s'apprêtait à tourner.

Ce grand feu, — ce mouvement, — cette activité, avaient un air de fête et donnaient appétit.

La Rose s'approcha respectueusement de Raoul, qu'il ne connaissait, — disons-le tout de suite — que sous le nom de *monsieur*, et lui demanda :

— Monsieur nous fera-t-il l'honneur de souper ce soir avec nous?

— Non, — répondit Raoul, — je suis souffrant et fatigué... on me servira dans ma chambre...

L'hôte entendit ces paroles et se hâta de conduire M. de la Tremblaye à la chambre qui lui avait été préparée d'après les ordres de La Rose, et qui était la plus belle de l'hôtellerie.

On lui apporta à souper.

Mais il n'avait pas faim et il toucha à peine aux mets divers posés devant lui.

— Jacques, — dit-il, après avoir terminé en quelques minutes ce frugal repas.

— Monsieur le chevalier? — interrogea le valet de chambre.

— Tu vas descendre aux écuries et tu feras seller devant toi mon cheval.

— Vous sortez, monsieur le chevalier! — s'écria Jacques.

— Pour une heure à peine.

— Mais la nuit est tout à fait tombée... vous vous égarerez...

Un triste sourire vint aux lèvres de Raoul.

— Je connais le pays, — dit-il ; — allons, obéis, et va vite...

Jacques s'inclina et se mit en devoir de sortir.

Au moment où il allait atteindre la porte, Raoul le rappela.

Jacques revint.

— N'oublie pas — lui dit le chevalier — de visiter les fontes de ma selle, — assure-toi que les pistolets sont bien chargés et bien amorcés.

Jacques répondit affirmativement et s'éloigna, mais, cette fois, sans être rappelé.

XIX

FEU ET SANG

Au bout de quelques minutes, Jacques rentra dans la chambre de son maître.

— Le cheval est prêt, — dit-il, — et, ainsi que monsieur le chevalier m'en avait donné l'ordre, j'ai visité soigneusement les amorces des pistolets.

— Bien, — répondit Raoul qui boucla son épée, prit son chapeau et sortit de la chambre et de la maison.

Et, suivant un couloir qui passait à côté de la salle commune, Raoul entendit un grand bruit de voix et de chocs de verres.

C'étaient les buveurs qui fêtaient joyeusement le bon cidre de Picardie.

Raoul passa.

Dans la cour, un garçon d'auberge tenait son cheval en main.

M. de la Tremblaye se mit lestement en selle, et, après avoir franchi la porte charretière, il rendit la main et fit sentir les éperons à sa monture qu'il embarqua au galop sur la grande route.

L'obscurité aurait été profonde sans les milliers d'étoiles qui scintillaient au firmament, car il s'en fallait encore d'une demi-heure, à peu près, que la lune ne surgît à l'horizon.

Bientôt Raoul, absorbé dans des réflexions de plus en plus sombres, cessa de s'occuper de son cheval et lui laissa flotter la bride sur le cou.

Le noble animal, quoique de race vaillante et rempli d'ardeur, était fatigué par les longues étapes qui venaient de se succéder pendant plusieurs jours.

Il ne tarda guère à profiter de la distraction de son cavalier pour passer du galop au grand trot, — puis au petit trot, — puis au pas.

Le tout, par gradations habilement ménagées et qui devaient faire un honneur infini à son intelligence chevaline.

Raoul le laissa marcher à sa guise, — sans se douter seulement de ces changements d'allure.

Hâtons-nous d'ajouter que l'honnête quadrupède ne profita point de l'inattention absolue du maître pour s'arrêter et pour essayer de tondre du bout des dents l'herbe touffue et appétissante qui garnissait les bords de la route.

En cheval consciencieux, quoique fatigué, il marcha lentement, mais il marcha toujours.

Cependant, tout à coup, Raoul revint à lui-même.

Il releva la tête et promena ses regards autour de lui, comme pour se rendre compte de l'endroit dans lequel il se trouvait.

A trente ou quarante pas, sur la gauche de la grand'route, on distinguait vaguement une silhouette noire, assez semblable dans l'obscurité à un gibet.

Raoul tressaillit.

Ses souvenirs, en ce moment, le servaient mieux que sa vue.

Cet objet que tout étranger, à sa place, aurait pu prendre pour un instrument de supplice, n'était autre chose, il le savait bien, qu'un poteau indicateur placé à l'entrée d'une route.

Or, sur la traverse de ce poteau étaient écrits ces mots, qu'on aurait pu lire au grand jour, — ou plutôt deviner, car les outrages de la pluie, de la neige et du soleil les avaient depuis longtemps rendus à peu près indéchiffrables :

CHEMIN DU CHATEAU DE LA TREMBLAYE

Raoul s'engagea dans ce chemin et éperonna de nouveau son cheval qui reprit docilement le galop.

Dix minutes s'écoulèrent.

La route était montueuse, elle courait au travers des bois ; — des étincelles jaillissaient par instants des quatre fers du cheval, lorsqu'ils frappaient sur quelques cailloux ; — un silence absolu régnait dans la campagne.

Enfin, le cavalier et sa monture atteignirent le plateau de la petite éminence qu'ils venaient de gravir.

Raoul appuya si pesamment et si brusquement sur les rênes, que son cheval, sous cette pression douloureuse et inattendue, se cabra en hennissant.

Du haut de ce plateau, Raoul avait en face de lui le parc de la Tremblaye et le vieux manoir qui profilait sur le ciel sombre les lignes noires et sévères de ses tourelles féodales, au-dessus des arbres séculaires.

A cette même place, Raoul, — chassé du château de la Tremblaye après la mort de son bienfaiteur; — à cette même place, disons-nous, Raoul s'était arrêté jadis pour jeter un dernier regard aux lieux où s'étaient écoulées son enfance et sa jeunesse.

Mais, — ce soir-là, — le soleil venait de se coucher derrière des nuages qu'il avait teints d'une pourpre sanglante.

Sous ce ciel rouge et lumineux, les tourelles du château, — ce soir-là, — se dessinaient en noir.

Un sourire plein d'amertume était venu aux lèvres du jeune homme.

— C'est bien cela! — avait-il murmuré en étendant sa main vers le ciel et vers le château, — le deuil, le sang et le feu!... voilà ce que je rêve, — voilà ce que je veux, — voilà ce que j'apporterai ici!... Ah! lâches et misérables héritiers de mon noble père d'adoption, je vous ai dit que vous me reverriez un jour!... Priez Dieu pour que ce jour n'arrive pas bientôt!... Ce n'était point assez pour vous de me reprendre lâchement ce qui m'appartenait par la volonté de celui qui n'est plus, — il vous fallait encore me chasser, — et m'insulter en me chassant!... Nous avons un compte terrible à régler ensemble!... Le jour où nous nous reverrons, vous maudirez cet héritage, et vous me crierez *grâce!...* Mais vous avez été sans pitié... je serai sans pitié!...

. . . .

Voilà ce que Raoul avait dit jadis.

Et maintenant, — venu pour la vengeance, — il se souvenait de ces paroles, et son sourire, ce soir-là, n'était pas moins amer qu'au soir des funérailles...

Soudain, et par un effet tout naturel qui cependant fit tressaillir le jeune homme, — une clarté pâle, puis bientôt plus vive, apparut derrière les toits du château, et la lune, surgissant lentement, ainsi qu'un bouclier de fer rouge, éleva comme une menace de meurtre et d'incendie son disque enflammé et sanglant.

Nous le répétons, Raoul tressaillit.

— Encore du sang!... encore du feu!... — murmura-t-il, — tout conspire avec ma vengeance que les astres eux-mêmes semblent prophétiser!... Leurs oracles ne mentiront pas !...



L'hôte ne se fit point attendre et, le bonnet à la main, il accourut. (P. 839.

Pendant quelques minutes encore, le jeune homme s'absorba dans sa contemplation et dans sa rêverie.

Puis, secouant les pensées qui l'oppressaient, il rendit de nouveau la main à son cheval et continua sa route dans la direction du village de la Tremblaye.

XX

LE PASSÉ

Où donc allait ainsi Raoul?

Assurément ce ne pouvait être au château.

Qu'aurait-il pu entreprendre, — seul et sans aide, — contre des gens gardé sans doute par une armée de laquais?

Rien de bon.

Or, Raoul tenait trop à sa vengeance pour la compromettre par une imprudence.

Encore une fois, où donc allait-il?

Raoul venait de se souvenir — un peu tard, nous sommes forcé d'en convenir — qu'à quelques centaines de pas de la porte d'honneur du château, sur le bord d'un petit étang marécageux, il y avait une chaumière d'assez misérable apparence, construite avec des branchages, de la boue et des roseaux, élevée d'un rez-de-chaussée et percée de trois ou quatre ouvertures irrégulières, sortes de lucarnes à petits carreaux de verre à peine transparents enchâssés dans de minces feuilles de plomb.

Or, dans cette chaumière, derrière laquelle s'étendait un petit jardin bordé par une haie d'épines et de rosiers sauvages, il y avait, ou du moins il devait y avoir deux vieillards, — Roger Rigaud et sa femme, — le père et la mère de Raoul.

Voilà ce dont le jeune homme venait de se souvenir, — un peu tard, nous le répétons.

Ce qu'il allait chercher, c'était la chaumière en question; non point, ainsi qu'on pourrait le croire, pour en franchir le seuil avec un joyeux battement de cœur, pour se jeter dans les bras de ces deux vieillards, la poitrine émue, les yeux pleins de larmes, en leur criant :

— C'est votre fils, — votre fils qui vous aime toujours et qui vient vous embrasser!...

Non, ce n'était pas pour cela.

Raoul, nous le savons à merveille, n'avait jamais aimé ses parents, et depuis longtemps il considérait tous liens entre eux et lui comme rompus; — il voulait seulement savoir s'ils étaient vivants encore et, dans ce dernier cas, leur donner quelques poignées d'or, sans même se faire reconnaître d'eux.

Le jeune homme arriva à un point qui se trouvait situé à mi-chemin de la porte d'honneur du parc et de la maisonnette des Rigaud.

D'un côté, — à droite, — se voyait la grille seigneuriale, flanquée de ses deux pavillons dont les faîtes ardoisés étincelaient sous les rayons de la lune.

De l'autre côté, les eaux calmes et noires du petit étang reflétaient, comme un miroir d'acier bruni, le disque lumineux de l'astre des nuits.

Il était à peine huit heures du soir.

Raoul s'étonna de ne voir briller aucune lueur à la place où devait se trouver la maisonnette.

Il avança rapidement, et, avec une stupeur douloureuse, — ce qui prouve que dans les cœurs les plus endurcis l'amour sacré de la famille n'est jamais absolument mort, — il s'aperçut que la chaumière avait disparu.

Il n'en restait même aucune trace, — non plus que du petit enclos et de la haie d'épines et de rosiers.

A la place où s'étendait, autrefois, l'humble jardin, on voyait maintenant un terrain vague, rempli de hautes herbes.

Quel motif avait pu déterminer ses parents à se défaire de leur unique patrimoine?

Telle fut la question que s'adressa Raoul et à laquelle il lui fut complètement impossible de trouver une solution satisfaisante.

Dans l'impossibilité d'obtenir ce soir-là des éclaircissements sans risque d'attirer sur lui une attention fâcheuse, Raoul allait s'éloigner.

Mais tout à coup il entendit retentir à une distance peu considérable des aboiements de chiens qui se rapprochaient de plus en plus, et un piétinement sourd, pareil à celui que produirait un nombreux troupeau.

En effet, c'était un troupeau de moutons qui venait du côté de Raoul.

Le jeune homme rangea son cheval pour laisser passer les moutons que deux superbes chiens de berger maintenaient en bon ordre.

Seulement, quand le pâtre se trouva en face de lui, il lui toucha l'épaule du bout de son fouet, en lui disant :

— Hé! mon ami, écoutez un peu ici...

Le petit berger, jeune garçon de dix à douze ans, s'arrêta aussitôt et demanda :

— C'est-il à moi que vous parlez, monsieur?

— Oui, mon ami, c'est à vous.

— C'est-il pour me demander votre chemin?

— Non.

— Alors, pourquoi donc que c'est?

— Je veux causer avec vous pendant un instant.

— Je le voudrais bien tout de même, mais ça ne se peut...

— Ça ne se peut?

— Ma foi, non.

— Et pourquoi?

— Faut que je rentre mes bêtes... j'serais grondé et peut-être même battu si les moutons rentraient sans moi...

Raoul fouilla dans sa poche.

Il en retira deux ou trois pièces blanches qu'il tendit au petit pâtre en lui disant :

— Tenez, mon ami, si vous êtes grondé et battu, au moins ce ne sera pas pour rien...

Le jeune berger regarda les pièces.

— C'étaient des écus de trois livres.

Il ôta précipitamment, ou plutôt il arracha son bonnet de coton bariolé, et, à partir de ce moment, il fut de la façon la plus complète et la plus absolue à la disposition de Raoul.

Quant aux moutons, c'était l'affaire des chiens de les ramener à la bergerie, et d'ailleurs, si quelqu'un d'entre eux s'égarait, on le retrouverait le lendemain matin, d'autant plus sûrement qu'il n'y avait dans les environs ni loups ni maraudeurs.

— Mon ami, — demanda Raoul, — vous êtes de ce village?

— Oui, monsieur.

— Alors, vous devez vous souvenir d'avoir vu une maisonnette autrefois dans cet endroit?

— Où donc, monsieur?

— Là.

Et Raoul désignait l'emplacement où s'élevait jadis la chaumière de ses parents.

— Ah! oui... oui, — répondit le pâtre, — la maison du braconnier, n'est-ce pas?

— Précisément. Eh bien, qu'est-elle devenue, cette maison?

— On l'a démolie.

— Je le vois bien ; mais depuis quand?

— Dame ! depuis trois ou quatre ans, je ne pourrais pas vous dire au juste.

— Et qui l'a fait démolir?

— Le seigneur du château, donc.

— Mais elle n'était pas à lui...

— Dame! il paraît que le braconnier faisait de mauvais coups dans les bois... il tuait le gibier du seigneur... on l'a condamné à payer, on lui a pris sa maison et on l'a abattue...

— Ah ! — s'écria Raoul en serrant les poings.

Puis, il reprit, au bout d'un instant et d'un ton parfaitement calme :

— Mais je croyais que l'ancien seigneur, le marquis Réginald de la Tremblaye, avait accordé à Roger Rigaud, ou au braconnier, comme vous dites, la permission de chasser sur ses terres et dans ses forêts?

— Ça se peut bien, — répondit l'enfant, — je ne sais pas ce que l'ancien seigneur avait fait, mais je sais bien que le nouveau a fait condamner le braconnier...

— Et, demanda Raoul, Roger Rigaud et sa femme, où sont-ils maintenant?

L'enfant hésita, comme si cette question l'eût embarrassé.

Raoul s'aperçut de cette hésitation.

— Je vous demande où ils sont, — répéta-t-il, — ne le savez-vous pas?...

— Si... si... je le sais...

— Eh bien, dites-le-moi.

— Ils sont...

— Où?...

— Au cimetière.

— Morts! — s'écria Raoul, — morts!...

— Mon Dieu, oui.

— Tous les deux?...

— Tous les deux.

— Depuis longtemps?

— Dame ! cinq ou six mois environ après qu'on eut abattu la maisonnette...

— Mais jusqu'au jour de leur mort où s'étaient-ils retirés? — comment vivaient-ils ?

— Ils couchaient de ça, de là, tantôt à droite, tantôt à gauche, chez

les uns et chez les autres, dans les fermes et dans les granges... ils demandaient la charité et mangeaient le pain qu'on leur donnait...

— L'aumône !... murmura Raoul, — la misère... l'aumône et la mort...

Puis il ajouta, plus bas encore, en étendant sa main vers le château :

— Et celui qui les a assassinés!... lâchement assassinés !... il est là !... — Patience!... patience !...

Raoul aurait pu se dire que, tandis que ses parents mouraient de misère et de faim, il avait, lui, beaucoup d'or, et qu'il n'aurait fait que remplir son devoir de fils en s'informant de leur situation et en leur venant en aide.

Oui, certes, il aurait pu se dire tout cela, — mais il se gardait bien de le faire.

Le jeune aventurier avait une de ces natures qui, lorsque le mal arrive par leur faute, s'en prennent à tout et à tous, excepté à elles-mêmes.

Cependant il ne lui restait plus rien à apprendre du petit pâtre.

En conséquence il laissa l'enfant libre de rejoindre son troupeau, et lui-même reprit le chemin qui devait le ramener à l'hôtellerie où l'attendait son monde.

Comme son cheval fatigué sentait à merveille qu'il retournait du côté de l'écurie, et comme d'ailleurs Raoul l'excitait sans cesse de la voix et de l'éperon, il mit à faire ce trajet beaucoup moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour venir.

Dix heures du soir sonnaient au clocher du village au moment où Raoul mettait pied à terre dans la cour de l'auberge.

XXI

RENSEIGNEMENTS

Aussitôt remonté dans sa chambre, Raoul demanda à Jacques si le maître de l'hôtellerie était encore debout.

Sur la réponse affirmative du jeune valet, il donna l'ordre de prier ce personnage important de passer chez lui.

L'hôte ne se fit point attendre, et, le bonnet de coton à la main, il accourut.

Disons en passant que La Rose et ses hommes avaient la consigne de répandre le bruit, dans toutes les auberges où ils s'arrêtaient, qu'ils servaient d'escorte à un grand seigneur voyageant incognito pour remplir une mission non moins importante que mystérieuse dont il avait été chargé par Mgr Philippe d'Orléans, régent de France.

Ajoutons qu'avec la meilleure volonté du monde aucun de ces hommes n'aurait pu commettre d'indiscrétion, car pas un seul d'entre eux, — à l'exception de Jacques, — ne connaissait le nom de celui à qui ils obéissaient.

Mais les mots: *grand seigneur*, — *mission secrète*, — *chargé d'affaires du régent*, — produisaient partout le meilleur effet.

Raoul, de plus, avait pour habitude de payer royalement et de semer l'or sur son passage.

Donc, — nous le répétons, — l'hôte se présenta le bonnet à la main.

— Monsieur m'a fait l'honneur de me mander auprès de lui?... — demanda-t-il.

Volontiers il eût dit *monseigneur*, — mais il n'osa.

— Oui, — répondit Raoul.

— Je suis aux ordres de monsieur.

— D'abord, asseyez-vous, je vous prie...

— Un pareil honneur!...

— Il le faut, — nous causerons longuement peut-être, — j'ai des renseignements à vous demander.

— Ah!... — fit l'hôte, avec l'instinctive défiance du villageois de Picardie, — des renseignements?...

— Service de l'État... — fit Raoul d'un ton solennel.

L'hôte s'inclina.

— Mon gentilhomme, — dit-il ensuite, — je suis à votre discrétion absolue... — pour le bien de l'État, voyez-vous, je trahirais le secret de la confession...

— Vous n'aurez pas besoin de pousser si loin votre zèle...

— Oh! c'est une manière de parler.

— Voyons! D'abord habitez-vous ce pays depuis longtemps?

— J'y suis né, — je n'en suis jamais sorti, — et j'ai cinquante-cinq ans à l'heure qu'il est...

Alors vous connaissez, de nom et de réputation, toutes les familles notables des alentours?

— A dix lieues à la ronde, — oui, mon gentilhomme.

— N'y a-t-il pas, à quelque distance de ce village, un château qui s'appelle le château de la Tremblaye?

— A une lieue et demie, ou environ.

— C'est une famille hautement considérée dans le pays, n'est-ce pas que cette famille de la Tremblaye?...

— Vous voulez dire, mon gentilhomme, que *c'était* une grande et noble famille...

— Comment, *c'était*?

— Elle est, hélas! éteinte aujourd'hui.

— Complètement?

— Complètement? race disparue!...

— Ainsi, le dernier des la Tremblaye est mort sans postérité?

— Le marquis Réginald, — un vrai gentilhomme, un vrai grand seigneur, celui-là! — avait eu plusieurs enfants, morts successivement. Il avait pris avec lui un beau et bon jeune homme, — le fils d'un paysan de ses domaines; — il lui avait fait donner une éducation digne d'un prince; — il l'aimait comme son propre enfant, et il se proposait de lui laisser, en l'adoptant régulièrement, son nom, son titre et toute sa fortune...

— Et, — demanda Raoul, qui faisait sur lui-même les plus violents efforts pour dominer une émotion facile à comprendre, — n'a-t-il pas fait ce que vous dites?

— Hélas! non...

— Et pourquoi?

— Il n'en a pas eu le temps, — la mort l'a surpris trop tôt, — une attaque d'apoplexie l'a foudroyé à l'improviste, et l'acte d'adoption n'était pas signé...

— Ce qui fait que, sans doute, le jeune homme dont vous parlez n'a pu rester en possession des biens que lui destinait le marquis de la Tremblaye?

— Comme vous dites, le pauvre jeune homme, le jour même des funérailles de son père d'affection, a été chassé du château...

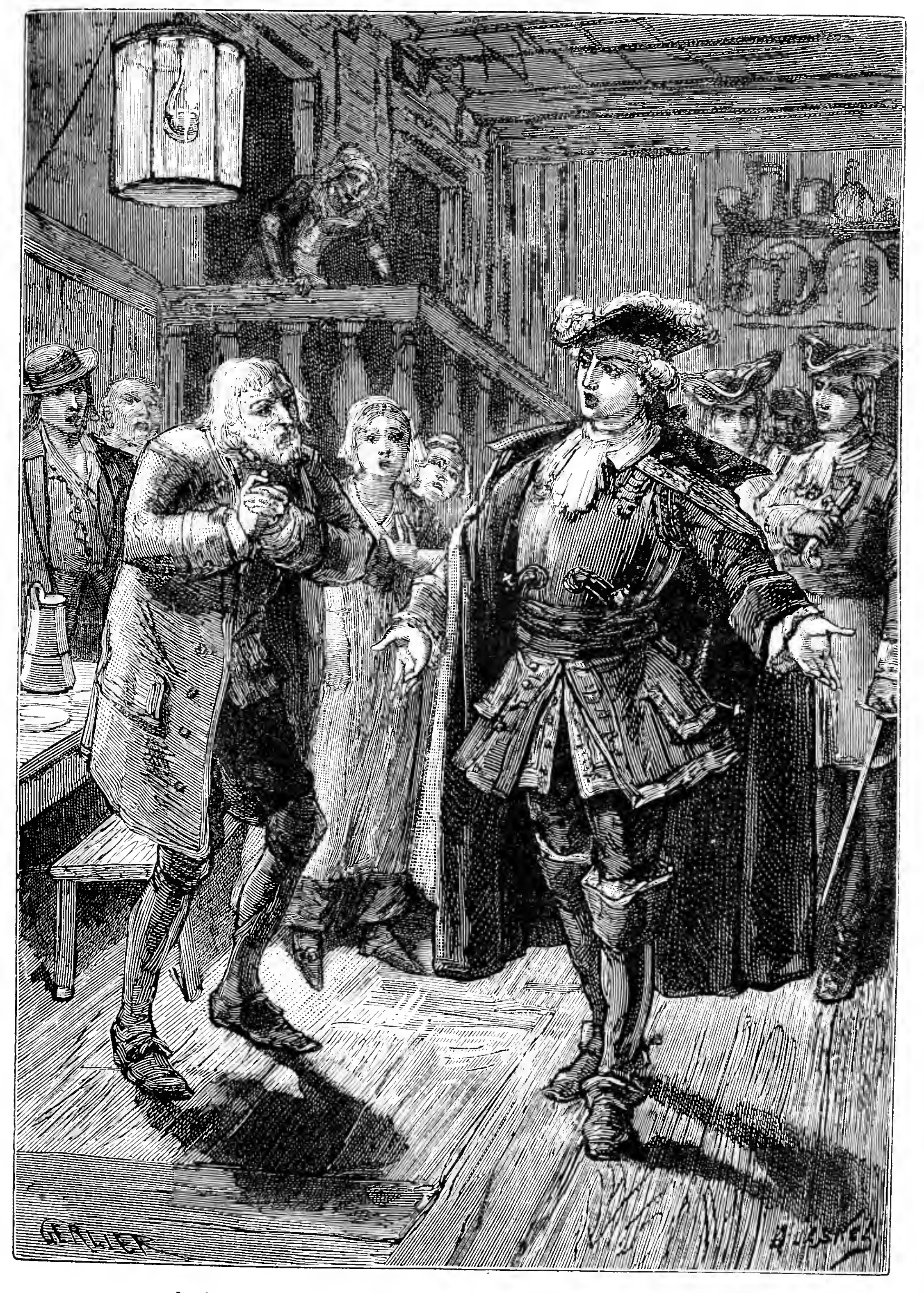
— Chassé!

— Oui, monsieur, — chassé honteusement!

— Et par qui?

— Par trois mauvais drôles, — trois héritiers collatéraux, que le marquis Réginald, tant qu'il avait vécu, s'était bien promis de déshériter après sa mort...

— Et le jeune homme, qu'est-il devenu?



Justice et vengeance, répliqua le fils du braconnier Roger Rigaud. (P. 848.)

— On n'en sait rien.

— Il a quitté le pays?

— Dès le soir dont je vous parle.

— Et il n'est jamais revenu?

— Jamais. — Ce qui a étonné bien des gens.

— Pourquoi donc?

— Parce que, du caractère dont on connaissait ce jeune homme, tout le monde croyait qu'un jour ou l'autre il reparaîtrait pour se venger...

— Ah! on croyait cela?

— Oui, monsieur, — on le croyait et on l'espérait... — Chacun s'intéressait à lui, et tout le monde détestait les trois collatéraux...

— Eh bien, mais qui sait? — Ce jeune homme peut revenir encore.

L'hôte secoua la tête.

— Je ne crois pas, — dit-il. — La vengeance est un plat qu'on ne doit pas laisser refroidir si longtemps... quand on l'aime.

— Bah! cela dépend des goûts... — Je crois, moi qui vous parle, que la vengeance se mange très bien froide...

— Ah! vous pouvez avoir raison, mon gentilhomme, et je ne me permettrai pas de vous contredire...

— Autre chose: — A qui, maintenant, appartient le château de la Tremblaye?

— Aux trois héritiers, parbleu! aux trois collatéraux...

— Comment les appelez-vous?

— Oh! des noms de l'autre monde... — c'est tout ce qu'il y a de plus petite noblesse...

— Cependant ils tenaient aux la Tremblaye?

— Oui, mais par des mésalliances...

— Enfin, ces noms?

— Le chevalier de Jacquemet, — le vicomte de Vertapuy et le baron de Mornesouche...

— Mais comment se peut-il faire qu'ils ne se soient pas entendus pour que le château et les terres restassent la propriété de l'un d'eux? — Ils sont donc pauvres?

— Ils sont énormément riches, au contraire, — en dehors même de l'héritage du marquis Réginald.

— Eh bien?

— Eh bien! que voulez-vous, mon gentilhomme? — ils ne peuvent pas s'accorder, et depuis que la succession est ouverte à leur profit, ils

mangent en procès plus que les revenus des domaines de la Tremlaye...

— Alors ils sont complètement brouillés?

— Non pas, — ils plaident les uns contre les autres, mais cela ne les empêche pas de vivre en bonne intelligence...

— C'est bizarre!...

— C'est comme cela, mon gentilhomme. Tenez, dans ce moment ces messieurs sont tous les trois au château, en compagnie de leurs procureurs; ils chassent ensemble toute la matinée; — à midi, ils s'envoient des assignations d'une aile à l'autre, — et, le soir, ils se grisent de compagnie...

— Et ils ne sont point aimés de leurs vassaux?

— Ils en sont abhorrés! — Ce sont les maîtres les plus durs, les plus impitoyables; — c'est à qui se plaindra d'eux parmi leurs tenanciers, et je ne serais point étonné d'apprendre qu'un de ces jours quelque balle, partie du taillis, est arrivée à leur adresse...

— Comment, c'est à ce point-là?

— Mon Dieu, oui.

— Et ces trois personnages sont-ils entourés de leur famille?

— Ils n'en ont pas.

— Quoi, garçons tous les trois?

— Oui, monsieur; — seulement le chevalier de Jacquemet va, dit-on, se marier sous peu.

— Vraiment! — et qui épouse-t-il? — quelque jeune, riche et belle héritière, sans doute?

— Riche, — oui, — la plus riche héritière peut-être de toute la Picardie; mais pour jeune et belle, nenni!... — sa fiancée est une vieille fille, — si vieille et si laide, que, malgré ses trois ou quatre millions de dot, elle n'a jamais pu trouver d'épouseur... — elle a près de quarante ans, à l'heure qu'il est, — elle est d'une santé chancelante, et le bruit public affirme que si M. de Jacquemet l'épouse, c'est dans l'espoir d'en hériter bientôt.

La conversation en resta là. Raoul savait ce qu'il voulait savoir.

Il congédia l'hôte, — il se mit au lit, — et il ne dormit pas.

XXII

LES VALETS

Le lendemain matin, — au grand étonnement de l'ex-sergent La Rose et de ses hommes, — Raoul ne donna point, comme de coutume, l'ordre de se remettre en marche.

Toute la journée se passa dans la plus complète inaction.

Seulement, vers midi, Raoul fit monter dans sa chambre l'ancien garde française, et lui dit :

— Nous agissons ce soir, — ce soir vous toucherez la récompense promise ; — pas un mot de ceci à vos gens, de peur d'indiscrétion ; — si je m'ouvre à vous, c'est qu'il est indispensable que vous surveilliez votre monde pour éviter les abus de cidre et d'eau-de-vie... — J'ai besoin que, ce soir, toutes les têtes soient calmes et tous les esprits lucides... Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas?

— Par ma guitare et par mon épée ! — s'écria La Rose, — vous serez content de moi... — je réponds de tous mes hommes... — Si l'un d'eux s'enivre aujourd'hui, je veux perdre mon nom de La Rose et mon surnom de la *Clef des cœurs*...

— C'est bien.

— Puis-je vous adresser une question, monsieur?

— Faites.

— Pour quelle heure l'expédition?

— Nous partirons d'ici à dix heures du soir.

— Il suffit, — nous serons prêts...

Le reste de la journée, — nous le répétons, — s'écoula sans amener le moindre incident.

A l'heure dite, tous les hommes étaient en selle, et la petite troupe, précédée par Raoul, qui cette fois avait pris la tête de la colonne, se dirigeait silencieusement vers le château de la Tremblaye.

Il était onze heures du soir quand les cavaliers atteignirent les premières maisons du hameau disséminées autour du manoir.

On sait que les paysans ont cela de commun avec les poules et les autres volatiles, que les uns gagnent leurs lits et les autres leurs perchoirs presque en même temps, c'est-à-dire à la tombée de la nuit.

Les rues du hameau étaient donc absolument désertes, et la cavalcade les traversa sans que personne s'aperçût de son passage.

Au lieu de s'arrêter à la porte d'honneur, Raoul continua à longer les murailles du parc.

Il arriva ainsi à une porte qui s'ouvrait en dehors au moyen d'un secret que le jeune homme connaissait à merveille.

Le secret n'avait point été changé.

La porte, au premier effort, tourna sur ses gonds.

Tous les cavaliers mirent pied à terre et, conduisant leurs montures par la bride, pénétrèrent dans le parc.

Les chevaux furent attachés par la bride à des troncs d'arbres.

Ensuite les nocturnes aventuriers se divisèrent en deux troupes, l'une conduite par Raoul, — l'autre dirigée par La Rose, que Raoul avait mis au fait de tous les détails de son plan.

Les deux troupes se dirigèrent vers le château.

La vaste façade n'offrait, dans les ténèbres, que deux ou trois points lumineux.

Ces lueurs jaillissaient des fenêtres de la salle à manger, qui se trouvait au premier étage, et de celles des offices et des cuisines, situées à un rez-de-chaussée à demi souterrain.

Raoul s'approcha de l'une de ces ouvertures.

Il vit, réunie, buvant et jouant, toute la valetaille du château.

Parmi ces domestiques se trouvaient, — en petit nombre, — quelques anciens serviteurs du marquis Réginald.

Ce ne fut point sans émotion que le jeune homme reconnut ces visages, qui lui rappelaient les meilleures et les plus belles années de sa vie.

Tandis que Raoul regardait, il vit un valet en grande livrée entrer dans la salle basse, portant sur un plateau un immense bol d'argent complètement vide.

Bol et plateau furent placés sur un dressoir.

— Eh bien! — dit à l'arrivant un autre valet, d'un ton assez haut pour être entendu de Raoul, — qu'est-ce qu'ils font, là-haut?

— Ils se grisent, pardieu!... voilà ce qu'ils font... — c'est assez leur habitude...

— Alors, ils n'ont pas besoin de toi?

— Ma foi, non ; — je viens de leur confectionner un second bol de vin chaud pareil à celui-ci qu'ils ont déjà vidé... Avant de mettre à sec cet océan de vin de Gascogne épicé, ils en ont pour une bonne heure... — D'ailleurs, s'ils veulent autre chose, ils sonneront.

— En ce cas rien ne nous empêche de nous attabler à notre tour, et de nous griser comme nos maîtres?...

— Rien absolument.

— Eh bien! assieds-toi et buvons...

— Va, comme il est dit! — répliqua le laquais.

Puis il s'attabla et remplit son verre.

Raoul n'avait pas perdu une seule des paroles qui venaient d'être échangées entre les valets.

Le jeune homme compta ces derniers; ils étaient dix.

Il y avait, en outre, quatre ou cinq femmes, — filles de chambre ou jardinières.

Vraisemblablement la domesticité du château était là, au grand complet :

— Tout me favorise!... — pensa Raoul, — et le hasard est pour moi!...

Puis, faisant un signe à ses hommes, il quitta son poste d'observation, et tournant autour du château il gagna une porte de service, qui, par un couloir assez long, communiquait avec les cuisines et les autres dépendances du rez-de-chaussée à demi souterrain.

L'office dans laquelle les domestiques se trouvaient réunis avait deux issues.

A l'une des portes, — en dehors, — Raoul plaça l'un de ses hommes en sentinelle, avec la consigne de ne laisser sortir personne.

Lui-même, avec quatre autres des aventuriers, entra par la seconde porte.

Tous les cinq avaient le pistolet au poing.

Ajoutons que les mines des compagnons du jeune homme étaient formidables.

A la vue de cette subite invasion, une profonde stupeur s'empara des valets qui se crurent perdus.

Les femmes commencèrent à pousser des cris déchirants.

— Silence! — dit Raoul d'une voix tonnante, — il ne vous sera pas fait de mal...

Puis, s'adressant à l'un des anciens serviteurs du marquis Réginald :

— Aubry, ne me reconnaissez-vous pas? — dit-il.

Le vieux domestique considéra pendant un instant le jeune homme qui lui parlait.

Ensuite, joignant les mains et les étendant vers lui, il s'écria :

— Dieu de Dieu!... est-il vraiment possible que je ne me trompe pas?... Monsieur Raoul, est-ce bien vous?...

— Oui, c'est moi, c'est bien moi, — répondit le jeune homme; — et puisque vous savez qui je suis, et ce que je suis, dites à vos camarades qu'ils se rassurent et qu'ils n'ont rien à craindre de moi...

— Mais, au nom du ciel, — poursuivit le vieux serviteur, — au nom du ciel, monsieur Raoul, que venez-vous chercher ici?...

— Justice et vengeance, — répliqua le fils du braconnier Roger Rigaud, — justice des infâmes qui ont fait mourir de faim mon père et ma mère!... vengeance des lâches qui m'ont chassé de mon héritage!...

Peut-être Aubry, tout tremblant, allait-il répliquer.

Raoul ne lui en laissa pas le temps.

— Que personne ne sorte d'ici, — dit-il en s'adressant à deux de ses hommes; — sur votre tête, vous me répondez de tous ces braves gens; — ayez pour eux les plus grands égards, — mais si quelqu'un tentait de s'échapper malgré vous, feu sur lui, et criez : « A l'aide! »

Au moment où Raoul achevait de donner cette consigne, une énorme sonnette retentit avec violence dans l'intérieur même de l'office.

Raoul connaissait cette sonnette.

Elle communiquait avec la salle à manger du premier étage et servait à appeler les domestiques.

Il y eut un intervalle de silence.

Puis la clochette retentit de nouveau, et, cette fois, d'une façon pour ainsi dire convulsive.

— Ah! — s'écria Raoul avec un rire d'une effrayante expression, — les maîtres du logis s'impatientent; — il ne faut pas les faire attendre plus longtemps, j'y vais!...

Et il sortit.



Je me demande si je dois faire à un misérable tel que vous l'honneur de croiser mon épée avec la sienne. (P. 853.)

XXIII

LES MAITRES

Le succès de l'expédition n'était désormais pas douteux ; il devenait même à peu près superflu d'user plus longtemps des précautions dont on s'était environné jusque-là.

Si les buveurs qui s'enivraient en haut entendaient retentir dans les escaliers des pas rapides et nombreux, ils devaient supposer tout simplement que leurs laquais s'empressaient pour répondre à leur appel.

Quelques secondes suffirent à Raoul et à sa petite troupe pour gagner l'étage supérieur.

La Rose était resté au rez-de-chaussée.

Autour de la salle à manger régnait un large couloir, destiné à faciliter le service.

A chacune des quatre portes qui donnaient accès dans ce couloir, Raoul plaça un homme.

Tandis qu'il s'occupait de ce soin, il entendait des voix avinées crier à tue-tête :

— Ces drôles arriveront-ils, à la fin!...

— Je crois, Dieu me damne! qu'ils se moquent de nous!...

— Ce vin épicé est détestable!...

— Il y manque de la cannelle!...

— Et du citron!...

— Et du sucre!...

— Le cuisinier est un cuistre!

— Le maître d'hôtel est un polisson!...

— Ce sont tous des faquins!...

— De plats gueux!...

— Il faut chasser ces coquins-là!...

— C'est ça, chassons-les!...

— Mais viendront-ils?...

— Je ne sais qui me retiendra de passer mon épée au travers du corps du premier qui paraîtra...

En ce moment la porte s'ouvrit.

Le premier qui parut, ce fut Raoul.

Il entra seul et referma la porte derrière lui.

Il avait son chapeau sur la tête, — son épée nue sous le bras gauche, et ses pistolets à la ceinture.

Il fit quatre ou cinq pas vers la table, croisa ses bras sur la poitrine, et dit :

— Vous avez appelé, messieurs, je crois?... — Me voici... — Que voulez-vous?

Une surprise profonde, mais qui cependant n'était pas encore de l'épouvante, se peignit sur le visage des convives.

Ces convives étaient au nombre de six.

Le chevalier Clodulphe-Eléonore de Jacquemet;

Le vicomte Anténor de Vertapuy;

Le baron Stanislas-Landolphe-Adhémar de Mornesouche;

Et enfin, les trois hommes de loi, assistant de leurs conseils loyaux et désintéressés les trois héritiers.

Tous les six en étaient arrivés à la première période de l'ivresse.

Mais cette ivresse produisait sur eux des effets différents.

Le visage du chevalier de Jacquemet était d'un beau rouge pourpre.

Celui du vicomte de Vertapuy prenait un ton jaune, marbré de petites taches violettes.

Le baron de Mornesouche ne semblait ni plus ni moins coloré qu'à l'ordinaire; mais il ne pouvait ouvrir ses yeux papillottants, et sa langue déjà pâteuse lui refusait absolument le service.

Quant aux trois hommes vêtus de noir, suppôts de la hideuse chicane, leurs nez rougis et bulbeux tranchaient au milieu de leurs figures blafardes, encadrées dans des cheveux gras et plats et dans de longues oreilles rouges.

Tous les six, — nous le répétons, regardèrent avec une surprise profonde et naturelle le nouveau venu.

Les gens de loi ne le connaissaient point. Quant aux héritiers, ils n'avaient pas encore pu le reconnaître.

Raoul fit un pas de plus en avant.

Il fixa de nouveau son regard menaçant sur les laides figures du chevalier du vicomte et du baron, et il répéta :

— Me voici... — que voulez-vous ?

Le chevalier de Jacquemet était, sans contredit, la plus forte tête du triumvirat.

Nous l'avons déjà vu à l'œuvre.

Ce fut lui qui, le premier, se rendit maître de sa surprise, et regardant Raoul d'un air méprisant, il dit :

— Qui êtes-vous, et comment vous trouvez-vous ici?

La vérité est que M. de Jacquemet ne reconnaissait point Raoul, qu'il n'avait aperçu qu'une seule fois et qui d'ailleurs était bien changé depuis l'époque de leur unique entrevue.

Au lieu de répondre à la question du chevalier, Raoul décroisa ses bras, souleva son chapeau et dit :

— Messieurs, regardez-moi bien...

— Après? — fit l'héritier de Réginald.

— Vous souvenez-vous de moi, maintenant?

— Je ne vous ai jamais vu.

— Vous m'avez vu, monsieur, — vous m'avez vu, bien en face !... — et ce jour-là je vous ai crié que je ne vous disais pas adieu, car nous nous reverrions... — Je tiens ma parole : — me voici...

Les derniers mots de Raoul éveillèrent à l'instant même un souvenir dans l'esprit de M. de Jacquemet.

Ce souvenir, — pareil à un éclair dans une nuit sombre, lui montra dans le passé, — à l'heure du souper des funérailles, — le fils d'adoption du marquis Réginald, pâle et jurant de se venger.

A coup sûr il y avait péril. Mais sans doute, ce péril pouvait être conjuré. Raoul semblait seul.

M. de Jacquemet résolut de faire bonne contenance.

XXIV

M. DE JACQUEMET

M. le chevalier de Jacquemet, disons-nous, résolut de faire bonne contenance en face d'un péril dont l'imminence et la gravité ne lui paraissaient point démontrées de façon certaine.

En effet, nous le répétons, Raoul semblait seul, — et M. de Jacquemet avait, ou du moins croyait avoir à sa disposition ses cinq convives et ses douze laquais.

Il le prit donc sur un ton très haut :

— Ah! ah! — fit-il en toisant dédaigneusement Raoul, — je crois vous reconnaître, en effet...

Et comme le jeune homme continuait à garder un silence menaçant, il poursuivit :

— N'êtes-vous pas ce fils d'un paysan... ce vagabond, que mon digne parent, feu le marquis Réginald, avait recueilli par charité?...

Raoul, en entendant ces mots, devint d'une pâleur livide.

Une ride profonde creusa son front.

Il mordit si violemment sa lèvre inférieure qu'une goutte de sang en-jaillit, et sa main se crispa sur la garde de son épée.

Mais il domina presque aussitôt les symptômes du terrible ouragan

qui se formait dans son sein; et c'est d'une voix presque calme qu'il répondit :

— Oui, monsieur, je suis bien celui que vous dites...

— Il a peur! — pensa M. de Jacquemet en voyant ce calme; — sans doute il croyait me trouver seul et m'épouvanter par sa présence... il se voit maintenant pris au piège, comme un vrai sot!...

Et, fort encouragé par cette conviction, il poursuivit :

— Je ne sais quel était votre motif en vous présentant dans ce château, ainsi que vous venez de le faire, d'une façon fort inconvenante et sans y avoir été autorisé par les propriétaires légitimes... — mais si énorme que soit cette action, je ne veux point vous en faire un crime, car, en vérité, vous ne pouvez pas être au courant des façons d'agir des hommes bien nés... — J'imagine que vous venez solliciter notre protection, ou implorer de nous un secours... Assurément vous ne méritez ni l'un ni l'autre, et vous ne semblez pas digne du moindre intérêt, mais, néanmoins, en mémoire de notre digne parent, feu le marquis Réginald, nous ne vous ferons pas jeter à la porte par nos laquais, et même nous ne vous refuserons point quelques écus... — Descendez donc à la cuisine, dont vous devez connaître le chemin... dites à mon valet de chambre de me venir parler sur-le-champ, et je lui donnerai l'ordre de vous remettre une petite somme...

Les regards de Raoul, fixés d'abord sur M. de Jacquemet, s'étaient abaissés peu à peu pendant cette longue tirade, et maintenant se fixaient sur le plancher.

Après les derniers mots du provincial, le silence s'établit.

Ce silence gênait M. de Jacquemet, qui, voyant que son interlocuteur ne bougeait pas, s'écria :

— Eh bien, qu'attendez-vous là?...

Raoul releva la tête.

L'expression de ses yeux fit, en ce moment, tressaillir M. de Jacquemet, qui, malgré ses convives et ses laquais, commença à ressentir les très vives atteintes d'une horrible frayeur.

— Ce que j'attends? — répéta Raoul d'une voix lente et grave, — je délibère et je me consulte...

— Et à quel sujet? — murmura M. de Jacquemet tout tremblant.

— Je me demande si je dois faire à un misérable tel que vous l'honneur de croiser mon épée avec la sienne... ou si je vais, tout simplement, vous enfoncer ce couteau dans le ventre ou vous brûler la cervelle d'un coup de pistolet...

La rouge figure de M. de Jacquemet était devenue verdâtre.

La frayeur faisait place à l'angoisse la plus indicible.

Il se leva en renversant sa chaise, — tandis que les autres convives restaient immobiles, cloués à leur place par la stupeur.

— Monsieur... monsieur!... — cria-t-il, — j'espère que vous ne m'assassinerez pas...

Raoul remit son chapeau sur sa tête, et, prenant son épée dans sa main droite, il marcha sur M. de Jacquemet en disant :

— On n'assassine point les loups ni les serpents... on les tue et tout est dit...

— Celui qui tue un homme sans défense est un lâche!... — hurla le malheureux provincial.

— Un lâche! — répéta Raoul.

— Oui, un lâche!...

— Et c'est vous, misérable!... c'est vous qui parlez de lâcheté!... — Mais, enfin, soit, — je veux bien vous laisser cette chance de salut... — Je descends jusqu'à vous... — je vais vous tuer... mais en duel... — Allons, monsieur, défendez-vous!...

— Je ne le peux pas... — balbutia M. de Jacquemet.

— Et pourquoi?

— Vous voyez bien que je n'ai pas d'arme...

— En voilà, — fit Raoul, qui désigna du bout de son épée une panoplie formée contre l'un des panneaux de la boiserie.

Le gentilhomme provincial, dont la tête depuis un instant semblait complètement perdue, s'élança vers la panoplie et saisit une épée.

Mais, au lieu de revenir sur Raoul, il s'empara du cordon de sonnette appendu auprès du trophée, et il l'agita avec toute la force du désespoir.

Un sourire de haine immense et de profond mépris vint aux lèvres de Raoul.

— Oh! le lâche! — murmura-t-il.

Cependant M. de Jacquemet sonnait toujours.

Par la meilleure de toutes les raisons, personne ne répondait à son appel.

Peu à peu il perdit l'espoir d'être secouru par ses laquais, espoir qui l'avait soutenu pendant quelques secondes.

Il fit alors un mouvement comme pour revenir à Raoul; mais passant à côté de l'une des portes donnant dans le couloir, il l'ouvrit rapidement et voulut s'élancer dehors, pensant s'échapper dans les ténèbres.

Il se heurta contre un homme, armé jusqu'aux dents, qui, d'une main, lui présentait la pointe d'une épée, et, de l'autre, le canon d'un pistolet.

Le chevalier poussa un cri de fureur et de désespoir, puis, tournant sur lui-même, il rentra dans la salle à manger, en chancelant comme un homme ivre.

Il était anéanti.

Une triple et terrible sensation le tira de cette lâche atonie.

Raoul venait de le souffleter, de lui cracher au visage, et, le faisant pirouetter devant lui, il lui chargeait les épaules de grands coups de plat d'épée.

Ce multiple et honteux outrage eut pour effet immédiat de donner un éclair de courage au misérable qui venait de le recevoir.

M. de Jacquemet ploya les genoux et se rassembla, comme un jaguar qui va bondir.

Un rauque hurlement s'échappa de sa gorge, — ses yeux s'injectèrent de sang, — des flocons d'écume apparurent aux coins de sa bouche ; — enfin il s'élança sur Raoul.

Ce dernier le reçut au bout de son épée.

Quelques lignes de fer pénétrèrent dans la poitrine de M. de Jacquemet qui se rejeta en arrière.

Trois fois de suite il revint à la charge avec une aveugle et incroyable furie.

Trois fois de suite il rencontra, comme un mur de fer, la pointe de cette épée impassible, et il recula tout sanglant.

Trois ruisseaux de sang coulaient de ses trois blessures, dont aucune n'était dangereuse, mais dont l'une le rendait hideux, car la peau du front était fendue dans toute sa hauteur, et le malheureux chevalier n'avait plus figure humaine.

Alors, ce courage factice dont nous avons parlé lui fit défaut tout à coup et complètement.

Le misérable, au lieu d'attaquer de nouveau Raoul, jeta son épée et s'enfuit.

Sa fuite ne pouvait l'entraîner bien loin, car il savait les portes gardées, — il tournait donc autour de la table, poursuivi par son adversaire, qui lui criait, mais vainement, les mots les plus outrageants, afin de le décider à remettre l'épée à la main.

Voyant que ces insultes ne produisaient d'autre résultat que d'activer la course de son adversaire, Raoul le saisit par le collet de son habit, — l'arrêta, — le soufflieta de nouveau à cinq ou six reprises, et enfin le précipita de toute sa hauteur, le visage sur la table.

Le front du chevalier était déchiré.

La douleur fut atroce.

Cette douleur produisit sur M. de Jacquemet l'effet que produit une mèche ardente appliquée au flanc d'un vieux cheval fourbu et poussif : — elle lui rendit quelques secondes d'énergie factice.

Il se releva, et, saisissant un couteau sur la table, il se jeta sur Raoul, l'étreignant de son bras gauche et s'efforçant de le frapper de la main droite.

Il y parvint; — mais la pointe du couteau glissa sur la boucle de la ceinture de Raoul.

Ce dernier, un instant surpris par cette agression imprévue, se remit bien vite.

Il comprima le bras droit de M. de Jacquemet, il lui enleva son couteau, puis, serrant contre sa poitrine le gentilhomme provincial avec une force surhumaine, il lui enfonça entre les deux épaules l'arme improvisée.

Raoul sentit un tressaillement convulsif passer dans les membres de son ennemi vaincu...

Alors il dénoua son étreinte, et le hideux cadavre tomba lourdement sur le parquet qu'il ensanglanta.

XXV

VENGEANCE ACCOMPLIE

M. de Jacquemet était mort.

La lame du couteau avait pénétré, jusqu'au manche, entre les épaules.

La chute lui fit traverser le corps, et la pointe rouge et fumante sortit du milieu de la poitrine.

Nous le répétons, ce cadavre était horrible, avec son front déchiré, son visage défiguré et sanglant, ses yeux largement ouverts, mais déjà sans regard.

Raoul, — les lèvres écartées par un sourire d'une expression terrible et farouche, — les narines palpitantes et gonflées par une volupté



Ils saisirent les coupes homériques et, sans s'arrêter, sans reprendre haleine, ils vidèrent jusqu'à la dernière goutte. (P. 861.)

atroce, — Raoul, disons-nous, repoussa du pied ce corps mutilé, en s'écriant :

— Allons, — je ne me trompais pas!... — la vengeance est une douce chose!...

Les deux cohéritiers et les trois hommes de loi avaient assisté à toute

la scène qui précède, immobiles, paralysés, en quelque sorte, pétrifiés par l'épouvante.

Aussi longtemps que dura l'effrayante lutte de Raoul et de M. de Jacquemet, nul d'entre eux, nous l'affirmons, n'aurait été capable de faire un mouvement ou de prononcer une parole...

Mais, quand la sanglante tragédie fut arrivée à son dénouement, les cinq convives éperdus retrouvèrent en même temps les uns et les autres, et comme par enchantement, la faculté de se mouvoir, — de parler, — de pleurer, — de gémir et de supplier.

Tous se jetèrent à genoux autour de Raoul, — s'efforçant de saisir ses mains ou ses vêtements.

Et l'on entendit s'élever un chœur lamentable, pareil à ceux des drames antiques de Sophocle et d'Euripide.

— Grâce!... — disait le vicomte de Vertapuy.

— Pitié!... — criait le baron de Mornesouche.

— Miséricorde!... — glapissaient les trois hommes noirs.

— Montrez-vous grand!...

— Généreux!...

— Magnanime!...

— Soyez clément!...

— Soyez compatissant!...

— Nous sommes des gredins!...

— Des coquins!...

— D'affreux drôles!...

— Nous méritons la corde!...

— La roue!...

— Et pis encore!...

— Mais nous sommes marris!..

— Repentants!...

— Et confus!...

Puis, le chœur gémissant reprenait :

— Grâce!...

— Pitié!...

— Miséricorde!... etc..., etc...

Raoul regarda pendant un instant, avec autant de haine que de mépris, les cinq ignobles personnages qui se tordaient à ses genoux, et dont trois lui donnaient gratuitement le spectacle de leur dégoûtante terreur, car, ne l'ayant jamais offensé, ils n'avaient rien à craindre de lui.

Puis, après avoir réfléchi pendant un instant, il fit signe à l'un des hommes qui se trouvaient en faction dans le couloir, et qui n'avait pu

résister à la tentation d'entr'ouvrir un peu les portes afin d'assister à la lutte.

L'homme s'approcha.

— Faites monter ici La Rose, sa bande, et tous les valets du château... — dit Raoul.

Au bout de trois minutes, cet ordre était exécuté, et la salle à manger se trouvait remplie de monde.

A la vue du cadavre de M. de Jacquemet, l'ex-sergent aux gardes françaises frisa délicatement, d'un air complètement approbateur, sa longue moustache, et murmura entre ses dents :

— Par ma guitare et par mon épée! voilà de l'ouvrage bien fait! le pourceau me paraît découpé dans un joli style!...

Quant aux valets, ils étaient tremblants et croyaient qu'on les menait à la mort.

Volontiers, comme les cohéritiers et les hommes de loi, ils se fussent jetés à genoux.

Mais ils n'osaient.

Seulement, dans leur frayeur, on entendait leurs dents claquer violemment.

— Jetez-moi par la fenêtre cette abominable carcasse! — dit Raoul en désignant le cadavre de M. de Jacquemet.

Avant qu'il eût achevé de donner cet ordre, une croisée était ouverte, et l'on entendait le bruit sourd du corps tombant sur les marches du perron.

— Bien! — fit le jeune homme.

Puis il reprit, en s'adressant à La Rose :

— Avancez ici.

— Présent! — répondit l'ex-sergent avec le salut militaire.

— En quoi sont faits les fourreaux des épées de vos hommes?

— En cuir, et en fameux cuir, — foi de La Rose, j'ose l'affirmer!... — c'est souple et solide, moelleux et fort.

— A merveille... — que quatre hommes débouclent leurs ceinturons et mettent l'épée à la main...

— C'est fait.

— Que quatre de ces valets prennent chacun un des fourreaux...

Quatre domestiques, espérant sauver leur vie par une prompte et aveugle soumission, avancèrent aussitôt.

La Rose ne comprenait point encore l'idée de son chef temporaire.

— Est-ce que, par hasard, — se disait-il, — monsieur voudrait faire jouter ces quatre fourreaux, tenus par ces quatre escogriffes, contre

quatre bonnes épées, aux mains de quatre soldats... — Par ma guitare et par mon épée! l'action serait réjouissante!...

Mais le sergent n'eut point à rester longtemps dans l'incertitude.

Raoul désigna le vicomte et le baron, toujours prosternés, et il reprit :

— Empoignez-moi ces deux faquins!

Ce fut fait aussitôt que dit.

En même temps la pointe d'une demi-douzaine de brettes s'approchait de la gorge et de la poitrine de ces misérables.

La Rose fit avec son épée le geste de *larder*, et se tournant vers Raoul, il demanda :

— Faut-il?

— Non.

— Alors, monsieur, commandez.

— Qu'on ôte à ces drôles habit, veste et culotte, et vite!... — continua Raoul.

Une seconde suffit pour déshabiller le vicomte et le baron qui, repris par une recrudescence d'épouvante, ne pouvaient plus crier ni prier.

— Et maintenant? — fit La Rose.

— Maintenant, que deux hommes les mettent à genoux et les contiennent dans cette position; et que les quatre laquais les fouettent avec les fourreaux d'épée, jusqu'à ce que j'ordonne d'interrompre...

— Ah! parfait!... parfait!... — s'écria gaiement l'ex-sergent, qui comprenait enfin; — foi de La Rose, je n'aurais pas trouvé mieux! — par ma guitare et par mon épée! l'idée est véritablement ingénieuse et poétique.

— Je vais compter jusqu'à *trois*, — poursuivit Raoul; — quand je prononcerai le mot : TROIS, que les laquais frappent ensemble, et continuent bien en mesure... sinon je me verrais forcé de leur faire donner une leçon sur les épaules...

Excepté les deux patients, les trois hommes de loi et les quatre valets fustigateurs, tout le monde se mit à rire.

— Un! — fit Raoul.

Les laquais affermirent dans leur main droite les fourreaux de cuir.

— Deux! — articula le jeune homme.

Les laquais levèrent la main.

— TROIS!...

Les quatre fourreaux retombèrent à la fois sur les chairs endolories du vicomte et du baron.

Ces deux personnages poussèrent un épouvantable hurlement et firent un effort surhumain pour se remettre sur leurs jambes.

Mais des mains de fer les clouaient à genoux, et le deuxième coup fut frappé avec un ensemble parfait et une admirable régularité.

Nous ne nous appesantirons pas plus longtemps sur les détails de ce hideux supplice qu'on appelle la flagellation.

Disons seulement qu'au sixième coup le sang jaillissait des chairs entamées, et qu'au douzième les gémissements et les cris cessaient de se faire entendre, par la raison bien simple que les victimes étaient sans connaissance.

— Assez! — commanda Raoul.

L'ex-sergent, qu'un tel spectacle amusait beaucoup, trouva que l'ordre d'interrompre le jeu était donné un peu vite.

Aussi hasarda-t-il cette idée :

— Par ma guitare et par mon épée! monsieur, il me semble qu'il serait piquant, pendant que nous sommes en train, de fouetter aussi les gens de loi...

— Inutile, — répliqua Raoul, tandis que les malheureux poussaient les hauts cris, — pour eux, j'ai autre chose...

Et, s'adressant à un laquais, il lui ordonna d'apporter sur la table trois flacons d'eau-de-vie.

Ce fut l'affaire d'une seconde, car il y avait dans les armoires de la salle à manger toute une provision de liqueurs.

— Maintenant, — reprit Raoul, — donnez-nous les trois plus grands verres qui soient dans le château...

Le laquais obéit. Raoul fit remplir ces verres gigantesques dont chacun contenait une bouteille entière. Puis il dit aux gens de loi :

— Vous allez, mes chers amis, boire à la santé de la justice...

— De tout notre cœur... — balbutièrent les hommes noirs.

Raoul reprit :

— Seulement, mes bons amis, prenez note de ceci : — il faut avaler d'un seul trait le contenu de votre verre... — si vous vous y reprenez à deux fois, ou si vous laissez une seule goutte au fond, voici de braves gens à qui je donne l'ordre de vous brûler incontinent la cervelle...

Les hommes de loi pâlirent.

— Allons, — fit Raoul, — le temps presse, — dépêchons-nous...

Cinq ou six canons de pistolets étaient déjà braqués sur les crânes des procureurs.

Ils prirent leur parti en braves.

Ils saisirent les coupes homériques, et, sans s'arrêter, — sans

reprendre haleine, — ils les vidèrent jusqu'à la dernière goutte. — après avoir crié, sur l'ordre de Raoul :

— A la santé de la justice!...

L'effet produit fut terrible et subit.

Les visages pâles devinrent pourpres.

Les verres s'échappèrent des mains défaillantes qui ne pouvaient plus les tenir, — et les trois hommes, foudroyés par l'alcool, roulèrent à la fois sur le sol.

S'ils n'étaient pas tout à fait morts, ils n'en valaient pas beaucoup mieux!

— Quand les gens de loi boivent à la santé de la justice, — dit Raoul, en manière de réflexion philosophique, — voilà ce qui devrait toujours arriver...

Puis, se tournant vers ses hommes, qui, depuis le commencement de ces scènes épisodiques, s'amusaient énormément, il leur dit :

— Mes amis, — si je vous ai attachés à ma fortune, — si je vous ai conduits jusqu'ici, c'est que j'avais besoin de vous pour mener à bien ma vengeance... Cette vengeance est accomplie, — et, certes, je ne pouvais la rêver ni plus belle, ni plus large!... Je vous la dois en partie, et veux vous la payer royalement!...

Raoul s'interrompit pour jeter sur la table une pesante bourse pleine d'or.

Puis il reprit :

— Vous trouverez là-dedans la somme que j'ai promise pour vous à la Rose, — et même une centaine de louis en plus... — Mais ce n'est pas tout... — un tel salaire serait mesquin, et, je vous le répète, je veux que le vôtre soit royal... — Le château dans lequel nous nous trouvons est mon bien! — il est à moi par la volonté suprême de son noble et dernier possesseur... Eh bien! ce qu'il m'avait donné, je vous le donne à mon tour... Ce qui est ici vous appartient désormais, — je vous en fais largesse... — prenez, — pillez, — tout est à vous...

Un immense cri de joie s'échappa de la poitrine des aventuriers.

— Pillage! — répétèrent-ils, — pillage!...

Et les plus pressés firent main basse sur l'argenterie qui garnissait la table.

— Par ma guitare et mon épée! — murmura La Rose en glissant dans ses larges poches quelques cuillers et quelques fourchettes, — ce gentilhomme a des idées vraiment sublimes! — c'est plaisir de travailler sous ses ordres!

Puis, tout en fredonnant les premiers vers d'un couplet sentimental,

il saisit un flambeau et se disposa à parcourir le château, depuis les caves jusqu'au grenier, pour y faire un ample butin.

Ses hommes imitèrent son exemple; bientôt le vieux manoir tout entier fut rempli des cris sauvages et désordonnés de ces bandits.

§

Cependant Raoul avait déjà quitté le château.

Il se dirigea rapidement vers cette partie du parc où les chevaux étaient attachés.

Il s'élança sur sa monture, traversa au grand galop les rues du village toujours endormi, et ne ralentit son allure que quand il fut parvenu au sommet de cette éminence dont nous avons déjà parlé plus d'une fois, et qui dominait le manoir et le parc.

Là il s'arrêta et se retourna.

La nuit était profonde, et de grands nuages noirs se traînaient lentement sur la surface sombre du ciel.

Derrière les vitres de la façade du château, on voyait passer et repasser des lumières pareilles à ces feux-follets qui se jouent sur les marécages.

Soudain, l'une des clartés devint fixe, — puis elle s'agrandit peu à peu, — et Raoul vit monter vers le ciel une colonne de fumée rougeâtre.

Bientôt cette fumée s'élargit — devint plus épaisse et plus sombre : — une gerbe d'étincelles jaillit, comme le bouquet d'un feu d'artifice : — une flamme bleuâtre ondula comme un gigantesque serpent, et, s'élançant des fenêtres brisées, elle lécha, de ses mille langues fourchues, les corniches de pierre et les ardoises de la toiture.

— Le feu est au château, — murmura Raoul, — je m'y attendais, et cela devait être... — Noble manoir!... quelle triste fin!... mais c'est justice!...

Et, toujours immobile, il continua à regarder.

L'incendie, que personne ne songeait à combattre, grandissait d'une seconde à l'autre.

Bientôt tout le ciel entier fut pourpre.

— Ce que j'avais promis, je l'ai tenu!... — s'écria le jeune homme, — j'ai apporté ici le deuil, le sang et le feu!

Puis détournant, mais comme à regret, la tête de son cheval, il le

lança au grand galop sur le versant de la colline, dans la direction du village qu'il avait quitté quelques heures auparavant.

Quand il atteignit l'auberge, il trouva Jacques dans la cour, tenant en main, ainsi qu'il lui en avait donné l'ordre, deux chevaux sellés et bridés.

Raoul, laissant à sa monture le soin de regagner toute seule l'écurie, s'élança sur l'un de ces chevaux, et, suivi de Jacques, prit rapidement la route de Paris.

Pendant plus d'une heure et demie le maître et le valet coururent à franc étrier, sans qu'une seule parole fût échangée entre eux.

Au bout de ce temps, pour la première fois, Raoul regarda en arrière.

Entre le château de la Tremblaye et l'endroit où il se trouvait, il y avait plus de cinq lieues.

Et cependant, à l'horizon, le ciel était aussi lumineux que si le soleil eût été prêt à paraître derrière les collines.

— Ah! monsieur le chevalier, — s'écria Jacques, — quel incendie terrible il doit y avoir là-bas!...

Raoul ne répondit point et remit son cheval au galop. Mais, tout en galopant, il se demandait :

— Ne me suis-je pas trop vengé?

§

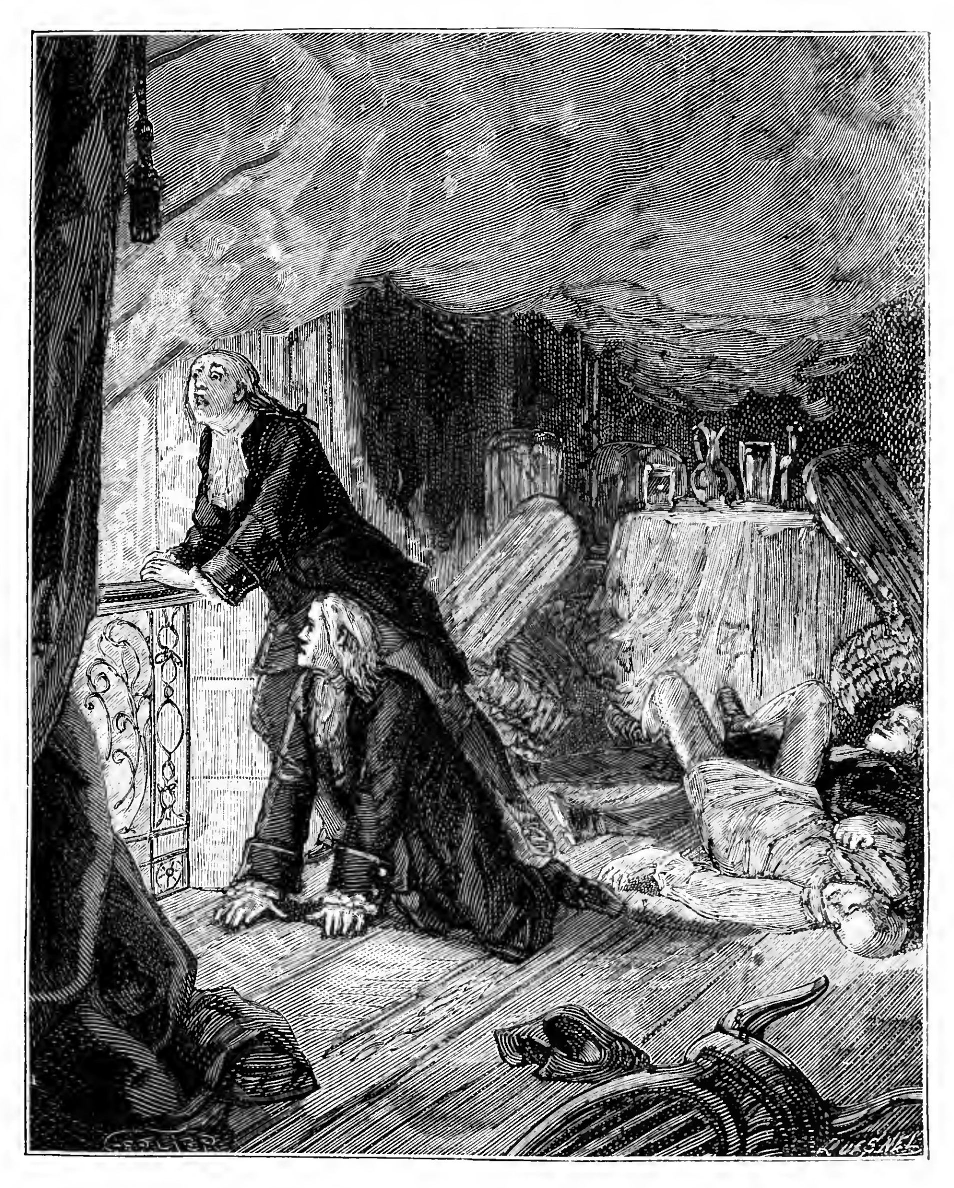
Si nos lecteurs sont curieux de connaître quel fut le sort du vicomte de Vertapuy, du baron de Mornesouche et des trois hommes de loi, — personnages dignes de tant d'intérêt, — nous leur répondrons ceci :

Les deux cohéritiers du chevalier de Jacquemet étaient restés dans la salle à manger, entièrement privés de connaissance, par suite de la fustigation énergique qu'ils avaient subie.

L'ivresse terrible de l'eau-de-vie avait mis les trois procureurs absolument dans le même cas.

A partir du moment où commença le pillage du château, personne ne s'occupa plus d'eux.

Les valets s'étaient enfuis, — les bandits forçaient les meubles et enfonçaient les portes des armoires.



Mais la flamme victorieuse leur barra le passage. (P. 866.)

La torche de l'un d'eux mit le feu à une draperie, et l'incendie se développa rapidement.

Quand les flammes et la fumée envahirent la salle à manger, la chaleur dévorante arracha à leur évanouissement le vicomte de Vertapuy et l'un des procureurs.

Ces deux malheureux essayèrent, en se traînant sur le plancher, de gagner un escalier.

Mais la flamme victorieuse leur barra le passage.

Un seul chemin restait libre encore, — la fenêtre.

Ils s'élancèrent.

L'un s'ouvrit le crâne en tombant.

L'autre se brisa les reins.

Tous deux moururent sur le coup.

Quant aux deux autres gens de loi et au baron de Mornesouche, ils furent asphyxiés par la fumée sans avoir repris connaissance.

Tous les cinq étaient d'affreux gredins.

Nous en devons penser autant du chevalier de Jacquemet...

Et cependant il nous paraît chrétien et charitable de dire, à propos de ces six drôles :

— Dieu ait leur âme!...

Aussitôt que le pillage avait commencé, les valets, nous le répétons, s'étaient enfuis. Ils se dispersèrent dans le village, — donnant l'alarme aux paysans et répandant la nouvelle qu'une troupe de brigands et d'assassins avaient envahi le château, — tué les maîtres, — et qu'ils allaient, sans aucun doute, mettre le hameau tout entier à feu et à sang.

Cette terrible nouvelle se propagea avec la rapidité de la foudre.

En moins d'un quart d'heure, les paysans furent sur pied, — armés, les uns de fourches et de fléaux, — les autres de vieilles épées rouillées et de carabines en mauvais état, mais susceptibles, pourtant, d'abattre fort bien leur homme.

Cette armée improvisée alla prendre position dans le parc, et chacun s'embusqua derrière des troncs d'arbres ou dans des massifs.

Les bons Picards détestaient cordialement le trio des nouveaux possesseurs des domaines de La Tremblaye, et ne songeaient pas le moins du monde à empêcher le pillage du château ; mais ils craignaient l'envahissement de leurs propres demeures, et ils se promettaient d'exterminer bel et bien les bandits qui devaient, au dire de la valetaille, porter la dévastation dans le village, après avoir saccagé le manoir.

Aussi, lorsque La Rose et ses hommes, chargés de butin, et chassés par les progrès de l'incendie, se disposaient à aller reprendre leurs chevaux, ils furent, à leur grand étonnement, assaillis par une grêle de balles qui partaient on ne savait d'où.

Deux hommes tombèrent.

Les autres, furieux, s'élancèrent, l'épée au poing, fouillèrent les massifs et répondirent aux coups de carabine par des coups de pistolet

Alors le combat s'engagea.

Il fut terrible, mais il ne fut pas long.

Les aventuriers étaient mieux armés, mais les paysans étaient vingt contre un.

La petite troupe, entourée, attaquée de tous les côtés à la fois, fit une héroïque résistance.

Accablés par le nombre, ces héros du crime durent succomber, — non pas cependant sans avoir couché sur le terrain une vingtaine de leurs adversaires.

Sinistrement éclairée par les lueurs flamboyantes de l'incendie, la grande avenue était jonchée de cadavres et ruisselait de sang.

Deux des bandits seulement parvinrent à s'échapper, à regagner l'endroit où se trouvaient les chevaux, et à sortir du parc et du village.

L'un de ces hommes était La Rose.

L'ex-sergent avait perdu dans la bagarre un de ses deux yeux, crevé d'un coup de fourche, et son oreille droite, abattue d'un coup de fléau.

Ce qui ne l'empêchait point, — un mois environ après les événements que nous venons de raconter, — de parader, avec un bandeau sur l'œil et un emplâtre sur l'oreille, à la taverne de l'*Union de Mars et de Vénus*, en jurant plus que jamais, par sa guitare et par son épée, et en fredonnant, aussi faux que possible :

Beaux yeux d'Amaryllis, pleins de traits et de flammes,
Qui blessez tant de cœurs et qui brûlez tant d'âmes,
Je pensais qu'endormis vous me seriez plus doux :
Mais je sens de nouveau vos blessures secrètes.
Ah ! vous m'avez surpris, perfide que vous êtes :
Vous cachez-vous ainsi pour mieux faire vos coups ?

§

Quant à Raoul de La Tremblaye, il avait atteint Paris sans encombre, et avec une rapidité singulière, car, ayant vendu ses chevaux à Abbeville, il courait la poste avec Jacques et voyageait pour ainsi dire jour et nuit.

Chose bizarre et qu'il ne s'expliquait pas ! — il n'éprouvait point, et

bien loin de là, cette joie surhumaine qu'il avait cru devoir résulter pour lui de sa vengeance accomplie.

Son caractère devenait sombre.

Les nuits, il avait des rêves sinistres, — peuplés de cadavres et de fantômes, et éclairés par les lueurs rouges d'un incendie.

Alors, il s'éveillait en sursaut, baigné d'une sueur froide, et, malgré lui, il se demandait encore :

— Ne me suis-je pas trop vengé?

XXVI

FAUTE D'UNE BALLE

Raoul de La Tremblaye avait passé bien des jours, bien des mois, bien des années à se dire qu'il ne désirait rien en ce monde aussi passionnément que la vengeance. Il l'avait dit et il le croyait.

Maintenant que ce but de sa vie venait d'être atteint, était-il heureux?

Non pas.

Jamais il ne s'était senti aussi profondément triste et sombre, —jamais il n'avait regardé le présent et l'avenir d'un œil aussi découragé.

Plaisirs, — honneurs, — fortune, — amours, — tout cela lui apparaissait comme à travers un crêpe.

Désormais l'esprit de Raoul ne donnait plus audience qu'à des pensées lugubres.

Le triste jeune homme ne connaissait plus que de nom le sommeil et l'appétit.

Aussi le voyait-on pâlir et maigrir de la façon la plus lamentable, et le fidèle Jacques se désespérait.

Raoul, en cet état de choses, fut repris par ces velléités de suicide auxquelles nous l'avons vu, jadis, céder sans trop de résistance, et il les caressa complaisamment et de la meilleure foi du monde.

Cependant, avant d'envoyer son âme — à laquelle il ne croyait guère — au diable, — auquel il ne croyait pas du tout, — il résolut de tenter un dernier effort.

En d'autres termes, il décida qu'il essayerait de se rattacher à la vie par une passion quelconque.

Or, de quelles passions pouvait-il se servir pour cette suprême expérience?

L'amour?...

Mais Raoul se persuadait que son cœur était plus mort et plus glacé que celui d'un vieillard.

Le vin?...

La seule pensée d'une ivresse habituelle inspirait au jeune homme une de ces répugnances dont on ne triomphe pas.

Le jeu?...

Ah! le jeu?...

C'était vrai.

Donc, restait le jeu.

Raoul se dit que les cartes lui avaient donné sa fortune, et que — peut-être, — elles ne lui refuseraient pas maintenant quelques-unes, de ces émotions dont il avait besoin pour vivre.

Ce n'était plus le gain qu'il voulait demander aux tapis verts, — c'était un intérêt dans sa vie.

Il retourna donc à cette maison de la rue Saint-Honoré, dans les salons de laquelle nous l'avons accompagné si souvent déjà.

Ici, rien ne serait plus facile à un romancier moins consciencieux que nous le sommes, que de s'étendre tout à son aise et de raconter, durant bien des pages, d'émouvantes alternatives de perte et de gain...

Mais, mon Dieu! que cela serait donc ennuyeux, et avec quelle religieuse complaisance nous allons nous abstenir! ...

Une demi-douzaine de lignes nous suffiront, et grandement.

La chance avait tourné pour Raoul.

A sa veine fabuleuse d'autrefois avait succédé une *déveine* invraisemblable.

Il perdit, avec une persistance non moins incroyable que celle avec laquelle il avait gagné jadis.

Il perdit, sans trêve et sans relâche, — pendant un jour, — pendant deux, — pendant dix!

Raoul se sentait au comble de la joie.

L'édifice de sa fortune se démolissait comme à miracle, mais qu'importe?

Le jeune homme atteignait son but.

Ses sombres tristesses, ses noires préoccupations avaient disparu

complètement. Il se retrouvait insouciant comme jadis, — plus que jadis, peut-être, — c'était tout ce qu'il avait souhaité.

Bientôt Raoul vit les derniers louis de son argent comptant se fondre au feu du lansquenet, comme un monceau de neige aux premiers rayons d'un chaud soleil de printemps

Alors il vendit le somptueux mobilier de l'hôtel qu'il occupait rue du Pas-de-la-Mule.

Puis ses tableaux...

Puis ses chevaux...

Puis ses bijoux...

Puis sa garderobe tout entière — ou à peu près.

A l'exception de Jacques, les valets avaient été congédiés.

Raoul loua, dans la rue Richelieu, à un troisième étage, un très petit appartement meublé, et s'y installa.

L'argent produit par les ventes successives dont nous avons parlé s'en alla rapidement.

Un beau jour, il ne resta plus au jeune homme que trente louis,— la montre armoriée qui lui venait du marquis Réginald, et qui a joué un si grand rôle dans cette histoire, — et une paire de pistolets, gardés dans le but de se faire, un beau matin ou un beau soir, sauter la cervelle.

Raoul mit vingt louis dans sa poche et s'en alla au jeu avec le projet — si la veine ne lui était point redevenue favorable — de donner à Jacques les dix louis restants, avant de se loger une balle dans la tête.

La veine n'avait point tourné. Les vingt louis disparurent en cinq minutes.

Raoul prit très philosophiquement son parti de cette situation, prévue par lui depuis longtemps.

Il quitta la maison de jeu, et, tout en sifflottant du bout des dents un air à la mode, il revint chez lui pour se tuer.

Il monta donc ses trois étages, et, comme il avait donné à Jacques la permission de sortir, il ouvrit la porte lui-même avec une clef qu'il avait dans sa poche.

Il alluma une bougie.

Il enveloppa les dix louis dans une feuille de papier blanc, sur laquelle il écrivit :

Ceci est un souvenir pour mon fidèle Jacques.

Puis, cela fait, il prit les pistolets et en examina le bassinet, afin de s'assurer que la poudre de l'amorce était sèche.

Raoul eut en ce moment une violente et désagréable déception.

Le bassinet était vide...

Il enfonça la baguette dans chacun des canons. Ces canons n'étaient point chargés.

Raoul frappa du pied avec colère et fouilla dans un meuble pour y trouver de la poudre et des balles que deux jours auparavant il y avait placées lui-même.

Vaine recherche.

La poudre et les balles avaient disparu.

— Ah! de par tous les diables!... — s'écria Raoul avec une véritable fureur, — voici qui devient trop fort!

Et il continua ses investigations dans l'appartement.

Elles ne produisirent pas le moindre résultat.

Aucun tiroir ne renfermait le moindre grain de poudre ou de plomb.

Les pistolets étaient, ce soir-là, les armes le plus parfaitement inoffensives du monde entier.

Nous ne devons point laisser partager à nos lecteurs l'étonnement naturel de Raoul.

Rien de plus simple et de plus facile que de leur expliquer ce fait qui sembla inouï à M. de La Tremblaye.

Guidé par l'instinct de son attachement, Jacques redoutait de voir son maître prendre à l'improviste un parti terrible.

La persistance de Raoul à garder ses pistolets, tandis qu'il se défaisait de tant d'autres objets, en apparence plus utiles, avait redoublé les craintes du jeune valet de chambre.

Au risque donc d'encourir la colère et de supporter les reproches de son maître, il avait déchargé les pistolets et caché la poudre et les balles dans la paillasse de son propre lit.

Or, il était beaucoup trop tard pour que Raoul pût songer à acheter, cette nuit-là, d'autres munitions.

Force lui était donc de renoncer — momentanément du moins — à son projet meurtrier.

Il lui restait, à la vérité, la ressource de se jeter par la fenêtre, ou de se passer son épée au travers du corps.

Mais le suicide a ses manies, ni plus ni moins que toutes les autres passions.

Tel Anglais se coupe la gorge avec son rasoir par un jour de brouillard, qui ne se pendrait pour rien au monde.

Tel autre, au contraire, s'accroche fort confortablement à un clou, planté *ad hoc*, qui ne voudrait point se risquer à la glaciale morsure de l'acier.

Le négociant qui se tue pour cause de faillite — (existe-t-il encore

aujourd'hui?) procède avec le pistolet, — l'arsenic lui ferait horreur.

Proposez à la grisette amoureuse de se *détruire* autrement que par le charbon allumé dans un réchaud, — l'infusion de gros sous vertdegrisés dans du vinaigre, — ou par le plongeon dans la Seine ou dans le canal Saint-Martin, et vous verrez de quel air elle vous recevra.

Quelques-unes, il est vrai, essayent de se plonger dans le cœur de très petits ciseaux à découper la broderie ; mais, comme elles n'y parviennent point généralement, nous ne mentionnons cette exception que pour mémoire.

Bref, Raoul voulait mourir en se brûlant la cervelle, et pas autrement.

Quand son premier désappointement fut un peu passé, — quand son premier courroux se fut exhalé, il se dit :

— Vivons jusqu'à demain matin, puisqu'il le faut absolument!... somme toute, cette nuit sera bientôt passée!...

Mais, immédiatement après, et par manière de reflexion, il ajouta :

— Bientôt passée?... pas déjà tant... car que faire, la nuit, à moins que l'on ne dorme?... Et, certes, je ne songe guère à dormir.

A force de chercher l'emploi des quelques heures qui lui restaient à vivre, Raoul finit par le trouver.

— Allons au bal de l'Opéra, — se dit-il ; — là, du moins, j'attendrai le jour en nombreuse et bruyante compagnie...

Cette résolution une fois prise, Raoul défit le petit paquet préparé pour Jacques.

Il mit les dix louis dans sa poche, et il quitta l'appartement et la maison, non sans regretter le profond repos que quelques grains de soufre et de salpêtre noircis et un petit morceau de plomb n'auraient point manqué de lui procurer.

Singulières dispositions pour aller au bal!...

Nous pensons qu'aucun de nos lecteurs ne fera difficulté d'en convenir.



Et cette femme... cette femme demanda le domino rose, qui donc est-elle ? (P. 880.)

XXVII

LE BAL MASQUÉ

Dès le mois de novembre de l'année 1716, M. le duc d'Orléans, régent de France, avait accordé au duc d'Antin la permission de donner, chaque hiver, des bals masqués dans la salle de l'Opéra.

Le nombre de ces bals fut, dans l'origine, réglé à trois par semaine.

Cette fondation d'un amusement nouveau eut dès l'abord un immense succès.

Ce qui contribua sans aucun doute à cette vogue, c'est qu'un certain père Sébastien, religieux carme [1], qui, tout moine qu'il était, ne voulait point rester étranger aux plaisirs mondains, avait trouvé le moyen d'élever facilement, et en moins d'une heure, le plancher du parterre au niveau de la scène.

La scène, ainsi réunie à la salle, forma un local immense, éclairé par une multitude de lustres, et dans lequel la foule des gens masqués et déguisés donna ses costumes bizarres et bigarrés, et ses multiples intrigues, en spectacle aux gens plus calmes qui remplissaient les loges.

Cette comédie, — au dire des contemporains, — en valait au moins une autre.

Le plus grand nombre des dames, sous le prétexte assez vraisemblable de la chaleur excessive, finissaient, au bout d'un peu de temps, par se découvrir le visage, et laissaient voir ainsi, dans des scènes fort animées, des expressions que le masque immobile aurait malheureusement cachées.

C'était, en vérité, peu de chose que les cinq livres qu'il fallait donner à la porte pour jouir d'un semblable coup d'œil.

Certes, personne n'eût regretté de payer même un louis par tête, les jours où le régent, paraissant à l'Opéra, venait s'offrir aux bons Parisiens comme supplément de spectacle.

Assez souvent on pouvait voir Son Altesse Royale parcourir cette arène de folie en tenant par la main une de ses maîtresses, chancelante, comme lui, sous le poids d'une demi-ivresse, et entouré de ses *roués*, ivres tout à fait.

Un certain soir, — après le souper du Palais-Royal, — l'ivresse du régent était telle, que l'un de ses favoris, M. de Canillac, craignit que si Son Altesse descendait, en cet état, dans la salle de l'Opéra, le spectacle ne devînt trop burlesque pour les loges.

En conséquence, il supplia Son Altesse de vouloir bien se coucher, affirmant de la façon la plus positive et la plus convaincante, que la poussière, — la chaleur, — l'éclat des lustres, la musique et le bruit de la foule, ne pourraient manquer de lui donner une abominable migraine.

Le duc eut l'air d'acquiescer à la prière de Canillac; — il se mit au

1. Historique.

lit en sa présence, et, pour se débarrasser plus promptement de sa surveillance importune, il se mit à ronfler, comme un homme profondément endormi.

M. de Canillac, — enchanté du résultat qu'il venait d'obtenir, — sortit sur la pointe du pied, en se frottant les mains.

A peine venait-il de refermer la porte derrière lui, que le régent cessa de ronfler, — ouvrit les yeux, — et, joyeux comme un écolier en maraude, s'élança hors du lit et sonna ses valets de chambre.

Il se fit habiller, — descendit dans la salle du bal, et la traversa à plusieurs reprises en chancelant et *titubant* d'une façon qui ne tarda pas à attirer sur lui l'attention générale.

Le lendemain, le duc d'Orléans, sachant que M. de Canillac était informé de son escapade, dit, en le voyant entrer :

— Voilà mon mentor qui va bien me gronder de ce que je fis hier, malgré lui !...

— Ne le craignez pas, monseigneur, — répondit le gentilhomme — car jamais vous ne serez mon Télémaque...

§

Dans la disposition d'esprit où se trouvait Raoul, nous savons qu'il ne venait point au bal de l'Opéra pour y chercher un plaisir, mais tout simplement pour tuer le temps pendant quelques heures.

Le jeune homme voulait bien sentir autour de lui du bruit, du mouvement et de la joie, — mais il ne consentait point à être distrait forcément et malgré lui, des pensées fort peu couleur de rose dans lesquelles il s'absorbait.

En conséquence, et afin d'éviter l'obsession des importuns et l'odieux bavardage des indifférents, Raoul loua au vestiaire un domino noir et un masque.

Grâce à cette double précaution, il était complètement impossible qu'il fût reconnu par qui que ce fût.

Puis il monta le grand escalier et se jeta résolûment au plus fort de la cohue, — coudoyant à droite et à gauche, sans se préoccuper des murmures menaçants qui s'élevaient sur son passage, dans les groupes qu'il disjoignait.

On comprend facilement qu'un duel et même une douzaine de duels,

doivent sembler chose de médiocre importance à l'homme qui compte le lendemain matin se brûler gaillardement la cervelle.

Ce n'est pas cependant que Raoul cherchât une querelle, — oh! mon Dieu, non.

Le coup de pistolet qu'il se destinait lui souriait autant, pour le moins, qu'un coup d'épée donné par une main étrangère.

Mais il trouvait une sorte de petite distraction à faire naître autour de lui ces courroux, — et il continuait à fendre la presse, — ni plus ni moins qu'un mari jaloux qui court après sa femme égarée dans la foule.

Du reste, — chose bizarre, — presque phénoménale, et que nous n'entreprendrons pas d'expliquer, — Raoul, sur son chemin, récolta beaucoup d'injures, mais ne rencontra aucune querelle.

Fatigué bientôt de ce travail herculéen qui consistait à séparer violemment les massifs compacts de cette agglomération humaine, Raoul se rendit au foyer.

Là, il se promena longtemps, — aussi lugubre au milieu des folles intrigues d'amour qui se nouaient et s'enchevêtraient autour de lui, que le trappiste, debout au bord de la tombe qu'il creuse pour lui-même et à qui une voix incessante répète :

— Frère, il faut mourir!

Cependant, peu à peu, il sortit à demi de cette morose préoccupation.

Voici comment et voici pourquoi :

La plupart des dominos féminins qui se promenaient dans le foyer étaient noirs.

Raoul, dans sa promenade solitaire, ne put s'empêcher de remarquer une jeune femme qui, à dix reprises différentes, se croisa avec lui.

Cette jeune femme semblait absolument seule.

Elle portait un demi-masque de velours à barbe de satin.

Son domino était rose.

Cette couleur vive et gaie tranchait sur les costumes sombres et attirait invinciblement le regard.

XXVIII

LE DOMINO ROSE

La jeune femme en domino rose, avons-nous dit plus haut, semblait absolument seule.

Les lecteurs ont le droit de nous demander comment nous savons qu'elle était jeune, puisqu'elle portait un masque de velours.

Eh! mon Dieu, n'y a-t-il pas dans la jeunesse quelque chose, un *je ne sais quoi* qui la trahit involontairement, si bien qu'elle se cache?

Le visage du domino rose était caché, — c'est vrai; — mais sa taille, svelte et souple, offrait des contours harmonieux et irréprochables.

Ce qu'on apercevait du cou, sous la barbe du masque, était d'une blancheur éblouissante et velouté comme un pastel de Lancret ou de Boucher.

Rien ne pouvait se comparer à la petitesse aristocratique des mains longues et fines, et à la cambrure espagnole du pied le plus ravissant du monde.

A travers les ouvertures du carton recouvert de velours noir, les yeux, d'un bleu sombre et profond, lançaient des regards, tantôt vifs comme des flèches acérées, — tantôt voilés par un nuage de mélancolique rêverie.

Enfin, — dernier indice d'une jeunesse en toute sa fleur, — une boucle de cheveux d'un châtain pâle et d'une merveilleuse épaisseur, venait, comme un serpent cendré, lécher le haut de l'épaule droite.

Somme toute, il aurait été difficile d'imaginer quelque chose de plus complètement séduisant que cet ensemble enchanteur.

Que devait-ce donc être quand le masque tombait?

Telle fut la réflexion que se fit involontairement Raoul après avoir croisé une demi-douzaine de fois la jeune femme.

Ceci le tira, pour un instant, de sa torpeur ennuyée; mais, presque aussitôt, il se dit que c'était folie, dans sa position d'homme qui n'a plus que deux heures à vivre, de se préoccuper ainsi, ne fût-ce que pour un instant, de la séduction plus ou moins grande de l'une des déesses du bal de l'Opéra.

En même temps, et afin de s'assurer d'une façon positive du nombre

de minutes qui le séparaient encore du seuil de l'éternité, Raoul tira sa montre et regarda l'heure.

Il était cinq heures du matin.

A sept heures, vraisemblablement, il trouverait ouverte quelque boutique d'armurier et pourrait acheter deux charges de poudre et deux balles.

Il ne s'était donc pas trompé en pensant que la marge de son existence n'avait plus que la largeur d'une couple d'heures environ.

Raoul hocha la tête d'un air satisfait et remit sa montre dans son gousset.

Il n'avait pas encore achevé ce mouvement, quand un petit cri retentit près de lui.

Un bras tremblant s'appuya sur le sien, en s'y soutenant avec force, et une voix singulièrement douce, mais agitée par l'émotion, balbutia à son oreille :

— Vous êtes le chevalier Raoul de La Tremblaye... n'est-ce pas?...

A cette question inattendue, Raoul tressaillit et regarda avec stupeur celui ou celle qui le reconnaissait ainsi, malgré son masque, et qui venait de lui adresser cette question.

C'était la jeune femme au domino rose.

Muet de surprise, Raoul cherchait une réponse.

La voix reprit, mais avec un accent suppliant et passionné :

— Oh! de grâce, monsieur, daignez me dire si vous êtes celui que je viens de nommer?

— Je suis en effet le chevalier de La Tremblaye... — répondit Raoul.

— Que Dieu soit béni! — s'écria la jeune femme, — que Dieu soit béni de permettre que je vous retrouve!... je ne l'espérais plus...

— Quoi, madame, vous me cherchiez?

— Oui, certes, et depuis bien longtemps!

— A quoi dois-je attribuer un si grand bonheur? — Car, enfin, il me semble...

Raoul s'interrompit :

— Que vous ne me connaissez point? — acheva la jeune femme.

— Je ne le crois pas, du moins... — est-ce que je me trompe?

— Peut-être... dans tous les cas, vous le voyez, moi je vous connais...

— Ceci n'est pas douteux; mais comment se fait-il que, sous ce déguisement, vous m'ayez reconnu?

— Vous le saurez plus tard...

— Pourquoi pas tout de suite?...

— Parce que, répondre à votre question, c'est vous révéler tout mon secret...

— Et vous voulez le garder pour vous?

— Je veux, du moins, choisir un autre endroit que celui-ci pour vous l'apprendre...

— Vous piquez étrangement ma curiosité, madame...

— Il ne tient qu'à vous de la satisfaire...

— Quand?

— Tout à l'heure.

— Et comment cela?

— Êtes-vous libre?

— Oui.

— Alors quittons ce bal.

— Pour aller où?

— Chez moi.

— Soit, — dit Raoul; — je vous accompagnerai, madame; mais je dois, d'avance, vous annoncer une chose.

— Laquelle?

— C'est qu'il m'est impossible de vous consacrer plus de deux heures...

— Impossible?

— Complètement.

— Peut-être avez-vous un rendez-vous? — dit le domino rose en tressaillant.

— Précisément.

— Avec une femme, sans doute?

Raoul ne répondit que par un signe de tête affirmatif, accompagné d'un sourire indéfinissable.

Celle avec qui il avait rendez-vous était bien une femme, en effet...

— Et, — demanda le domino rose, — rien ne pourrait vous faire renoncer à ce rendez-vous?

— Rien.

— En êtes-vous bien sûr?

— Oh! mon Dieu, oui.

— Celle qui vous attend est donc bien belle et bien aimée?

Raoul ne répondit pas.

Mais il eut aux lèvres ce même sourire dont nous avons parlé tout à l'heure.

La jeune femme reprit, avec une intonation âpre et jalouse qu'elle ne pouvait parvenir à dissimuler entièrement :

— Est-elle ici?

— Celle que je rejoindrai dans deux heures? — demanda Raoul.

— Oui.

— Si belle que vous soyez, madame, — répondit le chevalier, — vous cesseriez d'être la reine de ce bal, si celle qui m'attend était ici... — elle n'aurait qu'à paraître pour dominer... elle n'aurait qu'à toucher du bout du doigt l'épaule des mieux épris et des plus amoureux, et ceux-là, sans même regarder en arrière, quitteraient leurs maîtresses pour la suivre...

— Je ne vous comprends pas, — murmura le domino rose

Raoul poursuivit avec une sorte d'exaltation :

— Celle qui m'attend est la reine du monde... — Messaline insatiable, qu'on la craigne ou qu'on l'appelle, quand elle vous veut, elle vous prend... personne ne lui résiste, et personne ne lui est infidèle, car ses amants ne sortent plus de ses bras, une fois qu'elle les a refermés sur eux...

— Et cette femme... cette femme... — demanda le domino rose, — qui donc est-elle?

— C'est la Mort, — répondit Raoul.

La main du domino rose se crispa sur le bras de M. de La Tremblaye...

— Ah! — s'écria-t-elle, — je devine... vous vous battez en duel dans deux heures!...

— Non, madame.

— Mais alors?...

— Je ne me bats point, — poursuivit Raoul; — mais dans deux heures, je me tue...

— Vous vous tuez?...

— Parfaitement.

Sans le masque de velours noir, on eût vu le visage du domino rose devenir pâle comme une cire vierge.

— Vous vous tuez!... — répéta-t-elle pour la seconde fois, — mais d'une voix si faible qu'elle était à peine distincte.

Raoul s'inclina affirmativement.

— Mais pourquoi?... pourquoi?... — balbutia la jeune femme.

— Ah! ceci est mon secret; moi aussi j'ai mes mystères...

— Ce secret, ne me le direz-vous point?

— M'avez-vous dit le vôtre?



Sous le vestibule, parmi la foule de laquais et de valets de pied attendant leurs maîtres, se remarquait un heiduque gigantesque. (P. 883.)

— Mais, moi, j'ai promis de vous l'apprendre...

— Eh bien, quand vous aurez parlé, peut-être parlerai-je à mon tour...

— Me le jurez-vous?...

— Impossible!... madame!... impossible!... je ne jure absolument rien... j'ignore entièrement ce que je ferai, puisque, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, cela dépend un peu de vous.

En achevant cette phrase, Raoul tira sa montre pour la seconde fois.

— Comme le temps passe! — dit-il ensuite, — nous n'avons plus que trois quarts d'heure...

— Venez donc, alors!... venez vite!...

Et, se cramponnant avec force au bras de M. de La Tremblaye, le domino rose l'entraîna rapidement à travers les couloirs encombrés de monde.

Quelques secondes leur suffirent pour atteindre l'escalier.

— Quelle peut être cette aventurière? — se demanda Raoul, — et comment me connaît-elle?

Sous le vestibule, parmi la foule des laquais et des valets de pied attendant leurs maîtres, se remarquait un heiduque gigantesque, splendidement vêtu d'écarlate et galonné sur toutes les tailles.

A la vue du domino rose, le colosse se leva vivement, son bonnet fourré et galonné à la main.

— Ma voiture, — lui dit la jeune femme.

L'heiduque s'élança.

L'étonnement de Raoul redoublait.

XXIX

LA MONTRE

Au bout de quelques secondes l'heiduque reparut.

— La voiture de madame, — dit-il.

Le domino rose reprit le bras de Raoul et sortit avec lui

Devant le péristyle du théâtre attendait un magnifique carrosse, étincelant de dorures, mais sans armoiries.

Un valet de pied, galonné comme l'heiduque, tenait la portière ouverte. Un énorme cocher, magistralement assis sur un large siège à housse écarlate, avait peine à contenir la fougue de deux chevaux noirs de la plus grande taille.

La jeune femme monta.

Raoul s'élança à côté d'elle.

Le valet de pied referma la portière avec un claquement strident, et les chevaux partirent à un trot prodigieux.

A peine le carrosse venait-il de s'ébranler, que le domino rose s'empara de l'une des mains de Raoul et la serra entre les siennes.

M. de La Tremblaye sentit une larme brûlante couler sur cette main.

— Vous pleurez! — s'écria-t-il.

— Oui, — murmura la jeune femme.

— Et pourquoi?

— Parce que mon cœur se brise!... parce que, d'ici à quelques instants, ma vie va se décider... parce que, tout à l'heure, quand vous allez me voir à visage découvert, vous me repousserez sans doute avec horreur.

— Vous repousser? — interrompit Raoul, — et pourquoi! n'êtes-vous donc pas belle?

— Je suis belle... du moins on le dit...

— Eh bien?...

Au lieu de répondre, la jeune femme poursuivit :

— Mon cœur se brise, enfin, parce que, jadis, je vous ai fait bien du mal... j'ai du moins contribué à vous en faire... et depuis ce temps-là, je vous aime... je vous cherche... et, au moment où j'aurais pu, peut-être, réparer le passé, voici que je vous retrouve... mais c'est pour vous reperdre encore, puisque vous voulez mourir...

Et les larmes de la jeune femme tombaient, plus pressées et plus brûlantes sur la main de Raoul. Elle souleva cette main et elle l'approcha de ses lèvres qui s'y appuyèrent passionnément.

— Mais qui donc êtes-vous?... qui donc êtes-vous?— s'écria M. de La Tremblaye.

— Qui je suis... hélas! vous ne le saurez que trop tôt...

Raoul allait insister pour le savoir à l'instant même. Mais le carrosse cessa de rouler.

Pendant l'entretien qui précède, le rapide attelage avait dévoré la distance qui séparait le Palais-Royal de ces terrains vagues sur lesquels

s'élèvent aujourd'hui les rues de Clichy, de Londres, de Berlin, d'Amsterdam, etc...

Une faible partie de ces terrains était occupée par de grands jardins et de *petites maisons* à l'usage des roués du régent et des traitants millionnaires.

Le carrosse venait de franchir une large porte cochère, et, tournant autour d'une pelouse arrondie, il s'était arrêté devant le perron d'un petit hôtel merveilleusement élégant.

La portière s'ouvrit.

Raoul et sa compagne descendirent.

A la suite du domino rose, M. de La Tremblaye franchit cinq ou six pièces meublées avec un luxe princier.

Tous deux pénétrèrent dans un petit salon, ou plutôt dans un boudoir tendu de satin bleu brodé de fleurs d'argent.

Les sièges, — les écrans, — les paravents étaient en laque du Coromandel.

Dans la cheminée flambait un feu vif et clair.

Les bougies d'un lustre et de deux candélabres répandaient une clarté diurnale.

Devant le foyer, une table de laque supportait ces viandes froides ces confitures et ces pâtisseries que l'on appelait un *en cas*.

Des vins de France et d'Espagne étincelaient dans des carafons de verre de Venise constellés d'étoiles d'or.

Enfin, de chaque côté de la cheminée, deux larges et profondes chauffeuses semblaient préparées pour le repos, la causerie et les amoureuses langueurs.

D'un seul coup d'œil Raoul remarqua tous les détails dans lesquels nous venons d'entrer, et bien d'autres que nous oublions.

Il en conclut qu'il se trouvait chez une grande dame millionnaire ou chez l'une des reines de la galanterie vénale.

Mais Raoul connaissait fort peu les *impures* à la mode, et pas du tout les véritables grandes dames.

Aussi, comme il n'entrevoyait aucune issue à ses perplexités, il ne put que répéter:

— Mais, enfin, qui donc êtes-vous?

L'inconnue porta la main à son masque.

Mais, au moment de l'arracher, elle se jeta aux genoux de Raoul.

— Que faites-vous? — balbutia ce dernier en s'efforçant de la relever, — madame, au nom du ciel...

— Jurez-moi... — interrompit la jeune femme, — jurez-moi que

lorsque vous aurez vu mon visage, vous ne témoignerez ni mépris ni colère... jurez-moi que vous écouterez jusqu'au bout ce que je veux vous dire...

— Pouvez-vous en douter?

— Jurez!

— Eh bien, je jure.

La jeune femme se releva.

— Regarde-moi donc, — dit-elle, — regarde... et souviens-toi que tu viens de jurer...

Le masque tomba.

Raoul vit apparaître, entre les boucles épaisses d'une adorable chevelure, un frais et doux visage un peu pâle.

Un regard lui suffit pour reconnaître ce visage.

— Émeraude!... — s'écria-t-il, — Émeraude!...

— Oui, — balbutia la jeune femme en baissant la tête, — oui, Émeraude... c'est-à-dire la misérable fille qui vous a dépouillé... volé... et qui vous mai...

— Émeraude !... répéta Raoul pour la troisième fois.

Puis il murmura, mais assez haut pour être entendu de la jeune femme:

— Celle à qui si souvent j'ai rêvé!... l'ange bienfaisant qui me venait en aide avec une pitié si douce... — Émeraude! ... la fée aux blonds cheveux que mes lèvres appelaient, parce que mon cœur voulait l'aimer...

— Raoul!... Raoul!... cria la jeune femme avec l'expression d'une joie surhumaine, — est-ce que c'est vrai... est-ce que c'est bien vrai, ce que tu dis là?

— Pourquoi mentirais-je, Émeraude?

— Mais non!... c'est impossible!... impossible!...

— Pourquoi?

— Vous aviez donc tout oublié?

— Je me souvenais, au contraire...

— Mais ces hommes... ces hommes, ces misérables qui vous ont dépouillé... vous saviez cependant que j'étais leur complice?...

— Leur complice? non... je n'en crois rien. Sans doute, ils avaient fait de vous un instrument docile, en se servant de moyens que j'ignore... mais si vous étiez leur esclave, vous n'étiez pas leur complice... et la preuve, c'est que ces hommes m'ont volé et que, vous, tout ce que vous aviez pu sauver dans les débris de mon naufrage, votre part de butin, vous me l'avez rendu...

Émeraude pleurait silencieusement

Mais c'étaient des larmes de joie qui maintenant coulaient sur ses joues veloutées.

Raoul poursuivit, en tirant sa montre de sa poche et en la présentant à Émeraude :

— Oh ! je me souviens, comme si cela s'était passé aujourd'hui, du jour où, pour la seconde fois, on me remit à l'hôtel de la *Toison d'or* un petit paquet qui portait mon adresse... j'ouvris ce paquet; il renfermait cette montre, cette montre, pour moi un trésor, une relique !... et, à côté de la montre, ces quatre mots :

DE LA PART D'ÉMERAUDE

J'appuyai contre mes lèvres la montre et le billet, et je m'écriai :

— Pauvre fille !... c'était une noble et belle nature que les hasards de la vie ont égarée !... pauvre fille !... Dieu ne l'avait point créée pour en faire l'associée et la complice de voleurs ! si jeune !... si belle !... tant de cœur ! et retenue si bas par des chaînes mystérieuses !... Oh ! que ne vient-elle à moi !... à moi qui pourrais encore l'aimer et qui la relèverais par mon amour !...

Pour la seconde fois Émeraude s'était agenouillée devant le jeune homme.

— Vous avez dit cela, Raoul ? — lui demanda-t-elle en élevant sur lui son beau regard, baigné des lueurs d'une ineffable béatitude, — vous avez dit cela ?

— Je l'ai dit... et je le pensais... et je le pense encore... et je m'en souviens, je vous le répète, comme si cela s'était passé aujourd'hui...

— Ah ! — s'écria Émeraude en se relevant, en enlaçant Raoul dans une étreinte passionnée, et en appuyant contre son cœur la montre armoriée qu'il tenait encore à la main, — cette montre m'a porté bonheur !... c'est mon talisman... oui, c'est mon talisman...

— Comment cela ? — demanda Raoul intrigué de ces exclamations bizarres...

— Eh !... — poursuivit la jeune femme en couvrant la montre de baisers fous, — ne devinez-vous donc pas que c'est grâce à ce bijou, si bien connu de moi, que je vous ai deviné, cette nuit, au bal de l'Opéra...

— Oh ! — dit Raoul, aux yeux de qui la lumière se faisait soudain, — je comprends maintenant...

Soudain, l'étincelle de la joie s'éteignit dans les prunelles bleues d'Émeraude.

Le sourire disparut de ses lèvres et son visage tout entier prit une expression de stupeur.

Cette expression n'échappa point à Raoul.

— Qu'avez-vous donc? demanda-t-il.

Émeraude ne répondit pas. Mais ses yeux ne pouvaient se détacher du cadran de la montre.

Les aiguilles couraient rapidement et marquaient six heures et demie.

Une heure et demie auparavant, Raoul avait dit au domino rose qu'il se tuerait dans deux heures.

XXX

ÉMERAUDE

— Émeraude, — répéta Raoul en prenant la main de la jeune femme, — qu'avez-vous?

Émeraude, au contact de cette main, fit un mouvement brusque, comme si elle s'éveillait d'un rêve.

Une légère teinte rose envahit ses joues et jusqu'à son front.

La flamme d'une résolution immuable étincela dans ses yeux ; elle murmura, non point en réponse à la question de Raoul, mais se parlant à elle-même :

— Eh bien, s'il veut encore mourir, nous mourrons ensemble...

Raoul comprit, et, nous devons l'avouer, il éprouva une rapide mais profonde émotion.

— Pauvre enfant... pauvre enfant!... dit-il, — c'est donc bien vrai, vous m'aimez?

— Si je l'aime! — s'écria Émeraude, — il demande si je l'aime, mon Dieu!

— Mais depuis quand?

— Depuis toujours!... Je vous aime, Raoul, depuis le premier instant où nous nous somme rencontrés... où on vous a présenté à moi... mais je ne me suis aperçue véritablement de cet amour que plus tard... Alors il était trop tard! Vous aviez quitté l'hôtellerie de la *Toison d'or,* et toutes mes



Aussitôt, par la blessure béante, des milliers de pièces d'or ruisselèrent sur le plancher. (P. 893.)

démarches pour retrouver vos traces ont été inutiles... Depuis ce moment, Raoul, j'ai vécu en pensant à vous, et il n'y a pas eu une heure dans ma vie, pas une minute, pas une seconde, où votre image n'ait été dans mon cœur et votre nom sur mes lèvres.

— Et depuis lors, — demanda M. de La Tremblaye d'un air de

doute, — depuis lors, vous avez été fidèle à mon souvenir... fidèle à votre amour?

Émeraude étendit la main.

— Fidèle d'âme et de corps! — dit-elle avec solennité, — Raoul, je vous le jure.

Un sourire légèrement incrédule vint aux lèvres du jeune homme.

Émeraude aperçut ce sourire et en devina le sens.

— Ah! — s'écria-t-elle, — vous doutez!...

— Chère enfant, — murmura M. de la Tremblaye, — me croyez-vous donc la prétention extravagante de vous demander compte du passé?

— C'est vrai, — murmura tristement Émeraude, — quel compte pourriez-vous me demander? que suis-je pour vous? que vous importe ce que j'ai été et ce que j'ai fait? Vous me connaissez assez pour savoir que je n'ai droit qu'à votre mépris.

Raoul voulut répliquer.

Mais la jeune femme ne lui en laissa pas le temps. Elle poursuivit :

— Et pourtant, plutôt que d'être infidèle à votre souvenir et à mon amour, je serais morte cent fois!... Je ne vous demande pas de le croire, mais c'est la vérité.

Raoul ne répondit point. Il promena un regard, distrait en apparence, sur tous les objets qui l'entouraient,

— Chez qui sommes-nous? — demanda-t-il au bout d'un instant.

— Chez moi, — balbutia Émeraude.

— Ah! — fit Raoul.

— Cela vous étonne?

— Non, certes! — pour vous rien n'est trop beau!... rien n'est trop riche ni trop luxueux... Seulement...

— Eh bien?

— Eh bien, je dois vous faire compliment de votre fortune rapide, car vous êtes riche, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Émeraude, — très riche...

— La fortune ne fait pas le bonheur, — dit philosophiquement Raoul, — mais elle y contribue... Vous avez hérité, ma chère?

— Moi, et de qui?...

— De quelque parent, j'imagine...

— Je n'ai point de famille.

— Ah! fort bien, — répliqua Raoul, — je n'insiste pas plus longtemps...

Depuis quelques instants, le ton du jeune homme était bien changé,

Son accent avait perdu la tendresse compatissante qui rendait Émeraude si heureuse au commencement de l'entretien, pour devenir sec et railleur.

La cause de ce changement est simple.

Raoul ne croyait point un seul mot de tout ce que lui disait Émeraude, et il savait mauvais gré à cette dernière de chercher à le prendre pour dupe. Il aurait mille fois mieux aimé l'entendre lui avouer tout franchement qu'elle était la favorite du Régent ou la maîtresse de quelque fermier général.

Comment, en effet, expliquer d'une autre façon les somptuosités vraiment royales au milieu desquelles vivait l'ex-associée de M. Benoît et des autres chevaliers d'industrie de la rue du Geindre.

Émeraude lut, comme en un livre ouvert, tout ce qui se passait dans le cœur de Raoul.

— Mon ami, — lui dit-elle d'une voix lente et grave, — je vais vous confier le secret de ma fortune... C'est mettre ma vie entre vos mains... mais j'en suis heureuse... si vous ne m'aimez pas, je veux mourir...

En ce moment la pendule placée sur la cheminée du petit salon sonna sept heures.

Un jour blafard pénétrait dans l'appartement à travers les rideaux entre-bâillés.

Raoul regarda la pendule et passa la main sur son front.

Sept heures!...

L'heure fixée pour son suicide.

XXXI

L'OR

Émeraude avait suivi la direction de son regard. Elle devint livide.

Le regard de Raoul quitta le cadran de la pendule pour revenir au visage de la jeune femme.

Ce visage était décomposé par l'émotion et l'épouvante.

— Veux-tu toujours mourir? — dit-elle d'une voix brisée et méconnaissable.

— Oui, toujours.

— Rien ne te rattache à la vie.

— Rien.

Le froncement convulsif des sourcils d'Émeraude révéla qu'une douleur aiguë la mordait au cœur.

Mais sa physionomie redevint calme aussitôt.

— Eh bien! — dit-elle, — mourons ensemble...

— Quoi! — s'écria Raoul, — vous voulez...

— Partager ton linceul au défaut de ta vie... Oui, je le veux, et je te supplie de le vouloir aussi.

— Soit, — dit Raoul.

Émeraude s'approcha d'un petit meuble de laque.

Elle toucha un ressort : le meuble s'ouvrit.

Sur une tablette *illustrée* de pagodes et de mandarins, elle prit un flacon de cristal, rempli d'une liqueur limpide et transparente comme de l'eau de roche.

Puis elle revint auprès de la cheminée en tenant ce flacon à la main.

— Qu'est-ce que cela? — demanda Raoul.

— Un poison qui foudroie et ne fait pas souffrir.

— Y en a-t-il assez pour deux?

— Il y en aurait assez pour cent ; une aiguille, trempée dans ce poison, tue aussi vite et aussi sûrement qu'une balle au cœur.

Elle posa le flacon sur la cheminée, prépara deux verres sur la petite table, les remplit à demi d'un vin brillant de Lacryma-Christi récolté sur le Vésuve, et dit, en reprenant le flacon et en s'apprêtant à le déboucher :

— Nous allons partager...

Mais le jeune homme l'arrêta.

Depuis un instant déjà Raoul ne voulait plus mourir.

Il venait de comprendre, dans toute son étendue, l'amour réel, immense, exclusif d'Émeraude.

Le lourd fardeau de son ennui et de ses tristesses avait disparu comme par enchantement.

Il ne se souvenait que d'une chose : c'est qu'Émeraude était jeune et belle, qu'elle l'aimait, et que, lui, il avait vingt-cinq ans à peine.

Aussi, quand Émeraude étonnée se retourna, Raoul l'enveloppa de ses deux bras, et approchant ses lèvres ardentes de sa petite oreille,

qu'on eût dit sculptée par Phidias dans un marbre blanc de Carrare, il murmura :

— Au lieu de mourir tous deux, ne vaut-il pas mieux vivre ensemble?...

§

Au moment où nous rejoignons nos deux personnages, que nous avons jugé convenable d'abandonner pour quelques heures aux douceurs du tête-à-tête, ils étaient assis en face l'un de l'autre, à chaque angle de la cheminée.

Raoul parlait.

Il racontait son histoire à Émeraude.

Mais, cette fois, il ne bâtissait point un roman, comme à l'époque où la jeune femme et lui s'étaient rencontrés jadis sous les dangereux auspices du bonhomme Benoît.

Il disait véritablement sa vie tout entière et telle qu'elle avait été.

Il ne déguisait rien des phases brillantes et néfastes de cette existence d'aventurier, de bohême, de gentilhomme.

La chaumière des Rigaud, — le château de la Tremblaye, — Réginald, — le repas des funérailles, — les héritiers, — la maison de jeu, — Déborah, — Hébé, — le mariage, — l'adultère, — la vengeance, toute cette étrange épopée dont nous venons de tracer le sommaire en quelque mots, passa sous les regards d'Émeraude.

Elle écoutait, haletante, oppressée, émue, tantôt riant, tantôt pleurant.

Elle s'irritait des amours de Raoul...

Elle partageait ses haines, ses espoirs ; — avec lui, elle caressait les rêves de la vengeance.

Avec lui, elle regrettait de s'être trop vengée.

Quand Raoul eut achevé, Émeraude avait la fièvre.

Un rose vif colorait ses joues, son regard étincelait d'un éclat pareil à celui du diamant.

Elle était d'une incomparable beauté.

Raoul s'agenouilla devant elle et murmura ·

— J'ai bien fait de ne pas mourir !...

Après les dernières paroles de M. de la Tremblaye, il y eut un moment de silence.

Puis Raoul, enlaçant de ses bras la taille souple et frémissante de sa jeune et belle maîtresse, lui dit :

— Tu sais ma vie... c'est à toi de parler maintenant; tu as promis de me révéler le secret de ta fortune... j'attends...

— Oh! ce sera bien court, — répondit Émeraude; — mais d'abord, écoute-moi...

Raoul fit un geste qui témoignait de son attention.

La jeune femme reprit :

— Après une existence telle que la tienne, tu dois être au-dessus des préjugés, n'est-ce pas?

— Certes! — fit Raoul.

— Tu dois prendre les hommes pour ce qu'ils sont...

— Et Dieu m'est témoin, — s'écria Raoul, — que je les estime à leur juste valeur!

— Eh bien, si l'on t'offrait une domination absolue, un pouvoir sans bornes, infini, en un mot la toute-puissance, à la condition d'engager contre ces hommes que tu méprises une guerre occulte, mais terrible, dans laquelle tu seras vainqueur...

— Eh bien?

— Accepterais-tu?

— Sans hésiter.

— Bien vrai?

— Je te le jure!...

— Alors, Raoul, ce pouvoir, cette domination, cette toute-puissance, je te les offre !...

— Toi! Émeraude!...

— Oui, moi... la pauvre Émeraude...

— Tu parais sérieuse et convaincue, mon enfant, et pourtant, malgré moi, je me demande si tu railles ou si tu es folle?...

Un sourire triomphant fit étinceler les dents de la jeune fille sous ses lèvres de corail.

— L'or est-il le maître du monde? — demanda-t-elle d'une voix calme. — Admets-tu cela, Raoul ?

— Je l'admets.

— La royauté de l'opulence a-t-elle le pas sur toutes les autres? — Admets-tu cela aussi?

— Oui, si cette opulence est immense, infinie, sans bornes, comme le pouvoir dont tu parlais tout à l'heure.

— L'homme qui pourrait puiser sans cesse dans des trésors aussi inépuisables que les grains de sable du bord de la mer, serait-il, s'il le voulait, un dominateur absolu?

— Oui... mais cet homme n'existe pas...

Émeraude quitta son siège.

Elle saisit la main de Raoul et lui dit :

— Viens avec moi...

Raoul se laissa entraîner.

Émeraude s'approcha de la muraille.

Elle appuya son doigt sur l'une des fleurs d'argent brodées dans la tenture.

Une petite porte, admirablement dissimulée dans les plis nombreux de l'étoffe, tourna sans bruit sur ses gonds invisibles.

La jeune femme introduisit Raoul dans un cabinet de moyenne grandeur.

Ce cabinet n'avait pas de meubles.

Les murailles disparaissaient sous un amoncellement de sacs qui s'élevait jusqu'au plafond.

— Qu'est-ce que cela? demanda Raoul.

Émeraude, au lieu de répondre, essaya de détacher la corde mince qui nouait la gueule d'un des sacs; mais ses doigts mignons n'y parvinrent point.

Elle fit un petit geste d'impatience.

Puis se tournant vers son amant, elle lui dit :

— Donne-moi ton épée...

Raoul obéit.

Émeraude prit l'arme par la poignée et d'un coup de pointe entailla l'un des sacs.

Aussitôt, par la blessure béante, des milliers de pièces d'or ruisselèrent sur le plancher.

Émeraude éventra de même un second sac. Puis un troisième.

Des cascades métalliques inondèrent la chambre avec un joyeux bruissement.

L'étrange inondation montait.

Raoul et sa compagne avaient de l'or jusqu'aux chevilles.

M. de la Tremblaye, stupéfait, n'en pouvait croire ses yeux et se demandait s'il était réellement éveillé.

— Eh bien, incrédule, qu'en dis-tu? demanda Émeraude en souriant.

Et comme Raoul ne répondait pas, la jeune femme poursuivit :

— Ces tas d'or qui t'étonnent et t'éblouissent ne sont pas la cent millième partie des richesses que je puis mettre à ta disposition...

— Mais qu'es-tu donc?... — balbutia Raoul. — Es-tu une fée... un génie?...

— Je suis la reine, — repondit Émeraude.

— La reine? — répéta le jeune homme.

— La reine des faux monnayeurs du *Château maudit!*

Raoul regarda Émeraude.

Puis, se baissant vivement, il ramassa une poignée d'or et se mit à étudier chaque pièce, comme un usurier prêteur sur gages regarde un diamant qu'on lui apporte en dépôt.

Mais l'examen le plus attentif vint démentir à ses yeux le sens des paroles d'Émeraude.

— Tu te moques de moi, — dit-il en laissant retomber les louis qu'il tenait dans sa main, — cet or est bon.

— Tu vois, du moins, — répliqua Émeraude, — qu'il peut tromper les plus habiles...

— Quoi, tu persistes?...

— A soutenir la vérité... oui, sans doute.

— Mais ce que tu me dis là est incroyable!...

— Incroyable, soit!... mais réel... dans un instant tu seras convaincu...

Émeraude ramena Raoul dans le petit salon aux tentures bleues.

Elle referma la porte mystérieuse, et les jeunes gens reprirent leurs places aux deux angles de la cheminée.

Émeraude commença alors un récit trop long pour que nous le reproduisions ici, mais dont nous allons donner la substance.

Un jour, quelque temps après l'épisode du *Bélier d'argent*, et alors que la jeune femme était encore affiliée à la bande des chevaliers d'industrie de la rue du Geindre, un inconnu s'était présenté chez elle.

— Madame, — lui avait-il dit d'emblée et sans le moindre préambule, — je viens à vous comme ambassadeur...

— Et de quelle puissance? — avait demandé Émeraude en riant.

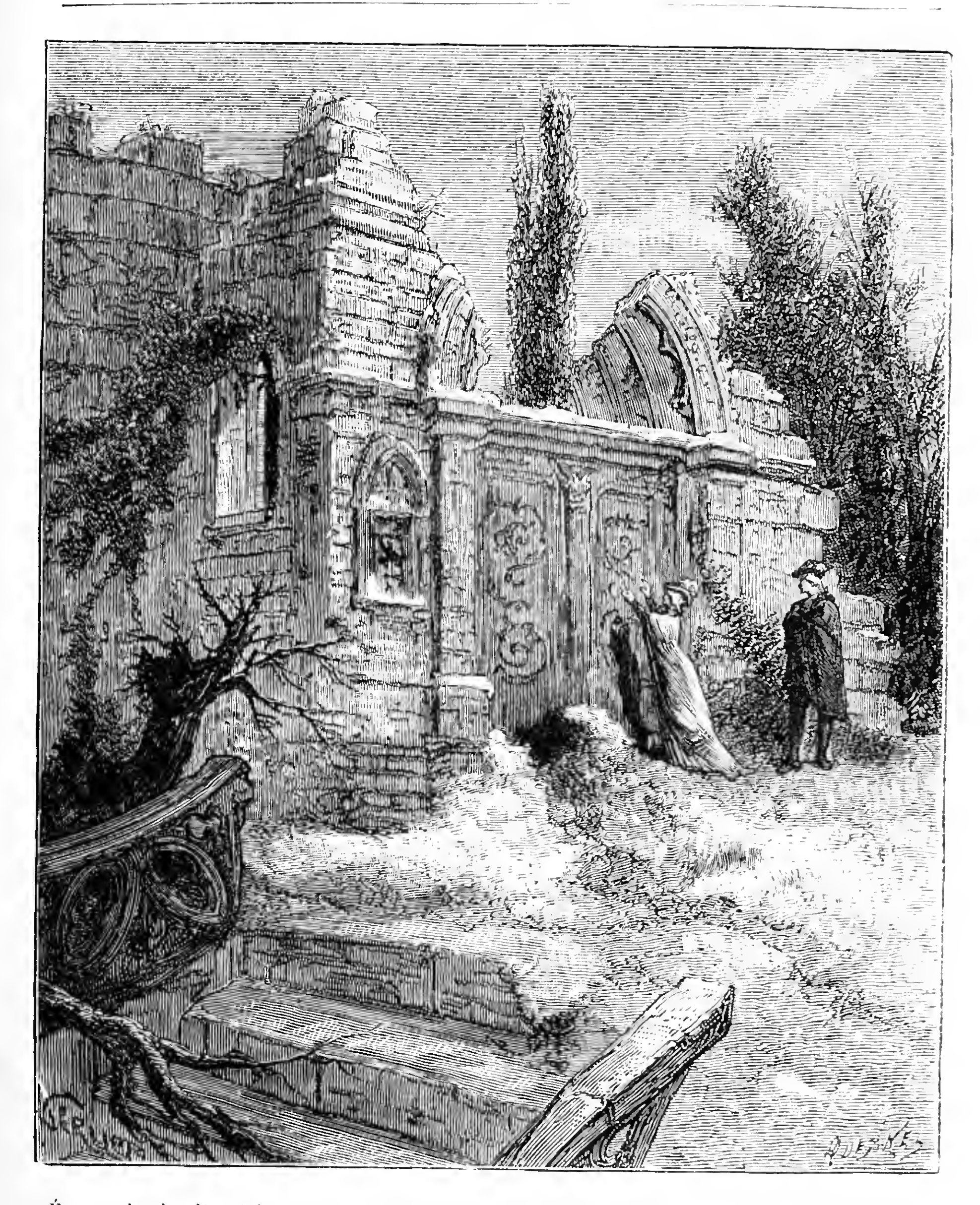
— D'une puissance qui vous offre une couronne...

— Une couronne, dites-vous?...

— Mon Dieu, oui.

— Et laquelle ?

— Celle de la richesse et du luxe ; puisque vous avez déjà celle de



Émeraude s'arrêta et frappa trois fois dans ses mains d'une façon particulière. (P. 904.

la grâce et de la beauté... en d'autres termes, pour vous proposer une fortune immense... Acceptez-vous?

— Cela dépend.

— De quoi?

— Des conditions.

— Oh! elles sont simples...

— Enfin, voyons...

— Il ne s'agit que d'avoir l'hôtel le plus élégant, les équipages les plus splendides, de donner des fêtes, enfin de mettre en circulation beaucoup d'or...

— Jusqu'à présent cela me paraît facile... Mais ensuite?

— Ensuite, il n'y a rien...

— Quoi! c'est là tout?

— Tout absolument.

— Impossible!...

— Je vous l'affirme!...

— Allons, monsieur, il doit y avoir quelque petit mot que vous n'avez pas encore prononcé...

— Au fait, c'est juste; mais ce mot, madame, est pour vous de nulle importance...

— Voyons-le toujours...

— Mon Dieu, le voici : l'or que vous dépenserez sera faux.

Émeraude tressaillit.

— De la fausse monnaie!... — s'écria-t-elle.

— Tout bonnement, — dit l'inconnu de l'air le plus naturel.

— Mais, monsieur, savez-vous bien que les faux monnayeurs sont roués tout vifs en place de Grève?...

— Je ne l'ai jamais ignoré, madame...

— Jolie perspective, alors!...

— Elle n'existe pas pour vous.

— Comment?

— Le danger est nul.

— Prouvez-moi cela.

— C'est ce que je vais essayer de faire...

L'inconnu entra alors avec Émeraude dans des détails infiniment compliqués, tendant à lui démontrer, d'abord, qu'elle n'avait point affaire à de vulgaire faux monnayeurs pratiquant sur une échelle misérable leurs imitations maladroites et se faisant arrêter par la police à l'émission de la dixième pièce.

Il s'agissait d'une immense opération, admirablement organisée.

Les ateliers de fabrication se trouvaient dans un vieux château situé à quelques lieues de Saint-Germain; l'exactitude de la reproduction était telle, que, grâce à un alliage de métaux encore inconnu du vulgaire et des savants, les pièces d'or pouvaient tromper les regards les plus exercés et les plus scrutateurs.

Émeraude fit observer à l'inconnu que, les choses se trouvant dans

une situation semblable, elle ne comprenait pas à quoi elle pourrait être utile à l'association des faux monnayeurs.

L'interlocuteur de la jeune femme s'attendait à cette objection.

— Je vais avoir l'honneur, — dit-il, — de vous répondre, madame... et, je l'espère, de vous convaincre.

XXXII

UNE ROYAUTÉ

En effet, l'inconnu expliqua fort clairement et fort catégoriquement à Émeraude que les membres de l'association honorable dont il était le mandataire et l'ambassadeur éprouvaient littéralement l'embarras des richesses, — maladie rare et fort enviée.

Ces honnêtes gens ne savaient comment lancer dans la circulation les sommes immenses qui s'entassaient chaque jour dans les souterrains du vieux château dont nous avons parlé.

Il leur était tout à fait indispensable de se créer de hautes relations dans un monde où ils recruteraient sans peine des complices que le soupçon ne pourrait point atteindre.

On devine qu'ils jetaient d'avance leur dévolu sur certains dissipateurs appartenant à d'illustres familles.

Or, une femme seule, et une femme réunissant les triples conditions de la jeunesse, de l'esprit et de la beauté, pouvait établir les premiers fondements de ces relations.

Le hasard leur fit rencontrer Émeraude, et il leur sembla qu'ils ne pourraient pas trouver mieux.

Émeraude, en effet, riche, célèbre par sa beauté et par son luxe, ouvrant ses salons, donnant des fêtes brillantes, attirerait chez elle, indubitablement, l'élite de la mauvaise compagnie de haut lieu.

Elle passerait pour la plus à la mode des courtisanes, et son hôtel serait un terrain neutre où les chevaliers de la fausse monnaie pourraient coudoyer les fils de grands seigneurs et tendre leurs filets en eau trouble.

Quant à Émeraude, il était parfaitement entendu qu'on détournerait un des bras du nouveau Pactole pour le faire affluer chez elle.

La proposition, formulée ainsi, était parfaitement acceptable et fut acceptée.

Émeraude, connue à partir de ce moment sous le pseudonyme de *Madame de San-Lucar*, étonna Paris par la magnificence de ses équipages qui dépassèrent de bien loin ceux des plus célèbres entre les impures de l'Opéra.

Bientôt il ne fut question que de l'éblouissante étrangère, de son hôtel, de ses soirées.

Il devint de bon goût d'être de ses amis, et, parmi les plus grands seigneurs du royaume, plusieurs sollicitèrent la faveur de ses invitations.

Jamais femme ne fut plus entourée ni plus courtisée qu'Émeraude, et cependant, chose bizarre, on ne lui connut pas d'amant.

Émeraude ne tarda guère à prendre sur ses complices un empire absolu.

Leur chef étant venu à mourir, la jeune femme avait été proclamée la reine de l'étrange association.

C'est de cette royauté dont elle voulait maintenant se démettre en faveur de Raoul.

. . . .
. . . .

§

Telle fut, nous le répétons, la substance du récit d'Émeraude, récit qu'elle termina en disant :

— Ce pouvoir suprême, entre mes mains, n'était qu'un éventail... entre les tiennes, ce sera un sceptre... Raoul, acceptes-tu?...

Toutes les réflexions du jeune homme avaient été faites tandis qu'Émeraude parlait. Aussi répondit-il sans hésiter :

— J'accepte.

— Vive le roi! — cria Émeraude.

Et jetant, ses deux jolis bras autour de la tête de son amant, elle l'embrassa avec passion.

— Maintenant, — demanda-t-elle ensuite, — il faut que mon roi me dise quand il lui conviendra de se faire connaître par ses sujets.

— Mes sujets! — fit Raoul en riant; — quels sont-ils?

— Les membres de la colonie souterraine et mystérieuse...

— C'est juste, les hôtes du *Château maudit,* n'est-ce pas?

— Précisément.

— Eh bien, ma chère Émeraude, nous irons quand tu voudras.

— Moi, je n'ai pas de volonté... décide....

— Aujourd'hui te convient-il?

— Ce qui te convient me convient...

— Tu pourrais avoir d'autres projets...

— Le projet de t'aimer toujours, mon Raoul; mais je n'en ai pas d'autres.

— Combien nous faut-il de temps pour aller d'ici au château?

— A peine quatre heures... j'ai trois relais sur la route.

— Peut-on coucher, là-bas?

— Aussi bien qu'ici... tout est prévu... nous trouverons au château un souper prêt et une chambre chaude...

— Eh bien, partons dans deux heures.

— Pourquoi pas plus tôt?

— Je sors.

— Où vas-tu? — demanda Émeraude avec une nuance d'émotion jalouse.

— Chez moi.

— Qu'as-tu donc à faire?

— J'ai à prévenir que je ne reviendrai pas cette nuit...

— Prévenir!... — s'écria la jeune femme, — et qui donc?

Raoul ne put s'empêcher de sourire.

— Mon pauvre valet, — répondit-il, — mon fidèle Jacques... — le seul être qui m'ait aimé en ce monde, avant que je fusse aimé par toi...

— Eh bien, va, — dit Émeraude, — va, et reviens vite...

Et, tout en parlant, elle frappa sur un timbre.

Un valet de pied accourut.

Émeraude donna l'ordre de faire avancé une des voitures qui attendaient, jour et nuit, tout attelées.

C'est dans cet équipage splendide que Raoul arriva, rue Richelieu, à la porte de la maison où se trouvait son modeste logement garni.

Il ne voulait pas emmener Jacques avec lui; il se contenta donc de lui donner de l'argent, en l'avertissant qu'il ne rentrerait point la nuit suivante et que, peut-être, son absence se prolongerait pendant deux ou trois jours.

Puis il remonta en carrosse et il regagna l'hôtel d'Émeraude, que, désormais, il considérait un peu comme le sien.

§

Une autre voiture stationnait devant le perron, et, depuis près d'une heure, un courrier à cheval avait pris les devants pour faire disposer les relais.

Émeraude attendait Raoul.

La jeune femme était enveloppée dans une pelisse de velours violet, garnie d'une précieuse fourrure.

Un petit chapeau de feutre gris, d'une forme masculine et cavalière, semblait près de tomber de sa tête charmante, tant il était placé de côté.

Cette toilette rendait Émeraude plus ravissante encore que de coutume.

Raoul le lui dit.

Émeraude le remercia dans un baiser.

Le carrosse qui allait emmener les deux jeunes gens était parfaitement commode, mais très simple.

Les panneaux, d'une nuance brune uniforme, n'offraient nul vestige de dorures, non plus que de chiffres et d'armoiries.

Le cocher et le valet de pied portaient une livrée grise, sans galons.

Les chevaux, d'une rare magnificence, étaient bais, et leurs harnais entièrement noirs.

Somme toute, cet équipage devait passer partout sans attirer l'attention, excepté peut-être celle d'un connaisseur, à cause de la beauté des chevaux.

Raoul et Émeraude prirent place l'un à côté de l'autre, et la voiture s'ébranla.

L'allure de l'attelage était si rapide que bientôt les Champs-Élysées et Neuilly furent dépassés.

Le carrosse, courant au milieu des campagnes mornes et couvertes de neige, dépassa Nanterre, Rueil, encore tout rempli des souvenirs du grand cardinal.

On traversa Bougival.

Raoul, en passant devant le *Petit-Chastel*, après avoir dépassé la machine de Marly, ce monument aujourd'hui disparu du règne du grand roi, Raoul, disons-nous, ne se douta guère que cette humble demeure devait jouer, un peu plus tard, un tel rôle dans sa destinée!

La voiture atteignit et traversa Saint-Germain, et continua à rouler, laissant Versailles sur sa gauche.

Le château de La Baume, autrement dit le *Château maudit*, était distant de Saint-Germain d'environ six lieues.

Pour y arriver, il fallait quitter la grande route et s'engager dans des chemins de traverse assez mal entretenus et à peu près impraticables dans cette saison.

Les chevaux, malgré les ornières et les difficultés de toutes sortes, ne modéraient point leur allure.

Vingt fois Raoul crut que le carrosse allait se briser.

Mais il était sans doute à l'épreuve des mauvais chemins, il résista.

Soudain les cahots cessèrent ; le roulis et le tangage de la voiture diminuèrent.

Raoul mit la tête à la portière et vit une avenue assez large, bordée de grands arbres.

A une faible distance, au bout de cette avenue, se trouvaient des ruines imposantes.

Une haute tour carrée et une autre ronde, massive et trapue, se dressaient à chaque angle de ces ruines, ainsi que de colossales sentinelles.

Comme débris du temps passé, cela était beau et grandiose ; mais aucun vestige d'habitation moderne ne se laissait entrevoir parmi les pierres croulantes et les murailles démantelées.

— Que dis-tu du château? — demanda Émeraude en souriant.

— Je dis que tu t'es moquée de moi... il est impossible de coucher ici... à moins d'être chouette ou chat-huant...

— Tu crois?...

— Oui, certes! à juger par l'apparence...

— L'apparence est souvent trompeuse... Enfin, patience, nous arrivons, et tu vas voir...

En ce moment la voiture s'arrêtait sous une porte gothique à moitié détruite et qui, jadis, servait d'entrée à la cour d'honneur.

Raoul et Émeraude descendirent.

Le jeune homme regarda autour de lui. Il ne vit que des donjons éventrés, escaliers dont les hardies spirales s'élançaient vers le vide, des écussons brisés et des entassements de décombres.

XXXIII

LA TOUR CARRÉE

Quelques pas d'hommes, empreints sur la neige de ce vaste désert qui avait été la cour d'honneur du château, étaient les seuls indices de la présence d'êtres vivants.

Le désappointement de Raoul était manifeste.

Le jeune homme avait froid et il avait faim.

Or, c'est chose triste, lorsqu'on a compté sur un bon feu, un bon repas, un bon lit, de trouver une ruine déserte et solitaire, ouverte à tous les vents du ciel.

La physionomie de M. de La Tremblaye exprimait clairement ce qui se passait en lui.

Émeraude se mit à rire d'un petit rire si franc et si joyeux, que Raoul reprit immédiatement bon espoir.

Évidemment la jeune femme ne pouvait pas avoir le cruel courage de railler sa détresse, si cette détresse était sérieuse.

Émeraude posa la main sur le bras de Raoul.

— Assez d'épouvante, — lui dit-elle ; — cher incrédule, viens avec moi...

Et, légère comme une gazelle, elle se dirigea vers l'un des angles de la cour, endroit où la chute d'une haute muraille avait amoncelé les décombres jusqu'à la hauteur du premier étage.

Raoul, à son grand étonnement, s'aperçut alors qu'une sorte de tranchée étroite et profonde, invisible depuis le porche, était pratiquée entre les décombres.

Cette tranchée conduisait à une poterne percée dans l'épaisseur de la haute tour carrée que nous avons comparée à une sentinelle géante.

La porte en bois de chêne, constellée de têtes de clous énormes, n'était évidemment pas contemporaine des ruines.

Émeraude s'arrêta et frappa trois fois dans ses mains d'une façon particulière.

La porte s'ouvrit.



Qu'on se figure d'immenses souterrains voûtés, dont les arceaux étaient soutenus de distance en distance par de lourds piliers du style roman. (P. 909.)

— Monseigneur, — dit la jeune femme en riant, — ou plutôt mon cher sire, puisque je vous ai fait roi de mon cœur et de mes sujets, entrez, vous voici chez vous...

Raoul passa.

Rien ne se pouvait imaginer de plus affreux que la pièce dans laquelle il pénétra.

Cette pièce, formant le rez-de-chaussée de la tour dont elle occupait toute la largeur, était voûtée, humide et sombre.

Elle ne recevait de jour que par quatre meurtrières étroites, à peine suffisantes pour permettre de distinguer les teintes verdâtres et les guirlandes de toiles d'araignées suspendues au plafond de pierre.

Mais c'est à peine si Raoul eut le temps de ressentir l'impression que devait faire naître cet horrible lieu.

La voûte parut s'entr'ouvrir tout à coup, et une vive lumière jaillit de cette ouverture.

En même temps une petite échelle de fer, à rampe de soie, descendit de l'étage supérieur et vint appuyer son extrémité sur les dalles, aux pieds de Raoul.

— Monte, — lui dit Émeraude.

Raoul obéit.

Il se trouva alors dans un ravissant petit salon, que nous décrirons suffisamment en disant qu'il renfermait toutes les merveilles du luxe le plus raffiné.

Un escalier de fer, appuyé contre une des murailles, et d'une si ravissante légèreté qu'on eût dit une dentelle noire, conduisait depuis le salon à l'étage supérieur.

— Là-haut est la chambre à coucher, — dit Émeraude, répondant ainsi à un regard interrogateur de Raoul.

Puis elle ajouta :

— Nous la visiterons plus tard... plus tard, aussi, nous descendrons aux ateliers... maintenant tu dois avoir faim, soupons...

— Soupons, — répondit Raoul.

Mais comme, en regardant autour de lui, il ne voyait aucun préparatif, il craignit que le repas ne se fît longtemps attendre.

Sans doute, cette fois encore, Émeraude lut dans sa pensée, car elle sourit.

Puis, prenant sur une étagère de bois de rose un très petit sifflet d'or, elle l'approcha de ses lèvres.

A trois reprises elle en tira un son prolongé, tout à la fois doux et aigu.

Au même instant la trappe par laquelle était descendue l'échelle s'ouvrit sans cause apparente.

Une table toute servie fit son entrée par l'ouverture, et la trappe se referma.

Raoul, parfaitement décidé à ne plus s'étonner de rien, sembla trouver que ce mode de service était la chose du monde la plus simple.

Il s'assit en face d'Émeraude, et tous deux firent honneur aux mets et aux vins dont la table était chargée.

L'appétit une fois satisfait, le tour de la causerie arriva.

— Émeraude, — demanda Raoul, — comment m'as-tu dit que s'appelait l'endroit où nous sommes?

— Jadis, le château de La Baume.

— Et maintenant?

— Oh! maintenant, il s'appelle le *Château maudit*.

— C'est bien là le nom qui m'avait frappé...

— Il est, en effet, bizarre...

— D'où vient-il?

— C'est toute une légende..

— Une légende?... — répéta Raoul.

— Oui.

— Merveilleuse?

— Oui.

— Et la sais-tu?

— Sans doute.

— Eh bien, chère enfant, j'adore les légendes, et surtout les légendes merveilleuses... raconte-la-moi...

— Comme tu voudras... mais si tu voulais...

— Eh bien, si je voulais?

— Tu me permettrais de remettre à ce soir le récit que tu me demandes...

— Pourquoi?

— Oh! mon Dieu, dans mon intérêt de narratrice, tout simplement : il est des choses qu'il faut écouter quand la nuit est noire et quand le vent souffle au dehors... Un récit, insignifiant ou absurde au grand soleil, fait trembler et pâlir à l'heure des fantômes, lorsque le chat-huant gémit lugubrement dans les ruines ou sur le sommet blanchi d'un vieil arbre foudroyé...

— Je crois que tu as raison, Émeraude...

— Ainsi tu attendras?

— Oui.

— Merci, mon Raoul.

— Mais jusque-là, que ferons-nous?

— Étrange roi! — s'écria Émeraude — n'es-tu donc pas curieux de venir visiter ton royaume souterrain?

— Ah! — répondit Raoul avec une galanterie plus affectée peut-être que réelle, — quand je suis auprès de toi, je ne pense qu'à toi...

La jeune femme attacha sur son amant un regard illuminé d'amour...

— O mon roi, — dit-elle, — je t'aime...

Puis, après un baiser, elle reprit son sifflet d'or, dont elle ne tira qu'un son.

La trappe s'ouvrit.

L'échelle de fer à rampe de soie apparut. Seulement, cette fois, elle montait au lieu de descendre.

Raoul et Émeraude en franchirent les échelons légers et se retrouvèrent dans la sombre salle du rez-de-chaussée.

Émeraude fit deux pas en avant, à partir du bas de l'échelle, puis deux pas à droite, et frappa du pied sur une large dalle.

La dalle voisine sembla s'abîmer aussitôt, et découvrit la naissance d'un escalier tournant de granit.

— Viens, — dit Émeraude en s'élançant dans cet escalier.

Raoul la suivit.

A mesure que le jeune homme descendait, il éprouvait une sensation étrange.

Des bouffées d'un air brûlant et saturé de vapeurs métalliques venaient, par instants, le frapper au visage.

Il entendait des bruits bizarres.

C'étaient des bourdonnements de voix confuses, le bruissement de chaudières gigantesques placées sur des brasiers ardents; c'étaient les sifflements aigus du métal en fusion qui se fige dans l'eau glacée, les retentissements des lourds marteaux, les coups stridents et monotones de balanciers frappant sans relâche.

Tous ces bruits, nous le répétons, formaient un ensemble indéfinissable pour celui qui les entendait pour la première fois.

Cependant les marches succédaient aux marches.

Il semblait à Raoul qu'il s'enfonçait dans d'incommensurables profondeurs.

Peu à peu, des lueurs rouges, semblables à des éclairs dans une nuit sombre, traversèrent les ténèbres.

Ces éclairs devinrent si vifs qu'à chacun de leurs rayonnements Raoul était obligé de fermer les yeux.

Soudain l'escalier tourna.

M. de la Tremblaye franchit trois marches encore, puis s'arrêta, pétrifié d'étonnement et d'admiration, en présence du spectacle inouï qui s'offrait à lui.

XXXIV

LES SOUTERRAINS

Qu'on se figure d'immenses souterrains voûtés, dont les arceaux étaient soutenus de distance en distance par de lourds piliers de style roman.

De profondes ténèbres envahissaient les parties reculées de ces souterrains.

Le centre, au contraire, était vivement éclairé par de grandes lueurs rougeâtres, au milieu desquelles semblait s'agiter une bande de démons.

Ici, des noires silhouettes, éclairées parfois par une flamme intermittente, activaient à l'aide de soufflets gigantesques le brasier d'un feu de forge.

Là, d'autres figures, d'apparence non moins fantastique, remuaient le métal en fusion dans les creusets fumants.

Ceux-ci faisaient passer les lingots au laminoir.

Ceux-là présentaient aux balanciers des *flans* tout préparés.

C'était une activité étrange et, en quelque sorte, surnaturelle.

Tous ces hommes semblaient apporter leur part de travail à une œuvre infernale.

En même temps que M. de la Tremblaye, Émeraude s'était arrêtée sur la dernière marche de l'escalier.

— Qu'en dis-tu? — demanda-t-elle à Raoul, en lui montrant le spectacle bizarre que nous venons de décrire, et qui, certes, eût tenté Salvator et Rembrandt.

— C'est terrible et beau! — répondit Raoul.

— Que penses-tu de tes sujets, vus d'ici?

— Je pense qu'ils ressemblent à des diables.

— Un peu.

— Oh! beaucoup.

— Ils ne sont pas si noirs qu'ils en ont l'air, je t'assure... ce sont les plus braves gens du monde.

— Ce ne serait point l'avis du lieutement criminel, — dit Raoul en riant.

— Nous ne lui demanderons pas son opinion, — répondit Émeraude du même ton.

Puis elle se remit à marcher.

A mesure que la jeune femme et son amant avançaient, ils quittaient les ténèbres pour entrer dans une zone de plus en plus lumineuse.

Bientôt un des travailleurs les aperçut.

Cet homme reconnut Émeraude et frappa dans ses mains.

A ce signal, soufflets de forge, creusets, laminoirs et balanciers furent désertés.

Les faux monnayeurs accoururent au-devant d'Émeraude, qui fut traitée par eux véritablement comme une reine.

— Mes amis, — dit-elle, après avoir témoigné sa reconnaissance de la petite ovation dont elle venait d'être l'objet, — mes amis, nous sommes en France, où les femmes ne portent point la couronne... Ma main d'ailleurs est trop faible pour vous diriger plus longtemps... il vous faut un chef et un maître... ce chef, et ce maître, je l'ai trouvé... j'abdique, je remets mon pouvoir entre ses mains... Saluez mon successeur... obéissez-lui comme à moi-même... le voici, c'est le chevalier Raoul de la Tremblaye.

— Vive monsieur de la Tremblaye ! — crièrent toutes les voix ; — vive le nouveau chef des chevaliers de la fausse monnaie !...

Raoul, en quelques mots, remercia ces *bràves gens* de l'honneur qu'ils voulaient bien lui faire, et promit de s'en montrer digne en ne négligeant rien de ce qui pourrait rendre l'association florissante.

Puis Émeraude fit un signe à un jeune garçon qui se trouvait là et qui, détachant de la muraille une torche, se mit en devoir d'accompagner Raoul et la jeune femme dans l'excursion qu'ils continuaient à travers les souterrains.

Émeraude ouvrit successivement plusieurs portes de fer pratiquées dans les murailles épaisses.

La première conduisait dans les anciens cachots du château, encombrés encore d'instruments de supplice, de chaînes et de carcans rongés par la rouille.

Une autre donnait accès dans une sorte de magasin où des tonneaux debout et défoncés étaient remplis de pièces d'or.

Quand elle fut ouverte, il vit, à une distance de vingt pas à peu près, une haute et lourde grille de fer dont les barreaux massifs montaient depuis les dalles jusqu'à la voûte.

Entre ses barreaux passaient les gueules évasées de deux petits canons de bronze montés sur des affûts légers.

— Qu'est-ce donc que cette artillerie? — demanda Raoul, — et à quoi peut-elle servir dans cette situation souterraine?

— A rien sans doute, — répondit Émeraude ; — mais tous les cas ont dû être prévus, même les plus invraisemblables...

— Enfin, ces cas invraisemblables, quels sont-ils?

— Admettons que, par impossible, l'éveil soit donné au lieutenant de police... Admettons que les plus adroits limiers de ce digne magistrat découvrent la piste des chevaliers de la fausse monnaie... Admettons qu'une escouade d'estafiers et d'exempts arrive au château de La Baume... Admettons que cette escouade découvre le secret des souterrains et y fasse invasion à l'improviste... Tu vois que, franchement, il faut une bonne volonté robuste pour admettre tout cela... Eh bien, ce cas inadmissible échéant, il nous serait encore cependant facile de nous en tirer...

— Et comment? — demanda Raoul.

— Derrière cette grille s'ouvre une issue mystérieure, longue de près d'une lieue, et qui, après de nombreux détours, communique avec une excavation rocailleuse, encombrée de broussailles et de lichens, et située au milieu des bois... Une décharge de ces petits canons balayerait une bonne partie des suppôts de la police, et, avant que le reste eût entrepris seulement de forcer la grille, nous aurions gagné la campagne et nous serions en sûreté.

— Admirable!

— Tu vois que les mauvaises chances sont à peu près nulles...

— Je le vois, et j'admire cette habileté surprenante...

— Maintenant, si tu veux, nous remonterons chez nous...

— Je ne demande pas mieux, car, franchement, l'air de ces souterrains m'oppresse...

Les deux jeunes gens regagnèrent le premier étage de la tour carrée par l'escalier de granit et grâce à l'échelle de fer.

Là, ils s'installèrent au coin d'un bon feu, et Émeraude entra avec Raoul dans une foule de détails qu'il serait trop long de rapporter ici.

Elle lui apprit, entre autres choses, qu'une cuisine avait été pratiquée dans la partie des anciennes caves du château qui s'étendait sous la tour carrée, et qu'une maisonnette, ayant toute l'apparence d'une pauvre chaumière, et située à un demi-quart de lieue, servait à loger les voitures, les chevaux, et ceux des domestiques auxquels la prudence permettait de se confier.

§

La pendule d'écaille rouge incrustée de nacre et de cuivre indiquait onze heures et demie.

Le temps, assez beau pendant toute la journée, était tout d'un coup devenu mauvais.

Un vent impétueux sifflait à travers les ruines, chassant des tourbillons de neige contre les fenêtres à petits carreaux.

Par instants, et durant quelques secondes, la grande voix de la tempête cessait de se faire entendre.

Puis, soudain, elle reprenait avec une intensité nouvelle; le vent faisait rage en imitant les sinistres grondements de la foudre, et semblait, dans ses efforts convulsifs, ébranler sur sa base le donjon séculaire.

— Quel temps! — murmura Émeraude en se pelotonnant frileusement dans sa chauffeuse.

— Un temps diabolique! — appuya Raoul; — on dirait que l'enfer se déchaîne et veut ne pas laisser, cette nuit, pierre sur pierre du vieux manoir!

— L'enfer, — répondit Émeraude en riant, — l'enfer aurait tort de malmener ainsi sa propriété

— Que veux-tu dire?...

— Je veux dire que le *Château maudit* appartient incontestablement au diable... demande plutôt au premier paysan que tu rencontreras d'ici à quatre ou cinq lieues à la ronde, et même au premier bourgeois venu de la bonne ville de Saint-Germain... Ces braves gens ne te parleront du *Château maudit* qu'avec un grand signe de croix.

— Tu sais, chère Émeraude, — fit Raoul, — que tu m'as promis quelque chose...

— Quoi donc?

— Une légende, celle de ce château.

— Et je suis prête à tenir ma promesse, d'autant plus que l'heure est favorable et que cette nocturne tempête semble improvisée tout exprès pour ajouter à l'effet de mon récit...

— La légende en question expliquerait-elle le surnom donné au château!...

— A peu près.



Espoir déçu ! M. de La Baume n'était pas seul. Il donnait la main à une jeune fille entièrement vêtue de noir. (P. 917.)

— Est-elle longue?

— Oh! non, — répondit Émeraude en souriant; — sois tranquille, elle est fort courte...

— Tant pis! je t'ai prévenue que j'adorais le merveilleux... ou plutôt le fantastique...

— Alors, tu seras servi à souhait; rien au monde n'est plus invraisemblable que ce que je vais te raconter...

— Cent fois tant mieux! rien n'est aussi ennuyeux que la vraisemblance...

— Es-tu prêt?

— J'écoute.

— Et, moi, je commence...

Et, s'accoudant au bras rembourré de sa chauffeuse, Émeraude commença en effet.

XXXV

LA LÉGENDE

— Il y a longtemps de cela, — dit-elle. — Ne me demande pas, mon Raoul, de fixer une date, car, cette date, je l'ignore, et ceux qui m'ont raconté la légende l'ignoraient comme moi sans doute... du moins, s'ils la savaient, ils ne me l'ont pas dite.

« Le comte de La Baume, beau vieillard et digne gentilhomme, habitait ce château avec son fils aîné, le vicomte Albéric.

« Le comte de La Baume n'avait que deux enfants.

« Philippe, son second fils, auquel il avait acheté une compagnie dans Royal-Bourgogne, était un fort mauvais sujet, donnant seulement de ses nouvelles pour demander de l'argent, que, dans sa bonté inépuisable, le vieux comte ne manquait jamais de lui envoyer.

« On ne pouvait rien imaginer de plus triste que l'intérieur du château.

« Le vieillard ne se consolait pas de la mort de sa femme. Mme de La Baume avait quitté ce monde depuis bientôt dix ans, et le comte, comme au premier jour, portait le deuil dans son cœur et sur ses vêtements.

« Le vicomte Albéric avait près de trente ans.

« C'était un beau cavalier, d'un caractère mélancolique, taciturne, presque sauvage.

« Il détestait et fuyait le monde. Jamais les conseils, et presque les

ordres de son père, n'avaient pu le déterminer à se présenter à la cour.

« Cet étrange jeune homme n'avait d'ardeur que pour deux choses en ce monde : la science et la chasse.

« Quant à ce sentiment qui s'appelle *l'amour*, il n'en connaissait l'existence que par ses livres.

« Le comte et le vicomte se voyaient aux heures des repas, échangeaient à peine quelques paroles, et se séparaient.

« Tout ceci constituait une existence horriblement monotone.

« Depuis longtemps, les gentilshommes des environs avaient cessé de faire au château des visites qui ne leur étaient jamais rendues.

« D'ailleurs, une pesante atmosphère d'ennui enveloppait le vieux manoir. Rien qu'à voir le sommet de ses tours crénelées, les moindres hobereaux bâillaient.

« Un jour, la lourde monotonie de cette existence fut soudainement rompue.

« Une lettre arriva pour le comte.

« La main du vieillard eut un tremblement fébrile en rompant le cachet

« Cette lettre était signée : Henry de La Baume.

« Cet Henry était le frère cadet du comte, qui comptait au moins vingt ans de plus que lui.

« Ce dernier rejeton de la grande souche des La Baume avait obstinément refusé, jadis, d'entrer dans les ordres ou de prêter les vœux des chevaliers de Malte.

« Le motif de ce refus, qui avait indisposé contre lui toute sa famille à l'exception seulement de son frère aîné, était un violent amour éprouvé par Henry pour une jeune fille de noblesse qu'on voulait à toute force faire religieuse.

« La jeune fille n'avait pas de dot. Henry de La Baume ne possédait que sa mince fortune légitime.

« Malgré cela, ils se marièrent et s'en allèrent vivre obscurément en quelque village inconnu.

« A son grand regret, depuis vingt ans, le comte de La Baume n'avait point entendu parler de son jeune frère, qu'il avait toujours aimé tendrement.

« Il venait de reconnaître l'écriture de ce frère sur l'adresse de la lettre.

« D'ailleurs, les armes des La Baume en timbraient le cachet. Voilà pourquoi, en brisant ce cachet, la main du vieillard avait tremblé.

« La lettre contenait ces lignes :

« Mon frère,

« Je connais ton cœur, et je ne doute point de ton affection pour moi.

« Je sais que tu serais venu à mon aide avec bonheur, au milieu des « douleurs et des misères de ma vie, si un déplorable sentiment d'orgueil « ne m'avait toujours empêché de m'adresser à toi.

« Aujourd'hui, je viens à toi... — bien tard hélas!... — je vais « mourir...

« J'ai une fille... Ma Blanche bien-aimée a seize ans... C'est un ange « de beauté, un ange de pureté, un ange de douceur.

« La pauvre enfant n'a jamais connu sa mère, morte en lui donnant le « jour. Elle va donc se trouver doublement orpheline.

« Mon frère, je te lègue ma fille...

« A peine me reste-t-il quelques jours à vivre.

« Mets-toi donc en route aussitôt que ma lettre te sera parvenue, car « je suis épouvanté par cette pensée que ma fille chérie pourrait se trouver « seule avec mon cadavre, ne fût-ce que pendant une heure... »

. . . .

. . . .

« Henry de La Baume donnait ensuite à son frère le nom du village dans lequel il vivait avec sa fille et qui était distant de Paris d'une vingtaine de lieues.

« Aussitôt que le comte eut achevé sa lecture, non sans que plus d'une larme se fût échappée de ses paupières il demanda M. le vicomte.

« On lui répondit que M. le vicomte était à la chasse.

« — Alors, — dit le comte, — qu'on mette à l'instant même des chevaux à ma voiture de voyage... je pars dans une heure...

« Cet ordre fut exécuté sur-le-champ.

« Au moment où le vieux gentilhomme franchissait le marchepied de son carrosse, l'intendant lui demanda :

« — Monsieur le comte n'a-t-il aucun ordre à laisser pour M. le vicomte ?

« — Vous lui direz, — répliqua le vieillard, — que je reviendrai dans peu de jours, et que je ramènerai avec moi sa cousine germaine, Mlle Blanche de La Baume.

« Puis le carrosse s'ébranla.

§

« Lorsque les dernières paroles de son père furent rapportées au vicomte Albéric, elles lui causèrent la sensation la plus désagréable qu'il soit possible d'imaginer.

« Une femme!... Quoi, une femme allait venir s'installer au château!...

« Rien au monde de plus effrayant en effet!

« La nouvelle venue allait le débusquer, forcément, de ses habitudes de sauvagerie et de laisser-aller.

« Il se verrait contraint de se montrer poli, empressé, galant peut-être... Il lui faudrait, avant chaque repas, surveiller les moindres détails de son costume, dont les ardeurs de l'étude, et surtout celles de la chasse, compromettaient souvent la correction...

« Le vicomte Albéric se dit tout cela, et bien d'autres choses encore.

« Puis, comme le mal était inévitable et sans remède, il se résigna et attendit l'ennemi de pied ferme.

« L'ennemi, c'était sa cousine!

« Vers le soir du sixième jour, Albéric, qui travaillait dans la bibliothèque, entendit le bruit d'un carrosse roulant sur les pavés de la cour.

« — Ah! — murmura-t-il avec un secret espoir, — si mon père pouvait être seul?..

« Et il descendit rapidement.

« Espoir déçu! M. de La Baume n'était pas seul. Il donnait la main à une jeune fille entièrement vêtue de noir.

« — Ma chère Blanche, — lui dit-il, en désignant Albéric qui s'arrêtait tout interdit à l'entrée du vestibule, — voici mon fils aîné, votre cousin... Allons, mes enfants, embrassez-vous...

« Blanche fit aussitôt quelques pas en avant, avec une candeur pleine de grâce.

« Le jeune homme comprit combien il serait ridicule en reculant, ou seulement en hésitant.

« Il s'approcha donc et, selon l'ordre de son père, il embrassa sa cousine, mais sans l'avoir regardée.

XXXVI

AMOUR

« Blanche de La Baume, — continua Émeraude, — était, non seulement belle, mais charmante... L'éclatante blancheur de son teint la rendait digne de son nom.

« Une légère teinte rosée venait à peine, sur les joues, nuancer cette blancheur.

« Les cheveux et les yeux de la jeune fille étaient noirs.

« Ses vêtements de deuil faisaient ressortir les proportions charmantes et l'exquise élégance de sa taille, un peu au-dessous de la moyenne.

« A tant d'attraits se joignaient une grâce sans pareille et la plus adorable simplicité.

« Henry de La Baume, en mourant, n'avait point exagéré les qualités précieuses de sa fille unique.

« Blanche était bonne autant que belle, et rien, pas même en rêve, n'avait troublé la virginale pureté de son cœur et de son âme.

« L'inévitable résultat de la présence de la jeune fille au château ne se fit point attendre.

« Ce résultat fut un violent amour dans le cœur jusqu'alors insensible du *farouche* Albéric.

« Cet amour, inconnu d'abord de celui même qui le ressentait, grandit par gradations insensibles.

« D'abord Albéric fut étonné de voir qu'au lieu de l'écrasant ennui qu'il avait redouté, il trouvait un plaisir infini dans la société de sa cousine.

« Bientôt il ne put plus se passer de cette société. L'étude fut négligée, puis abandonnée tout à fait.

« La chasse eut son tour. Les in-folio lourds et les fusils luisants n'offraient plus au vicomte le moindre intérêt.

« Il ne vivait, désormais, que pour écouter avec ravissement la voix si douce de sa cousine.

« Il montait à cheval avec Blanche, il l'accompagnait dans ses promenades à travers le parc.

« Enfin il la quittait le moins possible, et les heures pendant lesquelles il était obligé de se séparer d'elle lui semblaient d'une longueur désespérante.

« Cependant, je le répète, Albéric prenait pour une vive et profonde affection fraternelle le sentiment qu'il éprouvait pour sa cousine.

« Le vieux comte de La Baume connaissait mieux le monde, et surtout le cœur humain.

« Il ne se trompa point sur la nature de ce sentiment.

« Un jour, huit ou dix mois après la mort du père de Blanche, il fit prier Albéric de passer dans sa chambre.

« Le vicomte obéit aussitôt.

« — Mon fils, — lui dit le vieillard, — ne vous doutez-vous point du sujet dont je veux m'entretenir avec vous ?

« — En aucune façon, mon père...

« — Bien vrai?...

« — Je vous le jure...

« — Dans ce cas, je vais m'expliquer mieux... Voici que vous allez avoir trente ans... vous êtes, en qualité de fils aîné, l'héritier de mes titres et de ma fortune... je veux vous marier...

« Albéric pâlit involontairement. Pour la première fois une idée terrifiante se glissa, comme un éclair, dans les ténèbres de son esprit : *Un mariage le séparerait de Blanche!...*

« Cette pensée fut toute une révélation.

« — Je veux vous marier, répéta le comte.

« — Mon père, balbutia Albéric, rien ne presse...

« — Cela est fort pressant, au contraire, et je ne consentirai point à remettre...

« — Mais, pourquoi ?... Il me semble, mon père, qu'à trente ans, je suis jeune encore...

« — Vous êtes jeune, d'accord...

« — Eh bien?...

« — Mais, moi, je suis vieux!...

« — Vous êtes plein de force et de santé, mon père...

« — Sans doute; mais, d'un jour à l'autre, force et santé peuvent me manquer... or, avant de mourir, je veux avoir un petit-fils...

« — Mais... — hasarda timidement Albéric...

« — Je veux! — répéta impérieusement le vieillard.

« Albéric baissa la tête et ne répondit pas.

« M. de La Baume reprit :

« — J'ai fait choix, pour vous, d'une femme...

« Même silence de la part du vicomte.

« — N'êtes-vous point curieux de savoir son nom? demanda le vieillard.

« — Eh! que m'importe? — murmura Albéric avec amertume; cette femme, je ne la connais pas!

« — C'est ce qui vous trompe, monsieur mon fils.

« — Je la connais!... — s'écria le jeune homme.

« — Oui, certes!... et beaucoup...

« Les yeux du vicomte étincelèrent.

« — Mais, mon père, balbutia-t-il, — songez-vous bien à ce que vous dites?... Je connais, dites-vous, celle que vous me destinez... et vous savez aussi bien que moi, cependant, que je ne connais qu'une femme...

« — Qui prétend le contraire?...

« — Ainsi, Blanche?... ma cousine Blanche?...

« — Refuseriez-vous de l'épouser, par hasard? — demanda le vieillard avec un sourire malicieux.

« — Refuser?... refuser?... quand, au contraire, je craignais...

« — Quoi donc?

« — D'autres projets de votre part et une opposition vive à mon mariage avec ma cousine...

« — Et pourquoi m'y serais-je opposé?

« — Blanche est pauvre...

« — Qu'importe? sa noblesse est sans tache, puisque mon pauvre frère avait épousé une fille bien née... Vous êtes d'ailleurs, mon fils, assez riche pour deux, et cette nièce me convient.

« — Je ne sais de quelle façon vous remercier dignement, mon père...

« — Vous aimez donc votre cousine.

« — Éperdument... et sans le savoir... c'était la crainte de me voir séparé d'elle par un autre mariage qui, tout à l'heure, vient de m'ouvrir les yeux...

« — Et pensez-vous que Blanche vous aime?

« — D'une chaste et tendre affection de sœur, j'en suis sûr... et bientôt, j'espère, d'un amour de fiancée...

« — C'est au mieux... Je vais m'entretenir avec Blanche à ce sujet. Nous fixerons ensuite l'époque de votre union...



Philippe pénétra dans la chambre virginale, dont il ferma la porte derrière lui. P. 927.

« — Cette époque sera-t-elle bien éloignée?

« — Non. Je pense qu'aussitôt que Blanche ne portera plus le deuil de mon pauvre frère, votre mariage sera célébré...

« — Quatre mois encore! — s'écria Albéric, — c'est bien long!

« Le vieux comte ne répondit que par un sourire.

§

« A partir de ce jour, Albéric et Blanche furent fiancés.

« Ainsi que l'avait dit le vicomte à son père, un amour naïf et charmant ne tarda guère à remplacer la tendresse de sœur dans l'âme aimante de la jeune fille.

« Jusqu'alors elle avait vu Albéric comme un cousin. Maintenant elle le vit comme un époux.

« Quoique l'attente semblât longue, aux amoureux surtout, les semaines et les jours passèrent rapidement, dans les délices d'une douce et confiante intimité. L'époque fixée par le comte approchait. Trois mois s'étaient écoulés. Il n'en restait plus qu'un avant le mariage.

« Rien au monde ne semblait pouvoir troubler le bonheur si prochain...

« Le ciel était pur et sans nuages. L'orage se formait, cependant, et la foudre allait bientôt gronder.

« La fin du mois de décembre était proche.

« C'était le soir. Au dehors bruissait une tempête semblable à celle qui se déchaîne autour de nous, cette nuit.

« Le vieillard et les deux jeunes gens étaient assis devant un grand feu qui brûlait dans l'immense cheminée du salon.

« Albéric et Blanche faisaient de délicieux projets et bâtissaient les plus beaux châteaux en Espagne.

« M. de La Baume les écoutait en souriant.

« Le timbre sonore d'une haute pendule venait de frapper onze heures. Soudain on entendit sonner fortement à la porte extérieure du château. Le comte tressaillit.

« — A cette heure, et par un temps pareil, qui peut venir? — murmura-t-il.

« La réponse à cette question ne se fit pas attendre longtemps.

« Au bout de quelques minutes, un bruit de pas rapides et de bottes éperonnées retentit dans l'antichambre.

« La porte s'ouvrit.

« Un nouveau venu entra, ou plutôt se précipita dans le salon, en s'écriant :

« — Quoiqu'on ne m'attende point ici, je pense que cependant j'y serai le bienvenu.

« — Un fils est toujours le bienvenu sous le toit de son père... même quand il le mérite peu... — répondit le comte avec une lenteur solennelle.

« Et il tendit à l'arrivant une main que ce dernier porta assez cavalièrement à ses lèvres.

« — Bonjour, mon père, — dit-il ensuite...

« Puis il s'inclina devant Blanche.

« — Mademoiselle de La Baume, votre cousine, — fit le vieillard.

« L'arrivant s'inclina pour la seconde fois, et son regard exprimait une admiration manifeste.

« Ce nouveau venu, si peu attendu, était, on l'a déjà compris, Philippe de La Baume, le cadet de famille.

« Philippe portait l'uniforme de son régiment.

« Toutes celles des parties de son costume qui n'avaient point été mises à l'abri de la tempête par son vaste manteau, étaient littéralement ruisselantes d'eau, car il était venu à cheval. La boue marbrait ses bottes à éperons d'argent.

XXXVII

PHILIPPE

« Philippe avait vingt-cinq ans. C'était un grand et beau jeune homme, beaucoup plus beau que son frère aîné.

« Ses cheveux noirs, bouclés naturellement, encadraient un visage allongé, un peu pâli par les veilles et par les plaisirs.

« Les grands yeux de Philippe offraient une bizarre expression d'audacieuse effronterie et de hardi désir.

« Ses moustaches, brunes et soyeuses, se retroussaient cavalièrement en crocs au-dessus de sa lèvre supérieure.

« Bref, il y avait, dans le visage et dans la personne du jeune officier, ce je ne sais quoi qui décèle le mauvais sujet, et qui plaît tant à certaines femmes... je devrais dire peut-être à presque toutes les femmes...

« Philippe venait d'obtenir un congé de semestre.

« Or, se trouvant la bourse vide, il se proposait de passer au château paternel la plus grande partie de ce congé.

« La perspective de cet isolement, disons-le, l'épouvantait fort.

« L'absolue nécessité seule avait pu le contraindre à accepter, pour un temps plus ou moins long, un genre de vie aussi monotone, aussi différent de celui dont il avait l'habitude.

« Aussitôt que ses yeux eurent rencontré Blanche, aussitôt qu'il eût appris que la jeune fille était sa cousine et la commensale du château, cette épouvante dont je viens de parler disparut comme par enchantement.

« Philippe était un séducteur de profession.

« Les faciles et nombreux succès qu'il avait obtenus dans chacune de ses garnisons ne lui permettaient de croire à aucune résistance inébranlable.

« Il se dit, tout d'abord, que ce serait pour lui un délicieux passe-temps de triompher de l'innocence et de la vertu de sa cousine.

« A coup sûr, c'était chose rare que de rencontrer sur son chemin un pareil miracle de beauté.

« Une semblable conquête offrait un dédommagemeut plus que suffisant pour quelques mois passés dans un vieux et triste château.

« Philippe était en train de se faire à lui-même tous ces beaux raisonnements , lorsqu'il apprit que son frère et sa cousine s'aimaient et que leur mariage devait être célébré à l'expiration du deuil.

« Cette nouvelle, loin de détourner le jeune officier de ses premiers projets, fut, au contraire, un excitant pour lui.

« — L'aventure, — se dit-il, — en sera plus piquante !...

« Ce Philippe était un garçon sans cœur et sans entrailles, un méchant, un véritable démon sous une forme charmante. Il n'aimait point sa cousine, et pensait bien ne l'aimer jamais ; seulement il la désirait, et, pour satisfaire ce désir, il était décidé à ne reculer devant rien au monde.

« Quelques semaines se passèrent.

« Philippe, en véritable roué qu'il était, ne manquait jamais, toutes

les fois qu'une occasion favorable se présentait, de jouer la passion vis-à-vis de sa cousine, et, pour être franche, je dois avouer qu'il la jouait avec un véritable talent.

« Mais, cette fois, il avait affaire à une naïveté réelle, à une véritable candeur.

« Philippe avait beau se surpasser dans son rôle, Blanche ne le comprenait pas.

« Ses tirades ardentes, ses exclamations passionnées ne présentaient aucun sens à l'esprit de la jeune fille.

« Elle ne pouvait voir en Philippe autre chose que le frère d'Albéric, d'Albéric son fiancé, presque son mari.

« Aussi prenait-elle ses paroles d'amour pour des promesses de fraternelle et bonne amitié, exprimées en un langage bizarre. Et de son côté elle promettait à Philippe une affection de sœur.

« Cette résistance si peu attendue étonna et irrita le jeune homme au plus haut point.

« Cette défaite sans espoir fit fermenter tous les impurs limons dont se composait son âme.

« Il se dit qu'il faudrait bien que Blanche lui appartînt, et que, si ce n'était de gré, ce serait de force.

« En même temps il commença à ressentir pour sa cousine, non plus un désir passager, mais les premières atteintes d'une passion violente, effrénée, aveugle, une de ces passions comme en éprouvent les libertins qui s'étaient promis de n'aimer jamais.

« Blanche, sauvegardée par l'égide de son innocence immaculée et de son chaste amour pour Albéric, ne s'aperçut pas plus de la passion de Philippe qu'elle ne s'était aperçue de son caprice.

« Cependant le jeune officier, pareil au tigre ou au jaguar, n'attendait qu'un moment propice pour se précipiter sur celle dont il voulait faire sa victime.

« Un jour, l'occasion longtemps attendue se présenta. Albéric et son père avaient quitté tous deux le château de La Baume en voiture et pour plusieurs heures.

« Philippe, que tout le monde croyait à la chasse pour la journée entière, avait assisté à leur départ, caché dans un bouquet d'arbres, situé à une faible distance.

« Blanche était seule.

« Philippe revint sur ses pas aussitôt que le carrosse eut disparu dans l'éloignement.

« A peine rentré au château, il entendit les sons de la harpe de sa cousine, qui remplissaient les airs d'une musique délicieuse.

« Le jeune homme se hâta d'échanger ses vêtements de chasse contre le plus élégant de ses costumes de ville. Puis, d'un pas qui voulait être assuré, mais que l'émotion rendait incertain et irrégulier, il s'engagea dans le corridor sur lequel ouvrait la chambre de Blanche.

« A mesure qu'il approchait, les sons de la harpe arrivaient à lui, plus purs, plus harmonieux.

« C'était une musique faite par un ange, et digne des anges.

« Enfin, il atteignit la porte.

« Pendant une seconde, il hésita. Mais son mauvais génie avait pris sur lui un trop grand empire pour que cette hésitation fût longue. Il frappa doucement à la porte

« La musique s'interrompit aussitôt.

« — Qui est là? — demanda une voix plus suave que les accords de l'instrument dont les cordes vibraient encore.

« — Moi, ma cousine, — répondit Philippe.

« — Entrez, mon cousin, — dit la jeune fille, non sans un certain étonnement, car c'était la première fois que l'un des deux frères venait frapper à la porte de sa chambre.

« Cependant il lui sembla qu'en interdire l'entrée à Philippe serait un acte de pruderie ridicule et sans motif.

« Aussi, comme nous venons de l'entendre, elle lui répondit aussitôt :

« — Entrez.

« Philippe pénétra dans la chambre virginale, dont il referma la porte derrière lui.

« Son visage avait une expression étrange. Il était plus pâle encore que de coutume et marbré de larges taches rouges.

Ses yeux brillaient. Un léger tremblement nerveux agitait ses lèvres.

Enfin, quoiqu'il s'efforçât de paraître calme, son émotion était manifeste.

« Un seul regard, jeté sur la figure de son cousin, épouvanta Blanche.

« D'où venait cet instinctif effroi ?

« Elle n'en savait rien... Mais le fait est qu'elle l'éprouvait.

« Blanche quitta précipitamment le siège qu'elle occupait.

« Elle appela sur ses lèvres un sourire contraint, et elle dit avec vivacité :

« — A quoi dois-je votre visite gracieuse et inattendue, mon cousin?...

« Malgré elle, Blanche appuya sur le mot : *inattendue.*

« — Je voudrais causer avec vous, ma belle cousine... — répondit Philippe, — si toutefois vous daignez m'accorder la faveur de l'entretien que je réclame...

« — Causer avec moi, mon cousin?... — répéta Blanche.

« — Je le désire plus que tout au monde...

« — Eh bien, c'est facile, ce me semble...

« — Quoi! vous consentez?...

« — Et de grand cœur...

« Philippe fit un pas pour tomber à genoux devant Blanche. Mais cette dernière ne lui en laissa pas le temps.

« — Le temps est fort beau, quoiqu'un peu froid, — ajouta-t-elle aussitôt ; — descendons au jardin, nous y serons tout à notre aise pour causer.

« — Pourquoi ne pas rester ici, ma cousine? — demanda Philippe.

« — Quand vous avez frappé à la porte, mon cousin, j'allais sortir.

« — Quoi! — s'écria Philippe, — vous alliez interrompre cet air merveilleux que vos doigts charmants apprenaient aux cordes de votre harpe!...

« Surprise en flagrant délit d'innocent mensonge, Blanche rougit légèrement.

« Philippe poursuivit :

« — Enfin, ma cousine, — dit-il, — accordez-moi une grâce...

« — Une grâce?

« — Oui.

« — Laquelle ?

« — Celle d'écouter ici, dans cette chambre, ce que j'ai à vous dire...

« — Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs, mon cousin?... pourquoi dans cette chambre plutôt qu'au jardin?...

« — Parce que c'est mon désir... mon vœu... parce qu'il le faut !..

« — Il le faut!... — répéta Blanche avec étonnement.

« — Oui, ma cousine, *il le faut!*

« Et Philippe appuya sur ces trois mots.

« Mais Blanche, malgré sa douceur, avait dans les veines le sang impétueux des filles de noble race.

« Elle releva fièrement la tête.

« — Et si pourtant ce n'est pas ma volonté? — dit-elle.

« Pour la seconde fois, Philippe hésita.



Au chevet de son lit, comme une relique sacrée, on voyait suspendue l'épée de son père. (P. 932.)

« Mais, pour la seconde fois aussi, le diable triompha dans son esprit.

« — Il faudra que ce soit, ma cousine, — répondit-il, — quand bien même ce ne serait pas votre volonté, car c'est la mienne...

« Et, se retournant, il poussa les verrous intérieurs de la porte.

XXXVIII

PÉRIL

« Blanche vit ce geste. Elle comprit qu'un péril la menaçait.

« Et quel péril ?... Le plus terrible de tous!... Le péril inconnu !...

« La jeune fille devint très pâle.

« Elle se sentit près de chanceler, et elle murmura d'une voix qu'elle cherchait à rendre ferme, mais qui, en réalité, était à peine distincte :

« — Puisque vous me contraignez, par la force, à rester ici... puisque vous m'obligez, par la violence, à vous écouter dans cette chambre... je cède... me voici prête... parlez, que voulez-vous ?

« Philippe, que sa méchante action enivrait comme un vin frelaté, répondit audacieusement :

« — Voici longtemps déjà, ma cousine, que vous refusez de m'écouter, ou, si vous m'écoutez, que vous ne voulez pas me comprendre... il faut que vous m'accordiez aujourd'hui toute votre attention, il le faut, car ce que j'ai à vous dire est chose sérieuse, et c'est afin que rien ne vienne nous interrompre et nous distraire, que j'ai insisté pour obtenir de vous une audience dans votre chambre, et que j'ai pris la liberté de pousser le verrou... C'est un crime, sans doute ; eh ! mon Dieu, je ne le nie pas !... désobéir à ces yeux si doux, à cette bouche si charmante, c'est un crime de lèse-beauté !... pis que cela, c'est une tyrannie !... J'espère cependant vous prouver bientôt que mon crime est moins grand qu'il ne le paraît, et que je ne puis être le tyran de celle dont je suis l'esclave...

« Blanche ne comprit point, tout d'abord, le sens alambiqué de ce galant phébus.

« Philippe s'en aperçut et résolut d'être plus clair. Il reprit donc :

« — Depuis le moment où je vous ai vue pour la première fois, ma cousine, vous avez produit sur moi une impression profonde, brûlante, ineffaçable ; le trait décoché par vos prunelles victorieuses est resté dans mon cœur... en un mot, je vous aime...

« — Vous m'aimez comme un frère, — interrompit vivement Blanche; — et quoique en ce moment j'aie à me plaindre de vous, mon cousin, je partage cette affection, et je vous remercie de l'éprouver.

« — Je ne vous aime pas comme un frère, — répondit Philippe en secouant la tête.

« — Comment m'aimez-vous donc, mon Dieu?... — balbutia la jeune fille.

« — Je vous aime comme un amant.

« En même temps, pour accompagner ces paroles d'une pantomime appropriée à la circonstance, et qui n'avait jamais manqué de lui réussir, Philippe mit un genou en terre devant Blanche.

« De pâle qu'elle était, la jeune fille, à l'instant même, devint pourpre.

« — Monsieur mon cousin, — dit-elle avec hauteur, — ne savez-vous donc point que je suis la fiancée de votre frère aîné?

« — Je le sais, au contraire, à merveille.

« — Vous le savez?

« — Oui, ma cousine.

« — Et, le sachant, vous osez me parler ainsi que vous venez de le faire?

« — Raison de plus.

« — Est-ce une insulte nouvelle?

« — Ce n'est pas une insulte, ma cousine, c'est une vérité. Albéric est indigne de vous; c'est un lourd gentilhomme, sans brillant, sans esprit, sans vivacité; il ne peut vous apprendre ce que c'est que l'amour, tandis que, moi, je suis passé maître en cette douce science. Que peut vous offrir Albéric de plus que moi? Un titre et une fortune que je n'ai pas, c'est vrai... Eh bien, si vous tenez à ce titre et à cet argent, prenez-les, j'y consens de grand cœur... Qu'Albéric soit votre mari, pourvu que, moi, je sois votre amant... Voyons, belle cousine, y consentez-vous?

« Blanche, indignée et épouvantée, poussa un cri et s'élança du côté de la porte. Philippe la retint sans peine.

« — Où donc allez-vous, chère Blanche? — lui demanda-t-il.

« — Vous le voyez, je fuis vos outrages!

« — Mes outrages!... oh! ma cousine, quelle expression!... traiter ainsi l'aveu sincère de l'amour le plus pur!... mais vous n'y songez pas!... c'est le bonheur que je vous offre, et je veux, s'il le faut, vous le faire accepter malgré vous...

« Tout en parlant ainsi, Philippe enlaça Blanche dans ses bras.

« — Au secours! — cria la jeune fille.

« Philippe se prit à ricaner.

« — Au secours!... — répéta Blanche.

« — Ma cousine, personne ne viendra... mon père et mon frère sont absents, et mes mesures sont bien prises... cessez donc une vaine résistance... cessez des appels inutiles... Allons, ma charmante cousine... un baiser ne ternira pas les roses de vos lèvres... vous savez que je vous aime... faut-il vous le dire encore... faut-il vous le répéter à genoux?...

« Et Philippe, resserrant son étreinte, s'efforça d'approcher son visage du visage de Blanche.

« Cette dernière, par un mouvement brusque et d'une incompréhensible énergie, échappa aux bras vigoureux qui l'enlaçaient, et bondit en arrière.

« Philippe fit un pas vers elle.

« — N'approchez pas! — s'écria Blanche, les yeux étincelants, — n'approchez pas!...

« — Pourquoi donc? — demanda Philippe; — croyez-vous, belle cousine, que, quand je veux cueillir une rose, j'aie peur de me piquer les doigts aux épines de la fleur?...

« Et il fit un nouveau pas en avant.

« Blanche se retourna.

« Au chevet de son lit, comme une relique sacrée, on voyait, suspendue à la muraille, l'épée de son père.

« Elle saisit cette arme. Elle rejeta loin d'elle l'inutile fourreau, et, brandissant la lame étincelante, elle dit à Philippe, d'un ton où le mépris se montrait provoquant : — Approchez, maintenant!...

« Philippe hésita. Il calcula les chances de la lutte et les trouva trop inégales.

« Blanche était une faible jeune fille, c'est vrai; mais elle était armée, et, la braver en ce moment, irritée et menaçante, c'était courir à la mort. Philippe prit son parti :

« — Belle cousine, — dit-il en souriant, d'un sourire un peu contraint il est vrai, — ce n'est pas à la rose que j'aurais dû vous comparer tout à l'heure... c'est à l'abeille... comme elle vous avez, pour défendre votre miel, un aiguillon terrible... Je m'avoue vaincu, et je me retire. Nous venons de commencer ensemble une partie dont vous avez la première manche... A bientôt, ma belle cousine...

« Et, saluant avec une humilité ironique, Philippe ouvrit la porte et se retira.

« Blanche le laissa sortir.

« Puis, refermant la porte derrière lui, et repoussant les verrous, elle

laissa tomber son épée, et tomba elle-même sur un siège, toute frissonnante encore du danger qu'elle avait couru.

« Quelques heures se passèrent ainsi.

« Blanche était brisée de corps et d'esprit. Elle n'avait plus ni force physique ni force morale.

« Elle ne remuait point... Elle ne pensait pas.

« Lorsque le bruit des roues du carrosse sur les pavés de la cour lui annonça le retour de son oncle et de son fiancé, elle tressaillit, et elle se leva brusquement.

« Une pensée terrible venait, en effet, de se présenter à elle.

« Quel parti prendre au sujet de ce qui avait eu lieu entre elle et Philippe?

« Devait-elle parler, et demander justice d'un outrage aussi inouï qu'immérité? Devait-elle, au contraire, ensevelir ce funeste secret dans les ténèbres les plus profondes?

« Si elle parlait, de combien de malheurs n'allait-elle point être cause? Elle apportait, dans le sein de sa famille, le trouble, — la discorde, — la haine...

« Un père maudissait son fils... Un frère provoquait son frère... Qui sait si le sang ne coulerait pas dans une lutte fratricide?...

« Une telle perspective épouvanta Blanche. Elle résolut de garder le silence et de ne point divulguer un seul des tristes événements de la journée. Elle se tint parole.

« Vainement le vieux comte et Albéric, lorsqu'elle alla les rejoindre au salon, la questionnèrent au sujet de sa pâleur.

« Elle répondit qu'elle était un peu souffrante, et que, le lendemain, elle aurait repris son visage ordinaire.

« Ceci arriva en effet, et personne ne put concevoir le moindre soupçon.

« Trois jours se passèrent.

« Le soir du troisième jour, Blanche, en se mettant au lit, trouva sur son chevet une lettre qu'elle ouvrit en tremblant.

« Cette lettre était de Philippe.

« Le jeune homme suppliait sa cousine de lui pardonner sa conduite odieuse. Il la remerciait à deux genoux du silence qu'elle avait gardé.

« Il ajoutait que sa vie entière serait consacrée à lui faire oublier un moment de folie, une action infâme, que le plus violent amour ne saurait justifier.

« Cette lettre soulagea d'un grand poids le cœur et l'esprit de Blanche.

« Elle avait la crainte instinctive de se voir en butte de nouveau à quelque infernale tentative de Philippe.

« Elle redoutait aussi un éclat entre les deux frères, une scène violente et peut-être sanglante.

« La lettre de Philippe dissipait toutes ces appréhensions, anéantissait toutes ces terreurs.

« — Allons, — murmura Blanche, — il est meilleur que je ne le croyais...

« Et elle s'endormit en remerciant Dieu.

« L'époque du mariage approchait.

« Blanche faisait une retraite pieuse de huit jours, et ne quittait son appartement que pour se rendre à la chapelle du château.

« Les journées et les heures semblaient interminables à l'amoureux Albéric, qui ne savait comment tuer le temps.

« Un soir, il annonça qu'il passerait à la chasse toute la journée du lendemain.

« Philippe, en même temps, témoigna l'intention d'aller à Saint-Germain faire quelques emplettes, et donna l'ordre qu'on lui tînt un cheval sellé, dès le matin.

« Le vieux comte lui demanda s'il ne se ferait point accompagner par un valet.

« Philippe répondit négativement.

« Le lendemain, en effet, dès le point du jour, Albéric, le fusil sur l'épaule et suivi de ses chiens, quitta le château et se dirigea vers la forêt.

« Un instant après, Philippe se mit en selle et lança son cheval au galop sur le chemin de la ville.

« Les deux frères marchaient dans deux directions opposées, et par conséquent se tournaient le dos.

« Plusieurs heures s'écoulèrent.

« Le ciel, assez pur pendant la matinée, était devenu d'un gris sombre. De grandes nuées rampaient lourdement sur la cime des arbres dépouillés de feuilles.

« Le vent sifflait à travers les branches avec un bruit sinistre.

« La neige ne tombait pas encore ; mais elle était imminente

« Albéric suivait lentement une large tranchée pratiquée au milieu d'une futaie d'ormes et de chênes centenaires.

La voix de ses chiens qui, dans le lointain, chassaient un lièvre ou un renard, arrivait jusqu'à lui par intervalles.

« Mais il n'écoutait pas ce murmure, si harmonieux cependant pour les oreilles d'un chasseur.

« Albéric pensait à sa Blanche bien-aimée, au jour du mariage, au bonheur si proche et si certain.

« Et il s'étonnait, au milieu de ces pensées joyeuses, de se sentir sur le cœur un poids de tristesse vague et sans cause.

« Tout à coup, une forme humaine se détacha du tronc d'un chêne et s'avança vers lui.

« Albéric leva les yeux et regarda celui qui venait ainsi à sa rencontre en ce lieu solitaire.

« A son grand étonnement, il reconnut Philippe.

« — Comment, mon frère, — s'écria-t-il, — te voilà!...

« Et il tendit au jeune officier une main que celui-ci ne prit pas.

« Albéric n'attacha aucune importance, dans le premier moment, à ce refus de prendre sa main.

« — Je te croyais à Saint-Germain... — poursuivit-il.

« — Tu te trompais, comme tu vois.

« — Mais par quel hasard ici?...

« — Ce n'est pas un hasard.

« — Ah!...

« — J'attendais quelqu'un...

« — Et qui donc?

« — Toi.

« — Ah! — répéta Albéric — Tu as donc quelque chose à me dire?...

« — Oui.

« — Et quelque chose de mystérieux?

« — Oui.

« Albéric sourit.

« Il supposait que Philippe, dissipateur et prodigue comme il l'était, avait contracté à son régiment quelque dette dont il n'osait point parler à son père, et qu'il venait s'adresser à lui, pour le prier de lui ouvrir sa bourse, à l'occasion de la solennité de son mariage.

— Et il se disait à lui-même que, dans un moment où il serait parfaitement heureux, il voulait que tout le monde le fût autour de lui, et qu'il viendrait de tout son cœur à l'aide de son frère.

« C'est dans cette disposition qu'il ajouta :

« — Eh bien, voyons! parle, mon frère, j'attends cette communication pressante et mystérieuse...

« — Écoute-moi donc, — dit Philippe, — et prends garde à ce que tu vas me répondre...

« Le ton dont ces paroles furent prononcées étonna Albéric. Il regarda Philippe, afin de lire sur son visage s'il parlait sérieusement.

« Le visage du jeune homme était sombre. Ses sourcils contractés donnaient à sa physionomie une expression farouche.

« Albéric se sentit troublé.

« Un secret instinct lui criait qu'il allait se passer quelque chose d'étrange et de terrible entre son frère et lui...

« Philippe reprit :

« — Tu ne seras point le mari de Blanche.

« — Je ne serai point le mari de Blanche!... répéta Albéric stupéfait et ne pouvant croire à ce qu'il entendait.

« — Non, — dit Philippe.

« — Et qui l'empêchera?...

« — Moi.

« — Et pourquoi l'empêcheras-tu?

« — Parce que je ne veux pas que ce mariage s'accomplisse.

« — Tu ne veux pas!... — s'écria Albéric.

« — Je ne veux pas, — répéta Philippe.

« — Et de quel droit, malheureux?...

« — J'aime ma cousine...

« — Et moi, donc, crois-tu que je ne l'aime pas... et depuis plus longtemps!

« — Peut-être, mais elle ne t'aime pas...

« — Qu'oses-tu dire?

« — La vérité. Blanche ne t'aime pas, et elle en aime un autre..

« — Mensonge!...

« — Elle en aime un autre, — poursuivit Philippe, — et cet autre, c'est moi...

« Albéric était livide. Ses yeux s'injectèrent de sang.

« — Elle te l'a dit? — demanda-t-il d'une voix rauque et étranglée.

« — Elle a fait mieux...

« — Comment?

« — Elle me l'a prouvé...

« Albéric s'élança sur son frère, et, le saisissant par les deux poignets il lui cria :

« — Ainsi, tu prétends...

« La force lui manqua pour achever sa phrase.



Sur l'oreiller, un oiseau noir battait des ailes. (P. 943.)

« — Je prétends que Blanche est ma maîtresse... — dit Philippe avec le plus grand sang-froid.

« — Misérable! — hurla Albéric, — sais-tu bien que je vais te tuer?...

« — Essaye.

« — Ah! tu me défies!...

« — Oui.

« Philippe n'avait point achevé cette phrase, que son frère aîné, aveuglé par la fureur, saisissait son fusil et en dirigeait vers lui le canon.

XXXIX

CAÏN

« Philippe, doué d'une force prodigieuse, lui arracha l'arme des mains, la tordit sur ses genoux et, la jetant loin de lui, dit en tirant son épée du fourreau :

« — Je ne suis ni un sanglier ni un loup, pour qu'on me tue à coups de fusil... Allons, monsieur mon frère, défends-toi, à moins cependant que tu renonces à épouser ma maîtresse.

« Albéric n'avait pas d'épée, mais il portait un couteau de chasse à la lame épaisse et bien affilée.

« Il le saisit et de nouveau s'élança sur Philippe, qui dut rompre pour éviter d'être percé de part en part.

« Alors commença entre les deux frères un combat terrible et sacrilège, sans autre témoin qu'un corbeau immobile au sommet d'un vieux chêne, et qui, spectateur impassible de cette scène effrayante, mêlait de temps en temps son croassement lugubre au bruit sinistre du fer heurtant contre le fer.

« Au bout de quelques minutes, le couteau de chasse d'Albéric rencontra obliquement la lame d'épée de Philippe.

« L'épée se brisa sous ce choc comme si elle eût été de verre, il ne resta dans la main du jeune officier qu'un tronçon impuissant, tandis que son frère conservait intacte son arme formidable.

« — Menteur infâme, tu vas mourir! — murmura Albéric en bondissant sur Philippe désarmé.

« Mais Philippe avait prévu ce mouvement. Il recula d'un pas, et

saisissant à sa ceinture un de ses pistolets tout armés, il brûla à bout portant la cervelle à son frère.

« Albéric tomba la face contre terre.

« Il était mort sans même avoir poussé un soupir.

« Philippe monta sur un chêne très élevé et regarda du côté de l'horizon.

« Aucun être animé ne se montrait dans le bois, aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

« Philippe redescendit.

« Il fit rentrer dans le fourreau la lame brisée et le tronçon de son épée. Ensuite il prit le cadavre dans ses bras, et, chargé de ce fardeau terrible, il s'engagea dans un étroit sentier.

« Le corbeau quitta la branche du chêne sur lequel il était perché, et suivit le meurtrier en décrivant de larges spirales dans les airs.

« Philippe arriva auprès d'une cabane déserte, bâtie jadis par des bohémiens pour y passer l'hiver.

« La porte en était murée.

« Il ôta, les unes après les autres, les pierres qui fermaient l'entrée.

« Il plaça le cadavre dans l'intérieur. Il le recouvrit de mousse et, sortit.

« Puis il reconstruisit le mur qu'il avait démoli pour entrer.

« Le corbeau s'était posé sur le toit de la cabane et faisait retentir sa voix rauque et lugubre.

« Philippe ramassa des cailloux pour les lui jeter.

« Le corbeau secoua ses ailes et ne bougea pas.

« Philippe grimpa sur le toit.

« Le corbeau s'envola, et s'arrêta sur un arbre à quelques pas de là.

« Philippe redescendit.

« L'oiseau funèbre revint prendre sa place au faîte de la masure, avec cette étrange persistance des oiseaux carnassiers qui sentent un cadavre.

« Alors Philippe eut peur.

« Ce corbeau devint, pour lui, la forme vivante des remords.

« — Il va me trahir ! — pensa-t-il.

« Il prit à sa ceinture celui de ses pistolets qui restait chargé. Il mit le corbeau en joue et fit feu.

« Philippe était un tireur de première force.

« L'oiseau tomba.

« Philippe se sentit soulagé.

« Pendant un instant il avait craint que toute arme terrestre ne fût impuissante contre le corbeau vengeur.

« Il dérangea de nouveau l'une des pierres accumulées contre la porte.

« Il jeta le corbeau dans l'intérieur de la masure, puis, après avoir replacé la pierre, il alla reprendre son cheval, attaché dans un fourré à quelques centaines de pas de l'endroit où avait eu lieu le combat fratricide.

« Ceci fait, Philippe gagna rapidement Saint-Germain par des chemins de traverse, et fit les emplettes dont il avait parlé la veille.

« A peine venait-il de se mettre en route pour revenir au château, que le hasard sembla se déclarer pour lui.

« La neige se mit à tomber légèrement d'abord, puis à gros flocons, cachant ainsi, sous une épaisse couche d'une blancheur immaculée, les traces du duel, ou plutôt de l'assassinat, la terre fraîchement souillée et le sang répandu. »

XL

« Lorsque Philippe, revenant de Saint-Germain, arriva au château, Albéric n'avait pas encore reparu. Mais personne ne songeait à s'inquiéter de ce retard. Le vicomte, alors qu'il était chasseur déterminé, restait souvent dans la forêt pendant un laps de temps bien plus long que celui qui venait de s'écouler.

« Cependant la pluie tombait toujours.

« Le crépuscule arriva, puis l'obscurité complète et profonde.

« Albéric ne rentrait pas. On commença à s'étonner.

« Deux heures se passèrent encore. L'étonnement devenait de l'inquiétude.

« Enfin des aboiements sonores retentirent non loin du château.

« — Dieu soit béni ! — s'écria le vieux comte de La Baume, — Dieu soit béni !... mon fils arrive !...

« Mais, au bout d'un instant, un valet entra dans le salon, la consternation peinte sur le visage.

« Il venait annoncer que les chiens de M. le vicomte arrivaient au chenil mais que leur maître ne les accompagnait pas...

« Oh! alors la terreur fut au comble!... Il devenait impossible de douter qu'un malheur ne fût arrivé!...

« Philippe prouva clairement, par l'explosion de sa douleur, combien il aimait son frère aîné!...

« Sous la conduite du jeune homme les valets du château, munis de torches et de lanternes, parcoururent la forêt, pendant toute la nuit, en appelant l'absent à grands cris.

« Nulle voix ne répondit à leur appel.

« Le lendemain les recherches continuèrent. Elles n'amenèrent aucun résultat.

« Il fut impossible de rien découvrir, et l'on se perdit en conjectures au sujet de l'*accident* auquel Albéric devait avoir succombé, car la pensée d'un *crime* ne se présentait à personne.

§

« Blanche pleura longtemps la mort de celui qu'elle aimait.

« Puis, comme le cœur humain se console de tout, elle finit par se consoler.

« Cependant la position de Philippe était bien changée.

« De pauvre cadet de famille, ayant mangé d'avance sa maigre part d'héritage, la mort de son frère l'avait rendu fils aîné, héritier d'un titre de comte et d'une immense fortune.

« Philippe laissa s'écouler quelques mois.

« Puis, quand la douleur de Blanche se fut complètement calmée, il dit à son père qu'il aimait sa cousine et qu'il ne désirait rien tant au monde que de devenir son mari.

« Le vieillard éprouva une joie vive à voir se réaliser son dernier vœu.

« Il demanda à Blanche si elle consentait à donner sa main à Philippe comme elle avait consentit à la donner à Albéric.

« Il se livra dans le cœur de la jeune fille un long et cruel combat. Il lui semblait qu'en acceptant l'amour de Philippe, elle allait parjurer et trahir les serments faits à Albéric.

« Mais l'insistance finit par l'emporter sur ses irrésolutions. Elle céda et devint la fiancée du second fils, après avoir été celle du premier.

« Le jour du mariage arriva.

« La bénédiction nuptiale fut donnée aux jeunes époux dans la chapelle du château.

« Philippe et Blanche, au moment où ils prononcèrent le *oui* solennel étaient aussi pâles l'un que l'autre.

« Cependant il n'y avait pas de tristesse dans leurs regards, et un sourire se jouait sur leurs lèvres décolorées.

« Les invités étaient peu nombreux.

« La mort récente d'Albéric interdisait toute réunion bruyante et trop joyeuse.

« Immédiatement après le repas qui suivit la cérémonie, les convives demandèrent leurs carrosses et s'éloignèrent.

« Quand arriva la nuit, le comte de La Baume et les nouveaux époux étaient seuls au château.

« La soirée leur sembla longue et triste à tous les trois.

« Vers onze heures, Blanche se remit aux mains de ses femmes de chambre pour sa toilette de nuit.

« — Dans une demi-heure, chère Blanche, — lui dit tout bas Philippe, — je frapperai à votre porte... M'ouvrirez-vous, ma bien-aimée?...

« Blanche rougit légèrement.

« — Je n'ai plus le droit de ne pas vous ouvrir... — répondit-elle en souriant.

« — Quoi ! le droit seulement? — murmura Philippe.

« — Ni le désir... — ajouta Blanche d'une voix plus basse encore.

« Et elle s'enfuit...

« Cinq minutes ne s'étaient point écoulées, que déjà la jeune épouse vierge encore avait achevé sa toilette de nuit, — qu'elle renvoyait ses femmes, et qu'elle attendait, le cœur palpitant, le sein ému...

« Quelques minutes encore se passèrent, qui lui parurent longues comme des heures.

« On frappa doucement à la porte.

« — Qui est là? — demanda Blanche d'une voix tremblante.

« — L'époux qui vient, plein d'espoir et d'amour... répondit celui qui frappait.

« Par un sentiment d'exquise pudeur Blanche éteignit les bougies des candélabres. La chambre ne se trouva plus éclairée que par une veilleuse, cachée dans une lampe d'albâtre suspendue au plafond. La clarté de cette veilleuse rendait les ténèbres visibles, mais ne les dissipait pas.

« Blanche, alors, fit glisser doucement les verrous. La porte s'ouvrit.

« Un homme l'étreignit aussitôt, la serrant d'une main contre son cœur, et, de l'autre, repoussant les verrous qu'elle venait de tirer.

« — Comme vous avez froid!... murmura Blanche en frissonnant...

« — Tu me réchaufferas dans tes bras, — répondit une voix passionnée; je t'aime... je t'aime... et depuis bien longtemps... — je t'aime... et tu es enfin à moi... viens... viens...

. . . .

« Soudain, Blanche, échevelé, demi-nue, se dressa sur sa couche avec un cri d'épouvante.

« On frappait à la porte de la chambre.

« — Qui est là? qui frappe ainsi? cria Blanche.

« — L'époux qui vient plein d'espoir et d'amour... répondit-on depuis le dehors.

« — Entends-tu?... entends-tu?... murmura Blanche à demi folle de terreur, en saisissant la main de celui qui partageait sa couche.

« Cette main lui parut glacée.

« La jeune femme s'élança hors du lit et courut à la porte.

« — Parlez! — dit-elle, — parlez encore,.. et répétez-moi qui vous êtes...

« — Je suis ton amant... ton époux... je suis Philippe... — chère Blanche, ne reconnais-tu pas ma voix?...

« Blanche passa sa main crispée dans ses cheveux épars, avec ce geste particulier aux gens dont la raison s'égare. Puis elle arracha les verrous plutôt qu'elle ne les tira...

« Elle saisit Philippe par la main... car c'était bien Philippe qui venait d'entrer... et, l'entraînant jusqu'au lit, elle balbutia, en lui montrant une forme humaine qui se dessinait vaguement dans les demi-ténèbres.

« — Qui donc est là?... qui donc est là?...

« A ce moment précis, une flamme ardente et lumineuse comme un éclair jaillit de la veilleuse suspendue au plafond.

« Une clarté fulgurante et fugitive illumina la chambre jusque dans les recoins les plus perdus.

« Blanche et Philippe fixèrent sur le lit leurs regards effarés.

« Tous deux, alors, virent et reconnurent un cadavre, celui d'Albéric, le front troué par une horrible blessure d'où s'échappaient encore quelques gouttes de sang.

« Sur l'oreiller, un oiseau noir battait des ailes.

. . . .

« Le lendemain de cette étrange nuit de noces, on trouva deux corps étendus sur le parquet de la chambre à coucher.

« Philippe était mort.

« Blanche n'était qu'évanouie.

« Le cadavre avait disparu.

« Lorsque Blanche revint à elle-même, elle espéra d'abord qu'elle venait d'être le jouet de quelque épouvantable rêve.

« Vain espoir, hélas!

« La mort foudroyante de Philippe ne confirmait que trop l'horrible vérité.

« Tout bonheur en ce monde était à jamais fini pour la malheureuse jeune femme.

« Le souvenir de la scène hideuse que je viens de te raconter la poursuivait partout, sans trêve et sans relâche...

« Et ce n'était pas une vision... Sans cesse elle sentait sur ses lèvres l'empreinte glacée des lèvres du spectre...

« Comment douter, d'ailleurs, de la réalité terrible de ce qui s'était passé?...

« Les monstrueux embrassements d'un mort avaient porté leurs fruits. Blanche allait être mère!...

« Neuf mois après la nuit horrible, Blanche mit au monde un enfant.

« Elle se prit à chérir ce fils mystérieux comme la seule créature qu'elle pût, désormais, aimer sur la terre...

« Les années se passèrent. Le vieux comte de La Baume était mort depuis longtemps, laissant toute sa fortune à son petit-fils.

« Albéric, Blanche l'avait ainsi nommé, Albéric grandissait.

« Il était beau, mais d'une pâleur étrange. Si grande était cette pâleur, qu'on eût dit que le sang ne circulait point sous le tissu transparent et satiné de sa peau.

« Albéric n'avait ni la gaieté, ni la vivacité turbulente des enfants de son ge.

« Il recherchait l'isolement et le silence.

« Souvent il descendait dans les caveaux consacrés qui gardaient, depuis des siècles, les tombes des seigneurs de La Baume et de ceux de leur race...

« Là, il lisait et relisait sans cesse les inscriptions tracées sur chaque pierre tumulaire, semblant chercher un nom qu'il ne trouvait pas...

« Puis, il entrait dans la chapelle. Il s'agenouillait devant l'autel. Il cachait sa tête dans ses mains.



Les deux frères, l'épée à la main, s'y vinrent disputer la possession de cette Blanche qu'ils avaient aimée tous les deux. (P. 948.)

Et là, prosterné, il pleurait longtemps et avec une sombre amertume.

« — Pourquoi pleurer ainsi, mon enfant? — lui demandait parfois sa mère.

« Il répondait :

« — Je ne sais pas...

« Blanche, ne voulant se séparer de son fils que le moins possible, le faisait coucher dans une chambre attenante à la sienne.

« Une nuit, dix ans, jour pour jour, après la naissance de l'enfant, Blanche se réveilla en sursaut.

« Minuit sonnait.

« Blanche prêta l'oreille. Il lui semblait entendre deux voix dans la chambre où couchait son fils.

« L'une de ces voix était celle de l'enfant.

« L'autre était trop basse pour qu'il fût possible à Blanche de la reconnaître.

« — Albéric, — demanda-t-elle, — tu n'es pas seul?

« — Non, ma mère, — répondit l'enfant.

« — Et qui te parle?

« — C'est mon père.

« Blanche sentit une sueur froide mouiller la racine de ses cheveux.

« Elle s'évanouit.

« Le lendemain elle interrogea Albéric. Il ne se souvenait de rien.

XLI

LA FÊTE DES MORTS

« Cette même année, vers la fin de l'automne, et le jour de la fête des Morts, par un temps froid, gris et sombre, Albéric s'approcha de sa mère et lui prit la main.

« — Que veux-tu, mon pauvre enfant? — lui demanda la jeune femme.

« — Voulez-vous venir avec moi, ma mère?

« — Où?

« Dans les bois.

« — Et que veux-tu faire dans les bois?...

« L'enfant ne répondit point à cette question. Seulement, il reprit, et d'un ton presque suppliant :

« — Ma mère, venez avec moi, je vous en prie...

« Blanche ne savait rien refuser à Albéric. Elle s'enveloppa dans une pelisse et elle dit :

« — Allons.

« Un pâle sourire vint aux lèvres de l'enfant.

« Tous deux s'enfoncèrent silencieusement dans la forêt dépouillée de feuilles.

« Albéric s'engagea dans un dédale de sentiers, sans manifester jamais la moindre hésitation à l'endroit du chemin qu'il venait de prendre.

« Blanche finit par s'étonner de cette assurance.

« — Où donc me conduis-tu? — demanda-t-elle.

« L'enfant s'arrêta. Il regarda sa mère avec une expression étrange. Puis il dit :

« — Mon père est revenu me voir cette nuit...

« — Ah! — murmura Blanche.

« L'enfant poursuivit :

« — Il vous demande, ma mère...

« — Alors, c'est près de lui que tu me conduis?...

« L'enfant fit un signe affirmatif.

« Blanche joignit ses deux mains et les éleva vers le ciel.

« — Soyez béni, mon Dieu! — murmura-t-elle, — soyez béni si c'est la fin de ma longue douleur!...

« Et elle continua à suivre son fils qui marchait de plus en plus rapidement.

« Enfin l'enfant s'arrêta.

« La mère et le fils avaient en face d'eux une chaumière abandonnée, dans un état de délabrement étrange, et dont un amas de pierres entassées masquait l'ouverture étroite.

« — C'est ici, ma mère, — dit l'enfant.

« Et il commença à enlever, une à une, les pierres qui condamnaient la porte.

« Quand cette porte fut libre, il se tourna vers Blanche et il lui dit :

« — Venez, ma mère.

« Blanche passa.

« Le corps d'Albéric était étendu dans cette masure, comme au jour où Philippe lui avait brisé le crâne d'un coup de pistolet.

« On eût dit qu'il était mort depuis une heure à peine.

« Près de son visage, un corbeau, posé sur une pierre, semblait dormir la tête sous son aile.

« L'enfant rassembla les pierres qu'il avait enlevées et mura la porte en dedans.

« — Me voici, mon fiancé... me voici, mon époux...— dit Blanche en appuyant sa tête pâle sur la poitrine du cadavre.

« Les deux bras du mort se soulevèrent lentement et se nouèrent autour de la taille de Blanche.

« L'enfant s'étendit aux pieds de son père...

. . . .

« La nuit suivante, un ouragan terrible, et tel que, de mémoire d'homme, on n'en avait pas vu de semblable, se déchaîna sur la contrée.

« Une rafale, ou plutôt une trombe, enleva le toit de la masure et en dispersa les murailles.

« On trouva les trois cadavres, et on les ensevelit en terre sainte. .

« C'est depuis ce jour, ou plutôt depuis cette nuit-là, que le château de La Baume eut des hôtes funèbres...

« Les deux frères, l'épée à la main, s'y vinrent disputer la possession de cette Blanche qu'ils avaient aimée tous les deux... La scène terrible du duel et de l'assassinat fut jouée chaque nuit par des spectres, tandis qu'un oiseau noir décrivait autour d'eux de grands cercles dans l'air, en poussant des croassements rauques.

« Et voilà pourquoi le vieux manoir, qui n'appartenait plus à personne qu'à des collatéraux éloignés, est devenu tout à coup désert...

« Voilà pourquoi on l'a laissé se dégrader peu à peu et tomber en ruine, faute d'entretien et de réparations... Voilà pourquoi, enfin, il s'appelle aujourd'hui le *Château maudit!...*

Émeraude se tut.

Elle avait achevé le récit de la légende promise par elle à Raoul.

— Et — demanda M. de La Tremblaye quand elle eut prononcé le dernier mot de son récit, — ces croyances superstitieuses n'ont-elles maintenant rien perdu de leur force...

— Non seulement elles n'ont rien perdu, — répondit Émeraude, mais encore elles ont grandi!...

— Ah bah! — fit Raoul.

— Il est vrai, — poursuivit la jeune femme, — que l'association des chevaliers de la fausse monnaie n'a rien négligé pour donner à ces utiles rumeurs un crédit nouveau et une force grandissante...

— Et comment cela?

— Oh! c'est bien simple... des bruits étranges, des gémis sements, le sinistre fracas de chaînes agitées, se sont échappés des entrailles de la terre ; des lueurs bizarres et inexplicables ont brillé parmi les ruines ; des apparitions fantastiques se sont montrées sur les plates-formes des tours... il n'en fallait pas davantage.

— Je comprends, — répondit Raoul.

§

A partir du jour où M. de La Tremblaye fut reconnu pour le chef de la ténébreuse association dont nous avons parlé, son existence changea complètement.

Les richesses immenses mises à sa disposition firent de lui un des personnages les plus importants de son époque.

Il étonna Paris par son luxe, il se lia avec une foule de gentilshommes fort bien en cour, et l'un d'eux, le marquis de Thianges, que nous avons vu figurer au commencement de cette histoire, le présenta à Philippe d'Orléans, Régent de France.

Le Régent savait le nom de toutes les familles appartenant à cette haute aristocratie qu'on appelait la grande noblesse de province, et qui se trouvait en opposition presque perpétuelle avec la noblessse de cour.

Les La Tremblaye lui étaient parfaitement connus. Il n'ignorait point que leur blason et leur fière devise figuraient aux plus belles pages de l'armorial de Picardie.

Mais il ne savait pas, et ne pouvait pas savoir que cette famille s'était éteinte en la personne du marquis Réginald.

Il accueillit donc Raoul comme un véritable La Tremblaye, c'est-à-dire avec une bienveillance particulière.

Raoul, en garçon d'esprit qu'il était, songea à métamorphoser cette bienveillance en une protection sérieuse, en un réel patronage.

Si, quelque jour, un hasard malencontreux venait à dévoiler les mystères de son existence occulte et de son apparente opulence, il voulait pouvoir faire tête à l'orage en s appuyant sur le Régent.

Raoul n'avait rien de caché pour M. de Thianges, dont les balanciers du château de La Baume venaient de reconstituer, plus brillante que jamais, la fortune dévorée.

Il le consulta au sujet de la réalisation possible de ses désirs et de ses espérances.

M. de Thianges savait, comme tout le monde, combien Philippe d'Orléans était curieux de ce qui se rapportait anx mystères ténébreux de la démonologie et des sciences occultes.

Il en dit quelques mots à Raoul.

Ces quelques mots ouvrirent au jeu ne homme tout un horizon.

La fille du Diable, devenue sa femme l'avait, nous le savons, mis au fait de beaucoup de pratiques touchant la magie, la chiromancie, la car tomancie, etc...

Il résolut de se servir de ces connaissances, en appelant à son aide un peu d'audace et beaucoup de charlatanisme.

Le marquis de Thianges approuva ce plan et contribua à en rendre l'exécution possible et facile.

Ce fut lui qui se chargea d'apprendr e au Régent, sous la forme d'une confidence, dont il le suppliait de ne point abuser, que M. de La Tremblaye, avec ses apparences d'homme du monde et de millionnaire désœuvré, était tout bonnement un des plus savants illuminés et magiciens du monde entier.

Cette nouvelle surprit et enchanta le Régent.

Il donna l'ordre à M. de Thianges de lui amener Raoul, avec lequel il eut un long entretien.

Philippe d'Orléans resta émerveillé de la profonde science du jeune homme, qui, à dater de ce jour, prit sur lui une influence extraordinaire

C'est alors que Raoul, flattant les manies du maître provisoire de la France, imagina de créer une sorte de société secrète dont les liens létroits d'une franc-maçonnerie magique unissaient entre eux les membres, d'ailleurs peu nombreux.

Le Régent fut le chef de cette société.

Les membres de cette association prirent ce nom significatif et bizarre : *les Fils de l'Enfer.*

Le sceau de l'association représentait le démon vainqueur, figuré sous la forme d'un ange de ténèbres renversant le crucifix et foulant sous ses pieds de bouc l'agneau pascal expirant.

Nous avons vu Raoul faire usage de ce sceau blasphémateur lorsqu'il se croyait au moment de mourir dans la maison du *Petit-Chastel.*

Sur ces entrefaites, Raoul, auquel tout semblait réussir, éprouva une profonde douleur : Émeraude mourut.

Frappée subitement par un mal étrange et dont les médecins, appelés

en toute hâte, ne purent deviner la nature ni indiquer les remèdes, la pauvre jeune femme succomba en quelques heures.

Nous le répétons, la douleur de Raoul fut profonde, et pendant plus d'un an, il resta fidèle à la mémoire de cette amie, si charmante et si dévouée.

Au bout de ce temps, M. de La Tremblaye, devenu seul le chef de l'association des chevaliers de la fausse monnaie, revenait en toute hâte une nuit, du château de La Baume.

Il voulait, sans perdre un instant, arriver au Palais-Royal, où le Régent l'avait fait demander.

Nous avons vu, par cette nuit d'orage, le postillon de Saint-Germain refuser de marcher.

Nous avons vu le carrosse de Raoul brisé en face du Petit-Chastel.

Nous avons vu le jeune homme mourant, recueilli dans cette demeure par Jeanne de Chambart, la touchante reine de Saba.

Nous savons enfin quelles furent pour la jeune fille les conséquences de cette hospitalité, grâce à la sacrilège complaisance du marquis de Thianges pour Raoul son complice.

Il nous reste, maintenant, à retrouver Raoul et Jeanne, abandonnés par nous depuis longtemps.

C'est ce que nous allons faire dans la prochaine et dernière partie des *Mystères du Palais-Royal*.

SIXIÈME PARTIE

LES NUITS DU RÉGENT

I

LE BON ANGE

C'est un terrible effort de mémoire que celui qu'il nous faut en ce moment solliciter de nos lecteurs.

Nous n'osons les prier de vouloir bien relire la première partie de l'immense roman dont nous commençons aujourd'hui la dernière série, et, pour venir en aide à leurs souvenirs confus, si toutefois ils ont conservé de la *Reine Balkis* le moindre souvenir, nous devons mettre sous leurs yeux une rapide analyse des derniers événements auxquels se rattachent par des nœuds indissolubles les faits que nous allons raconter et qui contiennent le dénoument de notre œuvre.

Jeanne de Chambard, la touchante reine de Saba, devenue, ou plutôt se croyant devenue Mme de La Tremblaye, dupe qu'elle était de l'infâme comédie d'un mariage fictif, profanation digne de roués sans âme tels que le chevalier Raoul et le marquis de Thianges, jouissait en paix des joies d'un amour dont elle ne pouvait soupçonner l'illégitimité.

Mais voici que, tout à coup, dans le ciel si pur de son bonheur jusqu'alors sans nuages, retentit un coup de tonnerre.

Un papier, tombé de la poche de son mari, et recueilli par elle, lui apprit que Raoul faisait prendre des renseignements, par un espion à ses gages, sur une certaine Antonia Verdi, intrigante douée d'une rare beauté, récemment arrivée à Paris, et demeurant rue de la Jussienne, hôtel de Lyon.



En ce moment, le marquis arrivait en haut de l'escalier. (P. 959.)

Une jalousie furieuse s'empara de Jeanne à l'instant même et la rendit folle.

Après une scène violente avec son mari, elle sortit de chez elle en l'absence de ce dernier, et elle se fit conduire, dans une chaise à porteurs, à l'hôtel de la rue de la Jussienne.

Elle voulait voir Antonia Verdi et lui arracher la vérité.

Elle ne put arriver jusqu'à la prétendue Italienne, et elle regagnait sa demeure, désespérée, découragée, mais calmée, quand elle tomba tout à coup dans un trébuchet tendu par un certain vicomte d'Aubigny.

Ce vicomte d'Aubigny, il est utile qu'on ne l'oublie pas, était un des familiers du régent et l'introducteur d'Antonia Verdi au Palais-Royal.

Jeanne allait devenir la proie de son ravisseur audacieux, quand un secours inespéré lui tomba du ciel sous la forme de don Ray mond de Vasconcellos, commandeur de Malte, et notre an cienne connaissance.

Un duel eut lieu entre les deux hommes, et don Raymond de Vasconcellos, représentant par hasard le bon droit, si rarement protégé par la justice divine, tua raide le vicomte d'Aubigny, réintégra Jeanne évanouie dans la chaise à porteurs et la ramena à l'hôtellerie du *Roi Salomon.*

M. de La Tremblaye cependant avait rassuré sa femme en lui racontant que cette Antonia Verdi, qui lui causait tant d'ombrage, devait être affiliée à la police du Régent.

— Comme cette police, — avait-il ajouté, — est à ma recherche, à la suite de la prétendue conspiration dont je t'ai déjà parlé, j'ai un puissant intérêt à me renseigner au sujet d'Antonia de la façon la plus complète...

Tout cela n'était rien moins que clair, mais Jeanne ne demandait qu'à se laisser convaincre, et nous avons vu la lune de miel briller de nouveau dans le ciel des jeunes époux.

De tous les points de l'horizon accouraient des nuages épais qui devaient le voiler bientôt.

Raoul, tout à son amour, dont la petite crise que nous venons de rappeler, avait encore redoublé l'ardeur, oubliait le marquis de Thianges, le régent les faux monnayeurs du château des Spectres, Antonia Verdi et ses puissantes évocations; il oubliait tout enfin, pour s'isoler avec sa Jeanne bien-aimée, qui, pour lui, remplaçait le reste du monde.

Combien de temps aurait duré cette voluptueuse torpeur, cette amoureuse claustration, si nul incident n'était venu les interrompre d'une façon brusque et imprévue?...

Voilà ce que nous ne savons pas et ce qu'il nous est impossible de deviner.

Nous croyons avoir dit à plusieurs reprises que M. de La Tremblaye avait dans Paris différents logements d'une importance plus ou moins grande, loués, par mesure de précaution, les uns sous son nom, les autres sous des noms de fantaisie.

De tous ces logis, le plus inconnu peut-être, était celui qu'il habitait avec Jeanne et qui communiquait par de mystérieux passages avec l'hôtellerie du *Roi Salomon.*

Deux personnes seulement connaissaient ce logis : c'étaient le marquis de Thianges et don Raymond de Vasconcellos.

Une après-midi, Raoul et Jeanne se trouvaient assis à côté l'un de l'autre sur les divans du salon oriental, ou plutôt la jeune femme était à demi couchée dans les bras de son mari, la tête renversée sur sa poitrine.

Les deux époux ne se parlaient qu'avec leurs regards, tout à la fois ardents et humides, et les heures passaient rapides comme l'éclair.

On gratta doucement à la porte.

La jeune femme s'échappa des bras de son mari et répara vivement le désordre de sa toilette et de sa chevelure.

— Qui est là? — demanda Raoul.

— Moi, monsieur le chevalier, — répondit une voix bien connue.

— Ah ! c'est toi, Jacques?

— Oui, monsieur le chevalier...

— Qu'est-ce que tu veux?

— J'apporte une lettre extrêmement pressée pour monsieur le chevalier.

— Eh bien, entre.

Jacques entra en effet, et présenta à Raoul, sur un plat d'argent, une enveloppe carrée, scellée d'un large cachet de cire rouge.

— D'où vient cela? — dit M. de La Tremblaye avant d'avoir regardé les armes empreintes sur le cachet, — qui l'a apporté?

— Un valet de pied de M. le marquis de Thianges.

— Attend-il une réponse, ce valet?

— Oui, monsieur le chevalier.

Raoul déchira l'enveloppe et lut les lignes suivantes :

« Depuis deux jours, mon cher chevalier, j'ai passé trois fois chez vous ; mais, ou vous n'y êtes jamais, ou vous n'y voulez pas être, ce qui revient exactement au même pour vos visiteurs.

« Il faut cependant que je vous parle, et que je vous parle aujourd'hui même. Dans votre intérêt comme dans le mien, cela est indispensable, complètement *indispensable*. Prenez, je vous en prie, bonne note de ce mot que je souligne à dessein.

« Serez-vous chez vous à trois heures de relevée?

« Aimez-vous mieux vous trouver chez moi à six heures?

« Répondez à ceci, et, selon votre réponse, je viendrai chez vous, ou je vous attendrai chez moi.

« Mettez-moi, je vous prie, aux pieds charmants de Mme de La Tremblaye, que je supplie de vouloir bien me compter parmi ses plus passionnés serviteurs, et croyez que je suis, comme toujours, votre ami dévoué,

« *Marquis de T.*

Raoul prit une plume et répondit :

« Chez moi, cher marquis, si vous le voulez bien, et à l'heure qui vous conviendra le mieux, car de toute la journée je ne sortirai pas.

« Votre ami et votre obligé,

« *Raoul de L. T.* »

Jacques sortit en emportant la feuille de papier sur laquelle Raoul venait de tracer ces deux lignes.

Curieusement et gracieusement appuyée au bras de son mari, Jeanne avait lu en même temps que lui la lettre de M. de Thianges.

— Que peut-il te vouloir? — lui demanda-t-elle aussitôt que Jacques fut sorti de la chambre.

— Je l'ignore complètement.

— Et tu ne devines pas?

— En aucune façon.

— *Ton intérêt autant que le sien* exigent une entrevue immédiate, — te dit-il. — Vous avez donc des intérêts communs, le marquis de Thianges et toi?

— Pas que je sache.

— Cependant la lettre est là, et les expressions sont claires...

— Le marquis veut parler sans doute de cette conspiration qui me force à me cacher, et à propos de laquelle il est compromis comme moi...

— Mon Dieu!... mon Dieu!... pourvu qu'il ne vienne pas t'apporter de mauvaises nouvelles...

— Allons, bon!... voilà que tu t'inquiètes, à présent?...

— N'y a-t-il donc pas de quoi?

— Non, certes!...

— Que veux-tu? tout mystère m'effraye... tout ce que je ne comprends pas m'épouvante... Il me semble toujours que tu vas courir un danger... Il ne faut pas m'en vouloir pour cela, mon ami; ce n'est pas ma faute si je t'aime...

— Mais, pauvre chère enfant, ce danger que tu redoutes n'existe pas...

— Cependant, mon ami, cette conspiration...

— Je te répète que c'est une absurde et ridicule accusation qui tombera d'elle-même.

— Absurde et ridicule, je le crois, j'en suis sûre, puisque tu me l'affirmes! et pourtant tu sais ce que dit la *sagesse des nations?...*

— Que dit-elle? — demanda Raoul en riant.

— Elle dit qu'*il n'y a pas de fumée sans feu!...*

— D'où tu conclus, sans doute, que, puisqu'on parle de conspiration, c'est qu'on a un peu conspiré?...

— C'est la *sagesse des nations* qui conclut cela...

— Eh bien, la *sagesse* dit des folies!... De Thianges et moi nous nous sommes compromis par des paroles légères et dont on a dénaturé le sens; mais voilà tout, absolument tout.

— C'est bien assez! c'est beaucoup trop!... Des paroles!... Mais on prétend qu'il suffit à un juge de deux paroles d'un homme pour faire pendre cet homme.

Raoul se mit à rire.

— Pourquoi ris-tu? — demanda Jeanne.

— Parce que je n'ai rien à craindre. On ne pend que les manants, on décapite les gentilshommes... D'ailleurs, je t'en supplie, chasse toutes les inquiétudes qui troublent cette chère et jolie tête; nous avons, de Thianges et moi, de très puissants amis auprès de la personne de monseigneur le régent... Ces amis ne nous oublient pas... En ce moment, ils parlent pour nous, ils sollicitent chaudement, et c'est sans doute du résultat de leurs démarches que le marquis veut me parler, ou peut-être encore a-t-il besoin de me consulter sur l'opportunité de quelque démarche nouvelle... Et, d'ailleurs, aimé de toi, est-ce que je peux courir un danger?... est-ce que ton amour n'est pas une égide qui doit me préserver de tous les périls?

— Le crois-tu vraiment? — demanda Jeanne radieuse.

— Oui, certes, je le crois; et jamais conviction ne fut plus arrêtée et plus inébranlable que celle-là!...

— Eh bien, moi aussi, mon Raoul, moi aussi je le crois... Il me semble que, même quand je suis absente, mon amour est auprès de toi pour te protéger et te défendre... et, à certaines heures, j'entends une voix mystérieuse me dire tout bas que je suis ton bon ange...

Tandis que Jeanne prononçait ces paroles dans lesquelles se lisait

clairement toute l'exaltation de son âme, un nuage sombre passa sur le front de Raoul, dont les sourcils se contractèrent.

Jeanne ne vit ni cette contraction ni ce nuage, et d'ailleurs elle ne les aurait pas compris.

Raoul, terrassé par les divines émanations de cet immense amour, se disait, pour la première fois peut-être, qu'il avait commis une action infâme en enchaînant à son existence criminelle et sans cesse menacée l'existence de cette adorable créature...

Il se disait que cette voix mystérieuse dont parlait Jeanne la trompait à coup sûr, car Dieu ne peut pas permettre à un bon ange de veiller sur un mauvais génie!...

Mais ces graves impressions ne furent que fugitives.

Le sourire revint sur les lèvres de Raoul ; son regard brilla de nouveau, son front se rasséréna, et, rendant à Jeanne étreinte pour étreinte, il murmura :

— Tu es ma vie !... tu es ma force!... tu es mon bonheur!... Je t'aime!...

§

Trois heures sonnèrent.

En ce moment Jacques vint annoncer à son maître que le carrosse du marquis de Thianges entrait dans la cour.

— Je vais au-devant de lui, — dit Raoul.

— Resterai-je avec toi pour le recevoir, mon ami? — demanda Jeanne à son mari.

— Non, mon enfant, — répondit-il.

— Et pourquoi?

— Tu sais bien, ma chère bien-aimée, que je n'ai pas de secrets pour toi et que tout ce qui sera dit entre de Thianges et moi, je te le répéterai. Mais je crains que ta présence ne paraisse indiscrète au marquis et même embarrassante, si quelques-unes des choses qu'il veut me communiquer lui sont entièrement personnelles.

— Soit, mon ami, je me retire, — répondit la jeune femme. — O mon seigneur et maître, que votre volonté soit faite!...

Et elle disparut

En ce moment le marquis arrivait en haut de l'escalier, où Raoul alla le recevoir pour l'introduire aussitôt dans le salon oriental.

II

LE MARQUIS ET LE CHEVALIER

— Ah çà! mon cher marquis, — dit Raoul, aussitôt qu'il se fut isolé avec son hôte, en s'assurant que toutes les portes étaient bien fermées, — savez-vous que les quelques lignes mystérieuses de votre billet m'ont donné presque de l'inquiétude?...

— Pardieu! mon ami, — répliqua M. de Thianges, — vous aviez bien raison d'être inquiet, et je viens ici pour vous rassurer...

— Comment?... il y a donc de mauvaises nouvelles?

— Oui.

— Nos affaires vont mal?

— Très mal; et vous le sauriez, si, au lieu de vous absorber corps et âme dans les délices de votre lune de miel, vous daigniez vous occuper un peu du monde extérieur...

— Enfin, il n'est pas trop tard, j'imagine, pour me mettre au courant?...

— Non, sans doute.

— Et on peut encore remédier au mal?

— Je l'espère.

— Enfin, qu'y a-t-il?

— Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit, la veille ou l'avant-veille du jour de votre mariage?

— A quel propos?

— A propos des trames habilement ourdies dans lesquelles on enveloppait le régent...

— Oui, vous m'avez parlé d'Antonia Verdi.

— Précisément; et c'est d'elle encore que je veux vous reparler aujourd'hui.

— Ah! ah!...

— Vous avez négligé, sans doute, de vous renseigner au sujet de cette intrigante!...

— Non, mais je n'ai rien appris qui puisse nous être d'une sérieuse utilité, en nous fournissant une arme contre cette femme.

— Tant pis! car l'influence de l'Italienne sur Philippe d'Orléans augmente d'une manière véritablement effrayante. Elle est admise presque chaque jour au Palais-Royal, et, trois fois en moins d'une semaine, elle a eu l'insigne honneur d'un tête-à-tête avec le Régent...

— Les maîtresses en titre doivent être dans la consternation!...

— Parabère et Sabran se désolent, et les autres prétendent que l'Italienne a fait prendre des philtres à Son Altesse... qui vient de lui donner un très joli hôtel dans la rue de la Cerisaie...

— En effet, comme vous le dites, c'est grave... Si cette fille s'empare du Régent, non seulement par la crédulité, mais encore par les sens, son influence peut devenir sans bornes...

— Et, vous le comprenez aussi bien que moi, l'influence sans bornes d'Antonia Verdi, c'est notre perte...

— Nous lutterons...

— Ce n'est pas tout... Vous aviez blessé le vicomte d'Aubigny, qui par bonheur ne vous connaissait pas...

— Oui.

— Eh bien, il a été tué en duel, il y a quelques jours, dans une seconde rencontre...

— Je le savais.

— Est-ce avec vous qu'il se battait?

— Non.

— Eh bien, le Régent, qui, après le premier duel avait pris fait et cause pour son officier et trouvé fort mauvais que qui que ce fût ait eut l'impudente audace de s'attaquer à quelqu'un de sa maison, est persuadé que la main qui a frappé mortellement était la même qui avait frappé déjà, et il a ordonné les recherches les plus actives. Tous les limiers de la police sont sur pied... Je crois que le vicomte d'Aubigny était, en secret, l'amant de l'Italienne, et cette dernière attise de tout son pouvoir le feu de la vengeance dans l'âme de Philippe d'Orléans.

— Eh bien, qu'ils cherchent... Je suis certain d'avance qu'ils ne découvriront point l'adversaire de d'Aubigny pour le second duel

— Peut-être... Mais vous avez mis l'épée à la main une première fois, et cela peut suffire pour vous perdre...

— Il me semble, mon cher marquis, que vous voyez les choses bien en noir...



PHILIPPE D'ORLÉANS.

— Je les vois comme elles sont... Mais attendez, je n'ai pas tout dit...

— Il y a donc encore autre chose?

— Oui... il paraît que dans ces derniers temps nous avons été un peu vite dans notre émission de fausse monnaie; les bourgeois se lamentent, les marchands de la bonne ville de Paris crient comme des aigles. Le Régent est assailli de plaintes et de supplications incessantes... Un jour ou l'autre il sera débordé, et j'ai grand'peur qu'alors la police ne finisse par jeter sur nos affaires et sur nos opérations un regard indiscret... Eh bien, croyez-vous toujours que je voie les choses trop en noir?

— Je conviens que la situation se complique... Mais vous me montrez le mal et vous ne m'indiquez pas le remède.

— Il n'y en a qu'un, selon moi.

— Lequel?

— Faire diversion.

— Oui; mais le moyen?

— J'ai compté sur vous.

— Sur moi!... Eh! mon Dieu, que puis-je?

— Vous pouvez beaucoup. Je sors du Palais-Royal, j'ai vu le Régent, et, sur ma demande, nous sommes compris, vous et moi, parmi les convives masculins du petit souper de cette nuit...

— A ce souper, que dois-je faire?

— Vous êtes un homme d'esprit, mon cher Raoul, un homme d'imagination, un homme fertile en expédients et en ressources. J'ai la conviction que vous parviendrez cette nuit à vous emparer de nouveau de l'imagination de Son Altesse Royale et à reconquérir votre influence, très notablement compromise en ce moment. Quel moyen mettrez-vous en œuvre pour arriver à ce résultat? Je ne le sais pas, et, selon toute apparence, vous ne le savez pas plus que moi. Mais, d'ici à ce soir, vous aurez trouvé, cela n'est pas douteux...

— Vous me faites beaucoup trop d'honneur, mon cher marquis, — répondit Raoul en riant. — Vous paraissez sûr de moi, et je vous assure que je ne suis rien moins que tranquille...

— Allons donc! modestie qui vous rapetisse à vos propres yeux et vous grandit aux miens. D'ici deux heures vous aurez combiné tout votre plan, et vous me mettrez au fait quand je reviendrai vous prendre, afin qu'il me soit possible de vous donner au besoin la réplique... De quoi s'agit-il, après tout? De combattre Antonia Verdi avec ses propres armes. L'Italienne subjugue le Régent par l'extraordinaire... elle montre le

diable... C'est charmant!... Dépassez les prestiges d'Antonia Verdi... faites voir à Philippe quelque chose de plus étrange que le diable, et vous gagnerez la partie... Ça n'est pas plus difficile que ça... — insista le marquis.

— Eh! pardieu!... — s'écria Raoul, — vous en parlez fort à votre aise!... Le Régent commence à se blaser, et je ne vois pas trop comment je pourrais dépasser les prestiges d'Antonia... à moins de faire apparaître le cardinal Dubois... qui est un diable de première classe et supérieur en dignité, je le parierais, à celui de l'Italienne...

— Vous plaisantez, c'est bon signe!... Je suis plein d'espoir et de confiance, — reprit le marquis.

— Plaise au ciel que cette confiance ne soit pas déçue!...

— Allons donc!... Nous arriverons au Palais-Royal à minuit... Je viendrai vous prendre à onze heures, afin que nous ayons le temps de causer ensemble et de nous entendre.

— Très bien... Maintenant que faites-vous?

— Je m'en vais. J'ai quelques affaires à terminer...

— Un service, je vous prie.

— Lequel?

— Je vais faire appeler Mme de la Tremblaye.

— Je m'estimerai fort heureux de déposer mes hommages à ses pieds, — interrompit le marquis.

— Faites-moi le plaisir d'avoir, à votre tour, de l'imagination et d'inventer un prétexte adroit pour motiver à ses yeux une absence de toute une nuit.

— Un prétexte!... En êtes-vous donc là, mon pauvre chevalier?... Quoi!... pour passer la nuit hors de chez vous, il vous faut des prétextes!...

— Que voulez-vous?... Jeanne est si jolie...

— C'est une excuse. Mais vous vous êtes mis sur un bien mauvais pied!... Enfin, ça ne me regarde pas, et je vais faire ce que vous me demandez.

Jeanne, prévenue que le marquis de Thianges voulait lui présenter ses respects, ne se fit pas attendre.

Le marquis, avec la galanterie enjouée d'un grand seigneur et d'un courtisan, lui demanda pardon de lui enlever son mari pendant une nuit entière, mais il donnait, dans son hôtel, un souper d'hommes, auquel il tenait infiniment à voir assister Raoul...

— Cependant, — ajouta-t-il, — si l'absence de ce mari bien-aimé devait mettre un nuage sur ce front si pur, une larme dans ces yeux si

doux, je renoncerais, mais non sans un très vif chagrin, à voir le chevalier accepter mon invitation.

— Ah! monsieur le marquis, — répondit la jeune femme, — ce serait un amour bien exigeant et bien tyrannique que celui qui sacrifierait à sa fantaisie, non seulement son mari, mais les meilleurs amis de son mari!... J'accepte, au nom de Raoul, votre invitation...

M. de Thianges remercia Jeanne avec effusion, ajouta quelques paroles gracieuses et se retira.

— A quelle heure ce souper, mon ami? — demanda Jeanne quand elle se trouva seule avec Raoul.

— A minuit, mon enfant.

— Et il se prolongera?...

— Jusqu'au jour, selon toute apparence.

— Et ce que M. de Thianges a dit est bien vrai, n'est-ce pas?...

— Quoi donc?

— C'est un souper d'hommes?...

— Sans doute.

— Et, à ce souper, il n'y aura pas de femmes?...

— Jalouse enfant! — dit Raoul avec un sourire un peu contraint, — calme bien vite cette chère petite tête, car je t'affirme qu'à ce souper il n'y aura pas de femmes...

Jeanne, rassurée par cette affirmation, tendit son front à Raoul et retourna dans sa chambre où son mari ne la suivit pas.

Pendant près de deux heures, M. de la Tremblaye s'absorba dans une rêverie profonde, tout à fait semblable à la préoccupation du romancier qui cherche une idée de roman, du dramaturge qui bâtit un plan de drame.

Au bout de ce temps, Raoul releva la tête. Un éclair jaillit de son œil triomphant et il s'écria :

— La reine de Saba!... C'est cela!... oui, c'est bien cela!... J'ai trouvé!...

§

A onze heures précises, Raoul montait dans le carrosse de M. de Thianges.

— Eh bien! — lui demanda ce dernier, — où en sommes-nous?...

— Je crois, — répondit Raoul, — je crois que vous avez bien fait de compter sur moi...

— Vous avez trouvé?

— Oui.

— J'en étais sûr !... Et peut-on savoir?...

— Parfaitement... d'autant plus que j'aurai besoin de vous...

Et Raoul raconta au marquis, dans tous ses détails, le plan qu'il avait conçu, plan auquel M. de Thianges donna la plus complète approbation.

A minuit moins quelques minutes, le carrosse entrait dans les cours du Palais-Royal.

III

PHILIPPE D'ORLÉANS. — LA PARABÈRE

Le service des petits soupers du Palais-Royal était fait, non point par la livrée ordinaire de la maison du Régent, mais par un nombre restreint de valets choisis et sur la discrétion desquels on croyait pouvoir compter d'une façon absolue.

Parfois même, lorsqu'il entrait dans les intentions de Son Altesse royale de faire du souper une de ces orgies étranges que Pétrone devait avoir devinées quand il décrivait le festin de Trimalcion, les valets se voyaient remplacés par de jeunes et belles filles dont les costumes étaient tout à fait de circonstance.

Mais, que nos chastes lecteurs se rassurent, rien ne devait moins ressembler à une orgie que le repas auquel nous allons les faire assister.

Au moment où un valet de pied introduisit le marquis de Thianges et le chevalier de la Tremblaye dans un salon ovale de moyenne grandeur, ou plutôt dans un boudoir qui faisait partie des petits appartements, les convives du souper et le Régent lui-même s'y trouvaient déjà réunis.

Ces convives étaient, en hommes :

Philippe d'Orléans, régent de France, — le duc de Richelieu, — le marquis de Nocé, — le marquis de la Fare, — le comte de Fargi.

En femmes : Mme de Parabère, — Mme de Sabran, — Mme d'Averne, — Mme de Gacé, — la duchesse de Gèvres, — la Souris, — Emilie.

En ajoutant aux illustres personnages des deux sexes que nous venons de citer, MM. de Thianges et de La Tremblaye, on arrivait à un total de quatorze convives.

Philippe d'Orléans, le dos appuyé à une haute cheminée de marbre blanc, écartait les basques de son habit de velours grenat splendidement brodé d'or, et présentait à la flamme ses mollets, dont il tirait assez volontiers vanité; car il avait la jambe très belle.

Les deux nouveaux venus allèrent le saluer, et il les accueillit avec une bonne grâce parfaite.

Le Régent était un homme de taille moyenne, bien fait, élégant dans sa démarche, noble dans son attitude.

Les yeux de ce prince avaient été beaux ; mais l'un d'eux était à peu près perdu, et comme il voyait peu de celui-là, l'autre éprouvait une fatigue habituelle qui en diminuait l'expression.

Le Régent avait les cheveux noirs, le teint coloré, la bouche vermeille et bien garnie.

L'ensemble de sa physionomie était spirituel, plein de finesse et très gracieux.

Enfin, les traits du duc annonçaient un caractère affable, ouvert, franc, un peu faible, et ils n'étaient point trompeurs.

Philippe d'Orléans se montrait aimable, bon, d'une humeur à peu près toujours égale.

Sa gaieté était presque inaltérable, et l'on excitait difficilement sa colère et même son impatience.

Exempt de hauteur et de morgue, il aimait à trouver autour de lui une franchise qui, malheureusement, n'était jamais qu'apparente.

Il aimait à entendre ceux qui se trouvaient en rapport avec lui s'exprimer librement et presque familièrement ; il saisissait l'occasion de dire des choses flatteuses à ceux qui l'approchaient.

Admirateur des grandes actions, de la gloire, du métier des armes, il s'enthousiasmait pour les héros et les grands capitaines.

Il adorait la mémoire d'Henri IV, et, de toutes les flatteries, celle qui le chatouillait le plus délicieusement était une comparaison adroite de son visage et de son caractère avec le caractère et le visage du Béarnais.

Certes, Philippe d'Orléans était né pour être un de ces princes dont les générations à venir chériront le souvenir.

L'infâme Dubois le détourna de cette large et belle voie que Dieu

avait tracée devant lui, pour le jeter à corps perdu dans les fanges d'une débauche effrénée.

Dubois, précepteur du prince et chargé de diriger le premier essor de ce tempérament de feu, sentit que, pour éterniser son pouvoir sur l'esprit et sur les sens de son élève, il fallait développer en lui les instincts du libertinage et de l'inconstance.

On sait de quelle façon triomphante le futur cardinal s'acquitta de cette tâche.

Le duc d'Orléans, s'empressant de mettre à profit les leçons d'un tel maître, dépassa bientôt les voluptueuses légèretés de tous les jeunes seigneurs de son époque.

Pour lui, l'inconstance n'eut jamais assez d'ailes, l'amour assez de prêtresses.

Ses liaisons ne furent que des fantaisies.

Ce que le duc d'Orléans appelait *une affaire de cœur*, bien que cet organe du sentiment n'y jouât en réalité qu'un rôle infiniment accessoire, devait se conclure et se dénouer dans l'espace d'un souper, et encore consacrait-il au moins la moitié du temps que durait ce repas aux joyeux propos, aux saillies des hommes d'esprit qu'il admettait à sa table.

Le duc de Richelieu est beaucoup trop connu pour qu'il puisse être utile et intéressant de tracer de lui un portrait physique et moral.

D'ailleurs Richelieu, pas plus que Nocé, Fargi et Lafare ne sont destinés à jouer un rôle actif dans notre récit.

Arrivons, sans plus de retard, aux convives d'un autre sexe.

Là, les redites sont légitimes, car alors même que l'on a déjà vu cent fois une séduisante figure de femme, on la revoit une cent-unième avec un plaisir qui ne diminue pas.

A tout seigneur, tout honneur!...

Commençons par Mme de Parabère, qui, pendant bien des années, exerça sur Philippe d'Orléans un pouvoir très partagé et cependant très despotique.

La Parabère était une femme de taille moyenne, plutôt petite que grande, brune et pâle, avec le teint légèrement bistré des créoles et des Andalouses.

Ses magnifiques cheveux, d'un noir bleuâtre et luisant, étaient d'une incroyable épaisseur et d'une longueur invraisemblable.

Dans tous ses mouvements, même les plus brusques, La Parabère recélait une grâce lascive.

Ses yeux, d'un bleu si sombre qu'ils semblaient presque noirs,



Parabère ne s'évanouissait pas le moins du monde, ce qui ne l'empêcha pas de se laisser prendre par quatre valets. (P. 972.)

avaient un éclat étrange, et jouissaient de ce pouvoir de fascination qu'on prête aux yeux de certains serpents.

Plus encore que les rayons de soleil dérobés par Prométhée, leur feu pouvait donner la vie.

Le regard qui s'échappait de ces yeux adorables, tantôt remplis

d'une langueur molle, et tantôt d'une ardeur singulière, ruisselait entre les doubles palissades de longs cils recourbés.

Son nez était celui d'une statue grecque échappée au ciseau de Phidias ou de Praxitèle.

Pour décrire ses lèvres et ses dents, il fallait recourir à la banale comparaison du corail et des perles.

La Parabère avait la taille mince et souple comme celle d'un enfant, les épaules et les hanches très développées, la jambe de Diane chasseresse, la gorge de la Vénus de Milo.

A cause du ton bistré de son teint, le Régent l'appelait son *petit corbeau*.

La Parabère manquait d'esprit, mais Son Altesse Royale s'en accommodait fort bien.

— J'aime peu, — disait-il, — ces grandes langues de femmes qui parlent comme on écrit... Parabère me plaît dans son silence, parce qu'elle n'a rien à dire et qu'elle ne cherche point à dire des riens. D'ailleurs sa bouche n'a pas besoin de parler pour être séduisante.

La Parabère fut extrêmement utile au cardinal Dubois pour débarrasser le Régent d'une vieille maîtresse à laquelle il tenait par les liens assez relâchés d'une vague habitude, et qui était devenue paon et pie-grièche.

Elle lisait des romans jour et nuit, et voulait les mettre en action, dans le genre de ceux de Mme d'Urfé.

Elle prenait fort au sérieux les bergers de l'*Astrée*.

Elle se couchait, pendant des journées entières, sur un sofa peint en gazon, dans une chambre dont les tapisseries figuraient des arbres, des paysages, des bergeries.

Quand arrivait le Régent, elle se levait, coiffée d'un chapeau de paille avec des fleurs et des rubans roses, et tenant à la main houlette et pannetière.

En cet équipage, elle lui récitait doucement et langoureusement des vers empruntés aux églogues de Fontenelle, elle parlait de *tendres flammes* et de *sensibles cœurs*, et renouvelait toute la fade quinauderie des opéras en vogue.

Son Altesse Royale se dégoûta bien vite de ce régime de paroles galantes et de madrigaux rimés.

Il n'entrait guère dans ses habitudes de se mettre aux pieds d'une femme et de roucouler l'amour en tourtereau.

Cependant, il ne se décidait point à rompre absolument, et, comme Dubois était un ennemi declaré de Mlle de Séry, c'est alors que ce

complaisant du prince imagina de mettre en avant Mme de Parabère.

Le début de cette nouvelle liaison fut original.

Dubois fit inviter à un souper du Palais-Royal Parabère et sa femme, et plaça cette dernière à côté du duc d'Orléans.

La jeune femme était coquette, et même un peu coquine.

Elle trouvait bien autrement honorable d'être la maîtresse d'une altesse royale que la femme d'un simple gentilhomme, et, pendant tout le repas, elle enivra le Régent par ses regards les plus capiteux, sans préjudice, bien entendu, du vin de Champagne, qu'elle lui versait incessamment d'une main blanche et prometteuse.

Bientôt les fumées de la table montèrent à la tête de tous les convives, hommes et femmes.

Le Régent, Mme de Parabère et Dubois étaient les seuls qui eussent conservé, du moins en partie, leur raison.

Quant au mari, insouciant pour tout ce qui ne touchait point à l'ivrognerie et à la gourmandise, il était parfaitement ivre.

Philippe d'Orléans jugea que le moment était favorable.

Il fit signe à Dubois de s'approcher de lui, et lui dit tout bas, en lui indiquant l'ivrogne :

— Fais porter Parabère dans un lit.

— Lequel, monseigneur?

— Pardieu! dans celui que tu voudras...

— Mais, monseigneur, ce pauvre homme porte bien son vin et me paraît de force à boire encore cinq ou six bouteilles sans rouler sous la table...

— Sa santé m'est précieuse et je ne la veux point compromettre. Emmène-le, et qu'on le couche...

— Mais s'il refuse de se mettre au lit?

— Ceci te regarde... Allons! faquin! j'ai parlé, qu'on se hâte!...

Dubois réfléchit pendant un instant, et, comme il était homme d'imagination, il eut bien vite trouvé ce qu'il cherchait.

Il alla s'asseoir à côté de Parabère et lui dit d'un ton dolent et d'une voix émue :

— Ah! mon Dieu! mon pauvre ami, comme vous voilà pâle et défait!... Seriez-vous malade?

— Moi! — balbutia Parabère tout effaré, — mais... non... je ne crois pas...

— Alors, — poursuivit Dubois, — c'est donc moi qui ai la berlue, car je vous trouve une mine effrayante... Ah! Parabère, mon ami, quel vilain visage vous avez!...

— Oui... oui... — dirent en chœur tous les convives devinant vaguement ce qui se passait. — Parabère a mauvais visage... Parabère se trouve mal...

— Hélas! hélas! hélas!... — interrompit Mme de Parabère avec une douleur comique, — mon pauvre mari n'est pas bien!...

Parabère se trémoussait sur sa chaise et commençait à ressentir les atteintes d'une véritable épouvante.

Dubois lui prit le bras et lui tâta le pouls.

— Ciel! — s'écria-t-il ensuite, — je trouve au moins deux cents pulsations à la minute...

— Ah! — balbutia Parabère, — je suis bien mal...

— Vite! vite!... — dit alors le Régent, — qu'on le transporte dans une chambre à coucher et qu'on ait pour lui les mêmes soins que pour moi-même...

— Hâtez-vous! hâtez-vous!... — ajouta Dubois en s'adressant aux valets, — le voilà qui s'évanouit!...

Parabère ne s'évanouissait pas le moins du monde, ce qui ne l'empêcha point de se laisser prendre par quatre valets, qui, le soulevant, deux par les épaules, et deux par les jambes, l'emportèreut, suivis par Dubois qui faisait l'empressé, et par Mme de Parabère qui jouait merveilleusement l'inquiétude.

Ce gros ivrogne ouvrait des yeux clairs comme des yeux de basilic, se laissait faire et ne disait mot.

Dubois le fit déshabiller et mettre au lit, puis, se tournant vers la Parabère, il lui dit :

— Si ce cher ami pouvait dormir, dans deux heures, il serait hors d'affaire...

Ces paroles n'étaient pas plutôt prononcées, que le mari crédule fermait les yeux et commençait à ronfler de la meilleure foi du monde...

Quand il se réveilla, le lendemain matin, il trouva sa femme à ses côtés, dormant ou faisant semblant de dormir.

Il la réveilla pour lui faire partager toute l'admiration que lui inspirait l'admirable hospitalité du Palais-Royal.

Cette hospitalité avait rapporté à Mme de Parabère un énorme diamant qui valait un peu plus de trois mille louis.

Voyez comme le bien vient en dormant!...

Ce diamant était un présent destiné à la duchesse d'Orléans, qui ne pardonna guère au *petit corbeau* de l'avoir détourné de sa destination légitime.

Cependant, ce n'était pas assez d'avoir le diamant, il fallait encore

pouvoir le porter et s'en faire honneur, et, par conséquent, inventer à sa possession une origine *honnête* qui la justifiât aux yeux du mari.

La Parabère ne perdit pas une minute.

Ce même jour, et profitant d'un reste d'ivresse de son cher époux, elle le cajola, le caressa, et lui expliqua qu'un brocanteur juif, se trouvant gêné, lui faisait offre d'un diamant merveilleux pour une somme incroyablement faible, et que c'était là une occasion unique qu'il ne fallait point laisser perdre.

Parabère, généreux comme un ivrogne qui finit de cuver son vin, mit sa bourse à sec pour contenter sa femme.

Cette dernière n'eut pas plutôt la somme qu'elle étala son diamant au cercle du Palais-Royal.

Mme la duchesse d'Orléans eut un serrement de cœur en reconnaissant cette bague au doigt de la Parabère.

— Voilà une admirable pierre, — lui dit-elle, croyant l'embarrasser fort, — d'où la tenez-vous?

— C'est mon mari qui me l'a donnée, madame, — répondit la Parabère d'une voix sèche et avec une révérence cérémonieusement ironique.

— Il vous fait des présents vraiment princiers ! — poursuivit la duchesse.

En ce moment, le mari intervint.

— J'ai l'honneur, madame, — dit-il, — d'affirmer à Votre Altesse que cela nous a coûté fort peu de chose...

Un indéfinissable sourire, dans lequel le mépris se mêlait à une colère contenue, vint aux lèvres de la duchesse.

— Oh ! — répliqua-t-elle, — je m'en doute bien...

Parabère continua naïvement :

— Deux ou trois cents louis !... — tout au plus répéta la duchesse.

— Oui, madame.

— Mais il en vaut au moins trois mille !...

Parabère salua, puis se tournant vers sa femme, il lui dit :

— Ah ! par ma foi, madame, vous aviez grandement raison de me soutenir que nous avions fait un marché !...

La Parabère soutint le choc sans broncher et ne rougit pas.

Les rieurs eurent beau jeu, et les moins perspicaces devinèrent bien vite de quel prix Mme de Parabère avait payé sa bague.

Cependant, pour si épais que soit le bandeau qui couvre les yeux d'un mari, quand ce n'est point une honteuse cupidité ou une complaisance infâme qui retient ce bandeau, il finit toujours, un peu plus tôt ou un peu plus tard, par se détacher.

M. de Parabère apprit, le dernier, ce que tout le monde savait avant lui ; mais enfin il apprit.

Il se fâcha et voulut faire du bruit.

On le pria de se taire. Il n'obéit pas. On le menaça d'une lettre de cachet.

Les cachots de la Bastille n'auraient apporté aucune consolation à ses douleurs conjugales ; il se résigna et se tut.

Mme de Parabère, séparée de son mari, devint la reine des soupers du Palais-Royal.

Toutes les causes amènent des effets. C'est la loi de la nature.

Or, le Régent apprit un beau jour que Mme de Parabère allait se trouver dans une situation critique dont sa séparation conjugale proclamerait trop haut l'inopportunité.

Conseil fut aussitôt tenu entre Philippe d'Orléans et Dubois.

Dans ce conseil, il fut décidé que la scène du Palais-Royal se renouvellerait, mais dans d'autres conditions et surtout dans un but différent.

Un ami dévoué quelconque se chargerait d'avoir à souper M. de Parabère et de le griser abominablement.

Les mœurs et les goûts du gentilhomme rendaient cette entreprise bien facile.

Une fois gris, on coucherait Parabère. Une fois couché, il s'endormirait.

Le lendemain matin, en se réveillant *devant témoins*, il trouverait sa femme dans ses bras.

Il crierait, il tempêterait, mais qu'importe !...

L'axiome bien connu du droit romain : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant*, serait plus puissant que sa colère.

La mort inattendue de M. de Parabère, survenue très peu de jours après le conseil tenu entre Dubois et le Régent, dispensa d'ailleurs de recourir à ce *prétexte* de paternité.

IV

SABRAN. — D'AVERNE. — GACÉ — LA DUCHESSE DE GÈVRES. — LES FILLES D'OPÉRA

Nous avons tout dit, ou à peu près tout, sur Mme de Parabère, et puisque nous nous sommes constitué, de notre autorité privée, l'historiographe et le peintre ordinaire des beautés célèbres réunies au Palais-Royal pour le petit souper du Régent, reprenons notre crayon pour les portraits et notre plume pour les anecdotes.

Mme de Sabran fut pendant quelques temps la rivale de la Parabère dans les bonnes grâces du Régent.

Cette rivalité était d'ailleurs acceptée le mieux du monde par les deux femmes, qui se partageaient à l'amiable le duc d'Orléans, et souvent se réunissaient à lui dans de communes orgies.

Mme de Sabran disait être originaire de Provence ; mais les chroniqueurs contemporains affirment qu'en réalité elle venait en ligne directe de chez la Fillon, où son mari l'avait prise pour l'épouser.

M. de Sabran était un homme à mener par le nez et par les oreilles, qu'il avait d'une longueur arcadique ; du reste fort bon gentilhomme.

Grande et brune, avec des yeux verts et de grands cheveux annelés qui semblaient prêts à dérouler leurs ondes sur des épaules sans voiles, avec un sourire de ménade, Mme de Sabran était une sorte de *bonne fille*, sans autre mérite que son étourdissante beauté, sans autre talent que celui de séduire à la première vue, sinon les cœurs, du moins les sens.

Son air effronté, et même un peu plus, ses regards hardis et libertins, montèrent singulièrement à la tête de Son Altesse Royale.

Elle parlait beaucoup, très vite, et *semait* ses paroles avec un joli petit accent gascon qui rappelait tout à fait l'accent des grisettes de Bordeaux.

Le choix des expressions rendait la ressemblance plus complète et plus frappante encore.

On était tout étonné d'entendre de si gros mots sortir d'une si petite bouche.

Mme de Sabran jurait comme un beau diable!... et ceci même ne serait rien.

Certains jolis jurons ne messeyent pas trop à une belle créature vive comme la poudre et le vif-argent; mais elle avait le langage des prêtresses de la Vénus populaire, et certaines expressions ultra-techniques, qu'elle employait avec un aplomb de garde-française, faisaient pâmer d'aise le Régent qui ne pouvait contenir les joyeux transports de son hilarité.

Souvent Son Altesse Royale prenait plaisir à lui répondre sur le même ton, et les dialogues de l'amant et de la maîtresse feraient rougir le papier.

Dubois, qui n'était pas prude, rougit un jour devant le Régent qui s'écria aussitôt :

— Allons, Dubois, mon cher ami, te voilà devenu presque un honnête homme, puisque Diogène a dit que la rougeur était la couleur de la vertu!... témoin ton chapeau de cardinal!...

Le caractère de Mme de Sabran offrait plus d'un point d'analogie avec celui des pensionnaires de la Fillon, dont le bruit public l'accusait d'avoir jadis fait partie.

Avide, intéressée, et même, disait-on, fort avare, elle ne négligeait rien pour obtenir du prince des présents d'argent et de bijoux, et aussi des charges, des honneurs, des pensions pour monsieur son mari, qui les méritait bien!

§

Mme d'Averne avait été la maîtresse du Régent, elle ne l'était plus que de temps à autre, par occasion, mais elle venait toujours aux soupers du Palais-Royal.

C'était une maîtresse femme que cette Mme d'Averne!...

Prude et dévote, autant que perverse et dévergondée, elle avait dit au duc d'Orléans, en le recevant dans sa chambre à coucher pour la première fois :

— Monseigneur, laissez-moi d'abord faire ma prière du soir...



La Souris ne portait ce nom ou plutôt ce sobriquet qu'à cause de sa gentillesse et de sa légèreté. P. 980.

Mme d'Averne avait ce que l'on appelle généralement *un port de reine.*

Elle était plus imposante que belle, bien faite plutôt que gracieuse : son visage était irrégulier, ses joues pâles, ses yeux fauves et d'une couleur indécise, et à cela près d'une poitrine fort belle et qu'elle mettait

particulièrement en évidence, aucun de ses charmes n'aurait fait revenir un mort.

Habile accapareuse et quémandeuse intrépide, elle appauvrit le trésor public de plus de trois millions.

Son mari s'estimait, à bon droit, sinon fort honoré, du moins fort enrichi par le déshonneur de sa femme.

Elle détestait toutes les maîtresses du Régent, passées, présentes et à venir.

C'était sans cesse, entre elle, Mme de Parabère et Mme de Sabran, un échange de mots cruels et de reparties empoisonnées comme les flèches des Indiens.

Désespérée de voir le Régent, après une brouille assez longue avec Mme de Sabran, se montrer à l'Opéra, dans une loge, en compagnie de l'ex-maîtresse que l'on pouvait croire redevenue maîtresse en titre, elle dit à haute voix :

— Si j'avais eu le malheur de perdre les bonnes grâces de Son Altesse Royale, je ne paraîtrais plus dans le monde.

Mme de Sabran, à qui ces paroles furent rapportées, s'écria :

— Ah! elle pourrait reparaître partout, bien sûre de n'être remarquée nulle part!...

Ce que Mme d'Averne craignait de perdre, plus que tout au monde, c'étaient les trois mille livres par mois que le Régent lui accordait pour sa table, sans compter les menus profits.

Égoïste au delà de toute expression, ce défaut dominant éclatait souvent avec une incomparable naïveté dans ses moindres paroles.

Un jour, devant elle, Chirac, l'homme aux lugubres prophéties, disait au duc d'Orléans :

— Monseigneur, vous mourrez d'apoplexie.

— Eh! mon Dieu, — répliqua le prince, — je ne connais pas de mort plus douce, et je te défierais volontiers de m'en trouver une...

— Oui, — mais vous mourrez probablement dans les bras d'une femme.

— Eh bien, tant mieux! — Du moins on pourra dire de moi : *Il est mort comme il a vécu.*

— Ah! Philippe! Philippe!... s'écria Mme d'Averne, — ne me faites pas de ces frayeurs!... Si vous alliez mourir dans mes bras, mon Dieu!... que ne dirait-on pas sur mon compte? J'en ferais une maladie d'au moins trois semaines!...

Le duc d'Orléans rit beaucoup!

§

Elle était blonde comme Vénus et comme les blés, la jolie comtesse de Gacé, elle avait un teint de lis et de roses, des yeux d'un bleu de bluet, un corps de jeune nymphe.

On la citait comme l'une des plus charmantes et des plus gracieuses femmes de la cour.

§

De la duchesse douairière de Gèvres, maîtresse émérite de Fargi, nous n'avons pas grand'chose à dire.

Cette bacchante surannée (la duchesse avait tout près de quarante ans) suppléait, disait-on, à l'absence de quelques-uns des charmes que les années avaient emportés au passage, par une expérience amoureuse digne des plus célèbres courtisanes de l'antiquité et des temps modernes.

§

Nous en avons fini avec les grandes dames réunies ce soir-là dans le petit salon du Palais-Royal, et il ne nous reste plus à parler que de deux filles de l'Opéra, la Souris et Émilie, venues là pour souper en noble compagnie.

Sans doute mes lecteurs s'étonneront de cette étrange réunion de drôlesses blasonnées et portant des noms sonores, avec de simples mpures sorties de la lie du peuple, et dont la beauté et l'impudeur formaient les titres et les armoiries.

Rien ne semblait plus simple à Philippe d'Orléans que cet amalgame bizarre.

— Toutes les femmes — pensait-il — sont égales devant l'orgie !...

Et, d'ailleurs, n'était-il pas philosophe?

Fidèle aux principes d'éclectisme qui lui avaient été enseignés par son digne précepteur, le Régent faisait grand cas des danseuses de l'Opéra, qui le lui rendaient bien.

Rarement, cependant, il allait dans les coulisses, parce que toutes ces filles se laissaient aller avec lui à des familiarités qui n'étaient tolérables que dans le tête-à-tête, et que quelques-unes s'oubliaient jusqu'à l'appeler *Philippe.*

Un courtisan, qui voulait leur donner des conseils de savoir-vivre et de cérémonial, reçut de l'une d'elles cette réponse :

— Eh! le moyen d'appeler *Monseigneur* ou *Votre Altesse* un homme que l'on a vu à ses pieds?...

La Souris ne portait ce nom ou plutôt ce sobriquet qu'à cause de sa gentillesse et de sa légèreté.

Elle avait, du reste, horreur des rats et des souris au point de faire une fausse couche parce qu'au moment où elle rentrait dans les coulisses une de ses homonymes était venue se jeter dans ses jambes.

Il était impossible d'imaginer quelque chose de plus joli, de plus mignon, de plus gracieux, mais aussi de plus capricieux, de plus étourdi, de plus extravagant, que cette folle et séduisante créature.

Elle ressemblait à un lutin, à un sylphe, à un farfadet, à la reine des fées et des génies.

On s'étonnait de ne pas voir pousser à ses épaules blanches de petites ailes de papillon.

La Souris avait dix-sept ans au plus, le sourire candide et le regard ingénu d'une jeune vierge et la rouerie pratique d'une vieille courtisane.

En ce temps-là, les danseuses ne portaient point de maillot, et le parterre de l'Opéra adorait la Souris, à cause de la manière tout à fait insouciante et libérale dont elle faisait ballonner sa courte jupe dans ses pirouettes.

Elle avait de la grâce jusqu'au bout des doigts, et jamais personne n'avait pu songer à rivaliser l'incroyable perfection avec laquelle elle dansait le menuet.

Le Régent éprouva pour elle un violent caprice... il avait été séduit par ses petites mains et ses petits pieds.

Il enleva la danseuse à deux ou trois enrichis de la banque de Law, lui prodigua l'or et acheta pour elle la maison que Thévenard, de l'Opéra, avait fait bâtir à Auteuil et dont on citait la magnificence.

Lorsque la Souris cessa d'être la maîtresse de Philippe, elle resta l'une des fidèles habituées des soupers du Palais-Royal.

A l'époque même de sa plus grande faveur, la Souris avait eu, dans les coulisses de son propre théâtre, une rivale.

Cette rivale était Émilie, *la statue grecque* de l'Opéra, ainsi que la nommait Richelieu, qui n'avait jamais pu venir à bout de faire jaillir la moindre flamme de ce bloc splendide de marbre de Paros.

Le Régent se trouva bien, à ce qu'il paraît, de cette froideur marmoréenne qui n'avait d'égale que la docilité d'Émilie.

Il aimait cette fille superbe, qui parlait peu, écoutait tout ce qu'on voulait, tendait toujours la main, et n'avait jamais une volonté à elle.

Émilie était grande, et toutes les descriptions du monde seraient impuissantes pour faire comprendre sa prodigieuse et irréprochable beauté.

Que l'on se figure, si l'on peut, la réalisation vivante de cette statue de Vénus pour laquelle le sculpteur grec avait emprunté une perfection à chacune des plus admirables filles de Sparte et d'Athènes.

Dans tout le corps d'Émilie, il eût été impossible de trouver un défaut, ou seulement une imperfection.

Cette singulière créature ne se doutait pas de ce que c'était que l'amour, et ne soupçonnait même pas l'existence de la jalousie.

Pendant les quelques semaines que dura son règne dans la chambre à coucher du Régent, ce dernier lui aurait fait des infidélités avec l'univers tout entier sans qu'elle songeât à s'en émouvoir.

— A votre aise, monseigneur, — lui aurait-elle dit, — ne vous gênez pas, j'attendrai.

Elle avait allumé un grand nombre de passions, dont quelques-unes furent illustres, et ne les avait jamais partagées.

Hâtons-nous d'ajouter que jamais, non plus, elle ne leur avait rien refusé.

Le duc de Richelieu l'avait aimée, le duc de Melun l'avait aimée, Fimarcon l'aimait avec fureur.

On peut dire, sans crainte de se tromper, que si, une fois dans sa vie, son cœur de marbre battit légèrement sous sa gorge de marbre, ce fut pour le dernier gentilhomme que nous venons de citer. A la vérité, il la battait, ce qui explique bien des choses!...

Émilie ne demandait jamais rien, mais elle recevait tout. Elle était, malgré son habituelle nonchalance, prodigue, gaspilleuse, et parfois généreuse... C'était elle qui donnait à Fimarcon de quoi soutenir le train de prince qu'il menait, alors même qu'il était page.

Émilie avait du bon sens et un esprit très adroit et très juste, avec plus de lecture et d'instruction qu'on n'en a d'habitude à l'Opéra...

Elle citait volontiers, et toujours à propos, les histoires de Rome et de France.

En dehors de la fantaisie sensuelle que lui inspirait Émilie, le Régent professait une véritable estime pour cette danseuse originale, qui lui donnait des conseils comme un général d'armée.

La bonne fille citait Alcibiade et Henri IV, le roi David et Caton d'Utique, Sésostris et Léonidas, avec toute la gravité d'un conseiller aulique.

Un matin, le cardinal Dubois fit demander un instant d'entretien au Régent, qui le lui accorda séance tenante, quoique Émilie fût dans sa chambre et encore couchée, ou plutôt étendue sur son lit, dans un costume qu'elle affectionnait, parce que, comme celui des nymphes et des déesses de l'antiquité, il mettait dans toute sa valeur sa beauté mythologique.

Mais Dubois n'était pas homme à s'effaroucher pour si peu de chose ; au contraire.

En reconnaissant Émilie, et surtout en voyant pour la première fois ce marbre animé, Dubois fut ébloui, au point de cacher son visage avec ses deux mains pour éviter des distractions, et peut-être des tentations.

— Eh ! regarde tant que tu voudras, Dubois, — lui dit le Régent ; — mais, puisque tu es venu pour me parler d'affaires, parlons d'affaires...

Pendant ce temps, Émilie ne bougeait pas et souriait à peine.

— Pardon, monseigneur... — balbutia Dubois, — mais je suis de trop ici dans ce moment, et je me retire...

— Allons donc! — répliqua Philippe d'Orléans, — tu meurs d'envie de rester... d'ailleurs, au besoin, Émilie te retiendrait par ton petit collet...

— Eh! — dit alors la danseuse avec ce magnifique sang-froid qui ne lui faisait jamais défaut, — je ne suis pas Mme Putiphar, pour arracher le manteau d'un nouveau Joseph.

— Mais, monseigneur, continua Dubois, — j'étais venu pour une affaire importante...

— Qui t'empêche de me la communiquer ?...

— Mais, je ne puis, en présence...

— En présence d'Émilie?... Pourquoi donc? Émilie est discrète... elle a de l'esprit, elle a du jugement, elle nous donnera peut-être un bon conseil...

— Philippe, — dit-elle, — me croit donc autant de discrétion qu'en montra le jeune Papirius au sénat de Rome?

— Malepeste! — s'écria le Régent en riant, — aurais-tu jamais cru, Dubois, qu'une érudition de bénédictin se cacherait dans un corps comme celui-là?...

— Non, monseigneur; et, surtout, ce n'est pas de l'érudition que j'aurais jamais songé à lui demander...

— Enfin, voyons, qu'est-ce qui t'amène?...

— Monseigneur, je venais...

— Tu venais?...

— Vous proposer...

— Dubois, mon ami, — s'écria le Régent, — si tu n'étais pas ce que tu es, je te ferais périr sous le bâton!... — Parleras-tu?...

— Eh bien! je venais vous proposer une nouvelle maîtresse...

— Ah! ah!... ceci doit, en effet, se prendre en considération... Vaut-elle Émilie, cette maîtresse?...

— Je n'en sais rien, monseigneur.

— Comment! tu ne la connais pas?...

— Non, monseigneur.

— Tu es fou, Dubois!...

— Non, monseigneur, car la personne dont il s'agit m'a été recommandée par Mme de Tencin, qui s'y connaît.

— Ah! diable!... Et que t'en a-t-elle dit, Mme de Tencin?

— Elle m'a dit que c'était un bel esprit.

— Tant pis!...

— Pourquoi, monseigneur?...

— Parce que les beaux esprits ne logent guère, d'habitude, dans de beaux corps...

— Il paraît que Votre Altesse royale changera d'avis quand elle aura vu Mme du Deffant.

— Ah! la protégée de Mme de Tencin s'appelle Mme du Deffant?

— Oui, monseigneur.

— Que pense Émilie de tout ceci?

— Je pense, monseigneur, — répondit la philosophique danseuse, — qu'il ne vous en coûtera pas beaucoup d'y aller voir...

Il nous semble que ces derniers mots peignent merveilleusement l'incomparable insouciance de la splendide courtisane.

V

LE SOUPER

Et maintenant que nous connaissons à merveille les convives du souper du Palais-Royal, transportons-nous, avec Philippe d'Orléans et ses invités, dans une salle à manger que le pinceau lascif de Coypel avait illustrée de toutes sortes d'Erigones, de bacchantes et de ménades.

Nos lecteurs comprennent à merveille que nous ne pouvons avoir ni le désir ni la volonté de sténographier pour eux les dialogues brillants, les lestes attaques, les ripostes étourdissantes d'un souper dont presque tous les convives possédaient au plus haut degré cet esprit facile, miroitant, incisif et licencieux du dix-huitième siècle.

Cette conversation pleine d'allusions et de réticences ne deviendrait intelligible que si nous voulions en expliquer chaque phrase et nous en faire en quelque sorte le commentateur.

Or, ce serait là un travail très long et très inutile, qui, d'ailleurs, ne se relierait qu'à grand'peine à l'ensemble de notre œuvre.

Nous allons donc nous borner à reproduire ici la partie de la conversation qui se rapporte au plan conçu par Raoul de La Tremblaye, communiqué au marquis de Thianges, approuvé par ce dernier, et que nos lecteurs ne tarderont pas à connaître par ses résultats.

Il était deux heures du matin.

Le souper devenait d'une gaieté folle, grâce à l'esprit des convives, et grâce au vin de Champagne rosé que le duc d'Orléans faisait verser sans relâche dans tous les verres, surtout dans ceux des belles pécheresses assises à ses côtés.

Toutes les deux ou trois minutes, Son Altesse Royale portait des santés auxquelles il fallait bien faire raison, et l'usage, ayant force de loi aux soupers du Palais-Royal, exigeait que le verre plein qu'on approchait de ses lèvres ne fût replacé sur la table que complètement et consciencieusement vide.

L'ivresse féminine avait pour Philippe d'Orléans les attraits les plus puissants...



Un nègre qui faisait partie de son domestique. (P. 992.)

Ses filles, élevées à son école et selon ses principes, auraient facilement tenu tête à un garde-française ou à un cent-suisse.

— Buvez, mesdames, — disait le duc, — buvez!... buvez sans cesse!.. C'est pour vous que Noé inventa la vigne; c'est pour vous que Bacchu enseigna l'art de cuver le vin; c'est pour vous que fleurissent, sur les coteaux d'Aï et de Sillery, les grappes de ce raisin doré d'où couleront

à flots ces vins mousseux, coquets et charmants, dont vous avez le montant et l'esprit... Buvez encore!... buvez toujours... Si vous saviez comme chaque libation nouvelle ajoute une grâce à vos charmes, une étincelle au diamant de votre beauté!... Votre teint se colore d'un incarnat plus vif que celui des roses naissantes!... Vos yeux s'alanguissent et la volupté rayonne dans chacun de vos regards!... Le vin, c'est la beauté!... le vin, c'est la grâce!... le vin, c'est l'amour!... Buvez!...

— Bravo! — murmura le duc de Richelieu, tout bas, avec une nuance d'imperceptible ironie.

Puis, tout haut, il ajouta, sur un air de noël fort à la mode à cette époque :

— La nuit, quand les femmes sont grises, tous les maris sont...

— Quoi? — demanda Philippe d'Orléans en riant.

— Tous les maris sont... gris!... — acheva Richelieu.

— Comme les chats, alors!... — dit le Régent. — Ces pauvres maris!...

— Monseigneur, — reprit Richelieu, — la comparaison est juste.

— Tu serais bien en peine de le prouver...

— En aucune façon.

— Prouve-le donc!

— Les maris peuvent et doivent se comparer aux chats, puisque les femmes et les chattes sont les animaux les plus gracieux, les plus trompeurs et les moins susceptibles d'attachement de la création tout entière...

Un éclat de rire universel accueillit cette définition peu galante de la femme et de la chatte.

— Il a, ma foi, raison! — s'écria le Régent, — et me voici près de convenir que *quand les femmes sont grises, tous les maris le sont... gris...*

— Et le diable en rit! ... — ajouta Richelieu.

Le marquis de Thianges guettait depuis longtemps une occasion de faire dévier l'entretien de la voie dans laquelle il avait marché jusque-là.

Cette occasion se présentait enfin, il la saisit avec empressement.

— A propos du diable, — dit-il, — Votre Altesse royale me permettra-t-elle de lui adresser une question?...

— Questionnez, marquis, questionnez, je vous en donne le droit, en me réservant, bien entendu, celui de ne pas répondre, si votre question me semble indiscrète.

— J'espère qu'elle ne le sera pas, monseigneur.

— Parlez donc, je vous écoute... ajouta le Régent.

— J'avais entendu dire que, parmi les convives du souper de cette nuit, devait se trouver cette jeune et belle adepte par qui le diable eut

l'insigne honneur d'être présenté à Votre Altesse royale, il y a quelque temps...

— Ah! ah! — fit le duc, — Antonia Verdi?

— C'est cela même, monseigneur... lui répondit le marquis.

En entendant prononcer le nom de cette nouvelle rivale, à laquelle. à tort ou à raison, on accordait une certaine influence sur l'esprit du Régent, et dont on craignait de voir la position se dessiner de plus en plus, Mme de Parabère ne put empêcher une moue significative de se dessiner sur ses lèvres charmantes.

Quant à Mme de Sabran, elle lança un foudroyant regard au maladroit questionneur qui venait si intempestivement rappeler au Régent le nom et la personne d'Antonia Verdi.

Le marquis de Thianges ne sembla s'apercevoir en aucune façon des sourdes tempêtes qu'il faisait gronder contre lui, et il reprit :

— Pourquoi donc, monseigneur, cette séduisante magicienne n'est-elle pas en ce moment parmi nous?

— Je l'ignore, mon cher marquis, — répondit Philippe.

— Votre Altesse l'ignore? répéta M. de Thianges avec un étonnement réel.

— Complètement.

— Mais, d'habitude, Votre Altesse sait tout ce qu'elle veut savoir. Comment donc se fait-il?...

— Que je ne sache rien dans cette circonstance? Je vais vous le dire. Dans la journée, Antonia Verdi m'a fait prier de vouloir bien lui communiquer la liste des convives masculins du souper de ce soir.

— Et qu'a fait Votre Altesse?

— J'ai envoyé à Antonia la liste qu'elle demandait.

— Et alors?...

— Une heure après, Antonia me faisait répondre que ses esprits familiers venaient de lui révéler que la rencontre de l'un de mes convives lui serait fatale et qu'elle me suppliait de la dispenser de paraître au Palais-Royal cette nuit...

Un murmure de surprise et de curiosité courut autour de la table.

— Et, — demanda M. de Thianges au bout d'un instant,— Antonia Verdi a-t-elle révélé à Votre Altesse le nom de ce néfaste convive dont ses esprits familiers lui défendent l'approche?...

— Elle ne l'a pas fait, et elle prétend ne pas en savoir à ce sujet plus que moi-même... Elle est avertie du péril, mais elle ignore de qui ce péril doit venir...

— Voilà qui est bizarre, — murmura le marquis de Thianges comme se parlant à lui-même.

— Mais, j'y songe... — dit tout à coup le Régent, — ce mystère n'en est pas un.

— Votre Altesse devine ?...

— Le mieux du monde ; et vous allez voir que je n'ai pas besoin de faire de grands efforts d'imagination pour cela... Nous sommes ici sept hommes...

— Eh bien, monseigneur?

— Eh bien, six d'entre nous se sont trouvés déjà, et presque tous, à plus d'une reprise, en présence d'Antonia Verdi... Un seul fait donc exception... du moins je le crois...

Puis, se tournant vers Raoul, le Régent ajouta :

— Connaissez-vous Antonia Verdi, mon cher chevalier?

— Non, monseigneur.

— Vous ne l'avez jamais vue?

— Jamais.

— Plus de doute, c'est vous que les esprits désignent comme devant lui porter malheur?...

— Je suis désespéré d'être ainsi, et à mon insu, l'instrument d'une fatale influence, puisque Votre Altesse royale daigne porter quelque intérêt à la personne dont il est question... Mais, et Votre Altesse royale me rendra cette justice, je n'en doute pas, je suis absolument étranger, au moins par ma volonté, à cet étrange arrêt du destin, et je viens d'entendre prononcer le nom d'Antonia Verdi pour la première fois...

— Je vous crois, je vous crois, chevalier...Bien souvent des volontés plus puissantes que la nôtre disposent absolument de nous et suppriment notre libre arbitre... D'ailleurs, les événements à venir peuvent fort bien ne point avoir la gravité qu'Antonia paraît disposée à leur prêter... peut-être ses esprits familiers lui ordonnent-ils d'éviter votre présence, tout simplement parce que vous êtes un adepte comme elle, un rival, parce que vous marchez comme elle, d'un pas ferme, dans les sentiers de la plus difficile et de la plus sublime de toutes les sciences...

— Je ne puis accepter cette épithète de rival sans savoir quels ont été, en présence de Votre Altesse royale, les preuves et les résultats de cette jeune et belle adepte... puisqu'il paraît qu'elle est jeune et belle...

— Ces preuves et ces résultats, chevalier, ont été complets, surprenants, inouïs, répondit le Régent, — et de nature à ne nous laisser aucun doute sur le pouvoir d'évocation d'Antonia Verdi et sur l'irrésistible

empire auquel les esprits infernaux obéissent sans même tenter une résistance inutile.

Raoul s'inclina respectueusement.

— On n'interroge pas une Altesse royale, — dit-il ensuite, — sans cela...

Il s'interrompit.

— Sans cela, vous me demanderiez des détails, n'est-ce pas? — acheva Philippe.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, je vais vous en donner, et je crois que, lorsque vous m'aurez entendu, vous reconnaîtrez sans peine qu'Antonia Verdi est pour vous, non pas seulement un rival, mais un maître...

— Je le reconnais déjà, puisque tel est l'avis de Votre Altesse royale, qui ne peut se tromper... — dit Raoul.

— Non! non!... pour tout ce qui touche à la science, un prince du sang, fût-il, comme moi, régent de France, fût-il le roi lui-même, n'est pas plus infaillible qu'un de ses sujets. Écoutez-moi donc, et vous trancherez vous-même la question.

Raoul s'inclina de nouveau.

VI

LA VOISIN

Philippe d'Orléans racontait bien, il le savait, et il aimait à raconter.

Il entama donc sans plus de retard un récit que nous ne reproduirons pas après lui, car nos lecteurs le connaissent déjà. Ils l'ont entendu faire par le marquis de Thianges à Raoul, dans l'un des chapitres de la première partie de notre roman.

Nous les renvoyons donc au chapitre intitulé *Le Diable*, qui, s'ils veulent bien prendre la peine de le relire, mettra sous leurs yeux les moindres circonstances de l'infernale évocation accomplie par Antonia Verdi, au Palais-Royal, avec l'assistance d'un crapaud magique, préalablement muni de tous les sacrements de l'Église.

Le Régent, quand il eut achevé, se tourna vers Raoul et lui demanda :

— Eh bien, chevalier, que pensez-vous de ceci?...

— Votre Altesse royale me permet-elle d'exprimer ma pensée nettement, franchement, sans ambages et sans réticences?

— Non seulement je vous le permets, mais je vous l'ordonne.

— J'obéirai donc, monseigneur, et je répondrai qu'Antonia Verdi, agissant évidemment selon la pratique usitée par les Cophtes, et qui se trouve relatée d'une façon claire et précise dans le livre amorrhéen, a fait la chose du monde la moins surprenante en évoquant sans trop de difficulté un démon de quatrième ou cinquième classe.

— Ah! cela vous paraît simple, chevalier ?

— Oui, monseigneur.

— Et vous en feriez autant?

— Quand Votre Altesse royale daignera m'en donner l'ordre, j'en ferai beaucoup plus.

— En vérité!...

— Oui, monseigneur.

— Et ce plus, pourquoi ne l'avez-vous pas fait encore?...

— Parce que Votre Altesse royale ne m'a pas, jusqu'à présent, fait l'honneur de me le demander...

— Mais vous me savez fort curieux de ces sortes de choses, et vous auriez pu, ce me semble, mettre à ma disposition les trésors de cette science sans rivale dont vous vous prétendez le dépositaire.

— Que Votre Altesse royale daigne me pardonner, mais les évocations dont je parle portent en elles quelque chose de si effrayant, de si terrible, si dangereux même, que jamais je n'aurais pris sur moi d'en parler à Votre Altesse sans un ordre précis de sa part.

Si incrédules que fussent la plupart des hommes qui se trouvaient là, il fut facile de distinguer sur leur visage un petit frémissement d'inquiétude.

Quant aux femmes, avons-nous besoin de le dire? elles pâlirent toutes sous leur rouge.

— Ah çà! mais, — demanda le Régent, — quelles sont donc ces évocations terribles et ces apparitions plus effrayantes, plus dangereuses que celles du démon lui-même?

— Monseigneur, — répondit Raoul, — je puis arracher les morts aux tombes illustres ou inconnues qui, depuis des siècles, gardent leurs ossements blanchis!... je puis évoquer les empereurs romains, les courtisanes de la Grèce, les capitaines d'Athènes et de Lacédémone!... A ma voix, Sésostris, le grand Salomon, Judas Iscariote ou Jules César obéiront!... A ma voix, les rois de France soulèveront les dalles

consacrées de Saint-Denis, et quel que soit le personnage que vous m'aurez désigné, fût-il mort depuis cinquante ans seulement, fût-il mort depuis six mille ans, celui-là, courtisane ou sage de la Grèce, empereur romain ou roi de France, celui-là revêtira pour une heure sa chair et son visage d'autrefois, et viendra, si vous le voulez, s'asseoir à votre table.

Pendant quelques secondes, le Régent resta pensif et comme absorbé dans une profonde rêverie.

— C'est étrange et terrible en effet, — murmura-t-il.

Puis, après un nouveau silence, il ajouta :

— Et tout ce que vous venez de dire, chevalier, vous pouvez le faire?

— Oui, monseigneur, car tout ce que je viens de dire, je l'ai déjà fait.

— Pour qui?

— Pour moi seul, monseigneur.

— Dans quel but?

— J'avais à interroger une tombe fermée depuis longtemps déjà... j'avais à demander à un mort une révélation. .

— Et la tombe a répondu?

— Oui, monseigneur.

— Et le mort est venu?...

— Oui, monseigneur.

— Et la révélation s'est faite?

— Oui, monseigneur.

— Et par quels moyens avez-vous obtenu tout cela?

— Ceci, monseigneur, est un secret que je ne puis pas révéler, même à vous... je n'en ai pas le droit...

— Du moins pouvez-vous m'apprendre quels sont ces périls dont vous me parliez tout à l'heure et qui menacent les témoins de vos évocations?

— Parfaitement, monseigneur... Ces témoins, quels qu'ils soient, si, pendant toute la durée de l'évocation et de l'apparition, ils tentent de sortir du cercle magique dans lequel je les aurai d'abord enfermés, mourront de mort subite à l'instant même et tomberont comme foudroyés...

— Le danger étant prévu devient nul...

— Pas toujours, monseigneur.

— Comment l'entendez-vous?

— La terreur s'empare quelquefois des âmes les mieux trempées, jusqu'au point de leur faire tout oublier... L'épouvante domine la raison,

on ne se souvient plus... on veut fuir, et, je le répète, hors du cercle magique, c'est la mort...

— Existe-t-il donc des exemples de ces morts foudroyantes dans de semblables circonstances?

— Il en existe, monseigneur.

— Vous en connaissez?

— Oui, monseigneur.

— Pouvez-vous nous raconter un fait de ce genre?... J'en entendrai le récit avec intérêt...

— Rien n'est plus facile... Mais je dois prévenir Votre Altesse royale que je me verrai dans la nécessité de citer de très grands noms, et de les citer d'une manière compromettante pour l'honneur des familles...

— Qu'importe?... je vous donne carte blanche...

— Je commence donc, monseigneur...

« C'était sous le règne du glorieux monarque qui, de son vivant, s'appelait Louis XIV, et que la postérité appelle déjà Louis le Grand...

« La Voisin n'avait pas encore été jugée et mise à mort, et elle jouissait de tout le sinistre éclat de sa double renommée de magicienne et d'empoisonneuse.

« Je ne sais si ses poisons étaient au niveau de la réputation qu'on leur faisait, mais il m'est impossible de douter que, par un acte en bonne et due forme, passé entre elle et messire Satan en personne (acte dont j'ai eu l'original entre les mains), elle avait abandonné la toute propriété de son âme immortelle à l'esprit des ténèbres en échange d'un pouvoir cabalistique de première classe, pouvoir qui devait durer autant que sa vie.

« Or, monseigneur, l'abbé d'Auvergne, cardinal à vingt-sept ans, grand aumônier de France presque aussitôt après, était à peine revêtu de cette charge éminente que le plus étrange dessein traversa son esprit et s'y arrêta.

« Un beau matin, la Voisin fut prévenue, par un nègre qui faisait partie de son domestique, qu'un homme du peuple insistait pour lui parler sur-le-champ, et cela, d'un ton et avec un air d'autorité qui faisaient croire à quelque déguisement.

« La Voisin donna l'ordre d'introduire le visiteur, et elle se trouva en présence d'un jeune homme de belle taille et de tournure élégante, malgré le costume qu'il portait et qui était celui des Savoyards exerçant à Paris la profession de *gagne denier*.

« Ce jeune homme avait enduit son visage et ses mains d'une couche de bistre qui devait le rendre méconnaissable...



Que voulez-vous de moi, brave homme? (P. 993.)

« La Voisin, que sa grande habitude ne pouvait tromper, comprit à l'instant même qu'elle avait devant elle non point un homme du peuple, mais un gentilhomme déguisé...

« Elle feignit cependant d'être dupe de l'apparence, et elle dit à son visiteur :

« — Que voulez-vous de moi, brave homme?

« — On affirme, — répondit l'inconnu en essayant d'imiter l'accent de la Savoie, ce à quoi il réussissait fort mal, — on affirme que vous jouissez d'un pouvoir surnaturel...

« — Que vous importe?

« — Il m'importe beaucoup...

« — Prétendez-vous mettre à contribution ce pouvoir dont vous parlez?...

« — Telle est en effet mon intention.

« — Eh bien, ce pouvoir existe; mais ce n'est pas pour vous qu'il se manifestera...

« — Pourquoi?

« — Parce que vous semblez pauvre, et que je ne vends qu'aux riches ma science et mes secrets...

« — Il est vrai que je suis pauvre... mais cependant je peux vous payer, — répondit l'inconnu en tirant de sa poche une bourse qui paraissait bien lourde et en la montrant à la Voisin.

« — C'est bien, — fit cette dernière, — si vous avez de l'or à me donner, je ne vous demanderai pas d'où vient cet or... Maintenant, parlez, que voulez-vous?

« — Je veux d'abord une preuve que votre science est réelle.

« — Et cette preuve?

« — Dites-moi qui je suis, et je la trouverai suffisante...

« — Votre main...

« — La voici...

« — La magicienne prit la main que lui tendait l'inconnu et elle en examina longuement les moindres lignes.

« Pendant cet examen, elle évoquait mentalement l'un des démons familiers mis à ses ordres par Belzébuth.

« Le démon vint. Elle l'interrogea. Il répondit.

« La Voisin laissa retomber la main qu'elle tenait dans les siennes

« — Eh bien? — demanda le visiteur.

« — Eh bien, — répondit la Voisin, — monseigneur Emmanuel-Théodose de la Tour, prince de Bouillon, cardinal d'Auvergne, grand aumônier de France... commandez, à votre servante, et votre servante obéira!...

VII

LE GRAND AUMONIER DE FRANCE

« Le grand aumônier tressaillit, il recula d'un pas et pâlit légèrement. Les choses surnaturelles étonnent et émeuvent toujours, même quand on est venu les chercher.

« — Monseigneur, — lui demanda la Voisin avec un peu d'ironie, — est-ce que je vous épouvante?...

« — Non, — répondit-il, — et je vois que vous êtes bien celle qu'il me faut pour la grande entreprise que je veux tenter.

« — Dans ce cas, et puisque maintenant vous avez confiance, expliquez-moi ce qui vous amène...

« — Ne pouvez-vous le deviner?

« — Je le pourrais sans doute, mais il me faudrait appeler et questionner mes esprits familiers, et ce serait long... Si vous n'avez pas de temps à perdre, monseigneur, dites-moi vous-même ce que vous voulez que je sache...

« — Vous n'ignorez pas, sans doute, que je suis le neveu de M. de Turenne?

« — Comment l'ignorerais-je? La France tout entière le sait.

« — Comme toute la France aussi, vous savez que ce héros est mort, sur le champ de bataille, d'une façon soudaine et à jamais regrettable.

« — Au grand chagrin du roi et à la grande joie des ennemis.

« — En supposant que le maréchal, mon oncle, eût été le seul dépositaire d'un secret d'une immense importance, cette mort imprévue l'aurait empêché de confier ce secret à personne puisque, à partir du moment où il a été frappé jusqu'à celui où son dernier souffle s'est exhalé, il lui a été impossible de prononcer une seule parole...

« — La Voisin inclina la tête d'une façon affirmative.

« — Eh bien, — poursuivit le neveu de Turenne, — ce secret existe, j'en ai, sinon la certitude, du moins la conviction...

« — Et ce secret?...

« — Le voici : le maréchal de Turenne n'a laissé à ses héritiers qu'une fortune qui n'était en rapport ni avec son grand nom, ni avec ses hautes dignités... Or, pour moi, il n'est pas douteux que cette fortune ostensible ne constituait que la moindre partie de son avoir et qu'il devait posséder des sommes énormes et des amas de pierreries provenant de ses campagnes et des innombrables présents qu'on n'aura pas manqué de lui faire mystérieusement tenir...

« — Cependant, ce désintéressement si noble dont M. de Turenne a donné tant de preuves... — hasarda la Voisin.

« — Je n'y crois pas. Il n'y a pas d'homme véritablement désintéressé sous le soleil... et d'ailleurs, si le désintéressement existait, il serait une duperie...

« — Et vous ne voulez pas être dupe, monseigneur?...

« — Non, certes!

« — Enfin, monseigneur, en admettant l'existence de ces sommes énormes et de ces amas de pierreries, où voulez-vous en venir?...

« — Ne me conprenez-vous point?

« — Pas encore...

« La Voisin mentait. Depuis longtemps déjà elle avait deviné la honteuse cupidité de l'indigne neveu du héros!...

« Depuis longtemps elle avait compris que le grand aumônier acceptait comme toute naturelle une idée qui n'allait à rien moins qu'à déshonorer la mémoire si pure et si glorieuse du maréchal.

« Mais, ainsi qu'elle le lui avait dit un instant auparavant, elle voulait entendre le prince de Bouillon s'expliquer lui-même.

« Ce dernier reprit :

« — Oui, certes! — dit-il, — le trésor existe, et il doit être si bien caché, que nul, parmi les amis et les serviteurs de Turenne, n'en a jamais soupçonné l'existence... Moi seul, plus habile et mieux inspiré qu'eux tous, j'ai deviné la vérité, et je me suis dit : « Puisque mon oncle a quitté « le monde sans révéler son secret, c'est à lui-même, c'est au vainqueur « du grand Condé que je demanderai où dorment ses richesses? »

« — Ah! ah!... fit la Voisin, — vous voulez cela, monseigneur?

« — Oui.

« — Parler aux morts, c'est facile; mais les morts dorment d'un lourd sommeil, et ils ne peuvent ni vous entendre ni vous répondre...

« — Sans doute ; aussi vous voyez que je suis venu vous trouver...

« — Moi?... Eh! que puis-je faire?

« — On m'a dit que vous aviez le pouvoir d'interrompre le sommeil des morts, et de les arracher à leur linceul, et de les forcer à entendre

votre voix et de les contraindre à vous répondre... En me disant cela, m'a-t-on menti?

« — On vous a dit vrai, monseigneur.

« — Eh bien, évoquez Turenne, et forcez son ombre à vous écouter et à me parler...

« — Je ne ferai pas cela.

« — Vous ne le ferez pas?

« — Non, monseigneur.

« — Pourquoi?

« — Parce que le grand Turenne n'est pas un mort comme un autre !... parce qu'il a conquis le droit de dormir en repos dans son suaire ensanglanté !... parce que la gloire veille sur sa tombe et m'en défend l'approche !... parce que, enfin et pour tout vous dire, en l'évoquant, j'aurais peur !...

« — Peur !... vous !... vous, la Voisin !... — s'écria le grand aumônier...

« — Moi-même, monseigneur.

« — Femme, vous mentez !...

« — Libre à vous d'en être convaincu, monseigneur...

« — Oui, vous mentez !... ou bien votre science prétendue n'est qu'imposture !... votre art magique n'est que jonglerie !... votre métier est de faire des dupes, et aujourd'hui que vous êtes en face d'un homme que vous n'oseriez pas tromper et qui verrait clair dans vos diaboliques mystifications, vous reculez honteusement et vous cherchez à colorer votre impuissance par d'absurdes défaites !...

« — Soit, monseigneur... croyez cela si bon vous semble. Certes, je ne me permettrai pas de vous contredire... — répliqua la Voisin du ton le plus calme et avec les intonations les plus respectueuses.

« Le prince de Bouillon fit quelques pas pour se retirer. Mais son idée fixe le dominait et le sollicitait avec une incroyable persistance. Il songea qu'il était le neveu du grand capitaine, et qu'un grand capitaine ne doit jamais regarder une bataille comme absolument perdue, tant qu'il existe quelque ressource.

Au lieu de quitter la pièce dans laquelle il se trouvait, il revint donc sur ses pas.

« — Voyons, — dit-il, — femme, écoutez-moi...

« — Je vous écouterai, monseigneur, tant qu'il vous conviendra de m'adresser la parole...

« — Le motif que vous m'avez donné tout à l'heure pour vous refuser à l'évocation que j'attendais de vous, est-il bien le véritable?

« — Oui, monseigneur, et si je connaissais quelque serment qui pût vous convaincre, je ferais ce serment sans hésiter...

« — Vous aimez l'or, n'est-ce pas?

« — Oui, monseigneur... c'est même la seule chose que j'aime en ce monde...

« — Eh bien, s'il faut beaucoup d'or pour vous décider à ce que je vous demande, vous en aurez beaucoup...

« — Il en faudrait trop, monseigneur... vous reculeriez vous-même devant le chiffre que je poserais...

« — Qui sait?

« — Aucun sacrifice ne vous semblerait donc onéreux pour vous satisfaire?...

« — Aucun.

« — Et si je cédais à vos désirs, si j'évoquais cet illustre mort, si je le faisais apparaître sous vos yeux, et si cependant les résultats de cette évocation étaient nuls?...

« — Que voulez-vous dire?

« — Je veux dire que les prétendus trésors amassés par votre oncle peuvent n'exister que dans votre imagination, monseigneur...

« — Oh! je ne crains pas cela!...

« — Mais, enfin, je suppose que cela arrive... Avec l'espoir des immenses richesses que vous convoitez, vos belles promesses s'évanouiraient sans doute...

« — Gardez-vous de le croire!... Dans tous les cas, quoi qu'il pût arriver, ma reconnaissance vous serait acquise et vous seriez largement et royalement récompensée.

« — Précisez vos offres, monseigneur... nous verrons ensuite si nous pouvons nous entendre...

« — N'aimez-vous pas mieux vous en rapporter à ma générosité?

« — En aucune façon, monseigneur, puisque d'avance je vous ai prévenu que vraisemblablement vous reculerez devant mes exigences. d'ailleurs, je vous le répète, si énorme que puisse être la récompense, je préfère, et de beaucoup, m'abstenir...

« — Écoutez : je vous offre trente mille livres si vous évoquez devant moi M. de Turenne, quand bien même son fantôme, interrogé soit par vous ou par moi, refuserait de répondre, ou nous apprendrait que le trésor n'existe pas...

« — Allez toujours, monseigneur.

« — Si, au contraire, le fantôme indique la cachette où gisent l'or,

les bijoux, la vaisselle plate et les pierreries entassées par le maréchal. vous aurez cent mille livres... Acceptez-vous?

« — Non, monseigneur.

« — Pourquoi?

« — Parce que le chiffre de vos offres est insuffisant.

» — Alors, fixez vous-même le vôtre?

« — Je veux cinquante mille livres dans le premier cas... j'en veux deux cent mille dans le second.

« — Mais...

« — Oh! ne discutez pas, monseigneur... Acceptez ou refusez, et si mon profond désir peut influencer votre détermination, je souhaite de toute mon âme que vous refusiez...

« — J'accepte...

« — Nous nous comprenons bien, n'est-ce pas? Cinquante mille ou deux cent mille livres?

« — Oui.

« — Je ne vous demande aucun engagement écrit, monseigneur, votre parole me suffit, et vous pouvez compter sur moi...

VIII

LES TOMBEAUX DE SAINT-DENIS

« — Et maintenant que nous voici d'accord, — dit le cardinal, — je tiens beaucoup, et vous devez le comprendre, à ce que l'évocation ait lieu le plus tôt possible.

« — Je ne perdrai ni une heure, ni une minute, monseigneur, et je dois cependant vous prévenir qu'il me faut quinze jours...

« — Pourquoi quinze jours?

« — Ce temps est indispensable pour préparer la conjuration puissante qui réveillera la cendre des morts.

« — Soit, puisqu'il le faut.

« — J'ajouterai que le mystère le plus absolu devra entourer l'évocation.

« — Ce mystère est indispensable, et plus encore pour moi que pour vous...

« — Oui, certes! mais je ne sais si nous nous comprenons bien monseigneur... et j'en doute...

« — Que voulez-vous dire?...

« — Je veux dire que vous et moi, et deux personnes à ma discrétion, Lesage et d'Avaux, prêtres révoqués, assisteront seuls à tout ce qui se passera dans le cours de la nuit que nous choisirons.

« — Vous aviez raison, — dit le cardinal, — nous ne sommes pas d'accord...

« Et, tout en parlant ainsi, Son Éminence, aussi peureuse qu'elle était avide, se prenait à pâlir et à trembler à la pensée de son isolement.

« — Que prétendez-vous donc, monseigneur? — demanda la Voisin,

« — Je prétends me faire accompagner par un brave gentilhomme, depuis longtemps l'un des serviteurs les plus dévoués de ma maison.

« — Quel est ce gentilhomme?

« — Un capitaine au régiment de Champagne.. le propre neveu pe M. de Gassion, maréchal de France.

« — Et vous répondez de sa discrétion?

« — Comme de la mienne.

« — Alors, monseigneur, qu'il en soit fait selon vos désirs, quoique la présence d'un étranger puisse nous être fatale à tous...

« — A quelle heure l'évocation aura-t-elle lieu?

« — A minuit.

« — Ici?

« — Oh! non, monseigneur, pas ici.

« — Où donc?

« — Dans l'abbaye de Saint-Denis et sous les voûtes de l'église.

« Le grand aumônier de France tressaillit, et sa pâleur augmenta d'une façon visible.

« — Dans l'abbaye de Saint-Denis! — répéta-t-il d'une voix singulièrement émue.

« — Oui, monseigneur.

« — C'est impossible!...

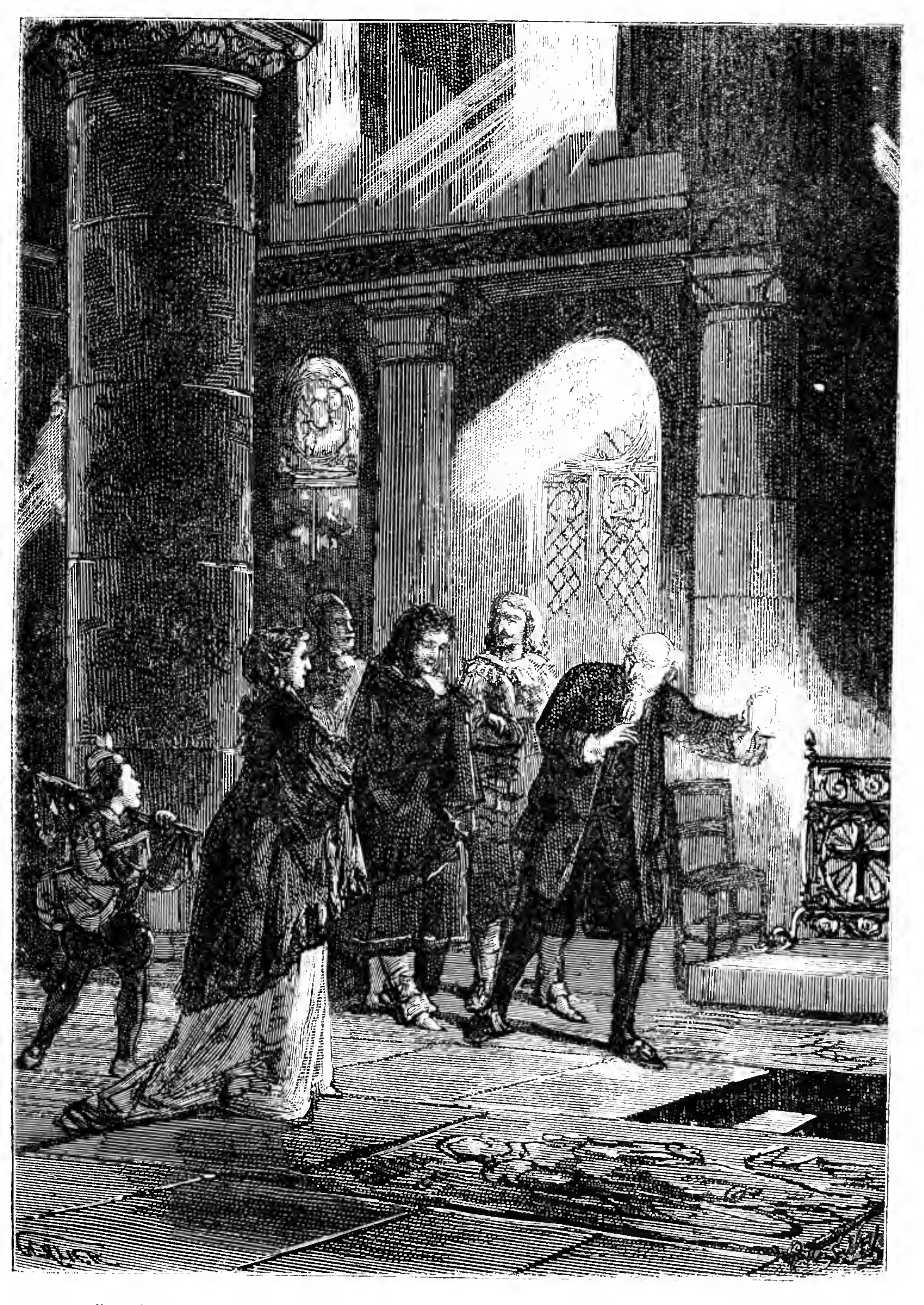
« — Il le faut, cependant.

« — Ne pourriez-vous choisir un autre lieu?

« — Non, monseigneur.

« — Mais les portes de l'abbaye et celles de l'église sont fermées la nuit, vous devez le savoir...

« — Je le sais, monseigneur.



En même temps, et comme pour confirmer ces paroles, une clarté fulgurante accompagnée d'un coup formidable de tonnerre... (P. 1005.)

« — Le sacristain doit faire bonne garde...

« — Je n'en doute pas, monseigneur.

« — Eh bien?...

« — Eh bien, tout cela importe peu.

« — Vous vous chargez d'ouvrir les portes?

« — Ce n'est pas moi qui les ouvrirai.

« — Qui donc?

« — Vous, monseigneur.

« — Moi! — s'écria le cardinal, — et comment?

« — Vous avez une clef qui ouvre toutes les portes.

« — Et quelle est cette clef?

« — La clef d'or.

« — Vous voulez dire sans doute qu'il faudra gagner le sacristain?

« — Oui, monseigneur, et ce sera facile moyennant deux cents pistoles données comptant, et la promesse d'une place de trois ou quatre cents livres par an à la grande aumônerie.

« — En effet, ce serait facile... Mais que deviendrait le mystère impénétrable dont vous voulez nous entourer, et quel prétexte donner à cet homme?

« — Vous embarrassez-vous donc réellement de si peu de chose, monseigneur?

« — Mais il me semble...

« — Non seulement le prétexte sera plausible, mais il sera le plus édifiant du monde. Quoi de plus simple et de plus touchant que cette action du grand aumônier de France *qui a fait vœu de passer une nuit en prières sur le tombeau de M. de Turenne, son oncle?*

« — Vous avez réponse à tout!...

« — La réponse vous satisfait-elle, monseigneur?

« — Complètement.

« — Dans ce cas, nous voici d'accord sur tous les points.

« — Oui, et il ne nous reste plus qu'à fixer le jour. Ne pouvez-vous le faire à l'instant?

« — Je le puis, monseigneur.

« — Faites-le donc...

« La Voisin prit un calendrier et le consulta.

« — C'est aujourd'hui le 28 octobre, — dit-elle ensuite, — l'évocation aura lieu le 13 novembre, à minuit.

« — D'ici-là, est-il nécessaire que nous nous revoyions?

« — Non, monseigneur, du moins je ne le crois pas. Si cependant j'avais quelque chose d'important à faire savoir ou à demander à Votre

Éminence, j'aurais l'honneur de lui envoyer un émissaire discret et sûr.

« — Le vendredi 13 novembre, où devrons-nous nous retrouver? — demanda le cardinal.

« — Ici, monseigneur, si vous le voulez bien.

« — A quelle heure?

« — A huit heures du soir.

« — Serai-je déguisé?

« — Vous pouvez ne point être revêtu de l'habit ecclésiastique, mais il est essentiel que le sacristain de Saint-Denis puisse reconnaître Son Éminence, au nom de qui des promesses lui auront été faites, sans cela nous pourrions échouer au port et trouver portes closes...

« Le grand aumônier de France et la Voisin se séparèrent.

« La magicienne se mit en devoir de tout préparer, tandis que le cardinal avait d'avance des éblouissements à la seule pensée des immenses richesses dont il allait se trouver bientôt l'heureux possesseur.

« Les quinze jours s'écoulèrent, et le vendredi 13 novembre arriva.

« La Voisin était en mesure, et le sacristain, gagné par des pistoles sonnantes et de belles espérances, se tenait prêt à ouvrir les portes de l'abbaye à la première réquisition.

« A l'heure convenue, le cardinal et le capitaine de Champagne arrivèrent chez la Voisin.

« Lesage et d'Avaux, les deux prêtres interdits dont j'ai prononcé le nom, étaient déjà là...

« A neuf heures on se mit en route, dans deux voitures extrêmement simples, afin de ne point attirer l'attention.

« Le cardinal et le gentilhomme occupaient la première de ces voitures. La Voisin, les deux prêtres et le nègre, porteur de l'attirail magique, se trouvaient dans la seconde.

« A dix heures et demie on atteignait les premières maisons de Saint-Denis.

Là, tout le monde descendait de voiture, et on se dirigeait un à un, et à pied, du côté de l'abbaye, afin d'éviter le bruit compromettant des carrosses sur le pavé des rues.

« A onze heures, les complices de tout rang se rejoignaient auprès des portes de l'antique abbaye.

« Le sacristain était à son poste; il ouvrit une poterne qui communiquait avec le parvis.

Il introduisit dans l'église la troupe sacrilège...

Il montra au cardinal qu'il avait laissé ouverte la porte qui communiquait aux caveaux mortuaires, puis il se retira afin de laisser le digne et saint prélat accomplir *son vœu* en liberté.

« Tout était silencieux et morne sous ces sombres voûtes pleines de tristesse et pleines de ténèbres.

« La lanterne sourde que tenait Lesage enveloppait à peine les mystérieux personnages dans un cercle étroit de lumière douteuse.

« Par instants, un rayon égaré mettait une confuse étincelle sur un angle d'autel ou sur quelque moulure dorée, perdue dans le lointain, et faisait ainsi ressortir la sinistre immensité du vaisseau de l'église qu'on allait profaner.

« Des frissons rapides et continus passaient dans les membres du cardinal, et l'on entendait ses dents se heurter.

Cependant, la cupidité était plus forte que la terreur, il aurait voulu fuir, il restait.

« — Vous tremblez, monseigneur, — lui dit la Voisin.

« — C'est de froid, — répondit-il. Puis, au bout d'un instant, il demanda : — Quand commencera-t-on?

« — Patience, — répliqua la Voisin, — patience, monseigneur, l'heure n'est pas encore venue...

« Pendant tout le temps du voyage de Paris à Saint-Denis, le ciel était sombre et couvert, aucune étoile ne se montrait parmi les vapeurs épaisses qui rendaient plus opaques les ténèbres de la nuit et que nul souffle d'air ne venait écarter.

Tout à coup un bruit lugubre et pareil à celui d'un long gémissement courut sous les voûtes sonores de l'antique église, se multipliant et se divisant à l'infini, en heurtant les piliers et en se perdant dans les chapelles.

Presque aussitôt ce bruit augmenta et changea de nature; les gémissements continuaient toutefois, mais l'on eût dit que d'immenses oiseaux de nuit battaient de leurs grandes ailes tous les vitraux de l'église.

« Le cardinal ne parvint qu'à grand'peine à retenir un cri d'épouvante.

« — Ce n'est rien, monseigneur, — lui dit la Voisin tout bas, — c'est un ouragan qui commence au dehors...

« En même temps, et comme pour confirmer ces paroles, une clarté fulgurante, accompagnée d'un formidable coup de tonnerre, envahit la nef et l'illumina.

« Puis, tout rentra dans l'obscurité, et l'on n'entendit plus que les gémissements du vent et les coups d'aile de la tempête.

« — La foudre au mois de novembre!... — se dit le cardinal, — c'est étrange!...

IX

L'ÉVOCATION

« — Venez, monseigneur, — dit la Voisin en se dirigeant vers la porte entr'ouverte qui conduisait aux caveaux mortuaires.

« Le grand aumônier ne bougea pas.

« Une indicible terreur clouait ses pieds au sol, et ses jambes paralysées refusaient presque de le soutenir.

« La Voisin s'aperçut de cet état de prostration absolue.

« — Monseigneur, — dit-elle au prélat, — si vous voulez retourner en arrière, il en est temps encore...

« — Il ne sera pas dit, — balbutia le cardinal, — il ne sera pas dit que je serai venu jusqu'ici pour reculer!... Allons!...

« Il fit un suprême effort, et, s'appuyant sur le bras du capitaine au régiment de Champagne, il suivit la Voisin d'un pas chancelant.

« La magicienne s'enfonça résolument dans les profondeurs de l'escalier tournant qui descend vers les entrailles de la terre, et bientôt tous les personnages qui devaient assister à la scène terrible de l'évocation se trouvèrent réunis sous les voûtes surbaissées du caveau qui renfermait le tombeau de Turenne.

« Au fond du caveau, en face du monument funéraire, se trouvait un autel de pierre.

« A certaines époques de l'année, des messes étaient dites sur cet autel pour le repos de l'âme de M. de Turenne.

« Quelques chaises en bois attendaient les fidèles qui voulaient assister à ces messes.

« La Voisin fit signe au nègre qui alla chercher une de ces chaises et l'apporta au grand aumônier.

« Son Éminence se laissa tomber sur ce siège grossier, et il était temps, car son lâche cœur cessait de battre et une défaillance devenait imminente.

« Alors commencèrent les apprêts de l'évocation.

« Le bagage magique dont le nègre était chargé consistait en deux tréteaux, quelques planchettes minces, s'ajustant les unes dans les autres au moyen de rainures, un grand drap noir, semé de larmes d'argent et de figures cabalistiques, plusieurs cierges de bougie noire, deux surplis, deux chasubles et deux étoles, noires en dehors, avec des larmes d'argent, et doublées de rouge, un rituel à tranche rouge, relié avec la peau d'un pendu, un calice, un Christ d'argent sur une croix d'ébène, une petite boîte renfermant des hosties non consacrées, et enfin une clochette d'argent et une baguette noire.

« Lesage et d'Avaux placèrent les tréteaux, et sur ces tréteaux ils installèrent les planchettes dont je viens de parler, qu'ils recouvrirent du drap noir, improvisant ainsi une manière d'autel.

« Ils allumèrent cinq cierges de bougie noire.

« Ils disposèrent sur l'autel le Christ et le calice renversés, ils placèrent le rituel à gauche au lieu de le placer à droite.

« Ensuite ils se revêtirent des vêtements sacerdotaux, mais en ayant soin de mettre les étoles et les chasubles à l'envers, de façon qu'on n'en vît que la doublure.

« Lesage allait dire la messe *à rebours*, en remplaçant partout le nom de Dieu par celui de Satan, et d'Avaux allait servir cette messe sacrilège.

« Quand tout fut disposé, la Voisin prit la baguette noire, et d'Avaux, s'agenouillant à côté de Lesage, qui restait debout le visage tourné vers l'autel, saisit la clochette d'argent.

« Le nègre s'était retiré derrière le grand aumônier et son compagnon.

« La Voisin s'approcha du prélat.

« — Monseigneur, — lui dit-elle, — le moment est venu...

« — Je suis prêt, — murmura le cardinal d'une voix éteinte.

« — Monseigneur, — reprit-elle, — regardez ce que je vais faire et écoutez ce que je vais dire...

« — Je regarde et j'écoute...

« La Voisin traça sur les dalles du caveau, avec sa baguette noire, un cercle dans lequel elle emprisonna les trois hommes.

« Puis, elle continua :

« — A partir du moment où vous allez entendre la clochette retentir pour la première fois jusqu'à celui où je vous dirai que le danger est passé, celui de vous qui mettrait le pied hors de ce cercle magique serait

frappé de mort soudaine, et nulle puissance humaine ne pourrait en sauver... Vous souviendrez-vous de cela, monseigneur?

« — Je m'en souviendrai...

« — Et si l'épouvante était plus forte que votre volonté et que votre mémoire?...

« — Femme, — répliqua le grand aumônier en s'efforçant de donner une apparence de courage et de fermeté à ses traits décomposés, — est-ce que vous croyez que j'ai peur?...

« — Non, monseigneur, mais la chair est faible...

« — Je serai fort!...

« — Je le souhaite pour vous et pour nous tous, monseigneur...

« — A quel moment l'apparition aura-t-elle lieu?...

« — Au moment où, pour la troisième fois, le prêtre officiant aura répété : *Le mort vient...*

« — Devrai-je interroger l'ombre de mon parent?...

« — Gardez-vous-en bien!... Votre parent lit ce qui se passe dans le plus profond de votre âme, et c'est sans être questionné par vous qu'il vous dira ce que vous voulez savoir.

« Ces explications données, ces recommandations faites, la Voisin entra elle-même dans le cercle magique, et, sur son signal, d'Avaux, toujours agenouillé, agita la clochette, tandis que Lesage commençait la messe par le *dernier évangile.*

« On n'entendait dans le caveau mortuaire que le bruit sourd des respirations entrecoupées et haletantes, le bruissement affaibli de la tempête qui grondait autour de l'abbaye, et le murmure monotone des *demandes* et des *répons* échangés à demi-voix par le prêtre et par son servant.

« Mais voici qu'arriva le moment solennel de la consécration.

« Lesage, tenant entre ses deux mains une hostie, prononça les paroles puissantes qui, selon les croyances du culte catholique, font d'un peu de pain le corps même du Dieu vivant.

« C'est au nom de Satan que s'accomplit l'épouvantable mystère, et la flamme vacillante des bougies de cire noire s'inclina comme sous le souffle d'une bouche invisible...

« En ce moment une voix d'airain, une voix lointaine et cependant distincte, descendit jusqu'au caveau.

« C'était le beffroi de l'abbaye qui sonnait le premier coup de minuit.

« — *Le mort vient!...* — dit Lesage d'une voix sourde et traînante...

« — *Le mort vient!...* — murmura d'Avaux après lui.

« Le beffroi sonnait encore.



Vaincu par les angoisses de la peur, il venait de se jeter à genoux et priait de son mieux. (P. 1010.)

« — *Le mort vient!...* répéta Lesage pour la troisième fois.

« A peine avait-il prononcé cette phrase lugubre, à peine le dernier des douze coups de minuit venait-il de sonner, que les airs furent déchirés par un tel coup de foudre que la vieille église et le monastère en tremblèrent sur leurs fondements ébranlés.

« La voûte du souterrain se souleva comme un rideau qu'on écarte.

les dalles s'écartèrent, et le regard pénétra jusqu'aux profondeurs où M. de Turenne dormait dans son cercueil.

« Aux lueurs pâles d'une étrange clarté, on vit s'entr'ouvrir le cercueil, et le héros, enveloppé dans son suaire, se leva tout debout...

« Le cardinal n'était plus assis.

« Vaincu par les angoisses de la peur, il venait de se jeter à genoux et il priait de son mieux...

« Derrière lui retentit un cri aigu, suivi d'un bruit sourd...

« Il entendit à peine, ne leva point la tête et ne se détourna pas.

« Cependant l'ombre du héros avait écarté les plis du suaire qui voilait son visage, et il montait à travers l'espace jusqu'au lieu où le criminel descendant de sa race l'attendait tremblant et anéanti en présence de ce roi des épouvantements!...

« Arrivé au niveau du sol disparu, le terrible fantôme s'arrêta, et lançant sur le cardinal prosterné et à demi mort un regard de colère et de mépris, il s'écria d'une voix qui n'avait rien d'humain et qui semblait venir de l'autre bout du monde :

« — Ainsi donc, c'est toi!... c'est bien toi!... misérable héritier d'une race que tant de héros ont anoblie, et qui désormais va déchoir et s'avilir!... C'est toi, prêtre sacrilège et parent dénaturé, qui viens, pour un peu d'or, souiller de ta profanation le temple de ton Dieu, et réveiller la cendre endormie de celui qui fut Turenne!... Eh bien, oui, j'ai laissé un trésor... un trésor mille fois plus précieux que toutes les richesses de la terre!... J'ai laissé mon honneur sans tache!... J'ai laissé ma gloire sans souillure!... Je te déshérite de ce trésor et je veux qu'avant un siècle, ma race, déshonorée par toi, soit éteinte!... »

« Le fantôme du héros parla ainsi. Ensuite, il ramena sur son pâle visage les plis du linceul qu'il avait écartés, puis il redescendit comme il était monté...

« La voûte se referma, les dalles se rapprochèrent, Turenne avait disparu!...

« Un nouveau coup de tonnerre ébranla pour la seconde fois l'abbaye, ensuite tout rentra dans le silence, et la tempête se calma comme par enchantement.

« — Monseigneur, — dit la Voisin au cardinal, — le danger est passé maintenant, relevez-vous?

« Mais le cardinal ne se releva pas. Il était évanoui.

« A quelques pas en arrière, un corps inanimé gisait sur les dalles.

« Ce corps était celui du capitaine au régiment de Champagne.

« Brave comme un lion en face des balles de l'ennemi, le pauvre capitaine avait perdu la tête en présence des affreux mystères dont on le rendait témoin.

« Affolé par une de ces terreurs qu'on ne domine point, il avait voulu fuir, il avait oublié les avertissements de la Voisin, il était sorti du cercle magique.

« La mort l'attendait au dehors...

. . . .

« Quant au grand aumônier de France, il revint peu à peu à lui-même, il regagna Paris, il fut malade pendant plus d'un mois et, une fois convalescent, il paya à la Voisin les cinquante mille livres convenues, en lui faisant jurer le secret. »

— Votre Altesse Royale peut voir, — ajouta Raoul de La Tremblaye en s'adressant au Régent, — que le secret juré n'a pas été bien gardé.

— Et je vois aussi, chevalier, — répondit Philippe, — que vous aviez raison quand vous affirmiez tout à l'heure qu'il est parfois dangereux d'évoquer les ombres des morts. Mais je crois qu'en voilà assez sur ce sujet, et peut-être même un peu de trop...

— Votre Altesse Royale me permet-elle de lui demander pourquoi?

— Sans doute... regardez toutes ces dames.

Le regard de Raoul fit rapidement le tour de la table.

— Eh bien, — reprit le duc d'Orléans, — comment les trouvez-vous?...

— Mais, adorables comme toujours, et plutôt des divinités que de simples mortelles...

— Eh! pardieu! je le sais aussi bien que vous!... Mais ces divinités sont livides d'effroi, et l'on dirait que chacune d'elles s'attend à voir quelque spectre historique crever les parquets et les tapis de cette salle pour venir s'asseoir à ses côtés!...

X

LES TROIS CHAMBRES DU CHATEAU DE LA TREMBLAYE

Cinq ou six jolis cris de frayeur répondirent aux paroles que Philippe d'Orléans venait de prononcer.

— Vous voyez à quel point j'avais raison, — dit le duc, — donc, restons-en là!... Un autre jour, quand nous serons entre hommes, bientôt, demain peut-être, nous reprendrons en sous-œuvre ce curieux chapitre des évocations... Ce soir, parlons d'autre chose et revenons à des sujets plus joyeux...

— Je suis aux ordres de Votre Altesse Royale, maintenant et toujours, — répondit Raoul en s'inclinant.

— Mais non! mais non!... — s'écria en ce moment Mme de Parabère, qui venait d'échanger quelques mots avec les autres convives féminins du Régent, — nous trouvons que le chevalier de La Tremblaye raconte à merveille!... Nous ne sommes point fâchées de frémir et de mourir un peu de frayeur... Bref, si toutefois, bien entendu, cela convient à Votre Altesse Royale, nous demandons à cor et à cri une nouvelle histoire effrayante... Les revenants, cela change un peu!...

— Vous entendez, chevalier! dit le duc en souriant.

— Parfaitement, monseigneur.

— Quand ces dames ont parlé, ce sont elles qui commandent ici et non plus moi... Êtes-vous disposé à leur obéir?

— Comme à vous-même, monseigneur.

— Et vous allez les régaler d'une bonne histoire bien effrayante?

— Je vais du moins avoir l'honneur de raconter l'une des plus étranges et des plus incroyables aventures qui se puissent entendre.

— S'agit-il dans cette aventure de faits contemporains?

— Il s'agit, monseigneur, de faits qui se sont passés pendant mon enfance et ma première jeunesse...

— Ah! c'est vous-même que nous allons voir en scène, chevalier?

— Moi-même, monseigneur.

— Eh bien, l'intérêt de votre récit en sera doublé, et notre attention également... n'est-ce pas, mesdames?

— Oui! oui! oui!... — fut-il répliqué d'une commune voix.

Raoul répondit par un salut circulaire et par un sourire reconnaissant à chacune des jolies convives qui l'encourageaient ainsi.

Puis, il commença.

Mais, avant de l'écouter, comme chacun de nos lecteurs, de ceux du moins qui se rappellent le braconnier Roger Rigaud, la naissance de Raoul, et sa première entrée au château de La Tremblaye, — comme chacun de nos lecteurs, disons-nous, va surprendre notre héros, dès les premiers mots, en flagrant délit de mensonge, et comme la préoccupation de ce mensonge, dont il chercherait le but, pourrait le distraire, nous allons donner une brève explication, ou plutôt un avertissement.

En racontant à Philippe d'Orléans l'histoire de l'évocation de Turenne Saint-Denis, Raoul avait un but.

C'est ce même but (et nous le connaîtrons bientôt) que Raoul poursuivait en narrant la seconde histoire que nous allons entendre, et surtout en se faisant jouer un rôle important dans ce récit bizarre.

Du reste, Raoul ne pouvait point s'attribuer tout le mérite de l'invention (en admettant que ce mérite existât) et ne devait revendiquer que la très modeste position d'*arrangeur*, car il ne faisait que disposer et modifier à sa guise une anecdote assez connue en Normandie, et avec le récit amplifié et défiguré de laquelle la brave Suzanne Rigaud, sa mère, avait bercé son enfance.

Et maintenant que nous avons expliqué ce qui peut-être ne valait pas la peine d'une explication, rendons au chevalier de La Tremblaye la parole que nous lui avons enlevée pendant trop longtemps.

— Monseigneur, — dit Raoul en se retournant à demi vers Philippe d'Orléans, car c'était toujours au Régent que l'on s'adressait quand on racontait à la table du Régent, — Votre Altesse Royale connaît sans doute quelques-uns de ces vieux châteaux, sombres demeures féodales, qui sont les nids d'aigle de votre bonne et fidèle noblesse de province...

Philippe d'Orléans se contenta d'incliner la tête d'une façon qui voulait dire très clairement : — Oui... oui... j'en connais... Continuez.

Raoul reprit :

— Le château de La Tremblaye, — dit-il, — est une de ces demeures...

Le duc d'Orléans fit un mouvement presque imperceptible, mais qui n'échappa point à Raoul.

— Que Votre Altesse royale daigne se rassurer, — fit-il vivement, — je n'abuserai en aucune façon de mon privilège de narrateur, je ne décrirai point le manoir seigneurial, je ne parlerai ni de ses tourelles, ni de ses créneaux, ni de ses mâchicoulis, ni des hautes futaies qui l'entourent... En un mot, je ne dirai de ses dispositions intérieures que ce qu'il est indispensable d'en dire pour l'intelligence de mon récit...

« Dans toute la longueur du premier étage régnait une large galerie, prenant jour sur une cour intérieure par quinze ou seize fenêtres.

« Huit ou dix portes, pratiquées dans cette même galerie, donnaient accès dans autant de chambres destinées à recevoir les hôtes qu'appelait au château l'hospitalité bienveillante et cordiale de mon noble père Réginald de La Tremblaye... »

Ici, Raoul s'interrompit pendant quelques instants, et porta sa main à ses yeux comme pour essuyer une larme absente qu'il donnait à la mémoire de son *noble père.*

Puis il continua :

— A l'une des extrémités de cette galerie, du côté du nord, se trouvait l'appartement que j'occupais.

« Cet appartement était composé de trois pièces en enfilade; chacune de ces pièces était tendue, depuis le plancher jusqu'au plafond, de hautes tapisseries à personnages. Dans chacune de ces pièces, il y avait un lit de bois de chêne à colonnes torses, selon la mode du temps passé.

« Mes plus anciens souvenirs me reportent vers l'âge de dix ou douze ans.

« J'habitais alors la première de ces trois chambres, celle qui s'ouvrait directement sur la galerie ; les deux autres étaient fermées.

« La tapisserie, aussi présente à mon esprit que si je venais de la regarder il y a deux heures, offrait la reproduction naïve de la légende bien connue de saint Hubert, ce patron de tous les veneurs passés, présents et à venir,

« Au milieu d'une immense forêt verdoyante, percée de profondes avenues dans lesquelles la lumière et l'ombre se jouaient parmi des gibiers de toutes sortes, depuis le sanglier jusqu'au lapin, depuis le faisan jusqu'au merle, saint Hubert chassait un cerf.

« Dogues et molosses hurlants venaient de forcer l'animal, que saint Hubert se disposait à percer d'une flèche victorieuse.

« Mais voici que soudain, et c'était là le moment choisi par le dessinateur des maquettes de la tapisserie, une croix lumineuse apparaissait entre les ramures du cerf près de mourir.

« Les chiens, domptés par le miracle qui s'accomplissait, devenaient

doux comme des agneaux et léchaient l'animal qu'une seconde plus tard ils auraient dévoré.

« Quant à saint Hubert, il tombait à genoux et il adorait Dieu.

« J'accompagnais quelquefois mon père lorsqu'il s'en allait en chasse dans les forêts de La Tremblaye, et ces jours-là, étaient pour moi des jours de fête, car je n'aimais rien au monde autant que la chasse, et je me promettais très sincèrement d'y passer ma vie, quand j'aurais atteint l'âge de disposer de moi-même.

« Mais, bien souvent aussi, mon père ne m'emmenait pas, et alors je me consolais de mon mieux en passant de longues heures debout devant la tapisserie de ma chambre à coucher, en étudiant les moindres détails et me persuadant qu'un jour ou l'autre je prendrais part à la chasse de saint Hubert.

« Il avait une excellente figure, ce bon saint Hubert, un visage plein et coloré, bienveillant malgré sa rudesse, et accentué par une immense barbe rousse.

« Son costume était celui que les histoires anciennes attribuent aux Parthes, aux Scythes et aux autres peuples presque barbares.

« Sur sa tunique courte et flottante pendait, soutenue par une chaînette de métal, une grande trompe de forme bizarre, qui ne ressemblait en aucune façon à toutes celles de mon père, ou des gentilshommes de sa connaissance.

« Il me semblait que de cette trompe devaient s'échapper des sons éclatants, propres à remplir les chasseurs et les chiens d'une noble ardeur, et à frapper le gibier d'une soudaine épouvante.

« Quant aux chiens, d'une race inconnue, qui composaient la meute de saint Hubert, quelques-uns d'entre eux m'étaient particulièrement sympathiques, d'autres n'avaient point le don de m'agréer, mais je leur avais donné des noms à tous.

« Sans doute, monseigneur, vous trouvez que j'en dis long à propos des préoccupations et des rêveries d'un enfant. Patience, monseigneur, dans un instant vous allez voir naître cet intérêt qui s'attache toujours à l'étrange et à l'inconnu, car, dans un instant, nous allons entrer en plein fantastique...

XI

LA PREMIÈRE TAPISSERIE

« Mon père, appelé à Abbeville par quelques affaires, avait quitté dès le matin le château de La Tremblaye, et n'y devait revenir qu'au bout de quatre ou cinq jours.

« C'était au mois de septembre.

« Rendu à peu près libre par cette absence momentanée, j'avais passé la journée entière à courir dans les bois, sous la garde de deux valets, et quand je rentrai, le soir, j'étais si parfaitement brisé de fatigue, que je me mis au lit après avoir soupé rapidement, et que je m'endormis à l'instant même d'un sommeil si lourd que rien semblait ne devoir et ne pouvoir l'interrompre.

« Combien de temps dura ce sommeil?

« Je n'en sais rien. Tout ce que je puis dire, c'est que j'en fus tiré brusquement par un bruit bizarre, et que je me soulevai sur mon coude, prêtant l'oreille et me frottant les yeux.

« A travers les vitrages des deux hautes et larges croisées, la pleine lune jetait dans la chambre des nappes de lumière si blanche et si vive que, dans le premier moment, je crus qu'il était bien tard, ou plutôt bien matin, et que l'aube paraissait.

« Mais, en même temps, le même bruit qui m'avait réveillé se fit entendre de nouveau. C'était le son du cor.

« Seulement, jamais, au grand jamais, les accents d'une trompe de chasse n'avaient eu cette puissance incompréhensible, cette expression inouïe, cette sonorité surhumaine.

« Les notes étranges d'une fanfare gothique, assez vigoureuse pour me briser le tympan, semblaient venir à moi à travers la muraille qui me faisait face.

« Mes yeux se tournèrent machinalement de ce côté, et mes regards rencontrèrent la tapisserie.

« Certes, en ce moment, le plus incompréhensible de tous les spectacles



Mon ancêtre m'encourageait du geste, mais il ne parlait pas, ses lèvres ne quittaient point sa trompe, qui sonnait sans relâche la même fanfare enragée. (P. 1020.)

s'offrit à moi, et ce spectacle, je le contemplai avec une indicible stupeur; mais, chose inexplicable et que pourtant j'affirme, à cette stupeur ne se mêlait pas la moindre épouvante.

« La tapisserie n'était plus une tapisserie.

« Elle avait pris l'aspect de la profondeur d'un de ces merveilleux,

décors que nous admirons à l'Opéra, ou plutôt elle était devenue une forêt elle-même.

« Dans cette forêt tout était agitation, bruit et mouvement. Les chiens quêtaient dans les taillis, en donnant de temps en temps un coup de gueule bref et sonore.

« Les sangliers, les chevreuils, les loups, les renards, les lièvres et les lapins traversaient les avenues et gagnaient les fourrés.

« Les faisans voltigeaient de branche en branche, les corbeaux croassaient, les pies criaient, les merles babillaient.

« Le cerf miraculeux avait disparu, et saint Hubert, dépouillé des rayons de son auréole et devenu par cela même un simple chasseur. saint Hubert n'était plus à genoux.

« Debout, et appuyant contre ses lèvres l'embouchure de cette trompe bizarre qu'il portait d'habitude en sautoir, il en tirait des notes stridentes qui m'avaient semblé venir à travers la muraille.

« Je voyais parfaitement s'enfler et se désenfler les joues hâlées du sonneur de trompe, à mesure que son souffle puissant s'exhalait de sa robuste poitrine.

« La brise des bois agitait sa longue barbe, et ses yeux étincelaient sous ses épais sourcils noirs.

« Il me sembla que, sans cette barbe, le visage de l'étrange chasseur aurait ressemblé d'une façon frappante à celui de mon père Réginald.

« Tout cela me sembla si prodigieux, que je ne pus m'empêcher de murmurer :

« — Est-ce que je rêve?...

« Je n'avais pas fini de prononcer ces mots, que déjà le singulier personnage laissait retomber sa trompe et me répondait :

« — Tu es parfaitement éveillé, — tu ne rêves pas le moins du monde!...

« Le dialogue qui s'entamait ainsi ne m'étonna pas outre mesure, et je demandai hardiment :

« — Ah ça! qui êtes-vous, s'il vous plaît?...

« — Je suis Roland de La Tremblaye, un de tes ancêtres, et j'ai vécu du temps de Charles V.

« — Et que faisiez-vous quand vous viviez?...

« — Je chassais.

« — Et depuis que vous êtes mort?

« — Grâce à la piété filiale de mes enfants qui ont voulu honorer ma mémoire en me faisant revivre sous les traits du grand saint Hubert, je suis devenu une figure de laine et de canevas; mais une fois par an,

au jour anniversaiee de ma mort, j'ai le droit, par la grâce du Dieu puissant et miséricordieux, de sortir de ma tapisserie et de me mettre en chasse, depuis le dernier coup de minuit jusqu'au premier chant du coq...

« — Et vous usez de ce droit?...

« — Comme tu vois.

« — Et, tous les ans, vous sonnez de la trompe, ainsi que vous venez de le faire?...

« — Exactement de la même façon.

« — Et comment se fait-il que jusqu'à présent, ni moi, ni personne n'ait été réveillé par les sons formidables de votre trompe ?

« — Parce que ces sons, si formidables qu'ils te paraissent, ne frappent que les oreilles auxquelles je veux qu'ils s'adressent...

« — De telle sorte que, si vous l'aviez voulu, une autre personne, cachée dans cette même chambre, n'aurait rien entendu?

« — Rien.

« — Et pourquoi avez-vous tenu à ce que j'entendisse, moi?

« — Parce que, si tu le désires, je vais t'emmener avec moi.

« — A la chasse?

« — Oui.

« — Cette nuit?

« — A l'instant.

« — Va comme il est dit! — m'écriai-je en sautant à bas de mon lit et en commençant à m'habiller.

« Mais une réflexion m'arrêta au moment où je venais de passer ma culotte. Je me tournai vers mon ancêtre, et je lui dis :

« — Ah çà! il ne m'arrivera rien de fâcheux, au moins?...

« — Je te le promets.

« — Et vous me remènerez ici?

« — Au premier chant du coq.

« — Vous m'en donnez votre parole de gentilhomme?

« — Foi de Roland de La Tremblaye!

« — Voilà qui est bien, je vous suis.

« J'achevai très rapidement de m'habiller, et je me disposai à prendre mon fusil posé dans un coin.

« — Non, non... — me dit mon ancêtre, — laisse cela, et prends ceci...

« Et il me tendit une arbalète pareille à celle qu'il portait sur son épaule, et qui devait décocher fort loin des flèches d'une prodigieuse longueur.

« — Je ne sais pas m'en servir, — lui dis-je.

« — Prends toujours, et quel que soit le gibier que tu vises, tu ne manqueras pas ton coup...

« Je pris l'arbalète.

« — Viens, maintenant, — me dit Roland, — le dernier coup de minuit est sonné depuis longtemps, et le temps perdu ne se retrouve pas...

« Après avoir prononcé ces paroles, il approcha de ses lèvres l'embouchure de sa trompe, et il fit résonner une fanfare diabolique.

« Aussitôt, tous les chiens qui, je l'ai déjà dit, quêtaient de çà et de là, bondirent avec furie sur la trace d'une bête fauve invisible, en donnant de la voix tous ensemble avec un accord parfait.

« Mon ancêtre les suivit.

« La lisière de la forêt était de plain-pied avec le plancher de ma chambre.

« Je m'élançai derrière Roland de La Tremblaye.

« La chasse était commencée, et ce fut, je vous le jure, monseigneur, une étrange chasse. Je vous ai dit que j'avais passé toute la journée de la veille dans les bois, et que deux ou trois heures auparavant je m'étais couché brisé de fatigue.

« Cette fatigue avait disparu comme par enchantement, et jamais je ne m'étais senti le corps si reposé et les membres si dispos. On eût dit que j'avais, ainsi que jadis le dieu Mercure, des ailes aux talons, car je ne courais pas, je volais, n'étant jamais distancé par la meute d'une longueur de plus de dix ou douze pas, et Dieu sait, cependant, que la meute allait un train d'enfer!

« Les grands arbres, qui bordaient les longues avenues, semblaient fuir sur notre passage comme si nous avions été emportés par le souffle impétueux d'un vent d'orage.

« Parfois, les chiens se lançaient au plus fort des plus inextricables fourrés.

« Je n'hésitais pas, je bondissais derrière eux, et les taillis épais s'entr'ouvraient d'eux-mêmes devant moi pour me livrer passage.

« Mon ancêtre m'encourageait du geste, mais il ne parlait pas, ses lèvres ne quittaient point sa trompe qui sonnait sans relâche la même fanfare enragée!...

« La meute chassait un sanglier.

« En moins d'une demi-heure ce sanglier fut forcé, et les chiens en firent curée en quelques secondes au bruit d'un foudroyant hallali...!

« Puis, immédiatement après, couverts d'écume et de sang, ils s'élancèrent sur une deuxième piste, et bientôt la trompe de Roland de La Tremblaye sonna le débucher d'un cerf.

« Que vous dirai-je? j'assistai successivement à la prise de dix animaux différents, et comme la chasse avait marché presque toujours en ligne droite, il me semblait que nous devions être à une prodigieuse distance du château de La Tremblaye.

« Mais j'avais confiance en la parole de mon ancêtre, qui m'avait promis de me ramener, et je ne m'inquiétais de rien.

« Peu à peu, cette course insensée se ralentit, puis s'arrêta. Les chiens se turent, les notes de la fanfare s'éteignirent.

« Roland se tourna vers moi.

« — Enfant, — me dit-il, — sur ta vie, pas un mot à qui que ce soit au monde de ce qui s'est passé cette nuit, du moins tant que ta tapisserie de saint Hubert se trouvera dans ta chambre à coucher...

« J'allais lui demander le motif de cette étrange défense, mais il ne m'en laissa pas le temps.

« — Mets une flèche sur ton arbalète, — ajouta-t-il, — et apprête-toi à tirer.

« Je ne voyais aucun gibier, cependant j'obéis machinalement.

« Un bruissement d'ailes se fit entendre dans un buisson, et un magnifique faisan doré prit son vol à vingt pas de moi.

« Je tirai. Le faisan tomba.

« Je poussai un cri de joie et je m'apprêtai à courir ramasser ma proie...

« Sans doute, en ce moment, nous étions près de quelqu'une de ces fermes qui se trouvent sur la lisière du bois.

« J'entendis un coq chanter.

« Soudain, la chasse, la forêt, le vieux chasseur, tout disparut.

« Je me retrouvai couché dans mon lit, et les pâles lueurs du matin me montrèrent en face de moi, sur la tapisserie aux grands horizons verts, saint Hubert agenouillé devant le crucifix du cerf miraculeux. »

. . . .

Un long et sonore éclat de rire de Philippe d'Orléans accueillit les dernières paroles de Raoul.

— Vous aviez rêvé tout cela, mon cher chevalier... — dit-il au bout de quelques secondes, quand il eut recouvré son sérieux.

— Comme Votre Atesse royale, je l'ai cru d'abord, — répliqua Raoul.

— Avez-vous donc cessé de le croire?

— Oui, monseigneur.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai eu immédiatement la preuve que tout ce que j'avais vu était bien réel...

— Et cette preuve?

— La voici, monseigneur : entre mon lit et la tapisserie, sur le parquet, se trouvait un objet dont je ne distinguais pas bien la nature dans le premier moment et avec les clartés douteuses du matin... je me levai et m'approchai de cet objet...

— Et c'était?... — demanda le régent.

— C'était un faisan doré, percé d'une flèche, monseigneur.

— Ah! ah!... — s'écria Philippe.

— Ce faisan était encore chaud, — poursuivit Raoul.

— En effet, ceci est étrange!...

— Comme tout ce qui est surnaturel, monseigneur, mais nous ne sommes pas au bout.

— Tant mieux, car vous m'intéressez singulièrement avec vos histoires de l'autre monde... A propos, et ce faisan qu'en fîtes-vous?

— Je le cachai sous ma veste, après avoir arraché et brisé la flèche qui le traversait... je pris mon fusil, je m'en allai dans le parc avant que les domestiques qui avaient mission de me surveiller fussent levés, et je revins triomphant, deux ou trois heures après, en disant que je venais de tuer d'un seul coup de fusil ce superbe oiseau... On le pluma, on le fit rôtir et je le mangeai à mon dîner...

— Était-il bon?

— Excellent.

— Et l'année suivante, au jour anniversaire de la mort de votre ancêtre, qu'arriva-t-il?

— Une scène exactement semblable à celle que je viens d'avoir l'honneur de raconter à Votre Altesse.

— Une nuit de chasse?

— Oui, monseigneur.

— Et encore un faisan tué au moment où le coq allait chanter?

— Non, monseigneur, une gelinotte. J'ajouterai, pour éviter des redites, que cette chasse fantastique eut lieu régulièrement d'année en année pendant quatre ans...

— Et ensuite?

— Un domestique maladroit approcha sottement un flambeau de la tapisserie, qui prit feu... Ce fut précisément le personnage de saint

Hubert qui brûla. On détendit le reste de la tenture, on la remplaça par des boiseries, et, tandis qu'on travaillait à la restauration de cette pièce, je pris possession de la deuxième chambre.

XII

LA DEUXIÈME TAPISSERIE

— J'avais alors seize ans accomplis depuis quelques jours, — poursuivit Raoul; — mes sens s'éveillaient, et, quoique je payasse un tribut de justes regrets à mon bon vieux saint Hubert et aux nocturnes et fantastiques parties de chasse qu'il m'avait fait partager, la vue de la seconde tapisserie me consola bien vite de la perte de la première.

« En effet, les quatre panneaux de la tenture de ma nouvelle chambre représentaient des scènes infiniment galantes, empruntées les unes à la mythologie, les autres à deux poètes célèbres : l'Arioste et le Tasse.

« C'était d'abord le *Jugement de Pâris*.

« Les trois déesses, Junon, Vénus et Minerve, faisaient les choses en conscience, et la légèreté de leur costume permettait au berger de décerner le prix de la beauté avec toute connaissance de cause.

« C'était ensuite la *Séduction de Renaud et de ses compagnons par Armide et par les nymphes dans les jardins de l'enchanteresse*. Jamais Boucher, le peintre coquet dont Votre Altesse royale sait apprécier les tableaux peu gazés, n'étala plus de chairs roses et blanches et de plus gracieuses attitudes.

« Le troisième panneau figurait les amours de *Médor et Angélique*, l'infidèle maîtresse de l'*Orlando furioso*.

« Les deux amants, dans une grotte sombre tapissée de mousse et enguirlandée de lierre, mettaient à profit la solitude et le mystère.

« La chaste Angélique pressait dans ses bras le berger Médor.

« Enfin, le quatrième panneau, celui qui se trouvait en face de mon lit, et qui, par conséquent, devait attirer le plus souvent mes regards,

n'offrait qu'une seule figure, mais miraculeusement belle et charmante, *Vénus au bain*, ou plutôt *Vénus sortant du bain*.

« La déesse de Cythère, de Paphos et d'Amathonte, quittait la coquille immense qui venait de lui servir de baignoire et serrait autour de ses hanches la flottante draperie dont les plis nombreux cachaient la partie inférieure de son corps, ne laissant voir que l'un de ses petits pieds rosés.

« Son immense chevelure, aussi blonde que les blés ou que les rayons du soleil, ruisselait comme des flots d'or sur la neige frissonnante de ses épaules et sur le marbre empourpré de sa gorge divine. Dans les ondes de cette chevelure qui séduisit les hommes et les dieux, Vénus avait semé des roses.

« Sa lèvre souriait. Ses grands yeux bleus avaient une étincelle provocante et voilée qui semblait me suivre partout, et qui, pourquoi n'en conviendrais-je pas? me remuait étrangement le cœur...

« Vous riez, mesdames, et vous me trouvez parfaitement ridicule! Eh bien, riez encore, et riez plus fort, car au bout de trois jours j'étais en train de devenir fort passionnément amoureux de la Vénus de la tapisserie...

« Nous étions en plein hiver, et l'hiver était rigoureux; une couche de neige d'une invraisemblable hauteur couvrait la terre et m'interdisait a promenade et la chasse...

« Je passais mes journées tout entières enfermé dans ma chambre et les regards attachés sur ces yeux bleus fascinateurs, sur ces cheveux blonds dénoués, sur ces bras blancs, sur cette gorge nue...

« Je ne mangeais plus, je ne dormais plus, je perdais la tête...

« Depuis trois semaines, à peu près, j'étais dans cet état, quand arriva le premier vendredi du mois.

« Je n'ai pas besoin de vous rappeler que le vendredi, *Veneris dies*, est le jour de Vénus.

« Mon père se couchait de bonne heure.

« Aussitôt qu'il se fut retiré, je remontai dans ma chambre et je m'assis au coin de la gigantesque cheminée dans laquelle brûlait un grand feu.

« J'appuyai mon coude sur les bras de mon fauteuil, ma joue sur ma main, et je me mis à penser à ma belle déesse.

« Je vous ai dit que je ne dormais plus guère, et voici que je sentis, au bout de quelques minutes, un invincible sommeil s'emparer de moi...

« Je me déshabillai machinalement; je me couchai; j'éteignis ma



La stupeur et l'extase me rendirent muet et immobile. (P. 1026.)

lumière, et ma tête avait à peine touché mon oreiller, que mes paupières fatiguées s'abaissèrent sur mes yeux...

« Je dormais.

« Quand je me réveillai, la chambre était faiblement éclairée par les lueurs douteuses rayonnant de quelques charbons en train de se consumer dans l'âtre.

« Les rideaux de lourd damas qui tombaient le long des colonnes torses de mon lit gothique ne me laissaient voir que ce morceau de la tapisserie sur lequel s'épanouissait Vénus sortant de sa conque.

« C'est là que mon regard se dirigea, comme l'acier vole à l'aimant.

« Mais à peine avais-je regardé, que je me soulevai en poussant un cri de surprise... La tapisserie était toujours là, mais la déesse avait disparu!...

« Avec une promptitude furieuse j'écartai le rideau qui se déchira sous ma main, et je vis... Je vis ma divine bien-aimée, éclatante et radieuse, debout au chevet de mon lit, retenant d'une main sa tunique blanche autour de ses hanches, écartant de l'autre ses grands cheveux blonds.

« La stupeur et l'extase me rendirent muet et immobile.

« Vénus sourit.

« — Enfant! — me dit-elle d'une voix harmonieuse comme l'harmonie elle-même, — enfant!... ainsi, tu m'aimes?

« — Si je vous aime! — balbutiai-je, — ah! cent fois, mille fois plus que ma vie!... Et vous le savez bien, puisque vous êtes déesse, et que les dieux savent tout...

« — C'est vrai, — dit-elle, — je le sais.

« Je repris avec feu.

« — Et parfois les déesses ont aimé les mortels... Déesse, voulez-vous m'aimer?

« — Peut-être, — répondit-elle.

« Puis, plus bas, elle murmura :

« — Comme il ressemble à celui que j'ai tant aimé!... comme il lui ressemble!...

« — Ai-je les traits de Mars ou le visage d'Adonis?... m'écriai-je dans un transport de fol orgueil.

« Vénus eut un nouveau sourire.

« — Ni à l'un, ni à l'autre, — dit-elle.

« — Mais à qui donc? — demandai-je.

« — A ton aïeul... au vaillant et loyal chevalier, Albéric de La Tremblaye...

« — Comment, déesse, vous avez aimé mon aïeul?

« — Plus que ma vie!...

« — Malgré Vulcain?...

« — Vulcain n'eut rien à voir là-dedans... J'aimai ton aïeul... il

m'aima, je fus sa maîtresse. Je mourus à vingt ans, ne lui laissant de moi qu'un portrait. J'étais belle; il voulut éterniser le souvenir de nos ardentes et courtes amours; il me fit renaître en Vénus...

« — Et mon aïeul vivait?

« — Il y a deux cent vingt ans...

« — Mais alors, vous avez?...

« Vénus m'interrompit en souriant pour la troisième fois et dit :

« — Je n'ai pas d'âge, enfant... ou j'ai toujours vingt ans, car je suis immortelle...

« En même temps je sentis courir sur mon visage les ondes caressantes et parfumées des grands cheveux blonds de la maîtresse de mon aïeul...

« Une haleine suave effleura ma joue... Ses bras m'enlacèrent...

« Quand je me réveillai, pour la seconde fois, il faisait grand jour...

« La Vénus blonde et blanche avait repris sur la tapisserie sa place séculaire. »

— Ah! pour cette fois, mon cher chevalier, — s'écria le Régent avec un joyeux éclat de rire, — vous conviendrez sans peine, j'imagine, que votre merveilleuse aventure se réduit aux proportions d'un simple rêve anacréontique...

— Que Votre Altesse daigne me pardonner, — répliqua Raoul, — mais je ne puis convenir de cela...

— En vérité?

— Non, monseigneur.

— Cependant la déesse n'avait laissé, sans doute, ni faisan, ni gelinotte derrière elle, pour vous convaincre que le rêve était une réalité?...

— Elle s'était manifestée d'une autre façon, monseigneur.

— Et de quelle façon, s'il vous plaît?

— Elle avait laissé sur mon lit deux ou trois des roses effeuillées de sa chevelure... et nous étions au mois de janvier...

— Vous avez réponse à tout, chevalier!...

— Je raconte, monseigneur, et je dis les choses comme elles sont.

— Il n'y a plus moyen de douter, et je me déclare convaincu!... Et maintenant, voyons, dites-moi, qu'arriva-t-il? la séduisante apparition revint-elle vous trouver le premier vendredi du mois suivant?

— Mieux que cela, monseigneur.

— Ah! ah!...

— Il paraît que Vénus aimait encore plus l'amour que saint Hubert n'aimait la chasse...

— Et je trouve que Vénus avait pardieu raison!... — s'écria le duc d'Orléans.

— Bref, la maîtresse de mon aïeul revint le lendemain...

— Diable! chevalier, — dit Philippe, — il paraît que vous vous étiez montré bon compagnon!...

— J'avais fait de mon mieux, monseigneur, — répondit Raoul avec une modestie pleine de fatuité.

— Allons! allons! trêve d'humilité! et revenons à votre Vénus... Donc, elle reparut le lendemain?...

— Oui, monseigneur... puis le surlendemain... puis tous les soirs.

— Ah! la gaillarde!...

— Enfin, au bout de trois mois...

— Elle ne revint plus? — interrompit le duc d'Orléans.

— Pardonnez-moi, monseigneur, elle serait revenue sans doute, mais c'est moi qui partis...

— Vous en aviez assez?

— J'en avais trop, monseigneur; mais pas dans le sens que Votre Altesse royale daigne donner à ce mot...

— Comment l'entendez-vous?

— Je veux dire que j'étais pâli, maigri, défait, exténué, presque phtisique; si bien que mon père, prodigieusement inquiet, jugea convenable de m'envoyer passer quelques mois sur les bords de la Méditerranée...

— Ce qui vous réussit?

— Parfaitement, monseigneur... Il suffisait, pour me guérir, de m'éloigner de mon adorable et dangereux vampire...

— Mais, une fois rétabli, vous revîntes au château de la Tremblaye, j'imagine?...

— Oui, monseigneur.

— Qu'arriva-t-il alors?

— Rien, monseigneur.

— Plus d'apparition?

— Aucune, et pour la meilleure de toutes les raisons...

— Laquelle!

— Mon père, par un motif que j'ai toujours ignoré, avait fait enlever et porter dans le garde-meuble les tapisseries mythologiques... je trouvai la seconde chambre boisée comme la première...

— Mais n'y avait-il pas une troisième chambre?

— Oui, monseigneur.

— Tapissée?

— Oui, monseigneur, et ce fut dans celle-là que je m'installai, le soir même de mon retour au château de La Tremblaye...

XIII

LA TROISIÈME TAPISSERIE

— La tapisserie de cette troisième pièce, — continua Raoul. — était une des choses les plus étranges et les plus curieuses qu'il fût possible d'imaginer.

« Elle datait d'une époque extrêmement reculée et dont il me serait impossible d'indiquer la date d'une manière précise, et elle représentait *la reine de Saba offrant des présents au roi Salomon.*

« Le dessinateur naïf, sur les maquettes duquel cette tapisserie avait été exécutée, s'était ingénié à donner à la plus part de ses personnages des figures rébarbatives et des mines farouches.

« Salomon, le grand Salomon!... malgré son costume oriental, ressemblait plus à un capitaine de routiers qu'à ce roi des Juifs dont la sagesse et la beauté sont devenues proverbiales.

« Les seigneurs de sa cour avaient l'air d'autant de miquelets et de soudards. Les dames de Jérusalem affectaient l'allure de ribaudes un peu plus qu'éveillées.

« La reine de Saba, seule, au milieu de ce bizarre entourage, offrait des traits d'une pureté merveilleuse, remplis d'un charme et d'une douceur inexprimables.

« Ses grands yeux, d'un bleu sombre, fendus en amande à la manière orientale, étaient frangés de longs cils d'ébène.

« Comme Vénus, elle avait des cheveux blonds, merveilleusement abondants et naturellement bouclés.

« Bref, et pour en donner une idée complète et rapide, je dirai qu'en empruntant le plus choisi de ses charmes à chacune des beautés exquises qui font l'ornement et la joie des soupers de Votre Altesse, et, en réunissant tous ces charmes pour en faire une seule femme, on

n'obtiendrait point un résultat plus complet et plus harmonieux, un ensemble plus séduisant que ne l'était l'image de cette jeune reine de Saba... »

— Oh! oh! — s'écria le Régent en interrompant gaiement Raoult — après la bonne fortune mythologique, voici venir la bonne fortune, biblique!... Après avoir été le rival de votre aïeul, vous allez devenir celui du roi Salomon!... Prenez garde, chevalier, nous allons vous surnommer l'*amoureux des tapisseries.*

— Je suis obligé de désabuser Votre Altesse, — répondit La Tremblaye, — car en vérité, cette fois, il ne s'agit pas d'une bonne fortune.

— Alors, je retire mes paroles de tout à l'heure, et je vous engage à poursuivre.

Raoul s'inclina et reprit :

— Il y avait dans ma famille, à propos de la tapisserie que je viens d'avoir l'honneur de décrire à Votre Altesse Royale, une tradition assez bizarre, dont je n'avais jamais entendu parler jusqu'alors, et qui me fut racontée par un vieux serviteur du château au moment où je pris possession de la troisième chambre.

« Cette tradition affirmait qu'un de mes ancêtres avait rapporté de la seconde croisade un portrait de la reine de Saba, portrait authentique, irrécusable, et qui se conservait de père en fils comme un trésor d'une inestimable valeur, depuis le temps du roi Salomon, dans une famille juive habitant les environs de Jérusalem.

« La tradition ne disait point si mon ancêtre avait acheté ce portrait, ou s'il s'en était emparé de vive force. Au reste, ce détail importait peu.

« A peine revenu en France et dans ses terres, avec sa précieuse conquête, mon ancêtre, en véritable La Tremblaye qu'il était, s'empressa de commander une tapisserie à personnages dont la reine de Saba devai être la figure principale.

« Cette tapisserie fut faite et posée.

« Depuis cette époque, le portrait original disparut, mais la tapisserie resta... »

— Ainsi, — demanda le Régent, — les traits reproduits par la tenture de votre château de La Tremblaye sont véritablement et certainement ceux de cette reine qui fut la plus aimée de Salomon, le plus amoureux de tous les rois?

— La tradition l'affirmait, et bientôt, je crois, Votre Altesse ne pourra plus en douter...

— Continuez, chevalier, — dit le duc d'Orléans, — je vous écoute... Nous vous écoutons tous avec un intérêt qui ne se ralentit point...

— Les nuits de chasse et d'amour des deux premières chambres, — poursuivit Raoul, — m'avaient donné la conviction que des visions, sinon de la même nature, du moins du même genre, se manifesteraient à moi dans la troisième pièce... Aussi je n'éprouvai pas le moindre sentiment de surprise quand une nuit, après m'être endormi d'un calme et profond sommeil, je fus réveillé par une lueur étrange qui remplissait la chambre et devenait de seconde en seconde plus éclatante, et par les sons d'une musique douce et voilée d'abord, mais bientôt retentissante et solennelle. Tous les personnages de la tapisserie venaient de s'animer. La reine de Saba s'inclinait devant Salomon, aux pieds duquel des esclaves éthiopiens amoncelaient des présents, tandis que tout un peuple portant sur ses épaules les statues des ses idoles informes et lippues, divinités grimaçantes et terribles, se pressait derrière la jeune souveraine.

« Mon réveil interrompit cette scène.

« La reine de Saba cessa de s'occuper de Salomon, et, s'avançant vers moi, elle me dit :

« — As-tu peur?

« Familiarisé depuis longtemps avec de semblables scènes, je répondis fièrement :

« — La devise de ma famille est celle-ci : *Tremblaye ne tremble* Un La Tremblaye n'a jamais peur!

« Cette réponse parut satisfaire complètement la reine, car elle répliqua tout aussitôt :

« — Oui, ta race est une race forte et vaillante. et c'est pour cela que je viens à toi...

« — Qui donc êtes-vous? lui demandai-je.

« Qui elle était? je le savais à merveille; mais j'étais bien aise de le lui entendre dire à elle-même.

« — Je suis, — reprit-elle, — je suis Balkis, fille de Hadhab et reine des Hamiarites; je suis cette Balkis qui, venant de la ville de Mareb, capitale du royaume de Saba, offris mes présents et mon cœur au fils de David, à Soliman-ben-Daoud, que vous appelez Salomon...

« — Ainsi, madame la reine, vous avez aimé ce Soliman-ben-Daoud, fils de David et de Bethsabée?...

« — Plus que ma vie!...

« — Et, lui, vous a-t-il rendu amour pour amour?...

« — Il n'a jamais aimé que moi.

« — En êtes-vous bien sûre, madame la reine?

« — Aussi certaine que je suis sûre de me nommer Balkis.

« — Quoi! malgré ses six ou sept cents femmes légitimes et ses trois ou quatre mille concubines?...

« — Malgré tout cela... Et cependant quand je vins le trouver à travers le désert, pour lui faire don de mon amour et de ma virginité, il avait contre moi de terribles préventions...

« — Oserais-je vous demander lesquelles?

« — Comme il était impossible de contester la beauté de mon visage et de mon corps, on avait dit à Soliman-ben-Daoud que mes pieds étaient des pieds de chèvre et que je les cachais sans cesse sous ma robe...

« — Et Soliman-ben-Daoud avait cru cela?...

« — On croit toujours le mal, surtout lorsque le mal est absurde et invraisemblable...

« — Et comment fîtes-vous pour vous justifier, madame la reine?...

« — Mes détracteurs eux-mêmes m'en fournirent le moyen... Ils avaient persuadé au fils de David de faire bâtir, pour m'y recevoir, un palais dont les dalles étaient revêtues de cristal. — *Quand Balkis entrera dans ce palais,* — lui avaient-ils dit, — *elle croira qu'il y a de l'eau sur le marbre; elle retroussera sa robe, et elle découvrira ses pieds de chèvre qui prouvent que c'est un démon femelle...* — Le palais fut bâti. J'arrivai. Je crus, en effet, voir de l'eau. Je retroussai ma robe, ainsi que l'avaient prévu mes ennemis, et, dans ce mouvement, je montrai mes pieds calomniés, mes petits pieds blancs et roses, dont chaque doigt portait des bagues enrichies de diamants, de saphirs et d'escarboucles.

« — Que dit alors Soliman-ben-Daoud?...

« — Il fit punir de mort ceux qui lui avaient menti, et, à partir de ce moment, il me donna son âme et m'apprit les secrets qui le rendaient si puissant...

« — Soliman-ben-Daoud avait donc des secrets?...

« La reine de Saba me regarda pendant une ou deux secondes d'un air de commisération dédaigneuse. Un sourire de pitié gonfla ses narines roses et souleva sa lèvre écarlate. Puis elle me dit:

« — Ne sais-tu donc pas que Soliman-ben-Daoud fut le plus grand magicien du monde?... Ne sais-tu pas qu'il commandait aux éléments et qu'à sa voix les morts sortaient de leurs tombeaux?...

« Je l'ignorais complètement; mais, honteux de mon ignorance qui paraissait scandaliser si fort Balkis, je répondis avec humilité :

« — Pardonnez-moi, madame la reine, je l'avais oublié... — Mais, — ajoutai-je au bout d'un instant, — est-ce donc pour me le rappeler, et seulement pour cela, que vous avez daigné m'apparaître?...

« — Non.



Je ferai beaucoup, reprit Balkis, car je te révélerai quelques-uns des secrets magiques de Soliman ben Daoud. (P. 1034.)

« — Vous avez un autre motif?

« — J'en ai un.

« — Puis-je le connaître?

« — Je veux te payer, à toi, descendant de Hugues de La Tremblaye le Croisé, la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers ta race...

« — Mon ancêtre Hugues de La Tremblaye vous a donc rendu un service ?...

« — Le plus grand de tous. C'est à lui, c'est à la tapisserie qui reproduit ma forme terrestre et mon visage d'autrefois, que je dois de revivre en ce monde, à certaines heures...

« — Et c'est moi que vous avez choisi pour acquitter cette dette?

« — Oui.

« — Grand merci, madame la reine! J'accepte d'avance, et les yeux fermés, tout ce que vous ferez pour moi... — m'écriai-je.

« — Je ferai beaucoup, — reprit Balkis, — car je te révélerai quelques-uns des secrets magiques de Soliman-ben-Daoud... »

XIV

PREMIER SUCCÈS

— Et, — demanda vivement le duc d'Orléans en interrompant le récit de Raoul, — ce que la reine de Saba vous promettait de faire, elle l'a fait?...

— Oui, monseigneur.

— Quoi!.. elle vous a donné la science et le pouvoir de Salomon?...

— Pas absolument, monseigneur, car alors je serais le plus puissant des hommes, plus puissant cent fois que tous les rois et tous les empereurs de ce monde! Elle m'apprit seulement, ainsi qu'elle venait de s'y engager, quelques-uns des secrets de son amant royal, et le peu que je sais de cabale et de magie, c'est d'elle que je le tiens..

— Ainsi, le pouvoir des évocations... ce pouvoir dont vous parliez tout à l'heure?...

— C'est la reine de Saba qui me l'a donné.

— Étrange!... étrange et prodigieux!... murmura le duc d'Orléans en s'absorbant dans une profonde rêverie, qui fut d'ailleurs de courte durée.

Bientôt il releva la tête et demanda :

— Et depuis lors, chevalier, avez-vous revu Balkis?...

— Souvent, monseigneur.

— Jusqu'à quand?

— Jusqu'à maintenant... Il est rare que je laisse s'écouler plus d'un mois ou deux sans l'appeler, et elle vient à moi... je l'interroge et elle me répond... je consulte et elle me guide...

— Comment! — s'écria le Régent au comble de la surprise, — vous l'évoquez encore?...

— Oui, certes!... monseigneur; seulement, il ne s'agit pas d'une lévocation... ce n'est point une ombre que je tire du néant par la force de mes conjurations... c'est la tapisserie qui devient femme... comme dans la troisième chambre de La Tremblaye.

— La tapisserie mystérieuse existe donc toujours?

— Toujours, monseigneur.

— Au fond de la Picardie, sans doute?

— Non, mon seigneur.

— Où donc?

— Ici même, à Paris. Je considère *la reine de Saba* comme mon génie familier, et je ne me sépare point de son image...

— Mais alors, je pourrais la voir?...

— A coup sûr... pour peu que Votre Altesse le désire...

Après ces derniers mots, échangés entre le Régent et Raoul, celui-ci lança au marquis de Thianges un regard dans lequel se lisait tout l'orgueil d'un triomphe assuré.

Philippe d'Orléans reprit :

— Mais alors, je pourrais assister au prodige... je pourrais être témoin de cette transformation inouïe?...

— Votre Altesse royale n'aura qu'à le vouloir, et elle le pourra... — répondit La Tremblaye en s'inclinant profondément.

— Vous aviez raison, chevalier, — poursuivit Philippe, — vous aviez raison de ne point accepter au hasard le titre humiliant de rival d'Antonia Verdi!... Qu'est-ce que la science de cette obscure adepte à côté de votre science!... Qu'est-ce que son pouvoir à côté de votre pouvoir?...

Cette fois encore le regard de Raoul se croisa d'une façon expressive avec celui de M. de Thianges.

Et, certes, Raoul avait le droit de s'enorgueillir et d'être fier de lui-même, car il venait de mener à bien, avec une incroyable habileté, la première partie d'un plan admirablement conçu.

§

Cependant le souper touchait à sa fin, et bien loin de toucher à l'orgie selon les *us* et coutumes presque invariables du Palais-Royal, il devenait morne et silencieux.

Les récits fantastiques de M. de La Tremblaye avaient fait flotter dans l'atmosphère je ne sais quoi de sinistre et d'effrayant.

Il semblait aux convives que des fantômes allaient surgir de tous côtés, chacun d'eux se demandait si son voisin était bien vivant.

Le duc d'Orléans comprit à merveille qu'il ne serait point possible de lutter contre cette préoccupation générale.

Il se leva donc de table, en disant à la statue grecque de l'Opéra :

— Es-tu bien sûre, Émilie, de n'être point morte et enterrée sous quelque laurier-rose du Péloponèse depuis tantôt deux mille ans?... Es-tu bien sûre de n'être point l'ombre d'Aspasie ou de Phryné?

— Il me semble, — répliqua la belle fille, — il me semble, monseigneur, que vous avez eu plus d'une fois toutes les preuves du monde que je n'étais point une ombre...

— C'est ma foi vrai, ma charmante Laïs... Va donc m'attendre dans ma chambre... j'ai à te parler...

— De l'histoire grecque, monseigneur?

— Précisément.

Émilie disparut, foudroyée inutilement par les regards envenimés que lui lançaient au passage mesdames de Parabère et de Sabran.

Ayant ainsi pris ses précautions contre une solitude nocturne qui n'était ni dans ses habitudes ni dans ses goûts, le Régent congédia le reste de ses convives, après avoir dit à Raoul :

— Chevalier de La Tremblaye, je vous attends demain à deux heures... je vous recevrai, toute affaire cessante, car nous avons à causer de choses importantes...

— Demain à deux heures, — répondit Raoul, — j'aurai l'honneur d'être aux ordres de Votre Altesse Royale.

Et il rejoignit, avec M. de Thianges, le carrosse de ce dernier qui les attendait.

— Eh bien, marquis, êtes-vous content? — demanda le chevalier, aussitôt que lui et son compagnon furent installés sur les coussins moelleux de la voiture qui les entraînait rapidement.

— Vous me demandez si je suis content?

— Oui.

— Eh bien, mon ami, je suis ravi! je suis enthousiasmé! je suis en extase!...

— Vrai?...

— Je vous en donne ma parole d'honneur!...

— Comme ça, vous trouvez que j'ai bien joué mon petit *rôlet?*...

— A ce point que, moi qui connaissais votre jeu et qui voyais vos cartes, je vous écoutais avec stupeur, et je me demandais par moments si vous étiez de bonne foi, tant il y avait de vérité, de naturel, de conviction dans votre récit.

— Ma foi, marquis, vous me rendez joyeux!...

— Et vous avez bien raison de l'être, car vous venez de remporter une victoire éclatante et qui, je le crois, sera décisive...

— Alors, selon vous, nous tenons Philippe.

— Pieds et poings liés, et si vous continuez comme vous avez commencé cette nuit, bientôt vous gouvernerez en maître absolu celui qui gouverne la France!...

— J'en accepte l'augure...

— Souvenez-vous, chevalier, ajouta M. de Thianges en riant, — que, dès aujourd'hui, je sollicite votre bienveillance et votre protection pour le jour où vous serez tout-puissant.

— Elles vous sont acquises d'avance! — répondit Raoul du même ton.

Puis il ajouta, mais beaucoup plus sérieusement :

— Le coup porté à l'Italienne a été rude, n'est-ce pas?

— Si rude, que je doute qu'elle s'en relève... A l'heure qu'il est, je ne donnerais pas cinq cents pistoles du crédit d'Antonia Verdi!...

— Que Dieu, ou plutôt que le diable qui nous protège, vous entende.

— Voici que nous allons arriver à votre porte, — dit M. de Thianges, — avons-nous à convenir de quelque chose?

— Oui, certes!

— Eh bien, me voilà à votre disposition...

— Vous ai-je dit que la fameuse tapisserie dont ma bonne étoile m'a rendu possesseur, se trouve dans une sorte de gentilhommière délabrée, qui s'appelle le *Petit-Chastel*, et qui est située entre Saint-Germain et Rueil, sur les bords de la Seine.

— Vous me l'avez dit.

— Il faut que cette tapisserie soit à Paris le plus vite possible.

— Rien n'empêche qu'elle y soit aujourd'hui même.

— Avez-vous un valet sur lequel vous puissiez absolument compter?...

— Oui.

— De mon côté, j'ai mon fidèle Jacques, qui se ferait hacher pour moi en menus morceaux... Ces deux hommes suffiront.

— Qu'en voulez-vous faire?

— Je veux que dès ce matin, quand le jour paraîtra, nous nous mettions en route, vous, moi, votre valet et Jacques, dans une voiture que ce dernier conduira lui-même. En une heure et demie nous serons au Petit-Chastel; les deux valets décloueront et rouleront la tapisserie, et nous la rapporterons à Paris sans que le bruit de notre expédition puisse se répandre et par conséquent arriver au Palais-Royal...

— Eh bien, si vous voulez, je viendrai vous prendre à huit heures du matin, avec une voiture de chasse extrêmement légère, attelée de deux chevaux aussi rapides que le vent...

— C'est convenu... Au revoir, marquis...

— Au revoir, chevalier, et à bientôt...

§

A midi précis MM. de Thianges et de La Tremblaye revenaient du Petit-Chastel, rapportant avec eux la tapisserie soigneusement roulée et enveloppée dans une grosse toile.

Chemin faisant, le marquis avait dit à Raoul :

— Tout va bien, mon cher chevalier... Je trouve même que tout va trop bien!...

— Que voulez-vous dire, marquis?...

— Je veux dire que je crains de voir un obstacle, le plus sérieux de tous, surgir au dernier moment, et entraver la réalisation de nos beaux projets si bien combinés...

— Un obstacle!... et lequel, mon Dieu?...

— Ou je me trompe fort, ou vous n'avez pas encore mis votre charmante Jeanne, votre vivante et gracieuse *reine de Saba*, au fait du rôle que vous lui destinez dans la petite pièce fantastique que nous préparons pour la plus grande joie de ce bon Philippe d'Orléans, régent de France...

— C'est vrai. Jeanne ne se doute encore de rien... mais qu'importe?..

— Comment! qu'importe?... et si elle allait refuser de nous seconder?

— C'est impossible!

— Tout est possible, au contraire... Les femmes sont étranges et capricieuses, et, pour être dans le vrai, le vieux proverbe devrait dire : *Ce que femme ne veut point, Dieu ne le veut pas!...*

— En thèse générale, vous avez raison, j'en conviens... mais, dans la circonstance présente, vous avez tort... Jeanne ne vit que par moi, et n a d'autre volonté que la mienne... ce que je lui dirai de faire, elle le fera... Si je lui disais d'aller à la mort pour moi, elle irait en souriant!... Soyez donc sans inquiétude, mon cher marquis, je réponds de Jeanne!...

— Quoi, cette enfant est telle que vous dites?

— Je vous l'affirme!

— Mais, dans ce cas, ce n'est pas une femme, c'est un ange!...

— Pardieu! qui en doute?

— Eh bien, alors, chevalier, nous méritons les galères tous les deux, savez-vous bien?

— Bah! et pourquoi donc?

— Vous, pour avoir trompé cet ange comme vous l'avez fait, et moi pour vous avoir aidé...

Raoul se mit à rire.

— Parlez-vous sérieusement? — demanda-t-il ensuite.

— Très sérieusement.

— Eh bien, mon cher marquis, je suis tout consolé d'avance d'aller ramer sur les galères du roi en votre compagnie... Du reste, je vous garantis que je rends Jeanne parfaitement heureuse...

— Je vous crois, mais cela durera-t-il?...

— Le plus que je pourrai... D'ailleurs est-ce ma faute, à moi, si j'étais déjà marié quand j'ai rencontré Jeanne?... Je l'aime de toute mon âme, et si le diable me faisait cette grâce insigne de me débarrasser de ma première femme, ce que je lui demande chaque jour dans ma prière du matin et du soir, un bon mariage, bien en règle, remplacerait sans plus tarder l'union de comédie pour laquelle vous m'avez prêté votre chapelle et votre concours...

XV

PHILIPPE ET RAOUL. — MATHIAS AUBER

Ce même jour, à deux heures précises, Raoul était introduit dans le cabinet du Régent.

Philippe d'Orléans fit deux ou trois pas au-devant du jeune homme... Ces deux ou trois pas étaient l'irrécusable symptôme du commencement d'une faveur inouïe, sans précédents, sans limites.

Le cœur de Raoul bondit de joie dans sa poitrine; mais son visage resta impassible, et l'expression profondément respectueuse de sa physionomie ne laissa rien lire de ce qui se passait dans son âme..

— Chevalier, — dit le Régent, — savez-vous bien que je n'ai pas dormi cette nuit... ou plutôt ce matin, après votre départ?...

— J'ose espérer, — répondit Raoul, — qu'il faut féliciter la belle Émilie, à l'endroit de cette insomnie de Votre Altesse Royale, et qu'on ne doit point s'inquiéter d'un état de malaise passager?...

— Je me porte à merveille, — répliqua Philippe en souriant, — et j'ai oublié de causer avec Émilie, ainsi que j'en avais d'abord l'intention...

— Cependant, cette insomnie de Votre Altesse?...

— Vous seul en êtes cause, mon cher chevalier...

— Moi! — s'écria Raoul en feignant un effroi qu'il n'éprouvait en aucune façon.

— Oh! ne vous alarmez point... oui, vous en êtes la cause, mais la cause innocente. Je n'ai pas dormi, parce que j'étais singulièrement préoccupé de vos trois récits, et surtout du dernier... et c'est à son sujet que j'ai désiré vous revoir aujourd'hui... Depuis cette nuit j'ai une idée fixe, mon cher chevalier...

— Si j'osais me permettre d'interroger Votre Altesse...

— Vous me demanderiez quelle est cette idée? — interrompit le Régent. — Eh bien, je vais vous la dire : — je veux voir la *reine de Saba*...

— J'ai déjà entendu Votre Altesse royale exprimer ce désir, et j'ai



Le laquais ainsi malmené allait se voir contraint d'obéir. (P. 1048.)

eu l'honneur de lui répondre que rien n'était plus facile que de la satisfaire.

— Oui, mais quand?

— J'ai remarqué que la nuit du samedi était celle que la reine Balkis choisissait de préférence pour se manifester à moi... C'est aujourd'hui mercredi; ainsi donc, dans trois jours, Votre Altesse pourrait être témoin du prodige qui pique sa curiosité.

— Va pour samedi... mais d'ici-là n'est-il pas possible, au moins, de me montrer la tapisserie miraculeuse?

— J'ai prévu le désir de Votre Altesse..

— Et qu'avez-vous fait?

— J'ai fait apporter cette tapisserie.

— Ici?

— Elle est dans l'antichambre qui précède le salon d'attente. Je l'ai laissée sous la garde d'un de mes valets...

— Chevalier! — s'écria Philippe avec expansion, — vous êtes un serviteur fidèle et zélé... Vous êtes mieux que cela... vous êtes un précieux ami!...

Raoul, enivré de joie et d'espoir par de telles paroles, ploya les genoux devant le Régent qui le releva avec bonté, puis ensuite s'approcha d'un timbre sur lequel il frappa vivement et à deux reprises.

Un valet de chambre accourut.

— Dans l'antichambre qui précède le salon d'attente, — lui dit le Régent, — vous trouverez un homme à la livrée de M. de La Tremblaye; apportez ici, à l'instant même, avec cet homme, l'objet dont il est le gardien.

Au bout de dix minutes, la tapisserie, toujours renfermée dans son enveloppe de grosse toile, faisait son entrée dans le cabinet de Son Altesse Royale, qui la fit dérouler sans perdre une seconde et qui ordonna aux valets de se retirer.

— Ainsi donc! — s'écria Philippe, quand il eut contemplé longuement et avec une sorte d'extase les traits de la *reine de Saba*, — ainsi donc, voilà cette héroïne biblique!... voilà cette Balkis, reine des Hamiarites!... voilà cette jeune et rayonnante maîtresse de Salomon, fils de David, le plus grand roi du monde! Qu'elle est belle!... qu'elle est belle!...

— La reine Balkis, — demanda Raoul en souriant, — a donc l'insigne honneur de plaire à Votre Altesse?...

— Ah! je comprends bien, — murmura le Régent, — je comprends bien que, pour elle, Salomon ait abandonné ses sept cents femmes légitimes et ses trois mille concubines

Puis, après une longue et muette contemplation, il reprit :

— Et je la reverrai vivante, et telle qu'elle était aux jours de sa jeunesse et de son amour?

— Oui, monseigneur, vous la reverrez.

— Pourrai-je lui parler?

— Oui, monseigneur.

— Me répondra-t-elle?

— Je ne puis l'affirmer à Votre Altesse.

— Mais elle vous répondra du moins, à vous, devant moi?...

— Ceci n'est pas douteux.

— Quel lieu choisirez-vous pour l'apparition?

— Le lieu qu'il plaira à Votre Altesse de me désigner.

— Le Palais-Royal vous convient-il?

— Parfaitement.

— Eh bien, je vais donner l'ordre qu'on mette à votre disposition un appartement, où vous et les gens qu'il vous conviendra d'y conduire aurez seuls le droit d'entrer... Vous y ferez tendre la tapisserie, sous vos yeux, et, jusqu'à la nuit de samedi, vous y serez maître absolu... Avez-vous à faire quelques objections à cet arrangement?

— Aucune, monseigneur.

— Vous désignerez vous-même les personnes qui pourront se oindre à moi pour la nuit de samedi.

— Si Votre Altesse Royale daigne me le permettre, j'exprimerai le désir que ces personnes soient peu nombreuses...

— C'est vous qui commanderez, et non pas moi... Si vous le voulez, je serai seul...

— Cette solitude n'est point nécessaire. Votre Altesse Royale pourrait avoir avec elle le marquis de Thianges et une ou deux dames...

— Lesquelles?

— M[me] de Parabère et la belle Émilie...

— C'est convenu; et, maintenant, je vous le dis de nouveau, vous allez être le maître absolu dans l'appartement qui vous sera donné...

Et le Régent, après avoir jeté un nouveau et long regard sur le visage si doux de Balkis, répéta d'une voix émue :

— Oh! qu'elle est belle!... qu'elle est belle!...

§

Nos lecteurs se souviennent-ils d'un honteux cabaret, d'une taverne infâme située à la Pointe-Saint-Eustache, dans le quartier des Halles, et placé sous la trompeuse invocation de *Mars et Vénus?...*

Deux fois déjà nous les avons conduits dans ce bouge immonde, à la suite de notre héros, le chevalier Raoul de La Tremblaye.

La première fois, Raoul allait y chercher une poignée de bandits qui voulussent l'aider dans la réalisation de ses projets de vengeance contre les trois collatéraux qui l'avaient dépouillé de l'héritage de Réginald, son père adoptif.

On n'a pas oublié, sans doute, quelle terrible vengeance il avait tirée du vicomte de Jacquemet, du chevalier de Vertapuy et du baron de Mornesouche...

La seconde fois, Raoul venait au cabaret de *Mars et Vénus* pour y trouver un espion habile, Mathias Auber, surnommé le *Lynx*, qui pût le renseigner au sujet d'Antonia Verdi.

On se souvient qu'à la suite d'un entretien que nous avons rapporté, Mathias Auber, grâce à d'anciennes relations de brigandage avec Jean Carré, le laquais d'Antonia, avait pu présenter à Raoul un rapport détaillé et renfermant quelques faits intéressants, quoiqu'il n'atteignît point le but désiré, car il laissait subsister autour de la prétendue Italienne les voiles épais d'une impénétrable obscurité.

Nous voici dans la fâcheuse mais impérieuse nécessité de conduire nos lecteurs pour la troisième fois dans cette même taverne du quartier des Halles.

C'est encore Mathias Auber qui nous attire dans cet endroit mal hanté et d'où toutes nos sympathies nous éloigneraient.

La scène que nous allons raconter se passait le soir du jour où Raoul avait fait apporter au Palais-Royal la tapisserie de la reine de Saba.

Mathias Auber, espion par goût, voleur par tempérament, et *bravo* quand l'occasion se présentait de vendre à bon prix un coup de couteau ou un coup d'épée, occupait son angle habituel dans l'une des deux pièces qui formaient le rez-de-chaussée du cabaret.

Selon son invariable habitude, il fumait une courte pipe en terre amplement culottée.

Il buvait lentement et à petites gorgées le contenu d'une mesure d'étain, remplie d'eau-de-vie pimentée.

Mathias Auber était encore plus maigre et plus pâle que de coutume. Seulement, son costume misérable avait été remplacé par une défroque en assez bon état, achetée chez le fripier.

Sans doute, après avoir acquis ce nouvel ajustement, Mathias Auber avait dévoré, en débauches de toutes sortes, le reste des trente louis qu'il avait reçus peu de jours auparavant de la munificence de M. de La Tremblaye. Et, sans doute aussi, c'est à ces débauches qu'il fallait attribuer la morbide pâleur de son visage de bandit.

La pipe de Mathias Auber s'éteignit faute de tabac.

Il approcha de ses lèvres la mesure d'étain.

Quelques gouttes tout au plus de l'affreux breuvage restaient au fond.

Il n'en fit qu'une demi-gorgée, et, après avoir reposé sur la table crasseuse le récipient vide, il fouilla dans toutes ses poches avec une sorte d'acharnement.

Inutile recherche!...

Les poches étaient vides, ou du moins elles ne contenaient qu'un mouchoir en mauvais état, des cartes biseautées et des pipes.

Mathias Auber exprima toute sa contrariété en frappant sur la table un énorme coup de poing, qui fit tressauter à la ronde les brocs et les gobelets.

Mais ce coup de poing, tout vigoureux qu'il fût, ne remédiait à rien.

— Allons, — murmura l'honorable personnage en se parlant à lui-même, — j'irai ce soir me promener sur le pont Neuf, entre onze heures et minuit, et j'aurai bien mauvaise chance si je ne trouve pas, dans la poche de quelque bourgeois attardé, précisément la bourse que j'ai perdue ce matin...

Une fois cette louable résolution prise et formulée d'une façon aussi délicate, le calme parut rentrer dans l'esprit de Mathias Auber et une sorte de sourire se dessina sous les épaisses moustaches noires qui recouvraient ses lèvres flétries.

En ce moment, un nouveau personnage entra dans le cabaret.

XVI

UN FUTUR PREMIER MINISTRE

Ce nouveau venu était un homme de trente à trente-deux ans, de haute taille, d'apparence vigoureuse et de mine insolente.

Il portait d'un air triomphant une livrée neuve fort éclatante et fort chamarrée : veste verte, galonnée d'argent, culotte rouge, habit écarlate, galonné d'argent sur toutes les coutures.

Un petit chapeau lampion, galonné à outrance, se posait d'une façon très crâne sur ses cheveux poudrés et roulés en boudins.

Son mollet nerveux ressortait à merveille sous un bas blanc bien tiré. Ses larges pieds s'étalaient dans des souliers carrés pourvus d'énormes boucles d'argent.

La figure large et colorée de ce quidam ne manquait pas d'une sorte de régularité, mais elle offrait une expression tout à la fois arrogante et basse, qui déplaisait au premier abord.

C'était bien un visage de laquais !

Son entrée dans un cabaret dont nous connaissons la population habituelle devait faire et fit en effet sensation, et même un peu plus qu'il ne l'aurait désiré.

— Que vient faire ici ce perroquet ? — demanda la voix d'un plaisant qui faisait spirituellement allusion au costume vert et rouge du nouveau venu.

— Dis plutôt cette écrevisse !... — répondit une autre voix.

— Le drôle a sur son habit coquelicot, — s'écria un troisième, — plus d'argent en galons qu'il n'en faudrait pour nous abreuver pendant trois jours !...

— A la porte le perroquet !...

— A la porte l'écrevisse !...

— Oui... oui... qu'il s'en aille !...

— Mais qu'il laisse ici son habit rouge, dont nous nous chargeons de boire les galons !...

Ces dernières paroles étaient à peine prononcées qu'une demi-douzaine de figures patibulaires entouraient le malheureux valet, qui, perdant tout son aplomb et ne songeant pas le moins du monde à employer sa force physique pour se débarrasser des importuns, répétait piteusement :

— Mes amis... mes bons amis... laissez-moi donc vous expliquer que je suis des vôtres... et que vous retrouvez en moi un vieux compagnon d'aventures...

— Nous n'avons pas d'amis parmi les laquais!... répondirent des voix rauques et menaçantes.

— Nous n'avons pas de compagnons sous la livrée!...

— Nous buvons les galons, mais nous n'en portons pas!...

— Mais, encore une fois, laissez-moi vous dire...

— Rien!...

— Allons, drôle, ôte ton habit, et vite! et file!...

Le laquais ainsi malmené allait se voir contraint d'obéir, quand tout à coup il poussa une exclamation de joie.

Tout en promenant autour de lui ses yeux effarés, il venait d'apercevoir une figure de connaissance, précisément celle qu'il était venu chercher au cabaret de *Mars et Vénus*.

— Eh! Mathias Auber!... — cria-t-il, — viens à mon aide et tire-moi de là!...

Mathias Auber, absorbé sans doute dans une série de réflexions philosophiques d'une haute portée, n'avait prêté jusqu'alors aucune attention à la scène qui se passait auprès de lui. En s'entendant nommer, il releva la tête et il regarda celui qui l'interpellait.

— Ah! ah! — fit-il ensuite du ton le plus calme, — c'est toi, Jean Carré...

— Eh! tu le vois bien que c'est moi! — répliqua le laquais d'Antonia Verdi; — encore une fois, tire-moi de là!...

— Allons, vous autres, — dit Mathias Auber en s'adressant aux figures patibulaires qui faisaient le cercle autour du valet; — bas les pattes et taisez vos becs!... Ce gentilhomme est de mes amis!...

Le cercle se rompit aussitôt, non sans murmures, et une voix hargneuse demanda :

— Puisqu'il est des amis du Lynx, cet oiseau-là, pourquoi ne l'a-t-il pas dit plus tôt?

— Avec ça que vous m'en avez laissé le temps, mes jolis enfants! — répliqua Jean Carré dont toute l'assurance était revenue. — Une autre



Tel que tu me vois, je ne serai pas étonné de me trouver, un jour ou l'autre, premier ministre du royaume de France. (P. 1051.)

fois, je vous le dirai; mais, en attendant, souvenez-vous du proverbe : Jeux de mains, jeux de vilains!...

Ceci dit, le valet profita de la liberté qui lui était enfin rendue pour aller s'asseoir en face de Mathias Auber, avec lequel il échangea une poignée de main et qui lui demanda :

— Par quel hasard ici, Jean Carré?...

— Ce n'est pas le hasard qui m'amène.

— Qu'est-ce donc?

— Je viens chercher quelqu'un.

— Au cabaret de *Mars et Vénus?*

— Oui.

— Et peut-on te demander quel est ce quelqu'un?

— Parfaitement.

— Alors, je te le demande.

— Et je réponds, Mathias Auber, que ce quelqu'un, c'est toi.

— Ah! ah!

— Ça t'étonne?

— Non.

Viens-tu de ton chef?...

— Oui.

— Et pour ton compte?

— Non...

— Tu es toujours au service d'Antonia Verdi?

— Oui.

— Alors, c'est que ta maîtresse a besoin de moi.

— Elle a besoin, du moins, d'un homme qui comme toi ait les yeux du lynx et la finesse du renard...

— Et tu as pensé à moi?

— Comme tu dis.

— Merci!... Enfin il s'agit d'une affaire?

— Et d'une affaire comme tu les aimes...

— Point de risques, alors, et des bénéfices?

— Juste!...

— Il y a de l'argent à gagner?

— Il y en a.

— L'affaire m'ira, je le vois d'avance.

— Eh bien, causons...

— Oui; mais d'abord...

— Quoi?

— Demande du tabac et de l'eau-de-vie... si toutefois tu as dans tes poches de l'argent pour payer cette eau-de-vie et ce tabac?

Jean Carré frappa sur son gousset.

— De l'argent! — dit-il, — il y en a là-dedans! et de l'or aussi, mon vieux!...

— Oh! oh! il paraît que la maison d'Antonia Verdi est bonne.

— Ah! je le crois bien, qu'elle est bonne!... c'est une maison où on voit le diable, mais où on ne le tire jamais par la queue!

Et Jean Carré, dans un transport d'enthousiasme bien senti pour l'esprit dont il venait de faire preuve, se mit à rire bruyamment et à gorge déployée.

Mathias Auber fit lâchement chorus avec lui. Que voulez-vous?... dans quelque poche qu'il soit placé, l'or a toujours des courtisans!...

Le laquais d'Antonia fit venir en abondance du tabac et de l'eau-de-vie, puis il reprit :

— Tu sais ce qui se passe?

— Où? — demanda Mathias Auber.

— Chez nous et au Palais-Royal.

— Je n'en sais pas un mot, au contraire.

— Alors, mon vieux, je t'apprendrai que nous sommes en grandissime faveur... et que je ne sais vraiment pas où cette faveur s'arrêtera...

— Tant mieux pour vous!...

— Connais-tu la dernière galanterie du Régent à notre endroit?

— Non.

— Il vient de nous donner une ravissante maison, rue de la Cerisaie, et il fait les frais de notre table et de notre équipage... Nous avons des chevaux, des carrosses et des laquais, et je suis élevé à la dignité d'homme de confiance...

— Confiance bien placée!... s'écria Mathias Auber.

— Dont j'abuse, comme tu peux croire, — ajouta Jean Carré.

— Oh! je n'en doute pas!...

— Ai-je eu assez de chance, hein, quand j'ai fait ce coup de tête que tout le monde traitait de folie?

— Quel coup de tête?

— Tu sais, à Marseille, en quittant tout pour suivre Antonia Verdi, qui n'avait ni sou ni maille... C'était à qui me rirait au nez... Eh bien, moi, j'avais confiance!... et tu vois où nous en sommes aujourd'hui!

— Et je t'en félicite de bon cœur.

— Eh bien, mon vieux, ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore?

— Tel que tu me vois, je ne serais pas extrêmement étonné de me rouver, un jour ou l'autre, premier ministre du royaume de France...

— Tu dis?... — s'écria Mathias Auber ne pouvant se persuader qu'il avait bien entendu.

Jean Carré répéta sa phrase.

— Ah çà, mais, deviens-tu fou?... — lui demanda son compagnon, — ou bien te moques-tu de moi?...

— Ni l'un ni l'autre, et tu vas voir que j'ai tout mon bon sens... Il paraît certain que le règne de la Parabère, de la Sabran, de la Phalaris et de toutes les autres, est passé...

— Ah! ah... Et qui les remplace?

— Antonia Verdi.

— Mais, dans ce cas, elle serait donc maîtresse en titre?

— Maîtresse en titre, maîtresse reconnue, oui, mon vieux!... Or, suis bien mon raisonnement... Philippe d'Orléans s'étant toujours laissé et devant toujours se laisser gouverner par les femmes, Antonia Verdi, favorite déclarée du Régent, comme le fut par exemple la Montespan sous le dernier règne, aura le plus grand intérêt du monde à avoir au ministère un homme tout à sa dévotion... je suis cet homme... pourquoi donc ne remplacerais-je pas, et avec avantage, ce gredin de Dubois, que certes je vaux bien sous tous les rapports?

Mathias Auber s'inclina ironiquement devant Jean Carré, en lui disant :

— Monseigneur le premier ministre, je vous salue bien humblement et je vous recommande de ne pas m'oublier dans la prochaine répartition de vos faveurs... je me contenterai de la moindre chose, monseigneur... je suis si peu ambitieux que j'accepterais même une place de contrôleur général, ou de fermier des gabelles...

Jean Carré s'associa de bonne grâce à cette plaisanterie, et répondit d'un ton sérieux et protecteur :

— C'est bien, brave homme, c'est bien!... je vous promets de penser à vous.

— A propos, — demanda Mathias Auber en changeant de ton, — quand tu seras ministre, seras-tu en même temps cardinal?

— Et pourquoi donc pas?... je puis être cardinal comme Dubois, et même mieux que lui.

— Pourquoi *mieux?*

— Parce que, pour entrer dans les ordres, je possède sur le fils du parmacien de Brives-la-Gaillarde un immense avantage...

— Lequel?...

— Son Éminence éminentissime est mariée, et moi je ne le suis pas.

— C'est, ma foi, vrai.

XVII

MATHIAS AUBER ET JEAN CARRÉ

— Tout ceci est très bien, — fit Mathias Auber, — et nous avons beaucoup d'esprit, mais le temps passe et les paroles se perdent!... Tu m'as dit, Jean Carré, que nous avions à causer d'une affaire sérieuse. Me voici tout prêt... causons...

— Causons, — répéta le laquais. — Et d'abord, pour entrer en matière, il est utile que je remette sous tes yeux certains faits récents qui nous concernent l'un et l'autre...

— Mon oreille est ouverte, et je t'accorde mon attention.

— Il y a de cela quinze jours ou trois semaines, un peu plus ou un peu moins, qu'un beau matin, en sortant de l'hôtel de *Lyon*, dans la rue de la Jussienne que nous habitions encore, ma maîtresse et moi, je te vis installé en face de la porte cochère, semblant attendre quelqu'un, ou guetter quelque chose...

— Tu me reconnus, et tu vins à moi.

— Précisément... je me félicitai de rencontrer un veil ami et je te demandai ce que tu faisais là. A cette demande tu répondis par une question: *Habiterais-tu, par hasard, l'hôtel de* Lyon? me dis-tu, et, sur ma réponse affirmative, tu continuas à peu près en ces termes : *Connaîtrais-tu certaine dame, se disant Italienne et qu'on nomme Antonia Verdi?...*

— Ce à quoi tu répliquas que tu connaissais ladite dame, étant attaché à son service en qualité de valet de chambre, de valet de pied, etc... Tu vois que ma mémoire est fidèle...

— Je n'en ai jamais douté!...

— Je te fis questions sur questions...

— Auxquelles je ne voulais pas répondre, rends-moi la justice d'en convenir...

— C'est vrai... ta résistance fut héroïque, jusqu'au moment où je te glissai dans la main un double louis...

— Dame! que veux-tu?... nous n'étions pas encore en faveur dans

ce moment-là, nous ne roulions pas sur l'or... D'ailleurs je suis extrêmement faible quand il s'agit de rendre service à mes amis...

— Tu prononces mal, — interrompit le Lynx en riant, — tu dis *rendre* service, et c'est *vendre* que tu veux dire...

— Eh mon Dieu! — répliqua Jean Carré, — n'équivoquons pas sur les mots!... Bref, je te renseignai de mon mieux...

— Ce dont je te sais un gré infini...

— Mais, afin d'en revenir à ce qui nous occupe, il n'était pas besoin d'être un grand sorcier pour comprendre à merveille que ce n'était point un motif de curiosité personnelle qui te poussait à t'enquérir ainsi de tout ce qui concernait Antonia Verdi... tu travaillais pour le compte de quelqu'un...

— Parbleu!...

— Un gentilhomme quelconque t'a payé fort cher les renseignements que je t'ai donnés, à fort bon marché...

— C'est, ma foi, très possible!...

— Dis-moi le nom de ce gentilhomme.

— Ah! pour cela, non!...

— Tu refuses?...

— Très bien.

— Mais pourquoi?

— Parce que ce gentilhomme, ainsi que tu l'as deviné avec ton esprit vif et ta perspicacité rarement en défaut, m'a acheté tout à la fois mes renseignements et ma discrétion... Je suis honnête homme, je n'ai qu'une parole, et je ne puis pas te donner ce que j'ai vendu à un autre...

Jean Carré haussa les épaules.

— Tiens, — dit-il, — voici trois louis... dis-moi ce nom...

— Allons donc! — s'écria Mathias Auber, — est-ce que tu te figures que je transigerai avec ma consience pour trois misérables louis...

— A quel prix estimes-tu cette *transaction,* pour parler comme toi?...

— A dix louis.

— C'est trop cher!

— Alors n'en parlons plus.

— Écoute... tu perds une bonne aubaine, car ce nom que tu refuses de nous livrer nous le savons...

— Ah! vous le savez?...

— Oui.

— Alors, ne me le demandez pas.

— Et la preuve que nous le savons, c'est que je vais te le dire...

— J'attends...

— Ce gentilhomme s'appelle le chevalier Raoul de La Tremblaye.

Tout en lançant cette dernière phrase, Jean Carré observait avec une extrême attention le visage de Mathias Auber. Mais, quoique ce dernier fût prodigieusement étonné, sa physionomie resta impassible... pas un muscle ne bougea dans sa figure.

— Tu vois, — dit Jean Carré désappointé.

— Je vois, — répondit Mathias, — que, puisque vous êtes si certains de votre affaire, vous n'avez pas besoin de moi..

— Est-ce que nous nous trompons?

— Vous devez le savoir mieux que moi...

— Eh bien, transigeons. Dis-moi si nous ne nous trompons pas, et je te donnerai cinq louis...

— Dix ou rien.

— Tête de mulet!...

— Je suis comme ça; c'est à prendre ou à laisser.

— Tiens, voilà tes dix louis. Le nom?...

— Ma foi, — répondit Mathias Auber, après avoir empoché les dix pièces d'or, — vous ne vous trompiez point... c'est bien pour le compte du chevalier Raoul de La Tremblaye que j'espionnais Antonia Verdi.

— Mes compliments!... — s'écria Jean Carré en riant, — tu es d'une jolie force, toi!... Voilà dix louis que tu nous voles comme dans un bois!

— Pas du tout!... j'ai joué franc jeu!.. Je ne vous ai pas forcés à acheter ma marchandise, qui était la vôtre... Mais comment diable avez-vous appris que le chevalier de Là Tremblaye m'avait mis à vos trousses?

— Nous ne l'avons pas appris, nous l'avons deviné.

— Comme cela?... d'instinct?... sans indice?...

— Ah! si... madame avait un indice?...

— Quatre ou cinq jours après notre rencontre dans la rue de la Jussienne, j'entendis sonner à la porte de l'appartement que nous occupions... j'ouvris, et vis une jeune dame, blonde et pâle, qui semblait très émue et très agitée, et malgré cela, belle comme les anges... elle demanda à voir ma maîtresse. Je lui répondis que la signora Antonia Verdi ne recevait personne ce soir-là : *Allez lui dire, je vous prie*, — dit la jeune dame, — *que c'est Mme de La Tremblaye qui demande à lui parler.* Je répliquai que je n'irais rien dire du tout, attendu que madame venait de s'enfermer, et que quand madame était enfermée, la maison brûlerait sans qu'il fût possible de parvenir jusqu'à elle... ce qui du reste était l'exacte vérité.

— Et que fit la jeune dame? — demanda Mathias.

— Elle s'en alla d'un air très triste... Elle avait déjà descendu quelques marches, quand je la rappelai pour lui dire : *Faut-il répéter votre nom à madame et annoncer que vous reviendrez?*

— Et alors?...

— Et alors, après avoir hésité un instant, elle me répondit : *C'est inutile, je ne reviendrai pas...*

— Tiens! tiens! tiens!... — fit Mathias Auber, — tout cela est assez bizarre!...

— Attends donc! tu n'est pas au bout. Le lendemain, en servant le déjeuner, je parlai à ma maîtresse de la visite de la veille... En m'entendant prononcer le nom de Mme de La Tremblaye, Antonia Verdi poussa un cri, et sa figure se décomposa. *Mais, malheureux,* — me dit-elle avec colère, et comme si je n'avais pas obéi scrupuleusement aux ordres qu'elle m'avait donnés elle-même, — *il fallait me prévenir!... il fallait au besoin briser les portes pour arriver jusqu'à moi... Il fallait, enfin, ne pas laisser partir cette dame de La Tremblaye!... Mais, au moins, reviendra-t-elle?* Je fus bien forcé de répondre que cela était extrêmement douteux... Madame me malmena très fort!... m'appela *lourd butor et machine inintelligente,* me fit une foule de questions au sujet de l'âge et de la figure, de la visiteuse eut une véritable crise en apprenant qu'elle était très jeune et merveilleusement belle, et ne sortit pas de la journée, espérant toujours que Mme de La Tremblaye reviendrait.

. . . .

XVIII

JEANNE ET RAOUL

— Quel diable de mystère y a-t-il au fond de tout cela!... — murmura Mathias Auber.

Jean Carré poursuivit :

— Depuis ce jour, Antonia Verdi n'a pas cessé d'être soucieuse, préoccupée, inquiète, quoique sa faveur au Palais-Royal grandisse d'une façon invraisemblable et inespérée, et que le Régent l'accable de marques



Jeanne, dit-il en prenant sa femme dans ses bras. (P. 1060.)

de sa bienveillance, et je dirai même de son amour... Notre installation dans le petit hôtel de la rue de la Cerisaie ne l'a pas rendue plus gaie... Hier elle était invitée à souper au Palais-Royal, elle fit demander au Régent une liste des convives, et, voyant sur cette liste le nom du chevalier de La Tremblaye, elle imagina je ne sais quel prétexte pour ne point assister au souper... Enfin, ce matin elle m'a donné l'ordre de

chercher et de trouver un homme très habile, très expert en ces sortes de choses, très actif, très discret, qui, dans le délai le plus bref, la renseignerait d'une façon extrêmement complète sur tout ce qui concerne notre épouvantail actuel, le chevalier Raoul de La Tremblaye et sa femme...

— Et c'est alors que tu t'es souvenu de ce pauvre Mathias Auber?...

— Naturellement; tu comprends bien qu'on a des amis ou qu'on n'en a pas!...

— Et puis, tu ne connaissais peut-être personne autre à qui t'adresser?...

— Ah! par exemple!... Je n'avais au contraire que l'embarras du choix... tu dis cela pour te dispenser de la reconnaissance que tu me jurais tout à l'heure... mais je te sais d'humeur plaisante et je prends la chose au comique... Maintenant, parlons sérieusement... feras-tu notre affaire?...

— Cela dépend des conditions.

— J'ai dit qu'elles seraient satisfaisantes...

— Tu me l'a dit, mais tu n'as rien précisé... Formule un chiffre.

— Eh bien, parlons de vingt-cinq louis...

— N'en parlons pas, au contraire! le chevalier de La Tremblaye m'en a donné trente pour lui faire un rapport sur Antonia Verdi.

— Alors, nous ferons aussi bien les choses que le chevalier... tu auras les trente louis que tu demandes...

— Ce n'est pas trente louis qu'il me faut c'est soixante.

— Allons donc!... Pourquoi le service étant le même, le salaire serait-il double?

— Par cette raison bien simple qu'en agissant pour le chevalier, je travaillais pour le compte d'un pauvre petit gentillâtre, obscur et médiocrement riche. Aujourd'hui, en espionnant pour Antonia Verdi, je me mets à la solde d'une des maîtresses de Philippe d'Orléans, régent de France, c'est-à-dire d'une femme à qui l'or ne coûte d'autre peine que de le demander... évidemment je monte en grade, et les honoraires de mon emploi doivent grandir en conséquence.

— Le drôle est logique!... — murmura Jean Carré en riant.

— Soit, — ajouta-t-il, un futur premier ministre, traitant au nom d'une future régente de la main gauche, ne peut pas marchander, comme un simple mortel... tu auras tes soixante louis...

— A la bonne heure!

— Veux-tu des arrhes?

— J'en accepterais assez volontiers.

— Voilà quinze louis... nous remettrons le reste contre livraison de notre rapport. Seras-tu bientôt en mesure?...

— J'ai déjà bon nombre de renseignements, je vais m'occuper de les compléter et j'espère, samedi prochain, pouvoir satisfaire Antonia Verdi...

— Voilà qui va bien, — je crois que nous serons contents de ton zèle...

— Où te reverrai-je?

— Tu comprends que je ne me commettrai pas une seconde fois dans un établissement mal famé, tel que celui-ci, et où sans toi on aurait bien pu me faire un mauvais parti tout à l'heure... ce serait compromettre ma livrée... Tu viendras rue de la Cerisaie, à notre hôtel; et tu demanderas Jean Carré.

— Verrai-je ta maîtresse?

— C'est probable, Madame voudra te questionner elle-même.

— C'est bien, je soignerai ma tenue... le beau sexe me fut toujours cher!...

— Scélérat de Mathias Auber!... — s'écria Jean Carré en se levant.

Les deux hommes échangèrent une nouvelle poignée de main, et le laquais d'Antonia Verdi quitta le cabaret de *Mars et Vénus.*

I

Laissons Mathias Auber gagner loyalement son argent en s'efforçant de percer les mystères de la vie privée du chevalier de La Tremblaye.

Laissons Jean Carré se bouffir d'orgueil dans sa haute position d'homme de confiance d'Antonia Verdi et rêver qu'il sera bientôt le bras droit de la favorite en titre.

Laissons Philippe d'Orléans attendre avec impatience cette fameuse nuit du samedi, qui doit lui montrer la jeune Balkis, l'éblouissante reine de Saba, la maîtresse du grand Salomon.

Laissons là, pour un instant, tous ces personnages que nous retrouverons bientôt, et rejoignons Raoul et Jeanne dans leur logis mystérieux

Le moment était venu, pour Raoul, d'expliquer à Jeanne ce qu'il attendait d'elle et de lui détailler le rôle qu'il lui réservait dans la scène étrange qui devait se jouer le samedi suivant, au Palais-Royal, pour la grande mystification de Son Altesse Philippe d'Orléans, premier prince du sang, Régent de France.

Or, ainsi que l'avait très bien prévu le marquis de Thianges, cette explication ne laissait pas que d'embarrasser très fort M. de La Tremblaye.

Il savait bien que Jeanne finirait par obéir; mais il savait aussi que la nature candide et si franche de la jeune femme commencerait sans doute par se révolter, et n'accepterait qu'à grand'peine la complicité qu'on lui imposerait dans une fourberie sacrilège.

Raoul aimait Jeanne, nous ne l'ignorons pas; il n'en était pas encore arrivé à ne voir en elle qu'un instrument passif... il ne voulait ni l'affliger ni la froisser, et l'idée de perdre son amour et son estime l'épouvantait.

Aussi, pour toutes ces raisons, avait-il reculé autant que possible l'entretien auquel nous allons faire assister nos lecteurs...

Mais on était au vendredi soir.

Il devenait impossible de retarder plus longtemps, et, en face de cette impossibilité, Raoul prit son parti.

Habile comédien s'il en fut, il commença par donner à son visage une expression triste et soucieuse qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention de Jeanne.

La jeune femme, en effet, s'inquiéta tout aussitôt de cette physionomie mélancolique et sombre, et elle questionna Raoul.

Ce dernier ne répondit d'abord que d'une façon vague et évasive.

L'inquiétude de Jeanne redoubla.

Raoul, par ses adroites réticences, n'eut pas de peine à changer cette inquiétude en véritable épouvante.

Jeanne se persuada qu'un malheur était imminent, et elle voulut savoir d'où viendrait ce malheur.

Le moment était opportun. Raoul le saisit.

— Jeanne, — dit-il en prenant la jeune femme dans ses bras et en l'appuyant contre son cœur avec un mouvement passionné, — Jeanne, tu m'aimes, n'est-ce pas?

La jeune femme attacha sur le visage de son mari le regard de ses grands yeux étonnés, et elle murmura :

— Si je t'aime?... Pourquoi me demandes-tu cela?... si je t'aime? Demande-moi plutôt si mon cœur bat, car si j'avais cessé de t'aimer, c'est qu'il aurait cessé de battre!...

— Et si, au nom de cet amour, je sollicitais une grande preuve de dévouement, me l'accorderais-tu?

— Une preuve de dévouement, dis-tu?

— Oui.

— Tout ce que tu pourrais attendre de moi, Raoul, je le ferais, sans hésiter, et avec bonheur, tout, excepté une seule chose...

— Laquelle?

— Me séparer de toi...

— Il est question de nous séparer, en effet, ma pauvre enfant... Mais, grâce au ciel, ce que j'attends de toi peut éviter cette séparation... toi seule as le pouvoir d'empêcher les portes de la Bastille de se fermer sur moi... peut-être pour toujours.

— La Bastille!... — répéta Jeanne avec un cri d'angoisse, — la Bastille!... et je puis l'empêcher!...

— Oui...

— Et tu hésites!... ah! Raoul, comme il faut que je t'aime pour te pardonner!...

— Quand j'aurai parlé, ma bien-aimée Jeanne, tu comprendras mon hésitation... tu comprendras que parfois je me dis : « Mieux vaudrait peut-être subir une éternelle prison que de voir ma femme chérie, ma Jeanne adorée, accepter un rôle indigne d'elle... »

— Un rôle indigne de moi?... Mais je sais trop, mon Raoul, que tu ne peux rien me demander de déshonorant... d'ailleurs, mon honneur est le tien... n'es-tu pas le maître d'en disposer... Une éternelle prison-Raoul, une séparation éternelle, pour moi ce serait la mort!... et je suis si jeune encore... et près de toi, la vie est si belle! Oh! Raoul! ne me condamne pas à mourir!...

— Écoute-moi donc, puisque tu le veux, et si étranges que te paraissent les choses que je vais te dire, ne doute pas de moi.

— Je douterais plutôt de Dieu.

— Je t'ai parlé à maintes reprises d'une prétendue conspiration inventée par je ne sais quels suppôts de police, désireux de faire parade d'un zèle menteur, et j'ai ajouté que quelques paroles imprudentes m'avaient compromis dans cette conspiration apocryphe...

— Oui, et c'est toujours avec une profonde terreur que je t'entendais parler légèrement du péril qui planait sur toi... un secret instinct m'avertissait que ce péril était plus grave que tu ne le croyais toi-même...

— Ton instinct ne te trompait pas... le péril était grave... il l'est surtout devenu...

— Pourquoi?

— Chose étrange!... pour des circonstances auxquelles tu n'en pas étrangère...

— Moi! — balbutia Jeanne en se tordant les mains avec désespoirs — moi, je serais une des causes du danger qui te menace!... Oh! ne dis pas cela, Raoul, ou je sens bien que je deviendrai folle!...

— Calme-toi, chère enfant; je te répète que ce péril peut se conjurer...

— Mais tu me dis aussi que je l'ai fait grandir!... je t'en prie, je t'en supplie, je te le demande à genoux, explique-toi, et que je sache au moins de quoi je suis coupable...

— Tu n'es pas coupable, ma bien-aimée, et c'est le hasard, où plutôt c'est le mauvais sort qui fait tout... Tu te souviens de ce jour, le seul qui n'ait pas été complètement heureux depuis l'époque de notre union?...

— Le jour d'Antonia Verdi? — murmura Jeanne en baissant les yeux.

— Oui... tu te souviens de l'insolente et brutale agression de ce gentilhomme, aux violences duquel tu fus arrachée par le commandeur de Malte, don Raymond de Vasconcellos?...

— Je me souviens... — dit Jeanne d'une voix à peine distincte.

— T'ai-je jamais dit quelle fut l'issue du combat entre le commandeur et ce gentilhomme?

— Jamais.

— Don Raymond tua le vicomte d'Aubigny.

— Une mort sanglante!... — s'écria Jeanne; — et pour moi!... Ah! quelle terrible expiation de ma jalousie insensée!...

— Or, — continua Raoul, — le vicomte d'Aubigny était un des favoris du Régent... Et tout le monde, le Régent lui-même, croit que c'est moi qui me suis battu avec le vicomte et que c'est moi qui l'ai tué.

— Mais puisque ce n'est pas vrai!... dit Jeanne avec impétuosité, — puisque tes mains sont pures de son sang!... pourquoi ne pas te justifier?... pourquoi ne pas nommer le véritable meurtrier?

— Tu oublies, Jeanne, que c'est en prenant ta défense que ce *meurtrier*, comme tu l'appelles, a tué M. d'Aubigny dans le plus loyal de tous les combats!... Tu oublies que nous lui devons une reconnaissance sans bornes et sans fin, et que le trahir serait une lâcheté infâme!...

— Tu as raison, Raoul, et, comme je ne voyais que toi, comme je ne pensais qu'à toi, j'oubliais tout!...

— Donc, — poursuivit le chevalier, — on m'accuse, et, tu le comprends maintenant, je ne puis me justifier... Philippe d'Orléans veut venger la mort de son favori, et déjà une lettre de cachet m'aurait envoyé pourrir à la Bastille, dans un des sombres cachots qui ne rendent jamais leur proie, si M. de Thianges, cet ami dévoué, n'avait exploité en ma faveur l'une des plus étranges faiblesses du Régent.

— Que veux-tu dire?...

— Philippe d'Orléans, ce prince débauché et superstitieux, consacre à l'étude et à la pratique des sciences cabalistiques tout le temps dont ses honteuses amours et les soins du gouvernement lui permettent de disposer... et encore, le plus souvent, est-ce sur l'infâme Dubois qu'il laisse reposer les destinées de la France. Philippe d'Orléans est sans pitié pour un gentilhomme outragé qui, l'épée à la main, venge son honneur!... mais il pardonnerait tout, même un crime, au prétendu magicien, au rose-croix, à l'adepte, en un mot à l'intrigant habile qui saurait flatter ses manies et donner des encouragements à ses absurdes et chimériques croyances...

Jeanne écoutait avec stupeur, ne comprenant pas, ne pouvant pas comprendre où Raoul en voulait venir.

— Mais, mon ami, — demanda-t-elle enfin, — que puis-je à cela, moi?... Qu'y pouvons-nous tous deux?...

— Rien en apparence, tout en réalité.

— Comment?...

— Je t'ai prévenue, chère enfant, que j'avais à t'apprendre des choses étranges... et c'est ici qu'en effet ces choses étranges vont commencer... Le marquis de Thianges, te disais-je tout à l'heure a eu l'idée d'exploiter pour me sauver, la plus bizarre des faiblesses de Philippe d'Orléans.

— Qu'a-t-il donc fait, et quelle était son idée?...

— Il m'a montré au Régent sous le seul jour qui pouvait me le rendre favorable... Il lui a dit que j'étais un adepte de premier ordre, un habile initié à la science terrible des enchantements... enfin, il est parvenu à arrêter pour un instant la foudre qui menaçait de me frapper...

— Le marquis de Thianges a fait de son mieux et je lui en suis reconnaissante de toute mon âme... Mais quand le Régent saura qu'il a été trompé, comment désarmer sa colère, que cette ruse accroîtra sans doute?...

— Quand le Régent apprendra qu'il a été trompé, dis-tu... Oui, sans doute, mais il faut qu'il ne l'apprenne pas...

— Est-ce donc possible?

— Oui.

— De quelle façon? Sans doute Philippe d'Orléans ne se contentera point des assertions de M. de Thianges, il demandera des preuves de ta science cabalistique...

— Il les a demandées déjà.

— Eh bien?...

— Eh bien, il existe un moyen de les lui donner...

Jeanne devint pâle.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... — s'écria-t-elle avec effroi, — est-ce que M. de Thianges aurait dit la vérité?...

— Pauvre chère folle!... peux-tu le penser? — répondit Raoul avec un sourire qui rassura Jeanne.

Puis il ajouta :

— Mais crois-tu qu'il ne soit point permis et légitime de tromper un prince crédule, pour sauver sa liberté, et sa vie peut-être, injustement menacées?...

— Oui, certes! cela est permis! oui, certes! cela est légitime! mais comment faire?...

— Le marquis de Thianges a particulièrement insisté sur une puissance d'évocation merveilleuse qui me permettait de faire surgir les morts de leurs tombeaux et de donner l'apparence de la vie, le mouvement et la parole aux figures inanimées d'un tableau ou d'une tapisserie...

— Eh bien, les morts, à ta voix, ne s'éveilleront pas!... les figures inanimées resteront immobiles et muettes!...

— Oui, sans doute, en réalité, mais on peut suppléer à cette réalité par une fantasmagorie hardie et habile...

— Le crois-tu?...

— Je fais mieux que le croire, j'en suis sûr...

— Que Dieu t'entende et qu'il nous sauve!... — murmura Jeanne.

— Voilà, — dit Raoul en souriant de nouveau, — voilà une pieuse et rassurante invocation dans la bouche de la femme et de la complice d'un magicien, d'un mécréant...

— La complice, dis-tu?

— Oui.

— Eh bien, j'accepte la complicité... seulement je ne sais pas encore en quoi elle peut consister.

— En parlant au Régent comme il l'a fait, de Thianges avait tout prévu... il ne me lançait point en aveugle vers un précipice qui ne pouvait que m'engloutir... Bref, cette fantasmagorie que Philippe prendra pour une réalité, il en avait trouvé la base... et cette base repose sur toi...

— Sur moi!... — répéta Jeanne.

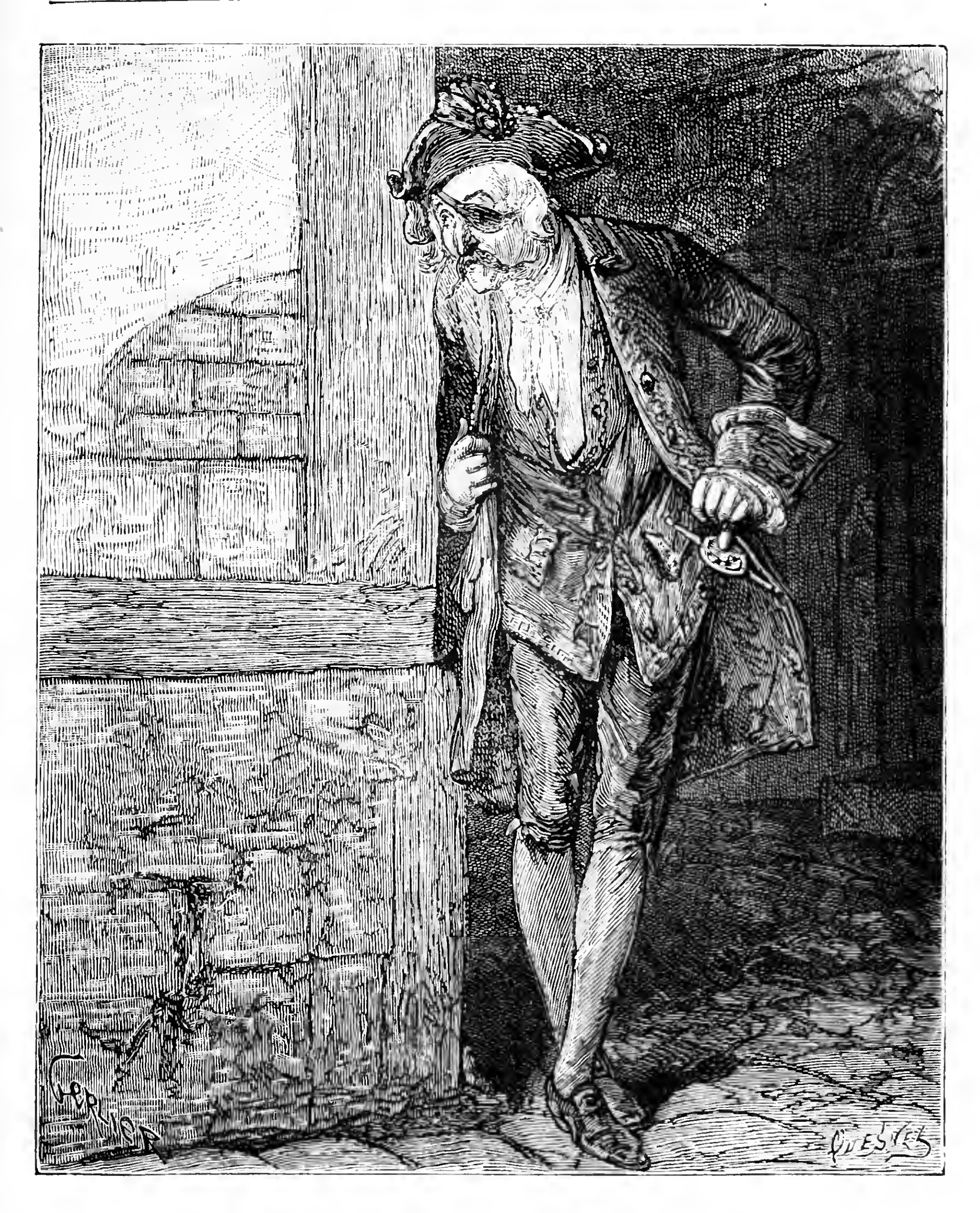
— Oui.

— Mais comment?...

— Cherche et devine.

— J'ai beau chercher, ma tête s'y perd! — répondit Jeanne au bout de deux ou trois minutes de réflexion.

— Ne te souviens-tu donc plus d'une ressemblance accidentelle, mais



Cet homme était très grand, très maigre, très pâle, etc. (P. 1069.)

inouïe, phénoménale... d'une ressemblance qui, jadis, m'a fait croire à une vision?...

Jeanne secoua la tête.

— Cherche encore, — poursuivit Raoul, — cherche encore, ma jeune et bien-aimée reine...

Et il appuya à dessein sur le mot *reine*, qu'il souligna en quelque sorte.

— Ah ! — s'écria Jeanne en portant la main à son front, par le geste machinal de toute personne qui se souvient. — Je sais !... je sais !... la reine de Saba, n'est-ce pas ? la tapisserie du Petit-Chastel ?...

— C'est cela même, chère enfant.

— Mais de quelle façon cette ressemblance peut-elle servir tes projets ?...

— De la façon du monde la plus simple... De Thianges est allé au Petit-Chastel, il a enlevé la tapisserie, et il l'a mise sous les yeux du Régent, en lui persuadant, par le récit de je ne sais quelle légende fantastique, que la figure de la tapisserie était le portrait parfaitement ressemblant de la véritable reine de Saba.

— Et le Régent a cru cela ?

— Philippe d'Orléans croit tout ce qui est incroyable, et il garde son incrédulité pour les choses possibles et vraisemblables... Le marquis de Thianges ne s'en tint pas là, il affirma de la façon la plus solennelle qu'à ma voix la reine de Saba quittait la tapisserie séculaire et redevenait une femme... A ceci le Régent répondit que, si je le rendais témoin d'un pareil prodige, non seulement sa colère contre moi serait oubliée, mais encore qu'il m'accablerait de ses plus précieuses faveurs...

— Et c'est sur moi que le marquis de Thianges a compté pour cette transformation, n'est-ce pas ?...

— Oui ; mais je te le répète, tout cela s'est fait sans mon aveu, et je préfère braver les périls qui me menacent, à cette idée humiliante de te voir accepter un rôle indigne de toi... indigne aussi du nom que je t'ai donné...

— Et, cependant, — répliqua Jeanne avec énergie, — je le remplirai, ce rôle... il le faut... je le veux...

— Mais songe donc...

Jeanne interrompit son mari en lui mettant doucement une de ses belles mains sur la bouche.

— Je ne songe à rien, — dit-elle, — à rien, si ce n'est à cette joie immense, à ce bonheur infini, de pouvoir me dire que je t'ai sauvé !

— Ainsi, tu l'exiges ?...

— Je n'exige rien, mon ami... mais je te supplie, au nom de notre amour que tu invoquais tout à l'heure, je te supplie d'accepter mon humble et facile dévouement !... Est-ce qu'il n'est pas convenu entre nous que je suis ton bon ange ?... Je veux l'être au moins une fois...

— Mais n'auras-tu pas peur ?... — insista Raoul.

— Peur! moi?... quand c'est pour toi que j'agirai?... oh! non, Raoul, je n'aurai pas peur!...

— Songe que, pour mieux abuser Philippe d'Orléans, l'appareil de l'évocation et tout l'ensemble de la fantasmagorie seront rendus, à dessein, aussi effrayants que possible...

— Que m'importe! Encore une fois, Raoul, je te le demande à genoux, ne cherche plus à me détourner d'une irrévocable résolution... Tu consens, n'est-ce pas?...

— Il le faut bien, puisque tu le veux.

— Merci, mon bien-aimé Raoul... merci cent fois!... et encore mille fois merci!... Quel sera le jour du début dans le monde fantastique de ta pauvre reine de Saba?...

— Ce jour est bien proche.

— Aujourd'hui, peut-être?

— Non. Demain.

— Où?

— Au Palais-Royal.

— A quelle heure?

— A minuit.

— Devant une assemblée nombreuse?

— Le Régent et deux ou trois personnes tout au plus.

— Qu'aurai-je à faire?

— Presque rien... d'ailleurs, demain, dans la journée, nous te ferons faire, de Thianges et moi, une répétition au Palais-Royal...

— Mais si l'on voit ma figure, il me semble que tout l'effet de la scène du soir sera manqué...

— Le cas est prévu, et c'est sous un déguisement que nous t'introduirons dans le Palais-Royal...

— Aurai-je à parler?

— Quelques mots à dire... quelques réponses à faire, peut-être... et encore n'est-ce pas certain...

— Au Régent?

— Non, à moi, qui t'interrogerai devant le Régent.

— M'adressera-t-il la parole, lui?

— Je ne le crois pas; et, d'ailleurs, tu ne devras pas lui répondre. Enfin, chère Jeanne, sois sans inquiétude, ton rôle te seras tracé d'un bout à l'autre... la leçon te sera faite, et il est impossible, complètement impossible, que quoi que ce soit puisse te causer un embarras sérieux...

— Oh! je suis tranquille, mon Raoul... et puis, tandis que tu feras semblant d'invoquer les démons, je me recommanderai au bon Dieu...

Et comme il verra que nos cœurs sont purs, et que c'est dans un noble but que nous jouons une comédie en apparence coupable, il nous pardonnera, il nous protégera, il nous soutiendra! Ne le crois-tu pas, mon Raoul?

— Si... si... je le crois, — répondit le jeune homme, en serrant de nouveau Jeanne dans ses bras, — mais je crois surtout que tu es un ange!

XIX

L'HOMME AUX MOUSTACHES

Le lendemain, dans l'après-midi, M. de Thianges, parfaitement au fait de ce qu'il aurait à dire à Jeanne pour conserver dans toute cette affaire l'apparence d'initiative qui lui avait été prêtée par Raoul, vint prendre ce dernier et la jeune femme pour les conduire au Palais-Royal.

Il apportait un déguisement pour Jeanne, déguisement bizarre au plus haut degré, mais le seul qui fût éminemment propre à soustraire les traits de la blonde reine de Saba à toute investigation indiscrète.

C'était un costume complet de négrillon, veste écarlate bordée d'or, pantalon de satin blanc flottant, et s'attachant avec des anneaux d'or au-dessus des chevilles,

Une sorte de fez algérien, une perruque et un masque de cire, d'une incroyable perfection, complétèrent ce déguisement, qui métamorphosa Jeanne en un délicieux échantillon de la race guinéenne.

Malgré la gravité de la situation, la jeune femme ne put s'empêcher de rire beaucoup en se regardant, ainsi accoutrée, dans une glace qui, au lieu de lui envoyer les traits frais et blancs de son doux visage de jeune reine, réfléchissait le nez épaté, les lèvres lippues, et le teint plus que bistré de sa figure négrillonne.

La voiture de M. de Thianges, conduite par ce valet en qui il avait toute confiance et qu'il avait emmené dans l'expédition du Petit-Chastel, était dans la cour dont on avait refermé les portes.

Jacques, le fidèle Jacques, devait monter seul derrière le carrosse

sur le strapontin habituellement occupé par deux ou trois grands laquais.

Raoul jeta un manteau sur les épaules de Jeanne, afin de cacher son costume aux couleurs éclatantes, et nos trois personnages quittèrent l'appartement du premier étage et prirent place dans le carrosse qui les attendait.

Jeanne et le marquis de Thianges s'installèrent dans le fond, et Raoul s'assit en face d'eux.

Les portes de la cour furent alors ouvertes, et le valet qui servait de cocher rendit la main à ses chevaux.

Au moment où le carrosse venait de tourner à droite dans la rue, un homme, qui semblait aposté pour faire le guet, car depuis de longues heures il allait et venait devant l'hôtel comme une sentinelle devant sa guérite, s'élança hardiment sur le marchepied et plongea sa tête avec une rare impudence dans l'intérieur du carrosse.

Cet homme était très grand, très maigre, très pâle; il avait de longues moustaches noires, et portait sur l'œil droit un large bandeau qui cachait une bonne partie de son visage. Il sentait le vin et le tabac.

Jeanne, à la vue de cette figure extraordinaire dont l'apparition était si peu attendue, ne put retenir une exclamation de surprise et de frayeur.

M. de Thianges mit la main sur la garde de son épée.

Raoul prit l'homme au collet pour le repousser.

Mais il n'en eut pas le temps.

Sans doute l'inconnu aux moustaches noires avait vu tout ce qu'il lui importait de voir, car il fit un brusque mouvement de retraite et se prépara à sauter sur le pavé, au risque de se rompre les os, car les chevaux allaient comme le vent.

— Ah! c'est toi, gredin!! — cria Jacques, — c'est encore toi! Et s'adressant au cocher, il ajouta :

— Breton, coupe-lui la figure à coups de fouet!...

Breton ne se fit pas répéter deux fois cette injonction, il décocha à l'intrus, en plein visage, un coup si rude et si bien appliqué que la lanière traça sur la joue un sillon bleuâtre et que quelques gouttes de sang jaillirent.

Presque aveuglé et tout étourdi, l'homme aux moustaches lâcha le rebord de la portière, puis, de la hauteur du marchepied, roula comme une masse sur le pavé.

Les roues du carrosse passèrent à quelques lignes à peine de ses jambes, sans le toucher.

Breton et Jacques crurent d'abord qu'il s'était tué raide, mais sans

doute il était de la nature des chats qui tombent sans se faire le moindre mal.

Son immobilité dura tout au plus une ou deux secondes, il se releva clopin-clopant et il s'éloigna en grinçant des dents, après avoir montré le poing au carrosse qui s'éloignait.

— Qu'est-ce donc que cet homme, et que voulait-il? — demanda le marquis de Thianges à Raoul.

— J'imagine que c'est un fou... — répondit ce dernier, — l'étrangeté de sa conduite semblerait le prouver...

— Il était affreux! — murmura Jeanne; — mais j'ai peur que vous ne l'ayez repoussé un peu brutalement et qu'il ne se soit fait mal en tombant...

M. de Thianges mit la tête à la portière et regarda en arrière.

— Soyez sans crainte, madame, — dit-il, voilà qu'il s'en va comme si de rien n'était... Ah! le drôle se retourne et me montre le poing... J'ai fort envie de descendre, de courir après lui et de le châtier!...

— N'en faites rien, monsieur le marquis, je vous en prie, — répliqua Jeanne; — l'action de cet homme était inconvenante, c'est vrai; mais, enfin, il ne nous a ni insultés ni menacés, et d'ailleurs il est assez puni...

M. de Thianges s'inclina en signe d'adhésion et parla d'autre chose.

Quant à Raoul, il restait muet, absorbé, et une ride profonde se creusait entre ses sourcils.

Il avait reconnu Mathias Auber, Mathias le *Lynx*, Mathias l'espion, et il se demandait si l'étrange démarche de cet homme n'était pas un présage funeste, l'annonce et l'avant-coureur de quelque imminente catastrophe.

Le carrosse arriva au Palais-Royal.

Nos trois personnages descendirent, et le marquis s'engagea avec le faux négrillon dans l'escalier qui conduisait à l'appartement mis par Son Altesse Royale à la disposition de Raoul.

Ce dernier restait en arrière pour échanger quelques paroles avec Jacques.

— Pourquoi, — lui demanda-il, — as-tu crié à cet homme, au moment où il était debout sur le marchepied :

— *Ah! c'est encore toi, gredin!...*

— Je lui ai crié cela, monsieur le chevalier, parce qu'en effet c'est un gredin... répondit Jacques.

— Comment le sais-tu? Tu le connais donc?

— Je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois...

— Eh bien, alors?...

— Mais ça m'a suffi pour le juger... Monsieur le chevalier a-t-il remarqué que ce misérable avait un bandeau noir sur son vilain visage?...

— Oui.

— Eh bien, sous ce bandeau, il porte de mes marques, et, s'il plaît à Dieu, il les portera longtemps.

— Vous vous êtes donc battus?...

— C'est-à-dire, je l'ai battu.

— Que t'avait-il fait!

— Il m'avait insulté.

— Comment?...

— En venant me faire des questions sur monsieur le chevalier, et en m'offrant de l'argent si je voulais lui répondre...

— Et tu n'as pas répondu?...

— J'ai répondu en lui appliquant sur la joue les cinq ongles de ma griffe droite... et c'était ce que sa proposition méritait.

— C'est bien, Jacques, et je n'attendais pas moins de toi...

— Monsieur le chevalier est trop bon, car, si j'avais répondu, j'aurais été plus canaille que ce gredin-là!...

— Et, dis-moi, Jacques, que voulait-il savoir?...

— Beaucoup de choses, et de choses plus impertinentes les unes que les autres...

— Ne pourrais-tu préciser?...

— Ce qui semblait le préoccuper tout particulièrement, c'étaient les deux mariages de monsieur le chevalier... Il ne cessait de me parler de la première et de la seconde Mme de La Tremblaye... Il tenait surtout à savoir quand et comment la première était morte, et quand et où monsieur le chevalier avait épousé la seconde...

— Écoute-moi, Jacques, — fit Raoul...

— Je suis tout oreilles, monsieur le chevalier.

— Tu m'as dit souvent que si je te donnais un ordre, quel qu'il fût, et quand bien même il entraînerait pour toi péril de mort, tu n'hésiterais pas à l'exécuter...

— J'ai dit cela, monsieur le chevalier... et je le répète...

— Et tu es toujours dans les mêmes dispositions?

— Toujours, et pour toujours...

— Eh bien, retiens l'ordre que je vais te donner...

— Ah! — s'écria Jacques, — la mémoire est bonne!...

— Mais d'abord, dis-moi, si tu rencontres jamais l'homme de ce matin et de tout à l'heure, le reconnaîtras-tu?...

— Fût-ce dans dix ans, fût-ce dans vingt ans, et fût-il déguisé jusqu'aux dents, je le reconnaîtrais...

— Tu en es sûr?...

— J'en suis sûr.

— Eh bien, souviens-toi que cet homme est un venimeux reptile souviens-toi que, le jour où tu le rencontreras, je te donne l'ordre de le tuer comme on tue un chien enragé ou un dangereux serpent...

Jacques frappa son front.

— Monsieur le chevalier, — dit-il, — c'est gravé là!...

— Tu m'obéiras?...

— Oui, pardieu!... et si j'avais su ça tantôt quand ce bandit a voulu m'acheter, j'aurais obéi d'avance à monsieur le chevalier... mais je ne savais pas... Enfin, maintenant que j'ai la permission d'agir, je demande au bon Dieu de m'envoyer le plus vite possible une bonne occasion... Je brûlerai la cervelle au quidam d'un coup de pistolet, ou je l'embrocherai d'un coup d'épée, et il n'aura pas seulement le temps de réciter l'oraison dominicale...

— Surtout, ne va pas te battre avec lui! tue-le sans dire gare!...

— Monsieur le chevalier m'a parlé d'un chien enragé et d'un serpent venimeux... c'est compris...

— Bien! — Maintenant, mon bon Jacques, je n'ai plus besoin de toi avant l'heure indiquée... Va où tu voudras...

Jacques s'éloigna.

Raoul monta, pensif, l'escalier que le marquis de Thianges et le négrillon avaient franchi un instant auparavant.

— Mathias Auber m'espionne, — se disait-il à lui-même, — c'est incontestable... Mais qui paye cet espionnage?... Dans quel but... dans quel intérêt l'a-t-on commandé?... Mathias Auber est bien habile et bien dangereux!... Que sait-il? Qu'a-t-il découvert? Qu'a-t-il appris?... Pourquoi ces questions étranges sur mes deux mariages?... sur mes deux femmes?... Qui donc fouille ainsi dans ma vie?... Il me semble que l'orage s'apprête, il me semble que la foudre va gronder contre moi... Eh bien, viennent le tonnerre et la tempête!... je lutterai!!...



Il trouva Mathias Auber parlementant avec le suisse. (P. 1076.)

XX

LE SALON DE LA NUIT. — ANTONIA VERDI

Tout en formulant dans son esprit ce monologue désordonné, Raoul avait achevé de gravir l'escalier, il avait suivi une galerie assez longue, et il frappait d'une façon particulière à une porte qui s'était déjà refermée sur le marquis de Thianges et sur Jeanne.

Cette porte s'ouvrit, et Raoul pénétra dans l'appartement et bientôt dans la pièce même où devaient avoir lieu les scènes mystérieuses de la nuit suivante.

Cette pièce était vaste et sa décoration offrait un style grandiose et sévère qui ne rappelait en aucune façon les luxueuses et éblouissantes frivolités des autres parties du Palais-Royal.

Le plafond, en forme de coupole et peint à fresque, représentait *le Triomphe de la Nuit.*

Quatre tableaux, dus au pinceau de l'immortel Le Sueur, et malheureusement détruits pendant les plus mauvais jours de la Révolution, étaient l'admirable mise en scène de quatre épisodes de l'histoire de Proserpine aux enfers.

Les embrasures profondes des quatre fenêtres étaient masquées par de splendides rideaux de tapisserie des Gobelins, qui, tombant devant ces fenêtres en plis lourds et droits, pouvaient, même en plein jour, créer dans ce salon (qu'on nommait au Palais-Royal *le Salon de la Nuit*) une obscurité complète.

Par les soins de Raoul et du marquis de Thianges, la tapisserie de la reine de Saba avait été, non pas tendue, mais suspendue de manière à couper un des angles de la pièce et à le métamorphoser en une sorte de cabinet triangulaire, renfermant une porte de sortie.

Le bas de la tapisserie s'appuyait sur une sorte d'estrade haute d'environ trois pieds.

Une balustrade mobile divisait le salon en deux parties, la première destinée à Philippe d'Orléans et aux autres spectateurs, la seconde aux acteurs de la comédie magique.

Du reste, ces acteurs ne devaient être qu'au nombre de deux: Raoul et la reine de Saba.

La Balkis de la tapisserie portait un magnifique costume d'une richesse écrasante, moitié drap d'or et moitié brocart, tout constellé de pierreries, et rappelant d'une façon frappante ces miraculeux ajustements que Paul Veronèse aimait à draper sur les blanches épaules des femmes de ses tableaux.

Un turban oriental de satin blanc lamé d'or, sur lequel une agrafe de diamants attachait une aigrette blanche, complétait ce costume.

Un costume identiquement pareil avait été exécuté, en trois jours, par les ordres de Raoul.

Jeanne, à qui son mari servit de femme de chambre dans le cabinet triangulaire, échangea son déguisement de négrillon contre cette parure biblique, et quand ce nouveau travestissement fut complet, quand la

reine de Saba vivante se plaça à côté de sa muette reproduction, Raoul et le marquis de Thianges ne purent retenir un cri d'admiration et d'étonnement, non seulement à cause de la surhumaine beauté de la jeune femme, mais encore parce qu'il était impossible, à l'œil le plus attentif, de distinguer la copie de l'original.

Alors commença la répétition.

Nous nous abstiendrons d'y faire assister nos lecteurs, par cette raison bien simple et dont tous ceux qui se sont occupés d'art dramatique apprécieront la justesse, par cette raison, disons-nous, que, pour quiconque a été témoin de la répétition générale d'une pièce, la première représentation de cette pièce perd la plus grande partie de son intérêt.

Nous allons donc abandonner à eux-mêmes le marquis de Thianges, Raoul et Jeanne, et nous ne les retrouverons plus qu'à minuit, l'heure sombre et solennelle des évocations et des fantômes.

Transportons-nous, si vous le voulez bien, ce même jour et vers dix heures du soir, dans ce petit hôtel de la rue de la Cerisaie, donné par Philippe d'Orléans à la belle magicienne Antonia Verdi.

Pénétrons dans un délicieux boudoir, tendu de satin de Chine *illustré* de fleurs invraisemblables et de fabuleux oiseaux et nous nous trouverons en face d'Antonia Verdi elle-même, assise, ou plutôt couchée sur un *sofa* recouvert en étoffe pareille à celle de la tenture.

Antonia Verdi était une femme excessivement jolie, mais pour celui qui, sur sa réputation d'habile magicienne, se serait attendu à voir une beauté sévère et même un peu sinistre, la déception aura été complète.

Antonia Verdi était plutôt petite que grande, admirablement bien faite, mignonne dans ses formes gracieusement arrondies. — Il y avait en elle quelque chose de la câlinerie coquette et provoquante d'une jeune chatte.

Son visage était un peu plein... ses yeux très grands, très noirs, très expressifs et fendus en amandes... son nez merveilleusement joli et correct... ses lèvres rouges, ses dents éclatantes... son teint bruni comme celui des belles filles de Florence ou de Naples.

Elle avait de magnifiques cheveux d'un noir velouté...

Elle les portait sans poudre et divisés en deux nattes longues et épaisses qui, lorsqu'elle ne les roulait pas autour de sa tête pour s'en faire un diadème splendide, tombaient jusqu'à ses talons.

Au moment où nous venons d'entrer dans le boudoir d'Antonia Verdi, la physionomie de cette séduisante femme exprimait la plus vive impatience.

Elle tenait une de ses nattes, et avec le bout de cette natte, elle

fouettait vivement et machinalement le haut de son épaule ronde et rose, que son peignoir, un peu défait, laissait à découvert.

Dix heures sonnaient à la pendule de porcelaine de Saxe, placée sur la cheminée du boudoir.

Antonia se souleva et frappa sur un timbre.

Jean Carré, notre ancienne connaissance, accourut.

— Eh bien! — lui demannda la jeune femme, — rien encore?

— Non, madame.

— Mais c'est incroyable! — s'écria Antonia.

— Inimaginable!... — appuya le valet.

— Cependant, c'est bien aujourd'hui qu'il devait venir , n'est-ce pas?

— Oui, madame, c'est bien aujourd'hui, aujourd'hui samedi; il m'avait promis de la façon la plus positive de ne pas manquer...

— Et vous prétendez que l'on peut compter ordinairement sur la parole de cet homme?...

— Ah! madame, je le crois bien! Mathias Auber est exact autant qu'il est habile... Ce n'est pas d'hier que je le connais... D'ailleurs, son intérêt même lui fait une loi de l'exactitude, puisqu'il doit toucher ici de grosses sommes...

— Mais alors comment expliquer ce retard?

— Je ne l'explique pas, madame, et je m'en étonne... Il faut qu'il soit arrivé quelque chose à Mathias Auber.

— Mais que peut-il lui être arrivé?... — s'écria Antonia Verdi.

— Qui le sait?... le métier d'espion est parfois dangereux... Si Madame le désire, je puis aller m'informer dans l'endroit où Mathias Auber passe ordinairement ses soirées...

— Oui, allez, — répéta Antonia.

Jean Carré fit la grimace.

Il n'avait formulé l'offre qui précède que parce qu'il pensait qu'Antonia la refuserait, et l'on sait qu'il ne devait avoir aucune sympathie pour le cabaret de *Mars et Vénus*.

Cependant il se préparait à obéir.

Au moment où il allait sortir du boudoir, un coup de cloche brusque et strident retentit à la porte de l'hôtel.

— C'est peut-être lui... — dit Antonia en tressaillant.

— Certainement, ce doit être lui! — répéta le valet.

— Allez vous en assurer, et, si c'est en effet l'homme que j'attends amenez-le ici sans perdre une minute.

Jean Carré descendit rapidement et il trouva Mathias Auber, car

c'était bien lui, parlementant avec le *suisse*, qui, sur le vu de sa mauvaise mine, ne voulait point le laisser entrer.

Hâtons-nous d'ajouter que ce *fonctionnaire* était excusable, car Mathias Auber, toujours fort laid comme on sait, offrait ce soir-là un aspect véritablement hideux.

Le bandeau noir dont nous avons déjà parlé lui couvrait plus que jamais une partie du visage, et, en outre, la trace du coup de fouet de Breton formait sur la moitié visible de sa figure un large sillon d'un violet sombre.

— Ah! mon Dieu! mon pauvre Mathias, — s'écria Jean Carré en reculant presque de surprise, — comme te voilà fait!...

— Je ne suis pas beau, n'est-ce pas?... — répliqua le Lynx avec un sourire amer.

— Franchement! quoiqu'on affirme que le petit Cupidon porte un bandeau, le tien ne te donne aucune ressemblance avec le fils de Mme Vénus... Qui diable t'a donc arrangé de cette façon-là?...

— Qui? eh! pardieu! le valet du chevalier Raoul de La Tremblaye!...

— Et sous quel prétexte?

— Sous prétexte que je lui offrais de l'argent pour répondre à quelques questions...

— Voilà un drôle bien mal élevé, et qui me paraît avoir la main terriblement leste...

— C'est un compte à régler entre nous deux... Je me vengerai du valet, et j'espère bien que ta maîtresse me vengera du maître!...

XXI

LE RAPPORT

— Tu apportes donc des renseignements? — demanda Jean Carré.

— Ah je crois bien que j'en apporte!...

— Et de bons?

— D'assez curieux, je te jure!... La plus mortelle ennemie du chevalier de La Tremblaye ne pourrait souhaiter quelque chose de mieux et de plus complet.

— Pourquoi viens-tu si tard?... Madame t'attend depuis le milieu de la journée, est elle et à moitié folle d'impatience!...

— Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai bien cru que je ne viendrais pas du tout... On m'a jeté depuis le marchepied d'un carrosse sur le pavé! Je devais me tuer cent fois pour une!... Je me suis relevé et j'ai cru que ce ne serait absolument rien ; mais, au bout d'une heure, j'étais roide et je ne pouvais plus remuer ni pieds ni pattes... Il m'a fallu me faire frictionner pendant plus de deux heures. Ah! ta maîtresse ne pourra se plaindre de moi... j'ai crânement gagné mon argent!...

Le colloque qui précède avait lieu dans le vestibule du rez-de-chaussée, au pied de l'escalier qui conduisait au premier étage.

Le bruit d'un timbre, sur lequel on frappait violemment et à plusieurs reprises, parvint aux deux interlocuteurs.

—Allons, bon! — murmura Jean Carré, — voilà madame qui est en train de se mettre en colère!... Si ça ne fait pas pitié!... Ma parole d'honneur!... Ces maîtres se figurent que nous sommes créés et mis au monde pour les servir!... Parce qu'ils nous payent!... Voyez un peu la belle raison!...

Le timbre résonna de nouveau.

— Montons... — dit le valet.

Un instant après il ouvrait la porte du boudoir, et il s'effaçait pour laisser passer l'espion, en disant:

— Voici la personne que madame attend...

L'impatience nerveuse d'Antonia Verdi tomba comme par enchantement.

Elle oublia ses longues heures de fièvreuse attente, et, sans même interroger Mathias Auber sur les causes de son retard, ainsi que venait de le faire Jean Carré, elle lui dit:

— Ainsi, c'est vous qui devez me renseigner sur le compte du chevalier de La Tremblaye?...

— C'est moi-même, madame, — répondit le Lynx, ébloui par la beauté de la jeune femme.

— Que savez-vous?

— Beaucoup de choses...

— Parlez vite!...

Mathias Auber tira de sa poche un rouleau de papier

— Qu'est-ce que cela? — demanda Antonia.

— Cela, madame, c'est le résultat de mes soins et de mes labeurs...

Puis, se servant d'une phrase qui, sans doute, était stéréotypée dans

son esprit et sur ses lèvres, car nous l'avons entendu employer déjà cette phrase dans une circonstance identiquement semblable, il ajouta :

— Je suis un homme de conscience, madame, et j'ai voulu agir grandement. J'ai donc fait mettre au net et rédiger mes notes par un de mes amis, écrivain public du plus rare mérite, et qui pourrait bien, un jour ou l'autre, entrer à l'Académie... Ça m'a coûté deux louis, ni plus ni moins, mais c'est un bien joli travail... Du reste, madame va en juger par elle-même.

Il déploya son rouleau et il demanda :

— Madame veut-elle que je lise ?

— Oui, — répondit Antonia.

Mathias Auber commença ainsi :

« *Rapport présenté à la signora Antonia Verdi, au sujet de M. le chevalier Raoul de la Tremblaye, par son très humble serviteur, Mathias Auber, surnommé* le Lynx.

« Le chevalier Raoul de La Tremblaye appartient, du moins c'est une croyance généralement accréditée, à une très antique et très noble famille de la province de Picardie. Nous devons du reste, jusqu'à nouvel ordre, nous en rapporter au bruit public, car le temps manquait pour aller aux informations dans le pays même, qui est le berceau de la famille.

« D'ailleurs cette recherche, qui n'était point ordonnée à Mathias Auber, n'aurait sans doute produit que des résultats complètement insignifiants.

« Le chevalier de La Tremblaye, venu à Paris en compagnie d'un seul valet nommé Jacques, son compatriote, valet qui pousse le dévouement à son maître jusqu'au plus absurde fanatisme, a vécu, pendant de longues années, d'une vie de hasards et d'aventures, jouant gros jeu, gagnant parfois des sommes immenses, parfois se trouvant sans un sou et réduit aux expédients.

« On suppose, mais sans cependant pouvoir l'affirmer d'une façon absolue, que, dans ces moments de dure nécessité, le chevalier dut avoir souvent recours, pour se procurer de l'argent, à des moyens au moins douteux, car il eut pour maîtresse une très belle fille qui s'appelait *Émeraude*, et qui faisait partie d'une association de bandits parfaitement organisée.

« Il paraît inutile d'insister sur ces faits, qui remontent à une époque déjà reculée.

« Divers hasards, également trop longs à expliquer, du moins par écrit, mais sur lesquels Mathias Auber est à même de donner de vive voix des détails, si la signora Antonia Verdi le désire, mirent le chevalier de

La Tremblaye en rapport d'affaires avec un vieux juif, énormément riche et immensément rapace, qui prêtait sur gages et faisait une foule d'autres métiers fort lucratifs.

« *Ezéchiel Nathan*, tel était le nom du juif en question, avait une fille belle comme les anges.

« Le chevalier de La Tremblaye et *Déborah*, la fille du juif, se virent et s'aimèrent. Le chevalier, soit que son amour lui fît oublier sa noblesse, soit que les fabuleuses richesses du vieux juif lui parussent une compensation plus que suffisante à une mésalliance, demanda la main de la belle Déborah, et l'obtint.

« Mais, voici qu'au moment où l'union des deux amoureux allait être célébrée, la fille du juif tomba malade, d'une maladie très extraordinaire et mourut.

« Déborah avait une amie intime.

« Cette amie, fille d'une vieille sorcière, tireuse de cartes et diseuse de bonne aventure, connue dans Paris sous l'appellation de *la mère Moloch*, portait deux noms aussi étranges l'un que l'autre. On la nommait tantôt *Hébé*, tantôt *la Fille du Diable...* »

Au moment où Mathias Auber en arrivait à cet endroit de son rapport, Antonia Verdi changea de position sur son sofa, l'expression de sa physionomie s'assombrit, une ride légère se creusa entre ses sourcils. Mais elle n'interrompit pas le lecteur, et son attention parut redoubler.

Mathias Auber continua :

« Cette fille du diable, — dit-il, — était une femme très jolie et une très rusée commère.

« Après avoir promené, à ce qu'il paraît, dans tous les pays du monde, sa jeunesse extrêmement accidentée, elle trouva fort à propos de consoler le chevalier Raoul de la perte de sa fiancée, et elle y parvint sans trop de peine. Au bout de deux ou trois mois, un peu plus ou un peu moins, elle était devenue légitimement Mme de La Tremblaye.

« Il n'a pas été possible de savoir d'une façon précise ce qui se passa dans ce ménage, mais on est en droit de conjecturer que la paix n'y régna pas longtemps, puisque Mme de La Tremblaye disparut un beau matin, et que, depuis lors, ni son mari, ni personne, n'a pu venir à bout de savoir ce qu'elle était devenue...

« Il convient de placer après cette disparition un assez long intervalle pendant lequel il ne se passa rien qui paraisse digne d'attirer l'at ,
si ce n'est cependant un voyage du chevalier, voyage entrepris dans un but mystérieux, à la tête d'une douzaine de bandits recrutés dans les plus mauvais endroits de Paris.



Cette toilette achevée, elle attacha sur son visage un demi-masque en velours. (P. 1088.)

« Le hasard ayant permis que tous ces bandits, sans exception, eussent été roués vifs, ou pendus depuis lors pour diverses causes, il n'a point été possible de réunir les renseignements désirables.

« Quelque temps après ce voyage, le chevalier de La Tremblaye retrouva cette Emeraude qu'il avait perdu de vue pendant quelques années, et qui, toujours aussi jolie que par le passé, s'était fait une grande et bizarre position.

« Emeraude était devenue reine...»

Pour la première fois, en ce moment, Antonia Verdi interrompit la lecture de Mathias Auber.

— Reine! — s'écria-t-elle avec surprise, — que voulez-vous dire?...

— Si madame veut bien me permettre de continuer, — dit l'espion, — la suite de mon rapport lui donnera de la façon la plus complètement satisfaisante l'explication qu'elle désire...

— Allez donc! — répondit la jeune femme.

Et Mathias Auber reprit :

« Oui, Emeraude était reine, reine absolue, non plus comme jadis, d'une petite troupe de filous, mais bien d'une association organisée sur une immense échelle, pour la fabrication et l'émission de la fausse monnaie...

« Un vieux château, situé à quelques lieues au delà de Saint-Germain et nommé *le Château des Fantômes*, ou *le Château Maudit*, ou *le Château des Spectres*, servait de quartier général à l'association, et ses prodigieux souterrains renfermaient et renferment encore le plus complet matériel de fourneaux, de creusets, de balanciers, etc., que le monarque d'un grand royaume ait jamais pu rassembler dans son hôtel des monnaies... »

— Et vous dites, — demanda Antonia Verdi en interrompant de nouveau Mathias Auber, — et vous dites que ce matériel existe encore?...

— Oui, madame.

— Mais, alors, la fabrication de la fausse monnaie continue?

— Certes!...

— Comment savez-vous tout cela?

Mathias Auber s'inclina.

— J'ai eu l'honneur — répondit-il ensuite, — j'ai eu l'honneur de faire partie, pendant quelque temps, de la bande honorable des faux monnayeurs du *Château des Fantômes*.

Cette raison était péremptoire.

Antonia Verdi s'en contenta, et ne put même s'empêcher de sourire légèrement.

Mathias Auber reprit sa lecture.

« — La reine Emeraude, — continua-t-il, — était, à ce qu'il paraît, passionnément éprise du chevalier de La Tremblaye. Elle le lui prouva en lui révélant les secrets de la mystérieuse association et en le mettant à la tête des hommes hardis et prêts à tout qui la composaient. A partir de cet instant, l'existence du chevalier changea, il disposait de richesses incalculables qui firent de lui un personnage d'une grande importance. Il étonna et il éblouit Paris par son luxe, il se fit l'ami et le compagnon d'une foule de seigneurs fort bien en cour, parmi lesquels il convient de citer en première ligne le marquis de Thianges, devenu l'inséparable du chevalier de La Tremblaye.

« C'est par le marquis de Thianges qu'il fut présenté à Son Altesse Royale le Régent, qui l'accueillit fort bien.

« M. de La Tremblaye sut métamorphoser la bienfaisance du Régent en un patronage très sérieux, en une protection très réelle. Il flatta les goûts de Philippe d'Orléans pour les sciences occultes, il se fit passer pour un adepte, pour un initié; enfin, il établit sa faveur sur des bases solides.

« On prétend même, mais il est impossible d'appuyer ces méchants bruits sur aucune preuve, on prétend même que le Régent n'ignore point quelle est l'origine des pièces d'or fausses qui inondent Paris et la France, et que, soit qu'il retire des avantages de cette fausse monnaie, soit pour tout autre motif qu'on ignore, il ferme les yeux.

« Emeraude mourut.

« M. de La Tremblaye se consola de cette nouvelle perte par de nombreux succès auprès des belles dames de la cour et des belles filles de l'Opéra.

« Un jour, ou plutôt une nuit, le chevalier et son valet Jacques revenaient en poste du *Château des Fantômes;* un accident arriva à l'attelage, non loin de la machine de Marly; le carrosse fut brisé et M. de La Tremblaye, évanoui et à moitié mort, reçut l'hospitalité dans une sorte de gentilhommière appelée le Petit-Chastel, et habitée par une dame de Chambard et par sa fille Jeanne.

« Cette Jeanne était extrêmement jolie.

« Le chevalier, aussitôt qu'il fut revenu à lui-même et à peu près guéri, s'en éprit éperdument.

« Tandis qu'il était dans cette maison, la mère de la jeune fille fut assassinée; on n'a jamais su par qui ni comment.

« On allait arrêter le chevalier, comme étant vraisemblablement l'auteur de ce meurtre, mais il se tira d'affaire en montrant une sorte de

sauf-conduit, émanant de Philippe d'Orléans, signé de son seing et scellé de son sceau, et défendant à qui que ce fût, et pour quelque motif que ce pût être, d'inquiéter le chevalier de La Tremblaye.

« Tous ces détails, ainsi que la plus grande partie de ceux qui suivent sont, dus à une brave paysanne du nom de Claudine, habitant avec son mari une maisonnette située non loin du Petit-Chastel.

« La mère une fois morte et enterrée, le chevalier continua à idolâtrer la fille, qu'il appelait sa reine bien-aimée, non point en souvenir de la pauvre reine Emeraude, mais à cause de sa ressemblance accidentelle et prodigieuse avec la principale figure d'une tapisserie âgée de trois ou quatre cents ans, qui représentait la reine de Saba et qui se trouvait dans une salle basse du Petit-Chastel.

« La signora Antonia Verdi est priée de ne point perdre de vue cette tapisserie, de laquelle il sera fortement question tout à l'heure.

« Le chevalier de La Tremblaye fit de ses deniers l'acquisition du Petit-Chastel, lequel allait être vendu pour payer les créanciers de la défunte Mme de Chambard, et, immédiatement après, il amena la jeune fille Paris, et l'y installa dans le plus mystérieux de ses logis. Il en a plusieurs, à dont le détail sera donné à la signora Antonia Verdi par une note spéciale.

« Trois ou quatre jours après l'arrivée des deux amoureux, le chevalier de La Tremblaye épousa Jeanne de Chambard. »

. . . .

En ce moment Antonia Verdi fit un brusque haut-de-corps.

— Comment, — s'écria-t-elle, — il l'épousa. Ah çà! mais avait-il la preuve que sa première femme était morte?... Ou bien est-ce donc que, dans ce royaume de France, la polygamie n'est plus un cas pendable, comme du temps de Molière?

— Sans me départir du profond respect que je dois à la signora, — dit Mathias Auber, — j'aurai l'honneur de lui faire observer, comme tout à l'heure, que le rapport répond d'une façon complète et satisfaisante à la question qu'elle veut bien m'adresser...

Antonia Verdi se mordit les lèvres et fit un signe de tête qui voulait clairement dire : « Continuez!... »

Mathias Auber profita de la permission, et reprit sa lecture en ces termes :

« Et quand nous affirmons que le chevalier de La Tremblaye épousait Jeanne de Chambard, nous ne sommes pas tout à fait dans la vérité. Il convient de dire qu'il faisait semblant de l'épouser, car le mariage avait eu lieu dans la chapelle de l'hôtel du marquis de Thianges, et c'est le

marquis lui-même, admirablement grimé et portant le costume sacerdotal, qui donna aux deux époux une bénédiction de comédie, dont la jeune femme fut complètement dupe... si bien qu'aujourd'hui elle se croit la femme légitime de celui dont elle n'est en réalité que la concubine... »

Un sourire de triomphe vint aux lèvres d'Antonia Verdi, tandis que Mathias Auber continuait :

« Peu de temps après ce simulacre de mariage, le chevalier de La Tremblaye, se trouvant dans une maison de jeu de la rue Saint-Honoré, se prit de querelle avec un gentilhomme fort bien en cour, le vicomte d'Aubigny; un duel s'ensuivit, et, dans ce duel, le vicomte fut dangereusement blessé.

« Quinze jours ou trois semaines après ce duel, Mme de La Tremblaye, ou, pour lui donner son seul et véritable nom, Jeanne de Chambard, sachant que le chevalier avait fait prendre des renseignements sur le compte de la signora Antonia Verdi par un homme habile... »

— Ah! — s'écria Antonia — le chevalier s'inquiétait de moi?...

— Oui, madame.

— Il m'a fait espionner?

— Oui, madame.

— Par un homme habile?

— Extrêmement habile.

— Et quel était cet homme?...

Mathias Auber, après s'être incliné respectueusement, répondit avec une parfaite assurance :

— C'était moi.

— Très bien! — dit Antonia, en se mordant de nouveau les lèvres, — et qu'avez-vous appris sur mon compte au chevalier de La Tremblaye?

— Oh! fort peu de chose...

Et Mathias Auber analysa en quelques mots le rapport présenté par lui à Raoul.

Ensuite il reprit sa lecture interrompue :

« Jeanne de Chambard, sachant que le chevalier avait fait prendre des renseignements sur la signora Antonia Verdi par un homme habile, fut saisie d'un accès de jalousie, sortit furtivement de chez elle et vint au logis de la signora...

« Ici l'on passe sans s'arrêter sur des circonstances connues de la signora.

« C'est pendant que Jeanne de Chambard revenait de l'hôtel de Lyon, qu'elle fût insultée par le vicomte d'Aubigny qui paya de sa vie cette tentative d'enlèvement... »

— Est-ce par le chevalier que le vicomte fut tué? — demanda Antonia à Mathias Auber.

— Non, madame.

— Par qui donc?

— Malgré toutes mes recherches, il me fut impossible de le découvrir, — répondit Mathias Auber.

Puis il continua :

« Sur ces entrefaites, le marquis de Thianges prévint M. de la Tremblaye que la faveur de la signora Verdi allait croissant au Palais-Royal, tandis que la bienveillance du Régent à son endroit se refroidissait rapidement. Il ajouta qu'il fallait reconquérir par quelque coup hardi le crédit chancelant.

« La signora Antonia Verdi étonnait et captivait le Régent par ses diableries. Il fallait opposer à son diable diable et demi et imaginer quelque chose de plus surprenant que ce qu'elle imaginait elle-même.

« Le marquis et le chevalier trouvèrent sans doute ce qu'ils cherchaient.

« Tous deux soupaient au Palais-Royal, il y a cinq jours, et à ce souper, M. de La Tremblaye parlait d'une tapisserie merveilleuse qu'il possédait, tapisserie représentant *la reine de Saba offrant des présents au roi Salomon*, et dont, à son ordre, les personnages devenaient vivants.

« Il y a trois jours, le marquis et le chevalier, accompagnés de deux valets, allaient au Petit-Chastel, en rapportaient la tapisserie en question et l'envoyaient au Régent.

« Aujourd'hui, M. de Thianges, M. de la Tremblaye et Jeanne de Chambard, cette dernière déguisée en négrillon, arrivaient au Palais-Royal, où ils sont encore.

« Enfin, c'est ce soir, à minuit, que le chevalier doit évoquer la *reine de Saba* devant Son Altesse Royale Philippe d'Orléans, et lui montrer une figure animée et vivante à la place d'une figure de canevas et de laine... »

Le rapport finissait là.

Mathias Auber roula tranquillement son manuscrit et le présenta à la jeune femme en lui disant :

— J'ose espérer que la signora est contente du zèle et des lumières de son très obéissant serviteur.

— Oui... oui..., — répondit vivement Antonia en quittant le sofa sur lequel elle était restée étendue jusqu'à ce moment, — je suis contente... très contente...

Et tout en parlant ainsi elle frappa sur le timbre que nous connaissons.

Jean Carré se présenta d'autant plus vite que, pendant tout le temps qu'avait duré la lecture du rapport, il était resté derrière la porte, l'oreille collée contre le panneau, écoutant avec une attention religieuse et soutenue.

— Emmenez cet homme, — lui dit Antonia en désignant Mathias Auber, — donnez-lui l'argent convenu et dix louis de plus... et, avant toutes choses, dites au cocher d'atteler mon carrosse... il faut que je sorte à l'instant même...

— Il est près de minuit, madame, fit observer Jean Carré, — et je crois bien que le cocher doit être couché et endormi...

— Eh bien, qu'il se réveille... qu'il se lève... et surtout qu'il se hâte!... Allez!...

Tandis qu'on exécutait les ordres qu'Antonia venait de donner d'une façon si impérative et si précise, la jeune femme, quittant le peignoir blanc qu'elle portait, revêtait rapidement, et sans réclamer l'assistance d'une camériste, un somptueux costume de cour.

Cette toilette achevée, elle attacha sur son visage un demi-masque de velours, et debout, frappant du pied avec une fiévreuse impatience et murmurant des paroles entrecoupées et inarticulées, elle attendit qu'on lui vînt annoncer que son carrosse était prêt.

Minuit sonnait au moment où elle franchissait le marchepied.

— Où va madame? — demanda Jean Carré, qui s'apprêtait à suivre sa maîtresse en qualité de valet de pied.

— Au Palais-Royal, répondit Antonia Verdi; — dites à Picard de brûler le pavé.

Le carrosse s'ébranla, et les deux chevaux l'emportèrent au trot le plus impétueux.

Au bout d'une heure et quelques minutes, ce même carrosse rentrait dans la cour de l'hôtel d'Antonia. La jeune femme en redescendait et regagnait sa chambre à coucher.

Elle était pâle, et ses traits contractés annonçaient clairement qu'elle venait d'avoir à subir quelque terrible contrariété, quelque déception inattendue.

C'est qu'en effet Antonia n'avait pu même parvenir à franchir le seuil des petits appartements du Palais-Royal.

Elle s'était vainement nommée, vainement elle s'était fait reconnaître de l'un des valets de chambre de service cette nuit-là.

Toutes ses tentatives avaient échoué en face d'une consigne donnée



Triomphe cette nuit chevalier de la Tremblaye, balbutia Antonia Verdi avec rage. (P. 1089.)

par le Régent lui-même, et défendant d'admettre qui que ce fût et sous quelque prétexte qu'on se présentât.

— Triomphe cette nuit, chevalier de La Tremblaye, — balbutia Antonia Verdi avec rage, tandis qu'elle brisait les lacets de son corsage de brocart, — triomphe!... demain, j'aurai ma revanche!...

XXII

LA REINE DE SABA

Voyons maintenant ce qui se passait au Palais-Royal au moment où une inflexible consigne empêchait Antonia Verdi de pénétrer jusqu'au Régent.

Tout était prêt pour la scène d'évocation ou plutôt pour le tour de passe-passe fantasmagorique dont Philippe d'Orléans devait être dupe.

Minuit allait sonner, et le Régent, prévenu par le chevalier, et accompagné du marquis de Thianges, de Mme de Parabère et de la belle Émilie, vint prendre place sur l'un des fauteuils placés en deçà de la barrière mobile dont nous avons déjà parlé.

Une lueur faible, douteuse, étrange, et à laquelle on ne pouvait attribuer une origine vraisemblable, car aucun flambeau n'était allumé, rendait les ténèbres visibles dans le *Salon de la Nuit*.

C'est à peine si cette lueur fantastique permettait de distinguer les contours des principaux personnages de la tapisserie magique.

L'aspect de cette vaste pièce était lugubre comme un intérieur d'église mal éclairé, et les deux femmes qui se trouvaient avec le Régent se prirent à frissonner et n'apprécièrent que d'une façon extrêmement médiocre la faveur toute spéciale dont elles étaient l'objet. Elles ne dirent rien cependant, et elles s'assirent toutes tremblantes, et mal rassurées par le voisinage de Philippe et du marquis de Thianges.

Raoul tenait de la main droite la baguette traditionnelle, sans l'assistance de laquelle aucune sorcellerie un peu sérieuse ne saurait bien avoir lieu.

— Monseigneur, — dit-il au Régent en s'approchant de lui, — oserai-je adresser une prière à Votre Altesse Royale?...

— Oui, pardieu! mon cher chevalier... — répondit Philippe d'Orléans. — De quoi s'agit-il?...

— De ceci : Je supplie Votre Altesse de vouloir bien ne point oublier

le dénouement sinistre de l'une des anecdotes que j'eus l'honneur de raconter devant elle l'autre nuit.

— L'évocation de Turenne à Saint-Denis, n'est-ce pas?..,

— Oui, Monseigneur.

— Et la catastrophe arrivée au capitaine du régiment de Champagne?...

— C'est précisément cela, Monseigneur.

— Ce qui veut dire que vous allez nous enfermer dans un cercle cabalistique?...

— Il le faut, Monseigneur.

— Et que, sous peine de mort, nous n'en devons point sortir?...

Raoul s'inclina d'une façon affirmative.

Le Régent reprit :

— Tracez votre cercle, mon cher chevalier, et comptez sur notre entière docilité et sur notre parfaite fermeté d'âme... Nous n'aurons d'ailleurs pas grand mérite à rester maître de nous, car l'apparition d'une jolie femme, fût-elle morte depuis six mille ans, ne saurait être bien effrayante... d'ailleurs cette jolie femme était reine, et je suis premier prince du sang, donc nous devons nous entendre... — ajouta Philippe en souriant.

Raoul, avec l'extrémité de sa baguette, traça un large cercle sur le tapis autour du Régent et des trois personnes qui l'accompagnaient.

Tout en faisant cette opération, il murmurait quelques mots sans suite, empruntés à la langue hébraïque.

Ensuite il gagna l'autre côté de la balustrade, et, après s'être absorbé pendant une à deux minutes dans un recueillement très profond en apparence, il prononça à haute voix, et à deux reprises différentes, une formule d'évocation en langage chaldéen.

En ce moment, une musique douce et voilée, mystérieuse et lointaine, pareille aux soupirs de la brise dans les cordes d'une harpe, se fit entendre et sembla se rapprocher peu à peu.

Le *Salon de la Nuit* resta sombre comme il l'avait été jusqu'alors; mais un rayon lumineux d'un prodigieux éclat sembla jaillir du visage et des vêtements de la reine de Saba, laissant dans l'ombre toutes les autres parties de la tapisserie.

Seulement la figure ainsi rayonnante restait une figure immobile, une figure de canevas et de laine...

Raoul, pour la troisième fois, prononça la formule consacrée.

Un bruit semblable à celui d'un coup de tam-tam lui répondit.

Toute clarté s'éteignit, et, pendant une seconde, d'épaisses ténèbres

enveloppèrent les acteurs et les spectateurs de la scène que nous racontons.

Alors s'éleva la voix de Raoul, criant avec l'intonation d'un commandement suprême :

— Balkis! Balkis! Balkis!... viens!... je te l'ordonne au nom de Soliman-ben-Daoud, fils de David!...

Il paraît que Balkis, fidèle à ses amours par-delà le tombeau, n'avait rien à refuser à la voix qui parlait au nom de Soliman-ben-Daoud.

Un point lumineux troua les ténèbres et s'agrandit insensiblement.

Ce point lumineux prit la forme d'une femme, et bientôt la jeune reine de Saba elle-même, rayonnante comme l'était un instant auparavant la figure de la tapisserie, qui maintenant se perdait dans l'ombre, apparut debout, vivante et avec un sourire aux lèvres, à quelques pas de la balustrade qui coupait en deux parties le *Salon de la Nuit*.

Balkis croisait ses deux petites mains sur sa poitrine chastement voilée, l'escarboucle qui retenait l'aigrette de son turban étincelait, les innombrables pierres précieuses qui diapraient son costume lançaient des feux de toutes couleurs, ses cheveux blonds ruisselaient sur ses épaules, ainsi qu'un torrent d'or en fusion.

Aucun doute n'était possible, à coup sûr, il n'y avait ni surprise ni illusion!

C'était bien réellement Balkis, reine des Hamiarites, et bien réellement aussi Raoul de La Tremblaye était l'héritier des magiques secrets du roi Salomon!

La musique mystérieuse continuait à se faire entendre, plus douce, plus voilée, plus indécise que jamais. Elle avait paru se rapprocher d'abord, maintenant elle semblait s'effacer dans le lointain.

La reine de Saba demeurait immobile, et souriant toujours, son regard s'attachait sur celui du Régent.

Raoul s'attendait à ce que Philippe d'Orléans se servirait de lui, comme d'un interprète, pour parler à Balkis.

Mais Philippe, entièrement absorbé par la contemplation de cette enchanteresse, restait muet et comme anéanti par l'admiration.

Cependant ses lèvres remuaient et, tout bas à son insu, murmuraient :

— Ah! qu'elle est belle!... qu'elle est belle!...

La vision dura quatre ou cinq minutes.

Au bout de ce temps, la musique lointaine cessa de se faire entendre; la figure de Balkis pâlit, le feu de ses diamants mourut, ses vêtements

se dérobèrent, une obscurité profonde envahit pour la deuxième fois le *Salon de la Nuit.*

Cette obscurité ne dura d'ailleurs qu'une seconde, et fut remplacée par ces clartés indécises qui semblaient n'avoir point de raison d'être.

Balkis avait disparu, du moins, la reine de Saba n'était plus une figure vivante et venait de reprendre sa place parmi les groupes de la tapisserie.

— Tout est fini, — dit alors Raoul au Régent, — et Votre Altesse Royale peut, si bon lui semble, franchir les limites du cercle magique tracé autour d'elle.

XXIII

EXPLICATIONS ET PRESSENTIMENTS

Il est vraiment par trop facile, et certains romans contemporains l'ont prouvé d'une façon surabondante, il est par trop facile, disons-nous, d'introduire dans un livre l'élément fantastique; puis, après avoir raconté durant cinquante pages ou durant deux ou trois volumes, toutes sortes de faits miraculeux et de prodiges inouïs, de dire aux lecteurs stupéfaits :

— Tout ce qui vient de vous étonner était la chose du monde la plus naturelle, et si je ne vous explique point ce que vous ne pouvez comprendre, c'est que je ne veux pas m'en donner la peine...

Je sais bien que, pour ma part, je n'ai jamais pardonné à Walter Scott, et cependant ce n'était pas un petit conteur, celui-là, de m'avoir impitoyablement mystifié dans son beau roman de *Wood-Stock*, en me faisant assister, dans le vieux château confié à la garde du loyal sir Henry Lee, à des scènes de fantasmagorie organisées par les *cavaliers* pour épouvanter les *têtes rondes* du protecteur, scènes dont à l'heure qu'il est j'attends encore l'explication.

Je ne veux pas, moi chétif, amasser sur mon humble tête de si longues rancunes littéraires, et je vais en très peu de mots raconter les faciles

moyens employés par Raoul de La Tremblaye pour produire une complète illusion.

Moyens et mise en scène sont d'ailleurs, comme presque toutes les choses admirablement réussies, d'une simplicité primitive.

Nous avons parlé des profondes embrasures devant lesquelles tombaient de très épais rideaux de tapisserie des Gobelins.

Jacques, caché daus une de ces embrasures, était muni d'une lampe assez semblable à une lanterne magique et armée d'un puissant réflecteur pareil à ceux dont on se sert, la nuit, dans les galeries de tableaux.

Cette lampe, ou plutôt cette lanterne sourde, pouvait, selon la volonté de celui qui s'en servait, projeter tous ses rayons sur un seul point qu'elle inondait d'une lumière éclatante, ou, immédiatement après, faire disparaître jusqu'aux moindres lueurs.

Ses clartés pouvaient se produire par gradations à peu près insensibles.

Ce que nous venons de dire doit être pour nos lecteurs la clef de l'énigme. Nous allons cependant compléter notre explication.

Jacques, dans le premier moment, avait dirigé le foyer lumineux sur l'image de la reine de Saba reproduite par la tapisserie, de façon à ce que cette image attirât et concentrât toute l'attention du Régent.

Un coup de tam-tam et un mouvement du réflecteur avaient créé de profondes ténèbres.

Jeanne, revêtue du costume oriental de la reine de Saba, était venue prendre place au bord de l'estrade, pendant ces quelques secondes d'obscurité complète.

Puis, le réflecteur avait envoyé sur la jeune femme ses lueurs renaissantes, et ces lueurs n'arrivant pas sur la tapisserie, n'avaient point permis au Régent de s'apercevoir qu'il y avait en ce moment, en face de lui, deux reines de Saba.

Quant à la musique mystérieuse...

Mais est-il donc bien nécessaire d'expliquer cette musique?...

— Oui... nous répond la voix d'un de ces ergoteurs intrépides qu'il est si difficile de satisfaire complètement.

Eh bien, soyons consciencieux, et, puisqu'il le faut, mettons tous les points sur tous les *i*.

Nous avons dit que Raoul et le marquis de Thianges avaient placé la tapisserie de biais, de manière à laisser derrière elle une sorte de cabinet triangulaire dans lequel se trouvait une petite porte de sortie.

Un ami de Raoul, mis dans la confidence de ce qui allait se passer et armé d'un instrument de musique qu'on ne connaît plus aujourd'hui,

et qui alors s'appelait une viole d'amour, se tenait dans ls pièce voisine.

Selon les exigences de la situation, il se rapprochait ou s'éloignait du *Salon de la Nuit*, en tirant de son instrument des sons faibles et mélancoliques.

Aussitôt que la dernière partie des scènes d'évocation fut terminée, Jeanne se retira dans une des pièces de l'appartement, quitta son costume biblique, revêtit son déguisement de négrillon, et, sous la conduite de Jacques, regagna le carrosse conduit par Breton, lequel attendait dans une cours du palais, et ramena chez elle la jeune femme, brisée de fatigue et d'émotion conteune, tandis que le marquis et le chevalier restaient pour souper avec le Régent.

§

Raoul de La Tremblaye, après avoir prononcé les paroles qui terminent le précédent chapitre, s'approcha de Philippe d'Orléans et se tint auprès de lui dans une attitude respectueuse, semblant attendre des ordres, tandis qu'en réalité c'étaient des félicitations qu'il espérait.

— Chevalier, — lui dit Philippe, — vous êtes de ceux qui, dépositaires d'une science qui les rend puissants, ne font parade ni de cette science ni de cette puissance, et ceux-là sont rares! vous êtes de ceux qui, lorsqu'ils ont promis une chose, tiennent plus qu'ils n'avaient promis, et ceux-là aussi sont rares!... Votre mérite est grand, votre récompense sera grande! et, cette récompense, c'est vous-même qui me direz ce que vous voulez qu'elle soit...

— Monseigneur, — balbutia-t-il, — je ne veux d'autre récompense que le bonheur d'avoir prouvé à Votre Altesse Royale que je n'étais pas tout à fait indigne de ce beau titre d'*adepte* et d'*initié* que je réclamais... j'oserai seulement supplier à genoux Votre Altesse Royale de vouloir bien ne point prêter une oreille facile aux accusations calomnieuses que mes ennemis, jaloux de me voir traité par Votre Altesse avec une trop grande bienveillance, ne manqueront point, sans doute, d'articuler contre moi...

— Soyez tranquille, mon cher chevalier, je n'abandonne point ceux auxquels j'ai donné mon affection et ma confiance... D'ailleurs, ce que j'ai vu ce soir est un magique bouclier contre lequel viendraient s'émousser les attaques de la calomnie.

Au moment où commençait l'entretien que nous venons de sténographier, le Régent avait donné l'ordre qu'on apportât des lumières dans le *Salon de la Nuit*, qui se trouvait en ce moment brillamment éclairé.

Philippe d'Orléans monta sur l'estrade et s'approcha de la tapisserie :

— Qu'elle est belle !... — murmura-t-il une dernière fois en regardant la reine de Saba.

Puis il ajouta, mais plus haut :

— Quand on pense que cette figure inanimée, cette figure dont le dessin et la couleur sont dus à des laines savamment nuancées et disposées habilement, dont, avec un peu de patience, on compterait tous les points ; quand on pense, dis-je, que tout à l'heure cette figure avait pris le relief !... la vie !... le mouvement !... le souffle !... le regard !... N'y a-t-il pas là de quoi effrayer la pensée ?... de quoi confondre la raison humaine ?...

— Oui, certes, Monseigneur, — répliqua Raoul, — et, toutes les fois qu'il y a prodige, la raison humaine n'a plus qu'à s'incliner, sans chercher à comprendre ce qui est incompréhensible pour elle...

— Ce prodige, — demanda Philippe, — me le ferez-vous voir encore, chevalier?

— Aussi souvent que Votre Altesse Royale me fera l'honneur de me le demander, — répondit le jeune homme.

Mais, tout en faisant cette réponse, le chevalier de La Tremblaye ne pouvait s'empêcher de souhaiter tout bas que Philippe le lui demandât rarement.

— Allons, mesdames, — dit alors le duc d'Orléans en s'adressant à M[mes] de Parabère et à Émilie, qui se tenaient à quelques distance et causaient avec le marquis de Thianges, — assez de fantastique pour cette nuit, n'est-ce pas ?... Le souper nous attend, allons souper...

Puis, se tournant vers la tapisserie, il ajouta :

— Adieu, Balkis ! adieu, belle reine !... Ah ! Salomon fut bien heureux !...

§

Le souper était commencé depuis quelques minutes, et ne comptait que cinq convives, les trois hommes et les deux femmes qui venaient d'être, l'un, acteur, les autres, spectateurs des scènes qui précèdent.



Le visiteur fouilla dans la poche de côté de son habit. (P. 1102.)

Le Régent avait Mme de Parabère à sa droite, Émilie à sa gauche Raoul et le marquis en face de lui.

Un valet de chambre s'approcha de Son Altesse Royale et lui présenta un papier sur un plateau d'argent.

Le Régent regarda le nom écrit à la main sur ce papier.

— Que veut dire cela? — demanda-t-il après avoir lu.

Le valet de chambre lui donna quelques explications à voix basse.

— Ah ! pardieu ! — s'écria Philippe, quand il eut écouté et quand le valet eut quitté la pièce, — voilà qui est au moins bizarre...

Et comme, en disant ces paroles, il se tournait du côté de Raoul, ce dernier ne se permit point de lui adresser une question, mais il se posa en point d'interrogation.

— Chevalier, — reprit Philippe, — devinez un peu quel est le nom qui est écrit là-dessus ?...

Et il désignait la feuille de papier qu'il roulait entre ses doigts.

— Comment devinerais-je, monseigneur? — répondit Raoul en riant, — et à moins que le grand roi Soliman-ben-Daoub, apprenant que ce soir vous receviez la visite de sa bien-aimée Balkis, n'ait voulu de son côté se faire inscrire au Palais-Royal, je ne vois pas trop...

— Vous avez raison, vous ne devineriez jamais... — interrompit Philippe. — Ce nom, c'est celui d'Antonia Verdi...

— Antonia Verdi... — répéta Raoul en tressaillant, comme s'il eût appris quelque chose de funeste.

— Cette jeune magicienne, de qui je ne veux point dire de mal, — continua le Régent, — car, bien qu'elle vous soit inférieure, et de beaucoup, elle a cependant son petit mérite, s'est présentée à minuit passé au Palais-Royal... Il lui a été répondu qu'une consigne générale et sans exception interdisait, même aux intimes, l'entrée des petits appartements. Elle s'est alors réclamée d'un de mes valets de chambre, qui la connaît, et à qui elle a offert de donner cinq cents louis, s'il consentait à l'introduire dans le *Salon de la Nuit*, où je me trouvais... ce valet a refusé. Alors, Antonia Verdi a pris le parti de s'en aller, en disant que je me consolerais difficilement, demain, de n'avoir pas su quelques heures plus tôt ce qu'elle avait à m'apprendre. Ceci n'a point paru sérieux au valet de chambre, qui l'a laissée partir... Que dites-vous de cet incident, chevalier?

— Je dis, monseigneur, — répliqua Raoul, devenu très pâle, — je dis qu'à moins que mes prévisions ne me trompent, ce qui m'étonnerait fort, il faut placer Antonia Verdi en première ligne parmi ces ennemis dont j'avais l'honneur de parler à Votre Altesse Royale il n'y a qu'un instant...

— Et pourquoi donc vous haïrait-elle? — demanda Philippe.

— Pourquoi? — s'écria Raoul, — parce qu'elle est, ou du moins parce qu'elle se croit ma rivale, et parce que son crédit naissant s'alarme de la faveur manifeste que Votre Altesse veut bien m'accorder... Excepté

dans ce qui touche aux choses d'amour, la jalousie conduit à la haine, et Antonia Verdi est jalouse...

— Il est possible que vous ne vous trompiez point, chevalier, — répondit le Régent; — mais je vous répète d'être sans crainte, car je ferais taire les voix, quelles qu'elles soient, qui s'élèveraient contre vous!...

— Puisse Votre Altesse Royale penser toujours ainsi! — balbutia Raoul.

— En doutez-vous donc?... Songez que ce serait suspecter ma parole et ma loyauté!...

— Que Dieu me garde de douter de la parole de mon prince... de suspecter la loyauté du premier gentilhomme du royaume... Mais...

Raoul s'interrompit.

— Eh bien, chevalier, — dit le Régent avec un peu de hauteur, — achevez!...

— Hélas! monseigneur, — murmura M. de La Tremblaye, — je sens que des inimitiés si puissantes et si habiles vont surgir contre moi de toutes parts, que je ne puis m'empêcher de trembler... Le mensonge sait prendre, parfois, le langage, l'accent, l'apparence de la vérité; l'insidieuse calomnie se glisse partout comme un serpent... elle ne se décourage jamais, et elle reprend le lendemain sa tâche interrompue la veille... J'ai peur qu'un jour, monseigneur, malgré vous-même, le mensonge et la calomnie cent fois répétés ne finissent par me noircir à vos yeux... et si, ce jour-là, il me faut perdre la bienveillance de Votre Altesse, je n'aurai plus qu'à mourir...

— Chevalier, — répliqua Philippe en souriant, — il me semble que vous possédez un excellent moyen pour vous tirer d'inquiétude.

— Lequel, monseigneur?

— Ne devinez-vous point?

— Non, monseigneur, je l'avoue.

— Interrogez Balkis... elle ne vous trompera pas, elle, vous en êtes sûr... et vous verrez qu'elle vous répondra que, quoi qu'on puisse me dire, et quand bien même le mensonge ressemblerait à la vérité, je ne douterai jamais de vous...

— La parole de Votre Altesse Royale est plus sacrée pour moi que la parole de Balkis elle-même, — répondit Raoul en s'inclinant, — je suis convaincu, et mon inquiétude disparaît...

— Alors, voici que tout va bien! — maintenant faisons en sorte que notre souper soit joyeux, et, pour commencer, buvons à toutes les jolies

femmes des temps passés et du temps présent, en commençant par Balkis, reine de Saba, pour arriver à Parabère et à Émilie !...

Philippe, prêchant d'exemple, mit bientôt à l'unisson de sa gaieté, ou plutôt de sa folie, le marquis de Thianges et les deux femmes.

Mais quoi que pût faire Raoul pour secouer la sombre préoccupation qui le dominait, il n'eut, pendant tout le reste du souper, qu'une gaieté fausse et qu'un sourire contraint.

Il avait peur d'Antonia Verdi !...

Rentré chez lui vers les cinq heures du matin, Raoul trouva Jeanne qui, au lieu d'être couchée et endormie comme il le pensait, l'attendait avec impatience, et qui l'accabla de questions sur la manière dont elle avait joué son petit rôle... sur l'impression qui avait résulté pour le Régent de toute cette fantasmagorie... et, enfin, sur les heureux résultats qu'il était en droit d'espérer.

Raoul, mis au supplice par ces naïves interrogations, sut cependant prendre assez sur lui pour répondre et mentir près d'une heure, avec l'apparence d'une satisfaction complète.

Jeanne, trompée par la fausse quiétude de son mari, se mit au lit, joyeuse et rassurée, et à peine sa jolie tête blonde avait-elle touché l'oreiller, qu'elle s'endormait d'un sommeil calme et profond... sommeil d'enfant qui sait que son bon ange veille sur lui.

Raoul prit place à côté d'elle... mais dévoré d'inquiétude, tourmenté par les plus sinistres et les plus noirs pressentiments, il appela le sommeil pendant bien des heures avant que le sommeil consentît à venir à lui.

Malgré lui-même, l'esprit frappé du chevalier revenait sans cesse à deux des incidents qui avaient marqué dans la journée et la nuit qui venaient de s'écouler.

D'abord l'action étrange de Mathias Auber, poussant l'impudence jusqu'à s'élancer sur le marchepied du carrosse pour jeter dans l'intérieur le regard hardi de son œil de lynx.

Ensuite la démarche d'Antonia Verdi, venant à minuit au Palais-Royal, offrant une somme énorme au valet qui consentirait à l'introduire à l'instant même auprès du Régent, et ne se retirant qu'après avoir dit que *Philippe d'Orléans se consolerait à grand'peine, le lendemain, de n'avoir pas su, quelques heures plus tôt, ce qu'elle avait à lui apprendre...*

Il semblait à Raoul que l'espionnage de Mathias Auber et la nocturne visite d'Antonia devaient se rattacher l'un à l'autre par des liens étroits, qu'il devinait, mais qu'il ne comprenait pas...

Surtout, l'incompréhensible phrase de la jeune femme revenait sans cesse lui marteler le cerveau, et quoique son nom ne fût point prononcé

dans cette phrase, elle lui sembla grosse de terribles menaces dirigées contre lui. Pourquoi cela?

Il n'en savait rien, mais ses pressentiments le lui disaient, et nous savons déjà que Raoul croyait aux pressentiments.

Enfin il était déjà grand jour quand il parvint à fermer ses paupières fatiguées, et peut-être aurait-il dormi jusqu'au soir, si son sommeil n'avait été interrompu par un incident que nous allons raconter.

Le chevalier de La Tremblaye était seul dans le lit conjugal, que Jeanne avait quitté sans bruit.

On gratta doucement à la porte. Raoul n'entendit pas.

La porte tourna doucement sur ses gonds et Jacques entra dans la chambre.

— Monsieur le chevalier, — dit-il d'une voix très basse et très lente afin d'éviter à son maître un trop brusque réveil.

Le sommeil de Raoul était si lourd et si profond que ces quelques mots, prononcés de cette façon, ne purent l'interrompre.

Jacques, alors, s'approcha du lit et toucha légèrement l'épaule du chevalier du bout de son doigt.

Raoul tressaillit, ouvrit les yeux, se souleva sur son coude et regarda avec étonnement et presque avec terreur.

Il ne vit que l'honnête figure de Jacques debout devant lui et semblant extrêmement malheureux de ce qu'il venait de faire.

— Eh bien! quoi? — lui demanda-t-il brusquement, — que veux-tu, et pourquoi m'éveiller ainsi?...

— Monsieur le chevalier, — répondit Jacques, — il le fallait...

— Et pourquoi le fallait-il?...

— Parce qu'il y a là quelqu'un qui demande à vous parler...

— Tu aurais dû répondre que je dormais!

— C'est ce que j'ai fait.

— Eh bien?

— Eh bien, ce quelqu'un, qui est un personnage de bonne mine, que je ne connais pas, a insisté, en m'ordonnant de vous éveiller sur-le-champ.

— Un ordre!... chez moi!... à mon valet de chambre!... et pour une chose me concernant!... Il fallait me mettre cet insolent drôle à la porte!...

— C'est ce que j'aurais fait de tout mon cœur, mais...

— Mais quoi?...

— Au moment où j'allais me passer cette fantaisie, bien sûr que

monsieur le chevalier ne m'en saurait pas mauvais gré, ce personnage, lisant sans doute dans mes yeux que j'étais plein de vilaines intentions à son endroit, m'a déclaré qu'il venait du Palais-Royal, et que, s'il insistait de cette façon pour parler à monsieur le chevalier, c'est qu'il était porteur d'un message de Son Altesse Royale, message ne pouvant souffrir le moindre retard... Alors, j'ai cru devoir obéir...

— Tu as bien fait, — répondit Raoul en sautant en bas de son lit ; où est l'envoyé de Son Altesse ?

— Dans la pièce qui précède celle-ci.

— Et tu dis que c'est un homme de bonne mine ?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Vêtu de quelle façon?

— Tout en noir...

— Porte-t-il l'épée?

— Oui, monsieur le chevalier.

Tout en questionnant ainsi, Raoul s'habillait rapidement.

Quand sa toilette fut entièrement terminée, il donna l'ordre à Jacques d'introduire dans la chambre à coucher le visiteur inconnu.

Jacques ouvrit la porte et dit :

— Entrez, monsieur... monsieur le chevalier vous attend...

L'homme qui se présenta, et dont en effet l'apparence était assez engageante, ressemblait à un officier en costume de ville.

Son regard ne manquait point de franchise, et un continuel sourire se jouait sur ses lèvres, découvrant ainsi des dents très blanches.

Il s'inclina devant Raoul et il parut attendre les questions de celui chez qui il se présentait ainsi à l'improviste.

— Vous venez de la part de Son Altesse Royale, monsieur? — demanda Raoul, après avoir rendu le salut à son visiteur.

— Oui, monsieur le chevalier, j'ai cet honneur, — répondit le nouveau venu.

— Vous êtes chargé de quelque chose pour moi?

— Oui, monsieur le chevalier...

— Un message verbal, ou une lettre?

— Une lettre, monsieur le chevalier...

— Vous plaît-il de me la remettre?

Le visiteur fouilla dans la poche de côté de son habit et il en tira deux objets : d'abord un parchemin plié en quatre, auquel appendait le sceau de l'État ; ensuite une enveloppe assez large, scellée d'un large cachet de cire rouge.

Raoul jeta un regard plein de défiance et d'inquiétude sur le parchemin, qui lui paraissait avoir de tout point l'aspect sinistre d'une lettre de cachet.

L'inconnu remit ce parchemin dans sa poche, et, tendant à Raoul l'enveloppe scellée de cire rouge, il lui dit :

— Voici la lettre, monsieur le chevalier.

Raoul saisit et déchira cette enveloppe avec un fiévreux empressement.

Sur le papier qu'elle renfermait étaient tracés les lignes suivantes :

« *Ordre est donné au chevalier de La Tremblaye de se rendre à l'instant même auprès de monseigneur Philippe d'Orléans, Régent de France, à quelque heure du jour ou de la nuit que le présent écrit lui parvienne.* »

— Savez-vous ce que renferme ce billet?... — demanda Raoul après avoir lu.

— Oui, — répondit le messager, — je le sais...

— Ainsi, Son Altesse m'attend?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Sans doute il s'agit de quelque communication de haute importance?...

— Cela est, en effet, fort probable.

— Ignorez-vous ce que peut être cette communication?

— Complètement.

— Enfin, quoi qu'il en soit, l'essentiel est de ne point faire attendre Son Altesse; prenez les devants, monsieur, je vous prie, et prévenez monseigneur que je vais avoir l'honneur de me rendre à ses ordres à l'instant même...

L'inconnu secoua la tête.

— Ce que monsieur le chevalier me demande là, dit-il ensuite, est impossible...

— Vous ne pouvez me précéder?

— Non.

— Pourquoi?...

— Parce que j'ai l'ordre de vous tenir bonne et fidèle compagnie, à partir du moment où j'aurai remis entre vos mains le billet que voilà, jusqu'à celui où vous vous trouverez en présence du Régent.

— Ah ! — dit Raoul, — vous avez cet ordre?...

— Oui, monsieur le chevalier...

— Alors, je vais donner l'ordre qu'on attelle mon carosse sans perdre une minute...

Et Raoul avançait le bras vers le cordon d'une sonnette.

L'inconnu arrêta ce mouvement.

— C'est inutile, monsieur le chevalier, — fit-il ensuite.

— Cependant, j'imagine que nous n'irons point à pied!

— Non, certes !... mais un des carrosses du Palais-Royal nous attend à la porte...

— Ah ! — fit Raoul pour la seconde fois.

Il prit son chapeau, boucla son épée, mit ses gants, et dit :

— Je suis prêt...

— Alors, monsieur le chevalier, nous partirons quand vous le trouverez bon...

— Passez, monsieur, je vous suis...

— Non, monsieur le chevalier, je n'en ferai rien... Passez le premier, je vous le demande en grâce...

Raoul haussa les épaules, et passa.

Dans la cour il vit deux ou trois hommes, vêtus de noir comme son visiteur inconnu, mais porteurs de très mauvaises figures, qui se promenaient les mains dans les poches en regardant les croisées.

Deux grands diables de valets de pied, ressemblant à s'y méprendre à des alguazils déguisés en laquais, se tenaient debout à la portière du carrosse. L'un d'eux ouvrit cette portière.

— Montez, monsieur le chevalier, — dit l'inconnu.

Raoul obéit. Son compagnon s'installa, non point à côté de lui, mais en face, après avoir donné l'ordre de toucher au Palais-Royal.

Les deux grands valets de pied s'élancèrent à leur poste, et le carrosse s'ébranla.



Tout en gravissant le large escalier du Palais-Royal, toujours suivi par son inévitable compagnon, il se disait... (P. 1107.)

XXIV

UN ÉTRANGE INTERROGATOIRE

— Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous adresser une question? — demanda Raoul à son compagnon, au moment où le cocher

mettait ses chevaux au grand trot, — et me promettez-vous de me répondre la vérité?...

— Je suis à vos ordres, monsieur le chevalier... questionnez-moi tout autant que vous le jugerez convenable, je prends l'engagement de vous répondre avec la sincérité la plus parfaite...

— Eh bien, vous êtes un exempt, n'est-ce pas, et je suis votre prisonnier?

L'inconnu hocha la tête.

— L'interrogatoire est complexe, — dit-il ensuite, — et la réponse embarrassante, du moins en ce qui concerne la seconde de vos deux demandes. Je vais, cependant, faire en sorte de vous satisfaire de mon mieux...

« D'abord, il est très vrai que je suis un exempt, ce que votre perspicacité vous a fait merveilleusement deviner... Ensuite, vous n'êtes pas précisément mon prisonnier, et vous n'êtes pas non plus précisément libre...

« Je ne vous ai point arrêté... je ne suis point votre gardien, je suis votre *compagnon*, mais un compagnon gênant et dont il vous serait difficile de vous débarrasser quant à présent...

« J'espère, d'ailleurs, qu'immédiatement après votre entrevue avec monseigneur le Régent vous serez libre et délivré de ma compagnie...

— Mais, — demanda Raoul, — si, tout à l'heure, j'avais refusé de vous suivre?...

— Ceci n'était point à craindre avec un gentilhomme ayant autant de savoir-vivre que monsieur le chevalier...

— Sans doute; mais enfin, admettons cette résistance improbable...

— Admettons-la, puisque vous le voulez...

— Eh bien?...

— Eh bien, monsieur le chevalier, le cas était prévu...

— Que serait-il advenu de ma résistance?...

— Des extrémités fâcheuses, et qu'on n'aurait su déplorer d'une façon trop vive... je me serais vu dans la déplorable nécessité d'appeler à moi main-forte, de procéder à l'arrestation de monsieur le chevalier, et, pour cela, de faire usage d'une lettre de cachet que j'ai dans ma poche... J'ajouterai que je suis bien heureux que les choses aient tourné tout différemment...

— Monsieur, — dit Raoul à cet exempt si rempli de politesse et de bienveillance, — savez-vous que, cette nuit, j'ai soupé au Palais-Royal avec le Régent?...

— Oui, monsieur le chevalier, je le sais.

— Savez-vous que Son Altesse Royale me traitait avec une bienveillance hors ligne, et plutôt en ami qu'en serviteur?

— Je sais aussi cela, monsieur le chevalier.

— Comment ai-je pu, en si peu d'heures, démériter au point d'attirer sur ma tête une disgrâce aussi foudroyante, et de voir l'ami de la nuit dernière devenir le prisonnier d'aujourd'hui?...

— Je ne puis répondre à cette question, monsieur le chevalier.

— Et pour quoi

— Parce que j'ignore complètement ce que vous me faites l'honneur de me demander...

— Bien vrai?...

— Je vous en donne ma parole!...

Raoul n'insista pas, et, comme la série des interrogations qu'il pouvait adresser à l'exempt était épuisée, il garda le silence et s'enfonça dans des réflexions très noires, très peu rassurantes, que nos lecteurs devinent à merveille, et dans le détail desquelles il nous semble, par cette raison, tout à fait superflu d'entrer.

Le carrosse s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, monsieur le chevalier, — dit l'exempt : — vous plaît-il de descendre?...

Raoul descendit, et, tout en gravissant le large escalier du Palais-Royal, toujours suivi par son inévitable compagnon, il se disait :

— Ainsi donc, voilà réalisés mes sinistres pressentiments!... D'où peut venir le coup qui me frappe, et qui donc a tourné la foudre contre moi?... Ce doit être cette Italienne... cette Antonia Verdi, ma rivale! mon ennemie mystérieuse!... Mais jusqu'où va le mal? Qu'a-t-elle appris? Qu'a-t-elle révélé?... Si le Régent n'a que des soupçons, je puis m'en tirer encore à force d'audace!... Mais, s'il sait tout, je suis perdu!... les portes de la Bastille se fermeront sur moi et ne se rouvriront plus!...

Raoul en était là de son monologue quand il arriva, en compagnie de l'exempt, dans l'antichambre pui précédait le cabinet de travail de Philippe d'Orléans.

L'exempt adressa quelques mots, tout bas, à l'huissier de service qui pénétra dans le cabinet et en ressortit presque aussitôt en disant :

— Son Altesse Royale attend M. de La Tremblaye.

Le moment décisif était arrivé.

Raoul imposa silence aux battements de son cœur, il franchit le seuil redoutable, la porte se ferma derrière lui, et il se trouva face à face avec le Régent.

Ce dernier était debout, le dos tourné à la cheminée, sur laquelle il appuyait son coude.

Nous savons que cette attitude lui était familière.

A la droite du duc d'Orléans était un paravent chinois déployé.

Le frou-frou d'une robe de soie, qui se fit entendre derrière les feuilles laquées rehaussées d'or de ce paravent, apprit à Raoul que Philippe n'était pas seul

Une femme allait assister à l'entrevue du prince et de Raoul.

Mais quelle pouvait être cette femme?.,.

Était-elle une alliée?

Était-elle une ennemie?

Raoul n'eut pas le temps de se poser ces questions, ou du moins de chercher à les résoudre, car à peine avait-il fait deux ou trois pas dans le cabinet, que le Régent lui dit d'une voix dans laquelle le jeune homme crut découvrir une poignante ironie :

— Ah! ah! chevalier de La Tremblaye, mon féal serviteur, vous voilà donc...

— Monseigneur, — répondit Raoul avec fermeté, — me voici comme toujours, aux ordres de Votre Altesse Royale... de quelque façon que ces ordres me soient transmis...

— Devinez-vous quels sont les motifs qui m'ont fait vous mander auprès de moi?...

— Je devine du moins que les tristes prévisions, émises par moi cette nuit en présence de Votre Altesse Royale, se sont réalisées plus vite encore que je n'avais lieu de le craindre.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que mes ennemis ont parlé, et que Votre Altesse Royale ne s'est pas souvenue de ses promesses...

— Je n'oublie jamais, monsieur! — répondit Philippe avec hauteur.

— Cependant, — dit hardiment Raoul, — Votre Altesse Royale avait daigné me promettre de ne point prêter l'oreille à des calomnies audacieuses, et de ne point confondre le mensonge avec la vérité, si plausible que fût ce mensonge...

— Et comment donc savez-vous, monsieur, que des accusations se sont élevées contre vous?...

— Comment ne le saurais-je pas, monseigneur? — puisque je suis prisonnier, c'est que je suis accusé...

— Eh bien, monsieur, la meilleure preuve que je me souviens de ce que j'ai promis, c'est que j'ai voulu vous entendre avant de vous

condamner... c'est que j'ai voulu vous laisser le pouvoir de me convaincre qu'on a menti, et que vous avez été bien réellement calomnié...

Raoul ne répondit pas, et il attendit.

Son attitude morale, en ce moment, pouvait se comparer à l'attitude physique d'un adroit duelliste sur le terrain.

Dans l'un comme dans l'autre cas, l'issue du combat pouvait dépendre de la façon dont le premier coup serait porté et paré. Il se tenait sur ses gardes, prêt à parer ce premier coup, si toutefois la parade était possible.

— Monsieur de La Tremblaye, — lui dit le Régent après avoir semblé, pendant quelques secondes, chercher, sinon ce qu'il avait à dire, du moins les expressions dont il voulait faire usage, — que penseriez-vous d'un gentilhomme, admis dans l'intimité de son prince et possédant toute sa confiance, qui se servirait de cette confiance et de cette intimité pour tromper le prince de la façon la plus indigne, pour l'abuser par de honteuses jongleries, et lui faire jouer un rôle de dupe?

Raoul sentit un frémissement passer dans tout son corps, depuis la plante de ses pieds jusqu'à la racine de ses cheveux.

Cependant il fit appel à sa résolution pour supporter sans défaillir ce choc si rude ; aucune émotion ne se laissa lire sur son visage, et il répondit :

— Le gentilhomme qui se serait conduit ainsi que vient de le dire Votre Altesse Royale aurait commis un crime indigne de pardon, et, quel que fût le châtiment que le prince trompé par lui jugeât convenable de lui infliger, nul ne pourrait prétendre que ce châtiment fût trop rigoureux...

Le Régent regarda Raoul avec un étonnement qu'il ne parvint point à cacher.

Raoul soutint ce regard sans baisser les yeux.

Il y eut un moment de silence.

— Ainsi, monsieur de La Tremblaye, — dit Philippe au bout de ce temps, — ainsi, tel est votre avis?...

— Oui, monseigneur.

— Le gentilhomme dont nous parlons, s'il existe, vous paraît avoir commis un crime indigne de pardon?.,.

— Oui, monseigneur.

— Et vous prétendez qu'aucun châtiment, quel qu'il soit, ne serait trop rigoureux pour lui?...

— Je prétends cela, monseigneur.

— N'êtes-vous pas sévère, monsieur de La Tremblaye?

— Non, monseigneur, je ne suis que juste.

— De telle sorte que, si je faisais paraître devant vous le gentilhomme accusé et convaincu de m'avoir misérablement trompé, vous répéteriez en sa présence ce que vous venez de me dire...

— Je n'hésiterais pas, monseigneur...

— En êtes-vous bien sûr?

— Autant que je le suis de m'appeler Raoul de La Tremblaye et d'être un fidèle serviteur de Votre Altesse Royale...

— Et si, par exemple, sa condamnation à une prison perpétuelle dépendait de vous, vous le feriez condamner?

— Oui, monseigneur.

— Sans pitié?...

— Il n'en mériterait pas.

— Sans remords?...

— Pourquoi des remords, monseigneur, quand on prononce un juste arrêt?...

Il y eut un nouveau silence... plus long que le premier.

Philippe d'Orléans ne regardait plus Raoul; ses yeux baissés semblaient étudier une des fleurs du splendide tapis de la Savonnerie qui couvrait le parquet.

XXV

UNE SCÈNE A TROIS PERSONNAGES

Ce silence, nous devons le dire, semblait plus embarrassant à Raoul que les interrogations mêmes du Régent.

Tout à coup ce dernier releva la tête et dit brusquement :

— Si je vous demandais de faire apparaître devant moi, ce soir, la reine de Saba, que me répondriez-vous?

Raoul tressaillit d'une façon visible et murmura d'une voix dont il ne pouvait cacher complètement l'émotion :

— Je répondrais, monseigneur, qu'il en sera fait selon vos ordres.

— Et les résultats de cette évocation seraient les mêmes que ceux auxquels vous nous avez fait assister la nuit dernière?

— Pourquoi non, monseigneur?

— Même si vous étiez gardé à vue, d'ici là, de façon à ce qu'aucune communication avec le dehors ne vous fût possible?...

— Mes communications avec le dehors ne peuvent avoir nulle influence sur des résultats prévus et certains, monseigneur...

— Affirmeriez-vous sur l'honneur ce que vous dites là?

— Je l'affirme sur ma foi de gentilhomme!!...

— Chevalier de La Tremblaye!...

— Monseigneur...

— Ou vous êtes un honnête homme effroyablement calomnié, ou vous êtes le plus audacieux coquin qui se puisse trouver sous le ciel!

— Je suis un honnête homme calomnié, que Votre Altesse Royale daigne n'en point douter...

Pour la troisième fois, le Régent se tut.

Ses yeux s'abaissèrent de nouveau vers le tapis, et sa physionomie exprima le doute et l'irrésolution.

Raoul, en ce moment, éprouvait un indicible sentiment d'anxiété, et nous dirons presque d'angoisse.

Son cœur ne battait plus; son pouls s'était arrêté; une sueur froide perlait à la racine de ses cheveux.

Il venait de jouer le tout pour le tout.

Le gain de cette partie décisive allait-il lui rester? triompherait-il à force d'audace?...

Sortirait-il du Palais-Royal libre, triomphant, mieux affermi que jamais dans sa puissance et dans son crédit, ou bien les donjons de la Bastille allaient-ils refermer sur lui leurs portes, qui devaient, comme celles de l'enfer du Dante, porter en lettres de feu ces mots sinistres :

« Vous qui entrez, laissez ici toute espérance! »

Évidemment le Régent était combattu, le Régent doutait.

Lequel allait l'emporter, dans le plateau de la balance, de Raoul ou de son accusateur inconnu?...

Toutes ces idées se succédèrent dans l'esprit de M. de La Tremblaye en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à les analyser.

Quand le duc d'Orléans releva la tête, il avait aux lèvres un mauvais sourire, et le regard qu'il attacha sur Raoul était, si nous pouvons nous servir d'une comparaison aussi insolite, était acéré et pénétrant comme la lame d'un stylet.

— Chevalier, — dit-il d'une voix lente et qui soulignait en quelque

sorte chacune de ses paroles, — comment se fait-il que vous n'ayez pas encore sollicité de nous une faveur que nous vous aurions accordée sans conteste ?...

— Oserais-je demander à Votre Altesse Royale quelle est la faveur dont elle parle ?...

— Celle de présenter au Palais-Royal votre femme.

Raoul chancela sous le choc.

Cependant il répondit :

— Hélas ! Votre Altesse Royale ignore sans doute que j'ai eu le chagrin de perdre Mme de La Tremblaye, il y a déjà plusieurs années.

— Ainsi, votre femme est morte ?...

— Oui, monseigneur.

— Ce fut pour vous, j'imagine, une perte bien douloureuse ?

— Oui, monseigneur, bien douloureuse.

— Car vous aviez été parfaitement heureux en ménage, selon toute apparence !...

— Parfaitement heureux, oui, monseigneur.

— Que voulez-vous, chevalier ! la mort tranche les nœuds les plus doux !... Heureusement, vous avez su trouver une compensation... La seconde Mme de La Tremblaye a, dit-on, tout ce qu'il faut pour vous consoler complètement de la perte de la première. .

Raoul devint livide.

— Monseigneur, — s'écria-t-il, — monseigneur, qu'a-t-on dit à Votre Altesse Royale ?...

— Mais, rien que de très naturel et de très légitime, ce me semble... On m'a dit que vous vous étiez remarié en secondes noces... M'aurait-on menti, par hasard ?...

— Oui, monseigneur, — balbutia Raoul, — on a trompé Votre Altesse...

— Le croyez-vous réellement ?...

— Qui donc le saurait, si ce n'est moi, monseigneur ?...

— C'est qu'en effet, dans ce cas, on aurait abusé avec une rare impudence !... on est entré dans une foule de détails, détails précis et qui paraissent positifs ; on m'a dit que la nouvelle Mme de La Tremblaye s'appelait, avant son mariage, Mlle de Chambard... Êtes-vous bien certain, chevalier, que ce ne soit point la vérité ?...

Raoul courba la tête et ne répondit pas.

Évidemment, le Régent était bien et complètement instruit, et toute dénégation ne pourrait servir, désormais, qu'à rendre la position plus mauvaise.



Antonia Verdi se leva, arracha son masque. (P. 1113.)

Philippe continua :

— On m'a dit encore, chevalier, et cela ne m'étonne point de la part d'un homme épris comme vous l'êtes de l'extraordinaire et du merveilleux, on m'a dit que Mlle de Chambard vous avait séduit d'autant plus, que son visage et toute sa personne offraient une miraculeuse

ressemblance avec certaine figure de certaine tapisserie qui, s'il faut vous en croire, vous rappelait d'étranges souvenirs de jeunesse...

Le Régent se tut et parut attendre une réponse de M. de La Tremblaye.

Mais Raoul resta muet et brisé.

— On m'a dit enfin, — poursuivit le duc d'Orléans, — qu'obéissant aux instincts de votre nature indépendante qui redoute de s'enchaîner par des liens trop indissolubles, vous aviez mieux aimé tromper M[lle] de Chambard que de l'épouser, et qu'une parodie sacrilège avait remplacé un mariage sérieux et réel... Est-ce encore vrai, cela, chevalier?... — insista le Régent.

— Non, monseigneur, — répondit Raoul avec impétuosité, — non, cela n'est pas vrai!... Jeanne de Chambard est bien ma femme devant Dieu et devant les hommes!!

— Ainsi, cette cérémonie dans la chapelle de l'hôtel de Thianges?

— Était la célébration d'un mariage véritable, monseigneur.

— Ainsi, le prêtre qui vous a donné la bénédiction nuptiale?...

— Était un ministre de Dieu, monseigneur, et ce qu'il faisait, il avait le droit de le faire...

Philippe d'Orléans regarda fixement Raoul, pendant quelques secondes, avec un indéfinissable sourire.

Puis il s'écria :

— Eh bien, dans ce cas, chevalier de La Tremblaye, tant pis pour vous!... c'est vous qui l'aurez voulu!

— Je ne comprends pas ce que Votre Altesse me fait l'honneur de me dire... — murmura le jeune homme dont l'angoisse dépassait les bornes du possible.

— Je veux dire, répliqua le duc avec une expression effrayante, je veux dire que Philippe d'Orléans aurait pu, peut-être, pardonner un crime commis envers lui seul, mais que le Régent de France est le grand justicier du royaume, et qu'au-dessus de lui il y a la loi qu'il doit faire respecter !... Chevalier de La Tremblaye, tout gentilhomme que vous êtes, vous ne serez pas décapité, vous serez pendu!!...

— Pendu!... — répéta Raoul avec stupeur.

— Oui, pardieu!... vous croyez-vous trop grand seigneur pour la corde, par hasard?... Le comte de Horn a bien été roué!... et le comte de Horn était mon parent...

— Mais qu'ai-je donc fait?... qu'ai-je donc fait? — balbutia Raoul effaré et sentant que sa tête s'égarait

— Ce que vous avez fait!... vous avez épousé deux femmes.... vous êtes bigame, chevalier, mon Dieu, voilà tout!

— Mais, monseigneur, la première de ces femmes est morte!...

— En avez-vous la preuve?...

— Non, Monseigneur... mais cette preuve existe... elle doit exister... et quand bien même il faudrait fouiller le monde entier pour la trouver, on la trouvera.

— Vous en êtes sûr?...

— Oui, Monseigneur... sûr comme d être vivant...

— Eh bien, moi, j'en doute.

— Votre Altesse en doute?... et pourquoi?

— Parce que j'ai la preuve que la première dame de La Tremblaye était vivante encore quand vous avez épousé la seconde.

— Mais c'est impossible, monseigneur... c'est impossible!...

— Elle était si bien vivante alors, — poursuivit le Régent, — qu'elle est vivante encore aujourd'hui... et je n'ai pas besoin de fouiller le monde pour en trouver la preuve! Regardez!

Philippe, d'un mouvement rapide, reploya les unes sur les autres les feuilles de l'écran de laque derrière lequel Raoul avait cru entendre à plus d'une reprise le bruissement léger d'une robe de soie.

Une femme masquée était assise calme et impassible.

— Antonia Verdi, — lui dit le Régent, — affirmez à M. le chevalier de La Tremblaye que sa première femme n'est point morte, et peut-être vous croira-t-il!

Antonia Verdi se leva, arracha son masque, et Raoul, foudroyé, reconnut le visage pâle et les grands yeux noirs de la fille du Diable!...

XXVI

LA BIENVEILLANCE D'UN EXEMPT

Philippe d'Orléans professait une sympathie toute particulière pour les représentations dramatiques. Il aimait les grands effets de scène: il adorait les coups de théâtre.

Le mélodrame, tel que le comprennent aujourd'hui les maîtres du genre, aurait eu droit à ses plus chaleureux encouragements.

Aussi ce fut avec la satisfaction vive et légitime d'un amateur éclairé qu'il savoura la situation dont il venait d'être tout à la fois le créateur et le metteur en scène.

Son regard allait d'Antonia Verdi démasquée à Raoul anéanti, et il avait aux lèvres le sourire heureux d'un dramaturge qui voit se dessiner le succès de son œuvre.

— Eh bien, monsieur, — demanda-t-il au bout de quelques secondes au chevalier de La Tremblaye, — que pensez-vous de cela?... Suis-je bien renseigné? Qu'avez-vous à répondre?

— Monseigneur!... — s'écria Raoul, — je n'ai rien à répondre, et je sens bien que je suis condamné... Mais prenez garde... prenez garde à cette femme, monseigneur!... cette femme est un mauvais génie.

Antonia Verdi, ou *la fille du Diable*, ou plutôt *Hébé*, puisqu'il convient de lui restituer son véritable nom, s'avança vers Raoul, le regard menaçant et la lèvre soulevée par une contraction farouche.

— Osez-vous bien parler ainsi!... — dit-elle d'un ton plein de hauteur et de haine, — osez-vous bien élever la voix!... osez-vous bien traiter une femme de mauvais génie, vous le fourbe et le déloyal!... vous l'assassin du marquis d'Avizac!... vous l'assassin du vicomte d'Aubigny!... vous qui m'auriez assassinée si la fuite ne m'avait soustraite à votre fureur!...

— Monseigneur, — balbutia le chevalier en étendant vers le Régent ses deux mains suppliantes, — qu'il plaise à Votre Altesse de m'infliger à l'instant même le châtiment que j'ai mérité!... que la Bastille s'ouvre pour moi, je vous le demande à genoux... mais que je ne sois point réduit à subir devant vous les insultes de cette misérable créature!... Demandez-moi mon épée, monseigneur, ou donnez-moi l'ordre de la briser, car, je le sens.. je le sens bien... je vais tuer cette femme!...

— Ce serait trop tard, monsieur, — répondit Philippe avec ironie, — madame n'en aurait pas moins été vivante, et bien vivante, lors de la célébration de votre mariage... et vous n'en seriez pas moins pendu!...

Raoul, complètement écrasé, perdit la conscience du lieu où il se trouvait et de la multiple accusation qui pesait sur lui.

Il oublia la présence du Régent... il oublia la présence d'Hébé... ou plutôt le chaos se fit dans ses pensées, et les ténèbres envahirent son intelligence.

Ses jambes, ne pouvant plus supporter le poids de son corps, se

dérobèrent sous lui, il chancela, et il tomba presque sans connaissance dans un fauteuil qui, par hasard, se trouvait derrière lui.

Cet anéantissement absolu fut d'ailleurs de courte durée.

Quand Raoul reprit le complet usage de ses sens, le duc d'Orléans et Antonia Verdi, que nous continuerons décidément à appeler ainsi pour la plus grande clarté de notre récit, ne se trouvaient plus dans le cabinet.

En revanche, M. de La Tremblaye vit, à trois pas de lui, la physionomie bienveillante et l'éternel sourire de l'exempt vêtu de noir qui l'avait amené au Palais-Royal.

— Eh bien, monsieur, — lui demanda ce dernier, — comment vous sentez-vous maintenant!...

Raoul, au lieu de répondre, fit un violent effort pour rassembler ses souvenirs confus qui ne tardèrent point à revenir en foule.

— Il paraît, monsieur le chevalier, — reprit l'exempt, — il paraît que l'affaire a été chaude...

— Oui, — répondit Raoul, — et, sans doute, vous le savez mieux que personne...

— Eh! mon Dieu!... comment le saurais-je?...

— Les grandes punitions sont pour les grands coupables!... — répliqua le chevalier avec amertume, — et vous devez avoir reçu des ordres qui me concernent...

— Oui, certainement, monsieur le chevalier, j'en ai reçu...

— Eh bien, alors, exécutez-les!... C'est probablement la Bastille qui m'est destinée... en attendant mieux... — Je suis prêt à vous suivre!...

— Pardon, monsieur le chevalier, mais il y a entre nous, en ce moment, un malentendu...

— Un malentendu?

— Oui.

— Lequel?...

— Il ne m'est nullement enjoint de vous mener à la Bastille... quant à présent, du moins.

— Ah! — fit Raoul...

— Cela vous étonne?...

— Beaucoup. Et, dites-moi, je vous prie, que devez-vous donc faire de moi?...

— Rien de fâcheux..

— Mais encore?

— Je dois vous conduire dans un salon d'attente, qui se trouve à côté de ce cabinet, vous y demander votre épée et vous y garder à vue ..

— Jusqu'à quand?

— Jusqu'à ce qu'il plaise à Son Altesse Royale de vous faire appeler de nouveau...

— Le Régent veut donc me revoir une seconde fois?

— Cela est vraisemblable, monsieur le chevalier... Vous plaît-il que nous passions dans le salon d'attente qui nous est désigné?

— Me voici, monsieur...

La pièce dans laquelle l'exempt introduisit Raoul était vaste, meublée somptueusement, et ornée de tableaux de Lebrun, de Vanloo, de Simon Vouët et de Natoire.

Sur un guéridon, dans l'un des angles de cette pièce, se trouvait une collation composée de viandes froides, de pâtisseries sucrées et de deux flacons de vin d'Espagne.

L'exempt avança un fauteuil à Raoul et le pria de s'asseoir.

— Monsieur le chevalier, — lui dit-il ensuite, — vous savez que j'ai l'ordre de vous demander votre épée?...

— La voici, — répondit Raoul en la tirant du fourreau et en la présentant à l'exempt.

— En vérité, monsieur le chevalier, — reprit ce dernier, — tout ce qui se passe aujourd'hui m'étonne et me confond beaucoup plus que je ne saurais le dire...

— Pourquoi donc? — demanda machinalement Raoul dont la pensée était ailleurs.

— Depuis que j'ai l'honneur d'être exempt, j'ai opéré de bien nombreuses arrestations, et j'ai conduit à la Bastille, au château de Vincennes, et même à Pignerol, de très hauts personnages... mais jamais, au grand jamais, je n'ai rien vu de semblable à ce que je vois en ce moment...

— Je ne vous comprends pas, — dit M. de La Tremblaye. — Vous êtes porteur d'une lettre de cachet contre moi... vous m'arrêtez... vous m'amenez au Palais-Royal... vous me demandez mon épée... quoi de plus simple?...

— Dans le fond, oui; mais dans la forme, c'est bien différent.

— En quoi?

— Je vous en fais juge. D'abord, ainsi que j'ai eu le plaisir de vous l'expliquer déjà, je ne vous ai point arrêté; j'ai reçu la mission de vous accompagner sans vous perdre de vue, ce qui n'est point du tout la même chose... Ensuite, et toujours selon la teneur expresse de mes ordres, je vous conduis dans le cabinet de Son Altesse Royale...

« Là, que se passe-t-il?

« Je n'en sais rien et je n'aurai pas l'indiscrétion de vous le

demander; mais il paraît que monseigneur le Régent vous traite de façon assez rude et vous fait grand'peur, puisque je vous retrouve anéanti et sans connaissance...

« De cela, que devait-on logiquement conclure, je vous prie, sinon que j'allais être forcé de vous écrouer au plus vite dans quelque prison d'État?

« Eh bien!... pas du tout

« Son Altesse Royale tient à vous revoir et me donne l'ordre, de sa propre bouche, de vous garder à vue, mais de vous témoigner les plus grands égards... vous entendez, monsieur le chevalier, les plus grands égards!...

« Son Altesse Royale ne s'arrête pas là!... l'intérêt qu'elle vous porte va jusqu'à lui rappeler que vous n'avez peut-être pas déjeuné ce matin, et je suis chargé par elle de vous faire les honneurs de la collation que voilà, et qui a été apprêtée tout exprès pour vous!... »

En parlant ainsi, l'exempt désignait le guéridon chargé de mets, et il terminait en ajoutant :

— Que dites-vous de cela, monsieur le chevalier? Que dites-vous de cela?... Je ne sais pas si vous êtes un grand criminel, mais je sais bien que quelque chose me dit que vous serez libre avant ce soir...

Raoul secoua tristement la tête.

— Est-ce que vous doutez de la réalisation de mes pressentiments favorables? — demanda l'exempt.

— Beaucoup, je l'avoue...

— Eh bien, vous avez tort; mais, peut-être, cette noire mélancolie qui vous accable tient-elle à la privation trop longtemps prolongée de toute nourriture... mangez une aile de ce faisan, et buvez deux verres de ce vin d'Espagne... vous verrez qu'aussitôt après vous vous trouverez être un homme tout différent!... Mon conseil est bon, monsieur le chevalier, suivez-le...

Si bon que fût le conseil, Raoul était dans une situation d'esprit qui ne le disposait point à en faire son profit.

Cependant, et de guerre lasse, il dut céder aux bienveillantes insistances de l'exempt qui semblait prendre à lui un intérêt tout particulier.

Il mangea donc, il but, et nous devons à la vérité de déclarer qu'il s'en trouva bien.

Le découragement profond, je dirai plus, le désespoir qui s'était emparé de lui, se calmèrent un peu, grâce à l'influence fortifiante et vivifiante du vieux vin d'Espagne.

Ainsi que l'exempt le lui avait annoncé, il se trouva un homme tout autre que ce qu'il était l'instant d'auparavant.

Il envisagea sa situation sous toutes les faces, et, si désespérée qu'elle lui parût, il lui sembla, néanmoins, que de sa nouvelle entrevue avec le Régent pouvait sortir quelque résultat inattendu et inespéré.

XXVII

LE BOUT DE L'OREILLE

Deux heures se passèrent ainsi, deux heures qui semblèrent bien longues à Raoul, quoique l'exempt fît de louables efforts pour le distraire et l'égayer par une conversation soutenue dont il faisait à peu près seul tous les frais car cette conversation ne fut à vrai dire qu'un immense monologue coupé çà et là par quelques rares monosyllabes de Raoul.

Au bout de ce temps, l'huissier qui avait introduit une première fois notre héros dans le cabinet du Régent vint le prévenir que Son Altesse Royale le faisait demander.

Raoul trouva Philippe d'Orléans debout et dans son éternelle attitude, c'est-à-dire le coude appuyé au marbre blanc de la cheminée.

Les feuilles repliées du paravent de laque ne pouvaient plus servir d'asile à personne, et il était évident que les deux hommes se trouvaient seuls dans le cabinet.

Philippe attacha sur M. de La Tremblaye son regard empreint, lorsqu'il le voulait, d'une majesté toute royale.

Puis, après quelques minutes de silence, il lui dit :

— Vous devez être étrangement surpris de vous voir en ma présence, au lieu de vous trouver derrière les murailles de la Bastille?...

Le Régent fit une pause, et cette pause semblait demander une réponse.

Raoul répondit donc :

— Je n'ai pas le droit de m'étonner, monseigneur, et Votre Altesse Royale est bien la maîtresse de retarder ou d'avancer l'heure du châtiment que je mérite, et auquel je n'espère, en aucune façon, me soustraire...



En arrivant en face de la porte cochère de la maison qu'il habitait, il remarqua une certaine quantité de promeneurs dont les visages non moins suspects.. (P. 1128.)

Philippe d'Orléans reprit :

— Vous ne vous défendez pas, monsieur, et vous avez raison... C'est le moyen d'obtenir peut-être une indulgence dont vous ne seriez point digne autrement...

A ceci, Raoul n'avait rien à répondre.

Il se contenta de s'incliner profondément, tout en commentant, à part lui, ce mot : *indulgence* que le Régent venait de prononcer, et tout en se demandant si les pronostics énumérés avec tant de complaisance par l'exempt allaient être suivis d'un heureux dénouement auquel il n'osait croire...

— Monsieur de La Tremblaye, — poursuivit Philippe après un silence, — vous vous êtes fait, il y a deux heures, plus coupable que vous ne l'étiez en réalité... Votre seule faute est d'avoir abusé de notre confiance... Quant au crime de bigamie, vous ne l'avez point commis...

— Quoi, monseigneur, — s'écria Raoul avec un oubli complet de l'étiquette, — vous savez...

— Je sais la vérité... — interrompit le Régent.

— Mais comment?

— Le marquis de Thianges, interrogé par moi, m'a tout révélé. Il a prêté son concours à un mariage de comédie. Jeanne de Chambard n'a jamais été votre femme.

— Monseigneur... — balbutia Raoul.

— Silence, monsieur! — dit le Régent, — laissez-moi parler et écoutez-moi!... Du moment où vous n'étiez plus coupable qu'envers moi seul, du moment où je n'avais plus à me faire le vengeur de la loi audacieusement violée, je redevenais l'unique arbitre de vos destinées. Je pouvais punir seul, pardonner seul... J'ai pesé vos actions dans une juste balance, j'ai examiné vos fautes, et non seulement vos fautes mais encore les motifs qui vous les avaient fait commettre, et j'ai trouvé, à presque toutes, des circonstances qui les atténuent...

Le Régent fit une pause.

Raoul écoutait, il entendait, mais il ne comprenait pas, et il lui semblait qu'il était en ce moment le jouet d'un songe bizarre et invraisemblable.

N'était-ce pas, en effet, la chose la plus étrange, la plus inimaginable, la plus impossible en quelque sorte, que de voir Philippe d'Orléans se constituer, sans raison apparente, le défenseur officieux de celui par qui il venait d'être très grièvement offensé?...

S'il est une injure que les princes, aussi bien que les autres hommes,

ne pardonnent guère, c'est celle qui peut les couvrir de ridicule, en montrant qu'ils ont été facilement et grossièrement dupes.

L'offense de Raoul était de ce genre, et, malgré cela, Philippe se battait les flancs pour amoindrir la faute, pour l'innocenter en quelque sorte, et pour se créer à lui-même des motifs d'indulgence.

Que voulait dire cela, et sous toutes ses périphrases y avait-il donc un piège?

Voilà ce que se demandait Raoul, et la réponse, ainsi qu'on le verra, ne devait pas se faire attendre longtemps.

— Oui, — continua le Régent, — vous ne vous êtes pas fait une idée bien nette de la gravité de votre action... Vous n'avez point réfléchi qu'en complotant de m'abuser par une fantasmagorie habile, et en mettant ce complot à exécution, vous attentiez dans ma personne à la dignité royale dont je suis le représentant. Vous avez voulu vous défaire d'une rivale dans ma faveur... Vous avez voulu combattre cette femme qu'hier encore j'appelais Antonia Verdi, et que maintenant je nomme M[me] de La Tremblaye... Vous vous êtes servi pour cette lutte des armes étranges que le hasard avait mises entre vos mains, et vous avez cru en avoir le droit... Tout cela est-il la vérité, monsieur de La Tremblaye?...

— Tout cela est la vérité, monseigneur, — répondit Raoul.

— Vous voyez jusqu'où va ma bienveillance à votre endroit, — reprit Philippe, — et vous vous en étonnez sans doute. Eh bien! cette bienveillance ira plus loin encore, si vous voulez... Le marquis de Thianges, qui ne fut cependant que votre complice, est depuis une heure à la Bastille où je le laisserai longtemps réfléchir... Vous, au contraire, vous pouvez être libre à l'instant...

Le Régent s'interrompit.

— Libre à l'instant! — répéta Raoul avec vivacité.

— Oui.

— Votre Altesse Royale me permet-elle de lui demander ce qu'il faut faire pour cela?

— Accepter certaines conditions que je vais vous proposer.

— *Le bout de l'oreille* va se montrer!... — pensa Raoul.

Puis tout haut :

— Quoi !... Votre Altesse Royale daignera me proposer des conditions! — s'écria-t-il, — quand elle a le droit de me donner des ordres!...

— Je ne veux rien vous imposer et je prétends vous laisser le choix entre la Bastille et l'acceptation de ces conditions...

— Ce choix est fait d'avance, monseigneur...

— Qui sait?... — dit le Régent.

— Que Votre Altesse Royale veuille bien s'expliquer, et elle appréciera mon obéissance...

— Écoutez-moi donc, et pesez mes paroles.

— Je vais vous faire rendre votre épée, je vais déchirer la lettre de cachet qui vous concerne, vous allez monter dans un de mes carrosses et retourner seul à votre logis. Là, vous inventerez une fable pour justifier, vis-à-vis de Jeanne de Chambard, la façon un peu bizarre dont vous êtes sorti ce matin. Vous direz à cette jeune femme que je voulais vous voir, que vous êtes plus avant que jamais dans mes bonnes grâces, et qu'en témoignage d'une faveur toute particulière, je vous accorde à l'un et à l'autre un appartement au Palais-Royal...

— Ah! — se dit Raoul avec effroi, — *le bout de l'oreille... le bout de l'oreille...*

Le Régent continua :

— Dès aujourd'hui, dès ce soir, dès tout à l'heure, vous viendrez avec Jeanne de Chambard prendre possession de cet appartement, vous souperez tous deux avec moi cette nuit, et demain, au point du jour, je vous aurai métamorphosé en diplomate et vous partirez pour l'Angleterre avec une mission de confiance...

— Seul, monseigneur? — demanda Raoul.

— Naturellement.

— Mais, monseigneur, — dit notre héros avec une feinte naïveté, et comme s'il n'eût point deviné le but du Régent, — si je pars demain matin au point du jour, que deviendra ma femme?...

Philippe d'Orléans eut aux lèvres cet indéfinissable sourire dont nous avons déjà parlé.

— Chevalier de La Tremblaye, — répondit-il, — votre femme se nomme Antonia Verdi, et, si vous tenez à l'emmener avec vous, je vous déclare que je n'y mettrai nul obstacle...

Raoul baissa la tête, et parut s'absorber dans de sombres et profondes réflexions.

Le Régent l'abandonna à ses pensées pendant cinq minutes.

— Eh bien, chevalier, — lui dit-il au bout de ce temps, — eh bien! êtes-vous décidé?

— Oui, Monseigneur... — fit Raoul en relevant la tête.

— Vous avez convenablement pesé cette inévitable alternative, la Bastille ou l'Angleterre?...

— Oui, Monseigneur.

— Et que choisissez-vous?

— L'Angleterre, monseigneur...

Philippe eut un mouvement de joie aussitôt réprimé.

— Vous avez raison, — dit-il ensuite ; — mais ce choix ne vous laisse-t-il ni regret ni arrière-pensée?...

— Aucune arrière-pensée du moins, monseigneur.

— Êtes-vous ambitieux, chevalier?

— Autant qu'homme du monde, monseigneur...

— Eh bien, j'aurai soin de votre fortune, et si, comme je n'en doute pas, vous faites preuve d'habileté dans vos nouvelles fonctions diplomatiques, vous pourez aller haut et loin...

— J'en accepte l'augure avec respect et reconnaissance, monseigneur...

— Vous allez être libre, chevalier; je n'attends plus de vous qu'une chose...

— Laquelle, monseigneur?...

— Vous allez me donner votre parole de gentilhomme que votre acceptation de tout à l'heure ne déguise aucun projet de fuite, et qu'avant la nuit vous serez revenu au Palais-Royal avec Jeanne de Chambard...

— Je jure à Votre Altesse Royale, — répondit Raoul, — je jure *sur ma foi de gentilhomme* (et il appuya sur ces derniers mots), je jure de ne point même essayer une fuite impossible, et qui est bien loin de ma pensée... je jure d'être revenu avant la nuit au Palais-Royal et d'y ramener Jeanne de Chambard avec moi!...

— C'est bien, — fit le Régent en frappant deux coups sur un timbre.

L'huissier de service se présenta, ainsi que l'exempt vêtu de noir.

— M. de La Tremblaye est libre... — dit Philippe d'Orléans à ce dernier, — rendez-lui son épée!...

XXVIII

COUP DE FOUDRE

Ou nous avons réussi très mal à donner une idée du caractère de notre aventurier, Raoul de La Tremblaye, dans les pages de l'immense histoire qui s'achèvera bientôt, ou nous avons, au contraire, montré clairement que parmi les défauts, les passions mauvaises et les vices du fils de Roger Raynaud le braconnier, il n'y avait ni lâcheté ni bassesse.

Il nous semble que l'ombre d'un doute, à cet égard, est impossible.

Pas un de nos lecteurs n'a pu croire notre héros capable de livrer aux désirs impudiques d'un prince débauché sa Jeanne si pure et tant aimée, sa douce et belle reine de Saba...

D'ailleurs, n'avons-nous pas entendu Raoul lui-même dire au marquis de Thianges, la veille ou l'avant-veille de ce jour :

— Est-ce ma faute, à moi, si j'étais déjà marié quand j'ai rencontré Jeanne?... Je l'aime de toute mon âme, et si le diable me faisait cette grâce insigne de me débarrasser de ma première femme, ce que je lui demande chaque jour dans ma prière du matin et du soir, un bon mariage, bien en règle, remplacerait sans retard l'union de comédie pour laquelle vous avez prêté votre chapelle et votre concours...

Et ceci, nous l'affirmons, était l'expression la plus complète et la plus vraie de la pensée de Raoul.

Non, Raoul n'avait point songé, ne fût-ce que pendant la centième partie d'une seconde, à ratifier un marché infâme en livrant celle qu'il adorait, maîtresse ou femme, et en recevant, en échange, la liberté.

Seulement, tout en écoutant les cyniques propositions du Régent, il s'était dit qu'il fallait à tout prix échapper aux verrous de cette Bastille avide qui rendait si rarement sa proie.

Il fallait tromper Philippe, il fallait se cacher pendant quelques jours, avec Jeanne, dans un asile sûr, et les ruines du château de la Baume lui offraient cet asile, puis, ensuite, quitter la France pour toujours, et chercher dans l'amour, sur un sol hospitalier, la paix et le bonheur.

Or, tout cela pouvait se réaliser, et même facilement, si Raoul avait devant lui deux heures de liberté.

Eh bien, ces deux heures, hasard inouï!... incompréhensible faveur du destin!... Philippe d'Orléans les lui donnait!

A la vérité, en les lui donnant, il exigeait de lui un engagement solennel qu'il ne chercherait point à fuir et qu'avant la nuit il reviendrait au Palais-Royal, en y ramenant Jeanne avec lui.

Il lui faisait jurer cela sur sa *foi de gentilhomme!...*

Et Raoul jurait hardiment.

Mais nous savons déjà que, pour les meilleures raisons du monde, un semblable serment n'engageait point Raoul.

Et d'ailleurs, eût-il été véritablement noble et véritablement chevalier de La Tremblaye, nous croyons qu'il se fût parjuré sans remords..

§

Après avoir reçu son épée des mains de l'exempt, et remercié Philippe comme il le devait, Raoul dut attendre plus d'un quart d'heure avant qu'on lui vînt dire que le carrosse qui l'allait conduire à son logis était préparé.

Or, Raoul, sachant à merveille qu'il y avait jour et nuit, au Palais-Royal, des carrosses attelés et prêts à partir, s'étonnait de ce retard.

La cause véritable en fut promptement révélée.

La mine un peu plus que suspecte des deux valets de pied qui devaient l'accompagner, lui fit comprendre que le Régent, tout en paraissant se fier entièrement à sa parole, attachait à lui des espions chargés de surveiller ses mouvements et, au besoin, de les réprimer...

En arrivant en face de la porte cochère de la maison qu'il habitait il remarqua une certaine quantité de promeneurs dont les visages, non moins suspects, révélaient clairement à quelle honorable classe de la société ils appartenaient.

Ceci n'inquiéta nullement le jeune homme qui possédait une collection de moyens infaillibles d'échapper à tous les espions de la terre.

Il entra donc d'un pas résolu dans la cour et monta gaillardement le grand escalier conduisant au premier étage.

Le bruit d'un pas chancelant répondit à son coup de cloche.

La porte s'ouvrit, et Jacques, le visage décomposé, rougi et bouffi par les larmes abondantes qu'il versait encore, parut sur le seuil.

A la vue de Raoul, il poussa un cri de stupeur et de joie, et, oubliant complètement la distance qui séparait le valet du maître, il se



Gardez ceci pour l'amour de moi, mon ami, continua-t-elle. (P. 1133.)

jeta dans les bras de M. de La Tremblaye, le serrant contre son cœur avec des mouvements passionnés, et s'écriant d'une voix entrecoupée et à peine distincte :

— Ah! monsieur le chevalier... c'est vous... c'est donc bien vous !... Mon maître, mon bon maître... je croyais tant ne plus vous revoir!

Profondément touché, malgré son scepticisme habituel, de cette

tendresse si sincère et si expansive, Raoul pressa cordialement la main de son fidèle valet de chambre, puis il lui dit :

— Merci, mon bon Jacques! tu m'aimes, et je te le rends bien!... Maintenant, mon ami, ne perdons pas une minute... ne perdons pas une seconde... nous ne pouvons échapper que par la promptitude à l'immense péril qui nous menace... Ferme et verrouille cette porte pendant que je cours chercher madame...

Et déjà Raoul avait fait deux pas vers l'intérieur de l'appartement.

Jacques l'arrêta, et des larmes abondantes recommencèrent à couler sur son visage.

— Que signifie cela? — demanda Raoul agité déjà par un sinistre pressentiment. — Pourquoi m'arrêtes-tu?... Pourquoi ces larmes?... Que se passe-t-il ici?... Vais-je apprendre un malheur?

— Monsieur le chevalier... — balbutia Jacques, — monsieur le chevalier... madame...

— Eh bien?...

— Ne la cherchez pas...

— Ne pas la chercher!... et pourquoi?...

— Elle n'est plus ici...

— Oh! mon Dieu!... — s'écria Raoul. — Mais où donc est-elle? où donc est-elle?...

— Elle est partie... et jamais... jamais... c'est elle qui l'a dit... jamais elle ne reviendra...

— Jacques! Jacques!... — cria Raoul dont un tremblement convulsif agitait tous les membres, — songes-tu bien à ce que tu dis?

— Oh! mon maître... mon pauvre maître... hélas! je dis la vérité... Madame est partie... bien partie...

— Mais c'est impossible!... oui, c'est impossible!... N'est-ce pas que c'est impossible? Mais réponds-moi, Jacques!... réponds-moi donc!...

Tandis que Raoul parlait ainsi, il y avait de l'égarement dans son regard.

Il tenait une des mains de son valet et il la secouait avec violence.

Jacques ne répondit que par un gémissement.

Raoul lâcha Jacques et se laissa tomber sur un siège. Il resta assis pendant quelques secondes, prit sa tête dans ses deux mains et la serra convulsivement. Il lui semblait que son cerveau allait éclater.

— Voyons, — dit-il tout à coup en faisant sur lui-même un de ces efforts terribles et suprêmes qui peuvent tuer un homme comme un coup de couteau, en déterminant une foudroyante congestion cérébrale. — Voyons... du calme... du sang-froid... tout n'est pas perdu peut-être...

mais il faut que je sache... il faut que je puisse agir... Tu vois que j'ai dominé ma douleur, domine ton émotion, et de même que je vais t'interroger d'une façon précise et claire, réponds-moi d'une façon rapide et nette...

— Je tâcherai... — balbutia Jacques.

— Mme de La Tremblaye est partie?

— Oui, monsieur le chevalier...

— Quand cela?

— Il y a une heure.

— Enlevée par violence, peut-être?...

— Ah! monsieur le chevalier, est-ce que dans ce cas je serais vivant?... Non, madame n'a point été enlevée... madame est partie librement...

— Pour ne plus revenir?...

— Pour ne plus revenir...

— Mais entre ma sortie de la maison et le départ de madame, il s'était passé quelque chose, n'est-ce pas? il était survenu un incident quelconque?... Madame avait vu quelqu'un?...

— Oui, monsieur le chevalier, quelqu'un était venu.

— Qui?... parle vite!...

— Une dame...

— Quelle était cette dame?...

— Je l'ignore; elle était entièrement vêtue de noir et masquée...

— Qui lui a ouvert?

— Moi.

— Que t'a-t-elle dit?

— Qu'elle venait du Palais-Royal, que vous étiez à la Bastille, et que, pour vous sauver, il fallait qu'elle parlât à l'instant même à Mme de La Tremblaye...

— Et alors?...

— J'ai prévenu madame... Madame est venue en grande hâte auprès de cette étrangère, elle l'a fait entrer dans le salon oriental et elle a refermé la porte sur elle...

— Combien de temps a duré cette entrevue?...

— Un quart d'heure à peu près, je crois... Au bout de quelques minutes, j'ai entendu comme des sanglots... Puis la voix de madame a crié : *Mais c'est impossible!!...* et la voix de l'étrangère, une voix qu'il me semblait avoir entendue jadis, a répondu : *Voilà les preuves!!...* Alors les sanglots ont recommencé... ensuite il s'est fait un grand silence. la porte s'est ouverte, l'inconnue, toujours masquée, a passé devant moi en

disant à madame : *Au revoir, Jeanne de Chambard!!* — elle a traversé l'antichambre, et elle est partie...

— Ah! fille du démon!... murmura Raoul, qui comprenait bien quelle était cette mystérieuse étrangère, — infâme Hébé!... Antonia maudite!!... auras-tu dans les veines assez de sang pour me payer tout ce que tu m'as fait souffrir!!... — Continue, — dit-il ensuite à Jacques d'une voix brisée, — continue!...

Jacques reprit :

— La porte du salon était restée ouverte, j'entendais madame pousser des plaintes et des gémissements à fendre le cœur; j'eus peur que madame ne se trouvât mal, et comme Honorine était sortie pour toute la journée, je crus que je pouvais prendre la liberté d'entrer... Ah! monsieur le chevalier, quel spectacle!... Pauvre madame!... pauvre chère madame!... elle n'était ni assise, ni couchée... Elle était accroupie sur le tapis, au bord du divan; sa tête s'enfonçait dans les coussins où son visage disparaissait tout entier; elle se plaignait comme un petit enfant qui souffre, et, de seconde en seconde, elle éclatait en sanglots étouffés qui tordaient son pauvre corps...

Jacques s'interrompit.

Ses larmes recommencèrent à couler, non plus une à une, mais par torrents; l'émotion contractait sa gorge et rendait ses paroles indistinctes.

Raoul, debout, immobile en face de lui, les traits crispés, les yeux hagards, ressemblait à une statue du Désespoir et de la Stupeur.

Après quelques secondes Jacques reprit :

— Je m'approchai de madame et je lui parlai... je ne sais pas ce que je lui dis, car ça me faisait perdre la tête de la voir en un pareil état...

« En entendant ma voix, madame tressaillit et se leva toute droite.

« On ne peut pas dire qu'elle fût pâle... ce n'était point de la pâleur, cela!... le marbre blanc et la cire vierge auraient paru colorés à côté de son visage...

« Ses lèvres elles-mêmes étaient blanches; seulement, dans cette figure où rien ne vivait plus, il y avait autour des paupières un grand cercle bleu...

« Son regard fixe s'attachait sur moi, mais je crois bien qu'elle ne me voyait pas... je crois bien qu'elle ne voyait rien.

« Je lui demandai respectueusement si elle était malade, et si je pouvais faire quelque chose pour la soulager. Je n'obtins aucune réponse.

« Je crus bien faire, alors, en disant :

« — Monsieur le chevalier sortira très certainement de la Bastille, et peut-être plus tôt qu'on ne pense... Il est impossible que monsieur le

chevalier soit bien coupable... D'ailleurs, le Régent est bon ; il pardonnera, et monsieur le chevalier reviendra...

« Je n'avais pas achevé, que madame poussa un cri, passa ses deux mains sur son front, et se mit à dire, comme quelqu'un qui parle en dormant :

« — Il reviendra... c'est vrai... il reviendra... il reviendra... c'est pour cela qu'il faut que je parte...

« Je pensai que le chagrin de ce qui était arrivé à monsieur le chevalier rendait madame véritablement folle... et j'eus presque peur... j'aurais mieux aimé entendre madame sangloter et pousser des cris de douleur...

« Madame entra dans sa chambre à coucher où je n'osai pas la suivre, elle était devenue tout d'un coup très calme, et elle marchait d'un pas lent, mais qui semblait ferme...

« Au bout d'un instant, madame reparut dans le salon où j'attendais toujours; elle avait jeté sur ses épaules une grande pelisse, et le capuchon rabattu cachait une partie de son visage.

« Elle s'arrêta devant moi, et elle me dit :

« — Jacques, mon ami, vous êtes un bon et fidèle serviteur, et je crois que vous m'aimiez...

« — Ah! madame, — m'écriai-je, — vous et monsieur le chevalier vous êtes les deux seules personnes que j'aime en ce monde...

« — Gardez ceci pour l'amour de moi, mon ami, — continua-t-elle en me mettant dans la main une petite bague...

« Puis elle ajouta :

« — Ce n'est pas pour sa valeur que je vous donne ce pauvre bijou... c'est comme souvenir... Il est bien à moi... il vient de ma mère... Sans cela, je n'en pourrais pas disposer...

« J'étais si profondément touché, que c'est à peine si je trouvai des paroles pour remercier... Ensuite, comme madame se dirigeait du côté de la porte, je lui demandai :

« — Est-ce que madame va sortir?...

« — Oui, mon ami, — répondit-elle, — je sors...

« — Madame m'ordonne-t-elle de la suivre?...

« — Non seulement je ne vous l'ordonne pas, mais encore je vous le défends...

« — Au moins, madame rentrera bientôt...

« — Je ne rentrerai jamais...

« — Jamais!! — répétai-je, — ne pouvant en croire mes oreilles.

« Jamais! — répéta madame à son tour, — jamais, dit-elle une troisième fois.

« Alors une idée terrible me vint...

« — Mon Dieu! mon Dieu!... — balbutiai-je, — c'est que je ne sais pas tout!... c'est que monsieur le chevalier est mort, et que madame veut mourir...

« Le capuchon abaissé sur le visage de madame ne me laissait à découvert que sa bouche et son menton.

« Je vis sourire ses lèvres pâles... mais quel sourire!... Ah! dussé-je vivre cent ans, je ne l'oublierai jamais!

« Puis elle répondit :

« — Rassurez-vous, mon ami, votre maître n'est pas mórt... S'il était mort je pourrais vivre... »

Ces paroles, monsieur le chevalier, ces paroles que j'ai bien entendues, ces paroles qu'il me semble entendre encore, bouleversèrent mon intelligence, anéantirent ma raison, clouèrent mes pieds sur le tapis...

Quand je revins à moi, quand je me rappelai ce qui venait de se passer, j'étais seul dans l'appartement : madame était partie, partie pour ne plus revenir ; car elle l'a dit, et, à la manière dont elle le disait, j'ai vu que c'était la vérité...

Elle ne reviendra pas, monsieur le chevalier... elle ne reviendra jamais!...

Jacques se tut.

Raoul garda le silence pendant quelques minutes après l'achèvement de ce lamentable récit.

— Écoute-moi..., — dit-il ensuite à son valet, — écoute, mon bon, mon fidèle Jacques, toi qui, désormais, ne seras plus mon serviteur, mais mon ami... Tout à l'heure, tandis que tu me parlais, j'ai songé à mourir... Mais mourir maintenant serait lâche!... Il faut vivre, Jacques, il faut vivre pour un double but! D'abord pour retrouver ma bien-aimée Jeanne, ensuite pour me venger de la misérable créature qui vient de me faire tant de mal...

— Ah! monsieur le chevalier, — s'écria Jacques, d'abord et avant tout retrouvons madame... ensuite, si Dieu le permet, il sera temps de nous venger...

— Nous la retrouverons, je te le jure!... une voix qui ne m'a jamais trompé me le dit!..

— Que Dieu vous entende!

— Hâtons-nous donc et sortons d'ici... je semble être libre, mais je ne le suis pas... la maison est entourée d'espions et gardée à vue...

— Comment donc faire?...

Il est probable, il est même certain, que ces espions ignorent le passage secret... qui conduit à la rue du Cherche-Midi, en traversant la chambre des Mages et le passage secret... c'est par là que nous sortirons ; d'ailleurs, à tout hasard, nous serons déguisés et bien armés... Malheur à ceux qui voudraient s'emparer de moi!... sur mon honneur, je te jure qu'ils ne me prendraient pas vivant!...

— Et moi aussi, monsieur le chevalier, — répondit Jacques, — moi aussi, je me ferai tuer avant que vous soyez prisonnier!...

— Va, mon ami, va faire jouer les ressorts du passage secret, tandis que j'entrerai pour la dernière fois dans cette chambre à coucher, dans ce divin sanctuaire d'amour et de bonheur qui ne me reverra plus...

Jacques obéit.

Raoul, resté seul, franchit le seuil de cette chambre où il avait été si heureux!...

Chose étrange!... les âmes les plus perverses, les cœurs les plus froidement sceptiques, se fondent au feu de la douleur comme une cire dans un brasier!...

Raoul qui croyait à peine en Dieu, Raoul qui n'avait pas prié depui le jour où, chassé du château de La Tremblaye par les héritiers du sang de son père adoptif, il s'était incliné sur la tombe à peine fermée du marquis Réginald, Raoul pria Dieu et lui demanda de lui rendre sa bien-aimée...

Ensuite, agenouillé devant la couche solitaire, il couvrit de ses baiser et de ses larmes l'oreiller sur lequel, pendant tant de nuits, s'était reposée la tête charmante de Jeanne, et qui conservait encore les doux parfums de ses cheveux blonds.

. . . .

Quand Raoul se releva, il entendait plus distinctement encore cette voix de ses pressentiments, qui parlait à son âme et qui disait :

— Tu la retrouveras!...

Un peu ranimé par cette vague espérance, M. de La Tremblaye fouilla dans quelques meubles, brûla des papiers sur lesquels il ne voulait pas que la police du Régent pût mettre la main, remplit d'or un petit sac de loutre marine pouvant contenir une vingtaine de mille livres, et, rejoignant Jacques qui l'attendait à l'entrée du passage secret, il gagna avec lui la chambre des Mages, dont les armoires, nous le savons, renfermaient une multitude inouïe de costumes de toutes les formes, de toutes les tailles, de toutes les couleurs.

Là, bien certain d'être à l'abri de toute surprise, car il avait refermé

les panneaux qui masquaient l'issue mystérieuse, et pour quiconque ne connaissait pas les ressorts secrets, il aurait fallu démolir la maison avant de découvrir le passage; là, — disons-nous, — il procéda, ainsi que son fidèle serviteur, à l'opération longue et minutieuse d'un déguisement complet, qui devait non seulement modifier la tournure et l'aspect général du corps, mais, de plus, métamorphoser le visage au point de le rendre méconnaissable.

XXIX

DEUX SOUDARDS

Les nécessités de sa vie aventureuse avaient rendu Raoul maître dans le grand art des travestissements et des transformations. Aucun acteur n'aurait su mieux que lui se grimer et, comme on dit en termes de coulisses, se *faire une tête*.

Au moment où nous le suivons dans la chambre des Mages, Raoul avait décidé de donner, à lui et à Jacques, l'apparence et la physionomie de ces vieux soudards à la demi-solde, qui, n'appartenant plus à aucun corps, font de leur costume un compromis entre l'habit militaire et le vêtement bourgeois, en conservant l'air martial et l'allure soldatesque.

Ces déguisements, outre qu'ils devaient rendre nos deux personnages méconnaissables, offraient l'inappréciable avantage de leur permettre de porter des armes sans attirer sur eux l'attention.

En quelques minutes, et à l'aide d'un liquide contenu dans l'une des fioles étiquetées et rangées en bon ordre dans une armoire, Raoul donna à son visage et à celui de son valet cette teinte bistre qui se trouve sur le visage de ces vieux soldats dont le soleil, les vents et la pluie ont tanné la peau pendant quarante ans. De longues moustaches grisonnantes arrondirent leurs crocs aux coins de la bouche.

Les sourcils s'épaissirent comme par enchantement, et quelques rides se creusèrent dans le parchemin des joues. Des perruques, rudes et grises, complétèrent ces têtes *accentuées* et devenues dignes du crayon de Charlet, si Charlet avait vécu du temps de la Régence.



Raoul franchit cet espace en donnant à sa démarche cette allure déhanchée qui caractérise le troupier pur sang. (P. 1141.)

Les figures une fois terminées, le reste n'était plus qu'un accessoire. Des habits d'uniforme bleus à revers blancs d'une coupe antique, des culottes grises, de longues guêtres noires, montant jusqu'au-dessus du genou, des chapeaux lampions fripés, à galons ternis, posés à *la crâne* sur l'oreille droite achevèrent la métamorphose.

— Monsieur le chevalier, — s'écria Jacques en regardant son maître.

— si je vous avais rencontré dans la rue, accoutré de cette façon, je ne vous aurais pas reconnu, quand bien même j'aurais pu sauver votre vie et la mienne en vous reconnaissant.

— C'est ce qu'il faut, — répondit Raoul. — Maintenant, écoute-moi, et souviens-toi de ce que je vais te dire...

— Monsieur le chevalier peut être tranquille, je me souviendrai, — répondit Jacques.

— Eh bien, jusqu'à nouvel ordre, fais-moi le plaisir de perdre l'habitude de me dire à tout propos : *monsieur le chevalier...*

— Comment donc devrai-je appeler monsieur le chevalier?

— Appelle-moi *camarade.*

— Camarade?

— Oui. C'est court et simple, comme tu vois...

— Certainement, monsieur le chevalier...

— Encore?

— Certainement, camarade... Ah! monsieur le chevalier, ça n'a l'air de rien, et cependant j'aurai bien de la peine à m'y faire...

— Tu comprends que c'est indispensable... Dans ce moment, je ne suis plus gentilhomme... nous sommes deux soudards... deux égaux... Or, si tu me donnes un titre malgré mon déguisement, autant vaudrait crier sur les toits que je ne suis pas ce que je parais être.

— Je comprends cela, camarade, et je ferai en sorte de ne point trahir votre incognito...

— C'est bien ; mais ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore?...

— Il faut non seulement me parler familièrement, mais, de plus me tutoyer...

— Tutoyer monsieur le chevalier... c'est-à-dire vous tutoyer, camarade!... — s'écria Jacques, — je ne pourrai jamais...

— Je te dis que c'est nécessaire...

— Mais, camarade...

— Je le veux!...

— Soit, camarade..: je vous... je te tutoierai... Mais, mon Dieu! mon Dieu!... que ça sera difficile!...

— C'est une habitude à prendre. Commence tout de suite, en me disant de te boucler le ceinturon de ton épée...

— Camarade, — balbutia Jacques, — oserais-je te prier de vouloir bien me boucler le ceinturon de mon épée...

— Ce n'est pas cela, mon ami!... ce n'est pas cela le moins du monde!...

— Comment faut-il dire?...

— Il faut dire : Camarade, boucle-moi mon ceinturon.

— Mais c'est grossier!...

— Tant mieux...

— Hélas! mon Dieu! comment faire?... Enfin, je vais tâcher...

— Allons, du courage!...

— Camarade, boucle-moi mon ceinturon...

— C'est cela...

Et Raoul, se conformant à l'injonction si péniblement obtenue de son valet, attacha autour des reins de Jacques le ceinturon d'une longue épée dont la forme était complètement passée de mode, mais qui pouvait devenir, dans une main vigoureuse, une arme formidable.

— A ton tour, — dit-il ensuite, — rends-moi le service que je viens de te rendre...

Jacques aimait beaucoup mieux obéir que commander.

Il agrafa avec empressement le ceinturon du chevalier, ceinturon auquel était appendue une épée non moins longue et non moins redoutable.

— Camarade, — dit-il ensuite, — je veux te demander une faveur...

— Demande, mon ami, demande...

— Eh bien, camarade, permets-moi de ne pas te tutoyer quand nous serons seuls...

— Y tiens-tu beaucoup?

— Oh! plus qu'à toute chose au monde... en fait de choses de ce genre...

— Eh bien. J'y consens, mais à une condition...

— Laquelle?

— C'est que, quand nous serons dans la rue, dans un endroit public, partout enfin où il sera possible de nous entendre, tu mettras dans ta familiarité beaucoup plus de fermeté et de résolution que tu ne le fais dans ce moment...

— Camarade, je te le promets... — dit Jacques d'un ton résolu. Puis il ajouta : — Monsieur le chevalier, est-ce bien ainsi?...

— C'est du moins beaucoup mieux. Maintenant, finissons-en vite, j'ai hâte de me voir hors de cette maison...

— Il me semble que nous sommes prêts...

— Pas encore complètement.

— Que vous manque-t-il donc? insista Jacques.

— Tu vas voir. Ouvre la dernière armoire, là-bas, à main droite.

— Celle-ci?

— Oui. Que vois-tu là?

— Des armes de toute sorte, pistolets, fusils, carabines...

— Prends deux paires de pistolets de la plus petite dimension, et mets-les sur cette table...

— C'est fait.

— Maintenant, sur le rayon d'en haut, qu'y a-t-il?

— Des boîtes de plomb rondes et dont le couvercle se visse, et des sébiles de bois.

— Dans les boîtes il y a de la poudre, dans les sébiles il y a des balles, apporte une sébile et une boîte.

— Voilà.

— A côté de ces provisions de chasse ou de guerre, n'y a-t-il pas des poires à poudre?...

— En voici deux, en corne, montées en argent.

— Remplis-les de poudre, mets-en une dans ta poche, et laisse-moi l'autre; prends aussi une douzaine de balles... pendant ce temps, je vais charger tes pistolets et les miens.

Au bout de deux ou trois minutes, Raoul et Jacques avaient chacun leurs pistolets ajustés dans le ceinturon de leurs épées et cachés sous les revers de leurs habits.

Avant même de mettre l'épée à la main, ils pouvaient disposer de la vie de quatre personnes.

Raoul glissa dans sa poche de derrière le sac de peau rempli d'or, puis il dit :

— Nous voici complètement prêts... partons...

— Où allons-nous?...

— Je ne sais pas encore, l'essentiel est de sortir d'ici : une fois réellement et complètement libres, nous aviserons...

— Camarade, une question...

— Eh bien?...

— Si l'on cherche à nous arrêter, que faudra-t-il faire?...

— Faire feu de nos quatre coups, à bout portant, et par conséquent brûler la cervelle à quatre hommes.

— Et ensuite?...

— Tirer nos épées, nous frayer un passage, si nous pouvons, et nous enfuir...

— Et si nous ne pouvons pas?

— Nous faire tuer en nous défendant. Entre la Bastille et la mort le choix, pour moi du moins, n'est pas douteux, j'aime mieux la mort.

— C'est compris, on agira en conséquence.

— Viens.

— Me voici, camarade, me voici...

Raoul sortit de la chambre des Mages, traversa une pièce servant d'antichambre, et ouvrit avec précaution la porte, qui, de cette antichambre, donnait sur l'escalier.

L'escalier était désert.

Les deux hommes descendirent.

A l'entrée de la cour, ils rencontrèrent le propriétaire de l'*Hôtellerie du roi Salomon,* Samuel Vertamy, dit *le Père aux écus.*

Ce vieux petit juif, maigre et chauve, qui n'avait vu entrer dans son hôtellerie, de toute la journée, personne qui ressemblât, peu ou beaucoup, aux deux soudards qu'il avait sous les yeux, regarda Raoul et Jacques avec un prodigieux étonnement, et il se disposait à les interpeller d'une façon très verte.

Mais il n'en eut pas le temps. Raoul s'arrêta devant lui, et, sans prononcer un seul mot, fit une espèce de signe maçonnique.

Le vieillard n'eut pas plus tôt vu ce signe qu'il se déchaperonna en toute hâte de la cape de velours qui couvrait son crâne dénudé, et se courbant aussi bas qu'il lui fut possible de le faire, il laissa passer les deux hommes.

De l'entrée de la cour à la porte de la rue, il y avait cinquante ou soixante pas environ.

Raoul franchit cet espace, en donnant à sa démarche cette allure déhanchée qui, pour nous servir d'une expression contemporaine, rendant parfaitement notre pensée, caractérise le troupier *pur sang.*

Jacques le suivit, en l'imitant de son mieux.

Raoul atteignit le seuil de la porte cochère.

Là, il s'arrêta, et, tout en tordant entre deux des doigts de sa main droite les pointes de sa moustache avec un geste inimitable, il jeta à droite et à gauche un regard rapide, sans que sa physionomie perdît son expression de profonde indifférence.

Ce regard rassura complètement le chevalier.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne voyait rien, rien que des bourgeois affairés, rien que de paisibles flâneurs, les uns se rendant là ou les appelaient leurs affaires, les autres se promenant, comme on se promène à Paris, sans but et pour tuer le temps.

Évidemment la rue était libre.

Évidemment, les espions ne soupçonnaient pas l'existence du passage secret, reliant l'une à l'autre les deux maisons.

Raoul fit un signe à Jacques, et, lui prenant le bras, il se mit à marcher avec lui, d'un pas rapide et régulier, dans la direction de la rue Saint-Guillaume.

Et, tout en marchant, quoiqu'il eût l'âme pleine d'angoisses et le cœur déchiré, Raoul, pour se conformer à l'esprit de son rôle, fredonnait du bout des dents ce couplet bien connu d'un *noël* épigrammatique dirigé contre le premier ministre du Régent, noël qui courait les halles, les rues, les boudoirs et les ruelles, et faisait partout fureur.

Plein d'audace et de zèle,
Prélat contre les lois,
En vrai polichinelle,
Parut l'abbé Dubois!
Le bœuf s'épouvanta,
L'âne effrayé recule.
Dès qu'on eut dit son nom,
Don, don,
Un chacun s'écria,
La, la,
C'est *Dubois!* qu'on le brûle!

Bientôt les deux hommes atteignirent les quais.

Raoul les suivit, en remontant le cours du fleuve qu'il traversa sur le pont Neuf, sans ralentir son pas militairement régulier.

Jacques jugea qu'il pouvait user des droits que lui donnait la familiarité dont son maître lui avait fait une loi.

— Camarade, — demanda-t-il — où allons-nous?

— Rue du Croissant, — répondit Raoul, — je crois que là, pour aujourd'hui du moins, il n'y a pas de danger..: J'ai besoin de réfléchir une heure, à tête reposée, avant de prendre un parti...

XXX

RUE DU CROISSANT

Nous savons déjà que Raoul, sous des noms d'emprunt, avait des logements mystérieux dans presque tous les quartiers de Paris.

Nous avons même pénétré dans son logis de la rue du Croissant, lorsque par une nuit de vendredi, il y fit porter le corps de don Raymond de Vasconcellos évanoui.

La plupart de ces appartements étaients situés, à dessein, dans des maisons qui n'avaient point de portier, et ils ne pouvaient s'ouvrir depuis l'extérieur qu'en appuyant sur un ressort caché que Raoul seul connaissait.

Il avait donc les meilleures raisons du monde de parier à coup sûr que les limiers les plus habiles de la police du Régent fouilleraient bien longtemps Paris avant de découvrir ce logis, où Raoul ne venait pas deux fois par an.

Par ces raisons, Raoul devait s'y croire parfaitement en sûreté, au moins pendant quelques heures.

A peine arrivé, il se laissa tomber sur un siège, il cacha sa tête dans ses deux mains et il se mit à réfléchir...

En quel lieu le désespoir avait-il pu entraîner Jeanne?...

Où la chercher?...

Quels moyens mettre en œuvre pour avoir au moins une chance de la retrouver?...

Voilà les questions que se posait Raoul.

Voilà les problèmes dont il cherchait ardemment la solution.

Et plus sa pensée s'enfonçait dans ces abîmes de doute et d'incertitude, plus il s'apercevait, avec une douleur écrasante, avec une épouvante sans bornes, qu'il s'égarait parmi les méandres d'un inextricable labyrinthe, et que, faute d'un fil conducteur, il allait s'y perdre à tout jamais.

En effet, Jeanne ne connaissait personne chez qui elle eût pu songer à se réfugier, Jeanne n'avait pas une amie à qui demander asile... Où donc était-elle?...

Certains couvents, à la vérité, offraient à tous les malheurs et à tous les désespoirs leur hospitalité discrète.

Mais s'il y avait au monde, en ce moment, pour Raoul, une chose impossible, c'était d'aller frapper à la porte des couvents.

Forcé de se cacher lui-même, toute démarche de ce genre le mettrait fatalement en évidence, et quand bien même il voudrait courir le risque d'une arrestation presque certaine, de quel droit tenter cette démarche?...

A quel titre réclamer Jeanne de Chambard, indignement abusée par lui, et vis-à-vis de laquelle il n'avait pas même le pouvoir de réparer sa conduite infâme?

Et puis, d'instant en instant, une phrase prononcée par la jeune femme, et répétée par Jacques, venait résonner à son oreille et dans son cœur, et lui meurtrissait le cerveau comme un glas sinistre.

— Est-ce que je ne sais pas tout? est-ce que mon maître est mort? — s'était écrié Jacques.

Et Jeanne avait répondu :

— S'il était mort, je pourrais vivre...

Ainsi donc, Jeanne pensait à mourir.

Ainsi donc, à cette même heure où Raoul cherchait les moyens de la retrouver, Jeanne était morte peut-être!...

Vainement le chevalier s'efforçait de chasser cette horrible pensée, elle revenait sans cesse avec une étrange persistance, et elle achevait de mettre dans son esprit le désordre et la confusion.

— Si cette inaction se prolonge une heure encore, — se dit Raoul, — je deviendrai fou!...

Et pour échapper à ce nouveau malheur qui lui semblait imminent, il résolut de se mettre sur-le-champ à l'œuvre...

Seulement, comme nul indice, même le plus minime, ne venait le guider, il lui fallait marcher en aveugle et tout attendre du hasard.

Aucune situation humaine, on en conviendra, ne pouvait être plus désespérante et plus désespérée que celle-là!...

— Viens, mon ami, — s'écria-t-il en se levant tout à coup et en s'adressant à Jacques, — viens... nous allons sortir... nous allons la chercher...

— Où donc, monsieur le chevalier? — demanda le valet effrayé de l'exaltation fiévreuse qui se lisait sur le visage de son maître.

— Partout! — répondit Raoult.

Il fallait se contenter de cette réponse un peu plus que vague.

Jacques suivit son maître.

§

Nous n'entrerons point avec nos lecteurs dans le détail des innombrables démarches, sans résultat possible, que le maître et le valet tentèrent pendant cette soirée et pendant les deux jours qui suivirent.

Ils parcoururent la grande ville dans tous les sens, et, vingt fois par heure, Raoul s'adressait aux marchands, debout sur le seuil de leurs



Passant ensuite son bras dans l'ouverture qu'il venait de pratiquer, il ouvrit la croisée. (P. 1152.

boutiques, aux gagne-deniers, stationnant aux coins des rues, aux mendiants qui tendaient la main, aux bateleurs qui rassemblaient autour d'eux une foule oisive.

A tous, Raoul donnait le signalement de Jeanne et demandait si l'on n'avait pas vu passer une femme qui ressemblait à ce signalement.

Aucun des personnages ainsi interpellés ne riait au nez du chevalier,

parce que ses longues moustaches, sa longue rapière et sa mine de soudard inspiraient une craintive déférence.

Mais, quand il avait passé, bourgeois, bateleurs, commissionnaires et mendiants le suivaient du regard en haussant les épaules et en se disant :

— Il est fou !...

Le second jour, Raoul, à qui ses angoisses avaient enlevé même le sentiment du péril, poussa son insouciante témérité jusqu'à retourner à l'hôtel du Roi-Salomon.

Il se fit reconnaître de Samuel, il l'interrogea comme il interrogeait tout le monde.

Samuel n'en savait pas plus que les autres.

Jeanne n'avait point paru, et la police, ayant découvert le passage secret qui conduisait à la chambre des Mages, avait, la veille, fait une perquisition dans l'hôtellerie.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la police n'avait rien trouvé.

Nous savons qu'il y avait pour cela de bien excellentes raisons.

Le soir de ce jour, Raoul en rentrant dans son logis de la rue du Croissant, brisé par la fatigue et par l'insuccès, dit à Jacques :

— Nous ne pouvons continuer à vivre ainsi, mieux vaudrait cent fois mourir tout de suite que je souffrir ce que je souffre depuis deux jours... Je crois avoir trouvé le moyen d'en finir d'une manière ou de l'autre...

— Et ce moyen, monsieur le chevalier?...

— Tu le sauras ; mais, en ce moment, nous avons autre chose à faire que d'entrer dans des inutiles détails...

Raoul ouvrit la bourse de peau, et il compta cinquante louis.

— Prends cet or, dit-il à Jacques.

Jacques prit les cinquante louis et demanda :

— Qu'en faut-il faire ?...

— Connais-tu, dans les environs, un loueur de chevaux?...

— Oui, monsieur le chevalier.

— Où?

— Rue Grange-Batelière.

— Va chez ce loueur, donne-lui la somme qu'il te demandera à titre de garantie, fais seller ses deux meilleurs chevaux, et amène-les dans la rue...

— J'y vais.

— Combien te faut-il de temps pour aller et pour revenir?...

— En supposant qu'il me faille parlementer avec le loueur, et que les

valets d'écurie fassent très lentement leur besogne, il me faut une heure au plus...

— C'est bien ; il est huit heures et quart, à neuf heures et quart je descendrai...

— Monsieur le chevalier me trouvera promenant les chevaux de long en large devant la porte...

Jacques sortit.

Raoul, resté seul, ouvrit une garde-robe et modifia son déguisement d'une façon complète.

Il conserva à la vérité ses moustaches, mais en faisant disparaître de son visage la teinte bistrée et les rides.

Il remplaça les longues guêtres noires par des bottes molles à éperons.

Il quitta l'uniforme de coupe antique pour un vêtement de chasse en velours noir.

Enfin, une épée élégante et semblable à celle dont il se servait habituellement, prit la place de la rapière soldatesque.

Il aurait été extrêmement facile de reconnaître M. de La Tremblaye sous ce travestissement un peu trop simplifié, mais comme il faisait nuit, et comme il allait sortir de Paris, ce danger se réduisait en somme à fort peu de chose.

Il est bien entendu, d'ailleurs, que Raoul n'eut pas même la pensée de se dessaisir de ses pistolets.

Ces préparatifs achevés, le jeune homme regarda sa montre. Elle marquait neuf heures.

Il attendit quelques minutes encore, puis il descendit.

Au milieu de la rue, à vingt pas de la porte de la maison, il aperçut un groupe mobile formé d'un homme et de deux chevaux.

Il s'avança du côté de ce groupe, il dit tout bas à Jacques, au moment où il allait le rejoindre :

— C'est moi.

Puis, saisissant la bride de l'un des chevaux, il se mit rapidement en selle, tandis que son valet en faisait autant de son côté.

En voyant la nouvelle et brusque métamorphose de son maître, Jacques avait eu toutes les peines du monde à réprimer un mouvement de surprise.

— Ces chevaux sont-ils bons? — lui demanda Raoul.

— Dame !... ce sont les meilleurs de l'écurie. Pour décider le loueur à me les donner, il a fallu lui déposer les cinquante louis, et encore se faisait-il tirer l'oreille... Je n'affirme pas que les pauvres bêtes soient des

animaux de très pure race, mais ils semblent vigoureux, et je crois qu'ils feraient sans peine une douzaine de lieues d'ici à demain matin.

— C'est plus qu'il ne faut, — dit Raoul en rendant la main à sa monture, qui partit à un trot très rassurant.

XXXI

EFFRACTION ET ESCALADE

Le projet de Raoul était simple.

Peut-être n'offrait-il pas de grandes chances de succès, mais enfin c'était une branche à laquelle le jeune homme se raccrochait au milieu du naufrage de ses espérances.

Il voulait se rendre au vieux manoir de la Baume, que nos lecteurs connaissent sous le nom de *Château des Fantômes* et de *Château Maudit*.

Là, il convoquerait le ban et l'arrière-ban de ses complices les faux monnayeurs, et, leur parlant avec cette autorité suprême à lui transmise par la pauvre reine Émeraude, il les lancerait dans Paris, avec la mission de prodiguer l'or, et avec la promesse d'une énorme récompense à qui trouverait les traces de Jeanne disparue.

Presque tous les faux monnayeurs étaient des bandits émérites, que d'anciens hauts faits avaient mis en bonnes relations avec les agents subalternes de la police, agents recrutés à cette époque parmi les malfaiteurs intelligents qui, en faisant *leur soumission*, achetaient l'impunité de leurs crimes passés au prix des services qu'ils pouvaient rendre.

Grâce au concours de tous ces hommes, concours qui serait actif puisqu'il serait chèrement payé, il n'était véritablement point impossible de parvenir à mettre la main sur l'extrémité de ce fil d'Ariane vainement cherché jusque-là.

Jacques, mis au fait de ce projet par son maître, trouva que l'idée était bonne.

Cependant les deux cavaliers étaient sortis de Paris au grand trot de leurs montures.

Ils avaient dépassé Nanterre, ils avaient traversé Rueil endormi, ils avaient laissé derrière eux ce château presque royal, sur lequel planait encore l'ombre terrible et toute-puissante du grand cardinal.

Ils passaient devant cette forêt qui devait faire place un jour au parc de la Malmaison.

La Malmaison! demeure de cette bonne et charmante impératrice qui n'a laissé que de doux et touchants souvenirs!...

Ils atteignaient Bougival, qui ne mirait point alors dans les eaux calmes de la Seine tant de gracieuses et coquettes villas.

Jusqu'au moment où furent dépassées les dernières maisons de ce village, Raoul avait maintenu son cheval à une allure égale et rapide.

Mais alors il appuya sur la bride, et l'animal docile ralentit aussitôt son pas.

Jacques, qui tenait sa monture à une distance respectueuse, supposant que son maître voulait lui parler, fit entendre un *Hop!* sonore et se trouva, en une ou deux secondes, à côté de lui.

— Mon ami, — lui dit Raoul en s'arrêtant tout à fait, — ne connaîtrais-tu pas un chemin qui puisse nous conduire à Saint-Germain sans continuer à suivre cette route?...

— Non, monsieur le chevalier, — répondit Jacques, — je n'en connais pas...

— Tant pis! — murmura Raoul.

— Monsieur le chevalier me permet-il de lui demander pour quel motif il désire changer de direction?...

— Ne comprends-tu donc pas, — dit le jeune homme d'une voix basse et lente, — ne comprends-tu donc pas qu'en passant devant le Petit-Chastel, devant la maison de Jeanne, mon cœur va se briser?...

— Du courage, mon pauvre maître!... du courage!... — balbutia Jacques, — rien n'est perdu, rien n'est désespéré, vous reverrez madame...

— Le crois-tu donc véritablement?

— Oui, monsieur le chevalier, oui, je le crois, oui, j'en suis sûr!... — répliqua Jacques, faisant ainsi parade d'une confiance qu'au fond il était loin d'éprouver.

— Que Dieu t'entende! — dit Raoul. — Passons devant cette maison, puisqu'il le faut, mais passons vite, car, en vérité, je me sens faible comme un enfant...

Et, approchant ses deux éperons des flancs de son cheval, il l'embarqua au plus impétueux galop.

De Bougival à cet endroit, qui s'appelle aujourd'hui le *Bas-Prunet*, et où se trouvait alors le Petit-Chastel, la distance est courte.

La monture de Raoul dévorait l'espace, comme le coursier fantastique de la ballade de Bürger.

Au bout de quelques minutes, la maison des Chambard apparaissait comme une masse plus sombre, au milieu des profondes ténèbres d'une nuit sans lune.

Pour la seconde fois, Raoul ensanglanta avec les molettes de ses éperons les flancs de son cheval, et voulut passer en détournant la tête.

Mais une invincible attraction, plus forte que sa volonté, attachait ses yeux sur la façade de cette demeure dont il avait payé jadis l'hospitalité par une lâche trahison...

Soudain il poussa un cri sourd, et, comme les chefs arabes dans leurs étranges *fantasias*, il arrêta net l'élan furieux de son cheval qui bondit de côté, manqua des quatre jambes et tomba.

Raoul se dégagea rapidement des étriers, laissa sa monture à l'abandon, et s'élança vers la porte du Petit-Chastel.

Jacques, qui, moins bien monté, arrivait seulement, et qui se demandait si un accès de véritable folie venait de s'emparer de son maître, leva à son tour les yeux sur la maison, et, à son tour, poussa un cri...

C'est qu'une faible lumière brillait à l'une des croisées du premier étage, derrière les petits carreaux sertis de plomb de cette pièce qui avait été la chambre virginale de Jeanne de Chambard!...

Or, qui donc, excepté Jeanne elle-même, pouvait se trouver dans cette maison et dans cette chambre, en ce moment et à cette heure?...

Raoul, nous l'avons dit, s'était élancé vers la porte, il s'arrêta, semblant hésiter sur ce qu'il avait à faire...

Jacques, qui venait d'attacher à une branche d'arbre les brides des deux chevaux, rejoignit son maître et lui demanda tout bas :

— Monsieur le chevalier, faut-il frapper?...

— Gardons-nous-en bien, — répondit Raoul du même ton. — Si Jeanne est là, si elle ne veut pas me voir, et si elle se doute que j'arrive, elle s'enfuira et je la perdrai de nouveau...

— Comment donc faire?...

— Entrer sans qu'on nous ait ouvert...

— C'est presque impossible...

— Rien n'est impossible quand on sait vouloir!...

— Mais, monsieur le chevalier, cette porte est en bois de chêne, elle est massive et garnie de clous énormes; elle défierait un assaut.

— Essayons de démonter la serrure...

— Les vis sont en dedans et n'offrent, de ce côté, aucune prise...

Raoul, forcé de convenir que Jacques avait raison, réfléchit pendant une minute.

— Eh bien, — dit-il ensuite, — si nous ne pouvons entrer par devant nous arriverons par derrière...

Et, suivi de Jacques, il fit rapidement le tour de l'enclos assez vaste qui s'étendait au loin de l'autre côté de la maison.

Cet enclos était défendu par une muraille élevée, qu'il ne fallait point songer à escalader sans cordes et sans échelle, mais dans cette muraille se trouvait pratiquée une petite porte donnant accès dans la campagne, et c'était sur cette porte que comptait Raoul.

Elle était fermée en dedans, mais son bois mince et déjà vermoulu n'offrait qu'une médiocre résistance, et, d'ailleurs, le bruit des tentatives qu'on ferait contre elle ne pouvait arriver jusqu'à la maison.

Raoul, qui d'une seule main l'ébranlait sans peine, dit à Jacques de lui procurer deux morceaux de bois.

Jacques se mit immédiatement à l'œuvre, et, en quatre coups de sa gigantesque rapière, il coupa deux jeunes arbres dans dans la haie voisine.

L'extrémité des deux petits arbres fut introduite entre le seuil de pierre et les planches inférieures.

Raoul et Jacques pesèrent avec ensemble, le bois craqua, la serrure cria, les gonds ébranlés gémirent, la porte oscilla pendant une seconde, puis tomba sur la terre humide.

Le maître et le valet étaient dans l'enclos, mais ils n'étaient pas encore dans la maison.

Une difficulté plus grande que celle dont ils venaient de triompher se présentait.

Heureusement Jacques se souvint qu'en rôdant dans l'enclos, à l'époque où le chevalier, blessé et presque mourant, se trouvait au Petit-Chastel, il avait vu de longues échelles sous un hangar.

Il s'orienta, chercha le hangar, le trouva sans peine, et revint, apportant une échelle qui atteignait et même dépassait les fenêtres du premier étage.

— Je vais monter, — dit alors Raoul, — je briserai un carreau, j'ouvrirai la fenêtre, et, quelle que soit l'épouvante que j'inspire à Jeanne, si c'est bien Jeanne en effet qui se trouve dans cette maison, elle n'aura pas le temps de fuir, puisque je me trouverai au même étage que sa chambre...

— Mais, monsieur le chevalier, — hasarda Jacques, — madame croira certainement que ce sont des bandits qui viennent l'assaillir.

— Tant mieux!...

— Ah! — fit Jacques très étonné.

— Eh! sans doute, — reprit Raoul. — Si profonds que soient l'effroi et la haine que j'inspire à Jeanne, elle aimera toujours mieux voir apparaître mon visage que celui d'un voleur ou d'un assassin...

— Je ne pensais pas à cela, — répondit Jacques, — et monsieur le chevalier a raison... Je vais tenir l'échelle...

Raoul se débarrassa de ses moustaches postiches qu'il avait conservées et qui, sans le métamorphoser entièrement, changeaient cependant beaucoup sa figure.

Cela fait, il gravit rapidement l'échelle.

Il enveloppa son poignet dans son mouchoir de poche pour enfoncer un carreau sans se couper aux débris du verre.

Par un bonheur inouï, le carreau, mal scellé dans son alvéole de plomb, céda sans se briser et par conséquent sans faire de bruit.

Raoul le prit et le jeta dans le jardin.

Passant ensuite son bras dans l'ouverture qu'il venait de pratiquer, il ouvrit la croisée et, enjambant lestement l'appui, il se trouva dans l'intérieur de la maison, dans une pièce qu'il savait encombrée d'objets de rebut et de meubles sans destination.

Les ténèbres du dehors étaient épaisses, nous l'avons dit, mais le regard s'y accoutumait peu à peu.

Quant aux ténèbres de l'intérieur, nous ne saurions les comparer qu'à celles d'un four ou d'une caverne.

Raoul n'avait donc, pour se guider, que ses souvenirs, très imparfaits d'ailleurs, de la distribution des pièces du premier étage.

Il n'ignorait pas que la pièce dans laquelle il se trouvait avait une porte sur un couloir qui coupait la maison en deux parties égales.

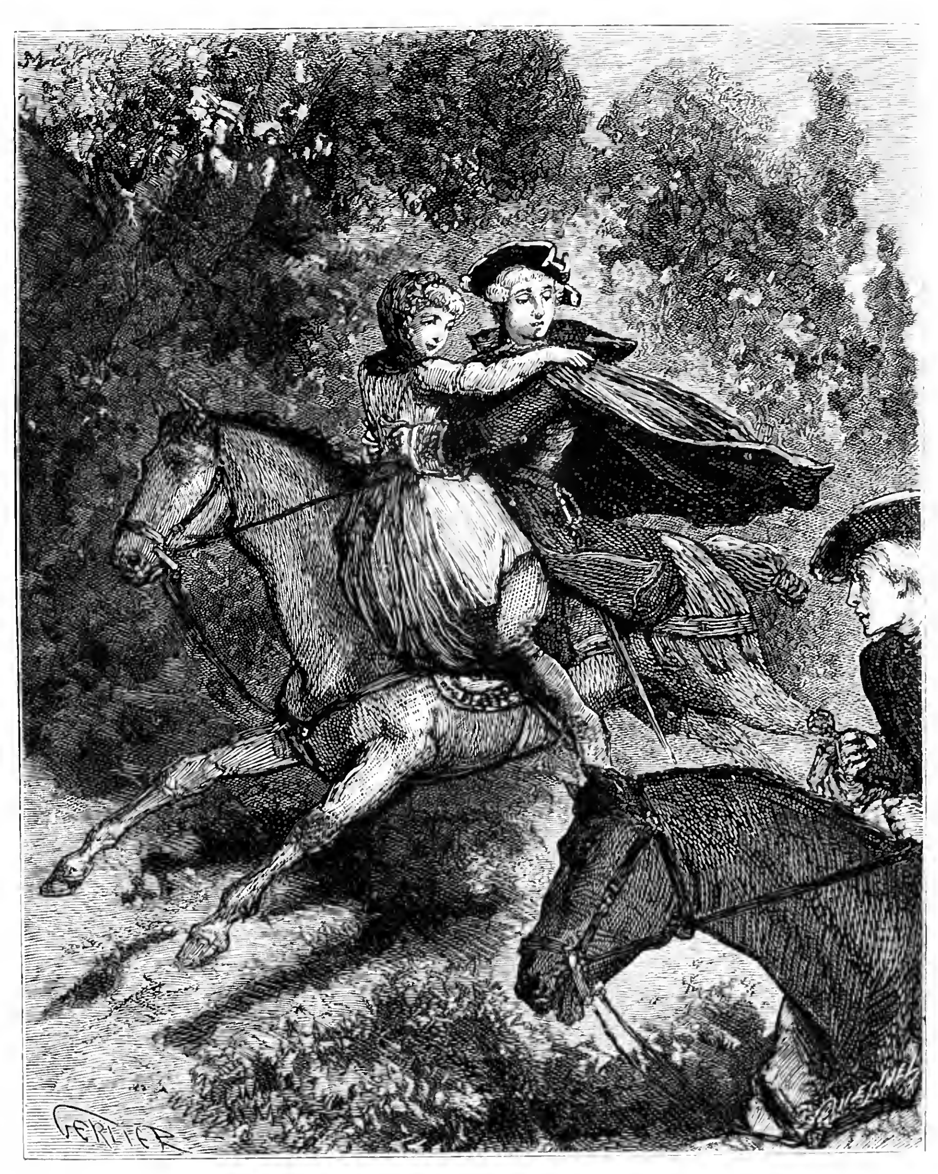
Une des portes de ce couloir ouvrait la chambre de feu Mme de Chambard, chambre par laquelle il fallait passer pour arriver à celle de Jeanne.

Il savait cela, répétons-nous; mais il ne se rendait compte que d'une façon extrêmement vague de la situation de ces diverses ouvertures.

Et cependant, quoi qu'il en eût dit à Jacques, il tenait beaucoup à ne produire aucun bruit qui pût épouvanter la jeune femme et lui faire croire à quelque effrayante agression nocturne.

Il se dirigea donc à tâtons, les mains étendues, et suivant de son mieux la muraille.

Il ne tarda guère à arriver à la porte qui donnait sur le couloir et qui n'était fermée qu'au pêne.



Au bout d'une demi-heure de course non interrompue, ils se trouvèrent tout près de la montagne. (P. 1160.)

Une fois dans le couloir, suivant toujours le mur qui lui servait de guide et d'appui, et étouffant le bruit de ses pas, il atteignit l'entrée de la chambre de Madeleine de Chambard.

La porte n'était pas fermée.

Il pénétra dans cette pièce.

En face de lui devait se trouver la chambre de Jeanne.

Raoul s'arrêta pendant un instant.

Au milieu de l'obscurité compacte qui l'enveloppait, une faible raie lumineuse, dessinant la ligne inférieure de la porte qui se trouvait vis-à-vis de lui, indiquait que derrière cette porte devait se trouver l'objet de ses recherches.

Tout à coup Raoul tressaillit, se retourna brusquement, et promena autour de lui un regard effaré qui cherchait à percer les ténèbres insondables.

Il lui semblait qu'il n'était plus seul, il lui semblait que quelqu'un se trouvait près de lui.

Un bruit bizarre, régulier, monotone, semblable au martellement cadencé du balancier d'une horloge de village, frappait son oreille et semblait grandir de seconde en seconde.

Raoul fit deux pas en avant.

Le bruit le suivit.

Raoul recula.

Le bruit parut reculer en même temps que lui.

Certes, Raoul était brave! eh bien, en ce moment, un petit frisson courut dans ses cheveux et quelques gouttes de sueur froide perlèrent à ses tempes.

Il s'attendait presque à voir surgir en face de lui l'un de ces spectres dont il avait si souvent en lui-même raillé les fantasmagoriques évocations.

Il s'attendait à ce que la forme pâle et sanglante de Madeleine de Chambard allait se dresser entre lui et la porte de Jeanne...

Mais il ne vit rien, rien que les ténèbres, et il se prit à sourire, d'un sourire involontaire et dédaigneux, en découvrant quel était ce bruit qui l'avait épouvanté.

C'était celui des battements sourds et impétueux de son cœur!

— Allons! — se dit Raoul, — du courage!...

Et il ouvrit la dernière porte.

Mais à peine en avait-il franchi le seuil qu'il s'arrêta en joignant les mains et en poussant un cri d'angoisse.

Raoul ne s'était pas trompé, il retrouvait Jeanne.

Jeanne était là à quelques pas de lui...

Mais était-elle vivante?

XXXII

VIVANTE OU MORTE?

Dans la chambre faiblement éclairée par la lueur d'une petite lampe de cuivre, placée sur un antique bahut, sur le lit de chêne noir aux lourds rideaux de lampas sombre, la jeune femme, étendue, paraissait endormie ou morte.

Avant de se coucher sur ce lit, elle avait revêtu l'une de ses parures de vierge, une robe blanche sans ornements.

Son visage était pâle, à ce point de pouvoir lutter avec la blancheur mate de la robe.

Les longs cils de ses paupières abaissées faisaient ombre sur ses joues, qu'encadraient les masses dorées de ses longs cheveux.

Ses deux petites mains qu'on eût dit taillées dans l'albâtre le plus pur, tant elles étaient incolores, se croisaient chastement sur sa poitrine.

Ainsi posée, dans cette attitude sculpturale, avec sa robe qui s'étendait en longs plis depuis son cou jusqu'à ses pieds, avec ses mains jointes, avec cette blancheur marmoréenne de sa chair et de ses vêtements, Jeanne de Chambard ressemblait à s'y méprendre à l'une de ces statues que nos ancêtres couchaient sur les tombes des jeunes reines mortes à vingt ans, dont ils voulaient éterniser les traits.

Raoul sentit un voile de pleurs s'abaisser entre ses regards et cette couche funèbre.

Des sanglots montèrent de son cœur à ses lèvres, il tomba à genoux, et, se traînant jusqu'au chevet du lit, il saisit une des mains de Jeanne.

Cette main était tiède, mais on sentait qu'elle allait se refoidir...

Jeanne était vivante encore, cependant on comprenait qu'elle allait mourir...

— Oh! ma bien-aimée... ma bien-aimée... — murmura Raoul. — si tu t'en vas de ce monde, je vais te suivre...

Jeanne fit un mouvement et ouvrit les yeux. Dans le regard qu'elle attacha sur Raoul il n'y avait pas de colère.

— Mon ami, — dit-elle, d'une voix si faible qu'il fallait le profond silence de la nuit pour la rendre distincte, — je suis heureuse que vous soyez venu... au moins je puis vous dire que je vous pardonne du fond de mon cœur, et je ne me souviens plus du mal que vous m'avez fait... et puis, grâce à vous, n'est-ce pas? mon pauvre corps reposera en terre sainte!

— Mais tu ne mourras pas! — s'écria Raoul, — je ne veux pas que tu meures!...

Un sourire doux et triste vint aux lèvres de Jeanne.

— Je ne veux pas vivre... — dit-elle.

— Pourquoi ne veux-tu pas vivre?... Tu ne m'aimes donc plus?

— C'est parce que je vous aime encore, mon ami, qu'il faut que je meure...

— Quoi!... tu m'aimes, et tu veux mourir!...

— Je n'ai pas le droit de vous aimer, Raoul, je ne suis pas votre femme, je suis une malheureuse fille déshonorée... à qui vous ne pouvez pas rendre l'honneur... Ma place n'est plus en ce monde... elle est auprès de Dieu, qui me pardonnera peut-être le crime involontaire de ma vie, et le crime volontaire de ma mort...

— Jeanne, au nom de ce Dieu en qui tu espères et en qui je crois, ne parle pas ainsi!... Tu sais bien que je suis le seul coupable!... Oui, je suis un misérable!... oui, j'ai commis une action infâme; mais si je t'ai trompée, c'est que je t'aimais... c'est que mon respect pour toi était sans bornes, comme mon amour... c'est que je savais bien que tu mourrais plutôt que de devenir ma maîtresse...

— Et vous ne vous trompiez pas, Raoul, puisque vous le voyez, j'ai été votre maîtresse, et à cause de cela je veux mourir...

— Mais puisque tu dis que tu me pardonnes!...

— Oh! oui, je vous pardonne, et de toute mon âme! Dieu le sait, Dieu le voit...

— Quand on pardonne, on a pitié... on ne punit pas!... et tu veux me briser le cœur!...

— Je veux vous rendre à cette autre femme, à qui vous appartenez légitimement...

— Oh! ne me parle pas de cette femme! ne me parle pas de cette infâme créature qui ne vit que pour mon malheur et pour ma perte!...

— Vous êtes son mari, Raoul... entre elle et vous je suis un obstacle... rien ne doit séparer ceux que Dieu lui-même a unis... l'obstacle doit disparaître, et, je vous le répète, je n'ai pas le droit de vivre ..

— Ainsi, c'est volontairement que tu meurs?...

— C'est volontairement, oui, Raoul.

— Mais ne sais-tu donc pas que Dieu n'a permis à aucune de ses créatures de disposer de sa vie?... ne sais-tu donc pas que le suicide est un crime!...

— Je le sais, mais, je vous l'ai déjà dit, j'espère que Dieu me pardonnera ma mort...

— Et te pardonnera-t-il aussi la mienne?... s'écria Raoul en saisissant un des pistolets qu'il portait au ceinturon de son épée.

Jeanne se souleva sur son coude, et balbutia avec une expression de profond effroi :

— Raoul... Raoul... au nom du ciel, que voulez-vous dire?...

— Je veux dire que si tu meurs, je mourrai le premier!... je veux dire que je jure, par mon amour et par mon désespoir, de me briser le crâne, là, sous tes yeux, si tu ne me jures pas de vivre?...

Et, joignant le geste aux paroles, Raoul arma son pistolet, mit le doigt sur la détente, et appuya contre son front l'extrémité du canon.

— Eh bien, oui!... s'écria la jeune femme, enfin vaincue par son épouvante et par cette suprême preuve d'amour... — eh bien, oui... — je vivrai... mais, au nom du ciel! ne te tue pas!...

Raoul laissa tomber son arme, puis saisissant Jeanne dans ses bras, il l'appuya contre sa poitrine avec ardeur.

— Et, maintenant, — demanda-t-il, dis-moi bien vite ce qui te tue! Est-ce le poison?...

— Non... — répondit Jeanne en baissant ses grands yeux.

— Mais qu'est-ce donc?...

La jeune femme hésita pendant une seconde, — ensuite elle répondit, ou plutôt elle balbutia :

— C'est la faim...

— La faim!... — répéta Raoul atterré.

— Oui... depuis trois jours... depuis le moment où j'ai quitté ta demeure... je n'ai pas mangé...

— Oh! malheureuse... malheureuse enfant!... — dit Raoul en se meurtrissant le front et en replaçant Jeanne sur le lit.

Puis, il saisit la petite lampe; s'élança hors de la chambre, traversa le couloir, et, ouvrant une fenêtre qui donnait sur le jardin, il cria à Jacques, déjà étonné et presque effrayé de la longue absence de son maître :

— Monte à cheval, cours à la plus prochaine maison, frappe jusqu'à ce qu'on s'éveille, propose de l'or, tout l'or que tu as dans tes poches, pour un morceau de pain et pour une bouteille de vin; et si l'on ne veut pas

t'ouvrir, et si l'on ne veut pas te vendre, enfonce la porte et prends de force ce qu'on t'aura refusé... il y va de la vie et de la mort... Va donc, et, s'il le faut, tue ton cheval !...

— J'y vais, monsieur le chevalier, j'y vais ! — répondit Jacques, qui déjà courait de toute la vitesse de ses jambes vers le fond du jardin.

Une minute après, Raoul entendait l'impétueux galop d'un cheval s'éloigner dans la direction de Bougival.

M. de la Tremblaye revint alors auprès de Jeanne.

Épuisée par les émotions qui venaient de succéder à trois journées de jeûne meurtrier, la pauvre enfant semblait évanouie, et c'est à peine si une respiration faible et irrégulière soulevait à de longs intervalles sa poitrine amaigrie.

Ses paupières s'étaient refermées sur ses grands yeux, et si la pâleur du marbre pouvait augmenter, nous dirions qu'elle était encore plus pâle qu'au moment où Raoul était entré dans sa chambre pour la première fois.

Il s'agenouilla de nouveau devant le lit, et il approcha sa bouche de l'une des mains de la jeune femme.

Jeanne sentit une larme brûlante tomber sur cette main, qu'elle eut la force de soulever et d'appuyer contre les lèvres de Raoul.

Quelques minutes se passèrent ainsi.

Le cœur trop plein de M. de La Tremblaye ne lui permettait pas de prononcer une seule parole, et d'ailleurs, dans l'état d'épuisement où se trouvait Jeanne, mieux valait ne point la forcer à lui répondre.

Le bruit du galop, qui s'était perdu dans l'éloignement, se fit entendre de nouveau et se rapprocha.

Jacques revenait.

Raoul prit la lampe et descendit pour ouvrir la porte qui donnait sur la rue.

XXXIII

LA FUITE

Au moment où cette porte tournait en grinçant sur ses gonds rouillés Jacques descendait de cheval et attachait sa monture à un anneau de fer scellé dans la muraille.

— Alerte! monsieur le chevalier, — cria-t-il, — alerte!... — c'est le bon Dieu qui a voulu que vous eussiez besoin de m'envoyer là-bas...

— Qu'y a-t-il donc?... demanda Raoul stupéfait.

— Pas un mot... pas une question... Montez... prenez madame... portez-la... sautons à cheval et fuyons...

L'accent impératif du valet parlant à son maître indiquait, mieux que toutes les explications du monde, l'imminence du péril.

Raoul n'interrogea pas, mais il obéit.

En trois élans il était au premier étage et dans la chambre de la jeune femme; il prit Jeanne entre ses bras, et, chargé de ce léger fardeau, il descendit plus rapidement encore qu'il n'était monté. Jacques l'attendait tenant les deux chevaux par la bride.

— Monsieur le chevalier, — lui dit-il, — fermez la porte, mais n'éteignez pas la lumière... En voyant ces clartés intérieures, ils croiront qu'il y a du monde dans la maison, ils perdront du temps à forcer la porte, et cela nous donnera de l'avance...

Raoul fit ce que Jacques lui disait de faire.

Le valet reprit :

— Mettez-vous en selle, monsieur le chevalier, et je vous donnerai madame...

Et, en effet, il souleva Jeanne et la coucha en quelque sorte sur le bras gauche de Raoul, qui prit les rênes de la main droite.

La tête de la jeune femme reposait doucement sur la poitrine de M. de la Tremblaye.

— Maintenant, — poursuivit Jacques, qui venait de sauter à cheval, — à fond de train, monsieur le chevalier!... à fond de train!... Mais, d'abord, penchez-vous et écoutez...

Raoul prêta l'oreille.

On distinguait, venant du côté de Bougival, une rumeur sourde et grandissante, composée de plusieurs bruits différents.

C'était le roulement d'un carrosse, — le galop de plusieurs chevaux, — un cliquetis d'armes.

— Vous entendez? — demanda Jacques.

— Oui.

— Je vous expliquerai tout... partons...

Raoul et Jacques éperonnèrent leurs montures et s'éloignèrent rapidement, en ayant soin de suivre les côtés gazonnés du chemin, afin d'éviter la sonorité et les étincelles produites par les sabots ferrés, frappant la route dure et caillouteuse.

Au bout d'une demi-heure de course non interrompue, ils se trouvaient tout près de la montagne que couronne Saint-Germain

A leur droite, ils avaient toujours la Seine et, à leur gauche, la lisière de grands bois, aujourd'hui disparus, qui allaient rejoindre la forêt de Marly-le-Roi.

Raoul ralentit aussitôt l'allure de son cheval.

— As-tu le pain et le vin?... demanda-t-il à Jacques.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Alors, entrons dans le bois... Si l'on nous poursuit, nous devons avoir déjà une énorme avance, et quelques minutes d'arrêt ne sont rien...

Les deux hommes poussèrent leurs chevaux dans le fourré, et Jacques tendit à Raoul un petit pain et un flacon de vin.

Raoul approcha le flacon des lèvres de la jeune femme et lui fit boire une gorgée de son contenu.

— Ah! c'est la vie..., — balbutia Jeanne, — c'est la vie...

Raoul brisa le pain en plusieurs morceaux, et donna à la pauvre affamée le plus petit de ces morceaux.

— Mange lentement, chère bien-aimée, — lui dit-il en même temps : — après un jeûne de trois jours, rien au monde ne serait plus dangereux que de se hâter trop...

— Encore... encore un peu... répondit Jeanne à qui ce commencement de nourriture faisait sentir plus violemment sa faim.

Raoul lui donna un second morceau de pain, et lui fit boire une nouvelle gorgée de vin.

— Encore... encore un peu... — murmura Jeanne pour la deuxième fois.

— Dans une heure, ma chérie..., répondit tout bas Raoul en effleurant de ses lèvres la petite oreille de la jeune femme — en ce moment, c'est assez.

Les deux cavaliers regagnèrent la route et reprirent leur marche rapide.

Mais bientôt ils atteignirent la terrible montée de Saint-Germain qu'il n'était possible de gravir ni au galop ni au trot, et Raoul profita de ce ralentissement forcé dans l'allure de leurs chevaux pour interroger Jacques.

— Monsieur le chevalier, — répondit ce dernier, — voici ce qui s'est passé, et jamais personne ne m'ôtera de l'esprit que c'est un miracle, un vrai miracle qu'a fait le bon Dieu pour nous sauver tous... Vous souvenez-vous d'avoir remarqué, presque en face de la machine de Marly, une petite maison sur le bord de la route toute seule sous de grands arbres?...



Au bout de ce temps, Jeanne s'éveilla. (P. 1168.)

— Oui, dit Raoul.

— Au-dessus de la porte de cette maison, — continua Jacques, — il y a un paquet de branches de houx, ce qui veut dire que c'est un cabaret. Je descendis de cheval et je frappai, bien convaincu qu'on serait longtemps, sans me répondre... Eh bien, pas du tout, au premier coup, on m'ouvrit. Il y avait de la lumière dans l'intérieur, et deux personnes, un gros homme qui tenait encore le loquet de la porte, et un petit garçon de douze à quinze ans, endormi sur une chaise au coin de la cheminée.

« Je tenais mon cheval de la main gauche, de la droite je tendis un écu au gros homme en lui disant :

« — Donnez-moi du pain, mon brave, et du vin dans une bouteille.

« — Tout de suite, — répondit-il. — Mais est-ce que vous n'entrez pas ?...

« — Non... non... je n'ai pas le temps... repris-je.

« — Vous êtes de la bande des gens de justice, pour sûr... fit-il en allant prendre un pain dans la huche et une bouteille dans le buffet.

« Ces mots ; *gens de justice,* me firent dresser l'oreille. A tout hasard, je répondis :

« — Oui... parbleu ! j'en suis...

« Il revenait avec le pain et la bouteille, et, en me les donnant, il me demanda :

« — L'affaire tient toujours pour cette nuit ?...

« — Toujours...

« J'aurais voulu en savoir plus long, mais, dans le trouble de mon esprit, je ne trouvais pas de manière adroite de l'interroger.

« Heureusement il ajouta :

« — Tenez, voilà mon fieu Nicolas, qui dort là sur cette chaise et qui doit conduire toute votre bande au Petit-Chastel, à la maison des dames de Chambard... on lui donnera un écu pour ça...

« J'en savais assez. D'un bond je me remit en selle.

« — Et votre monnaie ? — me dit le gros homme.

« — J'en fais cadeau au fieu Nicolas.

« — Eh bien, vous êtes un bon compagnon, vous, je boirai un coup à votre santé...

« — Merci.

« J'allais partir.

« Le gros homme se pencha en dehors de la maison.

« — Tenez, tenez, dit-il, voilà vos gens qui arrivent... le carrosse, les exempts... les cavaliers de la maréchaussée... les entendez-vous ?...

« — Très bien...

« — Vous ne les attendez pas?...

« — Non, je ne suis pas à mon poste ici, et j'y cours... Ne dites pas que vous m'avez vu, vous me feriez casser...

« — Dormez tranquille... ni vu ni connu...

« J'avais acheté la discrétion de ce brave cabaretier avec la monnaie d'un écu de trois livres... Je lançai mon cheval ventre à terre.

« Monsieur le chevalier sait le reste... »

Raoul lâcha la bride qu'il tenait, nous le savons, de la main droite. Il saisit la main de Jacques et il la serra malgré la respectueuse résistance de ce dernier.

— Mon ami, — lui dit-il, — tu nous a sauvés !...

— Ah! monsieur le chevalier, — murmura Jacques, — ne me dites pas cela, sinon vous allez me faire pleurer comme un veau !...

— Brave cœur, — continua Raoul, — si jamais j'atteins le bonheur, je t'en ferai largement ta part!...

. . . .

Pendant le récit qui précède, les cavaliers étaient arrivés au sommet de la montée de Saint-Germain, et ils se trouvaient auprès de ce château célèbre dont Louis XIV avait offert l'hospitalité à Jacques II.

Là, toute trace de danger disparaissait pour les fugitifs, car Raoul et Jacques pouvaient quitter enfin la grande route, et ils connaissaient dans la forêt des chemins qui, depuis Saint-Germain, conduisaient au château de la Baume.

Or, en admettant que les gens de police eussent suivi leurs traces jusque-là, il était aussi impossible de continuer de nuit la poursuite dans l'inextricable réseau des chemins se coupant et se croisant, que de décrocher une étoile du ciel.

Raoul pensa donc qu'il pouvait sans imprudence laisser souffler les chevaux fatigués par une course déjà longue, et donner à Jeanne un peu de nourriture.

Ensuite il se remit en marche, mais à une allure plus modérée.

Il pouvait être quatre heures du matin, et déjà une lueur indécise commençait à rendre transparents du côté de l'orient les voiles sombre de la nuit, quand nos cavaliers sortirent de la forêt.

En face d'eux, à quelques milliers de pas, on distinguait confusément une grande masse noire de forme étrange et presque fantastique.

Cette masse noire était le but auquel tendaient les fugitifs, c'était le château de la Baume.

XXXIV

LA TOUR CARRÉE

Quelques minutes suffirent à nos trois personnages pour atteindre la cour d'honneur du château, cette cour sinistre dont les ténèbres cachaient en ce moment les ruines désolées.

Là, il fallut mettre pied à terre.

— Chère enfant bien-aimée, — dit Raoul à Jeanne, tandis que Jacques conduisait les chevaux dans l'une des écuries qui se trouvaient à quelque distance, — te sens-tu la force de marcher, ou bien veux-tu que je te porte encore?

— Il me semble, mon ami, — répondit Jeanne, — il me semble qu'en m'appuyant sur toi, j'aurai la force... Nous n'allons pas loin, je pense?...

— Non, tout près...

— Eh bien, marchons...

Jeanne passa ses deux bras autour de l'un des bras de Raoul, et, soutenue par lui, elle le suivit d'un pas lent et mal assuré.

Nos lecteurs se souviennent-ils de la première entrée du chevalier de La Tremblaye dans le *château des Fantômes*, sous la conduite de la reine Émeraude?...

Nous aimons à le croire, car nous comptons sur l'exactitude de leurs souvenirs pour nous épargner les redites d'une seconde description.

Depuis l'époque, éloignée déjà, de cette visite aux murs croulants de la Baume, rien n'était changé dans le vieux manoir.

Quelques pans de muraille, encore debout alors, étaient tombés, le lierre avait épaissi son manteau verdoyant et destructeur, voilà tout.

Raoul dirigea Jeanne vers l'un des angles de la cour.

En cet endroit, les décombres étaient amoncelés jusqu'à la hauteur des ouvertures béantes du premer étage.

Parmi les décombres, on avait pratiqué une sorte de tranchée étroite profonde, tortueuse.

Cette tranchée aboutissait à une poterne percée dans la muraille épaisse de cette haute tour carrée que nous connaissons, sentinelle géante, seule debout et presque intacte au milieu des débris qui jonchaient le sol autour d'elle.

La porte était en bois de chêne, bardée de fer, et, comme celle du Petit-Chastel, elle pouvait défier un assaut.

Nous savons que Raoul, qui ne venait que rarement au château de la Baume, y était cependant sans cesse attendu, en sa qualité de chef suprême des faux monnayeurs.

Arrivé devant cette porte, il frappa dans ses mains par trois fois, en espaçant chacun de ses coups.

La porte s'ouvrit d'elle-même.

Avons-nous besoin de rappeler à nos lecteurs que rien n'était plus hideux et plus lugubre que la pièce humide et voûtée qui formait le rez-de-chaussée de la vieille tour.

Une lampe de fer, accrochée à la muraille, éclairait vaguement les enfoncements noirs et les pierres de taille verdâtres et moussues.

Jeanne ferma les yeux avec effroi, et Raoul la sentit tressaillir à son bras.

Alors se passa ce qui s'était passé avec Émeraude.

La voûte s'entr'ouvrit, et de cette ouverture jaillit une lumière vive.

En même temps, une petite échelle de fer à rampe de soie descendit et vint appuyer son extrémité sur les dalles aux pieds de Jeanne.

Si élégante que fut cette échelle, Jeanne était évidemment trop faible pour la gravir.

Raoul la reprit dans ses bras, et la transporta dans un ravissant petit salon que nous avons cru décrire autrefois d'une manière suffisante en disant qu'il renfermait les mille et une merveilles du luxe le plus raffiné.

Un escalier de fer, appuyé contre une des murailles tendue de soie des Indes, escalier d'une si merveilleuse légèreté qu'on aurait pu le comparer à une dentelle noire, conduisait à la chambre à coucher située au second étage de la tour.

Dans la profonde cheminée brûlait un feu solide et permanent, qu'on entretenait chaque nuit avec des bûches qui étaient de véritables troncs d'arbres.

Raoul étendit dans un moelleux fauteuil, tout auprès de la cheminée, Jeanne, que l'air vif et le froid de la nuit avait glacée sous ses légers vêtements.

— Ah! — murmura-t-elle en présentant ses mains à la flamme, — ah! que ce feu fait de bien!...

Et la jeune femme s'abandonna, avec une joie enfantine, aux douces voluptés de la chaleur.

A la voir ainsi, souriante malgré sa pâleur, on eût dit qu'en effet tout souvenir de ce qui s'était passé depuis la nuit de l'évocation venait de s'effacer de son esprit sans y laisser de traces, comme s'évapore une vapeur nocturne aux premières clartés du matin.

— Mon amie, — lui demanda Raoul, — souffres-tu?

— Non... seulement j'ai faim... j'ai bien faim... Ne pourrais-je donc manger un peu?...

De même qu'un grand feu brûlait sans cesse dans la cheminée du salon et dans celle de la chambre à coucher, un repas était toujours prêt, en prévision de la venue possible du maître.

Raoul, comme avait fait Émeraude autrefois, prit un sifflet d'or sur un meuble coquet.

Il approcha ce sifflet de ses lèvres et il en tira à trois reprises un son doux et prolongé.

Alors, et par l'effet d'un ingénieux mécanisme, la trappe par laquelle était descendue l'échelle de fer et de soie s'ouvrit toute seule.

Par cette ouverture, une table toute servie fit son entrée, et la trappe se referma.

La tour carrée du château des Fantômes était machinée comme le théâtre du Cirque.

La table qui venait d'apparaître de cette façon était chargée d'une foule de mets délicats et de vins exquis.

Raoul brisa quelques morceaux d'un pain de fleur de farine, dans une écuelle de vermeil.

Sur ce pain, il versa huit ou dix cuillerées d'un consommé fumant, et il fit prendre à Jeanne ce potage réparateur.

Un petit verre de vin d'Espagne compléta le souper.

Dans l'état de faiblesse où se trouvait la jeune femme, le vin d'Espagne agit à l'instant même sur son cerveau; ses yeux se fermèrent, sa tête se pencha sur sa poitrine, elle s'endormit d'un calme et profond sommeil.

Raoul la prit dans ses bras, comme une mère prend son enfant endormi, et il l'emporta à l'étage supérieur où il la coucha sans que son sommeil fût troublé.

Ceci fait, comme il était lui-même épuisé de fatigue et mourant de faim, car depuis trois jours il avait à peine mangé et bien peu dormi, il redescendit au salon, soupa copieusement, s'enveloppa de fourrures, et s'étendit sur un sofa qui devait lui servir de lit.

Il faisait grand jour quand il se réveilla.

Il rajusta rapidement sa toilette en désordre et il monta dans la chambre à coucher.

Jeanne dormait encore.

Un sommeil doux et vivifiant avait presque entièrement effacé les traces des désastres causés par la douleur et par la faim.

La jeune femme n'était plus pâle, une teinte rosée s'étendait sur ses joues, et ses lèvres avaient repris leur incarnat si vif et si frais.

Raoul s'assit auprès de son lit, et il attendit qu'elle ouvrît les yeux.

Cette attente dura plus d'une heure.

Au bout de ce temps, Jeanne s'éveilla, et voyant Raoul auprès d'elle, son premier mouvement fut de lui jeter ses deux bras autour du cou..

Mais elle se souvint, — elle s'arrêta, — et elle lui tendit sa main, que Raoul serra passionnément contre ses lèvres.

Jeanne était à peu près complètement remise, et Raoul, comprenant bien qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard il faudrait revenir une dernière fois sur des faits douloureux et parler de tout ce qui venait de se passer, se dit qu'il valait mieux en finir à l'instant même.

Il interrogea Jeanne qui lui raconta tout.

Elle lui dit son épouvante en apprenant par Jacques que le personnage vêtu de noir, qui l'était venu chercher de la part du Régent, pourrait bien être un exempt.

Elle lui dit la visite d'Antonia Verdi, tombant chez elle comme la foudre, et lui révélant qu'elle, Jeanne de Chambard, ne pouvait être que la maîtresse de Raoul, puisque Raoul était déjà marié...

Elle lui dit son désespoir sans bornes en recevant la preuve de cette terrible vérité...

Elle lui dit comment elle avait résolu de mourir, comment cette pensée lui était venue d'aller mourir dans l'endroit où elle était née, et de quelle façon elle était partie à pied, sans argent, n'emportant avec elle que la clef de la maison dont elle voulait se faire une tombe.

Elle lui raconta qu'arrivée pendant la nuit au Petit-Chastel, elle avait refermé la porte sur elle, avec la ferme croyance que cette porte ne se rouvrirait pas, elle vivante !...

Elle s'était demandé alors quel genre de mort elle choisirait, et comme il lui semblait qu'elle offenserait moins Dieu en ne portant point sur elle-même une main criminelle, et en restant pour ainsi dire étrangère à l'œuvre de destruction qui s'accomplirait, elle avait décidé de se laisser mourir de faim...

Dans une pensée de touchante superstition, elle s'était revêtue de



Elle se traîna jusqu'à son lit. (P. 1170.)

l'une de ses robes blanches de jeune fille, et tant que ses forces ne lui avaient pas manqué, elle avait foulé les allées de ce jardin témoin des jeux de son enfance.

La nuit, les ténèbres lui faisant peur, elle avait allumé dans sa chambre, et près de son lit, une petite lampe.

Le troisième jour, au matin, elle s'était sentie faible au point de ne plus pouvoir descendre l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée.

Cette troisième journée lui avait paru bien triste, et d'autant plus longue qu'elle commençait à souffrir de véritables tortures.

Les angoisses succédaient aux angoisses, une sueur froide baignait tout son corps, des bruits étranges bourdonnaient à ses oreilles, des langues de feu, semblables à des épées flamboyantes, passaient devant ses yeux.

Au milieu de ces indicibles souffrances, il y avait des moments de calme.

L'agonie commencée s'interrompait soudainement pour recommencer bientôt après.

Enfin la nuit arriva.

— Je ne verrai pas le jour de demain se lever... — s'était dit Jeanne!

Elle se traîna jusqu'à son lit, sur lequel elle s'étendit en arrangeant les plis de sa robe d'une main défaillante, mais chaste jusqu'au dernier moment.

La petite lampe allumée jetait autour d'elle ses douteuses lueurs comme ces lampes sépulcrales qu'on allume dans les tombeaux.

Jeanne ferma les yeux et elle attendit la mort.

Ce ne fut pas la mort qui vint, ce fut Raoul, ce fut la vie!...

Le soir de ce même jour, Raoul prévint Jeanne qu'il allait faire une absence.

Il ajouta que cette absence pouvait ne durer que vingt-quatre heures, mais qu'il était possible aussi qu'elle se prolongeât pendant deux ou trois jours.

Ainsi que la chambre des Mages et que le logis de la rue du Croissant, la tour carrée renfermait un choix nombreux de travestissements.

M. de La Tremblaye se fit une tête militaire et revêtit un uniforme d'officier de cavalerie.

Puis, il se mit à la tête d'une petite troupe de huit hommes, choisis parmi les plus intelligents et les plus dévoués des faux monnayeurs, tous bien montés, parfaitement équipés, et, deux heures environ après la tombée de la nuit, il prit avec eux, à travers les bois, les chemins dérobés qui conduisaient à Saint-Germain.

Raoul et sa fidèle bande allaient à Paris.

Il était à peu près une heure après minuit, quand ils arrivèrent en face du Petit-Chastel.

Raoul s'arrêta un moment devant la maison.

La porte massive avait été brisée et jetée en dedans, et nul n'avait pris souci de la remettre à sa place.

L'intérieur de cette pauvre demeure restait ainsi abandonné et livré au pillage des passants et des vagabonds.

— C'est bien! — murmura M. de La Temblaye en se remettant en marche, — tout est bien!... Si lourd que soit le compte, il sera facile à régler!...

La petite troupe entra sans la moindre difficulté dans Paris, grâce à l'uniforme et aux épaulettes de Raoul, qui en imposèrent aux soldats du poste.

A la hauteur de l'endroit où se trouve aujourd'hui le théâtre des Variétés, Raoul descendit de cheval.

Il dit à ses hommes de se disperser et d'aller chercher un asile dans différentes hôtelleries qu'il leur désigna.

Il leur recommanda la plus extrême prudence, et leur enjoignit de se trouver tous, à une heure convenue, dans un lieu où il irait les rejoindre et où il les mettrait au fait de ce qu'il attendait d'eux.

Ensuite, il gagna la rue du Croissant.

Tout était en bon ordre dans le logis mystérieux que la police du Régent n'avait certainement pas découvert.

Abandonnons à eux-mêmes, quant à présent, le chevalier et ses compagnons.

Nous ne tarderons guère à savoir ce qu'ils étaient venus faire dans la grande ville.

XXXV

L'HOMME AUX GALONS

Minuit venait de sonner à tous les clochers de Paris.

Antonia Verdi avait soupé la veille au Palais-Royal, et se disposait à réparer par une nuit de calme sommeil les fatigues de cette nuit blanche.

Après s'être fait déshabiller par ses femmes, elle les avait renvoyées, et seule, en robe de chambre, dans le boudoir que nous connaissons, étendue sur un sofa devant un grand feu, elle repassait dans son esprit,

avant de se mettre au lit, les nombreux et bizarres événements qui s'étaient succédé pendant les derniers jours.

Instruite depuis la veille de la disparition de Raoul et de Jeanne, elle supposait, comme le Régent, qu'ils avaient dû s'échapper ensemble, et elle maudissait la maladresse de la police qui ne s'était point opposée à cette double fuite, et elle raillait intérieurement la chevaleresque confiance de Philippe d'Orléans en la *parole de gentilhomme* du chevalier de La Tremblaye.

La nullité du résultat de la descente faite au Petit-Chastel ajoutait à l'irritation de l'ex-fille du Diable.

C'est qu'Antonia Verdi, il faut bien le dire, éprouvait pour Raoul une haine aussi profonde qu'avait été sans bornes, jadis, l'amour que le beau chevalier lui inspirait.

Pourquoi cette haine?...

Qu'avait-elle donc à reprocher à celui dont elle n'était devenue la femme que grâce au crime infâme de l'assassinat de Déborah?...

Antonia abhorrait Raoul parce que Raoul avait tué M. d'Avizac, qu'elle aimait, ou qu'elle croyait aimer...

Elle l'abhorrait parce qu'il avait blessé le vicomte d'Aubigny, son protecteur au Palais-Royal, et parce que Jeanne avait été la cause de la mort du vicomte...

Elle l'abhorrait enfin parce qu'il était devenu son rival dans la faveur du Régent et parce qu'il avait voulu renverser le piédestal sur lequel elle se posait.

Pour une âme aussi corrompue, aussi profondément vicieuse et méchante que celle d'Antonia Verdi, n'y avait-il pas dans tout cela cent motifs de haine inplacable?...

Donc, Antonia Verdi pensait, et des plis profonds se creusaient entre ses sourcils noirs, et des éclairs jaillissaient de ses grands yeux noirs, comme de la prunelle fauve d'une jeune tigresse.

Soudain, un coup de cloche retentit à la porte extérieure de la cour.

— Qui donc peut venir à cette heure? — se demanda la jeune femme en se soulevant.

Mais, presque aussitôt, elle reprit son attitude et sa nonchalance en se disant :

— Que m'importe?...

Voyons ce qui se passait en dehors de l'hôtel, tandis qu'Antonia Verdi rêvait ainsi dans son boudoir.

Un grand carrosse entièrement noir, et lugubre dans son apparence comme ces voitures de deuil qui suivent les corbillards aux enterrements,

avait parcouru lentement la rue de la Cerisaie et s'était arrêté à quarante ou cinquante pas de la maison donnée par le Régent à Antonia.

Ce carrosse était attelé de deux chevaux qui semblaient des animaux d'une grande valeur et d'une ardeur infatigable.

Un postillon les conduisait.

Quatre cavaliers accompagnaient ce sombre équipage, dans lequel se trouvaient trois hommes.

Quand la voiture s'arrêta, les trois hommes descendirent.

A la clarté faible des lanternes, il eût été possible de distinguer leur costume.

L'un deux portait un ample habit bleu chargé de galons, et un chapeau également galonné.

Il tenait à la main une haute canne de jonc à pomme d'or.

Les deux autres étaient en uniforme de soldats aux gardes, — ils avaient le fusil sur l'épaule.

Ces trois hommes se dirigèrent vers la porte de l'hôtel, et le personnage galonné agita la chaîne de fer de la cloche.

C'est ce coup de cloche qu'Antonia Verdi avait entendu.

Sachant que sa maîtresse ne sortirait pas, et d'ailleurs ayant reçu l'ordre de ne laisser arriver personne jusqu'à elle, le portier, ou, comme on disait alors, le *suisse*, avait jugé convenable de se mettre au lit de bonne heure.

Jean Carré et les autres domestiques en avaient fait autant.

Ce fut donc avec une mauvaise humeur manifeste, et après quelques minutes employées à revêtir un caleçon et à chausser des pantoufles, que ce suisse, brusquement arraché aux douceurs de son premier sommeil, montra son visage rogue au guichet grillé, pratiqué dans la petite porte qui se trouvait à côté de la grande, et demanda d'une voix maussade :

— Que voulez-vous?...

— Nous voulons parler à votre maîtresse, la signora Antonia Verdi, — répondit l'homme aux galons.

La rue était obscure, et le portier ne pouvait distinguer ni les galons ni les uniformes.

— Repassez demain, — dit-il brutalement.

Et il se disposait à rentrer dans le pavillon où se trouvait sa loge.

— Nous ne repasserons pas demain, et nous entrerons sur-le-champ...

— Alors, — répliqua le portier avec un ricanement, — ouvrez la porte vous-même...

XXXVI

L'ARRESTATION

Le personnage qui prenait seul la parole frappa dans ses mains.

Deux des cavaliers qui stationnaient auprès du carrosse se détachèrent et arrivèrent aussitôt au galop de leurs chevaux.

— Main-forte, — leur dit l'homme aux galons, — on résiste...

— Ah çà! mais... — balbutia le portier tout effaré, — qui êtes-vous donc?...

— Ordre du Régent! — lui fut-il répondu. — Voulez-vous ouvrir, oui ou non?...

— J'ouvre... j'ouvre à l'instant, mon digne seigneur... Si je n'ouvrais pas, c'est que j'ignorais...

— C'est bien.

Le suisse ouvrit en effet, d'une main tremblante; car la plus complète et la plus profonde épouvante venait de s'emparer de lui.

Les trois hommes entrèrent, et les deux cavaliers, sentinelles immobiles, demeurèrent dans la rue.

— A quel étage se trouve la chambre à coucher de la signora? — demanda l'homme aux galons.

— Au premier étage.

— Vous avez de la lumière dans votre loge?

— Oui, mon officier.

— Allez la chercher et apportez-la.

Le suisse obéit aussitôt et revint avec une lampe.

La clarté de cette lampe, se projetant sur le visage de l'exempt, — car nos lecteurs, depuis longtemps déjà, ont reconnu un exempt, — permit de voir que ce personnage était un homme basané comme un mulâtre et parvenu à un âge assez avancé, à en juger du moins par ses rides profondes et par ses moustaches complètement blanches.

Il avait un accent guttural et bizarre qui frappait très-désagréablement l'oreille.

— Passez le premier, et conduisez-nous, — dit-il.

— A la chambre de la signora?...

— Oui.

— Mon officier, voulez-vous que j'appelle une des femmes de madame?...

— Non.

— Mais si madame est couchée?...

— Elle se lèvera...

— Ne peut-on la prévenir?...

— C'est impossible.

— Madame ne croira jamais qu'il n'y a pas de ma faute, et quand ces messieurs seront partis, madame me donnera congé...

— Soyez sans inquiétude !

— Mais...

— En voilà assez !... marchez!

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton tellement impératif, que e pauvre diable de portier ne put même plus essayer de formuler une dernière objection.

Il traversa donc la cour, toujours en caleçon, en pantoufles et en bonnet de nuit, suivi de l'exempt et de ses deux hommes.

Il ouvrit la porte du vestibule avec une des clefs du trousseau dont il s'était déjà servi pour ouvrir la porte de la rue, et il s'engagea d'un pas tremblant et irrésolu dans le bel escalier de marbre blanc, recouvert d'un splendide tapis pourpre à grandes fleurs, qui conduisait au premier étage.

En haut de l'escalier, le guide effaré des gens de police ouvrit une porte blanc et or donnant accès dans une antichambre de style rocaille.

Deux grands salons qui venaient ensuite furent traversés, et le suisse s'arrêta.

— Eh bien? — lui demanda l'exempt, — pourquoi donc n'avancez-vous pas?...

— Parce que, — répondit-il, — voilà la porte du boudoir de madame, et voici celle de sa chambre à coucher, et je ne sais pas si madame est dans sa chambre à coucher ou dans son boudoir...

— Nous verrons bien, — fit l'exempt.

Et, du geste, donnant l'ordre à l'un des soldats aux gardes de s'avancer vers l'une des portes, il se dirigea vers l'autre...

En ce moment, Antonia Verdi, très surprise et très alarmée d'entendre du bruit aussi près d'elle, venait de quitter son sofa, et comme elle ne manquait ni de courage ni même de témérité, elle avait voulu voir d'où venait ce bruit.

Elle ouvrit rapidement la porte et se trouva face à face avec l'exempt

Dans le premier moment de stupeur, elle fit deux pas en arrière en poussant un cri.

L'exempt fit, de son côté, deux pas en avant et se trouva dans le boudoir.

Il salua légèrement la jeune femme et lui dit, de cette voix gutturale et bizarre que nous avons signalée :

— Est-ce à la dame de La Tremblaye, se faisant appeler la signora Antonia Verdi, que j'ai l'honneur de parler?...

— Oui, monsieur, — répondit la jeune femme avec fermeté, — je suis madame de La Tremblaye, ou, si vous voulez, je suis Antonia Verdi...

L'exempt salua de nouveau.

— Madame de La Tremblaye, — fit-il ensuite, — je vous arrête.

— Vous m'arrêtez!... — répéta Antonia en devenant pâle.

— J'ai cet honneur.

— Mais c'est impossible!

L'exempt salua pour la troisième fois et ne répondit pas.

— Prenez garde, monsieur!... — s'écria la jeune femme, les regards étincelants de colère.

— A quoi, madame, je vous prie?...

— A ce que vous allez faire! — Savez-vous bien que je suis la favorite de Philippe d'Orléans, régent de France?...

— Ou du moins l'une de ses favorites d'hier. Oui, madame, je le sais...

— Savez-vous bien que l'hôtel dans lequel vous êtes vient de m'être donné par lui?

— Parfaitement.

— Savez-vous bien, enfin, que Philippe d'Orléans, régent de France, ne pardonnera point d'avoir touché à un cheveu de ma tête, ou attenté à ma liberté, ne fût-ce que pour une heure?...

— Madame, — répliqua l'exempt, — je sais tout; mais je sais aussi que Son Altesse Royale monseigneur Philippe d'Orléans, régent de France, pardonnerait bien moins d'avoir transgressé ses ordres formels...

— Prétendez-vous donc que vous exécutez en ce moment les ordres du Régent?...

— Je prétends cela, oui, madame.

— Alors, vous avez une lettre de cachet?...

— Oui, madame.

— J'ai le droit de la voir...

— La voici...



Les trois hommes et Antonia Verdi pénétrèrent dans la salle voûtée. (P. 1184.)

L'exempt tira de la poche de son habit bleu galonné un parchemin revêtu du sceau de l'État.

Il déploya ce parchemin et le présenta tout ouvert à Antonia.

Cette dernière parcourut des yeux, avec un sentiment de stupéfaction et d'épouvante facile à comprendre, les lignes suivantes :

« *Nous, Philippe d'Orléans, premier prince du sang, et, par la grâce de Dieu, Régent de France.*

« *Mandons et ordonnons au sieur Pierre-Charles Vaudois, exempt de la prévôté de l'hôtel, de se transporter, dans le délai le plus bref, rue de la Cerisaie, à Paris, dans la maison habitée par la dame* DE LA TREMBLAYE, *se faisant appeler* ANTONIA VERDI, *et, là, d'appréhender au corps ladite dame, et, sans lui laisser le temps ni le pouvoir de communiquer avec personne pour quelque motif que ce puisse être, la conduire dans le lieu indiqué de vive voix audit exempt de la prévôté.* »

Suivaient la date, la signature du Régent et les sceaux de rigueur.

La lettre de cachet s'échappa des mains d'Antonia Verdi.

— Disgraciée!... — murmura-t-elle, — arrêtée!... Mais qu'ai-je fait?...

L'exempt ramassa son parchemin, le remit dans sa poche, et répondit :

— Je ne le sais pas, madame.

— Où me conduisez-vous?...

— J'ai l'ordre de ne pas vous le dire.

— Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... — s'écria la jeune femme en se tordant les mains; — mais je suis donc perdue!... perdue!...

L'exempt haussa imperceptiblement les épaules, en homme fort blasé sur ces sortes de scènes.

Et comme Antonia Verdi, qui ne conservait plus trace de résolution et de fermeté, continuait à gémir et à se désespérer, il dit d'un ton sec :

— Hâtons-nous, madame; l'ordre est formel, et je ne dois pas perdre une minute pour l'exécuter...

— Cependant, monsieur..., — balbutia la malheureuse femme, — vous ne pouvez m'emmener ainsi.

— Pourquoi donc cela, madame?

— Voyez, je suis à peine vêtue...

— Passez une robe si vous le voulez, mais faites vite...

— Devant vous!... devant ces hommes!...

L'exempt haussa de nouveau les épaules, mais très manifestement cette fois.

— Eh! madame! s'écria-t-il ensuite, à quoi bon ces comédies de pudeur?... Vous êtes une habituée des soupers du Palais-Royal!... il me semble que cela dit tout!...

Antonia ne répondit pas.

Elle s'enveloppa à la hâte et de son mieux dans une robe noire et jeta sur ses épaules une mante de soie.

— Puis-je emporter quelques vêtements? — demanda-t-elle.

— C'est inutile.

— Un peu d'argent?...

— Vous n'en aurez pas besoin.

— Mais ma maison... mes gens... que va devenir tout cela?...

— On y pourvoira.

Antonia sanglotait.

— Vous êtes prête, madame?... — fit l'exempt.

— Oui, monsieur.

— Partons, alors...

Et, prenant le bras de la jeune femme, plutôt pour l'entraîner que pour la soutenir, il lui fit traverser rapidement les deux salons, l'antichambre, descendre l'escalier et franchir la cour.

La porte de la rue était restée ouverte.

L'exempt frappa dans ses mains.

Le carrosse noir, escorté de ses quatre cavaliers, s'approcha aussitôt.

L'exempt ouvrit la portière et dit :

— Montez, madame.

Antonia obéit.

L'exempt monta à son tour et prit place à côté d'elle.

La portière fut fermée, et fermée à clef, ainsi que l'indiqua clairement le bruit sec et strident d'une serrure.

Les deux soldats aux gardes grimpèrent sur le siège, le postillon mit ses chevaux au galop, et le lugubre équipage, escorté par ses quatre cavaliers, partit en menant grand tapage sur le pavé des rues de la ville endormie.

Les ouvertures des portières se trouvant garnies de volets mobiles, l'obscurité était absolue dans l'intérieur du carrosse, et il n'existait aucun moyen pour la prisonnière de communiquer avec le dehors.

On atteignit une des portes de Paris, Antonia Verdi ne savait laquelle.

L'exempt abaissa l'un des volets, et cria aux soldats du poste :

— Service du Régent. Prisonnier d'État!...

Les soldats présentèrent les armes et le carrosse passa.

Une fois hors de Paris, et le bruit des roues s'étouffant sur la route non pavée, il devint possible à l'exempt d'entendre les sanglots déchirants de sa prisonnière.

Il n'en paraissait nullement touché, ou du moins il ne songeait point à lui offrir quelques-unes de ces banales consolations que les hommes, quels que soient leur âge et leur position dans le monde, ne refusent guère

à une femme jeune, belle et désespérée, même si cette femme est coupable et si son malheur est mérité.

Du reste, il nous semble qu'on a dû le remarquer, l'exempt, depuis son entrée dans l'hôtel de la rue de la Cerisaie, agissait plutôt en ennemi qui trouve à satisfaire sa haine, qu'en agent qui met à exécution les ordres dont il est porteur.

Pendant environ deux heures, le carrosse roula avec une vitesse égale. Au bout de ce temps, il s'arrêta.

— Sommes-nous arrivés? — balbutia Antonia Verdi d'une voix éteinte.

— Non, madame, — fut la seule réponse qu'elle obtint.

En effet, la voiture venait d'atteindre le bas d'une rampe très ardue.

Elle avait fait halte.

Aussitôt deux chevaux tout harnachés, avec leur postillon en selle, étaient sortis d'un massif d'arbres.

C'était un relais préparé d'avance.

On attela les chevaux frais et le carrosse repartit.

XXXVII

DE CE QUI SE DIT DANS LE CARROSSE, ENTRE L'EXEMPT ET LA PRISONNIÈRE

Jusqu'à ce moment aucune parole n'avait été échangée entre l'exempt et la prisonnière, à l'exception de la courte demande et de la brève réponse rapportées par nous un peu plus haut.

Mais voici que tout à coup, tandis que les chevaux gravissaient au pas cette montée rapide dont nous venons de parler, l'exempt poussa un de ces éclats de rire effrayants que nous ne saurions comparer à autre chose qu'au rire satanique de Méphistophélès au moment où il vient de perdre l'âme de Marguerite.

En présence de cet accès d'hilarité étrange et sinistre, Antonia Verdi comprit que, parmi toutes les terreurs qui l'assaillaient, il y avait encore de la place pour une terreur nouvelle.

Cette instinctive épouvante fut d'ailleurs justifiée presque aussitôt.

Une voix, qui n'avait plus rien de l'accent guttural de l'exempt, une voix qui fit bondir la prisonnière sur les coussins, s'écria dans l'intérieur du carrosse :

— Allons, je crois que c'est bien joué et que si Antonia Verdi a

gagné la première partie, une assez belle revanche ne s'est pas fait attendre!... Qu'en pense la fille du Diable?...

— Qui êtes-vous?... mais qui êtes-vous donc?... balbutia la jeune femme, en se demandant si elle était folle, ou si le délire de la fièvre ne troublait pas momentanément son cerveau.

— Comment! qui je suis? — répondit la voix, — ah! voilà, par exemple, une question qui n'est point aimable! Serait-il en vérité possible que la toute gracieuse et toute charmante Hébé refusât de reconnaître ici son époux bien-aimé, qu'elle reconnaissait cependant si bien l'autre jour dans le cabinet du Régent?...

— Raoul!... — cria la prisonnière avec un indicible effroi. — C'est Raoul!... Ah! je suis perdue!...

— Cela me fait tout à fait cet effet-là!... je dois vous l'avouer, ma chère... — répondit Raoul.

— Je ne m'abaisserai point à vous implorer... — reprit Antonia.

— Et vous aurez raison, — interrompit Raoul.

— Mais, — poursuivit la jeune femme, — je puis vous demander ce que vous avez résolu de faire de moi...

— Tenez-vous beaucoup à le savoir?...

— Refusez-vous de me l'apprendre?...

— Oh! mon Dieu non! Je vais faire de vous ce que vous auriez voulu faire de moi...

— Alors, je vais mourir... — murmura Antonia involontairement.

— Je prends acte de l'aveu, — dit Raoul en riant.

— Eh bien, tuez-moi tout de suite!...

— Oh non!... — fit Raoul avec amertume, — oh non! pas tout de suite!...

— Je suis en votre pouvoir et vous voulez ma mort... pourquoi donc attendre?...

— Pourquoi? vous me demandez pourquoi, ma chère?... Je vais vous répondre. J'ai besoin d'être veuf, c'est vrai, mais rien ne presse, et, d'ici au jour où les yeux pleins de larmes, et le cœur tout gonflé, j'attacherai à mon bras gauche un long crêpe, d'ici à ce jour, je vous payerai tout ce long arriéré de souffrances et d'angoisses que je vous dois... Cette dette me pèse... elle m'écrase, je veux m'en débarrasser enfin!... Bref, je ne deviendrai veuf que lorsque la quittance me paraîtra suffisamment bonne et valable!...

— Ce qui veut dire que vous allez me torturer?...

— Allons donc!... est-ce que vous me prenez pour un bourreau?... Il faut que vous ayez vécu en bien mauvaise compagnie, ma chère, depuis

notre séparation, pour avoir pris des idées pareilles!... Vous torturer!... ah! fi!... Je vais vous laisser souffrir, voilà tout... et cela est bien différent!... Que voulez-vous? je ne suis pas comme vous et comme le Régent, moi; je n'ai pas une Bastille à ma disposition, mais j'y suppléerai de mon mieux, comme vous verrez... Il n'est pas donné à tout le monde de faire les choses grandement... on fait ce qu'on peut!... et vous savez le vieux proverbe : *Qui fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit...*

Raoul se tut.

Antonia se roidissait de son mieux contre l'effroi sans bornes que lui inspiraient ces railleries froides de Raoul, sous lesquelles se dissimulaient si peu les projets d'une vengeance implacable.

Elle ne mentait point en disant qu'elle aurait voulu mourir à l'instant, car elle comprenait bien que rien ne désarmerait Raoul, et qu'il lui réservait un avenir pire que la mort.

Il y eut un long silence.

Puis, M. de la Tremblaye reprit, mais d'un ton bien différent de celui qu'il avait eu jusque-là, d'un ton grave, triste, presque solennel :

— Vous vous êtes crue bien forte, madame, et, comme cela arrive souvent aux gens qui se croient forts et qui ne le sont pas, vous avez été bien imprudente!...

« Est-ce que je vous cherchais, moi?... Est-ce que je me souvenais seulement de votre existence?... Est-ce que je n'avais pas oublié mon amour foulé aux pieds par vous... mon bonheur flétri par vous... mon avenir perdu par vous?...

« J'avais au cœur un autre amour... J'avais conquis un autre bonheur... Je m'étais fait un autre avenir...

« Je jouissais de tout cela sans penser à vous, à vous l'épouse adultère et fugitive, à vous, l'aventurière éhontée!...

« Je vous le répète, vous teniez si peu de place dans ma vie que je ne daignais même plus conserver à votre égard de la haine ou du mépris, et que si par hasard je vous avais rencontrée j'aurais tâché de ne pas vous reconnaître!...

« Cela était ainsi, madame, et voilà que tout d'un coup vous venez vous jeter dans mon chemin... voilà que tout d'un coup vous voulez me faire obstacle... voilà que vous vous posez en rivale, en ennemie... voilà que vous vous attaquez à moi!...

« C'était beaucoup déjà, n'est-ce pas?... et vous devez le comprendre... ce n'était rien encore, pourtant!...

« Voilà que, non contente de vous attaquer à moi, vous vous attaquez à un ange de candeur et d'amour... à la plus adorable incarnation de la

chasteté, de la bonté, du dévouement, de toutes les nobles vertus féminines!...

« Voilà que vous allez trouver cet ange, vous, la créature cent fois infâme et cent fois perfide! et vous lui révélez que cet homme qu'elle aime de toute l'ardeur d'un premier, d'un unique amour, cet homme, à l'honneur et aux serments duquel elle croit comme elle croit en Dieu, vous lui révélez que cet homme est un menteur et un misérable, qu'il l'a trompée lâchement et qu'elle n'a pas le droit de porter un nom qui appartenait déjà à une autre!...

« Vous avez fait cela, madame!...

« Eh bien! par vous cet ange a pleuré!... par vous cet ange a souffert!... par vous cet ange a voulu mourir!...

« Il faudra me payer ces larmes! il faudra me payer ces douleurs! il faudra me payer cette lente agonie, interrompue à sa dernière heure par un miracle de Dieu!

« Et je vous jure que je ne sais pas comment vous acquitterez cet effroyable compte, car tout le sang de vos veines, versé jour par jour et goutte à goutte, n'équivaudrait pas pour moi à une seule des larmes de Jeanne de Chambard!...

« Vous voyez que j'avais raison de vous le dire tout à l'heure : *Vous avez été bien imprudente!*

« Et maintenant, croyez-le, madame, l'indignation m'oppresse, mais la colère ne m'aveugle point...

« Si vous avez quelque parole à me dire pour votre justification, si vous avez à m'apprendre quelque chose que j'ignore et qui puisse atténuer vos crimes, je vous écoute... »

Antonia ne répondit point.

Raoul, étonné de ce silence, étonné surtout de ne plus entendre ni plaintes, ni gémissements, chercha dans les ténèbres une des mains de sa prisonnière.

Cette main était inerte et glacée.

— Si elle est morte, — pensa Raoul, — tant mieux pour elle... la justice de Dieu aura été plus indulgente que la mienne!...

Mais Antonia Verdi n'était pas morte, elle n'était qu'évanouie.

A partir de ce moment, le silence le plus complet régna dans l'intérieur du carrosse, jusqu'à l'heure où le postillon arrêta ses chevaux. — On était arrivé en face du château de la Baume.

La portière fut ouverte, il faisait encore nuit, l'évanouissement de la prisonnière n'avait pas cessé.

Les deux prétendus soldats aux gardes descendirent du siège, ils

tirèrent de la voiture le corps inanimé d'Antonia Verdi, ils firent avec leurs fusils une sorte de brancard sur lequel ils placèrent ce corps, et ils se dirigèrent, suivis par Raoul, vers l'entrée du manoir en ruine.

Le mouvement et aussi l'air vif et froid de la nuit triomphèrent de l'évanouissement d'Antonia.

Elle se tordit sur le brancard, et elle recommença à pousser des cris et des lamentations inarticulés.

— Pourquoi pleurer ainsi, madame? — lui dit ironiquement Raoul, — pourquoi pleurer et vous désoler au moment où je vais vous faire les honneurs d'une demeure digne de vous?... Est-ce de cette façon qu'une châtelaine entre dans ses domaines? et quels hommes étaient donc MM. d'Avizac, d'Aubigny, et tous ceux que je ne connais pas, pour vous ôter à ce point cette retenue et cette dignité charmantes que vous possédiez jadis à un degré si éminent?...

Tandis que le chevalier achevait cette phrase, les porteurs du brancard entraient dans les ruines.

Une orfraie, perchée sur les débris d'une muraille croulante, s'envola en poussant un hurlement lugubre.

— Heureux présage, madame! — s'écria Raoul, — heureux présage, vous en conviendrez!... voici un oiseau de bon augure qui vous souhaite la bienvenue!...

Les porteurs arrivèrent au milieu de la cour d'honneur.

— Monsieur le chevalier, — demanda l'un deux,— où allons-nous?

— Dans la tour carrée, mon ami, — répondit Raoul.

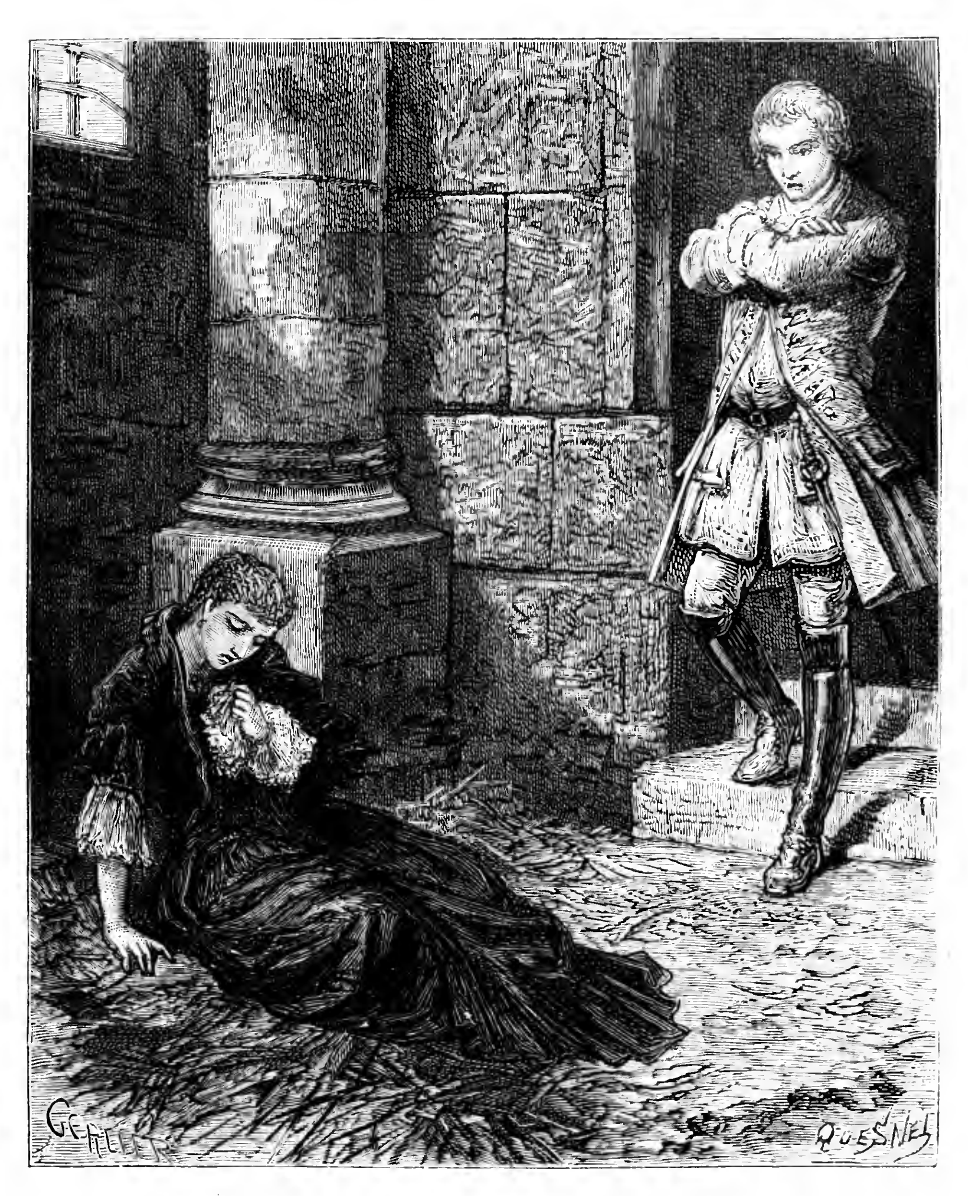
Les porteurs se remirent en marche.

Trois coups furent frappés dans la main, la poterne s'ouvrit, les trois hommes et Antonia Verdi pénétrèrent dans la salle voûtée que la lampe de fer, suspendue à l'un des murs, éclairait comme de coutume.

XXXVIII

LE CACHOT

Raoul fixa pendant un instant ses yeux sur le pavé de la salle voûtée, puis il frappa du pied une large dalle qu'un signe mystérieux gravé dans la pierre rendait facilement reconnaissable. Aussitôt la dalle voisine sembla s'abîmer et découvrir la naissance d'un escalier tournant de granit.



Eh bien, Hébé ! dit-il alors, eh bien ! que pensez-vous de ma revanche? (P. 1187.)

Raoul fit un signe.

L'un des deux hommes saisit Antonia, qui n'avait plus même la force de se débattre, et s'enfonça avec elle dans les profondeurs de l'escalier.

Raoul le suivit.

Nos lecteurs ont-ils oublié les sensations étranges éprouvées par notre

héros lorsque, pour la première fois, et guidé par la reine Émeraude, il s'était enfoncé dans les sombres et magnifiques souterrains du château des fantômes, dignes, sans contredit, d'être racontés par la plume lugubre et sincère d'Anne Radcliffe, l'historien célèbre du *Château d'Udolphe?*

A mesure que le jeune homme descendait, des bouffées d'un air chaud et saturé de vapeurs âcres et métalliques venaient par instants le frapper au visage.

Il entendait des bruits bizarres.

C'étaient des bourdonnements de voix confuses, le bruissement de chaudières gigantesques, placées sur des brasiers ardents.

C'étaient les sifflements aigus du métal en fusion qui se fige dans l'eau glacée... les retentissements de lourds marteaux... les coups stridents et monotones de balanciers frappant sans relâche...

Tous ces bruits, nous le répétons, formaient un ensemble indéfinissable quand on les entendait pour la première fois.

Cependant les marches succédaient aux marches.

Il semblait à Raoul qu'il s'enfonçait dans d'incommensurables profondeurs.

Peu à peu, des lueurs rouges, semblables à des éclairs dans une nuit sombre, traversèrent les ténèbres.

Ces éclairs devinrent si vifs, qu'à chacun de leurs rayonnements Raoul était obligé de fermer les yeux.

Soudain, l'escalier tourna.

M. de La Tremblaye franchit trois marches encore, puis il s'arrêta, pétrifié d'étonnement et d'admiration en présence du spectacle inouï qui s'offrait à lui.

Qu'on se figure, en effet, d'immenses salles voûtées, dont les arceaux étaient soutenus de distance en distance par de lourds piliers de style roman.

De profondes ténèbres envahissaient les parties reculées de ces souterrains.

Le centre, au contraire, était vivement éclairé par de grandes lueurs rougeâtres au milieu desquelles semblait s'agiter une bande de démons.

Ici, de noires silhouettes, éclairées à revers par une flamme intermittente, activaient à l'aide de soufflets gigantesques le brasier d'un feu de forge.

Là, d'autres figures, d'apparence non moins fantastique, remuaient le métal en fusion dans les creusets fumants.

Ceux-ci faisaient passer les lingots au laminoir.

Ceux-là présentaient aux balanciers des flans tout préparés.

Partout régnait une activité étrange et en quelque sorte surnaturelle.

Ces hommes étaient les faux monnayeurs à l'œuvre, semblant apporter leur part de travail à une œuvre infernale, et complétant ainsi un spectacle bizarre et terrible qui certes eût tenté Salvator et Rembrandt!

Voilà ce qu'avait vu Raoul.

Mais rien de tout cela ne frappait ses yeux au moment où nous suivons le jeune homme dans les souterrains, avec la malheureuse Antonia Verdi.

Les travaux des faux monnayeurs étaient interrompus, et la plus sinistre obscurité régnait sous les interminables voûtes et sous les arceaux romans.

Partout le calme de la mort au lieu du mouvement et de l'agitation de la vie...

Partout le silence au lieu du bruit.

A peine si l'on entendait, de minute en minute, le clapotement faible et lointain d'une goutte d'eau qui tombait des voûtes humides.

Raoul, à la faible lueur d'une lampe que portait le second des faux soldats, ouvrit une porte de fer pratiquée dans la muraille.

Cette porte était celle d'un couloir qui conduisait aux anciennes prisons du château.

Raoul suivit ce couloir pendant une vingtaine de pas, il ouvrit une deuxième porte et il dit :

— C'est là.

L'homme qui portait Antonia Verdi descendit quelques degrés, et entra dans un cachot qui pouvait avoir douze à quinze pieds de profondeur sur huit ou dix de large.

Contre les murs appendaient encore des instruments de supplice, des chaînes et des carcans rongés par la rouille.

Dans un coin se trouvait un amas de paille à demi pourrie.

Ce cachot ne recevait d'air que par une étroite ouverture en forme de meurtrière, pratiquée dans la voûte et prenant son jour sur quelque cour écartée.

La prisonnière, qui se trouvait dans un état de prostration absolue, fut étendue sur la paille amoncelée, et l'homme sortit du cachot.

Raoul, les bras croisés et la lèvre souriante, resta seul sur les plus élevés des degrés.

— Eh bien, Hébé, — dit-il alors, — eh bien, que pensez-vous de ma revanche?

Ces quelques mots rappelèrent Antonia Verdi à elle-même.

D'un seul regard elle envisagea toute l'horreur de sa position, elle

comprit qu'elle ne pouvait trouver une ancre de salut que dans quelque chose de très pathétique.

Elle se jeta à genoux, et étendant vers Raoul ses deux mains suppliantes, elle s'écria d'une voix entrecoupée par les sànglots :

— Raoul, ayez pitié de moi... ne me condamnez pas à ce supplice auquel la mort serait mille fois préférable... à ce supplice hideux de me sentir enfermée vivante et sans espoir dans une tombe éternelle!... Oui... oh! oui, je suis coupable... oui, je suis une misérable créature... j'ai commis contre vous des crimes qu'aucun homme ne pardonnerait... mais soyez plus qu'un homme, Raoul, et pardonnez-moi... Oui... vous aviez raison de me le dire... j'ai foulé aux pieds votre cœur, j'ai trahi votre amour... mais enfin vous m'avez aimée... vous aurez pitié de cette femme dont vos lèvres ont pressé les lèvres... vous aurez pitié de ce corps auquel vous avez fait si souvent une ceinture de caresses... Raoul, souviens-toi de nos heures d'amour... souviens-toi des baisers de ton Hébé!... Moi aussi, je t'ai aimé... oh! certes, je t'ai bien aimé!... mais, que veux-tu! j'étais faible, j'étais folle... j'avais mal vécu... j'avais reçu de mauvais enseignements... on avait vicié mon cœur et faussé mon âme... Ce n'est pas ma faute, cela, Raoul... une pauvre enfant abandonnée sait-elle ce qu'elle fait?... peut-elle prévoir ce qu'elle deviendra?... Est-ce que ce ne sont pas des excuses, ce que je te dis là, Raoul?... Écoute-moi... je comprends bien que tu aimes une autre femme... je comprends bien qu'il faut que je sois morte pour que cette femme puisse t'appartenir légitimement; mais, si tu le veux, je puis vivre et passer pour morte... je suis prête à signer de mon sang que je renonce à tous mes droits sur toi et que je te laisse libre de te remarier... et si cela n'est pas suffisant, il y a autre chose... tu es riche, tu as à toi des hommes dévoués, qui t'obéissent comme à Dieu... Fais-moi conduire par l'un de ces hommes de l'autre côté des mers, à l'autre bout du monde... et là, soit qu'il reste comme gardien, soit qu'il m'abandonne, tu seras certain que je ne reviendrai jamais, que jamais je ne troublerai ton amour et ton bonheur!... Je suis si peu de chose, Raoul... qu'est-ce que cela te fait que je sois vivante et libre? Essaye de me pardonner... essaye... et peut-être trouveras-tu que le pardon est une plus douce chose que la vengeance... Pourquoi ne me réponds-tu point!... pourquoi tes yeux restent-ils si secs et si durs en me regardant?... Tu n'es pas sans pitié, cependant, j'en suis bien sûre... tu ne me refuseras pas cette grâce que je te demande au nom de celle que tu aimes!... tu ne vas pas me laisser souffrir et mourir ici...

Suffoquée par les larmes, étouffée par les sanglots, Antonia se tut.

Ainsi qu'elle venait de le constater elle-même, Raoul l'avait écoutée, silencieux, impassible, les yeux secs et le regard dur.

— Avez-vous dit tout ce que vous aviez à dire? — demanda-t-il au bout d'un instant.

La prisonnière fit signe que oui.

— Tant que vous avez voulu parler, — reprit-il, — je ne vous ai point interrompue... s'il vous avait plu de continuer, je vous aurais entendue de même... vous avez fini, voici ma réponse : Si vous croyez en Dieu, priez-le de vous pardonner et d'avoir pitié de vous, car, moi, je n'aurai pas pitié, et je ne pardonnerai point.

Antonia Verdi poussa un cri déchirant et tomba à la renverse, les bras roidis et le corps secoué par les convulsions du désespoir.

Raoul continua :

— Je vous ai dit, cette nuit, qu'à cause de vous Jeanne de Chambard, ma douce bien-aimée, avait voulu mourir...

« Pendant trois jours et pendant trois nuits, ni une goutte d'eau ni un morceau de pain n'ont touché ses lèvres... Quand trois jours et trois nuits se seront écoulés, on vous apportera de l'eau et du pain... D'ici là, vous souffrirez comme a souffert Jeanne de Chambard... »

Raoul se tut.

La porte du cachot se referma, et Antonia Verdi, plongée dans une obscurité profonde, entendit les verrous grincer et la clef massive tourner avec un bruit sinistre dans la serrure formidable.

Pendant quelques secondes encore, le bruit des pas qui s'éloignaient arriva jusqu'à elle.

Puis ce bruit s'affaiblit...

Puis une seconde porte se referma...

Puis plus rien...

XXXIX

PRÉPARATIFS

On comprend que Raoul avait des projets d'avenir.

Ces projets, nous les connaissons, nous, le confident le plus intime des moindres pensées de notre héros, et nous allons les révéler à nos lecteurs.

Profondément lassé de cette vie de hasards et d'aventures qu'il menait depuis tant d'années, Raoul désormais ne voyait le bonheur que

dans une existence douce et calme, sans périls et sans ambition, dans quelque retraite charmante, dans quelque coin ignoré de tous, auprès de Jeanne devenue réellement sa femme.

Pour que la réalisation de ce rêve devînt possible, il fallait non seulement quitter la France, il fallait encore qu'Hébé eût cessé de vivre.

Raoul résolut donc de partir et d'aller se fixer en Angleterre, sous un autre nom que celui qu'il avait porté si longtemps.

Quant à Hébé, nous saurons bientôt de quelle façon il voulait agir pour qu'elle ne fût plus un obstacle.

Huit ou dix jours après les événements que nous avons racontés dans les précédents chapitres, Raoul annonça à Jeanne qu'il allait de nouveau s'éloigner d'elle pour une ou deux semaines, mais que cette séparation serait la dernière.

Jacques resta chargé de servir la jeune femme, et de la défendre au besoin contre tout danger.

Il devait, à la moindre alarme, la conduire dans les souterrains et s'échapper avec elle par cette issue mystérieuse dont nous avons déjà parlé dans la précédente partie de ce livre.

Jacques avait également reçu la mission de porter chaque jour du pain et de l'eau dans le cachot d'Antonia Verdi.

Ces ordres donnés, ces précautions prises, Raoul partit un soir à cheval, parfaitement déguisé et accompagné de deux hommes sûrs, comme lui chargés d'or.

Ils prirent tous les trois la route de Normandie.

Raoul allait se mettre en quête d'un petit port de mer où il pût fréter secrètement une goélette ou un côtre, afin de se ménager un moyen sûr et facile de gagner les côtes d'Angleterre avec Jeanne et avec ceux de ses serviteurs qu'il jugerait convenable d'emmener.

Raoul ne pouvait songer à s'embarquer au Havre, où la police devait exercer une surveillance active et où, sans doute, des ordres le concernant avaient été transmis.

Il avait le choix entre les nombreux ports de quatrième ou de cinquième ordre, dont les jetées brisent les flots de la Manche sur tout le littoral de la Normandie.

Il se décida pour Fécamp.

Le cinquième jour après son départ du château de la Baume, il arrivait dans cette dernière ville.

Là, il se donna comme un riche marchand de Rouen, désirant acquérir un navire pour se mettre en communications commerciales avec Bordeaux et avec l'Angleterre.

Il acheta à un armateur un fort joli côtre presque neuf; il le paya comptant, et il engagea sur-le-champ un équipage de cinq hommes de l'habileté et de l'honnêteté desquels le syndic des gens de mer lui rendit le meilleur témoignage. Ceci fait, et le petit navire se trouvant en état d'appareiller, non pas même du jour au lendemain, mais d'une heure à l'autre, Raoul se remit en route pour aller rejoindre Jeanne.

Au moment où il mit pied à terre en vue du château des Fantômes, son absence avait duré précisément onze jours.

— Tout va-t-il bien ici? — demanda Raoul à Jacques qui vint le recevoir.

— Oui, monsieur le chevalier, tout va bien.

— Mme de La Tremblaye?...

— Se porte à merveille et attend monsieur le chevalier avec impatience...

— La prisonnière?...

— Je ne l'ai laissée manquer ni d'eau ni de pain; elle semble calme et ne m'a pas adressé la parole une seule fois depuis le départ de monsieur le chevalier.

— Elle a raison d'être calme, car bientôt elle aura cessé de souffrir.

— Monsieur le chevalier compte la délivrer? — demanda Jacques avec étonnement.

— Oui, — répondit Raoul avec un étrange sourire, — oui, je compte la délivrer...

Puis, il ajouta :

— Préviens nos hommes que j'ai à leur parler et que, dans deux heures, il faut qu'ils soient réunis tous, sans exception, dans le grand souterrain...

— Oui, monsieur le chevalier.

Raoul entra dans la tour carrée et monta auprès de Jeanne, tandis que le valet allait s'acquitter de sa commission.

§

Deux heures après ce moment, les faux monnayeurs se trouvaient au grand complet dans l'endroit désigné par leur chef suprême.

Ce dernier ne se fit pas attendre.

— Mes amis, — leur dit-il, — notre association, si florissante jusqu'à présent, touche à son terme... Les puissantes protections qui nous étayaient et qui nous permettaient d'exister et de braver tous les suppôts du lieutenant de police, se sont écroulées...

« Je sais d'une façon malheureusement trop certaine que, d'ici à très

peu de jours, on viendra nous traquer en ce château comme on traque une bande de renards dans un terrier, et qu'il ne nous restera que deux alternatives, celle de nous rendre et de périr ignominieusement sur la roue, en place de Grève, sous les regards d'une multitude féroce et ivre de joie, ou celle de résister jusqu'au dernier souffle du dernier de nous, et de nous enterrer sous les débris croulants de ces voûtes que nous ferons sauter...

« Évitons ces extrémités funestes, puisque nous le pouvons encore.

« Derrière ces grilles, dont voici la clef, il y a, vous le savez, des tonnes d'or...

« Que chacun de vous prenne de cet or autant qu'il le voudra, qu'il en prenne assez pour se faire riche, et, ensuite, séparez-vous et allez où vous conduiront le hasard ou votre fantaisie...

« Dans trois jours j'aurai quitté la France pour n'y plus revenir...

« Si quelques-uns d'entre vous veulent s'attacher à ma fortune et me suivre, je ne les abandonnerai pas, et, partout où j'irai je les emmènerai avec moi...

« Décidez donc ce que vous voulez faire, mais décidez-le sur-le-champ...

« J'ai dit. »

. . . .

Après l'inévitable moment de tumulte qui devait suivre une communication du genre de celle qui venait d'être faite par Raoul, les faux monnayeurs prirent rapidement leur parti.

Deux d'entre eux seulement témoignèrent la volonté de suivre M. de La Tremblaye.

Les autres préférèrent se disperser.

Raoul leur livra la clef de la salle aux tonnes d'or, et tandis qu'ils se ruaient sur ces richesses de mauvais aloi, mais qui n'en étaient pas moins des richesses très réelles, le jeune homme quitta les souterrains.

En haut de l'escalier, il trouva Jacques, qui avait assisté, immobile et muet, à la scène précédente.

— Je ne te demande pas même si tu pars avec nous, mon ami, — lui dit-il, — je suis trop sûr de toi pour en pouvoir douter...

— Et Dieu sait que monsieur le chevalier à raison ! — s'écria le valet; — mais puisque nous quittons la France dans trois jours, je supplie monsieur le chevalier de m'accorder une faveur...

— Laquelle ?...

— Celle de me dispenser de mon service et de me permettre de m'absenter pendant vingt-quatre heures...



Jacques ne répondit que ce seul mot : — Regardez ! (P. 1199.)

— Où veux-tu donc aller?...

— A Paris.

— Y tiens-tu beaucoup?...

— Oh! monsieur le chevalier, beaucoup...

— Affaire de cœur, n'est-ce pas? fit Raoul en souriant

Jacques ne répondit point, et Raoul en conclut qu'il avait touché juste.

— Si j'hésite à t'accorder la permission que tu me demandes, — reprit-il, c'est que je crains qu'à Paris tu ne sois reconnu et que cela ne te fasses courir quelque danger...

— Oh! monsieur le chevalier peut être tranquille, je serai déguisé jusqu'aux dents et armé de même...

— Eh bien, va donc... Quand partiras-tu?...

— A l'instant...

— Et tu reviendras?...

— Demain soir.

— Pas plus tard, n'est-ce pas?...

— Monsieur le chevalier connaît mon exactitude...

— Et non seulement ton exactitude, mais encore ton dévouement, ce qui vaut mieux...

— Dois-je porter tout de suite à la prisonnière son pain et son eau pour demain, ou monsieur le chevalier s'en chargera-t-il?

— Je m'en chargerai.

Jacques remercia son maître, et, après le temps strictement nécessaire pour se faire une figure basanée et ornée de rides profondes, et pour revêtir ce travestissement de vieux soudard que nous connaissons déjà, il monta à cheval et partit.

L'immense rapière dont nous avons honorablement parlé battait les flancs de sa monture.

§

Le lendemain, dans la journée, tous les faux monnayeurs avaient quitté le château de la Beaume, à l'exception des deux hommes qui devaient accompagner nos héros en Angleterre.

Les souterrains étaient mornes et déserts.

Raoul, déjà en costume de voyage, c'est-à-dire complètement habillé de velours noir, glissa dans la poche de son habit un très petit flacon recouvert de papier noir, mit sous son bras gauche un énorme pain, prit de la main droite l'anse d'une cruche remplie d'eau et de dimensions peu ordinaires, puis, muni d'un lourd trousseau de clefs, il descendit dans les souterrains.

Il allait, ainsi qu'il s'en était chargé la veille, porter de l'eau et du pain dans le cachot d'Antonia Verdi.

Seulement, ce pain et cette eau qu'il portait devaient suffire à la prisonnière au moins pour huit jours.

XL

RAOUL ET HÉBÉ

Raoul ouvrit la dernière porte, et, pendant une seconde, il s'arrêta sur le plus élevé des degrés de pierre qui descendaient dans le cachot.

Antonia Verdi tourna lentement la tête et regarda Raoul.

— C'est vous, Raoul, dit-elle alors d'une voix méconnaissable et presque indistincte, — c'est vous... — Puisque vous êtes venu, au lieu d'envoyer votre valet, c'est qu'un nouveau coup va me frapper... mais, quel qu'il soit, je l'attends sans crainte, car j'ai tant souffert que je ne peux pas souffrir davantage sans mourir... et la mort, c'est la délivrance.

— Vous avez raison, Hébé, — répondit Raoul avec calme, — je vous apporte en effet la délivrance... la porte de ce cachot va se fermer pour ne plus se rouvrir... Vous voyez en ce moment un visage humain pour la dernière fois...

Tandis que Raoul prononçait ces mots, Antonia Verdi sentait se réveiller en elle cet ardent amour de la vie qui ne s'éteint jamais, même dans le cœur des plus misérables et des plus souffrantes créatures.

— Ainsi, — balbutia-t-elle en désignant le pain et l'eau, et en tremblant de tous ses membres, — ainsi... ces provisions?...

— Ménagez-les bien, Hébé, — elles ne seront pas renouvelées...

— Mais alors, ensuite... quand il n'y aura plus rien... ce sera donc la faim... la faim avec toutes ses angoisses et toutes ses tortures? Oh! Raoul... Raoul... serez-vous à ce point sans pitié jusqu'au bout?...

— Non, car vous éviterez, si vous le voulez, ces souffrances qui vous épouvantent...

— Si je le veux?... ah! si je le veux!... mais comment?...

Raoul tendit à Hébé le petit flacon enveloppé de papier noir.

— Ceci, — dit-il, — est la mort, la mort instantanée, foudroyante; vous voyez qu'il ne tient qu'à vous de ne pas souffrir...

Hébé saisit le flacon d'une main avide, mais presque aussitôt elle le laissa retomber sur la terre humide en s'écriant :

— La mort!... partout la mort!... Mais je veux vivre, moi!... je veux vivre...

Raoul fit quelques pas vers la porte de sortie.

— Ainsi... — demanda Hébé haletante, — tu ne veux pas que je vive?...

— Je ne le veux pas, — répondit Raoul.

Et il gravit la première des marches de l'escalier.

— Eh bien, — continua Hébé, — puisqu'il faut mourir, je mourrai !... mais, avant que tu sois sorti, j'aurai ravivé dans ton cœur une plaie cicatrisée, et je l'aurai rendue saignante !... Tu dis que je t'ai fait bien du mal !... Ah ! tu ne sais pas tout ce que j'ai fait contre toi !... Souviens-toi de Déborah !... souviens-toi de ta belle juive adorée !... souviens-toi de cette perle d'Israël qui t'apportait en dot sa beauté miraculeuse, et ses millions, et son amour !...

Raoul s'arrêta et se retourna. Il était pâle.

Hébé, les yeux injectés de sang dans son masque livide, ressemblait à quelque génie malfaisant, à quelque démon blasphémant Dieu.

Un rire convulsif agitait ses lèvres.

Elle reprit :

— Sais-tu ce que j'ai fait?... J'ai tué Déborah !... Déborah est morte du poison que je lui versais en l'embrassant !... J'ai tué Déborah !... entends-tu bien, Raoul, j'ai tué Déborah !...

Raoul bondit jusqu'à Hébé en tirant son épée.

Mais il s'arrêta au moment d'enfoncer son arme dans le sein de cette effrayante créature, qui, d'une voix éteinte, murmurait encore :

— J'ai tué Déborah !... j'ai tué Déborah !...

— Non... non..., dit-il, — ce sang est trop impur pour le répandre moi-même.

Il renversa sur le sol la cruche qui contenait la provision d'eau.

Il brisa d'un coup de talon le flacon rempli de poison.

Puis il sortit en s'écriant :

— Meurs quand tu pourras, misérable femme !... meurs comme un chien !... et sois maudite !!...

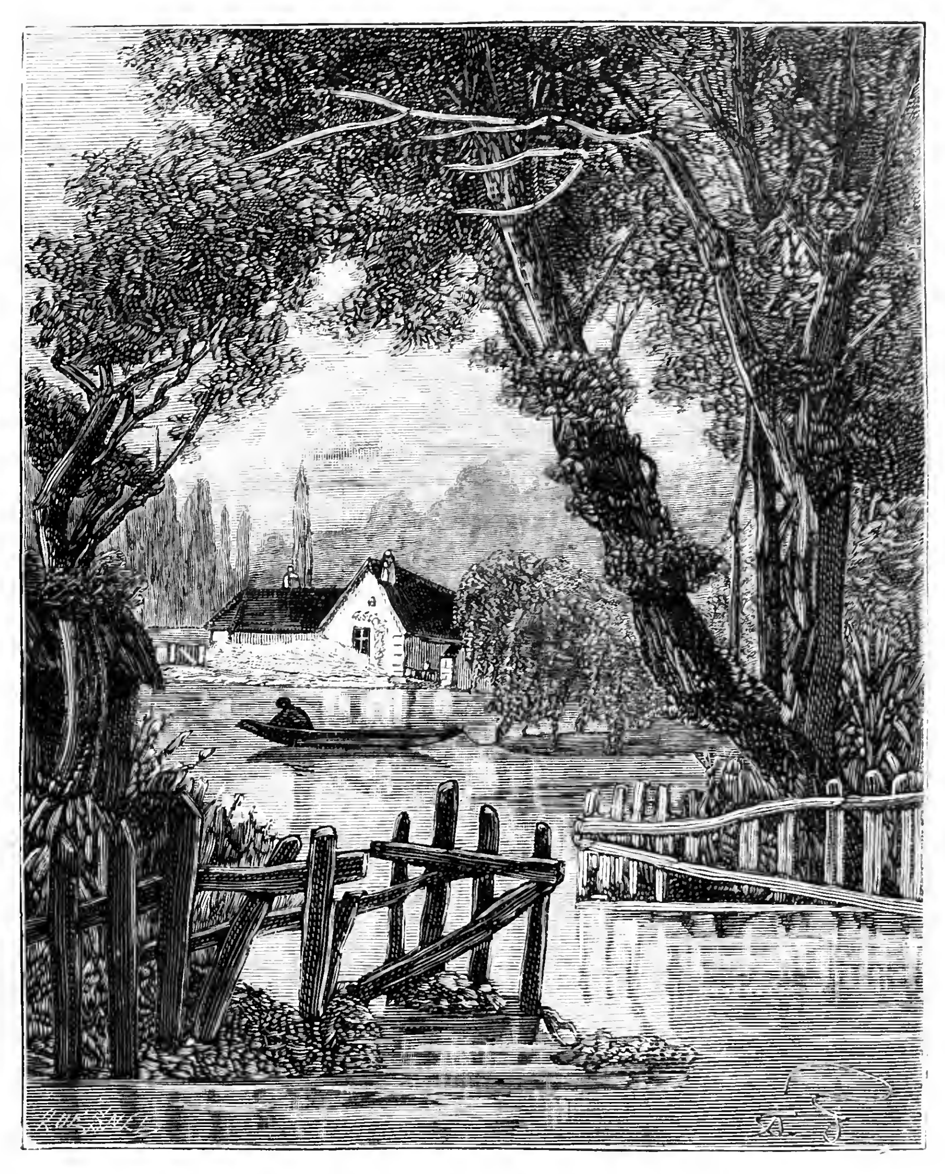
Les lourdes portes se refermèrent.

LXI

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

Ce même soir, à la tombée de la nuit, Jacques était de retour au château de la Beaume.

— Hier, — dit-il à Raoul, — hier, quand monsieur le chevalier m'a fait l'honneur de me demander ce qui m'appelait à Paris, je n'ai pu lui



Il acheta dans le Northumberland une charmante propriété. (P. 1200.)

répondre. Aujourd'hui l'empêchement qui hier me clouait la langue, n'existe plus...

— Alors, je puis savoir...?

— Certainement, si toutefois monsieur le chevalier me le demande encore...

— Je le demande.

— Eh bien, voici ma réponse...

Jacques présenta respectueusement à son maître une petite boîte soigneusement fermée.

Raoul prit la boîte et l'ouvrit.

Elle contenait deux longues mèches de crins noirs et durs.

— Que diable est-ce que cela?... — s'écria Raoul.

— Cela, monsieur le chevalier, — répliqua Jacques modestement, — ce sont les moustaches de Mathias Aubert, surnommé *le Lynx*...

— Comment!... il te les a laissé couper?...

— D'autant plus volontiers, monsieur le chevalier, que j'avais eu la précaution, pour le bien disposer, de lui passer préalablement ma bonne rapière tout au travers le corps... Seulement, j'ai eu le tort grave de désobéir à monsieur le chevalier, et je m'en accuse...

— Tu m'as désobéi, mon pauvre ami!... et en quoi donc?...

— Monsieur le chevalier m'avait ordonné, si je rencontrais Mathias Aubert, de le tuer par derrière, comme un chien enragé ou comme un serpent..

— Eh bien?...

— Eh bien, je n'en ai pas eu le courage... je lui ai dit de mettre l'épée à la main... et je l'ai tué par devant... J'espère que monsieur le chevalier me pardonnera...

Raoul jeta ses bras autour du cou de Jacques et l'embrassa à trois reprises.

§

Le lendemain, à dix heures du soir, le moment fixé pour le départ arriva.

Raoul avait décidé qu'il était prudent, pour ne point attirer l'attention, de voyager d'abord à cheval et d'aller rejoindre, à huit ou dix lieues de Saint-Germain, un carrosse attelé en poste qui emmènerait à Fécamp tous les fugitifs.

En conséquence, Jeanne habillée en cavalier, Raoul, Jacques, et l'un des deux hommes qui partaient aussi pour l'Angleterre, se mirent en selle en face du portail ruiné du château des Fantômes.

Le second des deux hommes était en avant avec le carrosse.

Quand la petite cavalcade eut fait trois cents pas, Raoul s'aperçut que Jacques ne le suivait pas.

Un commencement d'inquiétude allait le faire retourner en arrière, lorsque Jacques arriva au grand galop. Raoul se remit en marche.

Au moment d'atteindre la lisière de la forêt, au moment de perdre de

vue pour toujours l'emplacement où la tour carrée dominait les débris du manoir féodal, Raoul arrêta son cheval et celui de Jeanne.

— Chère enfant, — dit-il à sa compagne, — toi qu'en ce moment je n'ose appeler que ma sœur... dans quelques jours, tout un passé maudit sera effacé et réparé... dans quelques jours tu seras, devant Dieu et devant les hommes, mon épouse chaste et bien-aimée...

— Mais cette femme... — demanda Jeanne, — cette autre femme?...

Raoul étendit sa main droite vers le château des Fantômes.

— Elle est là-bas, — fit-il, — et n'en sortira plus vivante...

— Oh! mon Dieu... que dis-tu?... que veux-tu dire?... J'ai peur de te comprendre... je tremble... — murmura Jeanne.

En quelques mots, Raoul lui expliqua tout.

— Mon ami, — s'écria la pauvre enfant, — je ne veux pas que cette femme meure ainsi!... C'est affreux!... affreux!... non, je ne le veux pas!... je ne le veux pas!...

— Mais que faire?...

— Qu'elle soit libre!...

— Y songes-tu?... C'est une bête fauve qu'Antonia Verdi... elle nous poursuivrait partout des morsures empoisonnées de sa haine!..

— Que nous importe!... nous serons assez loin pour la braver...

— Mais, elle vivante, tu ne peux pas être ma femme!...

— Eh bien, si je ne suis pas ta femme, je serai ta sœur... je serai ta maîtresse si tu le veux... mais il faut qu'Antonia vive!... il le faut!... Tout, tout au monde, plutôt qu'une telle mort!... Ah! si cette femme mourait de cette façon, à cause de moi, je croirais voir partout son image défigurée!... je sens bien que je deviendrais folle d'épouvante!... Va, Raoul, va vite, si tu m'aimes... et délivre-la, je le veux!...

Quand la douce voix de Jeanne commandait, Raoul ne savait qu'obéir.

Malgré la très profonde amertume qui débordait en lui à la seule pensée de laisser sa vengeance incomplète et de rendre à la lumière un monstre tel qu'Antonia Verdi, la plus perfide et la plus dangereuse de toutes les ennemies, il fallait se soumettre aux ordres de cette jeune reine de Saba, qui était bien véritablement la souveraine de son cœur et de sa volonté.

Déjà, il éperonnait son cheval afin de dévorer l'espace qui le séparait du château et de revenir plus vite auprès de Jeanne.

— Monsieur le chevalier, — lui cria Jacques d'une voix brisée par une toute puissante émotion, — où allez-vous?...

— Tu le vois, — répondit Raoul, — je vais là-bas...

— Attendez!... au nom du ciel!... attendez!...

— Pourquoi attendre?... Y a-t-il un danger derrière nous?...

— Attendez! — répéta Jacques pour la troisième fois en saisissant la bride du cheval de son maître afin de l'empêcher de faire un seul pas en avant.

— Mais enfin, — dit le chevalier, — qu'y a-t-il?... De par tous les diables, explique-toi...

Jacques ne répondit que ce seul mot :

— Regardez!...

En ce moment, une colonne de flammes, métamorphosant pour une seconde les ruines du château de la Beaume en un cratère pareil à celui du Vésuve, sembla jaillir des profondeurs de la terre jusqu'aux profondeurs du firmament.

Une détonation retentit, semblable à celle de trois cents pièces d'artillerie tirant en même temps.

Puis, le silence absolu, l'obscurité profonde, succédèrent sans transition aux clartés éblouissantes et au fracas assourdissant.

— Que veut dire cela? — demanda Raoul éperdu.

— Monsieur le chevalier, — répondit Jacques, je n'ai pas voulu vous laisser un remords qui serait peut-être venu... j'avais fait une traînée et j'ai mis le feu aux poudres...

Raoul revint à la jeune femme qui, muette d'épouvante, cachait son visage entre ses deux petites mains...

— Jeanne de La Tremblaye, — lui dit-il, prie pour Antonia Verdi dont l'âme est en ce moment devant Dieu, son juge suprême!...

§

Notre tâche arrive à son terme.

— Que dire encore?...

Quand le péril est passé, l'intérêt n'existe plus.

Cependant, allons jusqu'au bout...

De Saint-Germain à Fécamp, le voyage de nos fugitifs se fit sans encombre...

De Fécamp à Douvres, la traversée fut heureuse.

Raoul, une fois en Angleterre, quitta le nom de *La Tremblaye* qui n'aurait point manqué d'attirer l'attention sur lui, et reprit celui de *Rigaud*, qu'il aurait mieux fait sans doute de porter toujours.

Ce fut sous ce nom qu'il épousa Jeanne de Chambard devant un ministre du culte catholique.

Il acheta dans le Northumberland une charmante propriété et il y mena la vie si facile et si douce de gentilhomme fermier.

Jacques cessa d'être son valet de chambre pour devenir son intendant et son ami... intendant fidèle! ami dévoué!... choses rares!...

Raoul aima Jeanne toute sa vie, Jeanne ne cessa point de l'aimer.

Ils eurent de nombreux et beaux enfants qui ne surent jamais le premier mot des aventures de leur père.

Raoul et Jeanne moururent en même temps l'un que l'autre, dans une vieillesse très avancée, entourés du respect et de l'affection de tous ceux qui les approchaient. La famille Rigaud ne s'est point éteinte.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le très honorable William Raoul Rigaud, esq., est un des membres les plus influents de la Chambre des communes.

§

Voulez-vous savoir ce que devint notre excellent et malheureux ami, don Raymond de Vasconcellos?... Il fit vœu de prendre l'habit et de suivre la règle austère de l'ordre des saints religieux du Mont-Carmel, si Dieu le délivrait des nocturnes obsessions de chaque vendredi... Dieu accueillit la prière de don Raymond qui mourut en odeur de sainteté.

§

Et, maintenant, chers lecteurs, maintenant que vous savez tout, j'entends quelques-uns de vous me reprocher d'avoir fait un dénouement immoral en accordant à mon aventurier un bonheur sans doute qu'il ne méritait pas...

A ce reproche qu'ai-je à répondre?...

Rien, si ce n'est que le Dieu d'indulgence et de bonté pardonne au repentir, et que, du moins j'aime à le croire, Raoul se repentait de toutes les erreurs de sa jeunesse...

Et, d'ailleurs, s'il ne priait pas assez, n'avait-il pas à ses côtés un bon ange, une chaste enfant qui priait pour lui?...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LE DIABLE

DEUXIÈME PARTIE

UN FILS D'ADOPTION

TROISIÈME PARTIE

LA FILLE DU DIABLE

QUATRIÈME PARTIE

LES PREMIÈRES NOCES

CINQUIÈME PARTIE

LA REINE ÉMERAUDE

SIXIÈME PARTIE

LES NUITS DU RÉGENT

FIN DE LA TABLE.





